[1200] B U L

« émolliente, parce que leur amertume se dissipe paf-  
« là ; qu’ils augmentent la femence , & par conséquent  
« excitent à l’amour , lorsqu'on en fait un grand ufa-  
« ge ; qu’ils causent des vents & des tranchées , mais  
« qu’ils flattent extremement le palais, *se* digerent ai-  
« sément, ceffent d’être flatueux & deviennent très-  
« nourrissans lorsqu’on les mange avec de l’huile , de  
a la faumure & du Vinaigre. »

Nous.apprenons de Matthiole, que Galien regardoit le  
*bulbus* comme une nourriture froide , difficile à digé—  
rer, propre à rendre les fucs Vifqueux ,.à engendrer des  
vents , & à augmenter la femence ; mais qui étant em -  
ployé en forme de liniment aVoit la vertu d’agglutiner  
& dedéterger à caisse de fon amertume & de fes qua-  
lités astringentes. Celfe, *Lib. II. cap.* 18. met toutes  
les especes de *bulbus* au nombre des herbes potagetes  
*valenelissimi generis, par où* il entend , felon toute appa-  
rence', celles qui nourrissent beaucoup. Il soutient dans  
le vingt-troisieme Chapitre du même Livre, qu’elles  
engendrent une grande quantité de phlegme épais &  
grossier. Il n’est pas difficile de comprendre la raisim  
pour laquelle les *bulbes, bulbi,* ont toujours passé pour  
être de dure digestion, & pour épaissir les humeurs ,  
puisqu’ils contiennent un fuc grossier & épais. On ne  
îàuroit douter que les Anciens ne s’en sisient servis  
comme d’une nourriture propre pour exciter à l’amour.  
Martial, dans la soixante-quinze Epigramme de S011  
troisieme Livre , leur donne l’épithete de *Salaces*, à i  
causie des effets qu’ils produisent fur le tempérament ; 1&dans la trente-quatrieme Epigramme du même Li-  
vre, il donne l’avis silivant :

*Curnsit anus conjux, etsint tibi mortua membra  
Nil aliud bulbis quam satur effe potes.*

Ostde, dans sim Remede contre l’amour, met *lu bulbus*au nombre des choses dont doivent s’abstenir ceux qui  
veulent guérir de cette passion.

*Daunius an Libycis bulbus elbi missels ab oris fAn veniat Megaris, noxius omnis erit.*

*Bulbus vomitorius,O?sic. Muscari clusil,* Ger. 105. Emac.  
120. *Muscari obsoletiore flore,* Tourn. Inst. 348. Muse  
*cari majus obsoleto flore,* Elem. Bot. 288. *Muscari ob-  
soletiore flore ex purpura virente.* Boerh. Ind. A. 2. 114.  
*Hyacynthusracemosus moschatus*, C. B. Pin.43.Raii  
Hist. 2.1162. *Hyacynthus racemosus seu botryoides ma-  
jor,seu museari majus, obsoleto albo flore*, Hist. Oxon.

2. 372. *Hyacynthus botryoides maior moschatus , sive  
muscariflore cinericeo* , Park. Parad. 112. *Hyacynthus  
odoratissimus, dictus tib cadi et muscari,* J. B. 2. 578.  
*Hyacynthus odoratissimus, dipcadi et muscari dictus ,*Chab. 207. DaLE,

Le *bulbus* appelle *vomitorius,* a la feuille aussi flexible  
que du cuir, mais beaucoup plus longue que celle du  
*bulbus esculentus.* Sa racine est d’ailleurs la même, ex-  
cepté qu’elle est couverte d’une écorce noire.

Cette racine prsse en fubstance ou en décoction, est un  
remede efficace pour les maladies de la vessie, & pro-  
voquele vomissement. D 10 sgorIDE, *Lib.* 2. *cap.*

. 201.

Elle pousse cinq ou six feuilles oblongues, qui s’étendent  
fur la terre d’une maniere sort irréguliere, elles font  
obliquement repliées , cannelées & contiennent assez  
de fubstance & de fuc. Elles ressemblent à celles de  
l’hyacinthe touffue , elles lassent voir leurs filets lors-  
qu'on les coupe , mais en moindre quantité que celles  
de *ï’hyacynthus eriophorus* , qui lorfqu’il boutone est  
blanc ou couleur de pourpre, & devient quelquefois  
d’un très beau rouge. Du milieu de ces feuilles s’éleve  
dans le printems une tige épaisse, ronde & nue , très-  
basse à proportion de fa grosseur, & entourée depuis le  
milieu jufqu’à Eon sommet, de pelotons de fleurs qui  
*Tome II.*

Β U L 1201

fessemblênt à un petit godet. Elles sont d’abord pur-  
purines ou vertes, quelquefois d’une efpece de verd  
de mer, quelquefois elles font noires au commence-  
ment ou d’un rouge soncé , mais deviennent enfuite  
pâles ou jaunâtres; ou bien elles sirnt d’abord pâles &  
jaunissent dans la fuite; & lorsqu’elles commencent à  
vieillir, elles deviennent noires ou foncées. Celles de  
cette derniere efpece fiant plus émoussées que les au-  
tres. Quelquefois lorsqu’elles commencent à sécher  
elles répandent une odeur fort agréable approchante  
de celle du mufc ou des aromates.- On en trouVe aussi  
d’un blanc de neige & d’un rouge fort vif: mais je n’en  
ai jamais vu de pareilles. 11 leur fuccede de grosses tê-  
tes triangulaires & comme ailées, dans lesquelles sont  
enfermées des femences rondes, noires, de la grosseur  
de l’orobe. La racine est grosse, blanchâtre , composée  
de plusieurs tuniques comme l’oignon, & fortifiée de  
plusieurs grosses fibres qui fortent de fa bafe, qui semt  
perpétuelles, ne sechent ni ne périssent point toutes  
les années, comme les fibres de l’hy'acynthe , des nar-  
, cisses , des tulipes, des lis & de plusieurs autres plantes

bulbeufies. Ses fleurs commencent à fie développer dès  
leur lusse, comme dans d’autres plantes de la même ef-  
pepe dont les fleurs fiant en épis.

Cette plante croît dans les jardins qui semt aux environs  
de Constantinople & au-delà du Bosiphore en Asie.  
Clusius prétend que c’est de-là qu’elle nous est venue  
en Europe. RaY, *Hist. Plant.*

Elle fleurit au mois d’Avril & l’on n’emploie en Mede-  
cine que *sa* racine. Lorfqû’on la mâche ou qu’on est  
boit la décoction, elle guérit les maladies de la vessie.

BULEUMA, βου'λευμα. Voyez *Consilium.*

BULIMIA, BULIMIASIS, BULISMUS. Voyez

*BOÙlismels.*

BU LITHOS , βύλιθος , de βους , *un bœufs* & λίθος, *une  
pierre* Pierre que l’on trouve, siouvent non-seulement  
dans la vésicule du fiel, mais encore dans les reins &  
dans la vessie du bœuf. Aristote paroît donc s’être  
trompé lorsqu’il a avancé , *Sect.* 10. *Prose* 42. que  
l’homme est le sieul animal sistet à la pierre. CasTELLI;  
Voyez *Bos.*

BULLA , πομφόλυξ , *boutellle d’eaui bulle.* Elle estpro-  
duite, silivant Galien, *Com. m Lib. VII. Aph.* 34. par  
du vent enfermé dans une fubstance humide. Cela ar-  
rive plus souvent lorsque cette substance a quelque té-  
nacité, qui rend la *bulle* plus durable & moins sujette à  
fe dissipet. Πομφόλυγες ( *bulles* ) dans Hésychius , font  
ἀιἐν τω êssaTl γινομεναι ὀιδήσεις , ἢ φυσήματα ὓδατος,  
« des tumeurs qui s’engendrent dans Peau ou des en-  
flures flatueuses de Peau. » Dans Hijpocrate, L< V//.  
*Aph.* 34. τακόσοισι δ’ ἐπι τὸἰσιν όυροισιν ἐφίστανται πομφο-  
λυγες ; *νζφζΡΊικΑ ο-»μα.ίναου* , καὶ μακρὴν ἀῤῥστίωην ἔσεσθαι.  
« Les *bulles* que l’urine forme prognostiquent des dou-  
« leurs néphrétiques & une maladie de longue durée. »

On donne encore le nom de *bulles, ( bullae}* aux pustules  
qui s’élevent dans l’œil ou qui proviennent d’une brû-  
**ltlre. CASTELLI. '**

BULLIMENTA , est un terme dont les Chymistesse  
fervent pour désigner les vaisseaux d’or & d’argent ,  
tels qu’ils paroissent après qu’on les a écurés’ c’est-a-  
dire, avec un poli bristant. CasTELLI.

B U M

BUMELIA, βουμελία, de βῦ, *particule augmentantee i 8e.  
μιλία.,frêne.* Espece de frêne. Voyez *Fraxinus»* Βελν^  
**CARD.**

B U N

BUNA. Voyez *Coffeel*

BUNIAS, *Napus dulcis s* Offic, *Napus s* J, B. 2. 842.  
Chab. 272. Raii Hist. 1. 801. Park. Pârad. 509. *Na.  
pus sauvas* C. B- Pin. 95. Hist. Oxon. 2. 114. Rupp.  
Flor. Jen. 65. Buxlu 231. *Bunias,* Gesu 185. Emacs  
235. DaLE. *Navet,*

1203 B U N

La racine bouillie du *navet* cause des enflures & nourrit  
peu. Sa semence prévient les mauvais effets du posson ,  
ce qui fait qu’on l’emploie dans les antidotes. Oncon-  
fit sa racine. DrosCoRIDE*, Lib. II. cap.* 136.

Les feuilles du *navet* cultivé qui rampent silr la terre font  
longues & larges , profondement découpées & sem-  
blables à celles du *navet* seuIVage, mais plus petites &  
peu velues. Ses tiges ont deux ou trois piés de haut,  
elles poussent de petites feuilles lisses comme la tige ,  
peu ou point dentelées, furtout vers le sommet des fa-  
meaux, où elles font rondes & larges à leur bafe, en-  
vironnent la tige & *fe* terminent ert une pointe d’tm  
verd bleuâtre. Ses fleurs naissent plusieurs enfemble au  
fommet des tiges , elles sont à quatre pétales jaunes ,  
& il leur fuccede des sillques longues & cylindriques,  
dans lesquelles font renfermées des pentes semences  
rondes & noirâtres ; *sa* racine est blanche. On le ferne  
dans les jardins & il fleurit au mois d’Avril. On *em-  
ploie* fla racine dans les alimens & sa semence en Me-  
decine.

Les anciens recommandent la semence du *navet* comme  
un antidote contre le posson & les piquures des bêtes  
venimeuses, pour exciter l’urine & les règles. Mat-  
thiole prétend qu’elle est bonne dans toutes les mala-  
dies contagieuses, pourchasser la malignité, pourfor-  
tifier le cœur, pour la petite vérole & la rougeole. El-  
le entre dans la thériaque d’Andromachus. **MILLER ,***Bot. Offic.*

La semence du *navet* est chaude , dessicative, détersive ,  
apéritive & digestive.

NaPUS **SYLVESTRIS,** Offic. C. B. Pin. 95. Raii Hist. I.  
802. Synop. 3. 295. J. B. 2. 843. Chab. 272. Hist.  
Oxon. 2. 114. Rupp. Flor. Jen. 65. Dill. Cat. Giss.  
51. Buxb. 232. *Napus s Bunias s* Merc. Boq, 1. 52.  
Phyt. Brit. 79. *Birnias s.ylvestris LobeUo ;* Ger 181.  
Emac. 235. *Bunias sive napusseylvestris s* Park. Theat.  
865. Mer. Pin. 17. *Navet sauvage.*

Cette plante croît parmi le blé & sur le bord des fossés.  
Elle fleurit en été, *sa* femence est d’uflage en Medeci-  
ne. Elle à les mêmes vertus que la précédente , mais  
elle est un peu plus acre. DaLE.

Cette plante est plus petite que le *navet* cultivé, sa raci-  
ne est longue , grêle, fibreuste vers sa base ; les seuil-  
les inférieures font petites, fort dentelées & rondes à  
leurs extrémités. Sa tige est lisse & couverte de feuilles  
femblables. Les fleurs & les femences font les mêmes  
que celles de la précédente. MILLER , *Bot. OssL.*

PsEUoo-BUNIUM , Offic. *Napus seylvestris Creelca,* C. B.  
Pin. 95. Park. Theat. 865. *Navet de Candie.*

Cette plante croît dans l’Iste de Crete, & l’onssemploye  
que Pes feuilles en Medecine. Suivant Diofcoride elle  
guérit les tranchées, la strangurie & les douleurs de  
côté. Elle résout aussi les tumeurs scrophuleuEes étant  
mêlée avec dusel & du vin, & appliquée en forme d’on-  
guenti

C’est une question parmi les Naturalistes que de favoir si  
l’on doit employer dans la composition de la thériaque  
la femence du *navet* cultivé, ou celle du *navet* sauvage.  
On emploie la semence du premier pour cet effet dans  
nos boutiques, en quoi l’on imite les Grecs; car Diosc  
coride ne fait aucune mention de celle du *navet* fau-  
vage. Andromachus le vieux ordonne aussi la femence  
du *navet* cultivé; & Matthiole dans le premier Livre  
de *ses* Epîtres à Balthasiir, assure que la semence du  
*navet* cultivé résiste plus efficacement au posson que  
celle du *navet* siauvage. Andromachus le jeune faisant  
le dénombrement des simples qui entrent dans la com-  
position de la thériaque, recommande les siemences du  
*navet* siauvage, comme étant plus acres & par consé-  
quent plus propres à seconder l’intention de ce remede.  
Mais Galien dans sim premier Livre *de Aneldoels,* est

si u P 1204  
d’un sentiment contraire, & recommande les semences  
du *navet* de Candie , *Pseudo-bunium s* comme plut  
propres pour la composition de la thériaque. DaLE.

BUNITES VINUM, *stéelsinç* όινος, *Vin de Bunium'Où.  
de persil d’eau.* On le fait en mettant infufer deux  
dragmes de *persil Peau* dans deux quartes de moût  
pendant trois mois, & en le coulant enfuite.

Il est bon pour les maladies de l’estomac & pour ceux  
qui sont fatigués pour avoir été à cheval ou pour aVoir  
tiré des armes. DIOSCOR1DE , *Lib.* V. *cap.* 56.

BUNIUM, βύνιον, *Persil d’eau. Noyez Apium.*

B U P

BUPEINA , Βύπεινα , de βῦ, *particule augmentaelve, &  
orslvaw , souffrir lafaim. Noyez Boulimos.*

BUPHAGQS , βύφαγος, est le nom d’un antidote con-  
tre la colique , dont on trouve là defcription dans Mar-  
cellüsEmpiricus, *cap.* 29.

BUPHTHALMUM, Offic. Chab. 364. *Buphthalminn  
cotulae solio,* C. B. 1 34. Rail Hist. 1. 341. *Buphthalmum  
peregrinum ,* Alph. Exot. 221. *Buphthalmum alterum,  
cotuLfolio,* Park. 1371. *Buphthalmumperegrinum Al-  
pino s* ejufd. 1371. *Buphthalmum verum >* Ger. 607.  
Emac. 746. *Buphthalmum tenuisolium , folio millefolii  
ferès* J. B. 3. 124. Hist. Oxor. 3. 16. *Chrysanthemum  
cotulaefolio*, Her. Cat. 145. *Chrysanthemum folio cotidaes*Flor. 2. 46. *Chrysanthemumalterum,cotula latiorifoliot*P. Al. *Cotulaflore luteo radiato,* Elem, Bot. 396.Tourn.  
Inst. 495. *Oeil de bœuf*

Cette plante, que quelques-uns nomment *cachlan*, pouf.  
*se* des tiges tendres & grêles, avec des feuilles fernbla-  
bles à celles du fenouil, & des fleurs jaunes , plus lar-  
ges que celles de *F anthémis.* Elle a la figure d’un *oeil  
de bœuf, Sc* c’est ce qui lui en a fait donner le nom. Elle  
croît dans les champs & auprès des villes.

Les feuilles broyées avec du cérat, résolvent les tumeurs  
œdémateuses & les duretés. On prétend que *s œil de  
boeuf,* pris en décoction au sortir du bain, rétablit ceux  
qui ont la jaunisse, pourvu qu’ils en usent quelque  
tems. DIoseoRIDE, *Lib. III. cap.* 156.

*L’oeil de bœuf* est une plante qui jette un grand nombre de  
branches, d’où sortent des feuilles aîlées pareilles à  
celles du mille-feuille, mais plus courtes, plus dures,  
& quelque peu blanches & velues. Chaque tige est ter-  
minée par une fleur corymbifere très-large, d’un jaune  
foncé comme le fouci, dont la bordure du milieu est  
large, & les pétales courts & fermes. Sa racine estpe-  
tite & fibreufe : elle croît fans culture dans quelques  
provinces septentrionales d’Angleterre , & fleurit au  
mois de Juin & de Juillet.

On l’emploie rarement ou jamais : celle qu’on appelle  
*œil de bœuf dans* les boutiques, est la *bellis-maior.* Mu-  
LER , *Bot. Ofs.*

Il y a une autre espece *à’oeil de bœuf\* que l’on distingue  
comme il fuit.

**BUPHTHALMUM GERMANICUM ,** Offic. *Buphthalmum vusa  
gare,* Raii Hist. 1. 341. Synop. 3. 18. Ger. Emac.747.  
*Buphthalmum tanaceti minoris folio,* C. B. Pin. 134.  
Chomel. 2. 692. Boerh. Ind. A. 106. Tourn. Inst. 49.  
Elem. Bot. 396. Rupp. Flor. Jen. 136. Dill. Cat. Giss  
159. Buxb. 47. *Buphthalmum Matthiolisive vulgare,  
millefoliisoliis,*Park. Theat. 1370. *Charnaemelum Chry-  
fanthemum quorundam,* J. Β. 3. 122. *Charnaemelum  
Chrysanthemum quorundam : Buphthalmum multis,*Chab. 363. *Chrysanthemum perenne, brevioribus et in\*  
canis foliis tanaceti instar alatis s* Hist. Oxon. 3. 20.

Cette plante passe pour être apéritive, vulnéraire & bon-  
ne pour la jaunisse. On la trouve cependant très-rare-  
ment dans nos boutiques.

*jio;* B U P

Miller en compte cinq especes différentes.

**BUPLEUROIDES,** βουπλευροειδἢςστὴε βου’πλευρον , *bupleu-*ζθἱζ,&ειδος , forme ou figure ; c’elt-à-dire , plante  
dont la figure approche beaucoup de celle du *bupleuron***ou** *percesouille.*

**Voici fa description.**

Les feuilles naissent de deux en deux, ou trois à trois au  
même endroit. L’extrémité du pédicule porte un ovai-  
re de figure oblongue, dont le fommet est terminé par  
une fleur herbeufe à cinq pétales , dans lefquels font  
enfermés cinq étamines. L’ovaire a un tube οιινεπ en  
deux, dont les fommets font à rebours & fort rudes.  
Lorfqu’il est mûr, il *se* change en deux semences lon-  
guettes. Ses fleurs font disposées en parafai. Elle est  
*vivace.* **MILLER,** *Diction.*

**On** ne lui attribue aucune Vertu médicinale.

**BUPLEURON ,** βύπλευρον , de βους, *un bœuso 8c* πλευρὸν,  
*coté,* à cause qu’elle passe pour causter une crépitation  
dans les flancs du bœuf : mais il y a plus d’apparence  
que c’est à caufe qu’elle sert de couche à cet animal. Il  
peut encore se faire qu’on lui ait donné ce nom à caufe  
que ses feuilles ressemblent aux côtes du bœuf ; ou de  
βῶ, grand, & πλευρὸν , côté , comme qui diroit *grand  
coté.* **MILLER ,** *Diction.*

**Voici comment on distingue la plante à qui l’on donne  
communément ce nom.**

BuPLEURUM , Offic. Ind. Med. 23. *Bapleurum folio subro-  
tundo nsive vulgatissimum s* C. B. Pin. 178. Rtlpp. Flor.  
Jen. *226.* Raii Hist. 1.473. Tourn, Inst. 309. *Bupleu-  
rum angustisolium herbariorum*, Elem. Bot. 2 59. *Bu-  
pleururn angustisolium,* Buxb. 47. *Bupleurumperenne  
angustisolium,* Mor. Umb. 26. *Bupleurumperemne, lon-  
gis et angustis foliis incurvis,* Hist. Oxon. 3. 300. *Au-  
ricula leporis umbella lutea*, J. B. 3. 200. Chab. 409.  
*Perce-feuille.*

Cette plante croît aux lieux montagneux , & fleurit aux  
mois de Juillet & d’Août. On l’emploie dans la Mede-  
cine en qualité de dessiccatif, d’apéritif & de discussif.  
Elle proVoque l’urine & la scieur, & déterge les plaies.  
ZwING. Theat. DaLE.

Les feuilles d’embas de cette plante font quelquefois  
oVales » & beaucoup plus larges que les autres ; elles  
Font assez bien dessinées, ainsi que la racine dans la fi-  
gure de Tragus : cette plante est très-bien décrite dans  
Cordus, qui l’a appellée *bysophyllon , Se* qui s’est fervi  
de la figure de Tragus. Les figures que les autres Au-  
teurs en ont données,ne représentent que les feuilles qui  
accompagnent la tige de cette espece de *bupleurum , &*qui font femblables à celles du chien-dent: Voilà pour-  
quoi elles expriment aussi-bien une autre plante de  
même genre qui naît en ProVence & en Languedoc,  
mais qui est annuelle. M.Magnol l’a nommée *Bupleu-  
rum annuum, angustisolium ,* Bot. Monfp. Cet Auteur  
a remarqué que c’est 1’*Auricula leporis Mons.peliensium,  
plantaginis minoris folio,* Gefn.

**La** figure de Dodonée ne représente pas mal cette plante.

**C.** Bauhin a confondu la plante de Gesiieravec celle dont  
nous parlons : elle est très-commune aux environs de  
SeVe auprès de Paris. ToURNEfoRT.

**BUPRESTIS, Offic.** Aldrov. de Infect. 487. Jonsi de  
Issect. 78. Mouff. Insect. 141. Charlt. Exesu 48.

C’est une eEpece de mouche cantaride dont on fait ufage  
dans la Medecine , de même que des chenilles qui vien-  
nent fur les pins , excepté qu’il est befoin , pour con-  
ferVer ces dernieres, de les faire rôtir quelque peu fur  
la cendre chaude dans une poelle.

Toutes ces mouches possedent une qualité chaude , septi-  
**que** & capable lc casser une ulcération ; ce qui fait

B U P 1206

qu’on en met dans les médicamens destinés pour la cu“  
re du carcinome, de la lepre & de la dartre Vice. Em-  
ployées dans les pessaires émolliens, elles excitent les  
regles aux femmes. Quelques Auteurs assurent que les  
cantarides mêlées aVec des remedes conVenables, gué-  
rissent Phydropisie en proVoquant l’urine; & d’autres  
ont écrit que leurs aîles & leurs piés , pris intérieu-  
rement, résistent au poifon. DIoseoRIDE , *Lib. II.  
cap. 66,*

BUPRESTIS, βύπρηστις, estdérÎVé de la particule augmen-  
mentatlVe βῦ, & de πρηστὴρ, un incendiaire, de πρήθω ,  
brûler, à caufe que cet insecte possede une qualité ex-  
tremement inflammatoire : ou , à ce que d’autres pré-  
tendent, de βους, un bœuf, & du mot précédent ; car si  
un bœuf aVale cette mouche en paissant, elle excite  
dans fon Ventre une inflammation Violente qui le fait  
enfler & mourir. CasTELLI. BLANCaRD.

Voici ce qu’en dit Pline, *Lib. XXX. cap.* 4. « Cette  
a mouche est rare en Italie : elle ressemble à un efcar-  
« bot , & est extremement pernicieufe aux bêtes à  
» cornes qui l'avalent en paissant, & c’est de-làqu’el-  
« le tire fon nom ; car elle affecte tellement leur fiel,  
« qu’elle caisse une inflammation & une rupture de fa  
« Vésicule. Les Grecs, dit le même Auteur, *Lib. XXII.  
<x cap. 22.* par un défaut extraordinaire de réflexion ,  
a l’ordonnent comme un aliment, en même tems qu’ils  
« la regardent comme un poifon , comme cela paroît  
a par le siain qu’ils prennent d’indiquer les remedes  
« qu’elle exige, & par le nom qu’elle porte,& qui prou-  
a Ve qu’elle en est un au moins pour les bêtes à cornes,  
« qu’elle fait mourir. » Vegetius , *Artis Veterinariae  
Lib. III. cap.* 78. dit : « que si un cheval vient à avaler  
a une *bupreflos* en passant, fon ventre s’enfle, il quitte  
« le pâturage & rend fes excrémens peu à peu , dans  
a lequel cas on doit le feller aussi-tôt, & le faire cou-  
« rir. »

Galien, dans son *Exegefis ,* donne du *buprestes* la descrip-  
tion fuivante : τὸ τε ζῶον τὸ τῷ κανθαρίδι παραπλήσιον ,  
ἔτι δε' *Hy τὶ λα.%άνον αγριον ,* ου ’μέμνηται Διοσκορήδης ἔν  
τε τῶ πρώτῳ τῶν ὑγιεινῶν , καὶ ἐν τῶ περὶ λαχάνων. « Le όνί-  
*« presses* est un animal fort approchant de la cantaride,  
a & une plante sauvage dont parle Diofcoride dans fon  
« LiVre des choses falutaires , & dans sim Traité des  
« herbes potageres. » Hippocrate Te sert souvent de  
l’insecte appelle *buprestes , Lib. I.* περὶ γυνιΛκ. & *Lib.  
TPielywciUi.* φὑσ. dans les peffaires pour la suffocation  
de matrice , & pour exciter les regles. Theophraste  
met le *buprestes* au rang des herbes potageres, *Hist»  
Plant. Lib. VII. cap.* 8.

Le *buprestes,* βύπρηστις est un petit instecte semblable à la  
mouche cantaride, qui fait enfler & mourir les bœufs  
qui l’avalent ; ce qui lui a fait donner ce nom. *Leust-  
ττζηςυς* est encore une forte d’herbe potagere, Hes.su  
*chius,* βύπρηστις λαχάνου ειδος , α le *buprestes* , &C. » Si  
l’on a donné le nom de *buprestes* à cette plante, ce n’est  
pas parce qu’elle fait enfler le bœuf, mais à caisse qu’el-  
le est de l’espece de plante appellée *prestes,* je ne sai  
pour quelle raifon. De même βουλάπαθον, *bulapatbum,*est le grand lapathum; & βουσόλινον, *bus.elinum>* une  
grande espece d’ache ; & βκσύκα , *bufyca,* une grofle  
figue. Pline ayant ignoré que le mot *buprestis* signifie  
deux différentes chofes fions le même nom, dit, *Lib.  
XXII. cap.* 22. *Buprestem magna inconstantia Graeci in  
laudibus ciborum etiam habuere, eldemque remedia tan.  
quam contra venenum prodiderunt. Et ipsum nomen in-  
dicio est boum certe venenum esse, quos dissilire degusta-  
tasatentur.* « Les Grecs, &c. » Voyez ci-dessus. On  
doit encore plus s’étonner du peu d’attention de Pline  
qui blâme la contradiction dans laquelle les Grecs font  
tombés au si.ljet du *buprestes s* car le *buprestes* qui cmpoi-  
fonne les gros bestiaux est tout-à sait différent de celui  
que les Grecs mettent au nombre des alimens : celui-ci  
est une plante potagere, & l’autre un instecte. Lors  
donc qu’ils ordonnent des remedes contre le *bitprestis,*

**1207** B U P

c’est contre l'infecte : lorsqu’ils l'ordonnent dans les  
alimens , c’est de la plante qui porte ce nom qu’ils veu-  
lent parler. Le nom est donc le même , mais non pas  
la choEe : peut-être même que l'étymologie de ce nom  
est tout-à-fait différente. Les Grecs distinguent fort  
clairement le *buprestes* par les mots fuivans : βύπρηστις  
τὸτεζᾶόν, &c. Voyez ci-dessus. Pline confond non-  
seulement les choses qui font réellement homonymes,  
mais quelquefois aussi celles dont les noms ont quel-  
que ressemblance, ou qui ne different que par l'accent.  
C’est ainsi qu’il fait de ( *i’adiantum) dcplavâovxme* plan-  
te potagere , lorsqu’il est question de l’acanthe, ἄκανθα,  
< ou *acanthums* ) il confond de même Ι’ἐλξίνη avec  
1’ἐξίνη de Theophraste, fans compter une infinité d’au-  
tres méprises semblables. SaUMAIse , *Prolegom. in  
Homonym, HylHat.p.* 3.

Cet insecte paroît être une efpece de cantharide:mais il a  
le corps plus long , & les tégumens de ses aîles paroise  
fient être par-dehors, d’une couleur verte tirant si.ir le  
jaune , ou plutôt de couleur d’or. Ses jambes sirnt aussi  
un peu plus longues & un peu plus grossies. Ses yeux  
fiant fort enfoncés, & il fort de fon front à côté des  
yeux, deux longues cornes fort distinctes. Sa tête est  
petite, fa trompe large, dure, forte, faite en forme de  
tenaille & armée de dents, avec lesquelles il fait des  
morscires cruelles. Son ventre d'est point rond , mais  
de figure oblongue. DaLE.

**B U R**

BUR est un terme dont fe fert Van-Helmont, & dont on  
comprendra mieux la signification par le passage où il  
fe trouve , que par tout ce que j’en pourrois dire. Le  
voici : « l’eau en fe corrompant *(frac asc en s* ) dans la  
« la terre acquiert une femence locale ou naturelle ( *in-  
« situm* ) ; ce qui fait qu’elle fe convertit ou en une li-  
« queur que j’appelle *Leffus*, qui fert de nourriture à  
« toutes les plantes , ou en un fuc minéral appelle *bur,*« fuivant l’espece choisie par la nature de la semence ».  
*Elementa* ,13.

BURAC. Différens Eels que quelques-uns distinguent en  
*Battrac -, Denequat, Borago, Borax, Uritar et Angar.***RULAND.**

ÊURDO , BURDUS , *poulain. Aldrovand. de Quad.  
Lib. I. cap.* 4. recommande beaucoup le foie & les tef-  
ticules de cet animal, auxquels il attribue de très-gran-  
des vertus. CasTELLI,

BURDUNCULUS , est le nom d’une plante dont il est  
parlé dans *Marcellus Empiricus,* qui l’appelle aussi *lin-  
gua bovis.*

**BURINA,***prix.* **RULAND.**

BURIS, est le nom qu’Avicenne donne à une hernie  
skirrheufe, causée par la qualité pierreuse d’un absciès.  
**CASTELLI.**

BURNEA *,poix.* JoHNsoN.

Je crois qu’il veut dire *Burina.*

BURRHI SPIRITUS MATRICALIS, *Esprit de Bur-  
rhus pour les maladies de la matrice.*

On le prépare de la maniere suivante.

Broyez ces drogues ensemble , & ajoutez-y

*d’esprit de vin rectifié, vingt-quatre onces,*

Mettez-les en digestion pendant quatre jours, & tirez-en  
ensuite les trois quarts par la distilation.

Boerhaave emploie souvent cette composition dans fes  
çrdonnances.

BUR **1208**

BURSA PASTORIS , Offic. Cer. 214. Emac. 27Î.  
Mer. Pin. 17. *Bursa Pastoris major vulgaris* , Parla  
Theat. 866, *Bursa Pastoris major ,* Merc. Bot. ι. 24.  
Phyt. Brit. 18. *Bursa Pastoris major , solio sinuato* , C.  
B. Pin. 108. Rupp. Flor. Jcn. 63. Tourn, Inst. 216.  
Elem. Bot. 185. Bocrh. lnd. A. 2. 9. Buxb. 48. *Bursa  
Pastoris major, capsala cordata s foliis laciniaels*, Hist.  
Oxon. 2. 304.Buzsa *P asteria,* J. B. 2. 936. Chab. 295.  
Raii Synop. 3. 306. Dill. Cat. Giss. 45. *Thlapsisatuum,  
Bursa Pastoris dictum ,* Raii Hist. 1. 838. Synop. 2.  
176. DaLE. *Tabouret, Bourfette , Bourfe ou Maletteâ  
Berger.*

Les feuilles inférieures de cette plante rampent sur la  
terre, elles font longues de trois ou quatre pouces ,  
étroites , découpées & quelque peu velues. Sa tige est  
mince , haute d’un pié, branchue vers fon fommet, gar-  
nie d’un petit nombre de feuilles entieres qui font  
pointues, fort ferrées & Eans queues. Ses fleurs Eontpe-  
tites , blanches , en croix ou composées de quatre pe-  
tales. Il leur sifccede trois fruits quarrés en forme de  
bourfe, qui renferment de très-petites graines de cou-  
leur fauve ou roussâtres. Sa racine est blanche, ligneu-  
se , pleine de fibres , & n’a prefque aucun gout. Cette  
plante croît par-tout,parmi les vieilles décombres, silr  
les hauteurs & les murailles, & porte des fleurs pendant  
tout l'été. MILLER , *Bot. Ossic.*

Le *tabouret* est d’un gout d’herbe un peu flalé , & comme  
détersif. Le fuc de fes feuilles rougit un peu le papier  
bleu ; ce qui fait conjecturer que dans cette plante, le  
fel ammoniac, qui est dans le fel naturel de la terre, a  
pris le dessus fur les autres principes. Ce fel ammoniac  
est dissous dans une portion considérable de phlegme,  
il est moderé par beaucoup de terre & par un peu de  
foufre.

Cette plante ne donne pas beaucoup d’acide par l’analyse  
chymique , tout ce qu’on en tire est pressque alcalin :  
Ily a peu de plantes qui donnent plus de fel volatil con-  
cret, plus de fixe lixivîel, & plus de terre. Ces princi-  
pes mêlés enfemble , rendent le *tabouret* propre à fon-  
dre le sang , lorsqu’il est épaissi par des acides étran-  
gers , qui l’empêchent de passer avec sa vitesse ordinale  
re , desarteres dans les veines, à quoi l'on doit rappor-  
ter la plupart des fluxions : d’ailleurs la terre qui *se* trou-  
ve dans cette plante s’imbibe aisément des sérosités qui  
caufent le relâchement des fibres ; ainsi du conflente-  
ment de tous les Auteurs, elle est vulnéraire & astrin-  
gente , on la croit aussi fébrifuge & adoucissante. Le  
fuc de *ses* feuilles bu, depuis quatre onces jufqu’àsix,  
est d’tm grand secours dans toutes les pertes de sang,  
& même dans les fluxions accompagnées d’inflamma-  
tions. On en fait bouillir une poignée dans un bouillon  
dégraissé; on l'emploie dans les tifanes , dans les lave-  
mens & dans les cataplasines. Son eau distilée n’a prese  
que point de vertu ; ce n’est que le phlegme séparé des  
autres principes.

On la trouve prefque pendant toute l’année; car elle se  
feme d’elle-même vers la fin de l’été. T0URNEF0RT,  
*Hist. des Plant.*

Ceux-là fie trompent qui attribuent la qualité styptique&  
astringente du *tabouret* à fa froideur ; car , semblable à  
l’alcohol du vin , cette plante agit par une qualité  
chaude & acre qui fortifie & resserre les vaisseaux &  
qui coagule les liqueurs par fa chaleur, lorsqu’on la  
pile & qtl’on l'applique sur les plaies , ou lorfquedans  
le saignement de nez on tire son fuc par le nez, ou qu’on  
introduit dans les narrines une tente qu’on a trempée  
dedans. On emploie le *tabouret* dans les cataplasines  
difcussifs & les préparations fébrifuges qu’on applique  
au poignet, de la même maniere & dans la même in-  
tention que les autres médicamens chauds & irritans.

Lorfqûe Borelli, *Cent. III. Obscrv. zy.* assure qu’un mor-  
ceau de *tabouret* pilé de la grosseur d’une noix ordinai-  
re mis dans l'oreille , appail'e le^mal de dent ; je croi-  
rois que cet effet vient moins de la froideur de cette

1109 B U R

plante que de *sa* chaleur qui aiguillonne les nerfs &  
dissipe la cause de la maladie. De savoir si lorsqu’on  
l’applique sclr la nuque du cou , ou sous les aisselles, ou  
qu’on la serre dans Ia main, jusqu’à ce qu’elle soit de-  
venue chaude , ou qu’on la met fous la langue , elle ar-  
rête le faignement de nez ; c’est ce que l’expérience  
feule peut décider.

Le célebre Pauli assure avoir connu un homme qui fut  
guéri d’un crachement de sang , par le moyen de  
cette plante , dont il mettoit une poignée durant l’ac-  
cès entre *ses* bas & la semelle de ses souliers, & star la-  
quelle il marchoit ensuite. Mais il est bon de savoir en  
même-tems que le malade recevoit par la bouche la  
fumée du meilleur soufre naturel qu’il pût trouver.

On prétend que le *tabouret* appliqué à la plante des piés  
est un excellent remede pour le mal de tête. Son fuc , si  
l’on en croit Etmuller, guérit les ulceres des oreilles;  
appaife les inflammations de toute espece étant mêlé  
avec du vinaigre & des poireaux , dissipe la goute qui  
provient de chaleur , les tumeurs inflammatoires des  
parties naturelles & les érésipeles .Le fuc qu’on en tire  
par expression, pris intérieurement à la dose de quatre  
ou six onces, passe pour un remede efficace dans le cra-  
chement de siang , le flux immodéré des regles, le pisse-  
ment de siang , la diarrhée , la lienterie & la gonor-  
rhée. On en sait aussi des décoctions avec du vin rouge  
ou de l'eau commune dans laquelle on a éteint un mor-  
ceau d’acier, ou dans du bouillon de viande maigre.  
Ces décoctions prises en lavement passent pour arrêter  
la diarrhée. Etmuller recommande dans les gonorrhées  
une once du siuc qu’on en tire par expression, ou deux  
onces de sia décoction avec trois ou quatre grains de  
camphre. L’eau Optique de *tabouret,* dont on fait si  
grand cas dans les flux & les hémorrhagies de l’utérus,  
de la bouche, & du nez , pour déterger les ulceres &  
pour appaifcr la chaleur , fe prépare de la maniere fui-  
vante.

Prenez *des feuilles de tabouret , telle quantité qieil vous  
plaira,*

«

Coupez-les par morceaux & ajoutez à chaque livre ,

*d alun crud > -> do chaque, demi-once ;*

*de vitriol de mars 1, el 1*

*d’eau j une quantitéscisses.ante.*

Mettez le tout en infusion pendant dix à douze jours , &  
distilez le à la maniere ordinaire. LE MoRT , *Lib. II.  
cap. ysu*

La plante appellée *Bursa Pastoris masor , folio non sinuato,*a les mêmes vertus que la précédente.

**BURSA TESTIUM , la** boursie ou le sac qui renferme  
les testicules. Voyez *Scrotum.*

**BURSAL1S MUSCU LUS ,** μῦς βυρσοειδὴς ; est le nom  
que l’on donne à l’obturateur interne de la cuisse. Cas-  
TELLI. Voyez *Marscupiaels.*

**BUS**

**BUSELINUM,** βουσέλινον, *carotte sauvage.* Ce nom si-  
gnifie une grande efpece d’ache. BLANCARD.

BUSSH SP1RITUS BEZOARTICUS, *Espritbézoètr-  
dique de Bujsius.* Cet eEprit porte le nom de Bussius cé-  
lebre Medecin de Drefde, qui en est l’inventeur. On  
s’en stert généralement dans toute la Saxe , & il mérite  
d’autant mieux que nous en fassions mention dans cet  
Ouvrage, qu’il passe pour un ftidorifique & un diuréti-  
que excellent lorsqu’on l’emploie à propos. Il possede  
aussi une qualité antifpafmodique admirable, étant mê-  
lé avce ma liqueuranodyne. Voyez *Vitae Balsamum.*

Son odeur est extremement agréable, il n’a rien de dé-  
goutant ni qui sente l’empyreume.

.Toute *sa* préparation ne consiste qu’à mêler enfemble les

BUS i2I0

esprits volatils huileux & urineux des animaux avec de  
l’efprit de vin extremement rectifié & quelques cspc-  
ces balfamiques, & à les distiler à un feu convenable.  
On a par ce moyen un esprit imprégné d’un fel volatil,  
une huile empyreumatique, & des particules résineu-  
fes , si-ilphureuses & balsamiques d’un gout & d’une  
odeur fort agréable.

On prépare cet esprit de plusieurs manieres , mais celle  
qui fuit me paroît préférable à toute autre.

Mêlez comme il faut toutes ces drogues dans une cucur-  
bite de verre & distilez-les au feu de fable. Elles vous  
donneront un esprit qui possede les vertus dont nous  
avons fait mention ci-dessus. Il s’élcve d’abord dans l’a-  
lcmbic un fel volatil que l’esprit dissout essuite peu à  
peu.

On doit observer ici que l’on peut fubstituer aux drogues  
précédentes, le baume du Pérou , ou l’écorce récente  
d’orange ou de citron, ou les baies de genievre, ou  
quelque poudre aromatique & balsamique.

Dans ce procédé il monte dans le récipient un esprit aussi  
limpide que l’eau ; mais qui jaunit d’autant plus qu’on  
l’expose plus long-tems à Pair , de sorte qu’il devient  
rouge à la fin. Il ne change point de couleur lorsqu’on  
le garde dans une bouteille bicn fermée, ce qui prouve  
que l’air feul est la caufe de ce changement. Je fuis mê-  
me persi!adé que l’acide de Pair le plus simple & le plus  
naturel contribue beaucoup à cette altération; car on  
ne siauroit croire combien il rehausse la couleur du siou-  
fre & de l’huile.

Cet esiprit contient une grande quantité de Eel Volatiî  
huileux ; car plus le fel volatil est imprégné & mêlé  
intimement avec l’huile, plus aussi s’unit-il aisément  
avec llesprit de vin qui est parfaitement rectifié. On  
peut même le précipiter en mêlant avec cet efprit  
quelques gouttes d’huile de vitriol, qui produit la coa-  
gulation & la précipitation de ce fel au fond du vaise  
feau, où il s’attache fortement à fes parois. Une cho-  
se qui mérite d’être observée est, que cet estprit volatil  
de *Bu/sius* a la vertu prefque incroyable d’altérer & de  
chasser toutes flirtes d’acides , quoique sains violence;  
& ces effets semt suivis de différentes circonstances. Par  
exemple, si l’on versie une partie d’esprit de nitre ou  
d’eau-forte fur trois parties de cet efprit, toute l’acidi-  
té s’évanouit, Eans aucune ébullition considérable &  
fans que rien *se* précipite au fond. Le mélange acquiert  
un gout nitreux fort doux, & lasse lorsqu’on le fait  
évaporer sur u’ne cuillere d’argent à la chaleur de la  
flamme d’une chandelle, un fel d’une odeur extreme-  
mcnt nitreuse. Ce mélange, à rai sisn du si?! volatil ni-  
treux qu’il contient, possede plusieurs vertus admira-  
bles; cardans les maladies aigues, où les remedes vo-  
latils ne font d’aucun usage, à casse du mouvement  
violent & de lleffervesicence du siang, cet esprit étant  
mêlé avec celui de nitre & rendu plus tempéré, pro-  
cure tout le soulagement qu’on peut souhaiter, en éva-  
cuant fans violence la matiere morbifique.

Lorsqu’on mêle llesprit de *Bu/sius* avec de l’esprit de Eel  
’ fortement concentré , il souvient une effervefcence  
beaucoup plus grande que dans le premier cas ; l’acide  
est de même surmonté en très-peu de tems, & la lt-  
queur devient Ealée. On peut la donner avec fuccès  
dans les maladies de l’estomac qui détruisent l'appétit,  
pour dissoudre les crudités visqueuEes. Cet eEprit étant

ΐ2ΐ ι BUT

mêlé axec de l’huile distilée de vitriol, il *se* fait fur le  
champ une effervefcence , la liqueur devient trouble &  
tout le fel volatil fe précipite. Ce mélange nla aucune  
acidité & possede au contraire une odeur fort agréable.

Voici, à ce qu’il me semble, la raisim pour laquelle il se  
fait une concrétion &une précipitation du sel volatil,  
lorsqu’on le mêle avec l’huile concentrée de vitriol.

L’huile de vitriol étant extremement acide, s’unit avec  
l’esprit inflammable du vin, qui est une substance hui-  
leuse ; d’où il arrive que le fel volatil qu’elle contient  
*se* précipite. Mais il ne résillte aucune précipitation  
du mélange des autres acides , qui font plus foibles &  
incapables de s’unir si intimement avec l’esprit inflam-  
mable du vin.

On peut des expériences précédentes tirer la conséquence  
suivante,qui est d’une extreme importance dans la pra-  
tique de la Medecine ; savoir, que l’on peut donner cet  
cEprit, qui contient une grande quantité de sel volatil  
huileux, à grandes doEes & fans rien craindre, dans les  
maladies, surtout dans celles qui fiant chroniques, lorsi-  
qu’un acide copieux & pénétrant s’étant logé dans les  
replis de l’estomac & des intestins , catsse du dérange-  
ment dans ces parties, comme cela arrive surtout dans  
les affections hypocondriaques. FRED. HOFFMAN, *Obs.  
Phyfico-Chym,*

**BUSTA ,** ulcere occasionné par du poision. RULAND.

**BUT**

**BUTEO,** *Busard* ou *base.*

*Buteo ,* **Offic.** Jonsi de Avib. **1**1. Charlt. Exer. 72. Gefn.  
de Avib. 39. Raii Ornith. 70. *Buteo vulgaris,* Will.  
Ornith. 29. *Buteo sive triorchis,* Aldrov. Ornith. 1.  
363. Bellon. des O1S. 109. Mer. Pin. 171. *Buteo vul-  
garis five triorchis*, Raii synop. A. 16. *Accipiter, bu-  
teo ,* sdiw. **A.** I 87. **D** ALE.

Les testicules sont la seule partie de cet animal que  
l’on emploie dans la Medecine.

Leur décoction avec du miel & de l’eau de pluie, passe  
pour exciter à l’amour. DaLE, d’après *Johnston.*

**BUTIGA ,** enflure de tout le viseige, qu’on appelle en-  
cote *gutta ruorlia* Qu *rubea.* RULAND.

BUTLER, Irlandois , inventeur d’une pierre d’une effi-  
cacité extraordinaire dans la cure de plusieurs maladies  
dangereuses. On prétend qu’il avoit trouvé le secret  
de convertir le plomb & le mercure en or. Ce qu’il y  
a de vrai est, que le Roi Jacques I. en fassoit grand  
cas, & que Van-Helmont lui fit l’honneur d’intituler  
un de *ses* Ouvrages du nom de *Butler.* Il y rapporte un  
grand nombre de cures surprenantes faites, felon tou-  
tes les apparences , par le moyen de cette pierre, &  
entre autres, que dans le tems que *Butler* étoit détenu  
prisonnier dans leChâteau deVilvorden dans leBrabant  
il apprit un Eoir qu’un Religieux Franciscain appelle  
BailIy, qui avoit acquis beaucoup de réputation dans  
la Province de Bretagne, par le talent qu’il avoit pour  
la Chaire & qui étoit dans le même Château que lui,  
avoit le bras attaqué d’un fâcheux érésipele. Il en eut  
pitié, & ayant trempé dans une cuillerée d’huile d’a-  
mandes douces une petite pierre qu’il avoit, il la don-  
na au Geolier : « Portez, lui dit-il , cette huile à ce  
« Religieux, quelque quantité qu’il en prenne , il en  
« recevra fa guérisim dans une heure au plutard. » Ce-  
la arriva effectivement comme il l’avoit prédit , au  
grand étonnement du Geolier & dtl malade, qui ne  
pouvoit s’imaginer comment sans a\. «r pris en appa-  
rence aucun remede, il pouvoit être guéri ; cependant  
l’enflure de sim bras gauche toute considérable qu’elle  
étoit, diminua à un tel point, qu’on eut eu bien de la  
peine à la distinguer encore. Je vins le lendemain , dit  
Van-Helmont, au Château deVilvorden à la priere  
de plusieurs persionnes de distinction , pour m’assurer  
moi-même de la vérité des faits qu’on attribuoit à ce

BUT 1212

perfonnage , & c’est là que je liai amitié avec *Butler.*Je fus témoin pendant le peu de tems que je demeurai  
avec lui, d’une cure extraordinaire qu’il opéra sur une  
Blanchisseufe qui étoit affligée depuis quinze ans d’une  
migraine insupportable, & qu’il guérit dans un instant.  
Il trempa de nouveau *sa* pierre dans une cuillerée  
d’huile d’olives, il la retira un moment après; & après  
l’avoir léchée pour en détacher l’huile , il la remit dans  
scm gousset. Il vcrsii cette huile dans un petit flacon de  
la même liqueur, & ordonna qu’on en mît une goutte  
Eur la tête de cette bonne femme, qui fe trouva gué-  
rie dans un moment Eans avoir jamais été malade de-  
puis. Comme je parus étonné de cette cure, il me dit  
en riant : « Mon cher ami, vous ne ferez jamais qu’un  
a novice dans votre art, quelque tems que vous viviez,  
a tant que vous ne viendrez point à bout de guérir tou-  
a tes les maladies par un seul remede. » Je fus d’au-  
tant moins furpris de ce compliment, que j’avois oui  
parler de plusieurs cures aussi surprenantes que Para-  
celse avoit opérées par le moyen de sim *Arcanes* que  
ce qu’on m’en avoit dit *se* trouvoit confirmé par ce que  
je voyois, & par ce que je m’attendois à voir encore.  
J’avouerai cependant que cette méthode de guérir me  
paroissoit étrange & que je ne fiavois qu’en penfier. Je  
lui dis qu’il y avoit un Seigneur à la Cour de Bruxel-  
les appelle le Vicomte de Ghent & frere du Prince  
d’Episiioy, que la goutte tourmentoit si fort, qu’il ne  
pouvoit s’appuyer que fur un seul côté , & qui étoit  
outre cela défiguré par un grand nombre de *nodus.* Si  
vous voulez, me dit-il, en me prenant la main droite,  
que je le gtlérisse, il n’y a rien que je ne fasse pour l’a-  
mour de vous. Je lui repondis que j’en ferois très-ai-  
fe, mais que ce Seigneur avoit une telle aversion pour  
les remedes, qu’il aimeroit mieu^ mourir mille fois,  
que d’en prendre la moindre dofe « Cela n’importe,  
« me répondit *Butler,* tout ce que j’exige de lui est,  
« qu’il touche tous les matins cette pierre du bout de  
« sa langue, & que trois semaines après à compter du  
« jour qu’il commencera à tsser de mon remede, il lave  
« ses *nodus,* tant ceux qui lui font du mal , que ceux  
a qui sont infensibles , a^c sim urine, & je lui pro-  
« mets de le mettre silr pié en peu de tems. » Ravi d’u-  
ne telle promesse , je retournai à Bruxelles pour en  
faire part à ce Prince. « Allez vous-en dire à *Butler,*a me dit ce Seigneur, que s’il me rend la fanté , il au-  
« ra de moi tout ce qu’il voudra. Qu’il demande la  
« sommé qu’il jugera convenable, je vais pour sa si.ire-  
« té la déposer entre les mains de qui il m’indiquera. »  
Je ne finnois exprimer qu’elle fut la colere de *Butler*lorsque je lui appris le jour fuivant cette nouvelle,  
a Votre Prince, me dit-il, est un insensé, il est indi-  
a gne que je lui fasse du bien, dites-lui de ma part que  
« je n’ai nul befoin de fon argent, & que je m’estime  
« autant que lui. » Je ne pus jamais venir à bout de lui  
faire effectuer fa promeffe. Je commençai donc à Eoup-  
çonner que ce que j’avois vu n’étoit qu’un véritable  
fonge. Mais il arriva quelque tems apres qu’un ami  
de *Butler* qui avoit une Verrerie à Anvers, & que sim  
trop d’embompoint incommodoit, pria ce Chymiste  
de vouloir bien le débarrasser de sim trop de graisse.  
*Butler* lui donna un petit morceau de sa pierre qu’il lui  
ordonna de lécher une fois tous les matins pendant  
trois femaines du bout de la langue, & au bout de ce  
tems-là je le trouvai diminué d’une bonne palme à  
l’endroit de la poitrine , Eansque sa simté en fut allé-  
rée. Cet évenement me fit croire qu’il eut pu tenir la  
promesse qu’il m’avoit faite de guérir le gouteux dûnt  
j’ai déja parlé. Il arriva dans ce même tems que je fus  
empoifonné, fans favoir par qui ; j’envoyai prier *Butler*à Vilvorden de me donner un remede qui pût me Eau-  
ver la vie. Je me trouvai dans un état déplorable, je  
Eentois des douleurs dans toutes les jointures, mon  
pouls étoit récurrent & à la fin intermittent, je tom-  
bois dans des défaillances fréquentes & mes forces  
étoient entierement abattues. *Butler* qui étoit encore  
en prifon pour lors , ordonna à mon valet de lui don-

ï 2 i 3 BUT

ner un petit pot d’huile d’olives , il y trempa sa pierre  
comme à l’ordinaire, & me renvoya Phuile avec ordre  
de n’en mettre qu’une goutte fur une des parties où je  
fentois de la douleur, ou si je le jugeois à propos, siur  
chacune d’elles. J’ufai de sim remede, mais je n’en re-  
çus aucun soulagement. Sur ces entre-faites mon en-  
nemi vint à tomber malade ; & comme il étoit à Parti-  
**‘cle** de la mort,il m’envoya demander pardon de l’inju-  
**re** qu’il m’avoit faite, ce qui me confirma dans le foup-  
çon où j’étois qu’on m’avoit empoifonné. J’usai donc  
de tous les moyens .que je pus imaginer pour arrêter  
les progrès de ce poifon lent, & pour le surmonter  
tout-à-fait, & j’en vins heureusement à bout par une  
faveur du ciel toute particuliere. Ma femme qui depuis  
quelques mois ressentoit une douleur dans le bras gau-  
**che,** qui la mettoit hors d’état de pouvoir s’en fervit en  
aucune maniere, inquiete & chagrine du malheureux  
état où j’étois réduit, contracta à la fin une tumeur œ-  
démateuse aux deux jambes, qui s’étendoit peu à peu  
depuis la cheville du pié jusiju’à l'aine & qui cédoit à  
l’impression des dbigts.Comme *sa* maladie n’étoit occa-  
sionnée que par le chagrin que lui caufioit ma situation ,  
**elle** ne voulut prendre aucun remede que je ne fusse  
entierement rétabli. S’étant apperçue que l’huile de  
*Butler* n’avoit produit aucun efl'et fur moi, & voulant  
*se* jouer de ma crédulité devant quelques-unes de fes  
amies , elle en mit une goutte fur fon bras. Mais quel  
futfonétonnement lorsque contre fes espérances, el-  
le le trouva retabli le lendemain dans fon premier état.  
Nous fumes tous furpris de cette guérifon miraculeu-  
se, qui engagea ma femme à frotter de cette même  
huile les os de ses chevilles, fur chacune delstuelles el-  
le en mit une goutte qu’elle étendoit tout autour de  
l’éminence de l’os. En moins d’un quart d’heure la  
tumeur fut dissipée & elle jouit encore aujourd’hui  
d’une fanté parfaite , quoiqu’il fe foit passé dix-neuf  
ans depuis cette cure extraordinaire.

Van-Helmont rapporte deux autres cures tout aussi sur-  
prenantes; l’une d’une servante qu’il avoit, laquelle  
ensiIite d’une érésipele qu’elle avoit eue trois fois , &  
dont elle avoit été mal guérie, avoit fa jambe droite de  
couleur de plomb & extraordinairement enflée depuis  
le genou jtssqu’aux orteils; l’autre d’une femme veuve  
qui pendant plusieurs mois avoit été hors d’état de fe  
fiervir de fa main droite.

Je demandai, continue Van-Helmont , à *Butler* pour-  
quoi, tandis qu’un si grand nombre de femmes avoient  
été guéries si promptement, je n’avois reçu aucun fou-  
lagement de fon remede quoique je fusse prefque aux  
portes de la mort & accablé de douleurs dans tous les  
membres & dans toutes les jointures. Il me pria de lui  
expliquer ma maladie, & quand il eut si! qu’elle étoit  
l’effet du poisim, il me dit : « Que la cause s’étant jet-  
\* tée des parties internes silr celles du dehors, j’aurois  
« dû boire de cette huile , & user même intérieure-  
« ment de sa pierre, afin que la douleur qui étoit  
« confinée dans le corps & qui s’y nourrissait, ne put  
« devenir topique ou externe. » Je remarquai, dit  
Van-Helmont, que cette huile perdoit peu à peu fon  
efficacité, à caisse que la pierre qu’on n’y avoit trempé  
que fort légerement, ne pouvoir altérer tout-à-fait fa  
fubstance, & ne lui communiquoit qu’une odeur que  
le tems venoit à bout de diffiper. Quant à la pierre , el-  
Ie avoit l’apparence & le gout du fel marin fondu ; ce-  
pendant tout le monde fait que le fel ne peut s’unir  
intimement avec l’huile.

*Butler* guérit encore une Abbesse de grande naissance, qui  
depuis dix-huit ans avoit le bras droit enflé, flans mou-  
vement, les doigts tendus & immobiles, en lui faisant  
feulement toucher cette pierre du bout de la langue.  
Ceux qui avoient été témoins de ces cures extraordi-  
naires ne douterent plus qu’elles ne fussent l’effet de  
quelque fortilege ou d’un pacte que *Butler* avoit fait  
avec le démon ; car c’est la coutume de la populace  
ignorante, de rapporter les évenemens qui furpassent  
son intelligence au démon, plutôt que de convenir de

BUT 1214  
son ignorance. Je fuis d’autant plus éloigné de cetté  
opinion , que les remedes que *Butler* employoit n’a-  
voient rien que de naturel., & de fort ordinaire, si l'on  
en excepte la dofe & qu’il ne fe Eervoit d’aucunes pa-  
roles ni d’aucune cérémonie qui pût rendre sa conduite  
suEpecte. Je crois qu’il n’est jamais permis d’attribuer  
à l’esprit malin les effets que Dieu opere dans la nature  
pour manifester fapuista-nce. Aucune des femmes que  
*Butler* a guéries, ne l’a jamais confulté comme un Ma-  
gicien. VAN-HELMONT.

M. Boyle ne paroît pas rejetter absolument ces histoires,  
toutes étranges qu’elles fiant. Il dit avoir appris qu’il y  
avoit un Gentilhomme en France, qui avoit une por-  
tion de cette pierre, avec laquelle il opéroit des cures  
surprenantes en la faisant feulement lécher aux mala-  
des : Et M. le Chevalier Digby ayant recherché pen-  
dant qu’il étoit en France, ce qui pouvoir avoir don-  
né lieu à ce bruit, ne l’a pas trouvé tout-à-fait dépour-  
vudevérité. Ilajouteque la Veuve de Van-Helmont  
avoit confirmé long-tems après la mort de fon mari à  
' un de ses amis, la vérité de l’histoire que nous avons  
rapportée ci-dessus à sim fujet. Deux circonstances con-  
courent , ajoute-t-il, à prouver la vérité de ces faits.  
Premierement, Van-Helmont est d’autant plus croya-  
ble fur ce qu’il dit qu’il rapporte des cures faites par  
un autre que lui, & avéc des remedes qui lui étoient  
inconnus. En fecond lieu, le célebre Higgius qui vi-  
voit dans la même maifon que *Butler,* parle des fe-  
crets de ce Chymiste d’une maniere qui rend croyable  
tout ce qu’on en dit.

BUTOMUS, Offic. Mont. Ind. 65. Cæf 55'3. Raii  
Synop. 3. 273. Elem. Bot. 235. *Butomus store rosco,*Tourn. Inst. 271. Boerh. Ind. Α. 299. Buxb.49.Rupp.  
Flor. Jen. I24.Dill. Cat. Giss 97. *Juncus floridus,* J.  
B. 2. 524. Parla Theat. 1197. Raii Hist. 1. 701. *Jufa  
eus floridus paludosis*, Chab. 198. *Gladiolus palustris  
Cordi,* Ger. 27. Emac. 29. Mer. Pin. 46. *Gladiolus  
aquaticus sive palustris Cordi*, Merc. Bot. 1.38. Phyt.  
Brit. 47. *Spdo affinis juncoides umbellatapalustris)* Hist.  
Oxon. 3. 468. *Jonc fleuri.*

Cette plante a deux racines, l’une est mince & noire, **est**enfoncée dans la terre, tandis que l’autre qui est plus  
épaisse s’étend en travers fur la surface de la terre qui est  
autour & pousse quelques jets & un grand nombre de  
tiges. Ces racines ont une faveur douce, & sirnt gluan-  
tes lorsqu’on les met dans la bouche. Je crois que la  
racine la plus^paisse est la partie de la plante qui *se*forme la derniere dans l’efpace d’un an. A mefure  
qu’elle croît elle jette des feuilles qui montent,& des  
grosses fibres blanches qui pénetrentdans la terre. Elle  
porte un grand nombre de feuilles molles, remplies  
d’une moelle fpongieufe ou poreufe, triangulaires,  
longues, concaVes à leur origine, lesquelles embrassent  
par des appendices membraneux une partie de la tige;  
mais elles sirnt plus plates vers l^urs extrémités, sa ti-  
ge a plus de deux coudées de hauteur. Elle est ronde,  
lisse & fpongieuse, mais non concave, sans feuilles,  
& porte à fon extrémité plusieurs fleurs disposées en  
forme de parafol, portées fur des pédicules minces &  
nuds, longues environ de la largeur de la main. Ses  
fleurs sirnt à six feuilles de couleur de chair tirant fur  
le rouge. Les trois pétales extérieurs font carenés &  
très-larges & semblent appartenir au calyce, mais ceux  
de dedans semt plus petits. Le fruit qui renferme lafe-  
mence est composé de six capfules purpurines termi-  
nées par quelques cornes, dans lesquelles on trouve  
des femences très-menues ; il est environné d’envirori  
neuf étamines qui font quelquefois garnies de fom-  
mets de couleur de pourpre, tantôt plus longs & tan-  
tôt plus courts. Elles laissent aux doigts de ceux qui  
les touchent une espece de poudre jaunâtre. La base  
de l’ombelle est entourée de trois petites feuilles ai-  
guës.

**Cette plante, si l’on en croit Cordus, aime les lieux ;**

1215 P U T

gras , humides & limoneux qui font souvent inondés  
par les rivferes. On la trouve ordinairement dans ce  
pays, fur le bords des rivieres parmi le limon. RaY ,  
*. Hist. Plant.*

Elle fleurit au mois de Juin. On n’emploie que ses seuil-  
, les en Medecine.

Elle est apéritive & propre à lever les obstructions.DALE,  
d’après *Jofeph Monti.*

BUTARÛM , βύτυρὸν , ou βύτυρος , *b eure*, de βους, un  
bœuf ou une vache , & τυρὸς coagulation de lait, ou  
fromage.

Le bon *beure* est fait avec le lait le plus gras , tel que ce-  
lui de brebis , & même avec celui de chevre que l’on  
bat dans un vaisseau jufqu’à ce que la partie la plus  
grafle s’en soit séparée.

11 est émollient & possede toutes les qualités de l’huile;  
ce qui fait qu’étant pris en quantité, il lâche le veptre,  
& qu’il tient lieu d’antidote contre le poifon au désaut  
de l'huile. Réduit en forme de. Uniment avec du miel,  
il hâte la fortie des dents , guérit les demangeaisims  
des gencives & les aphthes des enfans. Employé exté-  
rieurement, il adoucit la peau & dissipe *lcspscdracia  
(petites pustules on éminences.* ) Il est encore excellent,  
dans les inflammations & les duretés de l’uterus, pour-  
VL1 qu’il ne foit point trop vieux , & qu’il n’ait point  
jde mauvaise odeur. Il entre aussi dans les clysteres pour  
la dyssenterie & les ulcérations du colon. Il est un des  
ingrédiens des remedes fuppuratifs, furtout dans les  
plaies des nerfs, desimeninges de la vessie & du cou.  
Il a outre cela la vertu de déterger & d’incarner, & on  
l’applique avec fuccès fur la piquure de l’aspic. Il tient  
lieu d’huile lorfqd'il est récent, & de graisse dans la  
pâtistérie.

On tire la fuie du *heure* de la maniere suivante :

On met du *beure* dans une lampe qui n’a jamais fervi, &  
après l’avoir allumée, on la couvre d’un pot de  
terre fait en forme de tube, dont le fommet est  
étroit & le fond percé de plusieurs petits trous ,  
comme un four (κλίβανος;) lorfque cè *heure* est  
consimic on en met d’autre, & l’on continue  
de même jusqu’à ce qu’on ait autant de fuie qu’on  
en veut. On la recueille avec une plume , & on  
l’applique à des usages convenables.

Cette suie est dessicative & astringente, ce qui la rend un  
bon ingrédient dans les remedes destinés pour les ma-  
ladies des yeux. Elle arrête les fluxions, & cicatrise  
les ulceres avec une promptitude furprenante. Dros-  
CORIDE, *Lib. II. cap.* 81.

Hippocrate, dans fon quatrieme Livre *de Morbis,* nous  
apprend que les Scythes font du *beure* avec le lait de  
jument..

Il y a autant de *heures* différens comme de différens laits  
d’animaux dont on en peut faire, Celui de vache est le  
plus en ufage. On le doit choisir le plus frais battu  
qu'il se pourra, d’une faveur douce & agréable, & qui  
ait été fait, s’il se peut, dans le mois de Mai.

Il est nourrissant & pectoral; il lâche le ventre, il adoucit  
Pacrété des poifons corrosifs, il est réfolutif, digestif,  
& propre à appaifer les douleurs & les inflammations,  
étant appliqué extérieurement. On en mêle dans les  
clysteres pour le flux de fang, & pour la dyffenterie;  
ou en frotte les gencives des petits enfans quand leurs  
dents ont de la peine à percer.

L’ufage trop fréquent du *heure* relâche & débilite l’esto-  
mac, ôte l’appétit, excite des nausées & des envies de  
vomir, & échauffe beaucoup, principalement quand  
il est vieux battu.

Le *beure* contient beaucoup d’huile, & médiocrement de  
fel volatil.

Il Convient en tous tems à toutes fortes d’âges & de tem-  
péramens; cependant les perfonnes qui ont un estomac  
ioible & debile, doivent en user modérement, aussi-

BUT 1216

bien que les jeunes gens d’un tempérament chaud &  
bilieux , parce qu’il s’enflamme , & qu’il *se* tourne fa-  
cilement en bile dans ces derniers.

Le *beure* n’est autre chofe que la crême du lait, ou *sa* par-  
tie la plus graffe & la plus huiletsse, que l’on a séparée  
du*scrum* à force de battre le lait. Plus le lait contient  
de parties huileufes & graffes, & plus il fournit de *beu-  
re.* C’est pourquoi on en retire davantage de celui de  
vache que de tout autre.

Le *beure* est en ufage partout, on ne fait prefque point  
de sauce en France où il n’entre^Les Hollandois & les  
Peuples du Nord s’en fervent encore plus fréquem-  
ment que nous ; & l’on prétend que c’est ce qui contri-  
bue à la fraîcheur de leur teint.

Plus *lobeitre* est nouveau, plus il est agréable & salutai-  
re : la raifon en est que fes principes huileux & iàlins,  
font pour lors étroitement unis ensemble. Quand au  
contraire le *beure* est un peu trop vieux , il a sisuffert  
une fermentation intérieure , qui a exalté & défuni  
ces mêmes principes, & qui l’a rendu un peu acre, &  
en même-tems huileux & défagréable. Pour empêcher  
cette fermentation & conferver le Acurclong-temson le  
sale, Le fel agit en cette occasion en bouchant les pores  
du *beure,* de maniere que Pair n’y peut plus entrer  
avec assez de liberté pour communiquer aux parties in-  
fensiblesde la matiere, un mouVement intérieur qui  
détruiroit en peu de tems le premier arrangement de  
fes parties.

Les bons esters que le *beure* produit proviennent de ses  
principes huileux & balsamiques, propres à rétablir  
les parties siolides du corps en s’y attachant, à adoucir  
& à embarrasser les humeurs acres qu’il rencontre , &  
à plusieurs autres ufages semblables. Quand on ufedu  
*beure* avec excès, ces mêmes principes humectent tcl-  
lement les fibres de l’estomac, qu’ils leur font perdre  
leur vertu de ressort.

Enfin on a remarqué que le *beure* pris immodérement  
échauffe beaucoup. La raifon en est que les parties hui-  
lcuses & graffes dont il abonde font très-aisées à s’en-  
flammer, c’est pourquoi les bilieux ne s’accommodent  
point de cet aliment.

Le lait de *beure* est une espece de*scrum* ou de petit lait,  
qui reste après qu’on a fait le *beure.* Ce lait est sort ra-  
fraîchissant & humectant. Il contient beaucoup de ma-  
tiere cafeufe. Εεμεευ, *Traité des Alimens.*

Le *beure,* par le tissu & la nature de sa fubstance, tend à  
relâcher les folides & fournit aux fucs des particules lé-  
geres & adhésives. Sur ce principe , il doit faire du  
bien aux persemnes d’tm tempérament sec & qui font  
sujettes à la constipation , & être extremement nuisi-  
ble à celles qui sirnt d’une habitude lâche, humide &  
corpulente. La légereté & la ténacité de *ses* parties le  
rend encore sujet à s’arrêter dans les glandes & les vaisi-  
Eeaux capillaires des visiteres , mais surtout dans les  
petites glandes de la peau, à causer des pustules & au-  
tres maladies de la peau. Cela *se* trouve confirmé par  
l’expérience de tous ceux qui ont gouverné des enfans,  
car ils ont remarqué que ceux qui ufent d’une grande  
quantité de *beure* font pour l’ordinaire foibles , d’une  
grosse corpulence, ventrus, scljets aux descentes, aux  
poux & à d’autres pareilles incommodités, dont ils ne  
semt délivrés qu’en s’abstenant de cet aliment. QUINCY.

Boerhaave attribue aux huiles exprimées des végétaux  
les mauvaises qualités suivantes, dont il fait la compa-  
raison avec celles du *beure.*

Ces huiles ont cela d’étrange qu’une chaleur de soixante  
& dix degrés les gâte silr le champ fans qu’aucun corps  
étranger *se* mêle avec elles , & les rend claires, acres,  
ameres, rances, jaunes, corrosives & inflammatoires ,  
au lieu qu’elles étoient auparavant épaisses, douces ,  
presique insipides, blanches , anodynes & relâchantes.  
Ces changemens siurprenans arrivent au bout de quel-  
ques heures dans le fort de l’été, il n’est donc pas fur-  
prenant que l’huile récente d’amandes douces ait une  
qualité confondante & humecte & relâche la bouche &

1217 BUT

le gosier dans llefquinancie,' & qd'élle enflammé au  
bout de quelques jours qu’elle est exprimée, ces parties  
dans une personne qui fe porte bien. Elle est même  
d’autant plus acre lorsqu’elle *a* vieilli & qu’elle est  
devenue rance, qu’elle étoit douce étant récente. Les  
amandes, les noix & les pistaches deviennent eXtreme-  
ment dégoûtantes lorsqu’elles sont rances, & propres à  
*causer* llesquinancie & la fievre , par les mauvais effets  
qu’elles produisent sur la bouche, la gorge, l’estomac  
& les intestins. Les Médecins doivent donc prendre  
, garde lorsqu’ils ordonnent l’huile d’amandes douces  
dans les maladies aiguës, qu’elle foit nouvelle & qu’el-  
le n’ait pas été gardée en été au-delà de vingt-quatre  
heures. La même chose arrive au *heure*, à la graisse, au  
lard, à la moelle, aussi-bien qu’aux huiles qti’on en ti-  
**re,** lesquelles bien que sidnes lorsqu’elles sirnt nouvel-  
les, deviennent très-dégoutantes lorsqu’on les expose  
à la chaleur Eans les avoir sidées , acquierent une cou-  
leur jaune , bleue ou verdâtre , deviennent rances &  
corrosives. Le fromage que l’on garde long-tems ac-  
quiert une telle acrirnonie, que plusieurs petfonnes de  
ma connoissance ont eu la bouche extrêmement en-  
flammée pour en avoir mangé. Quels effets ne doit-il  
donc pas produire fur les vifceres ? Tout le monde fait  
que l’huile que l'on fait bouillir devient jaune, rouge ,  
noire, amere, acre & mal faine. On voit donc par-là  
comment l’huile peut en moins de six heures s’aigrir  
fur l’estomac, & changer tellement de nature, qu’on la  
prendroit pour de la bile lorsqu’on la vomit.

Ces observations silr la nature de l’huile , peuvent nous  
mettre au fait de plusieurs particularités qui concer-  
nent la Medecine, la Pharmacie & la Cuisine. BosiR-  
**HAAVE.**

Le babeure passe pour un aliment excellent, au printems  
furtout, & on le recommande particulierement pour  
les fievres hectiques.

Le *beure* est un excellent topique pour blanchir les dents.  
Dans l’éditlon de *Schookbns de Aversatione Casei,* impri-

mé à Groningue em664. 12. on trouve un Traité en-  
tier fiur le *beure.*

Les Chymistes ont plusieurs préparations auxquelles ils  
donnent le nom de *beure* \*, comme le *beure* d’antimoi-  
ne, le *beure* d’arsenic, le *beure* de tire, le *beure* de Sa-  
turne & le *beure* d’étain.

Nous avons donné au mot *Antimonium* le procédé pour  
faire *lu beure* d’antimoine.

*Butyrum Arsenici,* Beure d’Arfenic.

**Prenez** *d’arsenic,* **-1 . , .**

*defiuimecrrostf,* **.1** *tartUS eVS'*

Pulvérisez-les, & les ayant mêlés , mettez le mélange  
dans une cornue de verre que vous placerez Eur le  
salble : adaptez-y un récipient & ayant lutté les  
jOintures, faites distiler par un petit feu une li-  
queur butyreufe femblable au *beure* d’antimoine.  
Lorsqu’il ne sortira plus rien , retirez le récipient  
& mettez-en un autre à *sa* place rempli d’eau :  
augmentez le feu, & vous verrez defcendre le  
mercure dans l'eau goutte à goutte. Continuez la  
distilation jusqu’à ce qu’il ne coule plus-rien.

Vous pourrez vous fervir de ce mercure en toute occà-  
sion comme d’un autre, après que vous l’aurez bien  
lavé & séché.

**Le** *beure* d’arsenic est un caustique très-fort, & fait cfcar-  
re plus promptement que ne seroit celui d’antimoine.

*R E M A R QU E S.*

Il fe fait dans cette opération ce que nous avons dit  
qu’il fe faifoit dans celle du *beure* d’antimoine. C’est  
que les efprits du fublimé corrosif quittent le mercure  
pour fe lier aVec l’arsenic , lequel ils entraînent en li-  
queur gommeufe. Le mercure enfuite étant dégagé &  
*Torne II.*

B U X iàrâ

he trouvant pas dés soufres aVec lesquels il fe puisse fi-  
xer, fort en Vapeurs & se condenfe dans Peau. Εεμε-  
EY, *Cours de Chymie,*

*Beurie d’Etam.*

*Mettez* ufie partie d’étaifi & trois parties de fublimé cor-  
rosif tous deux en poudre dans une cornue. Vous  
aurez par le procédé dont on fe fert pour aVoir le  
*beure* d’afitimoifie , le *beure* d’étain , qui est une  
liqueur épaisse , & qui a cela de particulier, qu’èl-  
le fume continuellement. L ε m ε R Y , *Cours de  
Chymie.*

BUTÿRUM CePÆ. Voyez *Cerd.*

ΒυΤΥκυΜ SaTURNI. Voyez *Saturnus.*

B U X

BUXUS, Offic. Ger. 1226. Emac. 1410. J. B. 1. 496.  
Raii Hist. 2. 1693. Synop. 3. 445. Chab. 38. Mer.  
Pin. 18. Merc. Bot. 1.25. Phyt. Brit. 18. *Buxus ar-  
borescent* C. B. Pin. 471. Tourn; Inst. 578. Elem.  
Bot. 450. Boerh. Ind. A. 2. 172 Rupp. Flor. Jen.  
264. *Buxus arbor vulgariis*, Park. Theat. Ϊ428. DaLE.  
*Buis* ou *bouts.*

Cet arbre est rarement sort gros. Son bois est dut \*  
Bolide, pefant , de couleur jaunâtre & côuVert d’u”  
ne écorce blanchâtre. Ses feuilles font petites, ar-  
rondies . d’un tissu fort ferré & toujours Vertes. Ses  
fleurs sirnt petites , jaunâtres & composées chacune de  
cinq feuilles. Son fruit est petit, arrondi , dÎVisé en  
trois loges , & terminé par trois pointes ou cornes. II  
croît fans culture dans quelques endroits de la Pro-  
vince de Kent & de Sury , comme aux enVlrons de  
Boxhill près Darking. Mm ER , *Bot. Offic.*

Les feuilles du *buis* font arneres, sentent mauvais & rou-  
gissent très-peu le papier bleu. On tire du bois dé cet  
arbre un efprit acide & une huile fétide. Quercetan  
estime fort cette huile pour l’épilepsie, pour les *va-  
peurs &* pour le mal des dents. Rectifiée & circulée en-  
fuite aVec un tiers de bon esprit de vin, elle est sort  
adoucissante & sort apéritÎVe On en fait prendre quin-  
ze ou Vingt gouttes aVëc du fucre ou de la poudre de  
réglisse. On mêle cette huile non rectifiée, aVec du  
beure fondu, pour en graisser le cancer. On en fait un  
Uniment aVec l'huile du millepertuis , pour le /huma-  
tifme & poür la goutte. Ermuller & plusieurs autres  
Auteurs soutiennent que l.lon peut substituer le *buis*au gayac , le bois de genleVre au fassafras , & les ra-  
cin.es de bardane & de benoîte à la Equine & à la salse-  
pareille. TocfeNEFORT , *Hist. des Plantes.*

Blegny, *Zodiacus Medico - Gallicus, Ann.* 2. nous dit  
qu’il a connu trois personnes qui avoient éprouVé par  
leur propre exj érience qu’une grande quantité de jeu-  
nes feuilles de *bu’s* infusées dans trois quarts de junte  
de νΐη blanc , étoient un remede infaillible pour les  
coliques pituiteufcs & flatueuses , lorfqu’on boit cette  
infusion chaude après l’a Voir coulée. Dale, *Iharma-  
colygia*, rapj orte qu’on fait aujourd’hui peu d’usage du  
*buis* en Medecine : mais que fuRant Schroder on tire  
par la distilation une huile de fon bois, qui est ex’re-  
mement narcotique & dont il fait beaucoup de cas dans  
l’épilepsie . le mal de dents & leur carie. Il dit aussi que  
Fernel met les feuilles du *buis* au nombre des purga-  
tifs. On Voit dans les Ephémerides des Curiéuk de la  
Nature, *D. 2. a. 2.0.* 15 5. que rien n’est meilleur pour  
faire croître les cheVeux & leur donner une couleur  
jaune , que de les laVer *avec* une lessiVé dans laquelle  
on a fait bouillir des feuilles & des branches de *buis.*La décoction des fleurs decet arbre passe pour être fu-  
dorifique ; elles purgent Violemment lorfqulort en  
prend la Valeur d’une dragme. Rondelet, *in For est.  
Obs. Med.* dit qu’il ne doute aucunement que les co-  
peaux de *buis 3* en conséquence de leur vertu fudorifi-

1219 Ευϊ

que, ne soient propres à guérir la vérole, mais qu’on  
ne les emploie point à cet usiige, pprce qu’ils causent  
des maux de tête, qu’ils ont une mauvaise odeur & un  
gout extremement désagréable. Cependant Amatus  
Lusitanus s’est servi plus d’une fois de la décoction de  
ce bois avec beaucoup de succès. Ce même Auteur  
rapporte, *Cena III. Cur. asi* qu’il a guéri en moins de  
vingt jours avec la décoction de *buis* une migraine  
.contre laquelle tous les remedes avoientété inutiles.  
La décoction de ce bois dans du vi n rouge est très-effi-  
cace pour les maux de dents causés par des fluxions  
froides. Comme ce bois passe pour posséder une quali-  
té anodyne, on en fait des cure-dents. L’huile distilée  
de fon bois est estimée un remede excellent pour le mal  
des dents, les fievres, les vertiges, l’épilepsie & les hé-  
morrhoïdes. *Schulzâi Praelectiones, & Simon Paulli  
Qtadripareltum Botanicum.* Le bois de cet arbre sou-  
mis à la distilation dans une retorte fur le fable, don-  
ne un esprit acide & une huile fétide empyreumatique  
pareille à celle que l’on tire du bois de gayac par le  
même procédé. Cet efprit acide étant rectifié, dissout  
le corail & produit plusieurs autres effets qui prouvent  
la conformité de sa nature avec celle des acides les  
plus pénétrans, commeonpeut le voir dans le *Chymise  
tascepticus de Boyle.* Si l'on met cette huile empyreu-  
matique, que quelques-uns croyent être *i’oleum hera-  
clium de Ruland*, dans le creux d’une dent cariée , elle  
en fait cesser la douleur, en brûlant fon nerf, de mê-  
me que celle des clous de girofle , ou telle autre huile  
acre & caustique. On mêle cette huile avec dti heure  
fondu pour en graisser les cancers , & l’on en fait un  
Uniment avec celle de millepertuis pour le rhumatise  
me & pour la goute. Etant rectifiée & mise en digese  
tion pendant quelque tems avec un tiers d’esprit de  
vin , elle est fort adouciffante & fort apéritive. On en  
donne quinze ou vingt gouttes avec du fucre ou de  
la poudre de réglisse. La fumée du *buis* est un excel-  
lentpréferVatif contre la peste, ce qui vient moins de  
sa mauvaife odeur, comme l’a cru Bauhin , que du fel  
acide dont elle abonde , & qui étant attiré avec l’air ,  
résiste à la putréfaction à laquelle les liqueurs font dis-  
posées pendant la peste. Il ne sera pas inutile de re-  
chercherce qui peut avoir donné lieu à l’opinion de  
ceux qui prétendent que le *buis* éteint non-seulement  
les désirs de la chair , mais chasse encore le diable.  
Toutes les substances fétides ont la vertu d’aiguillon-  
ner les nerfs, de réprimer les faillies déréglées des *es-  
prits* animaux, & de guérir par conséquent les mala-  
dies hystériques qu’elles occasionnent. Persienne n’i-  
gnore que les affections hypocondriaques & hysté-  
riques fiant ordinairement accompagnées de mouve-  
mens spasinodiques silrprenans , que le peuple igno-  
rant attribue au démon & à l’influence qu’il a fur le  
corps humain ; & comme le *buis* poffede la vertu de  
dissiper ces maladies aussi-bien que les iymptomes don^  
elles sirnt accompagnées , il dit qu’il chaste le démony  
qu’il regarde comme l’auteur immédiat de ces fâcheux  
accidens.

Il peutfe faire que la perfuasion où l’on est que le buis a  
la vertu de chasser le diable, doive fon origine à la  
coutume que l’on a dans quelques pays de bénir fes  
feuilles le jour des rameaux, au défaut d’autres plan-  
tes. Que cela foit vrai ou non , il est néantmoins cer-  
tain que les Hollandois appellent le *luûspalm-boom, &*fon bois*palm-hout.* Je ne puis m’empêcher de rappor-  
ter à cette occasion une histoire qui *se* trouve dansLc-  
*virnts Lemrnus*, & qui est trop singuliere pour la lasser  
Ignorer à mes Lecteurs. « J’ai connu , dit-il, un hom-  
«me, que le trop de bon siens n’incommodoit point,  
«qui donna à un jeune enfant des cendres de buis qui  
« avoit été béni le jour des Rameaux dans de l’eau bé-  
« nite , en accompagnant ce remede d’une espece  
« d’exorcifme ridicule. Tout cet appareil, à ce que  
« m’ont dit ceux qui étoient préfens , ne tendoit qu’à  
« faire ceffer la fievre , & à tuer les vers dont cet enfant  
« étoit incommodé. La fievre en effet cessa peu de tems

BUY 1220

« apres : mais le malade mourut, & ce fut-là tout l’effet  
a que produisit ce pieux remede. Je confeillai donc à  
a mes compatriotes de ne plus s’y fier à l’avenir, par-  
« ce que les feuilles du buis font extremement nuisibles  
a au corps humain , comme cela paroît par leur pua--  
« teur & par l’amertume de leur gout, qui est extreme-  
« ment desagréable au palais.

Miller compte sept efpeces de buis, du nombre defquel-  
les est le *buxus humilis,* quipossede les mêmes vertus  
médicinales que le *b uxus arborescens. .*

BUY

BUYO BUYO, est le nom que les habitans des Ifles Phi-  
lippines donnent à une espece de poivre. Ray l’appelle  
*Piper Iongum Monardi.*

B Y N

BYNE, βυνὴ, *dreche.* Voici la description qu’en donne  
Aétius.

L’orge trempé dans l’eau jusqu’à ce qu’il ait germé, &  
séché enfuiteau four, est appelle*signe.*

B Y R

BYRETHRUM; mot inventé par Forestus pourdési-  
gner une espece de couvre-chef, préparé avec des dro-  
gues céphaliques.

BYRSA, βύρσα; peau ou cuir dont on se fert pour fai-  
re des emplâtres.

BYRSODEPSICON, βυρσοδεψικὸν , de βύρσα, *peau , &*δεψέω , *corroyer.* Cœlius Aurelianus, *Chronie. L. IV.  
cap.* 3. recommande pour les personnes qu’il appelle  
*ventriculosi* ou *coeliacis* entre autres applications fur la  
région ombilicale , de la laine saupoudrée avec du *ru-  
thergi narium ,* appelle par les Grecs βυρσοδεψικὸν.  
Voyez *Sumacb.*

B Y S

BYSAUCHEN, βυσάὓχην, de βύω , *cacher s* & ἀυχὴν , *le  
cou.* On donne ce nom à ceux qui cachent leur cou en  
élevant leurs épaules. Mais on s’en fert en général pou!  
désigner ceux dont le cou est extremement roide.

BYSMA. Voyez *Byzen.*

BYSSUS, enferme de Botanique, est la demlere **espece**de mousse des douze dont il est sait mention dans la  
derniere édition de l’abrégé de Ray.

BYSSUS signifie aussi les parties naturelles de la femme.

BYssUs signifie encore une espece de toile très-fine qui  
étoit en ufage dans l’antiquité parmi les personnes du  
premier rang , mais qui n’est d’aucun usiage en Mede-  
cine. Quelques persimnes croyent que le coton qu’on  
nous apporte des Indes, est le vrai *bysseus des* Anciens.

BYSTINI ANTIDOTUS , est un antidote dont il est  
fiouvent parlé dans Aretée. Il sembleroit qu’il possédoit  
les mêmes vertus que le mithridate.

BYT

B Y T H O S, βυθὸς, *profondeur.* C’est la signification  
qu’Hippocrate donne à ce mot dans ce passage des  
Préceptes ἐν παραγΓελ. ἐν βυθῷ άτεχνίης ἐοντα ; « ceux  
« qui semt dans la plus profonde ignorance de l’art. »  
Il est employé dans ce même fens dans plusieurs de ses  
Epîtres, furtout dans celle de Démocrite à ce Mede-  
cin, περὶ φύσεως ἀνθρώπου , touchant la nature de l’hom-  
me. Βρόγχος , εις βυθὸν *κοιλΐης* τροφὴν προπέμπει, α l’œ-  
« sophage conduit les alimens jusques dans la *profond  
deur y* ou le fond de l’estomac. »

Β Y Z

ΒΥΖΕΝ, βύζην, dans *ï’Exegesis* de Galien, est traduit

12 2 1 B U Z

par ἀθρόῳς ἢ πυκνως, « en un monceau, en un tas. » Hippo-  
crate fe fert de ce mot, *LT. Kesiyuvctue.* où il dit, en par-  
lant des ordinaires , χορέοντα βύζην, « coulant en abon-  
« dance, » ou fe pressant & s’accumulant pour ainsi  
dire au passage. *Lib.* περὶφύσ. παιδίου, ὰιμα βύζην *aaelov*κατὰ μῆνα εκαστον , « coulant abondamment tous les  
« mois ; » car βύζην est encore traduit dans Hefychius  
par ἰκανῶς & δαψιλῶς , « abondamment, copieufe-  
« ment. » Le mot βύζην est dérivé dtl verbe βύζω , ou  
βύω^υΐ signifie remplir en sarciisant, condcnfer. Ainsi,  
*Lib. I. Oetfi* γυναικ. ἐιμα καθαρὸν καὶ βεβασμενον-, est un  
vêtement d’un tissu extremement *serré ,* auquel il op-  
posie τὰ ἔιρια ἀράῖα τε καὶ μαλθακά, « des habits de lai-  
ne , doux & minces. » Dans le même livre, ειμα πλῦρες  
ἐὸν καὶ βεβυσμενον est un vêtement bien fourni.

De βύω ou βυῶ, qui signifie boucher, obstruer, farcir,  
constiper, vient le mot βύσμα , *bysma* dans l’expression  
βύσματα ἀπὸ ἐλαιηρῶν κεραμίων , « les couvercles OU

BU Z 1222

« bouchons des vaisseaux où l’on enferme l’huile. »  
Hippocrate ordonne de mêler ces *bysmata* avec les  
ordures que l’on trouve dans les boutiques des Foulons,  
pour en faire une fumigation dans une espece particu-  
liere d’hémorrhagie dont il parle, *Lib.II.* περὶ γυναικ.  
Quelques Auteurs prétendent que le *bysma* est le mê-  
me que *F amurca,* que Diofcoride, *Lib. I. cap.* 135.  
recommande comme très-efficace dans une infusion  
pour les exulcérations de l'anus, des parties naturelles  
& de l'utérus. Les *bysmata* dont nous venons de par-  
ler , font vraissemblablemcnt ces chofes avec lefquelles  
on bouche les vaisseaux à l’huile , en les introduisant  
dans leurs orifices, comme cela paroît par les express  
fions suivantes d’Hippocrate, *Lib.* περὶ ἐπικυήσιος,  
παραβύσας τὸν *JL.jor.ov, «* en y fourrant le doigt ; »  
& διαβύσας ἐς τὸ στύμα , « en le fourrant dans la bou-  
« che, »

C

Ette lettre dans l’Alphabet Chymique, signifie le  
Saspetre,

CAA

\* -

CAA-APIA. Quelques perfonnes ayant pensé que no-  
tre ipécacuanha gris pouvoir être le *caa-apia* de Pifon ,  
M. Geoffroy a cru qu’on ne pouvoit décider la question  
que par la confrontation de ces racines avec les defcrip  
tions que les Auteurs en ont données.

Le *Caa-apia., Pisonis Histor. Brasiliens. Caa-apia Brasu  
liensibus dicta, Ep. Marcgravii*, est une petite plante  
basse , dont la racine est longue d’un ou de deux travers  
de doigts, de la grosseur d’une plume de cigne & quel-  
quesois du petit doigt, noueufe, garnie à fies côtés & à  
fon extrémité de filamcns longs de trois ou quatre tra-  
vers de doigts, d’un gris jaunâtre au-dehors , blanche  
au-dedans , presque insipide dans les premiers momens  
qu’on la tient dans la bouche, d’un gout dans la stlite  
un peu acre & piquant.

De cette racine s’élevent trois ou quatre tiges ou pédicu-  
les, menus , ronds, de la longueur de trois ou quatre  
travers de doigt, portant chacun une feuille large d’un  
travers de doigt,& longue de trois ou quatre, d’un verd  
luisant par-dessus, un peu blanchâtre par-dessous char-  
gée d’une nenuire dans toute fa longueur , & traversée  
de quelques veines relevées en-dessous.

La fleur a fon pédicule particulier ; elle est ronde, radiée,  
approchante de la fleur du bellis, composée de plusieurs  
étamines, portant desfemences rondes plus petites que  
la graine de moutarde.

Cette racine, a prefque les mêmes vertus que l’ipécacua-  
nha ; ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom  
*d’ipécacuanha,* mais mal-à-propos, comme Pobferve  
Pifon, Elle arrêté les flux de ventre, & fait vomir aussi-  
bien que Pipécacuanha , mais non passi fortement ; ce  
qui sait qu’on en peut donner une dofe plus grande. La  
dofe est depuis demi-dragme jufqu’à une dragme en  
poudre dans du vin, du bouillon, ou autre liqueur con-  
venable.

Les Brasiliens pilent toute la plante, en expriment le fuc  
& l’avalent. Ils fe fervent aussi avec succès de ce sclc  
pour guérir les plaies des fleches empoisonnées, & les  
morfures des serpens en le verfant danslees plaies.

Psson ajoute qu’on trouve encore une autre efpece de  
*caa-apia* toute semblable à celle que nous venons de  
décrire, à la réserve que ses feuilles font un peu dente-  
lées en leurs bords, & velues aussi-bien que les tiges.

Il paroît par cette defcription du *caa-apia ,* par celles de  
Pipécacuanha blanc & brun que donnent Pifon &Mare-  
grave, & que l'on peut lire dans l’histoire naturelle

du Bresil composée par ces Auteurs, & par la remarque  
expresse de Psson , ( que quelques-uns donnent au  
*caa-apialo* nom *d’ipécacuanha,* ) qu’il n’a pas prétcn-  
du désigner le *caa-apia* finis le nom *d’ipécacuanha*blanc, ll est bien plus probable que ce qu’il appelle  
ipécacuanha blanc , est une espece pareille à la grife ,  
que les Espagnols nous apportent du Pérou fous le nom  
de *bexuguillo*, & que *Fipecacuanhafusca* est cette espe-  
ce d’ipécacuanha brun, à préfent très-commune, qui  
nous vient du Bresil par le Portugal. *Mém^dcPAcad.  
Royale des Sciences, An.* 1700.

CAA-ATAYA, *Brasilelensibus,* Marggr. *Eus.astae affi-  
nis. BrasiUensis siliquosa.*

Cette plante pousse d’une petite racine blanche , une tige  
quarrée , de la hauteur d’un pié , d’un verd pâle , soi-  
ble , genouillée, partie droite , partie couchée silr la  
terre , & prenant racine dans les endroits où fes nœuds  
la touchent, A chaque nœud ou jointure, croissent deux  
petites feuilles, opposées l’une à l’autre, dela figure,  
& de la position de celles de la nummulaire, ou plutôt  
de la germandrée , ou de la véronique mâle, d’un verd  
pâle & dentelée par les bords. A chaque paire de seuil-  
les est une très-petite fleur blanche en cafque : cette  
fleur est fuccédée par une gousse de la figure & dans la  
situation du grain d’avoirR?: cette gousse s’ouvrant d’d-  
le-même, répand une petite semence ronde, d’un jau-  
ne foncé, & plus petite que la femence des plus petits  
pavots. Cette plante n’a point d’odeur, mais elle est  
amere au gout.

Broyée & bouillie dans de Peau , fa décoction prise en  
boisson, purge fortement par haut & par bas.

Elle ressemble par fes feuilles opposées, dentelées , fes  
fleurs en cafque, & *sa* semence renfermée dans une  
gousse, à l’eufraise, au genre de laquelle on pourroit la  
rapporter. RaY , *HistéPlant.*

CAACHIRA. Voyez *Anil.*

CAACICA , *Br asili anis , herba colubrina Lu sitam s y*Marg.

Cette plante pousse d’une racine fort petite & pleine de  
filamcns , un grand nombre de tiges voisines les unes  
des autres, à la hauteur d’tm demi-pié, & quelquefois  
d’un pié , d’un verd rougeâtre, un peu velues , genouil-  
lées par intervalle, de la grosseur d’un doigt, & ayant  
à chaque nœud ou jointure deux feuilles très-bien dé-  
coupées , à peu près de la grandeur & de la forme de

**HHhhij**

1223 CAA

la véronique mâle , un peu velues , vertes en-dessus  
& blanchâtres en-dessous. Aux jointures entre lesfeuil-  
les croît une multitude de petites fleurs, d’un verd mê-  
lé d’un peu de rouge , & rangées en ombelle. Toute la  
plante est pleine d’un stuc laiteux.

Broyée & appliquée, c’est un remede excellent contre la  
morfure des ferpens. On s’en fert aussi dans les autres  
blessures.RAY, *Hist. Plana*

CAACO, espece de plante qui croît au Bresil. M. Ray  
en distingue de deux especes.

La premiere est le

*Caaco Brasiliensibus, herba viva vulgo,* Margg. *Æsehy-  
nomenespinosa ,* 2. *seufoliis Acaciae latioribus asiliquis  
longis hirsutis*, Breyn. *An Mimosa spinosa Fernambu-  
censis-Zanoni. Sensitive.*

La seconde est le

*Caaco seu herbae vivae tertiaspecies*, Margg. *Æs.chynomene  
spinosa tertia, sive foliis Acaciae angustioribus, siliquis  
parvis echynatis Breyn.*

Je ne connois à ces plantes aucune vertu médicinale.

**(gAA-ETIMAY,** *Brasiliensibus-,* Margg. *Senecio Brasi-  
liensis folio angusto serrato.*

Cette plante s’éleve à la hauteur de trois piés : *sa* tige est  
verte, pleine d’une substance médullaire , & à sim ori-  
gine environnée d’un grand nombre de feuilles : ces  
feuilles ont quatre ou cinq doigts de long ; elles font  
étroites, dentelées pat les bords, un peu velues, de  
même que la tige , & couvertes d’un duvet fort doux.  
La partie supérieure de la tige *se* divife en quatre,  
cinq , six ou fept branches. Ces branches sont chargées  
de petites feuilles femblables à celles de Phyfope ; les  
plus petites branchés portent une multitude de fleurs  
semblables à celles du feneçon, & dégénerent en un co-  
ton qui est emporté par les vents.

Lès feuilles de cette plante font chaudes & acrimonieuses  
augout. Bouillies, broyées,elles guérissent lagratelle  
en quelque endroit du corps que ce soit, en en frottant  
la partie affectée. RAY, *Hist. Plant.*

**CAAGHIYNYO,** *Brasiliensibus,* Margg. Pif. *Frutex  
b aerifer Br asili ensi s, fructu racematum congesto Myr-  
tillel*

C’est un petit arbrisseau de la grosseur du framboisier; Sa  
tige est entierement ligneufe & velue. Ses feuilles  
croissent pat paires, toujours opposées , velues, dou-  
ces au toucher, légerement découpées, divisées par  
trois fibres éminentes qui les traverfent dans toute leur  
longueur , & qui font entrelacées avec un grand nom-  
bre de petites veines qui les croisent, plus vertes en-  
dessus qu’en-dessous, & parsemées en-dessus de petits  
tubercules, & en-desseus de petites cavités. Chaque  
tubercule porte un filament blanchâtre. Il croît sur  
cet arbrisseau , deux, trois , quatre ou cinq fleurs  
blanches à cinq pétales qui *se* réunissent pour sormerun  
bouquet : elles font place en tombant à des baies noi-  
res de la grosseur de celles du genievre, douces au  
gout, dont les Negres mangent, & qui rendent un fuc  
assez semblable à celui des baies de myrthe. Cette plan-  
te croît en plusieurs contrées du Bresil.

Ses feuilles pulvérisées font un excellent remede pour  
les ulceres qui proviennent d’un principe chaud. RAY,  
*Hist. Plant.*

**CAAGUA.CUBA ,** *Brasiliensibus* , Margg. *Arbor bac-  
difora Brasiliensis ustoribus umbellaels tiliae.*

C’est un petit arbre dont le tronc est droit, peu fort, sans  
branches, & dont le fommet est couvert d’un grand

CAA 1224

, nombre de feuilles larges, d’un pié & demi de long,  
de plus d’un pié de large, divisées par des fibres , don-  
ces au toucher, velues , & plus vertes en-dessus qu’en-  
dessous. Ilportedej etit s fleurs disposées en ombelle,  
semblables à celles du tilleul, blanches , à cinq pétales,  
avec un ovaire jaune dans le milieu ; elles ont à peu  
près l’odeur des fleurs du tilleul. L'écorce de l’arbre est  
d’une couleur cendrée ,& sim bois est cassant. Quant au  
fruit, il est noir lorsqu’il est mûr , & les oifeaux s’en  
nourrissent.

On n’attribue à cet arbre aucune vertu médicinale que je  
connaisse. RAY, *Hist. Plant.*

CAA-OPIA, Margg. Pifon. *Pao delaeraLuFtanis. du  
buseula gummifora Brasiliensis,fructu cerasi magnitu-  
dine , gummi, gutta iemou, simili.*

C’est un arbre qui n’est pas fort gros : fon écorce est d’u-  
ne couleur cendrée, tirant fur le rouge , avec des raies  
brunes : sim bois est fort, & il pousse une grande quatl-  
tité de branches. Ses feuilles font fermes, Vertes, tirant  
fur le rouge en-dessous , & d’un Verd feus pâle & lui-  
sant en-dessus. Ses fleurs disposées en ombelle , tirent  
leur origine de petits corps ronds, bruns, de la forme  
d’une lentille, d’où elles sortent à la longue, cempo-  
sées de cinq pétales, d’un Verd tirant fur le jaune, ccu-  
vertes au-dedans d’uçeespece de laine blanche,& bien  
pourvues de belles étamines jaunes. Les fleurs font fui-  
vies\*de baies, vertes d’abord, de la grosseur d ’une ceri-  
fe, rondes , co wertcs d’une coque molle, d’où étant  
tirées & écrasles, elles rendent jar exsildation une  
fubstance liquide , d’un jaune fort beau. Au-dedans de  
l’écotce de cet arbre est renfermée une pulpe blanche ,  
composée de corps cylindriques, placés les uns à côté  
des autrès, & adhérons entre eux à l’extrémité des  
branches qui portent le fruit. Il y a toujours deux  
feuilles brunes , pointues, unies, ou , pour mieux dire,  
à moitié collées, & représentant afl'ez bien la figure d’u-  
ne pique. Ces feuilles séparées de leur pédicule , ren-  
dent un fuc de couleur de fafran.

Il fleurit communément en Novembre & en Décembre,  
& fon fruit est mûr en Janvier & en Février.

Si l’on fait une incision à l’écorce de cet arbre , surtout  
lorfqu’il commence à bourgeonner, il en sortira a” bout  
d’un ou deux jours une larme de couleur de safran ,ti-  
rant fur le rouge, fe coagulant, & formant d’abord une  
masse molle qui fe durcira par degré. Cette larme est  
de la couleur , & a la consistance du gutta-gamba ; elle  
est réfolutive & purgative comme elle ; elle est un  
peu plus rouge & plus approchante de la couleur du *sa-  
fran ,* &la teinture qu’on en tire est d’une couleur d’or  
plus foncée. Elle fe dissout dans l’esprit de vin , & don-  
ne une teinture de couleur de fafran.

On s’en fervoit jadis pour la gratelle ; à cette fin on la fai-  
soit dissoudre dans de l'eau , & on en frottoir la partie  
affectée ; mais elle est moins énergique en pareil cas,  
que le gutta - gamba. Pifon ne fait , si c’est à un  
défaut naturel de vertu, ou si c’est à la maniere de la  
préparer, qu’il faut imputer cette différence. Cepen-  
dant, si l’on en fait macérer une dragme , ou une demi-  
dragme pendant toute une nuit, dans du vinaigre de  
Equille, ou dans de llesprit de vin , & qu’on la donne  
dans du vin, on aura un purgatif violent. Il vaut mieux  
la faire prendre en pilules que sous une forme liquide,  
parce qu’étant extremement ténace , elle fe dissout dii-  
ficilement. RAY, *Hist. Plant.*

**CAAPEBA, ou PAREIRA BRAVA. Voyez** *Par ci-  
ra Brava.*

**CAAPOMONGA ,** nom d’une plante qui croît au Bre-  
sil : M. Ray l’appelle *GaapomongaBrasiliensibus dictas  
Lusitanis Erva de vina ,* Marcg. *Campanula Brasilia-'  
na nfloribus minimis.*

Je ne lui connois aucune propriété médicinale.

**CAAPONGA,** nom que les habitans du Bresil donnent  
à une espece de crete marine, qu’on appelle aussi *Trifo-  
lii spica Crithmum maritimum non spinosum Brasiscensu*

1225 CAB

Pisi *P crexyl Lusitanis éNlcrrcg.* Les feuilles & les jeunes  
tiges de cette plante,bouillies & confites dans du vinala  
gre fe mangent avec la chair, & avec le poiffon. On dit  
qulelles donnent de l'appétit, qu’elles provoquent les  
urines , & qu’elles levent les obstructions des vifce-  
res.

Pison fait mention d’un autre *Caaponga,comme* d’une esa  
pece de pourpier qu’on confit, & dont on fe fert au  
Bresil, ainsi que de la crete marine précédente.

CAAPO-TIRAGUS , *Brafîlianis*, Marcg. *Rubia Bra\*  
siliensis ustoribus verticillatis albis.*

Ray dit que cette plante ressemble à quelques égards à la  
*rubea*, mais que ce n’est point une espece réelle & vraie  
de *rubia.*

CAAROBA. Pifon , arbre très-commun au Brésil.

On ne le trouve dans aucune contrée plus beau que dans  
les terres les plus fertiles de Parnambuc ; dans les lieux  
moins fertiles, à peine s’éleve-t’il à la hauteur d’un pe-  
tit arbriffeau. Sa fleur qui paroît au mois de Juin , est  
d’un bleu d’azur mêlé d’une teinte de pourpre. Ses fe-  
mences, qui font mûres au mois de Septembre, font  
d’une couleur noirâtre. Sa gousse est spongietsse ; mais  
n’est d’aucun ufage. Elle ressemble à celle de PeEpece la  
plus grosse de feve;lorsqu’elle est mûre, elle s’ouvre, &  
demeure vuide.

Ses feuilles font oblongues, en forme de langues, & d’un  
verd foible, elles ont une nervure qui les divife dans  
toute leur longueur, & d’où partent des côtes obliques  
éminentes.

Elles fontameres au goût, elles passent pour un ingré-  
dient excellent dans les fomentations , & les bains ,  
lorsqu’elles sirnt séchées & broyées. Quant aux reme-  
des pour l’intérieur, qu’on prépare avec elles , ils desi-  
sechent,nettoyent,& font cicatriser. Pifon dit qu’il s’en  
est stervi avec sciccès dans plusieurs maladies chroniques  
& gouteusies , mais surtout dans les véroliques. Les  
feuilles broyées & appliquées en forme d’emplâtre fur  
les ulceres, produisent un très-bon effet, & quelquefois  
uneguérifon complete , furtout si,après avoir été pur-  
gé convenablement, on prend en boistbn sia décoction  
pendant quelques jours , & qu’on provoque la tranfpi-  
ration. On prépare pour le même effet une conserve  
avec les fleurs. RaY , d’après *Pifon.*

CAB

CAB , <?r; d’après RoLAND,

CABALA , ou CABBALA , KABBALA ; *Kabala,  
Cabalia , CabaHstica ars , Cabula , Se Gaballa.*

Ce mot vient de PHébreu, & signifie *connoissetnce transe  
misepar tradition.* Les Juifs entendent par ce mot une  
fcience qui consiste dans une explication mystérieufe  
de l'Ecriture , ou fondée fur la tradition , ou commu-  
niquée par les Anges, ou déduite de quelque combi-  
naifon imaginaire des mots & des lettres ; mais il n’a  
rien retenu de fa premiere acception , on l’applique  
maintenant à je ne fai qu’elle connoissance, ou expli-  
cation mystérieufe , ou magique des choflesde la natu-  
re; ainsi la cabale hermétique, ou médicinale est Part  
de connoître les propriétés les plus cachées des corps ,  
& la raison des phénomenes les plus extraordinaires ,  
par un commerce immédiat avec les esprits qui en *sa-  
vent* là-dessus plus que nous , & par l’intelligence de  
leurs caracteres mystiques. Paracelsie a affecté de croire  
beaucoup en cette cabale.

CABALATOR , ou CABULATOR , *Nitre. su-***LAND;**

CABALLI , CABALES. Il y a toute apparence que  
les Cabalistes entendent par ces mots les êtres non cor-  
porels, dont nous avons sait mention dans l'article *Ca-  
bala.*

Ruland prétend que ce Pont les corps Aériens des hom-  
mes qui sirnt morts prématurément, & qu’on fupposie  
errer fur la terre en esprit, jusqu’à ce que le tems qu’ils

CAC ι.: *A*

avoient à y séjourner en corps , soit accompli. Mai5cette supposition étant purement fabuleuses & toute  
la doctrine qui en dépend n’étant conséquemment  
qu’un tissu romanesque , il feroit ridicule de s’y arrê-  
ter plus long-tems.

CABB ALLICA ARS , καββαλλικὴ au lieu de κάταβλά.  
τικὴ de καταβάλλω ; *terrasser et fouler aux piés.* Ce tcr-  
me signifioit en langue Lacédemonienne , & en gym-  
nastique, Part de terrasser & de battre à terre fon ad-  
versaire. GaLïEN , *Lib. ad Thrasibulum, \**

CABEBI ou CABEB , écailles ou paillettes de fer. Re-»  
LAND.

CABELIANUS, poisson de l’espece du brochet, ou du  
merlus. CasTELLI.

CABUEATOR. Voyez *Cabalator.*

CABUREIBA. *Pifon.* M. Ray penfe que c’est l’arbre qui  
donne le baume du Perou.

CAC

CACAGOGA , κεζανάγκα i onguens qui appliqués ati  
fondement provoquent le\* felles. Paul Eginette dit,  
*Lib. VII. cap. c).* que pour cet effet , il faut prendre de  
l’alun , le mêler avec du miel, & faire bouillir le tout  
jufqu’à ce qu’il ait acquis une couleur de tan. Frotez ,  
ajoute t’il , le fondement avec cette mixtion , & elle  
procurera des felles abondantes , mais non fans dou-  
leur. *é*

CACALIA , Offic. κακαλία, Diofcor. *Cacalia quibnase  
dam,* J. B. 3. 569. *CacaTa incano folio* , Ger. Emac.  
815. Raii Hist. 1. 291. *Cacalia folio rotundo incano -,*Parla 1221. *Cacaliasolii s crassis hirsutis ,* C. Β. 198.  
Hist. Oxon. 3.94. Tourn. Inst. 452*.Cacaliasive Leorsu  
tice veterum quibus.lam s alels vero tiissilagmis species* 1  
Chab. 513. Pié*de cheval exotique.* DaLE.

Voici fes caracteres.

Sa fleur à fleurons est composée de plusieurs pétales dlVle  
sés en quatre parties posés silr un embryon , & con-  
tenusdans un calyce preflque cylindrique. L'embryon  
dégénere ensiiite en une graine couverte de duVet.

Elle croît à l’entrée des bois , & parmi les arbrisseaux  
dans les lieux buissonneux.

La *cacalia* que quelques Auteurs appellent *leonelce,* a deé  
feuilles blanches fort larges , du milieu defquelles s’é-  
leve une tige blanche , droite , portant une fleur *sem-  
blable* à celle de la bryone. Elle croît fur les monta-  
gnes.

Sa racine macérée dans du vin , comme la gomme adra-  
ganth , & employée en looch , ou mâchée seule, guérit  
les toux, l’apreté de la trachée-artere. Les baies .qui  
fuccedent à la chûte des fleurs, pulvérisées, & réduites  
en cérat, adoucissent la peau & dissipent les rides , si  
l’on s’en frotte le vifage. DIoseoRIDE , *Lib. IV. cap»*123.

Je ne lui connois que ces propriétés médicinales, & les  
modernes ne lui en attribuent point d’autres.

Miller distingue sept especes de *Cacalia.*

CACALIANTHEMUM, plante qui nous vient origi-  
nairement des Ifles Canaries ,- & qui est maintenant  
assez commune dans les Jardins des Curieux. Le Dzoc-  
teur Dillerius lui a donné le nom de *cacalianthemum,*parce que fa fleur & fes graines font assez semblables à  
celles du *cacalia.*

Miller en compte de deux especes.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est à fleurons; ces fleurons sirnt en grand nombre  
comme dans le Eeneçon, à l’exception qu’ils sontdivi-  
sés en quatre segmens, au lieu que dans le fleneçon, ils

12 27 CAC

en ont cinq. Le calyce du *Cacalianthemum* est aussi plus  
foible que celui du séneçon.

La premiere espece est appellée

*Cacalianthemumfolio Nerii glauco,* Hort. Elth.  
*Cacalianthemum Africanum flcoidisfolio.*

Cette espece est originaire du Cap de Bonne-Espérance,  
d’où elle a été apportée en Hollande.

Ses feuilles broyées répandent une odeur forte assez fem-  
blable à celle de la térébenthine , d’où quelques Au-  
teurs lui ont donné le nom de baume de Gilead , quoi  
que assez improprement.

On la connoît communément fous le nom de*scnerio,fene-  
pon. Diction, de Miller.*

CACAMOTIE TLANAQUILONI *aseeit Battata pe-  
regrina ,* Hernandez. *Battate cathartique.*

Elle croît sans être cultivée , dans les contrées les plus  
chaudes de l’Amérique.

Ses racines prilses à la dofe de deux onces , silr le point de  
*se* mettre au lit, purgent fort doucement & fans dan-  
ger. On dit que cette *battate* **est** douce, agréable au  
gout, & ne le cédant en rien à nos pois.

CACANGELIA, κακαγΓελία , & dans Hippocrate κά-  
καγΓελίη. Ce mot signifie , felon sem étymologie , *mau-  
vais. nouvelle* ; mais Hippocrate le prend dans fon  
Traité , περὶ τέχνης , dans une acception fort diffé-  
rente.

« Il y en a , dit-il , qui pour fe faire valoir , ont pris le  
« parti de déclamer contre les fciences. Quant à moi  
« j’estime que le but & l’usage de nos facultés doivent  
« être de découvrir des chofes utiles, ou de perfection-  
« ner celles qu’on a déja trouvées. Mais des gens qui  
« fe sirnt proposé de décrier auprès des ignorans , les dé-  
« couvertes des Savafis , ne se propoferont pas , sans  
« doute , d’en augmenter le nombre , ou de les amé-  
« liorer. Mais au lieu d’acquerir de la réputation , ils  
« ne feront que déceler leur fottife, & leur méchanceté.  
« ( κάκαγΓελίη ) ».

On voit par ce passage , ainsi que par beaucoup d’autres ,  
qu’Hippocrate n’étoit pas moins honnête-homme que  
grand Medecin ; car la candeur est un des appanages  
aussi indifpenfable de la probité,que l’envie, de la mé-  
chanceté.

CACANUM, κάκαινον ; c’est le nom d’une plante dont  
Paul Eginette fait mention dans le Catalogue des re-  
medes simples, *Lib. VII. cap.* 3. comme il attribue à fa  
racine les mêmes propriétés que Dioscoride reconnoît  
dans celle du *cacalia*, il y a toute apparence que c’est  
la même plante.

CACAO, Offic. Ger. 1364. Emac. 1550. Raii Hist. 2.  
1670. Cat, Jam. 134. Hist. 2.15. Ind. Med. 24. Mont.  
Exot. 9. *Cacao,sive Cacavate ,* Park. Theat. 1642. *Ca-  
cao Americae -> sive Avellana Mexicana ,* J. B. 291.  
*Amygdalis similis Guatimalensis,* C. B. Pin. 442. *Arbor  
Caca ver a ,* Pif Mant. A. 197. *Cacava , quahuith, sive  
arbor Cacari-> Cacarifera-s* Hern. 79. *Cacava , soit ar-  
bor Cacai, Nierernberg , seu arbor Cacarifera Mexica-  
norum* , Jonsi Dend. 124. *Cacava Quahuitl,sive arbor  
Cacai,* Nierernberg. 344. *Arbor Cacarifera*, Camel.  
Syllab. *Cacao America aseeu Avellana Mexicana , Ca-  
cavata quorumdam s* Chab, 19. *Cacaofructus,* Calceol.  
Muf ôoô.Worm. 191. *Arboh Cacavifera Americanas  
cujus fructus folliculo inclusus amygdalorum speciam re-  
fert.* Pluk. Almag. 40. Phytog. 268. f, 3. *Cacao.* DaLE

L’arbre qui porte l’amande qui fait la bafe du chocolat est  
assez gros ; fes feuilles font larges , elles ont de longs

CAC 1228

pédicules, & elles sirnt rondes, & larges vers le pédi-  
cule ; elles vont enfuite en s’étrécissant, & finissent en  
pointe. Au millau de ces feuilles croissent de larges  
fleurs jaunes à cinq feuilles ; elles font fuivies de gouf-  
fes, ou de capfules à peti près fphériques de la grosseur  
d’un petit melon ; mais elles font plus étroites à leur  
extrémité, & fe terminent en un mamelon long & poin-  
ru. Ces gousses font assez épaisses ; leur couleur est d’un  
rouge brun , & elles contiennent vingt ou trente noi-  
fettes ou amandes fortement adhérentes les unes aux  
autres.

Cet arbre croît en différentes contrées des Indes Occiden-  
tales , comme à la Martinique , à la Jamaïque , & ail-  
leurs; mais le meilleur *cacao* vlent de Caraccao dans la  
Nouvelle Espagne.

Les noisettes du *cacao* font d’une couleur brunâtre à l’ex-  
térieur ; elles font à peu près de la grosseur d’une aman-  
de, mais plus rondes & plus compactes ; une pellicule  
ou coque légere d’un brun rougeâtre, & foncé , les cou-  
vre ; cette coque est facile à brifer, & elle rend une  
substance huiletsse , tendre , un peu amere , lorfqu’elle  
est divisée. C’est de ces noifettes rôties , & séparées de  
leurs pellicules , ou coques , que l’on fait le chocolat,  
dont on ufoit tant jadis, & qui n’est qu’un mélange d’a-  
mandes de *cacao* avec du fucre , à quoi quelques-uns  
ajoutent de la vanille , ou quelque autre ingrédient  
semblable, Μιειεε , *Bot. Offic.*

Le fuc exprimé de la pulpe mucilagineuse contenue dans  
la coffe des noix de *cacao ,* est une substance f.mblable  
à de la crême , d’un gout agréable & d’une qualité cor-  
diale. Elle est aussi détersive, & si l'on s’en fert exté-  
rieurement, elle dissipera les afpérités & les taches de  
la peau. Les noix même enfermées dans la cosse , pase  
fent pour être tellement nourrissantes, qu’on estime  
qu’une livre de bœuf contient moins de fuc nomricicr  
qu’il n’y en a dans une once deces noix : mais jour être  
en état de juger sûrement de la vérité de cet éloge & de  
connoître avec quelque précision , quelles peuvent être  
les propriétés médicinales du chocolat dont le *cacao* est  
la bafe; nous allons examiner quelle est la substance  
qu’on en tire , & quels font .les principes qu’on y dé-  
couvre , lorfqu’on en fait l’analyste par la Cle mie.

On analysa deux livres de *cacao* cru ; on eut plusieurs li-  
queurs mêlées de sel acide & acre ; quatorze onces ,  
quatre gros & demi d’huile ; & quatre gros , dix grains  
de fiel très-lixiviel Duhamel, Hist. & *Hist. Acad. Roy.*S.c. T. *II. p. 26.* M. Homberg a séparé la partie graffe du  
*cacao* en trois manieres difiérentcs. Premierement,  
parla distilation , il a tiré d’une livre de *cacao* trois on-  
ces deux gros d’huile, c’est- à-dire , environ un cin-  
quieme. Secondement, il en a exprimé l'huile à l'or-  
dinaire, après l’avoir pilé & échauffé ; il en a tiré deux  
onces d’une livre. Le marc ayant bouilli dans l’eau  
commune, a .rendu encore une demi-once d’huile, &  
Payant ensuite distilé , il en a enfin tiré deux onces &  
demie ; ce qui lui a donné cinq onces & un tiers. En-  
fin, après avoir écrasé le *cacao* fur la pierre, chaude,  
comme pour en faire du chocolat ; treize onces de cet-  
te pâte délayée dans de l’eau bouillante, & qu’il a laisi  
sé refroidir , n’ont donné aucune marque de graisse  
fur la fuperficie. Le *cacao* étant parfaitement détrem-  
pé dans l’eau qu’il avoit mis bouillir sur le feu, il est  
devenu en consistence de bouillie épaisse ; & la graisse  
a commencé à furnager. M. Homberg l’a ramassée peu  
à peu , jufqu’à ce qu’il n’en foit plus venu , & qu’il ne  
pouvoit plus remuer la matiere avec la cuillere à cau-  
Ee de sa trop grande liaisim. Cette graisse en *se* figeant,  
est devenue dure comme du si-iif, & a constervé l’odeur  
de *cacao.* Il y en avoit un peu plus de six onces. Le marc  
distilé a encore donné une once , trois gros ; ensiorte  
que treize onces de *cacao,* ont donné en tout par cette  
méthode , sept onces , trois gros d’huile & de graisse.  
Le savant Chymiste que nous venons de citer , croit  
quelaraision de cette différence vient de ce que le *ca-  
cao* venu des Indes, séché extraordinairement & long-  
tems gardé , perd beaucoup de sion humidité qui fait

12 29 CAC

une partie de fa graisse ; d’où vient qu’étant mis ainsi  
fort fec dans la cornue , il a donné très-peu d’huile par  
la simple distilation : mais après avoir séparé toute la  
graisse qui pouvoir être obtenue par l’expression, de la  
feconde maniere, & ayant enfuite humecté le marc  
avec de l’eau chaude, la matiere grasse & trop seche  
qui restoit dans le marc, a repris une partie de cet hu-  
midité qu’elle avoit perdue ; & il est sorti autant d’hui-  
le , parla distilation , qu’on en avoit tiré par Pexpref-  
sion. Dans la troisieme maniere, après avoir versé  
beaucoup d’eau Pur le *cacao* réduit en pâte , & les ayant  
laissé bouillir ensiemble cinq ou six heures à petit feu,  
toutes les petites parties de la graisse ont eu le tems de  
s’abreuver suffisamment ; c’est ce qui fait qu’on en ati-  
ré plus de trois fois autant que par la premiere ma-  
niere. DUHAMEL, *Hist. de P Acad.*

Ray donnel’analyfe fuivante des amandes du *cacaos*

Huit onces, dit-il, d’amandes de *cacao* pelées, réduites  
en poudre & mises dans une retorte, fe trouVerent être  
une fubstance si fixe, & si difficile à résoudre , qu’on  
n’en tira Eur un feu modéré , qu’une petite quantité  
d’une certaine liqueur blanchâtre, claire & tranfparen-  
te comme de Peau, & qu’on prit pour du phlegme ;  
alors poussant le feu jusqu’au degré requis pour l’ex-  
traction de l’efprit de vitriol, & l’entretenant dans  
cette violence pendant dix-fept heures , il s’éleva en  
forme d’exhalaifon un efprit d’une blancheur de lait.  
Cet efprit descendit au fond du récipient au-dessous  
du phlegme, contre l’ordinaire de tous les autres ef-  
prits. Enfin à l’application du plus violent feu de rever-  
bere (pratique peu usitée dans la distilation desyégé-  
taux ) il s’éleva une huile fort rouge, & pour ainsi di-  
re, de couleur de fang, mais en même-tems assez tranf-  
parente. Cette huile s’épaissit en *se* refroidissant, com-  
me les autres huiles , ou comme le heure de cire. Le  
*caput mortuum* pefoit deux onces fept dragmcs, llef-  
prit deux onces, l’huile trois onces & demie. L’efprit  
n’étoit pas fort chaud, mais il étoit fort pénétrant ; il  
répandoit une odeur assez agréable, ce qui n’arrive  
point ordinairement aux efprits que l’on tire de la  
chair, ou du fang. L’huile étoit pareillement très-pi-  
quante, & très-pénétrante avant qu’elle fût séparée du  
fel volatil, dont elle est fort chargée, du reste elle pa-  
rut très-aromatique, & très-cordiale. L’efprit ne tar-  
da pas à s’aigrir, ce qui prouve suffisamment qu’il con-  
tenoit beaucoup de principes acides. Il fuit de ce que  
nous venons de dire que le *cacao* contient une grande  
quantité d’huile ; & nous silvons par expérience que  
cette huile peut être employée avec beaucoup de silc-  
cès en remede , surtout lorsqu’elle n’a point été allé-  
rée par la distilation , ni abâtardie par l’expression ;  
mais lorsqu’on l’obtient pure , & par la seule ébulli-  
tion de l’eau chaude. Aussi l’huile d’amandes de *cacao*est-elle au nombre des huiles de la Pharmacopée de  
Paris. Pour avoir cette huile, voici comment on s’y  
prendra : Après qu’on aura fait rotir les amandes, &  
qu’on les aura séparées de leurs pellicules, on les broyé-  
ra fur une pierre, fous laquelle on tiendra du feu, en-  
suite on les fera bouillir dans de Peau, jufqu’àce qu’on  
voye sirrnager l’huile. L’eau étant refroidie, on ramase  
sera l’huile qui fera figée , & épaisse comme du si.lif,  
elle aura une couleur brunâtre , qu’on lui ôtera pour  
lui en donner une blanche en la lavant avec de l’eau  
chaude , tandis qu’elle est liquide. Cependant on pour-  
roit préférer à cette méthode celle d’extraire l’huile  
des amandes en lesfaifant bouillir, après les avoir pe-  
lées & broyées, fans les faire rotir. Seize onces d’aman-  
des ainsi traitées , rendirent trois onces d’un heure fort  
beau, d’une couleur blanche, avec une teinte de verd  
& de jaune. Ce heure ressembloit, eu égard à fa confise  
tance, beaucoup plus au siiif qu’à l’huile: mais ilétoit  
délicieux au gout, & il rendoit une odeur très-agréa-  
ble, *Com. Litt.* pour l’année 1737. Cette consistance lui  
a fait donner le nom de heure de *cacao.* On dit qu’en

C À C Ü3Ô

Amérique cette huile pure & séparée n’a poifit d’o-  
deur, mais qu’elle est assez agréable au gout. On ajou"  
te, qu’elle prend à la longue la consistance du fromà-  
ge, & qu’on peut la garder pendant un tems considé-  
ble sians qu’elle devienne rance, ou qu’elle se corrom-  
pe , & que pour s’en servir, on la fait fondre fur urt  
feu modéré. Une certaine quantité de cette huile disti-  
lée par une cucurbite, placée fur des cendres chaudes,  
rendit une liqueur onctueufe qui *se* coagula à mesure  
qu’elle venoit, & qui paroissoit ne différer en rien du  
heure, ou de l’huile même, excepté qu’elle avoitquel-  
que odeur empyreumatique, & qu’elle déposii au fond  
du récipient quelques gouttes d’une liqueur claire,  
d’tm gout un peu acide , mais fort agréable. Ce heure  
*de cacao* non rectifié , peut être non-feulement scibsti-  
tué dans les alimens à la meilleure huile d’olive ; mais  
il,passe encore pour un anodyn merveilleux, & très-  
propre à corriger les humeurs acrimonieuses qui offen-  
fent & embarraffent la trachée-artere. La maniere de  
s’en servir, est d’en faire des trochifques avec le fucré  
candi. On tiendra dans la bouche ces trochifques , &  
on les y lassera fondre peu à peu. Réduite fous la for-  
me d’un Uniment avec la litarge de plomb broyée , ou  
mêlée avec la poudre de cloportes , le fucre de Satur-  
ne, le pompholix, & une petite quantité de laudanum,  
elle calmera les douleurs causées par leshémorrhoïdes,  
si on les en frotte ; il y en a qui se font bien trouVés d’a-  
voir appliqué silr les parues affectées de la goute, des  
linges trempés dans cette huile , & recouverts d’enve-  
loppes chaudes. On la recommande encore comme  
une base convenable dans les baumes apoplectiques.  
On prétend qu’en pareil cas on peut la substituer, si-  
non la préférer à l’huile de mufcade. Si l’on en frotte  
les instrumens de fer ou d’acier, elle les préferveraen-  
tierement de la rouille. Les femmes s’en servent eti  
Amérique , pour fe rendre la peau douce & égale, &  
elle ne laisse point après elle ce lussent onctueux que  
donnent les autres substances graisseuses. En Europe  
où set consistance est trop forte pour qu’on puisse l’em-  
ployer feule au même usage, on peut la mêler avec  
l’huile de ben, ou l’huile d’amandes douces exprimée  
silns feu. Lorsqu’on ordonnera intérieurement le heure  
*de cacao,* fait avec des amandes non rôties ; il est à  
craindre qu’il ne fe trouve de trop dure digestion, &  
qu’il ne caufe les Eymptomes décrits, *Comm. Litt.* où  
l'on trouve l’histoire d’une femme qui devint phthisi-  
que, après avoir eu un crachement de sang. Cette fem-  
me avoit pris dans l’espace de fept jours & demi qua-  
torze dragmes de heure de *cacao* ; la dofe avoit été ait  
plus d’une dragme matin & foir; au bout de ce tems  
elle fe fentit attaquée de maux de tête, & de diminu-  
tiondans fon appétit; le neuvieme & le dixierne jour,  
elle eut des foiblesses & des défaillances, & un clystè-  
re qu’on lui donna, lui fit rendre des crotins endurcis  
d’une couleur verdâtre, formés par la coagulation du  
heure *dc cacao.*

Ce qui rend le chocolat la plus estimée de toutes les li-  
queurs, c’est qu’il a pour hafe la noix de *cacao.* Le cho2  
colat est une fubstance factice que les Espagnols ap-  
porteront pour la premiere fois de l’Amérique en Eu-  
rope, vers la fin du dernier siecle ; elle est en masse fo-  
lide, elle a la forme de pains ronds ou quarrés, ou de  
cylindres d’un brun foncé ; elle est friable, & p Our l’or-  
dinaire d’une odeur aromatique agréable. Oa la dissent  
tantôt dans de Peau, tantôt dans du vin ou dans du lait ;  
d’autre sois on la mange seche , ou mêlée aVec d’au-  
tres alimens. On prend le chocolat comme une nour-  
riture pour le corps, ou un regal pour l’estomac; il  
passe pour animer la concupifcence, & pruduTe quel-  
ques effets médicinaux. Quant à Ees effets qui provien-  
nent, ou de *sa* vertu stimulante, ou de stcs qualités  
nourrissantes ; il faut les déterminer, par l’examen &  
parla combinaison des ingrédIens aromatiques qui en-  
trent dans *sa* composition , & de la nature de la liqueur  
dans laquelle on le dissout pour Pusiage. Sa qualité  
nourrissante est affoiblie par l’addition dlune grande

1231 CAU

quantité d’aromates ; car ces aromates ne peuvent que  
le rendre trop chaud. Il est aussi trop chaud, lorsqu’il  
est dissous dans le Vin, à moins que ce ne foit dans les  
contrées Septentrionales , où les Peuples fontaccou-  
mésàun régime chaud. Préparé avec le lait, il nourrit  
plus que fous une autre ferme ; mais il paroît d’un au-  
tre côté un peu trop pefant pour l’estomac; en y ajou-  
tant un œuf ou deux , comme c’est la coutume de quel-  
ques perfonnes, on le rend plus nourrissant ; d’où il  
s’enfuit qu’on ne peut donner au chocolat un meilleur  
véhicule que l’eau, qui facilite par la maniere dont ql-  
le le délaie, ladistribution de fes principes nourrissans.  
C’est avec de l’eau qu’on le prépare généralement dans  
les climats chauds de l’Europe ; mais comme on le  
prend tiede, & que par conséquent il doit relâcher le  
ton de l’estomac ; il est d’ordinaire de le faire fuivre  
d’un verre d’eau froide, pour aider la contraction de  
l’estomac. Les Américains ufent du chocolat, ainsi  
que d’un calmant, dans leurs repas & dans leurs parties  
de plaisir. La plupart des Italiens ou des Espagnols le  
font frapper de glace ou de neige. Le chocolat con-  
vient particulierement aux perfonnes froides, aux  
vieillards, à ceux à qui de longues veilles ont ôté les  
forces , &à ceux qui ont à marcher pendant des mati-  
nées froides. Il y en a qui le recommandent dans des  
cas où la digestion est foible. Mais le *cacao* me paroît  
trop huileux & trop ténace , pour pouvoir être digéré  
par des estomacs folbles. Aussi Cheyne penfe-t-il qu’il  
ne convient point aux valétudinaires, non plus qu’à  
ceux qui ont les nerfs affoiblis , foit en aliment, sent  
en remede. Il les renvoie pour leur nourriture ordinai-  
reaux substances farineuses, comme les poids, les fe-  
vés, le millet, l’avoine, l’orge, le riz, le froment, &  
autres substances semblables, bouillies dans de l’eau ,  
ou dans du lait. Il convient toutefois que le chocolat  
produit tous les bons effets d’un aliment falutaire dans  
les perfonnes fortes & vigoureufes , auxquelles il le  
confesse comme un anodyn dans la colique , & dans  
les coliques néphrétiques, parce qu’il peut par sa vise  
cosité envelopper & émousser les humeurs acres, *sa-  
lées &* irritantes, & les dispofer à sortir par les passa-  
ges convenables, en vertu du mouvement péristaltique  
desvssceres. CHEYNE, *Esseaifurlasantel*

Nous savons par l’expérience qu’en ont faite un grand  
nombre de Praticiens, que le chocolat est un remede  
divin, & prefque miraculeux dans lesphthisies, le si:or-  
but, les catarrhes, les atrophies, les gratelles mali-  
gnes, & dans les toux violentes, & que dans toutes ces  
maladies , il a été la derniere restburce du Medecin ,  
lorsque les autres remedes n’ont produit aucun effet.

Messener nous apprend que dans tous les cas, ou un SH  
acre , foit bilieux ou acide , fiait austere , ou muriati-  
que, étoit la caisse de la maladie ; il s’est fort bien trou-  
vé de l’ufage du chocolat ; il opere même dans la Véro-  
le, dans le *gutta-rosada,* dans la goute , & dans les  
douleurs gouteuEes, errantes, & indéterminées, des  
effets singuliers. H. I. Konig nous affure qu’une petite  
quantité de chocolat mêlée avec quelques drogues aro-  
matiques, soulagera merveilleufement les hypocon-  
driaques, & que ce remede est capable de corriger Pa-  
crimonie de leurs humeurs, surtout s’ils le prennent  
avec les *species Tiatragacanthifrigidi.* On lit dans les  
Consultations du célebre Hoffman, que le chocolat  
préparé avec l'eau , & bu à propos peut contribuer con-  
sidérablement à la guérison des maladies mélancoli-  
ques, occasionnées parle relâchement & la foibleffe  
des nerfs, siurtout si on y mêle quelques gouttes d’essen-  
ce d’ambre; car il prétend que l’expérience lui a appris  
qu’il contenoituneesipece d’huile fort ajnie du genre  
nerveux. Mais comme on recommande souvent le cho-  
colat dans les soiblesses d’estomac ; nous observerons  
ici avec Messener, qu’il est bon non-seulement dans  
celles qui proviennent d’inanition causée , soit par  
l’usage d’alimens qui nourrissent peu, comme il arrive  
en Amerique, soit par la constitution de l’estomac ,

UAÔ 1231

foit par l’épuisement de ce viEcere à la fuite de quelque  
éVacuation , foit par la dissipation trop prompte des  
alimens qui *se* sait en ceux qui respirent un air trop silb-  
til, tel qu’il est dans les contrées froides & monta-  
gneufes, où l’appétit est continuellement aiguisé, mais  
encore dans toutes les soiblesses d’estomac qui recôn-  
noissent d’autres caufes que les précédentes. Ainsi nous  
voyons que le chocolat tient de l’amande du *cacao* les  
deux qualités suivantes, la premiere de nourrir, & la  
seconde de corriger l’acrimonie des humeurs ; d’où il  
s’ensuit que ce nétoit point sans rasson que le savant  
Stubbs prétendoit que le chocolat bien préparé étoit  
une nourriture excellente , non-seulement pour ceux  
dont le tempérament étoit fcorbutique, qui étoient at-  
taqués de douleur gouietsse ou de la pierre , pour les  
femmes en travail, & pour prévenir les convulsions &  
faire vuider aux nouveaux nés le meconium, mais en-  
coredans toutes les maladies hypocondriaques &chlm  
niques *Philos. Transmet.* On trouve *Eph. M. C. D.* I. *as*3. *0.* 40. *D.* 3. *a. App. p.* 1 ï2. un cas qui prouve corn,  
bien il est alexipharmaque ou propre à résister au poi-  
fon , & combien fa nature huileuse le rend capable d’é-  
mousser ou d’envelopper les pointes du poison. On lit  
dans l’endroit que nous venons de citer , qu’on s’étoit  
Eervi d’arfenic au lieu de sucre, sur des cerises cuites  
& dans du chocolat, & qu’on remarqua que ceux qui  
avoient pris le chocolat, avoient été tourmentés &  
moins long-rems, & d’une sàçon moins cruelle par le  
poison, que ceux qui avoient mangé les cerises. Ce  
qui prouve que le chocolat contient une grande quanti-  
té d’huile, c’est qu’il devient rance pour peu qu’il sint  
gardé. Caldera penfe que le chocolat mérite d’être pla-  
cé parmi les remedes apéritifs ; & il est certain que  
toutes les substances qui nourrissent beaucoup, foit  
qu’on les prenne en aliment solide ou en boissen, côm-  
muniquent au corps un degré de force , en vertu du-  
quel la transpiration doit être plus parfaite. J’ajouterai  
que le chocolat ne peut manquer d’être utile, pour le-  
ver les obstructions , & cela fondé fur la nature aroma-  
tique & stimulante des ingrédiens qui entrent dans *sa*composition : car il est naturel de pensier que le mou-  
vement d’oscillation des vaisseaux en fera augmenté &  
la circulation des fluides hâtée, & conséquemment,  
qu’il contribuera à la perfection des sécrétions & ex-  
crétions diverfes, pourvu toutefois qu’on en ufe avec  
modération, & qti’on he s’en fasse point une habitude ;  
car de toutes les fubstànces que nous pouvons prendre,  
il n’y a que celles auxquelles nous ne fommes point ac-  
coutumés, qui puissent opérer fur nous en qualité de  
remedes.

Nous ne finirions point, si nous voulions rapporter les  
différentes manieres dont on prépare le chocolat. Cha-  
que nation a prefque la sienne. Nous lisions dans le  
*Nov. Orb.* deBenzo, de quelle maniere on le fait en  
Afrique. Le Fevre nous a donné la maniere de le pré-  
parer felon les Mexicains : enfin ceux qui fieront cu-  
rieux de connoître toutes les méthodes de le compo-  
*ser,* pourront s’en instruire dans les différens Auteurs.  
Herman nous apprend que les habitans les plus riches  
de l’Espagne le préparent de la maniere salivante.

Prenez *cacao pelé, mondé et roel, six livres,  
canelle , demi-livre,  
de vanille disseoute dans du sirop, scpt grains,  
six ouscpt clous de girofle,  
farine de blé d’Inde, demt-once s  
poivre d’Espagne, une dragme t*d'arnotto *pour lui donner une teinture rouge, deux  
dragmes disseutes dans de l’eau-roso ou dans du  
sirop de roses.*

*sucre, quantitésuffisante, elest-â-dire s trois ou qua-  
tre livres.*

Battez & mêlez le tout enfemble dans un vaiffeau placé  
Eur un feu modéré.

Remuez

1233 CAC

Remuez **fans cesse, jusqu’à ce que tout ibit intimement  
mêlé.**

s

**Faites une masse.**

On y ajoutera, si l’on veut, une quantité convenable de  
mufc ou d’éssence d’ambre.

Meisiener nous a donné la maniere suivante de le prépa-  
rer, suivant Barthol. Marradon, célebre Medecin ÉS-  
pagnol.

**Prenez***fept cens amandes de cacao,  
fucre fin blanc s demi-livre »  
canelle, deux onces,  
poivre du Mexique, quatorze grains* **j***clous de girofle, demi-once ,  
vanille, demi-scrupule ;*

**Ou à sa place,**

*graine d’anis, deux onces,*d’arnotto *elagrosseur d’une noix.*

Ajoutez à cela un peu de fleur d’orange & un grain de  
mufc ou d’ambre gris.

On trouve dans les Mémoires de PAcadémie Royale des  
Sciences de Paris , la préparation fuivante du cho-  
colat.

**Prenez** *cacao pelé, mondé, rôti, une livres  
sucre , égale quantité s  
canelle, deux dragmes y  
vanille, demi-dragme.*

Ce mélange mis en distilation adonné huit onces & qua-  
tre dragmes d’huile, & l’on a tiré de ce qui restoit après  
la distilation deux dragmes & huit grains d’un sel li-  
xiviel. DukaMEL, *Hist. de s Acad.*

Le Fevre présure la maniere Fuivante de préparer le cho-  
colat à toutes les autres; c’est celle que l’on Fuit en  
France & qu’il a tirée de Lemery.

**Prenez** *d’amandes de cacao, pelé, roti et mis en pâte,  
deux livres,*

**Mêlez** *de sucre réduit en poudre, une livre et demie.*

**Ajoutez, \***

*de vanille , un scrupule et demi )  
quatre clous de girofle,  
canelle, demi-dragme,  
ambre , un grain ,  
mufc réduit en poudre , demsegrain.*

LeMERY , *Traité des Alimens.*

Les Européens ont presque tous banni du chocolat le  
poivre & le blé d’Inde. On donne en Italie & en Es-  
pagne le nom de chocolat de santé à celui dans lequel  
la vanille n’entre point, parce qu’il est moins chaud  
que l’autre farte. Dans les Ifles de l’Amérique qui ap-  
partiennent aux François & qui produisent la vanille  
en abondance, elle n’entre point dans la préparation  
du chocolat. Mais comme il y a beaucoup de gens qui  
aiment dans le chocolat un gout piquant, on fubstitue  
à la vanille quelques autres aromates acres , comme le  
poivre, le gingembre & autres de la même nature. La  
plus simple de toutes les méthodes de préparer le cho-  
colat, que llon sitive en Europe, *se* trouve de la ma-  
niere suivante dans la Pharmacopée d’Ausbourg.

CAC 1234

*Prenez* des amandes de *cacao,* pelées, modérément rô-  
ties & réduites en une poudre fine.

Faites de deux parties de cette poudre & d une partie dè  
sclcre blanc, une pâte que vous laisserez sécher à une  
chaleur modérée.

Ceux qui voudront en savoir davantage silr les différens  
ingrédiens qui entrent dans la composition du choco-  
lat, n’auront qu’à consulter MeiEener, Calderà , Du-  
four & Pifon. Quant à la qualité de celui qu’on nous  
vend dans les manufactures, on regardera comme le  
meilleur celui qui *fe* dissoudra entierement dans la li-  
queur avec laquelle on le fera, & qui n’y laissera au-  
cun sédiment. En Efpagne on préfère le chocolat piqué  
de vers à tout autre, parce qu’on prétend que ces infec-  
tes ne s'attachent qu’à celui qui est bon. RbaUMUR.

Il nous reste maintenant à dire quelque chofe fur la ma-  
niere dé réduire le chocolat en une liqueur convena-  
blement faite. La plus ordinaire c’est de faire bouillir  
de l’eau , ou à fa place du lait ou du vindansunvaise  
feau convenable, & d’y jetter le chocolat coupé par pe-  
tits morceaux , obfervant de remuer ce mélange , en  
faisant mouvoir circulairement , tant que durera l’é-  
bullition, un morceau de bois fait en pilon, dont le  
gros bout foit dentelé. Cet instrument avec le vaisa  
feau auquel il est adapté, s’appelle un moulin : on tien-  
dra le chocolat dans ce moulin jissqu’à ce qu’il paroisse  
en écume : alors on le versera dans une tasse, on le boi-  
ra chaud ou tiede. C’est assez la coutume d’y tremper  
du biEcuit ou du pain rôti. On agitera comme la pre-  
miere fois ce qui restera de liqueur dans le moulin ,  
avant que de verfer une feconde tasse; on continuera  
le même procédé pour uneuroisieme , ainsi de fuite ,  
jusqu’à ce que le tout soit converti en écume, & que  
le moulin foit vuide. Il y en a qui laissent bouillir  
pendant quelque temst le chocolat avec la liqueur  
avant que de le convertir en écume , mais l’on s’expo-  
*se* en siaivant cette méthode à lui ôter une trop gran-  
de quantité des parties subtiles & aromatiques qu’il  
contient. Ceux qui croyentque le chocolat qu’on leur  
Eert n’est pas suffisamment silcré , mettent du silcre  
dans leur tasse autant qu’ils le jugent à propos. Le rap-  
port du poids du chocolat au poids de la liqueur , doit  
être selon Mondius & quelques autres Auteurs, celui  
de un à huit : mais ce rapport varie toujours, selon que  
l’on veut prendre le chocolat plus ou moins fort.

Quant à la quantité ou dofe de chocolat que l’on peut  
prendre à chaque fois, c’est aux perfonnes qui eussent  
qu’on abandonne ordinairement le foin de la déter-  
miner. Colmenero de Ledesina, célebre Auteur EEpa-  
gnol, assure qu’on en peut boire depuis cinq onces juse  
qu’à six, sians que la constitution en stoit altérée. Mais  
nous savons par expérience que la dose peut être beau-  
coup plus grande, seins porter aucun préjudice, silr-  
tout aux personnes qui n’en ont point fait une habi-  
tude , & lorfque leur estomac étant vuide, il a befoin  
de nourriture. Ceux qui prennent la partie grossiers  
qui séjourne au fond de la chocolatiere, s’irnaginant  
que c’est le plus nourrissant du chocolat, fe trompent  
grossierement & s’exposent à déranger considérable-  
ment leur santé par l’usage de cet aliment : car cette  
sclbstance précipitée n’est autre chose, selon PAuteur  
que nous venons de citer, que la partie terrestre du cot-  
*cao ,* qui par conséquent est très propre à catsser des  
obstructions & à disposer à la mélancolie. La doste ou  
la quantité qu’on en peut prendre doit aussi varier  
considérablement, selon qu’il est plus ou moins fort,  
& Eelon qu’il est fait avec du lait ou du vin. Uh hom-  
me qui *se* porte bien peut en prendre autant que fort  
appétit le demandera, pourvu qu’il s’én trouve fortifié  
& qu’il ne lui pefe pas fur l’estomac. Mais il ό b ferve-  
ra de demeurer en repos pendant une demi-heure où  
une heure après l’avoir pris, de peur que le mouve-  
ment n’en n’interrompît ou n’en dérangeât la coctlon

Ilii

1235 CAC

& la digestion. Il s’abstiendra aussi de tout autre ali-  
ment pendant quelque tems , de peur que cette addi-  
tion ne fût nuisible à fon estomac ; car le chocolat est  
par lui même une nourriture très-bonne & très-folidé.  
C’est pourquoi il n’y a point de tems plus propre pour  
prendre le chocolat que le matin ou l’après-midi, lors-  
que la digestion est faite. Mais comme dans les con-  
trées où l’on refpire un air chaud , la digestion est plus  
foible & s’achève plus languissamment que dans les  
lieux où l’athmofphere est froid, il s’enfuit que Pusei-  
ge du chocolat doit être moins fréquent & fa dose  
plus petite en été qu’en hiver, & c’est aussi l’avis de  
Colmenero, & il ajoute, « qu’en Amérique & même  
« en Espagne on peut prendre du choeolat en tout  
« tems; premierement, parce qu’on est dans cette ha-  
« bitude; secondement, parce que la chaleur excessive  
« de ces contrées se joignant au tempérament extreme-  
« mefit humide des habitans , il arrive que les pores  
« des corps font fort dilatés & qu’il *se* fait une grande  
a dissipation de fubstance, conséquemment qu’on peut  
« prendre en fureté du chocolat , non-seulement le  
« matin, mais encore à toute heure du jour; mais la  
« violence de la chaleur de l’air occasionnant un grand  
« assbiblissernent dans la chaleur naturelle du corps ; &  
a celle de l’estomac & des autres visiceres, passant du  
« centre à la circonférence, l’estomac doit être consi-  
« dérablemant débilité. C’est par cette raifon que les  
« Américains & les Espagnols se trouvent fortifiés &  
« leur estomac remis au ton convenable, non-seule-  
« ment par le chocolat, mais encore par le vin pur &  
« ήοη falsifié. » Les ingrédiens aromatiques du choco-  
lat produisent sur un estomac languissant, les mêmes  
effets qu’un vin cordial : ils le fortifient, en rendant au  
fysteme nerveux une contraction convenable, & en re-  
mettant les efprits dangss’agitation propre à la fanté.  
Mais de peur qu’en conséquence de la dissipation des  
humeurs aqueufes, les vaisseaux du corps ne reçoivent  
- une chaleur qui les brûle, pour ainsi dire, & qui porte  
l’inflammation dans les fluides, au grand détriment de  
la fanté, Caldera conseille à ceux qui *se* trouveront al-  
térés pendant un tems excessivement chaud & qui au-  
ront envie de prendre du chocolat, de boire aupara-  
vant un petit verre d’eau froide , de peur que le  
chocolat n’augmente la foif & ne la rende beau-  
coup plus infupportable qu’auparavant. Il ajoute que  
quelque soit la liqueur que l’on prenne après le cho-  
colat , que ce soit du Vin ou de Peau, elle produit  
ordinairement les symptômes les plus terribles. J’ai  
vu, coptinue-t’il , cette pratique imprudente , cau-  
fer le vertige à un habitant de Séville, la colique  
à un autre , & l’extinction de voix à un grand  
nombre. Les Medecins ne sirnt point encore par-  
faitement décidés siIr la question suivante , savoir ,  
si l’on peut seins conséquence fâcheuse pour la  
Fanté , prendre le chocolat comme un rafraîchis-  
sant. Gage prétend qu’il est si prodigieufement froid  
qu’il y a peu de personnes qui puissent en user sans dan-  
ger ; qu’il donne des maux d’estomac, & produit d’au-  
tres maladies, surtout dans les femmes. Si l’on en  
croit Caldera, cette liqueur, prife à la glace , n’est ni  
moins virulente, ni moins dangereuse que les poisons  
froids ; car, dit-il, un froid fubit s’emparant des or-  
ganes de la refpiration, ils font affectés d’un engour-  
dissement , & d’une stupeur qui les rend incapables de  
continuer leur mouvement : or ce mouvement venant  
à cesser, la mort fubite s’enfuit. Il est constant non-  
feulement par le raisonnement, mais encore par l’ex-  
périence journaliere, que le même effet sera produit  
toutes les fois qu’un froid violent & contre nature fai-  
sira l’estomac, le foie, la matrice, & les derniers orifi-  
ces des veines; car ce froid resserrant ces orifices, ar-  
rête nécessairement la circulation du fang, qui dans ce  
cas fe trouve tellement coagulé aux extrémités des  
veines, qu’il ne peut plus être poussé ; d’où il arrive  
que les fonctions vitales sont fuspendues, que les fyn-  
copes surviennent, & que le malade est emporté subi-

CAC 1236

tement fans aucune cause apparente. Caldera réplique  
à ceux qui lui objectent, que ceux qui boivent tous  
les jours du *chocolat* froid ne meurent pas subitement;  
» « que tous ceux qui fiant attaqués de la peste, n’en

« meurent pas non plus; parce que , quoique leprinci-  
« pe de cette maladie foit un agent d’une force & d’une  
« efficacité singuliere, cependant il nsopere fur les fil-  
a jets que félon qu’ils ont plus ou moins de disposition  
a à céder à *sa* virulence ; ensiorte que les personnes  
« prudentes, instruites par le sort malheureux des au-  
« très du danger auquel elles *se* trouvent exposées, fe  
« précautionnent pour n’être point attaquées de cette  
« maladie. » Colmenero convient avec Messner , que  
le *chocolat*, pris avec de l’eau d’endive pendant les  
jours caniculaires, est très-salutaire pour les persimnes  
qui sirnt d’un tempérament chaud, & pour celles qui  
seroient attaquées de foiblesse d’estomac : mais l’endi-  
ve ne partageant point les qualités savoneuses du *cho-  
colat-,* & ne contenant point de parties volatiles & aro-  
matiques, comme on peut s’en assurer en la distilant à  
. l’alembic , je ne vois point quelles ont été les raisons  
de Colmenero & de Messner d’en préférer Peau à l’eau  
commune , & à toute autre eau distilée. C’est envain  
que l’on cherchera dans l’eau d’endive quelque vertu  
stomachique & corroborative, telle que celle que l’on  
trouve dans le vin : il me paroîtroit donc beaucoup  
plus raisonnable d’en mêler un peu avec le *chocolat,* à  
moins que quelques circonstances n’indiquassent le  
contraire de cette pratique. Lorsqu’un Medecin prese  
crira le *chocolat* comme un remede, il en prescrira la  
quantité , & il déterminera le tems propre à le prendre.  
Ceux qui se sentiront une foiblesse provenante d’inani-  
tion, estimeront cette quantité par le degré des forces  
qu’ils auront recouvrées. Ils obferveront cependant  
d’en prendre plus sobrement que les personnes robustes  
& vigoureuses.

Après avoir considéré le *chocolat* comme boistbn, nous  
allons maintenant l’examiner comme un ingrédient  
dans la préparation des mets. Il y en a qui saupoudrent  
de *chocolat* quelques alimens , foit en guise d’aromat,  
sclit pour leur donner un gout plus délicieux & une  
odeur plus agréable , on le fiait entrer dans les soupes  
& dans quelques ragouts : mais il est évident que plus  
on en ferad’ssa-ge dans la préparation des alimens,plus  
ces alimens seront non-seulement agréables à l’odorat  
& au gout, mais encore nourrissans. Il y en a qui man-  
gent du *chocolat* fec, sans aucune addition, surtout en  
voyage, & le matin : ils le substituent à une confection  
aromatique, & il les garantit des mauvais effets d’ut!  
air humide & froid ; car en mettant les humeurs dans  
un mouvement un peu plus prompt, il prévient en  
quelque façon tous les accidens fâcheux qui provien-  
nent communément de la transpiration obstruée.  
D’ailleurs les voyageurs fe trouvant quelquefois ex-  
posés à manquer de vivres, le *chocolat* est alors une  
ressource pour eux. On le fait encore entrer dans des  
gâteaux & dans d’autres mets fort agréables au gout, &  
dont on peut estimer les effets & les propriétés fur ce  
que nous avons dit jufqu’à présent du *chocolat*, combi-  
né avec les autres substances auxquelles il est mêlé.

Le *Chocolat* royal, par exemple, préparé pour Uladiflas;  
quatrieme du nom , Roi de Pologne, & mis au nombre  
des *Arcana Cnoffeliana, se* fait ainsi :

Prenez *de chocolat des Indes, réduit en poudre et paisse par  
un tamis, quatre onces s*

*sucre candi réduit en poudre, tune livre ,  
douze amandes douces pelées, et bien battues dans  
un mortier de marbre ;*

Mêlez ces amandes fuffifamment, & les incorporez avec  
des blancs d’œufs, jufqu’à ce qu’à force de battre  
le tout ensemble, vous ayez une espece d’écume

I2J7 CAC .

Ajoutez à cela,

*ambre gris broyé avec du sucre candi, une demi-  
dragme,* ou *une dragme s*

*muse dissous dans du sucre rosat , un demi-fcrupule ;*

Faites du tout une masse , que vous partagerez en petits  
gâteaux d’un pouce en quarré, que vous mettrez  
fous un papier pour les faire sécher siIr un petit  
fourneau de fer.

Bruckman recommande comme un spécifique contre les I  
toux , le rob de *chocolat* préparé avec du seifran & de  
l’huile d’amandes douces. La composition appellée  
*Confectio pacifica desuccolata Indâ ,* qu’on trouve dans  
Mynsicht, est un électuaire fait' de *chocolat , 8c* d’un  
grand nombre d’aromates, d’autres ingrédiens nourrif-  
fans & stimulans. On le recommande comme un reme-  
de d’une efficacité merveilleufe dans la cure de Pim-  
puissance : on en ordonnera au malade la grosseur d’u-  
ne noifette par jour, après avoir fait précéder les éva-  
cuations convenables

Je dois obferver ici que c’est assez la coutume de quelques  
Medecins d’ajouter le *chocolat* aux purgatifs, aux fé- ’  
brifuges & à d’autres médicamens , pour en rendre le  
gout moins defagréable au malade : mais je crois que  
ce seroit prudemment fait que de déterminer par ce que  
nous avons dit ci-dessus, quand & comment il est à pro-  
pos de l’employer comme un véhicule.

Il s’enfuit de tout ce qui précede, que nous ne devons pas  
toujours permettre l’ufage *duchocolat* à tous ceux dont  
ilflate legout. Lorsqu’on en use modérément, ilfem-  
ble contribuer à la sirnté de ceux qui ne sirnt point ex-  
posés à avoir les humeurs dans une agitation tropgran-  
de , & dont on n’a point à craindre que les aromates  
échauffent trop la constitution. Il fera fort bon aussi  
pour ceux dont l’estomac est en état de cuire & de di-  
gérer la fubstance ténace & grasse de l’amande du ca-  
cao. Il paroît donc que ceux qui semt à la fleur de leur  
âge, que ceux dont les humeurs entrent facilement en  
agitation, ceux dont la constitution est feche , & ceux  
dont les premieres voies n’étant point au .ton qui leur  
convient, font incapables de donner aux alimens la  
coction requife ; il paroît, dis-je , que toutes ces per-  
fonnes ne doivent point faire un usage fréquent & im-  
modéré du *chocolat.* Lorfque Piperus, *Corail, ad Myns.*a dit que le *chocolat* étoit une panacée & un remede  
universel, & lorfque Caldera le comparant au fruit de  
l’arbre de vie, assure qu’il préferve de la mort & des in-  
firmités de la vieillesse , il est éVÎdent que ces Au-  
teurs ont donné dans des hyperboles extravagantes;  
car si un remede fuffit pour guérir plusieurs mala-  
dies , il n’y en a aucun qui foit capable de les préve-  
nir ou de les déraciner toutes , ainsi que le célebre  
Boerhaave l’a démontré. Mais de peur que l’on ne  
mlaccufe de décrier mal-à-propos le *chocolat ,* je  
tirerai de Caldera, de cet Auteur, dis-je, qui en fait  
un très-grand éloge, l’énumération des différens cas  
dans lefquels il en faut éviter l’ufage, ou plutôt l’a-  
bus. « Le *chocolat ,* dit-il, est nuisible à tous ceux qui  
« ont les fievres ou quelque autre maladie aiguë ; car  
« alors il fe convertit en bile : il estmal-faifantà l’ese  
«tomac, lorsqu’à la fuite d’une indigestion il est char-  
a gé de crudités. Il faut bien *se* garder d’en prendre  
« dans les diarrhées, mais surtout dans celles qui font  
a causées par la bile, quoique llufage en foitquelque-  
« fois avantageux dans les lienteries , parce qu’il hâte  
« la digestion des alimens. Il n’est fain ni après dîner ,  
« ni après souper, furtout si l’on a fait un grand repas.  
« Il a d’ailleurs l’inconvénient de porter le chyle cru &  
a indigeste dans les vaisseaux fanguins ; ou s’il arrive  
a au chyle de fe putréfier , il y aura dequoi caufer les  
plus.terribles maladies, il occasionnera des obstruc-  
« tions nouvelles, ou il augmentera les vieilles qui *n’é-*« toientdéja que trop incompatibles avec la fanté. »

CAC 1238

Après avoir ajouté plusieurs autres classes concernant les  
eflets de l’abus du *chocolat* , il pourfuit de la maniere  
suivante :

.a Si l’on en prend en trop grande quantité , & plus fré-  
« quemment que ne le permet la conservation de la  
« chaleur naturelle de l’estomac, il troublera consolé-  
a rablement la digestion la plus sorte & la plus vigou-  
« setsse. Ceux qui en feront un usage habituel, & qui  
« fe propoferont en le prenant, non de satisfaire la  
«faim, mais de la provoquer , s’en trouVeront Pesto-  
« mac chargé, s’il est déja plein ; d’où il s’enfuivra la  
œ pâleur du vifage , & il s’engendrera des crudités qui  
« cauferont un tremblement de nerfs & une extreme  
« maigreur.

« La distension du ventre, les vertiges, les maux detê-  
« te, les douleur circulantes dans le cerveau , les fie-  
« vres longues & continues, les obstructions varlqueu-  
« fes & incurables, feront, outre la perte de la couleur,  
a des sclires de l’abus du *chocolat.* Les crudités qu’il en-  
« gendrera, comme nous l’avons marqué ci-dessus, pro-  
« duiront encore une mélancolie hypocondriaque , &  
« des maladies d’une complication incroyable.

a Si quelqu’un, mais surtout d’une constitution chaude '  
« & stanguine, sait untssage immodéré *de chocolat,* cet-  
α te liqueur , dit Baglivi, épaississant le simg, & le ren-  
« dant moins propre à la circulation, en conséquence  
« apparemment de la nature ténace & visquetsse du  
« cacao , produira des inflammations de viseeress , de  
a longues fievres mésentériques & des apoplexies. Ce  
« n’est peut-être qu’à l’habitude de cet aliment qui don-  
« ne au sang trop de consistance, comme il paroît, à  
a laicphlplexion extremement replettede ceux qui en  
«prennent immodérément, qu’il faut attribuera fré«  
« quence de la derniere des maladies dont nous avons  
« fait l’énumération.

« Si l’on croit Messner , le *chocolat* produit des obstruc-  
a tions , non-feulement en ceux qui en prennent avec  
« excès, mais même en ceux qui en font un ufage mo-  
« déré , s’il arrive qu’ayant les vaisseaux lactés trop  
« petits , comprimés ou embarrassés d’humeurs vise  
«queuses, leur constitution sent disposée auxobstruc-  
œ tions ; car dans ces personnes les parties grossieres du  
« chocolat ne peuvent manquer d’achever d’engorger  
« les conduits , & de former ou d’augmenter les obse  
« tructions déja formées. C’est pourquoi les jeunes fil-  
« les qui auront les pâles couleurs, & tous ceux qui  
«font si-ijets aux obstructions, doivent prudemment  
« s’abstenir de chocolat. » C’est aussi par ces mêmes  
raisims que M. de Jussieu en défend l’usage aux perfon-  
nes d’étude. Sa fubstance grasse & huileuse étant de  
digestion difficile , favorise, dit-il, l’obstruction des  
vifceres. Il observe de plus qu’il leur donne des coli-  
ques, & qu’il produit des suffocations & de violentes  
douleurs hémorroïdales.

Hoffman assure, que plus les hypocondriaques en pren-  
nent, & plus leur état empire ; car les rots, laperte de  
l’appétit, l'embarras & la douleur des hypocondres ,  
l'ont des si-ûtes du gonflement & de la distension de  
l’estomac occasionnées par le chocolat de la maniere  
fuivante.

L’acide violent qui est en abondance dans les premieres  
voies des hypocondriaques , venant à rencontrer les  
parties terrestres & huiletsses duchoColat, en fait une  
masse compacte & visqueufe , qui, adhérant aux plis  
de l’estomac & du duodenum, donne lieu à l'accroissc-  
ment des symptômes dont nous avons parlé. Dans ces  
circonstances, j’ai remarqué qu’un émétique doux sai-  
Eoit rendre par haut une grande quantité de matieres  
impures & noirâtres qui s’étoient engendrées pendant  
quelque tems, & que cette éVacuation étoit siliVie d’un  
soulagement actuel, du recouVrcment des forces & de  
la fanté. La formation de l’humeur impure & noirâtre

**11 i i ij**

1239 CAC

est d’autant plus prompte, que le ton de l’estomac est  
plus relâché & la constipation plus grande. Ceux qui  
feront un ufage excessif de chocolat, doivent craindre,  
ainsi que les en avertit Konig, le fort de Guillaume III.  
11 paroît par l’histoire de la maladie de ce Roi, que des  
vifcosités qui s’étoient accumulées, détruisirent le ton  
des premieres voies , & cauferent une diarrhée mor-  
telle. Il est constant, par les obfervations de quelques-  
uns d’entre les premiers Praticiens, que Pufage immo-  
déré du chocolat ne contribue pas peu à la génération  
de la pierre , furtout dans la vésicule dtl fiel. Charles  
Spon nous apprend, que le cadavre d’un homme qui  
s’étoit accoutumé à prendre beaucoup de chocolat,  
ayant été ouvert, on trouVa dans la vésicule du fiel à  
peu près vingt petites pierres, dont on eut raisim, sielon  
Messner , d’attribuer la formation à l’tifage immodéré  
du chocolat. La grande quantité de fucre qui entre  
dans fa composition, doit engager les femmes tour-  
mentées de maladies utérines, & tous ceux qui font  
fujets aux flatulences hypocondriaques, à n’en faire  
aucun ufage, & plus encore à n’en point faire un ufage  
Immodéré, non pas tant parce que les humeurs vise  
queuses & ténaces logées dans les premieres voies , &  
qui sont la matiere immédiate des obstructions hypo-  
condriaques sont augmentées par le fucre , que parce  
que cet ingrédient venant à rencontrer un acide dépra-  
vé , accroît les flatulences qui ne sont déja que trop in-  
commodes.

Les stlites fâcheuses de l’abus du chocolat\*, considéré  
comme un composé d’eau chaude , feront évidentes  
pour quiconque fe donnera la peine de considérer,  
que l’usage trop fréquent de l’eau chaude relâche les  
organes destinés à la digestion, & tous les folides en  
général, & conséquemment doit être perniciellij|

C’est une question fort agitée de favoir s’il est possi-  
ble en Europe de faire une composition analogue au  
chocolat fans fe fervir de *cacao.* Les Htts font pour  
l’affirmative , par la raisim qu’il n’y a point de climats  
en Europe qui ne produife des végétaux d’une nature  
fort nourrissante , ce qui est la propriété principale du  
*cacao* ; & qui étant réduits en poudre & mêlés avec  
d’autres fubstances, peuvent former une masse & une  
pâte comme le chocolat. De plus, les végétaux de  
l’Europe ont entre autres avantages remarquables sur  
le *cacao*, celui d’être moins lourd fur l’estomac. Grew  
dit expressément qu’on fait avec des amandes bien  
broyées, & mêlées en proportion convenable avec du  
fucre & des aromates , une pâte aussi agréable au gout  
que le chocolat le plus fin. On lit dans Valentini, à  
propos dé cette composition, « qu’il a connu en Hol-  
« lande un Seigneur qui n’achetoit point d’autre cho-  
« colat que celui qui étoit composé de cette maniere. »  
Rosimus Lentilms s’exprime de la maniere fuivante sur  
cette composition. « Blançard prefcrit la préparation  
« d’une substance semblable au chocolat, faite avec  
« nos amandes suffisamment broyées, & une addition  
« de canelle, de doux de girofle, d’anis , de fucre , &  
« d’une petite quantité de baume du Pérou. » Il fait  
grand cas de cette composition, & il assure qu’au gout  
elle diffère peu du chocolat. Quant à moi, je ne dou-  
te point qu’en s’y prenant de la maniere fuivante on  
n’obtînt quelque chose qui en auroit les propriétés.

Ajoutez si vous voulez un peu de musc & d’ambre.

Convertissez le tout en une confection pareille au cho-  
colat.

.CAC 1240

Cette confection prife dans du lait avec un jaune d’œuf,  
est un puissant analeptique.

On peut y joindre la confection alkermès dans des cas  
particuliers. *Eph.* N. C. *D.* 3. u. 5- *App.*

Si l’on en croit Bruckman, c’est ainsi que l’on prépare le  
chocolat de Brunfwiek , avec une espece de biere ap-  
pellée *Mum ,* quelques jaunes d’œufs , & des aromates.  
Or ce chocolat n’est certainement point une liqueur à  
méprifer. On fait encore une boisson femblable au  
chocolat, avec de la fine fleur de froment de Halle , rï-  
tie & mêlée avec des jaunes d’œufs, du fucre , de laca-  
nelle & du lait.

Le silvant DaVid Friedel, dans son Traité intitulé *Me-  
dicinische Bedenckén ,* présure au chocolat une liqueur  
préparée avec une quantité égale d’amandes ameres &  
douces, pelées & broyées avec du silcre & des aromats,  
à quoi il faut ajouter une quantité fuffifante de lait  
chaud.-

Ou de la maniere fuivante.

Prenez *amandes douces et ameres , de chacunes s une once,*

Faites-les rôtir dans une poêle jusqu’à ce qu’elles soient  
d’une couleur brunâtre.

Frotez-les avec un linge.

Broycz-les dans un mortier.

Mêlez-les avec une spatule , avec quatre mesilres de lait  
bouillant.

Jettez fur ce mélange , un ou deux jaunes d’œufs délayés  
dan§ un peu de lait froid.

Ajoutez enfin un peu de doux de girofle , de canelle & du  
fucre,

CACAOTETL , pierre Indienne autrement appellée,  
*lapis corvinus s* qui quand elle est échauffée , produit,  
à ce qu’on dit, un bruit comme un coup de tonnerre.

CACATORIA FEBRIS, nom que F. Sylvius a donné  
à une espece de fievre intermittente accompagnée de  
Felles copieufes.

CACAVI , Monard. *sive Cazasit*, Cluf. *Cassiave ou pain  
de Madagascar,* est une espece de pain que les Indiens  
font avec la racine d’une plante qu’il appellent *Yuca :*Gaspard Bauhin l’a nommée *Manihot Indorum ,* **ou***Yucafoliis cannabinis, 8c* Jean Bauhin , *Manihot The-  
veti, Yuca & Casseavi* ; en France on l’appelle *Manioc*ou *Manioque.* C’est un arbrisseau qui croît à la hauteur  
de cinq à six piés ; fa tige est ligneufe , tortue , noueu-  
fe , verruqueufe , fragile, moëlleufe : fes feuilles font  
larges comme la main, divisées chacune en fept ou huit  
parties toujours vertes , ressemblantes aux feuilles du  
chanvre. Ses fleurs sont des campanes d’une feule pie-  
ce , blanchâtres, ayant près d’un pouce de diametre,  
découpées profondément chacune en cinq parties. Le  
pistil qui est au milieu devient un fruit prefque rond,  
gros à peu près comme une aveline, composé de trois  
capfules ou cellules oblongues jointes enfemble qui  
renferment chacune un noyau ou femence oblongueurr  
peu plus groffe qu’un pignon ; sa racine a la figure &  
lagroffeur d’un gros navet, de couleur obfcure en de-  
hors , & blanche en-dedans. On cultive cette plante  
en plusieurs lieux de l’Amérique dans les terres labou-  
rées en sillons , elle est fort féconde , mais fes vertus  
scmt fort disterentes fuivant les climats où elle croît ;  
car au lieu que celle qui croît en terre-ferme., estiglu-  
taire & bonne à manger crue ou autrement; celle de  
Çaint Domingue , de Cuba , de Hayti & des autres

Î24I CAC

Iiles,est très-pernicieufe &un poifon violent & prompt  
si on la mange crue , c’est pourtant avec cette derniere  
qu’on fait le pain appelle *Cacavi* ou *Cassiave* de la ma-  
niere fuivante.

On pele les racines du *Yuca,* on les rape , & les ayant mi-  
ses dans des siics faits de feuilles de palmier, on en tire  
le fuc à la presse, on prend enfuite le marc ou la ma-  
tiere exprimée, on la fricasse à petit séu dans une poë-  
le , la remuant & la tournant de côté & d’autre, afin  
qu’elle s’épaissisie : puis quand elle est suffisamment  
cuite, on en forme des gâteaux minces qu’on fait sé-  
cher au foleil ou sur le feu ; c’est le pain de Cassave qui  
est bien nourrissant, & qui étant séché , fe conferve  
comme le biscuit fans fe corrompre. Les Eauvages des  
Antilles & tous les habitans des Indes Occidentales  
s’en nourrissent,

L’tssage de ce pain resserre le gosier par fon âpreté, & il  
excite un étranglement, si l’on n’a eu sioin de le saire  
tremper dans du bouillon ou dans de l’eau, ou de le  
mêler avec d’autres alimens. Ceux qui n’ont point eu  
cette précaution , & qui veulent le manger *sèc* , doi-  
vent avoir toujours une bouteille d’eau à la main pour  
s’humecter à chaque bouchée qu’ils auront mangé.

Le siuc exprimé de la racine seroit un poiscm capable de  
tuer quelque animal que ce fût qui l’auroit avalé cru :  
mais si on le fait bouillir jufqu’à confomption deespa  
moitié , & qu’on le laisse refroidir , il fe fera converti  
en une liqueur aigre qui aura le même gout, le même  
ufage & la même qualité que le vinaigre. Si on le fait  
épaissir en *sapa* fur le feu , il devient doux & fert de  
miel aux Indiens. Il faut que la racine *duYuca* des Ifles,  
pour produire les effets disterens dont je viens de par-  
Ier, contienne un fel volatil acre & rongeant qui fe dise  
sipe par la coction ; enfortc que ne restant que du fel  
fixe embarrassé dans l’huile , il n’ait plus la force que  
de faire un acide femblable au vinaigre ; encore cette  
aigreur fe détruit-elle pour la plus grande partie lorf-  
qu’on met évaporer & épaissif la liqueur en *sapa',* parce  
qu’alors l’huile étant beaucoup plus ramassée, elle enve-  
loppe étroitement les fels,& les empêche de faire autre  
impression sur les nerfs de la langue, qu’une espece de  
chatouillement qu’on appelle douceur.

On dit que le fuc de roucou est un ctintre-poifon pour la  
*Manioque.* LEMERY , *des drogues.*

**CACCIONDE ,** nom d’tme pilule qui a pour base la  
terre du Japon, ou le cachou, & que Baglivi recom-  
mande dans la dyssenterie. CasTELLI.

**CACEDONIUS TARTARUM ,** c’est une humeur  
peccante engendrée dans le corps par le dérangement  
des fecrétions, ou lorsque la faculté fecrétoire n’est pas  
fecondée immédiatement par l’opération de la faculté  
expulsive. RULAND.

**CACHECTICUS ,** *cachectique ,* ou qui est attaqué de  
*cachexie.*

**CACHEXIA,** *cachexie s* de κακὸς , *mauvais* , & de ἔξισ,  
*habitude.*

Par *cachexie ,* on entend ordinairement cette disposition  
du corps , qui déprave *sa* nutrition dans toute fon habi-  
tude à la fois, & par conséquent , elle reconnoît pour  
casse , ou la dépravation du fuc nourricier , quelle  
qu’elle foit , ou le vice des vaisseaux qui doivent le re-  
cevoir, ou le défaut de la faculté qui doit l’appliquer  
aux folides.

La dépravation du fuc vient premièrement des alimens ,  
qui par les forces changeantes de notre corps ne peu-  
vent être assimilés aux parties qui doivent être réparées.  
Tels font les alimens farineux , légumineux, grossiers,  
fibreux , gras, acres, aqueux, visqueux & les corps in-  
. digestibles , comme les motes de terre, les craies, les  
fables, la chaux.

Secondement du défaut du mouvement animal dans l’oi-  
siveté, l’engourdissement, le trop long fommeil.

Troisiemement des organes viciés par une trop grande  
foiblesse ou par une trop grande force ; ou des liqueurs

CAC 1242

altérées à un tel point,qu’il ne foit pas facile d’y remé-  
dier. Or ccs vices naissent de plusieurs causes, comme  
de toutes les fecrétions trop abondantes , quelles qu’el-  
les soient, de vomssemens, de diarrhées , de dyssen-  
’teries , d’hémorrhagies quelconques , du skirrhe can-  
cereux de quelques vssceres particuliers , & de la ré-  
tention , quelle qu’elle foit , de ce dont la secrétion  
doit *se* faire.

Or , il est évident que ces caufes , une fois posées , *agis-  
sent* ou en diminuant les folides, ou en les farcissant de  
liquides impropres à une circulation libre ; d’où fuit uû  
double effet considérable , siavoir la consiomption & la  
leucophlegmatie on l’anasiarque.

De plus, sielon la diverEe couleur , épaisseur, ténacité ,  
acrimonie,fluidité des liqueurs dont les vaisseauxflont  
farcis , on voit ordinairement naître des maladies fort  
différentes , qui font autant d’effets de la *cachexie',* sa-  
voir la couleur blanche, pâle , jaune , livide, rouge ,  
verte, noire , ou brune de la peau ; la pefanteur, les  
tumeurs Eut les yeux & aux parties les plus minces ; les  
flatulences , des tumeurs œdémateufles aux parties éloi-  
gnées du cœur, des palpitations du cœur & des arterés,  
qui s’augmentent beaucoup au moindre mouvement,  
des urines crues, ténues, des sileurs spontanées & tout-  
à-fait aqueufes; enfin la maigreur ou laleucophlegma-  
tie & Phydropisie.

Quant aux vices des vaisseaux qui doivent recevoir le bon  
fuc nourricier, on en peut à peine imaginer un qui foit  
général ; cependant la trop grande élasticité, & le trop  
grand relâchement , avec les défauts qui en naissent  
peuvent être mis entre les caufes de ce mal.

La nutrition de tout le corps est empêchée par le défaut  
de la faculté appliquante , lorsque les humeurs circu-  
lent trop foiblement ou avec trop d’impétuosité.

Il est aisé fur ce que nous venons de dire, de former le  
diagnostic de ce mal ; & le prognostic est appuyé fur la  
considération de la caufe , de la durée , de l’effet, &  
des degrés de la maladie même.

De plus, il est évident que pour la guérir , il est toujours  
nécessaire, ι°. d’adoucir quelquefois les liquides trop  
acres , & d’appaifer médioerement ceux qui font trop  
fluides. 2°. De diffoudre & de rendre coulantes, celles  
qui font ténaces& engagées ; mais comme ces deux vi-  
ces peuvent naître d’un si grand nombre de caufes dise  
férentes , il est spécialement important de varier selon  
leur différente nature & les médicamens & la façon  
de s’en servir.

Il faut principalement avoir foin ,

1°. D’ufer d’un régime composé de choses femblables aux  
liquides fains, qui paffent aisément, qui foient oppo-  
sées à la cause particulière de la maladie , & qui foient  
agréables au malade.

2°. Pour qu’on pusse bien les digérer,de recourir à Passai-  
sonnement, aux boissons vineuses, à l’exercice , à Pair.

3°. De pourvoir à la bonne disposition des organes des  
premieres coctions par les digestifs doux, les vomitifs,  
les purgatifs & les fortifians.

4°. Lorfque les voies auront été relâchées par l’usage de  
ces remedes & que la matiere morbifique aura été at-  
ténuée , d’insister siur les atténuans , les diurétiques &  
les sudorifiques.

5°. Enfin , dlemployer.les calybés , les alcalins, les savo-  
neux,& y joindre l’exercice de la courfie, la promenade,  
l’exercice du cheval, & autres , les frictions , & les  
bains.

Selon la caisse prochaine connue, on variera ces remedes,  
ainsi que la façon de les préparer & de les appliquer.

Mais si la trop grande acrimonie produit une confomp\*-  
tion & une phthisie cachectique, il faudra s’appliquer  
à découvrir l’espece de cette acrimonie, s il est possi-  
ble.

1°. En examinant la cause de la *cachexie.*

2°, En fondant la nature de la maladie & la constitution  
du malade.

1243 CAC

3°. Par les fymptomes.

4°. Par les excrétions.

Et lorsqu’on aura bien connu la nature de 1 acnmonie, on  
travaillera à la détruire par fes contraires. BoERkaavE,  
*Aphor. Noyez Alcali & Acidum.*

Cette exposition de la *cachexie* que nous venons de don-  
ner d’après Boerhaave, est fort claire , & a tous les ca-  
racteres de la vérité. Mais pour'répandre fur cette ma-  
tiere plus de lumiere encore; je vais détailler la ma-  
niere dont je conçois que cette maladie peut être , &  
est ordinairement produite.

Supposions que l’estomac & les organes de la digestion  
aient été affectés par quelque accident., dans une per-  
fonne d’une constitution quelconque ; que cette per-  
, Bonne ufe habituellement d’alimens sort nourriffans &  
supérieurs à la faculté digestive de ses organes ; &  
qu’elle faste toutefois peu d’exercice : qu’arrivera-t’il  
de-là ? C’est que ces alimens ne feront pointsselon toute  
apparence, assez parfaitement digérés, & assimilés pour  
produire un bon fang : mais à proportion que les ali-  
mens seront plus ou moins dissous , la partie imparfai-  
tement dissoute formera des stafes dans les plus pro-  
chains, ou les plus éloignés des vaisseaux, c’est-à-dire,  
dans les plus grands , ou dans les plus petits; d’où il  
s’ensuivra différentes maladies plus oti moins considé-  
rables, selon les tssages & l’importance des parties où  
se rencontrera l’obstluction.

Supposims que l’aliment Toit si peu disions , que les par-  
ties les plus considérables que les vaiffeaux lactés puis-  
sent admettre, sistent portées au réservoir du chyle, &  
de-là dans la maffe du simg , & qulelles circulent juf-  
qu’à ce qu’elles arrivent dans les poumons. Supposions  
de plus, ou qu’elles ne puissent aller au-delà, ou qu’elles  
ne paffent qu’avec difficulté dans les vaisseaux de cevif-  
cere trop petits relativement à leur grosseur; il estévi-  
dent qu’il s’ensilivra des embarras dans la respiration,  
& des palpitations. Mais comme le Eang doit être plus  
travaillé , & prendre sa couleur rouge dans les pou-  
mons , ces accidens troubleront ces deux opérations.  
Ainsi le Eang Eera plus pâle, & les particules dont il  
fera composé n’étant point assez parfaitement unies &  
mêlées, ne formeront point un fluide capable de fatis-  
faire à tous les befoins de l’œconomie animale. C’est  
pourquoi les molécules aqueufes ne tarderont pas à fe  
séparer des autres , & à former en différentes parties  
des stagnations, d’où s’enfuivront des tumeurs molles,  
comme fous les yeux, & dans les lieux les plus éloi-  
gnés du cœur. Mais ces stagnations devant furvenir  
dans les glandes, & les obstruer, la fecrétion des diffé-  
rens fluides qui s’y fait fera troublée ; c’est pourquoi  
une grande partie des molécules aqueufes qui àurosent  
dû être expulsées ou appliquées à des usages particu-  
liers , sera retenue dans la masse du sang ; d’un autre  
côté la bile, fluide de la derniere importance à la di-  
gestion , ainsi que le fluc pancréatique , *se* dépravera ,  
perdra sim énergie, tombera en langueur; & tous les  
folides seront relâchés , & entre ces solides les organes  
de la digestion. Cet accident,produit de la maniere que  
nous venons de l’exposer , & tous les symptomes qui  
l’accompagneront, augmenteront de jours en jours par  
le défaut de préparation dans les nouveaux alimens ;  
d’où naîtra la *cachexie* complete avec toutes fes fuites,  
telles que Boerhaave les a rapportées.

J’ajouterai à ce qu’il a dit, que lorfque les femmes font  
tombées dans cet état, les parties aqueufes du sang  
forment des stagnations, &que les autres parties scmt  
trop grossieres pour passer par les petits vaisseaux de la  
matrice, & produire les regles.

Après ce que nous avons dit , il est facile d’expliquer  
pourquoi les végétaux farineux non fermentés comme  
l’avoine concassée, & les autres fubstances indigestes,  
donnent les pâles couleurs.

Je ne conçois aucune méthode qui conduise plus direc-  
tement à la guérison de cette maladie , telle que nous  
l’avons décrite, que celle qui consiste à ne fournir aux

CAC 1244

orgapes de la digestion , que des alimens extreme-  
ment faciles à digérer, & dont les fucs foient d’une  
nature fort approchée de celle des fluides du corps  
dans l’ptat de santé ; à purger à propos, & d’une ma-  
niere convenable les premiers organes de la digestlon ,  
à les fortifier & corriger les défauts de la bile par des  
aromates, des amers, & enfin par le mars , à prefcrire  
des exercices tonvenables, & à chasser la matiere en-  
gorgée dans les glandes & dans d’autres parties, par  
les émonctoires convenables, lorfqù’en fuivant la mé-  
thode que nous venons de tracer , on l’aura susissam-  
ment atténuée.

**CACHIMIA.** Voyez *Cachymia.*

**CACHLEX,** κάχληξ , un petit caillou , ou une petite  
pierre, telle que celles qu’on trouve au fond des eaux,  
ou fur le bord de la mer. Suidas fait de ce mot le nom  
d’un animal. Galien dit, *Lib.* X. de S. *F.* que les *cach-  
leces, vAVJylYaç*, rougies dans le feu , & éteintes dans  
du petit lait, lui donnent une vertu astringente qui le  
rend falutaire dans la dyssenterie. CasTELLI.

**CACHOS, J. B.** *Solanum Pomiferum,solio rotundo teniel.***C. B.**

Cet arbrisseau ne croît que sur les montagnes du Pérou,  
il est extraordinairement verd , *8e sa* feuille est ronde  
&foible. Son fruit ressemble à la pomme d’amour; il  
s’ouvre d’un côté, & il est tourné en coquillage de  
l’autre. Sa couleur est cendrée , scm gout agréable, &  
fans acrimonie; il contient une très-petite femence.

Les Indiens lui attribuent des propriétés extraordinaires,  
& en font grand cas. Ils prétendent qu’il provoque les  
urines, qu’il chasse la pierre des reins, & ce qui est plus  
important, qu’il la diminue dans la vessie, lorfqu’elle  
est encore molle , & capable de céder aux remedes.  
RAY, *Hist. Plant.*

**CACHOU.** Voyez *Terra Japornca.*

**CACHRY.** Le *cachry* est échauffant, & sort dessicatif.  
C’est pourquoi c’est un ingrédient très - convenable  
dans les remedes détersifs employés pour l’extérieur ;  
on en fait une fort bonne emplâtre pour la tête, dans  
les fluxions aux yeux ; maïs il faut avoir foin de Pôter  
au bout de trois jours. Dms cor m E, *Lib. III. cap.*88.

Le *cachry*, est la graine du *libanotis,* que M. Ray appel-  
*le libanotis cachrryophora.* On n’en fait autune men-  
tion dans nos Pharmacopées. Mais quelques Anciens  
Pont recommandée pour fa qualité échauffante & dese  
siccative, & ils ont dit, que prife avec du poivre , &  
du vin, elle étoit bonne dans l’épilepsie. Pline pré-  
tend que c’est la semence d’une espece de romarin ;  
erreur dans laquelle il est tombé, parce que le ro-  
marin s’appelle quelquefois *libanotis. NoyOT.Liba-’  
notis.*

**CACHRYS** signifie quelquefois, felon Galien, de l’or-  
ge grillé ou roti.

CACHUNDE , est le nom d’un remede fort vanté  
dans la Chine & dans l’Inde : mais comme ceux qui  
nous ont donné des descriptions des compositions aro-  
matiques, & les Auteurs les plus modernes n’en font  
aucune mention ; je rapporterai la maniere de le pré-  
parer qu’on trouve dans Zacutus Lusitanus, & qu’il dit  
avoir obtenue non fans beaucoup de peine de Mede-  
cins célebres à qui la fanté du Viceroi des Indes Orien-  
tales, & de quelques Princes avoit été confiée pendant  
plusieurs années.

Prenez, dit-il, *de terre decimole, ou de quelque autre terre  
convenable, deux livres s*

*dé ambre, une livre s*

*de musica* q *do chacun trois onces*

*d ambre grts, J*

*du meilleur bois d’aloès*, appelle parles Portugais  
*calarnbac, dix onces,*

*de perles préparées t trois onces s*

1245 CAC

**Broyez ces ingrédiens, & les réduisez en poudre la plus  
fine.**

Répandez dessus des vins odoriférans, des baumes, & de  
l’eau distilée des fleurs de l’arbre qui porte laca-  
nelle.

**Faites sécher le tout à l’ombre.**

**Mêlez une quantité suffisante de fucre blanc le plus fin.**

Enfin,réduisez le tout en une masse visqueuse, & assez  
ténace, d’une couleur passablement rouge , avec  
un mucilage de gomme adraganht, & de gomme  
Arabique.

On fait avec cette efpece de pâte différentes figures que  
les Marchands envoyent dans toutes les parties du  
Monde, mais surtout à Lisbonne.

Voici la maniere dont les Princes Indiens, &les Grands  
de la Chine *se* servent de cet antidote.

Ils en tiennent pendant le jour dans leur bouche une peti-  
te quantité, gros par exemple comme une lentille. Cet-  
te petite portlqn rend en *se* sondant une liqueur -dou-  
**ce &** odorante , qui descend insensiblement dans Pesa  
tomac, & donne à leur haleine une odeur si agréable,  
que tous ceux qui les approchent en Pont frappés. Ce  
remede mérite vraiment que les Rois & les Grands  
en saffent ufage ; il est bon pour la conservation de la  
chaleur naturelle ; il garantit le corps de la corruption,  
il préVÎent les funestes influences de Pair empesté, il  
dissipe les flatulences , & il foulage merveilleusement  
ceux qui fiant attaqués de mélancolie. 11 arrête les pal-  
pitations de cœur, guérit la cardialgie , l’apopléxie &  
l’épilepsie ; ranime les esiprits animaux & vitaux, for-  
tifie toutes les facùltés, rétablit l’estomac & résiste aux  
poisions de toute eEpece. Il fait du bien au cerveau, &  
**c’est le** meilleur remede que l’on pusse employerpon-  
**tre** l’infection de l’haleine. Il excite à Pacte vénérien.  
C’est par cette raifon que les deux fexes en font un si  
grand ufage dans l'Inde. En un mot, c’est un remede  
vraiment royal. Il prolonge la vie , il éloigne la mort ;  
**aussi** *se* vend-t-il fort cher. Ceux qui l’employeront ne  
pourront s’empêcher d’en admirer les effets furprenans.  
**ZACUTUS LUSITANUS,** *de Medic. Principe Hist. Lib. I.*

**37-**

**CACHYMIA, CACHIMIA, KAKIMIA,** c’eft un  
terme par lequel Paracelfe entend un corps métallique  
Imparfait ou une mine métallique qui n’est pas partai-  
**te,** qui n’est ni métal, ni fubstance faline , mais qui  
tient beaucoup du métal, puisqu’elle a les premiers

CAC 1246  
principes, & la matiere premiere des métaux, & qu’eU  
le tire fon origine des trois premiers métaux.

On distribue les *cachymies,* ι°. en sillphureufes, **comme**les marcassites, les bisinuths & les cobalts, 20. en mer-  
curielles, comme les.arfenics, orpirnens & autres fubse  
tances semblables, 30. en salines, comme tous les talcs.  
CasTELLÎ.

**CACLA FERREA,** *cuillier de fer.* RUland. **JoHN-  
SON.**

**CACOA. Voyez** *Cacao.* **BtANCARD.**

**CACOALEXITERIUM ,** κακοαλεξιταριον, de κακὸς 9mauvais , ou mal, & de ἀλεξιταριον, remede , c’est là  
même chose *asealexiterium-* Voyez *Alexiterium.*

**CACOCHOLIA,** κακοχολια, deκακὸς mal, & de κολὴ 9bile, *indisposition de la bile.* **BLANCARD.**

**CACOCHROI ,** κακόχροοι, de κακὸς , mauvais & **de**χρόα, couleur. Ceux qui ont le visage d’une mauvaife  
couleur. Ce mot diffère en ce sens de *achroi,* ἄχροω s  
qui n’ont point de couleur. GaLIEN , *Comm. de R,* **V.***I. A.* CASTELLI.

**CACOCHYLIA,** κακολυλία, de κακὸς , mauvais , & dé  
χυλὸς , chyle, *chyhflcation dépravée.* **BLANCARD.**

**CÂCOCHYMIA,** κακοχυμία , de κακὸς mauvais , & de  
χυμὸς, humeur. *Cacochymie*, 0U état dépravé des hu-  
meurs. Voyez *Cachexie.*

**CACODÆMONUM** *Magia,* de κακὸς, mauvais, &  
de δαίμων, esprit; magie diabolique, où dans laquelle  
on fe fert du secours des malins esprits ; ce en quoi  
elle est opposée à la magie naturelle qui **nluse que de**moyens naturels. CasTELLI,

**CACOD** ES , ὰακώδης, de κακὸς, mauvais, & de ο'ζω,’  
fentir ; *quifent mauvais,fétide.* Ainsi on lit la *Coac.*κακώδης εμετος, matiere fétide, rendue par le vomise  
fement ; & *prognosi, I. Vsu* δυσῶδες, si elle fent masse  
vais.

**CACOETHES,** κακοήθης, de κακὸς, mau vais, & denSoç,  
qui, lorfqu’il s’agit de maladies, signifie qualité, état,  
ou habitude , & que Galien rend par τρόπος, maniere  
d’être, disposition. Hippocrate donnel’épithetede*ca~  
coethes s* aux maladies opiniâtres & malignes. On lit  
dans Galien, *Comm. I. in Porrhet. καααίθ» vca-suara*Χαλουμεν ὸσα κίνδυνον ἀπειλουντα τόἰς κάμνουσιν , ὑκ ἀπο-»  
nc’nTèiTnv τῆς σωτηρίας ἐλπίδα : «Nous donnons Pépi-  
« thete de *cacoethes* aux maladies qui sont à la vérité  
« dangereusies, mais qui n’ôtent point tout espoir de  
«guérison.» *Cacoethes* ne *se* dit jamais des signes oti  
des symptomes qu’en mauvaise part. Aussi Galien  
rend-t-il *Comment. III. in Porrhet.* κακοήθης par μοχθηρὸν  
« pénible » ou qui font acheter au malade cherement  
la vie. Et dans un passage qui fuit, il ajoute τὸἰσιν  
ἐξισταμένο/σι μελαγχολικως όὶσι τρομοι ἐπιγίΛνται κακοήθης,  
« si le tremblement faisit ceux à qui la mélancolie a ôté  
a la raision, c’est un mauvais signe, σι Galien interpre-  
te encore le même mot par εύματως ὀλέθριον, « excessive-  
« ment dangereux. » Dans les *Prenoelons de Cos,* κακὸν  
est synonyme à κακόηθες. Ce mot appliqué à une tu-  
meur, un ulcere, une érisipele, ou à une autre affectioti  
semblable, emporte malignité ; ainsi qu’il paroît par  
Galien, Paul Eginete, & cet endroit des Epidémiques  
3. κακώθεα (ἐρυσιπέλατα) πολλουὸ ἔκταναν, le des érisipe-  
les malins furent fatale à un grand nombre, ἐυηθὴς **est**l’opposé de κακοήθης.

**CACONIÆ,** κακονίαι, par corruption, pour *Canoniae\**Voyez *Canoniae.* CasTELLI.

**CACOPATHIA,** κακοπαθίη, de κακὸς , mauvais, **& de**πάθος, affection ; *affection mauvaife.* On trouve ce mot  
dans Hippocrate,περὶ ἀρχ. soTp.

**CACOPriONIA** κακοφωνια , d? κακὸς, tnauva s , & dô  
φωνὴ voix; *dépravation de la voix.* Il y en a de dêux *es-  
peces, asiuvla, &* δυσφωνία, l’une fe dit des muets, &  
l’autre de ceux qui ont de la peine à parler. GaLIeîï,  
*de Disc Sympt cap.* 3.

**CACOPHRÂSTUS,** nom que Theophraste Parâcelso  
fe plaigrtoit d’avcir reçu de *ses* ennemis , quoiqu’il  
l’ait pris lui - même *praefat. ad Paragranunst,* **C** a

**T** e l **i** *is*

1247 CAC

CACOPRAGIA, καΛαπραγία, de κακος, mauvais, & dt  
*TTHysiu,* agir ; dépravation des vssceres qui servent à  
la nutrition. ÉLANCARü,

CACORRHEMOS YNE, κακοῤῥημοσύνἠ, 0U κακαγΓελία.  
Voyez *Cacangelia.*

CACORRYTHMUS, κακόῤῥυθμος, Αεκακὸς, mauvais,  
, & de ῥυθμὸς ordre ; *déréglé, se* dit du pouls. Il est Eyno-  
nyme *darythmus. Noyez Arythmus.*

CACOS , κακ’ὸς, *mauvais.* Hippocrate *se* fert souvent  
de ce mot dans scs prognostics. Il est opposé à ἀγαθὸς.  
Galien doute avec raifon que ce mot fbit toujours iy-  
nonyme à *lethalis,* mortel.

CACOSINON, κακόσίνον, ce mot est fynonyme à καιιὸς  
mauvais, nuisible. Galien rend dans sion *Exegesis,* κακο-  
σινώτατα, par ἐπιβλαβέστατα, très-pernicieux. Hippo-  
crate *se* fert dans le même sens de κακοσινώτερον, Life.

*- de Fracturis.*

CACOSIS , κάκωσις, de κακόομαι, être indisposé, où dé-  
. rangé; *Indisposition.* Ainsi nous lisims dans Hippocrate  
*de Internis affect, κ,ιάίύύα-ϊς* τῶ σωματος , indisposition,  
ou dérangement du cofps.

CACOSITIA, κακοσιτία , de Λακὸς, mauvais , & de  
σιτιον, alimens, *dégout des aelmens.* CasTELLI.

CACOSPHIXIA, κακοσφνξΐα, de καηὸς, mauvais., &  
de σφύξις, de σφύζω , seiuter , battre , comme cela sie  
fait dans l'artère ; irrégularité dans le pouls en général.  
GaLîEN , *de Disse Sympa cap.* 4.

CACOSTOMACHUS, κακοστόμαχος , de ιὶακὸς, mau-  
vais , & de στόμαχος, estomac ; *mal-faisaat â l’estomac.*Ce mot est opposé à *eustomachus , ϊυς-ό/Χα,ηος s* agréa-  
ble , ou bon pour l’estomac. GoRRÆUs.

CACOTHYMIA , κακοθυμία, de κακὸς, mauvais, & de  
.θυμός, efprit ; disposition viticlsse de l’esprit en gé-  
néral.

CACOTROPHIA , κακοτροφία , de κακὸς , mauvais, &  
de τρόφη , nutrition ; màuvaife nutrition en général  
GauEN , *de Dissescmpt» cap.* 4. '

CACTOS, Offic. *Carduus esculentus A arlu Farad.* 519.  
*Carduus spinofissimus elatior , chardone dictus,* Hist.  
Oxon. 3. 158. *Cinara spinosa , cujus pediculi esitantur,*C. B. 383. Raii Hist. 1. 300. Tourn. Inst. 442. Boerh.  
ïnd. A. 139. *Cardon.* DaLE.

C’est une efpece d’artichaux. On fait cuire cette plante  
comme le céleri, & on la mange de même en Italie  
avec du poivre , & du fel ; elle a les mêmes proprié-  
tés médicinales que l’artichaud. Voyez *Cinara\**

CACUBALUM , *qtelbns.dam, vel alsine b aeriferae* J,  
B. *Alsine baccifera ,* Ger. *Scandens b aerifer a,* C. Β.  
*Repens baccifera s* Parla *Espece de morgeline.*

On la distingue des autres especes par ses baies qui sirnt  
de la grosseur d’un grain de poivre ou d’un grain de  
génievre ordinaire , Vertes lorsqu’elles sont nouvelles,  
& noires lorsqu’elles sont mûres ; elles contiennent de  
petites graines noires, rondes & luisantes. Cette plan-  
te croît en Italie & dans les parties méridionales de la  
France. Je ne lui cannois aucune vertu particuliere.  
RaY , saist. *filant.*

CACUMEN, ἄκρον, le sommet ou l’extrémité en géné-  
ral d’une chose. Voyez *Acron.*

CAD

CADAVER , νεκρόν , *Cadavre.*

CADEL A VAN ACU, eEpece de ricin qui croît au  
Bresil, fleurit & porte fruit deux-fois l’an, en Janvier  
& en Juillet.

Ses feuilles broyées & prifes dans l'eau font purgatives.  
Elles guériront la morsure du serpent appelle *Cobra Ca-  
pella* , si on les réduit en poudre & que l’on mette de  
cette poudre siur la blessure. Mêlées avec les feuilles  
de *Pandi Av an acu*, les fleurs de *Schem Pariti* ( efpece  
d’alcead’Inde) & du miel, on aura un Uniment con-

CAD 1248

venable pour les pustules à la tête. Une semence de ce  
fruit broyée & prise dans de l’eau, est la dofe ordinai-  
re d’un purgatif. En général cet arbrisseau ressemble  
par fon fruit à trois coques, àu ricin, mais il en dissere  
a tons autrêS égards. RaY , *Hist. P lan si*

CADMIA, *Cadmie.* La meilleure espece de *cadmie* est  
celle de Chypre, qu’on appelle *botryitis :* fa fubstance  
est denste , plutôt légere que péfante, Ea superficie est  
en forme de grappe, fa couleur est cendrée au dehors,  
mais au dedans, lorfqulon la rompt, elle paroît érugi-  
neuse & cendrée. La meilleure après celle-là est d’une  
couleur d’azur à l’extérieur, blanche au dedans & par-  
semée de veines semblables à celles des onyx, qu’on  
tire des vieilles mines & qu’on appelle par cette rai-  
son *onychitis.* Il y a une autre espece de *cadmie* appel-  
lée *placitis;* elle est entourée de veines qui forment fur  
elle des ceintures ou zones, d’où lui vient le nom de  
*zonitis.* Il y en a encore une forte appellée *ostraelels ;  
sa* fubstance est spongieuse & ordinairement noire, &  
terreuse ou testacée au dehors; la blanche n’est bonne  
à rien.

Le *botryitis & Vonychitis* sirnt des ingrédiens convenables  
dans les remedes pour les yeux. Quant aux autres ef-  
peces, elles entrent dans les emplâtres ou parmi les  
poudres dont on se sert pour faire cicatrifer les ulce-  
res. La meilleure pour cet effet, est celle de Chypre,  
car celle qui vient de Macédoine , de Thrace & d’Ef.  
pagne, n’a prefque point dé vertu.

La cadmie est astringente, elle fait incarner les ulceres  
creux , elle déterge ceux qui *sofa* fanieux, c’est tm  
obstruant, un dessiccatif & un efcarrotique ; elle empê-  
che de croître les carnosités, elle fait cicatrifer les ul-  
ceres invétérés & malins, τὰ κακοήθη τῶν ἐλκῶν.

Il y a une autre sorte de *cadmie* qui est faite de la fuie qui  
s’attache aux parois & à la voute des fourneaux où l’on  
fond le cuivre. Ces fourneaux qui font de fer,-sort  
grands, & que les Ouvriers appellent *acestides* , font  
fermés par en haut, afin d’arrêter les corpusscules qui  
s’élevent du cuivre. Lorsque ces particules font en  
grande quantité , elles s’attachent des unes aux autres,  
fe durcissent & forment un corps, d’où proviennent  
jufqu’à trois especes de *cadmie.*

On a encore de la *cadmie* en faisant brûler la pyrite que  
l’on tire d’une montagne qui regarde la ville de Soll.  
On trouve dans cette montagne , pour ainsi dire, des  
veines de *chalcite,* de *mise,* de*fory*, de *mélantery,* de  
*coeruleum,* de *chrysocolla, de vitriol 8c* de *diphryges.* Il  
y en a qui disient qu’on trouve la *cadmie* dans des car-  
rieres ; mais ils prennent pour *cadmie* une pierre qui  
lui ressemble beaucoup, telle que celle de Cumes. Cet-  
te pierre n’a aucune vertu, & on la distingue de la *cad-  
mie* en ce qu’elle est plus légere, désagréable au gout,  
& résistante à la dent ; au lieu que la *cadmie* cede fa-  
cilement à l’effort de la dent & peut être broyée dans  
la bouche sans offenser : on peut encore reconnoître cel-  
le-ci par l’expérience suivante. La *cadmie* broyée dans  
du vinaigre & séchée au soleil, se remet en maffe ; au  
lieu que la pierre en question après avoir été ainsi pré-  
parée, ne reforme plus un corps. D’ailleurs la pierre  
de Cumes broyée & jettée dans le feu , pétille & fait  
une fumée qui ne diffère point de celle du feu même;

lieu que la *cadmie* ne produit point ce premier effet  
& rend une fumée jaunâtre, de la couleur du cuivre ,  
& s’éleve tortillée & bariolée comme un ruban. De  
plus, la pierre au sortir du feu & refroidie, n’a plus la  
même couleur & est devenue plus légere : maislacaà-  
*' mie* n’a fouffert aucune altération, à moins qu’on ne  
. l’ait lassée dans le feu plusieurs jours de fuite.

On tire encore de la *cadmie* des fourneaux où l’on tra-  
vaille l’argent : mais elle est blanche , légere & prese  
que fans vertu. On la brûle en la lassant couverte de  
charbon jufqu’à ce qu’elle Eoit transparente & qu’elle  
bouillonne comme les scories du fer, alors on l’éteint  
dans du vin Aminéen, à moins qu’on ne veuille s’en  
fervir pour le *psora* ou la galle ; en ce cas on l’éteint  
dans du vinaigre, Il y en a qui la broyent dans du vin  
au

1249 CAD

au sortir de dessus les charbons & qui la torréfient de-  
rechef dans un pot de terre neuf, où ils. la tiennent  
jusqu’à ce qu’elle ressemble à la pi erre-ponce ; ils la ti-  
rent de ce pot pour la broyer une feconde fois, & la  
torréfier une troisieme, réitérant ce procédé jusqu’à ce  
qu’elle foit entierement réduite en cendre, & que ses  
particules n’aient plus rien de leur aspérité , & ils s’en  
fervent en guife de *spodium* ou tuthie grife. On la lave  
en la broyant dans un mortier & en changeant Peau,  
jusqu’à ce qu’il ne paroisse plus d’ordures à soi surface.  
Alors on en fait des trochifques que l’on garde pour  
l’ssage. DIosCoRIDE , *Lib. V. cap.* 84.

On a donné le nom de *cadmie* à différentes chofes. Diosc  
coride entendoit pt r *naLada.* les récrémens du cuivre ,  
lorsqu’il est en fusion dans un fourneau. Galien a dé\*  
signé par ce mot deux fubstances, dont l’une prove-  
noit du cuivre & étoit la même que la *cadmie* de Diol-  
coride, & l’autre fe trouvoit dans l’Ifle de Chypre; il  
la distingue de la précédente par l’épithete depierreu-  
se, λιθώδης. Outre les *cadmies* factices de Diofcoride &  
de Galien , Pline fait mention d’une troisieme qu’il ap-  
pelle *lapis aerosus,* qui n’est, dit-il , autre chofe que la  
mine dont on retire le cuivre. Cette *cadmie* de Pline  
est peut-être la même que la *cadmie* pierreuste de Ga-  
lien. Ceux qui ont écrit des métaux & ceux qui les  
traVaillent, entendent par *cadmie* la pierre calaminai-  
re dont on fe sert dans le travail du cuivre. Les Alle-  
mands donnent le nom de *cadmie* au cobalt ; c’est  
pourquoi Agricola & les Ecrivains les plus modernes  
distinguent trois especes de *cadmie,* une métallique,  
une fossile, & une troisieme que l’on tire des four-  
neaux. Nous fuivrons ici cette division.

**La** *cadmie* métallique est une fubstance soffile qui con-  
tient quelques particules de cuivre, ou d’argent, ou  
de l'im & de l’autre, & il y en a de deux sortes. La  
premiere est la *cadmie* de Chypre; c’est une Assistance  
fossile ou plutôt la mine même du cuivre; on la trou-  
ve aussi en différentes contrées de l’Asie & de l'Italie,  
& c’est vraissemblablement la même que celle que Ga-  
lien dit venir de l’Ifle de Chypre , quoiqu’on ne life  
point dans cet Auteur qu’on en tirât du cuivre en la  
mettant en fusion. Cette efpece de *cadmie* nous est  
maintenant entierement inconnue ou du moins nous  
ne la distinguons pas des autres mines de cuivre. La  
feconde eEpece de *cadm-e* métallique ou le cobalt des  
Allemands, est une sisostance métallique dont on tire  
l’arsenic , ( voyez *Arscrelcum') lozaffera 8e Ϊ’encaustum  
caeruleum.*

Voici comment on reconnoîtra cette *cadmie* métallique  
dans les Auteurs.

*Cobaltum ,* Offic. *Cadmia metallica,* Worm. Musi 128.  
Charlt. Foss 51. Aldrov. Musi Metall. 256. Matth.  
1338. Kentm, 74. Woodw. Att. *ie.* P. lu p. 50. *Cadmia  
metallariis aliis, cobaltum metallicis,* Schw. 370. *Cad-  
miafosselis , ex qua praep. zaffera*, Woodw. Att. *Cobalt.*

**La** *cadmie* fossile d’Agricola , la *cadmie* pierreufe de  
Schroder . la pierre calaminaire de nos Droguistes ,  
**est** une fubstance fossile d’une consistance moyenne en-  
tre la pierre & la terre, de différentes couleurs, com-  
me pâle tirant fur le blanc , jaunâtre & d’un rouge noi-  
râtre. Cette derniere est pleine de petits globules Eer-  
rugineux , comme des grains de poivre , & parsemée  
de veines blanches. On en trouve en grande quantité  
en France, aux environs de Bourges, proche saumur  
dans l’Anjou, & dans plusieurs endroits de l'Angle-  
terre. Les autres viennent d’Allemagne, on les tire de  
la terre proche Aix la-Chapelle : mais l’aimant atti-  
rant la plus grande partie de la substance de ces *cad-  
mies,* il paroît qu’elles tiennent toutes de la nature de  
la mine defer. L’efpece de *cadmie* qui vient d’Aix-la-  
Chapelle , ou plutôt la *cadmie* fossile en général, étoit  
vraissemblablementinconnue des anciens, ou du moins  
ils ne s’en fervoient point en Medecine , car Diofco-

*Torne IL*

CAD tijô

ride & Galien n’en sont aucune mention. Quelques  
Medecins l'ordonnent maintenant pour dessécher les  
ulceres purulens & pour guérir les parties excoriées  
dans les enfans : on l'emploie ou seule en poudre fine  
ou mêlée dans les onguens. C’est un des ingrédiens de  
l’onguent ophthalmique de Renodot, & de l'emplâtre  
rouge dessicative appellée *manus Dei* , ainsi que de  
l’emplâtre styptlque de Charas.

La pierre calaminaire entre assez fréquemment dans **les**cérats dessicatifs & rafraîchissans. Réduite en poudre,  
on s’en sert dans les plaies & les ulceres, pour les *des-  
sécher* & les faire cicatriser. On dit que l’on s’est nou-  
vellement apperçu que la pierre calaminaire réduite  
en poudre très fine, fassoit l’office d’eficarrotique , **au**lieu qu’en poudre grossiere elle agit comme un dessic\*  
catif.

*Préparation de la pierre calaminaire.*

Prenez *une quantité quelconque de pierre calaminaire\**

Broyez-la sim un marbre dur avec de l’eau-rose.

Faites-la sécher jtssqu’à ce qu’elle Foit réduite dans une  
poudre impalpable, à mesi-lre qu’elle tombera en pe-  
tites gouttes de l'extrémité d’une spatule, fur une  
pierre de chaux. \*

On préparera de la même maniere la tuthie & toutes **les**autres substances dures, friables, de la même nature.

*Magistere de pierre calaminaire»*

Prenez *pierre calaminaire , quatre onces»*

Mettez-la en poudre fine en la broyant comme ci-dessus.

Enfermez cette poudre dans un matras & versez dessus\*

*de l’esprit descl, une livre.*

Laissez le tout en digestion au bain de sable pendant qua-  
rante-huit heures.

Filtrez la dissolution.

Précipitez le magistere avec l’efprit volatil d’urine.

Débarrassez-le de fon fel par différentes lotions.

Faites le sécher à loisir pour l'usiage.

Il est émétique & cathartique, & on s’en sert dans **les**mêmes occasions où l'on emploie les émétiques antla  
moniaux. Sa dose est depuis trois grains jufcqu’à sept.

*Calaminaire diaphorétique.*

Réduisez *quatre onces de pierre calaminaire en poudré,  
fine.*

Mettez-la dans un matras que vous placerez S0US une  
cheminée.

Versez deffus à plusieurs reprises une livre d’esprit de ni.»  
tre, trois ou quatre onces à chaque fois.

Couvrez le vâisieau & le laissez dans cet état pendant  
vingt-quatre heures.

Decantez la liqueur & la mettez dans une retorte.

Mettez la retorte au bain de fable.

Pouffez successivement la chaleur jusqu’au troisieme de.»  
gré.

KKkk

1251 C A,D

**Laissez le tout dans cet état jusqu’à ce qu’il ne vienne  
plus rien.**

Quand tout sera froid , tirez votre retorte & gardez ce  
qui y restera pour l’usage.

Il y a des Auteurs qui regardent cette préparation comme  
un excellent fudoriflque : mais il est de peu d’ufage.  
Sa dofe est depuis dix grains jufqu’à une demi-dragme.  
Si l’on en fait influer une.once dedans une demi-livre  
d’esprit de yin, on aura un collyre merVeilleux; on fe  
fervira de ce collyre en en faisant tomber quelques  
gouttes dans l’œil malade trois ou quatre fois par jour.  
Il y en a qui préparent un fort bon collyre d’ufie ma-  
niere beaucoup plus simple; ils éteignent un morceau  
de pierre calaminaire d’environ quatre onces, dix ou  
douze fois dans une livre de vin blanc. QUINCY.

*Cérat de pierre calaminaire, communément appellé cérat  
de Turner.*

Mettez la cire, le heure & l’huile dans un vaisteau con-  
vénable.

Faites fondre le tout sur un feu modéré.

Transfusiez à travers un linge dans un autre vaisseau.

Jetiez là-dessus peu à peu la poudre de pierre calaminaire,  
observant de remuer toujours le mélange , & de l'empê-  
cher de descendre au fond de la liqueur.

Continuez de remuer jufqu’à ce que le tout commence à  
*se* refroidir, & foit assez épais , pour qu’il n’y ait plus  
à craindre que la poudre foit précipitée par sim poids  
au fond du vaisseau.

Voici ce que Turner dit de ce cérat.

« Comme j’ai fait un grand nombre d’essais de ce cérat,  
« je me flate qu’on me croira en état de juger de fes  
« propriétés & de ses bons effets. Je les ai éprouvés dans  
« toutes les ulcérations & excoriations cutanées prove-  
« nantes soit d’échauboullures , foit de brûlures , foit  
« de blessures,ouégsatignures occasionnées par le prurit  
a d’humeurs sodées & acres. Je puis assurer, fans qulon  
« puisse m’accuser de prévention , qu’on s’en trouvera  
« aussi-bien, du moins dans toutes ces maladies sijper-  
α ficielles du corps, que de l’onguent de tuthie, du dia-  
« pompholyx , du nutritum , ou du dessiccatif rouge ,  
« de l’*album de calce,* du rosat, & de tous les remedes  
« épulotiques maintenant en ufage. C’est pourquoi je  
a le recommande à tous les Pratieiehs, & c’est la vue  
« seule du bien public qui m’y engage. Je senlhaiterois  
«que nos apothicaires en eussent toujours dans leurs  
a boutiques-, & qu’ils le distribuassent aux pauvres à un  
« prix modique , au lieu de leur baume de Lucatelli &  
« autres remedes auxquels ils attribuent mal-à-propos  
« la vertu de guérir les maladies enracinées de lapeau.

Je sai qu’on a contrefait lee cérat, & j’ai vu moi-même  
quelque composition assez femblable dans des pharma-  
cies particulieres : mais il n’y a que deux perfonnes au  
monde à qui j’aie jamais communiqué la maniere dont  
je le prépare pour mon propre ufage.

**Ce remede ainsi préparé est d’une bonne consistance; c’est**

CAD 12 J i

un vrai cérat dont on peut *se* siervir foit en emplâtre ,  
sioit en en-recouvrant une tente , il n’incommode point  
soit en s’attachant aux chairs, foit en s’écoulant, &en, *se*dissipant par la chaleur desparties ; il garde fa consis-  
tance , & produit des effets incroyables. Ceux qui l’em-  
.ployeront n’auront pas lieu de sic repentir , & j’efpere  
que l'expérience qu’ils en feront, leur prouvera que je  
n’ai rien dit de trop à fa louange. Tel est le remede  
dont j’ai parlé si souvent fous le nom de cérat depierre  
calaminaire. Je le publie aujourd’hui, & l’abandonne  
à sa fortune, pour contribuer autant qu’il est en moi,  
à l’accroissement dtl thréfot de la Chirurgie. Je fuis sûr  
que sa simplicité ne servira point de prétexte aux per-\*  
sonnes intelligentes, .pour en faire peu de cas ; si elles  
le négligent, ce ne fera pas assurément, parce que fon  
titre, & *sa* composition sont moins pompeux, que ceux  
de plusieurs autres remedes , & parce que ce n’est  
point un tétrapharmaque. TURNER.

Quoique Turner *se* donne pour l’inventeur de ce cérat,  
je me souviens d’en avoir vu la préparation dans un  
ancien Auteur, Anglais, de Chirurgie.

La plus grande quantité de la pierre calaminaire *se* coh-  
fume à faire l’airain.

Voici la maniere dont il faut s’y prendre, felon Agri-  
cola.

Prenez *quelques morceaux du meilleur cuivre ,  
de la meilleure pierre calaminaire calcinée et ré-  
duite en poudre très-menue.*

Mettez le tout par lit dans de grands pots, dont chacun  
puisse contenir environ cinquante livres.

Il y en a qui ajoutent du verre, & d’autres qui substituent  
la *cadmie* des fourneaux à la *cadmie* fossile.

On mettra ces pots sur un fourneau à dôme, qu’ils soient  
foutenus sim des grilles placées dans le milieu du four-  
neau , de sorte qu’on puisse allumer le feu par-dessous.

Chaque fourneau doit être percé dans fa partie supérieu-  
re d’un trou rond , par lequel on entretiendra le feu &  
qulon couvrira d’une pierre.

Quand le mélange contenu dans les pots a été exposé à un  
très-grand feu , & tentl en fusion pendant huit ou neuf  
heures , il est changé en airain , & fa pésanteur spécifi-  
oue est fort augmentée ; cependant il *n’a* point encore  
la couleur d'lor.

Lorsque les pots feront refroidis , on les tirera du four-  
neau, & l’airain qui a alors la couleur de cendre blan-  
che, & qui est percé de trous comme la pierre ponce,  
fera remis en fusioft , & coulé dans un moule dont les  
côtés feront de pierre, & la distance ou profondeur pra-  
tiquée entre eux égale à l’épaisseur que l’on Voudra  
donner aux plaques d’airain qui feront alors d’une belle  
couleur jaune.

On battra enfuite fur l’enclume ces plaques pour les rén^  
dre par-tout unies.

*Autre maniere de faire P airain.*

*Prenez* un de ces vaisseaux dans lesquels on a coutume de  
faire fondre l’argent.

Enduisez-le à l’extérieur avec de la terre mêlée de limaiI.  
le de fer , & à l’intérieur avec du miel le plus pur.

*Prenez* de petites plaques de cuivre a peu près de la lar-  
geur d’tm doigt, & les enduisez du même miel.

**Saupoudrez-les ensilite de poudre très-fine depierre cala-**

i 253 CAD

minaire, de tartre cru, & de charbon fait de bois de til-  
leul, mêlés en quantités égales.

Jettez les plaques ainsi préparées dans le vaîffeau , que  
vous couvrirez d’une brique.

Enduisiez cettestirique comme le reste du vaisseau, & pra-  
tiquez dans fon milieu un trou affez large pour pouvoir  
introduire dans le vaîffeau une verge de fer avec la-  
quelle vous remuerez le métal , lorfqu’il fera en fu-  
sion.

Mettez enfuite ce vaisseau dans un fourneau tel que celui  
dont fe fervent les Affineurs.

Aussi-tôt que la pierre calaminaire commencera à *se* mê-  
**ler** avec le cuivre, il s’élevera une fumée rouge qui de-  
viendra enfuite moitié rouge, & moitié bleue, & enfin  
toute jaune, ce qui indiquera que le mélange est ache-  
**vé.**

On tirera alors le vaisseau,hors du fourneau, & le cuivre  
aura une belle couleur d’or.

**Le** cuivre se charge dans cette opération d’une grande  
quantité de pierre calaminaire; c’est à elle qu’il doit  
**un** tiers, ou tout au moins un quart de fon poids , &  
cependant il conferve sa ductilité ; car on peut le tirer  
en fils extremement menus, ou le réduire en le battant  
**en** feuilles fort minces.

On pratique maintenant à Bristol une maniere beaucoup  
meilleure , de faire l’airain ; je n’en fai pas exacte-  
ment le détail ; j’ai appris feulement qu’elle consiste  
particulierement à granuler le cuivre avec la pierre ca-  
laminaire , avant qu’il foit en fusion.

Dale sait mention de deux efpeces de pierre calaminaire  
qui ne paroissent différer, qu’en ce que l'une vient des  
montagnes de Mendip , & de quelques autres endroits  
de l’Angleterre, & l’autre de France.

On distinguera dans les Auteurs la premiere de cette fa-  
çon.

*Lapis calaminaris,* Offic.Mer. Pin. 211. Dougl. Ind. 50.  
Schrod. 348. *Cadmia soissilis , alias lapis Calaminaris ,*Worm. 128. Charlt Foss 51. *Cadmiafossilis->* Aldrov.  
Muf. Metal. 256. Worm. 128. Matth. *Cadmia lapis,***Cale.** Muf. 460. *Pierre .Calaminaire.*

**La** seconde est , «

*Calaminaris lapis Biturigum ,* ou *Cadmia fosselis* , Ind\*  
Med. 24. *Pierre Calaminaire du Berri.*

**Ily** a de deux efpeces de *cadmie* des fourneaux; la *cadmie*factice des Anciens , & la *cadmie* des Modernes , ou la  
tuthie de nos boutiques. Diofcoride , Galien & Pline  
n’entendent autre chofe par la premiere espece de *cad-  
mie* factice , que les récrémens de la mine de cuivre ,  
qui font emportés par Faction des foufflets fur le cui-  
vre en fusion , & qui s’attachent aux côtés du four-  
neau.

On distingue deux efpeces différentes de cette *cadmie ,*selon les différentes figures qu’elle forme en *se* réunit-  
fant en corps, & felon la finesse & la variété de fes cou-  
**leurs.**

L’espece la plus recherchée, dit Pline, est celle qui s’at-  
tache tout au bord du fourneau, & qui est aussi légere  
que les cendres du bois. La meilleure , mais non la  
plus fine est celle qui pend de la voute du fourneau , &  
qu’on appelle *botruodes ,* βοτρυώδης, à caufe de quelque  
ressemblance qu’elle a avec la grappe du raisin.Sa pesan-  
teur est moyenne entre celle de l’efpece précédente;  
& de l’efpece qui fuit, il y en a de deux couleurs ,  
l’une blanchâtre comme les cendres de bois , dont on  
ne fait aucun cas, & l’autre purpurine qu’on estime

CAD 1254

beaucoup. Cette espece de *cadmie* est cassante , & IeS  
Medecins s’en fervent souvent dans les maladies des  
yeux.

L’autre efpece s’attache aux côtés du fourneau , parce  
qu’elle est trop pesante pour s’élever au sommet, elle  
y forme proprement une croûte ; & l’on s’en fert pour  
emporter les cicatrices , ou effacer les marques qui  
restent après les plaies. Il y en à aussi de deux fortes >  
l’une marquetée de bleu, & l’autre rouge. La meil-  
leure *cadmie*, selon Pline, *se* tiroit des fourneaux de  
I.'lfle de Chypre : nous lisons encore dans cet Auteur,  
qu’on en trouve dans ceux où l’on travaille l'argent „  
mais plus légere , plus, blanche , & fort inférieure **en**qualité à celle qui provient du Cuivre. Galien assure que  
l’on faifoit avec une espece de pyrite de la *cadmie.*Mais toutes ces *cadmies* font maintenant inconnues **à**nos Droguistes, & il ne paroît pas qu’elles aient été  
plus connues aux Arabes , qui faisoient si peu decas dè  
toutes les sclbstances auxquelles les Anciens avoient  
donné le nom de *cadmie-,* & qu’on ne trouvoit que dans  
les fourneaux de l’Ifle de Chypre, qu’ils étendirentά  
fans balancer, ia même dénomination à d’autres fubf-  
tances ; d’od'il s’ensuivit une confusion d’autant plus  
grande , que quelques-uns de leur derniers Auteurs ,  
& quelques-uns de ceux qui ont écrit d’après eux,  
tâcherent d’appliquer à ces autres fubstances ce que les  
Anciens ont dit de la vraie *cadmie.* Aussi Avicenne at-  
tribue-t’il à la litharge d’argent tout ce qu’il a lû dans  
Dioscoride, de la *cadmie.*

**La** cuàzss des Modernes, la *cadmie* des fourneaux d’A-  
gricola , la tuthie de nos Droguistes, est un récrément  
de pierre calaminaire fondue avec le cuivre , & non de  
cuivre feul, comme celle des Anciens. On peut donc  
définir la tuthie officinale, une fublimation de pierre  
calaminaire fondue avec le cuivre, à la partie supérieu-  
re dtl fourneau, où elle fe met en masse en s’attachant  
& en formant autour des verges qui y font placées ,  
une croûte solide , qu’on en enleve enfuite par mor-  
ceaux, comme de l'écorce d’arbre, d’une couleur jau-  
nâtre au-dedans, polie , & sonore , d’un bleu cendré  
au-dehors , & parsemée, pour ainsi dire , de très-petits  
grains de la même substance.

Cette *cadmie* est peut-être la même choste que la tuthie des  
Arabes. Car on trouve dans Serapion la description  
d’une espece de tuthie qu’il dit être produite, & tirée  
des fourneaux dans lefquels on donne au cuivre une  
couleur jaune. Mais peut-être aussi qu’ils entendoient  
par-là la pierre calaminaire même.

On reconnaîtra de la maniere fuivante la *cadmie* des sour-  
neaux.

*Tutia,* Offic. Doregl. Ind. 92. *Lapistutia,* Woodw. Atsu  
**T. 2.P. 1.** p, 50. *Ca miasornaciaj* Gcoff. Prælect.I82.  
Schw. 370. Worm. Musi 134. Charlt. foss, 55. Agricole  
*Cadmia botrytis y* Aldrov. Musi Metall. *16. Cadmia  
Capnitis,* Kentm. 43. *Cadmitia factitia,* Schrod. 3.458.  
*Tuthie.* DaLe.

On compte la tutie entre les principaux remedes ophtaI-  
miques, elle déterge , & desseche fans acrimonie ; c’est  
pourquoi on la preEcrit avec Euccès dans les ulceres de  
la conjonctiνε, de la cornée, & des paupieres, ainsi que  
dans les demangeaisions des yeux, dans les ophthalmica  
inVétérées, dans l’écoulement inVolontaire des larmes,  
& dans les tumeurs fistulelsses.

On s’en siert rarement sans préparation ; pour s’en servir4on la fait chauffer rouge, & on l’éteint trois ou quatre  
fois dans de Peau rofe , enfuite on la broyé selon l’art;  
sijr le marbre ou le porphyre.

Prenez *de la tuthiepréparée s une demi-dragme tde /’oreille deseuris s de Peufraisc, et de Peau rrsa*

Mêlez le tout, & faites-en un collyre, *ou*KKkk ij

*UJs* CAD

Prenez *alogsuytrmy* T. chacm . d . u*tutbte preparee,* J ώ

*sucre blanc, une dragme t*

*vL.élLedeux, } de chacun βχ mees.*

Mettez-le tout en digestion au foleil pendant quarante  
jours, dans un vaisseau de verre bien fermé, &  
confervez cette liqueur fans la passer.

Vous vous en servirez en en distilant une petite quantité  
de tems en tems dans les yeux, *ou*

Prenez *de la tuthiepréparée, une dragme ,  
beurefrais s demi-once ,*

Faites un onguent dont vous appliquerez un peu auxan-  
gles des yeux, & au bord des paupieres.

Cette préparation est un des ingrédiens de l’onguent oph-  
thalmique de Charas.

*Onguent de tuthie..*

Prenez *de la tuthie préparée, deux onces ,  
de la pierre calaminaelre brûlée et éteinte deux ou  
trois sois dans de Peau de plan tvn, une once.*

Rédussez le tout en une poudre très-fine.

Ajoutez une livre & demie d’onguent roEat, & faites un  
onguent.

Nicolaus est le premier qui ait donné une préparation  
sc>us ce titre; on la trouve dans la Pharmacopée d’Auf-  
bourg. Mais elle est chargée d’une grande quantité  
d’ingrédiens inutiles , & ne differe presque en rien du  
*diapompholygos»* On l’introduisit dans la premiere édi-  
tion de la Pharmacopée du Collége de Londres, dans  
toute sion étendue , laissant seulement la liberté de  
substituer du lard à l’ôngüënt rofat. Lorsqu’on broye  
la tuthie , si la pierre dont on sie sert n’est pas extreme-  
ment dure , il s’en détachera une grande quantité de  
particules qui passeront dans le remede.

La tuthie entre assez rarement dans les ordonnances, & il  
s’en faut beaucoup que les Medecins en fassent aussi  
grand cas que le Peuple, QU INC Y.

Nos Droguistes ne favent aujourd’hui ce que c’est que le  
*pompholyx s 8c le spodus,* ou *spodium* de Dioscoride , &  
de Galien. Ils nous disent qu’il *se* fassoit de deux ma-  
nieres. La premiere, en réduisant le cuivre fondu en  
une poudre douce & blanche ; & l’autre en enlevant  
avec les foufflets ce qui peut être séparé de la *cadmie.*Diofcoride fait mention de deux especes de *pompholyx,*l’une à peu près de la couleur du cuivre, humide &  
grasse ; l’autre douce & sort blanche. Les Ouvriers en  
cuivre , ajoute-t-il, préparoient cette derniere espece  
en améliorant le cuivre ; ce qu’il faifoient en y jettant  
une plus grande quantité qu’à l’ordinaire de *cadmie ré-  
duite* en poudre : Mais Diofcoride entend-t-il par *cad-  
mie* de la mine nouvelle de cuivre, ou de la *cadmie*factice, dont on a déja parlé ? C’est ce qui est incertain.  
Quoiqu’il en Foit, il entend par *pompholyx*, la poussie-  
re fine , ou la fleur qui s’élevoit de ce mélange , & se  
mettoit en masse. On faifoit encore *lu pompholyx* avec  
de la *cadmie* feule ; pour cet effet on la coupoit parpe-  
tits morceaux, on la jettoit dans les fourneaux àl’em-  
bouchure des foufflets ; leur action en chaffoit les par-  
ties les plus fines, & les plus subtiles à la voute du  
fourneau ; & ce qui en étoit réfléchi s’appelloit *spon-  
dium.* Le *spodium* étoit plus noir, & plus peflant que le  
*pompholyx s* ilétoit chargé de terre, & d’autres ordu-  
res, enforte qu’on ne le regardoit, & qu’on n’en fai-  
l'oit gupres plus de cas que des ordures des boutiques ,  
& des fourneaux. On retrouveroit vraiffemblablement

CAD 1256

toutes ces substances dans les lieux où l’on fond beau-  
coup de cuivre rouge , ou de Chypre. Mais on n’eà  
trouve point aujourd’hui chez nos Droguistes.

Le *pompholyx* de nos boutiques , le *nil,* ou *nihil album* de  
quelques Auteurs, est une fine fleur blanche, ou une  
fuie qui s’attache au dome des fourneaux, ou au cou-  
vercle des creufets, dans lesquels on a fondu du cuivre  
avec de la pierre calaminaire. Il faut le choisir pur,  
fans aucun mélange , & il aura les mêmes vertus que  
la tuthie. Il dessédiera, & refferrera doucement, & fans  
acrimonie; il abforbera Pacreté rongeante des fluides,  
aussi passe-t-il pour un raffraîchissimt.

On s’en fert avec succès pour deffécher les ulceres chan-  
creux invétérés, & pour guérir les fluxions aux yeux.  
On en fait l’onguent de *diapompholyx.*

*Onguent de diapompholyx.*

Faites bouillir l’huile, & le Euc essemble jusqu’à ce qué  
ce dernier soit évaporé.

Faites fondre la cire dans cette même huile.

Quant au reste ajoutez-le fur le champ en poudre, ob-  
servant de remuer continuellement avec une spa-  
tule dé bois, jusqu’à ce que le tout soit froid, &  
en onguent;

On attribue cette préparation à Nicolaus , & elle a été  
admife dans la Pharmacopée d’Ausbourg , & dans la  
premiere édition de celle du Collége de Londres, sans  
autre addition que du mot *ni bel* à fon titre. Elle a souf-  
fert quelques altérations auxquelles nous nous fom-  
mes conformés dans la derniere édition ; mais ces alté-  
rations font peu importantes. On indique ce remede  
pour les ulceres muriatiques, chauds & inflammatoi-  
res; mais on s’en sert rarement aujourd’hui dans ces  
cas, & dans d’autres. QUINCY.

On voit par ce que nous avons dit ci-dessus , ce qüe c’est  
que le*spodos* oü*spodium* des Grecs. C’est une cendre,  
ou plutôt une fleur métallique impure, que l’on ramase  
Eoit dans les boutiques où l’on fiufoit le cuivre. Il ne  
différoit pas beaucoup *dupompholyx ;* cependant Pline  
en établit plusieurs genres; savoir le spode de cuivre,  
qui est le meilleur, celui de l’argent qu’il dit être ap-  
pellé *Laurosis,* de Laurium , montagne de PAttique,  
où il y avoit des mines d’argent ; celui de l’or , que  
l’on retiroit en purifiant l’or, & celui du plomb que  
Dloscoride recommande, après celui du cuivre d’E-  
gypte.

Le spode des Grecs étoit nuisible intérieurement ; c’est  
pourquoi on ne l’employoit qu’à l’extérieur. Les Ara-  
bes, outre ces Portes de spodes métalliques, abtssant  
du mot de *spode,* qui signifie de la cendre , en ontéta-  
bli ou sclbstitué d’autres ; savoir les cendres des plan-  
tes ou de quelques animaux : c’est ce que les Grecs ont  
appellé Antsspode, voyez *Antispoda.* Dioscoride en  
rapporte quelques-uns, comme les feuilles, les fleurs,  
& les bayes vertes de myrthe calcinées & lavées , les  
feuilles d’olivier fauvage, la colle de taureau, la laine  
grasse & rude mêlée avec de la poix ou du miel & brû-  
lée ; & autres de cette nature. Avicenne désigne par  
le nom *tabaseir,* la cendre de racine de canne’s brûlées;  
les Interpretes ont rendu le mot *tabas.rir* par celui de  
spode. Mais nous croyons que ce spode que l’on ne

*S2jo* C A D

nous apportoit qu’en petite quantité des Pays Orien-  
taux, étoit une espece de silcre encore impur & non  
raffiné ; & c’est ce que prouve par des argumens très-  
forts le savant Saumasse. C’est pourquoi il n’est pas  
furprenant que les Arabes & ceux qui les ont suivis ,  
aient donné tant d’éloges, à ce spode pris intérieure-  
**ment.**

Les Arabes avoient été trompés par la couleur de cen-  
dres & par le rapport des Marchands qui diEoient que  
cette poudre de couleur de cendres avoit été tirée des  
roseaux. C’est ce qui a sait qu’ils ont cru que c’étoit  
véritablement de la cendre de roseau.

Présentement la coutume s’est établie de *se* servir dans  
les boutiques des Apothicaires d’ivoire brûlé, à la pla-  
cedespode. GéoffRoY.

**Le** *spodium* métallique est ainsi caractérisé :

*Spodium graecorum, nilgryseum*, Ossic. *Spodium->* Matth.  
Ed. 1339. Aldr'ôv. Muf Metall. 16. *Spodium factt-  
tiiim , quidam cinerulem vocant* , Worm. Musi 135.  
*Spodos,* Kentm. 72. *Spodiosfactitia quibusaam cinerisu  
la,* Charlt. Foss 55. DaLE.

**CADUCUS,** ce seul mot pris substantivement, ou ajou-  
**té** au sijbstantif*morbus,* est fynonyme à épisopsaz. Voy.  
*Epilepsia.* CasTELLI.

CADUS , κάδος, peut être dérivé de χαδέὶν, qui signifie  
contenir ; ou du mot Hébreu *cad*, mefure dont il est  
fait mention dans la Bible, & que les Septante ren-  
dent par ὑδρία. C’est une mefure égale au *Metretes s*qui vaut environ quarante-deux pintes mesisre de Pa-  
ris. Pline rend par *Cadum Musti s Lib. XIV. cap.* 16.  
**ce** que Dioscoride appelle *Lib. V. pélpAw* γλευκους. On  
l’écrit quelquefois avec deux δ, comme on le voit  
dans Pollux *Lib. IX.* où cet Auteur dit que chez les  
Anciens άμφορεὑς , étoit fynonyme à κάδδὸς. Le même  
Auteur dit d’après Philochorus que ήμικαμφόριον est  
la même chofe que ήμικάδδιον.

*Cadus* étoit encore synonyme à κεράμιον. Hésychius dit,  
κα’δος ἐστι' κερα,μιον. Il dit aussi , κεράμ,ιον του ο'ινου ἢ ὓδατος  
σταμνίον, α un *ceramium* de vin ou d’eau, est la même  
« classe qu’un*flamnium.* Ainsi *cadus* est donc encore  
fynonyme à*flamnium.* ARBUTHNOT.

**C Æ C**

**CÆCILIA ,** Offic. Jonsi de Jlerp. 19. Aldrov. Hist.  
Serp. 243. *Caecilia typhlops*, Charlt. Exesu 36. *Caecilia  
typhlop*s *Graecis*,Raii Synop. A. 289. *Typhlops caeeilia ,*Mer. Pin. 208. Gesin. de Serp. 60. *Caecilia typhlinus  
Graecis. L’Anvoye.* DaLE.

C’est urt espece de serpent dont la morsure produit à peu  
près les mêmes effets que celle de la vipere , & qu’on  
traite de la même maniere.

Dale fait mention d’après Gefner d’urte thériaque pré-  
parée avec ce ferpent , & d’une eau thériacale qu’il  
donne pour un fudorifique dans la peste.

**CÆCUBUM** ou vieux vifi d’Aménie. ORIBase, *Med.  
Collect. Lib. IX. cap. 6.* Voyez *Aminaeum.*

**CÆCUM INTESTINUM.** L’on donne le nom de  
*caecum* à ce que Rufus d’Ephefe nommoit *appendicula  
caeci.* Les modernes ont divisé les gros intestins, quoi-  
qu’ils ne faffent qu’un canal continu en trois portions.  
**La** premiere qui est faite en forme de fac ou de po-  
che, se nomme le *cæcum.*

Ce n’est donc qu’un bout *d’intestin-,* comme une espece  
de fac arrondi, court & large, dont le fond est en bas ,  
& l’ouverture ou largeur en haut. Il est situé fous le  
rein droit & caché par la derniere circonvolution de  
*Vintestin ileum.* Sa longueur est environ de trois tra-  
vers de doigt plus ou moins. Son diametre a plus que  
le double de celui des *intestins* grêles.

On voit au travers de la tunique membraneuse ou corn-  
mune du *caecum,* trois bandes blanchâtres & ligamen-  
teisses fort adhérentes à cette tunique & à la tunique  
charnue. Une de ces bandes est couverte de l’attache

C Æ M 1258  
du mésocolon, & toutes trois partagent longitudinale-  
ment le *caecum* en trois parties plus ou moins égales.

Ces bandes fe réunifient toutes trois sur l’appendice ver-  
miforme , dont elles couvrent toute la convexité im-  
médiatementsous la tunique externe. Quoiqu’elles pa-  
rossent extérieurement ligamenteuses sur le *caecum*', el-  
les semt intérieurement composées de fibres charnues,  
qui accompagnent & fortifient les fibres longitudina-  
les de la tunique mufculeufe de cet *intestin.*

La tunique interne du *caecum* 'porte une espece de velou-  
té fort ras ou court, parfemé d’efpace en espace de la-  
cunes glanduleuses ou glarfdes folitaires plus larges  
que celles des,*intestins* grêles.

Ces lacunes ou follicules glanduleufes paroissent emme  
des grains de petite vérole applatis & enfoncés dans  
leur milieu. Quand on fouffle d’une certaine maniere  
par un tuyau dans ces lacunes, fans les toucher avec  
ce tuyau , le vent sejuleve le foUicule & le sait paraître  
comme une petite calotte percée au milieu de la con-  
vexité. WfNsLow. Voyez *Intestina.*

C Æ M

CÆMENTUM, *Ciment.* Les Architectes ont donné  
ce nom à une substance que l’on met entre les pier-  
res des bâtimens pour les lier & les fixer. Les Ouvriers  
donnent le mêm^ nom à la pâte ou matiere ténace dont  
ils ste servent pour joindre un corps à un autre. En un  
mot tous les Artistes ont chacun leur *riment* différent,  
& préparé de la maniere qui convient à l’emploi qu’ils  
en veulent faire, mais le détail en est étranger à notre  
but.

Quelques Auteurs donnent le nom de *ciment* à la matiere  
dont les Chymistes *se servent* pour luter leurs vaiffeaux;  
mais cette silbstance étant plus connue fous le nom de  
lut, voyez l'Article *Lutum. . .*

Il me reste à considérer le *ciment* dont fe servent les Mé-  
tallurgistes & les Effayeurs de métaux , car c’est par  
scm moyen que *se* fait la calcination *cirnentatoire ,*comme ils l’appellent. On prépare ce *ciment* avec la  
poudre de brique la plus rouge , le fafran de mars, le  
fafrande Venus, l’alun de plume, le vitriol, le fel,  
la fangüine, le nitre, le foufre, le sel ammoniac, le *sei*gemme & quelques autres ingrédiens. On répand cet-  
te poudre, ou feche, ou humectée avec du vinaigre, de  
l’urine ou quelqu’autre liqueur de la même nature silr  
des plaques de métal, foit pour les corroder, foit pour  
les dépurer ou pour les exalter. On enferme ces pla-  
ques de métal avec le *ciment* dans une boîte ou dans un  
pot appelle de fon usage le *cimentatoire.* On se sert aussi  
d’un creuset pour la même chofe. On met ce vaisseau  
bien couvert siir un feu qui ne doit point être d’un de-  
gré à faire fondre le métal, mais feulement à mettre les  
fels corrosifs en action, afin d’emporter par leur moyen  
les métaux dont on veut purger les plaques.

D’où il est évident que les différens fels font tous pro-  
pres pour faire des *ciments ,* j’erttens ceux qui font  
d’une nature à agir en qualité de menstrue sur le mé-  
tal qu’il est question de ronger & de séparer du reste  
de la ma(Te, fur laquelle ils ne doivent produire aucun  
autre effet. On *se* Eert de *ciment* pour la dépuration  
des métaux les plus riches. On a donné le nom de ci-  
*ment* royal à celui qu’on emploie pour dépurer l'or ,  
parce qu’il détruit tous les autres métaux excepté l’or  
seul.

Voici la maniere de préparer le *ciment* ordinaire, seloîl  
la Pharmacopée de Slehroder.

Prenez *de la. brique en poudre , huit onces y  
dufel commun préparé ) quatre onces ,  
du nitre i* a *de chacun une demel*

*du verd-de-gris s* S *°nce.*

Mêlez le tout.

Beguin dqnne dans sion *Tyrocinium Chymicum* une recetté  
pour dépurer l’argent du cuivre, sous le nom de *Cae-  
mentum vulgare t* & qui contient précisément les mê\*

«

12 59 C Æ M

mes ingrédiens que celle que nous venons de donner,  
à une addition près de deux onces' de vitriol blanc.  
Stanl donne dans ses Opufcules une exposition mer-  
veilleuse de la maniere dont les *dmens* agiffent silr l’or.  
« Lolaque l’or , dit-il, est adultéré par le mélange  
a d’autres métaux , surtout de l’argent , quoiqu’en  
« très-petite quantité, on agit si puiffamment sim cette  
« maffe par l’addition de fels corrosifs réduits en une esc  
« pece de vapeur par l’influence du feu, que les parti-  
« culés du métal hétérogene font rongées, tandis que  
« celles de l’or demeurent parfaitement intactes, d’où  
« il arrive que le tissu dt la maffe entiere est deventl si  
« poreux, que si la quantité de métal étranger avoit  
« été un peu plus considérable, ce qui feroit resté de la  
« masse après l’action des fels, auroit été fuffifamment  
« friable. Pour cette dépuration on choisit le nitre avec  
« les fubstances propres à dégager sim esprit acide de  
« stes parties alcalines, afin que l’esprit puisse agir sur  
« l’argent ou le cuivre mêlé avec l’or, &le ronger. Or  
« les substances propres à dégager l’efprit acide /font  
« la brique réduite en poudre , le bol& le vitriol, au-  
« quel on ajoute quelquefois un peu de verd-de-gris ,  
« d’autres fois de la fanguine ou du siïfran de mars :  
« mais le but principal de cette addition est beaucoup  
« moins de rendre la corrosion plus prompte , que de  
« relever la couleur de l’or. Afin^que ce procédé fe  
« fasse avec plus de succès, il est à propos de dispofer  
« l’or à la réception des particules corrosives. Pour cet  
« effet il faut le battre & le réduire en petites plaques  
« minces, capables d’être pénétrées promptement par  
« la vapeur dont l’action ne peut d’dle-même fe transi-  
a mettre fort loin. »

Il faut obferver que beaucoup de persimnes défaprou-  
vent maintenant Fustige des *dmens* dans la dépuration  
de l’or, parce qu’il arrive ordinairement qu’ils empor-  
tent avec eux un peu de ce métal précieux. La rasson de  
cet effet est , felon toute apparence , que le nitre a  
quelque quantité de sel commun qui est le menstrue  
de l’or.

Il est évident que *cimenter* c’est la même chose que stra-  
tifier, c’est-à-dire, exposer pendant quelque tems au  
feu un corps métallique avec le *riment,* lit fur lit.  
D’où l’on voit pourquoi la *cementation* est appellée  
calcination corrosive. On entend aussi par ce que nous  
avons dit, pourquoi l’on donne le nom de *cementation*à l’opération par laquelle l’antimoine mêlé avec le ni-  
tre & broyé, est calciné pour en obtenir le foie d’anti-  
moine, & pourquoi Kircher affure , dans fon Monde  
souterrain, que le siïfran de mars *se* prépare par *cemen-  
tation,* puisque dans ce dernier procédé on met le fer  
lit sur lit avec une pâte faite de chaux vive & d’urine ,  
& qu’on calcine le tout dans un vaifleau *dmentatoire.***BIEGER.**

C Æ R

**CÆRULEUM ou CYANUS. Voyez** *CyantL.*

C Æ S

CÆSALPINA. C’est le nom que le Pere Plumier a  
donné à une plante qu’il découvrit dans l’Amérique ,  
en mémoire d’André Cæsalpin, célebre Botaniste, &  
un des premiers Ecrivains sur la maniere de réduire  
les plantes en différentes classes.

Cette plante n’a point de nom dans notre langue.

Voici fes caracteres.

Sa fleur est d’une figure anomale ; elle n’est composée  
que d’une feule feuille divisée en quatre fegmens iné-  
gaux : fa partie supérieure est large, & concave com-  
me une cuilliere : de sim fond s’éleve un pistil au milieu  
de plusieurs étamines recourbées: ce pistil dégénereen  
une gousse qui contient desfemences oblongues.

Nous ne connaissons qu’une efpece de *Caesalpina.* Voici  
comment on la reconnoîtra dans les Auteurs.

*Caesaljana pollphylla, aculeis horrida s* Plum. Nov. Gen.  
On né lui attribue aucune propriété médicinasie que je sa-  
che. MILLER , *Dictionn.*

*G Æ* S 1260

CÆSARÈA SECTIO; *Opération Césarienne,* Les  
Medecins n’entendent autre choEe par *Fopération Cé-  
sarienne,* qu’une opération chirurgicale, par laquelle un  
fœtus qui ne peut venir au monde par le passage ordinai-  
re & naturel, & qui ne peut être ni expulsé, ni extrait  
par les fécours de l’Art , foit que la mere & le fœtus  
foient encore vivans, foit que l’un ou l’autre foit mort;  
par laquelle , dis-je, un fœtus est tiré du ventre de la  
mere par une incision faite à propos, & avec adresse &  
prudence, dans le dessein de fauver la vie à tous les  
deux, ou à l’un ou l’autre. Quelques Auteurs donnent  
à cette opération le nom d’*usterotomia* ou *d’uflcrotomo-  
tochia s* quoiqu’ils ne fe trouvent ni l’un ni l’autre dans  
les écrits des Medecins Grecs. Pour rendre odieuse  
*F opération Césarienne ,* on nous dit que la plupart des  
Medecins & des Chirurgiens les plus intelligens& les  
plus habiles en ont traité la pratique comme cruelle &  
peu sûre, & l'ont absolument condamnée, comméfili-  
vie d’une mort infaillible. Entre les Auteurs opposés  
à cette opération , on en cite, comme ennemis jurés,  
Ambroife Paré, Guillemeau, Rolfincius , Hoorn,  
Mauriceau, Solingen, & autres. Mais après avoir  
feuilleté avec foin les ouvrages de ces Auteurs, on n’y  
trouve autre choEe, sinon qu’ils ont desapprouvé *l’opé-  
ration Césarienne* dans certains cas dangereux; comme  
lorsqu’il est question de tirer le fœtus par l’incision de  
la matrice de la mere lorfqd'il est encore vivant. Dans  
ce cas, & dans quelques autres également dangereux,  
les Auteurs que nous avons cités ci-dessus ont fait re-  
marquer les suites funestes que pouvoit avoir l’opéra-  
tion : mais aucun d’eux ne l’a condamnée indistincte-  
ment dans toute circonstance.\* Mais pour traiter cette  
matiere avec exactitude , je remaquerai trois cas dans  
lesquels *i’opération Césarienne* est nécessaire.

Le premier , lorsqu’une femme enceinte meurt, foit  
avant le tems fixé pour *sa* délivrance, surtout dans les  
derniers mois , lorsqu’il est à présumer que le fœtus est  
parfait & qu’il est vivant, ou lorsqu’une femme meurt  
en travail, ou qu’elle est emportée par une mort vio-  
lente, & qu’on s’apperçoit qu’on a de bonnes raifons  
de présumer que l’enfant vit encore dans fon sein.

Le Eecofid, lorsque la mere est vivante & le fœtus mort,  
mais en même-tems dans une situation si contraire à la  
naturelle, qu’il ne peut venir au monde de la maniere  
ordinaire, foit par les efforts de la mere , Eoit par les  
efforts & l’industrie de la Sage-Femme ou de l’Âccou-  
cheur ; car alors la vie de la mere est dans un danger  
presque évident.

Lé troisieme, lorsque la mere & le fœtus sont vivans,  
mais que le fœtus, situé comme dans le cas précédent,  
ne peut être ni expulsé de la maniere ordinaire par les  
efforts de la mere , ni tiré par les fecours de la Sage-  
Femme , enforte que la mere & le fœtus foient l’un &  
l’autre dans un danger presque évident de perdre la  
vie, à moins qu’on ne la leur conserve par *sopératiort  
Césarienne.*

Dans le premier cas , c’est-à-dire, lorsque la mere est  
morte, & que le fœtus est, felon toute apparence, en-  
core vivant, entre les premiers Medecins & Chirur-  
giens, je n’en trouve qu’un très-petit nombre, pour né  
pas dire que je n’en trouve aucun qui desapprouve l’o-  
pération ; car sans elle le fœtus auroit néceffairement  
le même fort que *sa* mere ; & comme dans ce cas les  
délais seroient extremement dangereux ; tous font  
d’accord non-seulement d’ouvrir la mere morte, mais  
encore de l’ouvrir le plus promptement qu’il serapossi-  
ble : car quoique Doleusnous apprenne, *Lib. IV. c. y.*de sian Encyclopédie , qu’il sentit remuer un fœtus  
dans le ventre de la mere un jour entier après fa mort ;  
cependant généralement parlant, le fœtus furvit peu de  
tems après sa mere. Nous avons plusieurs exemples  
non-feulement dans les siècles les plus éloignés, mais  
encore dans ces derniers tems, que l’operation faite,  
lorfque les circonstances que nous avons indiquées  
l’exigeoient, a plusieurs fois sauvé la vie à des ensans  
qu’on a tiré vivans du ventre de leur mere. Cette opé-

ιι6ι C Æ S

ration a conservé chez les anciens, Licas, celui dont  
Virgile a fait mention , Efculape , Scipion l'Africain,  
qui en reçut le nom de César ; Manlius, & , felon quel-  
ques Auteurs , l'Empereur Iules-Céfar ; dans cesder-  
nierstelus, Edouard VI. Roi d’Angleterre ; Sanctius,  
Roi de Navarre , & plusieurs autres dont les Historiens  
font mention , & qu’on appelle de la maniere dont ils  
sont nés , Caesarcsou *Caes.ones.* Lors donc que la mere est  
morte , ou qu’un Chirurgien s’apperçoit qu’elle est  
fur lp point de mourir , il. aura soin de tout préparer  
pour l’opération, afin qu’il soit en état de l’ouvrir anse  
si-tôt qu’elle sera expirée, & de garantir le fœtus du  
même fort, en lassant une incision cruciale à *F abdo-  
men* , comme dans les dissections ordinaires ; ou ce qui  
seroit plus prudent & plus sûr, & ce que quelques Au-  
teurs conseillent, en faisant une longue incision lon-  
gitudinale , & non une incision cruciale , de l’un & de  
l’autre coté, soit avec un rasoir, soit avec un scalpel,  
seins avoir aucun égard à la direction des fibres muscu-  
leuses , ou au cours des vaisseaux sanguins. L’opéra-  
tion peut être faire foit dans le lit, soit silr une table  
convenable.

Si le fœtus étoit tombé dans la cavité de l’abdomen,  
soit en conséquence d’une rupture de matrice , soit  
par quelque autre accident, il faut alors le tirer le plus  
promptement qu’il est possible ; & comme dans ces  
occasions le fœtus est ordinairement très-foible, il faut  
lui tenir fous le nez en gusse d’errhine, de Peau de la  
Reine de Hongrie, ou quelquelque autre liqueur de la  
même nature : on pourra aussi prendre dans sa bouche  
un peu d’eau-de-vie ou du vin , & souffler ou cette li-  
queur , ou sim haleine dans la bouche & dans les nari-  
nes du fœtus pour le ranimer. On liera à la maniere  
ordinaire le cordon ombilical ; & la Religion exi-  
ge qu’on baptife l’enfant fur le champ. Mais si le  
fœtus est renfermé dans la matrice, il faut procéder  
avec circonspection à l’ouverture du corps de la mere,  
tirer Pensant , couper le cordon ombilical, & em-  
ployer , s’il est encore vivant, les moyens convenables  
pour le ranimer, & le fortifier : cela fait, l’opération  
sera finie. Si le fœtus étoit logé dans la trompe de fal-  
lope, ou l’ovaire, comme il arrive quelquefois, on ou-  
vriroit d’abord l’abdomen , & l’on tireroit l’enfant  
avec circonspection , procédant du reste comme nous  
Pavons dit ci-dessus. Lorsqu’il est question d’une opé-  
ration aussi importare que *Fopération Césarienne, le*Chirurgienne peut prendre trop de précaution pour  
s’assurer que la mere n’est pas tombée en défaillance,  
mais qu’elle est réellement morte , de peur qu’il ne lui  
arrive, ainsi qu’on dit qu’il est arrivé à Véfale, d’ou-  
vrir témérairement une femme vivante. Il feroit très-  
prudent , après s’être convaincu que la mere est morte,  
en observant s’il y a quelque mouvement, ou s’il n’y  
en a point dans les membres, furtout vers le cœur,  
dans les arteres & aux poumons ; il feroit, dis-je, très-  
prudent de s’appuyer du témoignage des assistans, & de  
prendre leur avis fin la nécessité de l’opération , avant  
que de l’entreprendre ; quoique nous n’ayons presque  
aucun exemple de mere qui ait donné des signes de vie  
dans l’opération., après avoir été prisie pour morte  
avant que de la commencer. Ceux à qui ce malheur est  
arrivé, & ceux à qui il pourra arriver dans la stlite , car  
il est possible, auront tort de sie regarder comme cou-  
pables d’homicide, s’ils ont bien pris leurs mesiures  
pour s’assurer que la personne silr laquelle ils opéraient  
étoit morte. Quoiqu’il en soit de la mere , leur dessein  
étoit de sauver Pensant ; & cette action découle non-  
seulement d’un principe d’humanité , mais est encore  
autorisée par les lois. Dans ce cas déplorable , s’il *res-  
toit* la moindre lueur d’espérance ; l’operation faite  
par une simple incision longitudinale d’un côté, le  
Chirurgien ne manquera pas de faire à la blessure la  
future Ordinaire , & de la traiter avec toute l’in-  
dustrie dont il fera capable ; car il est arrivé que des  
personnes vivantes qui s’étoient soumises volontaire-  
ment à cette extraction extraordinaire du fœtus, en

C *Æ* S iiÿi

Font heureusement réchappées. Cependant', quôlqlté  
l’Opérateur doive *se* déterminer à l’incision ave'c ciY-  
conspection , il n’est pas moins Vrai qu’il est’contrai’st  
de *sc* déterminer promptement ; car pour peu que la  
crainte de tuer la meTe catsse de délai , le fœtus périra,  
& c’est en Vain qu’on fera l’opération. Il y en a qui  
condamnent absolument cette pratique , par la raison ,  
disent-ils, qu’il est fort incertain que Pensant fùrvÎVe à  
la mere, & qu’il est très-inutile, pout me servir de  
leurs propres termes, de troubler les gens après leur  
mort. JlaVoue qu’il est très-difficile de déterminer pp-  
sitivem’ent si le fœtus est mort ou vivant, & conséquem-  
ment que *Vopération Césarienne* fe fera quelquefois inu-  
tilement : mais je crois qu’il Vaut mieux aVoir ouVert  
infructueusement mille meres après leur mort , que  
d’aVoir laissé périr un seul enfant , faute de les avoir  
otiVertes.

En général, mon aVÎs est que l’on susse l’opération le plu-  
tôt qu’il fera possible , fur toutes les femmes qui mous-  
ront, foit dans les douleurs de l’accouchement, foit  
un peu auparaVant d’accoucher, premierement & prin-.  
cipalement pour fauVer la Vie au fœtus , lui procurer  
le batême, & le fauvèr de la mort éternelle : feconde-  
ment, pour l’instruction des Medecins, des Chirur-  
giens & des Sages-femmes qui seront alors à portée de  
connoître la figure , l’étendue & la structure .de la ma-  
trice dans les femmes grosses, la situation du fœtus,  
l’état des membranes, la disposition de Parti ere-faix,  
*& sa* connexion aVec la matrice; connoissances qui leur  
sentiront beaucoup lorsqu’il *sera* question de donner  
du stecours à celles qui se trotiVeront dans de pareilles  
circonstances. Troisiemement, enfin,selonDeVenter,  
afin de connoître si c’est à la mal-adresse de la Sage-  
Femme ou de PAccoucheur qu’il faut attribuer la mort  
de la mere, ou à quelque autre cause, & les punir ou  
les abfoudrc felon ce qui en sera. Il est donc important  
de ne pas différer l’opération sur une femme qui meurt  
dans cet état, il feroit très-lmprudent de l’enterrer  
avec le fœtus dans fon sein , comme on ne fait que  
trop fouvent ; car il peut arriver que llqnfant vive long-  
tems après la mort de *sa* mere : or il est inhumain ,  
barbare, & contraire aux lois du Christianisme & de  
la nature d’enterrer un enfant tout vivant , quoique  
dans le fein de *sa* mere. Il feroit donc à propos, je  
ne dis pas parmi les Chrétiens , mais chez tous les  
peuples qui ont quelque ombre d’humanité & de  
commisération , que ceux qui gouvernent enjoignise  
Eent par les lois & sous des peines les plus séveres  
d’ouvrir toutes les femmes qui mourront pendant  
leur groffeffe , avant que de les enterrer, & que  
cette ouverture foit faite immédiatement après la  
mort de la mere , & par des Medecins & des Chi-  
rurgiens habiles, de peur que cette opération , ou  
ne fe faisant point du tout, ou se faisiant mal, ou  
*se* faisant trop tard, l’enfant ne périffe avec fa me-  
re ; car dans ce cas, il seroit vrai de dire que l’en-  
fant a été réellement alsassiné , felon cette loi im-  
muable & éternelle de la nature, *c’est tuer que de ne  
pas conscrver la vie lorscqu’on le peut.* Les premiers Rois  
des Romains , qui n’avoient pas le bonheur d’être  
éclairés, comme nous , du flambeau de la révélation ,  
furent toutefois touchés de la plus forte commifera-  
tion , pour les enfans qui se trouvoient dans cet état,  
ils firent en leur faveur une loi appellée *lexRegsia >* loi  
Royale , & qui mériteroit l’épithete de chrétienne &  
divine , pat laquelle il étoit défendtl fous peine de mort  
d’enterrer une femme morte pendant fa groffeffe.; fans  
avoir fait auparavant l’extraction du fœtus , par la rai-  
fon , dit la loi, que ceux qui *se* conduiront autrement,  
semblent *se* rendre coupables de la mort de Pensant.  
Or l'intention de cette loi étoit apparemment que 1 ’o-  
pération *se* fît, lorsqu’elle pouvoir être de quelque uti-  
lité, c’est-à-dire, immédiatement après la mort de la  
mere; car nous stavons par expérience que le fœtus ne  
lui furvit pas long-tems. Quoique prefque tous les Ju-  
risconsultes reconnaissent l'équité & la fainteté de çet-

1263 C Æ S

te loi : cependant il est arrivé, par je ne fai quelle fa-  
talité, qu’il n’en est presque point question de notre  
tems, & qu’elle est aussi négligée par les chrétiens ,  
que s’ils étaient des Barbares, ou qu’elle n’existât pas.  
Hildanus nous apprend à la vérité que dans sem pays ,  
c’est-à dire en Susse, on llobservoit avec affez d’exac-  
titude : mais les autres peuples , selon ce qu’on m’en a  
dit ou ce que j’en ai lu , ne *se* font aucun fcrupule  
d’enterrer les femmes mortes , pendant leur grofl'effe,  
sans en avoir fait l'ouverture. Les Princes & les Ma-  
gistrats punissent à la vérité les femmes de mauvaife  
vie , convaincues d’avoir laissé périr leurs enfans , fau-  
te d’avoir fait la ligature au cordon ombilical ou .par  
quelqulautrp négligence; & cette sévérité , felon moi,  
n’est point" déplacée , je n’en suis que d’autant plus  
furpris de l’impunité qu’ils accordent à ceux qui laise  
fent périr dans le Eein de la mere un enfant qu’ils au-  
roient pu fauver ; car il y a homicide de part & d’au-  
tre, le crime est le mçrne de l'un & de l’autre côté.  
Mauriceau raconte à ce propos , Obfervation 345.

' qu’tm homme ne voulut jamais souffrir qn’on ouvrît  
fa fille morte fans avoir été accouchée , & occasionna  
volontairement la mort de l'enfant; crime, ajoute cet  
Auteur, qui méritoit d’être séverementpuni. Il m’est  
arrivé la même chofe à Helmstadt ; un homme ne vou-  
lut jamais permettre que j’ouvrisse *sa* sieur, & il me  
menaça d’un coup de pistolet, si j’entrois chez lui dans  
ce dessein ; & l'enfant qu’elle portoit dans l'on fein y  
périt. Je n’imagine pas qu’un Légiflateur s’avilît &  
fît quelque chofe au-dessous de fa dignité , en prenant  
des précautions conVenables & en donnant des ordres  
séveres , pour qu’aucune femme morte foit avant que  
d’entrer en travail, soit pendant le travail, ne fût en-  
tcrrée, Eans avoir été ouverte : mais passons au second  
cas.

Lorsque la mere est vicante & le fœtus mort, sans qu’il y  
ait espérance qu’il vienne ou qu’on puisse l’extraire par  
le passage naturel, comme cela est assez ordinaire en  
pareil cas , lorsqu’on a des indications que l’enfant est  
engagé dans lqs trompes de Fallope ou l’ovaire , qu’il  
est tombé dans la cavité de l'abdomen ou qu’il est ren-  
fermé dans une espece d’hernie hors du ventre ; cas  
dont on trouVe un exemple dans Sennert & dans Hil-  
danus; lorfque le passage est obstrué par un calus, un  
skirrhe ou une exostofe aux enVÎrons de la matrice &  
du Vagin, ou lolssqu’il y a étroitesse dans les parties  
naturelles, causée Eoit par une coalition incurable du  
vagin , ou par un calus ou par défaut de conformation  
dans les os pubis , ce qui *fe rencontre* fouvent dans les  
femmes d’une stature naine ; lorfque dans ces conionc-  
tures le fœtus ne peut être expulsé & que la violence  
des douleurs, oti les convulsions, ou une grande hé-  
morrhagie, ou quelqu’autre accident considérable ont  
épuisé les forces de la malade, & mis conséquemment  
sa vie en danger ; j’estime que *Vopération Césarienne*est abfolumcnt nécessaire pour Eauver la mere & l’en-  
fant, quoique les anciens ne Paient jamais prescrite, &  
que plusieurs d’entre les modernes l'aient condamnée  
Eur des persimnes Vivantes; car dans ces cas qui sirnt  
très-contraires à la nature, l’extraction parles passages  
ordinaires que Mauriceau conseille de tenter, avant  
d’en venir à l’*opération Césarienne ,* n’a point de lieu.  
Toutes les fois donc que l'extraction du fœtus par les  
voies naturelles ne sera pas possible, ce qui arrive prin-  
cipalement dans les circonstances que nous avons dé-  
taillées, l’incision au ventre est à la vérité unerestour-  
ce cruelle & dangereufe, mais c’est la seule qu’on ait  
pour délivrer la mere du fœtus & lui conferver la vie ;  
& cela n’est pas fans exemple. On trouve dans différens  
Auteurs plusieurs cas dans lefquels *F opération Césa-  
rienne* a réussi. Mauriceau a donc parlé contre la raifon  
& contre l'expérience, lorfqu’il a assuré que cette, opé-  
ration étoit toujours mortelle à la mere. Aussi est-il re-  
pris par la Motte, quoiqu’il ne fût point partifan de  
*Vopération Césarienne* & qu’il la rejettât avec raifon en  
plusieurs cas.

C Æ S ï 264

Cependant quoiqu’il y ait un grand nombre d’exemples  
de cette opération faite avec siuccès & quoiqu’il n’y ait  
qu’un très-petit nombre de cas qui l’exigent absolu-  
ment, lorsique la mere est morte & même lorsqu’elle  
est vivante comme ceux où la nature semble l’indi-  
quer elle-même, par exemple , lorsqu’il y a quelque  
tumeur, de la douleur ou un absicès dans une partie  
du ventre, à un côté de cette région, ou aux environs  
du nombril, toutes circonstances daris lesquelles l’opé -  
ration réussit ordinairement, ainsi que l’ont remarqué  
quelques Auteurs , parce qu’elle n’est fluvie d’aucune  
hémorrhagie , ou que celle qui la fuit n’est pas consi-  
dérable & qu’il arrive ordinairement alors, que le fœ-  
tus est engagé dans la trompe de Fallope, l’ovaire, ou  
qu’il est tombé dans la cavité de l'abdomen ; il y a *ce-  
pendant* de grancla Medecins & d’habiles Chirurgiens  
qui ne veulent-point entendre parler de cette pratique,  
qui la rejettent & qui la condamnent comme barbare,  
destructive & toujours fatale à la mere, furtout lorf-  
que le fœtus est dans la matrice & qu’il ne paroît point  
d’abscès. Les principaux antagonistes de *Vopération Cé-  
sarienne sont* Guillemeau, Mauriceau,Rolfincius & So-  
lingen, dont toute l’aversion pour cette opération ne  
vient que de ce qu’ils l'ont toujours vue suivie.de la  
mort de la mere;acéident qu’il falloir fouvent attribuer  
à d’autres causes. La plupart d’entre eux ne se sirnt  
fait aucune difficulté de traiter ceux qui confeilloient  
ou entreprenoient *Vopération Césarienne >* lorfque le  
fœtus est dans la matrice & qu’on ne découvre point  
d’abfcès, de gens fans connoissance & sans humanité :  
« à quoi bon, difoient-ils, ouvrir le ventre & l’utérus  
« au plus grand péril de la mere, lorfqtl’en sacrifiant  
« Pensant on peut la conferver en le tirant parla Voie  
« naturelle, foit avec la main , soit avec les instru-  
« mens. » Mais la raisim s’est réunie avec l’expérience  
des plus habiles Medecins & des plus grands Chirur-  
giens pour réfuter ces Auteurs. Rosset, Bauhin, Sen-  
nert, Hildanus, Fienus, Scultet, Scipio Mercurius,  
Roonhuyfen , Ruleau , Lancisi , Saviard , Joubcrt ,  
la Motte, Teichmeierus & d’autres nous assurent tous,  
qu’il est arrivé plusieurs fois à la mere de FurviVre à  
l’opération.

J’avouerai pourtant à cet égard que l’opération est extre-  
mement cruelle & hasardeuse pour elle, surtout lorsi  
qu’il faut tirer le fœtus de la matrice & qu’il ne paroît  
point d’abfcès : je ferois donc\*d’avis qu’on ne la fît  
point fans une nécessité absolue :mais il est décidé,  
tant par ce que nous avons déja dit, que par ce qui  
nous reste à dire, qu’il y a des cas où elle devient né-  
cessaire & où elle réussit. Gouey un des derniers Au-  
teurs de Chirurgie François, Rosset , Scipio Mercu-  
rius & Welfchius, ont prétendu même démontrer que  
*Vopération Césarienne reétoit* ni plus difficile, ni plus  
dangereufe que la lithotomie, & que ceux qui fe sen-  
toient de l’adresse & de l’habileté, devoient l’entre-  
prendre fréquemment; ce à quoi il les engagent par un  
grand nombre d’exemples. Quant à moi , je trouve  
trop de hardiesse dans cette opinion , & je penfe  
qu’il n’y faut venir que le plus rarement qulon pour-  
ra ; & en cela je fuis fondé fur de puissans raifon-  
nemens foutenus des observations de Paré, de Guil-  
lemeau, de Rolfincius, de Mauriceau & de Solingen,  
par lesquels il est constant que l’événement de l’opé-  
*ratsen Césarienne* est souvent malheureux, & qu’il y a  
toujours danger d’hémorrhagie excessive & de gangre-  
ne, sims compter les autres accidens qui aecompagnent  
les blessures de la matrice , surtout dans les femmes  
grosses, ainsi que Pa observé Celle il y a long-tems,  
*Lib. V. cap. su.* Mauriceau & d’autres Auteurs font,  
comme je l’ai déja dit , pour l’extraction du fœtus  
mort, par les passages naturels, soit avec les mains ,  
soit avec les instrumens, & ils préferent toujours ces  
moyens à une opération aussi dangereufe que la *Césa-  
rienne.* Je fuis entierement de leur opinion , & j’ap-  
prouve de bon cœur leur méthode, lorsqu’elle est pra-  
tiquable :

1265 C Æ S

tiquable : je ne puis que blâmer la témérité de ces  
Chirurgiens qui Ont hasardé l’ouverture du ventre,  
lorsqu’il étoit pofsible de tirer le fœtus par le Vagin,  
quoique le fuccès ait quelquefois couronné l’opéra-  
tion. Mais comme il fe présente de tems en tems des  
cas, tels que ceux que j’ai rapportés ci-dessus, dans les-  
quels il est impossible de tirer le fœtus par la Voie natu-  
relle & où fon séjour met la mere en danger de per-  
dre la Vie , je regarderois comme une action barbare  
& impie d’abandonner une malheureufe qui implore-  
roit notre assistance, ou qui dtl moins en auroit grand  
befoin, & j’estime que dans des cas extremes, il faut  
avoir recours aux remedes extremes. Tel étoit aussi  
le sentiment d’Hippocrate & de Celse, ces peres de la  
Medecine : il Vaut mieux, ont-ils dit, hafarderlun re-  
mede, que de n’en donner aucun , & laisser un malade  
fans fecours dans l’état le plus déplorable, au milieu  
des plus grands tourmens & s’acheminant à une mort  
inéVitable, lorsqu’on est fondé fur quelques exemples  
heureux à efperer fon fa lut. Je n’entreprendrai donc  
point de difculper ces Medeoins qui ayant été appelles  
auprès d’une femme en travail, comme nous listons  
dans SaViard, *Obs.erv.* 114. & qui trouvant que l’étroi-  
tesse des passages naturels rendoit l’expulsion du fœtus  
impossible , nloferent tenter l’opération & laisserent  
périr la mere & Pensant. Usait mention, *Cbscrv. 6q.*d’une femme qui demanda qu’on lui fît l’*opération Cé-  
sarienne* & qui ne put l’obtenir. Il y a des Praticiens ,  
comme Mauriceau, la Motte & d’autres, qui convien-  
neat qu’il y a des cas dans lesquels il est impossible  
de tirer le fœtus par le passage ordinaire, & qui con-  
feillent toutefois en pareils cas de fe reposer du tout  
fur la nature, plutôt que d’expofer la patiente à un si  
grand danger, par la raifon , disient-ils, que la nature  
trouVe quelquefois le moyen d’expulfer le fœtus putré-  
fié , foit par un abfcès au ventre , au nombril, à l'aine,  
soit au rectum, avec moins de péril qu’il n’y en auroit  
à ouvrir le Ventre. Je suis en cela de leur avis & je  
crois qu’il est à propos de laisser le fœtus dans la matri-  
ce , lorfqu’il y peut séjourner, sans mettre la mere dans  
un danger éminent de perdre la Vie, comme il arrive  
quelquefois. Mais lorfque le péril est pressant, lorfque  
le délai est homicide, je confeille de recourir au grand  
remede , & cela d’autant plus volontiers que le fuccès  
n’est pas une chofe impossible, & que la mort fans ce se-  
cours est quelquefois certaine.UnMedecin ne me parûît  
avoir rempli fes fonctions & satisfait à fa confcience,  
que quand il a fait auprès d’un malade tout ce qu’il ju-  
ge lui pouvoir être de quelque utilité, & qu’il fait  
avoir réussi en des occasions femblables; & il ne doit  
avoir aucun égard aux difcours que l’on pourra tenir  
de fes procédés , lorfque sa malade estime assez la Vie  
pour exiger de lui de tenter plutôt .un remede dou-  
teux, que de ne lui en donner aucun. J’en ai trouvé  
qui m’ont confessé n’aVoir eu d’autre raifon de ne point  
entreprendre l'opération, que le film de leur réputa-  
tion , qu’ils ne Vouloient point commettre atl juge-  
ment de gens qui ne décident ordinairement des cho-  
fes que par PéVcnement. Ce motif m’a paru bien fri-  
vole dans une affaire si sérieufe, & je crois qu’il est in-  
digne de tout honnête homme & beaucoup plus d’un  
chrétien, qui ne doit craindre qui que cé foit atl mon-  
de , lorfqu’il est question de faire sim devoir , de se  
laisser effrayer par la censilre du Vulgaire ou par les ca-  
lomnies des méchans. En tm mot, un Medecin ne doit  
rien omettre de ce qui tend à la conservation de fes  
malades en général, & en particulier d’une femme qui  
se trouVe avec moins de force dans l'état le plus vio-  
lent. La Motte même a fait plusieurs fois fur des fem-  
mes des opérations, & particulierement l'extraction du  
fœtus, malgré toute opppsition. Il lui est arrivé de fai-  
re faisir en pareil cas une femme par des hommes vi-  
goureux & de la délivrer malgré elle, de la maniere  
dont il lejugeoit à propos, d’un fœtus situé contre  
nature & dont il ne fallait point attendre l’expulsion  
par la nature. Si cet Accoucheur a cru ce procédé in-

*Tome II,*

C Æ S *laA*

nocent, pourquoi ne penferions-nous pas de même &  
nous ferions-nous fcrupule d’employer des moyens  
violens , & *Fopération Césarienne* même, s’il arrivoit  
qu’une femme refusât de fie soumettre â ce qu’un habi-  
le Medecin jugeroit nécessaire à fa conservation? Pour-  
roit-on lui favoir mauvais gré d’employer la force ,  
lorfqu’on refufera de *fe* rendre à la raifon. Quant à  
moi, je ne vois point pourquoi on le désapprouve-  
roit : à combien plus forte raifon doit-il porter ses se-  
cours à celles qui les demanderont!

Mais lorsqu’une somme fe présentera d’elle-même à lso->  
*péraelon Césarienne,* la premiere chose qu’on doit exa-  
miner , c’est si elle a des forces suffisantes pour la si-lp-  
porter. Si elle *se* trouvoit très-foible , si *ses* forces  
étoient perdues, si elle avoit les extrémités froides &  
si elle étoit dans une sueur de la même qualité , il y  
auroit à craindre qu’elle ne mourût peu après l’opéra-  
tion , & que les ignorans & les mal-intentionnés n’im-  
putaffent fa mort au Chirurgien. Alors il vaut mieux,  
felon Cesse , *Lib. V. cap.* 16. ne rien entreprendre que  
de passer pour l.lassassin d’une femme qui n’a été em-  
portée que par la violence de fa maladie. Alais une  
hemme a t’ellcdu courage; Y a-t il quelque apparence  
de la fauver, elle ou fon enfant, ou tous les deux : il  
faut en venir à l’opération fur le champ. Pour s’en  
promettre quelque fuccès, il faut favoir , 1°. Ce qui  
doit précéder l’opération. 2°. Comment elle se fait,  
3°. Ce qui la fuit.

Avant l’opération il faut tenir les instrumens convena-  
bles tous prêts ; ces instrumens font un bistouri droit  
qui ne fe ferme point, ou lesscapel, dont on fe fert  
communément dans les dissections anatomiques , ou  
un rafoir, ou l’un des instrumens obtus qu’on voit *Pl.  
V. du premier volume*, une paire de cifeaux» à pointe  
mousse, une aiguille courbe garnie de fils forts ou de  
ficelle, comme pour la gastroraphie, une oti deux  
éponges propres, du vin chaud ou quelque décoction  
vulnéraire chaude dans un vaisseau, avec l’appareil  
propre pour le bandage, ce qui consiste en linges, em-  
plâtres, compresses & bandes, fans oublier les remedes  
corroboratifs pour l’intérieur & ceux dont on pourroit  
avoir besoin , pour être aj pliqués aux narines ou à la  
bouche. Tout étant ainsi disposé , hors de la vue de la  
femme , on commencera par la faire uriner de peut  
que la vessie ne fe trouvât distendue & ne fut exposée  
au fcalpel ; enfuite on la placera dans une situation  
convenable, ou *sur* une table, ou fur un lit, ou dans  
le milieu d’une chambre fur le dos, enforte que l’accès  
foit libre & facile à tous les assistans, on lleneourage-  
ra par des difcours pieux, on lui couvrira le visiige afin  
qu’elle'ne fioit point effrayée par la vue des instru-  
mens; & si l'on n’aime mieux lui lier les jambes & les  
bras , on les lui fera tenir au moins par quatre perfon-  
nes robustes afin qu’elle foit immobile.

Alors le Chirurgien placé au côté de la femme de la ma-  
niere qui lui paroîtra le plus convenable, enfoncera  
fon bistouri droit au côté externe du mufcle droit,  
dans l’intervalle du nombril, & de l’éminence fupé-  
rieure antérieure de l’os ilium , en l’endroit où l’on a  
coutume de faire maintenant la ponction aux hydropi-  
ques, ( & cet endroit me paroît aussi le plus propre pour  
*F opération Césarienne :* ) il fera une incision droite , sé-  
parant d’abord la peau,& les chairs à peu près de la  
longueur de huit ou dix doigts ; il avancera enfuite en-  
tre les mtsscles obliques , & le muEcle trassverse; enfin  
il pénetrera jusqu’au péritoine avec la derniere circons-  
pection : ce qu’il doit observer alors *avec* beaucoup  
d’attention, c’est de ne faire qu’une très-petite ouvcr-  
ture, toujours avec le fcalpel , de crainte d’offenser  
quelques parties du dedans. Alors prenant un autre scal-  
pel dont la pointe est obtuse, & tel qu’on le *voit Plan-\*  
che V. dit premier Volume*, ou ses ciEeaux , il dilatera  
l’ouverture, ou s’il n’a pas à la main ces derniers insu  
trumens, ou qu’il ne juge pas à propos d’en multiplier  
le nombre , il introduira *ses* doigts par la blessure dans  
le ventre ; alors ils lui serviront de conducteur, & il fe

LL11

1267 C Æ S

servira du fcaIpel, ou des cifeaux pour aggrandir la  
blessure, jufqu’à ce qu’elle fiait sufflante pour l’extrac-  
tion du fœtus , prenant tous les foins possibles pour ne  
rien blesser au dedans ; ce à quoi l’on parVÎéndra aVec  
assez de sureté en obserVant tout ce que nous avons dit.  
Une ouVerture suffisirnte étant faite au Ventre, on exa-  
minerasoigneusement la situation de Pensant, & les  
lieux où il est engagé , s’il est hors de la matrice, &  
dans la caVÎté de *F abdomen s* comme il arrÎVe quelque-  
fois , on l’en tirera fur le champ aVec l’arriere-faix. S’il  
est situé dans la trompe de Fallope , ou dans lloVaire ,  
on ouVrira ces parties aVeccirconspection , & l’on fera  
l’extraction du fœtus & du placenta. Mais s’il arrive  
que le fœtus foit retenu dans la matrice , l’opération  
deVÎent beaucoup plus dangeretsse , parce qu’il est à  
craindre qu’il ne survienne une hémorrhagie excessiVe,  
ou que l’on n’offense trop la matrice, partie à laquelle  
on sait, preEque depuis qu’il y a des Medecins, que les  
blessures font très - pernicieuses surtout dans les fem-  
mes greffes. Cependant, comme l’extraction par les  
passages naturels est supposée impossible, on fera une  
incision à la matrice, & enfuite aux membranes du  
fœtus, & cette incision fera faite assez large pourl’ex-  
traction. Le fœtus & l’arriere-faix étant tirés, on enle-  
vera le fang extraVasé dans le Ventre aVec des éponges  
imprégnées de vin chaud, ou de quelques décoctions  
vulnéraires chaudes. Si l’effusion du fang étoit excessi-  
ve, on la réprimeroit aVec des linges trempés dans de  
l’esprit de νΐη bien rectifié & appliqués fur la blessure  
de la matrice. Il faudroit aussi comprimer les orifices  
des plus gros vaisseaux de la matrice divisés, avec les  
doigts contre le linge, jufqu’à ce que l’hémorrhagie  
Foit cessée, ou tout au moins fort diminuée. Voici le  
lieu de remarquer que les femmes peuvent perdre,  
foit pendant leur grossesse , foit immédiatement après,  
une grande quantité de fang, fansrifquer de perdre la  
vie. Le Chirurgien ne *se* laissera donc pas effrayer en  
pareil cas par une hémorrhagie, qui lui paroîtroitmê-  
me abondante ; surtout si la malade a consierVé du cou-  
rage, & des forces. Après qu’on aura accordé à la ma-  
lade un tems fuffifant pour reprendre fes esprits, & pour  
fe fortifier avec quelques potions corroboratives, on  
écartera doucement le linge de dessus la blessure , &  
l’on achevera de nettoyer le ventre avec les éponges.  
On ne coudra point les parties internes, ainsi que quel-  
ques Auteurs le prescrivent ; mais après une applica-  
tion de baume de copahu, ou de quelqu’autre fembla-  
ble, on abandonnera le foin de leur réunion à la nature :  
quant à la matrice, elle *se* resserrera peu à peu, les le-  
vres de la blessure s’approcheront, & la conglutina-  
tion se fera , si quelque caufe étrangere ne l’empêche.  
On coudra la plaie du ventre, & l’on y fera deux ou trois  
futures, de la maniere que nous aVons prefcrite pour  
les blessures de l’abdomen. Voyez PArticle *Abdomen.*On adaptera une tente , un tuyau ou une cannule d’tme  
grosseur considérable à la partie inférieure de la blessu-  
re ; car il est nécessaire de la tenir ouverte pour procu-  
rer une fortie aux humeurs nuisibles , engendrées par  
la blessure de la matrice, & qui fans cette sortie de-  
meureroient au dedans, de même que celles qui vien-  
nent des autres parties : mais à l’aide des injections ,  
telles que celles qu’on pratique dans les blessures de la  
poitrine & du bas ventre ; on acheVera de dessécher,  
& de faire cicatrifer les plaies intérieures. On fuiVra  
cette méthode, & l’on continuera les injections jufqu’à  
ce que la réunion soit parfaite, &que l’écoulement du  
pus , ou de quelqu’autre humeur , soit entierement  
cessé , ce qui sera une indication que les blessures inté-  
rieures sont guéries. Alors ayant coupé les fils de la  
plaie extérieure , & ôté la tente ou la cannule, on tra-  
vaillera à la cicatriser aVec des baumes vulnéraires,  
& des emplâtres agglutinantes. La plupart des Prati-  
ciens sont d’avis de coudre la plaie du ventre : mais  
après aVoir observé les choses par moi-même, & re-  
marqué que toutes les blessures étroites & longitudina-  
les de l’abdomen, n’ont ordinairement aucun befioin

C Æ S 1268

de sclture, & qu’elles font exceptées par les Chirur-  
giens les plus modernes, du nombre de celles où il faut  
employerl'aiguille ; parce qu’il est toujours commode  
de réunir & de retenir leurs leVres réunies, soit par des  
emplâtres conVenables , soit par un grand bandage; je  
penEe que la suture est inutile dans ces cas, & qu’il saut  
s’en tenir au bandage, observant seulement de l’appli-  
queraVec foin. Rousset nous assure que l’expérience lui  
a appris que la future n’étoit point alors nécessaire. Ce-  
pendant, si l’on jugeoit le bandage absolument insi-iffi-  
sant; il faudroit recourir à l’aiguille. Il y en a qui mar-  
quent avec de l’encre le lieu de l’incision fur la partie;  
de même que les endroits où les Eutures doiVent être  
faites ; mais comme ces traits fontbien-tôt effacés par  
l’effusion du fang, il ne sert à rien de les faire. Quant  
à la situation de la malade dans le lit après l'opération^  
la plupart des Auteurs veulent qu’elle fiait Couchée  
ccntinuellement si.ir le dos ; il me semble , quant à moi,  
que si la blessure est latérale , il Vaudroit mieux , s’il est  
possible, que la malade fût sur le côté blessé : cette situa-  
tion saVoriferoit non-seulement l’écoulement des hu-  
meurs nuisibles, engendrées intérieurement, par la blese  
ftire extérieure, mais encore l'agglutination des leVres  
de la plaie, avantage que l’on fe procurera plus facile-  
ment , si la fection est faite latéralement, que si c’est  
le milieu , où la partie antérieure du Ventre qui ait été  
ouVcrte. Rousset Veut encore que l’on introduise un  
pessaire creux dans la matrice, afin que le fang puisse  
en sortir aVec facilité. Quant au régime , & aux reme-  
des conVenables pour l’intérieur , le Medecin- n’en  
cherchera point d autres, que ceux qu’il a coutume de  
prefcrire dans les grandes blessures , & il les continue-  
ra jufqu’à ce que la guérison soit parfaite, ce qui arri-  
va à la malade de Lancisi, six femaines après l’opéra-  
tion.

Il est évident par tout ce que nous avons dit, que *Vopéra-  
tion Césarienne* est extremement dangereufe, surtout  
lorsqu’on est contraint de faire une grande ouverture  
à la matrice. Cependant, comme on a plusieurs exem-  
ples de meres confervéespar ce moyen , & qui auroient  
infailliblement péri, si on n’y avoit eu recours , & corn-  
me il est le feul auquel on puisse recourir avec quel-  
que fuccès, je crois qu’il vaut encore mieux en courir  
les dangers , que d’abandonnerune malade , & que de  
laisser dans l’attente cruelle d’une mort inévitable une  
malheureuse, à qui cependant la vie est quelquefois si  
chere qu’elle fe foumettroit aux plus cruels tourmens  
pour la conserver.

Je penfe en avoir assez dit jufqu’à présent, sur la ma-  
niere ordinaire de faire l’extraction du fœtus par  
*^opération Césarienne.* Mais il fe présente de tems  
en tems des cas particuliers dans lesquels il est possi-  
ble de tirer le fœtus en s’y prenant autrement, & qui  
méritent bien notre attention ; lors, par exemple,  
qu’il arrive qu’il ne peut venir par la voie naturelle ,  
ni être tiré avec la main , ou les instrument , & qu’il  
paroît une tumeur ou un abfcès en quelque partie du  
ventre, surtout aux environs du nombril, avec des dou-  
leurs plus ou moins aiguës, comme dans les cas rap-  
portés par Rousset, Bauhin , Hildanus, d’après Albu-  
casis, Alexander Benedictus , & autres, & dans celui  
de Cyprianus, célebre Medecin Allemand ; voyez sim  
*Episte de Hernia uterinâ,* ainsi que dans celui qui est  
décrit dans les Annales de l’Académie de9ulierspour  
l’année 1727. dans tous ces cas, il parut une tumeur &  
un abfcès au muscle droit proche le nombril, &àllou-  
verture de cette tumeur, on tira tous les os d’tmfœtus  
parfait, mais putréfié. J’ai les os d’tm de ces fœtus, &  
la mere vit encore.

J’estime que dans ces occasions le lieu le plus conVenable  
pour faire l’incision , est celui qui est indiqué par la na-  
turemême; car c’est pour l’ordinaire au-dessous de ce  
lieu qu’est situé le fœtus, & les humeurs corrompues  
qui caufent de si grandes douleurs à la mere. S’il arri-  
voit que l’abfcès fût déja percé , & si l’ouverture en  
étoit t-roppetite, il faut ainsi qu’en tout autre cas fem-

1269 G Æ S

blable, l’agrandir suffisamment , soit avec une fonde  
crenelée & le bistouri, soit avec le bistouri, otl les ci-  
seaux , ou le scalpel, qu’on voit *planche V. du premier  
Volume ,sig.* 3. & le doigt au lieu de la sonde. Il saut  
tirer avec les doigts ou avec une paire de pinces, les os  
qui subsisteront après la putréfaction des parties mol-  
les , & de toutes les matieres corrompues contenues  
dans l’abfcès, qu’il faut encore vtlider des humeurs dé-  
pravées, enfuite nettoyer llulcere avec les remedes con-  
venables , & travailler à la cicatrice avec les balfami-  
ques dont les habiles Chirurgiens se servent en pareil  
cas. Si la tumeur du ventre n’étoit point encore ou-  
verte ; mais si les douleurs, & les autres fâcheux fymp-  
tomes tourmentoient & affoibliffoient la malade ; d’ail-  
leurss’il paroiffoit au toucher qu’il y eût du pus dans  
la tumeur, ainsi que dans les abfcès ; pour finir les maux  
de la malade, il faudroit, après avoir confulté les plus  
habiles Praticiens, faire une incision fuffifamment lar-  
ge à la tumeur , tirer le fœtus , ou fes os si les chairs  
sont putréfiées, écarter tout ce qui est affecté de corrup-  
tion , déterger llulcere, & travailler à la cicatrice,  
comme nous avons dit plus haut. La future n’a point  
lieu dans tous ces cas , mais les plaies fe ferment peu à  
peu, & guérissent comme font les autres abfcès.

Si le fœtus étoit logé dans une certaine hernie de matri-  
ce , cas rare à la vérité , mais que Sennert& Hildanont  
toutefois rencontré ; il faudroit faire une incision fusse-  
famment large à l’hernie, ou tumeur même , & divi-  
fer d’abord les tégumens , enfuite la matrice , & enfin  
les membranes du fœtus. Cela fait, on tirera le fœtus,  
& l’arriere-faix de la matrice , qu’on replacera dans le  
ventre fur le champ , s’il est possible, ou quelques jours  
après, lorsqu’elle sera resserrée , & qu’elle sera deve-  
nue plus petite. Quant au reste de la cure, on *se* con-  
duira comme dans les cas précédons. Dans ceux qui  
semt rapportés par Scnnert,& par Hildan,le Chirurgien  
ne replaça pas l’uterus, mais il fit fur le champ la siltu-  
reàla peau ,’dloù il arriva que la matrice n’ayant pu  
être replacée dans la suite, la mere mourut un mois  
aprés l’opération , quoique Pensant fût vivant, & *se*portât bien. Il eut donc été plus à propos de, ne point  
faire de future, & de replacer la matrice dans le ventre  
quelques jours après l’opération , lorsqu’elle eût été  
resserrée & plus petite. En prenant cette précaution ,  
\ on eût peut-être conservé la vie à la mere.

Si les morceaux des os du fœtus corrompu tendoient à fe  
faire passage par le rectum , & par l'anus, ce qui arrive  
quelquefois, comme il est démontré, non-feulement  
parles cas que j’ai déja rapportés, mais encore par un  
autre qui arriva il y a quelques années , dans un Villa-  
ge circonvoisin ; alors il faudra tirer, foit avec un cro-  
chet, foit avec des tenettes, les efquilles qui ne sorti-  
ront pas d’elles-mêmes , & travailler à la guérifon de  
l’intestin avec des balfamiques. Ces cas n’ont pas un  
rapport bien exact à *Vopération Césarienne* ; mais s’ils  
feprésentent, je conseille au Chirurgien de lire & de  
comparer ce que les Auteurs que nous avons cités,  
ont écrit sifr cette matiere ; il fortira de leur lecture  
mieux instruit sur la diversité des cas, & silr la manie-  
re de les traiter.

En troisieme lieu, il faut avoir recours à *F opération Césa-  
rienne* , lorfque la mere & Pensant sont vivans, mais  
que des obstacles Insurmontables, comme un défaut  
de conformation des parties qui empêcheroit le Chi-  
rurgien d’introduire fa main dans la matrice, ne per-  
mettent ni lafortie, ni l’extraction du fœtus. Dans ces  
circonstances déplorables, la mere & Pensant périront  
infailliblement, si l’on n’en vient à l’opération. Il y a  
cependant plusieurs Chirurgiens & Medecins pusilla-  
nimes, qui fe laissant conduire par une compassion mal-  
entendue , ou de faux principes de religion , regardent  
*opération Césarienne s* même dans ces cas comme une  
impiété, quoiqu’il foit démontré qu’on peut en la fai-  
sant, conserver la vie au fœtus, ou à la mere, & quel-  
quefois à tous les deux. Il me paroît plus conforme à  
**la** prudence, & aux principes du christianssme, d’ufcr

CÆS iic'ô  
de ce moyen, tout dangereux qu’il est, que de détrule  
re à coup sûr & la mere & l’enfant, en ne s’en servant  
pas , surtout, s’il arrivoit que des Reines ou des Prin-  
cesses fussent dans le cas d’en avoir befôin. La paix  
d’un Etat, & lefalut d’un Peuple, dépendent quelque-  
fois de la naissance d’un enfant, faute de quoi on voit  
naître les guerres les plus cruelles, les Villes font rà  
vagées, les massons exposées au pillage, les habitans  
massacrés , & un Royaume boulversé. L’*opération Cé-  
sarienne* faite à propos eût prévenu tous ces malheurs ,  
en conservant ou la mere ou Pensant, ou tous les deuft.  
Si nous avions des idées justes des chôfes, nous rcgarde-  
tions comme des gens fans humanité, ou fans principes,  
les Medecins & les Chirurgiens qtfi différeroient, ou  
dissuâderoient l’opération, furtout dans les cas où les  
femmes elles-mêmes la demandent.

Mauriceau, cet habile Accoucheur, & cet ennemi déctà-  
ré de *d’opération Césarienne ,* fait toutefois l’histoire  
d’un fœtus préservé de la mort par ce moyen, quoique  
la mere ern-périt. Mais il est à préfitimer que si on  
n’y eût eu recours, il en eût couté la vie à la mere & à  
l’enfant. Or si l’on confulte les premieres notions de  
la raifon , on conclurra que, tout bien considéré, si  
vaut mieux sauver l’un que de perdre les deux. Lorsi-  
qu’on sie détermine à *s opération Césarienne t* il faut se  
conduire comme si la mere étoit vivante & le fœtus  
mort, observant feulement d’agir avec circonspec-  
tion, en ouvrant la matrice & les membranes de peur  
de blesser le fœtus.

Je n’ai jamais fait cette opération que fur des femmes  
mortes : mais je connois si parfaitement combien elle  
est dangereufe , que je ne conseillerai jamais d’en  
venir à cette extrémité, que dans le cas où il n’y aura  
pas le moindre efipoir de tirer le fœtus parles passages  
naturels. Mauriceau & d’autres ont supposé qu’il y  
ayoit des Medecins qui conseilloient *F opération Césa-  
rienne ,* même dans les cas où il étoit possible de tirer  
le fœtus par la voie ordinaire : mais il n’est pas vraisi-  
femblable qu’ils aient cru que cette supposition étoit  
réelle. En effet, à qui peut-il venir en pensée sérieu se-  
ment qu’un Medecin ou un Chirurgien prudens conseil.  
lent ou faffent fur une femme vivante une opération  
aussi dangereufe que la *Césarienne,* lorsqu’il y a moyen  
de tirer le fœtus par le vagin, quand bien même on ne  
pourroit l’avoir que par morceaux, si ce n’est dans  
quelques cas particuliers, comme lorfqu’il est question  
de Reines ou de Princesses , & qu’il s’agit du falut de  
l’état & du bien de la fociété ? S’il arrivoit toutefois  
qu’un fœtus ne pût venir , foit à caufe de *sa* situation  
contre nature dans la matrice , de sia grosseur excessive,  
& siurtout de celle de *sa* tête; sent à cause de sa confor-  
mation monstruetsse ou autrement ; s’il étoit renfermé  
dans la matrice , & que fon séjour mît la mere dans un  
danger éminent de perdre la vie; si d’ailleurs on lafup-  
pofoit d’une foiblesse à ne pouvoir supporter l'opéra-  
tion , & qu’il fût question de fàcrifier l'enfant à la me-  
re , ou la mere à l'enfant, je penfe que dans tout autre  
cas que dans le précédent , il faudroit conferver la me-  
re, & employer les instrumerts fur le fœtus même vi-  
vant. J’embrasse d’autant plus volontiers ce fentiment,  
qu’il est appuyé de l’autorité d’un grand nombre de  
Medecins, de Chirurgiens & de Théologiens , qui  
tous ont décidé , que dans les cas d’accouchemens si  
laborieux , qu’il est impossible de conserver la mere &  
Pensant, il saut sacrifier llertfànt à la mere, ou/pour  
m’exprimer comme eux, perdre la branche pour Pau-  
ver l’arbre. Je pensi? aussi aVec Solingen & la Motte ,  
que si le callus du Vagin ou de l’orifice de la matrice  
empêehoit la sortie du fœtus , & qu’il fût possible de  
dilater suffisamment ces parties , fioit par incision , soit  
par lacération, il faudroit préférer ces moyens à *i’opé-  
ration Césarienne,* parce que l’ineision ou le déchire-  
ment n’attaque ni le ventre, ni la matrice , & que le  
fang répandu Port par le Vàgin ; au lieu que dans la  
grande opération, il *se* répand dans l’abdomen , & met  
en danger la vie d’une femme. D’ailleurs, la cicatrice  
LL il ij

I271 C Æ S

de la blessure *se* fait beaucoup plus facilement dans *ce*cas que dans l’autre ; ce qui n’est pas un avantage à né-  
gliger. J’estime encore que s’il arrivoit que le vagin  
fût fermé par l’hymen ou par quelque autre membra-  
ne , il vaudroit mieux y faire incision qu’au ventre &  
à la matrice : mais si le callus du vagin étoit si considé-  
rable & si dur qu’il ne comportât pas une dilatation  
sclffifante , ou si les os du bassin étoient originairement  
mal conformés, il faudroit alors absolument en venir  
à *Ϊ’opération Césarienne s* comme au seul moyen auquel  
on pût avoir recours avec quelque si.lccès.

Pareillement si la matrice s’étoit déchirée dans les dou-  
leurs , & par les efforts que sait une femme en travail,  
& si le fœtus étoit tombé dans la cavité du ventre,  
comme il arrive quelquefois, alors il faudroit en venir  
à l’opération comme au feul moyen de faire l’extrac-  
tion de l’enfant, & conséquemment de fauver la mere.  
Voici des signes auxquels on pourra reconnoître si cet  
accident est arrivé.

Les douleurs violentes , si nécessaires à l’expulsion du fœ-  
tus, ou cesseront subitement, ou fe rallentiront ; l’ori-  
fice de la matrice ou ne *sera* point ouvert, ou ne fiera  
-passuffisamment dilaté; circonstance qui marque prese  
que toujours une situation contre nature de Pensant :  
On entendra dans le ventre un certain bruit ou déchi-  
rement ; le friffon succédera ; il *sera* suivi de Pappari-  
tion d’une grande tumeur ; le fœtus paroîtra remonté  
dans un endroit plus haut qu’auparavant ; on sentira  
Ees membres & ses parties plus distinctement que lorse  
qu’il étoit dans la matrice , surtout s’il est du côté de  
l'un ou de l’autre des hypocondres , les douleurs auront  
changé de lieu : il surviendra des défaillances , des  
convulsions, & même le transport. Lorfqu’on verra  
ces fymptomes dans un accouchement laborieux ; lorse  
qu’aucune partie du fœtus ne fe présentera à l’exté-  
rieur , & lorEqu’en pasta-nt le doigt par le vagin on ne  
Eentira point cette pression violente qui *se* doit faire  
fur l’orifice de la matrice : on pourra conclurre que la  
matricé est déchirée, & que le fœtus est tombé dans la  
cavité de l’abdomen. Si ce prognostic est juste, on ou-  
vrira le ventre de la mere à la partie la plus éminente,  
où l’enfant fera censé logé, dans le dessein d’en faire  
l’extraction , & de fauver la vie à deux créatures, ou  
du moins à l’une ou à l’autre. Lorsque le bras de l’en-  
fant passe par la rupture de la matrice , c’est un funeste  
fymptome, &dans ce cas la cure est très-difficile, pour  
ne pas dire impossible. Cependant il faut avoir égard  
aux fymptomes concomitans, & faire d’après le prog-  
nostic. Je fuis étonné que les Medecins & les Chirur-  
giens qui travailloient dans PHôpital de Strasbourg,  
où une femme a été dans les douleurs pendant cinq  
jours, cas dont on peut voir l’histoire dans Pistor ; je  
suis étonné, dis-je , ou qu’ils ne se foient point avisés  
de lui ouvrir le ventre, puisqu’ils avoient pendant que  
cette femme viVoit les preuves les plus claires & les  
plus incontestables que *sa* matrice étoit déchirée ; ou  
s’ils s’en font avisés , & s’ils n’ont pas osé ouvrir le  
ventre à une femme vivante, il est étonnant qu’ils ne  
Paient pas fait après fa mort, & qu’ils n’aient pas ten-  
té de sauver le fœtus, s’il étoit possible. Le cas de Sa-  
viard mérite aussi que nous en fassions mention. La  
matrice d’une femme qui étoit en travail à l’Hôtel-  
Dieu, fe déchira, l’enfant tomba dans la cavité de  
l’abdomen, & l’arriere-saix étoit hors du vagin. Il s’ap-  
perçut, là ce qu’il nous dit, que les chofes étoient  
dans cet état, en introduisant set main dans la matrice,  
& en *se* laissant conduire par le cordon ombilical. Mal-  
gré ces indications pressantes de l.onger au salut de  
l’enfant ou de la mere , & peut-être de tous les deux,  
il ne fit point l’opération , & les laissa périr l’un &  
l’autre.

S’il arrivoit que le fœtus eût été engendré dans la cavité  
du ventre, & non dans celle de la matrice , cas rare ,  
mais dont on s’assurera par les fymptomes particuliers  
à cette grossesse , par la situation du fœtus qui paroîtra  
placé dans le ventre plus haut qtl’à l’ordinaire > &.par

C Æ S 1272

l’orifice de la matrice qu’on trouvera fermé au tems de  
l’accouchement, même dans les douleurs, & par les au-  
tres fymptomes que nous avons rapportés plus haut;  
alors il faut absolument en venir à *F opération Césarien-  
ne,* parce que c’est le Eeul moyen de conserver le foetus,  
& que d’ailleursle danger pour la mere est moins grand,  
n’y ayant aucune nécessité de faire incision à la matrice.

Dans les accouchemens laborieux , la matrice se déchire  
quelquefois de maniere que le fœtus entier ne tombe  
point dans l’abdomen, mais qu’il.y en entre seulement  
une partie, le reste demeurant dans la matrice. Il  
peut fe faire, par exemple, que le bras *se* préfente  
hors du vagin, tandis que la tête ou les piés, pallés par  
la déchirure de la matrice , feront dans la cavité du  
ventre : dans ce cas, *F operation Césarienne* n’est point  
nécessaire. Il m’est arrivé à moi-même d’avoir attiré  
un fœtus dont les bras étoient au passage, la tête dans  
l’abdomen, & le reste du corps dans la matrice. Albi-  
nus & la Motte font l’un & l'autre l’histoire d’un ac-  
couchement , dans lequel la tête du fœtus étoit pla-  
cée convenablement dans le vagin , mais dont les piés  
passés à travers la matrice , étoient accrochés dans le  
ventre aux environs du diaphragme. Ils font mention  
d’un autre cas dans lequel le fœtus avoit le bras hors  
du vagin & les piés dans l’abdomen. Les mcres étoient  
excessivement fioibles dans ces deux cas. La Motte les  
délivra de la maniere ordinaire : mais elles moururent  
l’une & l’autre quelques jours après. On trouve dans  
Rungius , Medecin de Bremen , un cas où l’événe-  
ment fut tout-à-fait différent. Après avoir tiré le fœtus  
de la matrice, il s’apperçutqu’elle étoitdéchirée; car  
il fentoit évidemment avec fa main les intestins de  
l’accouchée , il les repoussa, & les empêcha pendant  
quelque tems d’entrer dans la matrice ; la contraction  
naturelle à cette partie *se* fit, & la femme en revint.

Je ne dois point oublier de marquer ici la différence qu’il  
y a entre *Vhystérotomie*, & ce qu’on appelle communé-  
ment *Fernbryulcie s* ou entre l’extraction d'un fœtus  
situé contre nature dans la matrice, par le paffage na-  
turel, & entre fon extraction par une incision faite au  
ventre & à la matrice;d’autant plus que le vulgaire con-  
fond ces opérations, & que des personnes éclairées &  
même des Medecins, ce qui doit étonner davantage, les  
ont prifes l’une pour l’autre, toutes différentes qu’elles  
semt. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c’est que  
quand on a fait Pextractlon d’un fœtus, rien n’est plus  
ordinaire, surtout dans les Auteurs latins , que de dire  
qu’on a séparé l’enfant d’avec lq mere. Quoique dans  
ce cas il n’y ait eu aucune incision faite foit au ven-  
tre , foit à la matrice, Pensant n’ayant été tout au plus  
qu’arraché foit avec la main, foitavec les instrumens  
convenables, lorfqu’il s’est trouvé dans une situation  
defavantageufe, ou lorsqu’il étoit d’une grosseur ex-  
cessive. L’opération par laquelle le fœtus est tiré de la  
matrice par le paffage naturel, de quelque maniere que  
ce foit , s’appelle *embryulrie s 8c* celle par laquelle il  
est tiré du ventre, par une fection que l’on y fait,  
*hystérotomie* ou *opération Césarienne s* & si l’on prend  
l’*embryulcie* ou l’extraction du fœtus par le paffagena-  
turel, pour *F hystérotomie t ce* ne peut être que dans le  
siens de Scipio Mercurius , qui dit que l’exsection du  
fœtus étoit de son tems aussi ordinaire en France,qu’en  
Italie la fection de la veine dans les maux de tête. En  
parcourant dernierement les observations de Francif-  
cus Valeriola , j’en trouvai une sisr les meres à qui  
l’on avoir fait l’exfection du fœtus , & qui en étoient  
réchappées. Je m’attendois à des exemples *d’opération  
Césarienne* faite avec fuccès, & même à quelque métho-  
de particuliere d’opérer en pareil cas. Mais après avoir  
lu lsobfervation en entier, jem’apperçus qu’il n’y étoit  
question que de fœtus tirés avec la main ou les cro-  
chets ; il *ny* avoit pas un seul cas *d’opération Césarien-  
ne.* Il est donc certain que non-seulement le vulgaire,  
mais encore des gens éclairés, & des Medecins n’ont  
pas toujours distingué ces opérations l’une de l’autre,  
quelque stoit la différence qu’il y ait entre elles. C. Bau-

1273 C Æ S

hin s’y est trompé lui-même. Cette façon de parler  
peu exacte , produit quelquefois dans les malades une  
horreur si grande , qu’elles s’imaginent, à l’approche  
d’un Accoucheur appelle pour les foulager dans les  
accouchemens laborieux, qu’il s’agit de leur ouvrir  
le ventre , lorsqu’il n’est question que de faire fon  
devoir sans recourir à aucune opération extraordi-  
naire.

Comme il est ordinairement impossible de délivrer une  
femme d’un fœtus monstrueux, comme d’un enfant à  
deux têtes ou à deux corps, fans le mettre en pieces ,  
on demande s’il ne vaudroit pas beaucoup mieux s’y  
résoudre & le tirer par la voie naturelle, que d’en venir  
à 1’*opération Césarienne*, & de mettre la mere en dan-  
ger de perdre la vie. Comme ces monstres ordinaire-  
ment ne semt point vivans, & que quand ils vivroient,  
ce Eeroit des êtres inutiles, je crois qu’il faut épargner  
la mere, & fe servir des instrumens. Melli, Auteur  
moderne Italien, condamne *i’opération Césarienne* lorse  
que la mere est vivante ; & n’ayant point suffifam-  
ment examiné les raisons qu’on peut avoir d’en venir à  
cette opération , il demande inconsidérément s’il est à  
propos d’exposer à un très-grand danger la vie d’une  
mere en faveur d’un monstre ; & il conclut avec raison  
qu’il faut tirer ce monstre par les passages naturels, de  
quelque maniere que ce puisse être : mais il n’a pas fait  
attention qu’il y avoit des fœtus qui n’étoient point  
monstrueux , qu’on ne pouvoir facrifier fans inhuma-  
nité, & qu’il ssetoit cependant pas possible de tirer par  
les passages naturels, comme nous l’avons fait voir plus  
haut.

Si la tête d’un fœtus est si grosse , ou si l’étroitesse des paf-  
fages naturels est si grande, que le fœtus foit arrêté à  
l’orifice intérieur de la matrice ou dans le vagin, s’il  
demeure dans cet état violent si long-tems qu’il en  
meure, ce qui arrive ordinairement en trois jours ,  
quelquefois en un peu plus de tems ; & si en conséquen-  
ce de cet accident la vie de la mere se trouve exposée à  
un danger éminent , parce que le fœtus ne peut être  
expulsé, & que l’Accoucheur ne peut introduire sa  
main pour en changer la position, on se trouvera dans  
le cas le plus difficile & le plus important de l’art des  
accouchemens. Comme on ne peut fe saisir de la tête  
du fœtus , à caufe de sa surface ronde, égale & unie;  
comme l’Accoucheur ne peut introduire la main pour  
en changer la position dans la matrice à causie de l’é-  
troitesse du passage; & comme on ne peut sie servir  
d’instrumens sans tuer le fœtus, quelques Auteurs de-  
mandent, si, pour lui conferver la vie, il n’est pas per-  
mis alors d’en venir à *ï’opération Césarienne* ; car à  
moins qu’on ne délivre Pensant promptement de sa  
prison, il y périra infailliblement, & la mere fera ex-  
posée à silbir le même sc)rt.

Je pense avec la Motte & Sigifmond, que ce cas est le  
plus triste & le plus embarrassant qui *se puisse* jamais  
présenter à un Chirurgien. L’avis de la plupart des  
Auteurs que nous avons cités jufqu’à présent, est, qu’il  
ne faut faire *F opération Césarienne ,* ni démembrer  
le fœtus, tallt que la mere & Pensant font en vie , &  
ils simt d’accord de les laisser périr plutôt tous les deux,  
que de confervet la vie à l’un aux dépens de celle de  
l’autre. Ils condamnent absolument *Vopération Césa-  
rienne* en ce cas, sims *se* laisser ébranler par les diffé-  
rens exemples que nous avons, où la mere & l’enfant  
ont furvécu à l’opération que Roonhuyfen nous ap-  
prend avoir été faite fept fois par Sonnius, Medecin à  
Bruges, fur sa propre femme , & la mere & l’enfant  
avoir été confervés autant de fois. On dit aussi que le  
célèbre Olaus Rudbeck fit *l’opération Césarienne* à sa  
femme, sans que ni elle ni le fœtus en perdissent la vie.  
**HEISTER.**

Il pourroit arriver que dans ce dernier cas il n’y eût point

C Æ S 1274

nécessité abfolue de faire *ï’opération Césarienne.* Nous  
détaillerons ailleurs aux articles convenables les dif-  
férentes méthodes de faire l’extraction du fœtus par  
les passages naturels dans ces circonstances fâcheufes.

Heister, comme nous venons de le voir, penfe qu’il est  
plus conforme à la prudence & à l’humanité, de faire  
l’extraction du fœtus, sans attendre qu’il foit mort &  
de sacrifier Pensant à la mere, il exige à la vérité de là  
part de l’accoucheur un mûr examen des choses, avant  
que de fie déterminer : mais à dire vrai , il arrive rare-  
ment que l’on en Poit réduit à cette extrémité.

\* Le cas suivant qui est tiré dés Mémoires de l’Acadé-  
mie de Chirurgie de Paris, servirai faire connoître le  
fuccès heureux dont est fuivie quelquefois *ï’opération  
Césarienne,* & la maniere dont il faut fe conduire dans  
fon exécution : je l’ai choisi entre plusieurs autres à  
causie de *sa* singularité, qu’il est un des plus récens, &  
qu’il peut siervir de preuves de la dextérité des Chi-  
rurgiens de Paris.

Au mois d’Avril de l’année 1740. M. Soumain, Chirurg  
gien, fut mandé rue Guénegaud pour y voir Made-  
moiselle Desinoulins, âgée de trentessept ans & grosse  
au terme de sept mois. Dans cette premiere visite cet-  
te femme fit paroître beaucoup d’inquiétudèfur Féve-  
nement de fa grossesse, avec d’autant plus de rasson ύqu’elle seivoit être mal conformée dans toutes les par-  
ties de fon corps, & que cette mauvaise conformation  
avoit commencé dès fon enfance. O) La promesse qùe  
lui fit M. Soumain de la voir fouvent & de l’accou-  
cher , parut la tranquiliser; dans les différentes visites  
que ce Chirurgien fit à cette femme , 11 eut occasion  
de reconnoître les vices de conformation : en l’exami-  
nant avec attention , il s’apperçut que tous fes os  
avoient une figure contre nature , principalement la  
partie inférieure de l’épine & l’os pubis, qui étoient  
tellement rapprochés l’une de l’autre, qu’il n’y avoir  
entre eux que deux pouces de distance. Cet examen  
fcrupuleux fit sentir à M. Soumain combien les suites  
de cette groffeffe pouvoient être fâcheuses , & Penga-  
gea à songer aux moyens qu’il employeroit pour sau-  
ver cette femme & son enfant.

Le mercredi feptieme jour du mois de Juin les douleur^  
commenceront à fe faire sentir, les membranes *se* rom-  
pirent & les eaux s’écoulèrent. M. Soumain fut mandé,  
& ayant examiné l’état du travail, il ne trouva aucune  
disposition à llaccouchement. Depuis le mercredi juse  
qu’au samedi suivant les choses furent toujours dans le  
même état, ces douleurs & l’écoulement des eautf n’o-  
pérerent qu’une dilatation médiocre de l’orifice de la  
matrice, & cette dilatation n’eut d’autre utilité que  
de faire reconnoître plus précisément l’impossibilité  
de la fortie de Pensant.

D’abord que M. Soumain fut assuré que l’étroitesse du  
bassin & fa figure irréguliere , étoient un obstacle in-  
vincible qui s’oppofioit à l’accouchement, il *se* déter-  
mina à *V opération Césarienne,* tout autre moyen lui pa-  
roissant impraticable dans le cas dont il s’agissoit : avant  
que de procéder à cette opération il appella en consul-  
tation ceux de fes confreres qui ont le plus de réputa-  
tion pour les accouchemens, qui après avoir touché la  
malade & s’être rendus certains de l’irfipossibilité de  
l’accouchement, furent de fon avis.

On fit coucher la malade fur le bord de *son* lit, la tête  
& la poitrine étant un peu plus élevées que le reste du  
corps : comme il y avoit une dureté skirrheufe à l’é-  
piploon du côté droit, on choisit le côté gauche pour  
le lieu de l’incision , d’autant que ce côté étoit plus  
gros & plus élevé par la position oblique de Pensant s  
& que cette élévation fe trouvoit précisément dans  
l’endroit qu’il convenait d’ouvrir ; alors M. Soumaist

(«) La femme qui fait le fujet de cette observation n’a que trois piés & un pouce de hauteur.

1275 C Æ S

fit une incision à la peau, à la grasse, aux mufcles &  
au péritoine : d’abord que cette incision sut faite , une  
portion des intestins fe présenta, elle fut retenue &  
couverte par la main d’un des confultans; on apper-  
çut alors la matrice. Comme les eaux de Pensant  
étoient entierement écoulées pendant le travail & que  
la matrice étoit, pour ainsi dire , collée aux mem-  
branes ; M. Soumain l’ouvrit avec beaucoup de pré-  
caution , de peur de blesser l'enfant, il apperçut dans  
l’incision qu’il venoit de faire un point blanc d’où il  
sortit quelques gouttes d’une liqueur blanche , ce qui  
lui fit connoître qu’il avoit coupé toute l’épaisseur de  
la matrice, & vraissemblablement les membranes qui  
contenoient l’enfant ; il acheva d’ouvrir la matrice &  
les membranes par une incision à peu près égale à cel-  
le qu’il avoit faite'aux parties contenantes dti ventre;  
alors l’enfant parut à découvert, il préfentoit la partie  
inférieure du dos & la partie supérieure des fesses : M.  
Soumain prit beaucoup de précautions pour tirer l’en-  
fant, d’autant plus que les levres de la plaie de lama-  
trice étoient si exactement collées fur fes parties, qu’il  
eut de la peine à introduire fes doigts pour le saisir.  
D’abord que l’extraction fut faite il lia le cordon , &  
aidé par M. Puzos un des Chirurgiens confultans, il  
délivra la femme. Lorfque l'arriere-faix fut détaché ,  
M. Soumain replaça dans le ventre la portion d’in-  
tcstin dont nous avons parlé , & après avoir rappro-  
ché les levres de la plaie, il fit quelques points de fu-  
ture aux msscles & à la peau, & appliqua un appareil  
convenable. Il faut remarquer que l’hémorrhagie qui  
fuivit le détachement du *placenta* ne fut pas considé-  
rable : car en examinant les linges qui étoient placés  
dans le lit de la malade, on remarqua que la quantité  
de sang qu’elle avoit perdu pendant l’opération, n’ex-  
cédoit point la quantité qu’en perdent plusieurs fem-  
mes dans des accouchemens naturels & des plus heu-  
reux.

Quelques jours après cette opération la supputation s’é-  
tablit , le pus devint louable , les vuidanges sortirent  
par la plaie , & quarante-sept jours après cette femme  
fut en état de sortir & d’aller à l’Eglife. L’enfant avoit  
vingt pouces de longueur, il a vécu dix jours , & on a  
appris qu’il n’étoit mort que faute de quelques fecours  
que la nourrice négligea de lui procurer.

CÆSIUS , *'jaune.* Couleur que les Auteurs de Medecine  
remarquent fouvent, soit dans les yeux , soit dans les  
excrémens, soit dans les urines. Voyez *Glaucus.*

**CAF**

**CAFA, CAF, CAFAR,** *Camphre^* RUlaND. JorNsoN.  
**CAFFE.** Voyez *Coffeel*

**C A G**

CAGASTRUM. Terme dont *se sert Paracelse* pour dé-  
signer le foyer d’une maladie qui n’est point innée ou  
héréditaire, mais qui provient de corruption. Le *ca-  
gastrum* est opposé en ce fens à l’*iuastrum.* Les mala-  
dies de *csugastrttm* font la pleurésie, la peste, la fievre  
& autres semblables. PARACELSE , *Labyrinthe Med,*

**C A H**

**CAHOS.** Terme par lequel ParacelEe signifie non la  
masse universelle des êtres ou le *cahos,* mais l’air ou Pi-  
*liastrum.* JoHNsoN. Voyez *Iliadus.*

**C A J**

**CAJACIA.** Voyez *Caarica.*

**CAJAHABA,** plante Indienne qui s’attache aux arbres  
comme le liere. Les Indiens la broyent & l’appli-  
quent Pur les fractures. RaY , *Hist. Plana*

C A J Ï276

**CAJAN,** *Arbor Indica foliis trifolii bituminosa siliquis  
orelel* **, Breyn. Prod.** *Phaseolus arbor Indica incana, si-  
liquis torosis, Kayan dicta tloora Paerou***, H. M.** *Piscim  
arboroscens quibusdam.*

C’est un buisson qui porte des gousses qui contiennent  
quatre pois rougeâtres qui font bons à manger. Ses  
feuilles en apofemes arrêtent le flux immodéré des  
hémorrhbides. Broyées avec le poivre, elles nettoyent  
les genCÎves & calment le mal de dent. Sa graine bouil-  
lie dans de Peau de riz & convertie en liniment avbc  
du heure , donne un bon remede pour les lassitudes  
douloureufes aux jointures ; on en fait aussi une li-  
queur convenable dans la petite Vérole. RaY , *Hist.  
Plant.*

**CAJEPUTI OLEUM,** huile aromatique qu’on ap-  
porte des Indes Orientales dans quelques contrées de  
l’Europe. Hoffman en a sait mention dans fes ObEer-  
Vations Physico-Chymiques, *Lib. I. Obs.* 4. mais il n’a  
point dit de quelle plante on la tiroir.

CAINITO. Nom Américain que les Indiens donnent à  
un arbre , selon OVÎedo. Sa fleur est ouVerte en cloche,  
elle n’a qu’une feuille , dÎVÎsée en différens fegmens  
vers fon extrémité , & du fond de laquelle s’éleve un  
pistil qui dégénere enfuite en un fruit sphérique ou de  
la figure de l’olive , mou , charnu & contenant un no-  
yau de la même forme. Miller ne distingue que deux  
efpeces de cet arbre. On ne lui attribue aucune pro-  
priété médicinale que je connoiffe.

**CÂJOUS. Voyez** *Acayaiba.*

CAIRION , καίριον, signifie *dangereux* ou *mortel* dans  
Hippocrate. On lit, *Lib. de Art. rasoioi orruyai* ὰι κρο-  
ταφίτιδες, « les bleffures aux tempes semt très-dange-  
« reusies ou mortelles. » Ce mot a la même acception  
dans Homere; il dit à propos d’une blessure au som-  
met de la tête d’un cheval, μάλιστα δἐ καιριὸν ἐστι', α elle  
« est très-dangereuse ou mortelle. » *Illiasile* θ, *vers.* 84.  
& 326.

CAIROS, καιρός; c’est dans le même Auteur le tems  
convenable où la staffon de faire une chofe , comme  
*Aphor.* **1***. Lib. I.* καιρὸς ὀξὑς, « l’occasion est prompte  
« à s’échapper. » Il le prend dans le même sens en  
plusieurs autres endroits,

Καιροὶ signifie aussi le tems propre & convenable de pren-  
dre des remedes , comme καιρους μἐν *το'χςε* ἔχει, « voi-  
« ci quels sont les temsiconvenables pour les prendre. »  
Galien commentant cet endroit d’Hippocrate, ditTa;  
καιρου'ς ἡτοι, &c. « Cet Auteur parle des fiaisions conve-  
« nables à llusiage salutaire des remedes, il fe Eert du  
« mot καιρός assez souvent en ce sens , comme je l’ai  
« fait voir. » Καιρὸς est encore fynonyme à προσῆκον ,  
*convenable.* Ainsi *Lib. de Rat. Vict. in Morb. Acut.* on  
lit dans Hippocrate , ἐστι' δἐ ό'τε κατακορεστέρων μᾶλλον  
του καιρῦ rso ἄφρωδεστέρων, « quelquefois les excrémens  
« font d’une couleur plus foncée & plus écumeux qu’il  
« ne convient & qu’on ne l’auroit soupçonné. » Galien  
observe sur un autre endroit du même Auteur quefeâk-  
λον του καιρῦ, est mis pour *ddll* τῶ μᾶλλον προσήκοντος,  
α pour plus convenable. »

Καὶροι *se* prend aussi pour les tems des maladies générales  
ou particulieres , pour les différens âges de la vie &  
pour les saiscms de l’année.

**C A K**

**CAKILE. Voyez** *Erttca Marina.*

**CAL**

**CAL ,** *Arscnicjaune ors vinaigre.* BULAND. JOHNSON.

**CALABA,** arbre gommeux des Indes ; il a la fleur en  
rose , composée de plusieurs pétales placés dans un  
ordre circulaire; il s’éleve de sion fond un pistil qui  
devient enfuite un Eruit fphérique, charnu & qui con-  
tient un noyau de la même formel

1277 CAL

Cet arbre devient fort grand dans les contrées chaudes de  
l’Amérique, dont il est originaire. Il fort de fon tronc  
& de fes branches une gomme claire à peu près fem-  
blable au maille, dont elle porte le nom & aux ufages  
duquel on la substitue dans quelques endroits.

CALAE , CALAEMA, CALAEMUM, espece d’é-  
tain des Indes, qui mis sturle feu *se* change en une cé-  
ruse, telle que celle que nous lassons avec notre plomb  
&»notre étain.

CAL AF. Voyez *Callaf*

CALAMAGROSTIS, CALAMOGROSTIS, de κά-  
λαμος, *roscau* , & de ἄγρωστις,*sauvages* espece de *ro-  
scau.* BLANCARD. Voyez *Arundo.*

CALAMBAC. Voyez *Lignum Agallochum.*CALAMBOUR. Voyez *Agallochum.*

CALAMEDON, καλαμηδὸν, de κάλαμος, *roscau ; es-  
pece* de fracture qui divife l’os en long , mais qui est  
en croissant à fon extrémité. Les Grecs l’appellent au-  
trement ἐ,-ς όνυχα.

CALAMINA, *Pierre calaminaire.* JokNsoN.  
CALAMINARIS LAPIS. Voyez *Cadmia.*CALAMINTHA, *Calament.*

*Calaminthà montana,* Offic. *Calamintha j* Chab. 417.  
*Calamintba vulgaris,* Parla Theat. 36. Raii Hist. 1.  
569. Synop. 3. 243. *Calaminthavulgaris Officinarum,*Germ. Emac. 687. Mer. Pin. 18. *Calamtntha vulgaris  
vel Officinarum Germaniae ,* C. B. Pin. 228. Tourn.  
Inst. 194. Elem. Bot. 169. Boerh. Ind; A. I75.Rupp.  
Flor. Jcn. 187. Volck. Flor. Nor. 75. *Calamsntha  
montana vulgaris)* Hist. Oxon. 3. 413. Merc. Bot. 1.  
25. Phyt. Brit, 19. *Calamelnthaflore magno , vulgaris ,*J. Β, 3. 228. *Calament.* DaLE,

Les tiges de ce *calament* croissent à la hauteur d’un pié ;  
elles font velues & quarrées ; elles ont à chaque nœud  
deux feuilles larges, velues, tant foit peu rondes &  
tant foit peu découpées par les bords, à peu près de la  
largeur & de la longueur d’un pouce ; fes fleurs sem^si-  
tuées à la partie supérieure des branches, de l’un & de  
l’autre côté des tiges, en petit nombre, plusieurs siur  
un pédicule commun ; outre lequel elles en ont chacune  
un plus court qui leur est propre ; leurs calyces font  
longs & vélus; elles sirnt d’une couleur de pourpre pâ-  
le, en gueule & erf casique ; elles font place chacune à  
quatre petites femences qui font au fond du calyce. La  
racine dti *calament* est petite & fibreufe. Ses fleurs &  
ses feuilles ont une odeur aromatique agréable, à peu  
près telle que celle de la menthe fauvage. Nous en  
. avons deux especes qui ont l’une & l'autre les feuilles  
à peu près de la même grandeur. On les trouve enfem-  
ble dans les haies & au bord des grands chemins, fur-  
tout dans la Province de Kent ; elles fleurissent en Juin  
& en Juillet.

Cette plante est pleine d’un flel aromatique, volatil, hui-  
leux. Elle est stomachique, diurétique, apéritive, &  
provoque les regles. On peut s’en fervir en guise de  
thé. Sa décoction en clystere calme les douleurs dela  
colique, réfout les tumeurs œdémateusies & fortifie les  
parties. ToURNEFORT.

Le mot *calamhntha* est composé, felon toute vraissem-  
blance, des deux mots grecs, καλάμίνθη, qui signi-  
fient bonne mente; car le *calament* vulgaire a non-seu-  
lement les mêmes propriétes que la mente , mais il lui  
ressemble encore beaucoup quant à l’odeur. Le *caela-  
ment* est une herbe aromatique , qui réveille les est  
prits , & transinet aux nerfs de ceux qui la flairent une  
douce chaleur avec les particules odoriférantes qu’elle  
répand. Celui qui croît fur les montagnes a l’odeur  
plus agréable , & passe encore pour plus propre qu’au-  
cun autre aux ufages de la Medecine. Les Anciens ont  
vanté Eefiqualités résolutives, échauffantes, alexiphar-  
maques & dsscussives, & ils Pordonnoient tantintérieu-  
rement, qu’extérieurcment. Ils lui ont attribué la vertu  
de tuer les vers. Il entre dans la thériaque & dans  
toutes les compositions désignées du nom général d’an-

C A L »1278  
tidote. On le fait influer pour l’intérieur, & on prend  
cette infusion lorfqu’il est question de stimuler. Elle  
est bonne surtout pour les tempéramens phlegmati-  
que s , pour ceux qui font tourmentés par des flatulen-  
ces , & pour les femmes qui ont des obstructions à la  
matrice , un écoulement considérable de fleurs blan-  
ches , ou des fluxions d’humeurs fur l’utérus. Elle  
provoque si puissamment les regles, qu’elle les fait ve-  
nir , felon Etmuller, même aux femmes groffes , &  
qu’elle tue le fœtus. Elle facilite la fortie des vuidan-  
ges' de Parriere-faix & du fœtus. C’est un diurétique  
excellent & doux, propre pourdéterger lesulceres des  
reins , & remédier au pissement de fang. Le *calament*bouilli dans de l’oxymel, est d’une efficacité merveil-  
leuse dans les asthmes & les orthopnées , foit que ces  
maladies proviennent d’un vice de l’estomac, ou d’un  
abfcès aux poumons. Mais il faut bien fe garder de  
l’ordonner dans le cas où il n’est pas question de stimu-  
1er ; car il agit en produisimt une chaleur , qui, quoi-  
qu’elle ne foit pas considérable, feroit toutefois très-  
nuisible aux asthmatiques , & à ceux dont les urines  
font fanglantes. Il ne faut pas non plus le prescrire ton-  
tes les fois qu’il y a exulcération aux poumons : mais  
est-il question de stimuler les fibres languissantes & rc-  
lâchées, ou de rendre le mouvement à des humeurs  
croupiisantes , le *calament* produira singulierement ces  
effets; & c’est par cette raifon qu’on l'a fait entrer dans  
les différentes claffes de remedes cordiaux, alexiphar-  
maques, stomachiques, carminatifs , utérins & ern-  
ménagogues , & qu’on s’en fert dans les clysteres,  
les cataplasines, les fomentations & les bains par lesi  
quels on se propofe de résoudre, de discuter , &  
de provoquer les regles. On pourroit ordonner dans  
les mêmes cas, une once ou une once & demie d’eau  
distilée de *calament* avec le *calament* même: maison  
son fait rarement usage, parce qu’elle est d’un gout fort  
defagréable. Le sirop de calament de Méfuéfe prépare  
felon la Pharmacopée d’Ausbourg avec le calament ,  
d’autres plantes aromatiques, & des raisins qu’on fait  
bouillir dans de l’eau, & auxquels on ajoute enfuite du  
miel. Ce sirop est fort apéritif, & on le recommande  
dans les obstructions des vifceres. Sa dofe est d’une  
once & demie. Outre cette préparation du calament,  
il y en a encore deux autres par le même Auteur. Les  
*species delacalamenthae* font attribués dans la Pharmaco-  
pée de Brandebourg & de Londres, à Galien, & ils en  
portent le nom dans celle d’Anvers. Ces compositions  
different à la vérité parla quantité relative de leurs in-  
grédiens : mais elles conviennent toutes en ce qu’elles  
contiennent prefque les mêmes aromatiques , ou du  
moins des aromatiques qui ont les mêmes vertus,  
broyés avec le calament, & tels qu’on les choisit pour  
l’électuaire de calament , à cela près que dans ce der-  
nier cas on ajoute une quantité suffisante de miel dss-  
fous. Galien fait un grand cas de ce remede , & il en  
parle en plusieurs endroits de fes ouvrages, non-feulc-  
ment comme bienfaifant à l’estomac , aux intestins,  
mais encore comme très-efficace , lorfqu’il s’agit de  
provoquer les urines & les regles, & de guérir les mala-  
dies chroniques en corrigeant le chyle , & conséquem-  
ment en purifiant le fiang. Nous ne nous accordons  
point avec Galien sur la préparation de l’électuaire de  
calament : il y fait entrer une quantité excessive de  
poivre; ce qui faitfoupçonner que les Copistes ont cor-  
rompu fon ouvrage en cet endroit. Je ne doute point  
que les Vieillards & les pcrfonnes d’une constitution  
pituiteufe & phlegmatique ne *se* trouvassent fort bien  
d’en faire un usage continué. Quant aux *species diaca-  
lamenthae,* ils reviennent assez au *pulvis ari compositus.*Leur dose est d’tm fcrupule, *Schulz. Praelect-* Il entre  
une petite quantité de poivre dans ce qu’on trouVe dans  
la Pharmacopée deLemery,sous le nom de *PulvisDta-  
calamenthesNicolai Alexandrinisolcld-* pourquoi,fa dose  
est de deux fcrupules. Les*ssepeeles diacalamenthes* de  
Méfué qu’on trouve dans la Pharmacopée d’Ausbourg,  
& que Méfué appelle *Diacalamintum descriptione*

1279. CAL

*Galeni ,* different peu des compositions précédentes.

Il y a une autre espece de *calament* appellée

CaLAMINTHa *magno flore,* Cod. Med. 24. Hist. Oxon. 3.  
412. C. B. Pin. 229. Tourn.Inst. 194. Elem. Bot. 165.  
Boerh. Ind. A. 175. *Calamintha montanapraeflanelor,*Ger. 556. Emac. 687. *Calaminthapraestantior*, ou *Ca-  
lamintha montana ,* Park. Theat. 37. *Calamintha mon-  
tana flore magno,* Raii Hist. 1. 569. *Calamintha mon-  
tana flore magno ex calycelongo*, J. B. 3. 229. *Calamsn-  
tha montana flore magno, ex calyce magno,* Chab. 416.  
*Calament des montagnes.*

Cette plante a l’odeur douce & agréable. Quelques-uns  
la cultivent dans leur jardin, non-seulement à caisse  
de cette qualité, mais parce qu’elle entre dans la thé-  
riaque. Quant à fes autres propriétés , elles lui sirnt  
communes avec le *calament* commun.

Une autre efpece de *calament,* est le

CaLAMENTHA , Offic. *Calamentha odore pulegii ,* Ger.  
Emac. 687. Raii Hist. 1. 569. Synop. 3. 243. Mer.  
Pîn. 18. *Calaminthaflore minore, odore pulegii,* J. B. 3.  
229. Chab.416. Hist. Oxon. 3. 413. *Calamintha alte-  
ra odore pulegii, foliis maculosis ,* Parla Theat. 36. *Ca-  
lamintha pulegii odore fetu Nepeta ,* C. B. Pin. 228.  
Tourn. Inst. 194. Elem. Bot. 169. Boerh. Ind. A. 175.  
Rupp. Flor. Jen. 185. *Calamintha pulegii odore -, Nepe-  
ta vera antiquorum ,* Merc. Bot. 1. 25. Phyt.Brit 19.  
*Calament des champs.*

Ce *calament* ressemble beaucoup à celui des montagnes;  
il dissere en ce que les branches de cette espece Font  
plus inclinées vers la terre. Ses feuilles font moins lar-  
ges, plus courtes & plus triangulaires. Quant à *ses*fleurs, elles ont à peu près la figure & l’odeur de cel-  
les du pouliot. Cette plante croît dans les mêmes lieux  
que le *calament* des montagnes ,\*& fleurit tantôt plutôt,  
tantôt plus tard.

Elle a les mêmes propriétés , & elle defiobstrue , & est  
apéritive comme le *calament* des montagnes. On se  
fiert indistinctement de l’un & de l’autre : mais cette  
efpece étant beaucoup plus commune que la précé-  
dente , nos Herboristes en fiant mieux fournis. **MILLER,***Bot. Offe*

Il est plus acrimonieux que le *calament* commun. Broyé  
& appliqué fur quelque partie du corps, il fait l’office  
de vésicatoire; c’est pourquoi il y a des personnes qui  
s’en servent dans les douleurs de rhumatisme; d’autres  
le font bouillir dans de l’eau , & l’appliquent en cata-  
plafme dans les mêmes cas , alors il agit plus douce-  
ment. Ce même cataplafme est bon pour réfoudre les  
tumeurs & prévenir les enkyloses.

CaLAMINTHA PALUSTRIS , Offic. *Calamintha aquatica,*Ger. Emac. 684. Mere. Bot. 1. 25. Phyt. Brit. 18.  
Mer. Pin. 18. *Calamintha aquatica verticillata ,* Raii  
Hist. 1.530. *Calamintha Arvensis verti cillat a,* C. B.  
Pin. 229. *Calamintha Arvensis verelcillata asive aqua-  
tica Belgarum Lobelio s* Park. 3 6. *Mentha,feu Calamin-  
tha aquaticas* Raii Synop. 3. 232. *Mentha arvensis  
vertidllata hirsutas* J. B- 3. 217. Chab. 413. Hist.  
Oxon. 3. 369. Tourn. Inst. 189. Boerh. Ind. A. 185.  
Dill. Cat. Giss 145. Rupp. Flor. Jen. 185. Buxb. 213.  
*Mentha albaOffidnarumf* Vola. Flor. N or. 287. *Ca-  
lament des marais.*

Dale imagine que ce *calament Offilu polycnemon* de Diosc  
coride.

Il s’éleve à la hauteur d’un pié & davantage. Ses tiges  
Font quarrées , & un peu velues : elles portent à cha-  
que nœud deux feuilles opposées , soutenues silr des  
pédicules courts, assez rondes, aiguës par le bout, plus  
longues & plus larges que celles du *calament* commun.

CAL 1280

Ses fleurs croissent en bouquets fort épais, avec des  
feuilles au sommet des tiges : elles font en gueule & en  
caEque, petites & purpurines. Ses racines font petites ,  
foibles & rampantes. Toute cette plante a une odeur  
forte comme celle de la mente aquatique. Elle croît  
dans les lieux humides, & dans les lieux où Peau a  
croupi pendant l’hiver. Elle fleurit en Juin.

Comme ce *calamenta,* à peu près l’odeur du pouliof, ou  
de la feconde espece de *calament,* on en conclut qu’il  
en a aussi les propriétés ; cependant on en uEe rarement.  
**MILLER ,** *Bot. Offe*

**CALAMINTHA INCANA** *ocymifoliis,* B. *Calaminthafolio et  
flore parvo incana. Calament velu avec la feuille du ba-  
silic.*

Cette espece a les mêmes propriétés que le *calament* des  
montagnes à feuilles larges.

Tournefort donne à *ï’hedera terrestris , lu lierre terestre,*le nom de *Calamintha humiliorfolio rotundiore.*

Boerhaave fait encore mention d’autres *Calamens.* **Leg**voici.

*Calamintha Hispanica frutescens mari folio,* T. 194. *Sa\*  
turei a Hispanica frutescens, mari folio-s* Elem. Bot. H.  
R.D.

*Calamintha montana praealta, pulegii odore,dentatisfolii a  
floribus dilutè caeruleis i ex longo ramosc brachiato pedun-  
culo prodeuntibus,* Bocc. Muf. 2. 45.

*Calaminthapraealtapulegii odore ejufdem*, T. 40.

*Calamintha praealta pulegii odoret* Iconi *Altera ex Say  
baudiâ.*

CAL AMITA ; nom par lequel on distingue une espece  
de styrax du liquide. Voyez *Styrax.*

CALAMITAS , ἀποταχία, de ἀποταγχάνω , *être malheur  
reitxj malheur, accident s événement fâcheux.* Galien  
fe sert du mot ἀποτακία, *Comm.* 2. *In R. VH, A.* & iI  
M’applique aux fâcheux effets des cathartiques ; &Scri-  
bonius Largus rend ce mot grec par *Calamitas, N°* 2 31.

CALAMITÎS , καλαμὶτις ; espece de cadmie factice,'  
qui prend, en s’attachant aux verges de fer, la figure  
d’un rofeau. Ce mot signifie aussi le *pompholyx* , ou  
*pierre calaminaire.* Agricola en a fait le nom d’une  
plante pierreufe marine , à caufa de fa forme.

CÂLAMOCHNUS. Voyez *Adarces.*

CALAMUS, *Rofeau,* dont voici quelques especes omi-  
fes à l’article *Arundo.*

**ARUNDO FARCTA ATRO-RUBENS , Offic.** *Arando farcta  
maxima dtro-rubens s* C. B. P. 17. Theat. 274. Raii  
Hist. 2. 1286. Hist. Oxon. 3. 220. *Arundo nastos, sive  
farcta crasse et major -,* J. B. 2. 487. *Arundo nastos,  
sive farcta crasset et major. Calamus toxicus TheophrastI.*Chab. 193. *Arundo farcta decima,* Park. Theat. 1210.  
*Nastos ClusiiV* Ger. 34. Emac. 37. *Le jonc dont onfait  
les cannes.*

On l’apporte de l’Inde & delà Syrie. DaLb.

**ARUNDO FARCTA FLAVA,** Offic. C. B. P. 17. Thestt. *1yyt*Raii Hist. 2. 1277. Hist. Oxon. 3. 221. *Arundo  
farcta,* Ger. 33. Emac. 37. *Arundo farcta nona,* Parla  
Theat. 1210. *Arundo nastos , sivesarcta aseeu toxica et  
gracilis plicatilis -,* J. B. 2. 487. *Arundo nastos, seu  
sarcta, seu toxica gracilis et plicatilis Indica,* Chab. *Le,  
Rofeau dont onfait les dards.*

On l’apporte de Syrie. DaLh.

**ARUNDO FARCTA InDICA ,** Offic. *ArUndo farcta Indi\*  
Orientalis sanguinem draconis manans,* Hist. Oxon. 3.  
220. Raii Hist. 615. *Le Rofeau qui donne lefang de  
dragon.*

**I H croît**

ιί8ι CAL

Jl croît aux Indes Orientales. Le scicde *son* fruit s’appeI-  
le le sang dragon en larmes.

La maniere de faire cette efpece de sang dragon, c’est de  
faire macérer le fruit dans Peau chaude, jusqu’à ce  
qu’une matiere rouge foit précipitée au fond du vaif-  
*sean.* Lorfque Peau est évaporée otl décantée, il reste  
une silbstance rouge en masse. On dit que les Chinois  
en sont un excellent vernis. DaLE. Voyez *Sanguis dra-  
conis.*

CALAMUS AROMATÏCUS. Voyez *A corus veras.*

CaLAMUs AsIATICUs. Voyez *Acortts Asiaticus»*

CaLaMUs ODORATUS , Offic. κάλαμος , Diofcor. *Cala-  
mus aromaticus ,* Chab. 199. *Calamus aromaticus ve\*-  
rus qielbusaam, I.sS.* 2. 528. *Calamus aromaticus Sy-  
riacus^* C. B. Pin. 17. Theat. 255. *Calamus aromati-  
cus,* Matth. Parla Theat. 138. *Arundo Syriaca aroma-  
tica ,foliis ex adverso sitis*, Hist. Oxon. 3. 221. *Calamus  
odoratus ,* Camel. Syllab. 22. *Jonc odorant.* DaLE.

Il y en a qui croyent que ce jonc est le vrai jonc aromati-  
que , dont Dloscoride donne la description suivante.

Il croît dans l’Inde ; le meilleur est de couleur de tan,  
plein de nœuds, & *se* divisant en plusieurs petits éclats  
lorsiqulon le fend. Sa cavité est pleine d’une fubstance  
qui ressemble à de la toile d’araignée. Il est d’une cou-  
leur blanchâtre. Quand on le mâche, on le trouve vif-  
queux, astringent & un peu acrimonieux.

*Le jonc odorant* pris en boisson , provoque l’urine. C’est  
pourquoi, si onde fait bouillir avec le chien-dent ou la  
graine de persil, & qu’on en boive la décoction, on  
s’en trouvera bien dans les hydropisies , les maladies  
des reins, la strangurie & lesruptures. Pris en boiflbh,  
ou employé en pessaire, il provoque les regles. Sa fu-  
mée, ou seule, ou mêlée avec la térébenthine, guérit la  
toux, si on la reçoit dans la bouche avec un rofeau. Sa  
décoction entre dans les clysteres & dans les demi-bains.  
Le jonc lui-même est un ingrédient pour lescataplaf-  
mes, & il fert à donner une odeur agréable aux fuifumi-  
gations. DIosCoRIDE, *Lib. I. cap.* 17.

Le *calamus verus,* ou plutôt *amarusest* un roseau de la  
grosseur d’une plume, de deux à trois piés de haut,  
comparti par nœuds, d’où sortent des feuilles vertes &  
de petites ombelles chargées de fleurs jaunes. Ce petit  
roseau croît en plusieurs endroits du levant, d’où il est  
apporté à Marfeille, quelquefois dans fon entier, mais  
ordinairement par’bottes d’environ un demi-pié de  
long. On le choisira gros, nouveau, mondé de fa petite  
racine & de fes branches, en bottes, prenant garde  
qu’elles ne foient point trop fourées de racines. Il doit  
être d’un gris rougeâtre en-dessus & blanchâtre en-de-  
dans , garni d’une moelle blanche, car quand il est fu-  
ranné, cette moelle devient jaune & *se* réduit en pou-  
dre ; il faut encore qu’il se rompe par éclat, & qu’il ait  
dans la bouche une amertume insupportable. 11 entre  
particulieremcntdansla thériaque’de Venise. Ρομετ,  
CALANDRA , CHALANDRA, κάλανδρα , espece  
d’alouette grosse, & qu’on met au nombre des alimens  
**salins. ALDROVANDI,** *Ornith.*

CAL ATIÆ , de *caleo,* ceux qui font d’un tempérament  
chaud & portés à la débauche. JoHNsoN.

CALAZIA , pierre précieufe , marquetée comme des  
grains de grêle. JOHNSON.

CALBIANUM. Nom d’une emplâtre. MYREPSUS, *Sec.*10. *cap.* 29.

CALCADINUM, CALCATAR, COLCOTAR,  
*Encre rouge , vitriol.* RULAND,

CALCADIS , *vitriol blanc,* ou selon d’autres, *fel alca-  
li.* RULAND. JOHNSON.

CALCANEUM. Le *calcaneum* est le plus grand de tous  
les os du pié, dont il fait la partie postérieure & comme  
la bafe. Il est oblong & fort irrégulier. On le peut di-  
vifer en corps & en deux apophyfes, une grande &  
antérieure, & une petite ou latérale interne.

*Tome II. \*

CAL 1281

Le corps du *'calcaneum* a six faces, une postérieure , une  
antérieure, une supérieure, une inférieure & deux la-  
térales.

La face postérieure est large, inégalement convexe, &  
comme divisée eu deux portions , une supérieure, pe-  
tite & polie, une inférieure, inégale, raboteufe & bien  
plus grande, qui dans la jeunesse est épiphyfe. On la  
peut nommer la tubérosité du *calcaneum.* Elle se cour-  
be embas , en.-dessous, & fe termine en deux tubercu-  
les ou pointes mousses qui paroissent appartenir plus à  
la partie ou face inférieure, qu’à la postérieure.

La face supérieure du corps *se* peut diviser en deux par-  
ties, l’une postérieure & inégale, avec un petit enfcn-  
cement; l’autre antérieure, qui est convexe, cartilagi-  
netsse & proportionnée à la grande concavité inférieu-  
re de Pastragal. Cette face est obliquement tournée en  
devant, & devient par cette obliquité une portion de la  
face antérieure , dont l’autre portion est confondue  
avec Papophyfe antérieure.

La face inférieure du corps est étroite. Elle a en arriere  
les deux tubercules dont j’ai parlé ci-dessus, & dont ce-  
lui du côté interne est le plus gros. Ces tubercules ser-  
vent d’attache à llaponévrofe plantaire , principale-  
ment le gros tubercule.

Les deux faces latérales du corps fe continuent *sur la*grande apophyse ou apophyse antérie ire. L face laté-  
rale externe est légerement convexe & inégale : il n’ÿ  
a que les tégumens & des ligamens qui la ; couvrent.  
La face latérale interne est un peu cave, enfoncée, &  
comme creusée en dedans.

La grande apophyse ou apophyse antérieure est dans la  
même direction que les corps dont elle est la continua-  
tion. Elle a cinq faces ou parties; le corps lui en ôtè  
une sixieme.

La face supérieure a un enfoncement irrégulier & inégal,  
qui conjointement avec celui de Papophyfe & de l’ase  
tragal, forme une espece de fossette considérable. A  
l’extrémité antérieure de cette face supérieure il y a  
une petite face cartilagineuse qui répond à une des fa-  
certes de Papophyfe de Pastragal.

La face antérieure de Papophyfe est cartilagineufe, lar-  
ge , oblique, en partie convexe & en partie un pcu  
concave. Elle s’articule avec une face pareille de l’os  
cuboïde. En considérant le *calcaneum* en général & fans  
division, cette face est aussi l’antérieure en général.

La face externe de Papophyfe est fort raboteufe. Elle est  
une continuation de la face externe du corps; néant-  
moins il y a un tubercule ou éminence à l’endroit de  
l’union de ces deux faces. Cette éminence ne paroît  
pas dans tous les fujets. A la partie inférieure de ce  
tubercule il y a une facette cartilagineufe pour le pase  
Eage du tendon du muscle long péronier. Souvent il  
n’y a que quelques légers vestiges de cette éminence.;,  
fouvent il n’y a rien du tout. On trouve quelquefois  
plus en devant & embas vers l’extrémité antérieure  
de l’apophyfe une autre petite facette cartilagineuse  
pour le passage du même tendon.

La face intérieure de l’apophyfe est une tubérosité qui  
est une continuation de la face inférieure du corps, &  
qui fert d’attache musculaire.

L’apophyse latérale est prestque commune avec le corps  
& avec la grande apophyse. Elle augmente la concavi-  
té de la face interne du *calcaneum.* Dans fa partie su-  
périeure il y a une facette cartilagineufe très-lisse &  
très-polie, qui s’articule avec une des facettes infé-  
rieures de Pastragal. Cette apophyfe est en-dessous. Là  
partie inférieure est lisse & polie pour le passage des  
tendons.

Le *calcaneum* est garni de quatre cartilages, dont trois  
font supérieurs, *sa* Voir, un grand, & deux petits pour  
une triple articulation avec Pastragal, & un antérieur  
pour l’articulation avec l'os cuboïde. Il faut encore y en  
ajouter un petit assez mince & comme ligamenteux sijus  
le tubercule de la face externe de cet os. WINsnow.

CALCANTHOS, CALCANTHUM, dans Ruland  
pour *Chalcanthum.* Voyez *Vitriolum.*

M Μ m m

1283 CAL

**CALCANTUM,** esipece d’encre. RULAND.

**CALCAR.** Voyez *Calcaneum.*

**CALCARIA,** espece de fourneau pour calciner, dont  
on fe fert dans les Verreries pour les ouvrages qu’on y  
travaille. CasTELLI.

**Le** *calcar* ou *fornax calcaria,* est fait comme un four. Il  
a dix piés de long, fept de large ou il a le plus de lar-  
geur & deux piés de profondeur. A un des côtés il y a  
une séparation d’environ six pouces en quarré , dont  
la partie supérieure est de niveau avec la surface du  
fourneau, & n’est séparée de fa gueule que par des bri-  
ques de neuf pouces d’épaisseur. On met le charbon  
dans cette séparation , enforte que la flamme qu’il  
rend fe distribue dans toutes les parties du fourneau ,  
& est refléchie de la voûte fur la matiere dont la fu-  
mée s’éleve noire & fort par la gueule du fourneau ;  
le Verrier ne remue jamais fa matiere que cette fumée  
ne foit passée. Le charbon *se* consume dans ce four-  
neau comme dans les autres , fur des grilles de fer, à  
travers lesquelles tombent les cendres dans un lieu  
pratiqué pour les recevoir, & qui est de niveau avec le  
fol. *Notes de Meretaseur Antoine Neri.*

**CALCARIS FLOS ou FLOS REGIUS, ou** *piéd’asc  
louette,* ainsi appelle parce que *sa* fleur ressemble en  
quelque façon à un éperon. BLANCARD.

CALCARIUS LAPIS , Offic. Schw. 370. Geoff. Præ-  
lect. 65. Aldrov. Muf Metall. 745. Schrod. 348. Mer.  
Pin. 213. *Saxum calcarium-,* Worm. 45. Charlt. Foss.  
20. Boet. 522. *Calcariay* Kentm. 55. *Pierre a chaux.*Voyez *Calx.*

Castelli insinue que cette pierre a été quelquefois appel-  
lée rsoestar, ἄσαιστος. Mais je n’ai jamais trouvé ce nom  
dans aucun autre Auteur.

**CALCATA,** *Encre jaune.* JoHNsoN.

**CALCAT AR.** Voyez *Calcadinum.*

**CALCATON,** *Trochis.que d’arscnic.* JoHNsoN.  
**CALCATREPOLA.** Μλττη, Voyez *Calcipatra,***CALCATRIPPA.** Voyez *Delphinium.* DaLE.  
**CALCEDONIUS.** Voyez *Chalcedonius.*

**CAL CEN A,CAL CENON, CALCENONTA,  
CALCINONIA;** termes de Paracelfe, pour désigner  
une matiere morbifique tartareufe, ou une chaux tar-  
taréufe. PaRACElsE , *de Tara Lib. II. cap.* **1.**

**CALCEOLUS,** *D. Mariae, Sacerdotis, lesabot* ou *seulier  
de notre-Dame s* efpece *d’alisma* ayant au milieu de sa  
fleur une cavité qui ressemble à un sabot. **BLANCARD.**

**CALCETUS, CALCENON1US, CALCENOS. Pa-**racelfe dit, *Lib. II. de Tart. Tr.* que le sang est *calcetus*lorfqu’il est imprégné de particules tartareufes.

**CALCHITHIUS,** *verd-de-gris* ou *marcassite.* JoHNsoN.  
**CALCHOIDES OSSICULA.** Voyez *Cuneiformis osiflo  
cula.* **BLANCARD.**

**CALCIDICUM ,** remede préparé avec del’arfenic. RU-  
**LAND.**

**CALCIFRAGA ,** *brise -pierre* ; nom que Scribonius  
Largus donne à la scolopendre. *N°.* **1**50.

**CÀLCIGRADUS,** πὸερνοβάτης , de nTIpvov, *talon r 8e* de  
βαίνῶ, *marcher",* qui marche sur les talons.HIPPOCRa-  
τε , περὶ άρθ. FœsIUs.

**CALCINATIO. Voyez** *Calx.*

**CALCINATUM MAJUS ;** c’est tout ce que l’on adou-  
cit par la Chymie & qui n’étoit point doux par sa na-  
ture , comme le mercure , le plomb , la litharge de  
plomb , les fels & autres substances. JoHNsoN.

**CALCINATUM MAJUS POTERII. Ce n’est au-**tre chofe que le mercure dissous dans l’eau-forte , &  
précipité par la folutiofi de fel marin. Potérius s’est  
fervi de cette préparation avec beaucoup de Euccès  
dans la cure des ulceres invétérés. **ETMULLER ,** *Lib. I.*o. 516.

**CALCINATUM MINUS ;** c’est tout ce qui est doux  
par In nature & qui n’a pas befoin d’avoir été préparé ,  
comme le fucre, la manne, le théréniabin, le nostoch

CAL 1284

( espece de miel siiuvage ) & autres substances sem-  
blables. JoHNSON.

**CALCINON.** Ruland & dol-insim en font un Iynonyme  
*a calcination,* en dssant que le *calainon* par reVcrbéra-  
tion *se* fait de deux efpeces, dont l’une s’appelle pro-  
premcnt *calcination*, l'autre, *incinération.*

**CALCITARI ou ALKAEL, ou** *fel alcali.* **RULAND.  
JoHNsoN.**

**CALCITEA , DRAGANTUM,** *vitriol.* JûHNsoN.  
**CALCITEOSA,** *litharge.* **RULAND.**

**CALCITHOS,** *verd-de-gris.* **RULAND.**

**CALCITRAPA,** *Chausse trape,* **Dale fait mention de  
deux plantes senis ce nom.**

La premiere est le

1. *Carduus stellatus ,* Offic. Ger, 1003. Emac. 1166.  
Schw. 250. Raii Hist. 1. 317. Synop. 87. *Carduusfiel-,  
latusfoliis papaveris erratici ,* C. B. 387. Dill. App.

1 5. *Carduus stellatus nsive calcitrapa,* J. B. 3.89. Chab.  
3 5 5. Tourn. Inst. 440. *Carduus stellatus, sive calcitra-  
pa vulgaris,* Park. 989. *Jacea ramosissimacapite lon-  
gis aculeisstellaelm nascentibus armabo,* Hist. Oxon. 3.  
144. *Jacea stellata folio papaveris erratici,* Boerh. Ind.  
A. 140. Hcrm. Flo. 2. 40. *Crupina capite stellatofoliis  
papaveris erratici, Oiis* Nov. Gen. Piant. Gen. 140.  
*Chausse-trape.*

Cette plante n’a qu’une racine à peu près de l. grosseur  
du doigt, longue, s’enfonçant profondément en terre  
& ayant la partie corticale assez épaisse Ses souilles les  
plus basses sont couchées fur la terre, & elles environ-  
nent la racine circulairement ; elles font découpées  
presque jusiju’à leur nervure. La tige *se* partage en  
beaucoup de branches qui s’étendent en tous siens; el.  
le s’éleve rarement à plus de deux piés, & elle est par-  
femée de feuilles dans les endroits où elle fe divife.  
Les fleurs croissent épaisses fur les branches; elles. Eont  
en forme de tuyaux rotlges & purpurins ; elles sortent  
des têtes qui sont composées de différentes écailles &  
qui Ee terminent en une épine longue, droite, dure &  
pointue. Les fleurs tombent en coton & elles contien-  
nent des semences oblongues , applaties & blanchâ-  
tres.

La *chausse-trape* croît proche les grands chemins, dans  
les Communes, & fleurit en Juin.

Sa racine est, selon quelques Auteurs, un remede singu-  
lier contre la pierre, la gravelle & la colique ; on la  
prend foit en décoction avec le vin ou l’eau, floit en  
poudre avec un véhicule approprié. MILLER , *Bot,****Offic-***

Les feuilles font fort ameres & rougissent un peu le pa-  
pier bleu ; fa racine le rougit davantage & a le gout  
de l’artichaud. Elle contient un SU qui approche fort  
dufel naturel de la terre, car la solution de ce SC est  
fort amere & chargée de Eel ammoniac & de nitre,  
comme nous avons fait voir ailleurs. Il y a apparence  
que l’ammoniac domine dans cette plante, car le nitre  
ne fait aucune impression fur le papier bleu, au lieu  
que le Eel ammoniac le rougit assez. Celui qui *se* trou-  
ve dans cette plante est joint à une portion considéra-  
ble de soufre & de terre; ainsi la *chausse-trape* est fébri-  
fuge, vulnéraire & apéritive. Pour la fievre intermit-  
tente on fait boire au commencement du frisson, le fuc  
des feuilles au poids de quatre ou six onces. Ce même  
suc emporte les tayes des yeux & guérit les blessures.  
M. de Lamoignon Intendant du Languedoc, a bien  
voulu faire part au public d’un remede par lequel il a  
été guéri d’une fâcheufe colique néphrétique qui le fa-  
tiguoit assez fouvent.

**Voici le remede tel qu’il a été imprimé à Montpellier  
par fon ordre.**

**Le 28 jour de la lune de chaque mois, on fait boire de  
fort grand matin un verre de bon vin blanc, dans**

1285 CAL

lequel on a mis influer une dragme de la premie-  
re écorce de la racine de *chaiisse-trape,* cueillie  
vers la fin du mois de Septembre. Cette écorce  
est une petite peau fort fine, brune en dehors ,  
blanche en dedans, que l’on fait sécher à Pom-  
bre , & mettre en poudre très-fubtile. Le jour que  
Pon a pris ce remede, on met fur le foir dans un  
demi -Eeptier d’eau, une poignée de parietaire,  
une dragme de bois de fassafras, autant d’anis, &  
pour un S0I de canelle fine. L’on fait bouillir le  
toutfurun feu clair pendant un demi-quart d’heu-  
re. L’on retire le pot de devant le feu, & on le  
met fur les cendres chaudes , après l’avoir bien  
couvert de son couvercle, & avec du papier. Le  
lendemain on remet encore le pot sisr un feu clair,  
pour le faire bouillir derechef pendant un demi-  
quart d’heure. Après quoi l’on verfe fur deux on-  
ces de silcre candi en poudre que l’on a mis dans  
une écuelledlargent, l’infusion passée par un lin-  
ge avec expression du marc. Quand le sucre est  
fondu, on la fait boire au malade le plus chaude-  
ment que l’on peut, & on l’oblige de ne rien  
prendre de trois heures , ce qu’il faut obferver  
aussi après la prise du premier remede.

Camérarius assure qu’à Francfort on fe sert de la racine  
de *chausse-trape,* au lieu de celle du chardon-roland.

On l’emploie dans la tisane, & dans les bouillons apéri-  
tifs. Un gros de graine de *chausse -trdpe* infusée dans  
un verre de vin blanc , emporte fouvent les matieres  
glairetsses qui embarrassent les conduits de l’urine.  
ToURNEFORT.

L’eau distilé de la fleur, ou les graines en poudre de la  
*chausse-trape,* passent pour dissiper la pierre. On dit  
que fit racine est excellente dans les fievres lentes, &  
qu’elle débarrasse le corps de fies mauvaises humeurs.  
**DALE.**

2. *Caheltrapa ,* Offic. *Carduus stellatus luteus s foliis Cya-  
ni* , C. B. Pin. 387. Raii Synop. 3. 146. Tourn. Inst.  
440. Elem. Bot. 344. *Carduus solstitialis,* Ger. 1003.  
Emac. 1166. Mer. Pin .21, *Carduus solstitialis Dodonaei,*Park. Theat. 989. *Spina solstitialis,* J. B. 3. 90. Raii  
Hist. 317. *Jacea stellata j s.psna solstitialis dicta soliis  
Cyani,* Herm. Flor. 2. 40. Boerh. Ind. A. 141. *Jacea  
lutea, capite spinoso minori,* Hort. Lugd. Bat. *Leuca-  
cantha veterum carduus, vel spinasolstitialis,* Chab.  
*Chardon de SÆarnabé.* Da **LE.**

Gesuerassure qu’il est bon pour la jaunisse, Camerarius  
dit la même chose , & le recommande dans toutes for-  
tes d’obstructions, dans la cachexie, Phydropisie, la  
pleurésie, & la sciatique. T0URNEF0RT.

Il passe pour apéritif, defobstruant, lithontriptique, & on  
dit qu’il calme l’effervefcence du fang. DaLe.

CALCOCOS, *Airain.* **RULAND.**

CALCOIDEA OSSICULA, trois petits os qui appar-  
tiennent à la cheville du pié, ainsi nommés par Fallo-  
pe, & les mêmes que les os cunéiformes.

CALCOKEUMENOS , *Cmvre brûlé.* **RULAND.**CALCULIFRAGUS , **λιθοντριπτικὸς,** *Lithontriptique.*CALCULOSUS, *qui a la pierre.*

CALCULUS, *la pierre* ou *le calcul.*

Les Grecs entendent par *lithiasis,* les Latins par *calcu-  
lus ,* & nous par la *pierre,* une concrétion qui fe forme  
dans les reins, les uretères , ou la vessie. Cependant,  
ce ne sont pas-là les feules parties, ou le calcul s’en-  
gendre ; nous trouvons des pierres, & des concrétions  
pierreufesdansla plupart des cavités du corps , & mê-  
me quelquefois dans d’autres parties. Hippocrate fait  
mentlon d'une pierre qui s’étoit formée dans la matri-

CAL 1286

ce d’une femme stérile, & qu’on lui tira avec beau-  
coup de peine à l’âge de foixante ans. Voyez PArticle  
*Amphnpolos.* Rien n’est plus constant que la génération  
fréquente des pierres dans la vésicule du fiel. Lister  
parle de pierres formées dans les vésicules séminales;  
& j’en ai moi-même trouvé dans les prostates au nom-  
bre de vingt ou trente.

Alexandre de Tralles , raconte qu’une perfonne ren-  
dit en toussant une pierre. Je connois une Da-  
me qui vit encore , & qu’on a regardée pendant  
plusieurs années , comme attaquée d’une phthisie  
incurable : mais ayant rendu en toussant une pierre à  
peu près de la grosseur d’une mufcade, elle revint en  
parfaite fanté. Le Docteur Freind dit avoir vu plu-  
hleurs de ces pierres expectorées, dont quelques - unes  
étoient de la grosseur d’une aveline, fans qu’il y eût  
aucun fymptome de phthisie ; les perfonnes qui les  
avoient rendues étoient feulement tourmentées d’une  
toux invétérée. J’ai connu quelqu’un qui en a jette  
quatre ou cinq , à différens intervalles de tems, fort  
éloignés les uns des autres. w

Nous pouvons concevoir que s’il fe trouve en quelque  
endroit du corps que ce foit, un corps entierement in-^  
dissoluble, il s’y applique bien tôt plus ou moins une\*  
croute calculeuse. Si cela arrive dans les reins par le  
dessechement de la partie terrestre du siing, cela for- -  
me le *calcul* des reins qui naît principalement à l’ex-  
trémité des artérioles en forme de fable. Le volume  
de ce *calcul* s’augmentant insensiblement \* obstrue le  
rein , stiffoque sia chair, la consiume, la fait fortir finis  
la forme de grumeaux, de pus, de caroncules, de peau,  
& détruit enfin tout le rein, occasionne des pissemens  
de sang , de pus fétide ; de plus , après avoir enflam-  
mé les parties voisines, il y produit fouvent un ulcere.

Ce même corps porté par quelque cause que ce fiait du  
lieu de S011 origine dans le bassinet, & de-là dansl’uré-  
tere, dans ses courbures , dans les endroits où il est le  
plus étroit, dans ceux par lesquels il s’insinue intérieu-  
rement dans la vessie; le même corps, dis-je, produit  
souvent une suppression d’urine, avec une douleur in-  
flammatoire. Lorsqu’il est porté par les uréteres dans  
la vessie, il en est souvent chassé ; s’il reste dans la vesi-  
fie, il croît par des couches appliquées circulairement.  
Le noyau reste toujours rouge , tandis que toutes les  
couches semt tantôt rouges ou blanches , cendrées ou  
bleues; & c’est par les nuances des couleurs qu’on ju-  
ge du degré d’insolubilité, qu’on ne peut bien décou-  
vrir que par la Chymie. Lorsqu’il reste dans la vessie, il  
produit l’ipflammation & ses fymptomes, des pressions,  
des frotemens, des ulççres, des pissemens de pus, des  
stranguries ; l’obstruction de Puretre , l’impossibilité  
d’uriner , si ce n’est le corps renversé fur le dos,la fie-  
vre hectique , la consiomption ; souvent il est poussé  
dans Puretre, où il demeure immobile.

On connoît le *calcul* des reins par la douleur sourde qu’on  
y ressent, par le pissement de siang qui arrive , après  
s’être donné du mouvement dans les chemins pavés,  
principalement en chasse ; par les pierres, les caron-  
cules, le pus, les filamens que l’on rend fréquemment.  
**BOERHAAVE ,** *Aphorismes.*

Comme l’exposition des fymptomes néphrétiques que  
nous a donnés Arétée, ne le cede à aucun autre mor-  
ceau de Pathologie , je vais la rapporter ici pour silp-  
pléer à ce que Boerhaave a omis.

Les reins sirnt d’une consistance glanduleuse, & d’une  
couleur rouge, ce en quoi ils font beaucoup plus rese  
semblans au sole qu’aux testicules otf aux mamelles ;  
carquoique ces parties soient glanduleuses comme les  
reins, elles fiant plus blanches. Les reins ont à peu près  
la figure des testicules ; ils font seulement un peu plus  
plats , un peu plus recourbés; ils sont remplis de peti-  
tes cavités étroites, qui servent à la filtration de l’uri-  
ne. Il en part deux conduits nerveux,un de chaque  
rein, semblables à des tuyaux, & ces tuyaux vont s’iny

MM mm ij

1287 CAL

serer dans la vessie de chaque côté ; ils y portent l’uri-  
ne en quantité égale de chaque rein.

**Les** reins & ces canaux ou conduits sirnt fujets à un grand  
nombre de maladies différentes, dont les unes sirnt ai-  
gues, & emportent le malade en pende tems, comme  
les hémorrhagies , les fievres & les inflammations ; les  
autres sirnt chroniques, c’est-à-dire qu’elles ont des re-  
tours réglés dans le cours de la vie du malade, dont  
elles conflamment le corps à la longue, deviennent in-  
curables& mortelles. De cette nature sont les abfcès,  
les ulceres , la pierre, & le piffement de *sang* qu’elle  
cause. Les ulceres naiffent des abscès , mais ils fiant  
toujours extremement opiniâtres & difficiles à guérir.

La formation des pierres est très-lente, mais la maladie  
qui s’enfuit est très-cruelle. Dans ce cas les passages  
font obstrués ,& l’tlrine est retenue, ce qui est le fymp-  
tome le plus terrible. Si plusieurs petites pierres réu-  
nies ensiemble, ou si une sieule grosse pierre ferme les  
passages, & que cet accident affecte les deux reins, la  
suppression de l’urine, & la distension des parties font  
nécessairement suivies de la mort en peu de jours : aussi  
la nature a-t-elle eu grand siain de former les cavités  
des reins d’une figure oblongue , de leur donner une  
capacité égale à ses uréteres, & un diametre plus grand  
que celui des petites pierres ; sim deffein étoit sans  
doute de faciliter par ces moyens la defcente de ces  
concrétions dans la vessie ; s’il arrivoit qu’il s’en for-  
mât dans les parties supérieures. C’est par les mêmes  
raisims que les pierres sirnt d’une figure oblongue,  
& prennent la figure des uréteres auxquels on les  
trouve communément attachées. Celles qui ont lasclr-  
face anguleuse, & la figure irréguliere, semt foibles  
dans leur partie antérieure , à casse de l’étroitesse des  
uréteres, & fortes dans leur partie postérieure; ce qui  
provient de l’action des reins qui est de pousser en bas.  
Les pierres fe forment feulement dans les reins, & *ce-  
la,* lorsqu’il y une grande intempérie de chaleur; elles  
ne séjournent point dans les ureteres, où le gravier ve-  
nant toutefois à tomber, est en même-tems & Je signe,  
& la matiere de la maladie. Si le passage du rein est  
obstrué par une pierre d’une groffeur considérable ; il  
survient aussi-tôt une douleur dans les lombes aux en-  
virons des mtsscles appelles *psoas*, en s’étendant juf-  
qu’au milieu des côtes; ce qui fait quelquefois prendre  
les premiers iymptomesde la pierre pour des attaques  
de pleürésie. Cette douleur est accompagnée d’un fen-  
timentdepésanteur sur la hanche ; le malade s’incline  
en devant avec difficulté ; à peine peut-il remuer le dos;  
il est tourmenté par des tranchées cruelles accompa-  
gnées de lafenfation dont nqps venons de parler; ces  
tranchées errent d’un lieu dans un autre, en fuivant les  
circonvolutions des intestins. S’il y a abondance d’uri-  
ne , les parties feront distendues, & le malade aura les  
mêmes envies d’uriner qu’une femme en travail. Il fera  
plein de flatulence dont il aura peine à *se* délivrer ;  
une fievre fleche & rongeante le faisira ; *sa* langue *se-  
ra* brûlée, son ventre resserré, & sem corps décharné ; il  
prendra en dégoût tout aliment, &s’il *se* détermine à  
manger quelque chose, il le digerera avec beauCoup  
de peine, & n’en tirera aucun profit. S’il arrive que  
la pierre tombe dans une urétere , elle catssera un  
frisson, comme celui du froid , & fes progrès seront  
accompagnés de douleur violente. Si elle parvient  
dans la vessie ; à ce moment il *se* fera une évacua-  
tion abondante d’urines , les déjections de ventre, les  
flatulences feront chassées, l’estomac stera soulagé ; le  
malade aura dés rapports, & se sentira délivré des  
maux dont il étoit tourmenté. Si Furétere a été déchiré  
par la pierre, le sang viendra quelquefois avec les uri-  
nes,de nouvelles douleurs commencent lorfque la pier-  
re vient à passer par llurétere; car si elle est plus large  
que ce canal,elle y séjourneralong-tems : cependant  
la vessie *se* remplira , il y aura entiere rétention d’uri-  
ne , les uréteres mêmes en seront pleins, & il s’ensuivra  
des douleurs horribles Les pierres anguleuses causent  
en passant beaucoup plus de peine que les autres. J’en

CAL 1288

ai vues qui étoient recourbées en forme de crochets, &  
j’ai remarqué dans Purctre des callosités formées à la  
fuite d’exulcérations qu’elles y aVoient causées : *ce-  
pendant* ces pierres ont ordinairement une figure oblon-  
gue , & semblable à celle du passage. Quant à leur cou-  
leur, il y cnaqui fiant.blanches comme de la craie, &  
ce sont celles qu’on trouve ordinairement dans les en-  
fans; d’autres qui font jaunes comme du fafran, &ce  
semt celles qui tourmentent les vieilles gens. On re-  
marque encore que les personnes âgées font sujettes à  
la pierre dans les reins, & les jeunes gens à la pierre  
dans la vessie. La concrétion de ces pierres peut avoir  
deux caisses : dans les vieillards, elles ont pour cause  
la froideur de leur corps, & l’épaisseur de leurs hu-  
meurs; le froid est bien-tôt fuivi de la concrétion des  
matieres épaisses. Je n’en veux pour preuve que les  
eaux des sources naturellement chaudes ; le froid les  
convertit en une espece de pierres calleufes. Il faut at-  
tribuer la formation de la pierre dans les jeunes gens à  
quelque matiere bourbeuse, sur laquelle le fang pro-  
duit les effets du feu, qu’il torréfie, & à laquelle il don-  
ne la consistance delà pierre. Paffons maintenant aux  
maladies dont la formation de la pierre est fuivie.

Il y en a en qui elle cause un piffement de fang en certai-  
nes faifons : à cet égard elle est analogue aux hémor-  
rhoïdes , & elle a sur le corps les mêmes influences ;  
c’est-à-dire qu’elle donne une couleur pâle, qu’elle  
détruit les forces , qu’elle rend incapable d’action ,  
qu’elle ôte l’appétit & trouble la digestion. Cette hé-  
morrhagie périodique est fuivie de la langueur & delà  
paralysie des membres , mais en même-tems du déga-  
gement & de la liberté du cerveau. Mais cette évacua-  
tion réguliere vient-elle à manquer, alors furviennent  
le mal de tête, l’afloibliffement de la vue J’étourdiffe-  
ment & le vertige ; ce qui entraîne tantôt l’épilepsie,  
tantôt la bouffissure , la perte de la vue & l’hydropisie.  
Les uns en deviennent mélancoliques , & les au-  
tres paralytiques ; car tels sont en général les accidens  
qui résultent de la rétention d’tm fang dont l’évacua-  
tion est réglée. Si le sang vient des reins , il sortira **de**la vessie pur & sans aucun mélange d’urine. Quelque-  
fois il coulera brufquement & à plein canal, & forme-  
ra des caillots, s’il arrive qu’il y ait rupture dans les  
reins; d’autres fois il se coagulera dans la vessie , préci-  
sément comme il seroit hors du corps , & il s’ensuivra  
une terrible retention d’urine. De la rupture naîtront  
des ulceres opiniâtres & invétérés. On s’appercevra  
qu’il y a ulcere , si le malade rend des portions de tu-  
niques , ou des membranes minces , rougeâtres, sem-  
blables à des toiles d’araignées, ou du pus blanc avec  
de l’urine,ou du pus tantôt pur & seins mélange , tantôt  
mélangé avec l’urine. Quant aux signes de la forma-  
tion d’un abfcès , ce font la fievre & les frissons fur le  
soir, avec des douleurs & des tiraillemens aux envi-  
rons des lombes : l’évacuation de caillots charnus pu-  
rulens , ou de pus blanc , annoncera que l’abfcès est  
ouvert. Les ulceres semt ou rongeans , ou sans sanie,  
ou avec sanie, s’ils semt Eordides, les urines seront  
tantôt chargées de pus, & tantôt sains ce mêlange ;  
quelquefois fétides, & quelquefois fans l’être.

Les hémorrhagies & les absitès arriveront au printems ;  
la pierre & la gravelle en automne & en hiver. Si la  
pierre est suivie d’un ulcere, la maladie est incurable,  
le malade Tombe en phthisie, & ne tarde pas à périr.  
Αεετε’ε, περὶ άιτῥαξ σημ. χρον. παθ. *Lib. II. cap.* 3.

*Sentiment* ά’ΑτΕΧ**ANDRE DE TRALLES.**

Les pierres sont formées dans les reins d’une matiere  
épaisse & visqueufe, trop paîtrie, ou torréfiée par la  
chaleur de cesparties. Ainsi la matiere visqueufe en est  
la cauEe matérielle , & la chaleur en est la caufe effi-  
ciente. Il en est du *calcul,* ainsi que des vaisseaux tra-  
vaillés par les potiers : c’est le feu qui rend leur terre  
indissoluble par lleau. Qu’avons-nous donc à faire

1289 CAL

pour prévenir cette maladie, si ce n’est d’empêcher la  
génération de cette matiere grossiere dans les reins, &  
de garantir ces parties de l’intempérie chaude. Car  
Eans ces deux choses , la formation de la pierre est im-  
possible.

Une chofe qui mérite encore toute l’attention d’un Me-  
decin , lorsqu’il est appelle auprès d’un malade , c’est  
si la douleur provient de la pierre ou d’une autre cau-  
*se* ; car la colique & le *calcul* ont les mêmes sympto-  
mcs, & il n’est pas aisé, surtout dans les commence-  
mens, de distinguer l’une de l’autre. Dans l’un &  
l’autre cas , les malades ont des vomissemens, des fla-  
tulences & distensions qui vont jusiqu’à affecter l’esto-  
mac & le foie; ils font constipés. Malgré l’uniformité  
de part & d’autre de ces fymptomes , un homme en-  
tendu dans la profession ne s’y trompera jamais : il fau-  
ra que dans la colique les vomiffemens font plus fré-  
quens, que la matiere rendue est pituiteufe, que le  
ventre est plus refferré, & que les flatulences font plus  
pénibles à expulfer ; au lieu qu’il en est tout autrement  
dans la pierre des reins. On procure avec les remedes  
convenables, des felles, l’expulsion des vents : ces deux  
esters siont même produits dans la pierre sims le siecours  
des remedes ; ce qui n’arrive jamais dans la colique. Il  
ne faut pas non plus négliger l’examen des urines, elles  
font fort différentes dans la colique & dans la pierre.  
Dans la colique elles font plus pituiteufes, & plus  
abondantes en sédiment : mais s’il y a moins de sédi-  
ment dans les urines des *calculetix,* en y regardant de  
fort près, on y découvrira des particules fabloneufes,  
qui ne fe trouvent point dans celles qui font rendues  
dans la coliquë. D’ailleurs, la douleur que caufe le  
*calcul ,* est fixe & fort cruelle ; celle au contraire de la  
colique, est errante & moins forte, ALExaNDRE DE  
*TR ALLES, Lib. IX. cap.* 4.

*De* L **Ο M M I U S.**

On peut reconnoître aux signes suivans si la douleur d’un  
malade provient d’une pierre formée dans les reins:  
cette douleur fera cruelle, & affectera le rein, comme  
s’il y avoit une épine ; elle y fera fixe, à moins qu’elle  
ne s’étende du côté de l’aine, des hanches, ou du tefti-  
cule voisin : il ne paroîtra à l’extérieur aucune tumeur:  
le malade ne pourra fe courber fans difficulté : il y au-  
ra quelquefois contraction & engourdiffement dans la  
jambe, du même côté que le rein affecté. Les éructa-  
tions fieront fréquentes, & le dégout de tout aliment  
fera fort grand. Dans le fort des douleurs , le malade  
aura des vomiffemens d’abord dephlegme , enfuite de  
bile jaune, & enfin de bile érugineufe : il fie sentira  
soulagé après ces vomiffemens 3 le ventre sera consti-  
pé, & les excrémens ou flatulences contenues dans les  
intestins augmenteront la douleur en comprimant le  
rein. Si les excrémens sont évacués, ils Eeront accom-  
pagnés de vents & d’une espece de matiere bilieuse.  
Lotfque le malade sera couché sur la partie affectée , &  
tant qu’il s’abstiendra de manger, il fe sentira finlla-  
gé. Mais après un grand repas , lorsque les alimens  
commenceront à descendre dans les intestins ; & s’il  
est couché silr le côté opposé, les douleurs augmente-  
ront.

A l’approche d’un accès, les urines Eeront en petite quan-  
tité , claires & aqueuEes : à mesure que les douleurs  
augmenteront, la suppression en augmentera ; elle SC-  
ra souvent entière, jufqu’à ce que la pierre forte par le  
canal urinaire, appelle par les Grecs, *ureteres,* ουρητῆρα :  
elle sera accompagnée d’une grande quantité d’urine  
épaissie qui déposera beaucoup de fissile , & même d’au-  
tres pierres raboteuses, ou des fragmens de pier-  
re. L’urine formera quelquefois des bulles, & fera  
fétide ; d’autres fois elle viendra en petite quantité,  
mais fréquemment , & accompagnée d’une grande  
chaleur : il lui arrivera aussi d’entraîner avec ellequel-  
que chofe de sanglant, surtout après que le malade au-  
ra beaucoup marché ou travaillé. Ceux qui sont sujets

CAL 1290

à la pierre, ont rendu pendant long-tems des urines  
rougeâtres & épaisses, avec une écume dense & tenace î  
ces urines déposissent un sédiment rouge, sabloneux,  
& tant fiait peu visqueux; otl si elles continuoient d’ê-  
tre troubles, & qu’on les passai à travers un linge ,  
elles laissoient une substance semblable au sédiment  
dont nous avons parlé. Ils ont rendu ces urines pendant  
des années enticres sims aucune incommodité , sims  
avoir senti de douleur dans les reins, ou sans aucun  
autre symptome de la pierre : lorsque tout d’un coup,  
& quand ils s’y attendoient le moins,ils ont été attaqués  
d’un mal violent dans le rein ; leur ventre s’est resser-  
ré , & la jambe du même côté que le rein affecté, s’est  
trouvée violemment engourdie. Ces accidens *se* ral-  
lentiffent quelquefois, disparoissent même , & ne re-  
viennent qu’après beaucoup de tems, & cela fans avoir  
rendti de pierres, mais feulement des urines troubles,  
épaisses, & peut-être sanglantes, après avoir fatigué. En  
effet, les urines fanglantes indiquent une pierre dans  
les reins , lors même qu’il n’y a ni douleur , ni aucun  
autre fymptome, par lequel on pusse ou connoître, ou  
soupçonner sim existence.

LorEque les douleurs font suivies d’une excrétion de la  
pierre hors du rein , elle est portée à l’embouchure de  
lluretre , & il *se* fait une évacuation d’urines claires  
aqueufes, en petite quantité ; évacuation qu’elle Eup-  
prime quelquefois entierement: mais s’il arrivequ’el-  
le foit repouffée dans la cavité du rein, ou du moins si  
ellepénetre dans la vessie , il s’enfuivra uneévacution  
d’urines, telles que celles que nous avons décrites ; car  
je penfe avec Hippocrate , qu’une douleur fubite de  
reins, accompagnée de suppression d’urine, annonce  
une évacuation oti d’urines épaisses, ou de pierre. Une  
pierre est quelquefois si grosse, qu’elle ne peut être  
chassée de la fubstance des reins , ou elle s’est engen-  
drée dans leur cavité. Pendant tout ce tems, le mala-  
de ne stent que peu ou point de douleur : mais il rend des  
urines rougeâtres, épaisses, chargées, & telles que  
nous les avons décrites. Après un exercice violent ou  
une longue courEe , elles seront des plus sanglantes, &  
déposeront une substance grumeleuse, épaisse,&sem-  
blable à du sang. Lorsque la pierre est parvenue dans  
la cavité du rein, si elle est grosse & tend en embas,  
elle bouche l’urétere , & ferme le passage de l’urine ,  
enforte qu’elle n’en laisse passer que fort peu, & d’une  
consistance claire & aqueuse. Une pierre dans cette  
situation caufe des douleurs très-cruelles : mais si elle  
entre dans l’urétere, elle siera trop petite pour rétrécir  
considérablement le passage de l'urine. Lorfqu’elle est  
grosse & nouvellement chassée de la siubstance du rein  
dans la cavité de la vessie,si elle n’a point encore été por-  
tée à l’orgine de l’urétere , alors les urines rendues sie-  
ront épaisses, siales, rouges , ou noires, & tant soit peu  
livides.

Les pierres rondes & unies passent plus facilement que  
celles qui font oblongues & anguleufes : mais elles ne  
font toutes ni de la même grosseur, ni de la même figu-  
re, ni de la même aspérité. Les perfonnes qui fouse  
frent depuis long-tems des douleurs de reins, & dont  
les conduits urinaires font fort ouverts , rendent fans  
peine les petites pierres , & ne font tourmentées que  
par les grosses ; au lieu que celles pour qui les dou-  
leurs de reins sirnt toutes nouvelles , & fort récen-  
tes, font cruellement incommodées de la plus petite  
pierre.

Les pierres des reins font prefque toutes rougeâtres ; les.  
reins purulens en rendent cependant de blanches & on  
en a vues de pâles & même de noires. Dans cette ma-  
ladie plus les urines Eont aqueuses , & plus long-tems  
elles continuent d’être telles, moins elles ont de sédi-  
ment; plus surement vous pourrez assurer que les pier-  
res contenues dans les reins seront dures, compactes &  
invincibles aux remedes : mais il arrive rarement que  
les persimnes sujettes à de grands maux de reins aient  
les urines claires. Le *calcul se forme* plus fréquem-  
ment dans les perfonnes grasses & âgées que dans les

1291 CAL

autres, les enfans n’en font prefque jamais attaqués ,  
& les jeunes gens très-rarement. Ceux qui font sujets  
à de fréquens vomissemens & qui ont le ventre libre ,  
ne connoissent point cette maladie. S’il est vrai de dire  
que les indispositions, quelles qu’elles soient, Eont  
très-difficiles à guérir dans les vieillards, il ne l’est pas  
moins que la pierrelest prefque incurable en eux. Il y  
a peu de maladies qui passent plus facilement d’un pe-  
re à fes enfans , enforte qu’il arrive assez rarement  
qu’un enfant n’en ressente quelques atteintes , s’il est  
né de parens qui en aient été attaqués. L o m m ι υ s ,  
*Med. Obs.*

D’ H O F F M A N.

Le mot *calculus* avoit chez les Romains différentes signi-  
fications. Il *se* prenoit pour une petite pierre ou du  
gravier, pour une piece de jeu d’échecs , pour un jet-  
ton , & par métonymie , pour un *calcul,* un compte ,  
un doute, une dissiculté , une sentence d’absolution ou  
de condamnation , & pour une voix ou un suffrage :  
mais en Medecine on entendoit par ce mot les pier-  
res formées dans le corps humain. Elles s’y engen-  
drent en plusieurs endroits, par exemple , dans l’esto-  
mac, dans la vésicule du fiel , dans le foie , dans les  
poumons & dans les interstices des mufcles de preEque  
toutes les parties du corps, mais elles ne produisent  
nulle part de si cruelles accidens , ni n’excitent des  
douleurs si terribles, que quand elles sirnt logées dans  
les reins, dans les uréteres & dans la vessie.

Comme la douleur causée par une pierre qui paffe des  
reins dans les uréteres, est peut être la plus violente  
qu’on puisse souffrir, il arrive quelquefois dans une  
premiere attaque qu’on a quelque difficulté à la distin-'  
guer de tout autre douleur aiguë de la région lom-  
baire.

Une opinion qui n’est pas moins abfurde & fausse , que  
commune & populaire, c’est que toutes les fois que  
quelqu’un fent de la douleur aux environs des lombes,  
il est attaqué de la pierre, comme s’il n’y avoit pas  
dans cette région beaucoup d’autres parties que les  
reins capables d’être offensées & douées d’tme extreme  
sensibilité : telles sirnt entre autres les musicles lom-  
baires externes & internes, les ligamens nerveux des  
vertebres lombaires , le plexus supérieur mésentéri-  
que des nerfs, une branche de l’artere mésaraique fu-  
périeure, & dans les environs les dernieres convolu-  
tions du duodénum & Parc Iygmoïde du colon. Tou-  
tes ces parties peuvent être le siége des douleurs les  
plus cruelles, lorsqu’elles seront ou trop distendues ou  
trop comprimées, & lorsqu’il y aura stagnation d’hu-  
meurs impures , sanglantes ou séreuses. Un rhuma-  
tisine siir ces parties suffit quelquefois pour casser des  
maux si cruels, qu’il semble à un malade qu’on lui  
coupe les reins par le milieu, & qu’il est contraint de  
se tenir plié sans pouvoir enfuite *se* relever. Les mê-  
mes symptômes ne seront pas moins furieux, s’il arri-  
ve que par une chute ou par quelque effort pour lever  
un grand poids, les vertebres & les nerfs soient tant  
soit peu dérangés de leur situation propre & naturelle,  
si une trop grande quantité de fang croupit aux envi-  
rons du plexus mésienterique , dans les arteres émul-  
gentes, comme il arriVe aux personnes pléthoriques ,  
à celles qui fiant sujettes aux hémorrhoïdss ou qui ont  
pris l’habitude de se faire faigner & qui s’en défont  
brufquement, il s’élèvera des douleurs violentes dans  
la région des reins , qu’on ne manquera pas d’attri-  
buer à la pierre, quoique pour les faire entierement  
difparoître, il ne faille quelquefois qu’ouvrir la veine  
du pié , ou ordonner quelques poudres nitreufes &  
difcussives.

Il arrive quelquefois que\*l’on prend des douleurs de coli-  
que pour la pierre, comme lorfque l’arc sygmoïde du  
colon qui est situé dans le voisinage des reins, est ou  
distendu par des flatulences, ou refferré par des fpaf-  
**mes; car alors un malade restent un mal violent, non-**

CAL 1292

seulement dans la région lombaire, mais encore dans  
les parties circonvoisines du cœur; il a des rapports &  
des nausées, il ne peut uriner, il est constipé & il a  
l’abdomen entier aussi cruellement tiraillé que s’il  
avoit la pierre. Mais cette douleur spasinodique n’é-  
tant point fixe & constante, mais errant au contraire  
d’un lieu dans un autre & étant d’une nature à pou-  
voir être calmée par des clysteres émolliens , ces par-  
ticularités suffiront pour la caractériser aux yeux d’un  
habile Medecin , & la lui faire distinguer de la pierre  
dont les douleurs portent plus puisiamment en-bas ,  
ôtent moins les forces & fe rallentiffent par intervalle ,  
enforte que le malade peut souvent *se* lever & *se* pro-  
mener, ce qui n’est pas ainsi dans la colique. D’ailleurs  
lorsique la pierre est la cause des douleurs, le vomiffe-  
ment & les nausées font plus grands quand l’estomac  
est vuide qu’en tout autre tems ; un picotement & une  
espece de douleur vive & aigue fe fait fentir dans Pu-  
rctre & au gland; l'tlrine est chargée de fable, le testicu-  
le est retiré, la cuiffe est engourdie & le côté même est  
en contraction ; fymptomes dont on ne remarque au-  
cun dans la colique.

Il faut remarquer que des pierres d’une grosseur très-  
considérable, & même ayant d’assez grosses branches,  
peuvent être logées dans la fubstance des reins pen-  
dant quelques années, sans causer atl malade une gran-  
de indisposition ou de grandes douleurs : mais elles  
n’en sont pas plutôt détachées & parvenues aux con-  
stuits mulculaires , étroits & nerveux qu’on appelle  
uréteres, qu’elles produisent les symptômes les plus  
terribles en se hâtant d’arriver dans la vessie. Les uré-  
teres mêmes peuvent donc être le siégé fixe & réel des  
douleurs de la pierre ; mais ces douleurs seront plus oit  
moins violentes, selon que les tuniques nerveufes de  
ces canaux seront jflus ou moins distendues par la grof-  
Eeur ou irritées par l’aspérité des pierres qui s’y enga-  
geront : elles seront poussées quelquefois au point  
d’exciter, outre le frisson &le refroidissement des ex-  
trémités, les nausées , le vomissement, la constriction  
spasinodique des parties voisines du cœur, la difficulté  
d’uriner, la constipation, l’embarras dans la respira-  
tion, l’engourdissement de la jambe, la rétraction du  
testicule vers l’os pubis, l’agitation continuelle, une  
perte incroyable des forces, des attaques d’épilepsie &  
même une suppression d’urine mortelle. J’ai entendu  
quelquefois des malades fe plaindre d’une douleur,  
telle que si on leur avoit fait continuellement une blese  
Eure profonde, tout le long de l’épine jufqu’aux envi-  
rons de la vessie. Dans ces cas on a trouvé à lsouvertu-  
re de ces malades après leur mort, les uréteres gonflés  
& distendus par une si grande quantité d’utine qui n’a-  
voit pu entrer dans la vessie, la pierre étant logée dans  
l’urétere, aux environs de fon infertion dans cet or-  
ga'ne, qu’ils avoient la grosseur d’un boudin.

Il est constant par obfervation & par expérience, qu’une  
pierre a quelquefois séjourné pendant long-tems dans  
l’urétere, fans caufer une douleur considérable & sans  
intercepter le passage de l’urine, & qu’enfuite le mala-  
de a été attaqué, lorsqu’il s’y attendoit le moins, de  
douleurs violentes accompagnées de dégout, de nau-  
sées, de vomissemens & de rétention d’urine. Il faut,  
felon toute apparence, attribuer ce phénomene à la si-  
*tuation* de la pierre , qui *fe* trouvant dérangée par  
quelqu’accident, commence enfin à offenser la tuni-  
que nervetsse de l’urétere. Il ne faut pas s’imaginer  
que cette maladie entraîne toujours avec elle les mê-  
mes iymptomes. Erafme dit dans fon Epître à Perck-  
meyerus, de la pierre dont il étoit tourmenté, qu’elle  
prenoit des formes si différentes les unes des autres,  
qu’on n’auroit jamais pensé que ce fût la même mala-  
die; qu’elle commençoit par de certains fymptomes  
qui saisoient place à d’autres dans sim progrès, & que  
son siége en paroissoit tantôt dans un endroit, tantôt  
dans un autre.

Une circonstance qui mérite notre attention, c’est que  
**les pierres fe forment plus fréquemment dans le reia**

12 93 CAL

gauche que dans le rein droit , & conséquemment  
qu’on observe que les douleurs causées par la pierre  
dans les reins *se* font fentir plus communément du cô-  
té gauche que du côté droit. Cette observation est con-  
firmée par le témoignage de Charles Pifon , qui nous  
assure dans son Traité *dx Morbis ex ferasâ colluvie  
oriundis,* que silr cent persimnes qui ont été attaquées  
de la pierre dans les reins,il y en a plus de quatre-vingt  
en qui le rein gauche étoit le siége de la maladie.  
Quant à la raifon de ce phénomcne, elle n’est pas si  
mystérieusie qu’elle le paroît d’abord; car la circula-  
tion du fang doit être plus prompte, & la séparation  
de la sérosité urinetsse faite plus promptement dans les  
vaisseaux du rein droit, que dans ceux du rein gauche,  
parce que le rein droit est couvert du foie, cet organe  
important, & par conséquent la chaleur y doit être  
beaucoup plus grande : d’où il s’enfuit qtl’une stagna-  
tlon du fang & d’urine doit s’y faire beaucoup plus  
difficilement que dans le rein gauche, qui étant em-  
brassé par l’arc du colon, est plus comprimé en con-  
séquence des flatulences qui fe forment fréquemment  
dans cet intestin. Or les vaisseaux étant comprimés ,  
la circulation du fang doit être gênée , la sécrétion de  
l’urine par les petits canaux rendue plus difficile, la  
disposition à la stagnation augmentée ; ainsi il y a fon-  
dement à la séparation & à la concrétion d’une matie-  
re tartaretsse & calcaire.

Il n’est ni moins remarquable , ni moins démontré par  
l’expérience, qu’une pierre foit dérangée de sa pre-  
miere situation & poussée par différentes catsses à l’o-  
rigine des ureteres, après avoir séjourné pendant long-  
tems dans le parenchyme des reins ou dans le bassinet :  
entre ces caisses les principales siont, une violente agi-  
tation d’esprit, produite par quelque passion à laquel-  
le on fe fera livré immodérément, un mouvement de  
corps véhément & si.lbit, pris soit en portant, Toit en  
marchant, mais surtout le froid piquant des vents du  
Nord, tranfmis aux reins, de même qu’un usage ex-  
cessif de diurétiques, tels que les préparations de té-  
rébenthine & de genievre , que les Medecins prefcri-  
vent en guife de préfervatif contre la pierre ; pratique  
qui n’est pas moins abfurde que commune. J’ai enco-  
re obfervé que les coliques Venteuses & les spastnes ,  
dont scmt souvent attaqués les hypocondriaques, les  
femmes histériques & tous ceux qui sirnt si-ljets aux  
hémorrhoïdes, donnent lieu aux douleurs de gravel-  
le les plus violentes, en pouffant en avant les con-  
crétions pierreuses logées dans les petits mamelons  
des reins.

Quant aux causes éloignées, ou comme on dit, natu-  
relles de la formation des pierres dans les reins, &  
des douleurs qui suivent cette formation, la princi-  
pale & la plus importante, est ce que nous appelions la  
constitution du fang ; car les corps d’un tiffu mou &  
spongieux , surtout ceux des femmes dont les vei-  
nes font pleines de sang , qui vivent délicatement,  
boivent du Vin , s’abandonnent à l’oisiveté, mènent  
une vie sédentaire, & font un usage immodéré de fro-  
mage, de lait, & de mets friands , sont fujets aux dou-  
leurs de la pierre , furtout paffé cinquante ans , lors-  
qu’elles cessent d’avoir leurs regles , ce qui ne leur arri-  
ve presque jamais dans la jeunesse , & tant qu’elles  
sont réglées. Parmi les hommes il n’y en a point qui  
foient plus fréquemment attaqués de douleurs gouteu-  
Ees, & néphrétiques, que ceux qui ont été sujets pen-  
dantleur jeunesse auxEalgnemens de nez, aux maux de  
tête , & aux évacuations hémorroïdales ; s’il arrive que  
ces évacuations soient entierement arrêtées, ou consi-  
dérablement diminuées. Nous favons encore par l’ex-  
périence , qu’il n’y a point d’âge où la pierre x tant dans  
les reins, que dans la vessie , sioit plus ordinaire que  
dans la vieillesse ; parce qtl’alors les humeurs siont plus  
épaissies, les alimens s’aigrissent plus facilement dans  
l’estomac , le ventre est moins libre, & les exercices  
pour l’ordinaire beaucoup plus rares , & moins violens  
qu’en tout autre tems de la vie. C’étoit apparemment

CAL 1294  
à ces circonstances qu’Erascne faisoit allusion, lorfqu’il  
difoit en plaisantant fur *sa* maladie , « qu’il étoit éton-  
« nant que l’âge qui l’avoit rendu fécond , rendit les  
« femmes stériles ; car , ajoutoit-il, j’engendre chaque  
a jour de plus en plus » C’étoit des pierres qu’il

engendroit. Il faut obferver de plus qu’il n’y a aucune  
maladie qui passe plus fréquemment des peres & rneres  
aux enfans, que la pierre & la goute , autre maladie  
très-analogue à la précédente, & qui consiste , comme  
elle, dans une disposition particuliere des folides &  
des fluides : car non-feulement elles attaquent l’une &  
l’autre, les personnes pleines de sang, ou, comme on  
dit,d’une constitution stanguine; mais elles tirent aussi  
leur origine d’une soiblesse naturelle , & d’un défaut  
de ton dans les folides , avec cette différence que dans  
les néphrétiques les reins fiant le siége de la foiblesse ,  
& que dans les gouteux, ce siont les ligamens dès join-  
tures. On observe encore fouvent que les douleurs de  
goute, & rhumatisine *se* transforment facilement, &  
fe métamorphosent en douleurs néphrétiques, qui à  
leur tour dégénerent en douleurs de rlumatisine, & de  
goute ; enEorte que, quand une personne naturelle-  
ment si-ijette à la goute n’a ressenti pendant long tems  
aucune atteinte de cette maladie , il est assez ordinaire  
qu’elle soit tourmentée par la pierre dans les reins, et  
*vice versâ.* Il arrive aussi que ces deux maladies sii réu-  
sussent, & agissent en même - tems sisr la même per-.  
sonne.

Voici la maniere dont nous concevons que se forme la  
piprredans les reins.

Lorsque le sang est apporté en si grande quantité par les  
arteres, qu’il soit reporté avec difficulté par les veines,  
il est nécessaire que les vaisseaux des reins foient trop  
pleins & trop distendus, d’où il arrive que les petites  
artères scmt dilatées & rompues dans les endroits où  
elles forment de petits mamelons, & deviennent de  
petits conduits urinaires. En conséquence de cette  
rupture la sérosité du fang s’extravafe, & il fe sait des  
stagnations d’où naissent des abfcès & des ulceres, assez  
peu considérables d’abord , mais qui vont toujours en  
augmentant. Lorfque la sérosité urineusie qui est im-  
prégnée de beaucoup de particules limoneusies, & tar-  
tareusies, vient à rencontrer ces absicès '& ces ulceres,  
ce qu’elle a de plus pesiant & de plus aigu *se* sépare du  
reste, & *se* tourne en concrétions qui ressemblent d’a-  
bord à une matiere crasse, épaisse, & sabloneusie, mais  
dont il *se fait* bien-tôt des grains, d’tin tissu plus ferme \*  
& plus compacte , qui font enfuite emportés par une  
abondante sécrétion d’urine , mais qui ne passent pas  
toujours entierement, sains causer des douleurs. Tou-  
tes les fois donc qu’il fe précipite au fond de l’urine un  
fable grossier & pesant, on peut prognostiquer sans rise  
quer de se tromper, qu’il y a des pierres logées dans  
les reins. Mais lorEque ces concrétions pierreuses for-  
mées dans la fubstance ulcérée des reins, sirnt deve-  
nues par des accroissemens successifs plus grosses, &  
plus dures, & que l’urine qui est imprégnée de parties  
tartareufes, ou quelqu’autre caufe les a portées dans  
le bassin, ou à l’origine des-ureteres; c’est alors que  
les douleurs les plus terribles font excitées, & qu’on  
voit naître une suite de symptomes effrayans; ce qu’il  
faut expliquer par les efforts que ces concrétions pier-  
reuEes doivent faire en passimt contre les petits canaux  
qui aboutiffent dans la vessie, qui les y portent, & qui  
font d’une extreme sensibilité ; mais elles ne siont pas  
plutôt parvenues dans cêtte espece de réservoir, que  
les symptomes diEparoiffent entierement, que les sor-  
ces reviennent, & que le malade reparoît dans un état  
de sainté.

Qu’il s’engendre aussi des pierres dans le parenchyme des  
reins en conséquence de l’épanchement d’une humeur  
fanglante, ichor’euse & purulente ; c’est un fait dé-  
montré par un grand nombre de circonstances, mais  
entre autres par celles-ci ; c’est que dans tous les né-

1295 CAL

phrétiques que Cesse a observés , & il a fait ses obfer-  
vations fur un grand nombre, on remarque quelque  
chose de purulent & de simglant dans les urines ; qu’ils  
ont pteEque tous un pissement de sang, & qu’on leur  
trouve après leur mort, les reins larges, flasques, &  
exulcérés. La maniere dont on les traite prouve encore  
la même chose ; car ce que l’on emploie dans ce cas  
avec le plus de fuccès, ce sont les détergens , les vul-  
néraires , les consolidans , & les astringens. Je ne nie  
point qu’il ne puisse *se* former à la longue dans le baf-  
smet, & dans les conduits les plus considérables des  
reins,en conséquence d’une longue stagnation de l’u-  
rine , une matiere tartareuse , & des concrétions fa-  
bloneufes d’une grosseur surprenante, sans que la fubf-  
tance des reins soit offensée intérieurement à leur for-  
mation. Mais en proportion que cette matiere foit  
ichoreuse , sent tartaretsse, varie relativement à la cou-  
leur, au tiffu , & àla consistance, & selon que la quan-  
tité en est plus ou moins grande, il *se* forme des pier-  
res de plus d’une efpece : car les unes sont d’une subs-  
tance si dure, qu’on les croiroit prefque de la même  
nature que la pierre ; d’autres sont friables, & beau-  
coup moins compactes ; il y en a de pâles & de cen-  
drées, il y en a de rouges, ou de la couleur de la fanda-  
raque ; celles-ci sont groffes, celles-là font petites, les  
unes sont fort anguleuses & fort raboteufes, les autres  
le font moins. Toutes les maladies des reins, comme  
les engorgemens , les inflammations-, les exulcéra-  
tions, & les concrétions pierreuses *se* guérissent plus  
difficilement dans les vieillards que dans les jeunes  
gens ; c’est une vérité prouvée par l’expérience, & con-  
firméepar l’autorité d’Hippocrate , *Sect. VI. Aphor. 6.*comme les plaies & les exulcérations des parties inté-  
rieures sont plus opiniâtres dans un âge fort avancé ,  
parce que l’intempérie des humeurs y est plus grande,  
& que les excrémens y font plus abondans; de même  
les plaies, & les exulcérations de la vessie font au mê-  
me âge plus difficiles à guérir , parce que l’acrimonie  
de l’urine est excessive.

Lorfque les douleurs des reins continuent dans toute leur  
violence pendant plusieurs jours , & plusieurs nuits,  
lorsqu’elles résistent aux remedes les plus puissans , &  
qu’il siurvient une rétention d’urine totale accompa-  
gnée de froideur aux extrémités, & d’une espece de  
convulsion dans les tendons, on peut prononcer sur ces  
fymptomes, que la mort est prochaine. Mais le danger  
qui naît des douleurs de la pierre est particulierement  
éminent, pour ceux à qui des peines dlefprit, & de  
longs chagrins ont commencé par ôter les forces ; car  
la maladie les laissant dans cet état, les altere tout d’un  
coup, & la gangrene s’empare des parties intérieures.  
Le long séjour de la pierre dans un des uréteres, est en-  
core un fâcheux iymptome ; car il ne manque pas de  
produire la perte de l'appétit, de troubler la digestion,  
& d’entretenir les nausées, les violons efforts pourvo-  
mir, & la méfaifance à la fuite desquels vient une fie-  
vre hectique & lente qui emporte les forces, confume  
les chairs , & ôte la vie au malade.

On a trouvé dans les reins de quelques malades ouverts  
après leur mort, des piertes d’une groffeur surprenan-  
te , extremement compactes & armées de larges bran-  
ches ; quant aux reins ils paroiffoient totalement exul-  
cérés, & couverts d’une membrane dure ; cependant  
ces malades n’y.avoient jamais senti aucune douleur  
pendant leur vie , & ils étoient morts d’une maladie  
qu’on appelle *tabes renalis\** 11 y a des malades qui ont  
été emportés dès la premiere attaque de douleur né-  
phrétlque par une maladie aiguë , l’inflammation de  
l’estomac, ou des intestins succédant brusquement à la  
violence de cette premiere attaque. L’hydropisie de  
poitrine, la léthargie, ou les convulsions ont été dans  
d’autres des flûtes de- la rétention parfaite d’urines.  
Ηθ **F F M A N.**

*Cure felon* A **R E T E’ E.**

**Il est impossible de prévenir la formation des pierres dans**

CAL 1296

une constitution , qui y est naturellement disposée ;  
lorfque les choses sont dans cet état, il vaudroit au-  
tant *se* proposer d’empêcher l’accrossement d’un en-  
fant dans la matrice que la génération des pierres dans  
les reins. Ce qui reste à faire alors est de les ex-  
pulfer. Voici donc ce que je jugerois à propos qu’on  
fît dans les cas difficiles, c’est-à-dire , lorfque la pier-  
re adhére fortement à la partie affligée; cas où les dou-  
leurs font violentes , & où le malade fuccombe quel-  
quefois aux tranchées , àla rétention d’urine, & à la  
colique compliquées ; car les reins & le colon sont  
contigus. Dans une attaque accompagnée de tran-  
chées, & de suppression d’urine , ouvrez la veine de la  
cheville du pié du côté du rein affecté; cette effusion  
de sang diminuera le volume qui fe porte dans les  
reins, & relâchera la constriction que la pierre y pro-  
duit; & comme il y a inflammation dans toutes ces  
parties , rien n’est plus propre à l’éteindre prompte-  
ment que de vuider les vaiffeaux. On ne manquera pas  
d’appliquer sur la région lombaire, aux environs de  
l’endroit où les reins sont situés , des embrocations  
d’huile vieille, ou fraîche , dans laquelle on aura sait  
insufer de la rue, ou des diurétiques tels que les fom-  
mités d’aneth , le romarin otl la marjolaine. Faites  
donc des embrocations aux parties affectées avec ces  
plantes & de Peau ; car les simples linimens feront ici  
de peu d’effet. Outre cela, fomentez les parties avec  
l’huile de camomile dans la vésicule du fiel du bœuf,  
& faites avec de la farine des cataplafmes de tous ces  
ingrédiens. Les ventoufes fans fcarifications ontquel-  
’ quefois soulagé en pareil cas; mais s’il y avoit inflam-  
mation, on ne pourrait rien faire de mieux, que de sta-  
rifier. Si tous ces remedes n’ébranlent point les pierres,  
faites baigner votre malade dans de l’huile; ce moyen  
suppléera à tous les autres ; car la chaleur de l’huile  
relâchera les parties, fa substance les rendra gliffan-  
tes, & son acrimonie invitera àla sécrétion. Tels font  
les topiques qu’on peut employer pour l’expulsion des  
pierres. Les remedes simples les plus efficaces dans  
la même maladie sont les boisions de racine de vale-  
riane, de meum , d’asarabacca , ou de pivoine, de  
pourpier, ou de berle. Quant aux remedes compo-  
sés , ce font les onguens faits de spicnard , de casse ,  
de myrrhe, & de canelle. Αεετε’ε, περὶ. θεραπ. χρὸν. παθ.  
*Lib- II. c.* 3.

*Selon* AtlX **AN D R E DE** T **R A L L E S.**

Lorsque quelqu’un sera attaqué de la pierre, il faudra  
tenter la cure par des remedes capables d’adoucir & de  
relâcher, auxquels on fera succéder ceux qui ont la  
vertu de dissoudre & de chasser. Pour cela faire, ce  
que l’on peut ordonner le mieux, c’est le bain. Ce re-  
mede calmera non-feulement les douleurs, mais em-  
portera même le mal. J'avoue qu’il arrive fréquem-  
mentdansla colique qu’il ne foit qu’un palliatif : mais  
dans la pierre il rallentira la violence de l’attaque, &  
guérira totalement. Pour faciliter cet effet, on frottera  
les membres avec de l’huile, tandis que le malade fe-  
ra dans les bains, où l’on aura foin de le tenir pendant  
fort long-tems plongé dans une grande quantité d’eau  
chaude. On ne s’en tiendra pas à un feul bain par jour;  
mais on en donnera deux ou trois. Dans l'hiver on  
pourra ordonner lesbains froids, après lefquels on cou-  
vrira bien le malade dans fon lit, & on lui fera boire  
de la décoction de chardon, avec le tussillage ou un peu  
d’anis. Si les douleurs continuent, & que l’expulsion  
de la pierre ne fe faffepoint, on le tiendra bien cou-  
vert , & on lui donnera la décoction de quinte-feuille.  
Ce remede n’est pas moins efficace quand on l’a pris,  
qu’il est agréable à prendre. On l’ordonnera hors du  
bain, foit feul, foit avec l’oxymel. Si on n’avoit point  
de racines de quinte-feuille , on fubstitueroit avec  
/ fuccès à la décoction de cette racine celle de chardon-  
roland , oudevelar, & de pivoine. On appliquera à  
l’extérieur des fachetsde farine de froment, avec les  
décoctions

1297 CAL

décoctions de camomile, de guimauve, de mélilot &  
d’huile de camomile ; changeant souvent cesseichets.  
Si on n’a point de farine, onfe fervirade laine impré-  
gnée d’huile d’olive, ou d’huile de camomile. Onap-  
pliquera cette laine, & on en changera fouvent : on  
sera prendre aussi des clysteres dans lesquels il n’y ait  
rien de bien acrimonieux; mais qui foient au contraire  
composés de beaucoup d’huile , & de tout ce qui a la  
vertu laxative & dissolvante, comme les décoctions de  
guimauve, defenu-grec, de figues seches, de camo-  
mile, avec l’huile de camomile ; & pour les tempéra-  
mens extremement chauds, la crème de gruau mêlée  
avec l’huile rofiat, la camomile & les jaunes d’œufs.  
Tous ces remedes tendant à adoucir, ils restitueront  
les parties dans une tempérie convenable , affoibliront  
la caufe de la maladie, & préviendront les douleurs en  
ceux dont les reins sirnt actuellement graveleux. Si le  
mal est opiniâtre, il faudra recourir à des remedes plus  
puissans, comme le fang de bouc, qu’il faut préparer  
de la maniere suivante.

Lorsque les grappes commenceront à mûrir , prenez un  
pot de terre tout neuf, mettez-y de l’eau, &  
la faites bouillir pour emporter ce qu’il peut  
avoir de terreux.

*Prenez* un bouc dans sa force, c’est-à-dire environ de qua-  
tre ans ; nourrissez-le pendant quelque tems avec  
des feuilles de fenouil doux, de l'amome, & au-  
tres herbes odoriférantes.

Coupez-lui le cou, & recevez de fon sang , non la pre-  
miere partie, ni la derniere , mais celle qui cou-  
lera entre-deux ; mettez ce sang dans le pot de  
terre neuf. Lorfqu’il sera coagulé , divisez-le en  
petits morceaux, & l’exposez à Pair fous un linge  
ou Eous un tamis fort fin ,afin que les rayons du *so-  
leil &* de la lune puissent donner dessus, & lesé-  
cher fans qu’il en reçoive aucune humidité étran-  
gere.

Lorfqu’il sera fec, réduifez-le en poudre, & en donnez  
à chaque prise une cuillerée dans du vin de Crcte.

J’ai une longue expérience de ce remede , & je n’en ai  
trouvé aucun qui fût plus puissant & plus efficace dans  
le cas préfern. Je l’ai ordonné dans les douleurs les  
plus’ cruelles avec de la myrrhe trogloditique brûlée;  
& il a fait rendre aux malades par les urines, une grose  
*Te* pierre par morceaux. Il ne dissout pas feulement la  
pierre, il calme les douleurs , & prévient leurs forma-  
tions pour la suite ; c’est pourquoi on l’a appellé la  
*Main de Dieu.*

On n’employera les anodyns que dans le tems de l’atta-  
que , & lorsipie les douleurs seront excessives : on les  
laissera-là en tout autre tems , de peur d’augmenter  
l’indisposition des reins ; cependant s’il y avoit lieu  
d’appréhender que le malade ne fût emporté par la  
continuité des douleurs & par le défaut de fommeil, il  
faudroit en venir aux remedes capables de calmer le  
mal & de procurer le fommeil.

Quant à la saignée, si le malade étoit plein de siang , ou  
que les douleurs fussent accompagnées del’inflamma-  
tion, il faudroit commencer par ouvrir la veine; par  
*ce* moyen les parties feront relâchées, les passages ou-  
verts & les remedes ordonnés n’en exerceront que plus  
commodément leur efficacité.

Entre la multitude de remedes que l’on presi:rit dans la  
maladie en question , il y en a à la vérité quelques-uns  
qui diminuent la pierre formée , mais qui donnent lieu  
en même-tems à la formation d’autres pierres , en aug-  
mentant leur cause efficiente , favoir, l’intempérie &  
l’excès de chaleur dans les reins ; c’est pourquoi, il est  
de la derniere prudence de ne faire aucun ufage de re-  
medes extremement chauds & acrimonieux ; ou sillon  
est forcé *d’y* avoir recours une fois ou deux, il faut les  
*Tome II.*

CAL ï 298

abandonner aussi-tôt qu’ils auront produit l’effet qulon  
en attend', & ne pas les continuer, comme on ne fass  
que trop communément en guise de préservatif. Le but  
principal dans la pierre, ce doit être de» restituer les  
chofes dans une tempérie convenable. Il faut donc  
ufer de remedes capables d’atténuer, fans catsser beau-"  
coup de chaleur; tels font lloxyrnel, l’adianthe, la dé-  
coction d’afperge aquatique & de chien-dent , les raci-  
nes de tussilage & de chardon-roland , la quinte-feuil-  
le,\*la raeine& les feuilles de plantin, mais furtout fit  
graine, le bouillon de pois chiches, la graine de pi-  
voine & les amandes. Il ne faut pas ordonner ces rc-  
medes en toutes circonstances ; ils ne font propres que  
dans les cas où Fon conjecture qu’il y a amas de matie-  
rés grossierês dans les reins. On feroit fort bien de  
boire habituellement de l’eatl chaude avant que de  
manger ; car rien ne nettoie mieux les reins , & n’y  
introduit plus promptement cette juste tempérie, si  
contraire à la formation des.pierres; & je penfe que  
la tiédeur de l’eau doit nécessairement éteindre à la  
longue cette chaleur violente qui en est la caufe effi-  
ciente. Ceux donc qui boivent au milieu, de leurs repas  
sc>it du Vin, fiait de Peau tiéde ou préparée avec du fuc  
de susses ou de Violettes, suivent un régime fort falu-  
taire. Il faut s’interdire tous ragouts de quelque na-  
ture qu’ils puissent être , tous mets marines , & tout ce  
qui est assailbnné avec du poivre. Ce n’est j as assez de  
ne faire aucun ufage d’aïimens acrimonieux , il faut  
encore n’en prendre aucuns qui donnent un fuc *gros-  
sier ,* comme les mets falés , les tétines de truie prépa-  
rées, le pain mollet & blanc , les œufs durs , lesgâ-  
teaux, le lait , tout ce qui fe fait avec le lait , le fro-  
mage, les vins noirs & austeres. Le malade ne doit ja-  
mais *se* coucher fur un lit de plume ; car ce feroit un  
moyen d’augmenter considérablement la chaleur des  
reins : il ne *se* tiendra pas non plus long-tems droit,  
mais il marchera ou demeurera assis. Il observera de  
n’être point trop long-tems sans manger, ou de ne  
point manger des chsses difficiles à digérer, comme  
des saucisses ; tous les poissons de l’efpece cétaeée,  
comme le ton, le macreau & le têtu; tous les poissons  
testacées, excepté le petonclc & le hérisson de mer.  
Je lui conseillerois de *se* faire une nourriture habi-  
tuelle de ce dernier ; car outre qu’il tend à rectifier la  
constitution, il pousse par les urines. Les écrevisses de  
mer & les moules peuvent quelquefois paroître fur sa  
table : mais les huîtres, ainsi que les oifeaux & les  
quadrupedes gras , & tous les animaux qui vivent dans  
des marais, en doivent être absolument bannis. H se  
permettra les aîles d’oie , les petits oiseaux, pourvu  
qu’ils ne soient pas gras, comme les moineaux des  
champs , & ceux qui font leur nid dans les trous des  
massons, & autres semblables. Il usera , mais fobre-  
ment & fans habitude, des fruits, des concombres,  
mais furtout de la partie intérieure & pulpeusi: de ces  
alimens, des melons, des figues fieches , des pommes  
dont la peau est épaisse, & des poires. ALExaNDRE DE  
TRALLES , *Lib.o. cap.* 4.

*Selon* **H O F F M A N.**

Dans la cure des douleurs néphrétiques, tout Part fcmble  
consister à emporter les pierres ave?'facilité & le plus  
doucement qu’il est possible, & à empêcher qu’il ne  
s’engendre du fiable, & la matiere qui est la caisse im-  
médiate de cctte maladie & de tous les symptomcs qui  
l'accompagnent, deux choses qui demandent des irai-  
temens fort différens ; car les mesures que l'on doit  
prendre dans le paroxysine font fort différentes de cela  
les qu’on doitfuiVrc, lorsque le malade est en fanté.  
Dans ce dernier cas, la confervation, ou plutôt la pré-  
fervation fera le but du Medecin.

Mais dans le paroxysine, lorsque lesiymptomes font vio-  
lens, &quetoute l’œconomie des fonctions vitalesest  
troublée par des douleurs insupportables, le premier  
pas que l'on ait à faire , c’est de recourir aux remedes

**NNnn**

1299 CAL

capables de les calmer , & de détendre & de dissiper,  
s’il est possible , les constrictions spasinodiques qui  
non-seulement tiraillent les parties adjacentes, mais qui  
pasta-nt encore d’un organe à un autre par leur conspi-  
ration mutuelle, affectent tout le genre nerveux. Il  
**est** d’autant plus important de commencer par-là, que  
dans les spafmes violens qui refferrent les conduits uri-  
naires , le progrès de la pierre dans l’urétere vers la  
vessie *se* fait avec une extreme difficulté. Entre les re-  
medes les plus connus qu’on emploie dans cett^occa-  
fion, je recommanderai particuIierement ma liqueur  
minérale anodyne , dont l’efficacité m’est connue , en  
la donnant à petites dofcs , mais fréquentes, elle cal-  
mera les spafmes des premieres voies & les douleurs  
cruelles que le malade fentoit, les nausées & le vomise  
fement cesseront d’tme maniere furprenante. Si l’on  
n’est point à portée de fe procurer ce remede en quan-  
tité suffisante, on n’aura rien de mieux à lui substituer  
que l’esprit de nitre dulcifié préparé avec foin, & de la  
maniere que j’ai indiquée dans mesObservationsPhy-  
si co-Chymiques; voy. *Nitrum.* Car cet esprit étant alors  
dépouillé de fion acide , classera par fies exhalaifons  
douces & fulphureufes les flatulences , & dissipera les  
constrictions fpasinodiques. Pour cet effet, le meilleur  
véhicule qu’on pusse lui donner, ce sirnt des eaux cal-  
mantes , comme celles de cerifes noires , & celles de  
fleur de chardon d’Egypte, de Pureau , de pavot rouge,  
de primevere, de lis des vallées, de reine des prés,  
mais surtout de fleurs de camomile , & de sommités de  
mille-feuille, avec une addition d’un peu de sirop de  
pavots blancs ou rouges. On peut encore le donner  
dans du bouillon gras , avec quelques cuillerées d’hui-  
le d’amandes douces, pure , nouvelle, & tirée fans  
feu. On peut aller au même but avec les émulsions d’a-  
mandes douces, des quatre siemences froides, celles  
de pavot, de gremil, de femences de carotte, prépa-  
rées avec les eaux dont nous venons de parler, & adou-  
cies avec une quantité fuffifante de sirop blanc : mais si  
ces remedes nefuffifent point pour calmer les douleurs,  
il faudra recourir à de plus puissans , comme les opiats  
corrigés & rendus falutaires par une addition d’autres  
fubstances , aux pilulles de Wildegansius , à celles de  
Starké , au laudanum liquide de Sydenham, à la théria-  
que céleste & aux trochifques d’Alkekenge. Tous ces  
remedes tendans avec force à calmer les douleurs ne  
peuvent être trop recommandés.

Outre ces remedes , on peut encore regarder les prépara-  
tions de nitre ; & entre ces préparations , le nitre seul  
purifié & crystallisé , ou la composition artificielle de  
î’efprit de nitre & le fel de tartre, ou le nitre antimo-  
nié , comme infiniment plus énergique, & plus sûr  
qu’aucun autre, lorsqu’il s’agit de calmer des douleurs  
violentes & aiguës, accompagnées d’une agitation fu-  
rietsse du seing & des humeurs ; d’où l’on peut conclut-  
re qu’on doit les préférer tous dans les douleurs né-  
phrétiques. On alliera avec fuccès ces préparations  
avec la poudre d’yeux d’écreviffes, le cinnabre ou *lu pul-  
vis Marchelonis,* & quelques grains de trochifques d’Al-  
kekenge, ou les pillules de Wildegansius, dont on  
fera une émulsion , ou qu’on donnera dans du petit  
lait.

Mais lorsque les douleurs & les spafmes sirnt poussés au  
dernier degré de violence, les remedes intérieurs ne  
sclssisent pas. Pour les calmer, il faut y joindre les ap-  
plications extérieures, entre lesquelles il n’y en a point  
dont on puisse attendre un effet plus salutaire que des  
clysteres préparés avec des fleurs émollientes, surtout  
avec celles de mauve des jardins, de sijreau , de pavot  
rouge, de mille-feuille , de camomilecommune, & de  
molaine bouillie dans du petit lait, y ajoutant un peu  
du sirop de guimauve de Fernel, du nitre & du fel  
d’Epsiom. Lorsque la partie inférieure du rectum & du  
colon est si violemment resserrée , que les flatulences  
ne pouvant passer, remontent vers les parties fupérieu-  
res, & augmentent des douleurs qui ne font déja que  
trop violentes ; je me fuis bien trouvé en pareil cas des

CAL [1300]

clysteres d’huile & d’autres substances grasses. Lors-  
qu’on sera parvenu à rendre le passage libre aux excré-  
mens, & à donner issue aux flatulences, en ouvrant le  
ventre, les envies de vomir, & les douleurs qui *se* fai-  
soient sentir dans les parties circonvoisinesdu cœur, fe  
dissiperont.

La méthode d’Hippocrate pour calmer les douleurs de  
cette espece, est la plus ancienne, & c’est aussi la meil-  
leure que je connoisse. « Dans la douleur des reins,  
« dit-il, *Lib. V. de Intern. Affect,* lavez dans une gran-  
« de quantité d’eau chaude & appliquez des somenta-  
« tions tiedes, surtout sur la partie affectée. » Alexan-  
dre de Tralles recommande le même remede , & il  
faut convenir que rien ne foulage dans les coliques né-  
phrétiques autant que les bains & les demi-bains d’eau  
pure , furtout d’eau de pluie, modérément chaude. Ces  
bains produiront d’autant plus d’effets qu’on en pren-  
drsi plus souvent. J’ai vu des malades considérablement  
sioulagés par l’application faite fur la partie affectée ,  
de liniment de grasse humaine ou de graisse de chat  
sauvage, de chien ou de bievre, préparés avec l’on-  
guent de guimauve , ou par l’application d’une vessie  
pleine de la décoction des fleurs émollientes dont nous  
avons parlé ci-dessus avec le lait.

Lorsqu’un uEage convenable de ces remedes aura produit  
l’afloiblissement des spafmes & des douleurs , lorsque  
le pouls commencera à devenir tranquile & modéré,  
lorsqu’il se répandra sur toute la surface du corps, une  
chaleur humide , uniforme & douce , & lorfque les  
flatulences auront été évacuées heureufemént par Fa-  
nus, alors on travaillera avec circonspection & avec  
les remedes convenables à l’expulsion de la pierre ; on  
parvient à chasser la pierre avec différens remedes dont  
aucun, que je connoisse, ne produit un effet plus prompt  
& plus sûr qu’une boiffon abondante d’une infusion  
préparée avec la bétoine de Paul, & le pourpier ou les  
semences de carottes fauvages . le céleri, le fénouil,  
l’alkekenge, la racine de regliffe & les. sommités de  
mille-feuille. On aura foin de faire prendre immédia-  
tement après cette infusion, un verre d’une liqueur  
tant foit peu spiritueuse, comme le vin de Malmfey  
ou de Geneve. J’ai remarqué qu’un grand usage de  
l’infusion anti-néphrétique de For stus, joint aux exer-  
cices du corps, étoit d’une efficacité singuliere, pour  
précipiter les pierres hors des conduits étroits dans lesa  
quels elles étoient engagées : mais il y a des cas où **il**en faut venir à des agens plus puissans encore ; les plus  
sûrs & les plus efficaces d’entre eux font la nacre de  
perle, ou les coques d’œufs calcinées & données avec  
le fuc de limons dans quelque véhicule approprié.

*Méthode préservaelve.*

Si dans le commencement de cette maladie la cure pré-  
servative ne souffre pas de grandes difficultés relative-  
ment à la cure thérapeutique ; il n’en est pas de même,  
lorsqu’en conséquence de quelque faute considérable ou  
d’exulcérations dans les reins , il *se sera* formé une  
grande quantité de pierres, & que le retour des paro-  
xysines fera fréquent. Lorfque la maladie en est à ce  
point, il *se* présente au Medecin une foule de cir-  
constances embarrassantes, & la cure est de la derniere  
difficulté. Mais les douleurs néphrétiques provenant  
la plupart du tems, comme je l’ai remarqué, ou d’une  
quantité excessive de fang, ou de la crudité & de l’é-  
paississement de ce fluide, causés par un ufage habituel  
de différens alimens, malTains , visqueux & acides ;  
rien n’est plus propre à les prévenir que de tirer une  
quantité suffisante de sang, de prendre de l’exercice ,  
de boire des liqueurs délayantes, mais surtout les eaux  
médicinales de Sedlitz , ainsi que le petit lait frais &  
aigrelet.

Lorfque l’expulsion des pierres est continuelle , il faut  
nécessairement faire tssage des vulnéraires , des astrin-  
gens doux & des confolidans; aussi y a-t’il long-tems  
que les Auteurs ont remarqué, & que la pratique du

1301 CAL

petit peuple a démontré qu’un long tssage de décoctions  
ou d’infusions de vulnéraires préparées avec Peau ou la  
biere, & mêlées avec le miel ou le beure non falé, gué-  
rit radicalement de cette maladie. Les plantes princi-  
palespropres dans le même cas font, la prêle, la verge  
d’or , le liere terrestre , les framboifes , le marrube  
blanc, la bétoine de Paul, l’impératoire, les fommités  
de mille-feuille, les mauves, l’écorce de la racine de  
l’aube-épined’Egypte, les disterentes efpecesde mouf-  
se, les baies de génievre torréfiées, les framboifes *sé-  
chées,* les noyaux & le fruit rôti des cerifes. On pré-  
parera des poudres de ces ingrédiens avec le miel blanc  
de Prusse, un électuaire qui fera par fa vertu balsami-  
que & consolidante, un excellent remede dans les ma-  
ladies des reins. On en prendra une cuillerée le matin,  
fur laquelle on boira du thé. On a remarqué que des  
personnes qui avoient été tourmentées pendant plu-  
sieurs années de douleurs néphrétiques, s’étoient fort  
bien trouvées de l’usage de cet électuaire.

On peut encore employer en préfervatif contre la pierre  
les remedes alcalins qui fubjugent & détruifent la npflo  
tiere acide & visqueuse, qui est la bafe & l’aliment  
principal des concrétions calculeufes. De-là vient que  
les yeux d’écrevisse , la nacre de perles , les coques  
. d’œufs, les écailles de poissons & les coques de lima-  
çons préparées simplement ou calcinées, de même que  
la pierre de Tonnerre, la pierre Judaïque, la fameuse  
poudre deWolkammer,qui passe pour d'être qtl’tm com-  
posé de pierres précieuses calcinées, l’huile simple de  
tartre par défaillance, la potasse, le nitre fixé, les tein-  
tures de tartre,& la teinture acre d’antimoine, pré-  
viennent la formation des pierres & délivrent des vio-  
lentes douleurs qu’elles caufent, si l’on en fait un usa-  
ge fréquent.

Il y a beaucoup d’autres remedes encore, dont on connoît  
l’efficacité dans les douleurs néphrétiques ; telles font  
toutes les substances qui étant composées de particu-  
les huileuses, grasses, douces & tant foit peu anodynes,  
préviennent l’union des pointes salines, qui est néces-  
saire à la formation d’une concrétion folide ; car on  
fait par des expériences chymiques combien une peti-  
te quantité de fubstance graisseuse retarde la crystalli-  
sation. Nous pouvons ranger dans la même classe tou-  
tes les semences & tous les fruits qui abondent en huile  
grasse & douce, comme font les quatre semences froi-  
des majeures, celles de gremil, la saxifrage, le pavot  
blanc, le chardon de hotre Dame, les amandes ameres  
& douces ; les noyaux de pêches & de cerifes ; toutes  
ces choses réduites en poudre & mêlées avec le sucre  
ou préparées en forme d'émulsions, feront bien-faifan-  
tes à ceux qui seront sujets aux douleurs néphrétiques ,  
S’ils en font un fréquent ufage. Nous pouvons compter  
aussi entre les meilleurs remedes'que nous ayons pour  
les maladies des reins, la racine de réglisse; sa poudre  
& son infusion, ont singuliererfient la vertu de corri-  
ger & d’émousser les parties acres des fels, & d’empor-  
ter les matieres muqueufes. Nous placerons au même  
rang la mille-feuille & fes fommités; l'infusion & la  
décoction de cette plante produiront fur les néphréti-  
ques des effets merveilleux, s’ils en font un ufage cons-  
tant & journalier. J’ai vu quelques malades guérir radi-  
calement parère feul remede de douleurs néphrétiques  
invétérées. Ce qui rend cette plante- si salutaire dans  
les cas de cette nature , c’est qu’outre qu’elle est con-  
solidante & calmante de set nature, elle abonde encore  
en une huile vraiment anodyne, & semblable tant par  
sa couleur que par ses propriétés, à l’huile de camo-  
mile; il n’est donc pas étonnant qu’elle soit si propre  
à calmer les douleurs & à appaifer les fpasines.

Mais s’il est effentiel dans toutes les maladies chroni-  
ques, d’avoir soin que l’estomac soit en bon état, &  
que l\*digestion des alimens & la déjection des excré-  
mens fe lassent bien , ce sont des choses qu’il ne faut  
pas apparemment négliger, lorsqu’il est question de  
prévenir les douleurs néphrétiques. On trouve à ce fu-  
jetjm passage remarquable dans le seizieme chapitre

CAL 1302

d’Aétius. « Le moyen de prévenir la pierre, dit cec« Auteur , c’est ^e prendre des alimens en quantité  
« modérée & de tenir la digestion en bon état ; car  
« les crudités non-seulement irritent cette maladie ,  
« mais encore donnent lieu à la formation des pierres,  
« où il *n’y* en avoit point auparavant; que ceux donc  
a qui y font sujets s’abstiennent de manger avec ex-  
« cès, qu’ils ne Eoupent point, qu’ils fe fassent vomir  
«fréquemment, qu’ils fassent un ufage journalier de  
a liqueur imprégnée d’absinthe, qu’ils obfervent enco-  
a re de *se* purger en certains tems, & qu’ils ne choi-  
« fissent pour mets que des chofes faciles à digérer &  
« peu propres à engendrer des crudités ; qu’ils ufent  
« des substances qui provoquent les urines, & qu’ils  
« mangent à tous les repas des panais bien bouillis, du  
«fenouil, du pouliot & du calament, & qu’ils pren-  
a nent entre les animaux marins, le strombus, ( efpe-  
a ce de coquillage ) l’écrevisse & le crabe ; qu’ils boi-  
α vent pendant plusieurs jours de fuite la décoction de  
« racines de chardon-roland & de dictame ; que leur  
a eau soit pure & passée; qu’ils préferent le vin blanc  
« & léger à tout autre, parce qu’il pousse par les uri-  
« nes ; qu’ils prennent un exercice modéré, & des bains  
« imprégnés de nitre calciné, de lie de vin calcinée &  
« de pierre-ponce, & qu’ils s’y fassent frotter. » Ale-  
xandre de Tralles entre aussi dans un très-grand dé-  
tail fur le régime des néphrétiques. Voyez *ces sonet  
mens ri-dessets.*

Le fameux fecret de Zecchius , dont cet Auteur fait men-  
tion dansfes Consultations^ a été tiré fans contrédit des  
Ouvrages d’Alexandre deTralles,puisqu’il consiste feu-  
lement à boire une pinte d’eau chaude avant dîner.  
Charles Pifon avoit recommandé l’eau chaude long-  
tems avant Zecchius, & il assuroit que ceux qui con-  
tinueroient d’en faire ufage , seroient guéris radicale-  
ment après l’expulsion de la premiere pierre.

*Observations et précautions â prendre dans la pratique.*

Comme la fonction principale du Medecin consiste, foit  
qu’il s’agisse de guérir, foit qu’il s’agisse de prévenir  
les douleurs néphrétiques, à proportionner les reme-  
des aux différentes constitutions, aux âges & aux tem-  
péramens, & à les approprier aux fonctions particu-  
lieres interrompues, & aux casses concomitantes de  
la maladie , j’ajouterai ici quelques observations. &  
quelques précautions qu’on trouvera, je ne dis pas uti-  
les, mais nécessaires dans la pratique.

La premiere chofe qu’il faut favoir & qu’il ne faut point  
perdre de vue, c’est que tous les remedes dont on tsse  
dans la cure de cette maladie, ne font pas également  
propres pour toutes les constitutions, & neproduifent  
pas toujours les mêmes effets salutaires; leur action *va-  
rie* felon l’état différent & muable des fluides & le tissu  
particulier des Eolides, d’où\*dépend ce que les Grecs  
ont appelle idiosyncrasie. Il faut donc varier les reme-  
des selon les circonstances, car la nature s’habitue si  
parfaitement à la longue à un remede, qu’il cesse fou-  
vent de produire le meme effet.

Il est arrixle quelquefois que la nature elle-même s’est dé-  
barraffée d’une pierre, lorfqu’ân s’y attendoit le moins  
& fans le secours des remedes.’ Il fe passe quelque cho-  
fe d’analogue à cela dans les accouchemens osasses re-  
medes n’ont la plupart du tems aucune efficacité, à  
moins que la nature n’agisse avec eux. C’est ainsi qu’il  
faut expliquer ce qui est arrivé à des Charlatans, on  
leur a fait fouvent honneur & à leurs remedes, tout  
mal raisimnés qu’ils étoient, de l’ouvrage de la nature.  
Un Medecin ne doit donc point ignorer que la natu-  
re termine quelquefois elle seule, ces spasines , ces  
douleurs & ces agitations violentes qu’on remarque  
dans les néphrétiques, ce qu’il fe gardera bien d’attri-  
buer à la force de l’imagination , car on en peut rendre  
des raifons physiques. Le grand art de la Medecine  
consistant à prévoir le moment heureux & précis dans  
lequel la nature commence à agir & à travaillerlau fou-

**N N n n ij**

t3°3 CAL

sagement du malade, il est quelquefois à propos de  
suspendre l’ufage des remedes , siytout lorfqu’ils ont  
été employés pendant quelque tems fans aucun succès,  
& d’abandonner la nature à elle.même , car elle pro-  
duit quelquefois de fon propre mouvement de plus  
grands effets, que le Medecin ne pouvoit s’en pro-  
mettre de ses préparations stimulantes & impulsiVes.

Quoique les diurétiques les plus acres, & les plus véhé-  
mens, & lesremedes qui poussent violemment par les  
urines, comme les préparations de térébenthine , le  
genievre, l'ambre, l’ail, les oignons, & le pourpier,  
Eoient non-seulement inutiles pour préserver de la pier-  
re les persimnes pléthoriques , & pour soulager dans un  
paroxysine néphrétique, foit simple, sioit produit par  
des pierres; mais qu’ils augmentent encore le mal, &  
qu’ils irritent les symptornes : cependant je n’en vou-  
drois pas absolument condamner Fustige ; il y a des cas  
où la prudence d’un Medecin en pourra tirer bon parti ;  
je crois qu’ils produiroicnt un très-bon effet comme  
préservatifs fur des constitutions fermes, robustes, hu-  
mides , & pareffeufes, en fortifiant le ton des vaiffeaux  
des reins, & en en chaffant ce qui peut s’y trouver de  
sérosité impure & tartareufe.

Un exercice modéré & fait à propos n’aidera pas peu la  
nature à chaffer les pierres ; c’est un remede qu’on peut  
ajouter aux expellans bien choisis , surtout aux li-  
queurs délayantes, comme.les eaux médicinales , chau-  
des, & froides, & le petit lait; ces liqueurs agiffent si  
puissamment par leur poids , qu’elles dérangent quel-  
quesois la pierre de l’endroit où elle est engagée. C’est  
par cette raifon qu’il arrive aussi que l’exercice foit à  
pié, si)it à cheval est préjudiciable à quelques malades.  
Car en dérangeant la pierre d’un lieu où elle ne cassoit  
aucune douleur, elle se trouve mise dans une position  
où sia surface raboteufe & pointue irrite fortement la  
tuniquenerveufe & délicate des canaux; d’où il s’en-  
sciit des spasines si terribles & si violens qu’ils en siont  
quelquefois mortels.

Il n’y a peut-être aucun remede plus propre à préserver  
de la pierre, que la saignée faite à propos, furtoutdans  
les cas où le corps étant chargé d’une trop grande  
quantité de fang, est naturellement difposé à cette *éva-  
cuation.* Il y a des cas dans lefquels il est à propos de  
recourir à ce remede, même dans le paroxysine ; lors ,  
par exemple, que la pléthore & la véhémence du pouls  
Font accompagnées d’une grande chaleur, & d’une foif  
extraordinaire ; carrelle est la nature des douleurs vio-  
lentes, qu’en conséquence des spafmes furieux qu’el-  
les excitent, la circulation du fang fe trouve retardée  
dans les veines, & une grande quantité de ce fluide est  
portée avec impétuosité dans des parties auxquelles  
elle n’étoit pas destinée : de-là naissent des épilepsies,  
des convulsions, des délires, des apoplexies fanguines,  
despissemens de fang, des fievres inflammatoires, &  
d’autres maladies donAious n’avons que trop d’exem-  
ples , & qui toutes auroient pû être prévenues par des  
faignées faites à propos.

Lorsoue les douleurs néphrétiques surviennent dans des  
constitutions scorbutiques, lorstque ceux qui Eont atta-  
qués de cette maladie abondent en humeurs impures &  
récrémentitielles, lorsqu’ils étoient antérieurement su-  
jets à des éruptions pourprenses , & chroniques, &  
lorsque l'impureté scorbutique exerce scm action dans  
le moment même dtl paroxysinenéphrétique, il n’est  
pas possible que ces circonstances ne fiaient accompa-  
gnées d’une foule de fymptomes extremement variés,  
& fort dangereux ; dans ces cas un Medecin, quel qu’il  
sioit, ne peut jamais avoir, ni desconnoissances, ni de  
la prudence de trop : je ne crois pas qu’il puisse ordon-  
ner rien de mieux que des liqueurs calmantes & dé-  
layantes, comme le petit lait, foit doux, fiait aigrelet ;  
il interdira surtout aux malades toutes fortes de biere,  
& de vin. Mais il ordonnera, & j’ai éprouvé que ce  
Eeroit avec succès, du petit lait modérément chaud, &  
des diaphoniques doux.

**Quoiqùe les bains soient jugés absolument nécessaires en**

CAL ΐ3ο4  
pareil cas , & que les malades.en ressentent ordinaire-  
ment sur le champ des effets salutaires : cependant il  
faut bien fe garder de les faire prendre aux perfonnes  
d’une constitutiongraffe & pléthorique ; sijrtout s’ily  
avoit en même-tems difficulté de respirer; alors avant  
que d’en venir aux bains, & que d’être en droit d’en  
attendre d’heureux effets, il faudroit diminuer la plé-  
thore , rendre le ventre libre, & calmer la violence des  
douleurs.

Les douleurs néphrétiques font quelquefois accompa-  
gnées d’une colique convulsive qui provient des hé-  
morroïdes. La nature des douleurs instruira un Mede-  
cin prudent fur toutes ces circonstances, & ce ne fera  
qu’après un examen sérieux , qu’il fe hasardera à pro-  
noncer sur le fort du malade & fur le traitement de la  
maladie. Ce à quoi il s’appliquera particulièrement,  
ce fera à calmer, ou à dissiper les douleurs insijpporta-  
bles des intestins ,4bit par la saignée, foit par l’appli-  
cation des sangsues, sent en rendant le ventre lâche par  
les clysteres convenables. Il arrive quelquefois que le  
^jssalade ressent dans toute la région du dos, & de l’ab-  
domen une douleur violente accompagnée de la perte  
des forces, lorfque la pierre est emportée dans les uré-  
teres d’un mouvement violent & continu; mais à peine  
sera-t-elle parvenue dans la vessie , que cette douleur  
cessera.

On filit par expérience , & il n’est pas moins conforme à  
la raifon, qu’il faut éviter les opiats , comme des poi-  
fons, & particulierêment les pilules decynoglosse,  
lorsque les douleurs ont duré pendant long-tems, &  
que le malade a perdu fes forces. Lorfque les persim-  
nes attaquées fiant d’un âge avancé , & lorsque le pouls  
estfoible, & que le chagrin a contribué à Pindisposi-  
tion; dans ces cas il Peroit beaucoup plus à propos de  
ranimer &de fortifier la nature par des eauxanalepti-  
ques, & modérément fpiritueuses , comme celles de  
mente , de melisse , de lis des vallées , ou de canelle,  
sans vin, à quoi l’on peut ajouter un grain ou deux  
d’ambre-gris, & de l’extrait de fastam On pourroit  
aussi faire serVÎr le vin pris modérément au même but.  
On s’appliquera encore à fortifier le ton des. intestins,  
autant qu’il fera possible avec des linimens spiritueux,  
& balfamiques.

Entre les eaux minérales & chaudes , il n’y en a aucune  
qui Eoit plus propre à résoudre & à emporter la matie-  
re tartareuse dont la pierre est formée que les eaux  
de Carlsbath , parce qu’elles\* abondent en terre de  
la nature de la chaux. Je crois cependant qu’il ne  
saut les ordonner qu’avec beaucoup de circonspection ;  
j’ai vu des malades qui n’en avoient pas bu plus d’un  
mois, rendre jusqu’à cinq cens petites pierres polies  
de la grosseur d’un grain de vesse, ou d’une lentille.  
Lorsqu’elles ont produit cet effet, il faut en venir fur le  
champ aux remedes confolidans & balsamiques; car il  
est évident qu’il faut travailler alors à réunir les par-  
ties , & à remplir les cavités que l’abfence de toutes  
ces petites pierres a lassées dans les reins. Mais j’ai  
une infinité d’expériences qui me démontrent qu’il est  
plus sûr, tant pour guérir, que pour se préserver  
des douleurs néphrétiques , d’aller aux eaux de Se-  
dlitz; parce qu’outre qu’elles font très - pures , elles  
contiennent un sel alcali, & parce qtf il n’y a aucun  
remede qui l’emporte sur elles dans la cure des plaies,  
& des indispositions de la vessie. Si les humeurs étoient  
de plus infectées d’un levain fcorbutique, & si les par-  
ties étoient en même-tems exulcérées, un ufage conti-  
nué des mêmes eaux mêlées avec le lait seroit très-fil-  
lutaire.

*Méthode de traiter la pierre dans les reins ou les uréteres  
selon* **BOERHAAVE.**

Dans le *calcul* des reins l’indication consiste à le dimi-  
nuer , à llexpulsier, ou tout au moins à le réduire dans  
un lieu, où il pusse résider, sians casser des douleurs  
trop aiguës, comme dans la vessie.

130; CAL

Le premier se fait en observant un régime humectant,  
doux, léger, un peu fa lé , en buvant de l’eau, ou des  
liqueurs femblables ; ou par les forces de la nature.

Les végétaux que Boerhaave recommande en ce cas, &  
dont il confeille de faire un grand ufage , cuits dans le  
bouillon , ce font les siiivans, & quelques autres doués  
des mêmes qualités silvoneufes.

La bourrache, le cerfeuil, la condrille, la laitue, le pour-  
pier, les racines de carotte, les racines de panais , les  
racines de fercifi , le laitron, la fcorfonnaire, la dent de  
lion , le tragopogon jaune.

Entre les liqueurs, le petit lait, le lait, le heure des hni-  
maux qui ne fe nourrissent que d’herbes fraîches.

L’ufage de ces chofes est excellent , & il faut le conti-  
nuer jufqu’à ce qu’il furvienne une diarrhée que l’on  
entretiendra pendant quelques jours ; quand bien mê-  
me le malade s’en trouveroit affoibli. C’est ainsi, dit  
Boerhaave, qu’on est venu à bout de guérir des mala-  
dies de cette nature même invétérées.

Cet Auteur obferve ailleurs qu’on trouve aux bœufs nour-  
ris dans l’étable, & tués en hiver, des concrétions pier-  
reufes dans le foie, dans la vésicule du fiel, & dans les  
conduits biliaires, & qu’il est rare qu’on en trotrVe à  
ceux qui ont brouté l’herbe nouvelle en été ; d’où il  
conclut que les végétaux favoneux, lorfqu’ils commen-  
cent à croître font bons contre la pierre.

La raifon ne manque jamais de vènir à l’appui des obser-  
fervations qui font les colonnes de la Medecine, &il  
y a du plaisir à chercher l’çxplication des phénomenes,  
lorsqu’il y a quelque dilBculté à la trouver. Le Lec-  
teur nous saura donc quelque gré d’examiner ici pour-  
quoi les jeunes plantes savpnetsses dissolvent les con-  
crétions pierretsses qui fe forment dans le corps.

J’ai remarqué en plusieurs endroits que l’action d’un  
menstrue étoit absolument nécessaire pour la dissolu-  
tion de la portion de terre qui devient propre , par ce  
moyen, à passer dans les petits pores des racines des  
végétaux ; il n’est pas question maintenant de cher-  
cher ce que c’est que ce menstrue, d’autant plus que  
nous avons déja traité ce sujet dans les Articles *Acetum  
& Botanica.* Mais quel qu’il sisit , on peut supposer  
avec quelque vraissemblance, que la portion qui réside  
dans les jeunes plantes siavoneusies, & qui fait partie  
de leurs fucs, n’a point été allez altérée par la circula-  
tion qu’elle y fait, pour avoir perdu la faculté de *ré-  
soudre* les concrétions terreufes, lorsqu’elle est reçue  
dans le corps, & qu’elle est aidée des puissances vitales.  
Mais le lait des animaux qui ne vivent presque ‘que  
d’herbe & d’eau, & qu’on peut par conséquent régarder  
comme une production immédiate des fucs des végé-  
taux, doit posséder en quelques degrés, ainsi que le pe-  
tit lait & le heure, la vertu de dissoudre.

Le second *se* fait en relâchant les vaisseaux par des bains,  
des lavemens, des linimens qui aient cette vertu, en lu-  
brefiânt les premieres voies par des médicamens humi-  
deslémollians doux,par des matieres huileuses, douces ;  
en ouvrant par desopiats& des anodyns; en poussant  
par Pufage prudent des médicamens diurétiques , &  
par un exercice modéré.

Pour cet effet Boerhaave recommande les formules fui-  
vantes :

Faites bouillir le tout dans une quantité d’eau fuffifante,  
pour un bain qui doit monter jufqu’au dessus de  
la région lombaire.

CAL 1306

Vous donnerez des clysteres de la même décoction, &  
vous en ferez boire en grande quantité ; car de  
quelque façon qu’on la prenne, elle relâche, arnol-  
lit, ouvre & chasse le *calcul.*

*Décoction lubrifiante huileufe.*

9

Prenez *vingt amandes douces»*

*« vingt pistaches,*

*semences de pavot broyées, trois onces s*

Faites blanchir les amandes & les pistaches.

Broyez-les avec la graine de pavot.

Faites bouillir le tout pendant une demi-heure dans une  
quantité suffisante d’eau commune.

Battez-bien le tout pendant quelque tems.

Ajoutez ensilite *de savon de Venife, quatre onces,  
de la réglisse, deux onces s*

Faites bouillir le tout un peu.

Tirez-en la décoction qui doit fe monter à trois pintes.

Le malade en boira quatre fois par jour un demi-feptier,  
& il fe promenera ensuite pendant quelque tems.

*Opiat apéritif et anodyn.*

Prenez *sirop des cinq racines apéritives, une onde et demie,  
laudanum solide , deux grains,  
nitre purifié, vingt grains,  
eau de pavot disuilée asix onces s*

Mêlez le tout, & saites-en prendre au malade un demi-  
once par heure.

Faites bouillir le tout pendant une demi-heure dans une  
quantité d’eau suffisante, pour donner trois pintes  
de liqueur passée.

Ajoutez *nitre, deux dragmes.*

Faites boire au malade deux onces de cette liqueur par  
heure.

Le troisieme fe fait en obviant aux fymptomes, àl’in-  
flammation, par la saignée , & les autres remedes con-  
venables en ce cas; voyez *inflammatio* ; à la douleur par  
des émulsions anodynes, à l’âpreté ou l’inégalité du  
*calcul*, par des substances savoneustes, huileufes & glu-  
tinesses.

Boerhaave prétend qu’il ne faut point compter fur les  
lithontriptiques.

LorEque le *calcul* tombe du bassinet du rein par les uréte-  
res dans la vessie, il requiert les mêmes remedes , mais  
surtout des lavemens, des fomentations & des Baignées.  
BoeRHaave, *Aphorismes-*

J’observerai qu’il y a rarement attaque de douleurs né-  
phrétiques, seins une nécessité absolue de saigner sur le

1307’ CAL

champ, parce que ce remede soulage ordinairement  
beaucoup.

Il ne faut pas négliger les clysteres laxatifs & émolliens,  
dans lesquels on fera entrer la térébenthine : on lesréi-  
térera plus ou moins felon l’état & la constitution du  
malade, & selon les effets du premier ; car c’est stir ces  
choses, dont le Medecin ne manquera pas de s’in-  
fornflt, qu’il en sera silspendre ou continuer llusilge.

On en viendra enfuite aux purgatifs adouciffans préparés  
avec la manne diffoute , & relevés avec quelques fels  
cathartiques ou autres ingrédiens, tels que le.Mede-  
cin jugera à propos de l’ordonner.

Les opiats serviront beaucoup à dissiper la constriction  
spasinodique des parties où résidera la pierre, & pour  
calmer les douleurs. Mais je crois qu’il est à propos de  
ne les ordonner qu’apres les évacuations dont nous ve-  
nons de parler. Ent^p les opiats, il n’y en a point dont  
on faste plus de cas que des pilules de Matthieu, parce  
qu’elles font composées de favon, de tartre, & d’au-  
tres ingrédiens apéritifs. La dose ordinaire est depuis  
six grains jusqu’à dix : mais c’est au Medecin à la dé-  
terminer, ainsi que le tems de prendre ce remede, &à  
connoître la nécessité d’y revenir ou de le cesser.

Les perfonncs tourmentées de la goute & de la pierre con-  
jointement, ne feront pas fâchées de trouver icicom-  
ment Sydenham , le plus grand Praticien, peut-être ,  
qui ait existé depuis Hippocrate, s’est traité lui-même  
en pareil cas. Nous avons donné à l’article *Arthritis*4une partie de fa méthode. La dissertation suivante con-  
tiendra le reste.

Il *se* trouvera peut-être des personnes qui m’acctsseront  
d’imprudence de publier des observations que j’aifai-  
tes silr moi-même : mais je me flatte qu’il s’en trouvera  
d’autres plus équitables, qui ne sauront point mauvais  
gré à un homme qui a souffert autant & aussi long-tems  
que moi d’un pissement de fang causé par une pierre  
logée dans les reins, de m’être lassé attendrir sur le sort  
de ceux qui sont tourmentés de la même maladie , &  
de leur conimuniqucr les remedes dont j’ai éprouvé  
l’efficacité, quoique peut-être on les juge communs &  
peu dignes de remarque.

En 1660. j’eus un accès de goute des plus longs & des  
plus cruels que j’aie jamais essayés de ma vie : il me tint  
pendant deux mois entiers de l’été, ou dedans , ou  
dessus un lit. Cet accès commençant à tirer à la fin, je  
fentis une douleur sourde & pesante dans le rein gau-  
che particulierement; quelquefois, mais plus rarement  
dans le droit. La goute cessa : mais la douleur dans les  
reins fubsista, *& se* fit fentir par intervalle, quoiqu’elle  
nefût pas sort aiguë: elle me fit craindre pour la pierre.  
Jufqu’alors j’avois échappé à ces accès accompagnésde  
douleurs cruelles dans les uréteres, & de vomissemens  
violens. Mais quoique ces signes de la pierre ne parusc  
fent point encore, j’avois cependant toute raifon de  
croire qu’il y avoit dans l’un d’eux une pierre à laquel-  
le sqgrosseur ne permettoit pas de passer dans les uréte-  
res, & qui caussoit les symptomes dont je viens de par-  
ler. Ce fâcheux prognostic fe vérifia au bout de quel-  
ques années. En 1676. un jour que j’avois beaucoup  
marché, silr la fin d’un grand froid , je fus attaqué  
d’un pissement de fang qui augmenta à mesure que je  
marcfiois, & qui remplit le carosse dans lequel je mon-  
tai, enforte que le fang couloir sim le pavé , quoique  
les chevaux allassent fort lentement. J’observai que ce  
fymptome cessent, quelque longue que fût la course  
que je faifois, pourvu que ce ne fût point fur le pavé.

Quoique l’urine que je vuidois alors fût au premier coup  
d’œil extremement mauvaife , & qu’elle ressemblât à  
du fang , cependant elle ne tardoit pas à s’éclaircir ;  
elle reprenoit sa couleur naturelle , & le seing fie préci-  
pitoit au fond en caillots. La premiere chofe que je fis,  
ce fut de me faire tirer du bras une grande quantité de  
fang : je passai à quelque purgatif, & j’éprouvai enfui-  
te différentes fortes de rafraîchissans & d’incrassans,  
obfervant un régime convenable, & m’interdisant ab-

CAL 1308

solument toute liqueur aiguë, piquante & atténuan-  
te. Cependant ces remedes , & beaucoup d’autres  
qu’il seroit trop long de détailler,n’ayant produit aucun  
effet, & craignant d’ailleurs de pouffer la pierre em-  
bas par l’usage des eaux ferrugineuses , car je la sisup-  
çonnois d’être trop groffe, pour m’en débarraffer par  
cette voie ; je n’attendis aucun secours de ce remede,  
d’autant plus qu’il avoit été funeste à quelques perfon-  
nesde ma connoiffancequi s’en étoient servies.Le par-  
ti que je pris fut de ceffer toute forte d’essais , de m’en  
tenir aux remedes capables seulement de prévenir les  
accidens , & de faire le moins de mouvement qu’il me  
féroit possible.

M’étant rappelle dans la suite les grands éloges que j’a.  
vois entendu faire à quelques perfonnes de la vertu de  
la graine de frêne pour dissoudre la pierre ; j’imaginai  
que si la graine de cet arbre avoit tant de vertu, fa man-  
ne pourroit bien en avoir davantage ; car, felon Mon-  
sieur Ray, & d’autres Ecrivains plus modernes, la man-  
ne qu’on nous apporte , n’est ni un miel éthéré, ni  
une certaine rosée céleste, mais bien une liqueur qui  
sort des feuilles, des branches & du tronc du frêne de  
Calabre , fait que M. Ray a eu occasion de conftater  
dans ses voyages en Italie, où il vit un Medecin qui  
avoit coutume de ramaffer la manne sur les branches &  
les feuilles de ces arbres, qu’il avoit eu grand foin de  
faire couvrir auparavant avec des toiles. Pour essayer  
donc si ma conjecture étoit folide, je fis dissoudre deux  
onces & demie de manne dans une quarte de petit lait,  
& je la bus. Je mis dessus de tems en tems un peu de suc  
de limon , autant pour lajfaire opérer promptement,  
car c’est un purgatif lent\*,X|bc pour la rendre bien-fai-  
fante à l’estomac. Je ne puis exprimer quel fut le foula-  
gementque ce remede apporta dans la région des reins;  
car quoique la douleur ne fût pas continue, j’y fentois  
cependant une pesanteur incommode. Encouragé par  
ce *succès,* jë réitérai ce purgatif chaque femaine, à cer-  
tain jour marqué, & pendant quelques mois. A chaque  
purgation mon état amendoit manifestement, & j’en  
vins au point de pouvoir supporter le mouvement du  
carosse. Je n’ai fenti aucun fymptome néphrétique  
jufqu’au printems dernier, atl commencement duquel  
ils ont reparu, occasionnés sans doute par une attaque  
cruelle de goute qui aVoit duré tout l’hiver précédent,  
& qui m’avoit tenu dans l’impossibilité de continuer  
mes exercices ordinaires. Je balançai alors si j’aurois  
recours à la purgation, m’étant apperçu que le purgatif  
le plus doux étoit sitivi à coup sûr d’une attaque de  
goute, parce que toute la fubstance de mon corps étoit  
pour ainsi dire dégénérée dans les dernieres années de  
ma vie dans l’aliment de cette maladie. Mais je crus  
pouvoir revenir sans danger à la manne une sois par  
femaine , obsiorvant de prendre un opiat tous les soirs  
de purgation , pour appsiiser le tumulte que ce remede  
ne manqueroit pas d’exciter. Conséquemment je pris  
le matin deux onces & demie de manne dissoutes dans  
une quarte de petit lait, & le flair seize gouttes de lau-  
danum liquide dans de la petite biere : je fis succéder de  
cette maniere le laudanum à la manne deux fois par se-  
maine , pendant trois semaines de suite. Après quoi je  
me déterminai à prendre la manne seule une fois par  
semaine , parce qu’elle m’avoit sait rendre une si gran-  
de quantité de mauvaises humeurs , qu’il y avoit peu  
d’apparence que la goute me reprît, la raison m’indi-  
quant que si la manne étoit douée de la vertu de dissou-  
dre la pierre, fon efficacité dont j’attendois ma guéri-  
fon, devoir être fort affoiblie par l’astringence du lau-  
danum. C’est pourquoi , je crus qu’iI étoit à propos de  
ne me purger qu’une fois par femaine, & de supprimer  
l’opiat.

J’ai sclivi cette méthode pendant quelques mois, me pur-  
geant toujours le même jour de la semaine, sems m’en  
écarter Eous quelque prétexte que ce pût être. La purga-  
tion produisit le même effet que la premiere fois, & la  
douleur des reins se trouva diminuée: mais en la réité-  
rant , je ne tardai point à réveiller quelques fympto-

1309 CAL

mes de gôute ; j’aVois tantôt les jambes & tantôt les  
intestins affectés; le laudanum réprimoit à la vérité ces  
atteintes. Opiniatré par les premiers succès à ufer des  
mêmes médicamens , j’en continuai Fustige , tant pour  
prévenir le retour du pissement de sang, que pour em-  
porter une partie de la matiere qui formoit la pierre.  
Cette constance de ma part fut si heureufe, que les  
fymptomes que j’avois entrepris de dissiper, n’ont point  
reparu depuis la premiere fois que j’ai publié ce Trai-  
té ; c’est pourquoi j’ai cessé tout-à-fait de prendre de la  
manne.

J’ai dit dans le Traité que j’ai publié fur la goute, que  
dans cette maladie il ne convenoit point de purger,  
soit dans le commencement de l’attaque, foit dans fon  
déclin , foit dans les intervalles des accès. Je me crois  
obligé de me rétracter; car j’ai éprouvé que la manne  
prife de la maniere dont je m’enfuis servi dans le pisse-  
ment de semg , ne produisoit point l’attaque de goute  
que j’en avois appréhendée , pourvu que j’eusse foin de  
la prévenir par un opiat. Je persiste pourtant à croire,  
que si la goute *se* trouvoit séparée du pissement de fang  
& des douleurs néphrétiques, les évacuations de quel-  
que espece qu’elles fussent, feraientpernicieufes, &  
que par conséquent il faudroit s’en abstenir.

J’ajouterai à ces observations quelques particularités sur  
le régime & les alimens qui conviennent dans cette  
maladie ; car j’ai résolu de ne rien omettre de ce qui  
pourroit apporter le moindre soulagement aux person-  
nes qui Ee trouveront dans mon état. Le matin après  
que je sitis levé, je prens une tasse ou deux de thé, en-  
fuite je monte en carosse pour jusqu’à midi. A mon re-  
tour,je dîne modérément; car la sobriété est surtout  
nécessaire : je mange de toutes sortes de mets, pourvu  
qu’ils soient de facile digestion. Pour hâter la coction  
& éloigner la goute des intestins , je bois immédiate-  
ment après dîner un peu plus que le quart d’une pinte  
de vin de Canarie. Après dîner je remonte en carosse ,  
& lorfque mes affaires me le permettent ; je fais un  
tour à la campagne ; je vais chercher le bon air à deux  
ou trois milles. Un coup de petite bierre fait tout mon  
souper. Pour délayer & refroidir les humeurs acres &  
chaudes logées dans les reins , qui engendrent la pier-  
re , je bois un fecond coup, lorfque je sciis couché &  
fur le point de m’endormir. Je présure toujours la pe-  
tite bierre faite avec le houblon, à celle où il n’y en a  
point, parce que quoique la petite bierre fans hou-  
blon Eoit plus douce & plus lubrifiante, & par confié-  
quent plus propre à préCspiter la pierre des reins; ce-  
pendant comme elle est plus visquetsse & plus çhar-  
gée que celle où entre le houblon , je la crois plus su-  
jette à engendrer des matieres graveleuses& calculen-  
ses ; d’autant plus qu’elle n’a point cette stypticité  
que l’autre reçoit du houblon. Le jour de purgation je  
mange mon poulet à dîner, & je bois mon vin de Ca-  
narie comme à l’ordinaire. Je me couche de bonne  
heure, surtout en hiver. Car rien n’est plus propre à  
faciliter la digestion, & à conferver le bon ordre dans  
Pœconomie animale que de se coucher de bonne heu-  
re ; au lieu que le régime contraire affoiblit toutes les  
facultés digestives , furtout dans les personnes âgées  
& affligées de maladies chroniques , & altere en eux  
le principe vital à un point auquel il est difficile de  
porter remede. Pour prévenir le pissement de sang  
causté par la pierre toutes les fois que j’ai une longue  
course à faire fur le pavé , car cette derniere circons-  
tance est la seule dont je fins incommodé dans mes  
cousses , j’ai foin avant de monter en carosse, de boire  
un plus grand coup de petite bierre. Si je fiais en route  
pendant un tems considérable , j’en prens un autre.  
Tels siont les moyens par lesquels je me garantis assez  
bien du pissement du sang.

Enfin il me reste à faire remarquer aux perfonnes qui  
ont la goute & la pierre en même tems, le grand dan-  
ger qu’elles courent en prenant inconsidérément la  
manne dissoute dans des eaux minérales purgatives.  
Je conviens qu’en la prenant de cette façon, elle

CAL 1310

opere plus vivement, & qu’elle péfe moins fur *FéT*tomac ; mais ces petits avantages ne me parossent pas  
compenfer le mal que les eaux produisent d’un autre  
côté : car si la pierre logée dans les reins est trop  
grosse pour pouvoir être précipitée dans la Vessie par  
les uréteres , les eaux produiront presqu’infaillible-  
ment un accès qui durera, non sans.mettre la Vie du  
malade en danger, jusiqu’à ce que la pierre fiait dese  
cendue dans le Bassin. L’usiige des eaux ferrugineu-  
ses n’est pas plus sûr , à moins qulon ne selche parlai-  
tement ayant de les prendre , que la pierre est assez  
petite pour glisser, ou pour être emportée de force  
par les uréteres. Or Voici les feuls moyens qu’on ait  
à mon avis de s’assurer si la chofe est possible. Si le  
malade a déja eu une attaque de douleur néphréti-  
que ( si cette attaque consiste en une douleur Violente  
dans un des reins qui Va en s’étendant felon toute la  
longueur du canal des ureteres, & qui est accompa-  
gnée d’un Vomissement Violent, ) on peut être assuré  
que le bassinet ne contient point une grosse pierre ;  
mais qu’il est farci d’une grande quantité de petites  
pierres , dont une Venant à tomber par hafard dans  
les ureteres , produit un accès qui dure ordinairement  
jufqu’à ce qu’elle Eoit descendue dans la Vessie. En ce  
cas je crois qu’il n’y a point de meilleur-moyen , fiait  
pour prévenir l’accroissement des petites pierres . Eoit  
pour les expusser , que de boire pendant Pété beau-  
coup d’eau ferrugineuse.

Mais comme il peut arriver qulon ait une attaque de  
pierre , Eans être à portée de fe procurer ces eaux, ou  
sans être dans la sasson de les prendre.

Voici la maniere de traiter un malade dans ces conjonc-  
tures.

S’il est stanguin & jeune ; faites-lui tirer du bras du côté  
du rein affecté dix onces de fang. Faites lui prendre  
promptement deux pintes de posset,dans lequel on aura  
fait bouillir deux onces de racines de guimauve ; don-  
nez enfuite le clystere suivant.

Faites bouillir le tout dans une quantité d’eau *suffi-  
sante ,* pour avoir une pinte & demie.

Passez la liqueur , & dissolvez-y du Fucre brun & du  
sirop de guimauve de chacun deux onces.

Faites un clystere du tout.

Lorsque lejmalade a pris le posset, & que le clystere a  
fait son effet, donnez-lui une dofe affez forte de lau-  
danum liquide , comme par exemple , vingt-cinq  
gouttes , ou quinze ou *seize* grains de pilules de Mat-  
thieu. On ne faignera point les perfonnes avancées  
en âge & usées par quelque maladie chronique invé-  
térée , non plus que les vieilles femmes fujettes aux  
vapeurs , furtout si elles rendent au commencement  
de l’accès des urines noiress & graveleuses ; du reste  
on s’en tiendra exactement à cette méthode.

Mais pour en revenir à la pierre, si elle est considéra-  
ble ; car c’est ce dont il. est question maintenant. Il  
est évident que le malade n’aura point eu d’accès de  
douleur néphrétique , par la raision que la pierre est  
trop grosse pour sortir du bassinet. Dans ce cas je  
prétens par les tassons que j’en ai apportées ci-def  
Eus, que les éaux ferrugineuses, non seulement ne  
feront point de bien, mais qu’au contraire elles peu-

13 î I CAL

vent mettre le malade dans un danger éminent. Les  
eaux minérales ne semt pas plus salutaires pour les  
persimnés gouteuses, si elles scmt avancée^ en âge, com-  
me il arrive ordinairement, & si elles sont d’un tem-  
pérament foible & phlegmatique ; car il est à crain-  
dre qu’en faisant prendre à ces malades une grande  
quantité d’eau \* on n’anéantiffe en eux les forces de  
la nature qui y font déja fort diminuées. Mais quelle  
que Eoit la cause des suites fâcheuses des eaux miné-  
rales dans les perfonnes de cette constitution ; que ce  
Eoit celle que je viens d’indiquer ou une autre ; je fuis  
parfaitement convaincu que la plupart de ceux qui  
ont été extremement affoiblis, ou pour mieux dire ,  
épuisés, en avoient l’obligation à ces eaux. SyDEN-  
**HAM,**

*De la pierre dans la vessee.*

*Sentiment* d'ARETEle.

De toutes les maladies qui affectent la vessie , il n’y en  
a aucune qui ne foit cruelle & dangereuse. Quant aux  
maladies aiguës qui y surviennent , comme les in-  
flammations , les blessures , les convulsions , accom-  
pagnées de fievres aiguës , elles fiant mortelles. Pour  
l’ulcere , l’abcès , la paralysie & une grossie pierre ,  
ce semt des maladies incurables. On ne peut tenter en  
sureté, soit de diffoudre la pierre , par quelque po-  
tion ou remede lithontriptique , non plus que de la  
tirer par une incision ; car il faudroit en même-tems  
ouvrir les membranes déliées de la vessie, opération  
qui tue le malade le même jour, ou dont il périt au  
bout de quelques jours par la fievre & les convul-  
sions. Mais d’un autre côté si on ne fait pas l’opéra-  
tion , l’ifchurie , les douleurs , la fievre & les colli-  
quations emporteront le malade. La pierre n’est-elle  
pas d’une groffeur considérable, la rétention d’urine  
n’en fera que plus opiniâtre ; parce que cette pierre ne  
s’en engagera que plus facilement dans le col de la  
vessie , & fermera le passage des urines; quoiqu’on en  
pusse faire l’extraction avec moins de danger que si  
elle étoit plus grossie, il faudra toujours ouvrir la  
vessie , & conséquemment ou le malade mourra , ou  
il lui restera un écoulement involontaire d’urine; in-  
difposition peu dangereuse à la vérité, mais insilppor-  
table à toute personne qui n’estime la vie que ce  
qu’elle vaut, & qui ne fçait ce que c’est que de por-  
ter avec elle une incommodité qui *se* fait fentir à  
chaque moment & à chaque pas, foit qu’elle'veille ,  
soit qu’elle dorme. Quant aux petites pierres, on les  
peut tirer sans grand danger.

Si la vessie est chargée d’une pierre qui y foit adhéren-  
te , on s’en appercevra par la méfaifance & la don-  
leur qu’elle caufera quelquefois , le malade fentira  
de plus une pesanteur, mais qui ne fera point accom-  
pagnée de dysclrie. Au contraire il y aura dy furie  
si la pierre n’est point adhérente. Toutes les pierres  
fe manifesteront par le sédiment sablonneux des urines  
& par l’abattement des parties naturelles. Les calcu-  
leux urinent avec douleur, parce que la pierre fait  
obstruction ; on les voit aussi prendre & tirer à eux  
leurs parties naturelles, comme s’ils tâchoient d’ar-  
racher la vessie & la pierçe en même-tems, l’anus fouf-  
fre par fympathie , & est affecté de tenefme. Les  
violens efforts que fait le malade qui s’imagine tou-  
jours être fur le point de rendre la pierre , cassent la  
chute du rectum ; car la conspiration de l’anus & de  
la vessie est telle qu’lls agissent mutuellement l’un  
sclr l’autre ; c’est par cette raifon que dans les inflam-  
mations à l’anus il y a toujours rétention d’urine, &  
que dans les maladies de la vessie on ne rend rien par  
l’anus , quoique le ventre stoit libre. Αηετε’ε , περὶ ἀιτε  
*nsij (Putae.* Xpov. παθ. *Lib. II. cap.* 4.

D’Ali **EX ANDRE DETRALLES.**

**La pierre dans la vessie tourmente le malade par accès**

CAL 1312

qui le prennent en certains tems de la même maniere  
que la pierre dans les reins : mais la premiere est plus  
fréquente dans les enfans que dans les adultes, & ne  
doit pas fon origine à une chaleur si grande ; elle a  
pour caisse principale une matiere grofliere propre à  
la génération des pierres, & que la chaleur naturelle  
met promptement en concrétion. Ce que nous de-  
vons donc nous proposer , c’est de corriger la grossie-  
reté de cette matiere par des atténuans & d’en pré-  
venir l’amas, accidens auxquels rien ne contribue da-  
vantage qu’une voracité extraordinaire & que l’agi-  
tation du corps après le repas.

Les fymptomes de la pierre dans la-vessie Pont des urines  
crues &splanchâtres avec un sédiment sablonneux, &  
semblable aux croûtes qui recouvrent les pustules de  
la gale. D’ailleurs les calculeux font sujets à se tirer  
les parties naturelles , & à Ee les distendre fréquem-  
ment & violemment, furtout lorsqu’ils ont envie d’u-  
riner. ALExaNDRE **DE TRALLEs,** *Lib. IX. cap.* 4.

*De* **L O M M I U S.**

La douleur qui provient de la pierre dans la vessie est  
très-ctuelle; d’ailleurs elle dure long-tems & elle re-  
vient assez fréquemment. Lorfque le malade en est  
tourmenté il Eent un poids extraordinaire, surtout si la  
pierre est grosse, & particulierement lorsqu’il se meut;  
ce sentiment de pesanteur est accompagné d’un pico-  
tement aux environs des os pubis & du périné. Il y a  
rétention d’urine & envie continuelle d’uriner. La  
strangurie est telle , qu’il paroît au malade que rien  
ne retient l’urine : cependant à peine l’écoulement en  
est-il commencé, qu’il est continuellement interrom-  
pu : ainsi cette évacuation sie fait à plusieurs reprifes.  
Le malade fent de plus de la douleur dans toute la lon-  
gueur du canal du pénis , quelquefois elle fe ramasse  
au gland seulement, elle n’est jamais plus vive que  
lorfque le malade vient de cesser d’uriner; alors il lui  
prend aussi envie d’aller à la selle ; il y en a qui urinent  
beaucoup plus librement droits que couchés sur le dos,  
lorsque la pierre est considérable. D’autres sont con-  
traints de *se* courber en devant pour uriner, & dans  
cette posture ils tâchent de *se* soulager, en *se* tirant &  
en s’étendant les parties naturelles. Les femmes fe  
frottent avec la main l’extérieur des mêmes parties , &  
il leur arrive quelquefois de fentir la pierre en appli-  
quant leur doigt au cou de la vessie. La plupart des  
malades ont coutume de se croiser les piés l’un silr  
l’autre dans le milieu de leurs douleurs. Les urines  
qu’ils rendent fiant blanches, épaisses & troubles, & le  
sédiment en est purulent & muqueux ; on y trouve  
quelquefois du fang ou une matiere sanglante & con-  
crete. Les enfans font plus iujets à cette maladie que  
les adultes, & les hommes plus que les femmes. La  
pierre de la vessie est plus blanche , plus grosse & plus  
dure que celle des reins. Une petite pierre s’engagera  
plus aisément dans le col de la vessie, & produira par  
conséquent une rétention d’urine plus opiniâtre,qu’une  
grande ; car on peut écarter cette derniere fans beau-  
coup de difficulté, soit en introduisant un instrument  
dans la vessie, soit en donnant au corps une situation  
particuliere. LoMMIUs, *Med. Obs.*

*DC* **BOERHAAVE,**

On connoît que la pierre a passé dans la vessie par la cef-  
sation des fymptomes qu’elle produit, soit pendant  
son séjour dans les reins, soit pendant sim passage dans  
Purétere ; on en juge aussi far les effets qu’elle produit  
Pur cet organe, savoir, l’inflammation & ses fympto-  
mes, les pressions, les frottemens, les ulceres, les pif-  
Eemens de pus, les stranguries, l’obstruction de Pure-  
tre, l’impossibilité d’uriner, si ce n’est le corps renver-  
sé siIr le dos, la fievre hectique & la consomption, la  
douleur soit en pistant, soit après avoir piffé, l’urine qui  
ne sejrt que goutte à goutte, qui est blanche, qui dépose

1313 CAL

un sédiment muqueux , épais, abondant, de mauvaise!  
odeur, la demangeaison à l’extrémité du gland , le te- I  
nesine qui *se* fait fenile en urinant: mais le moyen le  
plus sûr de s’assurer de la présence d’une pierre dans la  
vessie, c’est de sonder. Quant à la maniere de sonder,  
voyez l'article *Lithotomia.*

*Cure felon* A **R** *e* **T** ε’ **E.**

Si la rétention de l'urine est causée par une pierre qui  
bouche son passage, il faut l’écarter avec un instrument  
appellé*fonde, 8c* donner lieu à l’urine de s’écouler ;  
mais s’il y avoit inflammation , alors l'introduction de  
l’instrument pourroit être impossible, & l’on s’expofe-  
toit même à blesser le malade en le fondant. Si l'tssage  
de la simde est impossible, & que les douleurs soient  
insupportables au malade, alors il faudra faire une in-  
cision au *trichas*, ( le perinée ) & au col de la vessie ,  
afin que la pierre & les urines puissent sortir. Il y en a  
qui liEent au lieu de *trichas*, τριχάδα ou πληχάδα , ce  
qui signifie selon Ruffus, l’endroit situé entre le scro-  
tum , le col de la vessie & la cuisse. Cela fait, on tra-  
vaillera à faite cicatrifer la blessure, si cela est possi-  
ble , sinon il faut que le malade fe résolve à avoir le  
reste de *sa* vie une plaie purulente; ce qui tout bien  
considéré, vaut encore mieux que de mourir au milietl  
des douleurs. Αεετε’ε , περὶ θεραπ. ὸξ. παθ , *Lib. II.  
cap. o.*

*Selon* **ALEXANDRE DE** T **R A L L È S.**

Quant aux remedes pour la pierre, je n’en comtois point  
de meilleur que le fang de bouc appliqué chaud silr la  
partie ; il faudroit mieux l'appliquer sur la vessie mê-  
me : mais la coutume est d’en frotter les parties dans  
le bain & d’en tenir appliqué dessus; cette méthode ne  
me paroît ni la plus convenable, ni la meilleure; au  
reste, de quelque maniere que l'on s’y prenne, ilfau-  
dra réitérer ce remede plus d’une fois & à plusieurs re-  
prises. ALEXANDRE DE TRALLES , *Lib. IX. cap. y.*

*Selon* B **OE RH A AV E.**

Aussi-tôt qu’on a lieu de croire que la pierre a passé des  
uréteres dans la vessie; on doit faire enforte qu’elle en  
Foit très-promptement expulsée par Puretre , de peur  
quelle n’ait des fuites plus fâcheufes, quand fon volu-  
meaura augmenté. Cela si: fait presque par les mêmes  
moyens que ceux que nous avons recommandés plus  
haut pour la pierre dans les reins & dans les conduits  
urinaires, excepté qu’on appliquera les topiques sur la  
région de la vessie, qu’on ajoutera les bains huileux &  
les lavemens semblables, & qu’on injectera de l’huile  
par l’uretre, en frottant les parties extérieures.

Si la pierre est engagée dans l’uretre & immobile, l’in-  
jection, les fomentations, le fucement, la fonde faite  
en cure-oreille, une légere pression , ou enfin la ponc-  
tionou l’incision du perinée conviennent.

C’est des Egyptiens que vient la méthode d’attirer la  
pierre au dehors par le fucement ; pour cet effet il faut  
commencer par distendre l’uretre en soufflant.

Lorsqu’il arrive que la pierre restant dans le col de la  
vessie empêche l'urine de passer , il faut la repousser  
avec la fonde. **BOERHAAVE ,** *Aphoris.m.*

*Méthode pour tirer la pierre hors de l’uretre,  
selon* H **E 1 s T E R.**

Lorsqu’une persimne est tourmentée de la pierre ou de la  
graVelle , il arrÎVe quelquefois qu’une petite pierre  
s’engage dans l’uretre ou le passage de l’urine, & que  
s’y arrêtant elle caufe non-feulement des douleurs vio-  
lentes , mais encore une grande difficulté d’uriner, &  
même une rétention totale d’urine. Un malade dans cet  
état déplorable ne manque pas d’appeller le Medecin à  
fon secours. Il y a différens endroits de l’uretre où la

*Tome II.*

CAL 1314

pierre peut être arrêtée ; quelquesois elle est située aü  
commencement de l’uretre derriere,le scrotum, aux  
environs du périnée, dans le col ou sphincter de la vef-  
sie. Quelquefois elle est au milieu du conduit urinaire  
devant le fCrotum , & quelquefois aussi elle est à l’ex-  
trémité de Puretre, il lui arrivera aussi d’être logée  
dans une expansion particuliere ou fac de l’uretre. On  
trouve dans le Dran, *Obs.erv. Chirurg. yesu Tom. II.* un  
cas semblable à ce dernier; il y en a quelques autres de  
la même espece dans la Chirurgie de Dionis, & j’ai  
moi-même découvert des pierres dans un pareil sac  
avant le scrotum ; & ce qui est plus extraordinaire, j’en  
ai tiré deux d’un petit fac situé fous l’uretre, comme  
on voit *Planch. XI. Fig* 16. & 17. On connoîtra llen-  
droit où la pierre est détenue, par la douleur, par le  
toucher des doigts & par les instrumens. La cure s’en  
fait de plusieurs manieres différentes. On ordonne  
pour l'intérieur des remedes qui poussent par les uri-  
nes, & l’on applique en même tems à l’extérieur , des  
cataplasines , des fomentations; on fait prendre des  
bains, des clysteres & autres remedes semblables qu’on  
continue pendant quelque tems. Si ces remedes nepro-  
dussent aucun effet, on tentera d’humectcr & de lubri-  
fier l’intérieur de l’uretre par des injections d’huile dlo-  
live ou d’huile d’amandes douces , afin que le passage  
étant graiffé, la pierre pusse glifferplus facilement. On  
ordonnera par la même raifon quelques bains émol-  
liens. Il y en a qui recourbent le pénis au-dessous dela  
pierre, & qui distendent la partie antérieure de Pure-  
tre en soufflant violemment, afin de dilater le passage  
& de faciliter l’expulsion de la pierre. Les Auteurs ,  
entre lefquels on peut compter Prospcr Alpin & con-  
sulterset Medecine des Egyptiens, *Lib. III. cap.* 14.  
nous assurent que ces Peuples suivent cette méthode.

Si la pierre ne peut être expulsée par ces remedes & qu’au  
contraire la difficulté d’uriner en soit augmentée, il  
Eera à propos de recourir à quelque moyen plus effica-  
ce. Premierement si la pierre est détenue dans le col de  
la vessie, on pourra faire une incision au périnée, dans  
l’endroit où on la fentira au toucher, & la tirer : mais  
comme il y a des malades qui font fort effrayés de tout  
instrument pointu, on pourra fe fervit d’une fonde  
& repousser la pierre dans la vessie : comme il est à  
craindre que la pierre repoussée dans la vessie n’y pren-  
ne du volume, & ne casse dans la suite une maladie  
beaucoup plus considérable , je préfererois l’incision à  
la sonde. S’il arrivoit que la pierre fût si fortement en-  
gagée, qu’il n’y eût pas moyen de la repousser avee la  
fonde & que le malade en fût réduit à l’extrémité; ou  
si l’on ne jugeoit pas à propos de la repousser, par la  
raifon que nous venons d’apporter, il faudroit en fai-  
re l’extraction par l’opération qu’on appelle le petit  
appareil; car c’est quelquefois le feul moyen de fau-  
ver la vie au malade. On obfervera dans cette opéra-  
tion de passer un ou deux doigts dans l’anus, pour em-  
pêcher la pierre de rétrograder. Si la pierre est logée  
aux environs du gland, on commencera par essayer les  
remedes précédons, enfuite on lubrifiera & on relâ-  
chera le passage étroit de Puretre par des injections  
d’huile réitérées; après quoi l'on pressera doucement  
la pierre avec les doigts, pour la faire avancer en-bas ,  
où l’on en tentera l’extraction furtout dans les enfans,  
en faifant sucer Puretre par une garde , une nourrice  
ou quelque assistant. On préviendra de cette maniere  
toutes plaies, cicatrices & fistules. Si la pierre est ar-  
rêtée à l’extrémité du passage, on la saisira aVec une  
pince ou crochet, ou quelque fonde en cure-oreille,  
comme on voit *Planch. VI. du premier volume, Fig.* 14.  
& on la tirera doucement. Si cela est impraticable , on  
pourra essayer l’instrument décrit *Planch. XI. Fig.* 7.  
&si fort recommandé par Marini : on introduira dou-  
cernent dans Puretre au-dessous de la pierre , la partie  
*A* de l’instrument qui l’embrassera ; le Chirurgien  
tiendra dans sa main la partie *B Se* il entraînera lapier-  
re , en tirant à lui doucement l’instrument. S’il y a in-  
flammation ou si la groiseumlela pierre ne permet pas

x 3 1J CAL

d’employer ces moyens , Tulpius & Garengeot con-  
feillent l’incision. Garengeot en pareil cas fend fur le  
champ l’extrémité du gland avec des cifeaux , & in-  
troduifant une fonde ou un crochet par la bleffure, il  
tire la pierre ; enfuite il lave avec du vin & il panse  
avec du linge & quelque baume agglutinatif.

Mais il peut arriver qu’on ne puisse fe proposer du suc-  
cès d’aucune des méthodes précédentes , comme lorsi-  
que la pierre est détenue dans le milieu de l’uretre ;  
cas dans lequel il est à craindre que les efforts violens  
du malade pour uriner, la difficulté qu’il éprouvera, &  
les douleurs qui s’essuivront ne lui ôtent la vie. Le  
Eeul remede qu’il y ait, c’est de faire une incision à  
l’endroit du pénis où la pierre est arrêtée, & de la tirer  
par ce moyen.

Voici comme on procédera dans cette opération.

Celse veut que l’on commence par tirer en avant le plus  
que l’on pourra la peau , en la prenant par fon ex-  
trémité d’autres au contraire conseillent de la re-  
pousser en arriere. Dans ce dernier cas, le gland étant  
entierement nud & découvert, on liera le pénis au-  
dessus de la pierre , de peur que les doigts du Chi-  
rurgien ne la faffent rétrograder dans l’opération. On  
appuyera le pouce de la main gauche contre la pierre  
pour la rendre immobile , & l’on fera avec la main  
droite une incision longitudinale au côté du pénis;  
puis avec une tenette , une sionde, un crochet, quel-  
que instrument ou les doigts, on tirera la pierre. Cela  
fait, on relâchera la peau, on frottera la blessure de  
quelque baume vulnéraire convenable, & on y appli-  
quera une emplâtre. Par *ce* moyen la partie faine de la  
peau couvrira l’incision faite au pénis, l’urine prendra  
sa route naturelle, & l’agglutination de la blessure fe  
fera sans peine. Lorfque le cas exige que l’incision Toit  
un peu plus grande qu’à l’ordinaire , il est à propos  
d’introduire une canule de plomb dans l’uretre au-  
delà de la blessure, & de l’y tenir pendant quelque  
tems pour recevoir & conduire l’urine. Car si on la  
laissent couler sur la blessure, il y auroit à craindre que  
fon acrimonie ne causât des douleurs aiguës, & ne pro-  
duisît une inflammation , d’où il pourroit s’ensuivre  
une fistule à l’uretre, ou qui du moins retarderoit con-  
sidérablement la cicatrisation. Mais un moyen sûr de  
prévenir les fâcheuses impressions de l’urine, c’est de  
boire peu quelques jours auparavant & après l’opéra-  
tion. Quant à l’incision, c’est par de bonnes raisims  
qu’on la fait au côté de l’uretre; car si on ouvroit la par-  
tie inférieure, la blessure feroit beaucoup plus exposée  
au cours de l’urine. Il n’y a qu’un ignorant qui ptlts’a-  
viser de la faire à la partie supérieure , & d’ouvrir les  
corps caverneux, d'où il s’ensi-uvroitune hémorrhagie  
considérable, & peut-être quelque chofe de pis. Albu-«  
casis, ancien & célebre Medecin Arabe, tentoit de  
rompre la pierre arrêtée dans l’uretre, avec une esipece  
de foret dont il donne la defcription : mais loicque son  
instrument ne lui réussissent point, il lioit le pénis au-  
dessus & au-dessous de la pierre pour la rendre immo-  
bile, & il fassoit l’incision.

Nous venons d’exposier les méthodes ordinaires de tirer  
la pierre de l’uretre, il ne nous reste plus qu’à parler de  
celle qu’a nouvellement inventée Thibaut , célebre  
Chirurgien de Paris, & que Garengeot a décrite. Il pre-  
noit le pénis de la main gauche, & y fassoit une inci-  
sionlatérale; il séparoit le corps caverneux de lluretre,  
à laquelle il fassoit une incision longitudinale , dans  
l’endroit où la pierre étoit logée, c’est-à-dire, ordi-  
nairement au-dessous du corps caverneux. Cela siait, il  
tiroit la pierre avec une tenette ou un crochet, frottoit  
la blessure de quelque baume glutineux, appliquoit du  
linge & des compresses, & fixoit.le tout avec une ban-  
de. Par cette méthode, la partie inférieure du corps ca-  
verneux doit couvrir l’incision faite à lluretre ; *& on*

*CAL* 1316

assure d’ailleurs que les levres de la blessure reprennent  
& cicatrifent plus promptement.

LorEque les pierres sirnt logées dans un sac particulier , ce  
qu’il y a de mieux à faire à mon avis, c’est une incision  
latérale dans l'endroit le plus commode pour leur ex-  
traction. C’est par une incision assez grande que j’ai ti-  
ré les pierres dont j’ai parlé ci-dessus, & qu’on Voit re-  
préfentées *Planche XI.flg-* 16. et 17. J’appliquai dla-  
bord à la caVÎté du sac un digestif, & enfuite descorro-  
sifs, comme le mercure précipité rouge. Il m’est arri-  
*vé* quelquefois de la déterger aVec la pierre infernale ,  
& de traVailler enfin à la cicatrifer aVec le baume de  
Copahu, & de petites emplâtres agglutinantes : mais  
ce n’est pas sans peine qu’on fait cicatrifer en pareil cas,  
comme il paroît par l’Oluervation 79 de le Dran , où  
l’on Voit qu’il employa différens moyens sims en Venir  
à bout. HEISTER , *Chir.*

Nous allons rapporter le cas de le Dran , cité par Heister,  
parce qu’il est singulier, & qw’il mérite d’être connu.

Sur la fin de l’année 1722. un garçon d’enVÎron seize ans  
s’apperqut qu’il aVoit une petite tumeur au périnée:  
mais comme elle ne lui cauloit point de douleur , il y  
fit peu d’attention.

Quelque tems après , il fit un voyage à cheval, & la com-  
pression de la selle contre le périnée fit sortir une pier-  
re de la grosseur d’un pois, à travers la peau & l’uretre,  
que l’action continuelle , & le frottement qu’elle ex-  
citoit entre ces parties & la pierre avoient percées.  
L’urine couloit par cette ouverture, & il fe forma une  
fistule.

Peu après cet accident, il fentit une nouvelle tumeur au  
fond du fcrotum du côté gauche. Comme celle-ci aug.  
mentoit tous les jours, il fe montra à un Chirurgien de  
*sa* connoissance , qui prit sa tumeur pour un malvéné-  
rien , & qui lui proposa la salivation. Il y colssentit.  
Il essaya les grands remedes sims en être soulagé. Dans  
ces entrefaites la fistule fe forma, & l’urine cessa de  
sctivre cette voie ; ce qui provenait apparemment de  
l’accroissement journalier du volume de la seconde tu\*  
meur.

Cet accroissement avoit pour cause une nouvelle pierre;  
qui s’étant arrêtée dans cet endroit, & qui étant perpé-  
tuellement humectée par l’urine, étoit devenue d’une  
grosseur considérable. Enfin au mois de Décembre  
1725. le malade ayant fait un effort pour leVer un  
grand poids , fentit une douleur vive au périnée : il y  
porta la main , & sentit quelque chose de dur qui per-  
çoit la peau. Il tâcha d’arracher ce corps avec ses on-  
gles : mais il n’en put Venir à bout. C’étoit une pierre  
molle, qu’il *écrasa* en partie ; ( d’où nous pouvons con-  
jecturer quelle étoit *sa* situation pendant sim séjnurdans  
les parties. ) Ce qu’il en aVoit détaché ne le foulagca  
pas. Il fut très-incommodé pendant huit jours : il ne  
pouVoit s’asseoir sans sentir de vives douleurs. Cepen-  
dant un jour il s’apperçut en *se* levant, que la pierre  
sortoit en entier. 11 *se* rendit à la Charité le jour fui-  
vant, & me raconta *sa* maladie. Il me donna *sa* pierre,  
que je garde à cause de la singularité du cas : elle pesie  
une once & quinze grains : elle est prefque triangulai-  
re : elle a deux pouces & demi d’un angle à l’autre, &  
les trois quarts d’un pouce d’épaisseur.

Il est étonnant qu’un corps aussi considérable ait sé-  
journé si long-tems dans les parties où il s’est en-  
gendré, sans y casser des douleurs cruelles, & sians ar-  
rêter les urines. On pourroit en déduire la raison de la  
figure de la pierre. Elle a un enfioncement du côté  
tourné Vers l’os pubis, & c’est cet enfoncement qui per-  
mettoit sans doute aux urines de passer.

Quoique les leVresde la plaie que la pierre aVoit faite en  
passant fussent rapprochées , je pouVois toutefois in-  
troduire encore dans PouVerture qu’elles laissoient,  
l’extrémité du petit doigt. Je le fis, & je fentis une  
grande caVÎté formée par la dilatation de l’uretre ; &  
c’étoit-là que la picrre avoit séjourné. J’imaginai d’a-

1317 CAL

bord que la pierre étoit venue , lorsqu’elle étoit petite,  
de l’uretre, par le trou de la premiere pierre, & qu’el-  
le s’étoit accrue entre l’uretre & la peau. Mais en exa-  
minant les choses avec le doigt, je ne tardai pas à être  
détrompé, & je trouvai qu’elle s’étoit engendrée dans  
l’uretre même. Car trouvant la circonférence de Pou-  
verture fort unie, & allant toujours en diminuant,  
mon doigt étoit guidé , & je le passai presque der-  
riere le scrotum , où la dilatation finissent.

L’uretre dilaté étoit fort pince dans l’endroit où la pier-  
res’étoit logée, &ily avoit callosité de l’un & del’au-  
tre côté fans aucune cavité ;. ce qui prouve que l’uretre  
n’avoit été ouvert qu’à l’arrivée de la pierre ; car s’il  
i’avoit été auparavant, l’urine n’eût pas manqué de  
creufer & de faire des fistules en plusieurs endroits du  
périnée : or il n’y avoit rien de tout cela. D’oùj’infe-  
re que la pression feule de la pierre avoit donné lieu à  
la formation des callosités.

J’eus recours aux topiques & aux meilleurs remedes pour  
les fondre. J’appliquai au périnée des cataplafmes  
emolliens ; & afin que l’urine n’humectât point en pafi-  
fant & les chairs & les linges, & ne *se* logeât pas dans  
la cavité d’où la pierre étoit sortie , j’introduisis un al-  
gali dans la vessie, & je l’y laissai. Après avoir conti-  
nué les cataplasines pendant deux ou trois jours, je fis  
succéder les emplâtres résolutives, & je mis de petits  
bourdonnets dans la plaie. Ils étoient enduits de dia-  
chylon fondu, avec les gommes & l’emplâtre de mu-  
cilage. Toute la dureté difparut en moins de trois fe-  
maines. J’ssa-i enfuite d’injections d’eau d’orge & d’eau  
vulnéraire. Ces injections fe faifoient tous les jours :  
mais ce fut envain. Je ne pus parvenir à fermer l’uretre,  
& à faire cicatrifer la fistule. LE DstAN.

L’algali est une efpece de fonde cretsse.

Nous avons obligation au Docteur Hale de l’invention  
d’un instrument pour tirer la pierre hors de l’uretre.

Pendant que j’étois occupé, dit-il, à ces expériences Eut  
*le calcul,* il me vint en pensée que Pon pourroit se ser-  
vir de l’instrument fuivant pour l’extraction des pier-  
res qui s’engagent dans l’uretre, qui y séjournent pen-  
dant plusieurs jours , au grand tourment d’un mala-  
de, & qu’on n’en peut tirer quelquefois sans faire l’o-  
pération.

Je coupai la partie inférieure d’une fonde droite, ce qui  
en fit une cannule capable de recevoir un stilet oti une  
tenette : l’extrémité de cette tenette étoit divisée en  
deux branches, semblables à des pincettes à arracher le  
poil ; & ces deux branches étoient un peu recourbées  
en-dedans- D’ailleurs , je les avois fait faire assez plian-  
tes & assez molles pour ne point agir trop fortement  
contre les côtés de l’uretre , lorsqu’on viendroit à les  
dilater.

Lorfqulon veut *se servir* de cet instrument, on fait entrer  
les deux branches dans la cannule , & la cannule dans  
l’uretre ; enfuite on retire cette cannule, ce qui donne  
lieu au pinces ou bien aux tenettes de *se* dilater. Dans  
cet état on les avance un peu plus loin, jusqu’à ce qu’on  
puisse présumer qu’elles embrassent la pierre : alors on  
fiait redesitendre la cannule ; par ce moyen les tenettes  
font appliquées assez fortement fur la pierre pour qu’on  
puisse la tirer. -

J’ai envoyé cet instrument à M. Ranby , pour favoir ce  
qu’il en petssoit ; & il m’a dit l'avoir essayé plusieurs  
fois, & avoir toujours trouvé beaucoup de facilité à  
tirer les pierres parfon moyen, & que les autres Chi-  
rurgiens l’approuvoient au point, que la plupart d’entre  
eux en faisoient usilge.

Je crois que l’on peut employer ce petit instrument géné-  
ralement à l'extraction de toutes les pierres qui ont  
passé l’arcade des os pubis; & j’apprens avec satissac-  
tion qu’ordinairement les pierres font logées dans les  
parties de l’uretre qui sont à *sa* portée. Mais s’il se pré-  
sentoit à tirer une pierre un peu au-delà de l’arcade des  
os pubis, je crois qu’on pourroit en venir à bout, cn  
donnant à l’instrument la courbure des stondes ordinal-

CAL 1318

rés. Si la tenette est toute d’argent, cela sera d’autant  
plus facile.

M. Ranby est d’avis que cet instrument peut même *ser-  
vir* dans les cas où il y a constriction à quelques parties  
de l’uretre; favoir, en poussant la tenette dans l’en-  
droit (où il y a constriction. Il prétend que l’effort  
continuel de ses branches vainera le resserrement,  
& produira la dilatation. HaLE , *Statique des végé-  
taux.*

Si la pierre de la vessie est trop groste pour pouvoir passer  
par l’uretre, la lithotomie est le seul remede.

Boerhaave regarde le grand appareil comme le plus sûr:  
cependant l’évenement en est toujours incertain, parce  
qu’il survient des accidens qü’on n’a pu ni prévoir, ni  
prévenir, & auxquels on ne peut remédier.

On délivre ordinairement les femmes de la pierre, en  
dilatant l’uretre ; rarement leur sait-on l’opération.  
Voyez *Lithotomia.*

Je ne fai pourquoi Boerhaave ne fait point mention du  
miel, entre les remedes préfervatifs de la pierre. Corn-  
me il est extremement favoneux & détergeant , ces  
qualités le rendent très-propre à emporter les concré-  
tions *calculasses* qui peuvent enduire les canaux des  
reins. Il pourroit même arrÎVer que de petites pierres  
fe diffoudroient, & que les greffes perdroient de leur  
volume, si le fang, & conséquemment l’urine étoient  
chargés de beaucoup de miel. Mais par malheur la plus  
petite quantité de miel opere si violemment dans de  
certaines constitutions , qu’on ne peut gueresleur en  
faire un remede ; & il n’y a pensionne, de quelque tem-  
pérament qu’il soit , qui puiffe en prendre en grande  
quantité, fans s’expofer à une violente diarrhée, & mê-  
me au *cholera morbus.*

I

Comme la vessie est sujette à beaucoup d’autres maladies  
qu’à la pierre, & dont les fymptomes Eont à peuples  
les mêmes, je vais donner le Traité suivant, dans le-  
quel on verra ce que M. Hoffman pensent & de l’une  
& des autres.

La vessie étant une partie du corps musculaire &nerveu-  
se, est très-sujette aux spasines. J’entens par fpafmes  
de la vessie une constriction forte & contre nature du  
corps de ce vifcere , ainsi que du fphincter, ou une  
constriction , coarctation & crispation de ses fibres ;  
crispation qui donne lieu ou qui est la caufe de plu-  
sieurs maladies.

Ces douleurs aiguës excitées dans la .vessie par le long sé-  
jour d’une pierre, ainsi que les envies continuelles &  
la difficulté d’uriner , ne sont autre chose que des stli-  
tes duspasine. Car la constriction convulsive qui affec-  
te nonsseulement les tuniques nerVetsses & musculeu-  
*ses* de la vessie, mais encore sim sphincter & l’uretre  
même , excite une si violente strangurie & un resserre-  
ment si grand dans les parties voisines des os pubis ,  
qu’il siemble d’abord aux malades qu’il leur est impose  
sible de retenir leur urine. Cependant à peine en ont-  
ils lâché une goutte , que l’écoulement en est inter-  
rompu & totalement empêché. Cette maladie est ac-  
compagnée d’une douleur qui occupe tout le corps  
du pénis , quelquefois elle ne caufe qu’une douleur  
très-aiguë au gland, où le mal semble s’être ramaffé ,  
Eelon les Observations d’Hildan & de Baglivi. Cette  
sensation singuliere & douloureuse, ce picotement &  
cette irritation continuelle, au gland & à l’extrémité  
du pénis, paffent pour des signes pathognomoniques  
de la pierre, tant dans les enfans que dans les hom-  
mes. Mais la liaison étroite du rectum avec la vessie &  
la conspiration des nerfs de ces parties produisent en  
même tems des envies fréquentes d’aller à la felle, ou  
le tenesine. L’urine que Pon rend dans cette dyfurie  
est pour l’ordinaire blanche, fale & chargée d’tm sé-  
diment muqueux; car la convulsion des fibres mufcu-  
leufes occasionnant une constriction & une compres-  
sion violente dans la tunique muqueuse intérieure de la  
vessie , en fait fortir une grande quantité de lymphe

**OOooij**

1319 CAL

muqueuse & glutinesse qui *se* mêle avec l’urine & for-  
me un sédiment muqueux. Quelquefois les urines font  
claires & aqueufes & presque sans couleur, parce que  
les grandes'douleurs & les fpafmes s’étendant par la  
communication & la conspiration des parties, jus-  
qu’aux uréteres même, n’en laissent sortir qu’une subs-  
tance claire & aqueuEe qui vient dti simg par les vaif-  
feaux émulgens. Cependant le malade fouffre en ren-  
dant ces urines , un mal violent, il tient *ses* jambes  
croisées, presse ses hanches, se panche le corps en de-  
vant & *se frotte* de toute fa force avec une main ,  
quelquefois avec les deux, le ventre aux environs de  
la région du pubis. Cette douloureufe évacuation d’u-  
rine est accompagnée de tremblemens, & pour ainsi  
dire, de mouvemens convulsifs de tous les membres ,  
comme l’a fort bien observé Vieussens dans *sa* Neu-  
vrologie ; ce qui ne doit point étonner, car les nerfs  
déliés de la vessie étant irrités & mis dans une, convul-  
sion violente, transinettent parle moyen des nerfs in-  
tercostaux la même impression aux nerfs de l’épine,  
d’où elle passe dans toutes les parties du corps. On re-  
marque encore que dans la strangurie & la dyfurie vé-  
hémente le ventre est constipé, & que les excrémens  
& les flatulences font retenus ; mais que les douleurs  
ne font pas plutôt dissipées , que tout rentre & fe fait  
dans l’ordre naturel. On fait encore par observation  
que tous ces fymptomes & même de plus terribles en-  
core , peuvent fort bien n’avoir point pour cause la  
pierre dans la vessie, mais feulement une stagnation  
de sang dans les vaisseaux de cette partie ; stagnation  
qui ne manque presque jamais d’être fuivie d’une vio-  
lente inflammation. Une erreur assez commune c’est  
d’attribuer tous ces Eymptomes à la pierre dans la vessie  
ou à l’acrimonie de l’urine , quoiqu’il soit démontré  
par l’expérience & parla dissection d’un grand nombre  
de cadavres que plusieurs persimnes ont éprouvé tous  
les iÿmptomes de la pierre dans la vessie , & même de  
plus cruels encore , sians qu’on ait remarqué en elles  
après leur mort le moindre vestige de cette maladie.  
En effet lorsque le cours des regles ou l’écoulement  
des hémorrhoïdes est interrompu, il est nécessaire que  
le siang regorge dans les vaiffeaux de l’estomac & des  
intestins, qu’il forme des susses dans leur tunique ner-  
veufe & sensible , qu’il les étende, qu’il les comprime,  
& qu’il excite des tranchées violentes , des anxiétés,  
des douleurs, des convulsions & des mouvemens Epaf-  
modiques; si le sang dont le volume doit être augmen-  
té par la suppression des regles , ou de l’écoulement hé-  
morrhoïdaî, ou par quelqu’autre casse, vient à être  
poussé en abondance sur le corps de la vessie, & qu’il y  
fasse un arrêt, il n’est pas surprenant qu’il excite des  
spasines & toutes les suites du spasine dans une partie  
aussi sensible.

La suppression de l’écoulement hémorrhoïdaI est quel-  
quefois suivie d’un pissement de sang; & si ce pissement  
de siang vient à s’arrêter, la vessie sera affectée de dou-  
leur, de convulsions & d’inflammation. Il arrive quel-  
quefois que des femmes d’une constitution pléthori-  
que qui ont paffé cinquante ans, & en qui les regles  
ont entierement cessé , font attaquées de convulsions  
de cette efpece & emportées par une inflammation qui  
vient à leur silite.Les personnes qui meurent de maladie ,  
de la vessie, périssent presque toutes par une inflamma-  
tion & un sphacele, qui ont pour casse une stagna-  
tion opiniâtre du sang dans les vaisseaux de cet organe ;  
car les petites ramifications de ces vaisseaux sirnt telle-  
ment distendues, que l’inflammation attaque le plus  
fouvent non-seulement la vessie, mais encore le rec-  
tum. C’est une vérité dont on est suffisamment con-  
vaincu par l’inspection seule des vaisseaux hémorrhoï-  
daux qu’on trouve pleins de seing noir, par la lividité  
du pénis & par la distension & les varices des veines du  
col de la vessie.

Une des principales causies de cette fatale inflammation,  
c’est le feul spasine violent de la vessie; plus le fpafme  
est violent, plus la stagnation & l’arrêt du fang dans

CAL 1320

les vaisseaux font grands, & plus la résolution & la  
discussion en sirnt difficiles ; de-là il naît enfin un abficès,  
un ulcere , une maladie chronique ou un fiphacele qui  
emporte bien-tôt le malade. La convulsion violente  
de la vessie qui est encore augmentée par la présence  
de l’inflammation , est la casse d’une multitude de  
flymptomes terribles qui suivent l’inflammation. *Aé-  
tius* & Oribase comptent entre ces symptomes la fievre  
continue, les ardeurs violentes, la douleur, la chaleur  
brûlante, la tumeur fous le janinée ou au-dessous des  
os pubis , l’évacuation des urines goutte à goutte &  
avec grande difficulté, les efforts douloureux, les gé-  
missemens, les envies fréquentes d’aller à la felle, ac-  
compagnées fur la fin de vomissemens bilieux, de maux  
de tête, la soif, la difficulté de refpirer, la rougeur du  
vifage & des yeux, la langue noire & brûlée, l’infom-  
nie opiniâtre, l’agitation , le délire, le refroidiffement  
des extrémités, & enfin la mort. Il y a dans Hippocra-  
te, *Lib. Praenotionum*, un pasilage fur la terminasson fa-  
tale des maladies de la vessie qui mérite d’c-tre remar-  
qué. « Les douleurs & les duretés de la vessie font cruel-  
« les & dangereuses au dernier degré, furtout lorse  
« qu’elles fiant accompagnées d’une fievre continue ;  
« car les douleurs seules qui semt causées par les con-  
« vulsions, sirnt suffisantes pour emporter un malade,  
a Dans ce cas le ventre est constipé & il ne *se* fait au-  
« cune excrétion qui ne soit forcée & d’une matiere  
a dure. La terminaison s’annonce par une évacuation  
« d’urines purulentes qui déposent un sédiment blanc  
a & tenu. Si cette évacuation ne calme pas la douleur  
« n’amollit pas la vessie, il y a tout lieu de craindre  
« que le malade ne meure dans les premieres périodes  
« ( περίοδοισι ) de la maladie. »

Les symptomes qui accompagnent l’inflammation de la  
vessie & qui *se* manifestent dans les différentes parties  
du corps, font périlleux : cependant si on les examine  
bien, on trouvera qu’il n’y en a aucun qu’on ne puisse  
attribuer à un fpalme violent qui passe par communi-  
cation de la vessie, où il commence, à tout le lysteme  
des nerfs. Lorsipsame constrictionou crifpation violen-  
te affecte les fibres des parties circonvoisines, qui font  
le rectum & le fphincter de l’anus, la déjection est con-  
tinuellement provoquée : mais tel est le refferrement  
de l’anus, que ni les excrémens , ni les flatulences ne  
peuvent sortir & qu’on ne peut même faire passer un  
clystere. Mais un spalme violent ne manquant jamais,  
comme on fait, d’affoiblir la partie qu’il a affectée pen-  
dant long-tems, & de la lasser enfin dans un état de  
relâchement, de-là vient que la chute de l’anus , fur-  
tout dans les persimnes âgées & dans les enfans, est  
quelquefois une des fuites du spalme. Toutes les fois  
qu’un fpafme violent de la vessie se communiquera  
aux parties supérieures , & surtout aux intestins, iI  
excitera de l’agitation & des tranchées, & s’il parvient  
à l’estomac il y aura perte d’appétit, mauvaifes di-  
gestions & vomiffement. On trouve dans Cesse , *Lib.  
VII. cap. 'i.y.* un passage fort remarquable fur la fym-  
pathie de l’estomac & de la vessie. « Nous savons fort  
« bien, dit-il, qu’un ulcere dans la vessie affecte fou-  
« vent l’estomac, & qu’il y a une efpece de sympathie  
a entre ces deux organes ; d’où il arrive que dans ce  
« cas les alimens ne séjournent pas dans l’estomac, ou  
« que s’ils y séjournent, ils semt mal digérés, & consé-  
« quemment le corps mal nourri. » La convulsion de  
la vessie qu’accompagne l’inflammation , affectant le  
musela du diaphragme , & les nerfs & les tuniques  
nerveufes du poumon & des bronches, rend la respi-  
ration difficile & pénible , attaque les parties circon-  
voisines du cœur & se communique de-là aux mufcles  
du cœur, & aux tuniques musculaires & nerveuses des  
arteres ; ce qui rend le pouls dur, prompt & resserré ;  
& de-là naissent la fievre continue & la soif inextin-  
guible ; fymptomes qu’il faut encore attribuer à la  
constriction convulsive des parties molles & glandu-  
leufes de la langue & de la gorge, mais le dangerfe-  
ra bien autre, si le spafme gagne les membranes du

1321 CAL

cerveau & l’origine des nerfs, car alors il y aura in-  
Eomnie continuelle , délire , convulsion, refroidisse-  
ment & friffon des parties extérieures, pouls inégal &  
intermittent, tous signes d’une mort prochaine. Quoi-  
que les symptomes causés par la stagnation , & l’in-  
flammation du sang pur ou impur dans la vessie foient  
toujours périlleux & quelquefois mortels , cependant  
les maladies qui naissent d’une sérosité impure, sialine  
& corrompue qui adhere opiniâtrément aux membra-  
nesdela vessie & qui les picote, font plus traitables &  
moins dangereusies; telles siont les douleurs qui accom-  
pagnent la difficulté d’uriner & la strangurie. On trou-  
ve plusieurs exemples de cette nature dans les obsierva-  
tions des Medecins , mais surtout dans celles de Dra-  
witz, Auteur qui mérite d’être cité, & qui a donné en  
Allemand, il y a à peu près un siecle, un Traité silr le  
fcorbut, qui est un des meilleurs ouvrages qu’on ait  
faits fur cette matiere. Il y donne différentes histoires  
de maladies dans lesquelles les personnes se plai-  
gnoient de douleur violente en rendant les urines, &  
qui n’avoientpour casse ni la pierre, ni aucune afl'ec-  
tion de la vessie, mais seulement une humeur impure  
& scorbutique; entre autres cas remarquables il rap-  
porte celui d’un boucher qui n’avoit jamais eu aucune  
attaque de pierre, & qui fut tout d’un coup affligé d’u-  
ne douletst insupportable aux piés. Le mal passa de ces  
parties à lalretre, où il fut accompagné d’une ardeur  
violente & d’une difficulté de rendre les urines qui  
venoient à peine goutte à goutte ; il céda à l’usage  
des difcussifs, mais il revint fur les piés, où il fe termi-  
na par une tumeur.

Nous avons fouvent remarqué dans les persimnes âgées,  
des maladies de vessie, & surtout la difficulté d’uriner;  
elles ont en elles pour casse la vie sédentaire, ou une  
constitution scorbutique des humeurs , vice affez ordi-  
naire dans la vieillesse.» Rien n’est encore plus fré-  
quent que de voir des malades attaqués de dyfurie  
après la cessation de douleurs de goute , ou de rhuma-  
tilme ; dysurie qui cesse d’elle-même , au retour des  
douleurs. Une obfervation qu’on fait assez communé-  
ment, c’est que les perfonnes scorbutiques, attaquées  
d’un pourpre chronique, ou d’éruptions pourpreuEes,  
maladies assez fréquentes de notre tems , font saisies  
d’une grande difficulté d’uriner,d’anxiétés dans les par-  
lies circonvoisines du cœur, d’agitations, d’infomnie,  
& de chaleur brûlante intérieure , si elles ont pris du  
froid, ou si elles ont été faignées trop fréquemment,  
ou par quelqu’autre caufe, & que tous ces iymptomes  
disparoissent, si l’humeur qui avoit été repoussée au  
dedans, au lieu d’y séjourner comme auparavant, vient  
à siortir, & si le pourpre parvient à la furface du corps.

Les spasines & les maladies de la vessie ont quelquefois  
pour cause une affection des reins dans laquelle il paffe  
de ces organes par les uréteres dans la vessie, une ma-  
tiere vifqueufe & purulente , & quelquefois des pier-  
res & du gravier. Dans tous ces cas, si ces matieres  
étrangeresnefontpas expulsées à tems, elles semtcapa-  
bles de caufer les maladies les plus dangereusies & d’ex-  
citer les Epasines les plus violens. Si la matiere est plus  
ténace, &plus acre qu’à l’ordinaire , elle s’attache au  
dedans de la vessie, mais surtout au col, & elle excite,  
la strangurie, la dysurie, le tenesine & l'inflammation ;  
ou elle ronge sourdement & peu à peu les membranes  
de la vessie, & causie une exulcération. Si par l’action  
de quelque casse particuliere ; cette matiere est transe  
formée & prend la nature d’une pierre, ou si une pier-  
re déja formée defcend des reins dans la vessie, fon  
poids & son apreté irriteront continuellement cet or-  
gane, & produiront toutes les maladies dont nous ve-  
nons de parler; & même dans ce dernier cas, le fond  
& les côtés de la vessie ne manqueront pas de s’ulcérer ,  
surtout si la pierre est considérable.

Il peut arriver que le col de la vessie foit irrité, distendu,  
& contracté par d’autres causes que celles dont nous  
avons parlé ; comme lorsqu’une gonorrhée fiait d’une  
espece maligne , soit d’une nature benigne , occupe

CAL 1322

pendant long-tems le siege qui lui est propre ; savoir,  
les deux glandes prostates qui font contiguës au col de  
la vessie ; car l’humeur corrompue pendant ce séjour  
par le virus vénérien , *se* déprave de jours en jours, de  
plus en plus, & engendre des ulceres qui font quelque-  
fois légers, quelquefois dangereux ; c’est-à-dire , que  
l’inflammation furvient dans la partie affectée. Sillon  
est mal traité dans ces maladies, il est d’obfervation  
que la contagion paffe aux parties circonvoisines ; alors  
llurineprend la couletlr de pourpre, la vessie devient  
dartreufe, & même s’exulcere surtout vers le col, ce  
qui arrive fréquemment. C’est par cette raison que ceux  
qui ont une gonorrhée virulente, rendent des urines  
troubles , qui dépofent une grande quantité de sédi-  
ment vifqueux & fanieux.

On peut compter entre les caufes du fpafme dangereux  
de la vessie, une inflammation ou ulcere au rectum ou  
au pénis , un abfcès en quelque partie de l’abdomen,  
qui venant à crever , répand fon pus dans la cavité de  
l’abdomen, & s’étend vers la vessie ; la putrésaétion de  
l’épiploon , l’épanchement de seing dans l’abdomen >  
quelle qu’en foit la cause, la chute de l'eau qui forme  
l’hydropisie fur la vessie ; l’inflammation & llulcere de  
la matrice , surtout à fon col, & d’autres maladies de  
cette espece , dont on pourra trouver un grand nombre  
d’exemples dans Bonnet, & les autres.

Quant aux caufes extérieures de cette maladie convulsive  
de la vessie, on peut regarder comme telles les contu-  
sions , &les coups violons aux environs des os pubis ,  
& du périnée; l’opération de la pierre mal-adroite-  
ment exécutée, & dans laquelle faute de favoirmanier  
le lithotome, & tirer une pierre, surtout si elle est plus  
grossie , & plus inégale qu’à l’ordinaire, la cure de la  
blessure est devenue difficile, & a été tentée par des  
moyens peu convenables ; l’introduction mal ménagée  
de la fonde, stiit qu’il ait été question de s’assurer de  
l’existence d’une pierre, ou de remédier à une réten-  
tion d’urine , foit qu’on ait eu quelqu’autre rasson d’en  
venir à cette opération , le sphincter de la vessie étant  
en une constriction violente, ou le passage des urines  
fermé par une tumeur, une caroncule, un skirrhe , ou  
quelqu’autre caufe ; l’opération de la fistule à l’anus  
dans laquelle on auroit imprudemment offensé , ou mal  
traité la bleffure qu’on auroit faite au sphincter de Fa-  
nus, qui communique assez étroitement avec le eol de  
la vessie. Dans les femmes, la vessie & furtout sim col  
semt quelquefois si comprimés & affectés si violemment  
dans les accouchemens laborieux , qu’il s’y forme un  
ulcere , & une fistule, voyez Mauriceau *Aph.* 285.

Voici le lieu de parler de l’impression dangereufe des can-  
tharides fur la vessie; foit qu’on les prenne intérieure-  
ment, foit qu’on les applique à l’extérieur, il est *cons-  
tant* par l’expérience qu’elles excitent des fpasimes, &  
qu’elles cassent à cet organe des inflammations & des  
ulceres; on a un grand nombre d’exemples decesacci-  
dens. On fait encore par la pratique , que si un malade  
boit de Peau froide après avoir été taillé, il fera tour-  
menté de spasines violens , dont les suites seront, ou  
une gangrene mortelle, ou un ulcere fistuleux.

Après avoir exposé les caufes des affections spasinodi-  
ques de la vessie , nous allons paffer à l’explication  
d’un phénomene affez singulier ; ce phenomene, c’est  
que les Eymptomes, tels que la difficulté d’uriner acconle  
pagnée dedouledr, & d’autres accidens concomitans ,  
ne tourmentent le malade que par intervalles, quoique  
la pierre, ou la dépravation scorbutique des humeurs,  
qui est la cause matérielle de ces symptomes, Eoit tou-  
jours présente. En voici, je crois, la rasson. Toutes les  
douleurs violentes qui attaquent une partie nerveuse ,  
& sensible ne peuvent durer, sims y apporter de lasoi-  
bleffe & du relâchement, c’est-à-dire , fans les mettre  
dans un état où il n’y a plus de douleur ; mais cette  
foibleffe occasionnant un nouvel amas, & la stagnation  
d’humeurs impures qui viennent des autres parties du  
corps, il s’engendre & *se* trouve toujours une matiere  
nouvelle propre à ranimer, & à ressusciter le paroxyf.

1325 CAL

me. La foiblesse , dit Celse, est de toutes les maladies,  
on peut donc établir, comme une regle générale de pa-  
thologie, que les parties qui auront été affoiblies par la  
violence antérieure d’un accès , n’en étant pas moins  
exposées à l’action d’une humeur fcorbutique qui fera  
massera peu à peu, soit d’elle-même , soit à l’aide de  
quelqu’autre catsse, & qui Eera^cujours prête à agir fur  
elle , c’est de-là qu’il saut déduire la rasson de toutes  
les affections périodiques. Nous avons observé plusieurs  
fois que la pierre dans la vessie,qui est la caufe de tant de  
maladies, comme de l’envie fréquente & de la difficul-  
té d’uriner, accompagnées de douleur & d’ardeur, des  
tranchées, de la froideur des extrémités du corps , &  
de la perte des forces, furtout lorsque les vents du nord  
foufflent, ou après avoir pris des alimens venteux, ou  
de la biere chargée, ou après quelque agitation d’esprit  
extraordinaire, ou pour s’être laissé trop refroidir les  
extrémités du corps, ou pour avoir différé trop long-  
tems une faignée d’habitude ; j’ai remarqué , dis-je ,  
qu’elle ne produifoit ces maladies que par intervalle,  
La raifon générale de ce retour, c’est que toutes les  
choses que nous avons regardées ci-dessus, comme fes  
casses, font propres tant à scipprimer les excrétions sa-  
lutaires , qu’à augmenter la quantité des humeurs im-  
pures, & à les pousser du côté des parties foibles ; &  
conséquemment à occasionner le retour de la maladie  
principale, & de tous sies fymptomes. Deux faits d’ob-  
servation ; l'tm c’est que les maladies de la vessie font  
accompagnées d’une colique ventetsse, surtout lorEque  
les urines sirnt ardentes, & que l’évacuation en est  
douloureuse, l’autre que tous les alimens qui gonflent,  
irritent les maladies de la vessie, & qu’au contraire,  
elles sirnt calmées par les carminatifs.

Nous pouvons encore mettre au nombre des maladies de  
la vessie qui semt accompagnées de Epaime, le pisse-  
ment de simg, qui ne vient pas toujours, comme l’ima-  
ginent communément quelques Medecins, des reins ou  
des vaisseaux émulgens, mais qui naît quelquefois im-  
médiatement des vaisseaux fanguins delà vessie, & fur-  
tout des branches rompues de la veine hémorrhoïda-  
le externe. On pourra s’appercevoir des cas dans les-  
quels cette hémorragie qui SC fait avec les urines, pro-  
vient des vaisseaux de la vessie, par la difficulté d’uri-  
ner, par l’ardeur des urines, par leténefmede l’anus,  
par le mouvement convulsif des parties circonvoisines  
du gland, par une douleur aiguë qui s’étendra du gland  
jusqu’au perinée , par la tension roide dtl pénis , l'agi-  
tation, & les flatulences de l’abdomen, la perte de l’ap-  
pétit, les rapports fréquens , & furtout par le rallentis-  
fement & la cessation du pissement de simg, & de ses  
fymptomes concomitans, après la saignée du pié, &  
l’application des fangfues à l’anus. Quoique le pisse-  
ment de simg ne provienne pas pour l’ordinaire immé-  
diatement de la vessie ; cependant plusieurs Medecins  
& particulierement Hoechstetter, *Decur. I. Schol. in  
Cas.* 2. ont obsiervé qu’il en provenoit quelquefois. Il  
arrive aussi qu’un malade rend du fang pur avec les  
urines, ou au lieu de siingpur, une urine brune, & de  
la couleur du caste , comme nous l’avons remarqué  
dans un homme de quatre-vingts ans , toutes les fois  
qu’il alloit à cheval. Son urine dépofoit en *fe* refroidise  
sant un sédiment rouge & épais.

Lommius observe que le sang coagulé dans la vessie pro-  
duit ordinairement les Eymptomes les plus fâcheux,  
comme les défaillances fréquentes, la difficulté de resi-  
pirer, un pouls concentré, petit, & fréquent, degran-  
des nausées , l’anxiété d’efprit, & une fueur froide ,  
avec la pâleur du vifage, la foiblesse générale des mem-  
bres , & le refroidissement des extrémités, accidens  
qu’il faut tous attribuer à une constriction convulsive,  
violente & communiquée à tout le fysteme nerveux.  
La coagulation du fang dans la vessie est encore la cau-  
fe de douleurs cruelles accompagnées d’une chaleur  
véhémente au fond du bassin , & aux environs dupé-  
nis. Et on a obfervé que tous ces fymptomes cessaient,  
lorsque le malade avoit rendu avec les urines des con-

C A L

crétions de sang, larges , oblongues, & grumclées.  
Quant à la cure du pissement de semg qui proVient im-  
médiatement de la Vessie; Lommius penEe aVec rasson  
qu’elle est plus difficile que quand le sang vient des  
parties supérieures.

Nous ne devons pas manquer d’observer que le spasine  
de la vessie qui excite la strangurie & la dysurie , sur-  
tout dans les vieillards d’une constitution sCorbuti-  
que & cacochyme , peut provenir d’une urine très-  
salée & imprégnée de particules acres, tartareuses,  
stalino - sulfuretsscs, bourbeuses & excrementitielles ;  
car on trouVe quelquefois des urines si falées qu’elles  
corrodent la langue ; & doÎVent par conséquent, en  
distiiant de l’urétere , en excorier les parties circon-  
voisines. S’il arrive donc que ces urines séjournent un  
tems considérable dans la vessie, elles en picoteront  
les fibres nerveuses, mettront le sphincter en con-  
traction , resserreront st’uretre & exciteront les dou-  
leurs les plus insupportables , en agissant avec Violence  
für les membranes de ces organes. S’il paroît dans  
l’urine , après que le malade en aura fait une évacua-  
tion abondante , de petites masses furfuracées, avec  
une quantité de petits filamens qui fe précipitent; la  
vessie fera attaquée de cette maladie que les anciens  
appellent *scabies vesicae ,* parce que ces symptômes in-  
diquent une corrosion de *sa* membrane niuqueusie &  
veloutée.

Nous avons dit ci-dessusque la pierre contenue dans la  
vessie occasionnoit quelquefois dés convulsions violen-  
tes& douloureufes accompagnées de difficultés d’uri-  
ner, dont le malade étoit tourmenté par interVallemous  
ajouterons à cela que les spasines de la vessie qui pro-  
viennent de toute autre catsse donnent souvent lieu à  
la concrétion des matieres & à la formation de la  
pierre. Les fpafmes produisent cet effet, furtout dans  
les'vieillards d’une constitution pléthorique ,qui me-  
nent une vie sédentaire , & en qui la transpiration se  
faisant foiblement, les urines sont ordinairement hau-  
tes en couleur & chargées d’un sédiment limoneux,  
bourbeux & tartareux : car la dysijrie suit le spasine , &  
les urines étant retenues dans la vessie plus long-tems  
qu’à l’ordinaire, y déposent une matiere ténace & glu-  
tinesse, qui en vertu des iels tartareux dont elle est im-  
prégnée , peut passer pour le principe de la concrétion  
calculasse qui *se* formera dans la fuite , à moins  
qu’on n’évacue cette matiere par des remedes conve-  
nables , & qu’on ne fasse un passage libre à l’urine en  
dissipant ce spafme.

De toutes les maladies de la vessie , il n’y en a point de  
plus dangereufe, selon Hippocrate , que la constric-  
tion violente , surtout lorsqu’elle est accompagnée  
d’une grande douleur, de fievre aigue, d’une dureté  
de la vessie qui se fait sentir aux os du pubis, de la  
constipation & de la rétention d’urine , elle est mê-  
me mortelle , si l’on en croit cet Auteur. « La dureté  
« & la douleur dans la vessie, dit-il, dans fes *Prognose  
« tics,* & dans *ses Prénotions de Cos*, font toujours de  
« mauvais fymptomes : mais ils sont très-mauvais ,  
« lorsqu’il y a fievre continue, d’autant que la douleur  
« seule suffit pour tuer le malade. Les évacuations par  
« les fielles sont rares dans certe maladie. »

Si la douleur & la tension ne sont pas grandes, & qu’il  
n’y ait point de fievre aiguë , l’inflammation fiera  
traitable. Dans ces cas la terminaison n’est pas tou-  
jours la même ; quelquefois la résolution critique de  
la maladie se fait par l’éruption d’tine érésipele à la  
peau, quelquefois par fupuration, & dans ce cas le  
maladenend des urines purulentes , qui dépofent un  
sédiment blanc & ténu. Si l’évacuation d’urine pu-  
rulente est copieufe , la tumeur s’affaisse , le ventre s’a-  
mollit , la fievre fe calme, & les excrémens ont la  
sortie libre. La terminaison la plus fàchetsse, c’est  
quand la maladie dégénere en un sphacele mortel.  
HoffMAN. *Medic, Rataseytematica.*

1325 CAL

*CURE.*

Après avoir considéré les différentes maladies non moins  
cruelles que dangereufes qui proviennent des fpafmes  
douloureux de la vessie , de l’uretre & des parties ner-  
vetsses adjacentes , relativement à la nature différente  
de leurs caufes ; nous allons maintenant en venir à la  
maniere convenable de les traiter, & aux remedes ca-  
pables de soulager le malade. Si nous nous apperce-  
vons que la maladie approche, ou plutôt si nous en  
craignons une attaque prochaine, &que cette attaque  
provienne d’une trop grande abondance de siang, fur-  
tout dans les persionnes âgées , & d’une constitution  
vigoureuse, & qui ont passé la plus grande partie de  
leur vie , fans prendre suffisamment d’exercice ;il n’y  
a point de remede qulon puisse employer avec plus de  
Euccès qu’une saignée prompte & copieuse, qui de-  
viendra d’autant plus nécessaire que l’on aura plus de  
raisim de soupçonner que la caufe de la maladie est  
une suppression de regles , ou la cessation d’un écou-  
lement hémorrhoïdal, ou l’omission d’une saignée , ou  
d’une scarification d’habitude. Ceci est conforme au  
sentiment d’Hippocrate, qui ordonne, *aphorisme 7,6.  
Lib. V.I.* d’ouvrir les veines intérieures ,.lorsqu’il y  
a difficulté d’uriner.

Lorsque c’est une abondance de sérosité impure , im-  
prégnée de particules scorbutiques, acrimonieuses &  
salines , qui, venant à tomber & à fe fixer aux environs  
de la vessie & des parties contenues dans le bassin  
fait la matiere de la maladie; ou si elle provient d’un  
pourpre fcorbutique , maladie assez commune de no-  
tre tems , nous devons faire tous nos eflorts pour  
dépurer la masse du fang, & des humeurs vitiée par  
le mélange de ces particules impures & hétéroge-  
nes , & pour préCÎpiter l’excès de sérosité par les émun-  
ctoires convenables. On ordonnera donc en ce cas  
des délayans modérés en quantité suffisante , & peu-  
dant un tems convenable. De cette nature sont les esc  
peces tempérées d’eaux minérales , pourvu qu’elles  
soient pures & légeres , imprégnées légerement d’un  
fel alcalin : il n’y en a aucune que je préférasse aux  
eaux deSpaw & Pyrmont; car elles font très-convena-  
bles & très-bienfaisantes dans routes les maladies &  
indispositions de la poitrine, des reins & de la vessie,  
parties qu’elles foulagcnt singulièrement par une *es-  
pece de* vertu spécifique. Elles agiront avec beaucoup  
plus d’énergie dans le pourpre scorbutique , si on les  
mêle avec le lait, & surtout avec le lait d’ânesse.

Comme il est très-important de vivre de régime, soit  
pour prévenir , soit pour guérir une maladie; on peut  
assurer que ceux qui ne si? gêneront en rien , & qui *se*conduiront serns égard pour les conseils du Medecin ,  
& pour les lois de la sobriété, ne guériront jamais de  
celle dont il est question : ils pourront *se* procurer  
quelques intervalles de soulagement ; car dans une  
maladie aussi chronique, où les nerfs & les parties les  
plus fensibles siont affectées, le moindre écart du ré-  
gime convenable doit nécessairement produire un  
mauvais effet. On interdira donc absolument au ssia-  
lade tout aliment sidé , acrimonieux & aigre , tous les  
végétaux capables de gonfler ou de resserrer , ainsi  
que toutes les bieres , & que tous les vins acides  
& austeres. Quant aux vins doux, & sclrtput à celui de  
Hongrie, loin de faire du mal, ils font bienfaisants.  
Je rencontre dans Aétius *Tetrab. III. sorm. 3. cap.* 22.  
un passage fur le *scabies vesicae* , qui mérite d’être ci-  
té : « Le malade , dit-il, doit s’abstenir de tout ce qui  
« a quelque qualité mordicante , & qui est capable de  
« rendre les humeurs acrimonieuses & salées : mais il  
« uEera de vin doux , de lait, de bouillons de volaille,  
« & de chair de poulet & d’agneau. » Quoique le mou-  
vement, & l’exercice du corps soient extremement  
propres à préVenir les maladies de cette espece en di-  
minuant la quantité excessive du siing, & en entrete-  
nant la circulation, des humeurs dans leurs vaisseaux,

CAL 1326

s’il arrive toutefois que les parties nerveuhes du fond an  
ventre foient affectées de douleurs & de convulsions -,  
dans ce cas le repos sera meilleur pour le malade: le  
mouvement lui deviendrait nuisible , surtout cette  
efpece de mouvement qui chasse le sim g aux parties  
inférieures , comme une grande élévation de voix ,  
Faction de parler fortement & long-tems, l’agitation  
des parties supérieures , la gestation & Faction de fou-  
tenir de grands fardeaux & de grands poids.

Lorfque le malade est dans un accès convulsif accompa-  
gné de douleurs violentes & de difficulté d’uriner ; je  
fai par une longue expérience qu’il n’y a point de  
meilleur remede que les clysteres huileux , émolliens,  
le bain ou le demi-bain ; ce qui fe trouve confirmé  
par les obfiervations de tous les Medecins.

On peut voir dans Drawitz un cas singulier fin. ce siijet,  
rapporté dans sion Livre du fcorbut. On employera  
avec silccès dans le tems du paroxysine un bain de va-  
peurs de fleurs anodynes & émollientes , comme celles  
de camomile commune , de mélilot , de siireau, de  
mauve, de molaine & de mille feuille bouillies dans  
du lait ; car toutes ces plantes font très-propres par  
la vertu qu’elles ont d’adoucir & de calmer, à em-  
porter, ou du moins à affoiblir les douleurs & les con-  
vulsions. On peut ordonner intérieurement notre li-  
queur minérale anodyne, foit feule, fiait mêlée avec  
des carminatifs , ainsi que les poudres anti-spasino-  
diques , comme la poudre du Marquis , ou le nitre pu-  
rifié avec lune addition d’un peu de siafran & de casi-  
tor pris dans une émulsion des quatre semences froi-  
des majeures. On préferera ces remedeslà tout autre ,  
même dans la fievre , & lorsqu’il y aura danger d’in-  
flammation on augmentera la quantité du nitre.

Lorsque la maladie de la vessie proviendra d’une transini-  
gration des humeurs qui cassoient le rhumatisine des  
parties extérieures silr les viflceres , on *se* trouvera fort  
bien depratiquer un cauterreau bras. On pourra aussi  
ordonner une décoction adoucissante & un peu diuré-  
tique de racine de fcorzornere,de fasse pareille, de  
squine, de rapure de corne de cerf, de racine de ré-  
glisse , de chien-dent, de chicorée, & de graine de  
fenouil, ou notre liqueur minérale anodyne mêlée avec  
l’efprit bézoardique de Bussius. Ces remedes ne man-  
quent jamais de produire un bon effet.

Si le pissement de sang provient immédiatement de la  
vessie, & qu’il foit accompagné de convulsions , ou  
s’il y siurvient exulceration ; je me suis sort bien trouvé  
dans ce cas d’une application de Peau vulnéraire dan-  
quebusilde, par laquelle je me propositis de résoudre  
& de fortifier. Voyez *Aqua.* J’avois aussi recours à des  
fachets remplis de mente , de baume, de feuilles de  
myrte, de feuilles de laurier, derofes,avcc les feuil-  
les de camomile commune & Romaine, faifant bouil-  
lir le tout dans du vin rouge , & en réitérant les ap-  
plleations fur la région de la vessie ; pour empêcher  
qu’un seing grumeleux ne vînt à *se* coaguler dans la  
vessie, à y séjourner & à y former par la jonction d’u-  
ne mucosité tartareusie, une pierre; j’ai employé les  
remedes détergeans & les vulneraires doux, dont les  
meilleurs font la verge d’or , le pied de lion, l’andro-  
scemum , ou la toute-saine, la mille-feuille, les raci-  
nes de benoîte , les guimauves , la réglisse , les figues ,  
la scolopendre vraie , en infusion , ou en décoction  
adoucies avec le miel de Prusse, ou le sirop de guimau-  
ve de Fernel. La décoction deForetus&lc blanC de  
baleine font encore d’excellens remedes pour dissou-  
dre le sang coagulé & retenu dans la vessie.

LorEque l’inflammation flera Envie d’unalucès, ce que  
Fon connoîtra par l’irritation des iymptomes , & par  
unsentiment de pesimteur dans la région du périnée &  
des os pubis , il faudra nécessairement l’ouvrir lorfqu’il  
sera mûr , & faire fortir le pus de la vessie ; car plus il  
séjourneroit, ρΐυβ il deviendroit acrimonieux, d’où il  
s’enfuivroi.t la corrosion des parties adjacentes, leur  
corruption, & conséquemment des fistules & autres ac-  
cidens fâeheux. Pour prévenir ces effets, on fera des in-

1327 CAL

j ections de lait chaud, dans lequel on aura fait bouillir  
des émolliens. Si ces injections n’ont que peu ou point  
d’efl'et, ou aura recours au Chirurgien , qui fera avec  
le lithotome une incision au périnée, dans le même  
endroit où elle fe sait dans l’opération de la taille, que  
l’on appelle le grand appareil. Bonnet a inséré dans  
fon *Sepulcbretum anatomicum, Lib. III.* deux cas qu’il  
a tirés de Riolan, dans lesquels on a pratiqué cette mé-  
thode avec succès, & qui méritent bien d’être connus.  
Il n’en est pas de même pour les femmes : comme elles  
ont l’orifice de la vessie beaucoup plus large, & que  
l’accès dans cet organe est plus facile, il n’est pas né-  
cessaired’en venir à l’opération.

L’abfcès étant ouvert & nettoyé, on se servira des reme-  
des indiqués dans le paragraphe précédent.

REGLES DE PRATIQUE,

*Premiere regle.*

Lorsqu’une trop grande quantité de fang indique l’éva-  
cuation, on n’a rien de mieux à faire que de tenter  
une révulsion, en ouvrant la veine dans les parties su-  
périeures, un ou deux jours après : on faignera aux vei-  
nes de l’anus pour procurer une dérivation , si on s’ap-  
perçoit à leur gonflement & à leur prominence qu’elle  
foit néceffaire. Si l’on ne pouvoit pas ouvrir les veines  
de l’anus commodément, on seiignera à la cheville du  
pié, ou au jarret. Si l’habitude du corps est lâche, & si  
toutefois le fang & les humeurs font abondans, fur-  
tout dans les femmes, on tentera d’attirer le fang & les  
humeurs à la surface, en appliquant des ventoufes tant  
aux parties supérieures, qu’aux parties inférieures.

*Seconde regle.*

Quoique les faignées réitérées foient très-propres, com-  
me nous Pavons dit, à prévenir l’inflammation, ou à en  
arrêter les progrès , il ne faut cependant pas ignorer,  
qu’en cas que le fang & les esprits péchaffent par défaut,  
& qu’il y eût exulcération , la phlébotomie achevant  
d’épuifer les forces & les esprits du malade qui lui font  
absolument néceffaires pour surmonter sim indisposi-  
tion, & en guérir , que la phlébotomie, dis-je, feroit  
plus de mal que de bien.

*Troisieme regle.*

Dans toutes les douleurs & les maladies convulsives de  
la vessie, de quelque causie qu’elles proviennent, les  
cathartiques violens ne conviennent aucunement, foit  
dans le commencement , Eoit dans le cours de la ma-  
ladie , parce qu’il seroit à craindre que les humeurs  
mises en mouvement ne priffent leur cours,& ne fuffent  
pouffées vers les parties affectées. Mais lorfque les  
douleurs & les spasines commenceront à *se* rallentir ;  
lorsque la douleur Eera sur scm déclin, il sera très-à-  
propos, pour ne pas dire néceffaire , d’ordonner de  
tems en tems une purgation pour nettoyer les intestins,  
& les débarraffer des ordures & des récrémens , dont il  
Ee fait ordinairement un amas dans ces parties , pen-  
dant que les douleurs & les convulsions tourmentent  
le malade : mais il ne faut employer pour cet effet que  
les purgatifs les plus doux , comme ceux que l’on pré-  
pare avec la manne, la rhubarbe &le sirop folutifde  
rosies pris dans du petit lait, ou dans du lait d’ânesse.

*Quatrieme regle.*

Pour calmer le paroxysine convulsif, on ne s’en tiendra  
pas aux remedes extérieurs, comme les linimens&les  
fomentations ; on ordonnera de plus des clysteres  
émolliens & adouciffans , dont la chaleur douce & la  
vertu bénigne relâchant les fibres roides & contractées  
des parties adjacentes, produiront vraiffemblablement  
un foulagement considérable au malade, sinon la cessa-

CAL 1328

tion entiere de sies douleurs : mais on aura sioin d’ordon-  
ner que ces clysteres ne sioient pas copieux, de peur de  
comprimer les côtés de la vessie.

*Cinqieleme regle.*

Si la vessie & les parties adjacentes siont affectées d’une  
exulcération considérable ; ce qu’on reconnoîtra par un  
sédiment copieux de matieres visiqueusies , & par une  
fievre lente qui consumera les forces & l’embompoint  
du malade , on ne lui permettra point un grand ufage  
des eaux de Carlsbad ; car je sai par expérience que la  
stagnation de ces eaux , qui ne manque presque jamais  
de se faire dans ceux qui en boivent beaucoup, augmen-  
te la corruption & la fievre.

*Sixième regle.*

Il est très-à-propos, tant pour corriger l’acrimonie des  
humeurs , que pour abbattre la vivacité des douleurs,  
de faire des injections anodynes : on les préparera aVec  
quatre blancs d’œuf battus dans de Peau , avec une ad-  
dition de deux onces de lait de femme, & une dragme  
de heure le plus frais ; ou bien l’on composera une  
émulsion artificielle aVec la graine de calebace & de  
paVot blanc , l’eau de fleurs de Pureau , l’eau-rose , &  
Peau de cerises noires. Cette émulsion artificielle pro,  
duira les mêmes effets que la précédente.

*Septième regle.*

On s’interdira absolument dans les maladies convuIsives  
de la vessie, tous les diurétiques acres ; car ces remedes  
ne manqueroient pas d’irriter par leur acreté les dou-  
leurs & les spasines , surtout s’il y avoit exulcération  
dans les passages de l’urine.

*Huieleme regle.*

Lorsque les douleurs sirnt si grandes qu’elles mettent etl  
danger la vie du malade, il faut avoir recours aux ano-  
dyns puiffans, tant pour prévenir la perte excessiVe des  
forces , que pour empêcher l’augmentation de la fie-  
vre & de la dysurie , ou même le tranfport. J’ai vu  
une demi-dragme de trochifques d’Alkekenge, pro-  
duire en pareil cas un très-bon effet. Mais il saut s’in-  
terdire àbfolument tous ces remedes lorfque l’affoi-  
bliffement est considérable, & que cet affaiblissement  
vient ou de l'âge , ou de quelque maladie d’efprit,  
furtout du chagrin. HoffMAN , *Medic. Rat. Systemat.*

J’insérerai ici les remarques suivantes de M. Sharp stirla  
pierre, comme étant très-propres à éclaircir cette ma-\*  
tiere importante.

Persemne que je sache , dit cet Auteur, n’a encore expli-  
qué d’une maniere satisfaisante les caufes de cette dise  
position des fluides à la concrétion ; & quoique l’on  
puisse tirer quelque induction de la comparaison &des  
effets semblables en plusieurs expériences du fable des  
urines & du tartre du vin , cependant on n’en est pas  
plus éclairci siur la production immédiate de ce sable:  
c’est presique prononcer au hasiird que de l’imputer,  
comme on fait communément, foitau climat, Eoitau  
régime particulier. Car nous voyons que la pierre est  
une maladie de toutes les contrées & de tous les états;  
les persimnes sobres & les intempérans en sirnt égale-  
ment attaqués; & quoique le grand nombre de ceux  
que l’on taille dans les Hôpitaux de Paris, où les eaux  
de la Seine sont chargées d’une grande quantité de  
pierres, Eemble favoriser l’opinion de ceux qui préten-  
dent que cette disposition du siang à la concrétion, pro-  
vient des fluides qui y font reçus , je doute cependant  
qu’il reste beaucoup de force à cette preuve, si l’on  
vient à considérer que la plupart de ces malades dé-  
barquent de provinces ou de villages éloignés où la

**Selae**

1329 CAL

Seine ne passe point. Quant aux habitans de Paris mê-  
me, le nombre de ceux qui font attaqués de la pierre,  
est, felon ce que j’ai appris des Chirurgiens de ce pays,  
à peu près dans le même rapport qu’à Londres. Il silit  
de ces obserVations, & de ce que les enfans font beau-  
coup plus fujets à la pierre que les hommes faits , qu’il  
est beaucoup plus vraissemblable que nous naissons  
avec la disposition à cette maladie, qu’il ne l’est que  
nous l’acquérons par des caufes extérieures.

Il est constant que l’urine abonde communément en une  
matiere propre à former la pierre ; & peut-être y au-  
roit-il lieu de croire, que si ï’urine fe refroidissoit dans  
la vessie, elle y déposeroit un sédiment tel que celui  
que nous trouvons attaché aux côtés & au fond d’un  
pot de chambre. Les tuniques de la vessie étant couver-  
tes d’une mucosité , sont à la vérité.moins propres à  
attirer les particules pierreuses , que les côtés du pot  
de chambre : mais nous savons par expérience que lorf-  
qu’un corps dur s’est une fois introduit dans la vessie,  
que ce corps soit ou un gravier considérable, ou une  
aiguille, ou une balle , ou quelque autre fubstance  
étrangère compacte , il y deviendra le noyau d’une  
pierre.

Lorsqu’on vient à considérer l’accroissement monstrueux  
de quelques pierres, le peu de tems dans lequel il s’est  
fait, & la cessation d’accroissement d’autres pierres  
pendant plusieurs années , on ne peut douter que la  
constitution du corps ne varie excessivement en diffé-  
reus tems , relativement à la sécrétion des matieres  
pierreufes ; & si l’on coupe en deux la plupart de ces  
pierres, on inférera des couches qu’on y remarquera,  
que la constitution varie non-feulement à raifon de la  
quantité du graVier ajouté à la pierre, mais encore par  
rapport à sa qualité ; ellsorte qu’une pierre rouge d’u-  
ne silrface assez égale , & d’un pouce de diametre,  
étoit peut-être, lorfqu’elle n’avoit que la moitié de  
cette grosseur, blanche & polie ; lorfqu’elle n’en avoit  
que le quart, brune comme une mûre ; de façon qu’on  
voit fa forme & fa nature s’altérer ,saelon les différens  
tems qu’on la considere. De l’application successive  
d’un gravier de différente couleur, naît un corps Eotmé  
de différentes couches : si ces couches sirnt toutes à peu  
près de la même couleur & de la même forme, c’est  
qu’elles *se sont* formées fort lentement, & que l’ac-  
croiffement de la pierre a été suspendu pendant de  
longs intervalles ; d’où il est arrivé que l'urine passant  
continuellement fur *sa surface,* joint à sem frottement  
continuel contre les tuniques de la vessie l’a rendue  
compacte & polie. S’il arrive que de nouveaux gra-  
viers viennent à s’y attacher , Ea densité *sera* différen-  
te, &y ils formeront ces traits que nous remarquons,  
non-seulement fur la furface extérieure de la pierre,  
mais encore à la furface de toutes fes couches inté-  
'rieures. Que ce foit la cessation d’accroissement qui  
donne à une pierre cet arrangement particulier d’un  
corps formé par couches, & non une disposition dans  
le fiable à prendre cette forme , c’est ce dont on ne  
doutera point, si l’on examine que les pierres qui fe  
font formées fans noyau , ont d’abord été une masse  
uniforme & fpongieufe faite d’une grande quantité de  
gravier, & que ce n’est qu’à la longue qu’il s’est formé  
des couches fur cette masse.

Il n’est pas étonnant que la formation des pierres dans les  
reins foit si commune, psusipla peine les urines sont-  
elles séparées dans le bassin , qu’on les voit naturelle-  
ment disposées à la concrétion, c’est-à-dire, qu’elles  
sont chargées de particules pierreustes qui tendant for-  
tement à s’unir les unes aux autres, foit dans les reins,  
foit dans la vessie, doivent à la premiere rencontre qui  
fefait dans les reins, y engendrer une pierre ou un  
gravier.

Les petites pierres sortent assez fréquemment fans câufer  
de douleur : mais il leur arrive quelquefois de fe réu-  
nir & de former dans les reins un corps assez considéra-  
ble; alors il y a attaque de pierre dans cette partie; &  
cette attaque étant toujours accompagnée d’inflamma-  
*Torne II.*

CAL 13 3 O

tion & de douleurs, & les douleurs de mouvemens  
convulsifs, tout tend à expulfer ce corps étranger & à  
la guérifon. Mais le malade peut être soulagé par un  
grand nombre de remedes, par tous ceux, par exem-  
ple , qui sont mucilagineux ,. Eavoneux, &c. dont les  
uns lubrifient, & les autres , lubrifient & stimulent.  
Lorsque le Eable vient à passer par les uréteres , il est  
entraîné par la force de l’urine qui est si considérable,  
que j’ai vu une pierre qui ayant été détenue dans l’uré-  
tere lorsqu’elle étoit à peine formée, étoit percée dans  
toute *sa* longueur, & formoit un large canal pour l’é-  
coulement de l’urine. Les uréteres étant extremement  
étroits en passant fur le mufcle pfoas , avant leur en-  
trée dans la vessie, le mouvement de la pierre devient  
extremement difficile & douloureux dans ces parties :  
mais rarement les douleurs & l’embarras font-ils aussi  
grands dans les attaques silivantes que dans la premie-  
re ; car lorsque les passages ont été une fois dilatés,  
ils persistent dans cet état. Je les ai vus quelquefois  
aussi gros que le doigt d’un homme, mais d’autres les  
ont trouvés plus larges encore.

Les fymptomes de la pierre dans la vessie ne font pas tou-  
jours infaillibles; car une pierre dans Purétere ou dans  
les reins, ou une inflammation de la vessie produite pat  
quelqu’autre caisse, s’annonce quelquefois pat les mê-  
mes effets : mais si le malade ne peut uriner que dans  
une certaine posture , c’est un signe prefque sûr que le  
paffage est obstrué par une pierre; s’il fe trouve soula-  
gé en pressant avec sa main contre le périnée, ou en  
appuyant cette partie contre un corps dur, il n’y a  
preEque aucun doute que ce soulagement ne proVÎenne  
de ce que le poids de la pierre ne *se* fait plus fentir;  
enfin si entre les différentes fenfations qu’il éprouve, il  
.s’imagine avoir celle d’un corps roulant dans fa vessie ,  
il est rare qu’il fe trompe : au reste , la fonde est le  
meilleur moyen de s’assurer de la présence d’une  
pierre.

Il n’est point furprenant qu’un Medecin ne soit point en  
état de distinguer sur le champ les douleurs de la pierre  
de celles qui ont pour casse toute autre affection de la  
vessie, quand on saut qu’une attaqüe de pierre n’est  
autre chose qu’une inflammation des tuniques de cet  
organe, qui quoiqu’elle foit excitée par la pierre , silp-  
pofe toutefois une disposition particuliere dans le siang  
qui y entre pour beaucoup : car si l’attaque avoit pour  
caisse immédiate & unique, l’irritation de la vessie, il  
s’ensnivroit que la pierre étant toujours la même, la  
douleur sieroit continuelle; mais outre que les malades  
ont des intervalles considérables de repos, & qu’ils  
font quelquefois des mois entiers fans fouffrir, excep-  
té lorfque la pierre est ou grossie ou anguleuse ; il y  
a quelques exemples de personnes si heureusement  
constituées, que les douleurs cruelles qu’elles avoient  
supportées pendant un certain tems , n’ont point eu  
de retours.

Ceux qui voudront prévenir la violence & les retours fré-  
quens des attaques de pierre, se feront faigner , fe pur-  
geront doucement avec la manne, s’abstiendront de  
toute liqueur spiritueuse, & feront sobres dans le boire  
& dans le manger. En Ee fassant une habitude du lait &  
du miel, ils seroient sûrs de prévenir l'inflammation &  
ils empêcheroient petlt-être la pierre d’augmenter.

Quand on vient à considérer de cette maniere les maladies  
de la pierre, & les fréquens intervalles de repos dont  
les malades jouiffent flans l’assistance de la Medecine ,  
on s’étonne avec raison qu’il y en ait un si grand nom-  
bre qui croyent la pierre diffoute, lorsqu’ils ont oluer-  
vé un certain régime, & qu’il *se foit* trouvé dans tous  
les tems des gens affez crédules pour donner dans des-  
diffolvans supposés, quoique nous n’en n’ayons peut-  
être encore aucun dont on pusse faire ufage en Eureté.  
SHARP.

Plusieurs Auteurs se sont avisés de comparer le *calcul*animal aVec le tartre ,& ils ont cru trouVer entre eux  
beaucoup de reffemblance. Quant à moi, je ne trouVe  
pàs deux substances dans la nature, qui different plus

**PPPP**

1331 CAL

que celles-ci, tant par leur formation que parleur ana-  
lyfe : la feule chofe qu’elles aient de commun, c’est  
qu’elles donnent dans leur analy fe l’une & l’autre, une  
grande quantité d’air élastique, & qu’elles contiennent  
un peu de terre, encore le tartre en contient-il beau-  
coup moins. Quant à leur formation, le tartre naît de  
la fermentation, au lieu qu’il ne fe passe rien de sem-  
blable dans les fluides des animaux : ceux qui compa-  
reront l’analyfe du tartre, ( voyez *Tartarus* ) avec l’a-  
nalyfe suivante d’une pierre, s’appercevront bien-tôt  
du peu de rapport qu’il y a dans leur composition. Le  
tartre contient un acide , au lieu qu’on ne découvre  
pas la moindre portion d’acide dans une pierre.

Nous avons distilé, dit le Docteur Slare, une once d’un  
*calcul* humain récemment tiré du corps : il a donné en-  
viron deux dragmes d’un esprit brunâtre plus siembla-  
ble à celui de la corne de cerf, qu’à celui de l’urine.  
Nous avons mis le *capttt mortuumlur* la coupelle, & il  
a été réduit environ à une dragme, le reste a été brûlé  
& s’est en allé en fumée. Une autre fois nous avons  
distilé à feu nu une pierre qui péfoit deux onces : à for-  
ce de chaleur il vint une vapeur qui prit la forme d’un  
fel, fans aucune liqueur; nous n’eûmes qu’une dragme  
de ce fel ; il étoit d’une couleur brunâtre & amer au  
gout, comme l’huile fétidé de corne de cerf & les au-  
tres huiles empyreumatiques. Nous fimes bouillir dans  
de Peau le *caput mortuum , 8e* nous cherchâmes, en  
faisant évaporer l’eau, s’il contenoit quelques fels fi-  
xes, mais nous n’y en trouvâmes point. Le *caput mor-  
tuum* pestait une once & six dragmes, ensiorte qu’il n’y  
eut que deux dragmes de perdues dans la distilation ,  
ou qu’il n’y eut que deux dragmes qui s’éleverent au  
chapiteau. Nous poussâmes notre opération plus loin,  
& nous plaçâmes le *caput mortuum* fur une coupelle à  
feu ouvert, & il s’en brûla deux dragmes quarante-  
quatre grains. Nous fîmes bouillir le reste dans de  
Peau , pour voir quel fel il contenoit : mais à peine  
donna-t’il un gout de Tel plus fort que celui que nous  
aVons coutume de remarquer dans une pareille quanti-  
té d’eau commune. Dans ce procédé il *se* perdit par  
PéVaporation fur le feu ouvert, une once & trois drag-  
mes fur deux onces; circonstances dont les Chymistes  
ne font point d’ordinaire mention avec assez d’exacti-  
tude. *Phil. Transe Abr. Vol. III.* Le Docteur Hale dit  
que la plus grande partie de cette perte est dûe à un  
air constamment élastique.

Quant à la production des pierres dans le corps, si nous  
nous rappellons ce que l’on a dit à PArticle *Arthritis*fur la formation de la matiere qui fait la goute, & si  
nous considérons en même tems la grande affinité qu’il  
y a entre la goute & la pierre, essorte que ces mala-  
dies fe transforment fouvent l’une en l’autre , nous  
aurons peut-être quelque penchant à croire, que la  
cauEe de l’une & l’autre maladie consiste dans un dé-  
faut de la solution des parties terreuses de nos alimens  
par les facultés digestives ; conjecture qui n’en fera que  
plus Vraissemblable, s’il arrive que les personnes *sé-  
dentaires ,* indolentes, voluptueuses , soient plus su-  
jettes àl a pierre que ceux qui fiant actifs, tempérans  
& laborieux. Une obfervation favorable au même  
fentiment , c’est que les enfans qui font peu d’exer-  
cice & dont les estomacs font lâches & foibles, en  
font plus souvent attaqués que les adultes.

Je n’omettrai point ici une remarque admirable de Boer-  
haave , qui dit à propos des menstrues, que quoique  
les corps terreux rongés par des acides puissent être  
dissous dans l'eau ; cependant lorEque les alcalis sirnt  
intimement unis avec la terre, ils ne peuvent plus être  
dissous par Peau, comme il paroît évidemment dans le  
verre qui est composé d’une terre & d’un alcali intime-  
ment unis, & la solution dans l’eau est d’autant plus  
difficile, que l’union est plus étroite : tant est grande la  
différence qu’il y a entre la solution de la terre par une  
espece de sel & par un autre. Les alcalis, comme nous  
savons, diffolvent subtilement la terre dans un corps  
fixe, transparent, dur, qui résiste à la puissance disse-

CAL 1332

Iutive de l’eau, plus qu’aucun autre corps : mais ce  
qui doit paroître encore étrange, c’est que les sels sise-  
tils alcalins volatils des animaux intimement unis  
aVec la terre, forment une masse indissoluble dans l’eau  
bouillante; car c’est de ces deux principes & de l’hui-  
le que je crois que font composées les pierres engen-  
drées dans les animaux : or en quelques parties du corps  
que ces pierres foient formées, elles produisent com-  
munémentde terribles effets, & cela en conséquence  
de la Vertu qu’elles ont d’attirer & de s’attacher la  
matiere similaire produite par les sucs des animaux,  
comme la bile & l’urine, lorsqu’ils tendent à la putré-  
faction : mais ces fucs contenant des fels prefque alca-  
lins, ces sels s’incorporent dans la terre déliée déta-  
chée des parties du corps, & sentent à la formation  
des nouvelles pierres ou à l’accroiffcment des Vieilles.  
C’est ainsi que fe fait & s’augmente de jours en jours  
cette production monstrueufe qui caufe de si terribles  
maladies.

C’est peut-être par-là que nous devons rendre raifon de  
ce que la nature a fait presque tous les alimens des  
animaux tendans à l’acidité. Par ce moyen les sels aci-  
des prédominans dans l’estomac disposent plus facile-  
ment à la dissolution ceux d’entre les alimens dont la  
terre tient les parties plus fortement unies, & qui fans  
cela auraient beaucoup de peine à se transformer en  
un chyle fluide. Mais lorfqu’il est nécessaire que ce  
chyle produife une matiere propre à lier les Eolides  
ensemble ; alors la tendance à l’acidité, qui lui étoit  
auparavant si nécessaire, disiparoît, & il s’introduit à  
*sa* place dans les fels, une disposition alcaline; c’est  
par ce moyen que les particules terretsses s’unissent &  
forment des touts indissolubles dans l'eau ,& propres à  
résister à l'action du fluide. Nous savons du moins que  
les os broyés dans les alcalis, demeurent fermes &fo-  
lides, mais qu’ils deviennent mous & flexibles, si on  
les met dans des acides; c’est du moins ce que l’ingé-  
nieux M. Ruyfch m’a assuré plusieurs fois avoir éprou-  
vé dans fes expériences Anatomiques. Au reste quelle  
raifon y auroit il de douter que quand la faculté de  
transformer en alcali les substances qui tirent à l'acidi-  
té n’existe plus dans le corps; les os , les cartilages, les  
dents & les ligamens , doivent devenir mous, foi-  
bles, lâches & flexibles , comme nous voyons qu’il ar-  
rive tous les jours dans les enfans noués. BûERHaaVE,  
*Chymie.*

Le fameux remede de Mademoiselle Stephens ayant mé-  
rité l’attention des Magistrats , on ne me pardonne-  
roit point de n’en rien dire. Je vais donc rapporter en  
propres termes ce qu’on en lit dans les papiers pu-  
blics.

*Remede de Mademoiselle Stephens pour la pierre.*

Les remedes font une poudre , une décoction & des  
pilules.

*Poudre.*

La poudre est compofée de coquilles d’œufs calcinées  
& de limaçons calcinés, pour faire la décoction on  
met bouillir quelques herbes dans de Peau , avec une  
boule composée de favon, de petit cresson sauVage brû-  
lé jusqu’à noirceur, & de miel.

*Pilules*

Les pilules scmt faites avec des limons calcinés, la graine  
de carote fauvage, la graine de bardane, des graines de  
frêne renfermées dans leurs follicules membraneufes ,  
des grateculs , des fruits ou baies d’aube-épjne ; le  
tout brûlé jufqu’à noirceur; dufafran & du riiiel.

*Préparation de la poudre.*

*Prenez* des coquilles d’œufs de poule bien feches, bien

1333 CAL

nettes, & où il ne foit rien resté des blancs. Écrà-  
sez-les bien avec les mains, & rcmpliffez-en lé-  
gerement un creuset de la douzieme grandeur ,  
c’est-à-dire, un creufet contenant près de trois  
chopines. Placez ce cresset dans le feu , couvrez-  
le d’une thtiile. Mettez des charbons pardessus,  
& tenez-le au milieu d’un feu clair très-violent,  
jufqu’à ce que les coquilles d’œufs soient calci-  
nées au gris blanc, & qu’elles aient acquis un gout  
acre & salé. Cette opération demande au moins  
huit heures. Quand les coquilles auront été ainsi  
calcinées, mettez les dans un vaisseau de terre  
bien fec & bien net, que vous ne remplirez qu’aux  
trois quarts, afin que les coquilles trouvent de  
l’efpace, lorfqulelles viendront à le gonfler. Laise  
sez dans un lieu fec ce vaisseau pendant deux mois,  
mais pas plus long-tems. Dans cet intervalle de  
tems, les coquilles d’œufs prendront un gout plus  
doux ; & la partie qui fera fuffifamment calcinée ,  
deviendra assez fine pour passer à travers un tamis  
de crin ordinaire. Car il faut la tamifer.

Pareillement,

On prendra des limaçons de jardins avec leurs coquil-  
les , il faut les bien nettoyer ; ôter la terre qui les  
entoure , en remplir un creuset de la même gran-  
deur que celui qui a fervi pour les coquilles  
d’œufs ; on couvrira ce cresset, on le placera au  
feu comme dans l’operation précédente , & on  
Py laissera jufqu’à ce que les limaçons aient cessé  
de fumer; c’est-à-dire, pendant environ üne  
heure : mais il ne faut pas qu’il y reste davanta-  
ge. Aussi-tôt qu’on aura retiré les limaçons du  
creufet, il faudra les réduire dans un mortier en  
une poudre fine qui doit devenir d’un gris fort  
cbfcur , si l’opération a été bien faite.

*R E M A R QUE.*

Si Pon fe fert de charbon de terre , il faudra que le feu  
foit plus clair au-dessus des creusets , mettre soir les  
thuiles qui les couvrent , de gros morceaux de char-  
bon à demi consilmés , & non pas du charbon neuf.

Quand ces poudres font ainsi préparées, il faut mêler en-  
enfemble six parties de poudre de coquilles d’œufs &  
une partie de poudre de limaçons, les pulvériser dans  
un mortier & passer la poudre au travers d’un tamis  
fin. Aussi-tôt après, il faut renfermer ce mélange dans  
des bouteilles de verre bien bouchées & le conferver  
pour Pufage, dans un lieu sec. On a toujours ajouté  
au mélange un peu de cresson sauvage brûlé jusqu’à  
noirceur & pulvérisé très-fin ; mais ce n’a été que pour  
déguiser le remede.

**On** peut préparer les coquilles d’œufs pendant toute  
l’année, le meilleur tems est toutefois Pété. Laprépa-  
ration des limaçons ne doit se faire que pendant les  
mois de Mai, Juin, Juillet & Aout , & de tous ces  
mois je présure celui de Mai.

*Préparation de la décoction.*

*Prenez* quatre onces & demie du meilleur favon d’Ali—  
cant, battez-le dans un mortier avec une bonne  
cuillerée de cresson fauvage brûlé jufqu’à noir-  
ceur , & avec autant de miel jusqu’à ce que le  
tout foit réduit en consistance de pâte; formez-  
en une boule.

*Prenez* cette boule , & prenez des feuilles ou des fleurs  
vertes de camomile , des feuilles de fenouil ,  
des feuilles de persil & des feuilles de bardane  
aussi vertes , de chacune une once. Si ces plantes  
ne font pas vertes & fraiches, prenez une once  
de leur racine , hachez les herbes ou les racines ,  
coupez par tranches la boule dc pâte ; & faites

CAL 1344  
bouillir le tout pendant une demi-heure dans  
deux pintes d’eau de riviere ( d’eau propre à laver  
le linge ) ; passez enfuite cette décoction & mêlez-y  
du miel pour l'adoucir.

*Préparation des pilules.*

*Prenez* des quantités égales de limaçons calcinés, dé  
semences de carotes sauvages , de semences de  
bardane, de fruit de frêne , de grateculs & de  
baies d’aube - épines ; faites-les brûler jusqu’à  
noirceur ; ou ce qui est la même chofe , jusqu’à  
ce qu’ils cessent de rendre de la fumée. Mêlez-les  
ensemble. Pulvérifez-les dans un mortier, & les  
passez à travers un tamis très-fin. Prenez enfuite  
une grande cuillerée de ce mélange , quatre on-  
ces du meilleur savon' d’Alicant, avec suffisante  
quantité de miel réduisez-les dans un mortier en  
consistance de. pilules. Chaque once de cette com>  
position doit faire soixante pilules.

*Maniere de donner ces préparations.*

Quand il y a une pierre dans la vessie ou dans les reins;  
il faut prendre de la poudre trois fois par jour ;  
c’est-à-dire, le matin après le déjeuner; Paprès  
midi fur les cinq ou six heures, & le foir avant  
que de fe mettre au lit. La dofe est une dragme  
ou 56. grains, poid de marc. Il faut prendre  
cette poudre dans quatre cuillerées devin blanc,  
de cidre ou de punch léger. Après chaque dofe ,  
il faut boire un demi-septicr de la décoction  
froide ou tiede.

Ces remedes caufent quelquefois beaucoup de douleurs  
dans les commencemens; pour lors il faut donner au  
malade un opiat, un anodyn , un calmant , & en  
réitérer l’tlfage dans le befoin.

Si le malade est constipé pendant l’usage de ces reme-  
des, il faut lui donner un électuaire lenitif, ou qucl-  
qu’autre laxatif, mais pendant le tems feulement que  
durera sim incommodité ; car il faut avoir grande at-  
tention en tout tems d’empêcher le dévoyement ,par-  
ce qu’il entraîneroit les remedes; & si même par mal-  
heur le dévoyement furvient il faut augmenter la dose  
de la poudre qui elr astringente , ou diminuer celle de  
la décoction qui est laxative, ou bien avoir recours  
à quelqu’autre moyen , suivant l’avis des Medecins.

Pendant l’usage de ces remedes, il ne faut point man-  
ger de mets falés , il ne faut point boire ni vin rouge,  
ni lait ; il faut prendre peu de liquides, & faire un  
exercice modéré, afin que l’urine s’impregne davan-  
tage des remedes , & qu’elle foit retenue plus long-  
tems dans la vessie.

Si l’estomac ne peut fupporter la décoction, il faut pren-  
dre après chaque dofe de poudre, un sixieme de la boule  
en pilule.

Si la perscmne est âgée , d’une constitution foible , ou sort  
abattue par les douleurs ou par la perte de l’appétit, il  
faut faire entrer dans la composition de la poudre une  
plus grande dose de limaçons calcinés. On peut même,  
fuivant l’exigence des cas, augmenter cette dofe, juse  
qu’à ce qu’il y ait parties égales de poudre de limaçon  
& de coquilles d’œufs.

On petlt aussi pour les mêmes raifons, diminuer la quan-  
tiré des poudres & celle de la décoction: mais il fau-  
dra revenir à la dofe complete aussi tôt qu.e le malade  
le pourra.

Aux herbes & aux racines dont on vient de parler , Ma-  
demoilelle Stephens en a quelquefois silbstitué d’au-  
tres, comme la mauve ordinaire , la guimauve, la  
mille-seuille rouge & blanche, la dent de lion, le cresi  
fon d’eau?& la racine de raifort. Elle n’a trouvé dans  
toutes ces plantes aucune diflerence essentielle.

Voilà la maniere de préparer la poudre & les décoctions.  
Le pricipal ufage des pilules est dans des accès de co-

**P P PP ij**

1335 CAL

lique néphrétique accompagnée de douleurs dans les  
réins & de vomissernens, & dans les suppressions d’u-  
rines occasionnées par une obstruction dans les uré-  
teres. Il faut dans ces cas que le malade prenne toutes  
les heures, jour & nuit, s’il ne repofe pas, cinq pilu-  
les , jufqu’à ce que ces douleurs fioient dissipées.

Les persimnes siijettes à la gravelle ou à rendre du gra-  
vier, en préviendront la formation , si elles prennent  
tous les jours dix otl quinze de ces pilules.

Pour juger fainement de ces remedes , il est à propos de  
fçavoir que la calcination convertit les coquillages en  
chaux , & qu’un des principaux ingrédiens du savon  
d’Alicant est une lessive de chaux.

Ces remedes ont maintenant perdu beaucoup de leur  
réputation : mais comme rien n’est capable de me  
faire déguiser mes sentimens , foit autorité , Eoit in-  
térêt, j’avouerai que je\*les crois de quelqu’efficacité ;  
quoique je n’aie aucun exemple remarquable de leurs  
effets.*NÆithontriptica'jmais* voici les raisons que j’en ai.

Premierement, les plus grands Auteurs recommandent  
dans la pierre la plupart des ingrédiens de ces reme-  
des. Hoffman prelcrit en pareil cas les coques d’œufs,  
& la nacre de perles, & Boerhaave le savon , ainsi que  
nous avons vu plus haut.

Secondement, c’est que plusieurs persionnes à qui la  
pierre faisioit souffrir les douleurs les plus cruelles ,  
s’en semt bien trouvées : c’est de quoi l’on ne peut  
douter, seins faire injure à des Commiffaires d’une in-  
tégrité reconnue, nommés par le Parlement pour les  
examiner , & qui ont prononcé en leur faveur.

Troisiemernelit, parce que j’ai moi-même plusieurs exem-  
ples des bons effets produits par un remede fort ana-  
logue à celui de Mademoiselle Stephens , & composé  
comme le sien , de chaux d’écailles d’huitres.

Voici ce que je siai de ce remede. M. Shwembg Gen-  
tilhomme Allemand , extremement versé dans les  
opérations les plus profondes de la chymie, alesectet  
de fondre par le moyen d’un flux les écailles d’huitres  
calcinées-; enforte qu’il les rend coulantes comme la  
cire , & capables d’être mifes en gâteaux qui fe diffol-  
vent en un fluide par défaillance. Ce fluide filtré est  
limpide comme l’eau de roche, & extremement alca-  
lin fans être corrosif : mais ce qu’il y a de surprenant,  
c’est qu’en ver faut dessus un acide, il se convertit en-  
tierement en une poudre blanche comme neige. J’ai  
vu ce liquide produire de grands effets dans les dou-  
leurs néphrétiques : sa dofe est de vingt-cinq à trente  
gouttes deux sois par jour dans de Peau.

Quatriemement, parce que la lessive de chaux diffout  
les pierres humaines hors du corps.

Cinquiemement, parce que la chaux paroît être en gé-  
néral un puissant diffolvant de la terre & de concrétions  
pierretsses. C’est pourquoi elle rend très-fertiles tou-  
tes les especes de terres stériles, comme le gravier,  
fur lesquelles on la répand.La raifon de ce phénomene,  
c’est qu’elle diffout les\* particules les plus grossieres  
de la terre, & qu’elle les met en état de fournir la  
matiere néceffaire à la végétation. D’où je conclus que  
ce que Boerhaave remarque dans le passage ci-dessüs,  
à propos des alcalis qui s’unissent avec la terre, & qui  
la rendent indissoluble , n’est pas exactement vrai par  
rapport au fel de chaux qui est un alcali différent dans  
fon genre & dans ses propriétés de tout autre. V. *Calx.*

Je concluerai cet article en remarquant que comme  
dans tous les cas qui *se* présentent, la fonction prin-  
cipale d’un Medecin est de distinguer une maladie  
d’une autre , il est important. & pour le malade &  
pour lui , qu’il ne fe hâte pas de juger , lorfqu’il est  
question de la pierre. Car il y a trois maladies dont  
les iymptomes font si femblables à ceux de la pierre  
dans les reins, dans les uréteres ,& même dans la *ves-  
sie ,* qu’il est facile de s’y tromper fans une longue ex-  
périence. Ces maladies font la goutte , les fievres oc-  
cultes intermittentes , & les maladies hystériques. Il  
**est** de la derniere importance, ainsi que je l'ai déja dit,  
de savoir distinguer ces trois maladies qui attaquent

CAL 1336

les visceres, de la pierre , dont les douleurs se font  
fentir aux mêmes parties; car cette derniere maladie  
a des accès irréguliers dans lesquels les reins, les uré-  
teres & la vessie ne font pas les seuls organes qu’elle  
affecte.

Si la goute *se* fixe sur la région des lombes & des reins,  
ou si elle affecte le col de la vessie , & que sies siymp-  
tomes imitent ceux de la pierre, on évitera toute er-  
reur en comparant ces douleurs néphrétiques, dont j’ai  
fait l’énumération d’après les meilleurs & les plus  
exacts Auteurs, avec les douleurs de la goute. Le  
Medecin consultera aussi la constitution du malade :  
s’il est goûteux, il y atout lieu de croire que la goute  
est sim mal. L’effai infructueux des remedes qui sou-  
lagent dans la pierre, doit encore faire soupçonner  
qu’elle n’est pas la caufe de la maladie. Voyez *ce  
que fai cité d’Hoffeman -> ci-deesus.*

Quant aux douleurs hystériques qui imitent celles delà  
pierre , Sydenham a observé, & après lui tout Medecin  
un peu versé dans la pratique, qu’elles affectent quel-  
quesois un rein, & que par la douleur qu’elles y cau-  
sent, on les prendroit facilement pour une attaque de  
pierre, non-feulement en considérant la nature de la  
douleur, & la partie affectée, mais encore en ce qu’el-  
les siont accompagnées d’un vomiffement violent, &  
qu’elles s’étendent dans toute la longueur de l’ilrétere.  
Le Eeul moyen qu’on ait quelquefois de distinguer ces  
deux maladies. c’est qu’il arrivera que les efprits d’une  
femme foient abbatus, un peu avant que le mal fe fasse  
fentir, & que le vomissement de matiere verdâtre silr-  
vienne : or cet abbatement des esprits est tin fympto-  
me particulier aux maladies hystériques dans lesquelles  
la vessie est quelquefois affectée de douleurs, & de re-  
tention d’urine, ainsi que dans le cas où les pastàges de  
l’urine siont obstrués par une pierre. De ces deuxfymp-  
tomes communs aux douleurs hystériques & néphréti-  
ques, le premier est beaucoup plus fréquent dans les  
maladies hystériques que le dernier : mais ils attaquent  
affez communément tous les deux les femmes qui ont  
été extremement affoiblies par des attaques fréquentes  
de maladies hystériques. SYDENHAM.

Il faut dans ce cas , ainsi que dans celui de la goute, peser  
exactement les fymptomes, & faire une attention par-  
ticuliere à la constitution du malade. J’ai vu plusieurs  
fois les douleurs hystériques dissipées par la saignée,  
sans qu’il furvînt aucune de ces suites fâcheuses annon-  
cées par quelques Praticiens qui désaprouvent ce reme-  
de en ce cas. Voyez *Hysterica.*

Quant aux fievres intermittentes, & aux autres maladies  
qui imitent la pierre, on remarquera que l’usage géné-  
ral du quinquina a multiplié les Iymptomes, & en a  
fait paroître un grand nombre d’inconnus aux anciens.  
Morton est le premier que je fache avoir fait mention  
de ces irrégularités dans fon excellente dissertation,  
*de Protei-formi febris intermittentis genio.* Cet OuVrage  
est plein d’obstervations si exactes, & si vraies , qu’un  
Medecin quine les confirme pas tous les jours par *ses*remarques, pratique, ou bien peu, ou bien mal la Me-  
decine ; il semble que le quinquina étouffant plutôt le  
mal qu’il ne le détruit, lasse dans le Eang une matiere  
morbifique qui cause la fievre, ou pour m’exprimer  
comme Sydenham, que la nature n’a d’autre moyen  
de chaffer , qu’en excitant la fievre. Or cette matiere  
emportée par la circulation est poussée tantôt fiir un  
vificere, tantôt silr un autre; d’où l’on voit naître dans  
la partie qu’elle affecte les mêmes symptomes que ceux  
qui y seroient produits , ou par des obstructions , ou  
par des constrictions spasinodiques : d’où il arrive que  
les fievres traitées avec le quinquina tourmentent sou-  
vent un malade pendant des années entieres, masquées  
tantôt sims la forme d’une maladie, tantôt fous la for-  
me d’une autre.

Cependant pour rendre justice à un remede qui est main-  
tenant en si grande réputation, & qui mérite même le  
cas qu’on en fait ; j’avouerai que ces fymptomes irré-  
guliers qui parussent après qu’on en a fait ufage,

1337 CAL

avoient ordinairement paru antérieurement, & avant  
que la fievre eût pris un caractere.

Enfin, pour distinguer toutes ces maladies les unes des  
autres, il faut faire attention aux fymptomes réels des  
maladies de la partie affectée, à la constitution du ma-  
lade, & à l’inefficacité des remedes qui ont coutume de  
soulager en pareil cas. Si le malade a eu une fievre ,  
fût-ce plusieurs années auparavant, & que cette fievre  
ait été traitée parle quinquina, il y aura lieu de foup-  
çonner quelle est la caufe oculte des symptomes, sur-  
tout si elle a eu des retours fréquens, & qu’on l’ait tou-  
jours chaffée avec le quinquina. Mais si le sédiment  
des urines est d’une couleur d’œillet, ou queladouleur  
sioit périodique , le cas est hors de doute. Il peut arti-  
ver toutefois qu’une fievre occulte foit la caisse des  
Eymptomes, Eans qu’ils soient réguliers, & sims qu’on  
remarque dans les urines ce sédiment. Mais après des  
évacuations prudentes, les retours ne manqueront pas  
de se régler, & la maladie de se décéler par le sédi—  
mênt en question. La maniere de traiter le malade en  
pareil cas, c’est de recourir à la saiignée , d’ordonner  
ensuite un purgatif, d’y revenir s’il est nécessaire, de  
choisir entre les altérans les fels neutres ou naturels,  
comme le nitre, ou artificiels, comme le jus de limon  
avec le fel d’absinthe, le vinaigre distilé avec le fel  
ammoniac,avec quelqu’eausimple , comme véhicule,  
& l’addition d’un sirop convenable , pour donner au  
tout un gout agréable. On peut encore ufer de la terre  
'foliée de tartre, qu’on appelle autrement tartre régé-  
néré, tartre tartarisé ; mais furtout du tartre vitriolé,  
parfaitement neutralisé, felon la méthode de Boerhaa-  
ve. Si la maladie est une fievre intermittente, il fiera  
difficile que ce traitement ne la contraigne de paroître  
Bous fil vraie forme : alors on pourra employer lequin-  
quina. si on le juge à propos, ou continuer les mêmes  
fels neutres, obfervant d’en couper Pssage par des pur-  
gatifs doux dont pn aidera l’action par des vésicatoi-  
res , s’il est nécessaire, & s’il d'y a point de contre-in-  
dication.

CALDAR, *Etain.* JoHNsoN.

CALDAR1UM, ou LACONICUM. Blancarh. Voy.  
*Laconicum.*

Il signifie aussi un vaisseau à faire chauffer des liqueurs.  
CALDERIÆ *Italicae,* bains chauds proche Ferrare en

Italie, qu’on prend dans lesdifficultés d’uriner. Cas-  
**TELLI.**

CALDUS , pour CALIDUS. (Αερμὸς) Scribonius Lar-  
gus emploie fréquemment ce terme. CasTELLI.

CÀLEFACIENTIA. Le *Calefacientia* des Latins est  
fynonyme au τερμαντικὰ des Grecs, & ne signifie autre  
chofe que ce que nous appcllons communément *échauf-  
fans.* Pour entendre comme il faut la nature, & la qua-  
lité des différens médicamens compris fous cette déno-  
mination, il faut obferver qu’il peut y avoir chaleur  
fans aucune apparence extérieure de feu, & que cette  
chaleur annonce fa préfence par une foule innombra-  
ble d’effets : mais elle ne fe découvre par aucun plus  
clairement que par la dilatation de l’air dans le Ther-  
mometre, Boerhaave, *Chymie, vol.* 1. La chaleur ne  
s’engendre point dans les corps d’une maniere autre  
que celle dont on produit le feu apparent. Où il y a de  
la chaleur, il y a toujours une agitation, & un mouve-  
ment proportionnel des parties du corps appelle chaud,  
& alternativement où il y a mouvement & agitation de  
parties, il y a chaleur proportionnelle.

Le mouvement considéré d’une maniere abstraite & mé-  
taphysique n’engendre point la chaleur ; puisqu’un  
corps qui se meut dans le vuide ne produit point cet  
effet. La chaleur consiste donc originairement dans un  
frottement prompt & violent des corps que la nature  
en a rendu silfceptibles en eux-mêmes, & capables d’en  
communiquer à d’autres. *Mazini, Mecha. Med. et  
Acta Erudit Æypsiae, an. irsao.* On déterminera la géné-  
ration de la chaleur dans les corps, & ses différens de-  
grés par les trois Axiomes fuivans.

CAL 1338  
»

*Premier Axiome.* Plus la matiere est dense , plus le de-  
gré de chaleur engendré est grand proportionnelle-  
ment, tout étant égal d’ailleurs. Car selon les lois de  
mécanique, si deux corps fe meuvent avec desvitef-  
fes égales , les effets qu’ils produiront feront en rasson  
directe de leur densité, ou de leur quantité de ma-  
tiere.

*Deuxieme Axiome.* Plus la pression des parties du corps  
siur un autre, ou le frottement sera grand , le reste  
étant égal ; plus la chaleur engendrée Fera grande. Si  
deux plaques de fer se meuvent doucement, & légere-  
ment l’une sur l’autre, le degré de chaleur engendré ,  
Eera moins grand , que si la pression étoit forte , & le  
frottement violent.

*Troisieme Axiome.* Plus les corps sont denses, leur frot-  
tement ou pression forte , & leur mouvement prompt,  
plus grand Eera le degré de la chaleur engendrée ; car  
la résistance mutuelle que sie font deux corps , ou ce  
par quoi l’un s’oppose au mouvement de l’autre , est  
toujours proportionnel à Paccroiffement de la vitesse.

Ces lois nous mettent en état de rendre raifon pourquoi  
certains corps humains, denfes , durs , pefans, robuse  
tes, accoutumés à l’exercice, & abondans en humeurs  
ou stucs épais, fiant toujours non-seulement plus chauds,  
mais encore plus difficiles à refroidir que les autres :  
Cela vient de ce que ces corps dont la densité augmen-  
te en raifon de la compression , & en qui l’action des  
Eolides sur les fluides est très-violente, doivent être  
censés raisonnablement non-seulement engendrer un  
plus grand degré de chaleur, mais encore le conserver  
plus long-tems que ceux dont la constitution, & l’état  
Eont différens. Ôn voit encore pourquoi les parties in-  
térieures des cadavres, quoique prisées du principe de  
la chaleur vitale , *se* réfroidiffent fort lentement, au  
lieu que les parties extérieures sirnt bien-tôt froides. 11  
s’enfuit des mêmes principes , que les corps lâche\*s ,  
mous, languissans & foibles, ne peuvent jamais donner  
à leurs humeurs aqueuses un bien grand degré de cha-  
leur, parce que Pattrition de leurs parties étant plus  
foible, leurs fluides doivent être moins denfles, & leurs  
tiffus plus lâches, & conséquemment moins capables de  
conflerverla chaleur , voyez Boerhaave, *Chyrnie, vel.*

1. Il est évident par le passage Euivant du Traité d’A-  
ristote, *de Part. Animal. Lib. II. cap,* 4. que cet Au-’  
teur a connu combien la densité, ou la rareté du simg  
qui coule dans les vaiffeaux des animaux, contribue à  
engendrer la chaleur dans leur corps. « Le sang, dit-  
« il, qui est trop délayé, est froid, & conséquemment  
« s’épaissit difficilement : mais les animaux dont le fang  
« abonde en fibres épaiffce & grossieres , ont en eux  
« plus d’élémens terrestres, & scmt prompts , cruels, &  
« furieux , car la fureur engendre la chaleur; & lorsi-  
« que les corps folides , & les substances d’un tissu  
« grossier font échauffés , ils agiffent puiflamment, &  
« communiquent beaucoup plus de chaleur que ceux  
« qui Eont d’une nature lâche, molle, & humide. Mais si  
« les fibres de ces animaux sont terrestres & fiolides ;  
« la fermentation & la chaleur qui feront excitées dans  
« leur Eang pat la fureur, en feront donc d’autant plus  
« grandes; c’est parce que le sang des taureaux & dés  
« fan^Uers est plus abondant en fibres Eolides que ce-  
« lui des autres animaux; que le sanglier, & le tau-  
α reausirnt féroces, vindicatifs, & furieux. » La masse  
du sang ti’est pas composée seulement de globules rou-  
ges, ou de ces parties qu’on appelle strictement simg ;  
il y a de plus une sérosité dans laquelle nagent ces glo-  
bules : plus la quantité de la sérosité *sera* grande, plus  
la masse du sang Eera délayée & fluide; & alternative-  
ment d’un autre côté , plus le sang flera fluide, plus le  
frottement causé par fon mouvement *sera* léger & soi-  
ble : plus ce frottement *sera* foible, plus le degré de  
chaleur engendré fera petit ; donc plus la masse de fang

1339 CAL

fera fluide, moins il y aura de chaleur engendrée, et  
*vice versa. Boerh. Inst. Med. Sect.* 223. D’où l’on voit  
pourquoi les personnes d’une constitution ferme & ro-  
buste, & dont les vaisseaux font remplis d’un fang  
épais, & riche , font plus fujettes aux fievres ardentes ,  
aux maladies inflammatoires, que celles dont la conf-  
titution est foible, molle & lâche, & dont les vaif-  
feaux contiennent un fang rare, & plus délayé. D’où  
il paroît encore pourquoi la faignée est le moyen le  
plus infaillible de diminuer la chaleur du corps ; parce  
qu’en diminuant la quantité du fang , on diminue pro-  
portionnellement le frottement dans les Vaisseaux qui  
dépend de la densité des humeurs. Mais pourexpofer  
aVec plus d’exactitude la maniere dont la chaleur s’en-  
gendre , & s’accroît dans le corps humain ; il faut con-  
sidérer que le fang, que le cœur, & qti’uneartere font  
des corps; & conséquemment que le cœur ne peut com-  
primer le fang par *sa* contraction , qu’il ne fe fasse une  
pression continuée dans toute la longueur des arteres.  
Lorfqu’un corps Ee meut dans un cylindre, le frotte-  
ment du cylindre & dti corps est nul ou fort petit ; au  
lieu que si le même corps fe motiVoit dans un canal co-  
nique, en allant de la bafe au fommet, il frapperait  
aVec Violence contre les côtés ; il y aurait donc réac-  
tion , ou répercussion, & par conséquent attrition. Or  
les arteres de nos corps font des canaux coniques ; elles  
doÎVent donc résister au cours du fang, & occasionner  
par cette résistance l’attrition. Mais nous faVons par  
les principes de la Philosophie .expérimentale, que  
toutes les fois qu’il y a attrition, il y a chaleur ; & al-  
ternatiVement, il ne peut donc y aVoir de chaleur dans  
le corps humain que celle qui fera produite par la cir-  
culation des fluides. Donc lorfque cette circulation  
fera arrêtée , le principe de la chaleur sera détruit.  
C’est pourquoi le pouls peut être regardé comme un  
thermometre fort sûr de la chaleur du corps humain ;  
puifque le meilleur pouls est celui qui marque que  
la chaleur est uniformément répandue dans toutes  
les parties du corps , & qu’un pouls , dont le mou-  
vement est augmenté , ou diminué contre nature,  
indique un accroissement, ou une diminution pro-  
portionnelle de la chaleur, BoerhaaVe , *Institution.  
Medic. Sect.* 220. et 968. Il est facile d’expliquer  
par-là pourquoi le sang artériel du cerVeau est plus  
froid que par-tout ailleurs ; c’est que les arteres du  
cerVeau étant privées de leur tunique mufculaire à  
leur entrée dans le crane , la diastole & la fystole s’y  
font d’une maniere plus languissante & plus foible.  
C’est aussi de cette maniere qu’il faut rendre raifon de  
ce qui *se passe* dans la circulation du fang dans les os.La  
tunique musculeuse des arteres produit dans les parties  
du sang une pression proportionnelle des unes sijr les  
autres, de-là naît l’attrition, & de l’accroissement ou  
de la diminution de l'attrâtion l’accroissement ou la  
diminution de la chaleur. C’est d’après les mêmes  
principes que nous expliquerons pourquoi le fang ar-  
tériel est plus chaud que le sang Veineux ; c’est que  
dans les arteres le simg passe dans des canaux qui Vont  
toujours en *fie* rétrécissant, & où par conséquent la ré-  
sistance , la pression , l’attrition , & conséquemment la  
chaleur, doÎVent aller en augmentant ; au lieu que  
dans les Veines le seing passant dans des canaux qui Vont  
toujours en s’élargissant, la résistance, la pression, l’at-  
trition, & conséquemment la chaleur, doÎVent aller  
en diminuant. La rasson pourquoi quelques hbmmes  
qui sirnt en parfaite fanté d’ailleurs , mais qui ne peu-  
vent Voir couler du Eang sans tomber en défaillance,  
commencent par aVoir les extrémités froides , c’est  
que la circulation des humeurs commence par cesser  
dans ces parties. Puifque toute la chaleur du corps pro-  
. vient du mouVement des fluides, & que sim excès  
est toujours proportionnel au frottement des fluides  
circulans entre eux, & aVec les Vaisseaux dans lefquels  
ils circulent ; il slensilit que tout ce qui augmentera la  
vitesse de leur circulation , doit aussi augmenter la cha-  
leur du corps. Donc l’exercice ou l’agitation n’aug-

CAL 1340

montera pas seulement la chaleur dans le corps humain,  
mais le degré de chaleur sera encore proportionel à la  
violence de l’exercice ou de l'agitation, de quelque  
nature que soit cet exercice ; que ce sinit ou la courEe,  
ou la lutte , ou autre. La raison par laquelle Hippoera-  
te assure , *Sect.* 1. *Aphorisme* 1 5. que le Ventre estnatu-  
rellement plus chaud en hicer & atl printems qu’en  
toute autre saisirn, est, parce qu’alors , dit-il, le sang  
coule dans des Vaisseaux resserrés, & rendus plus étroits  
par l'action du froid extérieur. Or, si la même quantité  
d’un fluide quelconque a à fe mouVoir dans un canal  
otl Vaisseau de la moitié plus étroit que celui dans le-  
quel ellefe mouVoit d’abord, fa Vitesse augmentera de  
la moitié , & l’attrition aVec la chaleur fulcra la même  
proportion. « La circulation du sang, dit Hoffman ,  
« dans set Medecine systématique raisonnée, est la cau-  
a Ee génératrice & premiere de la chaleur dans le corps  
« humain : toutes les substances qui la hâtent ou qui  
a la retardent , augmentent & diminuent proportion-  
« nellement la chaleur. » D’où il s’ensuit éVÎclem-  
ment qu’il faut comprendre fous le nom de remedes  
échauflàns , tous ceux qui tendent à augmenter la νϊ-  
tesse de la circulation , & la force de l’impulsion des  
vaisseaux fur les fluides; puifque c’est de-là que dépend  
la densité des humeurs , qui est une des causiesprinci-  
pales de l’accroissement de la chaleur , & qui peut être  
un de sies principaux eflets.

On peut mettre au nombre de ces remedes,

1°. Les substances stimulantes, au nombre desquelles  
sont les quatre semences chaudes majeures, celles d’a-  
nis, de carVÎ, de cumin & de fenouil : les quatre se-  
mences chaudes mineures , ou celles de poÎVrette , de  
pimprenelle, d’ache & de carotte fauvage : les quatre  
onguens chauds , savoir l’onguent de guimauve , celui  
d’Àgrippa, & ceux qu’on appelle onguent *d’Aregon &*l’onguent *mareltatum.*

2°. Il sput mettre dans la même classe les astringens, &  
toutes les substances qui ferment les pores de la peau,  
comme un froid modéré, un air pesant, une eau froide,  
des habits d’une étoffe bien ferrée, & des couvertures  
bien épaiffes.

3°. Entre les choses qui augmentent la chaleur du corps  
humain , nous ne devons pas oublier de faire mention  
du mouvement mufculaire , & surtout des frictions.  
Nous rapporterons aux frictions tous les moyens d’aug-  
menter la chaleur du corpsssoit par celle du feu,foit par  
celle del’air, foit par celle de l'atmosphere environnant  
qui enVeloppe le corps immédiatement, & duquel on  
a ôté toute communication aVec l’air extérieur, comme  
il arrive, par exemple, lorfqu’un homme est enfermé  
dans un lit bien couVert, & qu’il s’échauffe par degré  
en Vertu de la chaleur qui s’exhale de son corps. On  
peut augmenter en degré la chaleur du corps, selon  
Celfe *frLib. I. caprfa* par les linimens , par les eaux *sa-  
lées,surtout* si elles font chaudes, par toutes les fubstan-  
ces falines, & par les vins austeres. La distinction des  
remedes échauffans en différentes claffes felon leurs  
différens degrés, paroît absurde ; car on ne peut déter-  
miner absolument ces degrés : ils sirnt purement rela-  
tifs aux constitutions des malades à qui on les ordonne.  
Quant à la chaleur extérieure appliquée au corps, il  
faut remarquer que celle qui est feche , est plus pro-  
pre à échauffer, & à paffer dans le tempérament que  
celle qui est humide : celle-ci excite d’abord, ainsi que  
la premiere, la fenfation de chaud : mais bien-tôt  
après, elle conspire avec la casse d’où proVenoit la fen-  
sation de froid , en relâchant les Vaiffeaux ou dimi-  
nuant leur résistance, & en affoifilissant conséqucm-  
ment la pression qu’ils doÎVent exercer fur les fluides.  
C’est ainsi qu’il faut interpréter Hippocrate, lorfqu’il  
dit, scct. 5. *Aphorisme* 16. qu’un tssage trop fréquent  
de fubstances chaudes, est ordinairement suivi de mol-

1341 CAL

lesse dans les chairs & de foiblesse dans les nerfs.

Les perfonnes âgées, & celles qui font d’une constitu-  
tion feche,roide & cassée, paroissent exceptées de cet-  
te regle, puisque le relâchement qu’on doit attendre  
d’une chaleur humide doit conséquemment favoriser  
la circulation des humeurs dans les petits vaisseaux ca-  
pillaires. Vallesius , dans *sa* Philosophie sacrée , &  
Langius , dans la douzieme Epître de son premier Li-  
vre, dssent, à l’occasion des fomentations dont le corps  
puisse recevoir la chaleur la plus fal'utaire, qu’un vieil,  
lard se trouvera fort bien de faire coucher dans fon lit  
ou une jeune fille, ou un jeune garçon. C’est ainsi,  
ajoute ce dernier, qu’en usta le Roi David par le con-  
seil de fies Medecins , lorsqu’il eut soixante-dix ans ,  
&, que *sa* chaleur naturelle fut si parfaitement éteinte,  
que les autres moyens qu’on tenta pour le réchauffer ne  
produisirent aucun effet : on eut recours à Abisag. La  
douce chaleur qui s’exhaloit du corps de cette Suna-  
mite paffoit dans celui de David, & rendoit à fon  
estomac des forces qu’il ne pouvoir emprunter que  
de là.

Lorfque les parties sirnt refroidies par l’air extérieur,  
potfrvu que l’excès du froid ne les ait pas rendues tout-  
à-fait roides, & que le fang pusse toujours circuler,  
on leur rendra leur premiere vigueur en les trempant  
d’abord dans de l’eau froide , & en les arrosant ensui-  
te : on verra par ce moyen surprenant renaître peu à  
peu la chaleur naturelle, *savhel Lemnii occulta naturae  
miracula, Lib. IV. cap.* 20.

Il paroît, par tout ce que nous avons dit, que les remedes  
échauffans conviennent non-seulement, mais même  
sont néceffaires , lorsqu’il est question d’épaissir des  
humeurs claires & délayées ; lorsqu’il faut rendre la  
tension , & remettre au ton des parties folides qui fiant  
devenues flasques ; & lorsqu’on se proposera soit de  
régénérer la circulation des fucs lorsqu’elle *sera* étein-  
te, ou de l’accélérer lorsqu’elle sera languissimte & trop  
/bible. Le pouls du malade sera en pareil cas la bousso-  
le du Medecin ; c’est le pouls qu’il consultera pour  
savoir jusqu’à quel point il doit produire ces effets.  
Pour que les remedes échauffons soient appliqués con-  
venablement, on ne les ordonnera qu’aux perfonnes de  
la constitution que nous appellons froide , qu’à celles  
qui abondent en mucosité récrémentitielle, qu’à celles  
dont l’habitude est trop relâchée, qu’aux leucophleg-  
matiques, & conséquemment qu’aux malades affligés  
de tumeurs œdémateuses. Mais ceux qui pratiqueront  
sagement la Medecine, ne manqueront pas de garder  
un certain ordre dans l’usage des remedes échaufsans :  
ils ne porteront pas la chaleur dans le corps brufque-  
ment & tout d’un coup, ils l’y seront naître par des de-  
grés fuccessifs, de peur que les fluides, qui font en  
stagnation dans les vaisseaux flafques, ne foient portés  
avec trop de violence dans les vaisseaux capillaires, &  
n’y caufent les plus dangereuses obstructions.

Si un homme, par exemple, est accoutumé depuis long-  
tems à une vie sédentaire, & à une inaction mufculai-  
re, ilsera pâle , & toutes ses fibres fieront dans un état  
de flaccidité. S’il vient à faire subitement quelque exer-  
cice violent, ou à prendre des médicamens fort chauds,  
très-stimulans, très-acres, & à grande dofe, il fera at-  
taqùé fur le champ d’une difficulté de refpirer, & il *se-  
ra* menacé de fuffocation, parce que les humeurs *se*mouvant avec trop d’impétuosité dans des vaisseaux qui  
sont trop lâches, & par conséquent incapables de faire  
la résistance convenable à leurs efforts, elles pafferont  
brufquement dans les vaiffeaux capillaires , & les dise  
tendront au point de les rompre, & s’en extrava-  
feront. Ces accidens arriveront non-feulement aux  
personnes cacochymes , & qui abondent en humeurs  
acres & vssqueuses, mais encore à celles qui sont d’une  
constitution pléthorique, & dont les fiscs, quoique bien  
conditionnés, circuleront d’une maniere foible &lan-  
guiffante, *Boerhaave, Aphorisme* 118. Mais comme  
une chaleur modérée est absolument nécessiiire pour la

CAL 1342  
conservation de la vie & de la fanté, d’un autre côté  
nous lisons dans la Medecine iystématique & raisonnée  
de M. Hoffman, que *si* cette chaleur est poussée à un  
dégré excessif, il s’ensuivra une perte irréparable de la  
partie la plus subtile des fluides , & toutes le s maladies  
qui tirent leur origine de l’épaississement des liqueurs  
& de l’acreté qui s’y introduit, par la dissipation de  
leur élément délayant, balsamique & aqueux. « La  
a chaleur, dit Hoffman , dans l’ouvrage que nousve-  
« nons de citer, engendre des sels dans les humeurs  
« des animaux ; c’est pourquoi lorsqu’elle est augmen-  
« tée, comme il arrive dans les fievres , l’urine con-  
« tient une plus grande quantité de fels, & elle est  
« d’une couleur plus foncée ; au contraire , si elle est  
« dans un degré modéré, & c’est le cas ordinairement  
a de toutes les perfonnes qui vivent sobrement & dans  
a l’aisance , la couleur des urines sera foible , & elles  
« contiendront une plus petite quantité de fels. » Il  
fuit de ce paffage que l’altération dans l’état & la cou-  
leur des urines, est un signe de l'accroiffement ou de la  
diminution de la chaleur du corps ; signes que le Me-  
decin doit consulter avec l’état du pouls , pour fe con-  
duire dans fustige des remedes échauffans. On peut  
aussi conclurre dé ce que nous avons dit, que les fubse  
tances chaudes feront encore nuisibles , toutes les sois  
qu’il y aura rigidité , que les liqueurs sie mouveront  
promptement & avec une impétuosité considérable, &  
que par conséquent il ne faut jamais les ordonner dans  
les fievres ardentes , non plus que dans les maladies  
aiguës & inflammatoires. « Car , felon PAuteur de  
a la Medecine systématique & raisonnée, les silbstan.  
« ces chaudes & toutes celles qui agitent le sang avec  
« violence , transforment aisément une humeur loua-  
« ble en un poifon, & une maladie benigne en une mali-  
« gne. Il conseille aussi aux jeunes personnes, &àtou-  
« tes celles qui sont dans la force de leur âge, de s’abse  
« tenir le plus qu’elles pourront de ces fubstances, &  
« de toutes celles qui tendent à mettre le simg en grand  
« mouvement, à moins qu’elles ne veuillent s’expo-  
*« ser* à être emportées subitement par quelque ma-  
a ladie inflammatoire ; » ce qui doit engager à n’or-  
donner aux enfans des remedes échauffans , que fort  
sobrement & avec beaucoup de circonspection, c’est  
qu’il est facile d’agiter leurs humeurs & d’irriter leurs  
vaiffeaux; car felon Hippocrate, *Sect.première, Apho-  
rism.* 14. ceux qui sirnt à la fleur de leur âge abondent  
en chaleur naturelle. Ceux qui insisteront silr ce que  
nous avons dit des remedes échauffans, s’appercevront  
aisément que leur action est de fortifier, de résoudre,  
& de discuter, en donnant aux fibres, aux membranes  
& aux vaiffeaux sanguins un certain ton, une certaine  
force élastique qui rend la circulation des humeurs  
prompte & facile, s’ils produisent ces bons effets; d’un  
autre côté il est démontré par expérience que si leur  
action est excessive,elle affoiblit & jette en langueur. La  
raison qu’on peut apporter de ce phénomene , c’est que  
les humeurs claires & aqueisses étant épuisées, le sang  
*se* trouve dépouillé des particules nécessaires pour la  
nutrition & la réparation des solides. Le célebre Boer-  
haave affure dans *sa* Chymie , sur un grand nombre  
d’expériences faites & réitérées avec le thermometre  
de Fahrenheit, pour déterminer le plus grand degré  
de chaleur que le corps humain pusse fupporter , que  
la chaleur de l’homme est de quatre-vingt-douze de-  
grés, & qu’elle va quelquefois à quatre-vingt-quatorze  
dans les enfans; qu’un homme est toujours beaucoup  
plus chaud que la portion de l’atmosphere qui l’envi-  
ronne, & que la chaleur du corps ne peut aller fort au-  
delà de cent degrés, fans que la circulation foit arrêtée  
& que la mort ne furvienne, précédée de la dépravation  
des fonctions différentes de la tête & des poumons. Il  
affure de plus qu’aucun animal ne peut vivre dans un  
air qui a quatre-vingt-dix degrés de chaleur, & que de  
tous ceux que nous connoissons il n’y en a aucun qui  
n’y périsse promptement.

1343 CAL

CALENDULA, *Souri.* Cette plante eft désignée de la  
maniere fuivante dans les Auteurs.

*Calendula* , Offic. *Calendulasativa,* Raii Hist. 1. 337.  
Hort. Monstp. 28. *Calendula simplici flore,* Ger. 601.  
Emac. 739. *Calendula simplex,* Park. Parad. 298. *Cal-  
tha flore simplici ,* J. B. 3. 101. Cod. Med. 25. Hist.  
Oxon. 3. 13. *Caltha vulgaris,* C. B. 275. Tourn. Inst.  
498. Boerh. Ind. A. 113. *Chrysanthemum, calthas ca-  
lendula* , Chab. 358.

La racine defeuci est épaiffe, blanchâtre, pleine de stuc ,  
peu branchue, & séchant aussi-tôt que la semence est  
mure, *ses* feuilles sont longues, affez épaiffes , pleines  
de silc, d’un jaune pâle, plus larges à leur extrémité  
qu’à la partie voisine de la tige, un peu gluantes au  
tact; *scs* tiges croissent à la hauteur d’un pié & plus ,  
elles sont enVironnées de petites feuilles , fes fleurs  
viennent à l'extrémité des tiges, & il n’y en a qu’une  
au sommet de chaque tsge , leur dssque est formé de  
plusieurs pétales jaunes, rangés autour d’un amas de  
petits fleurons tubuleux , d’une couleur noire & rou-  
geâtre . elles ont une odeur forte & tant foit peu rési-  
netsse, leur calyce est Verd & en écaille , & tant fiait  
peu gluant au toucher. Sa semence est assez large, *re-  
courbée* & d’tme couleur brunâtre. MilîeR , *Bot.  
Offic.*

Il y a plusieurs especes de *caltha* ou de *calendula* : mais  
celle que nous Venons de décrire est la plus remar-  
quable par ses propriétés médicinales.

On trotlVe cette plante dans les jardins, où elle pousse en  
si grande quantité qu’il est assez difficile de la dé-  
truire dans les endroits où elle a une fois pris racine;el-  
le commence à fleurir au mois de Mai, & elle conti-  
nueà produire des fleurs dans tous les mois de l’été,  
ce qui a donné lieu à quelques-uns d’imaginer que c’est  
de-là que lui fiant Venus les noms de *calendula* & de  
*flos omnium mensium.* Il y en a qui l’appellent *solscqiela  
q\xsolsequium i* ou *sponsa folis,* parce que fa fleur s’ou-  
vre au leVer du soleil, & qu’elle se ferme à fon cou-  
cher.

Cette herbe entre fréquemment dans les bouillons, felon  
Bruyerinus ; & lorfque *ses* feuilles commencent à pouf-  
fer, on en met dans les Ealades. Ses fleurs ne serVent  
que chez les Droguistes. Elles ont une odeur aromati-  
que , & quand on les a mâchées, elles font fentir une  
acrimonie pénétrante & presque brûlante : c’est là le  
principe de la Vertu sudorifique qu’elles ont au point  
de le céder à peine au fiafran. C’est par cette raifion  
qu’elles ont mérité une place dans le catalogue des  
alexipharmaques ; & que Schulzius dit dans *ses Pré-*Iections que quelques Medecins célebres leur ont at-  
tribué une efficacité peu commune dant la cure des fie-  
vres malignes & pestilentielles. Velfichius nous ap-  
prend que dans une fieVre pestilentielle le FeVre  
ordonna le stuc de *souci avec* le νΐη blanc pour Véhicu-  
le, & que la plupart des malades guérirent par ce re-  
mède. Il ajoute, *Eph. N. C D.* 1. *a. 4.* que c’étoit le  
célebre *Arcanum* de Veflingius. La dofe de ce stuc est,  
felon Ray, dans ces cas, depuis une once jusqu’à deux.  
Comme les fleurs de *souci* font alexipharmaques & su-  
dorifiques , il y a des Auteurs qui l’ajoutent aux quatre  
autres fleurs cordiales. On peut les ordonner toutes les  
fois qu’il est question de stimuler. On fe fert fouVent  
de leur décoction pour aider l’éruption de la petite vé-  
role; & nous lifons dans Ray qu’en Angleterre on a  
eu pendant long-tems l’habitude de faire prendrepen-  
dant cette maladie la feconde décoction des bois fudo-  
rifiquesimprégnéedesfleurs *desouci.* Comme elles font  
apéritiVes & résolutÎVes , on emploie leur décoction  
dans la cure de la jaunisse & de la suppression des re-  
gles. Si on les sait entrer dans les bains de Vapeur, el-  
les proVoqueront non-seulement les regles, mais en-  
core l’expulsion du fœtus & de Parriere-faix. Etmul-  
ler ordonne dans la jaunisse une once de fuc exprimé

CAL 1344

des fleurs de *souci,* aVec une dragme de poudre de Vers  
de terre, à jeun. Et le même Asuteur nous apprend que  
RiViere regardoit les fleurs de cette plante comme  
très-propres pour provoquer les regles. Broyées dans  
du νΐη aVec un peu de fel, & appliquées à l’extérieur,  
elles contribueront à la difcussion des tumeurs. Un  
homme de.probité , dit Pauli , m’a assuré que le fuc des  
- fleurs de *souci* nouVellcment cueillies dissipoit les Ve-  
rues : quant à ce qu’il ajoutoit qu’il faut obferVer de  
les en frotter trois fois,& à trois jeudis différens, c’est  
une circonstance fuperstitieufe à laquelle toute per-  
fonne fensée ne s’arrêtera point, il faut en ufer juf-  
qu’à ce qu’on s’apperçoÎVe que les Verues s’affaissent &  
tombent , fon efficacité est telle pour l’extirpatlon des  
verues. Les fleurs de *souci* réduites en poudre calme-  
ront le mal de dent, felon MoriEon, si on en met Au-  
di! coton ,& qu’on applique ce coton à la partie ma-  
lade.

Les femmes de campagne ont coutume de mettre des  
fleurs de *souci* dans le vaîffeau où elles battent leur  
heure , pour lui donner une belle couleur jaune. Mo-  
rifon dit que les feuilles de cette plante font chaudes,  
& qu’elles ont une certaine acrimonie que l’humidité  
dont elles font pleines ne laisse point appercevoird’a-  
bord. C’est pourquoi l’on ajoute qu’elles lâcheront le  
ventre, si l’on s’en sert comme des autres herbespota-  
geres. Dloù nous pourrions conclurre aVec quelque  
Vraissemblance qu’elles seraient bonnes en alimens  
pour ceux qui font menais du fcorbut.

Camérarius presi:riVoit, selon Pauli, les semences deseu-  
ci contre les Vers, & il assure qu’elles n’ont pas moins  
d’efficacité en pareil cas que celles d’oseille , de pour-  
pier & de plantain, dont la vertu n’est cependant point  
équÎVoque. On recommande le Vinaigre de *souci* com-  
me un antidote contre la peste , & l’on conseille aux  
Medecins qui auront à visiter des pestiférés , d’en  
prendre quelques onces par précaution. On peut aussi  
s’en appliquer en pareil cas aux poignets, aux tempes  
& aux narines. Mais comme le vinaigre ordinaire pro-  
duit le même effet, SChulzius dit que si le *souci n’aug-  
mente* pas la vertu de cette liqueur, du moins il est  
certain qu’il ne la diminue pas. L’eau distilée de fleur  
de *souri* est, felon Pisim , un remede sûr & prompt  
dans la rougeur & les inflammations des yeux : pour  
cet effet on en fera distiler quelques gouttes dans l’œil  
malade foir & matin, ou bien on y tiendra appliquée  
une compreffe ou un peu de coton qu’on en aura impré-  
gné. Cette eau passe aussi pour fort bonne contre la pesi  
te, & l’on attribue les mêmes Vertus à la conferVe.  
L’onguent de fleurs *desouci* fe prépare, felon la Phar-  
macopée de Ratisbonne, aVec les fleurs nouVellement  
cueillies de cette plante qu’on fera bouillir, & aVec du  
heure frais & non falé. Quercetan recommande dans  
*sa Pharmacopola Dogmaticorum restituta ,* le sirop de  
*souci* comme un spécifique contre toute paralysie.

**CALENDULA ARVENSIS ,** *Souci sauvage.*

*Calendula,sive caltha*, Cod. Med. 25. *Calendula minor  
arvensis,* Rupp. Flor. Jen. 138. *Caltha arvensis,* C.  
B. Pin. 276. Raii Hist. 1. 338. Tourn. Inst. 499. Elem.  
Bot. 399. Herb. Par. 152. Vaill. Bot. Par. 26. Boerh.  
Ind. A. 113. Hist. Oxon. 3. 14. Mart. Hist. l. 135.  
*Caltha minima, I.* B. 3. 103. *Caltha , sive calendula  
minima,* Chab. 3 59. *Calendula arvensis,* Ger. 603. *Ca-  
lendula solvestris,* Ger. Emac. 741.

Les feuilles du *souci* fauvage font puantes, ameres, &  
rougiffentpeu le papier bleu. Brûlées à la chandelle,  
elles font une détonation affez femblable à celle du  
nitre; ce qui femble montrer que le fel naturel de la  
terre y est paffé presque sans autre changement que  
celui de s’être uni aVec beaucoup de foufre puant, &  
aVec beaucoup de terre. Quelques-uns préferent l’usa-  
ge du *souci* sauVage, à celui du *souci* des jardins. Le  
fuc de cette plante fe donne depuis une once jufqu’à  
quatre

1345 CAL

quatre. On en mêle une once aVec un gros de poudre  
de lombricaux, que l’on a imbibée auparaVant de quel-  
ques gouttes dlesprit de fel ammoniac. L’infusion des  
feuilles & des fleurs de*souci* dans du vin blanc fe prend  
depuis trois onces jufqu’à six. L’extrait & la conserve  
depuis un gros jusiqu’à deux. Toutes ces préparations  
font excellentes pour la jaunisse , pour la paralysie, .  
pour Phydropisie , pour la petite vérole, pour les fie-  
vres malignes & pour les pâles-couleurs. On fait man-  
ger en salade les feuilles & les fleurs de cette plante,  
surtout aux enfans qui ont des tumeurs fcrophuleufes.  
Césalpin ordonnoit Peau de *souci* dons les maladies  
contagieufes. Tragus Ia louoit comme un excellent  
remede pour guérir la rougeur & l’inflammation des  
yeux. Césalpin fassoit seringuer le sclc de *souci* dans les  
oreilles pour en tuer les vers , & fassoit appliquer la  
poudre avec du coton fur les dents , où l’on ressentoit  
une grande douleur ; pour rétablir l’appétit, il confeit-  
loit l’usage des fleurs en boutons confites dans le vi-  
naigre. Ôn applique à Paris les feuilles de cette plan-  
te sur toutes fortes de tumeurs, & silr les ulceres qui  
ont des bords calleux ; pour les cors aux piés on en  
met quelques feuilles entre le cors & le chausson, &  
cela n’empêche point de marcher. ToURNEFoRT.

CaLENDULa PaLUsTRIs , *Popidago ,* Offic. Raii Synop. 3.  
272. Dill. Car. Giss. 52. Elem. Bot. 237. *Populago  
flore majore AT Omrrws.* Inst. 273. Boerh. Ind. A. 298.  
*Calthapalustri*s, J. B. 3. 470. Chab. 485. Raii Hist.  
1.700. Merc. Pot. 1.25.. Phyt. Brit. 19. *Calthapaluse  
tris major ,Gcrm. 6yo.* Emac. 817. Mer. Pin. 18. *Cal-  
tha palustris vulgaris simplex s* Parla Theat. 1213. *Cal-  
tha pasastris flore simplici,* C. B. Pin. 276. Rupp. Flor..  
Jen. 105. Buxb. 50. *Psoudo - helleborus ranunculoides  
pratensis rotundifolius simplex ,* Hist. Oxon. 3. 461.  
*Souci des marais.*

Cette plante croît dans les lieux aqueux, & fleurit au  
mois de Mai, fon herbe est la feule partie dont on fasse  
ufage. Dioscoride dit qu’elle est bonne pour calmer  
les douleurs des reins. Boerhaave prétend qu’elle est  
caustique, très-acre, & douée à peu près des mêmes  
qualités que l’hellebore. DaLE, *Pharmacop.*

CALENTURE , espece de fievre accompagnée d’un  
délire subit, commune à ceux qui font des voyages de  
long cours dans des climats chauds, & furtout à ceux  
qui passent la ligne.

L’histoire suivante donnera une idée de cette maladie, &  
dé la maniere de la traiter,

Je sus appellé au mois d’Août en 1693. scir les quatre  
heures du matin, pour voir un Matelot siir le vaisseau  
*Albemarle,* dans la Baie de Biscaye. Ce Matelot étoit  
dans une *calenture* violente. Il avoit trente à quarante  
ans, étoit assez grand,mais fluet, & peu chargé de chair.  
LorAque je le vis pour la premiere fois, je le trouvai  
entre les mains de trois ou quatre de ses .camarades qui  
suffifoientàpeine pour le tenir à cause des violens ef-  
forts qu’il faifoit pour s’échapper d’eux. Il s’écrioit de  
tems en tems qu’il vouloir aller dans les champs, il  
avoit la vue égarée, & furieuse comme un lion. Il lui  
arrivoit de tems en tems de charger d’imprécations  
ceux qui le retenoient. La premiere chofe que je fis  
fut de lui tâter le pouls. Je lui trouvai tout le corps  
dans une chaleur brûlante, & le mouvement dufiang  
dans Partere me parut fort déréglé, mais je n’y remar-  
quai aucune vibration distincte.Le Chirurgien du vaise  
feau qui connoissoit assez bien ces maladies avoit tâ-  
ché de le saigner avant que j’arrivasse: mais quoique la  
veine du bras fut assez ouverte, il n’en put jamais tirer  
une once de fang. Cela me détermina à faire ouvrir la  
veine du front, mais avec aussi peu de fuccès; car il y  
eut d’abord engorgement. Enfin , j’essayai ce quepro-  
duiroit la faignée de la jugulaire, & il en fortit feule-  
*Torne II.*

CAL 1346

ment deux onces d’un sang fleuri ; après quoi il cessa dé  
couler, quoique l’ouverture fut assez large. J’avoue  
que ce phénomene me furprit beaucoup ; j’ordonnai  
au Chirurgien de lier endure le bras, & de tenter de  
faire fortir le sang par cette ouverture ; je me souviens  
qu’il en vint une petite quantité, & qu’ensuite il s’arrê-  
ta comme auparavant. Comme nous avions trois vais-  
seaux ouverts en même-tems , nous tirions du seing  
tantôt de l’un, tantôt de l’autre, selon l'endroit où il  
nous paroissoit couler plus facilement. J’obfervai dans  
les différens efforts que nous fîmes pour obtenir une  
certaine quantité de fang, qu’à mefure que les vaif-  
feauX fe vuidoient, le fang couloir plus librement, &  
aussi vite que je ledesirois; peu après cette faignée »  
car nous ne laissàmes pas que de rendre cette évacua-  
tionassez considérable, je remarquai que fon agitation  
n’étoit plus si violente, que le transport l’avoit quitté„  
qu’il ne Crioit plus qu’il vouloit aller dans les champs,  
que Ea vue étoit moins égarée, & qu’il y avoit dans les  
vibrations de sim pouls la régularité convenable. Sa  
chaleur étoit même très-modérée, & cette fureur qui  
letranfportoitun moment auparavant, & lui donnoit  
l’aird’un lion, étoit réduite au point qu’un feul hom-  
me fuffifoit pour le contraindre à tout ce qu’on desi-  
roit. Nous lui tirâmes , autant qu’il m’est possible de  
l’estimer juste, à peu près cinquante onces de fang par  
les trois ouvertures dont j’ai parlé. Je crus que c’en  
étoit assez pour le moment. Enfuite je le fis coucher ,  
après avoir eu toutefois l’attention que les ligatures  
fussent bien faites aux endroits où l'on aVoit faigné ;  
après quoi j’ordonnai au Chirurgien de lui donner une  
once Je sirop de diacod dans un verre d’eau d’orge.  
Cela fait le malade dormit jufqu’à midi, & le ficul  
mal qu’il sentit à sim réyeil, ce fut une foiblesse qui  
provenoit du fang qu’on lui avoit tiré , & un mal-  
aife partout le corps causé, à ce que je préfume, par  
Iaviolence de fes convulsions, & par les efforts qu’il  
avoit fait pour s’échapper.

Il est vraissemblable que quand les Matelots font atta-  
qués de cette chaleur violente, & dé cette maladie,  
ce qui leur arrive ordinairement pendant la nuit, ils su  
le vent, s’en vont fur le bord, & se jettent dans la mer,  
croyant aller dans les prés. Ce qui rend cette conjec-  
ture d’autant plus vraissemblable , c’est que dans la  
merméditerrannée, il arrive fouvent en été & dans les  
tems chauds, que des gens de mer disparoissent pen-  
dant la nuit, Eans qu’on sache ce qu’ils sirnt devenus ;  
ceux qui restent dedans le bâtiment pessent que tous  
ceux qui disparoissent ainsi *se* fiant sauvés sims qu’on  
s’en Eoit apperçu , & *se sirnt* précipités. Quant à celui  
que je traitois alors , je me souviens fort bien qu’un de  
ses camarades me dit qu’ayant soupçonné sim dessein ,  
il Pavoit Paisi, lorsqu’il étoit sim le point de s’élancer  
dans Peau, qu’ilavoit appellé duPecours, & qu’on l’a-  
voit conservé par ce moyen. Si les *calentures* font plus  
fréquentes pendant la nuit, que pendant le jour , c’est  
qu’alors les bâtimens font plus fermés, & reçoivent  
moins d’air. *Plellosoplo. Tranfact. Abr. Vol. IV. par* le  
Docteur Olivier.

Le Docteur Shaw veut qu’on traite cette maladie de la  
maniere fuivante :

Il faut tâcher de procurer du repos. On donnera de Peau  
d’orge avec du vin blanc, on profctira toute bierc,  
& toutes les liqueurs fpiritueuses. En général on  
fera obferver un régime foible & liquide.

Le premier pas qu’on ait à faire dans la cure, c’est de *sai-  
gner* , il arrive assez fréquemment que les Vaisseaux  
sont si pleins, & les fluides si visqueux qu’il faut ou-  
vrir plusieurs vaisseaux pour obtenir la quantité de  
fang requise. C’est pourquoi l'on observera de faire  
les ouvertures assez larges. Je crois que la veine ju-  
gulaire est préférable à celle du bras.

QQqq

1347 CAL

Huit ou dix heures après la faignée, on peut donner un  
émétique. On appliquera au cou pendant la nuit un  
large épifpastique. Ôndeviendra à la faignée aussi-  
tôt qu’on le pourra. Le soir lorfque le malade *sera*Eur le point de se reposer , on lui donnera un parégo-  
rique.

Si la maladie est suffisamment calmée, on ordonnera le  
purgatif doux qui fuit.

Prenez *des meilleures feiellles dc fené, deux dragmes et  
demie ,*

*de rhubarbe, une demi dragme,  
de fel de tartre, un demi scrupule s  
de graine de coriandre broyée, unscrupule s*

Faites infufer le tout dans une quantité fuffisimte d’eau  
de fontaine.

Sur deux onces & demie de cette liqueur passée,

Ajoutez *de siropfoluelfde ros.es asix dragmes ,  
de sirop de corne de cerf, deux diragmes >  
d’estrü de nilre dulcifie', , d h yspsuus.  
de Jel volatil huileux, O J ώ*

Faites-en une potion.

Faites garder au malade un régime convenable, tandis  
qu’il prendra cette potion, à laquelle vous re-  
viendrez deux ou trois fois, felon que la maladie  
l’exigera.

Vous pourrez aussi employer les diaphoniques doux, &  
finir la cure par le quinquina.

Voilà la maniere ordinaire de traiter la *calenture.*

Je ne me suis pas extremement étendu Eur la *calenture -,*parce que je n’ai jamais vu cette maladie , & que je n’ai  
jamais rencontré personne de ma profession qui ait fait  
de longs voyages fur mer, & qui ait pu m’en donner  
une defcriptionexacte. Quelques-uns des Chirurgiens  
qui ont été de la derniere expédition aux Indes occi-  
dentales contre Carthagene, m’ont assuré qu’ils n’a-  
voient jamais vu aucune maladie accompagnée des  
fymptomesattribués à la *calenture-, 8e* qu’ils croyoient  
qu’on n’entendoit par cette maladie qu’une fievre vio-  
lente , accompagnée d’un délire subit.

**CALERUTH,** c’est une indication qu’une chose tend à  
revenir à scm premier état. Ce mot *se* dit du retour d’u-  
ne substance à la premiere matiere dont elle a été pro-  
**duite. RULAND. JoHNsoN.**

**CALESIAM, H. M.** *Arbor bacrifera racemosa s vitis  
floribus, acinis oblongis, compresses monopyrenis.*

C’est un grand & bel arbre, scm bois est d’une couleur  
purpurine, obsiture, uni & fléxible. Ses fleurs croissent  
en grappes à l’extrémité de Ees branches, & elles fiant  
assez semblables aux fleurs de la vigne : ces fleurs sont  
fuccédées par des baies en grappes. Ces baies scmt d’u-  
ne figure oblongue , ronde , platte , vertes, couvertes  
d’une écorce mince, pleines d’une pulpe succulente ;  
& insipide , contenant un noyau verd oblong , plat,  
au-dedans duquel il y a une amande blanche, & pref-  
qu’insipide. Outre ce fruit qui est le vrai, il en paroît  
un second à la chute des fleurs qui croît au tronc , &  
aux branches, plus gros que le vrai, ridé, en forme de  
rein , couvert d’une écorce de couleur de verd d’eau ,  
& composé d’une pulpe verte denfe & humide , dans  
laquelle on trouve quelquefois de petits vers ronds.  
Ray remarque que ce fruit bâtard n’est autre chofe que  
des tumeurs produites par la plquure des insectes qui

CAL 134S

cherchent dans cet arbre une retraite pour leurs œufs,  
& de la nourriture pour leurs petits.

Il croît dans toutes les contrées du Malabar, il donne du  
fruit une fois l’an, depuis dix ans jufqu’à cinquante ,  
& par de-là. Les habitans font de fon bois des manches  
de couteau, & des poignées de Eabre.

Son écorce pulvérisée , & réduite en onguent avec lebeu-  
re, guérit le spafme cynique , & les convulsions cau-  
sées par les grandes douleurs. Le même remede s’em-  
ploie avec sitccès dans les ulceres malins, & calme les  
douleurs de la goutte. Le fisc de scm écorce dissipe les  
aphthes, & pris intérieurement il arrête la dyssenteric.  
La poudre de la même écorce , avec celle de codam-  
pulli, purge & chasse les humeurs pituiteuses, & at-  
trabilaires. La moitié d’une tasse à cassé de la décoc-  
tion de l’écorce & des feuilles dans de l’eau , hâte &  
facilite l’accouchement ; aussi est-ce la coutume d’en  
faire prendre cette dofe aux femmes fur le point d’en-  
trer en travail. RaY , *Hist. Plant.*

**CALI** *aseude* **OU** *potasse , cendresgravelées.* **RULAND.  
CALICHAPA,** *le vrai chardon blanc.* CasTELLI.  
**CAL1D ARIUM, c’est le nom que Celfe donne,** *Lib. I.*

*cap.* 4. à cette partie des anciens bains que les Grecs  
nommoient πυριατήριον, *pyriaterium*, ou υὑπὸκαυστον, *by-  
pocauistum. Noyez Balneum.*

**CÂLIDR.IS BELLONII.** Jonst. *Chevalier* en François.  
C’est un oifeau aquatique, gros comme un pigeon,  
fort garni de plumes; fon bec est longJ^rouge, noirâ-  
tre , vers le haut ; sa tête, fon cou, scsmles & sa queue  
font de couleur cendrée. Son ventre est blanc & fes  
jambes font fort longues.

Comme fon corps est haut monté, & qu’il marche vite,  
on l’a appelle *chevalier s* comme si l’on difoit monté  
fur un cheval. Il habite les prés, les étangs & les riVa-  
ges. Sa chair est fort délicate à manger & de bonne  
odeur. Il y en a de plusieurs fortes qui different dans  
leurs couleurs.

Ils contiennent beaucoup de Eel volatil & d’huile à demi-  
exaltée.

Cet osseau est restaurant & fortifiant. LEMERY, *des Dro-  
gues.*

**CALIDUM,** τερμὸν, *chaud. Noyez- Calefacientia.*

**CALIETA,** *Caliette,* les champignons jaunes qui vieil-  
nent au pié du genièvre. PaRACELsE, *de Icteric. c.* 2.

**CAL1GO ;** en Medecine c’est llobfcurcissement de la  
vue. Voyez *Achlys &c Amaurosis.*

**CALIN ;** espece de métal comme le plomb ou l’étain,  
préparé par les Chinois & dont on fait différens ouvra-  
ges au Japon, à la Cochinchine & à Siam. Ils en cou-  
vrent même leurs massons.Nous voyons fouvent ici des  
boîtes de thé fabriquées de ce métal. On en apporte  
aussi des caffetieres. LEMERY , *des Drogues.*

**CALIX.** Voyez *Calyx.*

**CALLÆON,** κάλλαιον, les barbes & la crete d’un coq;  
espece de mets, dit Galien, *Lib. III. de Aliment. Fac.  
cap.* 21. qu’on ne peut recommander ni défendre.

CALLAF ; espece d’arbrisseau fort bas, dont le bois est  
uni, & les feuilles à peu près femblables à celles du ce-  
risier, dentelées par les bords , & croissant à l’extré-  
mité des branches qui font droites, fans jointures, fle-  
xibles & de couleur jaunâtre. Les fleurs qui viennent  
avant les feuilles, paroissent en grand nombre au mois  
de Décembre, à égale distance les unes des autres. Ce  
Font des especes de petites balles oblongues & coto-  
neuEes, d’un jaune blanchâtre ou d’un vrai jaune, &  
d’une odeur agréable. On trouve cette plante dans les  
jardins des persimnes riches, à cause desim odeur; &  
les paysans la cultivent avec beaucoup de Eoin, pour le  
profit qu’ils retirent de fies fleurs.

On prépare avec *ses* fleurs une eau excellente,' surtout à  
Damas. Je ne connois aucune eau qu’on puisse lui  
comparer, pour la vertu de fortifier. La douceur de  
scm odeur est si grande, qu’elle fuffit pour ranimer les  
perfonnes tombées en défaillance. Les Maures slen  
fervent tant intérieurement qu’extérieurement, dans

1349 CAL

les fieVres ardentes & pestilentielles ; elle humecte &  
rafraîchit. On tire aussi des fleurs une huile qu’on em-  
ploie à beaucoup d’ufages.

Je crois que cette plante n’a été bien connue ni des Au-  
teurs Arabes, ni d’AVÎcenne même, quoiqu’il en fasse  
mention fort fouvent, & moins encore de ses interpre-  
tes , qui rendent les mots *callafr dechen el callas ,* par  
*saules eau de saule 8c huile de saule :* mais quoique le  
*callafsoit* assez semblable à un saule bas & à feuille  
large, enforte que ceux que nous venons de citer s’y  
font trompés , ce sirnt pourtant des plantes fort diffé-  
rentes, tant en nombre qu’en figure & en vertu. D’a-  
bord leurs noms font fort différens chez les Arabes ;  
car l’une s’appelle *callas. Sc ban* , l’autre, c’est-à-dire,  
le fasse ,sasa/ ou*sasafr 8e* non pas *fasses,* comme li-  
Eent les interpretes d’Avicenne. Elles ont des qualités  
différentes, car l’une a beaucoup d’odeur, & l'autre  
n’en a point du tout. Les Maures employeur le *callas.*dans les fievres : mais il ne font aucun ufage du faule.  
D’où il est éVÎdent que le *callas.*ou *ban* n’est point du  
tout un faule; & quoiqu’il ait les feuilles & les fleurs  
fort semblables au faule à feuilles larges, il ne faut  
pas l’appeller faule aromatique. EROSPER Αεριν , *Re-  
rum Ægypt. Lib. III. cap.* 15.

**CALLAR1AS ,** καλλαρίας , espece de poiffon de mer,  
qu’Aldrovandi & Rondelet prennent pour le merlan ,  
d’autres pour un autre poisson dont ils ne donnent  
point la description. CasTELLI.

**CALLECAMENON,** *Cuivre brûlé.* RULAND.  
**CALLENA,** espece de siilpetre. RULAND.

**CALLI A,** nom de *F anthémis* dans Dioscoride. Voyez  
*Anthémis.*

**CALLIBLEPH ARON ,** Καλλιβλε'φαρον, de κάλλος ,  
*beauté, 8e* de βλέφαρον, *paupière s remede pour les pau-  
pières.* Comme les paupieres Pont sujettes à plusieurs  
difformités, il doit y aVoir plusieurs esipeces de *calli-  
blepharons* car les poils en peuVent deVenir trop longs  
**ou** tomber, ou d’une couleur laide, ou être mal dispo-  
sés. Leur accroiffement trop prompt proVlent d’une  
trop grande abondance d’humeurs, leur chute affez  
communément d’une humeur acrimonieuse, leur blan-  
cheur d’tine humeur pituitesse, & leur rousseur d’une  
humeur de la même couleur. Les *calliblepharon* doivent  
donc être composés en grande partie d’ingrédiensmo-  
dérément dessicatifs & capables de dissiper l’humeur  
qui attaque les poils : ces ingrédiens fiant la pierre d’Ar-  
ménie,la terre ampelite, la sijie d’encens, le plomb &  
l’antimoine brûlés, les scories du cuivre & autres sisus-  
tances acrimonieuses & dessicatives. Marcellus , Pin-  
terprete de Dloscoride, dit que les Grecs compre-  
noient sous le nom commun dé *calliblepharon* tous les  
remedes préparés , tant pour les maladies que pour la  
beauté des paupieres. C’est pourquoi Pline fait tant  
d’applications différentes de ce mot, entendant par  
*'calliblepharon,* tantôt un remede pour agglutiner, tan-  
tôt pour abaiffer, tantôt pour orner & tantôt pour frot-  
ter les paupieres. Hermolaus & Ruel donnent aux re-  
medes préparés pour embellir les paupieres & leur  
donner une couleur artificielle , le nom de *circonlini-  
ment.* GoRRÆus.

Les *calliblepharon* de Pline font composés de feuilles de  
rofes brûlées , de cendres de noyaux de dattes brûlés,  
mêlées aVec le spicnard , la moelle de l’os de la jambe  
du bœuf broyée aVec de la fuie & de la terre ampeli-  
îe, laquelle, dit-il, est un ingrédient des *calliblepha-  
ron ,* & de tous les remedes propres à dessécher les  
poils. PLINE.

**CÂLLICREAS,** καλλίκρεας. Voyez *Pancréas.***CALLI ETTE.** Voyez *Caelet a.*

**CALLIGONUM,** de κάλλος, *beauté*, & de γόνυ, *angle,  
nœudelointure.* Voyez *Polygonum.*

CALLIOMARCUS ; nom Gaulois , felon Marcellus  
Empiricus, *cap.* 16. de la plante que les Latins appel-  
lent *eqielungula, 8c* que nous appellons pié *de cheval.*

**CALLIONŸMUS,** καλλιω'νυμος, de κάλλος , *beauté, &***de ἔνομα. Poisson que l’on appelle encore** *uranos.copus,*

CAL 13 JO

c’est-à-dire, astronome. On le trouVe fréquemment  
dans la mer Méditerfannée. On dit qu’on en peut tirer  
un sort bon remede pour la cataracte. Hippocrate en  
fait mention, *Lib. II. TPsu* διαίτης, & il le met au nom-  
bre des poissons les plus defllcatifs ; c’est pourquoi it  
le recommande , *LL. orefi* τῶν ἐντὸς παθῶν , comme uri  
aliment conVenable dans la leucophlegmatie, dans les  
indispositions de la rate & dans la maladie qu’il ap-  
pelle πάχυνου'σημα, « grande maladie , » causée par un  
amas de phlegmes blancs dans le Ventre, après une lon-  
gue fieVre. Voyez *Pachys.*

CÂLLIPHYLLUM, καλλΐφυλλον , de κάλλος, *beautés*Sc de φύλλον, *feuille,* espece d’adianthe, autrement ap-  
pellée *trichomanes.* Ou trouve ce mot dansleseptieme  
Livre des Epidémiques d’Hippocrate.

CALLITR1CHUM, κάλλιτριχον, de κάλλος , *beauté, 8z*de θρὶξ , *cheveux',* nom de l’adianthe ou du capilaire.

CALLONE, καλλόνη, de κάλλος, *beauté.* On lit dans  
Hippocrate, περὶ ἐυσχημ. καλλόνη βίου , « les agrémens  
« de la Vie. » Heysichius rend καλλόνη par ἐυπρέπεια,  
*décence-, decorum»*

CALLOPISMUS, καλλωπισμὸς, de κάλλος, *beauté, &*de ώψ, *contenances aspect, habit, ornement,* en un mot  
tout ce qui donne un air agréable. Ηιρροοχλτε , *Lib.  
oresi* l’nTpa'.

CALLOS , κάλλος, *beauté.*

CALLOSITAS, τύλωσις, *callosité. Voyez Callus.*CALLOSUM CORPUS, *corps calleux,* partie du cer-  
veau. Voyez *Cerebrum.*

CALLUS, τύλος, πῶρος, *calus\* c’est en général une  
dureté cutanée, charnue ou osseufe, foit naturelle, soit  
contre nature ; mais on entend plus fréquemment par  
ce mot l’excroissance qui fe fait à un os fracturé. Ga-  
lien entend en plusieurs endroits par *calli, rsaoi,* les  
nœuds dans la goute. *Callositas & callus t Αλωους &  
τυλος, se* difent dans un fens particulier des paupie-  
res, *Galien, Lib. V.II. de C. M. S. Lib. cap.* 7. & *Scri-  
bonius Largus, N°. esi. & Seq.* Quant aux *calus* engen-  
drésfousla plante des piés ou dans la paume des mains,  
voyez *Clavus. Callus* est aussi quelquefois fynonyme à  
*callosam corpus,* le corps calleux du cerVeau.

Paracelfe, *de Ulceribus,* donne le nom de *callus* à un  
abfcès ou ulcere, causé par un fuc nourricier acrimo-  
nieux& assentca!, qui excite une demangcaifon vio-  
lente.

CALMET , *Antimoine.* RULAND.

CALOCATANOS ; nom Gaulois du pavot sauvage ,  
selon Marcellus Empiricus, *cap.* 20.

CALOCHIERNI , *Carduus Cretensibus* , J. Β. *Atra-  
ctylidi> et cnico fylvestri similis ,* C. B.

Il paroît que ce n’est autre chose qu’une grande espece  
*d’atractylis* commune en Grece & en Crete. Onl'aap-  
pellée *atractylis*, de ὰτρακτος, *fuseau ,* parce que les  
femmes s’en servoient jadis en sufeau. Nous lssons mê-  
me dans Lovell que les femmes Grecques l’employent  
encore aujourd’hui au même ufage aux environs de  
Constantinople, car dans cette contrée cette plante  
s’gleVe à la hauteur de l’homme ; & lorsqu’elle est par-  
venue à *sa* maturité Ees feuilles tombent, & fa tige de-  
meure sache & roide.

Le même Auteur assure qu’elle est sort différente de *Va~  
tractylis* cotoneux& commun , qui croît aussi en gran-  
de quantité dans la même contrée. Ra υ *, Hist. Plant.*

CALOMELANOS TURQUETI. C’est le nom que  
Riviere a donné à un certain purgatif dont il saisoit  
un fréquent ufage dans *sa* pratique.

Ce purgatif fe prépare dc la maniere suivante.

ι; 5 1 CAL

**Réduisez en poudre.**

Mêlez intimement & faites des pilules avec un mucilage  
de gomme adraganth. ETMULLER. *Lib.II.c.* 146.

**CALOMELAS ,** Καλομέλας , de καλὀς , *bon , 8e* de μέλας ,  
*noir* ; c’est du mercure bien mêlé avec du foufre & ré-  
duit en une fubstance noirâtre. Le nom de *calomelas*lui vient de *sa* couleur & de fes propriétés, BLANCARD.

Mais *calomelas* ou *calomelanos* pris dans le siens ordinai-  
re & commun , est du mercure doux sublimé six fois.  
Voyez *Mercurius.*

**CALONIA ,** καλονίη, espece de myrrhe. Hippocrate  
confeille περὶ γυναικ. φὑσ. la *myrrhe caloniene,* καλονίη  
σμύρνα, avec l’huile de rose en fumigation pour la  
matrice.

**CALOR,** *chaleur.* Voyez *Calefacientia.*

**CALTHA , CALTHULA, Voyez** *Calendula.***CALVA , CALVARIA. Voyez** *Cranium.***CALVATA. Voyez** *Phalacra.*

**CALUPHAL, CALUFR, CALUFAX ,** *huile In-  
dienne.* **JOHNSON. RULAND.**

**CALVITIES, CALVITIUM,** φαλάκρωσις , φαλαί-  
κρωμα, μαδαρότης , μαδάρωσις μάδισις ; *défaut de che-  
veux* , furtoutau sinciput. Galien dit, *Lib. I. de C. M.  
S. L. cap.* 2. que l’alopécie, l’area , l’ophiasis & la tei-  
gne, proviennent d’une corruption du fuc nourricier ;  
mais le défaut de cheveux , du défaut d’humeur. Cas-  
TELLI. Voyez *Alopecia & Pili.*

**CALUMENON,** Καλουμένον , καλεύμενον, *appellé.* Galien  
dit dans fon Commentaire si.ir les motssclivans d’Hip-  
po crate , *de Rat. Vict. in Morb. A eut.* τὸ δἐ ὀξυμελι  
καλεύμενον πότον; « la boiffon appellée oxymel : » que  
quand Hippocrate ajoute le mot καλύσμενον , appellé,  
ou καλέὶσθαι , qui doit être appellé, à un autre mot, il  
entend quelquefois que ce mot n’est pas usité dans le  
fens qu’il lui donne, d’autrefois qu’il est impropre ; &  
même il le joint pour indiquer quelque chofe d’artifi-  
ciel. Mais il paroît par ce qui fuit dans Hippocrate ,  
qu’il n’entendoit pas par le mot *oxymel* quelque chose  
d’artificiel; reste donc qu’il le regarde comme impro-  
pre, ou comme n’étant pas suffisamment usité : peut-  
être trou voit-il aussi qu’il n’étoit pas suffisamment ex-  
plicatif, faisiint entendre que *F oxymel* n’étoit compo-  
sé que de miel & de vinaigre , ou qu’il indiquoit autre  
chofe que ce qu’il signifie , savoir, une espece de miel  
acre.

**CALUSA,** *Crystal.* **RULAND. JoHNsoN.**

CALX, *Chaux.* Les Latins appellent *calx* ce que les  
Grecs ont nommé τίτανος , ou *κονία,,* & que nous ap-  
pellons *chaux.* Ce mot signifie chez les Apothicaires,  
îesChymistes & lesMedecins, tout ce qui a subi une  
certaine opération appellée *calcinaelon ,* ou corrosion  
chymique. Pour faire entendre plus clairement en quoi  
consiste la nature de ce que nous appellons *chaux,* il  
est à propos d’expliquer auparavant ce que c’est que  
*calcinaelon.* Tous les corps folides font sujets à la cal-  
cination. L’effet de cette opération est de détruire la  
liaison & le tissu qui uniffoient les particules <le ces  
corps, & d’en détruire la couleur, l'odeur, le goût &  
les autres qualités de cette nature qui dépendoient du  
tissu du corps entier; essorte que les corps qui ont subi  
cette opération, semt réduits soit en poudre , foit en  
petites portions, ou du moins sirnt devenus friables.  
C’est pourquoi quelques Auteurs donnent à la calcina-  
tion le nom de pulvérisation chymique. Etmuller dé-  
finit la calcination une corrosion , ou dissolution des  
corps compactes dans leurs parties les plus menues ;  
opération par laquelle les métaux & les minéraux semt  
réduits en *chaux s* les végétaux en cendres , & tout au-  
tre corps ,quel qu’il soit, du moins rendu friable.

Cette opération prend différens noms, felon les différen-  
tes manieres dont on la fait ; & les effets résiIltans des  
différens procédés ne different pas moins que les noms  
qu’on leur donne. Dans le procédé qu’on distingue

CAL 13 52

communément par le nom de *calcination,* les parties  
combustibles des corps sirnt consommées fiait par le feu  
ordinaire, Eoit par la chaleur du soleil, tandis que les  
autres parties qui échappent à l’action de la chaleur,  
subsistent après l’opération: voilà ce qu’on appelle cal-  
cination par un feu actuel. De ce genre sirnt nonsseu-  
lement les calcinations des substances métalliques &  
minérales , mais encore l’incinération des Végétaux  
constommés , pour la préparation des Eels lixiviels, &  
de quelques animaux , comme les écreVsses, les mou-  
les & autres. La *caldnatton se* nomme *combustion* lorf-  
qu’il est question de la corne de cerf, de l’alun, du  
culares & de ces fubstances auxquelles on joint pour  
l’ordinaire l’épithete de *brûlée.* 11 y a des cas où la  
*calcinaelon* prend le nom de *torréfaction,* comme lorse  
qu’il est question de la rhubarbe , & de quelques autres  
fiubstances. Elle prend le nom de *réverbération ,lori-*que les corps ont été raréfiés & réduits en poudre par  
la réverbération ou réflexion de la flamme d’un des  
côtés du fourneau fur eux. S’il s’agit du sel ordinaire,  
elle *se* nomme *décrépitaelon* terme qui marque assez  
en quoi consiste lachosie.

Il y a une autre forte de *calcination* qui *se* fait par l’addi-  
tion d’un menstrue conVenable, foit avec le feu, foit  
fans feu ; & cette *calcination* s’appelle proprement *cor-  
rosion ,* ou *calcinaelon* par un feu potentiel. De ce gen-  
re sirnt d’abord les *calcinations* ou corrosions des corps  
par immersion ou par vapeur, comme lorfque le corps  
qu’on veut calciner est plongé dans le menstrue qui lui  
convient, comme le cuivre dans l’esprit de nitre, ou le  
plomb dans le vinaigre, ou lorsqu’il est siIspendu &  
exposé dans un vaisseau fermé à la vapeur qui s’éleve  
du menstrue ; comme lorfque le fer est fufpendu fur  
l’eau-forte pour en obtenir par calcination le fafran de  
mars , ou lorfque le cuivre & le plomb font exposés à  
la vapeur du vinaigrepour être convertis en verd-de-gris  
& en céruEe. Du même genre, est particulierement  
l’espece de *calelunaelon* appellée *caldnaelon philosophie  
que*, ou *calcination* stans feu, comme lorsque quelques  
parties d’animaux, telles que les os, les cornes & les  
sabots font suspendues dans la distilation des eaux au  
chapiteau de l’alembic, afin qu’étant pénétrées par les  
vapeurs qui s’élevent du fond de la cucurbite, elles  
deviennent plus poreufes & plus friables. Ordinaire-  
ment nos Droguistes ne *fe* donnent pas la peine de cal-  
ciner les os philosophiquement dans un alembic, ils se  
contentent de les faire bouillir dans l’eau jufqu’à ce  
qu’ils fiaient devenus mous & friables au toucher. Alors  
ils les nettoyeur, enlevent la partie noirâtre extérieu-  
re, les font sécher, & lesréduifent en poudre. C’est  
ainsi qu’on prépare la corne de cerf philosophique, le  
crane humain, les dents de sanglier, & celles du che-  
val marin, *Tralle de Remediis terrestribus.* Seconde-  
ment, il faut rapporter à la *calcination* par un feu po-  
tentid, celle qui fe fait, non pas en exposant le corps  
à la vapeur d’un menstrue, ou en Py plongeant ; mais  
en le frottant feulement,comme quand on fe propofe de  
ronger une plaque de fer en répandant dessils de l’huile  
ou de l’efprit de *vitrloiTlroisicmcmOmS.amalgamation.*est une *calcination* de la même espece.Quatriemement,  
*\afumigation.* Cinquiement, *\a détonation.* Sixieme-  
ment, la *granulation,* qu’on appelle aussi *calcination  
par fusion.* Septiemement, la *cémentation* ou*stratifi-  
cation.* Huitiemement, l’*extinction* ou *calcinaelon par  
extinction,* comme lorsqu’on jette dans l’eau commune  
du crystal rougi, & que par ce moyen on le réduit en  
poudre.

La *calcinaelon* qui *se* fait par le feu seul, ou par le moyen  
d’un menstrue *sec,* s’appelle *calcinaelonscche s* au lleu  
que celle qui fe fait par le moyen d’un menstrue liqui-  
de , s’appelle *calcinaelon humide.* Le favant Bohnius  
donne le nom de *calcinaelon mixte* à celle qui fe fait par  
le feu avec l’addition d’un menstrue. La *calcination*des minéraux faite par Pair , ou plutôt dans l’air , ne  
constitue point une espece particuliere ; on peut la  
rapporter à celle qui fe fait par le moyen d’un menf

1353 CAL

truc liquide , parce qu’il faut que *ce* fluide foit chargé  
d’un corps , dont les particules salines & corrosiVes,  
dissoutes par sim humidité & appliquées au corps mé-  
tallique, y font impression; à moins qu’on n’aime mieux  
imaginer, que tandis que l’humidité de l’air pénetreles  
parties falines du corps minéral, & les dissout, elle les  
met dans une si grande agitation , qu’elle ronge & cal-  
cine , pour ainsi dire , le corps dans lequel elles rési-  
dent.

D’où l’on voit ce que c’est que la *chaux,* & d’où l’on  
peut inférer qu’il y en a de plusieurs fortes.

1°. Selon la substance des corps dont on la fait.

*2°.* Selon la nature du menstrue particulier dont on s’est  
fervi.

3°. Selon le degré de feu plus ou moins grand qu’on a  
appliqué ; ou felon la quantité plus ou moins grande  
de parties inflammables & humides qui *se* font dissi-  
pées ; ou enfin fielon que les parties du corps ont été plus  
ou moins divisées dans l’opération.

Il fluit encore de ce qui précede, que toutes les calcina-  
tions des corps fie font, ou en dissipant la substance  
aquetsse, huileuse & combustible qui joignoit les par-  
ties les unes aux autres , ou en interposant quelque  
substance étrangere & hétérogene qui produise le mê-  
me effet. Il n’est pas difficile de concevoir par ce que  
nous avons dit jufqu’ici, qu’il y a de la perte dans la  
plupart des corps calcinés , & comment elle s’est faite.  
Les parties perdues ou dissipées , ce sirnt celles qui ste  
scmt évaporées, ou qui ont été consommées par le feu.  
Mais s’il y a de la perte dans certaines calcinations, il y  
a de l’augmentation dans d’autres , & cette augmenta-  
tion provient des menstrues dont les corps retiennent  
des particules dans la calcination ; d’où leur poids se  
trouve plus grand. On comprend avec la même facili-  
té, qu’en chassant de certaines *chaux* ce qu’elles ont  
reçu des menstrues, on les rétablira dans leur forme  
premiere ; ce que l’on produira stur d’autres en leur  
tendant ce que la calcination leur a ôté. Du nombre  
des premieres, scmt les *chaux* de métaux produites par  
des menstrues corrosifs ; & du nombre des secondes,  
font les *chaux* métalliques produites par le feu feul.  
Une observation très importante dans la pratique de la  
Medecine, c’est que comme les substances calcinées  
par menstrue, ou par ce que nous appellens un feu po-  
tentiel, retiennent quelque chofe du menstrue qu’on a  
employé silrelles ; ce qui produit dans leur nature une  
altération dont il faut juger par celle du menstrue : de  
même les substances calcinées par un feu actuel ,éprou-  
vent un certain changement , & prennent une qualité  
acre, chaude & dessiccative qu’elleç ssavoient point  
auparavant, & par laquelle όη a rasson de dire qu’elles  
approchent de la nature de la *chaux.*

Il faut encore observer qu’on entend généralement par  
le mot *chaux,* lorsqu’il est seul, celle dont l’usage est  
le plus fréquent, & qu’on prépare avec des pierres, &  
quelquefois avec des écailles de poisson brûlées. Cette  
substance prend différens noms, felon les différens états  
où elle est: ainsi nous avons *la chaux vive, la chaux  
éteinte, & la chaux lavée.*

La *chaux* usuc,que les Grecs appelloient *κονία , ou* τίτα-  
νος ἄσβεστος, ou simplement ἄσβεστος, n’est autre cho-  
fe qu’une pierre calcaire, calcinée & tournée en une  
*chaux* d’un blanc cendré, & d’un gout acre & piquant ;  
& qui quand elle n’a point été long tems exposée à  
l’air, produira effervescence , fumée & chaleur consi-  
dérable , si l’on verfe de l’eau dessus. Mais lorsqu’elle a  
été pénétrée pat les parties humides de Pair, elle ne  
produit plus d’effervescence, & elle forme une espece  
de poudre. On peut préparer la *chaux* vive non-seule-  
mentavec la pierre qu’on appelle communément pier-  
re de *chaux,* mais encore avec le marbre & toutes les  
pierres d’un tissu serré, & d’une nature dure & compac-  
te. Dans quelques Provinces de France , on en fait  
avec une espece de caillou qui peut être calciné. En

CAL 1354

Hollande & dans quelques autres Contrées où la pierrê  
de *chaux* ne se trouve point, on y substitue le coquile  
lage ramassé sur le bord de la mer, que l'on calcine par  
un feu violent. Mais cette espece est moins bonne,  
tant pour la massonnerie que pour la Medecine , que  
celle qu’on fait avec la pierre. Les Américains, felon  
Labat, préparent une *chaux* vive avec des plantes ma-  
rines & litophytes. Et en différentes contrées de PAn-  
gleterre, où l’on n’a point la vraie pierre, on *se* sert dé  
la craie calcinée. Pour bien conserver la *chaux* vive,  
il faut abfolument la tenir en lieu Pec ; car elle n’est  
pas plutôt imprégnée d’eau,qu’elle *se* tourne en unè  
masse grasse & blanche , de la consistance de bouillies  
& qu’on appelle *chaux* éteinte ; d’où il suit que ce que  
l’on peut faire de mieux pour sia conservation, & pour  
l’empêcher de prendre les particules humides de l’air,  
ce à quoi elle est .très-disposée , c’est de l’enfermer  
dans des vaisseaux, & de placer ces vaisseaux en lieu  
*sec.*

La maniere d’éteindre la chaux vive pour les ufages de la  
Medecine & de la Chirurgie, c’est de mettre six ou  
huit parties, ou selon la Pharmacopée de Londres ,  
douze parties d’eau chaude siur une de *chaux* vive.  
L’eau de pluie éteint la *chaux* beaucoup mieux que  
l’eau commune, & l’eau chaude produit le même ef-  
fet beaucoup mieux que l’eau froide. L’eau impré-  
gnée des molécules de la *chaux* vive , 8\*filtrée après  
qu’on l’a laissé repofer pendant vingt-quatre heures,  
s’appelle folution de *chaux* vive , & eau de *chaux*vive. Quant à la fubstance grade qu’on voit à sa sur-  
face en forme de pellicule, c’est ce qu’on nomme la  
crême , ou la fleur de *chaux* vive. Ceux qui veulent  
que leur eau de *chaux* foit foible, jettent, après la  
filtration , de nouvelle eau fur la *chaux* restante, &  
c’est ce qu’ils appellent eau de *chaux* seconde. Après  
cette seconde solution, si l’on met encore de la nou-  
velle eau siur la *chaux* qui restera , la troisieme solu-  
tion qui en viendra sera presipTinsipide. Si l’on fait  
calciner derechef la chaux épuisée par toutes ces opé-  
rations, elle deviendra capable de reproduire une eau  
de *chaux* riche & forte : *Mémoires de P Academie Royale  
des Sciences, année* 1700. C’est inutilement qu’on or-  
donne dans la Pharmacopée de Ratisbonne de fe ser-  
vir de l’eau distilée de feuilles de chêne pour préparer  
l’eau de chaux vive ; car cette eau distilée n’est pas  
meilleure dans ce procédé que l’eau commune.

La chaux éteinte , lavée derechef, & pour ainsi dire ,  
adoucie par une infusion d’eau nouvelle, s’appelle ,  
après que l’eau qu’on a versé dessus s’est évaporée ,  
*chaux* lavée ou chaux préparée.

Quant aux différens ufages auxquels la chaux est em-  
ployée dans ces différens états par les Architectes , les  
Maçons, les Plâtriers, les Blanchisseurs, les Teintu-  
riers , les affineurs de siscre , les Tanneurs, ceux qui  
raccommodent les ouvrages de la Chine, & d’autres  
ouvriers ; nous n’en parlerons point , parce que cela  
est étranger à notre but. Nous observerons seulement  
que les chymistes paroissent avoir emprunté des Ar-  
chitectes llusilge de la *chaux* vive qu’ils mêlent avec  
le blanc d’œuf ou avec du fromage, pour rejoindre  
leurs vaisseaux lorsqu’ils font cassés, & pour les lutter  
les uns avec les autres lorsqu’il est question d’empê-  
cher l’évaporation des esprits minéraux dans la disti-  
lation.

Les observations & les expériences des modernes Eut  
*la chaux* vive que nous rapporterons à mefi-lre que  
nous entrerons dans le détail de *ses* ssa-ges & de *ses*propriétés dans la Medecine, développeront avec assez  
de clarté, la nature de cette substance & les -élémens  
qui la constituent. Cependant nous n’omettrons point  
ce que les anciens en ont pensé.

« La chaux vive est, selon *Pline Lib. XXXVI. cap.* 24.  
« un remede très-important dans la Medecine ; mais  
« il faut la prendre fraîchement calcinée , & avant  
«qu’il soit tombé de l’eau dessus ; en ce cas elle brûle *5*

13 55 CAL

« discute , attire & arrête avec assez d’efficacité les ul-  
α ceres qui s’étendent ; corrigée aVec le Vinaigre &  
a l’huile rosat elle fait cicatrifer : mêlée *avec* du lard  
« ou de la résine liquide & du miel, elle guérit les  
« luxations : on peut encore l’employer dans la cure  
« des écrouelles » Voici ce qu’on lit *sur ia chaux vive.  
Liv. V chap.* 91. *de Dloscoride.* « Toutes les *chaux,* dit-  
«il, en général, font chaudes , piquantes & causti-  
« ques, & conséquemment font cicatrifer. Mêlées aVec  
« quelqulautre si-ibstance, comme l’huile & la graisse ,  
« elles sont maturatÎVes , elles adoucissent & dissi-  
« pent ; elles Eechent aussi les ulceres. Mais elles n’a-  
« gissent jamais plus fortement que quand elles font  
« fraîchement calcinées, & aVant qu’il foit tombé  
« de Peau dessus ». Matthiole expofe d’après Galien  
les vertus de la *chaux* de la maniere fuivante. » La  
«cstauxvive est d’une nature si caustique qu’elle fait  
« efcarre , elle produit encore cet effet immédiatement  
« après avoir été éteinte : mais comme alors elle a  
« perdu beaucoup de sa force, & qu’elle devient de  
« jour en jour moins propre à cet ufage, elle devient  
« à la longue entierement incapable de faire une efcar-  
α re, quoiqu’elle continue toujours à échauffer & à  
« dilfoudre^les chairs. Si on la lave dans Peau, elle  
« perdra ce qu’elle a de piquant, & elle fe réduira en  
« poudre.’çette poudre fera dessiccative, & elle produira  
« cet effetTans irriter les parties auxquelles on l’appli-  
« quera. Si on la lave deux ou trois fois ou même plus,  
a il ne lui restera plus rien de sa qualité piquante, &  
« elle deffechera très-puista-mment, fans qu’il y ait le  
« moindre danger qu’elle irrite ». On lit dans *Paul  
Eginete, Lib. VII. cap. 3.* que la *chaux* vive lavée  
dans Peau de mer devient un difcussif très - fort. Il  
paroît que les anciens n’employoient la *chaux* qu’à  
l’extérieur, & dans les cas où ils croyoient avoir be-  
soin d’un topique acre , corrodant, dessiccatif & dif-  
cussif. Priste intérieurement ils la regardoient comme  
un posson qui agissait violemment sur l’estomac &  
Pur les intestins. Pour corriger ces qualités virulentes  
& vénéneuses , ils prescrivoient des si-ibstances émol-  
lientes & Vifquesses, comme le stuc de mauve, & celles  
qu’ils jugeoient propres à émouffer l'acrimonie, com-  
me la graine de lin, le fœnugrec & le ris avec le lait,  
l’hydromel, les bouillons gras & les jus convenables.  
*Dios.coride s Lib. VI. cap.* 91. & *Paul Eginete , Lib.  
V. cap.* 61. Mais les modernes ste servent de la *chaux*vive comme d’un remede , tant pour l’extérieur que  
pour l’intérieur : mais avant que de parler des disse-  
rens cas dans lesquels ils en font ufage , & de détail-  
ler ce qu’ils *se* proposent d’opérer avec la *chaux* étein-  
te , Peau ou la lessive de la *chaux* vive , la crême de  
*chaux* vive & la *chaux* lavée ; il est à propos de faire  
précéder ce que les curieux ont découvert de la nature  
& des propriétés de ces fubstances par les expériences  
qu’ils ont faites sur elles.

Si l’on jette de Peau fur la *chaux* vive, elle devient si  
prodigieufement chaude, qu’elle est capable d’enflam-  
mer les corps combustibles qui en approchent. Rien  
n’est plus propre à démontrer cette propriéte de la  
*chaux* vive , que l’embrâsement d’un vaisseau qui ve-  
noit chargé de cette substance ^& à qui il arriva par  
malheur de prendre eau. Il faut toutefois remarquer  
que la *chaux* vive peut demeurer un jour entier dans  
l’eau froide, fans exciter la moindre chaleur: mais si  
l’eau qu’on versiera defsus est chaude : elle dévelop-  
pera siur le champ *sa* qualité brûlante , *Duhamel, Hiso  
toire de l’Académie.* Si l’on ajoute des acides à la  
*chaux* vive , il y aura effervescence & exhalaisim de  
vapeurs urineuses. *Ephem. N. C. D.* 1. *a. 6.* L’addi-  
tion d’huile ne produira point d’effervescence , & ne  
communiquera aucun degré de chaleur, l’esprit de vin  
ne l’éteindra point. *Histoire de IAcadémie Royale des  
’ Sciences.* Si l’on distile de l’esprit de vin avec de la  
*chaux vive f* il prendra une qualité alcaline. *Ephem.  
NÆ.D. ï.a.6.* Si l’on jette dé la *chaux* dans de l’urine,  
il s’élevera une vapeur ignée & très-acre ; & si l’on met

CAL 13 56

le tout en distilation, on en retirera une liqueur inflam-  
mable, volatile & très-acre , semblable à celle que l’on  
obtient par la distilation des fleurs de Eel ammoniac,  
mêlée aVec des cendres propres à faire le siiVon ; en Ver-  
Eant de l’eau dessus elle donnera un flel brûlant, alcalin  
& très-acre. Willis a fait l’analyfe filmante de la *chaux*vice; il en mit une liVre & demie dedans unegrande cu-  
curbite, il jetta de Peau dessus & adapta au chapiteau un  
grand récipient, en moins de cinq minuttes Peau & la  
*chaux* commencerent à bouillir & à fe mettre en effer-  
vescence: en même-tems les vapeurs & les fumées qui  
s’éleVerent échaufferent les vaisseaux au point qu’on  
pouVoit à peine les toucher fans se brûler. Il Vint dans  
le récipient six onces d’une eau limpide qui n’aVoit  
point la moindre acreté, mais dont le gout étoit styp-  
tique & douceâtre; il remit la poudre qui restoit dans  
une cucurbite aVec de l’eau commune, & fit bouillir  
le tout; tandis qu’il traVailloit à lléVaporation de cette  
lessiVe siur un feu modéré , la furface de la liqueur fe  
commit d’une pellicule ou croûte légers & blanche qui  
étoit aussi douceâtre au gout. Cette pellicule enleVée, il  
s’en fit une feconde. Et lorsque PéVaporation fut ache\*  
vée, ce qui resta au fond du Vaisseau n’aVoit rien d'acre  
ni dé salin. *IVilUs , Diatriba defermentaelone, cap.* 10.  
Telle est l’acrimonie de la *chaux* vive , que si on l’ap-  
plique extérieurement à la peau d’un animal qui foit  
chaude & humide, elle y formera une efcarre; & si  
l’on en fait prendre intérieurement, elle produira l’esi  
fet d’un caustique. Cette fubstance est donc propre à  
tuer ou bannir les Insectes. Réduite en poudre & mê-  
lée aVec le sijcre , elle tuera infailliblement les fouris  
qui en mangeront ; c’est pourquoi les modernes s’ac-  
cordent avec les anciens pour la mettre au nombre  
des poifons acres. *Forest. Obs. Med. Lib. XXX. Obs.*8. *Schoh Kirchert.Mund.subterr.T* 2. *Lanzon. Tom. I.  
Vaeri Phys. Exp. et Ioel. Tom. II. Boerhaave* parle dans  
fes Instituts deMedecineolcctio» 1143 .de la *chaux* com-  
me d’un poifon qui resserre, incrasse, obstrue, desseche  
& tue, foit lentement foit promptement, felon que *son*action est plus ou moins grande^; & il conseille, pour  
en préVenir les fatale effets, dlaVoir recours au vo-  
miffement, aux purgations, aux fubstances délayan-  
tes, aux acides spiritueux, aux alcalis spiritueux &  
huileux & à toutes les substances saVonetsses. On lit  
*Ephem. N. C. D.* 3. *a.* 2. *o.* qu’une femme ayant mangé  
deux pommes qui aVoient été mifes par inadVertence  
dans un sac, où il y aVoit eu auparaVant de la *chaux*νΐνε , dont une certaine quantité s’étoit attachée à ces  
pommes, fut attaquée quelque tems après les aVoir  
mangées , d’une chaleur Violente à la gorge & àl’éfo-  
phage, d’oppression à l’estomac & aux parties circon-  
voisines du cœur , & d’une soif inextinguible : ces  
fymptomes furent suivis de l’enflure du ventre , d’une  
sucu^énérale & de convulsions. On trouve dans le  
mêmFoÜVrage, *Volume II. o.* 86. l’histoire d’un jeune  
homme qui fut si violemment affecté de la vapeur qui  
s’éleVa de la *chaux* vive fur laquelle il verfoit de l’eau,  
qu’il fut tourmenté d’oppression aux hypocondressd’un  
- éternuement prefque continu, & d’une toux violente  
qui dura environ douze heures sans interruption : on  
ajoute que cet accident Paffoiblit au point que quand  
il marchoit au soleil, ou qu’il faisoit quelque exercice  
capable d’exciter la sueur, l’éternuement le reprenûit  
& lui duroit pendant quelques heures. Les pierres for-  
mées dans les poumons , dont il est fait mention dans  
les *Ephem. N. C. D.* 1. *a.* 3. *o.* 16. & qu’on soup—  
çonne aVoir été causées pour aVoir respiré fréquem-  
ment de la poussiere de *chaitxvive,* ne prouvent point  
du tout que ce soit un poison. Tout ce qu’on en peut  
inférer, c’est que cette fubstance est capable de *se* di-  
vister en particulesextremement menues , qui, passant  
imperceptiblement aVec Pair dans les poumons , y sor-  
mentdes concrétions.

L’eau de *chaux* est acre, styptique , & en même tems un  
peu douceâtre au gout. Il *se* forme affez promptement  
fur sa furface une croûte légere ou pellicule blanche,

1357 CAL

& tant seiit peu dure. Si on enleve cette pellicule , il I  
s’en forme aussi-tôt une nouvelle. Si on la laisse repo- '  
ser pendant un an entier dans un vaisseau couvert d’un  
papier, obfervant de rompre la pellicule tous les deux  
ou trois jours, & de la précipiter au fond de la liqueur,  
de vecter dessus de l’eau commune distilée au milieu  
de l’année, & d’agiter le tout de tems en tems avec un  
petit bâton ; si toute Peau est évaporée au bout de l’an ,  
il restera une *chaux* extremement dure, d’un huitieme  
environ plus pefante que la *chaux* vive don on s’est  
fervi pour faire cette lessive, *Ephem. N. C. D.* ι. *a.* 3.  
Hoffman dit que Peau de *chaux* vive s’évapore entiere-  
ment fur un feu modéré , & ne lasse rien après elle.  
L’eau de *chaux* vive ne produit avec les acides ni ef-  
fervefcence, ni coagulation; & quoiqu’elle donne alors  
un fel neutre assez amer , cependant elle n’est point  
crystalifée. Si l’on ajoute l’esprit de fel à Peau de *chaux*vive , il ne fe fera pas la moindre effervefcence, & l’a-  
cide du fel fera changé en un fel neutre qu’on trouvera  
après l’évaporation sort blanc au fond du vaisseau, ou  
il aura exactement la même forme que l’écume de ni-  
tre & paroîtra en petits flocons. Ce fel mis en poudre  
est tant foit peu amer au gout : mais il est d’une nature  
fixe ; car il n’entre point en fusion sur le feu & ne rend  
fon esprit acide que par l’addition de l’huile de vitriol,  
qui attaquant le principe calcaire, & s’unissant intime-  
ment à lui, dégage deses liens l’esprit acide du fiel. Si  
l’on ajoute l’eau de *chaux* vive au meilleur efprit de  
nitre & en si grande quantité, que cet esprit en soit en-  
tierement soûlé, ce mélange laissera après l’évapora-  
tion une certaine gomme vifquaufe & jaunâtre, qui ne  
*se* séchera jamais , qui se dissoudra dans l’air & qui *se-  
ra* saline & très-piquante au gout. Shl’on ajoute au meil-  
leur esprit de nitre de l’eau de *chaux* préparée avec de  
la *chaux* vive calcinée auparavant avec le soufre com-  
mun , d’où son poids fera fort augmenté, & si cette eau  
est en si grande quantité que l’esprit en foit parfaite-  
ment fissile, ce mélange laissera après l’évaporation au  
fond du vaisseau un fel d’un blanc jaunâtre. Si l’on ré-  
sout ce SA par une simple chaleur de digestion , qu’on  
jette dessus à plusieurs reprises de l’eau distilée & qulon  
fasse évaporer ; on aura un sel très-piquant semblable à  
de petites pierres quarrées enveloppées, pour ainsi di-  
re , dedans une portion légere de miel ou de gomme  
jaune. Si l'on versie un peu d’eau commune distilée silr  
ce SA & qu’on agite le mélange, la Assistance gommeu-  
se Ee dissoudra entierement, & il ne restera plus que de  
petites concrétions de fel entieres, blanches, transpa-  
rentes & brillantes, comme de petits diamans. *Ephem.  
N. C. L. C.* LleEprit de fel ammoniac ou l’huile de tar-  
tre par défaillance, donnera à Peau de *chaux* la cou-  
leur du lait. L’eau de *chaux* étant ajoutée à l’urine ou  
au fel ammoniac, il s’en éleve, comme on fait, un ef-  
priturineux; d’où M. de Tournefort a conclu qu’on  
découvriroit par fon moyen s’il y a quelque fel ammo-  
niac caché dans une plante quelconque. L’eau de *chaux*vive foûlée avec l’infusion de noix de galle , devient  
épaisse , prend une couleur grife & brunâtre, & il *se*forme fur sa sijrface une tache noire remarquable,fem-  
blable à une goutte d’encre. L’eau *de chaux vive , rnê-*lée avec une solution de sublimé corrosif, devient jau-  
ne ou rougeâtre. Mêlée avec l’efprit ordinaire du vin,  
elle devient un peu chaude ; & l'addition d’une folution  
de sublimé donne au tout une couleur d’or. *Duhamel,  
Hist.* Elle fermente avec tous les sirops, & l’addition  
de toute liqueur acide la rend trouble. Si on en met  
dans le lait, il ne fe coagulera point, ce qui est con-  
traire à ce qu’Etmuller assure dans le Commentaire *de  
Bononiensi Artium Instituto.* Nous lisions dans les *Mé-  
moires de l’Académie Royale des Sciences, Année* 1700.  
qu’un bœuf à qui il arriva de boire de Peau de *chaux,*mourut peu de tems après, & que les vins qu’on S0-  
phistique avec cette liqueur , font préjudiciables à la  
santé de ceux qui les boivent, par la chaleur excessive  
qu’ils excitent dans leur corps.

CAL 1358

9

La crême de *chaux* vive est une poudre insipide qui fe  
dissout fort difficilement dans l’eau. *Mémoires de P Aca-  
demie Royale des Sciences} Année* 1724.

La *chaux* éteinte est d’une nature moins acrimonieuse  
que la *chaux vive,8e* l’effervefcence qu’elle produit avec  
les acides, est moins grande ; les Maçons & les Carre-  
leurs la trouvent cependant tant foit peu acide , puise  
qu’elle communique à leurs mains de l’apreté, qu’elle  
les exulcere même quelquefois, & qu’elle emporte  
toutes les éruptions galesses qui peuvent y être. *Rama-  
zini.* La vapeur qui fort des murs nouvellement en-  
duits de *chaux* vive, a des qualités très-nuisibles à ceux  
qui demeurent pendant long-tems dans le voisinage de  
ces murs & qui y passent les nuits. C’est un sait consta-  
té par un nombre infini d’accidens & par des expérien-  
ces journalieres. Les iymptomes qui attaquent pour  
l’ordinaire ceux qui vivent dans des massons nouvelle-  
ment plâtrées, font surtout les fievres, des éternue-  
mens longs & violens, une sensation de suffocation à  
la gorge , la respiration gênée & laborieuse, avec une  
fievre lente. *Hoffman. Medix. Rat. Systemat.* Boerhaa-  
ve dit dans fies *Aphorismes* que la vapeur de la *chaux*éteinte peut caufier la paralysie , & dans fies *Instituts de  
Medecine*, il met cette substance au nombre des poi-  
scms.

La *chaux* lavée est un corps inactif ou une espece de *ca-  
put mortuum* destitué d’acrimonie. Si on la calcine  
derechef dans un creufet fur un feu violent, & qu’on  
*verse* dessus de Peau commune, il n’y aura ni efferVese  
cence, ni ébullition ; il fe formera feulement à *sa* sur-  
face une pellicule : si on enleve cette pellicule il s’en  
formera une autre, ainsi de fuite, un grand nombre de  
fois. Si on *verse* dessus une solution de quelque alcali  
fixe, comme une lessive de potasse, il ne paroîtra plus  
de pellicule, l’on verra feulement flotter à la surface  
du fluide en plusieurs endroits, comme des taches lé-  
geres de graille. L’esprit de nitre y excitera une effer-  
vefcence considérable & bruyante , avec une grande  
quantité de grosses bulles, & une chaleurqui se com-  
muniquera aux vaiffeaux, & qui affectera violemment  
la main si on l'applique dessus. D’on verra encore flo-  
ter à la silrface des pellicules blanches, épaisses & dou-  
ceâtres au gout. La folution de *chaux* lavée & calci-  
née pour la seconde fois, faite avec l’esprit de fel, fil-  
trée & distilée par la retorte, ne donnera qu’un phleg-  
me insipide, & le *caput mortuum* qui restera fera blanc,  
léger & poreux comme l’alun brûlé ; il excitera une  
chaleur sensible, & , pour ainsi dire, brûlante fur la  
langue; quant au gout, il *sera* prefque insipide & tant  
sioit peu amer. Lorsqu’on verset sur cette substance de  
l’eau commune , il *se* fit une chaleur si grande que la  
main ne la pouvoit supporter, le vase entier s’échauffa  
considérablement; il *se* fit dans la liqueur de grandes  
bulles, & le bruit de l’effervescence Ee faisoit entendre  
sensiblement. **ETMULLER.**

On auroit raision d’inférer de ce que nous avons dit, que  
*la chaux* vive a quelques-unes des qualités particulie-  
res aux fels alcalins. Tournefort la soupçonne de con-  
tenir quelqu’acide vitriolique. Helmont assure qu’elle  
donne deux fels, l’un lixiviel alcali, & l’autre acide ;  
& c’est de la dissolution de ces deux sels dans l’eau, &  
de leur action mutuelle Pim fur l’autre, qu’il déduit  
fon inflammation ; quant à sa coagulation , c’est par  
leur destruction qu’il l’explique; c’est de-là qu’il pré-  
tend encore inférer l’usage de la *chaux* vive dansl’Ar-  
chitecture.

Boeder dit, d’après Herman , *Lib. I. Part. III.* que la  
*chaux* vive contient une grande quantité de fel alcalin  
& un peu de fel acide, mais qu’ils sont l’un & l’autre  
volatils, corrosifs & mêlés d’une grande quantité de  
terre. Etmuller prétend qu’il y a en elle un acide & un  
I alcali, unis à des particules terreuses. Il prouve la pré-

1359 CAL

fence de l’acide par les obserVations sulcantes. Pre-  
mierement, dit-il. Peau de *chaux* vive nouVellement  
faite détruit les sels Volatils sur lesiquels on la Verse ,  
les fixe & les transforme aVec elle en une substance  
terreuse. Secondement, l’eau de *chaux* vive est ren-  
due trouble, & elle est précipitée par l’infusion de fel  
lixiviel de tartre : or si les particules terreufes font ex-  
pulsées & précipitées au fond, par le moyen de l’alcali  
de tartre, c’est une preuve qu’il y a un acide logé dans  
l’eau de *chaux* qui est promptement abforbé par l’al-  
cali du tartre. Troisiemement, l’eau de *chaux* coagu-  
le le lait : cette troisieme raisim ne conclut rien , car  
on ne trouve point à l’essai que l’eau de *chaux* produife  
cet effet.

Voici la maniere dont il prouve la préfenced’un alcali  
dans Peau de *chaux.*

Premierement, parce que Peau de *chaux* diffout & ex-  
trait les substances sulphuresses, le soufre commun &  
le foufre dlantimoine, de la même maniere que les  
lessives de fels alcalins. Secondement, parce que la  
*chaux* vive ajoutée au fel ammoniac, fait échapper  
scm fel & fes esprits volatils , ainsi que font les fels  
alcalins. Troisiemement, parce que l’eau de *chaux*rend la couleur à l’infusion de bois néphrétique, après  
qu’elle a été altérée par le vinaigre. Quatrièmement,  
parce qu’elle produit, quoique lentement, une préci-  
pitation de couleur de *minium ,* dans la folution de  
mercure fublimé\*. D’où il infere que l’eau de *chaux*vive contient un Eel acide & un Eel alcalin dissous, &  
que par conséquent elle tient de la nature du fel am-  
moniac. Il assure ailleurs que les particules acides &  
Falines de *chaux* vive ont quelque chose des alcalis fi-  
xes & qu’elles produisent tous les effets qu’on leur at-  
tribue. « Il y a , selon Hoffman , deux principes dans  
*« la chaux* vive , l’un très-fixe & terreux, l’autre fub-  
« til, pénétrant, volatil, & pour ainsi dire, d’une na-  
« ture ignée; tant que ces principes fiant unis & joints  
« ensiemble, le feu le plus violent loin de les défunir,  
« ne fait au contraire que fortifier encore letlr union.  
« Mais quand on est parvenu par le moyen de l’eau,  
« & particulierement de l’ébullition à séparer le prin-  
« cipe volatil du principe fixe & terreux, il décele fa  
« volatilité, en ce que la chaleur la plus modérée fuf-  
« fit pour le difperser entierement dans Pair. De-là  
« vient que quoique l’eau de *chaux* soit très-acre au  
« gout, cependant elle s’évapore entierement & ne  
« lasse pas une seule particule de matiere fixe. Mais  
« si l’on fait bouillir de l’eau de *chaux* soûlée de fiel  
« de tartre bien calciné, elle acquerra une qualité si  
« caustique, si corrosive & si pénétrante, que non-feu-  
« ment on la trouvera très-chaude & très-piquante à la  
a langue ; mais encore qu’on pourra s’en servir en gui-  
« fe de caustique potentiel, car elle mangera & con-  
« fumera les chairs. On prépare avec ce fel & llesprit  
« de vin une teinture extremement acre , appellée  
a communément teinture de *chaux* vive ou de fel de  
a tartre : cette teinture est d’une efficacité singuliere  
« pour provoquer les urines : on fait encore avec la  
*« chaux* vive & le fel de tartre, une lessive très-pro-  
« pre pour diffoudre & extraire les teintures de fou-  
<r fre commun ou d’antimoine. L’efprit de fel am-  
a moniac préparé avec la *chaux* vive excede en  
« odeur pénétrante , en acrimonie & même en vo-  
« latilité , celui qu’on prépare avec la foude & le  
« fel ammoniac. Toutes ces expériences prouvent  
a évidemment qu’il y a dans les *chaux* brûlées un  
a principe fallu ; & de plus, que ce principe est si  
« siubtil, si volatil, quoiqu’il foit d’une nature en  
a partie ignée , en partie terrestre , qu’il est capa-  
« ble de donner l’acreté la plus grande, & même la  
« vertu caustique, tant aux sels urineux fixes que vola-  
« tils, de dissoudre les substances grasses & huileuses  
« & de fixer & retenir les substances volatiles, surtout  
**.« fi elles sont d’une nature acide. » M. Homberg a**

CAL 1360

trouvé par expérience que le mercure dissout avec PeF  
prit de nitre, & uni par des distilations réitérées, juse  
qu’à dessiccation à sim acide dissoluant , & réduit en  
masse dure, étoit revivifié par l’addition de *chaux* Vive,  
mettant le tout en distilation sur un feu violent ; les  
efprits acides en étant ainsi séparés, mais rendus plus  
soibles. Ce qui femble démontrer la nature alcaline de  
*la chaux* vive ; puisqu’elle s’unit à un acide, & qu’elle  
délivre le mercure de sim dissolvant. Il prit envie au  
même Chymiste d’essayer si l’on pourrait extraire le  
siel de la *chaux,* par différentes lessives ; mais l’essai fut  
'inutile, &il ne parut après l’évaporation que des croû-  
tes insipides & terreufes , telles que celles qulon trou-  
ve ordinairement après l’évaporation de Peau de *chaux,  
Duhamel, Hist-* il Pe détermina là-dessus à compter la  
*chaux* vive entre les alcalis terreux, & il trouVa par  
des expériences faites avec les esprits de fel & de nitre,  
que la *chaux* vive n’étoit pas d’une nature plus alcali-  
ne que la *chaux* éteinte, puisqu’elles exigeoient l’une  
& l’autre une quantité d’acide prefqulégale pour leur  
dissolution, avec cette feule différence que la *chaux*vive produisoit une plus grande effervescence que la  
*chaux* éteinte. *Mémoires de l’Académie Royale des  
Sciences, année* 1700. Mais la *chaux* vive ne paroît pas  
être une simple substance terresse d’une nature absim-  
bante ou alcaline ; car tout ce qu’elle a de commun  
avec les terres absorbantes ou alcalines, c’est de pro-  
duire effervescence avec les acides, au lieu qu’elle par-  
tage un grand nombre de propriétés aVec les sels alca-  
lins. On ne trouVe point dans les terres absorbantes  
qui semt insipides, llacrimonie caustique de *ia chaux  
vive ; la chaux* Vive diffout les substances résinesses  
précisément comme un stel alcalin. Faites bouillir le  
Foufre dans de Peau de *chaux* vive, il s’y dissoudra, &  
donnera une teinture rouge comme celle qui naît des  
Fels fixes alcalins avec le soufre. La liqueur filtrée don-  
nepar l’addition d’une liqueur acide un magistere pré-  
cipité, tel que celui qu’on a communément dans la  
préparation du lait de foufre. La *chaux* vive hâte la  
fusion du fable, des cailloux broyés & du crystal, dans  
la composition du verre, ainsi que les siels alcalis fixes.  
Mais les terres absorbantes, comme la craie , ne pro-  
duisent cet effet que quand on les a réduites en *chaux.*La *chaux* vive teint le sirop de violette en verd , corn\*  
me les siels fixes alcalins; elle donne avec la solution  
de sublimé corrosifun précipité jaune, de même que  
les sels fixes alcalins, avee cette seule différence que le  
précipité produit par les fiels fixes alcalins , est orangé ,  
& que celui qui est produit par la *chaux* Vive est de  
couleur de limon, parce que quelques particules ter-  
restres & blanches de *chaux* vive fie mêlent à ce préci-  
pité. La *chaux* vive absorbe , ainsi que les fiels alcalis  
fixes , l’acide du sel marin dans le fiel ammoniac, &  
donne par ce moyen la liberté au sel volatil urineux,  
ce que les terres simplement absorbantes ne font point.  
Toutes ces propriétés ne *se* trouvent point dans la  
*chaux* avant la calcination. Ceux qui nient qu’il y ait  
un sel alcali fixe dans la *chaux* vive, sur ce qu’on ne  
peut l’obtenir par les lessives , semblent ne prouver  
rien; car on ne peut extraire par la lessive le fel alcali  
que la force du feu a uni au fable dans le verre ; ce-  
pendant il n’est pas moins certain que ce stel y existe;  
mais si l’on me demande, d’où provient ce sel alcali  
dans la *chaux* vive ; je répondrai qu’il y est mis pre-  
mierementpar l’acide alumineux, vitriolique , ou ni-  
treux contenu dans la pierre de *chaux , 8c* secondement  
par l’acide du bois ou du charbon dont on *se sert* dans  
la calcination. GE0FFR0Y, *Mémoires de* l’*Académiet*

1720.

La nature alcaline de la *chaux* vive Eemble démon-  
trée par la propriété qu’a scm eau de précipiter les  
métaux dissous dans les menstrues acides qui leurs sont  
propres. *Mémoires de /’Académie Royale des Sciences*1711. Ce qui semble prouver encore que la nature de  
*la chaux* vive est alcaline, c’est cette espece d’encre  
**sympathique dont elle est un ingrédient, Lefevre pense  
que**

1361 CAL

quela connoissance de la nature alcaline de la *chaux,*nous conduit à celle de ce sed alcalin contenu dans  
quelques eaux minérales; car le soufre & la terre cal-  
caire fe rencontrant dans les lieux où font ces eaux ;  
l’acide dufoufre est dégagé par Peau , agit fur l’alcali  
de la *chaux, & se* réunit à lui précisément, comme le  
même fel est produit par le foufre commun, & l’eau  
de *chaux,* en les faisant bouillir enfemble, & en fil-  
trant, &faifant enfuite évaporer la solution. *Histoire  
de PAcad.* 1730.

Sur les effets produits par la *chaîne* vive , & par la  
*chaux* éteinte, il est difficile de nier qu’elles foient  
d’une nature alcaline : mais d’un autre côté j’ai  
peine à croire qu’elles aient toutes les qualités d’un  
Fel alcalin. Car Stalh dit dans fon *Specimen Beche-  
rianum, <c* que la *chaux* vive diffère d’un fel alcalin ;  
« premierement, en ce que le feu ne la met point  
« en fusion ; fecondement, en ce que dissoute dans  
« Peau elle s’éleve & fe dissipe dans Pair ; troisieme-  
« ment en ce qu’elle n’a aucun gout remarquable, &  
« moins encore un gout caustique ; quatriemement,  
« en ce qu’elle ne coagule point les acides, au point de  
« leur donner une consistance seche ou crystalline,  
« mais qu’elle ne leur donne qu’une consistance liqui-  
« de; cinquiemement, en ce qu’elle ne *se* liquéfie ja-  
« mais ; sixiemement, en ce qu’elle prend avec le fou-  
« fre une consistance Peche semblable à celle des cryf-  
« taux, ce que les alcalis ne font point ; septiemement,  
« en ce qu’elle forme avec le fable des concrétions du-  
«Tes; huitiemement, en ce qu’elle forme les mêmes  
« concrétions avec quelques mucosités, le blanc d’œuf,  
a &le lait caillé, toutes fubstances que les fels alcalins  
« dissolvent au contraire ; neuviemement, en ce qu’el-  
« le fixe encore d’avantage les foufres. Elle convient  
«avecun felalcalin; premierement, en ce qu’elle ab-  
« forbe les acides ; fecondement, en ce qu’elle les re-  
« tient fortement; troisiemement, en ce qu’elle préci-  
« pite les autres si-lbstances qui y font dissoutes ; qua-  
« triemement, en ce qu’elle les change , quoique ce  
«foitpar une qualité différente de celle par laquelle  
« les alcalis produifent le même effet ; cinquieme-  
« ment, en ce qu’elle dissout le foufre, & les fubstan-  
« ces grasses, & beaucoup mieux les mucilagineufes. »  
Parmi ceux qui ont prétendu qu’il y avoit un fel, quel  
qu’il fut dans la *chaux* vive ; perfonne, à ce que je crois,  
ne Pavoit montré aux yeux, avant le célebre M. Du-  
fay, quoique prefque tous en eussent soupçonné la pré-  
fence, par les effets qu’il produifoit. Il est le premier  
qui ait tiré le siel de *chaux* vive, de la pellicule ou crê-  
me qui flotte dans *sa* solution. Ce fel étoit, à la vérité ,  
fort impur , & chargé d’une grande quantité de terre ;  
mais il l’en sépara par un second procédé , & le donna  
beaucoup plus pur qu’il n’étoi t d’abord. Il prit huit ou  
dix livres de *chaux* vive qu’il rompit en morceaux gros  
comme le poing. Il les stratifia dans un fourneau avec  
des charbons ardens , & quand ils furent rouges, il les  
prit l’un après l’autre, & les éteignit dans un chaudron  
d’eau de pluie filtrée & chaude. Il en fit rougir d’autres  
enfuite qu’il éteignit de même , & continua ainsi jusi-  
qu’à ce que toute la *chaux* fut employée. 11 fit enfuite  
bouillir le tout un petit quart d’hetlre ; puis aussi-tôt &  
sans qu’elle cessat de bouillir, il versil Peau par inclina-  
tion dans plusieurs terrines. Il lassa repofer l'eau des  
terrines, aussi long-tems qu’il voulut, puis il la verfa  
de nouveau par inclination, prenant bien garde de laisi-  
ser tomber aucune partie *dc chaux.* Il la fit ensuite éva-  
porer & trouva le fiel de *chaux.* On peut faire la même  
chofe en *se* servant d’eau commune, au lieu d’eau de  
pluie. Mais il remarqua qu’avec cette derniere, on ti-  
roitune plus grande quantité de sel. La dissolution de  
fel de *chaux,* étant déja évaporée en partie à une sa-  
veur très-Eensible : mats il ne sclffit pas de la goutter  
avec le doigt pour s’en appercevoir ; il en faut mettre  
une bonne cuillerée dans la bouche & l’y laisser quel-  
que-tems. On fentira pour lors une espece d’acreté assez  
femblable à une petite brûlure, mais seins incommodi-  
*Torne IL*

CAL 1362

té. Il faudra dissoudre encore une fois ou deux ce fel  
dansl’eau, la filtrer & l’évaporer, pour le bien puri-  
fier; & alors on aura un fel de *chaux* très-pur, mais que  
M. Dufay ne put jamais rendre blanc. Ce fiel encore  
impur fermente violemment avec les acides, & furtout  
avec l’huile de vitriol : mais étant purifié il ne fermen-  
te plus avec les acides ni les alcalis ; de façon qu’il pa-  
roît qu’on le peut mettre au rang des fels salés ou  
moyens. Si après la premiere éVaporation, on le met à  
la cave sur le marbre, il s’humecte à l'air & se résout  
en liqueur, quoiqu’il faille un assez long-tems, à cau-  
fe des impuretés qui embarrassent les parties falines :  
mais si l’on fait la même classe après la féconde purifi-  
cation, il *se résiout* en peu de tems en une liqueur jau-  
nâtre tirant sijr le rouge. Ce que ce fiel a de particu-  
lier, c’est que malgré la facilité avec laquelle il fe ré-  
*soutper deliquium ,* il faut cependant une grandequan-  
tiré d’eau pour le dissoudre. Voici encore une maniere  
d’extraire le fel de *chaux* vive proposée par M. Du-  
fay. Il laisse éteindre à l’air de la *chaux* vive pendant  
un tems assez considérable. Il en remplit enfuite une  
cornue de verre lutée, & il la distile jusqu’à ce qu’il  
ne Eorte plus rien. Il trouve dans le récipient une assez  
bonne quantité d’une liqueur claire tirant un peu Eur  
le roussette, d’une odeur d’empyreume , & de peu de  
Eaveur ; laissant cependant dans la bouche une petite  
acreté brûlante. Cette liqueur ne fermente point fiensi-  
blement avec les acides ni avec les alcalis. Llefprit de  
nitre la rougit un peu; & peut-être en essayant plusieurs  
acides, en trouveroit-on quelqu’autre qui feroit un  
effet plus fcnsible. Il met de cette liqueur fur un peu  
de la *chaux* qui est restée dans la cornue ; elle s’échauffe  
violemment, mais Peau commune fait la même cho-  
se ; il l'y lasse en digestion , il la filtre & l’évapore  
jusqu’à siccité ; il trouve au fond une petite quantité  
de matiere grife d’un gout falé très-fensible, qui, dif-  
foute dans de Peau commune, filtrée & évaporée, don-  
ne un fel plus pur. Il a mis de la même liqueur fur de  
*la chaux* vive & fur de la *chaux* éteinte à l’air, & il en  
a de même tiré du fiel ; mais il lui semble qu’on en ti-  
re un peu moins de la *chaux* vive. Les expériences pré-  
cédentes démontrent qu’il y a un SH dans la *chaux* qui  
doit même être très-fixe, puisqu’il résiste à une calci-  
nation violente. Mais de peur qu’on n’objecte que le fiel  
obtenu dans ce dernier cas, vient de la calcination réi-  
térée avec le bois ; ou de Pair & de l’humidité à lequel-  
le tout a été exposé long-tems, afin que la chaux s’é-  
teignît, ou de l’eau employée qui pouvoir le conte-  
nir ; on a fait les expériences fur de la *chaux* vive dise  
tilée dans de Peau de riviere ; & la solution ayant été  
versée par inclination , & évaporée jssstu’à siecité , on  
a eu un SH semblable au premier. *Mémoires de l’Aca-  
démie Royale des Sciences.* 1724.

Nous avons vu que la *chaux* vive a les propriétés d’un  
sel alcali, & essuite qu’on en tire un Eel d’une nature  
neutre ou seiline , ou comme on dit communément,un  
SH *saié* : il est donc fort vraisscmblable que c’est à la  
nature de ce fel alcalin , c’est-à-dire à la grande quan-  
tité de matiere terreufe & alcaline, qu’il porte avec  
lui, qu’il faut attribuer les effets de cette substance. La  
*chaux* vive produit une effervefcence plus violente  
avec les acides , que la *chaux* éteinte.

M. Homberg explique ce phénomene de la maniere fui-  
vante :

Les particules de feu entrent dans la pierre decstaux'pen-  
dant la calcination, & s’attachent fortement à fes po-  
res , où elles sirnt enfermées , & retenues lorsqu’elle  
vient à Ee refroidir : mais les acides venant à pénétrer  
*la chaux ,* mettent les particules ignées en liberté, &  
de-là naît l’effervefcence que l’on remarque. *Mémoires  
de* l’*Académie Royale des Sciences,* 1700.

D’autres expliquent cette effervefcence, cette chaleur,  
& ce feu par l’action de Peau qui, versée fur *iachaux,*chasse les particules ignées qu’elle contient , & leur  
donne une espece d’impétuosité. Voyez Vitruve, *Lib.*

**RRrr**

1363 CAL

*II. cap.* 5. Willis, *de Ferment. 8c* Duhamel, *Philosoph.  
Tom.* 4.

Mais jufqu’à ce qu’on ait démontré clairement que le  
feu s’unit, & forme une masse avec la pierre de *chaux*pendant la calcination ; cette hypothefe fera toujours  
précaire. Cependant il est certain que plus le feu ,  
dans lequel on calcine la pierre de *chaux ,* est violent,  
& que plus on l’y retient de tems ; plus elle excite de  
chaleur, &de feu actuel dans l’eau froide ; il en est en  
cela de la *chaux*, comme des fels fixes alcalins qui  
produifent dans l’eau où on les jette, d’autant plus de  
chaleur, que le feu sur lequel on les a tenus étoit plus  
violent, & qu’on les y a tenus plus long-tems. BOER-  
HAAVE, *Chymie.*

Les Auteurs disputent entre eux , s’il faut attribuer les  
propriétés qui distinguent la *chaux* vive de la *chaux*éteinte au changement produit dans l’action du feu.  
Helmont étoit de cette opinion; car voici comment il  
s’exprime : « Les pierres qui peuvent être calcinées  
« acquerent la nature du fe l& l'acrimonie de la *chaux:*« mais cette transformation ne fe fait point par extrac-  
« tionséduction ou séparation de la chofe contenue,  
« mais par une génération nouvelle causée par le feu.  
« Les Chymistes m’ont l’obligation de cette découver-  
« te. » Quant à la présence d’un fel très-acre dans la  
*chaux*, il n’est permis de la révoquer en doute , si nous  
en croyons Stentzelius, *deV.enenis,* qu’à ceux qui n’ont  
pas la moindre idée des opérations de la nature ; car la  
*cbaux se* fait aVec la pierre de ce nom : or cette pierre  
contient un fel trés-aeide ; & ce fel calciné parla vio-  
lence du feu, fe dîvife en plusieurs parcelles, deVÎent  
une substance friable, & est changé en un fel acre, com  
posé de pointes & d’aiguilles les plus fines , & dont la  
nature est assez semblable à celle d’un fel alcalin. La  
*cbaux* doit donc affecter le corps comme les alcalis les  
plus acres; d’autant plus que nous voyons que par la  
roideur & le tranchant de fies particules , elle excorie &  
corrode les solides, dissout & atténue les fluides, &  
pousse l’attrition au point que la putréfaction & la mort  
s’ensclivent. SrENTzELws, *de Venenis, Lib. II.*

Les parties de la *cbauxvive* desséchées, & rendues pour  
ainsi dire aVÎdes d’humidité , font-elles mifes en mou-  
vement par Faction de l’éther ou de Pair raréfié, au  
moment que l’acide ou l’eau entre dans fies pores, que  
l’action du feu a multipliés en grand nombre ? ou faut-il  
attribuer les qualités par lesquelles la *cbaux* vive dif-  
fere de *lu chaux* éteinte, au sel contenu dans la premie-  
re de ces substances , & qui ne se trouve plus dans la  
feconde, ou qui n’y est qu’en petite quantité & fort  
affaibli : c’est une question, qui, pour être détermi-  
née , demande beaucoup plus d’expériences qu’on n’en  
a fait jusqu’à préfentpour découVrir la vérité dans cette  
matiere.

On fe fert *de chaux* vive en Chirurgie, dans les cas où  
l’on a besoin d’un caustique brûlant. Cesse la met au  
nombre des remedes brûlans & corrosifs, *Lib. V. cap. 6.*et 7. Lorfqu’il est question, par exemple , de scarifier  
un sphacele, on peut répandre sur la partie de la *chaux*vive réduite en poudre , ou l’appliquer après en avoir  
fait une lessiVe par défaillance dans un lieu souterrain  
avec de la soude , & filtré le tout, *Boerhaave , Apho-  
risme,* 462. & *Mat. Med.* On en fait aussi des pierres  
caustiques ou feptiques. Pour cet eflèt , on réduit en  
poudre trois parties de *chaux* vive & deux de fonde;  
on mêle le tout ensemble ; on fait évaporer l'huile par  
défaillance jufqu’à dessiccation. On met enfuite le reste  
en fusion dans un creufet par un feu violent, puis on le  
jette dans un moule. *Boerhaave, Mat. Med. 8e Chymie,  
vol. II.* Dans les Pharmacopées de Paris & de Bruxel-  
les , & dans celle de Lemery, on ordonne deux parties  
de potaffe fur une de *chaux* vive. La Pharmacopée  
d’Ausbourg prefcrit, fous le titre de cautere potentiel,  
partie égale de l’un & de l’autre. Charas fuit la même  
méthode, & insinue de plus qu’on peut employer au  
mêmeusiage le sielde tartre, oulesiel lixivieldes végé-  
taux. La proportion est la même dans la Pharmacopée

CAL 1364  
d’Edimbourg: mais elle presicrit de répandre lescen-  
dres *luria chaux* vive réduite en poudre, & bien calci-  
née dans un creusiet, & tenir ensuite le tout dans un  
fourneau à vent, jusipilà ce que le fiel devienne fluide ;  
ensisite on verfera dessus la maffe reçue dans un vaisseau  
de fer , une quantité suffisante d’eau de fontaine; on la  
laissera en macération pendant quelques jours ; on la  
filtrera, & on l’épaissira, jufqu’à ce qu’elle ait acquis la  
consistance de la pierre.

Voici la maniere dont Musitanus veut que llonproçede.  
*Chirurgiae, Tom. IV.*

Prenez *lie de savon , deux livres ,  
chaux vive s une livre ;*

Versiez là-dessus de Peau bouillante ; unissez le tout ; &  
lorsqu’il sera clair, versez-le dans un vaisseau de  
fer.

Ajoutez*fel ammoniac, une demi-once ;*

Et donnez au tout par l’ébullition , la consistance de  
pierre.

Le procédé par lequel on obtient le cautère potentiel de  
*Felix Platerus*, est beaucoup plus court & moins fati-  
guant ; car ce n’est autre chofe qu’une lessive extreme-  
ment acre de la fabrique du fa von , préparée axec la  
*chaux vivo* & qu’on a fait bouillir dans un vaisseau de  
fer jufqu’à ce que toute l’humidité soit évaporée , &  
qu’elle commence à devenir seche : alors on l'ôte de  
dessus le feu, & l’on enleve avec une spatule de fer  
la masse qui commence à s’endurcir. On la met dans  
un vaisseau de verre bien fermé & placé dans un lieu  
chaud, & on la garde pour l’ufage.

Voici la maniere de s’en servir.

On sait une emplâtre fénestrée, ou percée dans le milieu  
d’un trou allez large, & on la met Eur la partie à cau-  
tériser. Ensuite on applique le cautere sur le trou de  
l’emplâtre, & on le couvre d’une autre emplâtre, afin  
que l'humidité de Pair ne le dissolve point. On le laisse  
Pur la partie pendant une demltheure, ou trois quarts-  
d’heure : ce tems suffit pour brûler & mortifier la peau,  
quelque épaisse qu’elle soit, & cela sans une grande  
douleur. On travaillera à la chute de l.lescarre avec  
l’onguent rosat, ou quelque autre digestif. Il y en a  
qui appellent cette composition,*pierre corrosive, cauf-  
tique* ou *infernale.*

Fuller fait grand cas d’un épitheme composé de *chaux*vive, à laquelle on a donné cette consistance avec une  
quantité fussifante de miel. On étend comme un on-  
guent cet épitheme fur un morceau de peau taillée en  
emplâtre, qu’on applique fur la partie affectée , '&  
qu’on renouvelle lorfqu’il est fec. Il dit qu’on a l’expé-  
rienceque ce remede sait des merveilles dans les ma-  
ladies fcorbutiques , & dans les douleurs de rhumatis-  
me. Il ajoute qu’il ne sait point qu’on en ait jamais  
fait l’essai dans la goûte : mais il imagine qu’il pro-  
duiroit un bon effet dans ce dernier cas. Il le vante aussi  
beaucoup pour les engelures. L’onguent de *chaux* est  
compofé, felon la Pharmacopée de Leyde, de *chaux*vive , avec une addition d’ingrédiens émolliens &  
dessiccarifs. On trouve la même composition dans l’an-  
tidote appellé *Amidon bonum ;* avec cette difiérence  
que. la *chaux* lavée dix fois, est substituée ? lacé *aux*vive. On l’appelle onguent de *chaux* composé de Jean  
de Vigo ; & on le recommande pour les brûlures de  
toute espece, pour la gratelle, les érésipeles, &lesul-  
ceres invétérés aux jambes. On employera dans les  
mêmes circonstances , mais avec moins de succès,  
l’onguent simple de *chaux* qui est composé de *chaux*vive lavée fept fois avec Peau rofe, & réduite fousla  
forme d’un Uniment, avec de l’huile d’olives vertes,

1365 CAL

ou de l’huile rofat & deux blancs d’œufs, avec une j  
quantité suffisante de cire. L’onguent de *chaux* vive  
de Mynsicht *se* fait, selon la Pharmacopée de Lemery,  
de *chaux* vive , d’orpiment, de racine -d’iris de Flo-  
rence, de soufre, de nitre, d’une lessive des tiges de fe-  
ves, & d’huile d’afpic. C’est un fort bon dépilatoire.  
Valleri propofe pour le même effet la *chaux* feule, &  
l’arfenic ^bouilli dans de l’eau. Joel recommande la  
*chaux* vive & l’orpiment en parties égales, mais en  
poudre & bouillis ensemble dans une lessive acre, &  
réduits à la consistance d’une bouillie. Les Italiens  
font leur dépilatoire avec quatre onces de *chaux vive ,*une once d’orpiment, une once de litharge, & une once  
d’empois dans une quantité suffisante d’eau , à laquelle  
ils ajoutent quelquefois une égale quantité de fel de  
tartre & de favon , & une quantité fuffifante d’huile de  
sureau, selon Eick.

On prépare de la maniere fuivante , felon la Pharmaco-  
pé de Lemery, les pilules de Mynsicht pour les dents  
cressesqui font mal.

Mêlez le tout, & faites-en une masse avec l’extrait d’im-  
pératoire.

Vous partagerez cette masse en pilules oblongues , que  
vous ferez avec le dictamme de Crete , & le cam-  
phre. MYNSICHT.

Les pilules de *chaux* vive de Tilingius, pour les mêmes  
ufages, font faites de *chaux* vive, de poivre long, de  
jtssquiame & d’opium , avec le Euc de la racine d’impé-  
ratoire, fiston Fick. Un masticatoire très-communaux  
Indes, c’est la *chaux* vive, la feuille de bétel, & le  
fruit de la noix des Indes. Quant à l’Amérique, celui  
dont on fe sertordinairementsselon le même Auteur,ce  
font les feuilles de tabac & la *chaux* vive.

Les ufages extraordinaires dans la Chirurgie de l’eau de  
*chaux* vive , lui ont mérité le nom d’*Aqua benedicta,*ou *pretiosa Chirurgorum.* Car c’est un excellent re-  
mede pour l’extérieur , foit qu’il s’agisse de nettoyer  
des plaies , & des ulceres hardides & putrides , oudissi-  
per des maladies cutanées. Dans ces cas, la coutume est  
de l’appliquer tiede avec un morceau de lingessoit seu-  
le, siait imprégnée dlesprit de-vin simple ou camphré.  
Elle est très-bonne pour disicuter les tumeurs siéreusies  
& œdémateuEes , en l’appliquant chaude & fréquem-  
ment avec l’éponge ou un linge, mais surtout dans le  
cas de tumeurs œdémateuses aux piés, menacées de  
gangrene ; ce que Fon connoîtra par les taches, dont  
**la** partie fera parsemée. Si l’on *se* fert alors de cette eau,  
non-seulement elle dissoudra la tumeur, mais encore  
elle préviendra lagangrene, elle emportera les inflam-  
mations, & s’opposera à la putréfaction , si on l’appli-  
**qùe ou** feule, ou avec le Encre de Saturne : mais il faut  
**observer** d’en réitérer alors souvent l’application. C’est  
**un** remede d’une efficacité reconnue dans les *herpes Se*dans les dartres , stoit qu’il y ait exulcération ou non.  
Hippocrate ordonne, *Lib. de Morb. Pop. cap. iseect*.5.  
l’eau de *chaux* dans *lu vitiligo* & la lepre : mais il veut  
qu’on la prépare de façon qu’elle n’exulcere point. Les  
Modernes la recommandent dans la gale. Il faut en  
laver les parties affectées, foit avec elle seule, ibit avec  
le siaufre dans la gale ordinaire, & avec le mercure  
doux dans la gale maligne. Etmuller prefcrit dans les  
**mêmes cas une pinte d’eau de** *chaux* **vive avec du fou-**

CAL 1366

fre pulvérisé, depuis trois dragrnes jufqu’à une demû  
once. Il faut faire bouillir ces ingrédiens ensemble;  
& après qu’on aura filtré la liqueur, en frotter aux  
galeux les jointures du corps , ou du moins en ap-  
pliquer l’onguent aux mêmes endroits. Avec trois  
dragrnes de fcbries de régule d’antimoine, & une  
pinte d’eau de *chaux* vive, on fera un remede  
beaucoup plus énergique dans la gale scorbutique.  
Appliqué à l’extérieur , il produira des merveil-  
les. Deux dragrnes de mercure doux dissoutes dans  
une pinte d’eau de *chaux,* forment une composition  
d’une utilité singuliere dans plusieurs cas de Chirur-  
gie ; car elle guérit radicalement tous les ulceres  
du corps , & même les plus invétérés , & il n’y a point  
d’efpece de gale lqu’elle n’emporte : mais Ludovic  
veut qu’on ne l’emploie qu’avec circonspection.  
« L’eau de *chaux* vive, dit-il, dans *sa* Pharmaeopée,  
« chargée de soufre est à la vérité un excellent topique,  
« mais qu’il ne faut pas employer en toute occasion in-  
« distinctement ; car si elle venoit à rencontrer des hu-  
« meurs falines & d’une nature analogue à la sienne,elle  
« augmenteroit plutôt le mal que de le guérir a. Un au-  
tre accident qu’on ne doit pas moins craindre , c’est de  
repousser le levain de la gale de la peau fur les parties  
intérieures, en resserrant & obstruant les pores par un  
remede dessiccatif. Mais l’on fe mettra à l’abri de ce  
danger , en faisant usage en même tems des évacuans.  
Les malades qui seront attaqués de douleur par élan-  
cement aux jambes, s’en trouveront soulagés s’ils bai-  
gnent ces parties dans l’eau de *chaux.* On dit qu’en  
l’appliquant fréquemment aux narines, elle y produira  
le polipe. Un homme âgé de quarante ans, sentant  
une lassitude dans tous ses membres , & ayant les pieds  
& les reins affectés de peseinteur & de douleur , fit  
bouillir de Pau de *chaux* vive dans un vaisseau, &  
l’appliqua chaude avec un linge pendant prefque toute  
la nuit fur sim ventre, & silr la région des os pubis & des  
reins; il eut une abondante évacuation d’urine,& il se  
trouva guéri. Mais nous lisems dans *Lindestolpsu de Ven.*qu’un malade qui avoit la fievre avec le mal de tête,  
mourut pour s’être appliqué silr la tête un cataplasine  
préparé avec la *chaux* vive. Si l’on bat bien l’eau de  
chaux avec de certaines huiles douces , comme celles  
d’olives ou de graine de lin, elle prendra la fiorme,  
ou la consistance d’urt baume qu’on appliquera à l’ex-  
térieur avec beaucoup de succès dans les brûlures *ré-  
centes ,* on pourra même s’en servir pour calmer des  
inflammations- *Slare Sacch. Boyle. Specis.* On impre-  
gnera de cuivre l’eau de *chaux* en la laissant reposer  
dans un bassin de ce métal qui lui donnera une très-  
belle couleur de seiphir, & qui en fera un excellent  
remede contre les pustules , les ulceres , la gale &  
les demangeaifons aux yeux. On trouve dans les Phar-  
macopées de Londres & d’Edimbourg une eau appel-  
lée *Aqua sapphirina ,* qui n’est autre chofe que l’eau  
de *chaux,* dans laquelle on a fait dissoudre un peu de  
fel ammoniac , & qu’on a laissé reposer un peu de tems  
dans un vaisseau de cuivre pour lui donner une couleur  
d’azur. Shroder l’appelle dans sa Pharmacopée *\Eau  
de saphir* pour les yeux ; & il la recommande contre  
toutes taches, & pour nettoyer toutes sortes d’ulceres  
aux yeux. Les empiriques qui la distribuent contre les  
humeurs, & toutes les maladies des yeux ne manquent  
pas de faire croire au peuple qu’elle est extraite du *sa-  
phir. Boot. Lib. II. cap.* 293. Etmuller assure qu’il n’y  
a point de remede plus énergique que cette eau contre  
les ulceres chancreux, & qu’elle est excellente dans  
tous les cas où les yeux auroientété offensés par la pe-  
tite vérole. Cette eau peut être plus ou moins chargée  
selon l’ssa-ge que l’on en veut faire ; elle est excessive-  
ment acre lorsqu’elle est forte : on en fait encore grand  
cas, lorfqu’il est question de dissiper les membranes qui  
croissent aux yeux ; l’eau qu’on appelle eau céleste est  
composée d’eau de *chaux,* de Eel ammoniac & d’alun :  
l’eau de chaux de Ruland pour les brûlures se fait avec  
cinq onces de *chaux* vive, bouillies dans quatre ou

**KRrrij**

1367 CAL

cinq pintes d’eau de fontaine dans un vaisseau de cui-  
vre , & lorfque la liqueur est filtrée , on y ajoute du  
vitriol en quantité stissifante pour lui donner une cou-  
leur bleuâtre , & autant de Eucre de faturne qu’il faut  
pour la rendre laiteuse. On fait grand cas de cette eau  
en application dans les brûlures , les angelures , les  
gangrenes , les érésipeles, les fistules, la gale & les  
ulcères malins; mais il faut observer d’en renouvcller  
l’application plusieurs fois par jour avec des linges  
chauds. *Coll. Leydens.* Sillon fait dissoudre vingt grains  
de fublimé corrosif dans une pinte d’eau de *chaux* vive,  
felon la Pharmacopée de Paris, & la Chymie de Leme-  
ry, ou trente grains felon la Pharmacopée d’Edim-  
bourg,ou une dragme felon la Pharmacopée de Le-  
mery; on aura Peau Phagédénique si Vantée pour la  
vertu qu’elle a de détruire les chairs fongueusies dans'  
les plaies, de nettoyer les ulceres siordides , & d’arrêter  
la gangrdte. Il y en a , qui, pour en rendre l’usiage  
plus sûr la mêlent aVec l’esprit de Vin bien déphlegmé,  
d’autres aVec l’arsienic & l’efjprit de Vitriol. *Pharma-  
copée de Charas.* L’eau phagédénique dont on fe siert  
en France, surtout pour arrêter les gangrenes qui  
commencent, particulierement aux parties nerVenses,  
se prépare de la maniere sijiVante, à ce que dit Et-  
muler.

Prenez *dix quartes d’eau communes*

Ajoutez-y *quatre livres de chaux vive.*

Lorsque le tout cessera de bouillir, ajoutez encore  
*deux onces d’arcenic pulvérisés*

*& une once de mastic en poudre.*

Remuez le tout avec une spatule de bois, jusqu’à ce que  
la chaux Vive soit précipitée.

TransVasez Peau claire,

Ajoutez à cette eau *deux onces de, mercure sublimé s*

*& six onces d’esprit de vin rectifié.*

Mêlez le tout enfemble.

Etmuller dit que cette eau est réellement excellente  
dans la pratique , & que, si on la trotrve trop acre , on  
peut la corriger en augmentant la quantité de llesiprit  
de νΐη. Il donne la préparation fuivante de Peau poly-  
creste composée de *chaux* vice, dont on fait un si  
grand ufage dans les tumeurs aVec inflammation , les  
ulceres humides & les dispositions à la gangrene.

**Prenez** *quatre ou cinq livres de chaux vive,  
une livre et demie de sel ammoniac,  
une demie livre de litharge yoliban, s*

*Mirrhe, > de chacun une once,*

*et mastic s* j  
*de camphre, une demi-dragme.*

Faites bouillir le tout ensemble, jufqti’à ce que la lithar-  
ge foit dissoute.

Appliquez-en deux ou trois fois par jour chaudement  
aVec du linge.

On connoît cette composition en Curlande , & on en  
fait grand usage fous le nom d’Ep ι τηeme  
BLANC.

**Prenez** *trois onces de chaux vive,  
d’esprit de vin camphréasix dragmes,  
de sucre de Saturne, une dragme ,  
de mercure doux, un scrupule,*

**Mêlez le tout ensemble.**

CAL 1368

On peut, Eelon Etmuller , frotter les bords d’un ulcere  
chancreux pour confommer les parties corrompues ,  
aVec la crêmede *chaux* Vive. Cette crême unie au bû!  
d’Armenie fait un spécifique dans la puanteur du nez.  
Voici ce que Ludovic dit dans *sa* Pharmacopée de la  
crême de la *chaux* : a on peut employer à 1 extérieur  
« aVec quelque succès la crême de chaux dans les ul-  
« ceres fordides & inVétérés ; mais il ne faut s’en ferVÎr  
a qu’avec précaution dans le cancer exulcéré , dans le  
a*spina ventos.a*, & dans les tumeurs stéatomateufes ;  
a car il arrÎVeroit dans ces cas qu’au lieu de hâter la  
« séparation qu’on fe propoEe, elle augmenteroit le  
« mal & l’écoulement de matiere ». \*

Lorsqu’on n’aura besoin que d’un remede modérément  
acrimonieux, on peut substituer latstaux éteinte à la  
chaux vive. Aux Indes Orientales on en applique aux  
tempes pour dissiper les maux de tête qui proVÎennent  
de refroidissement, & l'on s’en fert aussi contre la pi-  
quure du fcorpion & contre celle de la guêpe. Mais  
lorsqu’il est question de dissiper des tumeurs froides  
aux genoux & à l’abdomen & des flatulences; ils est  
'font une emplâtre aVec du miel , & ils laissent cette  
emplâtre appliquée jufqu’à ce qu’elle produife l'effet  
qu’ils en attendent. Cependant ils obferVent ayant que  
d’en faire l’application, de frotter d’huile la partie  
affectée. Mêlée aVec le fuc du tabac, ils en sont un  
remede pour tuer les Vers qui s’engendrent dans les  
plaies. *Lettres édifiantes et Leuwenlo. Epist.* 124.

La *chaux* laVée est un remede de la Chirurgie qui desse-  
che sans picoter, & dont on se Eert dans les brûlures &  
les ulceres humides. On sait un cas particulier de llon-  
guent siliVant de chaux laVée, entre ceux qui sont le  
plus recommandés dans les brûlures.

Mêlez de la *chaux* laVée aVec l’huile de rose ou de graine  
de lin,

Battez bien le tout dans un mortier de plomb, jusqu’à  
ce qu’il ait acquis la consistance d’un onguent.

Cet onguent siera excellent pour la brûlure.

On ordonne de préparer ce remede dans un mortier de  
plomb, parce que les particules de ce métal ve-  
nant à *se* détacher s’unifient aVec l’onguent ; ce  
qui ne contribue pas peu à sim efficacité.

On prépare encore aVec la *chaux* laVée un remede fort  
bon contre toute forte d’ulcere.

Prenez , autant que Vous le jugerez à propos de *chaux*deux ou trois fois laVée & prefque feche.

Ajoutez une quantité suffisante d’huile de graine de lin.

Donnez au tout une couleur de chair aVec le meilleur  
bol, & Vous aurez un onguent excellent.

Joel dit que la *chaux* réduite en une poudre très-fine,  
laVée trois ou quatre fois aVec l’eau rofe, & réduite en  
poudre pour la feconde fois , est un excellent remede  
pour les ulcères Vénériens aux parties naturelles ; &  
que si on en répand dessus, elle consommera les chairs  
fonguetsses, chaffera toute impureté , & fera cicatriser  
promptement. On trouve dans la Pharmacopée d’Ause  
bourg, dans celle d’Anvers &dans celle deLemery,  
un onguent de *chaux* fait aVec la chaux laVée & la  
cire , de chacune trois onces, & une once d’huile ro-  
fat qu’on recommande aussi pour les brûlures & pour  
la dessiccation des ulceres. Si l’on a éteint la *chaux*dans du Vinaigre, qu’on l’ait laVée trois fois, & qu’on  
lui ait donné aVec l’huile rofat la forme d’un lini-  
ment, elle guérira les brûlures fans lasser aucun vef-  
tige de cicatrice. Elle ne permettra pas aux pustules  
**de s’élever.** *Mus. IVorm,* **Mais nous en ayons assez dit**

1369 CAL

fur les ufages extérieurs & chirurgicaux de *ia chaux*vive , & sur ses préparations : quant aux effets qu’elle  
produit, il saut les expliquer par la vertu qu’elle a de  
corroder, de brûler , de nettoyer , & conséquemment  
de resserrer & de dessecher.

Quiconque sera la moindre attention sur ce que nous  
avons dit des effets funestes, non seulement de la  
*chaux* vive, mais même de la *chaux* éteinte ; effets  
qui ont donné lieu aux Auteurs de les mettre au nom-  
bre des poifons, ne fera pas tenté de croire qu’on  
puiffe ufer en sûreté intérieurement, foit de la *chaux*éteinte, foit de la lessive de *chaux* vive. J’avoue cepen-  
dant que de célebres Medecins enhardis par des expé-  
riences heureufes, ont ordonné dans quelques mala-  
dies pour l’intérieur, tant la *chaux* éteinte, que Peau  
*do chaux* vive. Il yen a qui ont fait prendre *ia chaux*éteinte en clystere dans ladissenterie en guife d’astrin-  
gent & de dessiccatif. M. Homberg nous apprend  
qu’un homme fut guéri d’une maladie hypochondria-  
que par une medecine composée de deux parties de  
*chaux* vive éteinte par Pair, & d’une partie de fel am-  
moniac , en en prenant vingt grains à chaque fois. La  
*chaux* dissoute par défaillance n’a rien du tout qui  
la puisse faire regarder comme un remede apéritif.  
*Duhamel, Histoire.* On fait un grand ufage en Angle-  
. terre & en Hollande de l’eau de *chaux* vive , pour  
emporter toutes les especes de maladies chroniques.  
*Schulz. Prael.* Ce que l’on entend par *Aqua benedicta*dans la Pharmacopée de Bates se prépare de lamanie-  
re stlivante.

Prenez *de chaux vives une livre,*

Ajoutez *huit pintes d’eau,*

Faites bouillir le tout, & filtrez après l’avoir laissé re-  
poser.

Vous ordonnerez trois ou quatre onces de cette liqueur,  
trois fois par jour , pendant un mois , en un grand  
nombre de cas, comme les rougeurs du vifage, les  
pustules, les écrouelles, l’asthme, la phthisie , l’em-  
pyeme, la dyssenterie maligne, les tumeurs aqueufes  
au fcrotum, les fleurs blanches, la goute anomale, les  
rousseurs, *F herpes,* la gangrène, l’oedeme, les tumeurs  
aux genoux & aux jambes, tous les ulceres accompa-  
gnés de fluxions, ainsi que le diabetes.

Ce qu’on entend dans la même Pharmacopée par *aqua  
benedicta composita,* fe prépare de la maniere suivante.

Prenez *d’écorce de sassafras, une once s  
dit raisin broyé et presse, six onces »  
de muscade s six dragmes.*

Faites insuser le tout ensemble pendant deux jours dans  
six pintes de ce qu’on appelle ci-dessus *aqua benedicta.*

Passez le tout ensuite.

Cette eau a les mêmes propriétés que la précédente :  
mais elle passe pour plus énergique dans certains cas.  
La composition nommée dans la Pharmacopée d’E-  
dim bourg *aqua simplex benedicta* , est la même que la  
précédente. Quant à *saqua benedicta composita ,* elle *se*fait de la maniere suivante.

Prenez *rapure d’écorce defasseafras, deux onces,  
de muscade, trois dragmes,  
de réglisse coupée par petits morceaux, une drag-  
me -,*

*d’eau de chaux récemment faite, quatre pintes.*

Laissez le tout en digestion pendant deux jours.

Filtrez ensisite la liqueur & y ajoutez,

GAL 1370

*desirop balfamique, deux onces\**

Sylvius un des plus fameux Medecins que la Hollande  
ait produit, dit dans fon Ouvrage intitule, *Prax. Med.  
Lib. I. cap. 6. Art.* 14. «c que la *chaux* vive faite dfe  
« cailloux ou de coquillages calcinés , corrige admira-  
re blement l’acrimonie faline, muriatique, ou telle que  
a celle qui estucontenue dans le fel marin & fossile, &  
a dans la plupart des fubstances falines , enforte que  
a tout Medecin prudent l’employera avec confiance est  
« forme de lessive , dans un grand nombre de mala-  
« dies. » Si l’on en croit Etmuller, Willis ordonnoit eti  
Angleterre l’eau de *chaux* vive, non-feulement dans  
les ulceres ou assises aux parties situées dans la poitri-  
ne; mais il s’en fervoit encore pour nettoyer les absicès  
ouverts en quelque partie que ce fût de Pabdomen &  
dans le diabetes.

Le même Medecin recommande la composition fuivante  
comme un remede diurétique.

Prenez *d’eau de chaux vive, quatre ottsix onces s*

Ajoutez *de teinture descl de tartre, une dragme ou une  
dragme et demie.*

Faites-en une potion dont vous prendrez deux ou trois  
fois par jour.

Bennet propose Peau de *chaux* composée que voici, dans  
le crachement de sang.

Laissez-les s’amortir dans la *chaux* vive.

Lorsqu’elles seront parfaitement Peches, faites-les infu-  
*ser* dans de l’eau commune.

Ajoutez de l’eau, jusqu’à ce qu’elles aient la consistance  
d’une pulpe épaisse.

Continuez l’infusion pendant trois jours & remuez-la sou-  
vent.

Laiffez-la reposer dans un lieu frais , & tirez-en l’eau la  
plus claire par inclination.

Ordonnez-en au malade six onces le matin pendant qua-  
tre ou cinq jours de fuite.

Le malade fût-il dans un état presque *désespéré,* ce re-  
mede manquera rarement de produire un effet falutai-  
re. Βεννετ, *Theat. Tab.p. m.* 140.

Entre les Auteurs François, Spon dit que l’eau de *chaux*vive prife dans du lait ou dans du petit lait, produit  
des merveilles dans les ulceres aux parties internes ,  
les diarrhées & la dyffenterie. Burlet Medecin de Pa-  
ris, & membre de l’Àcadémie Royale des Sciences, a  
donné une Dissertation fur l’usage médicinal de Peau  
de *chaux* : je vais faire l’extrait des endroits qui m’ont  
paru les plus utiles dans la pratique. L’eau de *chaux*mêlée avec égale quantité de lait de vache , adoucie  
avec le fucre, prise trois fois par jour dans la dofe de  
trois onces à chaque fois, produit un bon effet dans la  
dyffenterie. Dans d’autres maladies on l'ajoutera aux  
remedes qu’elles exigeront chacunes en particulier;  
par exemple, dans le fcorbut & l’hydropisie, avec en-  
viron un dixleme de sim poids de la tèiuture des mé-  
taux: la dose de ce mélange est de six onces par jour, &  
Eon effet est de fondre les humeurs, & (le pousser par

I371 CAL

**les urines, dans les cachexies auxquelles les jeunes  
femmes sont sujettes.**

**Voici comment il l’ordonne.**

Faites influer le tout pendant quarante heures.

Ajoutez à ce mélange,

*de résine dejalap, trois gros.*

Et vous aurez un purgatif très-propre pour les hydropi-  
ques; vous en ordonnerez jufqu’à deux cuillerées de  
deux jours l’un dans un bouillon, ou dans un verre de  
fuc de chou rouge.

Dans les fievres intermittentes rebelles, comme dans la  
quarte. Peau de *chaux 8e* quelques gouttes de teinture  
des métaux mêlées avec le quinquina , rendent l’effet  
de ce fébrifuge bien plus assuré.

Dans l’asthme & dans la confomption.

Prenez *de bonne eau de chaux, quatre pintes.*

Faites-y infufer à froid

La dose est de quatre ou cinq onces deux fois par jour.

On en a donné jufqu’à huit, & l’effet n’en n’a été que  
salutaire.

Voici les principales observations qu’on a faites sur l’usa-  
ge& les effets de l’eau de *chaux.*

Elle caufe des nausées. Elle affoiblit l’appétit au point  
que pour le restituer on est contraint d’ordonner le vin  
d’Alicant, le vin d’absinthe ou la thériaque de Venise.  
Elle amaigrit, elle deffeche puissamment ; elle caufe  
quelquefois de la chaleur , elle constipe , elle pousse  
par les urines & provoque la transpiration. Mêlée avec  
le lait ou avec une décoction vulnéraire, elle est salu-  
taire dans la cure des ulceres, tant internes qu’exter-  
nes, Elle arrête les hémorrhagies , les diarrhées, les  
fleurs blanches & la gonorrhée. Elle est bonne dans le  
diabetes & dans le relâchement des vifceres. On s’en  
fert lorsqu’il y a tumeurs ou obstructions aux parties  
intérieures, pourvu que ces maladies n’aient point dé-  
généré en skirrhe ou en cancers, ou en écrouelles invé-  
térées. Mêlée avec le lait, elle en prévient la coagula-  
tion ; d’où il s’enstlit qu’elle ne peut être que bien-fai-  
fante à ceux dont les premieres voies font pleines d’a-  
cides , qui leur rendroient le lait mal-sidn. Elle aug-  
mente la vertu purgative de la scammonée, de l’aloes  
& du jalap. ♦

Pour que l’ssâgede l’eau de *chaux* foit salutaire, il faut  
qu’il foit continué : mais il faut bien remarquer que ce  
remede n’est bon que dans les pays septentrionaux, &  
que dans les maladies qui tirent leur origine de quel-  
que matiere, acide, austere, muqueuse ou pituiteuse ;  
enfin lorsque les fluides n’ont ni le mouvement, ni l’a-  
gitation qui leur convient, & lorsqu’il est question de  
corriger & de préparer à l'évacuation des fels muriati-  
ques logés dans le sang. Par exemple , en Hollande,  
où Pair est froid & marécageux, où les bieres font la  
boisson ordinaire, & où les habitans sont presque tou-

CAL 1372

te leur nourriture d’une grande quantité de heure, de  
fromage & de poisson, le fang doit être cru, mcins  
coulant, & par conséquent plus propre à s’arrêter dans  
les petits vaisseaux ., à s’y aigrir & à donner naissance  
aux obstructions & à toutes les maladies chroniques;  
aussi les Hollandois font ils grand usage des remedes  
altérans, entre lefquels la *chaux* qui n’agit qu’en ab.  
fcrbant ou dissolvant, & la teinture des métaux qui est  
un furet très-actif & três-pénétrant , ne font pas les  
moins considérables. D’où l’on peut conclurre quelles  
scmt les especes de scorbut dans lesquelles Peau de  
*chaux* prsse en quantité de trois ou quatre onces par  
jour, est un bon remede. Il résillte évidemment de tout  
ce que nous aVons dit jufqu’à présent , que Peau de  
*chaux* est nuisible dans le tems des éVacuations né-  
ccssaires, telles que les regles , l’écoulement hémor-  
rhoïdal & les diarrhées, car elle les supprime. Elle ne  
convient point non plus, lorsqu’il y a défaut d’appétit  
ou dégout, maigreur ou constipation, stoif ou chaleur  
contre nature. Elle seroit aussi très-préjudiciable dans  
tous les cas où les fluides tendent à l’alcalescence, ©ù  
la bile est trop exaltée, où les humeurs ont pris une  
qualité saline & putride, ou fiant dans un état de disse-  
lution accompagné d’acrimonie ; elle ne nuiroit pas  
moins dans les maladies chaudes & aigues, & dans  
celles où les fluides ne sirnt déja que trop brûlés, ou  
mis dans une agitation trop violente. D’où l’on doit  
inférer qu’elle ne convient point du tout dans le fcor-  
but accompagné de putréfaction,& produit par une hui-  
le rance ou par un fel acre. C’est pourquoi dans les pays  
tempérés, l’ufage de la *chaux* a ordinairement des fui-  
tes fâcheuses. Il faut obferVer que dans les maladies où  
il convient , il est beaucoup plus sûr de verfer huit  
pintes d'eau fur une lÎVre de *chaux.* Dans les cas mê-  
me où il s’agiroit de stimuler légerement, il faudroit  
préférer l’eau feconde. *Duhamel, Hist. de l’Académie  
Royale des Sciences,* 1700. *Slare. Saeclo. Boerh. Chymie ,  
Vol. II.* Il fuit de tout ce que nous avons dit qu’il faut  
attribuer les effets de l'eau de *chaux* aux molécules al-  
calines , & très déliées de la *chaux* vice qui s’incorpo-  
rent avec l’eau ; car c’est en vertu de ces molécules  
qu’elle abforbe les acides , qu’elle deffeche, qu’elle  
sortifie, & qu’elle fait l’office du styptique. Elle de-  
viendra même apéritive , s’il arriVe qu’un alcali ren-  
contrant un acide, constitue un fel neutre dont la ver-  
tu fera de réfoudre & de désobstruer, en excitant la  
scleur ou en produisant une évacuation d’urine.

Comme l’eau *de chaux vive* tend à détruire l’acidité & le  
phlegme, il ne faut point regarder comme abfurdela  
pratique des Indiens, qui en en faifant un anti-helmen-  
thique, en font boire à ceux qui ont des vers, le matin  
pendant trois jours de fuite. *Lettres Edis.* Pourjugersi  
Peau de *chaux* prise intérieurement est capable de dise  
stoudre la pierre, il suffit de saVûir qu’elle réduit en un  
mucilage celles qu’on tire des malades à qui l’on fait  
l’opération. BaRTkoL. *Epist. Cent,* 4. *Rieger.*

**CALYPTER,** καλυπτὴρ, de καλύπτω , *cacher* ; excroif-  
sance charnue qui couVre la veine hémorrhoïdale. Πε-  
ριπέφυκεν ἀυτῆ ( ὰιματιτιδι ) καλυπτὴρ οτης σαρκὸς , dit  
Hippocrate, περὶ ὰιμοῤῥοίδων, «il croît autour d’elle,  
« ( la veine hémorrhoïdale) un *calypter* ou une excroif-  
« fance de chair qui la .couvre. »

**CALYPTRA.** Voyez *Botanica.***CALYX.** Voyez *Botanica.*

C A M

CAMANHAYA *BrasiUensibus*, Marcg. Plante capile  
laire qui croît fur les arbres les plus hauts, & qui les  
couvre entierement. Elle est d’une couleur grife, fem-  
blable à une efpece de duvet, & elle prOstuit à cer-  
taine distance, six, cinq, trois , deux, & quelquefois  
une seule feuille, comme celle du romarin. Il fem-  
ble que ce soit une efpece d’épithyme, R a υ *, Hist.  
Plant.*

CAMARA, καμαρα. C’est en Anatomie la calotte dÿ

1373 C A M

cran e, ou la partie voutée de l’oreille qui conduit à sim  
orifice extérieur. Voyez *Auris.*

CAMARA ;especa de *Lychnis. Voyez Lychnis.*

CAMARA-JAPO , Pifon. Espece de *mentastrum* ou de  
mente. Elle pouffe une tige ronde, velue, rougeâtre,  
& qui s’éleve à la hauteur de deux piés. Ses feuilles  
font légerement découpées, & grisâtres en-deffous, &  
elles sont opposées deux à deux : les grandes semt en-  
vironnées d’un grand nombre de petites. Les fleurs  
font placées silr les branches les plus élevées de la tige  
**en** forme d’ombelle : elles naissent pendant toute l’an-  
née ; elles font assez semblables à celles de la tanesie :  
leurs étamines semt d’une couleur d’azur, d’eau, & de  
l’odeur du *mentastrum ,* ainsi que toute la plante dont  
**le** gout est aromatique & un peu amer. La semence de  
cette plante est petite, longue, & noire ; & lorsqu’elle  
est mûre, elle est emportée par les vents avec scm en-  
veloppe cotoneuse. RAY , *Hist. Ind.*

CAMÂRA-MIRA, Pisim. C’est , dit Piston, une plan-  
te qui s’éleve à la hauteur d’une coudée , dont la tige  
est foible & ligneufe, qui porte une petite fleur jaune ;  
& ce qu’il y a de merveilleux, cette fleur s’ouvre en  
touttems de l’année à onze heures du matin, demeure  
ouverte jusqu’à deux heures après midi, & paroît fer-  
mée pendant le reste du jour. C’est une observation,.  
continue cet Auteur, qui n’est pas moins vraie que  
singuliere. J’ai fouvent eu occasion de la faire en voya-  
geant dans les deferts ; elle fuppléoit en partie au  
défaut de montre. Elle croît au Bresil. R a υ *, Hist.  
Plant.*

CAMARA-TINGA ; espece de *chamaepericlymenum,*ou de cheVre-feuille nain, qui croît au Bresil. Cette  
plante porte une fleur rouge, & quelquefois jaune , qui  
a excessivement d’odeur ; l’herbe même fleure plus  
doux que la mente. Aux fleurs fuccedent des grappes  
de baies vertes, de la grosseur des baies de fureau. RaY,  
*Hist. Plant.*

CAMARA-CUBA,.Brnsi/su«is,Marcg. C’est une plante  
dont les feuilles sont âpres & hérissées comme des char-  
dons , & dont les fleurs ressemblent à celles de l’œil de  
bœuf ; elles font d’une belle couleur jaune, composées  
de neuf feuilles , avec un ombilic large , jaune dans le  
milieu, d’où partent de petites étamines noires. Quant  
à leur odeur, elles ont celle de la mente & de l’ortie.  
Aux fleurs fuccedent des Eemences oblongues, noirâ-  
tres, & semblables à celles de la chicorée. Cette plan-  
teparoîttout-à-faitglutineufe. RaY , *Hist.Plant.*

CAMARAN-BAJA ; efpece de *Lysimachia..* Voyez  
*Lysimachia.*

CAMARIN-BAS, ouUMARI, Pisim. Marcg. *Arbor  
prunifera Brafiliensis. Fructu Persici instar malli.* C’est  
un arbre qui s’éleve à une hauteur modérée, & qui por-  
te de petites fleurs jaunes , qui sirnt sitivies d’un fruit  
ovale , semblable à la prune, qui a le gout de la pêche,  
& qui est d’un verd tirant silr le jaune pâle. La pulpe  
**est** en petite quantité , douce, jaunâtre, & contenant  
un noyau large ovale, blanchâtre, & qui renferme une  
amande qui est bonne à manger. Le fruit est mûr &  
tombe au mois de Mars.

**Le** fruit mangé cru , dérange l’estomac, & est capable  
d’exciter le vomissement : c’est pourquoi on le fait  
bouillir en entier , on le broie avec l’amande, & on  
le mange avec la chair ou le poisson en guife de pain.

**Il** croît en abondance dans les contrées fertiles, aux envi-  
rons de la riviere *Cunhao* & de *Rio grande TO* fruit tom-  
be, *8e* est ramassé au mois de Mars.

Pifon fait mention d’une autre efpece de *camarin-bas,*moins grand, & dont le fruit ne diffère de celui de la  
premiere espece , qu’en ce qu’il est noir, & aigre au  
gout. Il ajoute qu’il tempere la chaleur immodérée de  
l’estomac, & qu’il est très-bon pour les perfonnes fié-  
vreufes. RaY , *Hist. Plant.*

CAMARIUM ou CAMARA. Voyez *Camara.*

CAMAROSIS, C AM AROMA, καμάρωσις , καμάρω-  
μα ; c’est une fracture au crane , dans laquelle l'os est  
élevé en voute. Paul Eginete dit, *Lib. VI. cap.* 90.

C A M 1374

« que c’est une diVision du crane dans laquelle l’os est  
« élevé, ou, felon Galien, un enfoncement de l’os vers  
« les parties intérieures , enforte qu’il y a excaVation,  
« comme dans *Fecpies.ma.* » Tel est le sens que Paul  
donne aux paroles de Galien; sens qui paroît contredire  
*sa* propre définition. L’endroit de Galien qu’il cite, est  
au *Liv. VI. M. M. cap.6.* a Le *sEngisomata,* ἐγΓεισώμα-  
« τα , fiant des fractures du crane, au milieu defquel-  
« les Pos comprime la membrane : mais les *camaro-  
« mata* font des fractures de la même partie dans lef-  
« quelles le milieu est élevé, jufqu’à ce que les parties  
« faines commençant à fe séparer de celles qui sont  
« affectées, le *camaroma* s’affaisse , & comprime la  
« membrane. » C’est ainsi que s’exprime Galien ,d’où  
il paroît que dans le *camaroma* les extrémités de l’os  
rompu tendent embas vers la membrane, & la compri-  
ment : mais que les parties moyennes de l’os sont éle-  
vées, & s’écartent de la membrane. Ainsi , dans cette  
esipecede fracture llos s’éleve au milieu de la blessure.  
GoRRÆUs.

Galien définit généralement le *camaroma, Des. Med.*a une division d’os, qui, fracturé en deux endroits en  
«même-tems, prend la forme d’une voute. » Καμάρω-  
σις ἐστὶν , ὀστῦ διάκοπη , μετὰ τῶ τὸ ὀστουν ὰμα κεκλῷσθαι  
ἐξ ἀμφοτέρων, *esu ττα,^ΛΤτλιισΰως naadadu,* ἐσχηματίσθαι.

CAMARU ; espece de *Solanum.* Voyez *Solanum.*

CAMATOS , κάματος, *travail, fatigue s indisposition.*

CAMBAR. Terme spagirique, dérivé , à ce que dit le  
*Théâtre Chymique, volèV.* de *canna,* feu, & de *bar* ,fils.  
L’explication de ce terme est inintelligible , du moins  
pour moi.

CAMBIL , ou TERRA RUBRA , *Terre rouge.* Rll-  
**LAND.**

CAMBIUM ; terme dont on se servoit jadis pour dési-  
gner le suc nourricier , qui, tirant fon origine du sang,  
est cuit, prépaFé & assimilé, de Eorte qu’il répare les  
pertes que le corps fait , & *cum illo naturam suam  
cambiat s* & qu’il en prend la nature. SsiNNERT, To-  
*me I.*

CAMBOGIUM, Offic. Comme!. Flor. Mal. 66. *Car-  
capulis F Oranger jaune, Indien de Malabar ,* Parla  
Theat. 163 5. J. B. 1. 105. Chab. 5. C. B. P. 437. Raii  
Hist. 2. 1661. *CarcapuUMalabarensium,* Jonsi Dendr.  
26. *Carcapuli acostae fructu, malo aureo simili,* Pluk.  
Almag. 81. *Arbor Indica quae gummiguttaefundit fruc-  
tu acido sulcato-> mali magnitudine,* Commel. Flor.  
Mal. 66. *Coddam-pulli,scuota-pulli t* Hort. Mal. 1.41.  
Tab. 24. *Carcapuli,* Lincot. Ind. Orient. Part. 4.  
*Arbor Indica gummi guttamfundensfructu dulxi rotun-  
do , cerasi magnitudine ; Kannawakoraka, kapnajico-  
raka,gohkatahu, ghoraka cingh.* FIerm. Muf. Zeilan.  
26. Voyez *Gummi gutta.*

CAMBUC A, ou CAMBUCA MEMBRATA, *Bubon*ou abfcès, ou ulcere aux parties naturelles, clou dans  
l’aine. CasTELLI. RULAND.

CAMBUI, ou le *Myrthesauvage Américain de Pifon et  
de Marcg.* Il y a deux especes de cette plante, & elles  
méritent bien l’une & l’autre, tant par leur odeur que  
par la vertu astringente de leurs feuilles & de leurs  
fruits, le nom de *myrthesauvage.* La premiere est une  
espece de buisson, dont les feuilles font larges, & qui  
ressemble assez à l’arbre qui porte les cerises noires ,  
tant parles branches, ses feuilles *8e ses* fleurs, que par  
fon fruit : mais il l’emporte beaucoup sur lui par ses  
qualités ; car non-seulement Ees feuilles & fes fleurs  
rendent une odeur excellente, mais encore fles baies  
noires semt succulentes. Elles ont une astringence qui  
les rend agréables au gout de tout le monde ; c’est un  
des fruits que l’on vend dans les marchés. Quant à la  
feconde espece, elle est rouge, & fort supérieure à l’au-  
tre en qualité ; elle vient beaueoup plus haut, & sim  
fruit est beaucoup plus délicieux & plus médicinal

1375 C A M

Elle fleurit en Octobre , & sa fleur est très-blanche ,  
très-odorante & tétrapétale. Ses baies rouges rafermif-  
fent & fortifient l’estomac ; elles calment aussi les ar-  
deurs de la fievre. Le fuc ou la décoction de fes feuil-  
les ou de fon fruit, employé à l’extérieur , guérit les  
ulceres, furtout ceux aux jambes. On peut encore s’en  
Eervir avec succès dans d’autres maladies , à cause de *sa*qualité astringente & détersive. Dans les bains, fes  
feuilles & fon fruit font très-efficaces dans le flux de  
ventre ou de matrice. Enfin on peut en tirer tous les  
avantages que l’on tire du myrthe ordinaire. Il y a une  
troisieme efpece de *cambui,* que l’on appelle *myrthe  
blanc, 8e* qui est beaucoup plus rare que les deux au-  
tres. RaY , *Hist. Plant.*

CAMELINA, CAMELINE. Voyez*Erysimum.*

CAMELOPARDALIS, CAMELOPARDUS , κα-  
*(jairoTPoéesiasuiq* , καμηλόπαρδος , de κάμηλος , *chameau s*& de πάρδαλις ou πάρδος , *léopard.* Cet animal, dit  
Varron, n’a point été ainsi nommé, pour êtreengen-  
dré du chameau & du léopard, mais parce qu’il a la  
figure de l’un & la peau de l’autre ; ou, fielon Pline,  
parce qu’il a la tête du chameau, & la peau marquetée  
de taches comme le léopard. Horace, sifivant le préju-  
gé vulgaire, en parle de la maniere suivante.

*Diversam panthera gentis confusa camelo.*

Le *camelopardalis,* qu’on appelle encore *cameloparda-  
lus , ovis fera, giraffia, anabula, nabis, saffearat et na-  
bula Æthiopica,* est une espece de chameau qui tient  
aussi du léopard , en ce qu’il est marqueté ou parsemé  
de taches comme lui. On l’appelle *panthere. La pan  
there* est à peu près de la grandeur du thameau. Elle a  
deux petites cornes ; & au milieu du front, un tuber-  
cule qui est fait comme une troisieme. Son cou est fort  
long, ayant jufqu’à sept piés, garni de crins comme  
ceux du cheval. Sa queue est petite , menue & couver-  
te de poil vers le bout. Son pié est fourchu comme ce-  
lui du bœuf ; sa langue est longue de deux piés, ronde  
comme une anguille, de couleur obfcure , tirant fur le  
violet. Cet animal vit d’herbes: il porte sa tête fa-  
cilement aux branches des arbres, & il en broute les  
plus tendres.

On le trouve en Ethiopie & en d’autres contrées d’A-  
frique. Ses cornes & ses ongles , pulvérisés & pris inté-  
rieurement, font bons pour l’épilepsie, pour arrêter  
les cours de ventre , & pour résister au venin. Εεμεβυ ,  
*des Drogues.*

CAMELUS,Offic. Aldrov. deQuad. bifulc. 880. Jonf.  
de Quad. 67. *Camelus capsinus* , Charlt. Exerc. 13.  
*Camelus dromos,* Gefn. deQuad. 59. *Camelus unico in  
dorso gibbo,* Raii Synop. A. 143. *Chameau,* ou *Dro-  
madaire.*

On trouve cet animal en Asie & en Afrique. Celles de  
fes parties dont on se sert en Medecine , Pont le fang,  
le fiel, la fiente & l’urine. Son semg soulage dans la  
dyssenterie, hâte l’accouchement, & guérit l’épilepsie.  
On recommande *sa* fiente dans les apoplexies : scm uri-  
ne passe pour être propre à nettoyer & blanchir les  
dents. DaLE d’après *Pline.*

Les Auteurs ne s’accordent point siur le *chameau 8c* sur  
*le dromadaire.* Les Naturalistes François, & Ray, en-  
tendent par *dromadaire s* un animal qui n’a siur le dos  
qu’une bosse ; & par *chameau* ,un animal qui en a deux :  
mais je tiens d’une persionnefort instruite, qui a voya-  
gé tout nouvellement dans l’Asie & l’Afrique, & qui  
s’accorde en ceci avec Johnfon, que le *chameau* n’a  
qu’une bosse ; au lieu que le *dromadaire* en a deux, &  
que ce dernier est un animal très-rare, & dont lesSei-  
gneurs se servent feulement à cause de sa vitesse ; mais  
que le *chameau* est une bête de somme qu’on emploie  
pour les longs voyages. DaLE.

CAMERATIO , ou CAMAROSIS. Voyez *Cama-  
rosis.*

C Α M 13 76

CAMET, CAMES , *Argent..* RüLaN,D.

CAMINUS , κάμινος ; ce terme signifie indistinctement  
le fourneau, & la cheminée du fourneau. Ruland en-  
tend encore par *caminus* , une cloche.

CAMIRI, *Indis ,* Clusi *Fructus rotundus , inaequalis cine-  
raceus saxeus,* C. B. *Fructus Juglandis fere magnitu\*  
dine, durissimus Indis Camiri, sapore nucis moschatae,*

Ce fruit pefe environ une once, & dissere peu delanoi-  
fette, lorfqu’elle est dépouillée de sa coque verte ex-  
térieure : il est rude,plus large dansEa partie si.lpérieu-  
re, & se terminant par embas en une pointe émoussée.  
Sa coque est épaisse, & prefque aussi dure qn’une pier-  
re ; elle contient une amande blanche, qui a à peu près  
le gout d’une amande douce. RaY *, Hist. Plant.*

CAMISIA FOETUS ; la chemisie du fœtus, ou le  
chorion. Voyez *Chorion.*

CAMMARUM, CAMMORUM, CAMARUM,  
κάμμαρον , κάμμορον , κάμαρον , c’est une espece de che-  
vrette, du genre des crabes. Diofcoride entend par  
κάμμορον, *Lib. IV. cap. yy*. une espece d’aconit , qu’il  
appelle aussi θηλυφόνον ; & dont on lit dans Nicander,  
*vers.* 41. *Alexi-pharm.* πολλάκι θηλυφόνον rsa καμμΐρρον.  
Le Scholiastedit que le nom de κάμμορον, lui vient de  
ce que καχῷ μόρῷ ἀναίρεται, c’est-à-dire de ce qu’elle  
caufe une mort cruelle. Pline prétend au contraire , *L.  
XXVII. cap.* 3. qu’on l’appelle *Cammorurn,* parce  
qu’elle aune petite racine assez femblable àla chevret-  
te de mer. Κύμμαρος ou καμμορος , est une espece de  
crabe qu’Athenée appelle κάμμαροι ; & κάμμορον signi-  
fie dans *FExegesis* de Galien , & un animal femblable  
à la chevrette, & un aconit qui a *sa* racine semblable à  
cet animal; puis il ajoute que ce Eens ne convient point  
à ce mot, dans les endroits où Hippocrate l’a employé,  
comme dans le Livre *de Locis in homme,* où il ordonne  
l’application du *cammorurn* dans les chaleurs brûlan-  
tes, Erotien dit si-ir cet endroit que καμμορον signifie  
non-seulement un animal, mais encore la mousse à la-  
quelle il s’attache. Dans Zenon, le *cammorum* est la  
ciguë, & dans Zeuxis, c’est un remede rafraîchissant.  
Voilà ce qu’on lit dans Galien. Voici maintenant le  
passage d’Hippocrate : τὰς δἐ πυρωσιας ποτὸἰσι φορή-  
μασιν , ώ'σπερ τὸν πυρετὸν ψυκτορίῳ φαρμάκῳ , ἐκλύειν ,  
καμμάρῳ, ἢ ἄλλῳ τινι' τοιύτῳ : « on calmera les chaleurs  
« brûlantes, en faisant boire des liquides, & quelques  
a remedes fébrifuges, & rafraîchissans , comme *locam-  
« marum,* ou quelqu’autre chofe de la même espece. »  
Galien & Erotien substituent ici καμμόρῳ, à καμμάρῳ.  
Quoiqu’on liste dans l’*Index* d’Erotien4 καμμαρῳ , ce-  
pendant lorsqu’il vient à citer le passage précédent  
d’Hippocrate, il écrit καμμόρῳ. Il observe de plus que  
ce mot ne se rencontre qu’une fois dans Hippocrate,  
& qu’il signifie felon Zeuxis *Exegetic. Lib. II.* quelque  
remede rafraîchissant. Il ajoute que Diofcoride pré-  
tend Liso *IV,* de Ea Matiere Médicale que l’aconit est  
appelle par quelques-uns κάμμορον , & par d’autres  
θηλυφόνον ( qui tue les femmes ; ) parce que fa racine  
appliquée en pessaire fait mourir dans l’espace d’un  
jour, ainsique Theophraste & Pline Pont dit : On lit  
dans ce dernier, que c’est par ce moyen que Calfurnius  
Bestia tuoit fes femmes lorsqu’elles étoient endormies.  
Erotien rejette le sentiment de Lycus qui lssoit dans  
Hippocrate χάμαρῳ avec un seul μ, & qui entendoit  
par ce mot un lieu dans les bains, où l’on oignoitceux  
qui vouloient y entrer , ainsi appelle , parce qu’il étoit  
vouté ; & il prétend qu’il siaut entendre ce mût avec  
Zenon & Zeuxis, de quelque remede rafraîchissant,  
comme la ciguë qui, employée en forme de cataplaf-  
me, est un grand rafraîchissant. Galien paroît être du  
même fentiment. Erotien ajoute que Diodore le Gram-  
mairien , & Zenon, difciple d’Herophile, assuraient  
que les Doriens qui habitaient l'Italie, appelloient la  
ciguëκάμορον, κάμμορον, & κάμαρον *ως* κακόμορον. τι ὸν :  
« comme produisant des effets pernicieux. »

CAMNO,

1377 C A M

CAMNO, κάμνω, *laborare,* être malade. Voilà la signi-  
fication que ce terme a dans Hippocrate.

CAMOMÎLLA, pour *chamaemelum ,* par corruption ,  
*camomile.* Voyez *Chamaemelum.*

CAMOTES. Voyez *Battatas Hispanelca.*

CAMPANA, *une cloche',* c’est en Chymie un récipient,  
où l'esprit de soufre est concentré & ramaffé en une li-  
queur claire pour la préparation de l’efprit acide de  
souffre. CasTELLI.

CAMPANIFORMES FLORES, *dOcampana,*cloche,  
& de *forma,* figure ; *fleurs en cloches.*

CAMPANULÂ, *Campanule,*

Voici les caracteres de cette plante,

**La** fiommité de sim pédicule forme en s’étendant un ovai-  
re dont le sommet est couronné par un calyce d’une  
feule piece, & découpé en cinq longs stegmens. Sa fleur  
n’a qu’une feuille ; elle est en cloche, d’une figure pen-  
tagonale, avant que d’être épanouie , & qu’on trouve  
divisée au fommet en cinq segmens, lorfque S011 épa-  
nouiffement est parfait. Le vaiffeau qui contient fa se-  
mence est ordinairement divisé en trois cellules, cha-  
cune percée au fond d’un trou par lequel fort la se-  
mence.

Boerhaave en compte trente-quatre especes différentes :  
mais les suivantes fiant les seules auxquelles on attri-  
bue quelque vertu médicinale.

CaMPANULA **ESCULENTA ,** *rapunculus ,* **Officlu.** *Campanu-  
la radice esottlentâ , flore caerulaeo, Herm.* Cat. Hort.  
Lugd. Bat. 107. Boerh.Ind. A.248.Toutn. Inst. m.  
Elem. Bot. 90. Dill. 10/. Rupp. Flor. Jen. 24. Buxb.  
52. *Rapunculus >* Chab. 260. *Rapunculus esculentus*, C.  
Β. P. 94. Raii Hist. 1. 739.Synop. 3. 277. Hist. Oxon.  
**2.** 45\*5. *Rapunculus esculentus vulgaris : raiponce des  
Jardins.* Parla Theat. 647. *Rapunculus vulgaris cam-  
panulatus,* J. B. 2. 7*ofaRapunelumparvum, petite rai-  
ponce.* Germ. Emac. 453. Ger. 369. Mer. Pin. 104.  
Merc. Bot. 1.64. Phyt. Brit. 105. *Raiponces.*

On recommande fa semence pour les fluxions aux yeux,  
& scm scic pour les maux d’oreille. Sa racine paffe pour  
**un** bon ingrédient dans les sedades du printems; & l’on  
dit qu’elle donne de l’appétit. On la mange quelque-  
fois bouillie. Prise avec du poivre long, elle paffe pour  
faire venir du lait.

**TstACHELIuM,** *cervicaria,* Offic. *Tracbelium majtis ,* Ger.  
369. Emac. 448. Raii Hist. 1. 732. Mer. Pin. 119.  
*Tracheitum majus,flore purpureo ,* Parla Parad. 354.  
*Tracheelum masses-asive cervicaria ,* Merc. Bot. 1.73.  
Phyt. Brit. 122. *Campanula cervicaria,* Chab. 263.  
*Campanula vulgatior Spoliis urticae, major et asperior,*C. B. Pin. 94. Hist. Oxon. 459. Boerh. Ind. A. 249.  
Tourn. Inst. 109. Elem. Bot. 90. Raii Synop. 3. 276.  
Dillen. Cat. Giss 126. Rupp. Fl. Jen. 23. *Campanula  
masor et asperior ,solio urticae*, J. B. 2.805. Buxb. 52.  
*Gantelée.*

Toute la plante , mais surtout la racine est astringente  
& defficcative : c’estpourquoi l.a décoction est bonne  
dans le commencement d’une inflammation ou d’une  
exulcération à la bouche, & aux amygdales, & dans les  
autres maladies qui demandent du refferrement. La  
propriété singulière qu’elle a de dessécher ne permet  
pas de douter qu’on ne puisse s’en siervir dans les autres  
ulceres. Sa racine est d’une substance blanche, tendre,  
& propre à être mangée en salade au printems. RaY ,  
*Hist. Plant.*

MEDIUM, Offic. *Medium Dioscortdis,* Rauwolf. 284.  
*Medium Diseoridis Rauwolsio, d* B. 2. 805. Chab. 26.  
*Viola marianaperegrina*, Park. Theat. 649. *Viola ma-  
riana laciniatisfeliis peregrina*, C. B. Pin. 94. *Cam-  
Torne II.*

CAM 1378

*panulafoliis profunde incisis, fructu duro,* Tourn. Cor\*  
3. *Campanule de Syrie,*

Elle croît dans la Syrie, & dans la Grèce, fa racine & sa  
graine font dlessage, *sa* racine arrête les regles, &sa  
graine les provoque.

Dale pense avec Rauwolfius que cette plante est plutôt  
*le medium* de Dlesscoride que le *viola mariana,* plante  
avec laquelle Matthiole la confond ; parce que la cour-  
te description que DioEcoride nous a laissée de sem *me-  
dium,* lui convient beaucoup mieux qu’au *viola maria-\*  
na.* « Le *medium,* dit Diofcoride, croît dans les lieuk  
« ombragés & pierreux; *sa* feuille ressemble à celle de  
« l’iris. Sa tige s’éleve à trois coudées de haut, & por-  
« te une fleur large, ronde & purpurine; fa graine est  
« petite, & ressemble à celle du *cnicus.* Sa racine a esse  
« viron neuf pouces de long, & est de la grosseur à peu  
« près d’une canne, este est âpre au gout. »

**CAMPANULA ARVENSIS ERECTA ,** H. L. Bat. *Onobrycljis  
arvenfis s vel campanula arvensis erecta,* C. B. Pin.  
215. *Pentagonioni violapentagonia,* Tabern. Icon. 316.  
*viola arvensis ejufdem ,* 304.

La racine de cette plante se mange ordinairement en sala-  
de au printems.

CAMPE , καμπὴ, de κάμπτα , *courber ;courbure,* coude *i*inflexion. Galien s’est servi de ce mot, *Lib. II. de usa  
parttum, cap.* 11. en parlant du méchanisine admira-  
ble du passage des, narines dans la bouche , il remarque  
que ces ouvertures sont disposées de maniere que le  
commencement de la respiration ne Eefait point en li-  
gne droite avec la trachée-artere ; mais qu’il y a une  
inflexion ,un coude, καμπὴ, une espece de détour que  
l’air est obligé de suivre avant que d’entrer dans la tra-  
chée-artere : d’où il s’ensuit, dit-il, deux avantages  
considérables, l’un d’empêcher que les poumons ne  
soient frappés subitement d’un air excessivement froid,  
& l’autre d’arrêter les particules de poussière , de cen-  
dre , ou d’autre matiere qui fe présentent au passage de  
la respiration.

Καμπὴ *se* prend aussi pour ἰγνύς, le jarret, parce que cette  
partie est ordinairement courbée ; il fe dit aussi d’unê  
jointure, d’une articulation, ou de l’endroit où les  
doigts se fléchissent.

**CAMPHORA,** *le camphre.*

Le *camphre* est une espece de plante qu’il faut ranger  
dans la classe des arbres monopétales dicotyledons ,  
dont l’ovaire est caché dans la fleur. Son fruit est doux,  
& plein de femences calleufes. Ses feuilles ressemblent  
à celles du poirier, elles font fibreufes , & placées al-  
ternativement silr les branches.Sa fleür n’a qu’une feuil-  
le divisée en cinq ou six fegmens. Son fruit qui est une  
efpece de noix, est logé dans un calyce concave. Sa co-  
que est fragile, & fon amande se partage en deux.  
ÊOER H a a VE, *Index alter Plant, quae in horto Lug. Bat-  
aluntur.*

La racine du *camphre* ne se divise qu’en un très-petit nom-  
bre de branches: mais elles sont fortes, elles ont plus  
l’odeur de *camphre ,* & eh rendent plus dans l’ébulli-  
tion , qu’aucune autre partie de la plante. L’écorce de  
cet arbre est tant foit peu raboteuse, d’une couleur  
roussàtre, unie sur les branches les plus jeunes, d’une  
couleur verdâtre, lussante , tout-à-fait douce & mu-  
queuse à sa surface intérieure, & par conséquent facile  
à séparer du bois. L’arbre contient une moelle, large ,  
fongueufe & ligneufe. Son bois est blanc : mais il de-  
vient rougeâtre, & marqueté en se desséchant. Sa sisose  
tartce est tant soit peu lâche, cependant composée de  
fibres assez épaisses ; on s’en fiert quelquefois pour faire  
des cabinets; mais il devient rude avec le tems, lorse  
que la partie résineufe & volatile s’est évaporée par les  
pores. Ses feuilles font placées seule à seule , & *samji*

SSff

1379 CAM

ordre , sur des pédicules foibles , en gondole, & d’un  
pouce & demi de longueur, Üs font quelquefois d’un  
verd rougeâtre ; quant aux feuilles elles font membra-  
neufes de trois pouces de long & davantage, aiguës par  
leur extrémité, d’où elles vont en s’étendant en ovale,  
terminées en une pointe étroite & oblongue, ondées  
par les bords, & peintes quelquefois au bout, d’une  
raie claire & pâle ; leur furface supérieure est d’un verd  
luisant, & foncé, mais l’inférieure est d’une couleur  
d’herbe, & comme veloutée. La côte principale qui  
les traverfe promine de llun & de l’autre côté; elle est  
d’un verd blanchâtre, il en part un petit nombre de fi-  
bres latérales qui vont à la circonférence de la feuille  
en s’étendant en arc ; entre ces fibres il y en a de plus  
petites , & qui femblent destinées à donner de la force  
& du corps à la feuille. On apperçoit quelquefois de  
petits tubercules à l’extrémité des fibres. Les fleurs  
naissent au fommet des petites branches, au mois de  
Mai & de Juin , & lorfque l’arbre a un certain âge. &  
une certaine grosseur; elles partent des aîles des feuil-  
les, elles font posées fur des pédicules foibles de la  
longueur de deu^ pouces, frisés, divisés en d’autres  
pédicules très-petits & garnis chacun d’un calyce très-  
petit , elles font blanches , hexapétàles, radiées de l’é-  
tendue d’une graine de coriandre ; leurs pétales font  
ovales, & elles ont neuf étamines garnies de fom-  
mets, disposés de maniere que trois d’entre eux pref-  
fent scir le style, & fiant environnés des autres circulai-  
rement: mais ils font tous séparés par de petits tuber-  
cules jaunes , mous, charnus, croissans , fans adhé-  
sion dans l’ombilic. La fleur & fon calyce font fuivis  
d’une baie qui est d’une couleur de pourpre noire  
quand elle est mûre, luisiante , de la grosseur d’un  
bon pois, en forme de coquille , avec une envelop-  
pe molle & purpurine, & d’un gout de *camphre* mêlé  
aVec des clous de girofle. L’amande qui est au dedans ,  
est de la grosseur d’un grain de poivre ; elle est cou-  
verte d’une peau noire & luifante ; elle fe divife en  
deux ; elle est huileufe & insipide. Cet arbre croît  
dans les parties Méridionales du Japon , & dans les  
Ifles circonvoisines, de la grosseur , & de la gran-  
deur du tilleul. KÆMPF. *Amaenitates exoticae*, BREYN.  
*Cent.* I.

Le *camphora officinarum* ou καφουρὰ, ne fe trouve point  
dans les anciens Grecs, & cefont les Arabes qui Pont  
introduit dans la matiere médicale. C’est une fubstan-  
ce d’une nature particulière, Peche, friable, difficile à  
mettre en poudre, blanche, légere, tranfparente, fem-  
blable à des crystaux de fel, d’un gout acre & tant foit  
peu amer, & d’une odeur très-pénétrante & qui dé-  
plaît beaucoup à quelques perfonnes. Elle s’enflamme  
fur un feu ouvert, & quand elle est enflammée elle  
continue de brûler jufqu’à ce qu’elle sinit entierement  
consommée. Elle brûle dans Peau, &rend une fumée  
épaisse & noire qui produit une fuie noirâtre. Mife  
dans un vaisseau net & de verre, avec un alembic ajusté  
dessus, l’action du feu la fait fondre, elle monte & fe  
coagule fous la forme de *camphre,* fans avoir souf-  
fert la moindre altération. C’est un phénomene que  
ceux qui ont fait cette expérience ont été à portée de  
voir fréquemment ; elle fe dissipe peu à peu dans un air  
modérément chaud , & elle *se* réduit à rien à moins  
qu’on ne la garde dans des vaisseaux de verre bien fer-  
més , au moyen defquels on peut la conferver pendant  
plusieurs années. Elle fe dissout parfaitement dans tou-  
tes les huiles pures & dans tous les efprits inflamma-  
bles, de même que dans l’alcohol du vin ; si on les mêle  
enfemble à peu près en parties égales, on l’aura claire,  
tranfparente & extremement odoriférante. Si on distile  
ce mélange , le *camphre* vient prefque entierement  
avec l’alcohol, ou peu de tems après lui & en une li-  
queur tout-à-fait homogene, le *camphre* ne s’évapore  
après la folution que quand fon menstrue s’est exhalé.  
On peut donc le conferver dans les liqueurs qui lui  
ferviront de menstrue. Si Pon enflamme l’alcohol dans  
lequel on aura fait dissoudre du *camphre, le camphre*

CAM 1380

ne prendra feu & ne fe confumera qu’après que l’alco-  
hol, dont les élémens inflammables font d’une nature  
plus fictile, Eera brûlé & entierement dissipé : après  
quoi le *camphre* qui Eera ramassé au fond du vaisseau ,  
commencera à brûler & à faire un flamme plus forte,  
plus blanche, plus brillante & plus vive que celle de  
l’alcohol , rendant en même tems une fumée noire  
d’un gout & d’une odeur de *camphre* , sans laisser au-  
cune crasse au fond du vaisseau. L’huile concentrée de  
vitriol met le *camphre* en une liqueur épaisse d’une  
couleur jaune tirant fur le rouge, & fans odeur. Le  
*camphre* fe dissout aussi dans Peau régale & l’eTpri t de  
fel : mis dans l’efprit fumant de nitre , la dissolution  
s’en fait fans aucun bruit, fans agitation quelconque  
qu’on puisse remarquer , fans effervefcence , & même  
fans aucune vapeur. Il fe dissout aussi dans Peau-sor-  
te, où l’acide de l’efprit dé nitre n’en reçoit aucune  
altération; car cette folution qui ressemble à de l’hui-  
le n’en est pas moins propre à dissoudre l’argent ou  
le mercure. Si l’on a fait dissoudre du *camphre* dans  
de l’huile de canelle, cette huile qui mêlée auparavant  
avec l’esprit fumant de nitre, auroit produit uneeffer-  
vefcence accompagnée de flamme, n’aura plus cette  
propriété. Le *camphre* dissous dafis un fluide fera révi-  
vifié & flottera fur la furface du menstrue , si on y  
ajoute de Peau ou un fel alcalin. Il ne fe dissout point  
dans les menstrues alcalins & aqueux, non plus que  
dans les acides doux & tempérés des végétaux, comme  
le vinaigre. Plusieurs Chymistes célèbres ont regardé  
*le camphre* comme un fel folide volatil, huileux , for-  
mé de la même maniere que *ï’offea Helmonelana,* par un  
principe huileux & fallu : mais ce sentiment est corn-  
battu par d’autres Auteurs. Nous pouvons , je crois ,  
assurer avec Boerhaave , que c’est une résine très-sim-  
ple, volatile & très parfaite, ou une huile fous une  
forme & d’une consistance folide : mais cette eEpece  
de résine est bien singulière; car nous n’en connoissons  
aucune autre qui puisse être entierement sublimée, sans  
laisser de crasse & sans souffrir d’altération dans ses  
parties, ou qui étant enflammée se dissipe entierement  
seins lasser de la terre ou des cendres. Hoffman semble  
favoriser cette opinion en assurant que le *camphre* est,  
pour ainsi dire, une huile distilée fous une forme fè-  
che, ou une huile volatile très-subtile, dans la corn-  
position de laquelle il paroît qu’il entre un certain aci-  
de délié auquel elle doit fa forme folide, & dont il est  
possible de la dépouiller, en la mêlant avec du fel de  
tartre , & en la mettant en distilation avec un eflprit de  
vin bien rectifié ; car alors on aura un esprit dont le  
gout & l’odeur ne laisseront point douter qu’il ne sent  
suffisamment imprégné des corpuscules de *camphre, 8c*qui versé sclr Peau ne deviendra point laiteux , ni le  
*camphre* ne sera précipité , comme il arrive à l’esprit  
de vin *camphré.* Ce qui reste après qu’on a tiré cet *es-  
prit,* c’est une solution de *camphre* assez forte, d’une  
couleur brunâtre , & d’un gout fort femblable à celui  
du *camphre.* Si l’on verfe cette solution dans l’eau, il  
ne Ee formera point un *coagulum* épais, comme si *c’é-  
toit* de l’esprit de vin *camphré:* mais elle fe mêlera *as-  
sez* bien & affez facilement avec Peau ; car le fel de tar-  
tre entrant & fe mêlant très-intimément avec cette  
fubstance diffout les parties huileufes & épaissies, alte-  
re les acides les plus subtils , & la résout d’une manie-  
re à ne pouvoir être plus coagulée, tant ses partiesfont  
subtilisées. Il saut attribuer sim changement de cou-  
leur de blanc en brun , au soufre ou principe phlogisti-  
que qui est dégagé & mis en liberté par l’alcali. *Hoffe  
man , Obs. Physiq.* Ce qui acheve de nous confirmer  
dans la pensée que le *camphre* est une huile pure , in-  
flammable, fous une forme folide , c’est que dans les  
pays très-chauds & même quelquefois en Europe, les  
siIbstances aromatiques font échauffées au point que  
leurs huiles font converties en *camphre* , comme il.ar-  
rive dans la distilation d’anis, de cardamome , de fe-  
nouil, de laurier , de zédoaire, de canelle, d’absinthe  
& de thym : on remarque aussi le mêmephénomene, &

1381 C A M

l’on voit ces huiles tombant goutte à goutte d’un beé  
d’alembic long, étroit & froid, fe mettre en une espece  
de masse solide qui remplit la cavité du bec oti la bou-  
che , mais que la chaleur dissout aisément. *Boerhaave,  
Chym, Vol. II.* Mais comme les substances *camphrées*n’ont ni la dureté, ni l’odeur, ni les autres propriétés  
du *camphre* qui *se* vend chez nos Droguistes, nous ne  
traiterons ici que du *camphre* produit par le *camphori-  
fere*, & qulon appelle *camphre du Japon* ou *camphre de  
la Chine.*

Voici la maniere dont on tire cette substance de la raci-  
ne de l’arbre.

On coupe la racine dans de petits morceaux que l’on met  
dans des vaisseaux, siir un feu lent & modéré.

On verse une petite quantité d’eau fur la racine , & Ροη  
adapte un chapiteau à chaque vaisseau.

Ce chapiteau est fait de branchage, à peu près comme  
une ruche ; fa silrface extérieure est unie comme de la  
natte; quant à *sa* surface intérieure, elle est un peu  
plus inégale, à caufe des petites branches dont elle est  
faite.

Par ce moyen le *camphre* mis en fusion & fublimé, s’at-  
tache à ces inégalités & aux branches qui forment le  
tissu du chapiteau.

Lorsqu’il est froid il prend une couleur blanchâtre, & on  
le détache pour l’ufage. Βοοοονε , *Obscrv. Nat.*

On trouve dans Seba la maniere fuivante d’obtenir le  
*camphre.*

Les habitans du Japon , dit-il, font de petits gâteaux  
avec les racines de l’arbre.

Ce qui reste de ces racines ou du bois, avec les petites  
branches, ils le coupent en morceaux à peu près de la  
longueur d’un pouce.

Ils les mettent dans un bassin de fer ou de culure, plein  
d’eau.

Ils les font bouillir pendant quarante-huit heures.

Ils adaptent à ces bassins des chapiteaux semblables à  
ceux de nos alembics qui reçoivent dans leur col conca-  
ve, le *camphre* qui s’éleve en vapeur.

Quand il est froid, on le tire de là , & on le garde pour  
Pufage.

Vcici comment doivent être construits les fourneaux dans  
lefquels on mettra ces bassins larges & grands, qui  
contiennent les petits morceaux de la racine , du bois  
& des branches du *camphorifoere.*

Il faut qu’ils soient construits de pierres fort dures, qu’ils  
aient une issue par laquelle la fumée puisse fe faire jour  
par en-haut, & par bas une cavité où l’on puisse mettre  
ïe feu & les matieres combustibles. Le *camphre* ainsi  
préparé par la sublimation , *se* transporte en Europe  
en grands gâteaux ronds & unis. Voilà ce qu’on appel-  
le le *camphre* brute & grossier; quand on l’a affiné par  
une seconde sublimation , on lui donne le nom de *cam-  
phre* rafiné : c’est cette derniere espece qui nous vient  
d’Allemagne , dépurée & réduite en gâteaux ronds ,  
qu’on nous vend dans nos Boutiques.

Il y a deux manieres de dépurer le *camphre* brute : on le  
fait ou avec Peau, ou avec l’esprit de vin très-rectifié.

CAM 1382

*Maniere de dépurer le camphre par peau.*

Mettez le *camphre* brute dans un alembic.

Verfez de Peau dessus.

Adaptez le chapiteau & le récipient.

Distilez.

Le *camphre* s’attachera à la partie supérieure, & toutes  
les impuretés demeureront ati fond.

*Maniere de dépurer le camphre avec l’esprit de vin  
bien rectiflé.*

Si vous verfez de l’esprit de vin sur du *camphre* brute, iI  
en sera entierement dissous, & fies impuretés demeure-  
ront au fond.

Distilez enfuite par une cucurbite de verre, cet esprit  
imprégné de *camphre.*

Faites élever le *camphre* qui demeurera au fond de l’a-  
lembic, en augmentant le feu par degrés, &recevez-  
le à mefure qu’il s’élevera.

Le même esprit de vin rectifié peut fort bien fervir dere-  
chef pour le même procédé.

Lorsque le *camphre* est ainsi dépuré, on le réduira par la  
fusion fur un feu de fable , en le tenant enfermé dans  
de petites phioles lutées & bien couvertes de sable ,  
en gâteaux ronds, comme ceux qu’on vend chez nos  
Apothicaires; car si l’on applique au *camphre* un de-  
gré de feu convenable , il coule comme la cire, & en  
fe refroidissant il se coagule fortement au fond du vafe  
& prend fa forme; pour l’en séparer & obtenir le gâ-  
teau ainsi formé, il suffit de faire chauffer le vafe. Si  
*le camphre* mis fur du pain chaud devient humide,  
c’est une marque qu’il est bien fait & qu’il est bon ;  
mais s’il fe feche, c’est une marque qu’il est adultéré  
& mauvais. Les taches rougeâtres ou noirâtres qu’on  
pourra lui remarquer , proviennent, à ce qu’on dit,  
d’avoir été manié avec des mains sales, ou sirnt des ef-  
fetsde l’humidité: mais il est faale de le garantir de  
ce défaut, en le mettant dans un linge & en le trem-  
pant dans l’eau chaude avec une addition de favon &  
de fuc de limon. Lorsqu’on l’aura bien lavé de cette  
maniere , on le sera sécher à l’ombre, & par ce moyen  
i on l’aura blanc.

Pour prévenir l'évaporation & la diminution du *camphre,*c’étoit la coutume d’y mettre de la graine de lin , de  
*psollium* ou quelques autres delà même nature, qui em-  
barrassant, pour ainsi dire, fies parties volatiles dans la  
grande quantité d’huile qu’elles ont, en empêchoient  
la dissipation. Il y en a qui penfent que le poivre est ca-  
pable de produire le même effet : mais il est difficile de  
déterminer quel peut avoir étmle fondement de cette  
opinion. Le meilleur moyen de conferver le *camphre s*c’est d’oindre fa surface avec de l’huile d’amandes dou-  
ces nouvellement exprimée. Les parties oléagineufes  
s’insinuant dans ses porcs , les fermeront & empêche-  
ront fes parties les plus volatiles & les plus subtiles, de  
s’échapper aussi facilement qu’elles feroient fans cela ;  
mais il n’est pasfott nécessaire de recourir à ccs moyens:  
pour empêcher l'action de Pair fur le *camphre,* on n’a  
qu’à le tenir dans des vaisseaux de verre bien fermés.  
*Acta. H asm Vol. I. Obscrv.* 53.

Quelques Auteurs font encore mention d’une espece de  
*camphre,* qu’ils appellent *Camphre de B orneo.* H eft en  
petits morceaux ou grains; & Saumaife l'appelle *cam-  
phre* cru, naturel ou simple, regardant celui qu’on a  
blanchi au feu , & réduit en petits gâteaux, ainsi que  
celui du Japon , comme artificiel. Ils assurent que le

SSTfii

1383 C A M

*camphorifere* de Borneo est plus petit que celui du Ja-  
ροη , &que les habitans de cette Ifle l’en tirent de deux  
manieres différentes, ou en le recevant en grains au  
fortir de l’arbre, qui le rend de lui-même , ou en le dé-  
tachant du bois, & surtout de l’écorce, sous fa sur me  
crystalline propre & naturelle, pour m’exprimér ainsi  
que Boerhaave dans *sa Chymie, vol. II.* Lorsqu’ils s’ap-  
perçoivent qu’un arbre est rempli, & pour ainsi dire  
gros de *camphre ,* ils le coupent en petits morceaux ,  
qu’ils fendent & qu’ils expofent au foleil pour les y fai-  
re sécher. Lorfque ces petits morceaux fiant siissifam-  
mentfecs,ilsles broyent & en tirent le *camphre,* qu’ils  
font passer à travers un tamis pour en séparer les ordu-  
res. S’ils tombent fur quelque morceau de *camphre*assez gros, És en frottent doucement leurs yeux. On dit  
que le *camphre* de Borneo diffère beaucoup de celui du  
Japon qui est extrait par le feu ; car le premier est plus  
clair & plus tranfparent que le dernier , & il ne fe dif-  
sipe ni ne s’évapore de même. Une livre de *camphre* de  
Borneo , en vaut prefque cent de l’autre. Les Japonois  
en font plus de cas que de la racinegcnsiug; car ils at-  
tribuent au *camphre* les mêmes vertus qu’a cette plante  
préCÎeufe, & ils le font entrer dans toutes leurs décoc-  
tions, *Boccon. Valent. Mus.* Mais Neman doute  
qu’on puisse obtenir le *camphre* autrement que par dise  
tilation , foupçonne de fausseté tout ce qu’on dit de  
celui de Borneo, & conclut que cette espece est si rare,  
que perfonncn’en a encore vu, & n’aura peut-être ja-  
mais occasion d’en voir. Il faut donc entendre du  
*camphre* ordinaire de nos Droguistes, ou du *camphre*du Japon, tout ce qu’on dit des propriétés de cette fubf-  
tance,.

On applique le *camphre* à différens ufages. Comme il  
brûle dans l’eau lorsqu’il est allumé , & qu’il rend une  
’ flamme blanche & odoriférante , on s’en fert dans les  
feux d’artifice. Si l'on ajoute dix grains de *camphre* à  
un grain de phofphore anglais fait avec de l’urine, on  
aura un phosphore liquide. Pour cet effet, il faut bien  
broyer ces matieres séparément, les mêler enfuite, ce  
qui rendra le *camphre* extremement lucide ; & lors-  
qu’on l’aura disions dans l’huile de doux de girofle , il  
en réf-lltera un phosphore liquide, dont la chair, la  
peau, les cheveux & les habits peuvent être frottés fans  
prendre feu , & fans en être endommagés. Les peintres  
fe EerVent aussi de *camphre* pour composer leur vernis.  
Cette drogue empêche que les Insectes n’attaquent  
leurs ouvrages. Les Foureurs n’ignorent pas non plus  
quelle écarte les lignes des peaux. Les Indiens la mê-  
lent avec des substances acres & aromatiques , &  
en forment des trochifques qui aident la salivation  
quand on les mâche. Dans les siecles passés , qu’on re-  
gardoit *lc camphre* comme un réfrigérant, on dit qu’on  
le faifoit fentir & mâcher aux Moines pour éteindre la  
concupifcence : mais c’est un fait dont la fausseté est  
maintenant fuffifamment reconnue , *ScaUg. Exerc.  
Tachen. Hipp. Prejttg. Popul. de Brown.* Comme le  
*camphre* est composé de parties extremement volatiles,  
on a trouvé qu’il étoit extremement pénétrant, difcuse  
sif, réfolutif, stimulant, corroboratif, alexipharma-  
que, & propre à résiwer à la putréfaction : mais il sé-  
journe si peu dans les lieux où il a pénétré, il s’en  
échappe si vite, qu’il n’agit point d’une maniere forte  
& purgatiνε. Un feul fait fuffit pour prouVer cette *vé-  
rité.* Entre les histoires des maladies de Breflau que  
Tralles nous a données , on en trouVe une très-remar-  
quable , dans laquelle il dit qu’une fille qui aVoit non-  
feulement la peau affectée de pustules scorbutiques,  
mais qui portoit encore une large tumeur rouge à la  
main, dont la base s’étendoit jiffiqu’à sim bras, prit de la  
poudre bézoartique de Wedelius dans une portion dia-  
phorétique, aVec du nitre & un peu de *camphre, &*dans de l’huile d’amandes douces aVec du *camphre*qu’aussi-tôt ces terribles fymptomes furent considéra-  
blement diminués ; que l’inflammation qui tendoit à  
lagangrene fut arrêtée; & ce qui mérite furtout atten-  
tion,que la flueur excitée par l'ufage des remedes cam-

CAM 1384

phrés aVoit une forte odeur de *camphre’,* ce qui est  
une preuve bien sensible de fa qualité pénétrante.

Quant à la vertu qu’il a de résister au Venin des ferpens  
lorsqu’on en ufe intérieurement, Voyez *Eph. N. C. D.*

*2. a.* 7. La connoiffance que l’on a de fa qualité froide,  
peut être une fuite de l'observation qu’on a faite fur la  
vertu qu’il a de rafraîchir dans les inflammations des  
yeux & les brûlures; car il est non-feulement efficace  
pour dissiper les inflammations externes , mais encore  
celles qui Eont internes & qui menacent du sphacele,  
& conséquemment de la mort, furtout lorsqu’elles ont  
leur siége dans les parties membraneuses. Il satisfait  
beaucoup mieux à ces intentions, lorsqu’on le donne  
avec le nitre. De-là vient que le célebre Hoffman fait  
un grand ufage du *camphre* mêlé avec des poudres bé-  
zoardiqucs dans les fievres continues, qui pour l’ordi-  
naire ont quelque chose d’inflammatoire, comme aussi  
dans les autres especes d’inflammations, dans la pleuré-  
sie, la phrénésie, llesquinancie & les inflammations de  
l’utérus ; & il est à remarquer, que le malade *n’a* pas  
plutôt pris ce remede , que l’ardeur, le délire, la foif  
& l’insomnie diminuent considérablement. Stahl, dans  
quelque endroit de *ses* ouvrages, appelle le *camphre,*le dompteur de toutes les inflammations. Le célebre  
Werlhofius a éprouvé , que 3 otl 4 grains de *camphre*pris de deux en deux heures dans des émulsions nitreu-  
fes, produisent de très-bons effets dans les fievres ai-  
gués, la phrénésie & le délire, *Com. lia. A.* 1734. Le  
Docteur Tralles a démontré dans un traité particulier  
les qualités rafraîchiffantes & antiphlogistiques du  
*camphre, 8e* prouve dans S011 ouvrage *de Remediis ter-  
reis ,* combien il est efficace, étant mêlé avec le nitre,  
dans la pleurésie. Voici fies termes : « J’ai obsiervé avec  
« autant de plaisir que de furprife , les effets de ce re-  
« mede dans la pleurésie ; & je fuis tellement convaincu  
« de fon efficacité par les preuves réitérées que j’en ai ,  
avqu’après avoir siaigné deux ou trois fois mes malades,  
« leur avoir appliqué des topiques fur le côté affecté,  
« leur avoir fait boire plusieurs verres d’infusions tiedes  
« adoucies avec du miel, & injecté des lavemens anti-  
« phlogistiques, je n’tsse d’autre remede que de douze  
« ou quinze grains de nitre pulvérisé ,avec un, deux ou  
« trois grains de *camphre-,* en donnant à mes malades  
«après chaque dofe, une émulsion d’huile d’amandes  
« douces : je fuis même certain,qu’il faut que la maladie  
« cede à ces remedes, à moins qu’elle ne foit tout-à-fait  
« incurable. » Capucci, Medecin Italien, assure que le  
*camphre* a beaucoup de vertu pour guérir & pour préve-  
nir les fievres pétéchiales. Il veut pour cet effet qu’on  
en mâche un ou deux grains trois ou quatre fois par *se-  
maine ,* à moins qtl’on n’ait befoin d’en prendre une  
plus grande quantité.

On peut même , fuivant cet Auteur, le préparer avec  
d’autres drogues de la maniere suivante.

Prenez *racine de zédoaire enpoudre, un scrupule,  
cinqpéptns de citron,  
un grain de camphre ;*

Mêlez le toutpour prendrecom me on voudra. PORTIus,  
*de Militis in castris sanitate tuenda.*

Craanen , fameux Medecin Hollandois, recommande la  
poudre fuivante dans la phrénésie & la rage.

Prenez *crystal minéral, quinze grains,  
camphre, quatre ou cinq grains,*

1385 CAM

*laudanum solide , demi-grain î*

Mêlez, & faites une poudre.

Il fait aussi beaucoup de cas du *camphre* avec l’esprit de  
nitre, ou le nitre même avec de l’eau de paVot rouge,  
dans la pleurésie & la péripneumonie. Dans les inflam-  
mations des reins, il ordonne douze grains de crystal  
minéral, avec quatre grains de *camphre.* Pour appaifer  
la soif dans les fievres continues, trois grains de *cam-  
phre meltés* avec quelques poudres convenables. Ilcon-  
sêille ceremede, avec le *bezoardicum minerale,* dans  
les fievres pestilentielles.

On trouve dans les *Transactions Philosophiques* quelques  
exemples de Maniaques qui ont été guéris de leur ma-  
ladie, en prenant matin & foir demi-dragme de *cam-  
phre* en forme de bol. Sethi nous apprend, d’après  
Rhafes, que le *camphre* guérit les maladies les plus ai-  
guës s les douleurs de tête qui proVÎennent de chaleur,  
& les inflammations, furtout celles du foie.

Tachenius dit qu’Avicenne est le premier qui a remarqué j  
les vertus du *camphre* dans les maladies aiguës , & qu’il  
l’appelle *theriaca contra venena calida ,* thériaque  
contre lespoifons chauds.

Du Verney croit que le *camphre* donné dans des potions  
cordiales, est un remede excellent contre le mal de  
tête dans les fievres malignes. 11 dit même qu’il l’a  
souvent ordonné dans cette intention. DUHAMEL,  
*Hist.*

Mindererus, dans fon traité silr la peste ( *de Peste,* ) met  
*le camphre* au nombre des antidotes qui ont le plus de  
vertu contre cette maladie, & assure qu’il a beaucoup  
plus d’efficacité qu’aucune préparation bézoardique,  
pour prévenir la putréfaction & dissiper les (rsouvzic)  
exhalaifons contagieuses. 11 fait mention d’une fameu-  
fe poudre attribuée à Hessus, dont plusieurs personnes  
Ee font servies avec siiccès , & qui a acquis beaucoup  
de réputation dans les Hôpitaux.

Voici la maniere depréparer cette poudre.

Prenez *sucre candi, trois dragmes,  
gingembre blanc, deux dragmes,  
camphre, une dragme;*

Faites une poudre,

La dose de cette poudre est d’une dragme, que l’on pren-  
dra dans quelque liqueur conVenable; dans de l’eau de  
souci, par exemple , ou de scabiesse, oLi de noix ; ou  
si ces eaux ne sont point assez fortes, dans celles de  
Bardane. Mais on la donne beaucoup plus commodé-  
ment dans une décoction de tanaife préparée avec par-  
ties égales d’eau dsofeille, ou de dent de lion & de vi-  
naigre. Jetrouveroisàpropos de substituer au gingemd  
bre la zédoaire ou la pimprenelle. Telles font les pa-  
roles de Mindererus. Follinus appelle cette composi-  
tion , la poudre des pauvres , *pulvis pauperum,* parce  
qu’on peut la préparer à peu de frais. Ce dernier Au-  
teur emploie le fucre rosat au lieu defucre candi en  
même quantité. Il veut que l’on mette cette poudre  
dans du vin , & qu’on l’y laisse fermenter pendant un  
tems considérable. Il en donne , de même que Minde-  
rerus,une dragme dans de l’eau-rofe ou dsofeille, mais  
demi-dragme seulement pour préservatif. Riviere  
trouvant que le gingembre rend cette poudre trop  
chaude, en a composé une autre à fon imitation , dont  
il prétend s’être fervi avec succès dans les fievres pesti-  
lentielles.

La voici :

Prenez *bézoard minéral, trois dragmes,  
crystal minéral, deux dragmes,  
camphre, demi-dragme s*

Mêlez.

CAM 1386

La dofe est d’une dragme dans de l’eau de chardon-béni,  
ou telle autre liqueur convenable.

Hartman se servit avec *succès* de l’eau anti-pestilerrtiel-  
le scii Vante pendant la peste qui cassa- tant de ravage en  
1623.

Prenez *du meilleur esprit de vin, une pinte s  
camphre, une once,  
safran oriental, unfcrupule,*

Ces drogues étant dissoutes dans l’esprit de vin, lui don-  
nent une couleur d’or, & l’on peut en prendre  
deux ou trois cuillerées pour dose.

Hoffman ordonne le *camphre* dans un véhicule acide ;  
dans toutes les maladies putrides & dans la peste, dès  
qu’elle paroît, & vers le tems de la crise :

Par exemple ,

Mêlez pour une dose.

Cet Auteur, après avoir donné la préférence au *camphre*fur tous les autres remedes contre la putréfaction vise  
queufe & la malignité que communique à la lymphe,  
aux fucs vitaux , & enfuite aux os & aux parties soli-  
des, le commerce que l’on a avec une femme infectée,  
continue en ces termes : « Je puis assurer fur l’expé-  
«rience que j’ai faite, qu’il n’y *a* point deremede qui  
« soulage aussi promptement que le *camphre* dans la  
« gonorrhée & le commencement de la vérole. On  
«peut donc l’ajouter avec fuccès aux effences & aux  
« élixirs balfamiques contre la gonorrhée, que l’on pré-  
a pare avec le baume de la Mecque, le baume de Co-  
« pahu , de Tolu , la résine de bois d’aloès & le gayac,  
a avec l’esprit devin tartarisé; car le *camphre* augmen-  
te te d’une maniere extraordinaire les vertus de ces  
« ingrédiens, & il est d’une efficacité singuliere pour  
a fortifier le ton des glandes ,& dissiper les stagnations  
« dangereufes. »

Le *camphre* est d’une utilité admirable dans les hémor-  
rhagies dangereufes & terribles , surtout dans celles qui  
accompagnent les fievres malignes, comme aussi dans le  
crachement de fiang occasionné par des caisses inter-  
nes,par les spasines des visiceres, par exemple, c’est à ce  
titre que la poudre de *Raygerus* a acquis tant de ré-  
putation. Elle fie prépare de la maniere suivante :

On doit arroser vingt ou trente fois cette poudre d’eau de  
frai de grenouille , & la lasser sécher d’elle-même.  
La dofe est d’un scrupule

*Riviere* ordonne dans le crachement de sang après la  
Eaignée demi-scrupule de camphre dans quatre onces  
d’oxycrat ou d’eau de plantain. *Joubert* affure que *Ron-  
delet* sim maître *se servait* avec siiccès du camphre dans  
tous les crachemens de Eang, dans ceux principale-  
ment qui proviennent de fluxions aeres , & qu’il en  
donnoit quelquefois un fcrupule délayé dans un verre  
d’eau de pluie avec un peu de vinaigre.

*Heurnius* dans stes notes, sur *VAph. 50. Sect.* d’Hippo-  
’ crate, recommande la poudre suivante dans les é\ra-  
cuations menstruelles immodérées.

1387 C A M

La dose de cette poudre est d’une demi-dragme, matin  
& stoir.

Le fameux *Craanen* fait beaucoup de cas de la poudre  
suivante dans le faignement de nez.

Prenez *crystal minéral, un scrupule;  
camphre , trois et cinq grains ,  
laudanum solide, un ssratn,* ou

Le *camphre* est beaucoup plus efficace dans toutes les  
hémorrhagies lorfqulon le mêle avec le nitre. Rien  
n’est aussi plus utile pour exciter les regles , furtout  
lorsqu’on le donne avec des spécifiques balsamiques  
& antifDafmodiaues.

Mêlez ces drogues eniemble.

Hoffrnan vante beaucoup l’issage fréquent de ce remede  
vers le tems des évacuations mentruelles, pourvu que  
la faignée & les purgatifs aient précédé. On voit dans  
*le Commem lit.* pour l'année 1704. que le *camphre* est  
d’une utilité singuliere dans la suppression des Vuidan-  
geâ ; il est encore efficace dans les fievres accompa-  
gnées d’un grand froid étant donné avant l’accès,  
contre les flatuosités des perfonnes hypocondriaques  
& hystériques, & dans les cas où le ton des intestins  
& de l’estomac est détruit.

Mêlez ces drogues ensemble , & donnez-en au malade  
entre quinze & seize gouttes de deux en deux  
heures.

Supposez que les spasines soient violens , on pourra y  
ajouter une quantité convenable d’essence ou d’extrait  
de castoreum, *ou*

PulVéristez ces drogues, & donnez-en une demi-dragme  
pour dofe.

Hoffman rapporte un exemple remarquable de l’effica-  
cité du *camphre* contre les spasines. Un homme fùjet  
aux maladies hypocondriaques & aux symptomes qui  
les accompagnent, prit par méprise deux scrupules de  
*camphre* disions dans de l’huile d’olive. Cette dose fut  
aussi-tôt fuivie de vertiges, d’un froid aux extrémités,

CAM 1388

d’un pouIs foible & languissant, de douleurs dans la ré-  
gion des hypoccndres, de fueurs froides, de l’aliénation  
d’efprit & d’un assoupissement extraordinaire.Mais peu  
de tems après la chaleur revint accompagnée d’une  
fueur abondante, l’urine devint plus rouge, le pouls  
plus fort, & après qu’on lui eut donné un laVement  
eccoprotique, les contractions fpasinodiques de la poi-  
trine & de Péfophage ccsserent, & le malade recou-  
vra la famé. On peut inférer de cette histoire que  
le *camphre* est bon pour les fpasines , & que fa cha-  
leur n’est point aussi grande que quelques uns le pré-  
tendent. Ce même Auteur n’aj-prouve point qu’on en  
prenne une trop forte dofe , assurant que deux grains  
sussifent, & ne fauroient avoir aucune sijite fàchesse.  
On recommande encore llusilge du *camphre* dans les  
maladies de la vessie urinaire, dans la dysilrie & la  
strangurie ; il est aussi fort utile, non feulement dans  
les cas où il est besoin des remedes les plus forts &  
les plus irritans pour évacuer la matiere putride qui  
est logée dans la vessie ou l’urétere , mais encore dans  
ceux où le calcul est déja formé. On donne pour cet effet  
de la poudre de cantharides aVec quelques grains de  
*camphre,* pour corriger les qualités caustiques des pre-  
mieres & préVenir l’inflammation ; car l’on a obferVe  
que le *camphre* adoucit , non feulement la Violence  
des diurétiques les plus forts qui contiennent beaucoup  
de fel corrosif, maisqu’il corrige encore l’aereté des  
purgatifs , qui agissent par le moyen d’un pareil fel;  
car tous les cathartiques acquierent par leur mélange  
aVec quelques grains de *camphre* une nature beaucoup  
plus douce que celle qu’ils aVoient auparavant.

H fuit de ce qu’on Vient de dire , que l’on peut ufer in-  
térieurementdu *camphre* dans plusieurs cas aVec beau-  
coup de fuccès. Mais il faut obferVer que l’on doit  
en bannir absolument l’ufage dans quelques a’tres ,  
ou du moins ne le donner qulaVec beaucoup de réserVe.  
Car on a remarqué qu’un usage trop fréquent de ce  
remede exténue & amaigrit les personnes grasses &  
qui ont beaucoup de sérosité ; ce qui prouVe qu’il posi  
fede une qualité dessiccatÎVe. C’est à cette qualité que  
l’on doit attribuer le tort qu’il fait au siens de llo-  
dorat : l’on a l’exemple d’un Apothicaire qui l’a perdu  
totalement pour aVoir fouVent manié cette drogue.  
*Barthol. H. A. Cent.* 4. *hist,* 91. Les remedes camphrés  
ne peuVent êtrequ’extremement nuisibles auxperfon-  
nes d’un tempérament siec dans les maladies où la sé-  
cheresse domine , aussi - bien que dans les cas où le  
malade est constipé *Stenzelius* a donc raision d’a-  
vancer ( *de Ven. L. III.* ) « Que le *camphre* rend im-  
« puissans ceux qui manquent de stucs gelatineux , &  
a qui sirnt prÎVés du Véhicule nécessaire pour la sé-  
« crétionde la semence; mais qu’il n’a point la Vertu  
a de préVenir la sécrétion du fluide séminal, ni d’em-  
« pêcher l’érection de la Verge , ou la génération & la  
a conception ,. comme Pont cru quelques Auteurs qui  
a Pont appellé *Ligatura & Vinculum Veneris.* » LOrsi  
que les vaisseaux du corps font pleins & distendus  
par une grande quantité d’humeurs louables, ce que  
l’on appelle pléthore , & que le simg se porte en trop  
grande quantité à la tête, ce qui paroît par la rougeur  
& l’enflure du viflage , la pefanteur de la tête , le ver-  
tige , l’engourdissement & l’assoupissement; comme  
dans ce cas toutes les substances volatiles & stimu-  
lantes fiant nuisibles, furtout lorsiqulon les donne en  
trop fortes dosies , il fuit que le *camphre* doit l'être  
aussi. Car l’expérience nous apprend que l’ufage im-  
prudent de ce remede a occasionné des oppressions de  
poitrine, des maux de tête, & toutes les maladies qui  
naissent de la surabondance & du trop grand mouve-  
ment des humeurs, comme des apoplexies, des con-  
vulsions & des épilepsies.

*IVedelius , de Medicam. Facultat.* observe aVec raison  
que le *camphre* est d’une efficacité singuliere pour aug-  
menter le mouvement du siang, & qu’il ne Vaut rien par  
conséquent lorfque ce fluide est trop raréfié ou dans une  
trop grande fermentation ; car il ne fait qu’augmenter

1389 CAM

l’insomnie, la chaleur & la soif. *Mindererus* est d’a-  
vis qu’on ne donne jamais *de camphre* à ceux qui ont  
le cerveau ou l’estomac affoibli. Delà vient que les gens  
d’étude qui menent une vie sédentaire & les femmes  
d’une conplexion délicate , qui ne peuvent suppor-  
ter les odeurs fortes,ont une aversion extraordinaire  
pour le *camphre ,* &que fon ufage cause à ces dernieres  
des accès hystériques, qu’il fait pourtant ceffer dans  
celles qui font d’un tempérament plus robuste.  
On doit donc le donner avec beaucoup de précau-  
tion aux femmes dont le fystême nerveux est foible  
& délicat, aux gens d’étude & à ceux qui font une  
grande dissipation d’ssprits ; car ce remede est trop fort  
pour eux, ébranle le cerveau avec trop de violen-  
ce, & jette les efprits dans une trop grande agitation.  
*Etmuller. Alberel disputatio de camphorae circumspecto  
usu Medico.*

Lorfqu’aucune circonstance ne s’oppose à l’usage inté-  
rieur du *camphre ,* on peut le donner en toute fureté ,  
pourvu que la dose n’en sent pas trop forte, furtout  
lorsqu’on doit en user pendant quelque tems. *Minde-  
rerus Osa* prescrit rarement plus de deux ou trois grains à  
la fois, & si l’on excepte les cas qui exigent une résio-  
lution prompte & soudaine par l’augmentation silbite  
du mouvement dans ceux qui font robustes , & qui  
peuvent en supporter une grande quantité , tels que  
les Maniaques , par exemple; une petite dose est tou-  
jours beaucoup plus sûre qu’une grande, & il vaut  
mieux par conséquent le prendre avec du nitre. Mais  
comme il n’est pas aisé à pulvériser, on y ajoute pour  
l’ordinaire une ou deux gouttes d’espritde vlmou d’eau  
commune. On peut aussi le réduire facilement en pou-  
dre avec une *ratiffioire.Jelj.Bohrn Dissertationes Chymico-  
Physicae.*

Supposé qu’on veuille le prendre dans quelque mélange  
aqueux, il faut auparavant le piler & le paitrir avec  
des amandes feches dont on aura ôté la peau, & dont  
la quantité doit furpaffer celle du *camphre,* ou le battre  
avec un jaune d’œuf, fur lequel on mettra deux scru-  
pules de *camphre, -*

Examinons maintenant les usiiges externes du *camphre 8e*des remedes qui en portent le nom. Quelques-uns en  
mettent un ou deux grains dans les dents cariées, &  
l’employent en forme de gargarifme ^our le mal de  
dents.

Le célebre Seba recommande le remede fuivant comme  
le plus sûr & le plus efficace que l’on puiffe employer  
dans toutes fortes de brûlures.

*Faites* dissoudre du *camphre* dans six fois sa quantité d’ef-  
prit de vers de terre fait avec de Pefprit de vin  
extremement rectifié. Trempez un morceau de  
linge dans cette liqueur & appliquez-le fur la  
partie affectée jufqu’à ce que la douleur ait ceffé  
& que l’ulcere soit sec.

Lorsque la brûlure a pénétré fort avant dans les chairs &  
ouvert la partfb, il ordonne qu’on y applique d’un on-  
guent préparé avec une livre de cérufe, & une folu-  
tion de deux onces de *camphre* dans de l’huile de mille-  
pertuis. *Abrégé des Transactions Philos, et Ephémérides  
des Curieux de la Nature, Vol. I. App.* p. 13.

On a éprouvé que le *camphre* en forme d’amulete est un  
remede efficace contre les fievres. Voyez *Miscellanea  
Curiosa Medico-Pbysica Academiae Naturae Curiosorum.*

Voici ce qu’en dit J. Boeder.

« Quelques perfonnes portent du *camphre* pendu au cou  
« pour guérir la fleVre intermittente : mais il s’évapo-  
α re & la fievre reste fouvent. » Jlose cependant assurer  
que" cet amulete n’est point un mauvais préservatif  
dans les tems de peste , lorsqu’on le porte de façon  
qu’on puisse en fentir l’odeur, car il corrige Patmos-

CAM 1390  
phere qüi environne le corps, & prévient par ce moyen  
les mauvais effets de Pair contagieux.

On emploie ordinairement le *camphre* dans les ongüéns &  
les emplâtres destinés à ramollir & résoudre les tu-  
meurs rénitentes , parce qu’il difpose les pores de la  
peau à donner plus aisément passage aux vertus des  
autres ingrédiens. *Freind.* Lorsqu’on veut en faire une  
emplâtre, la meilleure méthode, fuivant Etmuller, est  
de le distendre dans du baume du Pérou, comme on le  
pratique, par exemple, pour l’emplâtre *Samaritaine  
vulnéraire domestique ,* que l’on trouve parmi les se-  
crets de *Cnoffelius , ( Ephémérides Med. Physicae Ger~  
manicae, Decas.* 1. *Ann. 6. App,p.* 179,

Le *camphre,* comme Hoffman lsobEerve , rte vaüt riert  
pour les ulceres, quoiqu’il soit excellent pour les tu-  
meurs. « On peut cependant, dit cet Auteur, attendre  
« quelque bon effet d’un mélange de parties égales  
« d’effence de safran & d’efprit de vin *camphré* versé  
a fur un linge, & appliqué chaudement après avoir laissé  
a évaporer llesprit de vin. » Il parle d’un ulcere malin  
placé en-dedans des levres. Voyez *Ered. Hoffemanni  
Consultationes et Responsa, Tom. I.p.* 381. *Le camphre*appliqué extérieurement en poudre ou dissous dans des  
esprits imprégnés de safran, a un effet nuisible & ré-  
percussif dans les affections arthritiques & érésipélateu-  
fes, fuivant le même Auteur. L’tssage de cette drogue  
n\*est pas moins nuisible dans la teigne & le& achores ,  
comme on peut le voir dans les *Ephémérides* à’*Alle-  
magne , Dec.* 3. *Ann. y. App.p.* 18. L’onguent blanc  
*camphré, ( unguentum album camphoratum )* est l’on-  
guent blanc auquel on ajoute du *camphre.* Il est émol-  
lient & disicussif, & on l’applique aux endroits où la  
chaleur est excessive, ou l’épiderme écorché, sim les  
dartres prurigineuses & les brûlures. *Hen. Schulzii  
Praelectiones.* Une once & demie de heure frais, laVé  
plusieurs fois dans de l’eau d’eufraife, une dragme &  
demie de tuthie préparée», avec une dragme de *cam-  
phre ,* donnent une composition efficace contre la sou-  
geur & les pustules des yeux. *Ephemerides Germanie  
cae, Dec.* 3. *Ann.* 5. *Obs.* 19. L’emplâtre *camphrée* du  
Docteur Stahl, dont il est parlé dans le Dsspenfaire  
de Brandebourg, est faite avec l’huile d’olive , le mi-  
nium & le *camphre s 8e* fert alterne ufage que l’on-  
guent blanc *camphré. L’emplasifnm camphoratum* de la  
Pharmacopée de Bates , est composé de trois par-  
ties de *camphre s* de deux parties de baume de Tolu &  
de six parties de galbanum. On l’applique siur le nom-  
bril dans les accès hystériques, le vertige & autres  
maladies semblables.

Il découle, à ce que rapportent les Arabes, de l’arbre qui  
produit le *camphre,* une eau qui a beaucoup de vertu :  
mais Gardas prétend que cela est faux. D’autres don-\*  
nent le nom d’eau *camphrée* à Peau dans laquelle on a  
éteint du *camphre,* & en font boire aux femmes fujet-  
tes aux accès hystériques. On trouve une eau de cette  
espece dans la Pharmacopée des Pauvres, fous le titre  
de *Julapium camphoratum.*

Horstius rapporte que quelques filles sujettes à la fureur  
utérine s’en trouvent soulagées en usant pour leur boise  
sim ordinaire d’eau ou de biere dans laquelle on a  
éteint du *camphre. Bartholini Epistolae Medicinales i  
Cent.* 3. L’esprit de vin *camphré* est celui dans lequel  
on a diffout du *camphre.* La proportion ordinaire est  
de demi-once de *camphre* silr une pinte d’esprit dé  
vin : mais les.Dispensaires de Londres & d’Edimbourg  
en employent une once. On en facilite la folution, ou  
en agitant le vaîffeau , ou en le mettant quelque tems  
en digestion. Ce remede est un topique très ordinaire  
dans les contusions, les luxations, les rhumatifmes &  
les cas qui exigent des remedes difcussifs ; car il réfout  
en très peu de tems les stagnations des humeurs dans  
les différentes parties des vaisseaux, les fait exhaler ott  
les met en mouvement ; ce qui le rend d’une utilité  
extraordinaire, non-feulement dans les douleurs & les  
tumeurs de toute espece, mais encore dans toutes les  
affections inflammatoires & érésipélatesses. Il réchauffe

1391 C A M

les piés & les mains que le froid a engourdis, il appai-  
fe les douleurs des hémorrhoïdes, il prévient la gan-  
grene & on l’emploie communément dans les commen-  
cemens d’une putréfaction,dans le fphacele, les ulceres  
fétides & les plaies putrides ou qui tendent à la putré-  
faction , dans le *cholera morbus ,* dans la colique & la  
contraction ou réfolution des nerfs dont elle est accom-  
pagnée, aussi-bien que dans celle des parties internes  
& externes. On peut aussi le donner intérieurement à  
la dofe de vingt gouttes ou plus, dans les occasions où  
les diaphorétiques siont nécessaires. Mais , comme le  
consieille *Hem Schulzius* dans *sCS Praelectiones* : a On  
« doit prendre garde de ne point abuser d’un remede  
« aussi salutaire & de l’appliquer à des usages qui peu-  
« vent le rendre nuisible ; car l’efprit de vin pénetrc  
« facilement dans les pores de la peau, coagule en très-  
oc peu de tems la lymphe , & la rend aussi incapable de  
a mouvement que le blanc d’un œuf qui est durci. 11  
« fuit de-là que l’on ne doit jamais tsser de cet efprit en  
« qualité de topique, toutes les fois qu’il s’est formé  
« un amas d’humeurs fous l’épiderme , comme dans  
« l’érésipele , fans avoir eu foin auparavant de faire  
« évaporer à Pair ou par le moyen du feu, l’efprit dont  
« les compresses fiant imprégnées, enforte qu’il ne reste  
« dessus que le *camphre.* Cet esprit ne vaut rien non  
« plus lorsque les fibres solides font trop roides & trop  
« retirées, & cassent des douleurs, comme dans\*tou-  
« tes les différentes especes de brûlures. » L’esprit de  
vin *camphré* avec le safran, est appelle *Spiritus vini  
carnphoratus croceatusiOuElixir camphorae Hartmanni.*Si l’on fait dlsibudre de la myrrhe & de l’aloès dans de  
l’esprit de vin *camphré* ou que l’on foûle les effences  
de myrrhe & d’aloès avec du *-camphres* ce remede est  
appelle *Spiritus vini carnphoratus contra gangrenam,*« esprit de vin *camphré* contre la gangrene. » On don-  
ne au *camphre* précipité de l’efprit de vin *camphré par*l’affusion de Peau , le nom de *camphre régénérés Se* l’on  
en compofe un excellent cosmétique pour dissiper les  
taches & les pustules du visiige, en le mêlant avec un  
peu d’huile de rofes. Tachenius le prépare enÉverfant  
de l’eau commune silr une solution de *camphre* dans  
l’eau-forte. L’alcoholdu vin distilé avec le *camphre,*est le plus pénétrait & le plus volatil de tous les ef-  
prits de vin *camphrés.* Il est bon pour la gangrene, il  
est anti-feptique,dessiccatisa diaphonique, & par rap-  
port au fang & à la sérosité , un styptique, quoique  
peut-être moins convenable aux nerfs, à caufe de fa  
qualité dessiccative. En versiant de l’eau deffus, le *cam-  
phre* avec lequel on l’a distilé sie sépare de l’esprit :  
mais lorsqu’on a distilé le *camphré* avec l’alcohol du  
vin & une addition de sel de tartre, l’esprit de vin a  
beau *se* mêler avec Peau, il ne *se* sépare jamais du *cam-  
phre.* C’est ce qui le rend d’un uhage si utile dans la  
Medecine & la Chirurgie, car il peut *se* mêler intime-  
ment avec les véhicules & les menstrues aqueux Pans  
précipitation. On l’emploie aussi utilement dans les  
collyres , les épithemes pour la tête & les gargarisines.  
Quelque peu de cette solution mêlée avec Peau de  
fleurs de flureau, ou de fleurs de flauge ou de Peau-rose  
& quelques grains de nitre , compofle un gargarisine  
excellent pour l’inflammation de la bouche & du gosier.  
*Fred. Hoffemanni Observationes Physico-Chymicae..*

« Un Medecin célebre, dit Schulzius dans *ses Praelectio-*α *nes,* donne siouvent cet esiprit avec deux tiers de tein-  
« ture d’antimoine dans les fievres malignes, & lui-  
« même en prend deux gros de tems en tems pour s’en  
« garantir. Je l’ai ordonné de même avec beaucoup de  
« succès dans une Eciatique obstinée & pour les dou-  
« leurs de Pos sacrum. Dans la distilation le *camphre*«monte stous la forme de fleurs crystallines, que ce  
« Medecin donne intérieurement avec des poudres  
« propres à fatisfaire au but qu’il fe propose. » Peut-  
être que Quercetan, *Tom. II.* p. 788. a en vue cet *es-  
prit* de vin *camphré* tartarisé , lorsqu’il dit que l’ex-  
trait de *camphre* fe fait avec lleau-do-vie tartarisée.

C A M 1392

Maets dans fa Chymie raifonnée l’appelle *elixir campho-  
rae ,* ou *esprit camphré, spiritus carnphoratus , &:* en  
donne la defcription suivante.

Prenez *de l’esprit de vin très-subtil préparé avec du fro-  
ment , â caufe qu’il est d’une nature plus anodyne,  
douze onces ,  
camphre y trois onces s  
sel de tartre bien calcinés deux onces.*

Mêlez ces drogues & distilez-les au bain-marie. Remet-  
tez llesprit que la distilation a donné silr le *cam-  
phre* qui est resté dans la cornne, & réitérez la  
même opération sept fois de fuite , & réservez  
llesprit qui s’élèvera le dernier pour l’ssa-ge.

L’Auteur décrit ainsi ses vertus.

« Il produit, dit-il, des effets surprenans dans les maux  
« de tête & les maux de dents, dans la paralysie, l’apo-  
a plexie, la goute vague, dans celle des piés & dans  
a toutes les affections froides. »

On prépare avec cet esprit le Uniment fuivant.

Prenez *savon de Venise, deux onces s*

*huile distelée de castoreum-, une dragmes  
huile de vers de terre, deux dragmes,  
de l’esprit camphré précédent, trois dragmes.*

Mêlez ces drogues & donnez leur la consistance d’tm li-  
niment. Si l’on veut lui donner une qualité plus  
pénétrante, ajoutez-y une dragme ou deux d’ef-  
prit de feI ammoniac , & faites-en un Uniment  
pour la paralysie ou l’apoplexie , ou telle autre  
maladie femblable.

La préparation suivante est admirable pour les maladies  
de la tête.

Prenez *esprit de vtn distilé avec des herbes céphaliques ,  
une once ,  
de l’esprit camphré précédent, une dragme,  
eau de romarin, trois onces.*

Mêlez.

Quelques gouttes de ce mélange tirées par le nez, appai-  
sent silr le champ le mal de tête & les douleurs de dents.  
Remarquez que l’eau de romarin ne fert qu’à tempérer  
les autres drogues, & qu’elles ont plus ou moins de for-  
ce, à proportion de la quantité qu’on y en met.

J’ai suivi Maets jusqu’ici. On trouve dans les *Collectanea  
Chymica Leydensia*, les mêmes choses exprimées mot  
à mot siaus le nom de le Mort, avec les paroles stfivan-  
tes. « Il faut tremper un morceau de coton dans de l’ef.  
« prit céphalique de vin, & llesprit *camphré* mêlé corn.  
« me ci-dessus, & le mettre dans les (Treilles. Tiré par  
a le nez, il éclaircit la vue, mais il faut mettre en mé-,  
a me tems dans l’œil du fuc de marguerite. »

On trouve dans l’endroit que nous avons cité un autre  
Elixir de *camphre* que l’on prépare de la maniere sui-  
vante.

Prenez *camphre, demi-once,  
esprit de vin rectifiés trois ou quatre onces»  
sel de tartre, deux dragmes s  
huile de clous de girofle, six gouttes,  
huile d’anis, dix gouttes.*

Mêlez ces drogues & distilez-les jusqu’à siccité. Remettez  
l’esprit sur le marc & faites-en de nouveau la dif-  
tilation. Mettez dans llesprit que vous retirerez  
par

1393 C A M

par ce moyen une dragme de safran, pour lui en  
faire prendre la teinture, & gardez-le pour l’ufa-  
ge. Rectifiez llefprit de vin le mieux qu’il vous fe-  
ra possible, pour que le *camphre* puisse s’insinuer  
dans *ses* pores.

Plus on réitérera la cohobation, plus le *camphre* dcvien-  
dra volatil & l’élixir pénétrant.

Cet élixir est diaphonique & anodyn , & comme tel on  
llejnploie avec succès dans la plupart des maladies  
chaudes ou froides. Il hâte l’opération de tous les Eu-  
dorifiques. Employé extérieurement, il est d’une effi-  
cacité admirable dans toutes les affections froides ; il  
guérit le mal de tête & le mal de dents , les douleurs  
d’oreilles, & le vertige, d’une maniere tout-à-fait fur-  
prenante, lorsqu’on en mêle quelques gouttes avec le  
double d’eau de marjolaine, & qu’on le tire par le nez.  
On le donne intérieurement depuis deux gouttes jusi-  
qu’àhuit. Le Mort dans sa Chymie *Medico-Physique,*enseigne la maniere de préparer l’élixir de *camphre*Eans le SHde tartre, comme il suit :

Prenez *deux onces de* camphre , *avec vingt onces d’alco-  
hol de vin tiré du blé.*

Melez-les ensemble, & distilez-les par la retorte au bain-  
marie; cohobez quatre ou cinq fois fur le même  
*camphre-,* juEqusa ce que ce dernier commence à sic  
volatiliser, & que l’esprit en Eoit parfaitement  
imprégné.

Ajoutez à cet esprit demi-once de fafran, deux dragmes  
d’opium, macis & noix mufcade, de chacun trois  
dragmes.

Mettez-les en digestion pendant six à fept jours dans du  
fumier.

Séparez la teinture des feces, & réfervez-la fous le nom  
d’élixir.

Si l’on veut le rendre plus pénétrant,

Ajoutez à l’alcohol du vin, une once ou deux d’esprit de  
nitre extremement rectifié avec lequel le *camphre*ne s’unit pas directement, mais il est réduit par  
fon moyen en une liqueur semblable à l’huile par  
une simple affusion, & une légere macération de la  
maniere suivante :

**Prenez** *de* camphre, *une dragme,  
esprit de nitre très-fort s deux ou trois dragmes\**

Exposez-les à un degré de chaleur médiocre pendant une  
heure & demie. Par ce moyen tout le *camphre se*convertit en une liqueur huileuse qui surnage l’ef-  
prit de nitre , & qui étant dépouillée de l’efprit  
nitreux reprend sa premiere nature. On fait plu-  
sieurs cohobations fur le *camphre,* afin que l’esprit  
s’impregne de fies parties les plus volatiles, & que  
le mélange n’ait point ce gout défiagréable qu’il  
n’auroit pas manqué d’avoir , si l’on n’eût fait  
qu’y diffoudre simplement le *camphre* en fubstan-  
ce. Si l’on trouve cependant à propos de mettre  
*le camphre* en fubstance en digestion avec les au-  
tres simples, on peut le faire ; mais en obfervant  
de ne prendre que la moitié au plus du *camphre*qu’il faut dans la distilation.

On peut encore en tirer un excellent élixir de la maniere  
fuivante :

C Α M 3394

Mêlez ces drogues & mettez-les en digestion dans dufu-  
mier pendant six à sept jours.

Séparez essuite la liqueur qui fumage, du sédiment, &  
gardez-la pourPusiage.

Les deux remedes précédens possedent une qualité ano-  
dyne & siudotisique, ils produisent des effets si.irprenans  
dans les maladies contagieuses & pestilentielles , ils  
résistent au poistm & à la putréfaction & appaifent les  
douleurs. La dose est depuis deux gouttes jufqu’à vingt.  
Ce qulon vient de lire est pris de le Mort. On donne  
encore le nom d’élixir *camphré, el'xir camphoratuma*la simple solution du *camphre* procurée par fa digestion  
dans huit fois autant d’efprit devin. On en prend vingt  
gouttes au plus dans du vin ou dans quelque eau cor-  
diale, à dessein d’exciter la fueur, de fortifier, de *résis-  
ter* à la malignité de l’air & du poifon , d’appaifer les  
douleurs de la goute & les maladies du cerveau. Lorse  
qu’une dent sait de la douleur on en verfe quelques  
gouttes fur du coton que l’on, met dans le creux de la  
dent. *Charas Pharmacopola Reflo a, Galeni ca et Chymi-  
ca.* On trouve dans la Pharmacopée de Schrœder, &  
dans les Oeuvres *Medico-Chymiques de Sala,* une pré-  
paration sous le nom *d.’essentia camphorae alexiteria  
Stenzelii,* qui consiste à dissoudre du *camphre* dans de  
l’huile d’amandes douces par la digestion, & à distiler  
ensiuite la colature, après qu’on l’a cireulé quelque-  
tems avec de llesprit de vin, & à donner au résidu une  
couleur d’or, en y ajoutant une quantité suffisante de  
fafran. On la recommande pour prévenir & guérir la  
peste, dans les maladies hystériques & les fievres; la  
dose est d’une ou deux gouttes. Si l’on fait ufage de  
l’esprit qu’on a obtenu par la distilation , on trouvera  
qu’il possede les mêmes vertus que l’autre. Fred. Hoff-  
man dans sei *Clavis Schrœderiana»* donne le moyen d’a-  
méliorer cette essence.

Prenez *huile distilée de baies degenievre, une onces  
ambre blanc, une dragme >  
limons, deux dragmes i  
angélique i demi-dragme,  
camphre, une dragme et demie.*

Faites dissoudre au bain-marie, & ajoutez-y

Mêlez.

Il décrit l’essence de *camphre* pour la colique de la ma-  
niere suivante :

Prenez *huile distilée d’écorce d’oranger une once et demie »  
zedoaire, demi-once y  
camphre, une dragme.*

Faites-les dissoudre au bain-marie, & ajoutez-y

Mettez-les en digestion, & gardez-les pour l’usage.

Quelques Auteurs *appelelcret fleur s de camphre* cette fubf-  
tance stégere qui s’éleve la premiere lorsqu’on subli-  
**me le** *camphre , & fleurs de camphre compostées*, celle

1395 CAM

que donne la fublimation des fleurs de benjoin , me-  
lées avec huit sois autant de *camphre.* Ces fleurs peu-  
vent être fort utiles pour diffotldre dans certaines oc-  
casions le fang ténace & vifqueux qui obstrue les  
bronches.

Les trochisques de *camphre* de Mefué, dans la Pharma-  
copée d’Ausbourg, dans l’*Antidotarium Florentinorum  
& Bononiensi ,* font composés de simples rafraîchista-ns,  
échauffans & mucilagineux , mêlés avec quelque peu  
de *camphre.* On s’en fert dans les fievres ardentes, &  
lorsqu’il est besoin de modérer la chaleur , pour la  
jauniffe , la phthisie & la fievre hectique. La dose? est  
de deux scrupules, & de deux dragmes dans les lave-  
mens. Dans la *Pharmacopée de Paris* ces trochisques  
sont composés de moins d’ingrédiens , avec quelque  
différence quant à leur quantité. Lemery dans *sa Phar-  
macopée Universelles* recommande aux femmes hysté-  
riques les trochifques *de camphre* réformés, dont voici  
la préparation.

PuIvérisez & mêlez ces drogues , & avec une quantité  
sciffifante de gomme adraganth, tirée avec l’eau  
de matricaire ,

Faites-en des trochisques felon Part, dont la dofe sera  
depuis un demi-scrupule, jufqu’à une dragme.

L’*électuarium camphoratum* du Dispensaire de Brande-  
bourg , attribué à Keglerus par Schrœder & Lemery ,  
contient outre *lu camphre,* des herbes aromatiques, la  
thériaque d’Andromachus, de la noix vomique, des ab-  
sorbans, des astringens & du fucre. On le recomman-  
de beaucoup à caisse de ses vertus alexipharmaques &  
anti-hystériques. La dose est depuis une dragme juse  
qu’à deux: mais on en fait rarement ufage. Je présure  
*Vélectuaire camphré de gemma ,* que cet Auteur affure  
être extremement efficace dans la cure de la peste, son-  
dé fur l’expérience que fon pere & lui en ont faite.

En voici la composition :

Prenez *camphre, une partie s  
gingembre blanc , deux parties,  
sucre rosut, quatre parties -,  
vin, une quantitésuffisante.*

Mêlez & faites un électuaire. La dofe est d’une dragme.  
On doit couvrir le malade & le faire suer. Voy.

*. Diemerbroeck de Peste.*

Quelques Chymistes ont tâché de découvrir la composi-  
tion d’tme huile de *camphre* simple & naturelle, c’est-  
à-dire , d’une huile que l'eau ne pusse précipiter, ni  
faire reprendre au *camphre sa* première forme. On  
doute avec raifon que l’on puisse y réussir ; car le *cam-  
phre* monte toujours en forme feche dans la distilation,  
& jamais sinis celle d’une huile liquide. Hoffman s’é-  
tonne de la peine que *se* simt donnée inutilement quel-  
ques Chymistes célebres pour tirer une huile du *cam-  
phre* par la distilation. « Ils ignorent sans doute , dit  
« cet Auteur, que le *camphre* est lui-même une huile  
« volatile & distilée, & qu’il est aussi ridicule de vou-  
« loir extraire une huile parfaite du *camphre-s* que de  
« chercher à en tirer d’une des huiles qui ont déja été  
« distilées, puisqu’elles fiant déja telles. » Cet Auteur  
avoit pourtant avancé dans sim édition des Ouvrages  
de Poterius, a que le *camphre* après avoir été exposé

CAM 1396

« plusieurs fois au feu avec une certaine espece de ter-  
a re , donne une petite quantité d’une huile pure. »  
Il est bon cependant de favoir par quelle méthode on re-  
tire cette huile, afin que nous puissions connoître la  
nature de quelques remedes qui en tirent leur nom.  
On fait difloudre du *camphre* dans quatre fois autant  
d’huile de térébenthine , on distile enfuite ce mélange  
dans une retorte bien lutée, & Pon donne le nom  
d’huile de *camphre* à la liqueur qui s’éleve par ladisti-  
lation. 11 est vrai qu’elle contient dans fa stibstance  
une solution *dc camphre* : mais on ne peut proprement  
l’appeller sim huile. On *se* fert cependant de ce reme-  
de dans la Chirurgie pour déterger les plaies & les 'ul-  
ceres , pour la carie des os , pour les maladies cutanées  
& scorbutiques, pour les écrouelles, la Eciatique & le  
rhumatilme. On le recommande intérieurement pour  
les vapeurs ou flatuosités hystériques. La dofe est de-  
puis quatre gouttes jusqu’à quinze : mais on doit en  
ufler avec prudence, parce quTl échauffe & desseche  
considérablement. Quelques personnes, pour segaran-  
tir de la peste , font difloudre une partie de *camphre*danstrois parties d’huile distiléed’ambre ou de roma-  
rin , & en prennent depuis six gouttes jufqu’à huit.  
Nous apprenons d’Etmullcr qu’Henisius, Medecin de  
Verone, décot...rit une huile antipestilentielle de cou-  
leur d’or , composée avec Plusse distilée de *camphre,*qui produisit des effets si extraordinaires pendant tout  
le tems que la peste régna à Verone , qu’on lui érigea  
une colonne triomphale pour éternisier les services qu’il  
rendit à l’état. Un Medecin de Nuremberg avoit une  
si grande confiance dans ce remede, qu’il fie faiibit fort  
de guérir de la peste quelque perfonne que ce fût, avec  
quelques gouttes d’huile de *camphre* , pourvu qu’elle  
en usât dès le premier jour de fa maladie, & d’en ga-  
rantir ceux qui en prendroient tous les matins à jeun  
une pareille dofe pendant tout le tems que la conta-  
gion dureroit. On la recommande beaucoup dans les  
maladies hystériques , mêlée avec d’autres remedes.  
Prævotius, Medecin de Padoue, fe fervoit du *camphre*avec le mufc, comme d’un remede efficace pour la ma-  
nie , & Paracelfe recommandoit le remede suivant  
pour la même maladie.

Prenez *huile de camphre, une dragme ,  
muses demi-dragme ou une dragme.*

Mêlez ces drogues, & donnez-en demi-dragme quand II  
le faudra.

L’huile de *camphre* est furtout fort estimée à cause de  
la vertu qu’elle a d’embellir le teint; mais il est beau-  
coup mieux de lui substituer l’huile d’amandes, dans  
laquelle on a fait diffoudre du *camphre.* Il est vrai qu’il  
ne peut entierement s’y diffoudre, & qu’il reprend sa  
premiere forme lorsqu’on le mêle avec de l’eau. Mais  
quoiqu’il en foit, cette huile est un excellent remede  
pour le mal de dents, lorsqu’on l’y applique ou que  
l’on en met quelques gouttes dans leurs cavités, lorse  
qu’elles sisnt cariées, ôn prepare aussi pour les usitges  
externes une huile composée de *camphre,* qui est ex-  
tremement efficace pour les douleurs froides des join-  
tures, & pour la colique. On mêle parties égales de fa-  
von de Veusse, & de *camphre, &* on en fait une distila-  
tion dans une cucurbite de verre, que l’on couvre de  
feu, ce qui en fort *se résout* de lui-même en huile.  
Voyez F. Hoffmanni *Clavis Schroederiana.* Uneper-  
Fonne de ma connoiffance possédé le secret d’une lt-  
queur camphrée antipestilentielle, qu’elle preparea-  
vec une once de *camphre Se* six onces de blancs d’œufs.  
Elle les distile dans une cucurbite, & cohobe la liqueur  
qui en fort avec l’efprlt de vin. ETMULLER.

Je doute beaucoup que le *camphre* distilé aVec le blanc  
d’œuf s’éleve sous une forme liquide, puifque je ne  
connois que les menstrues huileux & fpiritueux, &  
les acides minéraux qui puissent le dissoudre.

1397 CAM

Le *Dispersaire de Brandebourg se* Eert de la methode  
fuivante pour tirer l’huile de *camphre* par le moyen du  
blanc d’œuf.

On mêle des blancs d’œufs, après les avoir bien battus,  
avec du meilleur esprit de vin , on tire par la distila-  
tion la moitié de ce dernier, & après y avoir ajouté le  
*camphre,* on le dfstile de nouveau. L’esprit que l’on  
retire par ce moyen n’est autre chofe en effet, que de  
l’esprit de vin camphré , & Schulzius, a raifon de di-  
re ( *Praelectiones* ) qu’il n’y a rien que de très ordinaire  
dans cette préparation. On a parlé ci - dessus des pro-  
priétés de cet esprit.

L’huile de *camphre* que quelques perfonnes préparent  
( voyez *Pharmacopœia Antuerp. Aug.Arg. et Schrœd)*endistilant le *camphre avec* autant de terre glaise, ou  
quelqu’autre terre semblable par la retorte à feu ou-  
vert, & qui passe pour le meilleur des Diaphorétiques,  
& des Alexipharmaques, que l’on puisse employer dans  
**un** tems de peste, tant pour la guerir, que pour la pré-  
venir, lorsqu’on en prend quelques gouttes,' & que  
l’on estime si fort à catsse de la vertu qu’elle a d’embel-  
lir le teint,& de résister à la gangrene; ne paroît être au-  
tre chofe qu’une portion de *camphre* difloute dans l’a-  
cide vitriolique que l’on trotlve communément dans  
quelques bols. Sennert passe pour l’inventeur de ce  
procédé, & c’est de lui qu’il tire scm nom. Voyez *Sen-  
nerti Institut. Med.*

L’huile de *camphre* dont on trouve la préparation dans le  
Dispenseiîre de Copenhague, n’est autre chose qu’une  
solution de *camphre.* On la prépare en broyant du *cam-  
phre* avec du sel commun & du Eel de tartre, en le ré-  
dussant en forme de cataplafme avec du lait, en le met-  
rant en digestion, & en le distilant enfuite à petit feu  
avec du νιη demalVoisie. L’esprit deVÎn tartarisé qui  
s’éleve est imprégné de la solution du *camphre* : mais  
il paroît à peine tenir de l’acide du SH commun; c’est  
donc une espece d’esprit deVÎn camphré tartarisé dont  
**on** a décrit les vertus ci-devant. Je laisse à ceux qui  
s’amusent à la recherche de *[’oleumolei* à décider, si l’on  
peut obtenir l’huile dé *camphre* qui porte le nom de  
*Kefler* dans le même Dispensaire, & que l’on prépare  
**en** sublimant le *camphre* jusqu’à ce qu’il foit converti en  
huile. Quant à moi j’acquiesc:e volontiers au sentiment  
**de** Charas , qui en parle en ces termes dans *sa* Pharma-  
copée : « Les auteurs, dit - il, qui ont écrit fur ladif-  
« tilation du *camphre se scmt* flattés mal à propos de  
« cette découverte ; car ayant été assez vains pour eflpé -  
« rer de pouvoir découVrir & préparer quelque chose  
« de plus parfait que ce que la nature nous a offert, ils  
*« se* font efforcés . après avoir vû l'inutilité de leurs re-  
« cherches, de jetter les autres dans la même erreur, en  
« publiant au fujet de ces fortes de distilationssdes cho-  
« ses tout à fait contraires à l’expérience. Je crois qu’il  
« est beaucoup mieux de ne point tenter la distilation  
*« ducarnphre,* puifque dans l’état où il est, il surpasse  
«par sa pureté, safubtilité, sa volatilité & sa qualité  
« pénétrante tout ce que l’on en tire par la distilation,  
« quelquesEoient les moyens qu’on employepour cet  
« effet. Sa transparence, *sa* blancheur, sim gout acre &  
« piquant,son odeur pénétrante, *sa* volatilité, la facilité  
« qu’il a à s’évaporer & s s’allumer, même dans Peau,  
« & la maniere dont il fe confume dans le vaiffeau où  
**« on** l’allume fans laisser le moindre marc, tout cela ,  
« dis-je , est une preuve de sa pureté extraordinaire, &  
« de la iubtilité de fes parties. On peut donc avancer  
« hardiment, que ce que l’on en tire par le moyen de  
« la chymie , quelque parfait qu’il foit, est beaucoup  
« au deffous de ce qu’il est naturellement; & qu’on ne  
« fçauroiten séparer aucune partie grossiere; de forte  
« qu’il Vaut mieux ,à tous égards, le laisser dans sim état  
a naturel, sims l’assujettir à aucune préparation, que  
« de lui faire perdre *ses* bonnes qualités par des moyens  
«violens. Car tel est l’effet que doivent produire les  
« distilations proposées par les Chymistes, si on les

CAM 1398

« examine comme il faut; tant à casse de la dissipation  
« qui fe fait des parties les plus volatiles du *camphre»*« qu’à casse de la nature de la fubstance qui est le lu-  
« jet de l’opération, de la figure des vaifleaux, & des  
« degrés de feu dont on fe sert ; & supposé que l'on rec-  
« tifie ce que donne la distilation, ce qu’on obtiendra  
« parce moyen Eera à tous égards inférieur au *camphre*« dans l’éta^où il étoit avant la distilation. Ces raifons  
« m’obligent à ne point donner la defcription de cette  
« huile, & c’est allez pour ceux qui veulent tirer l'hui-  
« le du *camphre,* ou tel autre liqueur huileuse, de *sea-*« voir, qu’il ne faut que le diffoudre dans l’huile d’a-  
« mandes douces, dans l’efprit de vin ou dans celui  
« de térebenthine. Mais le *camphre* feul sans ces prépa-  
« rations , a beaucoup plus de vertu que toutes ces li-  
« queurs. Quelques-uns employeur l’eau forte ou l'ese  
« prit de nitre pour réduire le *camphre* en une fubstan-  
« ce huileuse qui fumage sim ces esprits. Mais cette  
« péparation a ses inconvéniens ; car outre l’acrimo-  
« nie que communiquent au *camphre* les esprits cor-  
« rosifs dont on se sert pour le diffoudre, il s’impregne  
« d’un grand nombre de leurs particules, dont la vio-  
« lence est à craindre , surtout lorsqu’on se sert de cet  
« eEprit en forme de topique. » Le remede dont on fait  
le plus d’ufage aujourd’hui pour la carie des os, pour  
déterger les ulceres fordides, pour arrêter les progrès  
de la gangrene, & pour appaifer le mal de dents, est,  
comme le rapporte le Mort, l’huile à qui l’on donne le  
nom *d’oleum camphoraesuans* la Pharmacopée de Paris.  
Quelques-uns l’employent intérieurement dans les  
obstructions & les flatuosités hystériques , depuis six  
gouttes jusqu’à dix , après l’avoir mêlée avec parties  
égales d’huile de fuccin , & quelque peu d’essence de  
castoreum. Helvetius fe fert de cette huile, c’est-à-  
dire , de la folution de *camphre* dans une quantité éga-  
le dlesprit de nitre parfaitement déphlegmé , dans la  
préparation de fa teinture d’or. Sa méthode est de ver-  
ser cette huile fur une folution d’or dans Peau régale ,  
ce qui précipite l’or & donne une liqueur composée de  
*camphre,* d’acide du nitre & d’eau régale. Elle peut  
même contenir une petite quantité d’or, si le nitre dont  
on Pe sert pour faire cet esprit, est uni avec quelque  
peu de sel commun, & ne précipite point par consé-  
quent tout l’or que l’eau régale a dissous. Il sépare en-  
fuite la liqueur huileuse qui nage sur la solution de  
*camphre s 8e* la met en digestion avec de l’esprit de vin  
rectifié & de l’huile de clous de girofles. Il obtient, à  
ce qu’il dit, par cette méthode un remede d’une effica-  
cité extraordinaire dans plusieurs maladies, soit qu’on  
l’emploie extérieurement ou intérieurement. Comme  
il fieroit trop ennuyeux de donner le détail de ces ma-  
ladies , j’appellerai ce remede du nom de *panacée,* que  
cet Auteur lui a refusé par modestie, malgré l’utilité  
dont il est dans un si grand nombre de cas. Voyez Hel-  
vetius. *Traité des Maladies.*

On dira peut-être que le *camphre* dissous dans l’esprit  
de vin & incorporé avec quelque huile essentielle ,  
à laquelle on peut ajouter fuivant l’occasion quel-  
qucs gouttes dlesiprit de nitre dulcifié , peut être un  
aussi bon remede, surtout lorsiquson a égard enl’em-  
ployant à l’état de la maladie & au tempérament du  
malade.

En voilà assez silr la nature & les propriétés du *camphre,*& Eur les différens remedes que l’on peut en préparer.  
Il ne me reste plus qu’à résoudre une diffieulté qui  
pourroit faire naître quelques fcrupules dans l’efprit  
de ceux qui n’ont point éprouvé ce que je viens de dire.  
J’ai fait voir que le *camphre* passe non feulement pour  
guérir les inflammations externes, mais pour appaifler  
encore la chaleur & la trop grande agitation des hu-  
meurs dans les maladies aiguës. D’ailleurs le célebre  
Hoffrnan écrit dans fles Observations *Physico-Chymi~  
ques :* « qu’un scrupule *de camphre* dissous dans l’huile  
« d’amandes douces ou de l’efprit de vin, & donné à  
a un homme qui Eeporte bien, ne produit, ainsi qu’il  
« dit l’avoir souvent éprouvé, aucune chaleur sensible

**TTtt ij**

1399 C A M

« dans le corps, ni aucune augmentation dans le pouls,  
« ce qui est une preuve évidente de l’accélération du  
« mouvement du sang ; mais qu’au contraire , quel-  
« ques-unsde ceux qui en ont ufé, ont senti un refroi-  
« diffament sensible dans le corps, surtout autour des  
« entrailles. Il n’altere jamais, & ne rehausse point la  
« couleur de l’urine, ce que font toutes les substances  
œ chaudes : & il dit avoir remarqué qu’une once de bon  
« esprit de vin échauffe davantage & altere beaucoup  
«plus la couleur de l’urine, qu’une dragme de *cam-  
^phre. »*

On peut donc conclurre de-là que c’est à tort que nous  
avons cherché à détruire l’opinion de ceux qui préten-  
dent que le *camphre* est d’une nature froide. Mais on  
entrera fans peine dans les rassons qui nous ont porté  
à exclurre le *camphre* de la classe des rafraîchissans ,  
si l’on fait attention à fes qualités irritantes & dessicca-  
tives ; & si l’on considere qu’il ne rafraîchit qu’autant  
qu’il remédie aux fpafmes des parties folides qui cau-  
sent des obstructions : le mouvement des humeurs est  
accéléré par son moyen au point de surmonter les obsc  
tructions des parties où elles résident, & la chaleur que  
cette accélération du mouvement devroit faire fentir,  
est détruite par la dissipation de la caufe de l’obstruction.  
Le *camphre ,* par Pextreme subtilité de ses parties, se  
fraie un passage hors du corps à travers les pores de la  
peau, & en ranimant les fibres relâchées & languissan-  
tes, donne au fang le moyen de circuler , & chasse par  
la transpiration la matiere étrangere & peccante qui est  
dans le corps , par où il mérite le premier rang parmi  
les antidotes. On ne doit donc pas croire qu’Hoffrnan  
veuille favoriser l’opinion de ceux qui attribuent au  
*camphre* une nature froide. Car Breynius observe,  
qu’encore que dans plusieurs maladies, comme dans  
les inflammations des yeux, les érésipeles, les chaleurs  
fébriles & autres maladies femblables, il ait une vertu  
rafraîchissante, même assez forte pour éteindre fou-  
vent tout-à-fait la chaleur natureIle , ce ne sont là  
pourtant que des effets accidentels du *camphre*, à peu  
près femblables à ceux dtl feu otl de la flamme d’une  
chandelle , qui dissipent l’inflammation occasionnée  
par une brûlure , ou à ceux du poivre , qui par Fustige  
excessif qu’on en fait, affaiblit la chaleur naturelle ou  
la chassie hors du corps, & refroidit par-là fon tempéra-  
ment, fans qu’on pusse pour cela regarder le feu com-  
me un élément froid , ni le poivre comme un fruit de  
même nature, si ce n’est par rapport aux effets que  
l’un & l’autre produifent dans la suite du tems. ôn  
peut dire dans ce Eens que la glace & la neige ne sirnt  
point froides , mais chaudes, à caufe qu’elles enflam-  
ment les mains lorsqu’on les touche souvent. P. Am-  
manus, dans sim *Iremcum,* a donc raison de traiter  
de fable ce que l’on dit du *camphre,* servoir, qu’il rend  
impuissans ceux qui le sentent souvent,

*Camphora per nares castrat odore mares.*

Supposé donc que l’on veuille détruire l’opinion qu’ont  
eue les Anciens que le *camphre* est d’une nature froi-  
de , il faut de toute nécessité que nous avancions , que  
cette drogue n’empêche la génération, lorfqu’on en  
prend une grande quantité, comme l’assure Lanzonius  
d’après Rhasis, qu’à caufe qu’il nuit au corps par *sa*qualité dessiccative ; ou convenir avec SaumaiEe , que  
nous n’avons aucune connoissance du *camphre* des An-  
ciens. **RIECER.**

CAMPHORATA , Offic. *Camphorata hirsuta,* C. B.  
486. Raii Hist. 1. 210. Hist. Oxon. 3. 614. *Camphora-  
ta Monfpeliensium*, J. B. 3. 379. Chab, 454. *Camphora-  
ta major Monspeliensium,* Parla 568.

Cette plante est cultivée dans les jardins de quelques Bo-  
tanistes. Elle est dessiccative & astringente , bonne  
pour fortifier les nerfs, pour la goute , les convulsions,  
**la paralysie, pour les fluxions des yeux & les catarrhes**

C A M [1400]

Elle est encore céphalique, propre pour les plaies,  
fuivant Lobel, & pour l'hydropisie. DaLE.

Elle pousse un grand nombre de tiges ligneuses, quelque  
peu velues, & couvertes de petites feuilles pareilles à  
celles du tamarifc ; d’une odeur aromatique appro-  
chante de celle du *camphre.* Ses fleurs font petites, à  
étamines, & composées de quatre pétales. Elles sor-  
tent d’entre les aisselles des feuilles. Elle croît dans les  
Provinces méridionales de la France.

On emploie fes sommités , quoique rarement, dans les  
bains & les fomentations pour les maladies des articu-  
lations, la crampe , la paralysie & les autres affections  
des nerfs. MILLER , *Bot. Offic.*

**CAMPTER,** καμπὸὴρ , de κάμπτα, *courber,* signifie  
en général toute forte de courbure, mais parpculiere-  
ment la paffe d’un jeu de mail ; & c’est dans ce Eens  
que Galien s’en sent par métaphore, *Us. Part. Lib. VII.  
cap.* 14. où il décrit les nerfs recurrens de la sixieme  
paire , qui après être parvenus , ἐις καμπταρα, « à la  
« passe, » qui est une partie dure & lisse de la claVÎcule  
ou de la premiere côte, tournent autour, & forment  
une espece de δίαυλος, *diaulus.*

CAMPTON, καμπτα'ν. Ce mot qui a la même origine  
que le précédent, signifie flexible ou aisé à plier,& cela  
en général de droit en courbe , ou de courbe en droit;  
ou en particulier la facilité qu’a une chofe à *se* cour-  
ber . quoiqu’elle fût droite auparavant ; & dans cefens  
il est opposé à *LSuvjov,* que l’on applique à ce qui est  
flexible & aisé à redresser.

CAMPYLON, καμπὑλον, de κάμπτα,. est traduit par  
Erotien fur Hippocrate, τὸ μὴ ὀρθ’ὸν, ἀλλὰ σκολιῶς συγ-  
κεκαμμένον, « ce qui n’est pas droit, mais plié en ligne  
a courbe.» Hippocrate emploie fouvent ce mot, par  
exemple, dans les Prognostics, *»v δἐ καροτΓυλον* γένηται  
βλέφαρον, « si les paupieres sont retournées en arriere.»  
Cesse, *Lib. I. cap. 6.* rend ce mot par *perversa.* Ainsi,  
*ÇLib. TPesi* ἄρθρ. ) τὸ δ’ἄλλο ὀστέον βραχιονος ἐς τὸ εξω καμ-  
πύλον , « mais l’autre os du bras est courbé en dehors. »  
De même, *in Mochlico, r.asoTPurelsia.sia.i* δἐ πλευραὶ ανθρώ-  
που ἐισὶ, « les côtes de l’homme sont fort courbées. »  
Καμπύλα , dans Hefychius, est traduit par ἐπικαμπῆ,  
στρεβλὰ, « courbé, tors. »

C A Ν

**CANABIL ;** espece de terre médicinale. Voyez *Eretria.*CasTELLI,

**CANADELLA,** Eorte de poisson de mer. Voyez *Chan-  
na.* CasTELLI,

**CANALICULUS , ou CANALIS ARTERIOSUS,***canal*, ou *ligament artériel* ; est un vaisseau situé entre  
Partere pulmonaire & l’aorte dans le fœtus, mais qui  
est eflacé dans les adultes. Son ufage est de conduire le  
seing, qui dans le fœtus ne passe point par les poumons,  
de l'artere pulmonaire dans l’aorte.

**CANAL1S,** σωλήν, *canal* ; signifie en général un instru-  
ment long & creux qui fert à conduire les fluides. C’est  
dans ce siens qu’on donne le nom de *canaux* à tous les  
vaisseaux du corps humain.

C’est encore un instrument de Chirurgie rond & creux,  
qui stert à embrasser & à contenir un membre fracturé,  
comme une jambe ou une cuisse. Il est fait de bois de  
tilleul, fuivant Galien , ou de terre, à ce que prétend  
Paul Eginete : on peut aussi le faire avec des roseaux &  
du linge. Il y en a plusieurs especes , dont on peut vcir  
la figure dans *F Armamentarium de Scultet, Part. I.  
Tab.* 23.

Hippocrate parle des ufages du canal, *canalis,* dans le  
v fiecond Livre des Fractures , & dans celui des devoirs  
duMedecin. P. Εοινετε, *Lib. V.I. cap.* 106. CeLsE,  
*Lib. VIII. cap.* 10.

CaNALIs , signifie encore chez les Anatomistes, la cavité  
qui traverfie les vertebres du cou, & donne passage à la  
moelle épiniere. GoRRÆUs.

CaNALIs **ARTERIOSUS ; le même que** *Canaliculus arte-  
rios.ua*

1401 C A N

CANALISCULUS ; entailleure que l’on fait à un mor-  
ceau de bois. RULAND.

CANANGÆ OLEUM. Hoffman, *Obscrv. Physico-  
Chym.* parle de cette huile qu’on nous apporte des  
Indes, comme d’une liqueur fort rare. Il nous ap-  
prend, *Medic. Rat. Syst. vol. I. scct. z. cap. 6.* que les  
Indiens la tirent par la distilation des fleurs du tilleul.  
Je ne fache point qu’il foit parlé ailleurs de cette  
huile.

CANATION, κανάταν ; est un mot que l’on trouVe  
dans Myrepfe, *de Antidot. cap.* 500. & que Fufchius  
rend par *mensura,* mesture.

CANCAMUM, Offic. κάγκαμον, Diosc. C. B. Pin.  
498. J. B. 1. 3 24. Raii Hist. 2. 1846.

C’est la larme d’un arbre d’Arabie, qui reffemble en  
quelque sorte à la myrrhe, & dont le gout est fort  
défagréable. On l’emploie dans les fuftùmigations ,  
aVec de la myrrhe & dti storax. On prétend qu’el-  
le a la Vertu de diminuer le trop d’embompoint ,lorf-  
qu’on en prend demi - dragme par jour pendant un  
tems considérable dans de Peau ou de Poxymel. On  
l’ordonne pour les maladies de la rate, pour l’épilep-  
fie & l’asthme. Prife dans de l’hydromel, elle excite  
les regles. Macérée dans du νϊη, elle efface en peu de  
tems les cicatrices des yeux, elle éclaircit la Vue, elle  
remédie à la pourriture des gencives , & appaife les  
maux de dents. DrosCoRIDE, Esta Z. c. 23.

**On** ignore aujourd’hui quelle est cette drogue. Quelques-  
uns Veulent que ce foit la lacque. Matthiole affure que  
*le cancamum-dos* Grecs & la lacque des Arabes, semt  
la même chose. Mais Ray prétend que cet Auteur se  
trompe, & que leurs Vertus fiant tout-à-fait différentes.  
D’autresdifent que c’est le benjoin; Garcias & Ama-  
**tus,** la gomme *anime* ; de forte qu’on ignore quelle est  
cette drogue. DaLb,

Lemery en donne la defcription suivante.

Le *cancamum* est une gomme très-rare qui semble plutôt  
un assemblage de plusieurs efpeces de gommes ourési-  
nes unies ou agglutinées les unes contre les autres,  
qu’une seule gomme; car elle est comme divisée en  
quatre différentes substances , qui ont chacune leur  
couleur séparée. La premiere reffemble au succin ; elle  
fe fond au feu & a l’odeur de la gomme lacque. La fe-  
condeest noire ; elle fe liquéfie aussi par le seu : mais  
elle rend une odeur beaucoup plus douce que la précé-  
dente. La troisieme est femblable à de la corne , sems  
odeur. La quatrieme est blanche; c’est la gomme *ani-  
me.*

On dit que ces gommes découlent d’tm arbre de moyenne  
hauteur, dont les feuilles approchent de celles du myr-  
the. Il croît en Afrique, dans le Brésil, & dans l’Ifle de  
Saint Christophe.

Le *cancamum* est propre pour déterger & consolider les  
plaies, pour résoudre, pour fortifier & pour les maux  
de dents. &

On silbstitue au *cancamum* entier la seule gomme *ani-  
me.*

CANCELLUS , *Astari marini species,* Ind. Med. 26.  
*Cancellus,* Rondel. dePifc. 1. 553. Aldrov. de Exang.  
218. Gesn. de Aquat. 161. Bellon. de Aquat. 362.  
Jonf Exang. 24. *Cancellus qielbufdarn Bernardus Ere-  
mita dictus,* Charlt. Exer. 58. *Cancer in testis degens ,*Mer. Pin. 192. *Hermite,sorte d’écrevisse.*

L’huile que l’on tire de cet animal & qu’on nous apporte  
de l’Amérique, est bonne pour les rhumatisines. DaLE.

Le *cancellus* est une eEpece d’écreviffe fort petite, qu’on  
appelle en François *hermite oo. Bernard l’hermite,* par-  
ce qu’elle fuit les autres & qu’elle fe retire dans la pre-  
micre'coquille qu’elle rencontre : la figure de fon corps  
**est** longuette , mais en gros elle a Pair d’une araignée,  
excepté qu’elle est un peu plus grosse. Elle porte fur  
fa tête deux petites cornes menues , rougeâtres ; fes

C A N 1402  
yeux font assez élevés, *sa* bouche est entourée de petits  
filamens qu’on peut appeller de la barbe; Ees deux pat-  
tes supérieures sont fourchues, & elles lui ferVent de  
mains pour approcher de fa bouche ce qu’elle y veut  
mettre, elle a des dents : on la trouve proche des ro-  
chers dans la boue , enclose ordinairement dans une  
coquille grosse comme une noix , formée en corte,  
épaisse, très dure, raboteufe, canelée, grisie en dehors,  
polie & blanche en-dedans: cette coquille renferme si  
bien l'animal qu’il est sort difficile de l’en faire fortii  
par force ; quelques-uns en mangent après l’avoir fait  
laver & cuire; elle contient beaucoup de fel volatil.  
Elle estapéritive & propre pour la pierre.

On trouve dans les Ifles de l’Amérique une efpece ds  
*cancellus* beaucoup plus grand que celui dont je viens  
de parler, car il est long de trois ou quatre pouces ; on  
*F appcilcsoldat,* à cause qu’il se revet & s’arme d’une  
coquille étrangere ; ceux qui Pont examiné, & entre  
autres le Pere du Tertre , disent qu’il a la moitié du  
corps semblable à une sauterelle marine , excepté que  
Eon écaille est un peu plus dure que celle de la faute-  
relle ; il a deux pattes mordantes , dont l’une est  
assez menue, mais l’autre est plus large que le pouce &  
ronde; elle bouche tout le trou de sta coquille, & lui  
Eert, non-seulement de main, mais de défenfe, car el-  
le si?rre & étreint fortement ce qu’elle attrape ; il a ou-  
tre ces pattes quatre autres piés plus menus, assez sem-  
blables à ceux d’un crabe ; le reste de fon corps est long  
& gros environ comme la moitié du doigt , couvert  
d’une peau assez épaisse & rude au toucher ; fa queue  
est composée de trois petits ongles ou écailles.

Cet animal vient tous les ans une fois au bord de la mer,  
pour y jetter fes œufs & pour y changer de coquille ;  
car comme celle qu’il a naturellement lui laisse la par-  
tie de derriere nue, il s’applique dès qu’il a assez de  
force à en chercher une autre qui foit proportionnée à  
fa grandeur, & quand il l’a trouvée il fourre fon der-  
rierre dedans, il l’ajuste silr S01, & ainsi revétu des dé-  
pouilles d’autrui, il va dans les rochers, dans les ar-  
bres creux où il sie nourrit de bois pourri, de feuilles,  
cômme font les crabes : mais comme il croît & que la  
coquille qu’il s’est adaptée ne grandit point, il s’y  
trouve pressé tellement qu’il est obligé d’en aller cher-  
cher une autre : il defcend donc au bord de la mer, &  
c’est un avertissement pour ceux qui font curieux de  
l’examiner, car il s’arrête à toutes les coquilles qu’il  
rencontre pour les considérer; & quand il en a trouvé  
une qu’il croit lui être propre, il quitte la sienne & se  
fourre avec grande précipitation- le derriere dans la  
nouvelle, comme s’il avoit honte d’être nu. Or si par  
hafard deux de ces petits animaux *se* trouvent en mê-  
me tems dépouillés pour entrer dans une même co-  
quille , ils fe battent & *se* mordent jiffiqu’à ce que le  
plus foible cede & quitte la coquille au plus fort, qui  
en étant revétu, fait trois ou quatre caracoles fur le ri-  
vage : que s’il trouve que cette maisem ne lui foit pas  
propre, il la quitte & recourt vîte à sim ancienne, ou  
bien il en va chercher une autre ailleurs ; il change  
souvent jusqu’à cinq à six fois avant que d’en trouver  
une propre.

Quand on le prend il jette un petit cri & il tâche d’attrap-  
per avec fa patte mordante celui qui le tient; & s’il  
peut une fois l’attraper, on le tueroit plutôt que de lui  
faire lâcher prife : cependant il serre surieufement la  
main & caisse de grandes douleurs. Le plus prompt re-  
mede pour en être délivré est de chauffer sa coquille,  
car alors il quitte *ce* qu’il tenoit,& même sa coquille,&  
il s’ensuit nu.Les habitans du pais le mangent & en font  
grand cas : mais il est pernicieux pour les étrangers. On  
trouve dans sa coquille environ demi-cuillerée d’eau  
claire, qui est un remede souverain contre les pustules  
& vessies qu’excite fur la peau le lait ou Pear qui tom-  
be de dessus les branches d’un arbre du pays nommé  
*manchenilier»*

Les habitans des Isses pêchent ce poisson , & aussi-tôt qu’il  
est pris ils l’enfilent par la tête & ils l’expofent au fo-

1403 C A N

leil qui le fait fondre , enforte qu’il n’y reste que les  
arêtes : cette substance fondue est une huile épaisse  
comme du heure; en hiver elle est de couleur blanche  
tirant fur le jaune, à demi liquefiée ; en été elle est rou-  
geâtre, d’une odeur puante & d’un gout de poiffon dé-  
fagréable.

5a vertu est estimée admirable pour les rhumatisines , à  
quoi les Sauvages scmt fort fujets, il les guérit si promp-  
tement que ceux qui en ont reffenti les effets, les attri-  
buent à une efpece de miracle. Ils vendent cette huile  
fort cher, ce qui est cause qu’elle est fort rare en Fran-  
ce. Le Frere Yon Jéfuite, m’ayant fait le plaisir de  
m’en envoyer de la Martinique à Paris, j’en ai fait des  
expériences pour les rhumatisines : mais je ne me fuis  
point appérçu que ce remede ait produit de meilleurs  
effets que nos huiles de vers, de lézard, de castor ; un  
remede n’agit pas toujours également dans les différens  
climats, il *se* peut faire que les Sauvages ayant les po-  
res plus ouverts qu’on ne les a ici , la tranfpiration de  
l’humeur qui caufe le rhumatisine fe fasse plus facile-  
ment & plus promptement quand on les frotte de cette  
huile; peut-être aussi a-t’elle perdu une partie de fon  
fel volatil & de sis vertu par le transport. LEMERY, *des  
Drogues.*

CANCER, *Cancre.* Il y en a deux especes, une de mer  
& l’autre d’eau douce.

**On** distingue la premiere de la maniere suivante.

*Cancer,* Offic. Schonef. Icht. 30. *Cancri marini maximi  
apicibus chelarum nigricantibus,* Ind. Med. 25. *Pa-  
gurus,* Bellon. deAquat. 368. Aldrov. deExang. 186.  
J011S. de Exang. 21. Gesia. de Aquat. 155. Mer. Pin.  
192. Charlt. Exesu 57. *Cancer Maeas* ,Rondel. 1. 560.  
*Quoad Fig. et des.cript.sed nomina sunt transposita. Ho-  
mart écrevisse de mer.*

On distingue l'autre comme il suit.

*Cancerfluviatdis ,* Offic. Jonf de Exang. 23. Charlt.  
Exesu 57. Bellon. de Aquat. 365. Rondel. 2. 208.  
Gesti, de Aquat. 137. Matth. 307. *Cancer fluviatilis  
Matthioli,* Aldrov. de Exang. 207. *Ecrevisse de rivie-  
re , de ruisseaux.*

Rieger de qui je tire la description suivante , ne paroît  
mettre aucune diflérence entre l’*écrevisse* de mer & le  
*cancre,* puisqu’il les comprend tous deux seuls le même  
nom. Voyez *Astacus.*

**Le** *cancer* des Latins est le même que le καράὶνος, Ρἀστακὸς  
ou κάμμαρος des Grecs. C’est un animal si connu qu’il  
est inutile de le décrire. Son écaille tient la place des  
**os,** & c’est d’elle que les mufcles tirent leur origine &  
leurs insertions. Il n’a point de siang & tient de la natu-  
re des ovipares & des amphibies. H y en a de deux esc  
peces, une d’eau douce appellée *cancer fluviatilis* ou  
*écrevisse,* que l'on trouve dans les rivieres & l'eau vive.  
On la distingue de l’autre parle nom de *cammarus* ou  
*gammarus.* L’autre espece est le *cancer marinus,* con-  
nue parmi nous fous les noms de *homar* ou *cancre.* Ce  
dernier vit dans la mer & on le distingue du premier  
par le nom d’*astacus.*

xomme le *cancerfluviatilis* ou *écrevisse* des Européens est  
plus dltssage en Medecine que le *cancre* de mer , nous  
nous y arrêterons particulierement. Ces animaux Eont  
fort avides de chair, s’amaffent en grand nombre au-  
tour des cadavres que l'on jette dans l’eau où ils font,  
& ne les quittent point tant qu’il y reste la moindre  
chair. Ils vivent aussi de grenouilles mortes lorsqu’ils  
en trouvent fur leur chemin. On ne mange que leurs  
pattes & leurs queues, dont la chair est fort favoureufe  
& fort falutaire : mais celle de la queue est plus tendre  
que celle des pattes. *Marsili Danubius Pdnnomco-My-  
sicus Observationibus illustratus, Tom. IV.* La chair de

C A N 1404

ces animaux est difficile à digérer par ceux qui ont iles-  
tomac foible , & l’on a vu des perfonnes fe plaindre de  
maux d’estomac violens pour en avoir mangé à leur  
fouper. *Eph. N. CD.* 3. *a.* 3. *o.* 108. Il y en a d’autres  
pour qui l’*écrevisse* est un aliment humectant & salutai-  
re , silrtout en été, & ceux qui font attaqués de mala-  
dies chaudes s’en trouvent très-bien.

On voit par-là d’où vient qu’Etmuller assure que le bouil-  
lon ou décoction *d’écrevisses* lâche le ventre. La chair  
de ces animaux est estimée plus saine en été que dans  
les autres faisions de l'année.

Il y a différentes manieres de préparer les *écrevisses.* On  
les fait bouillir ou frire, après quoi on en ôte l'écaille  
& on les accommode de plusieurs façons. On fait beau-  
coup de cas des préparations & des bouillons *d’écrivis.  
ses*, tant à caufe de leur délicateffe qu’à caufe de lussage  
dont elles font en Medecine, pour humecter & corri-  
ger l’acrimonie du sang & des humeurs. On prépare  
leur bouillon avec trois, quatre ou cinq *écrevisses* vi-  
vantes , ou étouffées dans de l’eau ou du lait. Après en  
avoir ôté les têtes & les intestins, on les pile & on les  
fait cuire avec du bouillon de viande ou de volaille ,  
jufqu’à ce qu’elles soient suffisamment rouges; on cou-  
le ensuite la liqueur & l’on y ajoute du heure , du fel  
& de la musitade, suivant l'exigence des cas. On fait  
boire ce bouillon au malade, & l’on peut augmenter  
fa vertu médicinale en y ajoutant différentes herbes &  
différens animaux, comme des anguilles & autres Eem-  
blables, suivant l’intention du Medecin. Portius or-  
donne trois préparations *d’écrevisses* propres à présier-  
ver les Soldats de la dyffenterie & de la diarrhée. La  
premiere méthode de les préparer est de les faire  
bouillir dans l'eau avec du persil & de l’ache , & d’y  
ajouter enfuite du heure , de l'huile ou de la grasse de  
bœuf, de mouton , de bouc ou de chevre, ou de tel au-  
tre animal femblable. On mange ces *écrevisses* ainsi ap-  
prêtées, avec du pain trempé dans leur bouillon. La  
seconde méthode est de les faire rôtir Fur la braise &  
de les manger avec du pain. La troisieme est de les *ré-  
duire* en poudre, fans en excepter l’écaille, après les  
avoir fait suffisamment sécher au feu, & d’en prendre  
deux dragrnes deux ou trois fois par femaine dans du  
bouillon ou quelqu’autre véhicule convenable. Portius,  
*de Militis in castris sanitate tuenda.* Forestus assure fur  
le témoignage de Rondelet , que *V écrevisse* est une  
nourriture propre dans l'atrophie, & pour ceux qui  
Eont attaqués de la phthisie ou qui ont besioin d’être ex-  
cités à l’amour. Pour satisfaire à ces intentions, il faut  
commencer parles bien laver dans l’eau commune, ( &  
les *cancres* dans une décoction d’orge , pour détacher  
le fel qui tient à leur écaille, ) après quoi on les étouf-  
fera dans du lait nouveau dans lequel on les fera cuire,  
ou dans du bouillon de chapon gras. On rapporte  
qu’un Religieux aimoit tellement les *écrevisses,* qu’en  
ayant vu un jour à table quelques-unes parmi cer-  
tains autres mets , il fut sur le champ faisi d’une  
difficulté de refpirer & d’une oppression de fes sens,  
qui l’eût infailliblement fait tomber, en défaillan-  
ce, si on ne lui en eût donné au plutôt. *Ephemerid.  
N. C. D.* 1. *a.* 3. *o.* 187. Mais comme les mêmes  
fubstances ne conviennent pas également à toutes sortes  
de perscmnes, Eoit à casse de quelque singularité dans  
le tempérament que les Medecins appellent idiosyn-  
crasie, ou du trop grand usiage qu’on en a fait, on trouve  
certaines perfonnes , qui, quoiqu’elles aient beaucoup  
aimé les *écrevisses*, n’en ont pas plutôt mangé deux ou  
trois, que leur poitrine, leur cou & leur tête deviennent  
enflés , & qu’il paroît sim leur tête & leur estomac des  
efflorescences ou des taches rouges & séreuses. *Eph.  
Ν. C. D. 2. a.* 3. o. 3 5- Lorfque l’usage des *écrevisses*n’est point incompatible avec le tempérament, il est  
extremement salutaire pour corriger l’acrimonie des  
humeurs , comme le prouve *Jean-Baptiste Gastalidis,  
Medecin* François, dansleTraité où il *examinesiles  
écrevisses conviennent à ceux dont le sang a une qualité  
saline. Journal des Spavansi année* 1714.

1405 C A N

Delà vient qu’on ajoute le fisc *d’écrevisses* aux bouillons  
nourrissans & restaurans que l’on donne à ceux qui  
sont attaqués de la phthisie ou de la consomption. Ce  
fuc poffede encore une qualité humectante, & lors-  
qu’on le mêle avec le sclc de joubarbe , il est propre  
pour dissiper les maux de tête qui menacent du délire.  
*Hoffenan de Praestantia remediorum domesticorum.* Sui-  
vant *Etmuller ,* le suc exprimé des *écrevisses* avec celui  
de joubarbe, compose un excellent gargarisine pour  
l’esquinancie ; il n’y a presque point de remede plus  
efficace pour les brûlures que le siic récent *d’écrevisc  
ses. Grulingius* l’estime encore très-propre pour diffiper  
la rougeur du visilge. Ce sclc mêlé avec celui de tabac  
est aussi un remede excellent pour les ulceres fiordldes  
& les fistules, dans lesquelles on l’injecte. Rien n’est  
plus salutaire dans les dyffenteries, lorsipie les gros in-  
testins , ou même le *rectum* font offensés, qu’un lave-  
mentc omposé d’une décoction du suc *d’écrevisses.* Dans  
les douleurs brûlantes & les spasines autour de la région  
des reins, occasionnés par le calcul ou la gravelle, on  
ne peut rien employer de plus efficace que les *écre-  
visses* pilées & appliquées soir la partie offensée. *Lan-  
zorelus* rapporte que *Ruland* a guéri un mal de tête  
accompagné du délire , en appliquant Eur le front du  
malade du fuc exprimé *d’écrevisses* mêlé avec l’opium  
& le safran. *Etmuller s* Vol. I. nous apprend que quel-  
ques perfonnes mêlent avec les *écrevisses* pilées du  
heure fans sel, en font évaporer toute l’humidité ,  
& donnent à ce qui reste le nom de *Butyrum cancro-  
rum ,* qui est un remede d’une efficacité singuliere con-  
tre la phthisie ou les meurtriffures occasionnées par des  
chutes, les exulcérations des reins, des conduits urinai-  
res, des parties internes, à caufe de la vertu vulné-  
raire que lui communiquent les *écrevisses. Philippes-  
Jacques Sachs nsi an s sa Gammarolygia*, donne la re-  
cette fuivante pour le *butyrum potabile cancrorum ,*dont il vante l’essicacité contre les meurtrissures causées  
par des chutes.

*Prenez* soixante *écrevisses* dans le mois de Juin , pilez-  
les dans un mortier jssstu’à ce qu’elles soient ré-  
duites en consistance de bouillie , mettez-les dans  
un vaisseau vernisisé avec beaucoup de heure du  
mois de Mai, ou de heure de chevre , d’axonge  
de chevre & d’huile d’olive , de chacune demi-  
livre; grasse de blaireau, qui ne soit pas rance ,  
une quantité suffisante ; fang de chevre , une on-  
ce ; six noix muscades réduites en poudre ; pou-  
dre de racines de garance , de tormentille & de  
pimprenelle, de chacune une once, racine de ver-  
ge dorée coupée par morceaux, une poignée. Fai-  
tes bouillir ces drogues ensemble pendant demi-  
heure, en les remuant sans cesse pour les empê-  
cher de se brûler. Coulez la liqueur à travers un  
linge; remettez-la dans le vaisseau après l’avoir  
bien nettoyée , & faites-la bouillir à petit feu ,  
écumez-la pendant qu’elle bout, coulez-la une  
seconde fois , & lorsqu’elle sera refroidie, gardez-  
la dans un vaisseau de verre pour l’ufage.

Dans les chutes , ou lorfqu’une veine fe rompt enfuite de  
quelque estant, la dofe de ce remede est de la grosseur  
d’tme noiEette la premiere fois dans du vinaigre.On doit  
réitérer souvent la même dose, & choisir ensi-lite pour  
véhicule de la bierre douce chaude : la Pharmacopée  
de Strasbourg prépare *soleum cancrorum* en faifant  
bouillir des *écrevisses* pilées dans de l’huile de graine  
de lin,& exprimant la liqueur pour la couler cnsuite.Ce  
remede est bon, employé extérieurement, pour les brû-  
lures & pour appaiser les douleurs. *Simeon Sethi* assure  
comme une chofe vraie que l’huile dans laquelle on a  
fait bouillir des *écrevisses* est un remede efficace contre  
les douleurs brûlantes des oreilles lorfqulon y en met.  
L’ *Aqua cancrorum simplex* de la *Pharmacopée de Le-  
mery* & de *Scbroeder* que l’on prépare en faifant dif-  
tiler des *écrevisses* pilées au bain-marie, ne semble

C A N 1406

pas posseder plus de vertu que Peau distilée ordinaire ,  
puisqu’il ne passe par l’alembic qu’un phelegme insipi-  
de; ce qui fait croire à *Etmuller* que l’eau que l'on tire  
des *écrevisses* corrompues est préférable à celle-là, puise  
que la premiere est imprégnée d’un fel volatil uri-  
neux développé parla putréfaction. Je laisse aux autres  
à déterminer si cette eau possede les vertus diurétiques  
& anti-néphrétiques qu’on lui attribue, & si elle est aussi  
efficace qu’on le prétend contre toutes fortes d’inflam-  
mations, la morfure des chiens enragés, les plaies &  
les ulceres des parties internes, surtout de la poitrine  
& des poumons. Je suis persuadé que cette eau pose  
fede une qualité alcaline , & c’est stans doute ce  
qui a sait croire au EaVant *Tralles,* qui attribue la plu-  
part des maladies à un acide, qu’elle pourroit avoir  
fon utilité dans les maladies dont on a parlé ci-dessus,  
*Tralles de terreis remediis.* On présure pour les uEages  
externes *i’Aqua cancrorum QuercetaL.su* au fuc expri-  
mé des *écrévisses.* On la prépare en lassant bouillir ces  
dernieres avec de Peau de grande joubarbe dans un  
vaisseau double bien bouché, pendant un jour entier.  
On distile ensilite cette eau , & l’on cohobe trois sois  
Pur le *caput mortuum* ce que donne la distilation. On re-  
commande beaucoup ce remedepour les brûlures,les in-  
flammations & les cancers : mais on pourroit lui donner  
plus d’efficacité dans la cure des cancers & des ulce-  
res phagedeniques en lassant la lessive des cendres du  
*caput mortuum avec cette* même eau. *fsuercet. Tom. IL*Il semble qu’on promet ici plus de choses qu’on n’en  
peut attendre d’une liqueur alcaline. Les vertus que  
Faber attribue à sii *Quinta essentia* ou *Arcanum can-  
crorum ,* ne paroissent pas moins douteuses. Il tire par  
la distilation faite a petit feu Peau des *écrevisses,* il la  
rectifie fept fois de fuite, & après avoir calciné le *caput  
mortuum,* il en extrait le Eel avec Peau d’arête-bœtss,  
de millet ou de saxifrage , & l’ajoute à Peau *P écre-  
visses.* Il attribue à ce remede la vertu de chasser le cal-  
cul des reins & de la vessie , & de détruire Pes causses effi-  
cientes & antécédentes. Il la recommande avec l’esprit  
de térébenthine pour la strangurie, pour éclaircir la vue  
& dissiper les taies & les cataractes des yeux. On y en  
met trois fois par jour. 11 l’ordonne intérieurement  
dans du bouillon ordinaire ou dans quelqu’autre Véhi-  
cule conVenable : mais il ne détermine point la dofe, à  
l’égard de laquelle l'erreur n’étoit point à craindre,cctte  
liqueur n’ayant aucune Vertu, car les cendres insipides  
*du caput mortuum* que l’on a calciné ne donnent aucun  
fel dans l’élixiviation. Il est pourtant Vrai de dire que ce  
remede peut opérer par la Vertu de Pefprit de térében-  
thine aVec lequel on les mêle , car autrement il n’a pas  
plus d’efficacité que Peau commune. *Fabri Oper. Tom.*II. On peut en dire autant de Peau que l’on tire par la  
distilation des *écrevisses* pilées & du lait d’ânesse ,  
dont parle *Lemery danssa Pharmacopée.* L’*Aqua Oph-  
thalmica Mynsicbti,* dont cet Auteur donne la compo-  
sition possede une qualité détersiVe en conséquence des  
drogues que l’on soumet à la distilation aVec les *écre-  
visses >* quoiqu’il soit Vrai de dire que quelques-unes  
d’elles ne donnent rien de leur Vertus durant le procédé.  
Pour lesusilges de la Medecine, le suc ou le bouillon  
*d’écrevisses* font préférables à l’eau qu’on en tire par  
la distilation. On tire, il est vrai, des *écrevisses* putre-  
fiées aussi-bien que de celles qui ne le font point en les  
faifant distiler avec un alcali, un efprit urineux & un  
SH volatil : mais *Etmuller* nie avec raisim que ces  
préparations soient supérieures aux autres substances  
volatiles de même nature, de sorte qu’on ne peut rien  
*se* promettre de spécifique ou d’une efficacité extraor-  
dinaire contre les maladies , des *écrevisses* que l’on fiou-  
met aux procédés chymiques. Les anciens recomman-  
dent les cendres des *écrevisses* calcinéessseules ou mêlées  
aVec la gentiane ou l’encens,pour la cure de ceux qui  
ont été mordus d’un chien enragé. *Diosc. Lib. II. cap,*10. Mais j’ai peine à croire qu’aucun Medecin mo-  
derne veuille accorder une pareille propriété à ces  
cendres , quelque respect qu’il ait pour Hippocrate,

1407 C A N

qui assure la même chose ; car ces cendres ne sont rien  
de plus qu’une substance terrestre stans fel, ou une  
chaux sans vertu que *Ludovic* dans sa *Pharmacopée*croit être de peu d’effet, à moins qu’on ne l'exalte par  
le moyende drogues alexipharmaques ameres. *Il est bon  
'cependant d’observer que ces écailles calcinées font une ef-  
pece de chaux , et peuvent posséder comme telles plusieurs  
vertus médecin ale s-* Ces cendres ne fiant plus d’usage au-  
jourd’hui, quoiqu’elles occupent encore une place dans  
quelques Pharmacopées. *H ossem an-,* dans ses *O fisse ara lep.  
cap.* 11. veut qu’on les prépare avec cette efpece *d’écre-  
visse de* mer qui a sa queue couchée à plat sim sim corps,  
& qu’on les conserve dans les boutiques, fondé fur les  
éloges que leur donne Galien, qui assure n’avoir ja-  
mais vu aucun de ceux qui on fu faire ufage de cette  
poudre, en danger de perdre la vie pour avoir été  
mordu d’un chien enragé. Il est pourtant certain que *l’é-  
crevisse de* mer calcinée n’a pas plus de vertus que celle  
d’eau douce: & il n’est pas possible , comme *Æs.chrion*de qui *Galien* a pris ce secret, l’a cru , que leur effica-  
cité augmente lorsqu’on les calcine sous certains *as-  
pects* particuliers des planetes. Jloppoferai à l’a uto-  
ritéd’Hoilman, celle de Van-Helmont qui avoue que  
la poudre *d’écrevisse* n’a aucune vertu. *Etmuller* pré-  
fere pour les useiges de la Medecine les *écrevisses se-*chées peu à peu dans un pot de terre à l’entrée d’tm  
four ,&pulvérisées enfuite dans un mortier, à leurs  
cendres , lorsqu’il s’agit de provoquer l’urine, de gué-  
rir les ulceres des reins & de la vessie, & de résoudre  
des grumeaux de sang. 11 assure encore que cette pou-  
dre étant mêlée avec quelque fel végétal fixe, & une  
eau convenable, guérit les fievres intermittentes , en  
excitant la transpiration ; & que *Poterius* en donnoit  
depuis demi-dragme jusqu’à une pour prévenir l’avor-  
tement. Mais on peut douter de ses vertus dans ces *sor-  
tes* de cas,& il n’y a pas apparence qu’elle ait d’autre  
qualité que celle de corriger les acides par *sa* qualité al-  
caline absorbante. Etmuller croit cependant que les  
*écrevisses* calcinées à un feu violent, approchent de la  
nature de la chaux. « J’ai pris, dit-il, des *écrevisses* cal-  
« cinées d’une odeur & d’un gout beaucoup plus fort &  
« beaucoup plus pénétrant que celui de la chaux. J’ai  
« versé de Peau dessus, ce qui a occasionné une efpece  
« d’effervescence Eans aucune ébullition ; & immédia-  
« tement après, il s’est formé fur la furface une pellicu-  
« le faline blanche. » Helmont nous apprend que le co-  
chon est si fatal aux *écrevisses ,* qu’elles meurent toutes  
lorfqu’il vient à en paffer quelqu’un sous la voiture dans  
laquelle on les transporte. Je ne déciderai point si cela  
est vrai ou non: mais si ce fait est véritable, il est des  
plus furprenans.

Examinons maintenant les pierres ou yeux *T écrevisses*appellées en latin *lapides* ou *oculi cancrorum.* Les  
Anciens ont cru qu’elles fe formoient dans le cerveau  
de ces animaux : mais on en trouve deux dans chaque  
*écrevisse* immédiatement au-dessus de I’estomac, qui  
est placé dans la tête, & entouré de tous côtés d’une  
matiere humide & muqueufe,que quelques-uns croyent  
être les excrémens, & Bellonius le foie de l’animal.  
Ces pierres font situées fons la membrane qui doit for-  
mer un nouvel estomac : une de chaque côté, lorfqu’en  
été les *écrevisses* fe dépouillent de leur robe ou écaille  
pour en prendre une nouvelle qui naît à sa place , ten-  
dre aux premiers jours, mais qui s’endurcit peu à peu.  
Ces pierres fervent enfuite de nourriture à l’animal, &  
.disparoiffent tout-à-fait. Comme Van-Helmont a le  
premier expliqué la maniere dont ces pierres *se* for-  
ment, & que son sentiment a été depuis confirmé par  
d’autres Auteurs, le Lecteur ne sera pas fâché de trou-  
ver ici ceqtl’il a dit fur ce sistet.

« J’ai découvert les particularités suivantes dans les *écre-  
« visses,* au moyen des diffections exactes & réitérées  
« que jlen ai faites. Premierement, que leur estomac  
«est situé dans leur tête près de fon fommet. Les mâles  
« deviennent tous les ans malades vers le milieu du  
«mois de Juin, & lés femelles dans celui de Juillet,

C A N 1408

a avant de fe dépouiller de leur écaille ; car elles font  
a pendant neuf jours à demi-mortes & sans mouve-  
a ment. 11 fe forme dans ce tems-là une nouvelle mem-  
α brane autour de leur estomac , au-deffùs de laquelle  
a on trouve une humeur laiteufe qui s’endurcit peu à  
« peu de chaque côté’, & acquiert la forme d’une pier-  
« re fur la con exité extérieure de l’estomac, à l’en-  
a droit où elle le touche & le couvre. *L’écrevisse* est  
« pour lors & long-tems après fans manger. Une chose  
« qui paroît incroyable , est, que le ventricule intérieur  
« où l'ancien fe convertit en mucilage alimentaire , &  
a qu’il s’en forme un nouveau à fa place. Il fe forme  
« autour de cette substance laiteufe qui adhere à la  
« partie convexe du premier ventricule , une pellicule  
« pareille à celle qui Ee forme pour l’ordinaire silr le lait  
« que l’on fait chauffer; & cette fubstance laiteufe aug-  
« mente entre les deux membranes du vieux & du nou-  
« vel estomac. J’ai découvert avec un plaisir infini tou-  
« tes ces particularités dans deux cens *écrevisses* que j’ai  
« disséquées. A la fin, ce qui reste du lait sert de nour-  
« riture à l’animal > de même que ces pierres qui *se* dss-  
« sislvent peu à peu &fc convertiffent en aliment. Les  
*« écrevisses* ne mangent rien , ou du moins on ne trou-  
« ve rien dans leur estomac, tant que ces pierres y sé-  
«journent, & l’animal *se* nourrit pendant vingtTept  
« jours de sim premler ventricule qui *se consume* peu à  
« peu, & de ces pierres qui *se* diffolvent à la fin. » Les  
pierres que l’on tire des *écrevisses On* vie, sont de cou-  
leur bleuâtre, & on les présured celles des *écrevisses*qu’on a fait cuire , qui font de couleur blanchâtre :  
elles reffemblent à des pois coupés en deux : elles font  
dures , rudes , caves d’un côté, arrondies & polies de  
l’autre , fans odeur & d’un gout de terre, composées de  
différentes lames posées les unes fur les autres comme  
la pierre de bézoard. Elles s’exfolicmt lorfqulon les fait  
calciner, & répandent une odeur urineuse.'\* Elles don-  
nent par l’analyfe chymique les mêmes principes que  
les parties folides des autres animaux, comme nous  
l’apprend Etmuller dans le passage suivant: « Ces pier-  
« res, dit-il, étant distilées dans une retorte, donnent  
« du phlegme, un esprit urineux & un sel volatil, quoi-  
« que en très-petite quantité. On en tire aussi en mê-  
« me-tems une huile extremement fétide. Le *caput-  
« mortuum ,* lorfqu’on verse de Peau dessus, produit  
« une effervescence pareille à celle de la chaux-vive,  
« silrtout quand il est nouvellement préparé. »

Voici d’autres expériences qu’il a faites avec les **pierres***d’écrevisses .*

« J’ai dissous, dit-il, des pierres *d’écrevisses* dans de Peso  
« prit de fel, lequel a laissé , lorsque jlen ai tiré la fo-  
« lotion à la flamme d’une lampe, une fubstance ter-  
«restre. J’ai versé de Peau commune Pur le *caput-mor-  
« tuum,* laquelle a excité une chaleur considérable, &  
« donné des signes visibles d’ébullition & d’eflerves-  
« cence : mais je n’ai trouvé dans Peau aucune marque  
« de fel volatil. Enfin , j’ai une seconde fois versé de  
a l’eau fur le *caput-mortuum,* après l’avoir retiré du  
a vaisseau : mais il n’a point donné le moindre signe de  
« chaleur. »

.♦

Il paroît par les expériences que M. Homberga faites,  
qu’une once d’esprit de fel dissout trois dragmes de  
pierres *d’écrevisses* ; au lieu qu’une once d’esprit de  
nitre peut en dissoudre quatre dragmes, neuf grains.  
*Mém. de P Acad. Roy. des Sciences,* 1700.

On voit par ce que nous venons de dire, que les pierres  
*d’écrevisses* font du nombre de ces corps terrestres,  
qu’on appelle communément alcalis ou abforbans, qui  
font dissous par les acides & qui ne donnent aucune  
marque de sel volatil, à moins que le feu n’y ait causé  
quelque changement. On déduit pour l’ordinaire le  
mouvement progressif apparent qu’on remarque dans  
les pierres *d’écrevisses* lorsqu’on les jette dans le vinai-  
gre, ou qulon les arrofe de cette liqueur, de leur nature  
**alçaluie ?**

1409 C A N

alcaline, à cause que les menstrues, alcalins reçoivent  
& absorbent les acides. On trouve ces yeux ou pierres  
dans la plupart des boutiques. Elles font fort commu-  
nes dans la Beffarabie, la petite Tartarie, mais fur-  
tout dans les deferts de la Valachie, aux environs de  
la ville de Tegina ou Bender ; comme aussi dans l’U-  
kraine Russienne , aux environs des fleuves Boristene  
& Tyra, & dans la Podolie où les rivieres Pont en  
grand nombre. On les transporte de-là par la Pologne  
à Conningsberg, Dantzick & Breflaw.

Quelques imposteurs contrefont souvent les pierres *d’é-  
crevisses* avec la terre dont on fait les pipes, & les ven-  
dentpour telles. Mais la fraude est aisée à découvrir;  
car outre qu’elles ne font point laminées, comme il est  
facile de s’en convaincre par la calcination , elles semt  
encore plus pesantes que les naturelles. On trouve plu-  
fieurs autres méthodes pour distinguer les pierres d’é-  
*crevisses* naturelles d’avec les factices dans les *Eph. N.  
C. D.* 3.1Z. 3.θ. 147. 151. On peut aussi, comme nous  
l’apprenons des *Actes littéraires de Suede*, verfer dessus  
quelque esprit acide minéral, tel que celui de nitre ou  
de fel commun. Si les pierres font naturelles, il *se* fait  
fur le champ une effervefcence , & la liqueur perd fon  
acidité après qu’elle a cessé. Mais si elles sirnt factices  
ou faites avec de l’argile, il fe fait à la vérité une petite  
ébullition : mais l’efprit conservesim acidité, & produit  
de nouveau une effervescence violente lorsqu’on y met  
de véritables pierres *d?écrevisses* en poudre. Valentini  
nous apprend , que cette expérience par les esprits aci-  
des est trompesse , lorsque ces pierres sirnt préparées  
avec des coquillages. L’art & la fraude ont appris aux  
hommes à contrefaire si bien ces pierres, qu’il est presc  
que impossible de distinguer celles qui font naturelles  
de celles qui ne le font point.

Voici encore une autre fourberie extremement préjudi-  
ciable à la fanté.

On présure les yeux *d’écremsses* qui tirent sur la couleur  
d’azur aux autres, & on les vend à plus haut prix  
fous le nom d’yeux *d’écrevisses* en vie. Un habitant de  
Ratisbonne, avide de gain, donnoit cette couleur à  
des pierres contrefaites avec de l’émail, dans lequel il  
entre du cobalt, qui est un poifon très-dangereux ; car  
ayant donné une dofe de la poudre de ces pierres facti-  
**ces** à une femme, elle lui caufa la mort dans llefpace  
de trente heures. *Bitchneri Miscellanea.* Je ne déciderai  
point si les pierres *d’écrevisses* font un remede assez im-  
portant pourqu’un Medecin prenne la peine des’em-  
barrasser si elles font Véritables ou non.

Leur ufage dans les dentifrices n’est point aussi utile qu’on  
le croit communément, puifqu’une pareille poudre ne  
produit pas plus d’effet par la dureté de fes parties que  
les autres fubstances. Tralles, *de Remediis terreis,*nous apprend que Sachs , dans set *Gammarologia,* leur  
attribue des Vertus extraordinaires & même incroya-  
bles, & paroît surpris, que les Medecins qui ont lu cel  
OuVrage ne tentent pas la cure de certaines maladiei  
par les pierres *d’écrevisses* seules, sans ufer d’autres re-  
medes. Le célebre Hoffman nous dit, «quelapoudrc  
« des pierres *d’écrevisses* seule, préparée aVec des co-  
«ques d’œufs , & mêlée aVec une quatrieme partie de  
a nitre , est un remede d’une telle efficacité, qu’il n’er  
« faut qu’une dragme pour produire de très-bons effet;  
«dans prefque toutes les maladies aiguës & chroni-  
αques, surtout lorsqu’elles sont accompagnées d’une  
« chaleur immodérée. Cette poudre est d’un très-  
« grand usiige pour absorber l’acide des premieres Voie:  
« dans les affections hypocondriaques & scorbutiques  
« & pour appaifer la chaleur dans toutes sortes de fie-  
« Vres. Elle est encore d’une utilité singuliere dans le  
« cas où la transpiration est néceffaire. Etant donnéi  
« aVec du vinaigre distilé , elle opere aVec beaucouj  
« plus d’efficacité, puisqu’elle résout puiffamment le  
a humeurs coagulées , excite l’urine & la transpiration  
« On l’emploie avec beaucoup de succès dans toute  
*Tome II.*

CAN 1410

« les fievres , dans la peste & autres maladies aigues,  
a dans la pleurésie, la péripneumonie, & dans toutes  
« sortes d’inflammations. » Quelques-uns assurent que  
les pierres *T écrevisses* possèdent les mêmes vertus que  
le, bézoard , & les croyent fort utiles dans un grand  
nombre de maladies. Rien ne prouve mieux la perfua-\*  
sion dans laquelle les Medecins ont été de leur efficact-  
tédans plusieurs cas , que le grand nombre de recettes  
dont les Pharmacopées font remplies , & dans lefquel-  
les on les fait entrer, à moins qu’on ne veuille dire  
qu’on n’en a usé de même que pour augmenter le nom-  
bre des ingrédiens qui les compofent , ce qui n’est  
pas vraissemblable. On attribue donc aux pierres  
*d’écrevisses* la vertu de corriger l’acidité, d’appaifer la  
chaleur du fang dans toutes fortes de fievres, d’ex-  
citer la transpiration , & de provoquer l’urine au point  
de guérir l’hydcopisié par une évacuation abondante  
d’urine. Mais Tralles avance avec quelque efpece de  
rasson, «qu’on a souvent vanté des remedes de nulle  
« utilité , à l’imitation de quelques autres qui leur  
« avoient donné de grands éloges sans aucun sonde-  
« ment, au grand préjudice de Part ; puisqu’une pa-  
α reille conduite est une source d’erreur\*, non-seule-  
« ment pour ceux qui commencent, mais encore pour  
« ceux qui sont les plus verfés dans la pratique. » Afin  
donc de garder un juste milieu, & ne point attribuer  
des vertus imaginaires à ce remede, ni détruire celles  
qu’il a, nous conviendrons qu’il agit seulement en qua-  
lité d’absiorbant dans les premières voies, en absorbant  
& en surmontant par conséquent l’acide, ou en corri-  
geant sion acrimonie. Ces pierres étant léVigées en pou-  
dre subtile, ce que l’on appelle *préparées* dans les bou-  
tiques; on peut les donner en telle dose qu’on voudra,  
pourvu que l’estomac puisse la supporter ; car elles ne  
peuvent l’offenser que par leur poids.Elles fiant donc **un**excellent remede non-seulement pour détruire , mais  
encore pour prévenir les maladies qui naissent de l’aci-  
de des premieres voies. C’est pour cela que Portius  
dans son Traité *de Militis in castris sanitate tuenda t*recommande aux soldats comme un préservatif contre  
la diarrhée & la dyssenterie , une dragme de pierres  
*à’écrevisses* en poudre. Elles n’agissent point par leur  
vertu afiforbante fur la masse du fang, & elles ne doi-  
vent point en effet le faire : mais lorsqu’elles viennent  
à se mêler avec un acide, soit dedans ou dehors le corps,  
par une suite d’une propriété commune à toutes les au-  
tres substances absorbantes ou alcalines, elles *se* trans-  
forment en une efpece de fiel neutre ou moyen. Elles  
peuVent donc par accident, en conséquence de l'acide  
qu’elles ont absorbé, agir en qualité d’apéritif ou de  
réfolutif ; c’est-à-dire, exciter la tranfpiration ou une  
éVacuation d’urine, & deVenir par-là utiles dans plu-  
sieurs maladies où les abforbans ne paroissent aucune-  
ment nécessaires, à caufe du fel neutre dont elles ont  
pris la nature. C’est ce dont Tralles conVient *cap.* 8.  
On Voit par ce qu’on vient de dire , en quel sens on  
peut attribuer plusieurs vertus à la fois aux pierres d’é-  
*crevisses* ; & pourquoi, fuivant Etmuller, une dragme  
de ces pierres peut paffer pour un excellent prophylac-  
tique ou préservatif pour les grands buveurs, & ceux  
qui font sujets aux maladies arthritiques ou néphréti-  
ques; car elle corrige & silrmonte l’acide du vin, &  
prévient par-là ses mauvais effets. Il faut cependant  
prendre garde de tomber dans l’erreur de ceux qui  
avancent que les pierres *d’écrevisses* font efficaces dans  
certaines maladies particulieres, parce que l’acide en  
est la cause immédiate ; car le sisteme de pathologie  
fondé fur les acides a peine à foutenir un rigoureux  
examen, & l’action des absprbans tels que ceux-ci ne  
peut fe transinettre jufqu’aux vaiffeaux fanguins, ni aux  
parties les plus éloignées du corps. Helmont lui-mê-  
me qui regarde l’acide comme la caufe d’tm grand  
nombre de maladies , est fort éloigné de croire que Pé-  
nergie des pierres *d’écrevisses,* en qui il admet des ver-  
tus diurétiques , puisse s’étendre jufqu’au siége de la  
maladie. « Il s’en faut de beaucoup, dit - il, qd'elleî

VVuu

1411 C A N

« aient cette propriété, & je ne leur en connois point  
« d’autre que celle de détruire la qualité acescente des  
a liqueurs que nous buvons , laquelle siaffit, en quel-  
a que petite quantité qu’elle *se* mêle avec l’urine, pour  
« produire des stranguries , des dysilries & d’autres  
« douleurs ardentes, occasionnées ordinairement par  
« le calcul. » Si l’on ne se livre point aux hypothèses ,  
le plus souvent fausses, qu’on a quelquefois imaginées  
pour expliquer les causes des maladies, on se gardera  
bien d’admettre les louanges outrées que plusieurs Au-  
teurs ont données aux pierres *T écrevisses* ; par exem-  
ple , qu’elles corrigent l’acide des plaies & des ulceres,  
ce qui les a fait mettre au rang des traumatiques , &  
employer dans le *Pulvis conglutinans Cnoesolii,* avec la  
dépouille de serpent, ou les vers de terre. Etmuller,  
*Vol. I.* De même, si nous faisions un bon usilge de notre  
raisim , nous n’entreprendrons point des préparations  
laborieuses des pierres *d’écrevisses* pour les ulceres &  
les plaies ; car quand même elles satisferoient à notre  
intention au moyen des autres ingrédiens qu’on em-  
ploye avec elles, cela n’empêcheroit pas qu’on ne pût  
les préparer d’une maniere plus aisée. C’est ce dont  
nous avon&un exemple dans l’*Essenela oculorum cancri  
in Boetii de Boot Gammarum et Lapidum historiâ, Lib.  
II. cap. vy6.* Helmont assure, il est vrai, que l’on peut  
tirer des pierres *d’écrevisses* un excellent remede diuré-  
tique , vulnéraire & fébrifuge, pourvu qu’on les con-  
vertisse en la forme de lait qu’elles avoient auparavant.  
Mais nous ne pouvons rien dire de ce remede, puise  
que nous ignorons qu’on l’ait jamais employé,ou qu’on  
puisse le faire. M. Homberg a fait voir par plusieurs  
expériences qu’il faut une plus grande quantité de pier-  
res *d’écrevisses,* que de corail, de perles , de nacre de  
perle, de bezoard oriental & occidental, de calcul hu-  
main, d’écailles d’huîtres, de corne de cerf calcinée ,  
de chaux vive & éteinte, pour absorber la même quan-  
tité d’efprit de nitre & d’esprit de fel. D’où il fuit que  
les pierres *d’écrevisses* font moins propres à obforber  
un acide, que les fubstances dont nous venons de par-  
ler. Ce que l’on appelle *Oculi cancrorum praeparati ,*n’est autre chofe que des pierres *d’écrevisses* pulvéri-  
sées & lévigées silr un porphyre avec de l’eau commu-  
ne ou quelque eau distilée, telle que celle de restes ou  
de baume, & réduites en forme de trochifque. On em-  
ploie ces derniers dans les mêmes cas que les pierres  
*d’écrevisses.*

On prépare le *pulvis absorbens citratus D. Sthalii,* dont il  
est parlé dans le *Dispensatorium Borusse-Brandeburgi-  
cum,* de la maniere salivante.

*Prenez* telle quantité qu’il vous plaira de pierres *d’écre-  
visses s versez* deisus autant de fuc de limon récent  
qu’il en faut pour les foûler. Mettez-les dans un  
pot de terre ou de verre pour en faire évaporer  
l’humidité à petit feu, en les remuant avec une  
fpatule de bois. Triturez-les enfuite ,& passez-  
lespar un tamis de fil.

L’acide que l’on mêle avec l’alcali dans cette préparation,  
nous fait voir pourquoi quelques Medecins en don-  
nent un scrupule dans les fievres continues & inflam-  
matoires, en qualité de résolutif.

On appelle encore cette poudre *Lapides cancrorum, aci-  
do citri saturati. Schutz Prael.* Le *pulvis absorbens ni-  
tratus D. Sthalii,* que l’on trouve dans le même Dif-  
penfaire est composé de parties égales de pierres *d’é-  
crevisses* préparées , de coquilles de poision préparées  
& de nitre dépuré.

On prépare le *pulvis absorbens D. Sthdlii* dont il est parlé  
dans le même Ouvrage de la maniere suivante :

Prenez *tartre grossièrement pilé, deux onces,  
pierres d’écrevisses préparées, deux onces-s*

CAN 1412

Faites-les bouillir dans une quantité fuffifante d’eau com-  
mune , & faites éVaporer toute l’humidité.

Elle a les mêmes vertus que le *pulvis absorbens citratus.*

Voici la préparation de celle dont parle le Docteur We-  
delius dans fon *Opiologia*, fous le nom de *Pulvis ab-  
sorbens.*

Faites-en une poudre, pour six dofes , que l’on prendra  
dans de l’eau de cannelle , de baume, ou telle au-  
tre eau fpiritueufe, ou dans des véhicules domesa  
tiques, comme du vin ou de, la biere. On peut  
réitérer la dofe toutes les heures, ou moins fou-  
vent, suivant que les circonstances l’exigeront.

Wedelius, qui est l’inventeur de ce remede, le vante ex-  
trememcnt dans les maladies hypocondriaques & hysi-  
tériques, dans les iyncopes & les palpitations de cœur.  
La solution des yeux *d’écrevisses (solutio oculorum can-  
crorum')* Ee fait dans du vinaigre distilé, que l’on filtre  
enfuite à travers un papier. On peut préparer ce reme-  
de si.Ir le champ dans le besoin. Cette solution étant  
éyaporée jusqu’à siccité, on donne à ce qui reste le nom  
de fel de pierres *d’écrevisses*, qui n’est autre chose que  
l’acide du vinaigre qui a resté dans la poudre. Ce re-  
mede n’est plus d’usage aujourd’hui.. Lorsqu’on ajoute  
à la solution précédente, après l’avoir filtrée, de l’huile  
de tartre par défaillance, il fe précipite une poudre ex-  
tremement blanche , qui étant édulcorée & desséchée,  
est le magistere de pierres *d’écrevisses.* Ce n’est que la  
poudre de ces mêmes pierres dépouillée de l’acide  
qu’on avoit versé dessus, & que l’on pouvoit également  
préparer fans que la folution fût nécessaire.

Les écailles , furtout les pattes *d’écrevisses ,* scmt de mê-  
même nature, & servent au même usage que leurs  
pierres. Ces écailles pulvérisées & mêlées avec de  
l’huile de rosies, scmt estimées bonnes pour la gratelle  
des enfans. On employe ce remede dans cette mala-  
die, dans la persuasion où l’on est qu’elle est causée  
par un acide ; & en effet cela est souvent vrai : mais je  
ne voudrois pas affurer que cet onguent répercussifcon-  
tribue à la cure de cette maladie. On employe princi-  
palement en Médecine les pattes noires appellées *che-  
lae cancrorum.* On les prépare de la même maniere que  
les pierres. Le *pulvis è chelis cancrorum compositus-,* que  
l’on appelle aussi *pulvis bezoardicus Anglicuss et pul-  
visGaseonii,* poudre de Gascogne, poudrede la Com-  
teffe de Kent, est préparée comme il iuit dans le Dise  
pensasse de Londres.

Pilez & mêlez ces drogues, & faites-en des petites bou-  
les avec la folution de gomme Arabique.

La Pharmacopée de Paris a retenu le même nombre de  
drogues; mais changé leur proportion, & substitué à  
la gomme Arabique, la gelée de vipere. Les ingrédiens

1413 C A N

sont les mêmes dans la Pharmacopée d’Edimbourg ,  
mais leur proportion est également changée, & on les  
conserve en poudre. Celle de Leyde les conserve aussi  
en poudre : mais elle a trouvé à propos d’ajouter aux  
drogues précédentes la racine de contrayerva, les tro-  
clusques de VÎpere , & l’or en feuille. Le Dispenfaire  
de Brandebourg en a retranché les trochisques de vi-  
pere & l’or en feuille, & ajouté aux autres ingrédiens  
la terre de Lemnos , l’antimoine diaphorétique , Pam -  
bre-gris & le fafran, dont on fait des petites boules  
aVec la gelée de Vspere. Lemery dans fa Pharmaco-  
pée, substitue à la terre de Lemnos, à l’antimoine dia-  
phorétique & à llambre-gris, la contrayerva ou bistor-  
tede Virginie.

Dahs la *Pharmacopoeia Bateana,* les especes sont les mê-  
mes que dans le Dispensaire de Londres , excepté  
qu’on y employe le bezoard occidental, au lieu de l’o-  
riental. On y ajoute encore la racine de contrayerVa,  
le corail blanc, le crystal, la terre de Lemnos , l’anti-  
moinediaphorétique, llambre-gris, le mufc & le fa-  
fran, que l’on réduit en petites boules avec la gelée de  
vipere sous le nom *de pulvis Cantianus.* Lorfqu’on y  
employe la cbchenille, la préparation est appellée *pul-  
vis Cantianus ruber , & pulvis Cantianus niger,* lorse  
qu’on y sait entrer les cendres de crapauds. Lespremie-  
res compositions sirnt plus simples que la derniere, qüi  
consierve les ingrédiens de l’autre, quoique dans des  
proportions différentes, & en employe des nouveaux.  
Comme il est aisé d’ajouter aux choses déja inVentées,  
il est arrivé qu’on a fait dans la fuite plusieurs change-  
mens à la premiere recette simple de l’InVenteur. Un  
Gasicon ayant apporté le premier cette poudre en An-  
gleterre, y fit un profit considérable. On rapporte dans  
le Dispensiaire de Brandebourg - qu’il la vendit trois  
cens livres sterlings àl’Evêque de Worcester. George  
Starkey assure qu’elle perdit beaucoup de *sa* réputa-  
tion, après qu’elle eut été rendue publique, & il ob-  
serve que la même chose est arrivée à plusieurs autres  
remedes. Dans ces fortes d’occasions la crédulité des  
hommes trouve dans les remedes des vertus que la na-  
ture leur a refusées, ou du moins données dans une  
petite étendue. La dofe de ce remede est depuis demi-  
scrupule jusqu’à demi-dragme. Schulzius dans fes*Prae-  
lectiones)* vante extremement l’efficacité de ce remede  
dans les maladies aiguës , exanthémateufes & mali-  
gnes, & dans la peste même. Le Docteur Slare dans  
fes Obfervations sur les pierres de bezoard , exami-  
nant les divers ingrédiens qui entrent dans la composi-  
- tion de Londres, pense que le bezoard , l'ambre & la  
corne de cerf, fontfuperflues dans un remede destiné  
à corriger les acides. 11 est encore du sentiment que  
les quatre autres poudres ne font pont préférables aux  
autres poudres testacées. Il présure pour cette raifon la  
craie , avec le Eel d’absinthe, à cette composition cou-  
tesse ; car la premiere est un absorbant, & le second  
un alcali propre pour corriger les acides, doué d’une  
qualité diaphorétique & diurétique.

SuÎVant Etmuller, Deodatus recommande demi-scrupu-  
le ou un sitrupule de poudre d’yeux *P écrevisses ,* com-  
me un excellent purgatif.

Il est bon de remarquer que les *écrevisses* ordinaires ne  
sont point les mêmes que celles de riVlere, dont Ga-  
lien parle dans fafameufe recette pour la morfure d’un  
chien enragé, car ces dernieres font une espece *d’écre-  
visses* d’eau douce que l’on ne trouVe que dans les rivie-  
res de Grece, de Crcte & de Sicile.

CANCER , καράἰνος. Il paroît par plusieurs passages de  
Cesse , que les Auteurs Latins entendent par le mot  
*cancer* ce que les Grecs appellent *gangrene* ou*sphacele.*La maladie à qui nous donnons aujourd’hui le nom de  
*cancer,* est la même que ce que les Greçs &4es Ro-  
mains appellerent *carcinoma.* Voyez ce dernier mot.

CANCHRYS , CANCHRY. Le même que *Cachrys ,  
Cacbry.* Voyez ces mots.

CANCÏNPÉRICON , *fiente de cheval chaude.* Ru-  
**LAND.**

C A N 1414

CANCRENA. Mot que Paracesse emploie commurié~  
ment pour celui de *gangraena.*

CANDELA , *Chandelle, bougie>* λύχνος, κηρός. *La chan-  
delle* a fies usiages dans la Medecine, & on la met au  
nombre des instrttmens de Chirurgie. Scultet dans *son  
Armamentarium Chirurgicum , Edit. Hagae-Comitum >  
16su. Tab.* 13. *Fig.* 9. 10. donne la figure de deux  
*chandelles* faites aVec un gros fil en double & de la cir<>  
blanche , mêlée aVec un peu de térébenthine , pour  
qu’elles foient moins sujettes à *se* rompre. On les frotte  
aVec de l’huile d’amandes douces pour les introduire  
dans le conduit urinaire dans le cas d’une ifchurie , 0C-  
casionnée par l’obstruction de ce canal. Une de ces  
*chandelles* paroît coupée à fon fommet, pour aVertir le  
Chirurgien de couper aVec les cifeàux l’extrémité de  
*la chandelle* aVant de l’introduire, de peut qu’en la re-  
tirant elle ne laisse le morceau de cire dans laquelle la  
méche ne passe point, dans la partie & qu’elle n’aug-  
ffiente par-là l'ifchurie. 11 y a encore une *chandelle* uté-  
rine, qui est une efpece de pcssaire, & des *chandelles*de cire dont on fe fert dans l’opération des ventoufes.  
Schroder, *Pharmacop Lib. II. cap.* 86. nous donne les  
préparations des *candelaefumales,* ou *chandelles* pour  
les fumigations, que l’on appelle aussi *bacult,* à cause  
de leur figure. Elles font composées de poudres odori-  
férantes paîtries avec le mucilage de gomme adraganth,  
de storax & autres drogues semblables. On les allume  
dans les tems de peste ou pour purifier Pair dans cer-  
tainès occasions. On les appelle aussi *Aves* Cypriae. Voy.  
ce mot.

Le mot Latin *candela* répond à ce que nous appellens  
*chandelle.* C’est un corps de figure ronde, cylindrique  
ou conique, formé le plus sotiVent de fuif, & quelque-  
fois de cire & d’une méche qui va d’un bout à l’autre ,  
que les Grecs appellent ἐλλύχνιον. *B asili us Faber* dans  
fon *Thesaurus Eruditionis Scholasticae s* & Saunasse  
dans fes *Exercitationes Plinianae*, nous apprennent que  
les anciens fassoient leurs *chandelles avec* de la moelle,  
*(medulla)* de jonc,qu’ils trempoient dans de la cireli-  
quide. Les meches sont aujourd’hui pour l'ordinaire  
de lin, ou de coton retors. Ceux qui consultent leur  
commodité ou qui ont à cœur la conservation de leur  
santé, n’ont pas moins d’égard à la flamme des *chan-  
delles -s* qu’à la fumée ou vapeur qui en fort. La flamme  
ne doit point vaciller, parce qu’elle est dans ce cas nui-  
sible à la Vue & insuffisante pour illuminer comme il  
faut les objets. Ce défaut Vient généralement de la mau-  
vaife qualité de la meche, de sa trop grande humidité,  
ou de ce qu’elle n’est pas assez retorte. La qualité des  
vapeurs dépend de la matiere dans laquelle on a trem-  
pé la meche & qui fert de nourriture à la flamme. Là  
cire qui est mêlée avec plusieurs substances étrangeres,  
doit nécessairement lorsqu’elle brûle, communiquera  
Pair certaines qualités , non-seulement désagréables à  
l’odorat, mais encore nuisibles à la santé. Le Verd-çle-  
gris & les autres substances que l'on mêle quelquefois  
avec la cire pour lui donner une couleur agréable, ne  
peüVent manquer de produire de très-mauVais effets.  
Il n’y a point de Medecin qui ne fache que Pair peut  
être imprégné de vertus médicinales, qui ont une in-  
fluence considérable fur le corps humain , & souillé par  
des *effluvia* ou exhalaisims, capables dé nuire à la fan-  
té & de cauEer la mort. Un Medecin qui traite un ma-  
lade d’un tempérament foible & délicat, doit donc  
faire enforte qu’on éloigne de lui les *chandelles* dont la  
fumée est capable de lui nuire. On fait par plusieurs ex-  
périences que la fumée qui s’éleve des *chandelles* de  
cire blanche, a causé à bien des perfonnes des maux de  
tête & offensé leurs poumons. Les *chandelles* faites  
avec du Vieux fuif ou mêlées aVec différentes substan-  
ces , affaiblissent & démissent considérablement la san-  
té par les fumées & les Vapeurs qu’elles laissent échap-  
per.Celles de fuifde bœufont une odeur beaucoup plus  
défagréable que celles qui sont faites aVec du fuif de  
mouton ou de brebis. On a même remarqué qu’elles  
n’ont jamais une plus mauVaife odeur, que lorfqu’ort

**V V u u ij**

1415 C A N

y emploie de la graisse de cochon. De-là vient qu’il est  
ordonné en France aux Chandeliers de n’employer  
d’autre suifdans leur s *chandelles s* que celui de bœuf,  
de mouton & de brebis, sans le moindre mélange de  
graisse de porc. Savary, *Dictionnaire universel de Com-  
ïnerce.* Rammazini conseille aux gens d’étude de ne se  
fervir de *chandelle* que le moins qu’ils pourront, & si  
leurs moyens ne leurs permettent pas de brûler de la  
cire, de travailler à la lumiere d’une lampe, comme le  
faifoient les Savans de l’antiquisé.FortunatusPlempius  
rapporte après Pline, que les vapeurs qui s’élèvent d’u-  
ne *chandelle de* fuif & d’une lampe éteinte, suffisent  
pour causer l'avortement. Il est parlé dans les *Eph. N.  
C. D.* 2. *a.* 9. *0.* 205. d’un homme qui s’étant endormi  
Eans avoir eu foin de bien éteindre sa *chandelle,* fut at-  
taqué de convulsions & d’une difficulté de refpirer qui  
lui caufalamort. Valentinus dans fes *Pandectae Medi-  
co-Legales, Tom. I.* rapporte l’histoire d’un cas tout-à-  
fait pareil au précédent; & Hoffman dans fa *Medecine  
raisonnée,* n’hésite point à mettre la fumée d’une *chan-  
delle* mal éteinte au nombre des poifons. On trouve  
dans les *Acta Medica et Philosophica Hasmensia, Vol.  
V. Obs.* 86. une preuve fuffifante de la qualité nuisi-  
ble des exhalaisons du suifdans l’accident arrivé à une  
femme qui travaillant la nuit dans un petit apparte-  
ment à des *chandelles* de suif dont elle faifoit commer-  
ce, fut faisie d’un mal de tête violent, d’un vertige,  
d’une inflammation aux yeux , & enfin d’un asthme  
dangereux ; Olaus Borrichius la guérit cependant en  
la faisiant vomir d’abord & en lui donnant essuite des  
eaux pectorales avec de l’oxymel fcillitlque ; par le  
moyen duquel, pour me servir de sem expression, il  
crut avoir mis l’ennemi en déroute. Mais après avoir  
abandonné l'usage de ces remedes, elle fut saisie d’une  
orthopnée dont elle guérit de nouveau par le même  
moyen. Cette circonstance a porté Borrichius à con-  
feiller à ceux qui travaillent à la *chandelle,* de le faire  
dans des lieux vastes & exposés à l’air. Je lasse à d’au-  
tres à décider s’il ne feroit pas du devoir des Magif-  
trats qui veillent à la Police , d’assigner à ces fortes  
d’Ouvriers un lieu éloigné de la ville, pour empêcher  
que les vapeurs qui s’élevent de leurs boutiques, ne  
Couillent & corrompent l'air des rues où ils logent. Ce  
n’est point ici le lieu de parler des *chandelles* faites de  
façon à durer un tems extraordinaire, pour répandre  
une odeur agréable, ou pour résister au vent & à la  
pluie sims s’éteindre. Je renvoyé ceux qui l'ont curieux  
deces siartcs de choses, à *Petrus Moria Caneporius, de  
Atramentis, 8c* au *Dictionnaire oeconomique de Chomel ,*au mot *Chandelle.*

Examinons plutôt les *chandelles* dont on *se* sert pour les  
usages de la Medecine.

La *candelafoemalis* ou *candela pro suffitu odorata* , que  
l’on appelle encore *taeda et avicula Cypria ,* est une  
masse de figure oblongue, composée de poudres odo-  
riférantes mêlées avec une troisieme partie ou plus de  
charbon de faille ou de tilleul, & réduites en une cosu  
sistance convenable avec du mucilage de gomme adra-  
ganth,du labdanum ou de la térébenthine. On peut  
aussi préparer cette esipece de *chandelle* avec des subs-  
tances résinetsses mêlées avec des balsamiques. On s’en  
sert pour répandre une fumée ou odeur agréable ,  
fans aucune flamme , pour corriger l’air , fortifier le  
cerveau & réveiller les efprits. Les *chandelles* scmt en -  
core appellées à caufe de leur forme, *bacilli & masse  
adfornacem,* à caufe qu’on les applique pour l’ordinai-  
re contre une cheminée où il y a du feu , pour exciter  
l’odeur que l'on veut qu’elles exhalent. Mais on doit  
prendre garde qu’il n’entre dans leur composition, ni  
bois, ni fleurs, ni racines, ni feuilles, ni écorces, parce  
que la plupart de ces fortes de substances répandent,  
lorsqu’on les met sur le feu, une odeur d’empyreume  
fort défagréable. Les poudres qu’on y emploie doivent  
être choisies salivant l’intention du Medecin, la mala-  
die ou le tempérament du malade pour llusiage duquel  
on les destine. Qn en peut voir des exemples dans la

C A N 1416

*Cysta Medica Hafniensis* de Thomas Bartholin, fous  
l’Article *Trochisci odorati.* On les prépare rarement  
sur le champ, mais on les garde pour le besoin dans  
les boutiques.

On prépare les *candelae sumales Francofurtensium s* de la  
Pharmacopée de Schrodcr, de la maniere fiuivante.

Pulvérisez ces drogues & faites-en des *chandelles* de telle  
figure qu’il vous plaira , avec du mucilage de  
gomme adraganth fait avec l’eau rofe, de marjo-  
laine & d’écorce d’orange , aVec quelque peu de  
storax liquide & de térébenthine.

On trouVe la inême composition dans le Dispensaire de  
Ratisbonne.

Les *candelaesumales* de la Pharmacopée de Strasbourg,  
qui simt appellées *candelae pro suffitu fecundo, se prépa-  
rent* comme il Fuit.

Donnez-leur la forme convenable avec de la térébenthi-  
ne de Chypre, & du mucilage de gomme adra-  
ganth fait avec l'eau-rofe.

Les *candelae pro suffitu* du Dispensaire de Copenhague que  
le Difpenfaire d’Ausbourg appelle *candelae primae,* con-  
tiennent un plus grand nombre de drogues que lcspré-  
cédentes. Mais celles qui font appellées *candelae odori-  
ferae* dans la Pharmacopée d’Anvers, different de toutes  
les autres, en ce qu’il y entre du mufc & du camphre.

On peut ajouter à celles-là les *candelae contra subitanea*que Ludovic a insérées dans fa Pharmacopée, d’autres  
les *Collectanea IVurtemburgensia euphorista* , & qu’il  
prépare de la maniere suivante.

Pilez ce qui doit l'être, & mêlez-le avec la cire fondue  
pour en faire des *chandelles* d’une forme ordinal-  
re avec une meche composée de trois fils de chan-  
vre , de foye, ou de trois fils dorés ou argentés ,  
entrelacés enfemble. On pourra les orner, si l'on  
veut, avec quelques petits morceaux de coraiI  
rouge, de nacre de perles ou avec les coquillages  
appelles *entaglia & dentalia* que l’on fichera dans  
leur furface.

1417 CAN

CANDELARIA ou CANDELA REGIA , font des  
noms que l’on donne au bouillon. Voyez *Verbaseum,*CANDIDUS, CANDOR, Le même qu’*Albus , Al-  
bedo.* On s’en sert souvent dans un sens métaphorique  
pour signifier , sincérité, franchise , candeur , bonne-  
foi, Voyez *Albedo.*

CANDIDARE , dans le *Theat. Chym. Vol. V.* est ap-  
pelle la quatrieme puissance que l’on attribue au Soleil.  
**CASTELLI**

CANDISATIO. L’art de confire avec le sucre. Voyez  
*Saccharum.*

CANDON *Purchasiel ,* Jonst. Dendrol. *Arbor Maldi-  
venfis,* c’est un arbre fort approchant du liége , & de  
la hauteur du noyer, fon tronc est spongieux &plus  
léger que le liége, sim écorceblanchâtre, & il ne porte  
point de fruit ; on fait des planches de fon bois , &  
on l’emploie pour le chauffage. On peut aussi par sim  
moyen tirer du fond dela mer un corps d’un millier  
de livres pesant, en y attachant une corde que l’on passe  
ensi.lite à travers une ou plusieurs pieces de ce bois, soi-  
vant qu’on le juge nécessaire. Rah , *Hist. Plant.*

CANDUM, ou plutôt CANTHUM, *sucre Candi.***BLANCARD,** voyez *Saccharum.*

CANELA, *Fuchsius* prétend que c’est le nom que My-  
repfe & quelques Auteurs Grecs modernes, *Averroès*& le reste des Auteurs Arabes donnent à ce que nous  
appellons *Canelle,* ou plutôt *casia.* MïREPsE.

CANELLA , *Canelle.* Voyez *Cinnamomum.* **BLANCARD.**CANELLA ALBA,Parkinfon. Theat 1581 .Raii Hist.

II. 1802. *Canella alba quorundam,* J. B. 1.461. *Cinna-  
momum sive canella tubis minoribus alba,* C. B. Pin.  
409. *Cassea lignea Jamaicensis, cortice acri candicante,*Pluk. Phytog. 81. *Caissia lignea laurifelia Americana,  
cortice albo, valdè acri et aromatico ,* Pluk. Almag.  
89. Tab. 81. *Arbor baccifera laurifeli a aromatica ,  
fructu viridi calyculato racemoso ,* Philofoph. Transiàct.  
n°. 192. p. 465. Cat. Jam. 165. Sloan. Hist. II. 87.  
Tab. 191. *Canella Cubana,* Jonsi Dendr. 165. *Arbor  
sucadice, Nieremb.* 294. *Arbor cujas cortex ghngiber  
aemulatur,* Laet. 24.

C’est ce qulon appelle communément, quoiqu’à tort,  
*Cortex winteranus ,* écorce de Winter. Le tronc de cet  
arbre est environ de la grosseur de la cuisse, d’environ  
vingt ou trente pieds de haut, & pousse plusieurs bran-  
ches & plusieurs rejettons qui pendent en bas , & for-  
ment un afpect fort agréable ; fon écorce est composée  
de deux parties, une extérieure & l’autre intérieure ;  
l’écorce extérieure est aussi mince qu’une petite piece  
de monnoie, de couleur de cendres , blanchâtre , ou  
grisâtre & parsemée çà & là de quelques taches plus  
claires , avec plusieurs petites crevasses à sim intérieur  
qui la rendent inégale, d’un gout acre, aromatique ,  
piquant & brûlant. L’écorce intérieure est beaucoup  
plus épaisse que la canelle, lisse, plus blanche que  
celle de dehors, d’un gout plus aromatique , plus pi-  
quant, approchant de celui du girofle , plus sieche que  
la canelle , & fe brisimt entre les dents , fes feuilles  
sortent des extrémités des rejettons seins ordre, elles  
sont portées silr des queues d’environ un pouce de  
long, elles ont chacune deux pouces de long fur un  
pouce de large , leur extrémité est large & arrondie ,  
elles sont étroites vers leurs bases & vont toujours en  
s’élargissant jufques vers leurs extrémités, d’un verd  
jaunâtre, unies & luisantes, fans dentelures & appro-  
chantes de celles du *laurocerasus ,* laurier-cerise. Les  
fommets des tiges sirnt chargés de bouquets de fleurs  
disposées à peu près en forme de parafol ; elles font  
attachées à un pédicule à l’extrémité duquel est un  
calyce composé de quelques petites feuilles; elles ont  
cinq petales couleur de pourpre ou d’écarlate , au mi-  
lieu defquels est un gros pistil, il leur fuccede un  
fruit composé de plusieurs grains gros comme un pois,  
arrondis, verds , qui contiennent tous une chair ffiuci-  
lagineufe & d’un verd pâle, qùatre semences noires,  
luifantes, inégales, approchantes des pepins de rai-  
sins. Toutes les parties de cet arbre , lorsqu’elles semt

CAN i 41 S

récentes ont un gout brûlant, aromatique & piquant,  
qui approche de celui du girofle & qui met la bouche  
en feu.

Il croît dans les vallées ou les bois de *Tavanna* fur la route  
qui va de *passetge-fort* à la ville de *salut-J a go-de-la-  
Vega*, dans la Jamaïque , à *Antigua* & autres Ifles Ca-  
ribbes.

L’écorce de cet arbre est ce dont on fait le plus d’ufage  
dans les Colonies Angloifes , situées entre les tropiques  
dans les Indes Occidentales & en Europe. On le dé-  
pouille de son écorce , & on la fait fecher à l’ombre  
Pans autre préparation.

Le menu peuple l’emploie dans les Indes Occidentales  
à la place des autres épiceries : elle est estimée propre  
pour confumer la trop grande humidité de l’estomac ,  
pour faciliter la digestion & chasser les vents.

Elle passe dans ce pays aussi-bien qu’en Europe pour un  
remede excellent contre le fcorbut , pour purifier &  
animer le fang. Les Droguistes & Apothicaires de  
Londres l’employent à cet ufage sous le nom d’écor-  
ce , *cortex winteranus s* quoiqu’elle en distere tout-  
à-fait. On la donne dans les Indes Oecidentales avec  
l’acier & autres remedes ; mais elle fait plus de ma! \*  
que de bien , lorfque le malade est d’un tempérament  
chaud , parce qu’elle ne fait que l'échauffer encore  
davantage.

Lorfqu’on mêle du *rum ,* qui est un esprit vineux tiré du  
*molosseus* , ou sttlcre de mauvaise espece que l’on fait fer-  
menter avec Peau , avec quelque peu de cette écorce ,  
il perd en partie fon odeur empyreumatlque

Cette écorce étant mêlée avec de l’eau, & dlstilée en-  
fuite *per deseensum ,* donne une huile aromatique qui  
*se* précipite au fond de Peau, comme celle de clous  
de girofle, pour laquelle on la vend après l’avoir mê-  
lée avec quelques gouttes de cette derniere. *Pierre  
Martyn* en parle fous le nom de *cortex, cinnamomi sa-  
porem , ghngiLeris amaritudinem , et caryophylli suaso  
vem odoremprae sosorens. -Nic. Monard* l’a décrite fous  
celui de *lignum aromaticum : Clusius* l’appelle *lignum,  
seupotius cortex aromaticus',* & je ne doute point qu’elle  
ne foit la même que la canelle blanche, ou *canella alba*dont il est parlé dans quelques Auteurs. *Lsnsehoten*dans sa Description del’Amerique qu’on a traduite en  
François , en parle sous le nom *d’arbre ou les pigeons  
nichent.* Le Docteur *Traphan* l’appelle *JVinteris Barlyg*ou *IFest-Indiandnnamon tree,* écorce de Winter ou ar- '  
bre des Indes Occidentales qui porte la canelle, *Hcr^  
nandez et Ximenes, Caminga.*

On peut douter que ce Eoit *FAseopo , d’Havot. Phils  
Trans. Abr. Vol. II.p. 66y.* par M. *Hans Sloane.*

Cette écorce passe pour un spécifique contre le ficorbut ,  
& pour un excellent névritique, elle est bonne dans la  
paralysie & les convulsions, particulierement dans cela  
les de l’estomac & des intestins. Mu 1er *Boe Osse*

CANEON , κάνεον , κανἐῆον , κανου’ν , κανὸν , κανὴς , est un  
panier, suivant *Hes.yehius. Kavelcv* dans *Hippocrate, Lib.  
I. 8e II. TPesi yuvaut.* signifie le couvercle d’un pot per-  
cé , à travers duquel on introduit par le moyen d’tm  
rosieau la vapeur du remede qu’il contient dans lu-  
terus.

CANICACEUS , πιθύρινος, plein de son. Ce mot dé^  
rive de

CANICÆ *asen ,* ou plutôt *farine*, où il reste du sim,  
ainsi appellée de *canis* chien, parce quelle siervoit à  
faire du pain pour les chiens. De-là *panis cameaceus >*pour désigner du, pain où il y a beaucoup de fom  
**BLANCARD.**

CANICIDA, *Cynoctonumi Kuvorsio'vov.* Le même qulesta  
*conitum.*

CANICIDIUM. Terme dont fe servent les Anato-  
mistes pour exprimer la dissection d’un chien vivant,  
CasTELLI,

CANICULA, *ruvlTiovs* Diminutif de *canis la canu  
cule :* de-là

CANICULARIS, *Caniculaire* que l’on donne au tems  
pendant lequel la *canicule se* love & fe- couche avec

1419 C A N

le foleil. Les jours *caniculaires* commencent le dix-  
neuvieme de Juillet & finissent le vingt-septieme  
d’Août. *Hippocrate* veut que l’on ne prenne aucun pur-  
gatif pendant ces jours. *Paracelse* assure que ces jours  
savorifient la génération des vers.

CANINA APPETENTIA. Voyez *Boulimos.*CANINA BRASSICA. Voyez *Mercurialis.*CANINI DENTES. Voyez *Dens.*

CANINA LINGUA. Voyel *Cynoglosseum.*CANINA MALUS. Voyez *Mandragora.*CANINA RABIES. Voyez *Hydrophobia.*CANINUS SENTIS. Voyez *Cynosbaton.*

CANINANA, *Jonst.* C’est un Eerpent de l’Amérique  
qui peut avoir un pié & demi ou deux piés de long ,  
Fon dos est verdâtre & sim ventre jaune. Il passe pour  
très-venimeux; il *se* laisse prendre & manier par les  
hommes stans leur faire aucun mal. Les naturels du  
pays le mangent après lui avoir coupé la tête & la  
queue ; il contient beaucoup de fel volatil & d’huile.

Les Indiens s’en fervent comme nous lassons de la vi-  
pere dans la supposition qu’il résiste au poision & qu’il  
chasse le venin du corps.

On le nomme *caninana* du mot Latin *canis,* chien ,  
parce que ce Terpent suit l'homme & fe laisse tou-  
cher & manier comme le chien,

CANIRAM, H. M. *Malas Malabaric a, fructu corticoso  
amaricante asemi ne plano compresse*, D. Syen.

C’est un grand arbre branchu, dont le tronc, qui est  
tout ce que deux hommes peuvent embrasser, est cou-  
vert de même que les plus grosses branches, d’une  
écorce cendrée, blanchâtre ou rougeâtre. Les petites  
branches sirnt d’un verd siale, pleines de nœuds & cou-  
vertes d’une écorce amere. Ses feuilles fortent de deux  
en deux de chaque nœud ; elles font dune figure ronde,  
oblongue & extremement ameres. Des nœuds des pe-  
tites branches fortent des fleurs disposées en parafol,  
composées de quatre , cinq ou six pétales , d’un verd  
d’eaü, pointues, d’une odeur foible, mais assez agréa-  
ble. Son fruit est une pomme ronde, lisse, de couleur  
d’or, dont la chair, quand elle est mûre, est blanche,  
mucilagineufe , & couverte d’une écorce épaisse &  
friable: cette chair, aussi-bien que lafemencequ’elle  
contient, ont un gout très-amer , de même que toutes  
les parties de l’arbre. Il fleurit en Eté, & porte du fruit  
en Automne.

Sa racine prife en décoction ou en infusion , est catharti-  
que, bonne pour les fievres pituiteufes , pour la coli-  
que , les tranchées & les cours de ventre. Sa décoction  
fournit une fomentation admirable pour la goute. Cet-  
te même décoction mêlée avec du lait de vache, est  
bonne pour le vertige & la mélancolie, lorfqu’on s’en  
lave la tête.

Son écorce pilée & paitrie avec de l’eau dans laquelle on  
a fait tremper du riz , arrête les dyssenteries bilieufes.  
Le fuc exprimé des feuilles , pris dans une décoction,  
appaife les maux de tête : mais il produit l’effet du pose  
fon & cause la mort, lorsqu’on en boit une trop grande  
quantité. L’excrément de l’homme est le seul remede  
qu’on puisse y apporter. Il ne faut, à ce qu’on prétend,  
que manger une ou deux femences de ce fruit tous les  
jours pendant deux ans de fuite, pour empêcher les  
mauvais effets de la morfure du serpent appelle *Cobra  
capella*, lorsqu’on vient à en être mordu après ce tems.  
**RAY,Miflo**

CANIRUBUS , comme qui diroit *Rubus CamnusHoy.  
Cynos-batos.*

CANIS, *Chien;* animal très-connu que l’on distingue de  
la maniere suivante.

*Canis,* Offic. Schrod. 5. 274. Ind.Med. 26. Schw. Quad.  
73. Aldrov. de Quad. Dig. 482. Jonsi de Quad. 122.  
Mer. Pin. 168. Charlt, Exesu 26. Raii Synop. A. 175.  
Gesti, deQuad, Digit. 213.

C A N 1420

Le mot latin *caris,* & le mot grec κύων, répondent au  
françois, *chien ; & catulus* ou *catellus* , à ce que nous  
appellens un petit *chien.* Comme la figure , la nature  
& la propriété de ces animaux sont trop connues pour  
avoir bcssolo de deEcr-j-tion , je ne m’arrêterai ici  
qu’aux différens usages qu’on en fait en Medecine. La  
chair de *chien* fert non-fculement d’aliment aux habi-  
tans de la Chine, elle paffe encore pour un mets déli-  
catchez plusieurs peuples de l'Asie, de l’Afrique & de  
l'Amérique. *Dus Marchais , voyage en Guinée Hom. II.  
et Journal des Suvans.* On ne peut ignorer, pour peu  
que l'on foit versé dans la lecture d’Hippocrate , que  
les Grecs en faifoient ufage ; car dans son fccond Li-  
vre de la *Diete,* au chapitre où il parle de la chair des  
animaux, il dit, « que la chair de *chien* échauffe , def-  
« séche & rend plus fort , mais qu’elle ne fe digere  
« pas facilement ; au lieu que celle de petits *elelens* hu-  
« mecte & pastèfans peine. » Il nous apprend dans fon  
Livre *de Morbo sacro,* que la chair de *chien* ne Vaut  
rien pour les épileptiques, parce qu’elle caufe des mou-  
vemens violens dans les intestins. Dans sion Traité  
*de Internis affectionibus,* il met la chair de *chiens* du  
Iievre & des osseaux au nombre des Viandes les plus  
légeres & les plus faciles à digérer. Dans fon Livre *de  
Superfoetatione ,* il recommande la chair des fetits  
*chiens* aux femmes , comme propre à faciliter la con-  
ception. Dans S01I Traité *de Internis affectionibus,* il  
ordonne le même aliment aux hydropiques, aussi-bien  
que dans’hépatite , après que la crise cst faite. Pline  
nous apprend dans le quatrieme chapitre de fon vingt-  
neuvieme Livre, que les Romains usinent de la chair  
de petits *chiens* comme de tout autre aliment, & qu’ils  
l’employoient dans leurs sacrifices. Si l'on fait atten-  
tion à la nature & au tempérament chaud du *chien', &*qu’il ne fe nourrit pour l’ordinaire que de chair , on  
comprendra fans pelne que la sienne doit fournir une  
nourriture plus forte & d’une nature beaucoup plus al-  
caline que celle des oifeaux & des animaux à quatre  
piés dont onufe communément, si l'on en excepte ceux  
qui vivent de proie; & qu’elle est par conséquent très-  
propre pour échauffer ceux qui fort d’un tempérament  
froid & phlegmatique , & qui ont une grande quantité  
d’acide siirabondant. Les Européens en général s’abf-  
tiennent de la chair de *chien ,* à moins que la nécessité &  
l’amour de la vie , qui est naturel à tous les hommes ,  
les obligent d’en faire ufage. On applique quelquefois  
des petits *chiens* vicans fur la région du bas-ventre,  
pour appaifer les douleurs de la colique, dans les cas  
où l’on peut détruire la caufe de la maladie au moyen  
d’une chaleur douce & bienlaifante. Bartholin nolls  
apprend dans les *Acta Medica et Philosoplelca Hase  
niensias Cent. 6. Hist.* 53. que lorfqu’on applique un  
*chien* fur le bas-ventre d’un homme qui a la colique , il  
n’a pas plutôt fenti la chaleur du malade, qu’il vomit  
avec beaucoup de violence, & que la colique cesse aussi-  
tôt.

Borelli, *Cent.* 3. *Obsorv.* 28. assure que rien n’est plus  
efficace pour soulager un gouteux que de faire cou-  
cher des petits *chiens* avec lui, mais que ceux ci con-  
tractent cette maladie au point de ne pouVoir plus mar-  
cher. Si ce que dit cet Auteur est fondé fur des faits  
réels, on peut en tirer de grandes lumieres pour la  
Medecine. « Quoique l'on ignore, dit-ü, la caufe de  
« quelques maladies internes, aussi-bien que l'endroit  
« où la maladie a établi l'on siége , &que nous l'oyons  
« fouvent dans le cas de souhaiter avec Momus, que  
a l’homme ait une fenêtre par laquelle on pût décou-  
« vrir la partie affectée, on peut cependant s’en instrui-  
« re dans les autres animaux, & furtout dans les petits  
*« chiens.* Après que ceux-ci ont couché pendant quin-  
« ze jours avec un malade, & léché le reste de fes ali-  
« mens , aussi-bien que ses crachats, ils contractent la  
a même maladie ; & lorsqu’on vient à les ouVrir, la  
« partie de ces animaux qui est affectée, répond à celle  
a du malade qui souffre de la même incommodité. Il  
**k n’est donc plus difficile, lorfque l’on a découvert le**

ι42ΐ C A N

« siége & la nature de la maladie, d’y appliquer les re-  
a medes convenables. »

Bartholin rapporte dans sion *Hist. Anatom, Cent, fa Hyst.  
66.* que Fludd, Medecin Anglois, trouva le siecret de  
tranfplanter la goute d’un malade à un *chien* qui cou-  
choit avec lui, & que cet animal fut sujet dans la  
suite à la maladie qui avoit auparavant affligé S011  
maître.

J’ai été témoin d’un accident arrivé au mois de Décembre  
1742. qui me persisade qu’un *chien* peut être affecté  
de la matiere goûteuse d’un homme. Un Gentilhom-  
me qui étoit extremement tourmenté de cette maladie,  
prit un purgatif mercuriel, qui, ayant affecté les glan-  
des salivaires , le fit quelque ^>eu cracher. Un autre  
Gentilhomme de fes amis lui etant venu rendre visite,  
il fit enlever par fon domestique un bassin destiné à re-  
cevoir fa salive, & cracha deux ou trois fois fur le  
plancher. Un petit épagneul qui étoit dans la chambre  
l’ayant léché , sut faisi en moins de demi-heure de  
convulsions violentes, dont il mourut au bout de dix  
heures, *CD*

L’exemple que l’on trouve dans les *Ephemerides Germa-  
nicae curiofae, Vol. II. o.* 183. d’un *chien* qui prit la pe-  
tisé vérole, prouve que cet animal peut être attaqué de  
la maladie de ceux avec qui il couche. Mais comme  
un homme qui prend la maladie d’un autre ne le  
foulage point pour cela , il y a toute apparence  
qu’un malade ne reçoit du soulagement de la part d’un  
*chien* qu’on lui applique , que dans les cas où lt cha-  
leur de l’animal attaque la maladie en ouvrant les po-  
res, en facilitant la transpiration , & en donnant iffue  
à la matiere morbifique.

Dans les cas de cette nature, il est tout-à-fait possible  
qu’un *chien* foit attaqué de la maladie dont il a  
délÎVré celui avec qui il couche , parce qu’il a reçu  
dans sim corps les exhalaisons morbifiques qui *sor-*toient de celui du malade. Comme les *chiens* déter-  
gent, nettoyent & hâtent la consolidation des plaies  
qu’ils ont reçues en les léchant, on peut de même leur  
faire lécher celles d’un homme avec beaucoup de selc-  
cès ; & il peut arriver que l'animal en souffre , si la ma-  
tiere qu’il a léchée reste dans sion estomac, s’insinue  
dans les vaisseaux, & *se* mêle avec les fluides de sion  
corps. C’est de quoi l’on trouve un exemple dans les  
*Ephemerides Germanicae curiosa ,* 1Ἀ. 4. °. *51*. °st l'on  
rapporte qu’un *chien* devint galeux pour avoir léché un  
scorbutique, qui fut entierement délivré par ce moyen  
de sa maladie.

Il n’y a pas long-tems qu’on a vu à Paris un homme que  
l’on appelloit le *Medecin de Chaudrailoo.* lieu où il fai-  
foit scm séjour, qui, fans autre moyen que celui dont  
nous parlons, avoit trouvé le secret de guérir un grand  
nombre de plaies invétérées. *Colonne, Histoire Natu-  
relle de l’Univers. Tome I.*

***Le*** *chien* fournit après fa mort plusieurs choses utiles à  
l’homme : mais nous ne ferons mention que de celles  
qui font les plus communes. Sa peau, par exemple, est  
estimée par quelques-uns un remede efficace pour ap-  
passer les douleurs de la goute , lorsqu’on en couvre la  
jambe affectée . *Ephemerides Germanicae curiosa ,D.^.  
α.* 2. *o.* 35. Mais il faut, suivant Boeder, pour pou-  
voir la prévenir, qu’elle soit préparée avec quelque  
fubstance astringente, telle que la noix de galle ou  
l’alun. Les Tanneurs préparent les peaux avec des  
substances astringentes pour en resserrer les pores , &  
les rendre par-là plus épaisses. Lors donc que la peau  
de *chien* est assez épaisse pour résister au froid extérieur  
qui excite les douleurs de lagoute, on peut larecom-  
mander à ceux qui craignent les attaques de cette ma-  
ladie. On en fait des gans en Eté pour tenir la main  
fraîche & uniecar comme leur furface est extreme-

C A N 1422

ment lisse , elle réfléchit les rayons du Soleil de même  
que les corps polis, & garantit les mains de la fueur.  
La graisse du *chien* est préférable à celle de tout autre  
animal, à caufe de *sa* qualité pénétrante & vulnéraire.  
Quelques Auteurs veulent qu’on la donne dans du  
vinaigre étendue silr du pain , ou mêlée avec d’autres  
alimens , comme un excellent remede contre la phthi-  
sie & l’épilepsie. D’autres font rôtir un *chien,* & fe fer-  
vent de la graisse qu’il rend contre la phthisie avec beau-  
coup de succès **ETMULLER.**

Elle est d’une utilité admirable dans les décoctions & po-  
tions vulnéraires, lorsqu’il s’agit de corriger l’acrimo-  
nie ou de remédier à la rigidité des parties. Mais il  
faut prendre garde qu’elle ne foit pas trop vieille, car  
elle ne manqueroit pas d’engendrer une acrimonie  
rance dans le corps. On peut la donner lorsqu’elle est  
fraîche, depuis un scrupule jufqu’à une dragme & de-  
mie. « Je connois, dit Konigius, des perfonnes qui  
« préparent en faifant bouillir des plantes néVritiques  
a avec de la graisse de chien, un onguent anodyn ex-  
« cellent pour les douleurs des luxations des parties ,  
a & pour les douleurs qui fuivent l’accouchement,  
« mais il faut dans ce dernier cas y mêler du baume du  
« Pérou & l’huile distilée de canelle, de macis & de  
« mente. »

Forestus, *Obs. Med. Lib. X. Obs.* 85. *in* S.csoliis, nous ap-  
prend qu’il s’est fervi avec succès dans la paralysie du  
pié causée par la colique, après les ventotsses & llessa-  
gedes bains préparés avec des substances émollientes ,  
de la graisse de petits *chiens* noirs qu’il fassoit bouillir  
dans l’eau jusqu’à ce que leurs os *se* séparassent les uns  
des autres, & dont il recueilloit la graisse silr la super-  
ficie de l’eau après qu’elle étoit refroidie. Quelques  
Auteurs célebres ont avancé que le cerveau du *chien*appaise la manie lorfqu’on le mange, comme on le  
voit dans les *Ephemerides Germanicae curiosa -, D.* 3. *a.*4. *o.* 125. Quoique nous ne comprenions point com-  
ment le cerveau du *chien* peut avoir assez de vertu pour  
dissiper la caufe de la manie, nous nous garderons bien  
de contredire ces Auteurs. Je croirois cependant que  
les effets que l’on attribue à ce remede, Eont plutôt  
ceux des autres médicamens dont on use auparavant &  
en même tems, & qu’il n’agit qu’en qualité de défobsi-  
truant, en conséquence des aromates avec lesquels on  
le mêle. La crotte de *chien* est appellée *album caris ,  
album graecum & cynocoprus,* du mot Grec qui signifie  
l’excrément de cet animal. Elle est beaucoup meilleu-  
re en été , quand le *chien* n’a été nourri qulaVec des os  
& qu’on ne l’a presique pas fait boire. On emploie ce  
remede intérieurement, non-feulement dans les décoc-  
tions vulnéraires , destinées à consolider les plaies ,  
mais encore pour exciter la sileur , pour résoudre les  
grumeaux de sang, & détruire l’acide des premieres  
voies.

Voici ce que dit Etmuller de *sa* vertu anti-dysentérique  
& de ses autres qualités dans le volume II.

a La dose en est depuis demi-dragme jtssqu’à deux, avec  
« un peu de silcre dans un véhicule, ou de lait de che-  
« vre simple, ou calybé : cette fiente , quoique fort  
a commune, est cependant un remede très-efficace  
« dans les dyffenteries & dans toutes les hémorrha-  
« gies, fans en excepter même celles dont on désisspe-  
« re. *FranciscusJoel, Praxis de Dysenterias Forestus ,*a *Obs. Med. & Mendererus, Medimna Militaris , la*a recommandent dans plusieurs occasions : & moi-mê-  
« me, dit ce dernier, par le moyen de cette fiente feu-  
« le, j’ai guéri une payfanne qui étoit affligée depuis  
« plus de quatre semaines d’une perte de sang. » On la  
recommande dans les gargarisines comme un spécifi-

(ae ) Il refteroit encore à décider fi ces convulsiOns surent l’effet de l’action de la matiere goûteuse ou du mercure, dcyit la  
sali Ve du malade étoit empreinte.

1423 C A N

que dans la cure de llesquinancie, & dans les inflamma-  
tions des amygdales.Si l’on en croit Etmullesua la fiente  
« de *chien* étoit en ufage dans la Medecine au tems de  
« Galien. On la souffle quelquefois dans la gorge après  
a l’avoir pulvérisée : quelquefois on la mêle avec du  
« miel pour l’appliquer fur la partie affectée, d’autres  
« fois on en met dans les cataplafmes & dans les on-  
a guens destinés à discuter & à murin Elle résout, mu-  
« rit & ouvre les abfcès , & prépare une iffue au pus;  
« elle confolide les ulceres de la gorge , étant appli-  
« quée silr la partie affectée de la maniere qu’on a dit  
« ci-deffus. »

Voici la maniere dont on prépare le *Cataplasma Cynan-  
chicum* dans le Dispensaire de Bates.

Prenez *album graecum, une once s  
conserve de roses rouges s deux onces,  
sirop de méconium, une quantitésuffisantes*

Faites en un cataplasine que vcus appliquerez sous le  
menton du malade d’une oreille à l’autre , après  
l’avoir auparavant saigné.

Andrcas Elias Buchner , dans ses *Miscellanea Medico-  
Physico-Mathemaelca,* nous appprendque les fragmens  
d’os à demi pourris que l’on sépare de *Valbum graecum*sont souvent un remede admirable pour le mal de  
dents. Dans la Pharmacopée de Paris *Valbum graecum  
prepaeratum,* fe fait en le faifant d’abord sécher, en le  
lévigeant enfuite sim le porphyre & en en formant des  
trochifques avec l’eau de tabouret. On comprendra  
fans peine , pour peu que l’on connoiffe la nature chau-  
de & active du *chien,* que ses excrémens font plus  
chauds & plus secs que ceux de la plupart des autres  
animaux domestiques ; d’où il .semble qu’ils agis-  
Eentpar une acrimonie irritante, corrosive, résolutive  
& apéritive. C’est de cettre acrimonie que dépendent  
les effets dont nous avons parlé ci-deffus, aussi bien que  
l’efficacité dont est la crotte de *chien* dans les hémor-  
rhagies internes que les résolutifs guériffent fouvent,  
en rétablissant la circulation du sang dont la stagnation  
occasionne des contractions spasinodiques & de vio-  
lentes hémorrhagies. Je^doute que ce remede soit aussi  
bon pour les dyssenteries qu’on le prétend, puisque per-  
sonne n’a osé assurer jufqu’à présent que les substances  
acres soient utiles dans ces sortes de cas. Cependant  
lorsqu’on donne *F album graecum* avec du sucre & du  
lait, auquel on peut substituer quelque huile ou graisse  
& du bouillon doux , il perd sim acreté. Il devient  
même savoneux & abstergeant, étant donné en une do-  
*se* modérée, & propre par conséquent à faciliter l’éva-  
cuation de la matiere acre qui irrite les intestins, ll  
peut même arriver qu’un remede huileux imprégné  
*d’album graecum* en levant les obstructions & rétablis-  
sant la circulation du fang, guérisse cette espece d’hé-  
morrhagie qui arrive dans la dyssenterie. Mais je ne  
Baurois convenir que *F album graecum* convienne dans  
toutes fortes de dyssenteries, comme par exemple lorsi-  
que le sang est trop résous par le mélange de quelque  
matiere acre & putride, puisque dans ce cas le moindre  
irritant est nuisible. La qualité acre & corrosive de la  
fiente de *chien* est suffisamment attestée par ceux qui  
ont observé qu’elle brûle beaucoup plus vite les S0U-  
liers que celle des bestiaux. On peut comprendre par  
ce qu’on vient de dire , dans quelle vue certains Mede-  
cins employent F*album graecum* dans les potions desti-  
nées à hâter l’éruption de la petite vérole, puisque tou-  
tes les silbstances acres & irritantes produisent'cet ef-  
fet. *Philos. Trans.* Je ne prétens point que ce remède  
foit propre dans tous les cas de cette nature : mon in-  
tention n’est que de montrer par quelle qualité ces ex-  
crémens hâtent l’éruption de cette maladie. De-là vient  
aussi que l’on fe Eert de la poudre *d’albumgraecum* pour  
déterger les ulceres qui sont devenus sordides par le  
mauvais usage des fubstances grasses. Un Soldat qui

C A N 1424

connoissoit la qualité résolutive de *Valbum graecum s*n’employoit autre chose contre la fievre quarte qu’une  
cuillerée de cette matiere délayée dans du vin ou de  
l’eau-de-vie. *Ephemerides Germanicae Curiosa, Decad.*2. *a. y.* Je ne vois point la raison pour laquelle on *re-  
commande F album graecum* comme un spécifique dans  
l’efiquinancie, à moins que ce ne fioit à casse que les  
*chiens sont* fort fujets à cette maladie, ou parce que les  
malades tiennent la bouche ouverte & sortent leur lan-  
gue, comme un *chien* qui est hors d’haleine. *L’oleum  
Catellorum* de la Pharmacopée de Paris, n’est autre  
chose que de l’huile d’olives dans laquelle on fait  
bouillir des petits *chiens* jusqu’à ce que leurs os foient  
défunis, & dans laquelle on met après l’avoir coulée ,  
des fommités d’origan, de pouliot , de serpolet , de  
mille-pertuis & de marjolaine, & que l’on exposi? en-  
sclite au soleil pendant quinze jours. Forestus , *Observ.  
Med. L.* X. *Observ.* 82. nous apprend que l’huile dans  
laquelle on fait bouillir des petits *chiens* produit  
fouvent de très-bons effets dans la paralysie. Ce reme-  
de doit être employé à l’extérieur dans les cas où il est  
bestlin de remédier à des contractions, à la trop gran-  
de rigidité des parties, ou de lever des obstructions. La  
Pharmacopée de Bruxelles & celle de Lemery, ordon-  
nent de faire bouillir les petits *chiens* dans l'huile avec  
des vers de terre, & d’ajouter à la liqueur après qu’on  
l’a coulée, de la térébenthine pure & de l’efprit de vin  
pour rendre ce remede plus réfolutif, plus corrobora-  
tif,iplus nervin & plus propre à réfoudre les tumeurs &  
à dissiper les rhumatisimes. Il entre dans l’onguent de  
petits *chiens* de la Pharmacopée de Lemery, outre les  
vers de terre , des végétaux aromatiques & émolliens,  
que l’on fait bouillir dans des huiles douces & du vin  
d’Espagne jufqu’à consomption de l’humidité sijper-  
flue ; après quoi on coule la liqueur & on y ajoute une  
quantité convenable de moelle de cerf & de graisse de  
chevre.

On emploie ce remede à l’extérieur en qualité de réfolu-  
tif, & dans les cas où il est befoin de fortifier les nerfs.  
Le *balsamum catuli compositus* de la Pharmacopée de  
Schroder , fe fait en étouffant des petits *chiens* vivans  
dans du vin blanc, & en les faifant bouillir jusi^u’à con-  
sistance de baume avec des plantes pénétrantes des hui-  
les & des résines ; ce remede est bon pour les con-  
tractions des membres, la sciatique & la goute.

CANIS CARCHARIAS , Offic. Charlt. Pif. 7. AI-  
drov. de Pifc. 383. Bellon. deAquat. 60. *Carns car\*  
chariasseu lamia-,* Gesil. de Aquat. 173. Raii Icht.  
47. Ejtssd. Synop. Pssc. 18. *Canis Aristoteli seu carcha-  
ritas-,* Jonsi de Pise:. 13. *Canisgaleus,* Salv. de Aquat.  
132. *Lamia,* Rondel. de Pisi:. 1. 390. *Requin, grand  
chien de mer, pelissen a deux cens dents.*

On trouve ce poiffon dans la mer Oceane & dans la  
Méditerrannée. Sa dent & celte du serpent pétrifiées,  
fiont le *glossepetrae* des boutiques. Les dents du *requin*font bonnes contre le posson; les femmes les pendent  
au cou de leurs enfans dans la perfuasion où elles font  
quelles aident la pousse des dents & empêchent la  
peur. **RoNDELET.**

Quelques Auteurs attribuent aux *glossepetrae* une vertu  
alexipharmaque. DaLE.

CANITIES, πολιότης, πολίωσις, couleur grife des che-  
veux. Elle est ordinaire, comme dans la vieillesse, ou  
extraordinaire, comme dans la jeunesse.

CANNA. Voyez *Arundo.*

CANNA FISTULA. Le même que *Caissia Fistula.*RtEGER.

CANNA INDICA. Le même que *Cannacorus.* RtE-  
**GER.**

CANNA SEPIARIA. Le même *erfrArundo vulgaris.*Voyez *Arundo.*

**CANNABINA,** *Chanvre bâtardi*

Voici

1425 C A N

**Voici ses caracteres.**

Ses fleurs n’ont point de pétales, ne sont composées que  
d’un nombre de filamens, & ne produisent aucun fruit.  
C’est la plante femelle qui fournit la femence. Celle-  
ci n’a aucune fleur apparente, & porte un fruit mem-  
braneux qui renferme des femences triangulaires qui  
font pour la plupart oblongues. **MILLER ,** *Diction.*

Miller & Boerhaave, *Ind. Alt. Plantarum s Vol. II. p.*105. comptent deux efpeces de cette plante , qui  
font,

**CANNABINA CRETICA FLORIFERA.**

**CANNABINA CRETICA FRUCTIFERA.**

Mais Boerhaave dans le même Ouvrage, *Vol. I. p.* 159.  
fait mention d’un autre genre de plantes fous le nom de  
*Cannabina.*

En voici les caracteres.

Elle a un cafque droit, creux, avec un épi divisé en trois  
parties, dont celle du milieu est la plus grande. Ses  
fleurs font disposées en anneaux & ressemblent à cel-  
lcs du *lamium.* Les calyces fiant grands, pointus, &  
placés près à près comme dans *i^clinopodium*, & leurs  
fegmens terminés par des épines extremement poin-  
tues. Les feuilles font semblables à celles du *chanvre.*

Il en compte trois especes,

**i.** *Cannabina flore purpuraseente, Galeopsis procerior, ca-  
lyculis aculeatis, flore purpurasoente*, T. 185. *Urtica  
aculeata soliis sorraels,* C. B. Pin. 232. *Cannabis fyl-  
vestris quorundam, urticae inerti similis s* J. B. 3. App.  
854. *Lamium annuumprocerius, urticae folio t verticil-  
lis spinosis*,M. H. 386. *a.*

**i.** *Cannabina ustore albo. Galeopsis procerior, calyculis acu-  
leatis ,floribus candidis i* **T.** 185. *Urtica aculeata,fo-  
liis ferratis ustoribus candidis >* C. B. Pin. 232. *a.*

**3.** *Cannabina flore magno luteo t labiis purpureis. Galeop-  
sis angustisolia, flore variegato,* T. 185. *Cannabis spu-  
ria angustefolia, variegato flore , Polonica ,* Barrell. Ic.  
1158. Obl. 241. *Lamium annuum procerius, urticaeso-  
liis ,flore luteo amplo t labio purpureo,* M. H. 3. 386.  
*Lamium cannabinum aculeatum nflorespecioso luteo, la-  
biis purpureis ,* Pluk.Ph.4I. 4. *a,* BoeRkaavE , *Index  
alter plantarum*, Vol. 1. p. 159.

CANNABIS,. Ossic. Chab. 478. Ger. 512. *Cannabis  
saelva* , Park. 597. C. B. 320. Hist. Oxon. 3. 433.  
Ra-ii, Hist. 1. sa&Synop. 53. Boerh. Ind. A. 2. 104.  
Tourn. Inst. 535. Buxb. 53. *Cannabis mas et sumina,***J.** B. 3.447.Germ. Emac. 708. *Chanvre.* DaLE.

**Le** *chanvre Olc* une plante dont on fait des cordages, &  
plusieurs autres ouvrages de cette efpece. Il porte des  
feuilles semblables à celles du frêne, mais d’une odeur  
défagréable, fur des tiges fort hautes & creufes en de-  
dans. Sa femence est ronde & rend impuissans ceux qui  
en font un trop grand ufage. Le fuc de la plante verte  
mis dans les oreilles en appasse les douleurs. DIoseo-  
RIDE, *Iéb. III. cap.* 165.

**Le** *chanvre* sauvage pousse des tiges pareilles à celles de  
**1’***althaeas* mais plus noires, plus rudes, & plus petites,  
&fefiutes d’une coudée. Ses feuilles font les mêmes que  
celles du *chanvre* cultivé , excepté qu’elles semt plus  
rudes & plus noires. Ses fleurs sont rougeâtres, fem-  
blables à celles du passe-fleur; & *ses* femences & *sa ra-  
cine* les mêmes que celles de 1’*althaea.*

ga racine cuite dans Peau & appliquée en forme de cata-  
plafme, appaife les inflammations, réfout les tumeurs  
*Tome II.*

C A N ^1426

& dissout les concrétions qui *se* forment autour des  
jointures. Son écorce fe partage en filets dont on fait  
descordes. *Oioscoride, Lib. III. cap.* 166.

Les tiges du *chanvre* croissent à la hauteur de cinq ou six  
piés, elles font anguleufes, couvertes dune écorce ru-  
de au toucher , & poussent un grand nombre de feuil-  
les en main ouverte. Chaque feuille est compofée de  
cinq, six otl fept parties , longue, étroite, pointue,  
dentelée & pofée sur une longue queue , verte dessus,  
blanche dessous & rude au toucher. Les fleurs naissent  
vers l’extrémité des tiges dans l’espece de *chanvre*qu’on appelle mâle ; elles font petites , munies d’éta-  
mines, & meurent fans laisser aucune semence. Il n’y a  
que le *chanvre* femelle qui en donne sims qu’aucune  
fleur ait précédé.

La semence du *chanvre,* qui est la feule de *ses* parties  
qu’on employé en Medecine , étant cuite dans du lait  
jusqu’à ce qu’elle ait crevé, est estimée bonne pour la  
toux & pour la jaunisse. On a cru autrefois qu’elle ren-  
doit impuissans ceux qui en faifoient ufage : mais cela  
n’est pas vraissemblable; car outre qu’elle fait pondre  
aux poules une plus grande quantité d’oeufs, lorfq tison  
leur en donne avec modération ; le fameux *Bangue*dont les Perfes & les Indiens *se servent* pour s’exci-  
ter à l’amour, est une espece de *chanvre.* MILLER,  
*Bot» Offic.*

**CANNACORUS,** *Canne d’Inde,* **ou** *Balizier.*

*Cannacorus latifolius vulgaris ->* Pit. Tourn. *Arundo Indi-  
ca latifolia,* C. B. J. B. *Harundoflorida*, Ger. *Cala-  
macorus-,* Lob. *Arundo Indica florida ,* Lob. *Cannaco-  
rus quorundam canna Indica,* Gesi Hor, Clusi Hisp.  
*Cui et flos cancri nonnullis-,* Camp.

C’est une plante qui pousse de fa racine plusieurs tiges, à  
la hauteur d’environ quatre piés , grosses comme le  
doigt, nouées d’efpace en efpace comme les autres ro-  
Peaux : ses feuilles font larges , amples , nerveufes,  
pointues en leur extrémité, de couleur verte pâle, d’un  
gout herbeux, mêlé d’un peu d’acrimonie. Sa fleur naît  
en sa sommité, ressemblant en quelque maniere à celle  
du glaïeul; d’une belle couleur rouge. Cette fleur est  
un tuyau découpé profondément en, six ou fept pieces  
inégales : mais avant qu’elle foit ouverte , elle femble  
représenter les pattes d’une écrevisse ; d’où vient qu’on  
l’appelle *flos cancri* ; après cette fleur il paroît un fruit  
membraneux à trois coins arondis, gros comme celui  
du ricin , divifé en trois loges qui renferment des *se-  
mences* sphériques de couleur obscure ou noirâtre. Sa  
racine est noueufe, entourée de grosses fibres. Cette  
plante ne croît qu’aux lieux chauds , le froid lui est  
fort contraire; on croit que les feuilles où nous trou-  
vons la gomme élemi enveloppée, viennent de ce ro-  
feau. Sa racine est détersive & apéritive. LEMERY , *des  
Drogues»*

Miller fait mention de cinq especes de *cannacorus : &* iI  
y en a une sixieme. C’est le même que le *curcuma*dont on peut voir l’article.

**CANNI,** efpece de poisson que l’on fait frire ordinai-  
rement. Oribafe, *Med. Coll. Lib. II. cap.* 58. en con-  
damne l’ufage, parce qu’il est ennemi de l’estomac &  
fujet à *se* corrompre.

CANNULA, *canuse,* diminutif de *canna.* On donne ce  
nom à plusieurs instrumens de Chirurgie, dont la figu-  
re Varie filmant les différens ufages auxquels on les em-  
ploye. La *cannule* est un petit tuyau d’or, d’argent, d’é-  
tain otl de plomb, & quelquefois de fer, que l’on in-  
troduit dans les ulceres pour donner issue aux matie-  
res qui y croupissent, ôu dans les plaies accidentelles  
ou artificielles de la poitrine, du bas-Ventre,, &c. On  
s’en fert dans la bronchotomie & après l’opération de  
la pierre pour faciliter l’écoulement de l’urine. On fait  
des *cannules* pour introduire des cauteres actuels oupo-

X X x x

1427 C A N

tentiels dans les parties creuses , pour ne point offen-  
ser les parties voifmes de celles que l’on veut cautéri-  
ser. On peut en voir les figures dans la *planche* 8. *du  
premier Volume.*

CÂNON-, κάνων, *Canon* ou *regle s* suivant laquelle on  
fait quelque chofe. Paracelfe en opposant les *Canons  
des Medecins* à ses Arcanes ou remedes secrets , paroît  
entendre par *Canon-,* une méthode médicinale ; de-là  
vient, *de Caducis s Part.* 4. qu’il dit, qu’un cas *Cano-  
nique* n’a pas lieu dans toutes les maladies. Les purga-  
tifs, les sirops & les parégoriques sont suivant lui des  
remedes *Canoniques.*

CANONIAL κανονίαι dans Hippocrate, *Lib. de Aere,  
’ locis et aquis,* signifie ceux qui ont le ventre plat, com-  
me s’ils l’avoient rendu tel par le moyen de la diete,  
ou, stlivant l’explication de Galien dans sim *Exegesis,*ὀρθοι' καὶ προσεσταλμένοι τὰς γαστέρας, « le ventre etroit &  
« resserré. » A ceux-ci sont opposées les personnes cor-  
pulentes, qui, stlivant Hippocrate, ne croissent jamais,  
ni ne deviennent *canonial s* mais augmentent en masse  
ou épaisseur. *Canoniai-,* κανονίαι, sont donc ceux qui  
font minces & de haute stature.

CANOPICON, κανοπικὸν, est le nom que Diofcoride,  
*Lib. IV. cap.* 166. donne *aupityufa ,* qui estuneefpe-  
ce d’éponge.

CANOPITE, est le nom d’un collyre dont on trouve la  
description dans Cesse, *Lib, VI. cap. 6.*

CANOPUM, dans P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 3. et 5.  
signifie la fleur & l’écorce du sureau.

CANSCHENA POU, espece de*Mandaria* Voyez ce  
dernier mot.

C ANS J A VA. Voyez *B angue.*

CANTABRICA , est une plante que l’on découvrit, à  
ce que rapporte Pline, *Lib. XXV. cap.* 8. du tems  
d’Auguste, dans le pays des Bastques, que les Latins  
appelloient *Cantabri,* ce qui lui en fit donner le nom.

CANTABRICA , *convolvulus minimus,* Offic. Mont.  
Ind. 39. *Convolvulus minimus, spicae foliis ,* Ger. 713.  
Emac. 862. Mer. Pin. 28. Phyt. Brit. 30. *Convolvulus  
spicaefoliis,* Parla Theat. 172. Raii Hist. 1. 726. *Con-  
volvulus linariae folio t asseurgens et humilior,* Tourn.  
Inst. 83. Boerh. Ind. A. 247. *Volvulus terrestris Dale~  
champii,* J. B. 2. 160. *Espece de lavande.*

Cette plante croît d’elle-même dans les champs, & fleu-  
rit au mois de Juin. Elle est estimée bonne pour les  
vers.

CANTABRUM, dans Cælius Aurelianus, *Acut. Morsi  
Lib. III. cap.* 3. & dans plusieurs autres endroits, signi-  
fie du *fon,*

CANTACON *aseafran de jardin,* **RULAND.**

CANTARELLI, efpece de vers qu’on appelle aussi *ver-  
mes maiales ,* vers de Mai , qui étant macérés dans  
l’huile, passent pour avoir les mêmes vertus que l’hui-  
le de sicorpion. On les met au nombre des especes d’ese  
carbots dont on les distingue par l’épithete *d’onctueux 3*parce que lorsqu’on les touche, ils rendent une liqueur  
onctueuse , acrimonieuse , & d’une odeur forte, la-  
quelle, à ce que dit Glauber, purge par haut & par  
bas. CasTELLI.

CANTERIUM, CANTHERIUS, στραίτικ, κα/ΐύμος,  
piece de bois mife en travers dans la machine dont  
parle Hippocrate, *Lib.* περὶ ἄρθρων, pour réduire la lu-  
xation du bras dans laquelle la tête de l’humerus est  
tombée fous l’aisselle. GoRRÆUs, CasTELLI. Voyez  
*Ambe,*

CANTHARIDES, Offic. Schrod. *5.* 339.Mouff.Insect.  
144. Charl. Exer. 47. *Cantharis major -,* Jonsi de In-  
fect. 76. Aldrov. de Issect. 476. *Cantharides vulgares  
officinarum* ,Raii Issect. 101. *F) xLE. Mouches cantha-  
rides.*

C A N 1428

Les *cantharides* siont des insectes de la nature des mou-  
ches, & une espece d’abeille, de couleur verte, luisan-  
te, azurée, d’une odeur fort puante. On les trouve  
non-seulement silr les feuilles du frêne, du rosier, du  
peuplier, du noyer, du troène, & de plusieurs autres  
plantes; mais encore fur le blé, qu’elles rongent & dé-  
trussent. Cet Insecte est fort commun dans les pays  
chauds , tels que l’Efpagne, l’Italie & la France : mais  
il est fort rare en Allemagne. Le peuple s’imagine fol-  
lement que ces mouches ne paroissent dans fon pays  
qu’une sois en fept ans ; on en voit quelquefois des  
essains, qui fembIent être poussés par Pair. Leur arri-  
vée est annoncée par une odeur extremement défagréa-  
ble qu’elles répandent. *Ephemerides Germanicae curio-'  
sa, Decad.* ι. *a.* 4. *0.* 186. Elles different souvent beau-  
coup les unes des autres par leur groffeur & par leur  
couleur. *Mouffeel infectorum theatrum.* Les *cantharides*que l’on vend dans les boutiques , ont environ neuf  
lignes de long , elles scmt toutes vertes , & ont une  
trompe composée d’articulations fort courtes. *Raii,  
Historia Insectorum.* Ceux qui feront curieux de s’insc  
truire de l’anatomie de ces Insectes, n’ont qu’à consul-  
ter les *Ephemerides Germanicae curiosa, Decad. 2, a.* 2.  
*0.* 20.

Les *cantharides* en poudre appliquées silr l’épiderme, y  
causirnt non-seulement des ulcérations, mais excitent  
encore très-siiuvem des ardeurs d’urine , une strangu-  
rie, une évacuation d’urine abondante , la soif, la fiè-  
vre , & quelquefois un piffement de fang , & rendent  
l’haleine puante & cadavéreufe. Elles causent les mê-  
mes fymptomes lorfqu’on en use intérieurement. Les  
Auteurs ont obfervé qu’elles nuifent extremement à  
la vessie urinaire. *Bartholini, Historiae Anatomicae Cent.*5. *Hist.* 21. Entre un grand nombre d’exemples que  
jepourrois rapporter, jlen choisirai quelques-uns pour  
confirmer ce que j’avance.

Une jeune fille de six ans, après avoir été guérie d’une  
incontinence d’urine, fut attaquée d’une fluxion sur  
les yeux accompagnée de douleurs, qui obligea le Me-  
decin à lui faire appliquer sur la nuque du cou une em-  
plâtre vésicatoire de *cantharides.* Mais ce remede loin  
de produire l’effet auquel on s’attendoit, lui causia un  
diabetes dentelle mourut. *Ephemerides Germanicae cu-  
riosa , Decad.* 2. *a.* 7. *0.* 86.

Nous avons un autre exemple de l’effet que produisent  
ces insectes dans le cas de Braccus de Padoue , qui  
ayant appliqué à Ees genoux des *cantharides s* par le  
conEeil de Montagnana, fameux Medecin de ce  
tems - là , rendit plus de cinq livres de sang par  
l’uretre. *Jo. Ltndestope de Venenis.* Un certain char-  
latan donna deux dragmes de *cantharides,* avec quel-  
que peu de vipere en poudre & de racine de satyrion à  
un homme de distinction, comme un remede propre  
pour exciter à l’amour : mais il lui devint funeste ; car  
outre un priapifme , il lui causa une tumeur dans le  
fcrotum & un piffement de sang^ après que la matiere  
séminale fut épuisée,qui le mit au tombeau le onzieme  
jour après qu’il eut pris ce remede. *Ephemerides Ger-  
manicae curiosa, Decad* 1. *a.* 9.0. 148. *Lanzonius* rap-  
porte après Paré , qu’une courtifane ayant invité un  
jeune homme à fouper, lui préfenta des ragouts que  
l’on avoit faupoudrés avec de la poudre de *cantharides.*Mais le jour fuivant ce malheureux fut attaqué d’un  
priapifme & d’une perte de sang par l’anus qui lui causa  
la mort, malgré tous les remedes qu’on lui donna. Un  
homme pour avoir pris du tabac dans leqt^l on avoit  
mis de la poudre de *cantharides,* fut fur le champ atta-  
qué d’un mal de tête violent & d’un piffement de sang  
très-dangereux.Pline rapporte dans le quatriemeehapi-  
tredesonvingt-neuviemeLivre queCossinus,Chevalier  
Romain, extremement aimé de Neron , ayant été at-  
taqué d’une dartre , l’Empereur fit venir d’Egypte un  
Medecin qui le tua en lui donnantune potion préparée  
avec des *cantharides.* Langius soupçonne que Cossinus  
dut *sa* mort à l’application externe des? *cantharides ,*

1429 C Æ\*N

qui par leur qualité caustique extirpent les dartres, la  
teigne, la lepre, les excroissances dures & calleuses  
qui viennent à la plante des piés & à la paume des  
mains , plutôt qu’à l’ssage interne de ces infectes., qui  
ne seturoit contribuer en rien à la cure des dartres. *Lan-  
gius}Lib. I. Epist-* 47. *Fabriciusab Aquapendentsu* dans  
fes *oeuvres de Chirurgie* nous apprend qu’il a vu une  
suppression d’urine causée par l'application des *cantha-  
rides* l'ur la tête. Ce n’est pas , dit-il, que ces insectes  
aient la vertu de supprimer l’urine : mais c’est parce  
qu’ils en excitent une sécretion si abondante , que  
la vessie urinaire devenant trop distendue , perd *sa.*faculté expultrice, ce qui produit une suppression ac-  
cidentelle d’urine. *Hildanus, Osse. Med. Vol. I.* rap-  
porte qu’un homme à qui l'on avoit appliqué un cata-  
plafme de *cantharides* l'ur un genou pour en dissiper  
l’enflure, fut faisi, outre plusieurs iÿmptomes fâcheux,  
de douleurs dans Plaine , dans les reins & dans le bas  
ventre, accompagnées d’une si grande ardeur d’urine  
qu’il ne pouvoit en rendre une goutte fans pousser les  
hauts cris & sans jetter du *sang.* Mais rien n’est plus  
furprenant que ce que rapporte Boyle après des Au-  
leurs dignes de foi, que quelques perfonnes pour avoir  
tenu des *cantharides* seches dans leurs mains , ont senti  
une douleur considérable autour du col de leur vessie,  
&ont eu quelques-unes des parties qui servent à la sé-  
crétion de l’urine offensées. Il faut pour que les parti-  
cules fubtiles des *cantharides* aient? pu pénétrer dans le  
corps au point d’offenser les conduits urinaires, que  
les mains aient été échauffées , & qu’il s’y sioit formé  
des ulcérations , ou ce qui est plus vraissemblable , que  
les *effluvia ,* les émanations de ces infectes aient été at-  
tirées par la respiration , & qu’on les ait aValés avec la  
seilive. Delà vient que Ramazini, dans *ses Opera Medi-  
ca et Physiologica*, conseille aux Apothicaires de sic ga-  
rantir de la poussiere qui s’éleve de ces Insectes lors-  
qu’on les pile, & de prendre dlavance ou dans le tems  
même qu’ils travaillent, de fréquentes verrées d’une  
émulsion de femences de melon, de lait, ou de petit lait  
pour prévenir ou appaifer l'ardeur d’urine que l’on ref-  
fent dans ces fortes d’occasions. *Caldera étllustratio-  
nes et observationes practicae , Tome II.* ) nous dit ,  
qu’un Droguiste de Cremone ayant emporté par hasiard  
dans le tems qu’il étoit à Seville quelques *canthari-  
des* sioussion juste-au-corps , fut faisi fur le champ d’u-  
ne ardeur d’urine violente & d’un pissement de sang.

On peut avoir un plus grand nombre d’exemples de cette  
efpece dans *Santanellus,Lucubrationes Physico-mecani-  
cae.* Mais le Docteur Freind traite toutes ces histoires  
de chimeres, & nous dit que dans le seizieme siecle la  
crainte des *cantharides* avoit tellement préValu, qu’j-  
*dolphus Occo* , qui vivoit vers l'an 1 560. défendit d’en  
porter dans la poche, ayant oui dire qu’une personne  
qui en avoit porté avoit été attaquée d’un pissement de  
fang. 11 paroît par ce qu’on vient de dire , que les  
*cantharides poffiedent une* qualité caustique qui corrode  
les fibres, fond & putréfie les humeurs, & qui est d’une  
nature si volatile, qu’elle produit fon effet même en  
très-petite quantité. Maintenant comme l’on donne  
le nom de poisim à toute substance qui entrant dans  
le corps en petite quantité, attaque siur le champ avec  
violence les parties nerveuses, externes & internes, &  
y cause une altération dangereuse par sim principe  
actif & pénétrant, il fuit, eu égard à notre tempéra-  
ment, que l’on peut à juste titre donner ce nom aux  
*cantharides. Hoffman de Vesteatoriorum praestanti in Me-  
dicina usu s et Gaspard Hoffeman* dans sim Traité , *De  
Medicamentis ossicinalibus* les appellent « un poision  
« styptique violent propre à détruire les parties urinai-  
res. » Le célebre *Stenzelius* dans son *Toxelcologia , Lib.  
I.* nous apprend « qu’il y a des malheureux qui prépa-  
« rent avec la poudre de *cantharides* dont ils forment  
a des trochifques ou un electuaire avec le miel ,  
« un posson qu’il appelle *venenum temporaneum*, dont  
a llufage occasionne différentes maladies, dont la mort  
« est toujours la suite. » « D’autres, continue-t-il ,

C A N 1430

« emploient pour cet effet des pilules qu’ils prépà-  
« rent comme nous l’apprend Benoit Sinibaldtis d’à-  
« près *Fallope,* avec de la poudre de *cantharides* mêléé  
a aVec du poÎVre , de la canelle & des clous de giro-  
« fies , comme si l'acreté de ces insectes ne sissssoit pis;  
« Ils donnent ces sortes de pilules plusieurs fois de fuite.  
« Je crois que les *morsulipappenheimirelani* dans lesquels  
« 11 entre des *cantharides,* & qui causent des conVtilsions  
a dans la Verge, ou un pissement de sang, & plusieurs  
a autres maladies fâcheusies , comme Paul Anifhanus  
« nous l’apprend dans sim *Inenicum* fiant de même *na-  
ture.* »Les *cantharides* fiant du nombre des poisions aux-  
quels les vomitisis, les liqueurs aqueusies délayantes 1  
les substances huileuses émollientes & les acides qui  
résistent à la putréfaction font opposés. *Boerhaave.  
Instet. Med.* 1144. « Un homme à qui l’on donna des  
*« cantharides* fut fur le champ attaqué des fymptomes  
« sitiVans : Il sentit toutes les parties de scm corps depuis  
a la bouche jusqu’à la Vessie comme corrodées : sim  
a haleine eut l’odeur de la résine de cedre, ou de telle  
a autre substance semblable ; les visiteres du côté droit  
« deVinrent enflammés, il rendit S011 urine aVec peine  
« & mêlée de tems en tems avec du sang; & par les  
« selles des matieres pareilles à celles que jettent ceux  
« qui ont la dyssenterie, il eut de l'aversion pour les  
« alimens, il tomba dans des syncopes fréquentes , &  
« fut à la fin faisi d’un vertige violent, qui lui fit  
« presique perdre entierement l'tssage de la tasson. On  
« lui donna de l'huile d’amandes douces nouvelle-  
« ment exprimée & mêlée avec du heure à desse'îi  
« de le faire vomir. On lui injecta enfuite un lavement  
« de crême de décoction d’orge , de décoction de  
« mauve , de semence de lin , de fénu-grec, & de ra-  
re cine de guimauve , & on lui donna une émulsion des  
« quatre femences froides dans du lait. Peu de tems  
« après , comme on lui eût donné de l’eau & du miel  
« & un bouillon gras de volaille, il *fe* trouva beau-  
α coup mieux. ». *Forestus , Obs. Med. Lib.* 30. *Obs.  
6. IVedelius* dans fon Livre *de Medicamentorum corn-  
positione extemporanea* « dit avoir connu un homme  
« qui ayant pris pour s’exciter à l’amour une infusion  
« de *cantharides* dans du chocolat, fut attaqué d’une  
a dyfurie insupportable, & d’une ardeur violente dans  
« la verge dontilguérit pourtant en bûvant beaucoup  
« de lait nouveau. »7o. *Lindestolpe deV.enenis* nousap-  
prend « que rien n’est plus efficace contre les *canthari-  
« des,* sclit qu’on les ait prsses dans quelque véhicule ,  
« ou qu’elles *se* soient introduites dans le corps par  
« l'application d’un vésicatoire , lorsqu’elles déchi-  
a rent le col de la vessie , ce qui occasionne une ar-  
« deur d’urine & un priapisine, que de boire une quan-  
« tiré convenable de liqueurs acides, & de lesappli-  
« quer extérieurement. Le meilleur de ces acides pour  
« l’ssage extérieur est le vinaigre blanc, chaud; & dans  
« le cas d’un priapisine, la lie d’un vin généreux : mais  
« l'oxymel simple est ce que l'on peut employer de  
« mieux intérieurement, comme je l’ai siouvent éprou-  
« vé moi-même. » Un-homme ayant mangé par mc-  
garde d’une pâte préparée avec des *cantharides* que  
l’on destinoit pour un vésicatoire , fut attaqué de dou-  
leurs violentes, sa langue & fa gorge s’écorchèrent, &  
il fe vit fur le posnt de perdre la vie. On lui donna fur  
le champ une grande quantité de lait & d’eaux rafraî-  
chissantes convenables qui le firent vomir : mais il  
ressentit des douleurs cruelles autour de la région de  
la vessie causées parles *canthari des case* corrodoient cet  
organe , que l'on ne crut pouvoir mieux dissiper que  
par un lavement rafraîchissant. Enfin une quantité  
convenable de thériaque qu’on lui donna dans de l’eau  
d’ofeille, lui procura du fommeil. Les douleurs né  
laisserent pas que de continuer toute la nuit, & le ma-  
lade rendit au lieu d’urine une grande quantité de fang :  
mais il fut enfin délicré de cette maladie^u moyen dé  
remedes anodyns, de sirops & d’émulsions cordiales &  
rafraîchissantes. *Bartholin, Historiae Anatomicae Cent;*

3. *Hist. 16.* Une perfonne ayant mangé huit ou neuf  
X Xxx ij

ï 45 r C A N

*cantharides* dans un gâteau fut affligée d’une ardeur  
d’urine, d’un pissement de fang, de douleurs Violentes  
dans le dos & d’une chaleur brûlante dans l’estomac :  
mais elle en fut délivrée par le moyen d’tme dofecon-  
venable de femences de poivrette , de crystal minéral,  
avec des émulsions & de l’eau de frai de grenouilles.  
*Abrogé des Transi Philos. Vol. V.* Une femme de Con-  
dition à qui l’on aVoit appliqué un vesicatoire *de can-  
tharides* fur la nuque du cou fût attaquée d’une infiam-  
mation à la vessie, d’une ardeur d’urine , & enfin d’un  
pissement de fang. On Vint cependant à bout de dissi-  
per tous ces fymptomes,& de lui rendre la santé aVec  
des émulsions de siemences de fenouil, de mauVe , &  
d’amandes douces. *Ephemerides Germanicae curiosmDe-  
cad,* ι. *a.* 2. *o.* 108. Un Medecin Voulant éprouVer  
l’effet d’un électuaire aphrodisiacal, dans lequel il en-  
troit des *cantarides*, en prit la groffeur d’iule châtai-  
gne : mais il paya chèr fa curiosité; car 'il sut saisi dlu-  
fie ardeur à la Verge, d’une enVÎe continuelle d’uriner,  
accompagnée de douleurs insupportables. Il y remédia  
cependant par le moyen d’une potion faite aVec la  
térébenthine , le sdiacod & le sirop de guimauVe.  
*Ephemerides Germanicae curiosa Decad.* 2. *a.* 10. *Ap-  
pend.* On Voit par ces exemples quelles sont les me-  
fures qu’il convient de prendre dans ces fortes de cas.  
Les Auteurs ne sont point d’accord silr la maniere  
dont les *cantharides agiffient* silr le corps humain ni Eur  
la catsse de leur qualité caustique. *Borrichius* a tiré  
d’une once de *cantharides* distilée dans une retorte  
en augmentant le feu par degrés , un peu plus d’une  
dragme d’huile épaiffe, jaunâtre & fétide, aVec une pe-  
tite portion d’eau jaunâtre, & emviron demi-dragme  
de fel Volatil urineux. S’étant apperçu que cette huile  
ni ce fel ne caufent aucunes pustules silr la main lorf-  
qu’on l’en frotte, il eut recours au microfcope qui lui  
fit apperceVoir fur le corps & silr les piés de ces insec-  
tes un millier de petites pointes ; d’où il conclut que  
la qualité caustique des *cantharides* ne Vient que de ces  
pointes,qui s’introduisant dans les pores de l’épiderme,  
de même que celles dont les feuilles d’ortie font cou-  
vertes , caufent fur la main lorsqu’on les y applique une  
fensation brûlante. Il prétend donc que la qualité caus-  
tique des *cantharides* ne réside ni dans leur tête,ni dans  
leurs ailes, mais dans leurs pattes & les autres parties  
de leur cotps; & que quand on a sioin de les pulVérisier  
subtilement aVant de les appliquer , elles doÏVent agir  
beaucoup plus lentement par la rasson que l'on brise  
ces pointes parla trituration. Il croit que lorsqu’on tsse  
de ces ilssectes extérieurement ou intérieurement, ces  
pointes demeurant dans la sérosité & paffant dans les  
conduits urinaires , produisent par leur qualité poi-  
gnante les effets que l'on a Vu résillter de leur issage. H  
ne doute point cependant que la force & l'énergie de  
ces pointes ne puisse être considérablement augmen-  
tée par le fel Volatil que ces insectes contiennent. *Ac-  
ta Medica et Philosophica HafniensiaM.ol. IV. Obs.* 80.  
*et Vol. V. Obs.* 89. Mais on peut douter aVec rasson  
que ces pointes soient la véritable cause de la qualité  
caustique des *cantharides,* puisqu’un grand nombre  
d’autres insectes silr lesquels on découvre les mêmes  
pointes aVeC le microscope, ne sont point escarroti-  
ques. D’ailleurs quelques-uns de5 Végétaux les plus  
mucilagineux, tels que la Equille, l’ail & l’oignon ,  
agissent comme Vésicatoires lorsqu’on les applique sisr  
l’épiderme. *Ephemerides Germanicae curiosa, Decad.* 1.  
*a.* 10. Si l’on en croit Hoffman dans sa *Medecine rai-  
sonnée* , la Vertu des *cantharides* ne Vient que d’un cer-  
tain SH caustique extremement subtil qui agit silr no-  
tre corps. Leuwenhoeck , comme il nous l’apprend lui-  
même , *Epist.* 70. a observé dans ces insectes plusieurs  
concrétions salines après les aVoir triturés , mis infu-  
fér dans l'eau & fait sécher à l’air. Il a pareillement ob-  
ferVé de pareilles concrétions dans l’huile & l’esprit  
des *cantharides*, extraits fuÎVant les regles de la Chy-  
mie, délayés dans l'eau & éVaporés, comme aussi dans  
*le caput mortuum*, après l'avoir lavé. Le Docteur Cock-

C\*A N 1432

burn tira de huit onces de *cantharides* distilées au feu de  
fable, un sel volatil, un eEprit & une huile, & il ne *res-  
ta* que deux onces cinq gros de tête morte. Il sépara  
cçtte huile avec de la poudre de briques , ce qui lui  
donna un esprit qui ne fermenta, ni avec le fel d’ab-  
sinthe, ni avec l’esprit de corne de cerf, ni avec le fel  
ammoniac , mais qui étant mêlé avec l’esprit de vitriol  
& l'cfprit de nitre produisit une effervefcence violente.  
Il a remarqué que cette effervefcence est moins sorte &  
de moins longue durée, lorsqu’on ajoute à ces acides  
de l’esprit de corne de cerf & de fel ammoniac. D’où  
il fuit que l’efprit de *cantharides* est un alcali plus fort  
que les esprits dont nous Venons de parler. *Abrégé des  
Transactions Philos. Vol. III.* Vigani, *Medulla Chymiae,*prétend que les *cantharides* contiennent une plus gran-  
de quantité de fel Volatil qu’aucun autre animal que ce  
foit. La vapeur qui s’éleve de l’eisprit Volatil urineux  
que l'on tire des *cantharides* par la distilation, est si pé-  
nétrante, qu’une personne ayant otrvert une phiole dans  
laquelle il y en avoit , fut attaquée quelques heures  
après de douleurs dans le dos & dans la tête, & d’un  
piffement de fang. Cet efprit étant mêlé aVec le fang ,  
tandis qu’il est encore chaud, le rend si fluide , qu’on  
n’y apperçoit plus aucune fibre. *Ephemerides Germani-  
cae curiosa, Decad. z. a.* I. Si l'on me demande pour-  
quoi ou comment les *cantharides,* foit qu’on en ufe ex-  
térieurement ou intérieurement , attaquent la Vessie  
urinaire, ulcerent cet organe & occasionnent un piffe-  
ment de fang, je répondrai aVec Kircher, *Mundus Sub-  
terraneus* , que c’est l'exhalaison virulente, subtile &  
spiritueisse des sels , chauds & acres contenus dans les  
*cantharides* & excitée par la chaleur, qui par une eEpe-  
ce de vertu magnétique surprenante, *se* mêle avec les  
humeurs salines de la vessie, comme un corps anale-  
gue & de même nature qu’elles. Mais comme cette ex-  
halasson est d’une plus grande énergie que l’humeur sa-  
line de la vessie , elle affecte tellement celle-ci , qu’il  
en résulte une corrosion & par conséquent un piffement  
de siang. Cæsialpinus dans *son Speculum Artis Medicae  
Hippocraticum, Lib. III. cap.* 11. nous apprend, « que  
a les *cantharides* pénétrent jusqu’aux reins , parce que  
« semblables au nitre, elles scmt aisément dssoutes par  
« l’urine & qu’elles sont aisément attirées par ces par-  
« ties, à cause qu’elles ont la même odeur que la rési-  
« ne du cedre. » Mais Lindestolpe dans sim Traité *de  
Venenis*, met cette matiere dans un plus grand jour,  
quand il nous dit, qu’il ne croit point que la vessie soit  
affectée, parce que le SH caustique alcali des *cantari-  
des el attacsiO* plus directement à cette partie qd'à aucu-  
ne autre, mais à caisse que ces inEectes venant à se dise  
soudre dans l'eau & à *se* mêler comme les autres sels  
avec les parties les plus aqueuses du seing, paffent jusi-  
qu’à la Vessie dans laquelle elles ne petlVent manquer  
d’exciter des douleurs très-aiguës , à cause que cette  
partie est très-nerVeuse & d’un sentiment exquis. D’ail-  
leurs comme les intestins semt couverts d’une matiere  
muqueuse ou pituiteuse , ils *se* ressentent beaucoup  
moins de l'action & de la force de ces forres de fubf-  
tances acres, qui ne manqueroient point de les corro-  
der si on les donnoit en plus grande dofe. Stentzelius  
croit qu’outre la grande quantité de mucosité qui sé-’  
journe dans les intestins , nous deVons encore aVoir  
égard à la nature de la sérosité qui humecte l’estomac &  
les intestins; car, salivant lui, cette sérosité tient delà  
nature d’un acide , de forte que l'acrimonie excessiVe  
du l'el alcali contenu dans les *cantarides,* est nonsseu-  
lement délayée, mais encore émoussée par un sel d’u-  
ne nature opposée, au point de ne pouVoir plus offen-  
ser ces parties. Ayant que de parler des différens usa-  
ges que l'on peut faire des *cantharides* dans laMedecine,  
il ne fera pas hors de propos d’examiner quels font les  
effets qu’elles produisent lorfqu’on les injecte dans le  
Eang d’un animal VÎVant, ou qu’on les mêle aVec le  
Eang humain nouVellement tiré des Veines.

Voici l’expérience dont Baglivi s’est servi pour découvrir  
l’effet des *cantharides.*

1433 C A N

J’ouvris, dit-il, â Rome dans le mois de Mai la veine  
jugulaire droite d’un gros chien après llaVcir attaché  
fur une table, & j’y injectai par le moyen d’une fe-  
ringue deux onces de teinture de *cantharides,*composée  
de deux dragmes de *cantharides* en poudre,& de six on-  
ces d’eau de chardon-bénique jlavois mis en digestion  
pendant trois jours si.ir la çendre chaude. Après lapre-  
miere injection le chien vomit une fubstance aqueuse  
& visqueuse, & rendit par la gueule une fialive gluan-  
**te,** après quoi je fermai la plaie par le moyen d’une su-  
ture, & la faupoudrai aVec du Vitriol calciné. Je n’eus  
pas plutôt acheyé cette opération, que l’animal tom-  
ba par terre comme s’il eut été mort. Il ne mangea plus  
dès ce moment : mais comme il étoit extremement al-  
téré , un domestique touché de compassion lui donna à  
mon issu enVÎron six pintes d’eau, qui lui firent ren-  
dre une grande quantité d’urine jaune. En même tems  
il commença à hurler; & quoiqu’il fût toujours éga-  
lement altéré, je ne lui donnai plus à boire. Il tomba  
dans des conVulsions Violentes aVant de mourir ; & la  
quatrieme nuit après que j’eus fait cette injection , il  
mourut en heurlant de la maniere la plus forte. Lorse  
que je Vins à l’otiVrir, je trotrvai la partie'du cou dans  
laquelle j’aVois fait l’injection entierement sphacélée  
& corrompue , & dans le Ventricule droit du cœur une  
grande quantité de sang très-noir peu ou point figé, fur  
la furface duquel flottoient quelques petites gouttes  
d’une liqueur approchante de l’huile. Je trouVai dans  
ce même Ventricule un petit polype, entouré de quel-  
ques grumeaux de simg, & dans le ventricule gauche  
deux polypes longs & minces, & un sang extremement  
noir & dissous. Les poumons & les autres visiteres  
étoient dans leur état naturel : mais cette mucosité qui  
enduit dans l’état naturel la vessie urinaire, étoit entie-  
rement détruite par l’acrimonie, peut-être, des *cantha-  
rides.* La bile contenue dans la Vésicule du fiel étoit de-  
venue quelque peu noirâtre. Le fang qui sortit de l’ou-  
verture des veinessou des visieres, étoit fort noir, fans  
être figé , & l’on voyoit fur fa furface comme des peti-  
tes gouttes d’huile. J’injectai au mois de Juillet deux  
onces de teinture de *cantharides* dans la veine jugulaire  
droite d’un chien de moyenne grandeur que jlavois atta-  
ché fur une table. Après que j’eus pansé la plaie comme  
je l’ai dit ci-deVant, le chien fut attaqué d’un vomisse-  
ment & parut comme mort. Deux heures après il don-  
r.a des marques d’une très-grande foif. H ne voulut rien  
manger, & malgré *sa foif* je ne lui donnai point à boi-  
re; il mourut six heures après en poussant des heurle-  
mens effroyables. Je l’ouvris & ne trouvai aucune alté-  
ration dans fes Vifceres. Son fang étoit cependant ex-  
tremement noir & dissous, & sa furface étoit couVerte ,  
comme dans le premier cas, de petites gouttes appro-  
chantes de l’huile. Ce chien étoit jeune, de petite tail-  
le, & n’eut point la liberté de boire. Il n’est donc pas  
furprenant qu’il foit mort au bout de six heures, puif-  
que les humeurs avoient été distbutes sur le champ par  
le fel caustique des *cantharides.* La tête a été de toutes  
les parties de ces deux animaux celle qui a été le plutôt  
affectée, car l'injection n’a pas été plutôt faite, qu’il  
leur a été impossible de la tenir dans fa situation natu-  
relle. Le premier de ces chiens n’a pu la lever ni fe tenir  
debout: mais lorsqu’il a eu bu les six pintes d’eau , il  
s’est levé silr fes jambes, a remué la tête & a paru plus  
gai qu’auparavant. A peine a-t-il eu rendu cette eau  
par les urines, qu’il est tombé à la renVersie, & qu’il  
est mort la quatrieme nuit à demi-stupide & en bran-  
lant la tête. On peut inférer de-là que les *cantharides*nuifent principalement à cette partie, & qu’elles ne  
valent rien par conséquent dans les maladies aigues &  
inflammatoires dont elle est attaquée. Mais c’est plutôt  
par les expériences que par les conjectures & hypothe-  
fes, que je dois confirmer la vérité de ce que j’avance.  
Je pris, étant à Rome dans le mois d’Avril, huit onces  
de fang que l'on venoit de tirer d’un malade ; &  
après l’avoir partagé dans deux vaisseaux différens,

C A N 1434

je mis dans l'un un fcrupule de poudre de *cantharides &*laissai l’autre dans fon état naturel. Celui que jlavois  
mêlé avec les *cantharides se* figea beaucoup plus vite ,  
deVÎnt extremement noir & fe couvrit d’une pelliCule  
mince de même couleur. Il parut enfin fur toute fa fur-  
face un grand nombre de vésicules, qui rendirent après  
qu’elles eurent crevé une sérosité noirâtre , & aussi-tôt  
après toute la masse du fang fe convertit en une sérosité  
noire & quelque peu livide. Le siang de l’autre vaisseau  
ne foufl'rit aucune altération. Je pris ce même mois le  
fang d’un malade qui avoit la fievre, j’en séparai la  
sérosité, & y mêlai avec cette derniere un sicrupule de  
poudre de *cantharides.* Peu de tems après que j’eus sait  
ce mélange, je m’apperçus que la poudre sie précipi-  
toitau fond du vaisseau fans changer la couleur de la  
sérosité, qui devint feulement plus liquide, plus claire ,  
moins sujette à *se* figer. BAGLIVI.

On vient de voir quels effets les *cantharides* sont capables  
de produire sur les humeurs d’un corps animal : mais  
Pline nous apprend dans le quatrieme Chapitre de sion  
vingt-neuvieme Livre, que les Auteurs ne sirnt point  
d’accord au scljet de la partie de cet insecte dans la-  
quelle réside le venin. Les uns croyent qu’il a sim *sié-  
gé* dans la tête & dans les jambes , mais d’autres le  
nient. On convient seulement que leurs aîles con-  
tribuent à la production de leurs effets, dans quel-  
que partie du corps que le venin soit logé. Ces in-  
sectes viennent d’un petit ver qui a coutume d’édor-  
re dans une substance spongietsse que l’on trouVe  
dans le tronc du rosier, mais qui est beaucoup plus  
abondante dans celui du frêne. Ceux que l'on trouVe  
fur le rosier blanc ont moins d’efficacité. Les *canthari-  
des* pour être bonnes doÎVent être graffes, bigarrées  
aVec des rayes pâles à traVers de leurs aîles. Celles qui  
scmt petites, plates & Velues sirnt moins actices: mais  
\* celles qui sirnt décharnées & d’une seule couleur sirnt  
les plus douces de toutes. On conserVe ces issectes  
pendant quelque tems dans un Vaifl'eau de terre non  
vernissé , après quoi on les enferme dans un linge aVec  
des feuilles de roses fraîches, on les expose à la Vapeur  
du Vinaigre bouillant & du fel jufqu’à ce qu’elle ait *pé-  
nétré* à traVers le linge, & on les enferme de nouyeau  
dans le même Vaisseau. Elles ont une qualité caustique,  
& l'on s’en l'ert pour cauEer des ulcérations. Elles font  
estimées bonnes pour lalepre &la gale, pour exciter  
les regles & l’urine, ce qui fait qu’Hippocrate en don-  
noit aux hydropiquês. Tels font, suivant Pline, les ssà-  
ges auxquels les Anciens employoient les *cantharides.  
Dioscoride, Lib. II. Cap.* 54. et *Paul Eginete Lib. VII.  
C.* nous apprennent que l’on préferoit dans leur tems  
pour les usiiges de la médecine , celles que l'on trouVe  
si-ir les blés & dont les aîles sont marquées de raies jau-  
nes & pales. *Hippocrate,* dans son Traité *de Victu in  
actuels* , ordonne aux hydropiques les corps de trois  
*cantharides* triturées , après en aVoir retranché la tête,  
les pattes & les aîles, dans trois Verres d’eau. C’est pour  
satisfaire à la même indication, qu’il Veut que l'on met-  
te cinq de ces infectes Eans la tête & les pjés dans Ιενα-  
gin des femmes, après lesaVoir mêlés aVec de l'encens,  
de la myrrhe, du miel, de l'huile de rofe, ou d’Egypte.  
*De morbis mulierum j Lib. I.* Un peu après dans le mê-  
me licre, il recommende pour chasser l'arriere-faix cinq  
*cantharides* fans tête & fans piés, dans du Vin doux;  
mais quand il est question de hâter la fortie du fœtus, il  
veut que l'on donne à la malade dix grains de Cumin  
d’Ethiopie & de castoreum avec des petites *canthari-  
des* dans du vin. Je ne comprens point la raifon pour  
laquelle Hippocrate veut que l’on applique *iles can-  
tharides* triturées & paitries dans du vin, silr les parties  
naturelles des femmes, pour éprouver leur fécondité.  
Dans fon lÎVre *de internis affectionibus* ,il ordonne pour  
la jaunisse quatre *cantharides,* dont on a retranché la  
tête & lespiés, triturées & prises deux ou trois fois  
par jour dans un quart de pinte de Vin blanc aVec un  
peu de miel. Pour exciter les regles , il donne quatre  
*cantharides* fans tête, Eans aîles & sims piés dans quel-

143 5 CAN

que liqueur convenable. *Lib. de natura muliebr. Galien,*si l’on en croit Matthiole & Diofcoride, employoit les  
*cantharides* en entier dans toutes fes compositions. Le  
Docteur Freind obferve qu’Hippocrate ordonne sou-  
vent ces Insectes pour l’ufage intérieur; mais qu’il ne  
les employe jamais pour exciter des vessies silr la peau,  
quoiqu’il paroisse n’avoir point entierement ignoré  
les effets qu’ils produisent lorsqu’on les y appli-  
que ; puifque dans le livre *de Superfoetatione,* dont il  
passe généralement pour être l’Auteur , on les  
trouve mêlés avec d’autres substances irritantes &  
employés en forme de pessaire à deffein de purger  
l’uterus.

Aretée est le premier qui ait appliqué des *cantharides* fur  
la peau de la tête à deffein d’y exciter des vessies.  
Cet auteur recommande ces infectes dans la cure de  
l’épilepsie,& ordonne au malade d’ufer de lait trois  
jours avant que de les prendre, pour prévenir le dom-  
mage qu’ils pourroient casser à la vessie. Aétius nous  
apprend qu’Archigene employoit la même méthode  
dans la cure de cette maladie & de la paralysie, ce qui  
fait croire qu’il étoit de la mêmefecte qu’Aretée. Ga-  
lien nous apprend que Pon peut fe fervit avec si.lccès  
des emplâtres préparées avec ces sortes de mouches  
pour faire croître les cheveux,pour guérir les dartres &  
ïa gratelle; mais, comme le Clerc l’obferve , ilnégli-  
. geoit ce remede dans la cure de la plupart des autres  
maladies, ou eh faifoit rarement tssage, à caufe du dan-  
ger dont il est accompagné. Les Medecins Grecs qui  
Eont venus après Galien n’ont pas fait‘beaucoup plus  
de découverte fur le sujet dont nous traitons , que dans  
les autres parties de la matiere médicinale. Ce feroit  
perdre le tems que de consulter les Arabes silr cette  
matiere, car encore qu’ils se soient attachés à compo-  
ser de nouvelles formules de medicamens , il n’ont pas  
laissé , à l’égard de celui-ci & de plusieurs autres, de  
fuivre les tracesdes Grecs .Les Latins ne paroissentpas  
avoir fait grand cas des *cantharides,* & Celfe,qui fait un  
si grand usage des sinapifmes, n’en fait aucune mention,  
excepté lorfqu’à l’exemple de Micon, il les recomman-  
de pour déterger & dissiper les pustules. Pline nous ap-  
prend que l’onjpeut pour la lepre, les dartres & pour  
arracher les dards, oindre la partie affectée avec des  
*cantharides.* Scribonius Largus est le feul auteur qui en  
parle avec éloge dansl’endrolt, où il les recommande  
avec des cérats convenables pour dissiper les efcarres.  
Voilà presque tous les cas dans lefquelsles anctensap-  
pliquoient des *cantharides* sur la peau, encore étoit-ce  
rarement & feulement lorsqu’il étoit besoin de dissiper  
des humeurs froides, & de remédier à une maladie in-  
vetérée; long-tems après le rétablissement des Lettres,  
les *cantharides* ont été peu en ufage; car Femel ne les  
ordonne que dans l’aveuglement & dans l’hydropisie ,  
en avertissant en même-tems que leur tssage exige beau-  
coup de préCaution & de prudence. Houllicr con-  
temporain de Fernel, qui est un auteur d’un jugement  
exquis & extremement versé dans la lecture des An-  
ciens, veut que Pon mêle des *cantharides* avec lestopi-  
ques irritans pour dissiper la léthargie: mais Duret qui  
a écrit sur les ouvrages de cet Auteur, dissuade l’usage  
de ces topiques irritans dans cette maladie, à caufe  
qu’elle est accompagnée de la fievre, pour laquelle les  
substances chaudes ne valent rien. C’est néantmoins a-  
vec ces insectes que Paré & Houllier ont fait la cure  
dont je vais parler. Ils confeillerent à une femme de  
distinction dont le vifage étoit couvert de pustu-  
les brûlantes , comme si elle eût et! un éléphantiasis,  
d’appliquer un vésicatoire de *cantharides,* qui lui cau-  
fa des douleurs & une fievre si violente, qu’on defespé-  
ra de fa vie. Elle guérit cependant par les foins de ces  
deux grands hommes, &les pustules difparurent fans  
qu’elles soient revenues depuis. Le même Houllier  
assure dans l’endroit où il parle des caustiques, que  
l’on vient souvent à bout de guerir la sciatique, la goû-  
te , la migraine & le mal de tête , en excitant des vef-  
sies fiir la peau avec des *cantharides.* Il est ban dsobfer-

C A N 1436

ver que tout ce que dit Houllier au iujet des *camari-  
da s* a été oublié dans les Institutions de Chirurgie de  
cet Auteur, qui ont été publiées avec les ouvrages de  
Tagault, en 1 540. édition que Gefner & Uflenbachus  
ont siti vie. Cétte circonstance nous donne lieu defoup-  
«çonner quellusage des *cantharides* est devenu un peu  
plus fréquent depuis, qu’il ne Pavoit été avant la pu-  
blication de ce livre, FREIND.

Il fuit de ce que l’on vient de dire :

Premierement, que l'ufage interne des *cantharides* est  
beaucoup plus ancien que l’application externe de ces  
mêmes infectes ; ou du moins qu’on les employoit plus  
souvent de la premiere façon, que de la derniere.

Secondement, quePon se fervoit de ces mouches lorfque  
l’on croyoit que le corps avoit besoin d’un puissant irri-  
tant, ou quand il falloir purger. Ce que nous avons rap-  
porté ci-dessus après le Docteur Freind, fait voir que  
l’application externe des *cantharides* a jufqu’aujour-  
d’hui eu des défenfeurs & des ennemis, ce qu’elle a eu  
de commun avec tous les remedes les plus efficaces. Ces  
infectes sirnt aujourd’hui la bafe de tous les vésicatoires,  
que l’on prépare pour l’ordinaire en mêlant de la pou-  
dre de *cantharides* avec du levain , ou quelque onguent  
convenable. Mais le Medecin doit en régler la dofe,  
fuivant que la maladie exige un topique plus ou moins  
fort. La vertu qu’ont les *cantharides* d’aiguillonner  
les vaisseaux & de résoudre les humeurs , les rend d’une  
efficacité admirable dans toutes les maladies qui naisi-  
fent de la viscosité glutineuse spontanée. Elles sirnt, pat  
exemple , d’une utilité admirable dans le rachitis , où il  
est besoin d’aiguillonner les vaisseaux , & de résoudre  
les concrétions muqueuses. BoERHaavE , *Mater. Med.  
et Aphor.* 1489.

Les effets que les *cantharides* produisent silr la peau sirnt si  
sensibles , que les Auteurs semblent s’y être principale-  
ment attachés, & n’avoir jugé de l’utilité des vésicatoi-  
res , que par l’évacuation de la sérosité qu’ils occa-  
sionnent. Ils attribuent cette évacuation à la force des  
humeurs & à la qualité irritante des vésicatoires,qui per-  
çant la peau d’une infinité de petits trous , donne iffue  
à la sérosité. Il faut avouer en effet, que l'action des vé-  
sicatoires oblige les humeurs à fe porter dans la partie  
en plus grande quantité qu’auparavant : mais on ne doit  
pas croire pour cela, que tandis que le reste du fang  
est retenu dans les vaiffeaux, fa sérosité foit attirée &  
absorbée par les particules des *cantharides* ; lorsque la  
tunique commune des vaiffeaux est un peu corrodée,  
elle donne passage à la sérosité, au lieu que les globules  
qui donnent une couleur rouge au fang, étant plus gros  
que les pores, par où la sérosité paffe, ne peuvent s’y  
frayer un chemin. Cela est fensible dans les vessies exci-  
tées par le feu, lequel corrodant la pellicule qui cou-  
vreles orifices des vaiffeaux, de la même maniere que  
les vésicatoires, ouvre un passage à la sérosité.

Puis donc que les vésicatoires non feulement causent de  
la douleur , mais facilitent encore l’évacuation dela sé-  
rosité , ils ne peuvent qu’être extremement utiles dans  
la cure des maladies où l’évacuation de la sérosité peut  
être regardée comme un moyen de guérir. Mais ΐύειη-  
ble qu’on ne doit point restraindre la vertu des *cantha-  
rides* dans ces bornes; leurs effets font si furprenans &  
si étendus qu’il est impossible de les détailler, à moins  
que l’on ne foit au fait dé la maniere particulierc dont  
elles affectent non feulement la peau, mais encore la  
masse du sang: si elles n’étoientsalutaires qu’au moyen  
de l’évacuation de sérosité qu’elles occasionnent, il  
s’ensilivroit que la même quantité de sérosité rendue  
par les urines produiroit d’aussi bons effets. Mais quoi-  
que dans la plupart des maladies, ilpuiffe *se* faire une  
aussi grande évacuation de sérosité par les conduits u-  
rinaires, que par l’application des vésicatoires , l’ex-  
périence montre cependant que la premiere ne produit  
pas d’aussi bons effets dans beaucoup de maladies, que  
ïa derniere. Il paroît assez combien les *cantharides p*ri-

1437 C A N

Ees intérieurement, ont de vertu pour évacuerjes hu-  
meurs, lever les obstructions, & augmenter la circu-  
lation du sang. C’est pour cette rasson que les Anciens  
les employoient pour exciter les regles, pour guérir  
l’hydropisie, pour chasser le fœtus & les vers, pour  
furmonter le venin des chiens enragés, & pour otiVrir  
les pores de la peau dans les dartres invétérées. Il est  
assez Vraissemblable que lorsqu’on applique des *cantha-  
rides sur* la peau , elles pénétrent dans le corps & met-  
tent les humeurs en mouvement : autrement comment  
leur application externe seroit-elle aussi salutaire dans  
la pleurésie, la péripneumonie, les fluxions & lescon-  
vulsions ? Comment pourroit - elle guérir des silati-  
ques invétérées ou lever les obstructions, disposer les  
humeurs pour la transpiration, faciliter la sueur &  
hâter l’éruption de toutes fortes de pustules ?

Ceux qui ne veulent point reconnoître cette énergie  
interne des vésicatoires, font forcés d’avouer lorsqu’ils  
veulent rendre raifon des douleurs & de l’ulcération  
des conduits urinaires qu’ils occasionnent, que les par-  
ticules des *cantharides* ont pénétré dans la maille du  
*sang* , & que cés fâcheux accidens font l’effet de leurs  
fels qui fe mêlent avec ceux de l’urine. Ainsi ils fe jet-  
tent dans des difficulté\*s dont ils ne peuvent fe débarrasc  
fer, & font forcés de tomber dans les contrariétés les  
plus palpables.

Si les *cantharides* produifent des effets si considérables  
dans des parties aussi éloignées de la peau que le sont la  
vessie & les conduits urinaires, pourquoidoutera-t’on  
qu’elles pussent agir silr les autres parties? Qui pour-  
roit les empêcher d’altérer les humeurs qui circulent  
dans tous les vaisseaux du corps ? Il est certain qd'on  
ne peut rendre raison des inconvéniens qui résultent  
de l'application des vésicatoires, qu’en supposant que  
les *cantharides* agissent star le seing de la maniere que  
nous avons dit. Ce principe une fois posé, il est aisé  
de comprendre pourquoi les *cantharides* font quelque-  
fois nuisibles dans les maladies hectiques , furtout  
quand elles semt accompagnées de scieurs abondantes,  
aussi-bien qu’à ceux qui sont d’un tempérament bilieux  
ou sujet à la fievre ; & même, si l’on en croit quelques  
Auteurs, extrêmement dangereuses dans les cas où il y  
a pléthore, à moins qu’on n’emploie auparavant la sili-  
gnée; car comme elles atténuent extremement la masse  
dusiypg, & accélèrent scm mouvement, elles ne peu-  
vent manquer d’occasionner des fievres, des inflam-  
mations & le délire ; ou, comme il arrive dans les fie-  
vres hectiques, de dissiper les liqueurs destinées par la  
nature à l’entretien de la vie. On remarque encore,  
lorsiqu’on applique des vésicatoires dans les fievres len-  
tes où le pouls est foible & languissant, qu’il devient  
fur le champ beaucoup plus fort ; ce qui est un effet que  
l’on ne peut attribuer au retranchement feul d’une peti-  
te quantité de sérosité.

Bellini, qui foutient que toute l’efficacité des vésicatoires  
consiste dans leur qualité irritante, assure que le pouls  
devient par leur moyen plus fort & plus vif. Mais je  
demanderai si les autres topiques irritans produisent  
les mêmes effets ; si, par exemple, les caustiques , les  
cauteres, les sétons, ou même les vésicatoires, dans  
lesquels il n’entre point de *cantharides ->* font capables,  
par leur qualité irritante , non-seulement d’augmenter  
le pouls pour quelque tems, mais encore de le rétablir  
de telle sorte, qu’il ne souffre plus aucune altération ?

Les purgatifs qui pénètrent à peine dans les vaiffeaux  
fanguins , aiguillonnent les intestins : mais le pouls  
n’est pas pour cela plus fort qu’il l’étoit auparavant.  
\*11 est vrai qu’ils accélèrent quelque peu la circulation  
du fang à l’entrée des glandes : mais ils n’affectent  
point la maiTe des humeurs au point de communiquer  
quelque vigueur au pouls.

L’cau bouillante & les charbons ardens, excitent une dé-  
mangeaifon & des vessies fur la peau , sans augmenter  
pour cela le mouvement du fang. Puis donc que les  
vésicatoires apportent un foulagement aussi prompt &  
aussi inefpéré dans un grand nombre de maladies, fur-

C A N 1438  
tout dans celles de la tête , il semble qu’ils agissent  
moins par révulsion, irritation ou éVacuation, que par  
quelque autre qualité ou vertu. Si l’on fait attention à  
cette vertu ou énergie qui sic manifeste intérieurement,  
il sera aisé de connoître la nature des vésicatoires aussi-  
bien que la maniere la plus convenable de les employer  
dans la cure des maladies. En pratiquant cette métho-  
de avec foin , on pourroit au moins recevoir quelque  
fecours pour l’exécution d’un deffein que les Medecins  
ont négligé jusqu’aujourd’hui, qui est d’établir des re-  
gles siures & infaillibles touchant Fustige des vésicatoi-  
res dans les maladies chroniques. Revenons à notre  
sistet.

Les vésicatoires sont un remede qui procure un prompt  
soulagement dans les fievres aiguës ; & en détournant  
efficacement la matiere fébrile du cerveatt, ils ne lais-  
sent pas de procurer souvent d’autres éVacuations, siIr-  
tout celle des fueurs & des urines , ou du moins ne les  
suppriment jamais, dans quelque cas que cesisit. On ne  
doit pas beaucoup s’embarraffer d’accommoder les vé-  
sicatoires’ au tempérament du malade ; car soit que  
l’habitude de S01J corps foit chaude en conséquence  
d’une surabondance de bile, ou de l’atténuation extra-  
ordinaire du sang ; il vaut mieux, si la fievre est vio-  
lente , que le malade supporte les légers inconvéniens  
du vésicatoire par rapport à S011 tempérament, que de  
mettre *sa* vie en danger. Car il y a plusieurs maladies  
d’une nature si dangereusie, qu’on ne peut esipérer d’en  
guérir sans le secours de ce remede. On en voit des  
exemples dans la goute, lorfque la matiere, quiavoit  
accoutumé de *se* rendre dans les extrémités du corps,  
se porte dans la tête & cauEela fievre.

L’expérience journaliere prouve assez les bons effets des  
vésicatoires dans la petite vérole, la rougeole , lesfie-  
vres pourprées & érésipélateuses ; car quoique dans ces  
maladies le siang soit extremement enflammé , & sion  
mouvement trop rapide , on ne laiffe pas de les em-  
ployer avec beaucoup de succès. On ne doit donc  
point écouter ceux qui rejettent avec BagliVÎ , dans  
S011 Traité *de Vesicanelbus,* llusiage des vésicatoires  
dans les maladies nerveusies, les fievres ardentes & con-  
tinues, quand même elles sieroient accompagnées de  
l’affoupiffement & du délire.

On peut dire hardiment que les vésicatoires ont guéri plus  
de persionnes des fievres, que les autres méthodes cu-  
ratives. Le Docteur Freind assure la même chose, en  
difiant qu’il a sauvé par ce moyen plus de malades, que  
par toutes les autres méthodes qui fiant en ufiage dans  
la Medecine. Sydenham employa judicieusement les  
vésicatoires pour la cure des fievres épidémiques , qui  
firent tant de ravages en 1674. 1675. 1679. & 1685.  
Mais i’ignore pour quelle rasson il en négligea l’usiage  
dans les autres esipeces de fievres dont il parle, puise  
que ce remede ne pouvoir manquer de produire lemê-  
me effet.

*La surprise du Docteur Freind eut cesseé, P il eut fait attend  
tion que l’expérience avoit appris â Sydenham une mc~  
thode de guérir les fievres dont il parle , beaucoup plus  
aisée et non moins efficace ,fans employer les vésicatoires.*

L’évacuation par les vésicatoires a cet avantage siur tou-  
tes les autres méthodes, qu’on peut l’employer en tout  
tems sans rien craindre. L’effet des autres évacua-  
tions dans les maladies violentes , est si incertain, qu’il  
est dangereux d’y recourir, comme on ne l’éprouve  
que trop siouvent dans la saignée. Mais quel malade  
ne présure la saignée aux vésicatoires, quoiqu’elle soit  
accompagnée de plus de danger ? Cela ne vient que de  
la soibleffe du malade , qui, porté naturellement à  
fuir la douleur, évite autant qu’il est en fon pouvoir,  
un remede qui ne peut produire son effet fans lui en  
causer. Mais la compassion du Medecin seroit déplacée  
s’il aCqulesçoit à *ses* volontés, & s’il lui caufoit la mort,  
pour lui épargner une douleur passagere.

On guérit un grand nombre de fievres par les évacuations

i439 C A N

Eeules, sans le secours d’aucun autre remede : mais il  
n’y en a aucune de celles qui sont d’une espece violen-  
te que l'on puisse détruire fans les vésicatoires. FREIND,  
*de Vosicantibus.*

Il nous reste maintenant à parler de l’usiage interne des  
*cantharides.* On a déja vu ci-devant dans quels cas les  
Anciens les employoient de cette maniere : mais si  
Pon *se* donne la peine de consulter le passage d’Hip-  
pocrate que nous avons déja cité, on s’appercevra qu’il  
prévenait les mauvais effets qui résultent de l’acrimo-  
nie de ces insectes, en les prescrivant dans une quanti-  
té suffisante d’eau ou de vin. *VaUis.neri, Comment, in  
Hippocr, de Victu in Acutis.* On peut voir dans diffé-  
rens Auteurs, dans quels cas les Modernes recomman-  
dent Pssa-ge interne des *cantharides.* Bagltvi nous ap-  
prend , « que ces insectes pris intérieurement, ou dans  
« une sschurie deseEpérée, ou à deffein d’exciter à l'a-  
« mour , ou de dissiper une gonorrhée virulente, pro-  
« dussent les plus fâcheux fymptomes ; car d’abord ils  
a ulcerent la vessie & l’uretre, ils enflamment le foie  
« peu à peu, corrodent les intestins, excitent des dou-  
« leurs violentes dans l’hypogastre, qui fiant sisivies de  
« la perte de la raifon &de la mort, à moins qu’on ne  
« les évacue sims délai, ou qu’on ne réprime la violen-  
« ce de leur action. » Il importe extremement à ceux  
qui se destinent à la Medecine de connoître les cas’dans  
lesquels on peut ordonner intérieurement les *canthari-  
des* sans mettre la vie du malade en danger. Capivac-  
cius, Medecin fameux qui vivoit dans le feizieme sie-  
cle, assure dans fa Medecine - Pratique , *Medicina-  
Practica ,* que Pon peut donner les *cantharides* en en-  
tier avec Puccès dans Phydropisie & dans toutes les  
suppressions d’urine , & qu’il a vu des malades, de la  
vie desiquels on desespéroit, qui ont été guéris par  
ce moyen.

Voici cependant quelques regles qu’il a jugé à propos de  
prescrire touchant Fustige de ce remede.

Lorsque la suppression d’urine est si grande, que les re-  
medes ordinaires ne siont d’aucun ester, le Medecin  
doit avoir recours aux *cantharides -,* comme au remede  
le plus efficace , puisique la vie du malade est en dan-  
gesu

Secondement, on doit employer le même remede lorsque  
la suppression d’urine est causée, non point par aucun  
défaut de la vessie, puifque dans ces cas on peut y  
remédier par le moyen de la fonde , mais par celui  
des reins, comme cela est ordinaire dans Phydropisie.

En troisieme lieu, il veut que l’on donne les *cantharides*en petite quantité & avec d’autres remedes, surtout  
avec ceux qui peuvent défendre la veflle du tort qu’el-  
les font capables de lui faire.

Par exemple,

*Prenez* une *cantaride,* avec un fcrupule de poudre de rue  
& de lavande, ou telle autre de même nature ; &  
donnez enfuite au malade quatre ou cinq onces  
de quelque liqueur grasse, comme un bouillon gras  
de volaille.

Langius , *Epistolarum Medicinarum Miscellanea ,* assure  
qu’il a éprouvé que la poudre de *cantarides* rôties avec  
de la gomme de cerisier est plus salutaire & moins  
nuisible dans les électuaires diurétiques , lorsqu’on la  
fait dissoudre dans un aposeme approprié à la nature de  
la maladie. Thomas Bartholinnous enseigne le moyen  
de préparer les *cantharides t* & d’en faire une infusion  
pour la gonorrhée virulente , la suppression d’urine &  
le calcul.

*Faites* insuser un scrupule de *cantharides* pulvérisées dans  
trois ou quatre onces de vin du Rhin, ou d’esprit  
devin, pendant quelques jours. Filtrez la solu-

C Α N 1440

tion à travers un papier gris, pour qu’il n’y reste  
aucune partie de ces insectes. Mettez une cuille-  
rée de la colature sur sept de vin ou de petite  
biere, & donnez-en une cuillerée au malade le  
premier jour , deux au second , & ainsi de suite.

Plusseurs Auteurs ont attesté les effets de cette potion.  
Etmuller les attribue à l’acide du vin qui corrige la  
violence du fel volatil caustique , ce que le vinaigre  
peut faire aussi, & le rend plus tempéré & moins corro-  
sif. Un Medecin de Leyde est venu à bout de guérir  
une gonorrhée virulente par llufage feul des *canthari-  
des macérées* dans du vin du Rhin: mais il avoit foin  
de corriger l’infusion avec quelque liqueur douce, qu’il  
donnoit auparavant au malade , comme nous l’apprend  
Bartholin, *Epistol. Médicinal. Centuriae, Cent.* 4.

Martin Lister, *Exercitationes Medicinales,* nous apprend  
qu’il a éprouvé les effets de l’effence ou teinture fui-  
vante de *cantharides* dans la gonorrhée.

Prencz *de l’esprit de vin rectifié, demi-livre,  
gomme de gayac s demi-osoce ,  
cantharides, une dragme ,  
cochenille t deux onces,  
suc d’hypocistis, deux dragmes ,  
esprit deseufres unserupule.*

Mettez le tout en digestion fur des cendres chaudes pen-  
dant douze heures ; filtrez au travers d’un papier  
gris; & donnez-en quarante gouttes dans de la  
biere tiede le matin au malade & autant le foir.

Garidellijp. 115. recommande beaucoup contre la me-  
me maladie le remede fuivant.

Faites-les influer pendant vingt-quatre heures au bain-  
marie dans une livre d’efprit de vin. Coulez la  
liqueur & gardez-la pour llufage. La dof^Lss de-  
puis demi-once jufqu’à une once, à prendre le ma-  
tin à jeun & le soir avant de *se* coucher, dans un  
verre de décoction de gayac.

A Dunquien, Province des Indes Orientales, on guérit  
communément la gonorrhée de la maniere suivante.

On prend demi-poignée de fleurs d’hypericum & demi-  
once d’yeux d’écrevisses. On les sait bouillir dans  
deux pintes du vin qui *se* filtre à travers le ton-  
neau. On met ensiiite deux dragmes de *canthari-  
des* en digestion dans une pinte dseAprit de vin.  
On mêle cette liqueur avec le vin & l’on donne un  
peu de ce mélange au malade dans quelques cuil-  
lerées d’eau de plantain. *Ephemerides Germanicae '  
Curiosa, Decad.* 1. *a.* 1.

Le célebre Worlhofius traitant un malade qui avoit une  
suppression totale d’urine, & voyant que les remedes  
qu’il avoit employés ne produisoient aucun effet, mais  
qu’au contraire un délire continuel, un tiraillement  
convulsif des tendons, des fueurs froides, l’enflure du  
bas-ventre , un pouls foible , irrégulier & fréquent ,  
menaçoient le malade d’une mort prochaine, prit la  
réfolution de lui donner toutes les quatre heures un  
grain de poudre de *cantharides* dans une émulsion.A la  
troisieme dosie le malade rendit une urine quelque peu  
grumeleuse & sanglante ; celle d’enEuite étoit pitui-  
teisse & la derniere tout-à-fait limpide, mais avec dy-  
Eurie. La diminution des iymptomes l’engagea à conti-  
nuer l’usage de ce remede jufqu’à la neuvieme dose.

Et

1441 C AN

& en effet l’urine devint plus abondante & plus limpi-  
de, & le malade en rendit plusieurs pintes par jour ;  
les fymptomes s’évanouirent & le malade recouvra  
peu à peu la santé par l’usage séul de ce remede. Ce  
même Auteur a donné avec si-lccès dans la gonorrhée  
Invétérée un , deux ou trois grains de *cantharides* en  
substance avec une dragme d’os de stiche, & a conti-  
nué l’usage de ce remede pendant plusieurs jours de sui-  
te silicant l’effet qu’il produisoit. Il juge cette prépara-  
tion beaucoup moins incommode que de faire infufer  
les *cantharides* dans du vin, comme Bartholin,Lister &  
d’autres Medecins le pratiquent. Il avoue pourtant que  
la maniere dont ils préparent ce remede ne lasse pas  
d’avoir du fuccès. *Commercium Literarium , A.* 1733.  
M. Astruc dans Ton Traité des maladies vénériennes ,  
prétend cependant que laplus petite dose de *cantharides*donnée intérieurement dans la gonorrhée, est non-seu-  
lement un remede incertain & siljet à caution, mais  
encore extremement préjudiciable.

On a vu ci-devant que l’on peut corriger & surmonter la  
qualité drastique qui fait que les *cantharides* irritent la  
vessie urinaire, par le moyen du camphre. Cockburn  
dans l’*Abrégé des Transactions Plellos. Vol.V.* prétend  
que le camphre ne fauroit produire cet effet : mais fon  
sentiment est démenti par l’expérience , puiEque qua-  
tre grains & demi de *cantharides*, sans tête, sans jam-  
bes & fans aîles, donnés avec une égale quantité de  
camphre dans une conEerve en forme de bol, ont gué-  
ri sans aucun accident fâcheux une femme hydropique  
d’une dyfurie dont elle étoit affligée. Les *cantharides*prifes en forme de bol fans l’addition du camphre, ont  
aussi produit de très-bons effets dans les suppressions in-  
vétérées des regles & des vuidanges , dans les accou-  
chemens laborieux & dans 1a rétention des vuidanges.

Voici la maniere de les préparer dans ces sortes decas.

Prenez *trois cantharides préparées,  
trocbels.ques de myrrhe, demiesicrupule i  
femences depoivrette, six grains,  
rob de ronces sauvages s une quantitéscuffisantéi*

On peut employer pour véhicule la petite bière, la dé-  
coction d’orge ou telle émulsion que ce soit. *Abr.  
des Transact. Philos. Vol. V.*

Philippe Hoechstetterus donne dans les accès hystériques  
& dans les suppressions d’urine les plus violentes , des  
*cantharides* dans une potion de fisc de mercuriale,avec  
l’effence de canelle & l'élæosaccharum de cardamome.  
Il en met aussi dans les peffaires pour le même effet.  
*Volsohii Hecatosceaev. Obs.yz.*

Konigius recommande pour l’hydropisie une poudre  
composée de

Quelques Auteurs ordonnent pour la même maladie qua-  
tre onces d’une décoction de racines diurétiques, avec  
trois dragmes de semence de lin & deux *cantharides :*~ mais il faut couler la liqueur ayant d’en ufer. *Wieri  
Obsorvat. Medic.* Les habitans de la haute Hongrie au-  
delà de la Teiffe, font souvent attaqués d’une maladie  
extraordinaire approchante de l’hydrophobie, dans la-  
quelle leur cou s’enfle tout d’un coup , après quoi il  
furvient une chaleur violente dans la tête qui *se* répand  
par tout le corps. Ceux qui négligent d’y apporter du  
remede meurent au bout de quatre jours.

Voici la maniere dont ils y remédient.

C A N 1442

Ilsprennent pour une dofle *dixcantbaridesrédmites* en pou-  
dre dans quelque liqueur convenable. Ce remede  
excite une lueur abondante & quelquefois un  
écoulement d’urine copieux, flans occasionner la  
moindre douleiln

Ce remede seroit extremement dangereux pour tout au-  
tre peuple que celui dont nous parlons : mais les Hon-  
grois scmt extremement robustes & croyent pouvoir  
prendre les *cantharides* en entier,s’imaginant que leurs  
jambes sont un antidote contre le venin de leur corps^  
*Ephemerides Germanicae curiose, DecaL* 1, *a.* 1. *o.* 133.  
Les Hongrois ceuillent la plupart des *cantharides* fur  
les feuilles du frêne dans le mois de Mai ou eh étés &  
les confervent dans du vinaigre pour s’en servir quand  
ils viennent à être mordus par quelque animal enragé.  
Si un homme , un cheval, une vache , ou tel autre ani-  
mal vient à être mordu, ils donnent au premier depuis  
une *cantharide* jusqu’à cinq, & un plus grand nombre  
aux autres. Ils les donnent toutes entieres dans de l’eau-  
de-vie, ou avec de la thériaque de Venife ou du pain.  
Ceux qui prennent deux ou trois de *ces cantharides ne*font jamais affligés de la dysclrie, & ne pistent jamais  
le sang, ils rendent seulement une plus grande quanti-  
té d’urine pendant vingt-quatre heures. ProEper Alpin  
rapporte dans le dernier chapitre de sim quatrième Li-  
vre *de Medic. Ægyptiorum ,* qu’en Egypte quelques  
Medecins donhent à leurs malades les têtes & les aîles  
de quatre *cantharides* pulvérisées dans trois onces d’eau  
de chicorée blanche, assurant que ce remede évacue la  
matiere peccante, ou par les sueurs ou par les urines.  
Etmuller assure que quelques malheureuses fe servent  
de ces insectes pour *se* faire avorter. On abufe encore  
de ces infectes pour réveiller les désirs de la concupisc  
cence. Stenzélius dit dans fon troisieme Livre *de Ve-  
nenis s* que les *cantharides* dissoutes dans l’essence d’am-  
bre excitent un désir ardent des plaisirs amoureux dans  
les deux siexes.

Il est évident par ce qu’on vient de dire, que les *canthari-  
des* malgré leur qualité venimeuste, font un remede ex-  
cellent dans plusieurs maladies : mais il est difficile d’é-  
tablir des regles certaines touchant l’usage interne de  
ces insectes, puisque les uns les ordonnent en entier,  
d’autres après en avoir Yetranché la tête, les jambes &  
les aîles, fuivant qu’ils croyent que le correctif du ve-  
nin qui réside dans leur corps, est logé dans leurs ex-  
trémités ou non. Il y à des Medecins qui croyent que  
leur usage est beaucoup plus sûr lorfqu’on a eu soin de  
corriger leur màuvaife qualité, d’autres embrassent llo-  
pinion contraire. Tous en appellent au témoignage de  
Pexpérience, qui nous apprend que l’application ex-  
terne des *cantharides* caisse quelquefois des maladies  
très-fâcheüfes, au lieu qu’elle est fâlutaire dans d’au-  
tres occasions.

Il est évident que l’application externe des *cantharides* ne  
produit de mauvais effets que fur les parties les plus  
fensibles, principalement fur la vessie urinaire & qu’el-  
le n’agit fur les autres que lorsque la dose en est trop  
forte , puisqu’on voit tous les jours un grand nombre  
de malades qui ne reçoivent aucune incommodité de  
l’application des vésicatoires composés de *cantharides.*L’ufage de cés infectes est cependant beaucoup plus  
sûr quand on y joint les correctifs convenables, que  
quand on les emploie seules. Il est même rare qu’on  
en use, foit intérieurement, foit extérieurement, sans  
les mêler avec quelque substance àcide ou huileuse ,  
ou même avec toutes les deux, & l’on sait que ces  
Eubstances sirnt les véritables correctifs des *cantharides.*Lors donc qu’un remede préparé avec les *cantharides*produit quelque mauvais effet, il faut ou qüe le mala-  
de soit extremement délicat, ou que la dofe en ait été  
trop forte. 11 est beaucoup plus sût-lorsqu’on les em-  
ploie intérieurement, de commencer d’abord par une  
petite dofe, demi-grain, par exemple , & dé l’aug-  
menter par degrés lorfque le cas le requiert. Ces infeé-

YYy y

1443 C A N

tes ont plus ou moins de force & d’activité , fuivant  
qu’ils font vieux ou récens ; car le sel volatil qu’ils con-  
tiennent s’évapore avec le tems , ce qui fait qu’ils doi-  
vcnt avoir d’autant plus d’efficacité qu’ils sirnt plus ré-  
cens. Il si.lit de ce que nous venons de dire que Fustige  
des *cantharides* demande beaucoup de précaution , vu  
les effets terribles qu’elles ont Peuvent produit. Il estxdéfendu en France aux Apothicaires de vendre des  
*cantharides* à qui que ce foit, qu’ils ne connoissent bien  
l’acheteur & qu’ils ne foient sûrs que c’est pour les  
employer extérieurement. Ρομετ , *Lib. II.*

L’obEervation qu’ont faite quelques perfonnes, que les  
extrémités des *cantharides* rendent leur opération beau-  
coup plus douce, n’est pas seins fondement , puifqtle  
les Hongrois le prétendent de même. Bartholin, *Epist.  
Medicin. Cent, IV.* dit en termes exprès , qu’afin de  
rendre les *cantharidesplus* douces quand on les emploie  
intérieurement, il ne faut en rien retrancher; & que  
quand on veut exciter des vessies fur la peau , il faut  
leur ôter les piés qui font d’une nature beaucoup plus  
douce. Boerhaave , *Matiere médicale ,* ordonne pour  
vésicatoire des *cantharides* fans ailes , à caufe que ces  
dernieres sont plus douces, & par conséquent moins  
propres pour les vésicatoires. De-là vient que Benan-  
cius. *Declaratio fraudum apud Pharmacopoeos commisc  
serum,* blâme les Apothicaires, qui par une erreur af- !fez commune rejettent les aîles des *cantharides,* contre  
l’ordonnance du Medecin, dont l’intention est, qu’on  
les emploie pour l'amélioration du médicament; car  
on vend quelquefois ces infectes dans les boutiques  
Eans aîles, sans tête & fans piés, après les avoir fait  
mourir à la vapeur du vinaigre bouillant & les avoir  
gardés pendant deux années. Les meilleures *canthari-  
des* font celles que Fon trouve fur le blé , qui font de  
couleur changeante, qui ont les aîles rayées de jaune  
& le corps de figure oblongue.

Willis dans fa Pharmacopée raifonnée , recommande  
quinze, vingt ou trente gouttes de teinture de *cantha-  
rides* préparée avec la teinture de fel de tartre, comme  
un excellent diurétique.

Etmuler prépare cette teinture de la maniere fuivante :

Prenez *cantharides, demi-once,  
sel de tartre, six dragmes.*

Arnssiez-les d’une quantité d’eau suffisante, & lorsijulel-  
les seront réduites à la forme d’un cataplasine li-  
quide, mettez-les dans un lieu modérement chaud,  
en let arrofant de nouveau si elles viennent à fe  
deffécher. Lorfque ces drogues auront reposé  
huit ou dix jours & autant de nuits, on vectem  
dessus de PeEprit de vin tartarisé pour en extraire  
la teinture, dont on rehaussera la couleur avec  
de la cochenille en poudre, qui est une espece de  
*cantharide,* dont la vertu est extremement diuré-  
tique.

*o*

Fuller, dans sa Pharmacopée, prépare la teinture *de can-  
tharides* de la maniere suivante :

Prenez *poudre de cantharides s demi-once,  
du meilleur esprit de nitre, une once.*

Mettez ces drogues en digestion pendant vingt-quatre  
heures , & ajoutez-y d’esprit de vin camphré ,  
trois onces.

Faites-les digérer pendant quelques jours, & filtrez la  
liqueur.

On fe Eert de ce remede pour provoquer l’urine , pour  
les ulceres des reins & de la vessie , pour la gonorrhée,  
& la goute vague scorbutique. La dofe est depuis qua-  
tre gouttes jusqu’à vingt - quatre, deux fois par jour.

C A N 1444

dans un verre de décoction de mauve édulcorée avec  
du sirop violat.

Voici la préparation de cette teinture , telle qu’on la  
trouve dans les *Collectanea Chymica Leydensia.*

Prenez *canthari de In une once.*

Verfez dessus deux,onces d’esprit de nitre du plus fort.

Mettez-les en digestion pendant vingt-quatre heures.  
Les *cantharides* fe dissoudront & donneront à l’ese  
prit une couleur rougeâtre.

Ajoutez à cette teinture six onces d’efprit de vin.

Mettez-les de nouveau en digestion, la teinture sera d’au-  
tant meilleure qu’elle fera plus ancienne, mais on  
ne fauroit limiter le tems.

Filtrez la liqueur & gardez-la pour l’usage.

Ce remede est lithontriptique & néphrétique , il est bon  
pour la gonorrhée, la goute, le rhumatifme, & la jau-  
nisse. La dofe est depuis deux gouttes jusqu’à vingt,  
deux fois par jour.

Si l'on veut avoir une poudre antinéphrétique de cette  
folution faite avec l’esprit de vin ; on s’y prendra delà  
maniere fuivante :

On ajoutera à cette solution deux parties d’eau commu-  
ne , & après l’avoir filtrée, on y versera une suffi-  
sante quantité d’huile de tartre par défaillance,  
jufqu’à ce que la fermentation ait cessé. Il *se pré-  
cipitera* par ce moyen au fond du vaisseau une  
poudre de-couleur rouge jaunâtre., que l’on sépa-  
rera de la liqueur, & que l’on fera sécher à l’om-  
bre après l’avoir édulcoré. La dofe est depuis un  
grain jtssqulà quatre.Si l’on fait évaporer la liqueur  
après l’avoir séparée de la poudre, jufqu’à dimi-  
nution des deux tiers, elle donnera des crystaux  
extremement propres pour les douleurs néphré-  
tiques, dont la dofe est depuis deux grains jui-  
qu’à douze.

Le Dispensaire d’Edimbourg prépare la teinture *decarsu  
tharides* de la maniere suivante :

Prenez *cantharides s deux dragmes,  
esprit de vin rectifié , demi-livre.*

*«*

Faites digérer ces drogues pendant deux jours à petit feu,  
coulez la teinture , & verfez-la fur une once de  
baume de copahu , demi - once de gomme de  
gayac,& demi-dragme de cochenille.

Mettez le tout en digestion fur le seible pendant quatre  
ou cinq jours ; coulez la teinture , & ajoutez-y  
deux dragmes de camphre, & une dragme d’hui-  
le distilée de genievre.

Ce remede paroît être bon pour la gonorrhée , & l’on  
peut en donner quinze gouttes ou un peu moins à la  
dose dans un véhicule convenable.

Le Dispensaire de Londres prépare cette teinture corn-  
me il suit :

Prenez *rhubarbe, trois dragrhes ,  
gomme de gayac, une dragme et demie s  
gomme lacque s une dragme ,  
cantharides en poudre, deux dragmes ,  
cochenille , demi-dragme.*

1445 C A N

Mettez ces drogues en infusion dans une livre & demie  
d’esprit de vin rectifié, coulez la teinture.

Wedelius obferve que l’esprit de vin ordinaire est plus  
propre que celui qui est rectifié, pour extraire les ver-  
tus qui résident dans le fel de *cantharides.* Il faut encore  
remarquer qu’il est beaucoup plus aisé de prefcrire les  
*cantharides* par leur nombre , que par leur poids , car  
elles font si légères, que cinquante d’elle pesieht à pei-  
ne une dragme.

Le magistere de *cantharides* est la poudre de ces insectes  
dissoute dans l’esprit de nitre , & précipitée par le  
moyen de l’huile de tartre par défaillance. Ce remede  
possedeune qualité diurétique, fuivant Ludovic dans  
fa Pharmacopée. Mais Etmuller prétend que cette  
qualité est détruite par la précipitation. Langius nous  
apprend que quelques-uns *se servent* de ces Insectes  
pour mettre les fruits de leur verger à couvert des vo-  
leurs. On les pulvérise grossierement , & on en met  
quelque peu sur les pommes , les prunes, les figues ou  
les pêches qui font les plus à portée de la main. Ceux  
qui les dérobent & qui les mangent font assez punis de  
leur larcin par une ardeur insupportable d’urine , &  
une envie continuelle d’uriner. Les mendians abusent  
de ce remede pour exciter des pustules sur leur corps,  
afin d’émouvoir la compassion des passans, & leur ex-  
torquer une aumône qu’ils croyent devoir à leur mifie-  
re. RIEGER.

Voici la préparation de l’essence ou teinture de *cantha-  
rides* , telle qu’on la trouve dans le Dispenfaire de  
Quincy.

*Mettez* quatre onces de *cantharides* en poudre dans une  
cucurbite, verfez dessus petit à petit douze onces  
dlespritde nitre, & mettez-les en digestion pen-  
dant douze heures. Otez avec une cuillere ou  
spatule de verre l’écume noire qui s’amasse sur la  
surface de l'efprit, & verfez dessus peu à peu üne  
livre d’esprit de vin tartarisé.

Mêlez ces drogues en les agitant, & mettez-lesfur le fa-  
ble. Lutcz cette cucurbite avec un récipient,  
poussez le feu successivement jusqu’au second de-  
gré pour tirer une livre & demie dseEprit, que  
vous garderez pour l’tffage dont nous parlerons.

Velssez sur le résidu petit à petit atltant de nitre détonné  
qu’il en fatlt pour soûler sim acidité, ce que l’on  
connoît par la cessation de l’effervescence. Mettez  
ce mélange dans un mortier de verre ou de mar-  
bre, verfez dessus une once de camphre, & après  
aVoir parfaitement incorporé le tout, remettez-  
le dans la cucurbite.

Lavez le mortier avec quelques cuillerées de l’esprit de  
vin qu’on a tiré , & remettez-y cette mafl'e avec  
ce qui reste de l’esprit de vin. Agitez le tout com-  
me il saut & laissez-le en digestion.

Placez ensuite votre cucurbite fur un feu un peu fort ;  
luttez en les jointures, & expofez-les à cette cha-  
leur huit ou dix jours, en agitant le mélange tous  
les jours.

Laissez-les refroidir & repofer. Verfez la teinture dans  
une cucurbite bien nette , pour en tirer par la  
distilation à une chaleur modérée la moitié ou  
plus de l’esprit, que vous verserez de nouveau fur  
le mélange pour en extraire plus de teinture.  
LorEque cet esprit sera plus chargé, tirez-en les  
deux tiers par la distilation, remettez-les de nou-  
veau silr le mélange, & distilez comme aupara-  
vant en mettant toujours la teinture donnée par  
la distilation de l’efprit sur la premiere teinture.

C A N 1446

*Prenez* ensiiite une dragme d’ambre-gris, demi-dragme  
de mssc , & deux dragrnes de *sucre* candi blane ;  
pilez-les ensemble avec quelque peu de l’esprit  
que vous avez tiré le dernier ; mettez-les dans un  
matras, & *versez* dessus quatre onces du dernier  
eEprit dont nous avons parlé.

Bouchez le matras comme il saut, & mettez les drogues  
en digestion quatre ou cinq jours. Faites-les cir-  
culer ensuite pendant quelque-tems avec de la  
teinture de *cantharides* enfermée dans un autre  
matras.

Verfez cette liqueur dans une bouteille de verre bien  
nette & bien seche, & gardez-la pour l'usage.

Il faut avoir foin dans toute la suite du procédé, de *se* ga-  
rantir de la fumée qui s’éleve de ce mélange. Ce re-  
mede est d’une efficacité admirable dans plusieurs cas,  
& l’on auroit peine à en trouVer un autre qui pût le  
remplacer. C’est un excellent cordial propre à ceux  
en qui les feux de l’amour font éteints ; il ne manque  
prefque jamais de produire scm effet. Le satyrion ni  
les autres drogues de cette espece ne peuvent entrer eti  
comparaison avec lui. Il est fort utile dans les cas où  
les reins & les parties génit^es font obstruées par des  
humeurs froides & épaiffes, qui cassent outre l’impuisi  
fance, plusieurs autres incommodités, & produit des  
effets qu’on attendroit vainement des baumes & de la  
térébenthine la plus efficace. On peutle donner depuis  
dix gouttes jufqu’à cent dans un verre de vin de Cana-  
rie , ou telle autre liqueur que le malade voudra. Mais  
malgré tous les éloges que nous Venons de donner à ce  
remede ; je ne voudrois point qu’un ignorant s’avisât  
d’en faire ufage ; car il peut, étant donné mal-à-pro-  
pos, causerune strangurie, des érosions, des excoria-  
tions de la vessie, &même des convulsions, tant il y a  
de différence entre un même remede administré par  
un bon Medecin, ou par un Empirique. Il seroit à siou-  
haiter que celui-ci, aussi-bien que tous les autres dont  
on fait le plus de cas, ne le fût jamais que par des Me-  
decins expérimentés , quoiqu’il soit au pouvoir de  
tout le monde de le préparer. QuïNCY, *Dis.pens.*

Les maladies pour lesquelles le Docteur Grœnevelt re-  
commandel'usage des *cantharides* font, les ulcères de  
la vessie, la suppression d’urine , & l’hydropisie, fur-;  
tout dans les femmes.

Voici sa maniere ordinaire de les préparer :

Prenez *cantarides pulvéris.ées, douze grains ,  
camphre dissent avec l’huile d’amandes douces i  
quinze grains.*

Faites-en deux bols que l’on prendra à trois heures d’in-  
tervalle l’un de l’autre , après avoir auparavant  
employé les évacuations qui conviennent à la ma-  
ladie.

On donnera dans la nuit au malade en forme de parégo-  
rique demi-fcrupule de pilules de Matthieu, avec huit  
grains de camphre ; & on lui fera boire copieufement  
des émulsions, du bouillon, du lait ou des décoctions  
émollientes avec ou fans gomme Arabique. Il n’y a  
que le Medecin qui puisse déterminer le tems pendant  
lequel on doit continuer l’usage de ces remedes en tout  
ou en partie j puisqu’il est le seul qui S011 en état d’ob-  
server prudemment les circonstances particulieres de  
la maladie, & les effets que le remede produit.

Il faut cependant avouer que Fustige interne des *cantha-  
rides* exige beaucoup de prudence & de précaution ;  
car autrement elles peuvent devenir extremement nule  
sibles à ceux qui en ufent.

**CANTHI, κανθώ; cavités qui font aux extrémités des**

1447 C A N

paupieres, communément appellées *angles de Peeil.*Le plus grand est près du nez, & le plus petit est si-  
tué vers les tempes. RUfÙs EPHEsIUs *,L.b I cap* 4

CANTIANUS PULVIS; Poudre cordiale, appellée  
communément *Poudre de la Comtesse do Kent,* Voyez-  
en la description au mot *Cancer.*

CANTION , κάντικν , dans Myrepse , *Antidot. 35. et*94. est une épithete de σάκχαρ, ou .σύμχαρον , *saccha-  
rums* stucre, laquelle signifie, étant jointe aVec lui,  
*sucre candi.* Il n’est pas douteux que c’est-là *sa* vérita-  
ble signification, ditFuschius; car toutes les copies la-  
tines le traduisiel» par*saccharum candi.* Il observe en-  
core que ce mot est écrit par corruption κάντικν pour  
κάνδιν, & que Myrepsie tronque ce mot à l’imitation des  
Latins qui écrivent *candi pour candidum.*

CANTRICES , *Chanteuses.* Les chanteufes & les dan-  
sieusies , si l'on en croit Aétius, qui adopte le sentiment  
de Rufus & d’Afpasia, *Tetrab. IV.firm.q. capspi.* n’ont  
point d’évacuations menstruelles , parce que ce qu’il y  
a de fuperflu en elles est conflumé par la violence de  
l’exercice qu’elles font.

♦

*Cette observation est démentie par l'expérience.*

CANTUM, CANTIUM, καντα'ν,καντίον , étoitun mot  
en usage parmi les Grecs du moyen âge , dont le  
langage avoit déja dégénéré, pour signifier *anguleux :*on le donne au fucre qui a été réduit en crystaux. Van-  
der-Linden , appuyé du Glossaire de Saumaife & de  
Meursius , s’efforce de prouver que c’est-là la vraie  
signification de ce mot, & critique ceux qui écrÎVent  
*saccaritm candum*, au lieu de *cantum* ou *cantium.* Cas-

TELLI,

CANUM CERASA, espece de *periclymenum* ; le même  
que *xylosteum. NoyczPericlymenum.*

CANUTUM, CANNUTUM; *Ros.eau,* ou *Cane.* BU-  
LAND.

CANZE, GARNIT, CANNA, CUSANUM ; diffé-  
rentes fortes de vaiffeaux. RULAND.

CAO

CAOPOIBA , *Brasiliensibus,* Marcgrav. *PomiferaBra-  
sielensis , fructu cupulae insidente , feminibus singulis  
duplicipelliculae Involutis.* On dit aussi *Coapoiba.*

C’est un arbre des Indes de la hauteur du hêtre, dont il a  
la figure. Son écorce est de couleur de cendre avec des  
ondes brunes. Ses feuilles sont fermes, de figure oblon-  
gue, & il fort de leurs queues, lorfqu’on les rompt,  
une liqueur laiteuse. Ses fleurs sont chacune portées sur  
un pédicule; elles sont de la grosseur d’une rose, com-  
posées comme elle de feuilles blanches avec de petits  
onglets rouges , & ont au lieu d’un nombril, un petit  
globule rouge résineux, de la grosseur d’un pois, qui  
donne une résine aussi claire que la térébenthine,  
gluante & jaunâtre , mais d’une odeur defagréable. Le  
fruit est placé dans une capside, de même que le gland,  
& laiste voir, étant coupé en long avant qu’il foit mûr,  
plusieurs rangs de siemences de la figure & de la grosseur  
des pépins de pommes. Chaque semence est enfermée  
dans une pellicule rouge , qui est entourée d’une au-  
tre de couleur de vermillon. La pulpe du fruit est jau-  
ne, & donne un fuc de même couleur. Son écorce,  
quoique épaisse , *fe* sépare aisément du bois, qui est  
fragile , & contient une moelle que l’on tire avec  
beaucoup de facilité, & qui laisse le bois creux comme  
un tuyau.

Il y a une autre efpece de cetWrbre dont l’écorce est grise,  
& les feuilles oblongues & carinées comme celles du  
mureci , mais fans duvet. Son fruit est rond & de  
la grosseur d’une pomme lorfqu’il est mûr, verd par  
dehors, rouge en-dedans, .& plein de petites graines  
comme la figue, fec, insipide & peu estimé, quoique  
plusieurs perfonnes en fassent tssage. On n’attribue .

CAO 1448

aucune vertu médicinale à ces arbres. *Ray, Hist.  
Plana.*

CA.OVA, COAVA ; boisson qui est la même que le  
caflé. R AY, *Hist. Plant.*

CAOUP; arbre qui croît dans l'Ife de Maragnan dans  
l’Amérique. Sc.s feuilles ressemblent à celles dujcm-  
mier, mai? plus larges. Ses fleurs sont ronges & jaunes.  
Son fruit est fin blable à l'orange jar sa fisure & par  
fon gout, & sucin d’amandes. RaY, *Hist. Plana*1693.

CAP

CAPELLA ; est un vaisseau de Chymie. semblable au  
chapiteau d’un alembic. Voyez *Capitellum* ou *AI meli-  
cus.* D’autres , par *capella ,* entendent la même chose  
que *cupella.* Voyez ce mot. RïECER.

CAPER, Offic. Schrod.5. 275. Mer. Pin. 166. Aldrov.  
de Quad. Bisell. 619. Chalt. Exer. 9. Jotnss. de Qrad.  
46.Gesil. de Quad. 265. Schw. deQuad. 98. *Caprado-  
mestica* ,Raii Synop. A. 77. *Chevre.*

On emploie en Medecine le sang, la mccllc , le Euif, le  
lait, le petit lait, les pierres que l'on trcwe dans l'csto-  
mac, la fiente , l'urine, la vessie, l’ép ip loon, la pcau &  
le fiel de la *chevre.*

Le fiang de cct animal est alexipharmaque, bon p 01r le-  
ver les obstructions,pour les dyssenteriesq our résoudre  
le semg coagulé, & peut dissoudre la pierre. DaI ε d’a-  
près *Schroder.*

Le Eang de bouc, & principalement, selon Van-Hcl-  
moss, celui qui a été tiré de *ses* testicules, ayant été  
desséché au Soleil, est propre pour résister au venin,  
pour exciter la sueur, l'urine & les regles aux femmes;  
pour la pleurésie, pour dissoudre le Eang caillé , &jour  
la pierre. La dosii estdepuis vingt grains jtssqu’à deux  
dragmes. Εεμεε υ *, Traité des Alimens.*

La moelle de *chevre* est plus acre, plus steche , & par con-  
séquent plus efficace que celle des autres animaux. Da-  
IE d’après*Schroder.*

Le suif & la moelle du bouc font propres pour ramollir,’  
pour réfoudre & pour adoucir, lls passent aussi pour  
fortifier les nerfs. Εεμρηυ , *des Alimens.*

Le fuif de *chevre* est un difcrssif efficace ; il appaife les  
douleurs néphrétiques & celles des hémorrhoïdes, &  
guérit la strargurie.

Son lait est nourrissant & détersif, bon pour les hecti-  
ques, les phthisiques , & ceux qui ont une maladie de  
confomption.

Le petit lait de *chevre* est préférable à celui des autres  
animaux. Il est apéritif, détersif, atténuant & laxatif  
On l'emploie fouvent dans les infusions destinées à pur-  
ger la bile noire.

Les pierres que l'on trouve dans le ventricule & la vésicu-  
le du fiel de cet animal, possedent, à ce qu’on prétend,  
une qualité résolutive & diaphorétique. Voyez *Bézoam*DaLE. «

On trouve quelquefois dans la vésicule du fiel du bouc &  
de la *chevre* des petites pierres qui ressemblent assez au  
véritable bézoard. Elles résistent au venin ,& excitent  
la fueur. L&21ERυ *, des Alimens.*

La fiente *de chevre* est d’une nature chaude, dessiccative,  
détersive, digestive, apéritive & acre ; ce qui fait qu’on  
s’en fert pour réfoudre les duretés de la rate & des au-  
tres parties, l.lenflure des parotides & des bubons, pour  
consolider les ulceres inveterés, pour Phydropisie &  
la sciatsque. Etant calcinée , elle donne une pOudre  
très-fine propre dans tous les cas où les détersifs font  
nécessaires, comme l’alopécie & les dartres.On la don-  
ne intérieurement pour les maladies de la rate, lajau-  
nisse, la suppression des regles & autres semblables ma-  
ladies. DaI e d’après *Schroder.*

La fiente de *chevre* contient beaucoup de fiel volatil acre,  
qui la rend résolutive, détersive, dessiccative, digestive,  
propre pour lever les obstructions des visiceres, & pour  
**la pierre, étant prife lutérieuremeilt, On l’applique**

1449 CAP

aussi extérieurement pour résoudre les tumeurs froides ,  
& pour les autres maladies où il s’agit d’atténuer les  
humeurs. Εεμερυ , *des Alimens.*

L’urine de *chèvre* est préférable à celle des autres animaux  
pour dissoudre la pierre & pour exciter l’urine ; ce qui  
la rend propre pour l’hydropisie.

La vessie urinaire de la *chevre* desséchée & réduite en  
poudre , passe pour un remede efficace dans l’inconti-  
nence d’urine.

Son épiploon appliqué chaudement, appaife & modere  
les mouvemens impétueux des efprits ; ce qui fait qu’on  
l’emploie dans la colique & la manie.

La peau de cet animal fait cesser la diarrhée, & arrête les  
hémorrhagies, furtout celles du nez.

Son fiel passe pour guérir les fievres quotidiennes. DaLE  
d’après *Schroder.*

On incorpore le fiel de *chevreau* avec le pain , le blanc  
d’oèuf & l’huile de laurier ; & de cette maniere il est  
estimé propre pour la fievre quotidienne, étant appli-  
qué en forme de cataplafme fur le nombril. Εεμεβυ,  
*des Alimens.* Voyez *Capra.*

CAPETUS, κάπεήος*,fisse> creux, tranchée ;* dans Hip-  
pocrate, *de Articulis,* signifie les trous ou niches que  
l’on taille dans le *bathrron* ou *fcamnum,* ( machine pour  
réduire les luxations ) pour fortifier & mieux en ména-  
ger les axes. Hippocrate veut que l’on fasse ces *capeel*ou niches dans la partie inférieure du*fcamnum-,* à la  
distance de quatre travers de doigt de sa bafe , & qu’on  
leur donne trois travers de doigt de large sur autant  
de profondeur Voilà ce que dit Galien fur ce passage.  
Erotien & Paul Eginete font là-dessus du même fenti-  
ment que lui. FœsIUs, GoRRÆUs.

**CAPHORA, CAPHURA.** Voyez *Camphora.*

**CAPICAGTINGA,** *aliisJacarecatiuga, Acorispedes.***PISON.**

C’est une espece d’acorus qui croît dans les Indes Occi-  
dentales, & qui ressemble beaucoup à .celui d’Europe  
par fa racine & par fes feuilles, quoique plus petit.  
Mais ce défaut est réparé par fies vertus qui font beau-  
coup supérieures à celles de l’autre, surtout par celles  
de sia racine, qui est chaude , feche & d’un gout aro-  
matique , amer , fort agréable.

Pris feul ou avee d’autres drogues , il est non-seulement  
propre à lucifer les humeurs froides peccantes, mais  
encore à résister au poifon lorsqu’on en ufe intérieure-  
ment. Cette plante ne croît pas toujoursdans les lieux  
aqueux comme l’iris , elle profite encore dans lespays  
plats & les terres cultivées.

**CAPILACTEUM,** ἀφρόγαλα. Voyez *Aphrogala.*

**CAPILLAMENTA,** en terme de Botanique,signifie,  
*1°.* Ces filetsi déliés qui s’élevent du milieu des feuilles  
d’une fleur, & auxquels on donne plus communément  
le nom d’étamine , *stamina s* de forte qu’il est égal de  
dire d’une fleur , qu’elle est à étamines ou *cafollamen-  
teus.e.* 2°. On entend par *capillamenta*, ces filets déliés  
semblables à des cheveux qui sortent des semences & de  
la racine des végétaux. *Columel. LR.L IV. c.* u.  
*Pallad. R. R. L. XI. c.* 12. RIEGER.

**CAPILLAMENTUM,** τρίχωμα, τριχωμάτιον, signifie  
proprement tout tégument velu qui appartient aux ani-  
maux, de même que πτέρωμα, le tégument qui dans les  
oifieaux est couvert de plumes : dans ce fens, *capilla-  
mentum* est le même que *capillitium.* Voyez ce mot.

**CAPILLARIS,** τριχωιδὴς, τριχώδης , *capilaire,* Pe dit  
en général de tout ce qui ressemble aux cheveux, mais  
surtout des extrémités les plus déliées des veines & des  
arteres. C’est encore l’épithete que l’on donne aux plan-  
**tes,** qui, suivant Ray, n’ont point de tige principale, &  
portent leurs semences sur le dos de leur feuilles. On  
leur donne le nom de *capilaire,* à ce qu’il dit, dans la  
supposition qu’elles remedient à toutes les maladies  
des cheveux , ou parce qu’elles croissent aussi près de  
la terre que les cheveux de la tête.

**Quelques Auteurs donnent le nom de vers,** *capiLelres*

CAP ΐ45°

*( capillares vermiculi*) aux.petits versdes enfans, qued’autres appellent *crines , crinedones & dracunculi s*CasTELLI.

**CAPILLATIO ,** *fracture capillaire du crane.* **Voyez***Trichismos.*

CAPILLITIUM, est proprement la même chofe que  
*capillamentum.* ( Voyez ci-dessus ) ; mais on l’cmplole  
quelquefois pour *Trichiasis.* Voyez ce mot,

**CAPILLORUM DEFLUVIUM , le même** *custAlo-  
pecia.*

**CAPILLUS ,** signifie proprement les cheveux dp la  
tête, on s’en fert aussi pour désigner toute forte de  
poil. CasTELLI.

**CÂPILLUS,** *cheveu s poil,* appellé par Ruland *lapis  
rebis.*

Les *cheveux* lorsqu’on les regarde avec le microscope ,  
paroissent creux & munis d’une infinité de vaisseaux, &  
quoiqu’ils nous semblent unis, on y découvre un grand  
nombre de nœuds , de même que dans quelques plan-  
tes, d’où sortent plusieurs branches. Leur cavité est  
est encore démontrée par la maladie qu’on appelle  
maladie Polonoisie , *Plica Polonica -,* dans laquelle ils  
répandent du seing; mais je croirais que ce font d’au -  
tres vaisseaux qui le fournissent, & qui fortent de la  
racine des *cheveux* ; ils les accompagnent extérieure-  
ment jusqu’à leur extrémité.

Quant à leurs branches, on les apperçoit facilement à  
leurs extrémités avec le fecours du microsicope ; car  
elles sirnt fort fujettes à devenir fourchues , surtout  
lorsqu’on laisse trop croître les *cheveux, 8e* qu’on n’a  
pas foin de les humecter.

Cette division des extrémités , qui ne consiste qu’en deux  
ou trois poils , paroît une brosse au microsicope.

Chaque *cheveu* est enté dans la peau par une petite ra-  
cine bulbeuse ou ovale, qui lui est si adhérente qu’on  
ne peut souvent l’arracher sans elle.

Les *cheveux* fiant ordinairement regardés comme un  
excrément, & Pon croit qu’ils Pont noutris par une  
humeur excrémentitielle : mais quelle que suit l’hu-  
meur qui contribue à leur nourriture, elle parcît  
plus simple que toutes les autres humeurs du corps.  
. Car long-tems après qu’un homme est mort, & que  
toutes les autres parties & humeurs sirnt corrompues ,  
les *cheveux* croissent tant qu’il reste quelque humidité  
dans la partie. DstAKE. *Anatomiae.*

Ceux dont les *cheveux* fient naturellement mous, foi-  
bles, courts & difficiles à frisier, & qui deviennent cl.au-  
ves à l’approche du printems, ontsilrement l’habitude  
des nerfs molle, foible & relâchée ; car les *cheveux*semblent être un allongement de certaines fibres que  
le froid a endurcies, ou du moins de la même nature  
& de la même espece que les autres fibres du corps ,  
puifqu’ils fiant composés comme elles d’un grand nom-  
bre de filets très-déliés, enfermés dans une membrane  
commune, durs , tranfiparens & élastiques. On remar-  
que même que la force , la grosseur & l’élasticité des  
*cheveux* influe fur celles des fibres, & ceux dont les  
*cheveux* tombent, deviennent minces & refufent la  
boucle , doivent s’attendre à devenir chauves , & à  
être attaqués d’une maladie nerveufe , si cet accident  
ne leur est point arrivé au sortir d’une maladie aiguë,  
ce qu’ils ne sauroient prévenir même que difficilement  
en oignant leurs *cheveux* avec des huiles douces > ou  
en les lavant avecde l’hydromel.

Toutes choses étant scipposoes égales , ceux qui ont les  
*cheveux* extremement blonds & d’une couleur fort  
claire, ont les fibres & les nerfs très-foibles & très-lâ-  
ches , parce que ce qui est blond est tranfparent & spon-  
gieux, & leurs parties moins unies & moins adhérén-  
tes, & par conséquent moins fermes & moins élasti-  
ques que ceux qui font d’une couleur plus foncée &  
plus noire.

On remarque généralement que les personnes dont les  
*cheveux* semt blancs , déliés , surtout s’ils deviennent  
tels lorsqu’ils ont atteint un âge mûr, sont dsun tem-  
pérament foible & délicat ; & les Perruquiers qui con-

ϊ45τ CAP

noissent la mauvaise qualité de ces sortes de *cheveux,*ne les emploient jamais pour peu qu’ils aient de bonne  
foi. Ch^YNE *, maladie Angloise.*

CAPILLUS CANADENIS, le même qu’*Adianthum  
canadense.*

CAPILLUS VENERIS. Voyez. *Adianthum.*

CAPIPLENIUM, mot barbare , dont quelques Au-  
teurs se servent pour exprimer un *catarrhe. Baglivi*l’emploie pour signifier cette pesanteur de tête conti-  
nuelle , ou cette maladie de la tête, appellée par les  
Grecs *Hwaseaosce icarebaria.*

CAPISTRATIO, le même que *Phimosis.* Voyez ce  
mot.

CAPISTRUM , φιμὸς, φίμος, κύμος, signifie communé-  
ment *bride.* On donne encore ce nom à plusieurs ban-  
dages pour la tête. CasTELLI.

CAPISTRUM *AVÆéL. Borax.* **RULAND.**

CAPITA , on appelle *tètes* dans les plantes , ces réser-  
voirs de la semence qui représentent une *tète* par leur  
figure Ephérique, comme *lus tètes* des pavots, parexem-  
ple . ou les bulbes ou oignons de certaines plantes.

CAPITALIA. Voyez *Cephalica.*

CAPITATÆ PLANTÆ, ce sont les plantes dont les  
semences avec leur duvet sirnt enfermées dans un ca-  
lyce écailleux qui a la figure d’une *tète. Ray, Hisu  
Plant.*

CAPITELLIUM, dans le lexicon de *Johnson* est l’eau  
defavon.Dans *Libavius 8c* quelques autres Auteurs ,  
il signifie *lesseve.* On le prend aussi pour un alembic.  
CasTELLI **, RIEGER.**

CAPITILUVIUM, *Bain Oo. lotion* pour la tête. RIE-  
**GER.**

CAPITIS DOLOR. Voyez *Cephalalgia.*

CAPITIS VENA. Voyez *Vena cephalica.*

CAPITO , est le furnom du Medecin *Artemidore* ,qui  
a publié les ouvrages d’Hippocrate, il en est fouvent  
parlé dans *Galien.*

CÂPITO anNADROMUS, *testu s* est un poisson de  
mer & de riviere ; il a la tête grosse, les yeux grands,  
beaux , blancs , les narrines grosses , le corps long ,  
couvert de petites écailles argentines , mêlées d’un  
peu de bleu. Il pese environ deux livres quand il a at- -  
teint sa grandeur ; il vit de petits poissons & d’insec-  
tes. Il est fort bon à manger.

**Il est estimé propre pour purifier le sang & pour exciter  
l’urine. LEMERY** *des drogues.*

CAPITULUM ; on trouve la signification botanique  
de ce mot dans l’article Botanique. Il est le même en  
Chymie qu’Alembic. Voyez *Alembicus,* Il signifie en  
terme d’Anatomie les petites *protuberances* d’un os  
qui est reçu dans un autre.

CAPIVARD, *cochon d’eau.* C’est un animal à quatre  
piés, amphibie , qui a le corps d’un cochon & la tête  
d’un lièvre , sans queue , il fe tient presque toujours  
fur sim derriere comme un singe. Il naît dans le Bré-  
sil: il habite tous les jours dans la mer , mais il vient  
à terre la nuit, où il ravage les jardins & déracine les  
arbres; il est bon à manger.

*Capivard* est un nom Portugais. LemERY , *des drogues.*CAPNELÆUM, καπνέλχιον, dans Galien , *Lib. II. C.*

*M.* S. Z, est une résine qui coule naturellement, & qu’il  
dit être fort abondante à Lacedemone; les Ciliciens  
l’appellent καπνέλαιον, *capnelaion* ( de καπνὸς fumée ,  
& ἐλαίον huile ) huile fumante. « Il dit encore *Lib.* 3.

C. M. S. *G.* qu’à Lacedem one & dans quelques au-  
tres endroits on appelle ces fortes de résine ,  
πρωταῤῥύτους, « le premier produit ». Il paroît, dit *Fœ-  
sius,* que le nom de *capnelaion* lui a été donné à cause  
de la fumée qu’elle jette lorfqu’on la met près du  
feu, ou parce qu’elle est plus liquide , plus chaude &  
plus claire que les autres résines, & par conséquent plus  
approchante de la nature de l’huile.

CAPNIAS , καπνίας , de καπνὸς *nflumée ;* espece de jaspe |  
de couleur de fumée. Αϊτιυθ, *Tetrab, I. Serm. 2.  
catr.* 26.

CAP 1452

C’est aussi une espece de vigne dont les raisins sont en  
partie blancs & en partie noirs. THEOPHRASTE, *de Cau-  
sis , Plant. Lib. V. cap.* 3.

CAPNISTON , καπνιστὸν; épithete d’une espece d’hui-  
le que l’on prépare en lui faifant recevoir la fumée de  
différentes fortes d’aromates que l’on brûle.

CAPNITIS, καπόὶτις. Voyez *Cadmia.*

CAPNOIDES , καπνοειδὴς , ( de καπνὸς , *furnaria -, sm  
meterre, SceAcç, ressemblance t* à caufe de fa ressem-  
blance avec cette plante *nflumeterre â cosses.*

Cette plante ressemble par *scs* feuilles & fes autres parties  
à la *fameterre'ymais* le pistil de la fleur fe change en une  
longue cosse remplie d’un grand nombre de graines  
rondes & luisantes. MuIER , *Dictionn.*

CAPNORCHIS ; fumeterre des Indes à racine buI-  
besse.

Cette plante ressemble tout-à-fait à la fumeterre:sa racine  
est quelquefois tubéreufe, quelquefois écailleufe , &  
même bulbeufe. Sa fleur est composée de deux seuil-  
les, d’une figure irréguliere & pendante. Ses cesses  
ressemblent à celles du tabouret. *Idem.*

CAPNORCHIS AMERICANA,Boerh. Ind. *Fume-  
terre de l’Amérique* avec la racine bulbeufe. Ses fleurs  
semt approchantes de celles de *ia fumet erre. Idem,*

Les trois plantes dont je viens de parler ne possedeflt  
aucune vertu médicinale connue.

CAPNOS, καπνὸς, le même que *Fumaria.* Voyez ce  
mot.

CAPO , CAPUS, GALLUS SPADO , GALLUS  
EVIRATUS , Ἀλεκτρυῶν εκτομίὰς des Grecs , somc  
autant de différens noms de l’animal que nous appel-  
lons *chapon* ou *coq châtré.* Le but qu’on *se* propose  
dans cette opération est de dompter la convoitise da  
cet animal, de le rendre plus capable de conduire **les**poules, maisTurtout de rendre sa chair plus grasse &  
plus nourrissante qu’elle ne l’étoit auparavant. Martial  
met la chair du *chapon* au nombre des alimens que **les**gourmands & les voluptueux recherchent avec le **plus**d’ardeur. Mais quoique cette chair passe pour être  
nourrissante & pour engendrer une grande quantité de  
Eang louable, cependant quelques Auteurs, du nombre  
desquels est le célebre Craton, en défendent l’usage  
aux personnes gouteuses, parce qu’ils ont remarqué  
que cet oiseau est lui-même sel jet à la goute, comme?  
si ceux qui mangent les pattes de cet animal devoient  
pour cette raision être affligés de cette maladie,ne faisant  
point attention que leur qualité est nécessairement al-  
térée par la faculté digestive de l’estomac. On ne doit  
donc point condamner l’usage du *chapon* parce qu’il  
est quelquefois fujet à la goute, puifque cette maladie  
n’est causée dans cet animal que par une fluxion d’hu-  
meurs & par la foiblesse des parties qui les reçoivent,  
& que lissage de *sa* chair ne fauroit jamais occasionner  
de pareils accidens dans nos corps. Que s’il arrive quel-  
quefois à ceux qui en mangent d’être affligés de la gou-  
te, cela ne vient que de ce qu’on a nourri les *chapons*en cage, ce qui rend leur chair plus humide & plus re-  
crémentitielle, & par conséquent très-propre à engen-  
drer & à augmenter les obstructions. C’est ce qui fait  
que Galien rejette toute la volaille qui a été élevée  
dans des cages. On pourroit demander avec plus ds  
raifon d’où vient que le *chapon* qui est privé des par-  
ties qui Eont le siége des désirs amoureux, est sujet à **la**goute, puisque, salivant le vingt-huitième Aphorisine  
du sixieme Livre d’Hippocrate, *les eunuques ne sont ja-  
mais affligés de la goute s* & que le *coq* qui est un animal  
extremement lascif, n’est jamais sel jet à cette maladie ?  
Scaliger dans *ses Exotericae Exercitationes,* répond à  
cette question en distant, que les *chapons* semt fujets à  
la goute parce qu’ils ont peu de chaleur & beaucoup  
d’appétit, au lieu que les *coqs* ont peu d’appétit & beau-  
coup de chaleur. La chaleur du *chapon* est foible, dit-  
il , à cause qu’il est châtré, d’où il arrive que la voraci-

453 CAP

té & la foiblesse de la chaleur engendrent dans le corps  
de cet oiseau une grande quantité d’humeurs fuper-  
flues, lesquelles venant à tomber fur *ses* piés qui font  
froids & dénués de fang , y produisent la goute. Au  
contraire, comme le *coq* mange fort peu & a naturel-  
lement beaucoup de chaleur, il doit être exempt des  
crudités & d’humeurs superflues, & par conséquent  
exempt de la goute. On m’objectera peut-être que le  
*coq* assbiblit ses piés par l’usage excessif des plaisirs *vé-  
nériens,* & les difpofe par-là à recevoir les matieres  
étrangeres : mais je répons avec Galien, que la foiblese  
fe de ces parties ne suffit point pour la génération de  
la goute, mais qu’il faut encore que les humeurs pro-  
pres à l’occasionner y affluent. Or cette affluence ne  
peut avoir lieu qu’il ne fe sent auparavant formé un  
amas d’humeurs, ce qui ne peut arriveront que la cha-  
leur est assez forte pour digérer les alimens & pour  
confumer ou chasser les superfluités, furtout si l’animal  
mange peu & fait beaucoup d’exercice. Les *coqs* étant  
dans ce cas, il n’est pas étonnant qu’ils foient exempts  
d,e la goute, quoique fort adonnés à l’amour. *Sebiziits ,  
de Aliment. Facula* Les anciens Medecins ne parlent  
jamais du *chapon* qu’ils ne conviennent que c’est le  
meilleur aliment dont on puisse ufer, furtout lorsqu’on  
a eu Eoin de le châtrer dans une sasson convenable.  
*Castellanus de Esu carnium.* C’est une opinion généra-  
lement reçue aujourd’hui, que la chair du *chapon ,*quand elle est jeune & bien nourrie, est non-seulement  
scivoureuse, mais encore nourrissante & facile à digé-  
rer; & de-là vient qu’on l’ordonne à ceux qui relevent  
de maladie, comme propre à rétablir leurs forces, foit  
bouillie, rôtie & assaisonnée avec du sclc d’orange ou  
de citron. On en fait aussi des gelées que l’on recom-  
mande dans les maladies chroniques en qualité de cor-  
robqrant, & que l’on croit extremement falutaires,  
furtout dans les fievres hectiques & dans la phthisie.

Voici la maniere de les préparer dans ces sortes de cas.

On pile un *chapon* avec tous fes os, on l’enferme dans un  
pot avec un peu de canelle & de fel, & on le fait  
cuire au bain-marie autant de tems qu’il faut,  
pour le donner enfuite au malade.

Quelques personnes y ajoutent par ostentation ou par  
ignorance quelques pieces d’or , surtout des ducats  
de Hongrie. *P. Hermanni Boecler Cynosura Mat. Med.  
Tom. II.*

Comme c’est tems perdu que de chercher des vertus  
nourrissantes dans les eaux distilées, de même il est ri-  
dicule de s’imaginer que l’eau distilée de la chair de  
*chapon* sisit plus capable de nourrir le corps que les au-  
tres alimen.s. *Boerhaave, Chymie, Vol. II.* Il s’ensuit  
donc que les eaux de *chapon* que l’on compose avec des  
poudres fortifiantes qui *se* dépouillent de leurs vertus  
dans la distilation, ne laisseroient pas d’avoir la même  
propriété , quand même cet oifeau n’entreroit point  
dans le procédé, & l’Apothicaire ne feroit aucun tort  
au malade, ni à la réputation du Medecin qui a ordon-  
né ce remede, s’il faifoit passer cet oiseau de fon la-  
boratoire dans sim pot. On voit par-là quel est le cas  
que l’on doit faire de *raqua caponis Quercetani*, que  
l’on distilé du *chapon* avec du vin & des aromates, &  
que l’on recommande pour rétablir les forces & pour  
faire cesser les fievres continues. *Quercetani Pharmaco-  
poeta.* L’eau de *chapon* de Mynsicht vaut encore moins  
que la précédente, puisqu’il entre une moindre quan-  
tité d’aromates dans sa composition, & que les silbstan-  
ces rafraîchissantes & mucjlagineufes qu’on y emploie  
ne lui communiquent aucune vertu, non plus que les  
*species diamargariti* à la place defquelles Quercetan  
ordonnne le corail préparé, qui vaut aussi peu pour la  
distilation. *Mynsicht, Thesaurus.* L’eau de *chapon* du  
DiEpensi de Brandebourg & de la Pharmacopée d’Auf.  
bourg , est un composé de bouillon de *chapon* avec les  
eaux distilées de bourache & de bugloste , auxquelles

CAP 1454

οή ajoute les quatre fleurs cordiales & la canelle. Cet-  
te eau est estimée analeptique. Mais Zwelfer , *Anjo  
madversiones afl Pharmaci August.* observe avec raison  
que le bouillon de *chapon* mêlé avec Peau de canelle  
& d’autres eaux cordiales, est beaucoup plus propre à  
rétablir les forces de ceux qui ont été exténués par une  
maladie de confomption, ou telle autre maladie chro-  
nique , que l'eau distilée de *chapon* qui ne possede au-  
cune qualité nourrissante. La proportion des efpeces  
pour la distilation est quelque peu différente dans la  
Pharmacopée de Lemery , qui y ajoute de la mie de  
pain : mais cette eau n’en est pas meilleure, ni moins  
si-ljette à la censilre de Zwelfer. La grasse de *chapon >*quand elle est fraîche, est bonne tant pour l’intérieur  
que pour l’extérieur , dans les cas où les fubstances  
grasses , émollientes & adoucissantes sirnt indiquées.  
Quelques personnes goûteuses font coucher un *cha~  
pon* à leurs piés, afin de communiquer leur maladie à  
cet animal. *Boecler s Cynosura Mat. Med.* 11 peut  
très-bien fe faire que la chaleur qu’il communique à  
la partie malade, le rende utile dans ces fortes de cas.  
Les anciens ont cru, à ce que rapporte Palladius, *R s  
R. Lib. XII. Tit.* 1. que les feves que l’on fait ma-  
cérer dans le fang de *chapon* avant de les femer, sont  
à couvert du dommage que leur caufent les plantes  
qui ont de l’antipathie pour elles , mais c’est ce que  
l’expérience feule peut décider. RIEGER.

**« \***

CAPOLLIN, *Mexicanoritm Hernandez s seu cerasus  
dulcis Indica.*

C’est un arbre de grosseur médiocre, dont les feuilles res-  
semblent à celles de notre amandier ou cérisier. Ses  
fleurs semt en bossettes pendantes, & il leur sclccedeun  
fruit qui ressemble à nos cerifes par fa figure, sa cou-  
leur, *sa* grosseur, *ses* noyaux & sem amande. Il est quel-  
que peu acide & astringent quand il est verd, mais doux  
& d’une odeur agréable quand il a atteint *sa* maturité.

Il fleurit au printems & porte du fruit tout l’été. Il ai-  
meles climats tempérés, & il croît dans les jardins du  
Mexique où on le cultive aussi.

Le fuc de *ses* boutons humecte la langue quand elle est  
desséchée par la chaleur, & la décoction de sim écorce  
exposée au soleil pendant quinze jours, guérit la dysc  
senterie ; prise au poids d’une dragme, sa poudre dissi-  
pe les inflammations. Dans les tems de disette on fait  
du pain &une boisson avec fon fruit; mais cet aliment  
est bilieux, rend l’haleine puante noircit les dents,  
lorfqu’on en fait un trop grand usage. On peut néant-  
moins remédier à ce dernier défaut avec des dentrifi-  
ces. Il y a trois especes de cet arbre, qui ne different  
que par leurs fruits, car le *xitoma capollin* porte un  
fruit de la grosseur environ d’une prune de damas. Ce-  
lui de *Vhelocapollin* est un peu moindre, mais celui du  
*tolacapollin* est beaucoup plus petit que les deux autres.  
Ils font tous trois en grappe.

CAPOTES. Le même que *Cydonia exoticas* C. Β. Voyez  
ce dernier mot. RaY , *Index.*

CAPPARIS , Offic. Κάππαρις, Diofcoridis. *Capparis ro-  
tundiore folio*, Ger. 748. Emac. 895. *Capparis spinosa i  
folio rotundo,* Parla Theat. 1023. Raii Hist. 2. 1629.  
*Capparis spinosa , fructu minore, folio rotundo)* C. B.  
Pin. 480. Jonf Dendr. 274. Tourn. Inst. 261. Elem,  
Bot. 228. Boerh. Ind. A. 2. 71. *Capparis spinosas* J. B.  
2. 63. Chab. 110. *Caprier.*

C’est un arbrisseau qui pousse un grand nombre de tiges  
rempantes, noueuses , & garnies d’épines crochues.  
Ses feuilles font alternes, d’un pouce de long silr au-  
tant de large , un peu pointues à leurs extrémités, &  
portées sur des queues fort courtes. Les fleurs sortent  
des aisselles des feuilles fur des pédicules fort longsν  
elles font à quatre pétales, & portent dans le milietl  
des sommets crepus. Il leur fuccede uti fruit de figura

1455 CAP

approchante de celle d’une poire , qui renfermé dans  
*sa* chair un grand nombre de semences menues.

Cette plante croît dans les .Provinces méridionales de  
France & en Italie, dans les lieux sablonneux & pier-  
reux.

Pline , dans le quinzieme Chapitre du vingtiéme LÎVre  
de S011 Histoire Naturelle , rapporte le fentiment des  
Anciens touchant l’usage de cette plante en ces termes:  
a On assure que ceux qui en mangent tous les jours ne  
a Eont jamais sijjets à la paralysie ni aux douleurs de la  
« rate. Son écorce pilée dissipe la lép.re blanche ’, lorse  
« qu’on a sioin de s’en frotter à la chaleur du foleil.  
« Deux gros de l’écorce de l.a racine prise dans du vin ,  
« composent un excellent remede pour ceux qui  
a sont malades de Jarate, pourvu qu’ils s’abstiennent  
« de Ptssage des bains. On prétend aussi que lluflage de  
« cette même éeorcepeut évacuer la rate par les urines  
« & pat les Pelles dans lleEpace de trente cinq jours. On  
« en boit l’infusion dans les douleurs des aînes & dans  
a la paralysie. La décoction de fa femence pilée dans  
a du vinaigre, ou fil racine mâchée, appaiflent le mal  
« des dents. La décoction de ces mêmes semences dans  
a l’huile misie dans l’oreille en fait ceffer les douleurs.  
« Ses feuilles récentes, & fa racine réduites en pâte  
« avec du miel, guérissent les ulceres phagedénlques;  
a & fa racine culte dans de Peau, résout les tumeurs  
« scrophulellses, guérit la parotide, & chasse les vers :  
«elle guérit aussi les maladies du foie. On l’emploie  
« aussi contre la teigne avec du vinaigre & du miel. Sa  
« décoction dans du vinaigre guérit les ulceres de la  
« bouche ; mais tous les Auteurs conviennent qu’elle  
« nuit à l’estomac. » Je trouVe à propos de joindre à ce  
récit de Pline, celui que donne Diofcoride dans le  
vingtieme Chapitre de sim second Livre. « On confit  
« le tronc & le fruit du *caprier.* Ils dérangent le ven-  
« tre, nuifent à l’estomac & alterent beaucoup, ils scmt  
« cependant moins nuisibles quand on les a fait cuire  
« que quand on les mange cruds. Deux gros du fruit  
« pris dans du vin pendant quarante jours de fuite ,  
a consument la rate, & causent une évacuation d’uri-  
« ne & des selles sanglantes. On en use avec succès  
a dans la sciatique , la paralysie, les ruptures des par-  
« ties musculeuses & les convulsions.Il excite les regles  
« & purge le cerveau. La décoction de *ses* semences  
« dans du vinaigre appaife le mal de dents quand on  
« s’en lave la bouche. L’écorce de *sa* racine desséchée  
« est utile dans le même cas, & déterge les ulceres Eor-  
α dides & calleux. On l’emploie avec la farine d’orge  
« pour oindre cemx qui font fujets aux maux de rate. »  
Hippocrate dans le troisieme Livre *de Morbis->* recom-  
mande l’écorce de la racine du *caprier* mêlée avec des  
potions astringentes convenables, comme un remede  
propre pour exciter l’expectoration dans la péripneu-  
monie. Suivant Simeon Sethi, les *câpres* possèdent dif-  
férentes qualités : « elles détergent, néttoyent & inci-  
« fent au moyen de leur amertume, elles échauffent,  
« dissipent & atténuent par leur acreté, elles épaississent  
a & rcfferrent par leur acidité. C’est ce qui les rend uti-  
« les dans les duretés de la rate, foit qu’on.les mange,  
« ou qu’on les applique en forme d’emplâtres avec du  
« vinaigre ou de l’oxymel. Elles excitent les regles, &  
« appaifent le mal de dent, quand on les fait cuire dans  
« du vin ou du vinaigre. L’écorce est la partie la plus  
« efficace de la plante. Le tronc & le fruit produifent  
« moins d’effet. Elles amollissent les tumeurs fcro-  
« phuleufes, & leur fuc tue les vers qui s’engendrent  
« dans les oreilles. Les *câpres* confites dans du vinai-  
« gre levent les obstructions du foie & de la rate. Par  
« une qualité qui leur est propre, elles font extreme-  
« ment salutaires dans les maladies de la rate , & la  
« Eciatique, mais elles nuisent aux reins & à la vessie. »  
Il est évident par ce qu’orf vient de dire que les An-  
ciens ont connu la nature apéritive de la racine *du ca-  
prier,* aussi-bien que sa qualité corroborante , qui est  
une suite desim astringence. Mais c’est pousser la cho-  
fe trop loin, que d’avancer comme ils ont fait, qu’elle

CAP 1456

confumela rate& la chasse hors du corps. Sonamertu-  
me la rend très-propre à tuer les vers. L’usage que les  
Modernes font des *capres ->* ne prouve point qu’elles  
foient si nuisibles à l’estomac, aux reins & à la vessie ;  
& il siemble que Paul Eginete ne s’est point trompé,  
quand il a avancé, *Lib. I. cap. zy.* ce qui stsit. « Les  
*« capres,* dit-il, excitent l’appétit, ouvrent les passa-  
« ges du foie, de la rate, & furmontent le phlegme :  
« mais elles veulent être mangées avant le repas avec  
« de l’oxymel, ou de l’huile & du vinaigre. » L’Au-  
teur veut parler ici des fleurs que l’on confit avant  
qu’elles tombent, & que l’on vend ordinairement chez  
les Epiciers. On cueille les boutons de cette plante  
avant qu’ils soient épanouis , & on les étend à l’ombre  
pendant quatre oïl cinq heures , pour qu’ils fe flétrif-  
sent & ne puissent plus s’ouvrir. On les enferme avec  
du vinaigre dans un vaisseau que l’on couvre d’un ais ,  
& on les laisse en cet état pendant huit jours , on les  
en tire enfuite pour les exprimer, & on les remet avec  
du vinaigre nouveau dans le vaisseau où on les laisse en-  
core huit jours. On réitere la même opération poucla  
troisieme fois, on les exprime doucement , & on y  
ajoute de nouveau vinaigre , après quoi on les enferme  
dans ufi baril avec la même liqueur, à laquelle quel-  
ques-uns ajoutent du fel.

Quelques personnes regardent ces dernieres comme les  
meilleures, mais Pon présure celles qui viennent de  
Genes à toutes les autres. Pomet & Savary assurent ce-  
pendant qu’il est rare que celles que l’on trouve dafis  
les pays du Nord viennent d’un autre endroit que de  
France, & que les Marchands les vendent sous tel nom  
qu’il leur plaît. Celles qu’on apporte d’Alexandrie à  
Vensse , passent pour les meilleures , quoiqu’elles  
soient plus grosses que celles d’Italie, Hoffman , *de.  
Medicamentis OssecinalibusAib. II. cap. eyy.* est d’avis  
que l’on choisisse les plus grosses, parce qu’elles siont  
les plus ehtieres.Leur gout austere & amer est une preu-  
ve convainquante de .leurs vertus astringente & corro-  
borative, & si l’on fait attention aux qualités que **le**sel & le vinaigre leur communiquent, on comprendra  
fans peine qu’elles doivent être d’une nature résoluti-  
ve & incisive. De-là vient qu’on en met dans les ali-  
mens à dessein de réveiller l’appétit. Elles scmt propres  
surtout à ceux dont l’estomac est foible , & chargé  
d’humeurs pituiteuses & grossieres, & qui ont perdu  
l’appétit. Elles scmt bonnes aussi pour lever les obstrue-  
tions des vistceres, particulierement de la rate , pour  
la paralysie, & les convulsions causées par la sclper-  
fluité des humeurs. On les recommande beaucoup  
dans les fievres chroniques & continues. *Prosa Alpin.  
Hist. Nat.*

Laurent Joubert ordonne pour la peste de les assaisonner  
avec du fiel, de les faire cuire dans Peau, & de les man-  
ger avec du vinaigre ; car, dit-il, elles excitent l’ap-  
pétit & levent les obstructions. C’est ce qui fait qu’on  
doit non-seulement en permettre, mais encore en re-  
commander l’ufage dans les maladies pestilentielles ὰ  
parce qu’elles résistent à la putréfaction. *Benivenius ,  
de Abditis Morborum causis, cap. 105.* nous apprend  
qu’il guérit ufie personne sujette aux maladies de la  
rate avec les *capres*feules, & en lui ordonnant de boire  
de l’eau de forgependant un an , quoiqu’elle fut affli-  
gée de cette incommodité depuis fept ans, & qu’elle  
eût vainement employé toutes fortes de remedes.

a On applique , dit Etmuller, des linges ou une éponge  
« trempée dans la saumure de *capres Eut* le côté, au-  
« dessous de l’hypocondre gauche , pour résoudre l’en-  
« flure de la rate. Si 1’οή y ajoute de la semence de  
« moutarde, pour que le vinaigre, puisse s’imprégner  
« de sim sel volatil, on aura un remede excellent pour  
« les maladies de ce visitere. »

Dans quelques Provinces de Hollande & d’Allemagne  
on substitue aux *capres* les boutons des fleurs du *Cyelso-  
genistaseoparia vulgaris , flore luteo i* confis dans du  
vinaigre

1457 CAP

vinaigre & du fel. IIs ne sont pas moins agréables au  
palais, ni moins propres à réveiller l’appétit, à lever  
les obstructions du foie & de la rate, & à tuer les vers.  
Hoffman, fuivant Konigius, affure que l’on peut, au  
lieu de *câpres,* employer les boutons du *calthapaluse  
tris.* La racine du *caprier* est une des cinq petites raci-  
nes apéritives. L’écorce de fa racine que l’on apporte  
d’Egypte & de la Pouille, en petits boutons, comme  
ceux de la canelle, excepté qu’ils sirnt plus courts, plus  
rudes, plus épais, & de couleur de cendres, d’un gout  
austere mêlé d’amertume, est estimée pour sa vertu  
apéritiVe & astringente. On la met au nombre des re-  
medes spléniques, & on l’emploie dans les décoctions  
four les maladies de la rate. Elle entre encore, à ce  
que dit Bauhin , dans les onguens spléniques. Bayrus  
fe sert pour noircir les cheveux, de la racine de *caprier*qu’il fait bouillir dans du lait d’ânesse jufqu’à consomp-  
tion du tiers, & dont il les frotte lorfque la personne va  
se mettre au lit.Etmuler émploie extérieurement l’hui-  
ïe simple de *caprier* que l’on prépare en faisiant bouillir  
l’écorce de sia racine dans l’huile d’olive, dans les ma-  
ladies de la rate. On en oint l.lcypocondre gauche. On  
humecte quelquefois l’emplâtre de ciguë dont on fe  
fert pour résoudre les tumeurs de ce vifcere avec cette  
huile. Mais on peut lui substituer l’huile d’ambre,  
qui est d’une nature plus pénétrante. On trouve dans  
quelques Dispensaires une huile de *caprier* composée  
*(oleum capparam compositum!* que l’on prépare avec l’é-  
corce de *sa* racine & quelques poudres apéritives que  
l’on arrofe avec du vinaigre, & que l’on fait bouiIlir  
dans l’huile d’olive. Quelques-uns y ajoutent du vin.  
*Jean. Dubois, de Methodo miscend. Remed. topic.* La  
Pharmacopée de Paris retranche le vinaigre & lui fubf-  
titue des *capres* confites dans le vinaigre & du vin  
blanc. C’est une ancienne coutume , dont on ignore  
PAuteur, d’oindre les hypocondres desperfonnesaffli-  
gées de maladies hypocondriaques & d’enflures, avec  
de l’huile de *caprier ,* qui possede une qualité atténuan-  
te & corroborante. *Schulzii Praelectiones de Viribus me-  
dicamentorum.* Cette huile contient dans la Pharmaco-  
pée de Lemery plus de drogues qu’on n’en emploie  
pour l'ordinaire, mais la composition ne paroît pas être  
meilleure pour cela. Zwelser ( *Pharmacop. Regia )*pour rendre cette composition plus efficace, ajoute aux  
autres apéritifs , du fel ammoniac, du tabac, du cam-  
phre , & de l’huile distilée de gomme ammoniaque.  
**Il** croit même que les huiles .distilées de fuie & de ta-  
bac font nécessaires pour augmenter l’efficacité de ce  
remede. Il entre dans les trochssques de *caprier ( tro-  
chisci de capparibus')* de Mesilé , l’écorce de la racine  
de cette plante, & plusieurs poudres apéritives tritu-  
rées & paîtries avec la gomme ammoniaque , dissoute  
dans du vinaigre. Mesilé recommande cette prépara-  
tion pour résoudre les duretés & dissiper les flatuosités  
de la rate. Il en donne une dragme & demie pour dosie  
avec du vin, dans lequel on a fait bouillir de la ra-  
cine de *caprier*, de l’écorce de frêne , de faule, & de  
tamaris, ou les sommités de fes rameaux. Jacques Syl-  
vius observe à ce fujet que l’écorce de simle étant asc  
tringente ne saurait satisfaire à l’intention du Mede-  
cin. *Mesué, de Re medica.*

**Le** Difpenfaire du Copenhague prépare *i’extractum cap-  
param* avec la racine de *caprier 8c* de l’eau commune ,  
avec quelque peu d’efprit de vin, que l’on peut retran-  
cher si l’on veut.

CAPRA ALPINA , Offic. *Capra alpinasive Pubi ca-  
pra,* Schrod, 5. 276. *Rubicapra ,* Bellon. Obsi Ed.  
Clusi 57. Jonsi de Quad. 52. Gefn. de Quad. 292.  
Charlt. Exer. 9. Raii Synop. A. 78. *Dorcas sive Rupi-  
capra* , Aldrov. de Quad. Biful. 725. *Ysard,* ou *Cha-  
mois.*

**C’est** une efpece de chevre sauvage de la figure & de la  
grandeur de la chevre ordinaire, dont les cornes font  
petites, recourbées, noires & fort aiguës. Cet ani-  
*Torne II.*

*CAP* 1458  
mal est fort commun dans les montagnes âeia Suisse &  
des Grifons.

On emploie en Medecine,son sang , fa graisse, fon foie ,  
fon fiel, fia fiente, & la pierre que l’on trouve dans fion  
estomac, appellée *Ægagropila & Bezoar Germani-  
cum.* Voyez *Ægagropila & Bezoar.*

Son sang, lorsqu’il est récent, appaifie le vertige : sa  
graisse est bonne pour la phthisie & pour les ulceres des  
poumons : sion foie arrête le cours de ventre : fon fiel  
dissipe les taies, & guérit la nyctalopie, qui est une ma-  
ladie des yeux, qui fait qu’on ne voit pas si bien le jour  
que la nuit. Quelques-uns donnent à ce mot une signi-  
fication toute contraire. Voyez *Nyctalops.* Sa fiente  
brisie & chasse le calcul. L’œgagropile, outre la vertu  
qu’il a dans presique toutes les maladies malignes, pase  
*se* pour faciliter l’accouchement. DaLE.

**CAPREOLARIS ,** *sive Hederarius Anfractus, mtro-où-\**δηὸ, ἐλικοειδὴς, est la connexion des veines & des arteres  
spermatiques qui aboutissent aux testicules, non point  
en droite ligne, mais en ferpentant comme les tendrons  
de la vigne o u du liere. GaLIEN , *de Semine, Lib. I.  
cap.* **12.**

**CAPREOLATA ,** *Bryoniae nigrae folio Brasiliensis trjo  
cocca-,* Marcgg.

C’est une plante qui grimpe & s’attache aux arbres qui  
font auprès. Ses feuilles font portées par des queues ;  
elles ont deux, trois ou quatre travers de doigts de  
long , & la figure d’un cœur. Ses fleurs sont longues  
de deux ou trois travers de doigts , & leur extrémité  
est divisée en quatre ou cinq segmens , dont chacun  
porte une fleur : ces fleurs ressemblent à celles du sini-  
lax ; elles sont blanches, mais entremêlées d’un rougé  
pâle par-dehors.

Du centre des fleurs s’élevent plusieurs étamines purpuri-  
nes, blanchâtres ; & silr sion cercle intérieur est repré-  
sentée une étoile à cinq rayons, comme si on l'y avoit  
empreinte , laquelle est de même couleur que la fleur.  
Il lui fluccede un fruit de couleur brune, arrondi &  
triangulaire, divisé en trois loges, dans chacune dese  
quelles est une femence noirâtre , de la grosseur & dé  
la figure d’un pois ordinaire , maisirréguliere. Sa fleur  
n’a point d’odeur, & la plante est tout-à-fait insipide.  
RaY , *Hist. Plant.*

**CAPREOLUS ou CLAVICULA***, Mains, vrilles,* **en**terme de Botanique, est cette production longue &  
unie qui sort de la tige des plantes en forme de petite  
corde : c’est un composé de vésicules inégales , & un  
assemblage de plusieurs petites fibres, dont le tissu est  
admirable : c’est par le moyen de ces *mains* que les  
plantes , dont les tiges font foiblcs, s’attachent aux ar-  
bres & arbrisseaux qui sont autour ; car sans ce secours,  
elles ne manqueroient pas de ramper fur la terre. Var-  
ron, *R. R. Lib, I. c.* 31. décrivant les *mains* de la  
vigne , dit que ce fiant des petits tendrons entortillés  
qui s’attachent aux vignes voisines comme si c’étoit  
pour s’emparer de la place*, ad capiendum locum s* d’où  
elles sont appellées *capreolus* à *capiendo.*

La nature du *capreolus* que produit le *Vins Canadensis  
quinquefolia TourneforPel* , est tout-à-fait surprenante i  
il est terminé par un corps composé d’une infinité de  
mamelons d’où sort une résine, qui, comme une glu ,  
fert à attacher la vigne aux murailles près desiquelles  
elle croît. Dans quelques plantes, comme le liere par  
exemple, les *mains* tiennent non-seulement lieu d’at-  
tache , mais encore de racine ; ce qui a fait donner à  
ces fortes de plantes le nom de grimpantes, *seandens.*RtEGER,

CAPREoLUs,en termes d’Anatomie, est *i’helix* ou cir-  
cuit extérieur de l’oreille , à qui on a donné ce nom à  
cause de *sa* tortuosité. CasTELLI.

CaPREoLUs est un animal que l’on distingue de la maniere  
stlivante.

*Capreolus,* Ossic. Scrod. 5. 278. Schw. de Quad. yNss Meiti  
ZZzz

1459 CAP

Pin. 166. *Caprea Plinii,* JOnsi de Quad. 54. *Caprea  
Pliniï , Capreolus ,* Aldrov. de Quad. BRul. 738. Raii  
Synop. A. 89. *Caprea -, sive Capreolus,* Gesii. de Quad.  
296. *Dorcas, Capreolus,* Charlt. Exer. 12. *Chevreuil.*

Cet animal est commun en Ecoffe. Sapresijre, son foie,  
fon fiel & sa fiente sont dlusage en Medecine. La pre-  
sclte est bonne pour la diarrhée & pour la dyffenterie :  
fon foie passe pour éclaircir la vue, & pour arrêter les  
hémorrhagies, furtout le saignement de nez : le fiel  
dissipe les taches du Vssage, les taies & les autres mala-  
dies des yeux, faitcefler le bourdonnement d’oreilles  
& appaise le mal de dent : *sa* fiente guérit l’ictere. DaLE  
d’après *Schrodem*

CAPRICALCA, Jonston. *Oie nonette,* ou *Cravant.*

C’est une espece *d’oie* sauvage, ou un oiseau un peu plus  
gros qu’un corbeau, de couleur noire ou plombée,  
mais traversée par des lignes larges, obfcures , en fa-  
çon de bandelettes sim le cou , si.lt la poitrine & fur le  
ventre ': *sa* queue est fort courte & noire : il fait du  
bruit envolant, il habite les marais, il est excellent à  
manger.

Sa graisse est émolliente & fort réfolutive. Εεμεβυ , *des  
Drogues.*

CAPRICERVA, est le nom de deux différentes efpeces  
d’animaux que l’on trouve dans les Indes Orientales &  
Occidentales, & d’où l’on tire deux sortes de bézoard.  
On leur donne ce nom , parce qu’ils tiennent en par-  
tie de la chevre & en partie du cerf. Voyez *Bezoam*

CAPRICORNUS, *Plomb.* RULAND.

CAPRIFICUS, Offic. Ger. 1327. Emac. 1510. Aldrov.  
Dendr.432. Park. Theat. 1493. J. B. 1. 134. *Ficus  
fylvestris Diofcoridis,* C. B. Pin. 457. Raii Hist. 2.  
1433. *Ficusfybvestris asive Caprificus*, Jonsi Dendr.47.  
*Figuier sauvage.*

Cet arbre croît en Grece & dans les pays chauds.

Son fruit est d’tssage en Medecine , & a les mêmes vertus  
que celui *drssiguier* cultivé. Voyez *Ficus.*

CAPRIFOLIUM, *Periclymenum s Matris.ylva,* Offic.  
Mont. Ind. 39. *Caprifolium,* Ind. Med. 26. *Caprifoliitm  
Germanicum,* Tourn.Inst. 608. Elem.Bot. 480. Boerh.  
Ind. A. 2. 226. Raii Synop. 3. 458. Dill. Cat. Gss.  
109. *Periclymenum ,* Ger. 743. Emac. 891. Merc. Bot.  
1. 58. Phyt. Brit. 90. Mer. Pin. 92. *Periclymenum  
vulgare Germanicum,* Rupp. Flor, Jen. *Periclymenum  
non perfoliaturn Germanicum s* C. B. Pin. 302. *Pericly-  
menum non persoliatum,* J. B. 2- 104. *Periclymenum,  
siveCaprifoliumvulgare*, Parle Theat. 1460. Raii Hist.  
2. 1490. *Clymenum ,Periclymenum , Caprifolium^* Chab.  
113. *Cbevre-sotellle.*

Le tronc ou corps de cet arbre ou buisson, est rarement  
plus gros que le poing , & pousse un grand nombre de  
tiges, longues, grêles, entrelacées enfemble, qui s’atta-  
chent à tout ce qu’elles rencontrent : les feuilles font  
attachées aux nœuds des rameaux ; elles sirnt oblon-  
gues, pointues & d’un verd bleuâtre. Les fleurs semt  
composées de plusieurs tuyaux joints ensemble, éva-  
sés par le haut, partagés en deux levres renversées,  
avec plusieurs étamines dans le milieu, d’un rouge pâ-.  
le & d’une odeur très-agréable. Il leur siuccede des peti-  
tes baies rondes, rouges quand elles font mûres, &  
remplies de graines un peu dures, arrondies & appla-  
ties. Cette plante croît parmi les haies, & fleurit la plus  
grande partie de l’été.

On fait quelquefois avec les feuilles du *cbevreesietellle* des  
gargarisines pour les maux de gorge, quoique d’autres  
assurent qu’elles ne valent rien pour cet effet à cause de  
leur trop grande chaleur. On emploie leur décoction  
pour la toux , l’asthme, & pour lever les obstructions  
du foie & de la rate. L’huile dans laquelle on a fait in-  
fufer fes fleurs, est estimée bonne pour la crampe &

CAP 1460

les convulsions des nerfs. ; elle passe pour échauffer &  
consolider. Mh.LER , *Bot. Offic.*

Les feuilles de cetre plante font froides , styptiques,  
fentent le chenil, & rougiffent peu le papier bleu ; les  
racines le rougiffent davantage, & leur éeorce est acre,  
sellée , styptique & puante : sim Eel approche du fel am-  
moniac : mais il est uni avec de l’huile fétide & de la  
terre. La décoction des feuilles de *cbevre-feuille* est  
vulnéraire & détersive , bonne pour les maux de gorge  
& pour les plaies des jambes : les feuilles pilées gué-  
riffent les maladies de la peau : Peau distiléedes fleurs  
de cette plante, appaife l’inflammation des yeux, &  
fortifie les femmes qui font en travail : on en fait boi-  
re trois onces mêlées avec une once d’eau de fleurs  
d’orange. Rondelet dans ces occasions, ordonnoit l’eau  
de *cbevres.euille* avec la semence de lavande. TOURNE-  
FORT, *Histoire des Plantes.*

CAPRIMULGA ; espece de vipere fort grande qui n’est  
pas vénimeufe. CasTELLI.

CAPRIZANS, δορκαδίζων. Hérophile donne ce nom à  
une espece de pouls inégal & irrégulier , dans lequel  
l’artere interrompt son mouvement ; ensorte que le  
fecond battement qui vient après cette interruption ,  
est plus prompt & plus fort que le premier , de même  
qu’il arrive aux chevres appellées en latin *caprae,* qui .  
rebondiflent & femblent faire un double mouvement  
en marchant. GaLIEN , *de Disse Puls. Lib. I. cap.* 29.

CAPSA , κάψα , ( κιβωταὸ , *Diofcorid. Lib. III. cap. 26.)*signifie en général tout ce qui est propre pour enfermer  
des livres, des hardes, des vivres , ou telles autres  
chofes portatives. Dans Ruland & Jonhfon, il signi-  
fie quelque chofe dont le fond est un tissu de fil d’ar-  
chal.

CAPSELLA, est le nom que Marcellus Empiricus,  
*cap.* 20. donne à *Fécbus,* qui est *Fécbium ,* ou herbe aux  
viperes.

CAPSICUM, *Piper Indicum s* Offic. *Capsicum vulgare,*Elem. Bot. 127. *Capsicumsiliquis longis propendentibus^*Rupp. Flor. Jen. 37.Tourn. Inst. 152. Boerh. Ind. A.

2. 68. *Capsicum longioribus siliquis, Ger.* 292. Emac.  
364. *Capsicum majas vulgaris, oblongis siliquis,* Park.  
Theat. 355. *Piper Indicum Vulgarissimum ,* C. B. Pin.  
102. Raii Hist. 1. 676. *Piper Capsicum,* Chab. 297.  
*Piper Calecuticum isive Capsicumoblongius,* J. B. 2.943 \*  
*Solarntm Capsicum dictum vulgatissimum,* Hort. Lugd.

Bat. 574. *Solanum urens Capsicum dictum, sive Piper  
Indicum vulgatissimum,* Hist. Oxon. 3. 528. *Piper In-  
dicum asiliquâflava vel aureâ,* Comm. Flor.Mal. 215.  
*Capo-Molago,* Hort. Mal. 2. 109. *Qelya, sive Piper  
Brasilienso* ,Pisi 22 5- *Qelya Brasiliensibus*, Marcg. 39.  
*Lada Chilli,* Bont. 131. *Cbillii, Pipersiliquoesum Mexi-  
canurn,* Hem. 135. *Poivre de Guinée.*

La tige de cette plante croît à la hauteur d’un pié & de-  
mi : elle est dure, anguleufe, & porte des feuilles d’un  
verd foncé femblablesà celles de la morelle, mais plus  
longues & plus étroites : les fleurs fortent de la division  
des tiges ; elles font d’une seule feuille divisée en cinq  
parties , blanches, en forme d’étoile, avec un cabo-  
chon jaune dans le milieu, plus gros que dans les fleurs  
de la morelle. Après que ces fleurs font tombées, if  
leur sisccede un fruit qui est une capfule longue , ron-  
de, verte au commencement, & quand elle est mûre,  
rouge comme le corail, dans laquelle font renfermées  
un grand nombre de femences rondes , plates & de  
couleur jaune. Ce fruit est d’un gout beaucoup plus  
acre & plus mordicant que *le poivre le* plus fort.

On feme cette plante toutes les années dans les jardins;  
elle fleurit au mois d’Août, porte des fruits vers la fin  
de Septembre & d’Octobre , & périt au premieres ge-  
lées.

On fait un plus grand usage du *poivre de Guinée* dans les  
fauces & les astâifonnemens , que dans la Medecine.  
On en met fouvent dans les sauces de poiffon, ou dans  
les alimens flatueu^ On l’emploie verd ou mûr, con-

1461 CAP

fit ou pulvérisé avec du fiel. Quelques Medecins recoin-  
\* mandent *sa* décoction avec le pouliot pour faire fortir  
l’enfant qui est dans la matrice.

Ses coffes bouillies dans Peau & employées en forme de  
gargarifme, appaifent le mal de dents. Un cataplafme  
de fa femence pulvérisée & mêlée avec du miel, appli-  
qué fur la gorge, est bon pour l’efquinancie. Cette  
plante n’est pas fort en ufage. MILLER, *Bot. Offic.*

**CAPSULA,** est proprement une Boîte, ou autre classe  
de cette efpece. On donne ce nom dans la Botanique  
au fruit qui renferme la femence,en quelque nombre  
qu’elle soit. Tel est celui des Plantes qui portent des si-  
liquesoudes coffes à qui le nombre de leurs *capsules* ou  
*cellules* fait donner le nom *d’unicapsulaire,* de *bicap-  
sulaires* & ainsi de fuite. RïEGER.

**CAPSULA CORDIS , le** même que *pericardium.*BLANCARD, voyez ce dernier mot,

**CAPSULA COMMUNIS ,** *Glissenii,* est une produc-  
tion du péritoine, laquelle renferme la veine-porte  
& le pore-biliaire dans le foye. BLANCARD.

**CAPSULÆ ATRABILARIÆ ,** *Glandulae suprare-  
nales , renes succenturiati, capsules atrabiliaires , glan-  
des sur-rénales, reins saccenturiaux,* font des corps  
glanduleux, placés fur l’extrémité supérieure de cha-  
que rein. Voxez *Renes - succenturiati.*

**CAPSULÆ-SEMINALES ,** *capsules seminales.* **On**donne ce nom aux extrémités des vaiffeaux déferens,  
dont les cavités forment des especes de *caps.ules.* Leur  
ufage est de transinettre la semence des testicules dans  
les Vesicules séminales. BLANCARD.

**CAPULUM,** de κάμπτα, fe courber; contorsion des  
paupieres, ou des autres parties. BLANCARD.

**CÀPUR,** le même que *camphora.*

**CAPUS , le** même que *capo.*

**CAPUT,** en terme de Botanique , signifie la tête d’u-  
ne plante. Voyez *capita & capitata.*

**CAPUT GALLINACEUM, voyez** *Onobrychis.*

**CAPUT MONACHI,** un des noms du *taraxacurn ,  
pissenlit.* Voyez *taraxacum.*

**CÂPUT MORTUUM,** que l’on appelle autrement  
*terra mortita,* ou *terra damnata s tète morte.* Les  
Chymistes donnent ce nom au marc qni reste dans  
la Cucurbite après qu’on en a tiré toute l’humidité  
par la distilation.

**CÂPUT,** *tète.* Les Anciens divisioient le corps humain  
en trois.grandes caVités qu’ils appelloient ventres,  
& en quatre extrémités, lls nommoient la *tète* ven-  
tre supérieur , la poitrine ventre moyen, & l’ab-  
domen ventre inferieur ou bas-Ventre. De ces trois  
noms on n’a conservé que le dernier. A l’égard du  
cou, les uns le raportent à la *tète,* les autres à la poi-  
trine.

Le plus naturel & le moins embarrassant est de divifer  
le corps humain simplement en tête, en cou , en poi-  
trine, en ventre ou bas-ventre, en bras & en jambes  
ou en extrémités supérieures & inférieures.

On divife la *tète* felon Pes parties externes, en partie  
chevelue , & en face ou vifage.

La partie chevelue couvre tout ce qui répond à la por-  
tion supérieure de l’os coronal ou frontal, aux os pa-  
rietaux, à l’os occipital, à la portion supérieure & à la  
portion inférieure de l’os des tempes.

Le haut de la partie chevelue est appelle fommet de la  
*tète* ou fontanelle; le derriere est nommé *occiput* ; les  
côtés portent le nom de tempes. Le fommet est dise  
tingué de *i’occiput* par une eEpece d’épi de la cheve-  
lure. Les tempes stont terminées en bas par les o-  
reilles.

Pour les arteres de la face, voyez *arteria.*

Pour les veines , voyez *vena.*

Pour les nerfs, voyez *nervus,*

La face ou le vifage comprend ce qui dans toute l’é-  
tendue superficielle de la *tète se* présente entre la che-  
velure ou partie chevelue & le. cou ; savoir, le front,  
les fourcils, les paupieres , les yeux,le nez, la bou-  
, che, le menton, les joués & les oreilles.

CAP 1461

Les parties externes de l’œil font la portion antérieti-  
re du globe de l’œil; la membrane blanche ou con-  
jonctive, la cornée tranfparente, l’iris , la prunelle,  
la caruncule lacrymale, les angles des paupieres , les  
cils ou poils de chaque paupiere. Les parties inter-  
nes sont, le globe de l’deil, la tunique ou membrane  
sclqrotique, autrement cornée opaque, la choroïde ,  
l’arachnoïde, le cristallin, l’humeur vitrée, l’humeur  
aqueuste, la chambre antérieure, la chambre posté-  
rieure, les muscles, le nerf optique. Voyez *Oculus.*

Pour les parties de l’oreille, voyez- *auris.*

Les parties externes du nez font, l’extrémité supérieu-  
re ou la racine du nez, la VOtite ou le dos, les côtés  
de la voute, le bout du nez, les aîles, les narines, la  
cloisim des narines. Les parties internes font, la ca-  
vité & le fond des narines, les anfractuosités , les  
sinus maxillaires, les sinus sphénoïdaux & même les  
sinus frontaux.

Les parties externes de la bouche font, les levres, une  
supérieure & une inférieure, les angles ou les commise  
fures des leVres, le bord & la portion de l’une & de  
l’autre levre, la foffette qui desitend depuis la cloi-  
son des narines jusqu’au bord de la leVre supérieure,  
le pli tralssVersal, qui Eepare la levre inférieure d’avec  
le menton. Voyez *labia.*

Les parties internes de la bouche font en général, lepa-  
lais, la cloifon du palais , la luette , les amygdales, les  
gencives, le filet des levres, la langue, fa pointe, fa ra  
cine, fes côtés, fon filet.

Les joues font les parties latérales de la face, qui *s’é-  
tendent* depuis les yeux & les tempes jufqu’en bas  
entre le nez & l'oreille de chaque côté. On appelle  
la partie supérieure des joues, qui est ordinairement  
éminente, la pomette.

Le menton est la protubérance qui termine la face en de-  
vant par en bas, & qui fecontinue enfuite au dessous  
jusijulau cou. On appelle cette partie la base ou la  
gorge du menton, pour la distinguer de la gorge du  
cou, qui en est Eeparée par une eEpece de pli depuis  
une oreille jusqu’à l’autre. Le menton a quelque-  
fois fur le milieu un enfoncement ou une fossette.

Les tégumens externes de la *tète,* font, 10 Les cheveux.  
Voyez *capillus.*

La peau. Voyez *cutis 8e cuticula.*

30 La membrane cellulaire. Voyez *cellulosa rnem\*  
brana.*

Outre les tégumens externes de la *tète,* dont on vient  
de parler, il y a une efpece d’expansion aponéVrotique  
qui couvre la *tète* en maniere de calotte , & *se* conti-  
nue autour du cou jusqu’au haut des épaules en ma-  
niere de capotte. C’est pourquoi je lui donne le nom  
de coeffe. On appelle fia portion supérieure calotte  
aponevrotique.

Cette aponevroEe est très forte fur la *tête*, & elle y pa-  
roît composée pour le moins de deux couches de fi-  
bres qui fe crûssent. Enfuite elle devient mince de  
plus en plus à mesiare qu’elle *se* répand en bas au-  
tour du cou, & enfin fie termine insensiblement siut  
les clavicules. Elle jette de côté & d’autre, de haut  
en bas, & de dehors en dedans uhe production, qui,  
après avoir passé par dessus l’extrémité supérieure du  
musisse mastoïdien, *Ee* glisse derriere ce mufcle vers  
les apophyses transverses des Vertebresdu cou, où elle  
communique avec les ligamens inter-transVersaires.

La siIrface externe de tous les os de la *tète* est de mê-  
me que les autres os du corps humain, excepté les  
dents, revétue d’une membrane particuliere, dont la  
portion qui couVre précisément les os du crane est  
nommée péricrane, & la portion qui revêt les os de  
la face est simplement appellée périoste.

Le péricrane est composé de deux lames étroitement  
collées enfemble, la lame interne que l’on a prisie quel-  
quefois pour un périoste particulier, couvre immédia-  
tement toutes les parties osseufes de cette région. La  
Z Z z z ii

1463 CAP

lame externe a aussi été regardée par quelqnes-uns  
comme distinguée de l’interne S0US le nom propre  
de péricrane.

La lame externe du péricrane s’écarte de l’interne  
à la circonference du plan demi-circulaire ou demi-  
ovale, de la région latérale du crane. Elle devient  
là comme une tente aponévrotique ou ligamenteuse  
très forte, qui couvre le mufcle crotaphite, s’attache  
enfuite à l’apophyse angulaire externe de Pos fron-  
tal , au bord postérieur de l’apophyPe stIperieure de  
l’os de la pomettè, & au bord supérieur de toute l’ar-  
cade zygomatique, jusqu’à la racine ou baEe de l’apo-  
physe mastoide.

C’est dans cet écartement qu’une grande portion du muf-  
cle crotaphite est attachée à l’une & à l’autre des deux  
lames du péricrane, de la maniere que nous le dirons  
plus bas. Le reste de l’écartement quij ne sert pas  
d’attache au mufcle crotaphite, est rempli d’un tissu  
réticulaire, & adipeux dans l’intervalle entre la por-  
tion inférieure du même mufcle & l’arcade zygo-  
matique.'

Il paroît qu’à cet endroit la coeffe aponévrotique est  
jointe à la lame externe du péricrane, & qu’elles y  
communiquent toutes deux avec des expansions a-  
ponévrotlquesparticulieresdesmusdes voisins, siaVoir  
du mastoïdien , du masseter, du zygomatique, &c.

La *tête* est un assemblage de plusieurs pieces osseuses,  
dont les unes forment par leur connexion une espe-  
ce de boîte prefque ovale, à laquelle on donne pro-  
prementlenom de crane. Les autres representent un  
ouvrage de sculpture très composé qui soutient en  
partie la moitié antérieure de la boîte. Cet assem-  
blage est appelle face , parce qu’il en forme la plus  
grande partie. \*

Avant que d’examiner en particulier & feparément les  
os dont la *tête* est composée , il faut nécessairement  
pour éviter les redites & l’obfcurité, la considérer  
d’abord en général, & telle qu’elle paroît en fon en-  
tier par l’assemblage ordinaire de toutes *ses* pieces.  
Car alors on y remarquera des éminences, descavi-  
tés , &c. dont la conformation dépend entierement  
de plusieurs os, au moins de deux, joints ensemble,  
& dont on ne voit qu’une portion plus ou moins  
imparfaite dans chaque os féparé ou séparément exa-  
miné.

On peut, selon le langage des Anatomistes, appeller  
ces parties communes, & donner le nom de propres  
à celles qui dépendent uniquement de chaque os.  
Les communes doÎVent être bien connues aVant que  
de donner la connoissance des propres; & cela pour  
éviter les inconVéniens auxquels on est exposé quand  
on Veut expliquer une chose inconnue par une autre  
qui n’est pas plus connue.

La *tète* osseufe étant regardée comme une seule piece, on  
en considérera premierement la situation générale, 2.  
le volume , 3. la figure, 4. les parties extérieures, 5. la  
structure interne , 6. la situation particuliere, 7. la con-  
nexion, 8. llusiage. Je suivrai à peu près la même mé-  
thode dans tout le reste de cette exposition.

La tête est la partie supérieure & la plus élevée de tout  
le Equelete.

La *tète* entiere du Equelete est sphéroïde, & comme com-  
posée de deux oVales un peu applatis de côté & d’au-  
tre, dont l’un est supérieur & a les extrémités tournées  
en devant & en arriere , l’autre est antérieur & a stes *ex-  
trémités* tournées en-haut & embas; de maniere que  
ces deux ovales *se* rencontrent & *se* confondent par  
leurs extrémités à l’endroit que l’on nomme particu-  
lierement le front.

Cetre figure ainsi composée , étant regardée de profil,  
repréfente une efpece de triangle sphéroïde. 11 faut  
encore remarquer que l’ovale du crane est plus large  
en arriere qu’en deVant, & que celui de la face est plus  
large en-haut qu’en-bas.

CAP 1464

La supérieure s’appelle fommet de la *tète,* l’inférieure la  
bafe du crane , les latérales , tempes , l’antérieure,  
front, la postérieure, occiput,, dont la partieinférieu-  
re s’appelle nuque du cou.

Quelques-unes des éminences, de^ caVÎtés & des inéga-  
lités font externes, & *se* présentent à la vue dans une  
*tète* entiere; les autres Eont internes & ne se voyent  
qu’après qu’on a ouvert le crane. Les unes & les autres  
scmt ou simples & propres à chaque piece de la *tète s* ou  
composées & communes à plusieurs de ces pieces.

Les éminences externes font au nombre de dix, savoir,  
deuxmastoïdes , deux styloïdes , deux condyloïdes,  
deux ptérygô’sdes & deux arcades, dont chacune est ap-  
pellée zygoma. Deces cinq paires, les troispremieres  
scmt simples ou propres ; les deux dernieres, savoir le  
zygoma de chaque côté & les ptérygoïdes, font des  
parties composées ou communes , étant formées par  
la connexion de plusieurs os, favoir , le zygoma par  
celle de l’os des tempes avec Pos de la pomette, &I’é-  
minence ptérygoïde par celle de Pos sphénoïde aVec  
Pos du palais. On peut encore y ajouter la tubérosité  
de l’occiput, la crete ou épine occipitale externe , les  
apophyfes condyloïdes & coronoldes de la mâchoire  
inférieure.

Les caVÎtés externes simples font les trous pariétaux, les  
trous surciliers, au lieu desquels il y a quelquefoisdes  
échancrures, les fentes orbitaires supérieures , les trous  
optiques, les trous orbitaires externes ou plutôt infé-  
rieurs , les trous des os propres du nez, les trous des os  
de la pomette, les fosses maxillaires, les trous oVales  
de la bafe du crane, les trous épineux , les orifices des  
conduits, des carotides internes, les rainures mastoï-  
diennes, les trous stylo-mastoïdiens, les trous mastoï-  
diens postérieurs , le grand trou occipital , les trous  
condyloïdiens antérieurs, les trous condyloïdiens pose  
térieurs , la cavit^glénoïde de l’articulation de la mâ-  
choire inférieure, la fissure glénoïdale de cette caVité,  
le trou auditif externe, les petits trous maxillaires pose  
térieurs, les alvéoles de l’une & l’autre mâchoire, les  
orifices internes du canal de la mâchoire inférieure,  
les orifices externes de ce canal ou trou mentonier.

Les caVÎtés composées externes font les orbites dont le  
bord est divisé en deux parties latérales, impropre-  
ment appellées angles, une interne du côté du nez &  
l’autre externe du côté des tempes : les fosses tempo-  
rales, les zygomatiques, les nafales, autrement appel-  
lées narines, qui ont des ouvertures antérieures & des  
ouvertures postérieures , & qui font distinguées en  
droite & gauche par une cloison mitoyenne; la voute  
du palais , le trou incisif où palatin antérieur , les  
trous palatins postérieurs, les fosses ptérygoïdiennes ,  
les fentes orbitaires inférieures ou fpfiéno-maxillaires,  
les trous orbitaires intérieurs , un antérieur & un  
postérieur, le conduit nafal ou lacrymal, le conduit  
d’Eustachi appelle aqueduc, les fossettes des veines  
jugulaires internes, les trous fpheno-palatins, les trous  
déchirés.

Les éminences internes font, l’épine frontale ou coro-  
nale, la crete du coq, la felle à cheVal ou felle fphé-  
noïde, les apophyfes clynoïdes , les apophyses pier-  
retsses, l’épine occipitale interne , le tubercule cru-  
cial, deux cretes transversales.

Des cavités internes l’une est simple ou propre. La cavi-  
té ou le fond de la felle à cheval ou fosse pituitaire.  
Plusieurs composées ou communes; huit grandes *fos-  
ses* de la bafe du crane, deux antérieures, deux moyen-  
nes, deux postérieures supérieures , deux postérieures  
inférieures ; la goutiere du sinus longitudinal fupé-  
rieur, les goutieres des sinus latéraux, les sillons des  
arteres de la dure-mere.

Les inégalités externes font , deux grands plans demi- '  
circulaires qui environnent les tempes , un de chaque  
côté , dont le bord ou la circonférence commence par  
une efpece de crête ou d’épine au-dessus de l'angle  
externe de l’orbite; & *se* termine à l’apophyse maf-  
tolcle par deux arcades, dont l’une aboutit devant, &

1465 CAP

l’autre derriere cette apophyse, deux arcades occipita-  
les, l’une supérieure, l’autre inférieure, dont chacune  
est partagée en deux portions par l’épine ou crete oc-  
cipitale, les traces externes des futures, &c.

Les inégalités internes sirnt , les impressions ofidées .ou  
ondoyantes de la base du crane, les traces internes des  
futures.

On donne le nom de table à la partie compacte des os du  
crane, & on en fait une externe qui est en-dehors, &  
une interne qui *se* voit au-dedans du crane: celle-ci  
s’appelle aussi vitrée, étant plus cassante que l’externe,  
parce que fon tissu est plus serré.

La substance ipongieusie & cellulaire qui est entre les  
deux tables , *se* nomme diploë ; elle est plus ou moins  
considérable siuiVant l’épaisseur des pieces. Elle man-  
que tout-à-fait en quelques endroits, où les tables s’u-  
nissent ensemble & rendent ces endroits trassparens ,  
comme on voit dans les os temporaux. Quelquefois  
il fe trouve dans la table interne du crane des enfonce-  
mens larges d’environ deux ou trois lignes, plus ou  
moins, qui s’avancent dans le diploë , & quelquefois  
pénetrent jusqu’à la table externe. Ces enfoncemens  
méritent attention par rapport au trépan.

J’entens par situation particuliere de la *tète,* l’attitude na-  
turelle de cette partie, l’homme étant droit, debout ou  
assis, & n’ayant pas la *tète* panchée ou inclinée, foit  
en devant, soit en arrière , soit de côté, ni rengorgée.

Il faut avoir grand foin d’observer cette situation en  
examinant la *tète* osseuse, tant en général qu’en parti-  
culier , silrtout en examinant les parties inférieures de  
la bafe du crane & celles de la voute du palais.

La maniere ordinaire de les montrer seulement siIr un  
crane renversé, a donné très-souvent lieu de prendre  
ce qui est supérieur pour l’inférieur, & l’inférieur pour  
le fupérieur, même à des experts. C’est pourquoi ilfe-  
ra très-utile & très-nécessaire aux commençans de tenir  
souvent une *tète* osseuse bien élevée dans sim attitude  
naturelle, & la regarder de bas en haut afin de s’en for-  
mer une idée juste & certaine.

Pour tenir entre les mains ou placer quelque part unetê-  
*te* comme il faut, felon cette situation naturelle, pen-  
dant qu’on examine les parties dont je viens de parler,  
le meilleur expédient que j’ai encore trotiVé, est de la  
mettte de façon que les arcades zygomatiques foient  
de niveau fur un plan parfaitement horifontal. Outre  
cela, une *tète* osseuse sciée en deux moitiés ou parties  
latérales exactement égales , est enCore d’une très-  
grande utilité pour s’assurer de la vraie situation par-  
ticuliere de ces parties & d’autres voisines.

La connexion de la *tète* avec le tronc est par ginglyme ,  
moyennant les apophyfes condyloïdes de l’os occipi-  
tal, qui font reçues dans les cavités supérieures de la  
premiere vertebre du cou. La connexion particuliere  
& propre des os de la *tète* est en partie par diarthrose &  
en partie par synarthroEe ; par diarthroEe dans l’articu-  
lation de la mâchoire inférieure, par Iynarthrofe dans  
celle de tous les autres os.

Les principaux ufages des os de la *tète* font de loger le  
cerveau, d’être le siége des organes des fens, de fervi r  
à la mastication , à la respiration, à la voi», &c.

*Les os de la tète en particulier, et premier ement P os  
coronal.*

On a coutume de diviser les huit os principaux du crane  
en communs & en propres. On a appellé propres ceux  
qui ne servent qu’à former la boîte du crane en parti-  
culier, & on en a compté six , favoir , l’os frontal, les  
deux os pariétaux, l'os occipital & les deux os tempo-  
raux. On a nommé communs ceux qui outre la forma-  
tion du crane , contribuent aussi à celle de la face, & on  
en a compté deux, qui font l’os ethmoïde& l’os sphé-  
noïde.

Mais cette division n’est pas exacte; car l’os frontal &  
les os des tempes devroient aussi par la même raifon  
être appelles communs. Ainsi au lieu de six propres il

CAP 1466

n’y en auroit que trois, savoir, les deux os pariétaux  
& l’os occipital; & au lieu des deux communs il y e 1  
auroit cinq, favoir, l’os frontal, les deux os tempo-  
raux, l’os fphénoïde & l’os ethmoîde.

L’os coronal est placé à la partie antérieure du crane , &  
il forme la partie du vifage que l'on appelle le front,  
d’où il est aussi appellé frontal.

Sa figure est fymmétrlque, & à peu près comme une efpe-  
ce de coquille de mer, qui est large & prefque arron-  
die, de flirte que deux os frontaux d’une même gran-  
deur joints énfemble par leurs bords représentent en  
quelque maniere cette sorte de coquillage dans fon en-  
tier.

Avant que de parler de *ses* parties, il faut remarquer, que  
quoique l’on le regarde comme un seul os, il fie trouve  
néantmoins quelquefois séparé en deux pieces égales  
par une future qui paroît comme la continuation de la  
sagittale, & qui n’est pas plus particuliere à un stexe  
qu’à l’autre.

Etant considéré comme un sieul os, on le peut divisier en  
partie supérieure, qui contribue à former le fommet  
de la *tète',* en partie inférieure , qui appartient à la  
bafe du crane, en antérieure ou front, & en latérales  
où commencent les tempes.

Il y a deux faces, une externe , convexe pour la plus  
grande partie , & qui forme le front, une interne &  
concave à proportion. On appelle ici externe ce qui  
paroît, le crane étant entier, & interne, ce que l'on ne  
peut voir que lorsque le crane est ouvert.

Dans la face externe on voit les éminences fuivantes.

Deux arcades furcilieres, qui font le bord fupérieur ou  
le sejurcil de chaque orbite. Trois bosses plus ou moins  
apparentes , savoir , une entre les deux arcades, &  
deux autres plus élevées au-dessus de chaque arcade ,  
que l'on appelle communément les bosses du front.  
Cinq apophyfes, savoir, une à l’extrémité de chaque  
arcade, & une entre les orbites qui soutient les os pro-  
pres du nez, & qui dans quelques sijjets fait une par-  
tie de sa cloifon osseufe. Je nomme celle-ci apophyfe  
nasille, & les quatre autres apophyfes angulaires.

Les cavités externes sirnt les suivantes.

Deux voutes orbitaires ou portions supérieures des orbi-  
tes. Dans Chacune de ces voutes au-deflùs de l’angle  
externe, un enfoncement considérable qui loge la glan-  
de lacrymale. Un petit enfoncement au-dessus de l'an-  
gle interne, où est attachée la poulie cartilagineuse  
du grand muscle oblique de l’œil. Deux portions des  
fosses temporales. Deux petites crêtes , dont chacune  
fait l’extrémité antérieure du grand plan demi-circu-  
laire des tempes, au bord des arcades furciliaires vers  
l’angle externe. Deuxtrot^fourciliers, qui dans quel-  
ques fujets ne font que des échancrures ; ces trous sont  
quelquefois doubles. Deux trous ou portions de trous  
appelles trous orbitaires internes.

On voit dans la face interne de cet os une éminence per-  
pertdiculaire & tranchante nommée épine frontale ou  
coronale, qui est directement à l’opposite de la bosse  
moyenne dont je viens de parler. Au-dessus de cette  
épine une portion de la gouttiere du sinus longitudi-  
nal. Quelquefois l’épine manque, & alors la portion,  
de goutiere defcend plus bas. Au-dessous de l'épine  
une échancrure considérable, qui renferme l’os Eth-  
moïde, & dont les parties latérales sont plus ou moins  
cellulaires. On l’appelle échancrure ethmoidale. Entre  
cette échancrure & l’épine coronale un trou nommé épi-  
neux ou borgne ; lequel dans quelques fujets est simple  
ou propre, dans d’autres commun , & en partie formé  
par l’os ethmoîde. Ce trou paroît répondre aux sinus  
frontaux vers la racine du nez. Deux grandes fosses  
qu’on appelle fosses antérieures de la bafe du crane, &  
qui logent les lobes antérieurs du cerveau. Elles s’a-  
vancent silr le devant & forment ainsi les bosses du

1467 CAP

front ; en bas elles font inégales : ce qui répond aux iné-  
galités des lobes dont je viens deparler, & elles y font un  
peu élevées pour faire place aux orbites. Enfin on y  
remarque les sillons pour Partere de la dure-mere :  
quelquefois il *s’y trouve* des enfoncemens vagues dont  
j’ai déja parlé.

Cet os est composé, comme j’ai fait remarquer en géné-  
ral, de deux tables & du. diploë , excepté les voutes  
orbitaires qui font très-minces & fans diploë. Au mi-  
lieu de la partie inférieure de cet os , où est ordinaire-  
ment la bosse moyenne du front, les deux tables font  
ordinairement écartées l'une de l’autre, pour former  
deux cavités qu’on appelle sinus frontaux ou sinus fur-  
ciliers ; & les pieces ainsi écartées font encore compo-  
sées de deux tables, ou pour le moins ont chacune  
deux furfaces , ce qui fait quatre fursaces ou quatre ta-  
bles en tout.

Les sinus frontaux s’étendent de côté & d’autre , plus ou  
moins fur les bords des orbites jufqu’aux trous furci-  
liers. Ils s’ouvrent en-bas & communiquent avec les  
cellules de l’os ethmoïde. Ils font pour l'ordinaire  
séparés par une cloifon osseufe, qui , très-fouvent fe  
trouve plus d’ùh côté que de l’autre , & plus ou moins  
inégale. Quelquefois elle est percée, quelquefois elle '  
n’est pas entiere , & quelquefois elle manque.

On remarque une très - grande différence de ces sinus  
dans divers fujets , & par rapport à l'étendue, qui ,  
quelquefois est très-petite , & par rapport à la forme,  
qui, souvent est fort irréguliere & en maniere de cel-  
lules. Onlesavûs manquer tout-à-fait, & dans ce cas  
la cavité du nez paroît plus ample en dedans. On a  
encore vû que l’un d’eux ne s’ouvroit pas dans le nez,  
& qu’il communiquoit feulement avec l'autre.

Pour avoir une idée juste de la vraie situation de toutes  
les parties de cet os , il est bon qu’en l’examinant &  
en le démontrant, ou le tienne de la même maniere  
qu’il est situé dans une *tète* entiere placée sielon la mé-  
thode que j’ai indiquée. Par-là on verra que la partie  
supérieure de cet os panche un peu en arriere, &que  
la circonférence de fes bords est dans un plan incliné.

L’os frontal fe rencontre par engrenure ou future avec sept  
autres os, qui sirnt les os pariétaux, l'os ethmoïde, l'os  
sphénoïde , les os lacrymaux ou unguis, les os du nez,  
les os maxillaires , & ceux de la pomette.

Cet os contient les lobes antérieurs dueerveau & une  
portion du sinus longitudinal. Il forme le front, la  
partie supérieure des orbites , &une portion des tem-  
pes.

*Les os pariétaux.*

Ils Eont au nombre de deux, un de chaque côté, placés  
g la partie supérieure, latérale, & un peu postérieure  
du crane.

Ils stont les plus grands de tous les os du crane par rap-  
port à l’espace qu’ils occupent, leur figure approche  
d’un quarré irrégulier & vouté.

Chacun de ces os a deux faces, l’une externe & convéxe,  
l’autre interne & concave: quatre bords, un supérieur  
ou sagittal, un inférieur ou temporal, un antérieur ou  
frontal, & un postérieur ou occipital. Le bord fupé-  
rieur est le plus grand , l'inférieur est le plus petit &  
terminé par une grande échancrure écailleufe que  
j’appelle échancrure temporale de cet os. Le bord fupé-  
rieur & le postérieur font dentelés d’un bout à l'autre.  
Le bord coronal est aussi dentelé , excepté en bas. Le  
bord inférieur est prefque entierement écailleux , *ex-  
cepté* une petite portion du côté de l’occiput.

Il a quatre angles, un antérieur supérieur, un antérieur in-  
férieur, un postérieur supérieur , & un postérieur infé-  
rieur. L’angle antérieur inférieur fe termine en une esc  
pece de languette écailleuse , que j’appelle apophyfe  
temporale, ou angle temporal, à caisse de sa situation.

A la face externe au-dessus de l’échancrure temporale  
on voit la portion la plus considérable du plan demi-  
circulaiçp du mufcle crotaphite. Proche le bord su-  
périeur vers l'angle postérieur il y a un petit trou

CAP 1468

nommé pariétal. Quelquefois il ne fe trouve que dans  
l’un de ces os, quelquefois il est dans la future fagittale»  
& il manque aussi quelquefois ; dans les uns il se perd  
dans le diploë ; dans les autres il perce les deux tables.  
La face interne est légcrement inégale ; on y remarque  
plusieurs sillons qui répondent aux ramifications de  
Partere de la dure-mere, dont le tronc fe trouve quel-  
quefois dans une goutiere, & quelquefois même dans  
un canal parfait très-court à l'angle antérieur infé-  
rieur & dans l’épaisseur de cet os.

On voit aussi , mais plus rarement, dans la partie voisine  
un pareil canal pour une autre artere de la dure-mere.

Le long du bord supérieur de cette face interne , *se*voit la moitié de la goutiere fagittale du sinus longitu-  
dinal. A l'angle postérieur inférieur *se* remarque une  
très petite portion de la goutiere du sinus latéral qui  
manque rarement. Enfin on y obferve aussi quelque-  
fois des enfoncemens vagues & irréguliers comme  
dans l’os coronal.

Ces os font les plus Eoibles des huit qui composent le  
crane. Le diploë *se* trouve entre les tables le long du  
bord sagittal, du bord occipital & de la moitié stipé-  
rieure du bord frontal.

Pour mettre ou montrer cet os en situation , on n’a qu’à  
suivre ce que j’ai dit de fes bords & de *scs* angles, ob-  
serVant que l’angle postérieur inférieur est plus bas  
que l'antérieur.

L’os pariétal d’un côté est joint avec celui de l’autre côté  
par la future sagittale ; avec l'os frontal par la future  
coronale; avec l’occipital par la silture lambdcïde ,avec  
les os des tempes , & avec l’os sphenoïde par des sutu-  
res écailleuses.

Sa connexion avec l’os frontal au dessus de la circonfé-  
rence du plan demi circulaire est par future écailleuse :  
elle l’est de même avec l'os sphenoïde aussi-bien qula-  
vec l’os temporal. Il faut remarquer que la portion  
écailleufe de l'os frontal est recotlVerte de celle de l’os  
pariétal, & que l'échancrure écailleufe du pariétal est  
recouverte de l’os des tempes, dont l'apophyEe écail-  
leuse est aussi recouverte d’tme apophysie de l'os sphe-  
noïde.

Ces os renferment une très-grande portion du cerveau,  
font une partie des tempes, & fervent à l’insertion  
du muscle crotaphite.

*L’os occipital.*

Il est situé à la partie postérieure & inférieure du crane.’  
Il représente une efpece de lozange, irrégulierement  
dentelé, & cependant symmétrique , convexe en-de-  
hors & concave en-dedans. Rarement il est fait de  
deux pieces par la continuation de la future sagittale.

H est composé d’une face externe & d’une face interne,  
d’une partie supérieure & d’une inférieure , de parties  
latérales & d’une partie moyenne , de quatre bords ,  
deux supérieurs dentelés, deux inférieurs plus **ou**moins inégaux.

La suce externe est convexe. On voit vers la partie  
moyenne la protubérance ou bosse occipitale. Au *des-  
sous* de cette bosse fe trouvent deux arcades si.lperfi-  
cielles, ou lignes traversalement courbes , & plus mar-  
quées ou saillantes dans quelques sujets que dansd’au-  
tres ; l'une supérieure & plus grande, l’autre inférieu-  
re & plus petite, lesquelles s’étendent de côté & d’au-  
tre jusqu’aux apophysi^s mastoïdes. Une ligne perpen-  
diculairc qui coupe l’arcade inférieure en maniere de  
croix. On l’appelle épine ou crête occipitale externe :  
deux plans raboteux fous l'arcade occipitale supérieure,  
ou à chaque côté de l’épine occipitale : deux autres en-  
tre les extrémités des deux arcades occipitales ; l’un à  
droite & l’autre à gauche : deux condyles ou apophy-  
*ses* condylssdes, encroutés de cartilages & légerement  
convexes , dont les facettes font oblongues, ovales,  
& posées obliquement, de façon que leurs extrémités  
postérieures font plus écartées l’une de l'autre que  
leurs extrémités antérieures. Un grand allongement

1469 CAP

cunéiforme, spui , depuis les condyles monte en-  
haut , & dans les adultes est fouvent continu avec l’os  
fphénoïde. On le peut appeller apophyse basilaire ,  
ou la grande apophysie de.l’os occipital. Des tubercu-  
les inégaux à la partie ou face inférieure de cette apo-  
çhyfe : deux petites avances angulaires fur le bord de  
l’os vis-à-vis les condyles.

Deux grandes échancrures sous les angles latéraux qui  
reçoivent les apophyfes postérieures des os des rem-  
pes : deux petites échancrures ou portions des fosset-  
*tes* jugulaires & des trous déchirés ; chacune de ces  
petites échancrures est fouvent divisée en deux par une  
petite avance ossessè. Legrand trou occipital, au bord  
antérieur duquel il y a une impression ou attache liga-  
menteuse : deux fossettes condyloïdiennes antérieu-  
res , deuxjsossettes condyloïdiennes posténeurcs:deux  
trous condyloïdiens antérieurs pour la neuvieme paire  
de nerfs ; ils font quelquefois doubles. Deux trous con-  
dylodiens postérieurs pour de petites veines ; ils man-  
quent quelquefois.

**La** face interne de cet os est concave. Onyobferve une  
goutiere cruciale , dont les bords font un peu élevés ,  
la branche supérieure reçoit une partie du grand sinu^j  
longitudinal de la dure-mere. Les branches latérales  
reçoivent les sinus latéraux. La branche inférieure est  
souvent plutôt une crête ou épine qu’une goutiere.  
Cette épine, que l’on appelle épine occipitale interne,  
**est** vis-à-vis l’épine occipitale externe. Il arrive assez  
souvent que la portion de la goutiere du sinus longi-  
tudinal est plus d’un côté que de l’autre. La rencontre  
de ces quatre goutieres. Un tubercule considérable ,  
qui est vis-à^vis la protubérance occipitale : quatre  
fosses séparées par les quatre branches de la goutiere  
cruciale, dont deux soutiennent les lobes postérieurs  
du cerveau, & deux logent le cervelet. Une goutiere  
irès large dans l’apophyfe cunéiforme pour la moelle  
allongée du cerveau. Deux petites portions de gou-  
tieres en bas, qui achevent les goutieres des sinus la-  
téraux de la dure-mere. Le long du bord interne du  
grand trou occipital , il y a une espece dé goutiere  
plus ou moins fensible.

Cet os est sort épais dans fa partie supérieure, qui est  
très-exposée aux coups & mince dans sa partie infé-  
rieure, qui, en récompense , est bien garnie de musi  
des. La plus grande épaisseur est à la protubérance  
occipitale,entre laquelle est le tubercule de la gouttiere  
cruciale, il y a beaucoup de diploë. ,

Pour mettre l’os occipital en situation , il faut placer  
le grand trou occipital en bas horifontalement ; & la  
grande apophyfe ou apophyfe cunéiforme en-devant  
un peu élevée.

L’os occipital fe rencontre en haut avec les os pariétaux  
par la sature lambdoïde, en-bas & latéralement avec  
les os des tempes par la continuation de la future  
lambdoïde ; en-bas & antérieurement par son allon-  
gement ou apophyse cunéiforme avec l’os sphénoïde,  
qui , dans un âge parfait ne forme ordinairement  
qu’un même os avec lui. Il *fe* rencontre aussi par une  
espece de future avec les os surnuméraires quand il  
s’en trouve.

Cet os forme lqpartie postérieure de la *tète* ; il faitl’arti-  
culàtion de la *tète* avec le tronc ; il enferme une par-  
tie du cerveau & prefque tout le cervelet ; donne pase  
sage à la moelle allongée & à plusieurs vaisseaux &  
nerfs, il donne l’attache à plusieurs mufcles.

*L’os sphénoïde:*

Il est situé à la partie inférieure & un peu antérieure du  
crane, & fait la partie moyenne de fa bafe, d’où lui  
est venu le nom d’os basilaire. On l’appelle fphénoïde  
ou cunéiforme , parce qu’il est engagé & comme en-  
clavé entre les autres os en forme de coin.

Sa figure est fort bifarre,quoique iymmétrique; & comme  
sa plus grande étendue est tranfverfale , il représente  
en quelque maniere une chauve-souris, dont les ailes  
Eont étendues.

CAP I47Ô

Ses parties sont en grand nombre. On pourroit donner  
le nom de corps à fa portion épaisse & postérieure qui  
est unie avec l’allongement de l’os occipital. Au reste  
il n’est fait que d’éminences & de cavités.Pour les *exa-  
miner* avec ordre , il faut auparavant divifer ces os en  
deux faces; une externe , que l’on peut voir pour la  
plus grande partie dans un crane entier ; une interne .

. qui ne paroît que dans un crane ouvert’.

Les éminences de la face externe font les suivantes.

Deuxapophyfes temporales, qui de toutes les apophyses  
de cet os, font les plus grandes & les plus éloignées  
l’une de l’autre : Ingràssias les nomme les grandes aî-  
les de l’os sphénoïde. On les trouve rarement séparées  
du reste par des sutures transversales. Deux apophyses  
orbitaires qui forment une portion considérable de  
l’orbite du côté des tempes. Une pointe en forme de  
bec, au milieusde l’intervalle des apophyfes orbitaires.  
Deux apophysses appellées ptérygoïdes, dont on divice  
chacune en deux aîles , une externe qui est la plus lar-  
ge , & une interne qui *se* termine embas par un petit  
crochet. On diviEe encore chaque aîle en deux faces,  
une externe du côté des tempes, & une interne du  
côté du palais. Deux apophyfes épineuses. Une pe-1tite éminence antérieure au-dessus du bec pour la con-  
nexion avec l’os ethmoïde. Dans quelques sujets, au  
lieu de cette petite éminence, il y a une petite échan\*  
crure.

Les cavités de la face externe font celles-ci.

Deux portions de fosses temporales : deux portions de  
fosses orbitaires: deux fosses ptérygoïdlennes, dont cha-  
cune à fon extrémité inférieure est fendue par une  
échancrure irréguliere, que j’appelle échancrure pala-  
tine : une petite fossette oblongue à la racine de l'aîle  
interne : deux fentes orbitaires supérieures, ou fentes  
sphénoïdales : une petite échancrure au bout de chacu-  
né dè ces fentes pour le passage d’une artere de la dure-  
mere : deux échancrures temporales : deux échancrures  
maxillairés, dont le.bord aide à former la fente orbitai-  
re inférieure, que M. Winsiow appelle fente sphéno-  
maxillaire ; il y a quelquefois une gouttiere assez sensu  
blesurce même bord. Deux trous pour les nerfs maxil-  
lai res supérieurs : deux autres à côté nommes trous  
ptérygoîdiens, qui dans un crâne entier font cachés par  
d’autres os, deux trous ovales pour les nerfs maxillaires  
inférieurs: deux petits trous ronds appelles trous épi-  
neux, dont chacun donne passage à une artere de la  
dure-mere. Quelquefois ces trous ne font que des  
échancrures ou portions de trous. Un autre petit trcu  
entre les deux trous maxillaires : une petite gouttiere à  
côté de l’apophyfe épineuse, qui contribue à former la  
trompe d’Eustachi.

Les éminences de la face interne sont deux apophyses  
tranfverfes, grêles & tranchantes, qui forment les son-  
tes orbitaires supérieures, ou fentes sphénoïdales. In-  
grassias les appelle les petites aîles de l'os fphénoïde.  
Au milieu de l’intervalle de ces apophyses grêles, il y  
a dans quelques siljets une petite échancrure ; da;.s  
d’autres , une petite avance pour l’articulation avec  
Pethmoïde. Quatre apophyses clinoïdes, deux anté-  
rieures & deux postérieures, dont les deux postérieures  
quelquefois n’en font qu’une, & quelquefois s’avan-  
cent vers les antérieures, & s’y unissent en maniere de  
poutre, fous laquelle passe la derniere courbure de l’àr-  
tere carotide interne. On trouve aussi ce passage divisé  
en deux par une petite colonne ou cloison osseuse, &  
plusieurs autres variétés. Une ou deux petites languet-  
tes à l’entrée de la carotide interne dans le crane. Deux  
petits stylets ou crochets qui embrassent l’extrémité dé  
l’os occipital dans quelques siujets avant la parfaite  
union de ces dedx os.

Les cavités, de la face interne font deux portions des  
grandes fosses moyennes de la bafe du crane. Deux

i47r CAP

fentes orbitaires supérieures ou fentes fphénoïdales ..  
deux trous optiques : un petit trou orbitaire fupérieur  
vers l’extrémité de chaque fente sphénoïdale, lequel  
trou n’est fouvent qu’une échancrure. Une petite gout-  
tiere au bout de chacune de ces mêmes fentes : un en-  
foncement entre les apophyfes clinoïdes, nommé felle  
sphénoïdale. On voit encore ici prefque tous les trous  
qu’on a vus extérieurement, & dont le trou maxillaire  
supérieur est plutôt un canal court qu’un trou.

Outre les cavités dont je viens de parler, il y en a encore  
deux considérables appellées sinus sphénoïdaux, situés  
dans la portion épaisse de cet os, fous la partie anté-  
rieure de la sielle, & fous l'intervalle des deux trous op-  
tiques jufques vers le bec de l’os sphénoïde : ils sirnt or-  
dinairement divisés par une cloison osseuse, & ouverts  
antérieurement aux côtés du bec, derriere les conques  
supérieures du nez. Leur figure, leur étendue, leur  
cloison & leurs ouvertures varient. Quelquefois il  
manque un de ces sinus ; quelquefois l’un s’ouvre feu-  
lement dans l’autre ; quelquefois ils manquent tous  
deux ; quelquefois il y a plusieurs cellules fans cloifon,  
& très-souvent la cloifon est inégale, & plus d’un côté  
que de l’autre.

La substance de cet os est compacte pour la plus grande  
partie, & il n’y a que fort peu de diploë, encore ne se  
rencontre t’il que par endroits ; favoir, dans la por-  
tion épaisse derriere la felle , vers *sa* fymphyfe avec  
l’os occipital, & un peu dans les apophyses orbitaires.

Pour mettre l’os sphénoïde en situation, il faut tourner la  
sielle en-haut, le bec en-devant, & les apophyses ptéry-  
goïdes en-bas.

L’os sphénoïde se rencontre avec tous les os de la boîte  
du crane, avec les os de la pomette, les os maxillaires,  
les os du palais & le vomer.

On a indiqué leur ufage dans le cours de cette defcription.

*L’os ethmdide. '*

Jl est situé intérieurement à la partie antérieure de la base  
du crane.

Sa figure est fort particuliere par rapport à fon contour,  
& paroît approcher en quelque maniere de la cubique.

Ses divisions font arbitraires. M.Winsiow le divise en trois  
portions; une mitoyenne & deux latérales. Dans lapor-  
tion mitoyenne on distingue trois parties; une fupérieu-  
re, une moyenne & une inférieure.

La partie supérieure de la portion mitoyenne, est une  
éminence nommée *crista galli,* ou crête *de coq* ; elle est  
souvent solide. On la trouve quelquefois creufe,plus  
ou moins, & percée par une petite ouverture qui corn-  
munique avec les sinus frontaux ; quelquefois on trou-  
ve dans fon bord antérieur une gouttiere pour former  
le trou borgne ou épineux de l'os coronal.’

La partie mitoyenne de la même portion , est une petite  
lame horifontale percée de plusieurs trous, appellée  
lame cribleufe : elle a postérieurement une petite  
échancrure pour fa connexion avec l’os sphénoïde ;  
elle est cependant comme le corps & le soutien de tout  
cet os.

La partie inférieure est une lame perpendiculaire qui for-  
me une partie de la cloifon du nez, & dont le bord a  
des inégalités pour sel connexion avec l’os vomer.

Les portions latérales de l’os ethmoïde sirnt les plus con-  
sidérables par rapport à leur volume. Je divise chacune  
de ces portions en deux ; une supérieure , qui est la  
plus grande, & que je nomme labyrinthe des nari-  
nes , étant très - anfractueuste & irrégulierement cel-  
lulaire ; une inférieure en forme de cornet ou de co-  
quille.

La partie anfractueufe, ou labyrinthe , a quatre faces &  
deux extrémités. La face supérieure est un peu couver-  
te des cellules de l’échancrure de l’os frontal. La face  
inférieure est en partie jointe aux cellules de l’os  
maxillaire ; elle est en partie découverte & comme en  
Pair, & elle jette en arriere des avances plus ou moins |

CAP 14^2

considérables, qu’on voit fouvent cassées dans le Eque-  
lette.

Ces avances embrassent quelquefois la racine du bec de  
l’os sphénoïde, étant enchassées dans des rainures la-  
térales comme entre deux coulisses. La face interne est  
un peu convexe & raboteufe : elle regarde la cloifon  
du nez , & ne tient qu’au bord de la lame cribleuse.  
La face externe est un peu plate & fort polie, ce qui a  
donné occasion de la nommer *os planum ,* qui fait une  
partie de la paroi interne de l’orbite, & qui a souvent  
dans sa partie supérieure une ou deux petites échancru-  
res pour former les trous orbitaires internes dont j’ai  
déja parlé dans l’exposition de l’os frontal.

L’extrémité antérieure du labyrinthe est inégalement ceI-  
lulaire ; elle est en partie recouverte des cellules de  
l’échancrure de l'os coronal, & en partie de l’os lacry-  
mal ou unguis ; & elle porte une espece d’entonnoir qui  
communique avec le sinus frontal. L’extrémité posté-  
rieure est fermée en partie par l’os sphénoïde , & par  
une portion de l’os du palais.

La partie inférieure de chaque portion latérale de l’os  
\_ethmoïde, ressemble en quelque forte à une coquille  
w longuette comme est celle d’une moule. M. Winstow  
lui donne le nom de coquille ou de conque supérieure  
des narines. Elle est fort raboteuse & poreuse. Sa con-  
vexité regarde la cloison du nez, & *sa* concavité l’os  
maxillaire.

L’une de *ses* extrémités est tournée en arriere, & l’autre  
en-devant, où elle s’unit en-haut avec la partie anfrac-  
tueuse , moyennant l’entonnoir dont il a été parlé.  
Cetre partie inférieure de la portion latérale de l’os  
ethmoïde, est distinguée de la supérieure ou du la-  
byrinthe, par une espece de rainure , ou coulisse laté-  
rale.

Pour mettre cet os en situation, on n’a qu’à fuivre ce que  
j’ai dit, obsiervant de mettre la *tète* **du** *crista galli* en-  
devant.

Elle est fort délicate, quoique compacte & sans diploë;  
car prefque tout y est très-mince , n’étant formée que  
de différens feuillets offeux.

L’os ethmoïde est joint avec l’os coronal, l’os sphénoïde,  
les os du nez , les os maxillaires, les os lacrimaux ou  
*unguis,* les os du palais & le vomer.

Il fert à l’organe de l’odorat, & donneufietrès-grande  
étendue à la membrane pituitaire dans un petit espace^

*Les os des tempes.*

Ils sont au nombre de deux, dont chacun est situé inférieur  
rement à la partie latérale du crane.

La figure de chacun est en partie demi-circulaire, & en  
maniere d’écaille de poisson, en partie tomme un ro-  
cher informe à plusieurs pointes.

On divife chacun de ces os en deux portions ; une fupé-  
rieure, qu’on nomme écailleufe à caufe de sa figure;  
une inféreure appellée apophyse pierreuse, ou le ro-  
cher ; & cela non pas tant par rapport à fia figure qu’à sa  
dureté. Cette portion fie sépare facilement d’avec Pau-  
tre dans les enfans , & il en reste des traces dans les  
adultes, commeRiolan l’a déja remarqué.

On divife encore l’un & l’autre de ces os en deux faces;  
une externe, où l’écaille est convexe ;<& une interne,  
où elle est légerement concave. Selon cette division,  
les éminences & les cavités qui s’y rencontrent peu-  
vent être divisées en externes & en internes.

Les éminences externes, font l’apophyse mastoïde à la  
partie inférieure & postérieure de l’os. L’apophyse  
zygomatique à la partie antérieure ; l’apophyfe styloi-  
de en-dessous , laquelle originairement paroît être épi-  
phyfe. Nous avons vu dans un sistet cette apophyse  
longue d’environ trois pouces ; & dans un autre , une  
appendice styloïde , qui par un ligament étoit attachée  
à llapophyfe ordinaire, & s’étendoit le long du mufcle  
stylopharyngien. L’apophyfe capfulaire, dans lequel-  
le le stylet osseux paroît comme enchassé. L’éminence  
articulaire de l’apephyse zygomatique ; l’angle lamb-  
doïde ; la face inférieure du rocher.

Les

1473 CAP

Les cavités externes sont, la cavité articulaire immédia-  
tcment derriere l’éminence du même nom , qui toutes  
deux servent à l’articulation de lamachoire inférieure:  
la fêlure des cavités articulaires : l’échancrure ou rainu-  
re mastoïdienne, à laquelle est attaché le mufcle di-  
gastrique : l'ouverture dtl conduit auditif externe : le  
rebord antérieur & dentelé de cette ouverture : le trou  
stylo-mastoïdien ou trou mastoïdien antérieur, qui est ’  
l’orifice de la portion dure du nerfauditif.Fallope aap-  
pellé ce conduit aqueduc, non pas par rapport à fa fonc-  
tion, mais par rapport à fa ressemblance avec une espece  
d’aqueduc de fon pays. L’orifice ou trou inférieur du  
canal carotide du rocher : ce canal fe coude en-haut  
vers le devant, & se termine à la pointé du rocher, à  
côté de la selle sphénoïde. Une portion de la fossette  
jugulaire : une portion du trou déchiré.

De plus, une portion du conduit palatin de l’oreille , ap-  
pellé trompe d’Eustachi, & que l’on nomme com-  
munément en France l'aqueduc. Ce conduit qu’il ne  
faut pas confondre avec l’aqueduc deFallope, suit en  
quelque maniere la direction de la fêlure articulaire.  
L’échancrure zygomatique : l’échancrure pariétale,  
qui reçoit l’angle postérieur & inférieur de l’os pariétal.  
L’échancrure sphénoïdale, qui reçoit l’apophyse épi-  
neufe de llosfphénoïde. Un ou plusieurs sillons pour la  
ramification de Partere temporale : la rainure pierreu-  
se , qui sert à la connexion du rocher avec la grande  
apophyfe de l’os occipital. On peut encore ajouter le  
trou mastoïdien postérieur par où passe une petite veine  
qui fe dégorge dans le sinus latéral : quelquefois ce  
trou est fait par la connexion de cet os avec l’os occi-  
pital ; quelquefois il manque à l’un de ces os , & quel-  
quefois à tous les deux. Il y a encore quelquefois un pe-  
tit trou mastoïdien fupérieur qui feperd dans lasubstan-  
ce de l’os.

En examinant les éminences & les cavités internes, il ne  
faut point confondre la portion écailleufe avec le ro-  
cher. Dans la face interne ou concave de la portion  
écailleufe, on voit les crénelures ou dentelures rayon-  
nées du bord demi - circulaire qui forment la future  
écailleuse de l’os pariétal voisin. Une portion de la fosse  
moyenne du même côté de la bafe du crane. Les inéga-  
lités de cette fosse.

Le rocher est une efpece de corps pyramidal à trois faces  
couché obliquement, de maniere que sa bafe est tour-  
née en arriere & en dehors vers l’apophyste mastoïde,  
fa pointe en devant & en dedans vers la selle sphénoï-  
de. De ces faces, l'une est supérieure & un peu incli-  
née en devant, l’autre est postérieure & la troisieme in-  
férieure. Çelle-ci appartient à la face externe de tout  
l’os, de laquelle je viens de faire la defcription.

La face supérieure de ce rocher aide à former une por-  
tion de la fosse moyenne de la base du cranQ, & elle est  
inégale comme la face interne de la portion écailleufe.  
On y voit un petit trou irrégulier & comme double,  
couvert en partie d’une petite lame osseufe. Ce trou est  
une cEpece d’interruption du conduit de la portion du-  
re du nerf auditif.

Dans la face postérieure du rocher, on voit le trou audi-  
tifinterne: une portion de la fosse du cervelet. On y  
trouve quelquefois de petits enfoncemens vagues qui  
font plus profonds dans les enfans, & s’effacent avec  
l’âge. A la bafe du rocher on voit une portion de la  
gouttière du sinus latéral, qui est en partie creusiée siur  
cette basie, & en partie fur l'angle lambdoïde. Unepor-  
tion du trou déchiré. Une petite pointe qui fait com-  
me le partage de ce trou en deux, & distingue le passa-  
ge de la veine jugulaire d’avec celui du nerf de la hui-  
tieme paire.

Le rocher ayant trois faces, on peut aussi y remarquer  
trois angles : un fupérieur entre la face supérieure &  
la postérieure; un postérieur entre la face postérieure  
& l'inférieure ; & un antérieur, entre la face antérieu-  
re & l’inférieure. L’angle fupérieur qui est le plus ap-  
parent a une rainure pour un petit sinus de la dure-  
mere ; l’angle postérieur est comme interrompu vers  
*Tome II.*

CAP 1474

son milieu par le trou déchiré, & porte la petite pointe  
ou avance osseusie qui divisie ce trou en deux parties.  
Cet angle a une ràinure vers sion extrémité, qui fait -  
connexion avec l’allongement ou la grande apophyse  
de l’os occipital. Entre la pointe ou le fommet du ro-  
cher & l’ouverture supérieure du canal carotide , on  
trouve souvent un petit osselet comme une eEpece d’os  
sesamoïde, dont Riolan a déja parlé.

Pour mettre un os des tempes en situation , il faut placer  
l’apophysie zygomatique hôrisontàlement, & la tour-  
ner en devant, & il faut tourner l’apophyse mastoïde  
en bas.

Prefque toute la substance des os des tempes est com-  
pacte. Celle de la partie écailleuse est assez mince &  
tranEparente. L’apophyEe mastoïde est creusée par des  
cellules considérables. Le rocher est une substance *os-  
seuse* très-dure & très-solide ; il a des cavités & des con-  
duits internes qui servent à l’organe de l’ouie renfer-  
mé dans cette apophyse.

L’os des tempes est joint en haut avec l’os pariétal par  
serture écailletsse ; en arriere & en bas avec l’os occipi-  
tal par sclture vraie en partie , & en partie par harmo-  
nie, en devant avec les grandes aîles de l'os sphénoïde  
par stature écailleuse ; en bas avec les apophyses épi-  
nesses du même os; & enfin en devant avec l’os de la  
pomette par la stature zygomatique.

Les principaux ufiages de ces os font d’achever la boîte  
du crane ; de servir à l’articulation de la machoire in-  
férieure , & à l’infertion de plusieurs mufcles , mais  
principalement pour contenir l’organe de llouie, qui y  
est renfermé. Voyez *Auris.*

*Les os surnuméraires de la tète.*

M. Winstow appelle os surnuméraires les pieces particu-  
lieres qui fe trouvent dans plusieurs cranes, principa-  
lement entre les os pariétaux & l’os occipital. Ils inter-  
rompent la suture lambdoïde, & siont joints à ces os  
par de vraies sutures.

Leur figure, leur nombre, & leur volume varient beau-  
coup ; ils fiant quelquefois plus ou moins triangulaires,  
mais le plus fouvent fort irréguliers. Ils anticipent dans  
quelques fujets sur l’os occipital ; dans d’autres fur les  
os pariétaux ; dans plusieurs ils s’étendent de tous cô-  
tés. Ils siont ordinairement dentelés , .& plus larges en  
dehors du crane qu’en dedans, où leur connexion est  
sans dentelures, & où quelquefois ils ne paroissent pres-  
que pas, furtout quand ils sirnt petits en dehors.

On les appelle ordinairement clefs , à l’imitation des Me-  
nuisiers, qui donnent ce nom à des pieces qui affermise  
fent l’assemblage de plusieurs ais. Ce nom leur pour-  
roit convenir, comme étant quelquefois placées à peu  
près de cette façon ; mais non pas comme ayant un pa-  
reil usage par rapport aux os du crane ou aux autres os  
de la *tète.* Ils peuvent fervir à multiplier les futures  
ordinaires.

Il Ee trouve aussi de ces Eortes de pieces dans les jointures  
des os du crane avec ceux de la face, & dans celles des  
os de la face entre eux. On pourroit ranger parmi ces  
os les dents furnumeraires & hors de rang.

*Les os de la face, et premier ement les os maxillaires-*

Les os maxillaires, ou les grands os de la machoire supé-  
rieure font deux, situés l’un à côté de l’autre à la par-  
tie antérieure & moyenne de la face.

Leur conformation est fort irrégulière , & d’une éten-  
due très-considérable.

On peut les diviser chacun en deux faces, une externe,  
& une interne. J’appelle externe celle qui paroît dans  
un crane entier hors de la voute du palais; & j’appelle  
interne celle qui fait partie de cette voute, & qui re-  
garde la cloifon des narines.

Les éminences externes siont l’apophyse nasale qui fait  
la partie latérale du nez. L’apophyfe orbitaire qui for-  
me la portion inférieure de la fosse orbitaire ou cavité

1475 CAP

de l’orbite, & par une espece de crête forme la por-  
tion interne de fon bord. On l’appelle aussi apophyfe  
malaire, à caufe de *sa* connexion aVec l’os malum ou  
de la pomette. L’apophyse palatine qui forme la vou-  
te du palais conjointement aVec celle de fon pareil.  
L’apophyfe akéolaire qui est en forme d’arcade, &  
soutient les dents. La tubérosité maxillaire, ou extré-  
mité postérieure de cette arcade. L’épine des narines, ι  
qui est une petite éminence pointue au-dessus de l’ex-  
trémité antérieure de l’arcade alVéolaire.

Les caVités externes font les suivantes :

Une portion de la fosse orbitaire, dans laquelle il y a une  
petite fossette, où s’attache le mtsscle oblique inférieur  
de l’œil proche le conduit lacrymal, & une fissure oti  
fêlure. La fossette maxillaire. Une portion de la fosse  
zygomatique; une portion de la fosse palatine ou vou-  
te du palais, dans laquelle on voit plusieurs petites iné-  
galités plus ou moins pointues, & fouvent de petits  
crochets pointus.

L’échancrure lacrymale qui reçoit l’os unguis. Unepeti-  
te gouttiere lacrymale, qui avec l’os unguis fait la por-  
tion supérieure du conduit lacrymal. L’échancrure na-  
fale ou des narines. Une portion de la fente orbitaire  
Inférieure ou fente spheno - maxillaire ; & enfin l’é-  
chancrure palatine qui reçoit l’os du palais. Une très-  
petite échancrure à l’extrémité antérieure de la voute  
du palais, laquelle petite échancrure forme le trou pa-  
latin antérieur nommé trou incisif, à caufe qu’il est si-  
tué derriere les dents incisives. Une rainure ou gout-  
tiere oblique fur la partie postérieure de la tubérosité  
maxillaire ; l’extrémité inférieure de cette rainure ou  
gouttiere aide à former le trou palatin postérieur.

Le canal orbitaire, qui est creusé de devant en arriere  
immédiatement au-dessus de la portion inférieure de  
l’orbite. Un trou orbitaire antérieur, ou orifice anté-  
rieur du canal orbitaire ; un trou orbitaire postérieur  
ou orifice postérieur du canal orbitaire, par lequel ce  
canal fe termine au bord de la fente fpheno-maxillai-  
re. La fêlure ou fissure du canal orbitaire, qui paroît  
plus ou moins dans l’orbite, & est fouvent comme en-  
tre-ouVerte en arriere. Les petits trous de la tubérosi-  
té maxillaire. Les petits trous voisins du canal orbitai-  
re, & ceux de l’apophyfe nasale varient & quelquefois  
manquent.

Les éminences & cavités internes font les suivantes :

La plus grande partie de la fosse nasille. La crête anté-  
rieure des narines qui est haute & courte. La crête pos-  
térieure des narines qui est basse & longue. Ces deux  
crêtes Eont une continuation de l’épine des narines, &  
Eont tellement disposées, que celles de l’os maxillaire  
d’tm côté jointes à celles de l’autre os maxillaire, for-  
ment une espece de coulisse ou rainure longue qui em-  
brasse le bas de la cloison du nez. Une gouttiere assez  
creuse presque perpendiculaire, large & comme éva-  
sée en haut, plus étroite & un peu reculée en bas. Cet-  
te gouttiere fait la portion inférieure du conduit lacri-  
ma!.

Le conduit palatin antérieur à côté de la crête antérieure  
& près de l’épine des narines. Ce conduit en defcen-  
dant fe rencontre & s’unit avec celui de l’autre mâchoi-  
re, & forme le trou palatin antérieur ou trou incisif  
qui est fouvent très-composé. Une petite éminence ou  
ligne transversale antérieure entre l’échancrure nasille  
& Pextrémité inférieure du conduit lacrymal. Cette li-  
gne ou éminence foutient le devant d’tme des conques  
inférieures du nez. Une trace raboteufe & large fur la  
tubérosité maxillaire, devant & derrierele conduit du  
trou palatin; c’est l’endroit de sa connexion avec l’os  
du palais. Une petite éminence ou ligne transuerfale  
postérieure qui est recouverte d’une lame de l’os du  
palais, & foutient les inégalités de l’extrémité posté-  
rieure de la conque inférieure du nez par l’interméde

CAP 1476

d’une lame de l’os du palais.

Enfin , le sinus maxillaire, qui est une grande cavité creu-  
sée fous l'orbite dans l'apophyfe orbitaire. Ce sinus *s’é-  
tend* jufques Vers la future de l’os de la pomctte , Vers  
la fente lphéno-maxillaire, Vers le trou orbitaire infé-  
rieur, & en bas Vers les aRéoles. Il a quelquefois au  
bord supérieur quelques cellules qui communiquent  
aVec celles de l’os éthmoïde. Le sinus s’ouvre entre les  
deux conques du nez, derriere le conduit lacrymal par  
un ou plusieurs orifices , formés en partie par une por-  
tion de l’os du palais , en partie par une portion de la  
conque inférieure du nez, quelquefois même par une  
de l’os unguis. Il faut remarquer que ces ouVertures  
font beaucoup plus éleVées que le fond du sinus.

Je ne parle pas ici de la séparation de cet os par une pe-  
tite future tranfVerfale, derriere le trou incisif, parce  
qu’elle ne fe trotiVe pour l’ordinaire que dans la jeu-  
nesse & aVant l’ossification acheVée.

L’os maxillaire estprefque tout compacte & sans diploe,  
si ce n’est dans l’épaisseur de l'arcade alVéolaire, & à la  
pointe de l’apophyse orbitaire.

Pour mettre cet os dans sia vraie situation, il faut tourner  
l’apophyfe naEale en haut, l’arcade alvéolaire en bas,  
& Pépine des narines en devant.

Les os maxillaires fiant articulés avec le coronal, l’oséth-  
moïde, l’os sphénoïde, les os unguis, les os de la po-  
mette , les os propres du nez, les os du palais, levo-  
mer, les conques inférieures du nez, & enfin avec ou  
entre eux-mêmes. Les deux os maxillaires aident à for-  
mer l'organe de la mastication, la voute du palais, la  
joue , l’orbite, le nez, &c.

*Les os de la pomette.*

Ces os autrement nommés os zygomatiques, & os malum  
ou malaires,font au nombre de deux, situés chacun à  
la partie latérale moyenne de la face. Ils font en quel-  
que façon triangulaires ou irrégulierement quarrés.

On les divife en deux faces, une externe légerement con-  
vexe , une interne inégalement concave.

Les éminences de chacun de ces os font l’apophyse orbi-  
taire supérieure ou angulaire , qui s’unit par suture  
avec l’apophyse angulaire externe de l’os frontal, &  
aide à former l’angle externe de l’orbite. De cette apo-  
phyfe s’avance en dedans fur la face interne de l’os,  
une apophyfe subalterne, qui d’un côté forme une por-  
tion de l’orbite, & de l’autre une portion de la fosse  
zygomatique. L’apophyfe orbitaire inférieure ou ma-  
xillaire, qui avec i’apophyfe angulaire forme la por-  
tion inférieure externe de l’orbite. L’apophyfe malai-  
re, qui est comme la baste des autres, & qui conjointe-  
ment avec l’apophyse maxillaire *se* joint à l’apophyse  
orbitairç de l’os maxillaire. L’apophyse zygomatique  
qui fait une partie du zygoma & une de la fosse zygo-  
matique.

Les cavités font la grande échancrure orbitaire qui fait la  
portion inférieure externe du bord de l’orbite. Le-  
chancrure zygomatique au-dessus du zygoma. Un ou  
plusieurs petits trous dans la face externe & dans les  
apophyfes orbitaires.

Chaque os est composé de deux tables assez compactes,  
& de peu de diploë,qui fe trouve principalement dans  
la partie antérieure de l’apophyfe malaire.

On comprend aisément leur situation particuliere, en fai-  
siant attention à ce qui vient d’être dit fur les faces &  
fur les apophyfes de cet os.

L’os de la pomette de chaque côté est joint avec l’os co-  
ronal par l’apophyse angulaire, avec l’os sphénoïde  
par l’apophyse subalterne , avec l’os des tempes par  
l’apophyse zygomatique , & avec l’os maxillaire par  
Ba bafe.

Chacun de ces os fait principalement la partie faillante  
qui est au haut de la joué , surtout dans les persimnes  
maigres, & qu’on appelle la pomette. Il forme une  
portion de l’orbite, & acheve la formation de l’arcade  
zygomatique.

1477 CAP

*Les os du nez.*

Les os propres du nez sirnt deux unis ensemble & situés  
antérieurement au bas du front, entre les deux apo-  
phyfes supérieures ou nasales des os maxillaires.

Chacun de ces os approche d’un quarré oblong, dont Pex-  
trémité supérieure est étroite & épaisse, l’inférieure obli-  
que & mince, la portion moyenne courbée en dedans  
vers l’extrémité supérieure dans quelques sujets, dans  
d’autres preEque droite. Les deux os joints ensemble  
représentent une espece de felle à cheval.

On divil.e chacun d’eux en deux faces , l’une antérieure  
ou externe , l’autre postérieure ou interne ; & en deux  
extrémités , l’une supérieure, l’autre inférieure ; deux  
bords, l’un interne, l’autre externe.

La face antérieure est convexe , quoiqu’un peu enfoncée  
ou cambrée au-dessus de fa partie moyenne. La posté-  
rieure estlégerement concave. L’extrélulté supérieure  
est sort épaisse & garnie de pointes & d’ensoncemens.  
L’extrémité inférieure est mince,inégalement dentelée  
& taillée obliquement, de maniere que les extrémités  
de ces deux jointes enfemble forment une échancrure  
aiguë. Le bord interne qui regarde le bord interne  
de l’autre os, est égal, excepté en haut , où il a quel-  
quefois de petites engrenures; il a un petit rebord du  
côté de la face interne ou concave, lequel rebord man-  
que quelquefois dans l’un d’eux. Quand ces deux os  
font joints enfemble, le petit rebord représente une  
eEpece de crête ou ligne saillante, qui répond àla cloi-  
son du nez. Il y a vers le milieu de la face externe ,  
tantôt plus haut, tantôt plus bas , un trou ; il y man-  
que souvent d’un côté , il y en a quelquefois plu-  
sieurs.

Leur fubstance est presque toute compacte, il y a quel-  
sois un peu de diploë dans l’extrémité supérieure.

On comprend assez la situation particuliere de ces os par  
la description.

Ils sont.joints ensemble en partie par Euture, & en par-  
tie par harmonie. Ils scmt joints en haut avec llos  
frontal, latéralement avec les apophyses nasilles des  
maxillaires, & intérieurement ou postérieurement avec  
llos ethmoïde ; étant ainsi assemblés ils sont joints en  
haut par l’apophysie nasiale dé l’os coronal, & en de-  
dans par le bord antérieur de la lame perpendiculaire  
de llos ethmoïde, moyennant leur rebord ou ligne  
faillante.

Ils forment enfemble la portion antérieure & supérieure  
du nez & une partie de la cloison.

*Les os unguis ou lacrymaux.*

Ils sirnt au nombre de deux , dont chacun est situé dans  
l’orbite au bas de l’angle interne. Ils scmt de tous les  
os de la face les plus petits , très-minces & transpa-  
rens.

Ils font plus longs que larges, ressemblons en quelque  
maniere à un ongle de doigt, principalement quand  
on les examine sans les séparer du crane; car en étant  
détachés, leur figure n’est pas réguliere. Cette ressem-  
blance leur a fait donner le nom d’unguis.

Ils font chacun divisés en deux faces , une externe , qui,  
pour la plus grande partie paroît dans l’orbite d’un  
crane entier ; une interne qui est cachée. Deux extré-  
mités , l’une supérieure & l’autre inférieure : deux  
bords , l’un antérieur , l’autre postérieur.

La face externe est polie & un peu concave. Elle est en-  
foncée vers le bord antérieur par une gouttiere consi-  
dérable, percée d’une infinité de petits trous comme  
un crible. Cette gouttiere que l’on peut nommer gout-  
tiere lacrymale, commence à l’extrémité supérieure, &  
desitend plus bas que l’extrémité inférieure de la face,  
en fe terminant par une extrémité particuliere, qui,  
dans un crane entier est cachée par llos maxillaire.  
Elle est distinguée du reste de la face externe par un  
rebord très-aigu ou tranchant.

La face interne est un peu raboteufe & inégalement con-  
vexe,avec un enfoncement perpendiculaire sort étroit

CAP 1478

qui répond au bord tranchant de la gouttiere. On voit  
quelquefois dans la partie supérieure de cette face de  
petites portions de lames cellulaires qui commtlni-  
quent avec celles de l’entrée du sinus frontal. Il y en  
a aussi dans fa partie moyenne qui achèvent les celle-  
les ethmoidales antérieures. Dans fa partie inférieure  
on en voit encore qui communiquent avec les anfrac-  
tuosités du bord supérieur du sinus maxillaire. Cela  
varie souvent & ne *se* trouve pas toujours. Ces os sirnt  
Eans diploë.

Ce que je viens de dire des faces & de la gouttiere lacrS.»  
male sait assez connoître leur situation.

Ils font articulés avec l’os frontal , avec llos ethmoïde >  
dont ils recouvrent & bouchent en partie les cellules ;  
avec l’apophyfe nasille de l’os maxillaire, avec l’é-  
chancrure voisine, & enfin avec la gouttière du même  
os, de forte que ces deux gouttieres jointes ensemble  
forment un tuyau entier , qui est le conduit lacrymal.  
Ils recouvrent aussi un peu l’ouverture des sinus maxil-  
laires, & s’unissent avec les conques inférieures du nez,  
dont ils paroissent même la continuation dans un âge  
parfait.

Ils fervent à achever les parois internes de l’orbite, à  
couVrir le devant des anfractuosités du nez , à former  
le conduit lacrymal.

*Les os du palais^*

Ils font deux, situés à la partie postérieure de la voute du  
palais, entre les apophysies ptérygoïdes & les os maxil-  
laires, & s’étendent en haut fur les parois des fosses  
nafales jusqu’au fond de chaque orbite.

Chacun de ces os n’est pas quarré, comme le difent  
ceux qui n’en ont vu que la portion inférieure ou pa-  
latine, & de-là ont pris occasion de les nommer os du  
palais. Leur figure, quand on les examine dans leur  
entier, est recourbée , crochue, pointue, creusée &  
fort inégale, quoique d’un petit volume.

On peut divifer chacun d’eux en quatre portions, une  
supérieure, une moyenne, & deux inférieures, dont  
l’une est antérieure & l’autre postérieure.

La portion inférieure antérieure , que je nomme pala-  
tine, en est comme le corps ou la bafe, & c’est elle que  
les anciens , excepté Vidus Vidius , ont feulement  
remarquée en dssantque l’os du palais est un os quar-  
ré. Elle acheve la voute du palais & le fond de la  
fosse nafale; elle a au bord interne un bord élevé ,  
qui joint au bord interne de l’os pareil, forme une  
rainure dont est foutenue une partie de la cloifon du  
nez; comme l’autre partie est foutenue par une fem-  
blable rainure des os maxillaires. Le bord postérieur est  
un peu tranchant & légerement échancré*, 8e* il *se* ter-  
mine en une pointe qui se joint à celle de l’autre os  
du palais.

La portion inférieure postérieure , que j’appelle ptéry-  
goïdienne, est pointue & creusée de côté & d’autre  
pour fe joindre à l’apophyfe ptérygoïde , dont elle  
acheve la fosse, étant enchassée en maniere de coin dans  
S011 échancrure irréguliere. Elle est extremement iné-  
gale pour s’engrener avec l’os maxillaire. Cette por-  
tion est distinguée de la portion palatine, & même de la  
portion moyenne par un demi-canal oblique , qui ,  
avec le demi-canal de la tubérosité maxillaire forme  
un canal entier, dont l’extrémité inférieure est le  
trou palatin postérieur.

La portion moyenne que j’appelle nafale est très-mince ,  
& située latéralement. Elle a deux faces , une interne  
& l’autre externe. L’interne est un peu concave & re.  
garde les narines. Au bas de cette face il y a une émi-  
nence transiverfale ou maniere de ligne osseufe, qui  
distingue cette portion de la portion palatine. La face  
externe est très-légerement convexe , & recouvre en  
partie l’ouverture du sinus maxillaire. Au bas de cette  
face externe il y a une petite rainure tranfverfale,  
creusée dans l'éminence transiverfale de la face interne,  
& comme moulée par l'éminence tranfverfale posté-  
Heure de l’os maxillaire.

A A A a a ij

1479 CAP

La portion supérieure, que je nomme orbitaire, est distin-  
guée de la portion moyenne ou nafale par une échan-  
crure , qui , par *sa* rencontre avec l’apophyse ptéty-  
goïde de l’os sphénoïde ( rarement seule ) forme une  
ouverture plus ou5 moins considérable qu’on peut ap-  
peller trou fphéno-palatin , ou trou ptérygo-palatin.  
Cette portion a cinq facettes , dont trois sirnt plutôt  
des cavités ; une supérieure qui achevé l’extrémité du  
fond de l’orbite ; cette facette est petite, plus ou moins  
platte, unie & comme triangulaire : une antérieure  
un peu caVe , qui couvre la partie supérieure de la tu-  
bérosité maxillaire, & dont un petit rebord poli acheVe  
la fente sphéno-maxillaire, ou fente orbitaire infé-  
rieure ; une autre antérieure plus caVe, qui fe joint  
aux anfractuosités postérieures de l’os ethmoïde ; une  
postérieure plus ou moins caVe , qui répond au sinus  
sphénoïdal, une latérale externe qui recouVre la partie  
postérieure & supérieure du sinus maxillaire. Il faut  
remarquer que ces facettes & caVÎtés Varient, & font  
tantôt simples & tantôt composées.

11 y a peu de diploë dans ces os, excepté dans les por-  
tions palatines & ptérygoïdiennes.

Pour mettre Pos du palais en situation, il faut faire at-  
tention à la diVÎsion que j’ai donnée de ses parties.

Ces deux os font joints ensemble par leurs portions pa-  
latines , & aVec Pos Vomer par la rainure commune de  
leurs crêtes , aVec les os maxillaires en deVaut & laté-  
ralement; avec l’os sphénoïde postérieurement ; aVec  
les conques inférieures du nez par leurs éminences  
tranfverfes ; & enfin par leurs portions orbitaires aVec  
l’os ethmoïde, les os maxillaires & l’os fphénoide.

Ils acheVent la Voute du palais , les fosses ptérygoïdien-  
nes , les fosses nasales & l’orbite ; aident à soutenir le  
vomer & les conques inférieures du nez.

*L’os vomer.*

La situation du vomer est perpendiculaire entre les  
deux fosses nafales en arriere.

Sa figure approche de celle d’un quarré oblique , & a  
quelque ressemblance aVec un foc de charrue renver-  
sé de bas en haut, ce qui lui a fait donner fon nom.

Il est dÎVÎsé en deux faces , l’une droite, l’autre gauche,  
& toutes deux inégalement plates : en quatre bords ,  
un supérieur, un inférieur, un antérieur & un posté-  
rieur.

Le bord fupérieur est une gouttiere horisontale qui em-  
brasse le bec de l’os sphénoïde. Cette gouttiere est  
large & un peu échancrée postérieurement; fur le  
deyant elle est plus étroite, & aboutit dans un canal  
applati qui descend fort obliquement en deVant, &  
sépare cet os comme en deux lames.

Le bord antérieur est oblique & fort inégal. On peut di-  
vifer ce bord en deux parties, dont l’une est antérieu-  
re & l’autre postérieure. La postérieure est petite &  
mince, & soutient la lame perpendiculaire de l’os eth-  
moïde. La partie antérieure est plus grande ; elle for-  
me une rainure assez profonde qui est une continua-  
tion du canal applati , & fert à soutenir la cloifon  
cartilagineuse du nez.

Le bord inférieur est aussi inégal, & Vers fon extrémité  
antérieure il y a un angle qui le divise aussi comme  
en deux parties, une antérieure fort courte , qui est  
enchassée dans la crête des narines ; l’autre postérieu-  
re bien plus longue , qui continue de s’enchasser dans la  
rainure commune des os maxillaires & dans celle des  
os du palais. L’angle qui distingue ce bord en deux par-  
ties fe niche dans l’échancrure formée par la crête des  
narines & la rainure des os maxillaires.

Le bord postérieur est un tranchant oblique, qui de-  
vient insensiblement émoussé en montant vers la grande  
gouttiere.

Cet os n’a presque point de diploë.

Pour mettre cet os dans *sa* vraie situation , on observera  
la description de fes parties.

CAP 1480

Cet os est attaché à l’os sphénoïde, aux os maxillaires ,  
à l’os du palais de la maniere que je viens de dire.

Il forme la partie postérieure de la cloifon du nez.

*Les Conques,* ou *Coquilles inférieures ou du nez.*

Elles sirnt deux , & situées dans les fosses nasales au-  
dessous des ouvertures des sinus maxillaires , & immé-  
diatement au-dessus des orifices inférieurs des con-  
duits lacrymaux du nez. Elles couvrent ces derniers  
orifices en maniere d’auvent , à peu près comme les  
conques ou coquilles supérieures, c’est-à-dire, pres-  
que dans le même sens que celles de l’os ethmoïde  
couvrent les ouvertures maxillaires. On les appelle  
aussi lames spongieuses inférieures du nez. Le mot de  
cornet ne convient pas en d’autres langues.

Leur figure est en quelque façon semblable à celle des  
conques ou coquilles supérieures du nez.

On distingue dans chacune deux faces, une interne & l’au-  
tre externe, deux extrémités , l’une antérieure & l’au-  
tre postérieure; trois bords , deux supérieurs , dont  
l’un est petit, l’autre grand & un inférieur ; deux apo-  
phyfes, une petite ou fupérieure, & une grande ou la-  
térale.

La face interne est légerement convexe & regarde la cloi-  
son du nez ; l’externe est concave à proportion & tour-  
née vers le sinus maxillaire. Elles font toutes deux ra-  
boteufes & inégales.

Les extrémités font pointues , la postérieure plus que  
l’antérieure.

Des trois bords, l’inférieur qui est le plus considérable ,  
est raboteux, fort épais , un peu arrondi & tourné en-  
dehors , c’est-à-dire, vers l’os maxillaire. Il est en l’air  
& ne pofe fur rien, comme celui de la conque ethmoï-  
dale.

Des bords supérieurs, le petit ou antérieur est mince ,  
inégal & de la même longueur que la petite éminence  
transversale antérieure de la face interne de l’os ma-  
xillaire , silr laquelle il est appliqué. Le grand bord su-  
périeur ou postérieur est beaucoup plus long que l’au-  
tre, & postérieurement appliqué à la petite éminence  
transiversale de la partie moyenne de l’os du palais.  
Ces deux bords supérieurs forment un angle fort ob-  
tus qui les distingue. Le grand a une apophyfe large ,  
mince & en forme de languette ou d’ongle , qui dese  
cend fur fa face externe ou concave. Cette apophy-  
se , qui est la plus grande des deux marquées ci-dessus,  
est tantôt unie & tantôt inégale, divisée & échancrée.  
Elle couvre en partie le sinus maxillaire, & aide à en  
former l’ouverture.

La petite apophyfe ou apophyse supérieure, est une pe-  
tite piece montante fort mince qui distingue les deux  
bords supérieurs. Elle est comme une petite portion de  
gouttiere, qui jointe au bas de celle de l’os unguis ,  
acheve le canal nasal ou lacrymal, & elle m’a paru  
être une vraie continuation de l’os unguis dans l’âge  
parfait, comme si la conque inférieure du nez & l’os  
unguis n’étoient qIi’tme piece.

La grande apophyfe ou apophysi? latérale, est une eEpece  
de languette en forme d’ongle, qui defcend du grand  
bord fupérieur silr la face concave de la conque. Elle  
varie fouvent en figure, étant quelquefois très-unie &  
égale, quelquefois inégale , divisée, échancrée, &c.  
Elle est appliquée à la partie antérieure de l’ouverture  
maxillaire.

Sa situation est assez indiquée par fes faces, fes extrémi-  
tés\*& ses bords.

Elles sont articulées avec les os maxillaires, les os du pa-  
lais, les os unguis, & quelquefois même avec l’os eth-  
moïde, dont ils m’ontparu dans un fujet être une vraie  
continuation. Cette connexion a peu de fermeté dans  
plusieurs fqueletes, ce qui fait que ces os fe perdent fa-  
cilement, & que les anciens ne les ont pas remarqués.

Ils achèvent la structure osseuse du nez, ils en augmentent  
la surface & la rendent proportionnée à l’étendue de

ι48ι CAP

l’organe de l’odorat, & à celle de la membrane pitui-  
taire.

*La mâchoire inférieure.*

Cette mâchoire n’est qu’une piece dans les adultes. Elle  
**est** située au bas de la face & en fait la partie infé-  
rieure.

Elle ressemble en quelque maniere à un arc dont les ex-  
trémités font recourbées en haut.

On la peut diviser en corps & en branches. Le corps eft  
la portion qui représente l’arc , & les branches sont les  
extrémités recourbées en haut. On distingue dans le  
corps une portion antérieure appellée menton, deux  
portions latérales, deux faces, une interne & une ex-  
terne, & deux bords, un supérieur qui fait l'arcade al-  
véolairede cette mâchoire, & un inférieur qtison nom-  
me bafe, & que l’on divife en levre externe & en le-  
vre interne. La bafe fe termine postérieurement à cha-  
que côté par une courbure qu’on appelle l'angle de la  
mâchoire inférieure.

La face antérieure du menton présente dans sim milieu  
une ligne ou éminence perpendiculaire, plus ou moins  
considérable, qui marque l’endroit où Pos a été divisé  
**en** deux dans l’enfance, & qu’on appelle pour cela la  
fymphyfe de la mâchoire inférieure. A chaque côté de  
la fymphyfe il y a deux impressions mtssculaires ,'une  
**en** haut & une embas, plus ou moins caves , distin-  
guées dans quelques si.ljets par une petite éminence  
transversille très-fine. La levre externe de la bafe du  
menton est un peu fiaillante, & elle est comme bordée  
de côté & d’autre d’éminences plus ou moins simsi-  
bles, par lesquelles le menton paroît distingué des par-  
ties latérales du corps de Pos.

**La** face postérieure du menton est concave, & on y voit  
des inégalités tout le long de la symphyste.!! y a depuis  
1e bord supérieur jusiples vers le milieu de la symphyse,  
**un** aEpérité superficielle, plus large en-bas qu’en haut,  
& plus marquée silr la Eymphysse même que de côté &  
d’autre. Immédiatement au-dessous de cette aspérité il  
**y** a de petites tubérosités plus ou moins éminentes & ra-  
hôtesses, & dont l’inférieure est fur la levre interne  
**de la** bafe. A chaque côté de la tubérosité supérieure il  
y a une impression assez large, mais peu profonde. Tout  
au bas de la levre interne de la bafe à chaque côté de la  
Îymphyfe, il y a une marque mufculaire assez étendue ,  
& une petite afpérité tranfverfale entre deux, qui en  
fait une efpece de continuation. On voit quelquefois  
de petits trous à la partie supérieure de la symphyse &  
aux environs.

La face externe de chaque portion latérale du corps de  
cet os est un peu convexe. On y voit à côté du menton  
un trou assez considérable, appellé pour cela le trou  
mentonnier,qui est l’orifice antérieur d’un canal. On  
y voit encore une élévation ou éminence longuette ,  
qui de la basie, à un peu de distance du trou menton-  
nier, monte obliquement en arriere vers la branche de  
la mâchoire, & deVÎent plus sensible à mesiure qu’elle  
monte. Le bord inférieur de cette face est quelquefois  
un peu faillant.

Dans la face interne de la même portion latérale, un peu  
au-dessous du bord alvéolaire, il y a aussi une éminen-  
**ce** longuette, moins oblique & plus saillante , qui  
monte de devant en arriere à peu près comme celle de  
la face externe. Au-dessous & le long de cette émi-  
nence il y a une espece de fosse longue & étroite.

Les portions postérieures & recourbées de cet os font  
plus plattes que les autres portions, & représentent  
une espece de quarré oblong, irrégulier & un peu obli-  
que. On remarque à chacune de ces branches deux fa-  
ces, une externe & une interne ; deux apophyfes à la  
partie supérieure , une antérieure nommée apophysie  
condyloïde, une grande échancrure entre les apophy-  
ses , une angle qui en termine la portion postérieure ,  
& l’inférieure ou la bafe.

L’apophyfe antérieure ou eoronoïde est platte, pointue  
en haut, large en-bas, légerement inégale fur lafurfa-

CAP 1482

ce externe, & un peu saillante au milieu de la face in-  
terne par la continuation de l’éminence oblongue in-  
terne de la portion latérale de la mâchoire. Le bord  
antérieur de cette apophyfe est une continuation de l’é-  
minence oblique externe de la même portion laté-  
rale. »

L’apophyfe postérieure est nommée cendyloïde , parce  
qu’elle Ee termine par une tête qui ressemble à un con-  
dyle posé fur une espece de col. Ce condyle est très-  
oblong & prefque transversalement posé, de maniere  
cependant que sim extrémité ou pointe interne est urt  
peu en arriere, & l’externe en deVant ; ce qui répond  
assez à la direction de l’éminence articulaire de Pos des  
tempes & à celle de la cavité du même nom , avec lesa  
quelles ce condyle fait l’articulation de la mâchoire in-  
férieure. Ce condyle s’avance plus fur la face interne  
de l’os que fur l’externe. Le col est un peu courbé de  
derriere en-devant ; il est convexe en arriere & enfoncé  
en devant par une fossette musculaire immédiatement  
fous le condyle.

La grande échancrure , qui est entre les apophyses , est  
tranchante & comme une continuation du bord posté-  
rieur de l’apophyse coronoïde. Elle est en forme de  
croissant, & fe termine vers l’extrémité externe du  
condyle fur le côté externe de la fossette du cou.

La face externe de la branche est prefque toute remplie  
d’inégalités superficielles ou empreintes musculaires,  
principalement vers l’angle. Cet angle est mousse, iné-  
gal & plus ou moins tourné en dehors vers la face ex-  
terne.

La face interne a aussi de pareilles inégalités ou emprein-  
tes aux environs de l’angle. Vers le milieu de cette face  
il y a un trou fort irrégulier. C’est l'orifice interne d’un  
grand canal ,lqui ensuite après être un peu defcendu  
dans l'épaisseur de la branche, fe coude pour continuer  
*sa* route tout le long de l’épaisseur de la portion laté-  
rale de la mâchoire jufqu’au trou mentonnier, qui en  
est l’orifice externe , & enfin feperd dans l’épaisseur du  
menton. L’orifice interne de ce canal est large en-haut,  
oblique ,japplati, plus ou moins échancré , & quelque-  
fois comme déchiré. Un peu au-delsous de cet orifice  
on trouve quelquefois deux petits trou.s l’un au-dessous  
de l’autre, & à quelque distance l’un de l'autre. Ce font  
deux orifices d’un petit canal très-fin qui est creusé dans  
la furface de l’os. Ce canal est la continuation d’une  
petite gouttiere qui en-haut commence au bord de l’o-  
rifice du grand canal, & en-bas fait très-peu de che-  
min. Souvent on ne trouve que la goutiere & point de  
canal.

Le bord fupérieur de tout le corps de la mâchoire infé-  
rieure , est percé par seize trous ou fossettes qu’on ap-  
pelle alvéoles, qui soutiennent le même nombre d’os  
particuliers qu’on nomme dents. Voyez *Dens.*

Cet os paroît avoir plus de diploë à proportion que les au-  
tres os de la face, principalement le long de l’arcade  
alvéolaire. Les deux tables qui renferment le diploë  
font très-compactes & inégalement épaisses.

La situation de la mâchoire inférieure fe présente fans au-  
cune difficulté.

Elle est jointe aux os des tempes par une articulation très-  
particuliere qui tient du gynglyme & de l'arthrodie :  
c’est pourquoi je l’apppelle amphidiarthrose. Ses prin-  
cipaux mouvemens font en-bas & en-haut, & dans tous  
les degrés de ces deux mouvemens, on la peut avan-  
ccr enlevant, ramener en arriere & porter vers les  
côtés. Et de même dans tous les degrés de mouvement  
en avant, en arriere & vers les côtés, on la peut hauf-  
*ser &* baisser. La mécanique de cette articulation & de  
ses mouvemens dépend aussi d’un cartilage particulier  
qui ne se trouve pas dans le siquelete, & dont je parle-  
rai ci-après.

*Récapitulation des trous de la tète, tels qu’ils sont repré-  
sontéspar M.* KEILL.

Ccs trous fiant externes ou internes. Les trous externes  
fiant :

1483 CAP

ι. Les deux trous siurciliers dans l’os frontal à travers  
defquels passent une veine, une artere & un nerf qui  
vient de la branche ophthalmique de la cinquième pai-  
re, pour le front & les mufcles frontaux. Ces trous ne  
font que des échancrures dans quelques sujets.

2. L’orbitaire interne , dans le même os au-dedans de  
l’orbite, un peu au-dessus de l’os *planum*, pour une  
autre branche de la cinquieme paire de nerfs qui abou-  
tit au nez.

3. Le troisieme est entre l’os *unguis* & Ia branche mon-  
tante de l'os maxillaire dans le grand angle de l’œil. Il  
donne passage au conduit lacrymal.

4. L’orbitaire externe dans l'os maxillaire, au-dessous de  
l’orbite , par où les nerfs & les vaisseaux qui partent  
des dents passent pour fe rendre à la joue.

5. Un seul trou dans le même os, derriere les dents anté-  
rieures, qui aboutit au nez.

6. Deux dans les os du palais , qui donnent passage à une  
branche de la cinquieme paire qui aboutit au palais, à  
la luette & aux gencives.

7. Un à l’os des tempes, entre les apophyses mastoïde &  
styloide, par où passe la portion dure du nerf auditif.

8. Le trou auditif externe.

9. Le trou auditif interne.

10. Le conduit pour l'artere carotide.

11. Un autre dans le même os, à travers duquel commu-  
nique une veine des tégumens externes aux sinus laté-  
raux. Il est placé derriere l’apophyse mastoïde.

12. Dans l’os occipital derriere fes apophyfes il y a un  
trou par où passent les veines vertébrales.

13. Un autre dans le même os, pour une branche de la  
jugulaire externe.

14. Un feul grand trou pour le passage dê la moelle épi-  
niere.

Les trous internes sont :

I. Le trou borgne au-dessus du *crista galli* de llos eth-  
moïde.

2. Les trous dont est percée la lame supérieure de l’os  
ethmoïde.

3. Les trous fphénoïdiens pour les nerfs optiques.

4. Le trou déchiré, par où passent la troisieme, quatrie-  
me & sixieme paire de nerfs, & la premiere branche de  
la cinquieme.

5. Un trou pour la feconde branche de la cinquieme  
paire.

6. Un autre pour la troisieme branche des mêmes nerfs.

7. Le trou de Partere de la dure-mere.

8. Le canal par où passe la carotide & d’où fort le nerf  
intercostal. On en a parlé à l’occasion des trous ex-  
ternes.

9. Un trou dans l’apophyse pierreufe de llos des tem-  
pes, par où passe le nerf auditif.

10. Entre l’os temporal & l’os occipital, il y a un trou,  
qui est séparé en deux par la dure-mere. Dans l’un  
passent la huitieme paire & le nerf accessoire; par  
l’autre les sinus latéraux communiquent avec les ju-  
gulaires internes.

11. Un à chaque côté du grand trou occipital, par ou  
passe la neuvieme paire.

Il y a quatre trous dans la mâchoire inférieure, deux  
en dedans vers fes apophyses, & deux en dehors vers  
fon milieu. Les trous internes donnent passage à u-  
ne branche de la cinquieme paire, à une artere qui  
vient des carotides , & à une veine qui aboutit aux  
jugulaires, leurs rameaux fe dispersent dans les ra-  
cines des dents. Les trous externes donnent passage  
aux mêmes vaisseaux, qui se distribuent dans le men-  
ton. Elle a aussi seize alvéoles. KbILL.

Je dois avertir ceux qui étudient en Médecine, qu’il  
est impossible de fie former une idée parfaite des os  
de la *tète* & de leurs différentes connexions, en li-  
fant les defcriptions qu’on en a données. La seule  
méthode d’en acquérir la connoissance est d’avoir un

CAP 1484

crane dont tous les os soient séparés, & un autre  
dont les os soient articulés ensemble. On peut par  
ce moyen en les comparant avec la description que  
nous en donnons, & l’un avec l’autre, acquérir en  
peu de tems une connoissance parfaite de ces parties ,  
laquelle est indifpenfablement nécessaire au chirur-  
gien ; il lui importe aussi beaucoup de connoître la  
situation des cartilages & des ligamens de la *tètes*dont M. Winsiow donne la defcription suivante : mais  
je le repete, ni cette description , ni aucune autre  
que ce soit, ne peut suffire pour en acquérir une con-  
noissance parfaite , à moins qu’on ne disseque en *mê-  
me* tems les parties auxquelles ils appartiennent.

Les apophyfes condyloïdes de l’os occipital, les cavi-  
tés glénoïdes ou fossettes articulaires des os tempo-  
raux, les éminences voisines deces cavités, & les  
apophyfes condyloïdes de la mâchoire inférieure font  
encroûtées chacune d’un cartilage très blanc & très  
poli. Il y a un cartilage mobile ou inter - articulai-  
re dans l’une & l’autre articulation de la mâchoire  
inférieure avec les os des tempes.

Le cartilage inter-articulaire est épais vers la circonfé-  
rence, fort mince & tranfparent dans le milieu, où on  
le trouve quelquefois tout-à-fait percé. Sa face infé-  
rieure est simplement concave , proportionnément à la  
convexité oblongue du condyle maxillaire. Sa face  
supérieure est en partie concave & en partie convexe,  
conformément à la fossette & à l’éminence de llos  
temporal.

Pour les cartilages & les ligamens du nez, voyez *nasus.*Pour les cartilages & les ligamens des yeux , voyez 0-  
*culus.*

Pour ceux de l’oreille, voyez *auris.*

Pour le cartilage de l’os hyoïde, voyez *Ungua.*

Les ligamens des os de la tête font les sijivans. ι° Ceux  
de l’articulation des condylesdel’os occipital avec les  
apophyses supérieures de la premiere vertebre du cou.  
2° Ceux qui font la connexion de l'apophyfe odontoïde  
de la feconde vertebre du cou. 30 Ceux qui sirnt à l’ar-  
ticulation de la mâchoire inférieure avec les os des  
tempes .4° Enfin ceux qui attachent l’os hyoïde aux  
apophyfes styloides.

Les ligamens des condyles sont à proportion comme les  
ligamens articulaires de toutes les vertèbres, c’est-à-  
dire un tissu de filets ligamenteux très sorts, rangés  
les uns auprès des autres très étroitement au tour de  
l’articulation ; de maniere que par un bout ils semt at-  
tachés à l’occiput, & par l’autre autour de l’une &  
de l’autre des apophyfies supérieures du cou. Ils ren-  
ferment des ligamens capsulaires conformes,

Les ligamens qui vont de llos occipital à l’apophy-  
fe odontoïde semt sort épais, & comme séparés par  
paquets, lesquels *se* réunissent après en un gros trouf-  
heau. Les paquets sont attachés immédiatement de-  
vant le grand trou de l’occiput à la face inférieure de  
l’apophyfe basilaire de cet os.

Les ligamens de l’articulation de la mâchoire insérieu-  
re font trés forts, & ont à peu près le même arrange-  
ment & db pareilles attaches que ceux de l’articula-  
tion des clavicules avec le sternum. Ils font attachés  
par un bout de leurs fibres autour de la cavité glénoï-  
de ou fossette articulaire & de l’éminence voisine de  
chaque os des tempes ; par leur portion moyen-  
ne au contour du cartilage inter-articulaire , & par  
l’autre bout autour de l’tm & de l’autre condyle delà  
mâchoire inférieure. Le ligament capfulaire de cette  
articulation par raport aux cartilages intermédiaires,  
est à peu près comme celui de l’articulation des cla-  
vicules avec le sternum.

Les os de la *tète* font de même que tous les autres os du  
corps humain, revétus d’une membraneparticuliere,  
dont la portion qui couvre précisément les os du cra-  
ne est nommée péricrane, & la portion qui revêt la  
face des deux mâchoires est simplement appellée pé-  
rioste.

La structure interne de la plupart des os de la *tète* étant

1485 CAP

cellulaire ou spongieuse, ne contient qu’une moelle  
en molécules, renfermée dans les cellules membra-  
neufes dont le diploë est parfemé.

Les sinus frontaux, les maxillaires & les fphénoïdaux  
font tapissés d’une membrane glanduleuse , qui y ré-  
pand un mucilage très différent de celui des articu-  
lations.

Les vraies glandes mucilagineuses des articulations con-  
dyloïdiennes & maxillaires n’ont rien de particulier.  
Elles sont proportionnées à ces articulations , logées  
entre l’attache des ligamens capfulaires & la circon-  
férence des cartilages. WINsLow.

L’os hyoïde appartient proprement à la tête : mais com-  
me notls en donnons la description au mot *lingua,*nous renvoyons le lecteur à cet article.

Comme il importe extremement au Medecin & au Chi-  
rurgien de connoître toutes les parties de la *tète,* qui  
font exposées aux injures externes & internes , je vais  
donner la description des muscles les plus sujets aux  
plaies , aux contusions , aux absicès & autres maladies  
semblables. Si j’ai donné auparavant celle des os,  
ç’a été dans la persuasion qu’il est impofllble de con-  
noître parfaitement les origines & les insertions des  
mtsscles, si l’on n’est instruit de tout ce qui regar-  
de les parties osseuses qu’ils recouvrent.

*Muscles de la calotte aponévrotique et du front.*

Voici la methode qu’il faut obferver pour démontrer'  
ces mufcles.

Faites une incision longitudinale dans les tégumens corn-  
muns de *la tète* en commençant à la partie moyen-'  
ne & inferieure de l’os occipital jufqu’à la même  
partie de l’os frontal.

Faites-en une autre transuerfale qui forme deux lignes  
\* demi-circulaires autour de chaque oreille & qui  
traverfe la premiere.

Levez les tégumens, en commençant par le concours  
des angles : mais prenez garde, en découvrait  
le front, d’emporter les mufcles frontaux.

*L’ocdpitaI.*

Columbus fait mention de ce mufcle & Fallope en don-  
ne une defcription fort exacte : ils font deux. Ce font  
des mtsscles courts, larges, minces & charnus, pla-  
cés fur l’occiput dont ils tirent leur nom. Chacun  
d’eux sort charnu de cette partie de l’os occipital ού  
s’attachent le mastoïdien & le splenius, & devenant  
aussitôt après tendineux, ils s’attachent au péricrane  
qui adhere fortement au cuir chevelu sur le sinciput.  
Lorfque ces mufcles agissent, ils tirent les tégumens  
de la *tète* en arriere. CowPER.

Eustachi représente deux autres mtsscles sur l’occiput que  
Lancisi appelle msscles quarrés *musculi quadrati.*

Comme dit Lancisi, aucun auteur ancien ni moderne  
n’a donné la figure de ces mufcles , quoique Thomas  
Bartholin en fasse mention, en assurant cependant  
qu’on ne les trouve pas toujours, je trouve à propos  
d’en dire quelque chofe en passant.

Ces muscles, comme je l'ai vu moi-même dans tous les  
fujets que j’ai disséqués, naissent charnus des deux *cô-  
tés* de l’os occipital, & montent directement par des  
tendons fort larges vers la future lambdoïde. Quant  
à leur usage, on peut conjecturer, jtssqu’à ce que  
quelque Anatomiste plus exact ait établi quelquesoho-  
*sè* de plus probable, qu’ils exercent la même fonction  
dans la partie postérieure du crane, que le muscle fron-  
tal dans fa partie antérieure; car apres que ce dernier  
mufcle a tité en-haut la partie antérieure de la *tète*communément appellée le front, & que les mufcles  
des oreilles ont en quelque sorte ridé les parties che-

CAP 1486

velues, latérales & postérieures, les mufcles occipi-  
taux tirent aussi tôt en bas ces parties postérieures de  
la peau, & agissent comme antagonistes, ainsi que  
chacun peut l'éprouver de même que moi. Ce siont  
ces mêmes muscles qui catssent souvent par leur tcn-  
sion & leur contraction extraordinaire dans les fem-  
mes hystériques des douleurs dans l’occiput, dont il  
est si sijuvent parlé dans Flippocrate.

*Le Frontali Planch. XI. sig.* 1. i.

Ce musicle siort mince, large & charnu de la partie *su-  
périeure* de l’os du front près la future coronale;  
il desisend, en s’épanouissant juEques Eur la partie;  
postérieure & antérieure de l’os des tempes, il *se*joint à scm associé près de leur insertion commune  
dans la peau des sourcils.

Ces muscles, en agissant levent & rident la peau du  
front, & ne peuvent fervit d’antagonistes aux occi-  
pitaux, comme quelques-uns l’imaginent, puisque  
leurs attaches sirnt à la partie supérieure de l’os fron-  
tal & qu’ils fe terminent à la peau de la partie infé-  
rieure du front.

Outre ces mufcles, Volcherus Colter, en compte deux  
autres que les Auteurs modernes appellent *Corruga-  
- tores.* Ils sortent du grand angle de l’œil vers les  
points lacrymaux, & paroissent se terminer vers la .  
région moyennne des sciurcils. Je croirois plutôt aVec  
beaucoup d’autres que ces muscles ne sirnt que des  
prolongemens du premier misscle. Douglas distingue  
ces muscles , & en fait des muscles particuliers.

Pour lever la peau & découVrir les muscles de la face  
qui font ceux qui fuÎVentdans l’ordre de la dissection,  
continuez Votre premiere division dcp1 ledosdu nez  
où vous llaVez laissée, jusqu’à fa pointe ; formez deux  
fections fémi-circulaires de chaque côté de ses ailes  
jtssqu’àla cloTon des narines; faites une incision droi-  
te qui aille aboutir à une aufre circulaire autour des  
leVres, & du milieu de celle de la levre inférieure  
conduisiez Votre bistouri en droite lignesurle menton,  
le cou & le sternum , jissqu’à ce que Vous rencontriez  
^l’incision longitudinale que Vous aVez faite dans la  
dissection des mufcles du bas - ventre. On détache  
beaucoup plus aisément la peau des paupieres après  
qu’on l’a séparée des parties qui sirnt au tour. On  
doit prendre garde dans la pratique\* de cette opéra-  
tion de ne point offenser les orbiculaires des paupie-  
res *Planch. XI. sig.* 2. 2. & avoir soin, en leVant la  
peau du cou & du visage, de ne point emporter avec  
elle le quarré de la joue, ou le peaucier.

*Les muscles des paupières.*

Galien , les anciens Anatomistes avec Véstale , ont eu  
des idées très-fauffes de ces mtsscles, lorsqu’ils ont di-  
visé l’orbiculaire en deux, & supposé qu’il contribuoit  
à tous les mouvemens des paupieres. Mais ce systeme  
a été rectifié par Fallope sim un passaged’Oribase, dans  
sim Livre *de Dissect. MusouI. ex Galeno , cap. 6-* où il  
dit que dans la cure de Paegisops, non-seulement on cou-  
pe & l’on brûle les origines de ces mtsscles, mais que  
l’on exfolie encore l’os de destbus , tant que le mouve-  
ment des paupieres cesse. Ce changement est encore  
urte fuite de la découverte qu’il a faite en disséquant  
l’œil d’un veau marin , de quatre mtsscles qui étoient  
cachés dans l’orbite, & dont les attaches étoient au-  
dessus , au-dessous , & aux deux côtés des paupieres ;  
ce qui lui donna occasion de faire la même recherche  
dans l'homme, où il découvrit heureusement llapt-rzcus  
*palpebram rectus,* le releveur propre, que nous dé-  
crirons ci-après. J’ai jugé à propos de rapporter cepasu  
*sage,* à caufe que quelques Auteurs modernes ont  
adopté le sentiment de Vefale, & conservé la distinc-  
tion qu’il fait de ce muscle en *demi-circulaire supérieur  
& demi-drcttlaire inférieur.*

1487 CAP

*Les orbiculaires despaupieres, Planche XI. fige* **2. 2.**

C’est un mufcle mince & charnu, dont les fibres entou-  
rent les paupieres auxquelles elles s’attachent ; ( de  
même que le sphincter des leVres, *Planche XI.sig.* **11.  
11.)** Elles ne s’attachent à aucun os dont on puisse dé-  
river leur origine, excepté à la partie supérieure du  
grand os du nez, que quelques-uns regardent comme le  
quatrieme os de la machoire supérieure.

Ce musisse agissant comme les sphincters des autres par-  
ties, fait froncer les paupieres. Riolan donne un autre  
muEcle à chaque paupière qu’il appelle ciliaire, que je  
regarde comme une portion de celui-ci.

Pour découvrir le releveur droit des paupieres , il faut le-  
ver cette partie de l’orbiculaire qui est entre la paupie-  
re supérieure & le sourcil ; écarter ensuite la glande la-  
crymale, avec une partie de la graisse qui est dans l’or-  
bite , & en étendant la paupiere supérieure ou avec un  
crochet, ou avec les doigts seulement, on découvrira  
fon attache tendineuse, & scm corps mince & charnu.

*Aperiens palpebram rectus* : le releveur propre.

Ce mufcle est ainsi nommé de *sa* direction droite & de  
scm usiage. Il est attaché près du trou optique au fond  
de l’orbite par un petit tendon fort étroit & charnu : il  
passe enfuite par-dessus le mufcle releveur , devient  
tendineux en s’avançant silr le globe de l’œil : il va *se*terminer par une espece d’aponévrose très-large & très-  
mince au tasse de la paupiere supérieure.

Pour les mufcles des yeux. Voyez *Oculus,*

*Les mufcles du net.*

**Le** nez n’a du mouvement que dans ses parties inferieures  
cartilagineuses , auxquelles on donne assez proprement  
le nom d’aîles. Ce sirnt elles qui en s’écartant & en  
s’approchant, resserrent ou dilatent les narines.

Galien ne leur donne qu’une paire de mufcles, à laquelle  
Jacques Berenger de Carpi, dans fon Commentaire sisr  
Mundinus, en ajoute une autre, qui sc)rt des extrémités  
des os du nez, & va s’attacher aux parois internes des  
aîles, en quoi il est suivi par VeEale. Columbus pré-  
tend que ceux dont Galien donne la description, ap-  
partiennent à la levre supérieure, & que ceux qui fiant  
placés au-dedans du nez sont imaginaires : mais il en  
décrit une autre paire qui fort de la partie supérieure  
des os du nez , & va s’attacher à ses aîles. On ne fait si  
Fallope a connu, ces musicles internes dont Carpi &  
.Vesiale font mention : mais M. Buessier , célebre  
Anatomiste, a assuré Cowper qu’il les avoit fouvent  
obfervés; ajoutant que ceux que Columbus décrit n’ap-  
partiennent point proprement aux aîles, & font plutôt  
des parties des orbiculaires des paupieres. Fallope dé-  
crit un autre mufcle que personne n’avoit connu avant  
lui, & que les Anatomistes modernes appellent *conf-  
trictor alaenasii* le constricteur des aîles du nez, & que  
Placentinus reconnoît. En décrivant ces musclas, nous  
selivrons la méthode de Riolan, & de quelques au-  
tres Anatomistes qui les divisent en propres & com-  
muns. «

Les muscles propres scmt ceux qui ne meuvent que les aî-  
les, tels sirnt ceux qu’on appelle *dilatatores alaricnTnasi,*dilatateurs des aîles du nez.

Les communs sirnt ceux qui meuvent les aîles avec la le-  
vre supérieure, comme les *retractores & constrictores  
alarum nasi,* les constricteurs des aîles du nez, & les re-  
leveurs de la levre supérieure.

*Dilatatores alarum nasi:* Les dilatateurs des aîles du nez.

Ce sont des petits mtsscles minces, composés d’un dou-  
ble rang de fibres qui s’entre-croisent les unes les au-  
tres, de même que les muficles intercostaux. Ils sortent  
**des parties inférieures & Internes des os du nez, &**

CAP 1488

vont s’attacher aux parties supérieures des aîles Ils re-  
tirent ces dernieres & dilatent les narines : mais je crois  
qu’on ne les trouve pas dans tous les fujets.

*Retr actores alarum nasis et elevatores labii superioris.*

Les releveurs de la levre supérieure.

Galien fait mention de ces mufcles : ils sortent larges &  
charnus du quatrieme os de la mâchoire supérieure,  
d’où descendant obliquement, ils vont s’attacher à la  
levre supérieure & aux aîles du nez.

*Constrictores alarum nasi, ac depresseres labii superioris :*

Les constricteurs des aîles du nez , & abaisseurs de la  
levre supérieure.

Ces mtsscles sortent charnus des parties antérieures du  
quatrieme os de la mâchoire supérieure, immédiate-  
ment au-destbus des gencives des dents incisives, &  
vont s’attacher en montant aux racines des aîles , & au  
haut de la levre supérieure.

Lorsque ces mufcles agissent, ils tirent embas la levre  
supérieure & lesaîles, & approchent ces dernieres l’u-  
ne de l’autre. De-là vient que lorsqu’on veut flairer  
quelque odeur, la levre supérieure est poussée embas.

*Des muscles des joues et des levres.*

Comme les Auteurs ne sirnt point d’accord sijr le nombre,  
la description & llofage de ces musitles, je ne parlerai  
point de leur différence particuliere.

Ces mtsscles des levres sont ou communs aux joues & aux  
levres, ou aux deux levres , ou propres à la levre supé-  
rieure &àla levre inférieure.

Ceux qui font communs aux joues & aux levres, fiant au  
nombre de deux paires , deux muscles de chaque côté;  
savoir, le quarré & le buccinateur.

*Quadratus genae, seu tetragonus'.*

Le quarré des joues, le peaucier.

Ce musde est appelle par Galien, *platysma myoides,* ou  
expansion musculaire. C’est un grand mustTe quarré  
situé sous la peau du cou , lequel s’étend siur toute la  
région inférieure de la face. IÎ fort mince & membra-  
neux , suivant Galien, des apophyEes épineisses des  
vertebres du cou. Il passe aussi silr la partie supérieure  
du trapeze & du mufcle grand pectoral, d’où montant  
fous la peau du cou, il devient charnu. Une de *ses*parties s’attache à l’os hyoïde , & va s’insérer au mi-  
lieu de la mâchoire inférieure ; scm autre portion, qui  
est plus large, va ste perdre plus avant dans les joues,  
au-dessous de la commissure des levres.

Lorsque ces deux mufcles agissent à la fois, ils tirent em-  
bas les deux angles de la bouche avec les joues ; ce qui  
donne un air chagrin au visage. Mais si les parties in-  
férieures de ces mufcles ( qui sirnt situées siur le cou)  
agissent seules, elles distendent la peau qui est dessus,  
en la faifant approcher en droite ligne de la clavi-  
cule & de la machoire inférieure , & forment ce que l’on  
appelle un double menton. Ce mufcle est encore appel-  
lé *subcutané.*

Les mustiles communs aux deux levres, sirnt ceux qui sont  
attachés à leurs commissures , comme le zygomatique,  
*elevator s depreffer, & constrictor labiorum ;* le releveur,  
l’abaisseur & le constricteur des levres.

*Le zygomatique, Planche XI.sig.* 8.

Ce nom lui a été donné par Riolan , parce qu’il estatta-  
ché au *zygoma.* Il sejrt rond & charnu de la partie exter-  
ne de cet os, d’où il deEcend obliquement en avant pour  
**aller aboutir à la commissure des deux levres. ’**

**Lorsque**

1489 CAP

Lorique cemuscte & Pon pareil agissent, ils tirent les deux  
levres en haut, & font faire une grimace riante.

*Elevator labiorum :*

*Le* releveur des levres. *Planche XI. figure est*

Ce mufcle est situé entre le zygomatique & le releveur  
propre de la levre supérieure, *Planche XI. flg.* 1 o. Il  
fort du quatrieme os de la mâchoire supérieure, &  
aboutit en droite ligne au-dessous de l’insertion du  
premier.

*Depresser labiorum :* L’abaisseur des levres.

Il si)rt tout charnu du bord inférieur de la mâchoire infé-  
rieure latéralement, & monte en droite ligne jufqu’à  
fon insertion à la commissure des levres.

Lolaque ce muscle, qui est double, & le quarré, agissent,  
ils donnent un air de tristesse, en tirant embas les coins  
de la bouche & les joues.

*Constrictor labiorum -,* ou *sphincter et orbicularis labiorum :*

Le sphincter, ou l’orbiculaire des levres. *Planche XI.  
figure* 11. 11.

Ce mufcle environne les levres par Ees fibres orbiculaires,  
&les ride lorsqu’il agit ; ce qui lui la fait donner par  
quelques-uns le *nomd’osculatorius.*

Les mufcles propres aux deux levres en particulier, sont  
au nombre de trois paires; favoir, les releveurs de la  
levre supérieure , *elevatores label superioris s* les abaise  
feurs, *depresseres*, & les releveurs de la levre inférieu-  
**re,** *elevatores labii inferioris.*

*Elevator labii superioris :*

Le releveur de la levre supérieure.

Il sort charnu de la partie antérieure du quatrieme os de  
la mâchoire inférieure, immédiatement au-dessus du  
releveur commun des levres, & defcendant oblique-  
ment sous la peau de la levre supérieure : il *se* joint avec  
S011 pareil dans la ligne qui est au milieu de la cloison  
des narines, & de sim Insertion au sphincter des levres.

*Depresseor label Inferioris :*

L’abaisseur de la levre inférieure.

Il est difficile de déterminer si ce mufcle est seul ou double.  
Il est situé entre les *depresseres labiorum ,* les abaisseurs  
communs des levres, ( que nous avons décrits ci-dessus)  
& occupe la partie de la mâchoire inférieure appellée  
menton ; enfuite montant par des fibres droites & transe  
verfies, il va s’attacher à la levre inférieure qu’il tourne  
en-dehors en l’abaissant.

*Elevator label Inferioris :*

Le releveur de la levre inférieure.

Ils font deux situés dans la levre inférieure, je les ai dé-  
couverts il n’y a pas long-tems. Ils fortent tous char-  
nus de la partie inférieure des gencives de la mâchoi-  
re inférieure, qui appartient aux dents incisives , dese  
cendent directement à leur insertion dans la partie in-  
férieurede la peau du menton. De-là vient que quand  
ils agissent ils forment diverses dentelures dans le men-  
ton , comme on peut l’obferver dans les perfonnes vi-  
vantes lorfque la levre inférieure est tirée en haut.

Pour les mufcles de l’oreille, voyez *Auris.*

Pour ceux de la langue & de l’os hyoïde, voyez *Lingua.*Comme M. Winflow, de qui j’ai pris la description que  
j’ai donnée de la mâchoire supérieure, compte ces os  
*Tome H.*

CAP 1490

d’une maniere différente de quelques autres Anatomise  
tes, il est nécessaire pour connoître les origines & les  
insertions des mtsscles dont parle Cowper, de remar-  
quer que le premier os de la mâchoire supérieure est  
l’os de la pomette ou zygoma.

Le second est l’os maxillaire.

Le troisieme, l’os *unguis.*

Le quatrieme, l’os du nez.

Le cinquieme, l’os du palais.

*Mufcles qui meuvent la mâchoire inferieure.*

Ces mtsscles sont au nombre de dix, cinq de chaque côté,  
siavoir :

Le masseter,

Le temporal,

Le grand ptérygoïdien ou ptérygoïdien interne,  
Le petit ptérygoïdien ou ptérygoïdien externe ,  
Le digastrique.

Quelques-uns y ajoutent les deux musitles peauciers ou  
quarrés des joues, mais stans aucun fondement.

*Le masseter, Planch. XI. Fig. 5.*

C’est un mufcle fort épais & charnu , placé à la partie  
postérieure de la joue. Il paroît composé de trois por-  
tions , comme une espece de triceps , favoir, d’une  
grande & externe, d’une moyenne & d’une petite &  
interne.

La portion externe est attachée par une extrémité tendi-  
netsse à tout le bord inférieur de l’os de la pomette, &  
un peu aux parties voisines de l’os maxillaire, & de  
celles de l’apophyfe zygomatique de l’os des tempes.  
De-là elle defcend obliquement en arriere toute char-  
nue, & s’attache par l’autre extrémité aux inégalités  
delà face externe de l’angle de la mâchoire inférieure.

La portion moyenne est attachée par un bout au bord in-  
férieur de toute l’apophyfe zygomatique de l’os des  
tempes & fort peu à celles de l’os de la pomette. De là  
elle defcend un peu obliquement en devant, à contre-  
sens de la premiere portion dont elle est recouverte ,  
& avec laquelle elle *se* croise. Ensuite elle s’attache  
par l’autre bout à la portion moyenne de la face exter-  
ne de la branche de l’os de la mâchoire inférieure, at-  
tenant l’attache de la'premiere portion,en s’y confon-  
dantavec elle.

La troisieme portion qui est la plus petite & la plus inter-  
ne, est attachée par un bout à la levre interne du bord  
inférieur, & même à la face interne de prefque toute  
l’arcade zygomatique, & par l’autre bord à la face ex-  
terne de la racine ou lasse de l’apophyse coronoïde, où  
elle *se* confond toute charnue avec l’attache de la por-  
tion moyenne. Cette troisieme portion paroît quelque-  
fois comme une appendice du mufcle crotaphite par *sa*proximité.

Le conduit salivaire supérieur passe Eur ce misscle, la na-  
ture, comme Cowper l’observe , ayant voulu par cet  
artifice accélérer le mouvement de la fialive durant la  
mastication.

*Le crotaphite, Planch. XI. Fig.* **4.**

C’est un misscle large, plat & figuré en quart de cercle.  
Il occupe tout le plan demi-circulaire ou demi-ovale de  
la région latérale du crane & la fosse temporale, avec  
une partie de la fosse zygomatique. Il tire fon nom de  
cette place. On l’appelle aussi mufcle temporal.

Pour bien comprendre ses attaches, il saut savoir qu’à  
. toute la cireonférence du plan demi-circulaire dont je  
viensdeparler, le péricrane est séparé en deux lames  
ou feuillets. La lame interne, que l’on prend quelque-  
fois pour un périoste particulier, couvre immédiate-  
ment toutes les parties ossewfes de cette région. La la-  
me externe s’en écarte & devient comme une tente apo-

BBBbb

*?49τ* CAP

névrotique ou ligamenteuse fort étendue par ses atta-  
ches à l’apophyfe angulaire externe de l’os frontal, au  
bord postérieur de l’apophyfe supérieure de l’os de la  
pomette, & au bord supérieur de toute l’arcade zygo-  
matique jufqu’à la racine ou base de l’apophyse maf-  
toïde en maniere de tente.

Ge musitle est composé de deux plans de fibres charnues,  
attachées de 'côté & d’autre à un plan tendineux de  
presque la même largeur, qui distingue les deux plans  
charnus, étant épanoui dans le milieu de l’épaisseur  
du mtsscle comme un tendon mitoyen caché. C’est ce  
que l’on voit clairement en coupant ce muscle jufqu’à  
l’os, selon la direction de ses fibres. Le corps du muf-  
cle ainsi formé est engagé entre les deux lames apo-  
névrotiques ou ligamenteuses de la maniere suivante.

Le plan charnu interne est attaché fort légerement & en  
maniere d’arcade rayonnée, à tout le plan demi-cir-  
culaite du crane, par l’intermede de la lame interne du  
péricrane.

De cette maniere il est attaché à la partie latérale externe  
de l’os frontal, àfon apophyfe angulaire externe, à la  
partie inférieure de l’os pariétal, à la portion écailleu-  
Le de l’os des tempes, à la grande aîle ou apophyse  
temporale de l’os sphénoïde qui forme la fosse tempo-  
rale, & un peu à la face postérieure de l’orbitaire in-  
terne de llos de la pomette , qui aide à former la fosse  
zygomatique.

Dans tout ce trajet les fibres charnues fe concentrent peu  
à peu par leurs attaches au plan tendineux, qui à me-  
sclre qu’il defcend, diminue en largeur & augmente en  
épaisseur.

Le plan charnu exter 'e est pareillement attaché en ma-  
niere de rayons à la face interne de la lame externe du  
péricrane , depuis le grand contour demi-circulaire,  
jufqu’à une petite portion plus ou moins demi-circulai-  
re de cette lame, au-dessus de scm attache à l’arcade  
zygomatique. Les fibres charnues quittent en cet en-  
droit la lame externe, & le vuide qui par là se forme  
entre sa petite portion demi-circulaire &xles fibres fui-  
vantes, est ordinairement rempli de graisse.

Dans toute cette étendue d’attache, les fibres charnues  
’ fe concentrent par degrés , & s’attachent extérieure-  
ment au plan tendineux mitoyen, à peu près comme  
celles du plan charnu interne scmt attachées à l’autre  
côté du même plan, mais à contre-fens.

Le plan tendineux mitoyen fe rétrécit aussi de plus en  
plus , & se termine à la fin en un tendon fort considé-  
rable, dont l’extrémité qui est comme double,embrasse  
l’apophyse coronoïde de la mâchoire inférieure, & y  
est très-fortement attachée aux bords de cette apophy-  
fe à fa face interne, & même un peu à l’échancrure qui  
est entre les deux apophyfes. La portion interne de cet-  
te attache est plus épaisse & plus garnie de fibres char-  
nues que l’externe, qui n’est prefque que tendineuse &  
comme aponévrotique.

On prend encore pour une portion de ce mtsscle un petit  
plan ; mais ce n’est pour l’ordinaire que la petite ou  
troisieme portion du masseter, comme il est facile de  
le voir après avoir fcié les deux bouts de l’arcade *zy-  
gomatique, car* en la renverfant embas, ce petit plan  
quitte naturellement le crotaphite, & reste joint au  
masseter.

*Le grand ptérygoidien ou ptérygoidien Interne.*

C’est un mufcle placé star le côté interne de la mâchoire  
inférieure , à peu près comme le masseter l’est fur la  
côté externe. Il est de même figure, mais moins gros &  
moins large.

Il est attaché par en-haut dans la cavité de la fosse ptéry-  
go’ïdienne , principalement à la face interne de l’aile  
externe de l’apophyfe ptérygoïde. Cette attache est  
toute charnue, & clest elle qui lui a fait donner le nom  
de ptérygo’sdien interne.

De-là il defcend obliquement vers l’angle de la mâchoire

CAP 1492

inférieure, & s’attache un peu tendineux aux inégalités  
de sa face interne, vis-à-vis l’attache du masseter. On  
le peut regarder comme un mafl'eter interne.

L’un & l’autre fervent à lever la mâchoire inférieure, à  
l’approcher de la supérieure pour serrer les dents, & à  
la mouvoir latéralement comme pour moudre.

*Le petit ptérygoidien ou ptérygoidien externe »*

C’est un mufcle oblong, charnu & beaucoup plus petit  
que l’autre ptérygoidien. Il est placé presque horihon-  
talement entre le côté externe de PapophyEe ptérygoï-  
de, l’apophyse condyloïde de la mâchoire, l’homme  
étant considéré comme étant debout.

Il est attaché par un bout à la face externe & au bord de  
l’aile externe de l’apophyfe ptérygoïde, en remplissant  
même la fossette qui est à la racine ou bafe de cette apo-  
phyfe, vers la bafe de l’apophyfe temporale de llos  
sphénoïde.

De-là il va en arriere & un peu en dehors, fans monter  
ni defcendre, en s’avançant stlr l’échancrure qui est  
entre l’apophyse coronoïde & l’apophyse condyloïde ;  
après quoi il s’attache antérieurement à l’apophysee  
condyloïde dans la petite fossette qui fe voit immé-  
diatement au-dessous de l’angle interne du condyle.  
Il s’attache aussi au ligament capsiilaire de l’articula-  
tion.

Les deux enfemble servent à faire avancer la mâchoire in-  
férieure , de forte que les dents incisives inférieures  
passent devant les dents incisives supérieures , comme  
Fallope qui en a le premier donné la description, l’ob-  
serve.

*Le digastrique.*

C’est un petit mufclelong, situé latéralement entre tou-  
te la base de la mâchoire & la gorge. Il est charnu vers  
*ses* extrémités, & tendineux dans le milieu de *sa* lon-  
gueur, comme s’il étoit fait de deux petits corps de  
mufcle, attachés bout à bout à un tendon. C’est ce qui  
lui a fait donner le nom de digastrique en Grec, & ce-  
lui de *biventer'* en Latin. 11 est attaché par une extré-  
mité charnue dans la rainure mastoïdienne. De-là il se  
porte en devant en *se* détournant vers l’os hyoïde, où  
le premier corps charnu aboutit à un tendon rond, qui  
en passant tient à la partie latérale de cet os, & à la ra-  
cine de fes cornes par une espece de ligament aponé-  
vrotique, & non pas dans une gaine ou cEpece de pou-  
lie, comme il paroît d’abord, à catsse de son trajet par  
l’extrémité d’un petit mufcle nommé styloglosse, dont  
il sera parlé ailleurs.

Le tendon se courbe ici & se termine aussi tôt après à Pau-  
tre corps charnu, qui va s’attacher immédiatement au-  
dessus de la levre interne de la baPe du menton près  
de la Eymphyse, à une petite facette inégale & lége-  
rement enfoncée. Cette attache est plus large que celle  
de l’autre extrémité. Quelquefois les attaches antérieu-  
res des deux digastriques fe touchent, & quelquefois  
même leurs fibres voisines fe croifent considérablement.  
**WINSLOW.**

Le passage du tendon mitoyen de ce mufcle & de sim pa-  
reil à travers le ligament aponévrotique à la partie la-  
térale de la racine de la corne de l’os hyoïde , est un  
des artifices les plus admirables dont le Créateur pou-  
voit *se* servir pour les rendre capables de baisser la mâ-  
choire inférieure, ce qu’ils n’auroient pu faire si leur  
direction eût été en ligne droite. D’ailleurs il n’y a  
point d’apophyfes, foit dans les vertebres du cou, ou  
dans les parties voisines , qui puissent donner une ori-  
gine à ces mtsscles au-dessous de leurs insertions, com-  
me dans quelques quadrupedes : c’est pourquoi la na-  
ture a placé ce ligament aponévrotique pour servir  
comme d’une poulie de renvoi au-dessous de leurs in-  
sertions pour qu’ils puissent faire leur office. La déglu-  
tition ne peut *se* faire lorfque ces muscles agissent,  
parce qu’ils empêchenü la langue & le larynx de pou-  
voir monter; on ne saurôit non plus baisser la mâchoi-

1493 CAP

re inférieure dans la déglutition, à caufe que le centre  
de direction monte. De-là Vient qu’on est obligé lorse  
qu’on veut avaler, de tenir la mâchoire inférieure ap-  
pliquée à la supérieure. Dans les chiens & dans les au-  
tres animaux voraces, ces mufcles naissent des apophy-  
ses tranfVerfes de la premiere Vertèbre du col , ce qui  
fait que ces actions n’y font pas les mêmes & qu’ils aVa-  
lent l’aliment aVec beaucoup de promptitude.

Outre les mufcles dont nous Venons de parler, il y en a  
plusieurs autres qui ont leurs Insertions dans la *tète, &*qui par conséquent sirnt fujets à être offensés dans les I  
plaies de cette partie. Le premier de ces mufcles est  
*le cucullaris,* le trapeze, qui est attaché à la partie in-  
férieure de l’occiput.

Les sternomastoïdiens ou mastoïdiens antérieurs , font .  
attachés à l’apophyse mastoïde. Voyez *Mastoideus.*

Les splenius Vont s’attacher à la partie supérieure de l’a-  
pophyEe mastoïde, & le long de la portion Voisine & la  
plus courbe de la ligne transeersale de l’os occipital.  
Voyez *Splenius.*

Le complexus est attaché par un plan large & charnu à  
la portion postérieure de la ligne transiVersale siupé-  
rieure de l’os occipital, attenant la crête ou l’épine de  
cet os. Il rencontre ici par un de *ses* bords le complexus  
de l’autre côté, & par l’autre bord le splenius, qui le  
couvre un peu. Voyez *Complexus.*

Le petit complexus ou mastoïdien latéral, est attaché à la  
partie postérieure de l’apophyse mastoïde , où il est  
couvert parle splénius. Voyez *Complexus Minor.*

Legrand droit est attaché à la partie postérieure de la li-  
jgne transversale inférieure de l’os occipital, à quel-  
que distance de la crête ou épine de cet os. Il est un peu  
couvert par l’oblique supérieur. Voyez *Rectus Major.*

Le petit droit s’attache immédiatement au-dessous de la  
partie postérieure de la ligne transversale inférieure  
de l’os occipital, dans une soffette superficielle qui est  
à côté de la crête ou épine occipitale. Voyez *Rectus  
Minor.*

L’oblique supérieur ou petit oblique s’attache à la ligne  
transeersiile de l’os occipital, à peu près à égale distan-  
ce de la crête ou épine occipitale & de l’apophysie maso  
toïde, entre le grand droit & le mastoïdien latéral ou  
petit complexus qui le couvre un peu de côté & d’au-  
tre. Voyez *Obliquus Superior.*

Le droit antérieur long est attaché à la partie antérieure  
de la face inférieure de l’apophyfe basilaire, ou la gran-  
de apophysie de l’os occipital. Voyez *Rectus anticus  
longus.*

Le droit antérieur court s’attache à une empreinte tralls-  
versale de la face inférieure de l’apophyfe basilaire de  
l’os occipital, précisément devant le condyle du même  
côté. Il est couvert par le droit antérieur long. Voyez  
*Rectus anticus brevis.*

Le premier transiVersaire antérieur est attaché à une em-  
freinte particuliere entre le condyle de l’occipital &  
apophysie mastoïde du même côté, derriere l’apophy-

Ee styloïde, & Fous le bord de la soffette jugulaire.  
Voyez *Trans.vers.alis anticus primus.*

Il est absolument nécessaire pour bien comprendre ce que  
nous allons dire au siljet des maladies de la tête qui  
proviennent d’une caufe externe, de Ee former une  
idée juste des membranes qui enveloppent le cerveau,  
ce qu’on ne peut faire que par l’infpection des parties.  
Ceux qui les auront vues une feule fois pourront tirer  
quelque avantage de la description que nous allons  
en donner & qui leur seroit inutile seins cette précau-  
tion.

Les meninges ou membranes meres, Eont en général au  
nombre de deux; une très-forte , qui touche immédia-  
tement au crane; l’autre mince, qui touche immédia-  
tement à la maffe du cerveau. On donne le nom de  
dure-mereà la premiere, & celui de pie-merelà la *se-  
conde* , que l’on divife encore en deux, en appellant  
la plus externe de ces deux lames arachnoïde, & en  
confervant à la plus interne le nom de pie-mere.

CAP 1494

*La dure-mere.*

La dure-mere enveloppe le cerveau & toutes ses appar-  
tenances. Elle tapisse le dedans du crane, lui fert de pé-  
rioste interne, en remplit les trous, en garnit les en-  
soncemens, & couvre les éminences qui s’y trouvent,  
de maniere que le cerveau n’en puisse pas être incom-  
modé.

Il y a plusieurs chofes à observer dans l’exposition Anato-  
mique de la dure-mere ; savoir,

ι0. Sa composition.

2°. Ses adhérences au crane.

3°. Ses replis ou cloisons.

4°. Ses allongemens, Ees vaisseaux & fes nerfs.

La dure-mere est composée de deux lames très-étroite-  
ment collées ensemble, dont les fibres se croisent obli-  
quement. Le seul frottement de cette membrane entre  
lessbouts des doigts fait assez connoître qu’il y a deux  
lames, en ce que par ce moyen on les fent un peu glise  
fer l’une fur l’autre. Leur tissu est très-ferme, très-fer-  
ré, & paroît en partie ligamenteux , en partie tendi-  
neux.

La dure-mere est sort adhérente au crane par un grand  
nombre de filamens de la lame externe, qui s’insinuent  
dans les pores du crane , principalement aux siltures  
tant en haut qu’en bas, dont ils pénetrent les jointti-  
res ; de sorte que par ce moyen la dure-mere commu-  
nique avec le périoste externe du crane. Ces filamens  
Eont pour la plupart de petits vaisseaux, dont la ruptu-  
re paroît assez par le grand nombre de points rouges  
qui *se* présentent d’abord dans la silrface externe de lq  
dure-mere détachée.

Elle est beaucoup plus adhérente à toute la surface inter-  
ne du crane dans les enfans & dans la jeunesse, que dans  
les personnes avancées en âge ; c’est parce que les fila-  
mens dont je viens de parler, deviennent très-minces,  
& comme étranglés à mefure que les pores osseux *se* ré-  
trécissent avec l’âge ; de sorte qu’ils *se* rompent plus  
facilement par la violence que l’on fait pour l’en déta-  
cher.

Ce n’est que la lame externe qui forme ces adhérences ;  
la lame interne n’y ayant point de part. Cette lame est  
fort unie, lisse & polie dans fa sclrface interne, & tou-  
jours légerement humectée d’une rosée très-fine qui  
suinte par *ses* pores ; à peu près comme à celle du péri-  
toine & de la pleure.

Les replis de la dure-mere scmt formés par la lame inter-  
ne. Il y en a trois qui forment autant de cloifons par-  
ticulieres , une supérieure, qui représente une espece  
de médiastin entre les deux grands lobes du cerveau;  
une moyenne en maniere de diaphragme, entre le cep-  
veau & le cervelet, & une inférieure entre les lobes  
du cervelet. La cloifon supérieure est longitudinale,  
falciforme, & appellée à caufe de cela la faulx de la  
dure-mere. On la peut aussi nommer cloifon fagittale,  
cloTon Verticale, ou médiastin du cerVeau. La cloison  
moyenne est tranfverfale : on la peut appeller le plan-  
cher du cerVeau, le diaphragme du cerVeau , ou laten-  
te du cerVelet. La cloison inférieure est très-petite, &  
defcend entre les lobes du cerVelet. On peut lui don-  
ner le nom simple de cloifon du cerVelet, ou *ce-  
lui* de petite cloisim occipitale, eu égard au plan-  
cher, qu’on peut regarder comme la grande cloison  
occipitale.

La cloifon supérieure ou verticale , appellée la faulx de  
I la dure-mere, est un repli très-long, & une duplicatu-  
re très-large de la lame interne de la dure-mere ; lequel  
repli de même que la duplicature , s’étend depuis tout  
le bord de la crête de l’os ethmoide, tout le long de la  
future sagittale, jusqu’à la partie moyenne de la cloi-  
fon transVersille, elle s’unit aVec cette closson , de ma-  
niere que les lames latérales de la faulx fe continuent

BBBbb ij

1495 CAP

de côté & d’autre avec les portions voisines de la la-  
me supérieure de la tente.

Elle est plus large à sim union avec la tente, qu’à sim at-  
tachc à l'os éthmoïde , & elle est plus épaisse au bord  
qui tient au crane , qu’à l’autre bord, qui est libre &  
comme tranchant ; de sorte qu’elle représente une  
faulx de. moissonneur, ce qui lui en a fait donner le  
nom.

La cloison transversale est attachée à l’os occipital, le  
long des gouttieres des sinus latéraux, & des grands  
angles des apophyfes pierretsses, jusqu’aux apophysies  
clinoïdes postérieures de l’os sphénoïde. Par-là elle  
forme comme un plancher & une efpece de tente ou de  
voute applatie, qui a silr le devant une grande échan-  
crure presque ovale. Cette cloison distingue la cavité  
générale du crane, comme en deux loges ou cavités  
particulieres, une grande ou supérieure , & une petite  
ou inférieure, qui communiquent enfembleparla gran-  
de échancrure ovale. Elle est formée par un repli parti-  
culier &une membrane fort large de la lame interne  
de la dure-mere. Elle est très-fermement tendue dans  
l’état naturel par fon union , ou plutôt par fa conti-  
nuité avec la faulx ou cloifon supérieure. L’union ou  
continuité de cette cloison avec la faulx ou cloifon fu-  
périeure, les tient toutes deux réciproquement sort  
tendues ; de sorte que la tente est capable de soutenir  
un poids considérable sans s’abaisser , & que la faulx  
peut résister aux efforts de côté & d’autre , fans céder à  
droite ni à gauche.

On peut aisément s’en convaincre en les maniant d’abord  
dans leur état naturel, & enfuite en les coupantfelon  
leur largeur l'une après l’autre, ou ce qui vaut mieux ,  
en coupant de cette façon la faulx dans un sujet & la  
tente dans un autre; car en donnant un coup de cifeaux  
à la faulx, on verra la tente perdre fa fermeté sur le  
- champ ; & on verra de même la faulx devenir lâche  
par un pareil coup donné à la tente.

La petite cloifon occipitale a très-peu d’étendue , tant en  
longueur qu’en largeur. Elle descend depuis la partie  
moyenne de la tente tout droit en bas , jusqu’au bord  
du grand trou occipital, attachée le long de l’épine in-  
terne de l'os occipital. Elle est aussi formée par un petit  
répli & une duplicature proportionnée de la lame in-  
terne de la dure-mere. Elle distingue le fond de la ca-  
vité occipitale du crane en deux parties latérales. Cette  
cloifon est double dans quelques si-ljets, de même que  
l’épine osseufe.

Outre ces grands replis, il y en a deux petits jumeaux ou  
latéraux, un à chaque côté de la selle sphénoïde , qui  
va de l’apophyse clinoïde postérieure à l’apophyse cli-  
noïde antérieure du même côté. Ces deux replis for-  
ment enfemble avec la partie antérieure & la partie  
postérieure de la stelle sphénoïde , une petite fossette  
qui loge la glande pituitaire. Il y a encore deux replis  
antérieurs, chacun au bord de la fente sphénoïdale ou  
fente orbitaire supérieure : ces replis augmentent la  
profondeur des fosses moyennes de la bafe du crane.  
Ainsi il y a trois grands replis de la dure-mere, & qua-  
trepetits. Ils font tous produits par la lame interne,  
& peuvent être appelles productions internes de ladu-  
re-mere.

Les allongemens de la dure-mere font des productions  
formées par les lames de cette membrane,& qui passent  
les bornes de sa circonférence , en fortant hors de la  
cavité du crane par les ouvertures qui s’y trouvent. Ils  
different en cela des replis, qui ne font formés que par  
une lame, & ne sortent pas du crane. On les peut nom-  
mer productions externes de la dure-mere.

Le plus considérable de ces allongemens passe par le grand  
trou occipital, & desicend dans le canal commun des  
vertebres, dont il revêt les parois en forme de tuyau,  
& autour de la moelle épiniere, fous le nom de la dure-  
mere de cette moelle. Les autres allongemens accom-  
pagnent les nerfs hors du crane en maniere de gaines.  
Ces gaines font en plus grand nombre que les paquets  
ou troncs de nersa qu’on compte par paires. Ainsi pour

CAP 1496

les nerfs olfactifs, il y a autant de gaines très-distinctes,  
qu’il y a de trous dans la lame éthmoïdale. Il y a dcs  
nerfs qui font accompagnés de plusieurs gaines par un  
même trou ; comme ceux de la neuvieme paire.

Il y a deux allongemens particuliers qui forment le pé-  
rioste des orbites, conjointement avec les gaines des  
nerfs optiques. Ces allongemens orbitaires sortent par  
les fentes fphénoïdales ou fentes orbitaires fupéricu-  
res, s’élargissent de nouveau en sortant & tapissent  
toute la cavité des orbites. Ils communiquent aux  
bords des orbites avec le péricrane & le périoste de la  
face, lls communiquent encore par les fentes fplléno-  
maxillaires, ou fentes orbitaires inférieures , aVec le  
péricrane de la fosse temporale & de la sosie zygoma-  
tlque. Par-là on peut expliquer les accidens qui arri-  
vent aux environs de ces parties dans les blessures de la  
*tète.*

Les allongemens ou productions externes de la dure-  
mere , qui sortent par les trous du crane avec les vaise  
seaux Eanguins, s’unissent immédiatement après aVec  
le péricrane ; par exemple, ceux qui tapissent les fosset-  
tes des trous déchirés ou trous jugulaires , & ceux qui,  
tapissent les canaux osseux ou canaux carotidaux de  
l’apophyse pierreufe, &c.

Les Vaisseaux de ladure-merefont arteres, Veines, & si-  
nus. Les arteres en général font distinguées en anté-  
rieures, en moyennes, en postérieures. Elles Viennent  
des carotides & de la Vertébrale de chaque côté. La ca-  
rotide externe fournit une branche qui entre par le  
trou épineux de l’os fphénoïde. Cette branche est Par-  
tere moyenne de la dure-mere, & on l’appelle princi-  
palement Partere de la dure-mere. Elle fe dÎVife en  
quantité de rameaux qui fe difperfent amplement dans  
l’épaisseur de la lame externe de la dure-mere, juf-  
qu’au dessus de la faulx , où les ramifications de cette  
artere d’un côté communiquent aVec celles de la pa-  
reille artere de l’autre côté. On Voit les traces de cette  
artere fur la face de l’os pariétal , dont l’angle anté-  
rieur inférieur, au lieu de simple trace contient un ca-  
nal pour le passage du tronc ou d’un rameau de cette  
artere ; d’où il arrÎVe beaucoup d’embarras dans la frac-  
ture du crane.

La carotide externe fournit encore un petit rameau qui  
entre par le coin ou petit bout de la fente fphénoïda-  
le, ou fente orbitaire supérieure, & cela quelquefois  
par une petite échancrure. Cette branche est l'artere  
antérieure de la dure-mere. Elle jette pareillement des  
ramifications, mais moins que la précédente , avecla-  
quelle elle communique. La carotide interne en en-  
trant dans le crane, jette une petite branche dans l’é-  
paisseur de la dure-mere.

Les deux arteres Vertébrales entrent par le grand trou  
occipital, & fe réunissent en un tronc fur l’apophyfe  
antérieure ou sphénoïdale de Pos occipital. Ces arte-  
res dès leur entrée fe jettent chacune dans l’épaisseur  
de la dure-mere de côté & d’autre par une branche ou  
par deux branches. Ce font les arteres postérieures de  
la dure-mere , & quelques-unes de leurs ramifications  
communiquent aVec celles de Partere moyenne ou ar-  
tere épineuse, dont je Viens de parler.

La dure-mere renferme dans la duplicature de *ses* lames  
plusieurs canaux particuliers , dans lefquels le *sang vei-  
neux* non-seulement de la dure-mere , mais de tout le  
cerVeau, *se* dégorge. On les appelle sinus. Il y en a  
plusieurs , & ils sirnt distingués en pairs & en impairs ;  
c’est-à-dire, qu’il y en a qui font situés dans le milieu  
comme uniques, & d’autres qui semt placéslatérale-  
ment de côté & d’autre.

Les plus aneiens Anatomistes n’en ont établi que quatre.  
A présient on en peut ajouter quatre fois autant.

Ces sinus sont dans la duplicature de la dure-mere ; ce qui  
n’empêche pas que leur cavité ne foit intérieurement ta-  
pissée d’une membrane particuliere & très-fine.

En voici le dénombrement.

Le grand sinus de la faulx , ou sinus longitudinal fupé-

1497 CAP

rieur. C’est le premier des Anciens.

Deux grands sinus latéraux. Ils font le fecond & le troi-  
sieme des Anciens.

Le sinus appelle le Pressoir d’Hérophile, *Torcular Hero-  
phili.* C’est le quatrieme des Anciens.

Le petit sinus de la faulx, ou sinus longitudinal inférieur.  
Le sinus occipital postérieur. Il est quelquefois double.

Deux sinus occipitaux inférieurs , qui forment en partie  
un sinus circulaire. On peut aussi les appeller sinus la-  
téraux inférieurs.

Six sinus pétreux , trois à chaqtle côté ; un antérieur, un  
moyen ou angulaire ,\*& un inférieur. Les deux infé-  
rieurs achevent avec les occipitaux un sinus circulaire  
autour du grand trou occipital.

Le sinus transiverfal inférieur.

Le sinus tranfversial supérieur.

Deux sinus circulaires de la sielle sphénoïdale ; un siupé-  
rieur & un inférieur.

Deux sinus caverneux ; un à chaque côté.

Deux sinus orbitaires ; un à chaque côté.

Tous ces sinus communiquent entre eux & avec les grands  
sinus latéraux , & par-là fe déchargent dans les veines  
jugulaires internes,qui ne sont que la continuation des  
grands sinus latéraux. Ils *se* déchargent en partie dans  
les veines vertébrales, qui s’abouchent avec les petits  
sinus latéraux ou sinus occipitaux inférieurs. Enfin , ils  
peuvent encore fe décharger en partie dans les veines  
jugulaires par les sinus orbitaires , qui communiquent  
avec les veines angulaires & les frontales, lesnafales ,  
les maxillaires, &c. comme les sinus latéraux ont aussi  
communication avec les veines occipitales, &c.

Ainsi le sang de la dure-mere revient au cœur par les vei-  
nes jugulaires internes, par les veines jugulaires exter-  
nes, & par les veines vertébrales, après y avoir été  
porté par les arteres carotides internes & par les arte-  
res vertébrales; de forte que quand le passage est em-  
barrassé dans quelques endroits particuliers, le fang  
s’échappe par des détours moyennant ces communica-  
tions , quoiqu’avec moins de facilité.

Ceci est à obferver, non-feulement par rapport aux em-  
barras, mais aussi par rapport aux différentes attitudes  
de la *tète.*

***Le*** grand sinus de la faulx, ou sinus longitudinal fupé-  
rieur, s’étend depuis la connexion de la crête ethmoï-  
dale avec l’os frontal, le long du bord supérieur de la  
faulx, jufqu’au milieu du bord postérieur de la tente  
ou cloison transversale , où il aboutit par une bifurca-  
tion aux grands sinus latéraux. Il est fort étroit à fon  
extrémité antérieure , & devient de plus en plus large  
ou ample jusqti’à son extrémité postérieure.

La capacité de ce sinus n’est pas ronde, mais presque  
triangulaire, ayant comme trois faces, une supérieu-  
re, parallele au crane, & deux latérales inclinées vers le  
plan de la faulx. La face supérieure est formée par la  
lame externe de la dure-mere. Il y a au milieu de la  
largeur de cette face une efpece de raphé, ou cou-  
ture très-fine , qui s’étend depuis une extrémité jusqu’à  
l’autre.

Les deux faces inférieures ou latérales, font des produc-  
tions de la lame interne de la dure-mere , qui ayant  
quitté la lame externe , s’inclinent l’une vers l’autre ,  
se rapprochent tout-à-fait, & forment premièrement  
le sinus, & enfuite la duplicature de la faulx. Ce sinus  
est intérieurement garni d’une membrane propre très-  
fine, qui forme aussi une espece de raphé ou de coutu-  
re le long de la réunion de fes deux faces latérales dont  
je viens de parler.

On remarque dans ces sinus plusieurs ouvertures & plu-  
sieurs brides ligamenteuses. Les ouvertures sont des  
orifices de veines, dont les plus petites font des veines  
de la dure-mere, les plus grandes sont des veines du  
cerveau. Les veines du cerveau s’y inserent pour la  
plupart obliquement de derriere en-devant, & après  
avoir rampé l’sspace d’environ un travers de doigt,  
. plus ou moins, dans la duplicature de la dure-mere.

CAP 1498

On a cru que les arteres de la dure-mere *se* déchargeoient  
immédiatement dans le sinus, parce qu’on a vu l’injec-  
tion faite par ces arteres, ypaffer, & qu’une foie de  
pore , introduite dans une de ces arteres , y passait  
aussi. Mais en examinant la chsse de près , on a vu que  
l'injection paffoit des arftres dans les veines qui s’ou-  
vrent par de très-petits orifices dans.le sinus, & que la  
soie perçoit proche du sinus la tunique de llartere, qul  
est extremement mince.

Cette erreur en avoit fait naître une autre, qui étoit de  
croire que la dure-mere n’avoit point de veines. On a  
été trompé , en ce que les arteres de la dure-mere cou-  
vrent les veines, de maniere qu’à peine voit-on le bord  
de ces veines à côté des arteres. 11 y a des endroits où  
la veine étant naturellement plus large que llartere, on  
en voit les deux bords paroître comme deux vaisseaux  
capillaires aux deux côtés de llartere. Ces veines font  
pour la plupart des rameaux du sinus. Il y en a dont les  
petits troncs s’ouvrent dans la tête de la jugulaire inter-  
ne. A l’égard de la communication réelle des arteres  
d’tm côté de la dure-mere avec celles du côté oppofé,  
par-dessus le grand sinus de la faulx,on peut s’en assurer  
très-facilement par l’injection & parle fouffie.

Les brides internes de ce grand sinus paraissent tendineu-  
fes , & ne femblent fervir qu’à empêcher une trop gran-  
de dilatation de ce sinus par une abondance de fang.  
Néantmoins elles varient dans différens fujets , & ne  
vont pas toujours d’un côté à l’autre. On croit y avoir  
découvert des glandes : mais il faut bien prendre garde  
de fe laisser séduire par de petits grains ou corpuscules  
produits par des maladies.

Le sinus inférieur de la faulx est situé dans le bord infé-  
rieur de sa duplicature : il est fort étroit & comme  
applati de côté & d’autre : il communique immédiate-  
ment avec le quatrieme sinus des Anciens, & même  
en paroît la continuation dans quelques fujets. Il com-  
munique aussi avec le grand sinus ou sinus supérieur par  
de petites veines qui vont de l’un à l’autre, & parlemê-  
me moyen avec les veines du cerveau.

Les sinus latéraux sont comme deux grofles branches du  
sinus longitudinal supérieur , qui vont l’une à droite &  
l’autre à gauche, le long de la grande circonférence de  
la tente du cervelet, jusqu’à la bafedel’apophyfepicr-  
reufe des os des tempes. De-là ils defcendenten faifant  
d’abord un grand contour, & enfuite un petit, étant  
fortement attachés dans les grandes gouttieres latéra-  
les de la bafe du crane, & filmant la route de ces gout-  
tieres jusqu’aux trous déchirés , & aux fossettes des velu  
nes jugulaires.

Leur naissance n’est pas toujours d’une bifurcation égale  
& iymmétrique du sinus longitudinal supérieur ; car  
dans quelques fujets , l’un des sinus latéraux paroît la  
continuation du sinus supérieur, & l’autre en paroît  
un branche. Dans quelques uns , cette variété *se* trou-  
ve à droite; dans d’autres elle se trouve à gauche. En  
un mot, on trouve l’un de ces sinus quelquefois plus  
haut ou plus bas, & quelquefois plus grand ou plus petit  
que l’autre.

La capacité de ces sinus latéraux est aussi triangulaire , &  
garnie d’une membrane propre & de brides. On y ob-  
ferve aussi des embouchures veinetsses, comme dans le  
grand sinus de la faulx , & comme aussi dans la plupart  
des autres sinus.

La face postérieure ou externe est formée par la lame ex-  
terne de la dure-mere, & les deux autres faces par la  
lame interne.

Ces deux sinus , en forçant par la portion postérieure des  
ouvertures de la base du crane, appellées trous déchi-  
rés , se dilatent & forment chacun une espece d’am-  
poulle proportionnément aux fossettes des veines jugu-  
laites, où ils aboutissent dans ces mêmes veines.

Le quatrieme sinus des Anciens. Aux environs du con-  
cours du sinus longitudinal supérieur avec les deux  
sinus latéraux, on voit une échanerure qui est quelque -  
sois double; c’est l’orifice d’tm sinus enfermé toutlau  
long dans l’union de la faulx avec la tente. Il n’aboutie

1499 CAP

pas toujours directement au bas du grand sinus fupé-  
rieur; il s’ouVre quelquefois au commencement de l’un  
des sinus latéraux, quand la bifurcation n’est pas égale  
on fymmétrique ; & alors on le trouve fouvent aboutir  
à celui des sinus latéraux , qui paroît comme la branche  
du tronc commun du sinus supérieur & de l’autre sinus  
latéral.

Ce sinus a été appelle *Torcular Herophili,* c’est-à-dire, le  
Pressoir d’Herophile , ancien Auteur, qui s’imaginoit  
que le sang étoit comme en presse dans la rencontre de  
ces quatre sinus. Son diametre n’est pas considérable :  
il fait une efpece de fourche ou bifurcation avec le  
sinus longitudinal inférieur, & avec une veine du cer-  
veau, laquelle est quelquefois double, appellée la gran-  
de veine de Galien.

Les sinus caverneux ou sinus latéraux de l’os sphénoïde ,  
font des réservoirs très-particuliers , qui outre le sang  
qu’ils contiennent, renferment encore des vaisseaux&  
des nerfs considérables. Ces réservoirs font en-dedans  
remplis d’une substance spongieuse ou caverneuse plei-  
ne de seing, à peu près comme celle de la rate & celle  
des corps caverneux, & de l'uretre.

On découvre dans la dure mere quelques filets détachés dti  
tronc de la cinquieme paire à l’entrée du sinus caver-  
neux, & du tronc ou paquet commun de la huitieme  
paire, &du nerf accessoire ou spinal dans leur passage  
par le trou déchiré. Les grains ou petits tubercules  
qui *se* trouvent quelquefois le long des faces latérales  
du sinus longitudinal de la faulx, & qui paroisscnt  
glanduleux, font encore à examiner. Toute la face in-  
terne de la dure-mere est humectée à peu près comme  
celle de la pleure & celle du péritoine.

Les fibres faillantes différemment croisées, qu’on voit  
principalement proche de la faulx & de la tente , fur la  
Eurface interne de la dure-mere , & qui ont été regar-  
dées comme une espece de fibres charnues , ne paroif-  
fent néantmoins que ligamenteufes & élastiques. L’ad-  
hérence universelle de la dure-mere au crane , prouve  
également que cette membrane n’a point de mouve-  
ment particulier, & que les fibres charnues ou mufcu-  
laires feroient ici par conséquent très-inutiles. Cette  
adhérence a été très-clairement démontrée & décrite par  
Véfale, Riolan , &c. avant Roonhuysen.

*La Pie-mere.*

Cette membrane enveloppe plus particulièrement que la  
dure-mere toute la masse du cerveau. Elle est fort  
adhérente au cerveau, & n’est attachée à la dure-ffiere  
que par les veines qui fe déchargent dans les sinus,  
comme on l'a dit ci-dessus.

La pie-mere est aussi compostée de deux lames très-fines,  
dont l’externe couvre toute la convexité du cerveau  
assez également, & à peu près conformément à toute la  
face interne ou concave de la dure-mere. La lame in-  
terne produit par quantité de replis & de duplicatures  
particulieres, un grand nombre de cloifons multipliées  
& ondoyantes qui s’insinuent dans tous les plis, entre  
toutes les circonvolutions & les différentes couches du  
cerveau & du cervelet.

Les deux lames de la pie-mere ne font pas si étroitement  
unies que celles de la dure-mere. Elles ne tiennent en-  
femble que par un tissu cellulaire, qui accompagne tou-  
te leur étendue commune, excepté quelques endroits  
de la basie du cerveau , &c. où la lame ordinaire conti-  
nue ses insertions, pendant que la lame externe reste  
également tendue sur les parties saillantes , & entiere-  
ment séparée de la lame interne dans les intervalles de  
ces parties saillantes, sans tissu cellulaire entre les  
deux lames. Ces portions particulières de la lame ex-  
terne ainsi écartées, ont donné lieu de regarder toute  
la lame externe en général comme une troisieme enve-  
loppe distinguée de la pie-mere, & de l’appeller arach-  
noïde , à caufe de sia ressemblance avec une toile d’arai-  
gnée dont elle a la finesse.

On découvre dans l’une & dans l’autre de ces deux lames  
de la pie-mere encore une espece de duplicature très-

CAP [1500]

fine , qui contient aussi des vaisseaux. Ces petits vaise  
sicaux ne *se* découvrent que très-rarement fans une in-  
jection anatomique très-subtile , à laquelle une grande  
inflammation supplée très-bien. Le tissu cellulaire ne  
Euit pas seulement l’étendue commune des deux lames,  
comme je l’ai dit ci-dessus: mais il accompagne aussi  
toute l’étendue particuliere de la lame interne dans  
toutes ses duplicatures & scs cloisons. C’est ce que l’on  
voit parfaitement bien par le souffle introduit au moyen  
d’un petit tuyau entre les deux lames, en prenant garde  
de ne rien blesser à l’entour. WtNsLow.

*Des plaies de la tète.*

Il n’y a point de plaies plus terribles & plus formidables  
que celles de la *tète,* puifque la moindre injure que re-  
çoit le cerveau suffit quelquefois pour caufer la mort.  
D’ailleurs , il arrive fouvent dans celles qui ne sirnt  
que superficielles, & qui sirnt occasionnées par une  
chute ou un coup donné avec des instrumens émoussés,  
qu’il fie fait une rupture des veines & des artères inter-  
nes les plus petites, dont le fluide venant à s’épancher  
dans le cerveau, occasionne les plus fâcheux iympto-  
mes, & termine en peu de tems les jours du malade.  
C’est ce qui sait qu’on ne doit jamais négliger ces sor-  
tes de plaies quelque peu considérables qu’elles paroise  
sent, mais les traiter avec tout le foin & toute la cir-  
conspection possible.

Pour traiter comme il faut les plaies de la *tète,* il faut  
que le Chirurgien examine d’abord,

1. La partie blessée.

2. L’instrument avec lequel la plaie a été faite.

Car ces fortes de plaies peuvent être faites avec des insu  
trumens pointus & tranchans, ou avec des instrumens  
émoussés, par des coups, par des contusions, par le jet ou  
la chute de certains corps & par des bales d’armes à feu.  
Ces dernieres plaies font pour l’ordinaire plus dange-  
reuses & plus difficiles à guérir que celles qui ont été  
faites avec des armes pointues & tranchantes.

Les parties de la *tète* qui peuvent être blessées sont, ou  
les tégumens communs, feuls, ou avec ceux ci les par-  
ties charnues de la face, ou le péricrane même ou les  
mufcles temporaux , ou le crane. Les parties internes  
de la *tète-,* telles que la dure & la pie-mere, la fubstan-  
ce corticale ou médullaire du cerveau & ses ventricu-  
les, peuvent aussi être offensées. Dans quelques unes  
des plaies dont nous'parlons il y a solution de continui-  
té /dans d’autres fractures, affaissement & contusion au  
crane. Je rangerai ici les plaies de la *tète* sous deux  
classes. La premiere renfermera celles de la face, &  
la feconde celles qui offensent le crane , ou superficiel-  
lement ou qui pénetrent entierement fia stibstance.

*Plaies de la face.*

Les parties de la face étant du nombre de celles qui font  
les plus nobles & les plus nécestàires , il faut avoir  
égard à deux chofes dans le pansement des plaies qu’el-  
les peuvent recevoir. Premierement, de conserver à  
chaque partie respective Fusage auquel elle est desti-  
née ; en second lieu, qu’il n’y reste point de cicatrices  
capables de les défigurer. Mais comme la face est com-  
posée de plusieurs parties dont chacune demande un  
traitement particulier, je vais examiner chacune de  
ces parties séparément, sans avoir égard à celles qui  
leur sont contigues.

Dans presi^ue toutes les plaies du front, il faut commen-  
cer par bien effuyer le sang & oindre la plaie avec quel-  
que baume vulnéraire, te! que celui de Copaii ou du  
Pérou , ou autres femblables; rapprocher ensi-fite les  
levres de la plaie au moyen d’une emplâtre agglutina-  
tive , & mettre par-dessus une emplâtre vulnéraire.  
Lorsipue la plaie est fort grande ces moyens ne fuffifent

1501 CAP

point pour la cicatriser aussi également qu’il seroit né-  
cessaire. Il faut donc pour pouvoir le faire plus commo-  
dément la saupoudrer avec de la poudre de sarcocolle,  
ou avec une autre préparée avec la racine de grande  
confonde , de la gomme adraganth & de la gomme  
Arabique , appliquer dessus les emplâtres dont nous  
avons parlé, & assurer le tout avec des compresses & un  
bandage. Il ne cohvient point dloEer de sutures dans  
ces sortes de plaies, non plus que dans toutes les au-  
tres du vifage , à moins que cela ne soit absolument  
nécessaire , parce qu’elles augmentent l’ese:arre &  
rendent la cicatrice beaucoup plus difforme. Dans les  
plaies longitudinales du front le bandage unifiant ou  
incarnatif représenté *Planch. VIII. du premier Volu-  
me s Fig-s.* est ce qu’on peut employer de mieux pour  
cicatriser la plaie sans qu’il reste aucune difformi-  
té. Mais dans les plaies traniversales du front, où les  
fibres des muscles frontaux font coupées & les fourcils  
pendans, & où la peau du front ne peut plus fe rider  
comme auparavant, la meilleure méthode, après avoir  
nettoyé la plaie, est de rapprocher ses levres au moyen  
de deux points d’aiguille, d’y appliquer quelque pou-  
dre ou baume vulnéraire, & par-dessus une emplàtre  
âgglutinative que Pon assurera par le moyen du ban-  
dage ; il faut que le malade fe tienne en repos pendant  
quelque tems. Il arrive quelquefois, furtout quand le  
scljet est jeune, que les fibres des mtsscles qui ont été  
coupées fie réunissent fans que la plaie vienne à sup-  
puration. S’il fiurvenoit une hémorrhagie violente, il  
faudroit auparavant s’en rendre maître avec des bour-  
donnets, des compresses & un fort bandage , laver en-  
suite la plaie avec du vin tiede & réunir fes levres avec  
une emplâtre agglutinative.

Les plaies des fourcils ne demandent point d’autre traite-  
ment que celles du front, il faut feulement prendre  
garde qu’il ne survienne aucune inflammation dont les  
yeux & conséquemment la vue pourroient fe ressentir.  
On doit pour cet effet défendre au malade les alimens  
qui font d’une nature chaude & acre, le Eaigner silppo-  
sé qu’il y ait pléthore, appliquer silr la plaie des com-  
presses trempées dans de l’esprit de vin tiede, & silr  
ceIles-ci une emplâtre. Si les fourcils scmt entierement  
divisés par une large plaie, il faut avoir recours à la  
suture, passer la plale avec quelque baume vulnéraire,  
y appliquer une emplâtre de même nature & fixer les  
yeux avec un bandage, de telle forte que le malade ne  
pusse point les remuer ; car lorsqu’on néglige ces pré-  
cautions , les yeux font affez souvent très-défigurés.

Les plaies de la paupiere supérieure ou inférieure ne fe  
cicatrisent qu’avec beaucoup de peine quand elles sirnt  
considérables, tant à caufe de la délicateffe de ces par-  
ties, qu’à cause de la quantité d’humeürs qui humec-  
tent continuellement les yeux. Pour traiter ces fortes  
de plaies avec le plus de fuc ce s qu’il est possible, il  
faut fomenter la partie avec une décoction de camo-  
mile , d’hyffope ou d’eufraife, jufqu’à ce que l’hémor-  
rhagie foit arrêtée & la plaie parfaitement détergée. Si  
la plaie est tranfverfale , il faut y faire un point de fu-  
ture dans le milieu avec une aiguille très-fine, la fiau-  
poudrer avec de la poudre de sarcocolle, ou avec une  
autre composée de racine de consc>ude , de gomme  
adraganth & de gomme Arabique ; ou bien Poindre  
avec du baume de Capaii, de la Mecque ou tel autre  
semblable, ou avec de l’huile d’œuf ; appliquer par-  
dessus une emplâtre de *diapalma Se* bander les yeux de  
façon qu’ils ne puissent point fe mouvoir, pour que la  
réunion de la plaie *se* fasse avec plus de promptitude.  
Lorfque la plaie est longitudinale,!! en faut réunir les  
levres avec un plus grand nombre de points de future,  
& la panser comme nous venons de le dire.

Si l’œil lui-même est blessé, mais de telle sorte que les  
humeurs vitrée ou crystalline ne soient point sorties ,  
on appliquera deux ou trois fois par jour fur la plaie  
avec une plume ou un plumasseau, de *i’onguentum ala-  
'bastrinum*, ou du blanc d’œuf, ou du mucilage de *se-  
mences* de coings, & de l’herbe aux puces , préparé

CAP 1502

avec l’eau-rofe. Il faut que le Chirurgien ait toujours  
foin de mettre sisr la plaie une petite compresse siiffi-  
somment trempée dans le collyre suivant , pour con-  
tracter les leVres de la plaie, & qu’il l’assure avec uri  
bandage convenable.

Voici la préparation de ce collyre»

Prenez *deux blancs d’oeufs,  
eau rose, deux onces et demie ,  
huile de roses , demi-dragme,  
camphre > trois grains.*

Agitez toutes ces drogues ensemble comme il faut.

Nuck dans fon Traité *de Duct. Oculor. Aquos.* rapporte  
qu’il vint à bout de guérir une plaie à l’œil siins que  
la vue du malade en fouffrît, bien qu’une partie de  
l’humeur vitrée fût sortie.

Voici la méthode qu’il mit en ufage pour cet effet.

Il sépara la partie de l’humeur vitrée qui étoit fortie, &  
fomenta l’œil avec un collyre composé avec un blanc  
d’œuf, de l’eau rose, du bol d’Arménie & du cam-  
phre, fuffifamment agités ensemble. Rien d'est meil-  
leur pour ces flirtes de plaies qu’un scrupule de gomme  
Arabique dissoute dans une once d’eau rofe. Mais s’il  
Eurvenoit une inflammation, comme il arrive quelque-^  
fois, il feroit à propos, comme je l’ai souvent éprou-  
vé, d’appliquer si.ir la plaie deux compresses trempées  
dans de l’esprit de Vin camphré. Pour l’appasser plus  
sûrement, il faut dans cette occasion entretenir le ven-  
tre du malade libre pendant quelques jours , aVec une  
potion préparée avec la rhubarbe & la pulpe de tama-  
rins, ou avec quelqu’autre substance rafraîchissante &  
laxative. Supposé que le malade ait trop de fang,il faut  
le faigner à la gorge ou au pié , lui défendre l’ufage  
des alimens qui foient capables de l’échauffer, & l’o-  
bliger à se tenir autant en repos que sim état peut le  
permettre ; car en usimt de ces précautions , on lui  
conserve les yeux & la vue en même tems. S’il arrivoit  
que le crystallin eut pénétré en tout ou en partie dans  
la plaie, il faut l’en retirer aussi-tôt, de peur qu’il ne  
défigure l’œil & ne le rende fujet à plusieurs autres ma-  
ladies fâchcufes.

Lorfque les humeurs vitrée & crystalline font entiere-  
ment sorties, il est difficile & même prestque impossible  
que l’œil du malade conserve sa figure & qu’il ne per-  
de point la vue.

Dans ces sortes de cas il faut commencer par appliquer  
fur la plaie des compresses trempées dans du vin chaud  
ou dans de l’esprit de vin , & erssuite quelque baume  
vulnéraire pour la consolider, &pour prévenir la dif-  
formité que casse la perte d’un œil, introduire dans  
l’orbite un œil artificiel d’argent ou d’émail.

Il arrive quelquefois lorsque la plaie des tuniques albu-  
ginée &fclérotique est légere, & que la cornée & l’u-  
vée ne font point offensées, qu’encore que lei hu-  
meurs vitrée & crystalline soient sorties, le malade ne  
laisse pas de recouvrer la vue , & l’œil, les humeurs  
qui s’étoicnt écoulées, étant réparées par de la nouVelle  
génération qui s’en fait. Le célèbre Scegertls Medecin  
à *Stugart,* me communiqua il y a quelques années  
l’histoire d’une femme qui eut le bonheur de guérir  
d’un pareil accident ; & toutes réflexions faites, je crois  
que Burrhus & Kerkringius n’ont rien avancé que de  
vrai, quand ils *se* font vantés de rendre la vue à un  
malade, quand même les humeurs de l’œil seroient  
entierement sorties ; & que le crystallin peut s’écouler  
Eans occasionner la perte de la vue , malgré ce que  
quelques Auteurs ont dit pour prouver le contraire.

On cicatrisie aisément les plaies du nez au moyen d’u-  
ne emplâtre agglutinative, quand elles Eont légeres ‘.  
mais quand elle pénetrent bien avant, & que les car-  
tilages fiant coupés, il saut nécessairement recourir à  
la future , les emplâtres ne suffisant point pour con\*

ι y CAP

tenir les levres de la plaie. Quoiqu’il semble lmpossi-  
ble qu’une partie dti nez , qui a été coupée & séparée,  
puiise faire corps de nouveau avec celle qui reste ;  
néantmoins Blegny foutient qu’on est quelquefois ve-  
nu à bout d’y réussir par le moyen de la future.

Lorsque l’os propre du nez est affaissé par un coup ,  
il faut, après l’avoir remis dans fit situation naturelle ,  
Py maintenir pendant quelque tems en introduisant  
dans le nez des petites Eondes d’argent ou de plomb ,  
pareilles à celles qu’on voit représentées *planche  
VIII. du premier volume ,* par les lettres *P. Q R<* de  
peur qu’il ne se forme quelque excroissance charnue  
dans le nez , qui en boucheroit le passage & occasion-  
neroit plusieurs autres fâcheux accidens. Il fautappli-  
quer enfuite extérieurement Eur la plaie quelque bau-  
me, ou de l'essencè de mastic, d’ambre ou de myrrhe,  
ou quelque poudre consolidante , telle que celle de  
sarcocolle, ou une autre préparée avec la racine de  
consiaudejla gommeadraganth & la gomme arabique.

On réunira les levres de la plaie au moyen d’une em-  
plâtre agglutinative que l’on assurera par le moyen  
d’un bandage à quatre chefs.

Les plaies des levres peuvent être faites avec des inf-  
trumens outranchans ou émoussés. Quant à celles qui  
ont été faites avec des instrumens tranchans, foit qu’el-  
les foient longitudinales ou transversales, on en facilite  
la réunion avec des emplâtres agglutinatives ; & lorse  
qu’elles font considérables, en les faupoudrant avec  
les poudres dont nous avons parlé ci-dessus. Dans ces  
fortes de cas le malade ne doit ni parler, ni manger, &  
n’sser que d’alimens qui ne demandent point de maf-  
tication. Mais si la plaie est si grande qu’elle rende tous  
ces moyens inutiles , il faut nécessairement en faciliter  
la réunion avec une suture. Dans les plaies des levres  
occasionnées par des corps émoussés,une chute , ou  
des armes à feu , la premiere chosie qu’on doit faire ,  
**est** de préparer la plaie à la suppuration avec quelque  
onguent digestif, de la déterger enfuite, & d’en réunir  
les levres avec une emplâtre agglutinative ou par la  
Euture, comme on la pratique pour le bec de lievre.

Les plaies des joues demandent le même traitement & les  
mêmes précautions que celles des levres. Mais lorsque  
quelqu’un des condtlits sedivaires de Stenon, qui tra-  
vessent la joue, & viennent de la glande parotide, semt  
coupés; il est difficile & même impossible de οοηΕοϋ-  
der la plaie qu’on n’ait auparavant facilité à la falive les  
moyens de se décharger dans la bouche par uneouver-  
ture artificielle ; à caufe que la salive qui fort continuel-  
lement par l'ouverture du conduit salivaire, sur-tout  
dans la massification empêche la plaie de se cicatriser.

**A** l'égard des plaies de l'oreille externe , il faut en faire  
la réunion avec une emplâtre agglutinative , ou avec  
quelques points de future, si le cartilage est tout-à-  
fait coupé , y appliquer en même tems de la charpie  
trempée dans quelque baume vulnéraire , & mettre  
par-dessus des compresses que l'on assurera avec’un  
bandage convenable. Si la plaie est près du conduit  
auditif, il saut avant toutes chofes, empêcher qu’il  
n’y entre du sang ou quelqu’autre fubstance capable  
d’offenser la membrane du tympan, & pour cet effet  
en boucher l’ouverture avec de la charpie ou du coton.

Il est rare que la langue ibit percée ou coupée, puisque  
les dents & les mâchoires la mettent à couvert de pa-  
reils accidens. Cela arrive cependant quelquefois ,  
foit dans un accès d’épilepsie, sioit dans une chute vio-  
lente , ou lorsiqu’on est atteint à la mâchoire par une  
balle. Supposé donc que la langue Eoit offensée par  
quelqu’un de ces accidens ; il faut, si la plaie est lé-  
gere, & que la partie ait resté dans fon entier l'oindre  
fouvent avec de l’huile d’amandes douces & un peu  
de Eucre candi, ou avec du miel rol'at mêlé avec de  
l’huile de myrrhe par défaillance.

**Il** est difficile sans le fecours dé la future de consolider  
les plaies de la langue , lorfqu’elle sirnt considérables ;  
on ne doit donc pas être stupris, qu’elles ne sie cicatri-  
Eent jamais quand elles sont près du gosier, puisque

CAP 1504

la future deVlent dans ce cas impraticable. Pour que  
l’organe de la parole reçoive le moins de dommage  
qu’il est possible, il faut réunir les levres de la plaie  
quand elle est considérable & fur la partie antérieure  
de la langue , le plus promptement qu’il est possible  
par le moyen de la future, & y appliquer les poudres  
consolidantes dont nous avons pprlé , les emplâtres ag-  
glutinatives deviennent inutiles dans cette occasion.  
Purmannus nous apprend qu’il s’est servi avec succès  
pour consolider ces sortes de plaies d’une agraffe faite  
avec du fil d’argent ou tel autre métal. Dans les plaies  
de la langue faites par des balles de moufquet ou de  
pistolet , les meilleurs remedes que l'on puisse em-  
ployer font l’huile d’amandes douces mêlée avec du  
sucre candi , ou le miel rosat mêlé avec l’huile de  
myrrhe par défaillance ; car dans ce cas la future est  
inutile, ou du moins ne produit pas grand effet. Il  
paroît même néceffaire, lorsque la consolidation de  
ces siartes de> plaies commence à Ee faire, que le ma-  
lade s’abstienne de parler, aussi-bien que des alimens  
qui ont befoin d’être mâchés.

Le feul moyen de consolider les plaies du palais est de  
les oindre avec du miel rosilt feul, ou mêlé avec un  
peu de baume du Perou, & ensuite avec de l’huile de  
myrrhe par défaillance. Ces remedes sirnt les plus  
efficaces que l'on puisse employer pour hâter la conso-  
lidation des plaies des autres parties internes de la  
bouche. Voyez *Vulnus.*

Les plaies de la *tete* offenfent ou les tegumens externes &  
communs feulement, ou le pericrane, ou le crane,  
ou la dure-mere, ou la pie-mere, ou les vaiffeaux,  
la substance corticale ou médullaire, ou enfin les  
ventricules du cerveau.

Il est facile deconnoîtresi les tégumens feuls font offensés.  
Prçmiérement par la figure de l’instrument avec lequel la  
plaie a été faite.

Si l’instrument, par exemple , a fon tranchant droit ou  
direct, tel qu’est celui d’une épée à large lame, ou d’un  
couteau, la blessure peut être fort grande, fans être  
pour cela profonde- Si au contraire l'instrument est  
poussé de pointe contre la tête, l’orifice externe de la  
plaie peut être fort petit, quoiqu’elle penétre fort a-  
vant dans la tête ; & si la plaie a été faite avec une arme  
courbe, comme un fabre ou un coutelas, elle peut être  
fort longue, sims être extrémemént profonde.

Secondement, en réfléchissant fur la force avec laquelle  
la plaie à été faite.

Car si cette force étoit petite , la plaie ne peut être fort  
profonde, et *vice versâ.* C’est ce qu’on ne peut sa-  
voir que par le rapport du malade, des spectateurs ou  
de celui qui a fait le mal.

Troisiemement, l’état , fur-tout la figure de la partie  
offensée , peut donner quelque lumiere sur le plus  
ou le moins deprofondeur de laplaie.

Lors, par exemple, que la partie offensée est platte, &  
peu convexe, la plaie externe peut être longue, sims  
être profonde; mais quand la partie est anguleuse,  
saillante & fort convexe, il est évident qu’elle doit  
être profonde , si elle s’étend, en longueur. *Voyez ce  
quon a dit ci-devant de la figure de la* tête. Comme  
tous les hommes n’ont pas la *tète* faite de la même  
maniere, il est nécessaire que le Chirurgien commisse  
les difiérentes conformations de cette partie qui s’é-  
cartent pour l'ordinaire de celle qui lui est naturelle.

Quatriemement la nature desfymptomes, qui consistent  
principalement dans les dérangemens des diver-  
*ses* fonctions , occasionnés par la plaie.

Plus ces iymptomes font nombreux & violens, plus il  
y a lieu de croire qu’un nombre proportionné de par-  
ties , de celles mêmes qui font les plus nécessaires à la  
perfection de la fanté, font offensées. Mais comme

\* l’origine

i5°5 CAP

l’origine & la source des fonctions animales réside  
dans la *tètes* il faut d’abord examiner, si à l’occasion  
de la plaie, ces fonctions ont fouffert quelque alté-  
ration. Un vertige, un tintement d’oreilles, un vo-  
missement de bile, un assoupissement, une privation  
totale ou un dérangement de tous les siens, ou du  
moins d’une partie, une décharge involontaire d’uri-  
ne ou des excrémens, sont dans ces sortes de cas , de  
très mauvais augures & des pronostics qui ne promet-  
tent rien que de très fâcheux au malade. Supposé qu’il  
ne furvienne aucun de ces symptomes, ou qu’ils soient  
légers, & disparoissent aussi-tôt, il est à prési-uner que  
l’instrument avec lequel la plaie a été faite,n’est pas  
entré bien avant dans la partie. Hyppocrate dans la  
cinquieme Section de fon livre des plaies de la *tète ->*veut qu’outre les iymptomes qui font immédiatement  
fournis aux sens, on ait encore égard aux circonstances  
qui si-iivent, puisqu’elles fiant des signes ou des mar-  
ques que le malade est plus ou moins dangereusement  
blessé, si, par exemple , *il tombe dans un profondsem-  
meils s’il perd la vue, s’il est saisi d’un vertige, ou Tu-  
ne attaque d’apoplexie.* Il faut cependant convenir que  
les plaies les plus dangereufes de la *tète,* & qui péne-  
trent le plus avant dans sa fubstance, ne sirnt point or-  
dinairement suivies dès le moment qu’elles sirnt faites,  
de ces formidables fymptomes; car , dans le Journal  
des Savans , pour le mois d’Avril de l’année 1735.  
nous stvons l’exemple d’un jeune homme de vingt-six  
ans , qui eut l’os pariétal du côté droit percé dans le  
milieu, d’une fleche armée d’un fer très pointu , & qui  
ayant voulu la retirer, fut assez malheureux pour que  
le fer restât dans la plaie, le bois s’étant cassé près de  
la plaie. Malgré cet accident il fut assez tranquile juf-  
qu’au feptieme jour ; mais comme on eut fait une in-  
cision, on découvrit un trou circulaire dans llosparié-  
tal, aussi - bien que la pointe du fer. On lui appli-  
qua deux fois le trépan, on enleva une portion con-  
sidérable du crane, & l’on sépara de la dure-mere la  
partie contiguë à l’ouverture que le fer y avoit faite:  
mais il fut impossible de retirer le fer. Le côté oppo-  
sé à celui où la plaie avoit été faite devint paralyti-  
que, il souvint une suppuration abondante, & il pa-  
rut sur le cerveau un grand nombre d’excroissances  
fongueuses. Au bout de trois mois , on sentit avec la  
Eonde le fer dans la fubstance du cerveau : le Chirur-  
gien fit tous fes efforts pour le retirer, mais le mala-  
de tomba dans des convulsions, qui l’empêcherent de  
continuer fon opération. Vers la fin du quatrieme mois  
le fer fe présenta de lui-même à l'orifice de la plaie ,  
d’où on le tira avec des pincettes, & vingt jours après,  
cette plaie, si dangeresse en apparence *se* cicatrisa.  
On voit par un grand nombre d’autres observations  
rapportées dans différens Auteurs, qu’il est quelque-  
fois à propos de lasser dans les plaies les corps étran-  
gers qui s’y font engagés, puisque la nature s’en dé-  
barrasse ensiiite elle-même par ses propres efforts.

Hippocrate & les plus fameuxMedecins qui ont paru après  
lui, ont cru que la maladie étoit des plus dangereuse,  
lorsque la plaie de la *tête,* étoit fluvie, non silr le champ,  
mais quelques jours après, de symptomes violens.

« Celui qui a été bleffé à la *tète,* dit Hippocrate, est sûr  
« de guerir, lorsque la plaie ne lui cause ni fievre, ni  
« hémorrhagie, ni inflammation, ni douleur. Supposé  
« qu’il survienne quelqu’un de ces symptomes, on  
« doit entirerun bon prognostic, pourvû que ce soit  
« au commencement, & qu’il ne dure que peu de  
a tems: mais la fievre est toujours funeste au malade  
« lorsqu’elle le faisit le quatrième, le feptieme, ou  
« le douxieme jour après *sa* blessure. » De-là vient  
que Jacotius dans scm Commentaire sur les *Coacae Prae-  
notiones* , établit pour axiome général, que la fievre  
& les autres iÿmptomes qui surviennent immédiate-  
ment après une plaie reçue, qui durent peu de tems,  
Eont moins à craindre que ceux qui siibsistent pendant  
un tems considérable, ou *se* manifestent quelque tems  
après. Lors donc que la plaie est immédiatement ac-  
*Torne II.*

CAP 1506

compagnée de fymptomes violens, il veut que le Me-  
decin suspende sim jugement, jusipula ce qu’il ait vü  
s’ils sirnt permanens ou non. Il est évident qu’on ne  
peut tirer un prognostic assuré de la violence ou de  
la véhémence des fymptomes, & qu’il faut avoir é-  
gard à plusieurs autres circonstances. Mais on peut a-  
vancer fans crainte de lu tromper, que les symptomes  
violens qui surviennent aussi-tôt après une plaie faite à  
la tête, ne préfagentrien de bon pour la vie du malades  
11 ne faut point perdre courage dans les cas les plus ter-  
ribles, ni fe livrer à une folle confiance, quand même  
les fymptomes feroient les plus favorables.

Cinquiemement,ilest aisé de distinguer par l’infpection  
feule les plaies qui n’offensent que les tégumens  
externes & communs de celles qui affectent les au-  
tres parties de la *tète.* Il faut dans ces fortes de  
plaies commencer par raser la *tète* du malade &  
fomenter la partie avec parties égales de vin &  
d’eau un peu tiedes. Avant de mettre l’appareil,  
il faut examiner la plaie avec foin, pour connoî-  
tre la partie qtl’elle affecte , former un prognose  
tic assuré , & fuivre pour la cure la méthode la  
plus convenable.

Entre les signes qui peuvent fervir à nous faire connoî-  
tre si l’os, ou feulement les tégumens communs sirnt  
offensés, on peut mettre le suivant, que je tire du  
Traité qu’Hippocrate a composé silr les plaies de la  
*tète.* Cet Auteur veut qulon examine si les cheveux  
siont coupés , & s’ils entrent dans la plaie ; car si cela  
est , on peut affurer que l’os est offensé. En effet lors-  
que l’instrument, quelque aceré qu’ilsioit ne pénetre  
que dans les tégumens du crane, les cheveux cedent  
à l’impression du coup sians fe couper : mais lorsque  
le coup pénetre jusiqu’à Pos, il faut nécessairement  
qu’ils cedent au tranchant de l’instrument.

Sixiemement, on découvrira la nature de la plaie par le  
moyen de la fonde.

Après avoir écarté doucement les levres de la plaie, il  
faut y introduire une fonde de plomb ou d’argent  
mousse, & examiner scm fond avec foin. Si l’os est dé-  
couvert, on s’en appercevra facilement par le fon que  
rendra la fonde ; mais si l’on ne sient aucune rudesse ou  
aspérité, si les parties siont molles, & si la sonde ne fait  
aucun bruit, on peut en conclurre infailliblement que  
le crane n’est ni découvert ni offensé dans l’endroit où  
la plaie a été faite.

Quoique ces plaies paroissent d’abord de peu de consé-  
quence, elles deviennent fouvent dangereufes par  
la proximité des mufcles, des tendons, des aponé-  
vrosessdes sinuressdu périoste,du crane, des nerfs,  
des vaisseaux,du cerveau,& par la grande contrac-  
tilité de la partie blessée qui augmente la plaie, en  
obligeant fes parole à s’écarter l’une de l’autre.

Bien que l’on soit assuré que le crane n’est point offensé,  
on n’en a pas moins à craindre souvent de violens symp-  
tomes, quoique la force avec laquelle la plaie a été  
faite, n’ait point été affez grande pour ébranler le cer-  
veau , ou pour offenser aucune des parties contenues  
dans le crane ; car il y a un grand nombre de mufcles  
très-forts qui ont leur infertion dans le crane, comme  
le trapeze, le splenius, & quelques autres dont on a  
parlé ci-dessus, en donnant la defcription de ces parties ;  
& une expansion tendinéufe, eu aponévrose qui cou-  
vre toute la *tète,* & que l’on a décrite au même endroit.  
Les musitles temporaux couvrent encore une grande  
portion de la partie latérale du crane. Or on fait que  
les plaies des parties tendinesses sirnt siiivies de très-  
fâcheux fymptomes, comme on le dit au mot *Vulnus ;  
8c* celles des mufcles temporaux caufent souvent, si ce  
n’est pas toujours, des convulsions ; de sorte qu’HippO-  
crate ( *Coacae praenotiones')* prononce , que ceux qui sont  
bleffés aux tempes, sont attaqués de conVulsions dans  
le côté opposé.

Ç C C c c

*ïyor* CAP

A l’égard des sutures, on a obferVé que la dure-mere y est  
fortement attachée & communique avec le péricrane,  
qui tient pareillement aux futures par certains vaif-  
feaux particuliers qui pénètrent le crane dans cet en-  
droit. Il s’enstIit donc que les plaies faites aux parties  
externes près des futures, peuvent affecter en peu de  
tems les parties internes au moyen de ces communi-  
cations.

Comme le péricrane fournit des vaisseaux fanguins aux  
os du crane, en reçoit réciproquement de ceux-ci, &  
y est attaché par le moyen de ces deux fortes de vaise  
feaux, il est évident que la circulation du fluide vital  
entre les os du crane, furtout la table externe, dépend  
du bon état du péricrane. Lors donc que ce dernier eft  
affecté, la maladie fe communique aisément aux os du  
crane, & de ceux-ci à la dure-mere, si-irtout autour des  
sutures, où ces deux membranes communiquent entre  
elles par des vaiffeauxparticuliers.

Quant aux nerfs, ceux qui viennent delacinquieme pai-  
re, & la portion dure de la feptieme, *fe* distribuent  
dans toute la partie externe de la *secte* par un grand  
nombre de ramifications considérables. Lors donc que  
ces nerfs font piqués ou coupés, on doit appréhender  
tous les symptômes que nous disons au mot *Vuhntts ,*accompagner ces sortes de plaies dans toutes les par-  
ties du corps. Ces symptômes doivent *se* manifester  
ici d’autant plus promptement que les nerfs qui s’éten-  
dent le long des tégumens du crane font très-tendus &  
fort près de leur origine.

Comme les tégumens externes font parsemés d’un grand  
nombre d’arteres , leurs plaies sirnt quelquefois fui-  
vies d’hémorrhagies considérables.

A l’égard du ceryeau, l’os du crane est si mince dansquel-  
ques endroits, qu’il y est transparent dans un crane  
préparé. De-là vient que l’on doit toujours appréhen-  
der, lorfque les tégumens sirnt coupés, que le cerveau,  
qui en est si près, ne Eoit offensé. Cela peut arriver en  
conséquence de la lésion des nerfs , ou à caufe de la  
continuité du péricrane & de la dure-mere , ou par une  
affection fubséquente à la plaie, laquelle peut non-  
seulement offenser le crane, mais encore *se* communi-  
quer au cerveau qui y est enfermé.

A l’égard de la contractilité de la partie lésée, c’est un  
phénomene commun à toutes les plaies ( voyez *Vulnus)*que les parties folides, quand elles font divisées, *se*séparent les unes des autres : mais cette séparation est  
plus ou moins grande à proportion de la faculté qu’ont  
ces parties de fe contracter ; la peau de la *tète* est sorte  
& épaiffe, également tendue fur toutes les parties du  
crane , fort mobile , ce qui est caufe qu’elle *se* retire  
aisément ; elle a encore Eous elle une membrane celle-  
laire. C’est ce qui fait que lorfque la peau du crane est  
coupée, les levres de la plaie s’écartent aussi-tôt l’une  
de l’autre, & que les plaies du front lassent pour l’or-  
dinaire des cicatrices fort grandes après elles. Lorf-  
que ces fibres ne font coupées qu’en partie , & que les  
levres de la plaie font forcées de s’écarter l’une de  
l’autre, il arrive que les fymptomes scmt beaucoup  
plus violens. D’ailleurs plus les levres de la plaie s’é-  
cartent, plus est grande aussi la portion qui reste expo-  
sée au froid de l’air, d’où peuvent réfulter plusieurs  
fâcheux inconvéniens.

Si la plaie quoique légere est jointe à une contusion , cet-  
te circonstance la rend plus fujette à de fâcheux  
fymptomes.

Car les contusions déchirent & mettent en pieces un grand  
nombre de vaiffeaux capilaires, ce qui occasionne une  
extravafation des humeurs qu’ils contiennent, & fait  
qu’elles croupiffent & fe corrompent dans les endroits  
qui les reçoivent. Mais comme le crane , qui est un  
corps extremement dur, est posé fous les tégumens, il  
faut de toute nécessité , à moins que l’instrument ne  
foit excessivement acéré , qu’il y ait toujours quelque  
contusion. Dans ce cas, comme la peau de la *tète* est  
fort épaisse, le pannicule adipeux qui est dessous est

CAP 1508

mince, & fujet àfe dilater; & comme les os du crane  
s’oppofent en quelque forte à cette dilatation, il arrive  
que les humeurs extravasées & corrompues fe frayent  
un passage à travers ce même pannicule, & que defcen-  
dant par leur propre poids , elles peuvent tomber fur  
les muEcles dont nous avons parlé , qui ont leurs ilsser-  
tions dans llos occipital, les irriter & occasionner de  
très-mauvais fymptomes. Ces humeurs peuvent de mê-  
me *sc* jetter fur les mtsscles des tempes ou du front,  
autour des yeux ou de la racine du nez, & y caufer les  
mêmes défordres. On fait par plusieurs observations  
de la certitude desquelles on ne sauroit douter que ce-  
la arrive quelquefois ; car tous ceux qui font versés  
dans la pratique, peuvent avoir souVent obfervé que le  
jour même qu’on a reçu une contusion fur le sommet  
de latêtc, le front &même les fourcils deviennent hu-  
mides & livides, à caufe du sang extravasé qui s’est  
jetté si.ir ces parties. C’est ce qui faitqu’Hippocrate ,  
dans sem Traité des plaies de la *tète ,* regarde comme  
très-dangeretsses celles qui ont été faites avec des dards  
émoussés.

Il est encore à craindre dans ces fortes de cas, que le péri-  
crane & l’os ne soient offensés par la contusion, ou af-  
sectésparles fluides extravasés, ce qui occasionneroit  
la carie de l’os, & tous les autres flymptomes dont cet  
accident est accompagné; car les os du crane peuvent  
être endommagés, encore qu’ils semblent être dans  
leur état naturel ; & la plaie occasionnée parla contu-  
sion, peut avoir pénétré plus ou moins dans la sifbstan-  
ce de l'os, sans que l’on pusse déterminer au juste par  
la simple inspection le degré précis de lésion, corn-  
. me Hippocrate llobsierve fort bien dans l’Ouvrage que  
nous avons cité. On voit donc par-là combien les Chi-  
rurgiens doivent *se* méfier des plaies *de la tète.* , accom-  
pagnées de contusions, puisqu’il en réfulte long-tems  
après , & lorsque tout paroît être dans le meilleur état  
du monde, des symptomes extremement fâcheux. En-  
tre un grand nombre d’observations qui prouvent ce  
que j’avance; Bauhin *{de Renunriat. Vidner. Sect.* 2. c.  
1. ) rapporte la fuivante d’après Paaw, laquelle est ex-  
tremement remarquable.

a Un homme ayant eu une dispute en buvant avec un  
« de Ees voisins, celui-ci lui jetta à la *tète* un pot d’é-  
a tain, qui l’atteignit à llos pariétal du côté droit. Le  
« Chirurgien qui le visita n’apperçut dans l’os aucune  
« solution de continuité, & le bluffé vaqua pendant  
a dix mois à *ses* affaires seins Ee ressentir le moins du  
« monde de cet accident. Mais lorsqu’il s’y attendoit  
« le moins, il fut faisi d’un vertige qui le jetta à la  
« renverfe, & dont il mourut peu de tems après. On  
a lui ouvrit le crane, & on lui trouva les os & les mem-  
« branes du cerveau entierement cariées à l’endroit où  
« il avoit reçu le coup. »

Si la plaie est petite , la contusion fort grande, & qu’il  
fe foit formé un amas considérable d’humeurs  
corrompues, on doit s’attendre à des iymptomes  
très-fâcheux.

Il arrive fouvent dans les chutes , ou dans les coups que  
l’on reçoit à la *tète* avec un instrument moufle, que  
la plaie qui a été faite à la peau est légere, quoique la  
contusion affecte une portion considérable de cette mê-  
me peau. Dans les cas de cette nature, non - seulement  
le malade, mais encore un Chirurgien peu expéri-  
menté, ont coutume de regarder cet accident comme  
peu considérable : mais leur suprife est extreme quand  
ils viennent à être témoins des fymptomes terribles  
dont cette plaie, si légere en apparence, est silicle. Ce-  
pendant cela ne siauroit être autrement : car la matiere  
qui s’est amassée, ne pouvant s’écouler par la plaie à  
catsse de la petitesse de S011 orifice, augmente & fie fait  
jour à la fin à travers la membrane cellulaire ; ou bien  
les humeurs corrompues , affectent par leur séjour le  
péricrane & les mufcles qui lui scmt contigus.

Je fus appelle il y a quelques années, dit Van-Swieten,

1509 CAP

chez un Menuisier qui avoit la fievre. Comme sa ma-  
ladie n’avoit rien de commun avec la fievre épidémi-  
que qui régnoit alors, & que je ne pus malgré toutes  
mes recherches en découvrir la catsse, quoique diffé-  
rens symptomes me fissent soupçonner dans cét hom-  
me quelque maladie cachée, je ne Eus quel jugement  
jedevois en porter. Il ressentoit un violent mal de *tè-  
te* , sim front & fes sourcils étoient rouges & enflés, il  
fle plaignoit d’une tension dans la nuque du cou, &  
fon siommeil étoit troublé & interrompu. Je lui deman-  
dai s’il n’avoit point reçu quelque coup à la *tète*, il me  
dit que non, quoique je lui répétasse plusieurs fois que  
je le sioupçonnois de me déguster la vérité. Un domef-  
tique qui étoit présent *se* fouvint à propos que huit  
jours auparavant il étoit tombé une thuile silr la *tète* du  
malade, mais d’une hauteur peu considérable. Il avoua  
que cela étoit, mais il assura en même tems que la dou-  
ieur que lui causia cet accident fut peu considérable, &  
qu’il ne croyoit pas qu’elle pût avoir aucune fâcheufe  
suite. Là-deisus ayant examiné l’endroit où il avoit re-  
çu le coup, j’y découvris une petite plaie de la largeur  
d’une *tète* d’épingle , & au-dessous une contusion d’un  
pouce de diametre. J’ordonnai aussi-tôt de laver les té-  
gumens de la partie affectée, & le lendemain la fievre  
& les fymptomes diminuerent considérablement. Enfin  
la plaie étant venue à suppuration, on la panfa à l’or-  
dinaire, & le malade recouvra la santé, sims qu’il sisr-  
vint aucun autre symptome.

Dans les cas de cette nature l’amas des humeurs corrom-  
pues cause d’énormes tumeurs , des érésipeles,  
des œdemes , des douleurs, des convulsions, la  
corruption du péricrane & de l’os, des fievres &  
la mort.

L’air s’insinuant encore dans les cavités de la membrane  
cellulaire, & y étant imprudemment retenu par l’ap-  
plication des emplâtres, produit de prodigieux em-  
physemes.

Il *se* forme siurtout des tumeurs à l’occasion d’une contu-  
sion violente, lorsque la peau demeurant en sim entier  
ou n’étant que peu endommagée, il fie fait un épan-  
chement des fluides contenus dans les vaiffeaux. Cet  
effet est d’autant plus prompt que le crane qui est  
deffous ne pouvant céder, il faut nécessairement que  
toute la maffe des liqueurs épanchées distende & fou-  
leve la peau considérablement. C’est-là la raifon pour  
laquelle les tumeurs que cauEent les contusions dans  
les autres parties du corps ne sont jamais si grandes ni  
si promptes. Je me fouviens, dit Van-Swieten, que la  
servante de la maison où je logeois étant tombée du  
haut d’un escalier, & ayant donné du front contre le  
feuil de la porte , je ne pus empêcher malgré tous mes  
foins, qu’il neEe formât fur sim front une tumeur aussi  
grossie qu’un œuf de poule. Les enfans font assez Eu jets  
à ces sortes d’accidens , & il en est peu qui n’ayent at-  
trapé parmi leurs divertissemens quelque bosse à la *tète*ou au front.

Pour la différence qu’il y a entre Pérésipele de la *tète 8c*le phlegmon , voyez l’Article *Inflammatio.*

Il fuffit d’obEerver ici que l’on-donne le nom d’érésipele à  
une inflammation superficielle qui a sim siége dans la  
peau seulement, d’une couleur rouge jaunâtre , & qui  
pour l’ordinaire réside dans des vaiffeux plus petits que  
ceux qui siont destinés à conduite les globules rouges  
du sang. Suivant Galien, *Meth. Medend. Lib. II. cap.*I. Pérésipele parfaite n’est qu’une maladie de la peau.  
Cette efpece d’enflure n’est jamais plus fréquente qu’à  
*la tète* & fur la face, & dénote toujours quelque chofe  
de malin lorsqu’elle accompagne les plaies de la *tète.*De-là vient qu’Hippocrate , dans le dix-neuvieme  
Aphorisine de la septieme Section , dit Ἀπὸ ὀστέου ψίλω-  
σις ἐρυσίπελας; & Galien dans sim Commentaire silr ce  
passage , croit que l’on doit sous-entendre le mot κακὸν  
Eur la fin de PAphorisine, à caufie que Pérésipele d'ac-  
compagne pas toujours la dénudation de l’os, & qu’il  
est toujours un mauvais fymptome , lorsique cela arri-

CAP 15 io  
ve. Il est d’ailleurs certain qu’Hippocrate dans plu-  
sieurs endroits de fies Ouvrages donne atl crane le nom  
*d’sulov,* comme il paroît par le vingt quatrieme Apho-  
risime de la sieptieme Section. Il est donc facile de com-  
prendre comment cet accident peut être occasionné  
par la compression des vaisseaux de la peau à l’occasion  
des humeurs.qui la distendent ou qui l’irritent par leur  
acrimonie.

Quoique le mot œdeme signifie en général une tumeur  
molle & froide , on en distingue de deux especes ; la  
premiere d’une nature froide, & l’autre d’une nature  
toute différente. On appelle la premiere tumeur, pour  
la distinguer, œdeme œdémateux. Mais’lorfque cette  
tumeur est blanche , tranfparente & accompagnée de  
chaleur , on l’appelle œdeme érésipélateux. On pré-  
tend qu’elle est causée par l’inflammation des vaisseaux  
qui donnent passage à la lymphe ou sérosité. Voyez  
l’Article *Inflammatio.* On appelle encore cette maladie  
*eresipelas bullatum,* parce qu’elle distend & enfle les  
parties qu’elle attaque, surtout les paupieres & levssa-  
gé, lorsqu’elle a sim siége autour de la *tète.* Dans les  
plaies de la *tète* elle a la même catsse que Pérésipele or-  
dinaire, mais elle passe généralement pour un très-  
mauVais symptôme.

A l’égard des douleurs , elles sont causées par un amas  
de matiere qui distend la peau & les nerfs ; ou bien  
cette matiere venant à croupir acquiert uneacretépar  
laquelle elle affecte le péricrane qui est extremement  
fensible, ou même les tendons & les musicles voisins.

Quant aux conVulsions , elles peuvent provenir des mê-  
mês causies, surtout lorsque la maladie affecte les par-  
ties internes du crane.

Pour ce qui est de la pourriture de l’os & du péricrane,  
voici ce qui l'occasionne. Nous avons déja dit en  
décrivant les parties qui composent la *tète,* qu’il y a  
deffous la membrane cellulaire une aponévrofe tcndi-  
netsse, & sous celles-ci le péricrane qui couvre immé-  
diatement le crane avec lequel il communique par plu-  
sieurs vaisseaux. Il arrive donc que la maladie qu’occa-  
sienne l’épanchement des humeurs sous la peau de la  
*tète se* communique aisément aü péricrane , & que ce-  
lui-ci étant offensé intercepte lesfucs vitaux qui abor-  
dent ati crane. Pour lors la partie du crane qui est im-  
médiatement placée deffous le péricrane *se* carie, de  
sorte qu’il est absolument nécessaire de le séparer pour  
pouvoir guérir la maladie , ou bien la corruption *se*communique aux membranes & au cerveau.qui est dçsa  
Eous. De-là naissent les symptomes les plus terribles,  
comme des fievres & quelquefois même des morts fil-  
bites. On en a vu un exemple dans le cas que nous  
avons rapporté ci-devant d’un jeune homme qui en-  
fuite d’un semblable accident fut faisi d’ün vertige qui  
lui causa la mort.

A l’égard de Pair qui pénetre dans les cavités de la mem-  
brane cellulaire, l’on Paît que ce fluide silbtil est d’une  
telle nature qu’il presse également de tous côtés. Lors  
donc que la plaie qu’on a reçue à la *tête* pénetre jufl-  
qü’à la membrane cellulaire , il faut nécessairement  
que l'air y entre , furtout dans le tems que le Cbirur-  
gicn sonde la plaie. Si en même tems on applique desa  
fus une emplâtre agglutinative, Pair ne pouvant plus  
sortir & étant raréfié par la chaleur du corps, il fie fait  
jour à travers la membrane cellulaire, & sait enfler les  
parties qui lui font contiguës. Si là-dessus le Chirur-  
gien fonde encore la plaie avec plus de soin pour dé-  
cotlVrir la cauEe de cette tumeur qui lui est inconnue.  
Pair s’introduit de nouveau à travers la membrane di-  
latée, & après qu’il a appliqué l’emplâtre , la tumeur  
augmente & s’étend Pur tout le front, fur les paupie-  
res & silr la face, de sorte que le lendemain tout le vi-  
sage est couvert d’une tumeur élastique & transparer.-  
te d’une grosseur si considérable , qu’on a peine à dé-  
couVrir les yeux & le nez du malade; car on a remar-  
qué que la membrane cellulaire sie distend d’autant  
plus aisément qu’elle est plus tendre & plus déliées  
De-là vient que les parties situées sous les paupieres

**C C C c c ij**

ï 51 ï CAP

s’enflent si aisément , & que la membrane cellulaire  
de la verge & du scrotum *sè* distendent à un point ex-  
traordinaire dans cette espece d’hydropisie qu’on ap-  
pelle anasarque , parce que dans ces cas, la membrane  
cellulaire ne contient aucune graisse , mais feulement  
une efpece de substance mucilagineuse. Il n’en est pas  
de même des animaux qu’on a châtrés, car il *se* forme  
dans ces parties un amas considérable de graisse.

On donne assez proprement le nom dlemphyfemes ou  
de bouffissures à ces efpeces de tumeurs, que Gorræus  
définit, *Desinit. Medic.* un amas d’air répandu fous la  
peau dans les cellules du corps graisseux. Galien, *Meth.  
Medend. Lib. XIV. cap.* 7. emploie le même mot  
dans le même siens. « Les emphyEemes, ( ἐμφυσύματα)  
a dit-il , font causés par un air qui s’amasse siaus la  
« peau, & quelquefois fous les membranes qui cou-  
« vrent les os ou qui environnent les mufdes ou quel-  
« qu’un des vssceres : il s’amasse quelquefois une gran-  
α de quantité de cet air dans l’estomac & les intestins ,  
a aussi bien que dans l’efpace qui est entre eux & le péri-  
« toine. » Ces tumeurs, continue-t’il, different de l’ce-  
deme en ce qu’elles ne retiennent point l’impression  
des doigts & rendent un fon pareil à celui d’un tam-  
bour. Cela n’est vrai que lorsque cette substance fla-  
tueuse réside dans quelque grande cavité du corps, tel-  
le que le bas-ventre, qui lmssqu’on le frappe raifonne  
comme un tambour; ce qui a fait donner à cette mala-  
die le nom de tympanite par les Medecins. Mais quand  
l’air est enfermé dans la membrane cellulaire, il cede à  
l’impression du doigt, parce qu’en conséquence de fon  
élasticité, il est pouffé dans les cellules voisines de cet-  
te membrane , & reprend fa premiere place lorsque la  
pression ceffe. Comme les paupières s’enflent aisément  
à caufle de la grande lâcheté & dilatabilité de leur  
membrane cellulaire; Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 22.  
définit l’emphyseme de la paupiere, une tumeur œdé-  
mateuse de cette partie. Mais dans le *Livre IV. chap.*28. il dit au sistet de l’emphyseme la même chose que  
Galien.

Rien ne prouve mieux la facilité avec laquelle Pair pé-  
netre dans toutes les parties de la membrane cellulai-  
re lorfqu’il y est une fois entré , que la pratique des  
Bouchers , qui pour féparer plus aifément la peau qui  
couvre la chair des animaux, ont coutume d’y faire un  
petit trou par lequel ils font entrer l’air avec un soufflet.  
Ceci est encore confirmé par l’observation qu’on a fai-  
te, que llair qui a une fois pénétré dans le pannicule  
ladipeux , peut s’insinuer dans prefque toutes les par-  
ties du corps, exciter des tumeurs surprenantes dans  
diverses parties, & quelquefois même fur prefque tou-  
te la sculace du corps. Nous avons dans *les Mémoires  
de l’Académie Royale des Sciences, ann.* 1704. l’exemple  
d’une petite fille de cinq ans, qui, trois jours avant fia  
mortjlaquelle mit fin à une maladie chronique qui l’a-  
voit colssumée peu à peu, eut une tumeur sim la joue  
droite, qui s’étendit fur tout le tronc du corps. Lorse  
qu’on la preflbit avec le doigt, llair cédoit avec une  
espece de bruit. Après qu’elle sut morte , on fit  
une incision dans la peau du bas-ventre ; la tumeur s’af-  
faissa aussi-tôt, & llair en sortit accompagné d’une  
odeur Insupportable.

Thomas Bartholin , *Hist. Anatom. rarior. Cent. Hist.*12. rapporte qu’un jeune homme extremement robuste  
ayant reçu deux bleffures, l’une près la clavicule droi-  
te , l’autre dans le dos près de l’épaule gauche , non-  
seulement sim visage, mais encore toutes les autres  
parties de sim corps se couvrirent d’une tumeur élasti-  
que qui ressembloit en quelque sorte à une éponge  
pleine de vent. Il rapporte , *Cent. 6. Hist.* 89. un au-  
tre exemple de même nature. Il y a toute apparence  
que cette espece de tumeur peut encore être produite  
par la putréfaction des humeurs extravafées ; puifque  
pour lors, comme l’expérience le confirme, lamatiere  
élastique enfermée dans le corps est mife en mouve-  
ment par la corruption ; & que foit air ou non , elle est  
extremement dilatée par la chaleur. C’est ainsi que les

CAP 1512

cadavres de ceux qui *se font* noyéss’élevent fur l’eau’  
lorfque la corruption commence à s’en emparer, &  
que le corps, furtout.le bas-ventre, viennent à Ee dise  
tendre ; car leur volume augmentant, ils deviennent  
beaucoup plus légers que Peau qui les porte. Puis donc  
que l’amas qui *se* forme fous la peau de cette matiere  
extravasée, dégénere au point qu’on Vient de le dire,  
il s’ensclit qu’il peut quelquefois caufer cette maladie  
surprenante; & peut-être en a-t’il été de même de la  
fille dont on a parlé ci-deffus , laquelle après aVoir été  
confumée par une maladie chronique , deVÎnt enflée  
par-tout le corps trois jours aVant que de mourir.

Hildanus, *Observ. Chirurg. Centum* 2. *Obs.z'y.* rapporte  
qu’un homme étant mort de plusieurs bleffures qu’il  
aVoit reçues à la têtcsson cadavre puoitsi sort deux jours  
après qu’on ne pouvoir en approcher ; que le lende-  
main matin sa *tète,* sa face & fes bras devinrent extraor-  
dinairement enflés , & fes bourfes de la groffeur de la  
*tète* d’un enfant.

Lorfqu’il scIrvient un emphyseme de cette espece, lana-  
ture de la maladie indique que l’on donne iffue à la  
matiere élastique qui distend la membrane cellulaire  
dans laquelle elle est enfermée. On peut en venir à  
bout par des pressions ou des frictions modérées , en  
attirant l’air enfermé à l’orifice de la plaie, & en le di-  
latant, si la nécessité l'exige, ou en donnant iffue à  
cette matiere par des scarifications qui pénetrent juse  
qu’à la membrane cellulaire. Paré , *Lib.* X. *cap.* 30.  
rapporte un exemple remarquable du fuccès des fca-  
rifications dans un cas de cette nature.

Le voici :

Un homme reçut un coup d’épée à la gorge, qui coupa  
une partie de la trachée-artere &une des veines jugu-  
laires, d’où s’enfuivit une hémorrhagie abondante ,&  
un sifflement cause par llair qui fortoit par la plaie. On  
réunit les levres de la plaie par le moyen de la future,  
& l'on appliqua dessus des remedes astringens. Un peu  
après, llair étant venu à s’insinuer dans la membrane  
cellulaire, occasionna une distension extraordinaire,  
non-seulement dans les parties contiguës à la plaie,  
mais encore dans tout le corps. Le malade avoit le  
visiige si enflé, qu’on ne pouvoir appercevoir ni sion  
nez, ni *ses* yeux. On désesipéroit entierement de *sa*guérison, lorsqu’un Chirurgien, fort habile dans *sa  
Profession ,* s’avifa de faire plusieurs scarifications fur  
la peau, à deffein de donner iffue à llair ; ce qui eut  
tant de fuccès, que le malade recouvra la sainté , au  
grand étonnement de tous ceux qui avoient été té-  
moins de sa situation.

Ces sortes de tumeurs emphysémateuses accompagnent  
plus fréquemment les plaies de la poitrine qui péne-  
trent dans la cavité du thorax , parce que l’air qui s’est  
insinué dans fa cavité par l’ouverture de la plaie , ne  
peut fouvent en sortir, soit à catsse de la petiteffe de sim  
orifice , ou des obstructions qui s’y rencontrent ; d’où  
il arrive qu’étant raréfié par la chaleur des organes, il  
*se* fait jour dans la membrane cellulaire. Que si le pou-  
mon est offenfé, & qu’il laiste échapper llair dans la ca-  
vité de la poitrine, il est visible que cet accident doit  
occasionner des emphysemes prodigieux, puisqu’à cha-  
que inspiration , il entre une nouvelle quantité d’air  
dans la partie.

S’il n’y a que les feuls tégumens blestes , sans aucune des  
circonstances dont on a parlé , quoique ces sortes  
de plaies paroiffent souvent considérables , on les  
guérit facilement par le moyen d’un passement  
convenable, & par la méthode décrite au mot  
*Vulnus.* H est furtout avantageux d’en commen-  
cer la cure tandis qu’elles fiant encore récentes,  
de les tenir bien réunies, de les panser rarement,  
ou si on y est obligé, de le faire avec toute la  
promptitude possible, d’éviter avec foin les reme-

1513 CAP

des émolliens , huileux, tout ce qui est trop humi-  
de, & l’introduction de l’air.

Il silit de ce qu’on vient de dire , qu’une grande plaie est  
beaucoup mois à craindre qu’une plus petite qui est  
jointe à une contusion considérable; car cette derniere  
n’est jamais sims danger. On peut cependant le préve-  
nir en quelque sorte en élargissant sim orifice.

Toutes les précautions relatives aux plaies en général  
.que l’on a indiquées au *mot Vulnus, sont* applicables à  
celles des tégumens de la *tète* fians contusion. Mais il y  
en a quelques-unes de particulieres qui ne regardent  
que les plaies de la *tète ,* lors même qu’il n’y a que les  
parties externes d’offensées. Par exemple , les banda-  
ges que l’on a indiqués , soit pour contemr l’appareil,  
ou pour conserver l'union des parties divisées , ne doi-  
vent pas être trop sierrés, de peur que les tégumens ex-  
ternes & les parties qui sirnt deffus ne portent trop sim  
le crane ; ce qui ne manquerait pas de comprimer les  
vaiffeaux, de catsser une inflammation, & tous les au-  
tres désordresquil'accompagnent pour l’ordinaire. Les  
Chirurgiens qui flavent leur profession , employent tou-  
jours dans-ces fortes d’occasions des bandages souples  
& légers.

La réunion des plaies de la *tête se fait* beaucoup mieux  
par le moyen des emplâtres agglutinatives & par la futu-  
re seche , que parles bandages, parce que ces sortes de  
plaies n’offensent ordinairement que la peau & la mem-  
brane cellulaire qui lui est adhérente.

Les Chirurgiens les plus habiles semblent ne rien faire à  
leurs malades dans les cas de cette nature : mais ils ont  
soin de prévenir plusieurs fâcheux fymptomes, que des  
personnes plus officieuses qu’eux en apparence, mais  
moins expérimentées , ne manquent pas d’occasionner,  
& ne dissipent ensisite qu’avec beaucoup de peine; car  
il ne s’agit ici que de réunir les tégumens de la *tête* qui  
ont été féparés, & la nature seule suffit pour cet effet ;  
l’Art ne faisant qu’éloigner les obstacles qu’elle pour-  
roit rencontrer, & lui fervant, pour ainsi dire , d’aide.  
Lors donc que tous les fymptomes font efpérer une  
cure heureufe, il est inutile de déterger souvent la  
plaie , & d’exposer par-là les vaisseaux aux atteintes  
de l’air : la méthode qu’on a d’essuyer la plaie avec  
des plumasseaux, ne fait que détruire la matiere qui  
aborde pour former une nouvelle chair.. Il faut donc  
passer rarement la plaie ; la chaleur & la démangeai-  
son que le malade y fentira, fupposie qu’elle contienne  
quelque matiere nuisible, ou qu’il s’y forme un trop  
grand amas de pus, avertiront assez le Chirurgien s’il  
est befoin d’oter plus souvent l’appareil. On pourra  
même découvrir par l’odeur seule de la plaie, si elle  
renferme quelque matiere putride, & par l’augmenta-  
tion des Iymptomes, si l’on a quelque chose à craindre  
pour la vie du malade. CéfarMagatus, qui s’est fervi  
desargumens les plus solides pour prouver combien il  
est avantageux de pansier rarement les plaies, parlant  
des plaies simples de la *tète* dans lesquelles l’os n’est  
point découvert, après avoir ordonné de réunir leurs  
levres, & d’appliquer par-dessus de la térébenthine  
avec du mastic & de la sarcocolle , défend d’ôter l’ap-  
pareil avant le quatrieme jour , parce , dit-il, que la  
consolidation de la plaie se fait dans cet intervalle.  
Mais lorfqu’il y a perte de substance, & que l’ouver-  
ture de la plaie demande nécessairement la génération  
d’une nouvelle chair, il veut que l’on n’ôte le premier  
appareil qu’au bout de sept jours.

Le Chirurgien peut cependant une fois le jour, & même  
plus souvent, s’informer du malade s’il ne fent point  
de douleur, de demangeaifon ou de chaleur dans la  
plaie : il peut aussi la fentir lui-même pour voir si elle  
ne contient rien de putride : mais s’il n’apperçoit rien  
de tel, il est plus à propos de laisser l’appareil; & fup-  
pofé qu’il sioit obligé de le changer, il doit le faire le  
plus promptement qui lui fera possible, & ne découvrir  
ïa plaie qssaprès avoir préparé tout ce qui lui est né-  
cessaire.

CAP 1514

Dans les plaies des autres parties du corps qui n’offen-  
fent que les tégumens, on ne rifque tout au plus en  
passant la plaie fouvent que d’en retarder la cure  
mais cette pratique est plus dangeretsse dans celles de  
la tête, à cauEe que les désordres des tégumens *se* com-  
muniquent aisément au péricrane & même au crane.  
On ne sauroit donc trop recommander au Chirurgien  
de panEer rarement ces sortes de plaies.

Loreque les plaies des parties molles fiant accompagnées  
de la fracture de llos, il faut commencer par remettre  
llos dans sa situation naturelle , & laisser l'appareil fur  
la plaie pendant plusieurs semaines. Elle ne guérira  
pas moins, bien qu’on ne l’ait pas nettoyée avec tout  
le soin qu’on auroit pu le faire.

Il faut éviter avec foin tous les toplqtles émolliens, hui-  
leux & humides ; car fous les tégumens externes est  
placée la membrane cellulaire qui est d’une nature fort  
tendre & fort fujette à fe dilater, & naturellement en-  
fermée entre la peau & le crane.

Si donc les tégumens font séparés & qu’on applique sur  
la plaie des remedes émolliens & relâchans , la mem-  
brane cellulaire s’épaissira en s’humectant, fe remplira  
de fluides étrangers & dégénerera en une fubstance  
fongueuste qui ne pourra être séparée que par la siuppu-  
ration. Mais si celle-ci est abondante & qu’elle dure  
long-tems, elle ne peut qu’affecter le péricrane qui est  
dessous. C’est ce qui fait que les Chirurgiens condam-  
nent unanimement l’usage de ces fortes de remedes  
dans les plaies de, la *tète* ; en quoi ils sitivent la pratique  
d’Hippocrate, qui assure dans sim Traité des plaies de  
*la tète, Sect. ty.* qu’on ne doit humecter ces fortes de  
plaies avec rien que ce soit, pas même avec du vin, ou  
du moins n’en employer que très-peu, & rejetter lu-  
scige des cataplasines & des linimens. Il ajoute dans ce  
même Traité que c’est un très-mauvais symptôme  
lorsque dans ces sortes de plaies la chair est molle &  
humide , ( μυδῶσαν ) & est long-tems à se déterger.  
Après nous avoir averti que la- chair qui a été déchirée  
par un dard a besoin d’être convertie ert pus, il ajou-  
te, qu’il faut faire venir la plaie à suppuration le plu-  
tôt qu’il est possible, & la dessécher enfuite pour qu’el-  
le fe ferme plutôt, & que la chair qui se formera foit  
Eeche & non point humide. Lors donc qu’une plaie a  
besiain d’être fomentée à caufe de la contusion qui l’ac-  
compagne, on n’employera que du vin feul, de peur  
que les topiques aqueux n’occasionnent un trop grand  
relâchement dans les chairs. Les fubstances grasses ne  
valent rien non plus pour la même raifon dans les  
plaies de la têtc, à catsse du trop grand relâchement  
qu’elles occasionnent. Les matieres huileusies ne font  
pas moins nuisibles, à catsse des obstructions qu’elles  
produisent dans les vaisseaux capilaires. Louis Duret  
dans sim *Comment, in Coac, Hippoc.* nous apprend qu’en  
Italie, silrtout à Florence , les plaies de la *tète* sont  
très-difficiles à guérir , ce que l’on attribue à la mau-  
vasse qualité de Pair, Mais plusieurs Auteurs, & entré  
autres Bonet dans sim *Anat. Practic. Tom. III.* ont ob-  
Fervé que les Chirurgiens de ce pays ont coutume  
d’appliquer de Plufile de roses & d’olives vertes sim  
les plaies, & d’en oindre aussi les parties voisines, ce  
qui fait que peu de malades échappent, quelque lége-  
re que foit leur blessure. De-là vient que Marcus Aure-  
lius Severinus, *Trhmemb. Chirurg,* blâme la coutume  
qu’ont les Napolitains de tnettre de l’huile d’olive  
dans les plaies de latêtc, & assure que les plaies de la  
*tète* les plus légeressontsi dangereuses dansceRoyau-  
me, qu’à peine de cent personnes en échappe-t’il une ;  
au lieu que les Medecins Maltois *se* servent d’un mé-  
lange de vin & d’huile avec tant de succès , qu’il est  
rare que de cent personnes qu’ils traitent il y en ait urt  
qui périsse, le vin corrigeant la qualité ténace & vif-  
queuse de l’huile.

On doit encore garantir les plaies de la *tète* des atteintes  
de Pair, moins à cause du dommage qu’il peut leur  
cauEer en conséquence de quelque qualité malignes  
quoiqu’il puisse devenir extremement nuisible dans les

15 τ 5 CAP

Hôpitaux où il y a beaucoup de malades, à caufe des  
exhalaisons putrides dont il est imprégné , qu’à cause  
que le froid assaife les vaisseaux qui font découverts &  
qui *rsy* sontpoint accoutumés, ou qu’étant trop humi-  
de il peut les ramollir & les relâcher, & produire par-  
la de très mauvais effets. On ne sauroit donc trop cou-  
vrir ces fortes de plaies, & rien n’est plus utile après  
qu’on les a pansées , que d’entretenir Pair dans une  
certaine chaleur & sechereffe convenable, par le moyen  
du feu ou en brûlant certains aromates , tels que l’am-  
bre , le mastic & Péncens, dans l’endroit où est le ma-  
lade.

Lorfque quelqu’un des mufdes, des tendons , les expan-  
sions tendineuses, lepéricrane,le crane, les nerfs,  
les vaiffeaux ou le cerveau, font offensés, ou lors-  
que la plaie est près des sutures & a des stlites  
fâcheuses, on doit varier le traitement suivant que  
l’exigent la différence des parties & la nature de  
la plaie, ainsi qu’on le dit dans l’Article des  
plaies en général. Voy. *Vulnus.*

Il est visible qu’on ne peut rien déterminer en général  
touchant la cure des maladies qui proviennent de ces  
siortes de caisses,, & qu’il faut auparavant connoître la  
partie bleffée, aussi-bien que le dommage qu’elle a déja  
reçu ou qu’elle peut recevoir dans la fuite , avant de  
pouvoir établir quelque chofe d’assuré tant à l’égard de  
la cure , que des moyens de prévenir ces accidens. Car  
autre est la méthode qu’il faut fuivre lorfque des vais-  
seaux Eanguins considérables ont été coupés avec les té-  
gumens communs, & celle qu’exige la plaie d’un ten-  
don, qui est ordinairement accompagnée des sympto-  
mes les plus formidables.

S’il y a contusion on fe servira de remedes qui puissent la  
dissiper ou faire fuppurer les humeurs extravasées,  
pourvu qu’on choisisse toujours ceux qui font amis  
des nerfs & des membranes , ou bien on feral’ou-  
. verture de la partie contufe.

Les contusions font toujours accompagnées de la rupture  
des vaisseaux & de l’épanchement des humeurs qu’ils  
contiennent & qui venant à s’amasser dans la membra-  
ne cellulaire , catssent souvent des tumeurs silrprenan-  
tes. Cependant il est rare, à moins que l’instrument  
ne soit extremement aceré, que les plaies de la *tète* ne  
Eoient point accompagnées de quelque degré de con-  
tusion. Dans ces siortes de cas, il est nécessaire d’éva-  
cuer les humeurs épanchées , ou de les disiposier à être  
de nouveau absorbées par les vaisseaux , qu’il faut aussi  
rétablir dans leur premier état. Si la contusion est lé-  
gere,& que l’on puisse dissiper les liqueurs dont la plaie  
**a** occasionné l’épanchement, il est plus sûr de fomen-  
ter la partie avec des remedes capables de délayer &  
de réfoudre les fluides, de résister à la corruption , flans  
être pour cela trop émolliens. L’urine d’un homme  
sain avec un peu de sel marin , ou de sel ammoniac &  
du vin, est un remede admirable dans le cas dont nous  
parlons, & dissipe souvent les tumeurs qui se forment  
**sur** la *tète* des enfans enfuite d’une contusion. Les fo-  
mentations de rue, de fcordium & autres plantes de  
même nature, conviennent aussi pour cet effet, parce  
qu’elles résistent à la corruption avec beaucoup d’effi-  
cacité, & qu’elles ont la vertu de résoudre les humeurs  
épaissies par la stagnation. Ces remedes guériffent non-  
feulement les contusions légeres, mais encore les tu-  
meurs qu’on croiroit ne pouvoir dissiper que par l’inci-  
sion. Une femme étant tombée d’un chariot, donna  
du front contre la terre qui étoit pour lors gelée, ce  
qui lui caufafur le champ une tumeur considérable fur  
cette partie. Un Chirurgien que l’on fit venir pour la  
panser, ayant appris que la malade avoit vomi plusieurs  
fois après cet accident, ne douta plus que le crane ne  
fût affecté, & fut fur le point d’y faire une incision  
cruciale. Heureufement pour elle , on fit appeller en  
consultation le célebre Ruysith , qui fut d’un avis con-  
**traire, & fe contenta de fomenter la partie avec du vin**

CAP 1516

dans lequel on avoit fait bOuillir des herbes céphali-  
qucs, ce qui produisit un si bon cflct que la tumeur  
commença à cnmintier le troisieme jour, & fe dissipa  
peu de tems après tout-à-fait, sans aucun fâcheux fymp-  
tome. Il ajoute qu’il a fouvent épargné par ce moyen à  
plusieurs persimnes les coups de bistouri qu’on n’eût  
pas manqué de leur donner à la *tète* dans ces siortes d’oc-  
casions.

Lorsqu’on ne peut venir à bout de dissiper la contusion  
par le moyen des fomentations dont on vient de par-  
ler, ou que le mal est trop grand pour qu’on puisse se  
flater d’une pareille réfolution, il ne reste autre chose  
à faire que de tenter la séparation de la partie corrom-  
pue par la fuppuration. Les Chirurgiens donnent le  
nom de *digestion* à l’opération par laquelle ils convcr-  
tissent en pus la matiere qu’ils ne peuvent rélloudre, &  
celui de *digestifs* aux remedes qui transforment les hu-  
meurs dont la réfolution ne peut *se* faire , en un pus  
louable. Voyez l’Article *Vulnus.* Il faut toujours pren-  
dre garde dans les plaies dé la tête de ne point employer  
des topiques capables de nuire par leur qualité trop relâ-  
chante. On doit donc rejetter les cataplasines, parce  
qu’ils humectent trop, & leur substituer la térében-  
thinepure ou tel autre baume naturel de même nature,  
dont on corrigera la ténacité qui ne manqueroit pas de  
devenir nuisible dans ce cas, en y ajoutant un jaune  
d’œuf, avec un peu d’onguent basilic doré , ou tel autre  
qu’on voudra. Après quoi on le faupoudrera avec de l’a-  
loèssde la myrrhe ou de l’encens réduits en poudre. On  
aura par ce moyen un remede digestif composé de dro-  
gues capables de résister à la corruption, ami des nerfs  
& des membranes tendineufes & nerveufes. On l’appli-  
quera fur la partie affectée après l’avoir étendu fur un  
plumasseau, & l’on mettra par-dessus une emplâtre  
aromatique pour échauffer la partie & y exciter un  
mouvement, qui est toujours utile pour hâter la fuppu-  
ration. On couvrira le tout avec des morceaux de fla-  
nelle trempés dans quelque fomentation pénétrante ,  
réfolutive & propre pour résister à la corruption. Mais  
il faut prendre garde que la fomentation ne foit pas  
trop chaude, & que la partie ne fe refroidisse pas trop  
promptement. On variera tous ces remedes fuivant la  
constitution du malade & la faifon de l’année.

Boerhaave dans fa *Matiere Médicale,* nous apprend qu’on  
doit ufer dans ces cas de remedes qui délayent, atté-  
nuent & préservent de la putréfaction , & ordonne de  
mettre fur la plaie un plumasseau enduit de l’onguent  
fuivant.

Prenez *de la térébenthine, deux onces,  
un jaune d’oeuf*

Après les avoir bien battus, ajoutez-y  
*d’onguent basilicum, deux onces,  
d’aloèspttr, quatre gros.*

Mettez Pur le plumasseau l’emplâtre salivante.

Prenez *de galbanum purifié et enfuite battu avec un jaune  
d’œuf, quatre onces ,  
de la cire jaune, deux onces ,  
d’huile de mille-pertuis, trois gros.*

Mêlez.

Enfin ajoutez à cet appareil un morceau de flanelle trem-  
pé dans la fomentation suivante , aussi chaude qu’on  
pourra la silpporter.

*ifay* CAP

Mettez le tout en décoction dans suffisante quantité d’eau  
& mettez sim trente-trois onces de la colature,cinq  
onces d’esprit de vin & deux gros de savon de Ve-  
nlse.

Mais lorsque par une effusion abondante d’humeurs la  
membrane cellulaire est distendue en une tumeur con-  
sidérable, il en résillte souvent un étranglement; la  
membrane *se* gangrene & *se* sépare avec les humeurs  
qu’elle contient. Dans ce cas on ne risque rien de la  
couper. L’on sait à quel point la membrane cellulaire  
s’enfle dans les autres parties du corps : il n’y apreflque  
point de graille, par exemple, flur le dos de la main &  
les tendons de *ses* mufcles Bout enfermés dans une  
membrane cellulaire très-mince ; cependant quand il  
survient une inflammation dans cette partie , il s’y for-  
me fouvent une tumeur épaisse de deux pouces , dont  
la masse est logée dans la membrane cellulaire. Sur  
ces entrefaites il furvient un étranglement; & lorf-  
qu’on vient à ouvrir l’endroit, on découvre une por-  
tion considérable de la membrane grangrenée, que l’on  
peut extirper fans rien craindre. Il peut arriver la mê-  
me chose dans les plaies de la *tète,* & Pon peut sépa-  
rer cette membrane corrompue avec les humeurs ex- I  
travasées. Je ne prétens point pour cela que l’on coupe  
impitoyablement les contusions que l’on ne peut réfou-  
dre avec la peau qui les couvre; car il y auroit du dan-  
ger à laisser découverte une portion aussi considérable  
du péricrane, dont les tégumens auroient peine à croî-  
tre de nouveau, & d’ailleurs la partie en deviendroit  
plus foible & plus exposée aux injures de dehors. De-  
là vient que Galien, *Comment. III. in Hipp. de Frac-  
turis,* consieille de conserver autant de peau qu’il est  
possible dans toutes sentes de plaies & d’ulceres, parce,  
dit-il, que la cicatrice ne *se* fait qu’avec peine quand  
**on** a dépouillé la chair de *sa* peau. C’est de quoi, dit  
Van-Swieten, j’ai été témoin moi-même dans l’occa-  
sion fuivante.

Un homme de moyen âge avoit une grosse verrue dans  
la partie inférieure latérale du front qui est contigue à  
la tempe. Après avoir inutilement tenté de la faire  
tomber par le moyen de plusieurs remedes, il s’adref-  
fa à un Chirurgien fort habile dans fa profession, qui  
trouva à propos d’extirper cette verrue avec la peau  
qui la couvroit. La peau une fois coupée il ne put ja-  
mais venir à bout de cicatrifer la plaie : mais la peau  
s’étant de plus en plus retirée & ayant laissé les parties  
qui étoient dessous toujours plus découvertes, il s’y  
forma un ulcere malin qui s’étant jetté fur les parties  
voisines, mit le malade au tombeau peu de tems après.  
On ne siera point Eurpris de cet accident, si l’on fait  
attention que le péricrane étant la feule partie qui cou-  
vre l’os, il ne suffit point pour la régénération d’une  
aussi grande perte de substance. Je ne parle ici que de  
la distension & de la pourriture de la membrane cel-  
lulaire que l’on peut extirper sans aucun danger.

Si les humeurs qui croupissent dans les parties où il y a  
contusion, occasionnent des tumeurs considéra-  
bles, des douleurs, des convulsions, la pourritu-  
re de l’os & du péricrane, & tous les symptomes  
qui en résultent, la meilleure méthode que l’on  
puisse employer est d’y faire une incision , & d’ap-  
pliquer fur la plaie des remedes digestifs, déter-  
sifs , corrosifs ou dessiccatifs , comme on l’a dit  
au mot *Vulnus.*

Car toute la malignité de ces fortes de plaies consiste en  
ce que les humeurs épanchées fous la peau de la *tète ,*ne pouvant Ee faire jour à travers l’orifice de la plaie,  
qui est trop petit, *se* frayent un passage dans la mem-  
brane cellulaire ; ou que venant à fe corrompre par  
leur trop long séjour , elles affectent le péricrane & le  
crane même. Lors donc que l’on dilate la plaie, on

CAP 15x8  
donne passage aux humeurs extravasées , & llon est  
plus à portée d’appliquer fur la partie affectée des re-  
medes convenables. On distingue cet état parlapetla  
teste de l’orifice de la plaie, par l’enflure & la mobili-  
té des tégumens quand on les touche , & par la fievre  
qui fiaisit le malade, & dont on nesiauroit assigner au-  
cune autre causie.

On ne doit pas craindre dans ce cas de blesser les expan-  
sions tendineuses, puisque la tumeur est entierement  
logée dans la membrane cellulaire que Pon peut sépa-  
rer avec la peau en toute fureté. On est même con-  
vaincu par un grand nombre d’expériences que Pon  
peut dans certaines occasions séparer non-seulement  
la peau , mais encore tous les tégumens jusqu’à l’os ,  
lolaque cela est nécessaire.

Hippocrate *(de Capit. Vuln. Sect-* 18.)parlant des plaies  
de la *tète* qui demandent l’incision , sait mention de  
celles qui ne siont ni assez longues ni allez larges pour  
qu’on puisse découvrir si l’os est offensé, &c. 11 veut  
lorsique les plaies ont une espece de cavité oblique,  
qu’on l’élargisse, &c. & que lorfqulelles simt circulai-  
res & fort creufes, on y fasse une double incision lon-  
gitudinale, pour rendre la plaie de la même figure.

Rien ne prouve mieux de quelle utilité est l’incision  
quand elle est faite à propos pour appaifer la violence  
des fymptomes dont les plaies de la *tète sont* accom-  
pagnées, que le cas que nous avons rapporté ci-dessus  
d’un Menuisier, qui ayant reçu une blessure à la *tète,*ne fut foulagé que lorsqu’on eut ouvert les tégumens  
de la partie affectée. Après qu’on a dilaté la plaie , on  
peut y appliquer les remedes digestifs dont on a parlé  
ci-devant. A l’égard de la détersion des plaies, on peut  
voir ce que nous en avons dit au mot *Vulnus.*

On ne doit fefervir que du bistouri pour dilater la plaie,  
parce que les éponges & les autres fubstances séches  
qui fe gonflent en absorbant les humeurs, bouchant  
son orifice pendant quelques heures, & empêchant  
que rien n’en sorte, sont toujours préjudiciables, &  
peuvent occasionner un emphysseme& d’autres tumeurs  
semblables. D’ailleurs, la contusion & l’inflammation  
des levres de la plaie venant à augmenter , il faut en-  
fuite une suppuration plus abondante avant qu’elle  
pusse *se* consolider de nouveau.

Le péricrane étant lésé de façon à laisser l’os long-tems  
découvert & à l'altérer, cet osfe trouve privé des  
vaisseaux que lui fournissent le péricrane, & con-  
séquemment des siens propres ; les liqueurs rese  
tent en stagnation dans ces mêmes vaisseaux, &  
s’y corrompant, procurent la carie de l’os, ce  
qui fait que l’os devient jaune, brun, noir, & en-  
fin s’exfolie.

Après avoir traité des plaies de la *tète* qui n’offenfentque  
lestégumens communs, l’ordre veut que nous exami-  
nions les accidens qui accompagnent celles du péricra-  
ne. Comme tous les os du corps font couverts d’une  
membrane particulière qui leur est fortement attachée :  
de même ceux du crane ont une enveloppe qui leur est  
propre, à laquelle on donne le nom de péricrane.  
Ruyfch a démontré au moyen des injections Anatomi-  
ques, que cette membrane est parfemée d’un grand  
nombre de gros vaisseaux , qui vont s’insérer par plu-  
sieurs branches dans l’os qui est dessous, & lui fournif-  
fent les humeurs & la nourriture nécessaire. Ce font  
ces vaisseaux qui rendent l’union dti crane & du péri-  
crane si forte, & qui font que lorfqu’on vient à séparer  
cette membrane de l’os qu’elle couvre, on apperçoit  
fur ce dernier un grand nombre de petites taches roua-  
ges. Le péricrane ne peut donc être offensé , sans que  
plusieurs des vaisseaux dont nous venons de parler ne  
le sioient aussi : mais les extrémités des vaisseaux qui  
ont été divisés peuvent former de nouveau une secon-  
de membrane à l’endroit où l’os a été dépouillé de son  
péricrane, par la même raifon que la chair sellait de

1519 CAP

nouveau dans les plaies où il y a eu perte de fubstance.  
Voyez *Vulnus.*

Mais quand l’os a été long-tems découvert, & qu’on n’a  
pas eu stain de le garantir des atteintes de Pair, les ex-  
trémités déliées de ces vaisseaux périffent & ne peu-  
vent plus former une membrane pareille à celle dont  
l’os a été dépouillé. La superficie extérieure de l’os  
étant ainsi privée de *sa* nourriture, se carie & ne peut  
plus fie réunir aux parties qui sirnt encore faines. C’est  
pourquoi la nature en tente la séparation par le moyen  
des vaiffeaux qui rampent deffous : mais la partie ca-  
riée de l'os étant une fois séparée, il *se forme* un nou-  
veau péricrane. Lorfque l’os est ainsi affecté, on peut  
s’en appercevoir au changement de sa couleur , qui  
dans les os sains est rougeâtre, ou bleuâtre dansplu-  
sieurs endroits. Mais dans cette occasion la partie affec-  
tée prend une couleur jaunâtre qui devient de plus en  
plus foncée jufqu’à ce que la partie cariée de l’os fe  
détache de celle qui est saline. Plus la couleur de l'os  
s’écarte de celle qui lui est naturelle, & devient noirâ-  
tre , plus aussi l’os tend à la corruption ; comme on le  
voit dans les dents, qui étant cariées par quelque ca-tsse  
que ce l'oit, perdent peu à peu cette couleur bleu de  
perle qui leur est naturelle , deviennent pâles, jaunes,  
noires, & tombent enfin [par morceaux. On est con-  
vaincu par un grand nombre d’observations que les os  
du crane semt orignairement dans le fœtus des mem-  
branes cartilagineufes dans le milieu defquelles fe for-  
ment les premiers rudimens de l’os , & qu’il part de ce  
centre commun plusieurs ramifications osseufes qui fe  
répandent de tous côtés ; il s’enfuit donc que c’est la ta-  
ble offenste interne du crane, qu’on appelle table vitrée,  
qui est la premiere formée. Enfuite ces ramifications  
osseuses, ou les filamens de cette substance réticulaire  
s’élargissent peu à peu extérieurement, & forment des  
petites lames différentes entre elles par leur groffeur,  
leur figure & leur situation, dont fe forme le diploë du  
crane. Les pointes de ces lames dont le diploë est for-  
**mé** s’émoussent , pour ainsi dire, & devenant plus lar-  
ges , s’arrangent les unes fur les autres en forme d’é-  
cailles, & compofent une espece de lame inégale, qui  
constitue la table extérieure du crane. Ces deux tables  
augmentent enfin en épaiffeur & en folidité ; car ces  
ramifications offeufes, & ces petites lames s’enflent,  
& fe couvrent de nouvelles écailles. Il paroît donc par  
ce détail de la formation des os du crane, lequel n’est  
point fondé fur de simples spéculations, mais tiré par  
le célebre Albinus, des Ouvrages de la Nature , que la  
structure des os pariétaux, de l’occiput, du front &  
des tempes , est laminée ; ce qui fait que les désordres  
du péricrane peuvent se communiquer aux lamessi-lpé-  
rieures de l’os qui est deffous , & les offenser plus ou  
moins. Il est même probable que dans l’enfance , où  
les os n’ont point encore acquis toute leur folidité , il  
y a plusieurs vaiffeaux distribués entre ces deux ta-  
bles , qui s’effacent dans la Fuite peu à peu , de même  
qu’un grand nombre d’autres vaiffeaux du corps. [Ce-  
te conjecture est confirmée par quelques observations  
qu’on a faites fur les parties qui composent les os, dont  
les dimensions ayant augmenté à l’occasion d’une ma-  
ladie , ont paru avoir une structure charnue, molle, &  
vasiculeuse.

**On** lit dans les *Mémoires de l’Académie des Sciences t an-  
née* 1734. qu’un enfant de trois ou quatre ans dont on  
fit la dissection, avoit les os du crane de fept à huit li-  
gnes d’épaiffeur, & fort mous ; qu’ils rendoient quand  
**on** les pressait une grande quantité de fang & de lym-  
phe , & qu’on y appercevoit distinctement des vaif-  
Eeaux sanguins.

**Le** passage stlivant que je tire du Traité qtl’Hippocrate a  
composé sur les plaies de la *tète ( Sect.* 2.) prouve que  
cette obfervation ne lui a pas été inconnue,

**« Tous les os de la** *tète ,* **dit cet Auteur, si l’on en excep-**

CAP 1520

«te une petite portion de sa partie supérieure &infé-  
« rieure , fiant semblables à une éponge, & renferment  
« une grande quantité de substance charnue & humide,  
« qui rend du fang quand on la presse avec les doigts:  
« ces os ont aussi quelques petites veines dans lesquel-  
« les il y a du stang. »

Lors donc que les petites lames du crane dont on a parlé,  
font entierement privées de l’influence vitale des hu-  
meurs, elle fe détachent les unes des autres au moyen  
des vaisseaux dont elles fiant parflemées ; & supposé  
que ces vaisseaux viennent à être effacés par l’union  
trop étroite de ces lames offeuses , ils peuvent être  
remplacés par ceux qui sortant de la substance Εροη-  
gieuste, appellée diploë, entre les deux tables du cra-  
ne, Ee distribuent dans la substance de l'os. De-là vient  
peut-être la difficulté qu’on a de séparer les lames *os-  
seuses* du crane dans les vieillards, lorsque la carie  
s’en est emparée. On voit encore par-là de quelle uti-  
lité il est de percer l’os de plusieurs petits trous de la  
maniere qu’on le dira ci-après.

Bien que le changement de couleur qui survient à l’os  
lorsiqu’il est dépouillé desim péricrane , indique la ié-  
paration des lames corrompues, au moyen de ce que  
les Chirurgiens appellent exfoliation : on a vu cepen-  
dant plusieurs cas, où la cure s’est faite fans que cela  
sciit arrivé. Ruysch, dans fes *Obscrv. Anatom. Chirur.  
Centum Obscrv.* 5. rapporte, « qu’un homme reçut un  
« coup de pié de cheval à la *tète,* qui le jetta pour mort  
« à la renverse , & qui lui découvrit le pariétal de telle  
« Botte , qu’un écu sis Assoit à peine pour le couvrir.  
«Toute la partie découverte de l’os devint noire, à  
« l’exception d’un cercle de la largeur d’une paille qui  
«étoit contigu à la peau. Ce cercle étant devenu plus  
« petit de jour en jour, le malade recouvra la santé sans  
« aucune séparation visible de l’os, & seins qu’il fût  
« befoin de *se* fervirde la rugine. » Peut-être que la  
partie affectée de la furface de l'os ne fe détacha point  
en forme d’écaille, mais fut peu à peu entraînée parle  
pus en des particules imperceptibles.

Une des principales caufes de la carie de Pos & de l’exfo-  
liation qui l'accompagne, est l’interruption dela  
continuité des vaiffeaux qui le nourrissent, & par  
conséquent dela circulation des humeurs dans sa  
substance. On peut ajouter à cette caisse la froi-  
deur de Pair qui refferre & desseche les extrémités  
de *ses* vaisseaux, sims qu’on foit en droit pour cela  
de l’accuser de malignité.

Lorsqu’on reçoit une plaie, il en résulte un dérangement  
dans les actions qui dépendent de l’intégrité des parties  
que la plaie a séparées, & de la circulation déterminée  
des fluides dansfles vaiffeaux. L’usage du péricrane est  
de fournir des vaisseaux à l’os, & d’en recevoir à fon  
tour, comme cela paroît par l’injection artificielle du  
crane d’un fœtus ; car dans un pareil fujet, les vaisseaux  
de cette membrane font beaucoup plus nombreux que  
dans celle des sujets qui fiant dans un âge plus avancé,  
parce qu’alors ils sirnt effacés. Lors donc que le péri-  
crane est emporté, la continuité des vaiffeaux d’où dé-  
pend la vie & la nourriture des parties, est néceffaire-  
ment interrompue , la partie de l’os ne recevant plus  
d’humeurs, tombe en mortification , & fie sépare des  
parties qui sirnt encore saines.

Les Chirurgiens s’étant apperçus que la surface de l’os  
qui est dépouillée de fon péricrane, ne peut demeurer  
long-tems exposée à Pair sans *se* corrompre & s’exfo-  
lier ; & d’un autre côté ayant fouvent remarqué qu’iI  
ne *se* fait aucune exfoliation lorfqu’on a foin de ga-  
rantir l’os des attaques de cet élément, ils ont cru qu’il  
y avoit dans Pair quelque malignité qui corrompoit  
les os. Il peut arriver, il est vrai, que Pair renferme  
plusieurs fubstances capables de nuire non-seulement  
aux os qui semt à découvert, mais encore à toutes sor-  
tes de plaies en général. Dans les Hôpitaux, par  
**exemple,**

1521 CAP

exemple, où les malades sont fort nombreux, les planes  
ne font si difficiles à guérir, qu'à caufe des exhalaifons  
putrides dont l'air est imprégné.

Cependant quoique ces substances soient reçues dans l'air,  
cela n’empêche pas qu’elles ne soient tout-à-fait dif-  
tinctes de ce fluide. Il femble donc qu’on ne doit attri-  
buer les accidens dont la dénudation des os est fuivie  
qu’à la froideur de l’ait, & à ce principe par lequel il  
attire les corps *secs &* humides-, qui fronce tellement  
les extrémités des vaiffeaux qui ont été coupés fur la  
furface de l’os, que les humeurs ne peuvent plus s’y in-  
troduire. De-là vient qu’Hippocrate ne s’est jamais  
plaint de la malignité de Pair, & n’a attribué qu’à *sa*froideur le dommage qu’il caufe aux os, aux dents &  
aux nerfs.

L’écaille supérieure de l’os ne recevant plus aucune nour-  
riture,s’altere ; & cette altération se communique aifé-  
ment à la portion de l’os , qu’elle couvre immédiate-  
ment ; ce qui fait qu’elle peut pénétrer malgré tou-  
te l’épaiffeur de la table externe du crane , jufqu’au  
diploë, & le corrompre, affecter enfuite la table inter-  
ne du crane, appellée la table vitrée ; ou se répandre  
dans toute la substance du diploë entre les deux tables ,  
& occasionner les fymptomes les plus fâcheux.

Lorsque l’os est ainsi affecté, on doit y remédier,

1°. En perçant légerement le crane avec un trépan en di-  
vers endroits, & à peu de distance les uns des au-  
tres. Par-là on prévient l’exfoliation, & le péri-  
crane, ou quelque chose d’analogue à cette mem-  
brane , fe *régénère.*

Ἀ5. En mettant l’os à couvert du pus & de la sanie , rejet-  
tant toutes matieres graffes & aquesses, en empê-  
chant l’intromission de l’air , & en appliquant fur  
la plaie des petits plumasseaux trempés dans de  
l’esprit de vin que l’on aura imprégné de mastic.

3°. En renouvelant rarement l’appareil, & avec toute la  
promptitude possible.

Lorsqu’on est affuré que l’os du crane est dépouillé de sim  
péricrane, & que l’air a tellement altéré *sa* superficie,  
que tout le mouvement vital des humeurs est inter-  
rompu , il faut de toute nécessité avant de pouvoir con-  
solider la plaie, séparer ce qu’il y a de carié.

Mais cette séparation se fait entierement par le moyen  
des vaisseaux qui rampent fous la partie mortifiée , &  
qui par leur mouvement continuel poussent pour ainsi  
dire, & séparent la partie cariée de l’os de celle qui est  
encore saine. Hippocrate, dans sim Traité des plaies  
de la *tètej* fait la même observation en ces termes:  
« Dans les plaies de la tête, l’os qui doit *se* détacher ,  
« soit qu’il ait retenu la trace du coup, ou qu’il soit ex-  
«trement découvert, se sépare ordinairement de lui-  
a même dès que le fang n’y coule plus , ἀφίσταται ἐπὶ  
« πουλὑ ἔξαιμον. De-là vient, continue-t’il, qu’il *se*« détache principalement de l’os qui est encore Eain ,  
« qu’il s’exfolie lorfqu’il est desséché, & qu’il ne reçoit  
a plus de nourriture. »

Mais lorEqu’on laisse ce soin à la nature, elle agit fort  
lentement ; & l’exfoliation ne fe fait qu’au bout de  
quarante jours, & quelquefois plus tard ; & on a re-  
marqué que les bords des trous qu’on a faits avec le  
trépan, ne fe féparent qu’au bout de ce tems-là. Il  
peut cependant survenir dans cet intervalle plusieurs  
changemens fâcheux à la plaie, la maladie de l'os peut  
fe communiquer aux lames inférieures, & conféquem-  
ment augmenter le mal. La plupart des malades que  
l’on traite dans les Hôpitaux publics , fe ressentent  
dans les plaies de *tête* du long tems qulon est obligé de  
les y retenir. Tous les Chirurgiens qui font attachés à  
ces sortes d'endroits, assurent que ce séjour leur est très-  
nuisible. Il seroit donc extremement avantageux de  
trouver un moyen pour hâter l’exfoliation de la partie  
*Tome IL*

CAP 1522

de l’os qui est altérée. Les Chirurgiens ont essayé d’ert  
venir à bout en raclant l’os avec une tugine, OU en y àp^  
pliquant un cautere : mais cela n’empêche pas que la  
séparation de l’os qulon a ainsi raclé ou brûlé-, ne doive  
se faire. Nous avons obfervé ci devant que la separa-  
tion totale de la partie cariée dépend de l'action des  
parties vivantes qui font dessous; d’ossilsitit que tout  
ce qui peut hâter la régénération des.vaisseaux qüi ram-3peut sous la partie mortifiée, est propre pour hâter  
cette séparation. La meilleure méthode dont on puisse  
*se* servir pour parvenir à cette fin, est, de faire avec le  
trépan plusieurs petits trous fort proches les uns des  
autres sur l’os qui est découvert, jusqu’au diplpc, où  
l’on est fûr de rencontrer un grand nombre de gros  
vaisseaux qui n’ont encore reçu aucune altération. On  
*se* fert pour cet effet de la lame piramydale du trépali  
perforatif, ou d’tme aiguille ordinaire armée d’un  
manche pour pouvoir la manier plus commodément\*  
ou de l’instrument représenté *Planche XII. Figurez s  
&stg.* 7. *A.*

Tandis que l’on fait ces trous fur divers endroits du crane,  
les vaisseaux qui sirnt dessous ne trouvant plus d’obsta-  
clos , s’élevent à travers, forment un nouveau périoste,  
& la plaie fe guérit souvent sans aucune exfoliation.  
Outre cela, les vaisseaux qui rampent entre les deux  
tables du crane, peuvent, en fe salant un passage à  
travers ces ouvertures , séparer la partie corrompue de  
l’os qui est dessus.

Un succès peu commun a fait voir l’utilité de cette mé-  
thode ; & Belloste, à qui l’on est redevable de cette  
découverte, ou pour le moins qui en a le premier don-  
né la description , assure qu’il a fait en la pratiquant  
des cures très-heureufes. 11 en rapporte deux entre au-  
tres dans fon traité de Chirurgie qu’il fit dans l'Hô-  
pital public en présence d’un grand nombre de per-  
Lonnes.

Un soldat eut les tégumens de la *tète* emportés par urt  
boulet de canon , qui, sans offenser l’os, fit une telle  
contusion au péricrane, qu’il le rendit tout-à-fait livle  
de. Belloste découvrit l'os en raclant le pérlerane avec  
fes ongles, & y fit ensi-lite plusieurs petits trous. Ayant  
ôté l’appareil deux jours après , l’os parut rougeâtre;  
& au bout de deux autres jours il fut plus de la moitié  
couvert d’un nouveau pérlerane. Sept jours après, la  
furface de l’os fut entierement couverte , & la plaie  
fe consolida parfaitement dans l’efpace de dix-huit  
jours.

Un autre foldat reçut une blessure à l’os pariétal gâuche  
avec une arme tranchante, qui lui découvrit une gran-  
de portion du crane. Au fécond appareil, Belloste  
perça l’os de huit ou dix petits trous qui ne pénétroient  
point jufqu’au diploë, & prit à l’égard du reste les mê-  
mes mesures que dans le premier cas. Ayant deCouverf  
la plaie deux jours après, il s’apperçut que l’os com-\*  
mençoit à rougir , & qu’il sortoit déja une certaine ma-  
tiere par ces trous. Huit jours après, l’os se couvrit  
d’tme nouvelle membrane, & la plaie fut entierement  
fermée au bout de dix-fept jours , quoiqu’elle fût très-  
considérable.

Ces deux exemples fuffifent pour prouver l’utilité de  
cette méthode ; & il est évident qu’il ne faut dans ces  
fortes de cas que procurer un libre passage aux vais-  
seaux qui sirnt dessous. Il paroît encore par ce der-\*  
nier exemple qu’il n’est pas toujours nécessaire de  
percer l’os jusqu’au diploë ; & que la moindre ouvem  
ture si-lffit pour donner moyen aux vaisseaux qui ram-  
pent entre les deux tables de l’os , de reproduire uri  
nouveau périoste. Belloste nous apprend qu’il ne se  
Eervit de cette méthode que pour voir s’il ne vien-  
droit pas également à bout de sian dessein en ne per-  
çant l’os que légerement. Mais lorfque la couleur  
jaune ou noirâtre de l’os indique que la carie a péné\*  
tré fort avant, il est nécessaire que les trous pénétrent  
jufqu’au diploë, afin qu’au moyen des vaisseaux qui y  
font logés, la séparation de l’os corrompu puisse se sale  
re , & qu’il Ee forme un nouveau périoste\*

D DD d d

1523 CAP

H paroît qu’Hippocrate a eu cette méthode en vue lorf-  
qu’il dit dans sim Traité des plaies de la *tète* ce qui  
suit : « Mais lorsque l’os est dépouillé de ses tégu-  
« mens, il faut examiner avec foin s’il est fendu &  
« contus, ou s’il n’y a qu’une simple contusion , ou si  
« la fente ou la contusion, ou toutes les deux, ont  
« retenu la figure de l’instrument avec lequel elles  
« ont été faites ; si l’os est dans quelqu’un de ces états ,  
a il faut le percer avec un petit trépan & en tirer du  
« sang. Il faut feulement se fouvenir que les os dti  
« crane semt moins épais dans les enfans que dans les  
« adultes ». Il est certain que lorfque le trépan a pé-  
nétré jusqu’au diploë , le fang en sort; & il est affez  
visible qu’Hippocrate n’entend point ici que l’on en-  
leve les lames de l’os avec le trépan , mais seulement  
qu’on le perce légerement jufqu’à ce que le simg en  
forte; c’est-à-dire, jusip’à ce que le trépan ait atteint  
le diploë. -,

Tous les Chirurgiens qui ont traité de la cure des plaies  
de la *tète s* conviennent que toutes les substances grasc  
fes , aquesses & émollientes scmt extremement nui-  
sibles , comme on l’a déja remarqué ci-deffus.

Elles sont encore bien plus dangereuses lorsque l'os est dé-  
couvert , & que les vaisseaux commencent à sortir par  
les trous qu’on a faits à llos avec le trépan ; car les fubf-  
tances aqueufes affaiblissent les vaisseaux , & celles  
qui font huileuses les obstruent. De plus, le pus qui  
fort en grande quantité de la plaie des tégumens,  
étant attenué ou rendu acre par la rétention, peut of-  
fenser le tissu délicat des vaisseaux qui commencent  
à pousser. C’est pourquoi on doit nettoyer ces fortes  
de plaies avec de la charpie le plus doucement qu’il  
stera possible, de peur d’offenser ces vaiffeaux. Il est  
encore évident par ce qu’on a dit, que l’on doit ga-  
rantir ces plaies de l’air , de peur qu’il ne détruise  
ces vaisseaux par sa froideur & fa secheresse. La mé-  
thode de Belloste dans ces fortes de cas est d’appli-  
quer sur llos un plumasseau trempé dans llesprit de  
vin, & si.ir celui-ci un digestif, qui, fans toucher l’os  
fait beaucoup de bien aux levres de la plaie des té-  
gumens. Par ce moyen on garantit l’os des injures  
de Pair ,on prévient la corruption , & l’on empêche  
au moyen de l’esprit de vin qui possede une vertu cor-  
roborante que les vaisseaux nefe changent en des ex-  
.croissances fongueufes. Il est encore à propos de fau-  
poudrer l'os avec du mastic, de l’oliban, de la farcocolle  
& de la myrrhe finement pulvérisées , parce que ces  
substances y forment dessus une croute balfamique ,  
sans l’offenfer par une qualité onctueufe. Elles met-  
tent aussi à couvert les parties qui font dessous des  
atteintes de Pair , & de tous les fluides qui fe déchar-  
gent dans la plaie. On fait aussi bouillir ces drogues  
en poudre dans de l’esprit de vin fort foible que l’on  
employe avec le même fuccès; car l’alcohol ne man-  
queroit pas de brûler ces vaisseaux, & l’on applique  
Eur l’os qui est découvert des plumasseaux imprégnés  
de la même liqueur.

Prenez *d’esprit de vin rectifié unefois, une once,  
d’eau rosie distilée, demi-once ,  
mastic pulvérisé, trois dragmes.*

Mettez le tout en digestion, & conservez-le pour le  
besoin dans une grande phiole.

Comme rien n’est plus préjudiciable aux plaies, surtout  
à celles de la *tète ,* que la froideur & la fecheresse de  
Pair, on doit les en garantir le plus qu’il est possible ,  
& pour cet effet les panfer le plus rarement que l’on  
pourra. Belloste dans les deux cas que nous avons  
rapportés, laissai le premier appareil fur la plaie pen-  
dant deux jours, & ne le renouvelle enfuite que tous les  
trois jours. Supposez donc que le malade ne Eente ni  
chaleur , ni demangcaison autour de la plaie, qu’il  
n’en starte aucune mauvaise odeur ni aucune scmie ;  
on peut en toute sclreté *se* dispenser de renouveller  
l’appareil : mais s’il arrivoit que l’on fût obligé de

CAP 15 24

débander la plaie, il faut le faire avec toute la promp-  
titude possible. Après avoir enlevé le pus avec des plu-  
masseaux, on en appliquera d’autres fur la plaie , &  
on la couvrira essuite ;. car une trop longue inspec-  
tion de la plaie & un frottement trop rude ne man-  
queroit pas de détruire la mucosité qui s’y trouve ,  
laquelle n’est autre chosie que la substance des vaif-  
seaux qui commencent à pouffer. On ne Eauroit croire  
combien il est avantageux , avant de découvrir la  
plaie, de placer de chaque côté un réchaud rempli de  
braise ardente , sim laquelle on jettera quelque peu  
d’ambre, de mastic ou d’oliban en poudre; car par ce  
moyen l’atmosphère s’impregnera d’une vapeur agréa-  
ble, corroborante & aromatique , qui se communique-  
ra de tous côtés à la plaie.

Par le moyen que nous venons d’indiquer il fort des en-  
droits où l’on a appliqué le trépan, & de toutes  
parts une nouvelle fubstance charnue , qui couvre  
la partie de l’os qui avoit été dépouillée de sim pé-  
rioste ; & pour lors on acheve la cure fuivant la  
méthode que nous avons enseignée pour la guéri-  
sem des plaies, où l’os & le crane n’ont reçu au-  
cune injure.

Pour favoir dans quel fens ôfi peut donner le nom d©  
chair à la substance qui sirnt par les ouvertures que le  
trépan a faites, voyez l’article *Vulnus. Belloste ,* qui  
a décrit si exactement tout ce qui concerne cette mé-  
thode , dit en propres termes , que les ouvertures de  
llos commencent le fecond jour à germer ou pouffer ;  
car il commence à s’élever infensiblement de, ces pe-  
tites ouvertures une efpece de mucosité , qui étant  
examinée avec le microfcope paroît composée de vaise  
feaux très-déliés. On peut même découvrir dans cette  
mucosité le mouvement des petites arteres. Le tiffu  
des vaiffeaux qui sortent de ces ouvertures venant à  
rencontrer une substance semblable qui s’éleve par les  
trous Voisins , forme comme une nouVelle membrane,  
& cela en si peu de tems, queBelloste , dans les deux  
exemples que nous aVons rapportés , a Vu une partie  
découVerte du crane, de la largeur d’un écu, fe re-  
cotrvrirdans l’espace de sept jours.

Il arrica il y a environ quatorze ans un cas extremement  
rare, qui me procura l’occasion d’examiner exactement  
cette substance charnue vaEculaire qui fort par les ou-  
vertures que le trépan a faites. Un homme âgé de cin-  
quante ans attaqué d’une fievre aiguë continue , eut  
par une foudaine métastase dans l’sspace d’une nuit,  
toute l’extrémité du pié droit, presque jusi^u’à l’en-  
droit où les os du tasse & du métatarfe font contigus ,  
affectée d’une mortification. La partie attaquée étoit  
tellement sphacélée que le malade ne fentit point une  
incision qu’on lui fit jusiqu’à l’os avec le bistouri , &  
qu’il n’en sortit pas une goutte de siang. On y appliqua  
des remedes pour préVenir la corruption, & arrêter les  
progrès du siphacele, avec tant de siuccès que dans Peso  
pace de cinq jours, il fie forma une ligne qui séparoit les  
parties mortes de celles qui étoient encore faines,ce qui  
fit espérer une cure à laquelle on ne s’attendoit point  
auparavant. Après que la partie mortifiée se futentiere-  
ment détachée , un Chirurgien très-habile dans sa  
profession coupa les tendons les plus forts avec des  
cifeaux, & enfuite toute la partie antérieure du pié.  
Cependant malgré cette mutilation le malade échapa  
& jouit encore aujourd’hui de la vie. Il parut visible-  
ment dans ce cas que les os du tarfe qui étoient conti-  
gus aux os fphacélés du métartafe, étoient considéra-  
blement offensés; car une grande partie de ces os qui  
débordoient le membre qu’on avoit coupé étoient en-  
tierement noirs, & faifoient craindre quelque fâcheux  
accident. Cela obligea à retrancher avec la fcie autant  
qu’on put de ces os , fans offenfer les parties qui les  
couvroient. Néantmoins les fuperficies mortes de ces  
os demeuraient toujours , & il falloir les enlever avant  
que de pouvoir cicatriser la plaie.

1525 CAP

Le Chirurgien jugea donc à propos de faire avec le  
trépan une infinité de petits trous fiort près les uns des  
autres fiur toute la superficie de ces os cariés ; il eut le  
plaisir de voir au bout de deux jours, que chacun de  
ces trous avoit contracté une humidité. L’ayant exa-  
minée avec le microscope, il apperçut distinctement de  
petits vaiffeaux dans toutes ces piquures, dont laiysto-  
le & la diastole répondoient parfaitement au pouls du  
malade. Cela nous convainquit entierement, dit Van-  
Swieten , que la fubstance qui sortoit de ces ouvertures  
étoit réellement un tissu de plusieurs petits vaif-  
feaux.

Lorsique Pos est ainsi.revétu d’une nouvelle membrane,  
on acheve la cure par les moyens que nous avons  
indiqués ci-dessus dans le cas des plaies simples des té-  
gumens.

Selon la variété de la cause vulnérante, le crane peut ê-  
tre fendu, rompu, contus, enfoncé, ou privé  
d’une portion de fa fubstance ; & cela peut arri-  
ver dans l’une ou l’autre de ces tables, & dans  
toutes les deux.

Après avoir considéré les plaies des tégumens& du péri-  
crane, aussi-bien que les accidens dont elles semt accom-  
pagnées ; il nous reste à traiter des plaies de la *tète*, qui  
affectent le cnane. Nous commencerons avant toutes  
chosies à faire le dénombrement des différentes ma-  
nieres dont les os du crane peuvent être offensés, sui-  
vant les différentes figures de l’instrument avec lequel  
la plaie a été faite, ou le degré de violence du coup.

La fissure est une folution de continuité dans un os, la-  
quelle est toujours d’une forme longue & étroite, qui  
n’empêche pas tout-à-fait la cohésion des parties. 11  
y a bien des fiffures différentes, par rapport à leur lar-  
geur, à leur direction longitudinale , qui est tantôt  
droite, tantôt tortueuse, & aux différentes parties du  
crane qu’elles affectent. Quelques-uns ne passent pas  
la table extérieure du crane, d’autres pénetrent juf-  
qu’à la table intérieure, quoique l’extérieure ne pa-  
rasse pas endommagée. Quelquefois la fiffure n’est  
pas à l’endroit où a été appliqué l’instrument qui l’a  
causée, mais à un autre, & souvent à l’endroit op-  
posé ducrane, & alors on l’appelle contre-fiffure. Il  
y en a quantité d’exemples dans les Auteurs. Tulpius  
entre autres rapporte qu’tm homme reçut un coup de  
fusil à la têtc; & que, quoiqu’on l’eût trépané fur le  
champ, il en mourut le sixieme jour. Après *sa* mort  
quoique sim crane ne parût point endommagé en de-  
fiors , on y vit plusieurs fiffures en dedans. Paré con-  
firme la même chofe par deux exemples. Un homme  
reçut un coup de pierre qui lui fit une violente con-  
tusion , une tumeur & une petite plaie à Pos pariétal  
droit. La plaie dilatée, l’os ne parut point endommagé.  
Cependant le bleffé mourut le vingt - unieme jour  
après cet accident. Après *sa* mort, lui ayant Ecié le  
crane, on vit que Pos pariétal étoit fendu au côté op-  
posé. L’autre exemple que raporte Paré, est celui d’un  
homme de qualité qui reçut une violente contusion à  
la tête: quoiqu’il eût un casque, la table intérieure  
du crane fut tellement’brisée que plusieurs efquilles,  
qui s’en étoient détachées , étoient entrées dans le  
cerveau : cependant il ne paroiffoit rien d’endommagé  
à la table extérieure. Hippocrate, après avoir détaillé  
plusieurs fortes de plaies au crane , parle de celle-ci,  
c’est-à-dire, du cas où Pos est bleffé à l’endroit oppo-  
sé à celui où il a reçu le coup ; & il assure qu’il n’y  
a point de remede, par la rasson qu’on ne peut point  
découvrir à quel endroit de la *tète* est le mal. C’est ce  
qui sait dire à Celse , *Lib. V.III. c.* 4. « Si quelqu’un  
« a reçu quelque coup violent à la *tète,* que les Pymp-  
« tomes qui s’en ensilivent, parassent dangereux, &  
« qu’il n’y ait ppint de fiffure à l’endroit où la peau  
« est entamée; on fera bien de voir au côté opposé  
« s’il n’y a point quelque endroit mou & tuméfié;  
« auquel cas on l’ouvrira , & l’on trouvera dessous

CAP 1526

« qsdil y a fissere à Pos. En tout cas quand on n’y trou-  
« veroit point de fissure, on n’auroit pas beaucoup ril-  
« qué en ouvrant la peau , parce qu’il feroit bien aisé  
« de la faire reprendre. » Mais cette épreuve ne don-  
ne encore rien de certain, parce qu’il est arrivé fou-  
vent , qu’il y avoit fissure à l’os blessé lui-même quoi-  
qu’en un autre endroit que celui où la blessure avoit  
été faite. Par exemple , Joan. Bohnius, *de Renunciaa  
Vulner.* parle d’un homme qui reçut un coup de bâ-  
ton au front près du fourcil de l’œil droit, dont il  
mourut : or on ne trouva rien après fa mort à Pos qui  
avoit été blessé, qu’une contre-fissure à l’orbite de l’œil  
droit, d’un pouce & demi de long, qui s’étendoit juf-  
qu’à la felle du Turc. Quelque sois aussi on a vu la  
fissure s’étendre depuis l’endroit blessé jusipilà d’au-  
tres os de la tête. Russcli, *Obs.erv.Anat. Chirurg. Cent,  
Obs.* 47. rapporte,que par une violente contusion qu’u-  
ne personne avoit reçue à la *tète,* ils’étoit fait une  
fissure qui, commençant à lsos pariétal gauche , régnoit  
d’un bout à l’autre de cet os ; enfuite traversant la sil-  
ture écailleuse de l’os des tempes, & tout l’os pier-  
reux s’avançoit jtssqu’au grand trou de l’os occipital  
par où passe la moelle allongée. Ce cas sait bien voir  
que les si.ltures n’empêchent pas les fissures aux os du  
crane de s’étendre d’un os à l’autre, comme bien des  
gens fie l’imaginent.

La fracture du crane differe de la fissure, en ce que la  
fissure , proprement dite, n’interrompt pas tout-à-fait  
la cohéflon des parties, au lieu que la fracture est u-  
ne entiere solution de continuité. La fissure n’est qu’tl-  
ne fente étroite , la fracture suppose un vuide considé-  
rable entre des parties qui auparavant tenoient l’une  
à l’autre. La fracture peut être telle que Pos foit tout-  
à-fait divisé en deux, ou que les parties desimies tien-  
nent encore par quelque endroit. Si la solution de  
continuité est totale, la partie détachée poussera pour  
l’ordinaire en dedans, & blessera le cerveau. On peut  
aussi rapporter à la fracture ce qu’Hippocrate appel-  
le εδρη, par où il entend l’empreinte & la marque d’un  
coup de fabre, quand, par exemple , le silure a em-  
porté tous les tégumens du crane & blessé l’os. Voi-  
ci ce qu’il dit à ce sistet, a On appelle empreinte du  
a sabre, la marque qui en reste silr lsos, quand le coup  
« ne lui a pas fait perdre sa situation naturelle. » Et  
enfuite il ajoute, que « l’enlevement des tégumens  
« διακοπὸ, avec plaie en long & en travers du corps  
« de Pos, Pe considere encore comme empreinte du  
« sabre, pourvû que les autres os contigus à celui  
a qui est dépouillé , soient restés dans leur situation na-  
« turelle, & ne soient point enfoncés parole coup. »  
Car ce ne seroit plus, suivant Hippocrate, une sim-  
ple, ἔδρη, *hedre,* si l’os étant entierement détaché,  
avoit changé de situation & étoit enfoncé en dedans :  
il appelle ce dernier cas ἔσφλασις.

Il y a contusion au crane quand il a été blessé par un insu  
trument long & obtus, de maniere qu’il d'y paroisse  
ni fissure ni fracture; car’ comme la contusion des par-  
ties molles peut rompre un grand nombre de vaisu  
feaux, seins que la peau foit entamée , de même celle  
des os peut blesser les vaisseaux qui semt entre les la-  
mes osseuses sans endommager Pos en dehors, du  
moins d’une maniere qui paroisse. Cet accident est  
souvent long-tems à Pe manifester jufqu’à ce que les  
terriblesfymptomes, qui en semt les fuites, viennent  
annoncer la mauvaise situation de l’os. Hippocrate  
appelle ce défordre θλάσις ; & il nous apprend qu’on  
ne peut pas juger parla seule inspection, fila contu-  
’sionablessé la substance de l’os plus ou moins, oüsile  
coup a pénétré plus ou moins avant: car siles vaisseaux  
distribués dans le diploë, qui est situé entre les deux  
tables du crane, sirnt rompus par la contusion, quoi-  
que lsos soit entier, on doit s’attendre aux dangereux  
symptômes que produiront les humeurs extravasées ;  
il pourra en arriver que la table interne du crane soit  
corrodée, & que le défordre se communique aux mé-  
ninges & au cerveau-même.

DDDddij

1527 CAP

Le crane peut être enfoncé de deux manieres, car ou l'os  
brisé & tout à-fait dégagé d’avec les os circonvoisims ,  
tombe en dedans, ou il est affaissé fans quitter les par-  
ties voisines auxquelles iltient, comme il arrive aux jeu-  
nes gens qui reçoivent un coup de quelque instrument  
obtus fur le crane; les os dans un âge encore tendre  
étant fléxibles cédentàla compression fans fe rompre.  
Cette dépression fans fracture arrive pourtant aussi  
quelquefois à des personnes plus âgées : car tant qu’un  
homme est vivant sson crane est humide & beaucoup  
moins friable, qu’il ne paroît dans un fquelete , dont  
les os font desséchés. Mais il est rare qu’il arrive de  
ces fortes de déprefsions du crane à dés adultes fans  
qu’il y ait en même-tems ou fissure ou fracture.

Une partie du crane peut être enlevée, comme il arrive  
fouvent quand un instrument vulnérant coupe avec les  
tégumens une partie de l’os. Cela s’appelle *de dolati on,*ou section du crane; & Scultet dans sim *Armamen-  
tar. Chirurg. Obsorv. \y.* rapporte un exemple d’tm  
cas de cette nature, où une portion du crane aussi lar-  
ge qu’un écu avoit été emportée, & dont le blessé fut  
cependant guéri. Il est certain aussi qu’après de *sor-  
tes* contusions à la *tète,* il fe détache quelquefois de  
la table intérieure du crane des esquilles qui offensent  
le cerveau. Nous en avons rapporté plus hautunexem-  
ple que cite Paré.

Toutes les causes que nous venons de rapporter, affec-  
tent, ou la table extérieure du crane feule, ou feule-  
ment la table antérieure , ou toutes les deux : or elles  
Eont plus dangereuses à proportion qu’elles pénetrent  
plus avant; les plus profondes plaies dans ces parties  
semt toujours les plus difficiles à guérir.

Comme les blessures du crane peuvent avoir de fàcheu-  
ses suites, il est de la derniere importance, quand  
quelqu’un a reçu un coup à la *tête,* d’examiner foi-  
gneusement si Pos n’a point été endommagé. Et ce  
n’est pas assez d’y regarder superficiellement; on n’y  
saturoit regarder de trop près , lorsqu’Hipocrate nous  
apprend avec une ingénuité digne d’un homme de  
Bens & d’honneur, que lui-même il a pris une des su-  
tures du crane pour une fracture.

Pour s’assurer si Pos a été endommagé ou non, il faut

**1°.** Savoir avec quel degré de force le coup a été ap-  
pliqué.

**Or** c’est une chofe qu’on ne peut pas toujours savoir  
bien précisément ; car on peut porter un jugement  
faux en fe fondant fur l’apparence de la plaie, lorse  
qu’elle a été faite avec un instrument mousse, ou qu’elle  
est petite, mais accompagnée d’une contusion consi-  
dérable.

**2°.** Comparer la dimension de la plaie avec fa situa-  
tion.

Si, comme on l’a déja observé , la plaie est scIr une par-  
tie plaite de la tête, elle peut être large sans pour ce-  
la être profonde: mais si la partie est convexe, angu-  
laire & saillante, la blessure fera profonde à propor-  
tion de fa largeur : si ce n’est pourtant qu’elle eût été  
faite avec un instrument concave, ou qui fe fût cour-  
bé à l’instant qu’on portoit le coup.

**3°. Y** enfoncer la fonde.

Quand un Chirurgien habile est appellé auprès d’un  
blessé de cette eEpece, il commence par laver la plaie  
avec de l’eau chaude, à quoi il aura ajouté un peu de  
vin & de fel; ensifite écartant avec ménagement les  
levres de la plaie, il regarde s’il ne paroît pas quelque  
blessure à l’os. Il introduit après dans la plaie une sim-  
de mousse & polie, laquelle doit être menue & fouple ;

CAP 1528

le mieux est qu’elle soit d’argent ; il la fera chauffer  
toute rouge avant de s’en fervir , & la lassera ensuite  
refroidir par degrés. Puis tâtonnant avec , il cherche-  
ra d’abord si l'os est tout-à sait déeouvert, ce qu’il fe-  
ra aisé de connoître par le fon que rendra la sirnde sim  
le crane. S’il est découvert, le Chirurgien conduira *sa.  
sonde* silr toute *sa* surface pour fentir s'il n’y a rien de  
raboteux. Voici les avis que donne Celfe , Lise *VIII.  
cap.* 4. pour faire cette opération comme il faut. « Que  
« la fonde , dit-il , ne foit ni trop menue , ni trop  
« pointue, de peur que rencontrant quelque sinuosité  
a naturelle qui l’arrête, elle ne fasse croire faussement  
a que c’est une rupture d’os ; point trop grosse non  
« plus ni trop moufle . de peur que *sa* pointe ne glisse  
« par-dessus de véritables fentes ou fissures. Quand la  
« fonde a parcouru Vos, s’il paroît continu & poli, il  
« ya toute apparence qu’il n’est point endommagé.  
« Mais si l’on sient quelque chose de rude & d’inégal  
« à des endroits où il ne doit point *se* rencontrer de sel-  
a ture, c’est une marque que l’os est rompu. » Nous  
voyons par là combien il est effentiel de connoître les  
endroits où *se* trouvent les futures, dont la situation  
peut varier felon l’âge & les persimnes.

Ainsi , dans les jeunes gens la future sagittale partage  
Pos frontal en deux : mais elle s’effiace petit à petit à  
mesure que l’on avance en âge, quoique quelquefois  
dans des perfonnes très âgées on la distingue encore;  
c’est pourquoi dans le cas de coups appliqués sur le  
front, il faut faire attention à cette future. Pour l’or-  
dinaire, dans un âge avancé & même plutôt, toutes les  
futures s’effacent & deVÎennent imperceptibles. Héro-  
dote, dans le Livre qu’il intitule *Calliope,* raconte q”e  
lorsqu’on ramassa les ossemens dépouillés des Soldats  
qui avoient été tués à la bataille de Platée, il *se* trouva  
un crane qui n’aVoit point de suture du tout, mais qui  
étoit tout d’une piece. On a vuiaussi quelquefois dans  
de jeunes personnes les futures tout-à-fait effacées :  
dans le crane d’un enfant de huit ans, on ne trouVapas  
les moindres traces de futures fagittale ni coronale , ni  
en dedans ni en dehors du crane. Le célebre M. Hu-  
nauld, *Hess, de l’Acad, des Sciences, An.* 1734- a ob-  
servé que même dans des sisjets plus jeunes on Voyoit  
quelquefois que les futures commençoicrt à s’effacer :  
ce qui lui Faifbit croire que ce cas n’est pas si rare qu’on  
*se* l’imagine communément.

De plus en quelques endroits le crane est naturellement  
raboteux & inégal, à l’os occipital, par exemple; &  
quelquefois les futures fiant tout autrement disposées  
dans un homme que dans un autre. Ainsi , dit M. Van-  
Swieten, j’ai moi-même un crane dont la suture sagit-  
tale près de l’occiput & du front est fort étroite, & qui  
fur la couronne de la *tète sait* plusieurs circonvolutions  
qui y occupent presique un pouce de large. Hippocrate  
a donc raision de remarquer comme il fait au commen-  
cernent de fon Livre des plaies de la *tète,* que « les *te-  
« tes* des hommes ne sirnt pas toutes faites de même ,  
a ni leurs futures situées aux mêmes endroits. »

Ainsi dans le cas d’tm coup proche d’une sinture, après  
avoir employé la sirnde pour s’assurer si l’os est blessé  
ou ne l’est pas, on n’a encore rien de certain. Aussi  
Cesse, *Lib. VIII. cap.* 4. nous apprend qu’Hsppocra-  
te, comme nous l’avons déja dit, se trompa dans un  
cas de cette nature. « Il l’avoue , dit-il, ingénuement,  
a semblable en cela à tous les hommes véritablement  
« grands, qui connoissant bien la supériorité qu’ils ont  
« sur les autres, ne croyent pas perdre leur réputation  
« en reconnoissant leurs méprises; au lieu que les génies  
« superficiels ne sirnt pas d’humeur à rien abandonner  
a du peu qu’ils ont. C’est là la marque caractéristique  
a des grands génies, qui *se* sentant assez de mérite pour  
a s’illustrer d’ailleurs, avouent leurs fautes avec firan-  
« chife & ingénuité, furtout si cet aveu peut être utile  
« à la postérité, en empêchant ceux qui viendront après  
« eux, de faire la même faute. »

4°. Verfer de l’encre fur la partie, pour découvrir s’il y

1529 CAP

a fissure à l’os, ou non, quand les autres méthodes  
ci-dessus indiquées n’ont rien donné de certain.

Quand la connoissance qu’on a de l’instrument vulnérant,  
la violence avec laquelle le coup a été asséné, la mali-  
gnité des stymptomes sclbséquens, tels que le vertige,  
l’impossibilité où est le blessé de *se* soutenir droit sur ses  
piés, le profond assoupissement, sont craindre que le  
crane n’ait été endommagé, quoiqu’après l’avoir dé-  
pouillé on ne découvre ni par la simple inspection , ni  
par Pufage de la fonde, ni fissilre, ni contusion à l’os ;  
Hippocrate indique encore une méthode pour décou-  
vrir ce désiordre caché, lequel ne manqueroit pas, si on  
le négligeoit, de produire des symptomes également  
terribles & dangereux. Pour y obvier il presicrit de ver-  
fer si.ir les os quelque remede liquide, noir, d’y appli-  
quer ensuite un linge trempé dans de l’huile, & de  
mettre par-dessus un cataplasme de mays. Le lendemain  
après avoir découvert la plaie & l’avoir lavée, il veut  
qu’on râclel’os; au moyen de quoi la liqueur noire  
restera empreinte dans la fissure ou les parties endom-  
magées de l’os, au lieu que les autres parties paroîtront  
blanches. C’est-à-dire qu’il faut répandre une liqueur  
noire fur l’os dépouillé, ensuite râcler ou essuyer l’os  
pour connoître par les traits que l’encre laissera, qu’el-  
les parties du crane ont souffert fissure ou contusion ;  
car comme l’encre pénétrera plus avant dans ces par-  
ties,on ne pourra pas l’en effacer en frottant & en essu-  
yant, comme on fera fur les autres endroits de l’os dé-  
pouillé.

Mais ce passage ne nous apprend point du tout qu’Hip-  
pocrate Ee servît d’encre pour ce sujet, nonobstant la  
paraphraste que Cesse en fait, *Lib. VIII. cap.* 4. en ces  
termes : « car si l’on n’est pas assuré qu’il y ait fissure, il  
« faut verfer de l’encre fur l’os, & après cela le râcler  
« avec une rugine ; & la fissure, s’il y en a une, con-  
« servera assez d’encre pour qu’on la puisse découvrir  
« par-là. »

Paul Eginete, *Lib. V.I. cap.* 90. pour découvrir une fissu-  
re étroite ou imperceptible par quelque raisim que ce  
soit, ordonne une medecine liquide, noire ou de l’en-  
cre, telle que celle avec quoi l’on écrit, φαρμακὸν τὶ  
μελαν ὑγρὸν, ἢ καὶ ἀυτὸ γραφικὸν ἐγχέαντες. Les anciens  
fe servoient pour cet effet au lieu d’encre, d’une li-  
queur qu’ils tiroient de la seche & peut-être d’autres  
substances. Mais, quoiqu’il en soit , du moins l’encre  
telle que nous la faisons aujourd’hui, composée devle  
triol, de noix de galle, d’écorce de grenade & autres  
substances astringentes , ne me paroît point du tout  
propre pour Tissage dont il s’agit, à moins qu’elle ne  
foit tempérée parle mélange de quelque autre liqueur;  
car si on la verfe toute pure siur llos dépouillé, elle  
causiera silr le champ dans les vaisseaux tendres une  
constriction capable de les détruire ; en conséquence  
de quoi l’os étant mortifié par cette liqueur corrosive il  
tombera par écailles. Je ne vois aucune nécessité de  
préférer l’encre pour cet ufage à une liqueur de toute  
autre couleur. Que si l’on croit que la couleur noire  
Eoit la meilleure dans le cas dont il s’agit, il n’y aura  
qu’à faire calciner des os jusqu’à ce qu’ils foient noircis,  
en faire une poudre extremement fine,& la délayer dans  
de Peau, ou enfin employer telle autre fubstance qu’on  
voudra, pourvu qu’elle neEoit pas composée d’ingré-  
diens aussi astringens que ceux avec quoi on fait l’en-  
cre.

De plus il me femble que c’est affez de teindre l’os dé-  
pouillé avec la liqueur, & de l’essuyer enfuite avec une  
éponge, Eans râcler toute la surface de l’os avec une  
\* rugine ; ce qui y pourroit casser une nouvelle sépara-  
tion comme on le verra plus bas. D’ailleurs ainsi que la  
fonde , par la rencontre des sutures & des aspérités qui  
l’arrêteront, peut induire en erreur ; cette méthode-ci  
peut y induire de même & à peu près par les mêmes  
raisons, car la liqueur colorée s’insinuera dans les in-  
terstices des sutures & pourra s’attacher aux inégalités  
du crane.

CAP 1530

50. La méthode de faire ferrer au blessé quelque sclbstan-  
ce dure entre fes dents, peut donner quelque jour  
dans les plaies de cette espece.

Hippocrate dans ses *Praenotiones Coacae,* conseille au blese  
sé, lorsqu’il est incertain s’il y a ou *n’y* a pas fracture  
au crane, de mettre dans fa bouche des tiges d’afpho-  
dele ou de fenouil, de les mâcher, obfervant en mê-  
me tems s’il fe fait quelque bruit à quelque endroit du  
crane : si cela arrive, cet endroit est la partie fracturée.  
Mais il est bien aisé d’imaginer que ce bruit ne fera  
pas fensible, à moins que la fracture ne foit extreme-  
ment large ; on ne pourra donc jamais découvrir avec  
certitude une simple fissure au crane par cette métho-  
de. Ce signe dépend entierement de ce que les mufcles  
crotaphytes qui tandis qu’on mâche, pressent avec for-  
ce la mâchoire inférieure contre la supérieure, partent  
des deux côtés de la partie latérale du crane, c’est-à-  
dire , de l’apophyse supérieure de llos de la pomette,  
du côté adjacent de l’os frontal, de l’apophyfe large de  
llos sphénoïde, de l’osjssiriétal & de la partie écailleu-  
fe de llos des tempes. En conséquence, lorfque ces  
muselas semt en action , s’il y a aux environs de leur  
insertion quelque large fracture , les os endommagés  
peuvent être ébranlés, & faire entendre du bruit; &  
comme ces mufcles ont leurs insertions à plusieurs os  
du crane & s’étendent si loin, on peut bien s’il y a une  
fracture considérable à quelque os du crane,la découvrir  
par ce moyen. Quelques Chirurgiens ordonnent au  
blessé de mordre un clou de fer, ou ils lui sont mettre  
dans les dents une corde qu’ils tirent de leur côté , lui  
recommandant d’obferver pendant ce tems là, s’il fent  
de l’ébranlement ou s’il entend du bruit à quelque en-  
droit du crane.

6°. S’il y a rupture ou contusion au crane, & qu’on y ap-  
perçoive en-dessus des taches blanches, la seule  
infpection suffira pour juger combien il a été en-  
dommagé.

Si la plaie est d’elle-même ou a été rendue par la main  
du Chirurgien assez large , pour qu’on puisse de *scs  
yeltx* considérer l’os à nu , on n’aura pas de peine à ap-  
percevoir les fissures ou fractures, s’il y en a : mais s’il  
y a contusion , fans que llos soit séparé, il sera sans  
difficile de le découvrir, comme Hippocrate l’a obser-  
vé avec raison.

Le principal signe qui puisse décider le Chirurgien en ce  
cas, est si l’os a perdu *sa* couleuf naturelle qui est or-  
dinairement un peu rougeâtre ou tiralft un peu siur le  
bleu. Si l’on y voit ça & là des taches pâles, c’est un *si-  
gne* que les vaisseaux siubjacens d’où la lame osseufe  
transiparente qui les couvroit, tiroit fil couleur, sont  
mortifiés & incapables de transinettre davantage des  
fluides ; en conséquence de quoi cette lame osseuse dese  
tituée des vaisseaux subjacens, ne manquera pas de se  
séparer & de tomber par écailles.

70. L’attouchement contribuera aussi beaucoup- à décou-  
vrir si le crane a été aucunement endommagé.

Il ne faut pas oublier de remarquer que c’est encore là  
une voie si peu certaine, qu’elle peut faire croire au  
Chirurgien que l’os est affaissé quoiqu’il ne le foit pas.  
Dans de violentes contusions, les tégumens étant pouf.  
sés avec force contre le crane qui est dessous, font sou-  
vent si considérablement maltraités, que les vaisseaux  
en étant rompus il se forme tout d’un coup fous la  
peau , qui cependant reste entierè , un amas d’hu-  
meurs qu’ils ont déchargées. Si donc dans ce cas  
là on presse les bords de la tumeur avec les doigts près  
d’une partie non endommagée, l’osparoîtra affaissé,&:  
en voici la raifon. Les tégumens du crane font fort  
épais & furtout la peau. Ces tégumens semt élevés par  
les parties fubjacentes , quand la membrane celle-

1531 CAP

laire *se* gonfle par les humeurs qui s’y déchargent :  
mais sur les bords de la tumeur la peau est contigue  
aux parties Eubjacentes. C’est pourquoi si l’on porte le  
doigt un peu plus avant, siur la partie enflée, comme  
la peau est élevée en cet endroit, & qu’elle ne porte  
plus immédiatement soir l’os & siur le péricrane, il siem-  
ble que l.los soit enfoncé. D’habiles Chirurgiens y ont  
été trompés, & le fameux Ruyfch , *Obsorv. Anat. Me-  
dic. Centur. Obs. 55.* avoue que tâtant une large tu-  
meur au front, causée par une violente contusion , il  
avoit été tenté de croire que le crane étoit enfoncé,  
comme l’assuroit positivement un Chirurgien aussi  
préfent, *8e* qu’il en feroit demeuré perfuadé fans les  
expériences multipliées qui lui avoient appris que dans  
ces cas, l’attouchement n’est souvent propre qu’à in-  
duire en erreur.

a

8°. Les tégumens même fourniront des signes propres à  
faire juger si le crane a été endommagé , si par  
exemple ils *se* séparent de l’os vers le septieme  
jour; on aura lieu de le croire aussi si le blessé fient  
des douleurs excessives , s’il *se* décharge de la  
plaie une liqueur ichoîeuse & fétide, & d’une  
malignité qui n’est pas ordinaire quand il n’y a  
que les tégumens d’affectés.

Ces signes font connoître à la vérité que le crane est en-  
dommagé : ils ne fe manifestent ordinairement que  
par des fymptomes irremédiables , qui sont périr le  
blessé. Quand la plaie ne va pas plus loin que les tégu-  
mens, fans endommager le crane, elle est bien-tôt gué-  
rie, si large qu’elle foit, en obfervant ce qui a été presi-  
crit ailleurs pour les plaies des tégumens : mais quand  
le crâne est offensé , & qu’on n’en a point été averti  
par les signes clulessius détaillés ; on traite ce mal com-  
me une simple plaie , & la cure paroît aller affez bien  
pendant les premiers jours. Pendant ce tems-là les os  
Cubjacens qui ont été offensés , commencent à fe cor-  
rompre, les tégumens fe séparent des os affectés, la  
douleur augmente ; il ne vient plus de pus digéré, mais  
une fanie claire & fétide, & la plaie résistant aux plus  
puissans remedes, donne enfin des signes non équivo-  
ques de ce défcrdre caché qu’on n’a'voit point connu  
jusqu’alors. Tous ces symptomes viennent plutôt ou  
plus tard, selon la violence du mal, la constitution du  
malade, & spécialement selon le plus ou le moins de  
chaleur de l’atmosphere.

Hippocrate, dans fes *Praenotiones Coacae* , observe exacte-  
ment toutes ces circonstances ; car après avoir raconté  
les signes par où l’on connoît s’il y a fracture au crane,  
Il ajoute : « mais par la fuite du tems on découvre les  
a fractures , foit le septieme, soit le quatorzieme jour,  
« soit par quelques autres circonstances particulieres;  
« car la chair se sépare de deffus l’os,l’os devient livide,.  
« la douleur augmente , il sort de la fanic, & ces Iÿmp-  
« tomes sont sort difficiles à guérir. » Et dans son  
Traité sur les plaies de la *telle* , à l’endroit où il expose  
les signes par où l’on prévoit que le bleffé mourra, il  
s’exprime ainsi : « S’il y a fracture, fiffure ou contusion,  
« &c. à l’os, & qu’on ait négligé de le racler ou de le  
\* retrancher, par la perfuasion où l’on étoit qu’il n’en  
« étoit pas befoin , & que le crane n’étoit pas endom-  
« magé ; la fievre prendra au malade avant le quator-  
« zieme jour, si c’est en hiver, & en été dès le sieptieme.  
« Il sortira un peu de simie de la plaie, & la partie en-  
a flammée se mortifiera. Quand les choses fiant venues  
« à ce point, Pulcere *se* décolore, devient glutineux,  
« brun & livide comme de la chair salée, ώ'σπερ τάριχος;  
α & quand l’os commence à être carié , σφακελίζειν , il  
« devient noir & poli, & silr les bords, pâle & blan-  
a châtre : mais quand il devient purulent , il paroît  
« des pustules Pur la langue , & le malade meurt après  
« un délire de quelque - tems. » Voilà donc les signes  
de mortqu’Hippocrate observoit : en effet, tant que  
les levres de la plaie fiant rouges & peu enflammées,  
**un Chirurgien habile ne s’effraye pas encore : mais**

CAP I5321

quand les chairs n’ont plus un œil vif, & que les levres  
de la plaie deVlennent de la couleur d’une viande fié-  
trie, ou falée depuis long-tems, il s’attend dès-lors aux  
plus terribles fymptomes. C’est pour cette rasson que  
les plus habiles Chirurgiens depuis Hippocrate, com-  
me nous l’avons déja remarqué, s’inquietent bien moins  
des symptômes eflrayans qui arrivent immédiatement  
après le coup, que de ceux qui paroiffent essuite, sur-  
tout vers le septieme jour.

C’est pour la même rasson qu’Hippocrate assure que dans  
les plaies à la *tète* , les fievres qui commencent le qua-  
trieme, le septieme ou l’onzieme jour, sont ordinaire-  
ment mortelles.

Comme les bleffures, même légeres au crane, font sim-  
vent sirivies de plusieurs symptomes terribles, qui sirnt  
ceux que nous avons déja rapportés, & quelques autres  
que nous rapporterons plus bas; il est visible qu’il faut  
avoir grand foin d’ouvrir ces plaies, & deles guérir le  
plus promptement qu’il est possible. Or telle est la na-  
ture des signes que nous avons déja rapportés, que si plu-  
sieurs concourent enfemble , ils fournissent un diagnose  
tic certain ; & ceux que nous rapporterons marquent  
infailliblement que l’os est endommagé. Mais ce dé-  
sordre caché fe découvre fouvent trop tard , pour qu’il  
foit encore tems de le guérir, au lieu que s’il eût été  
connu plutôt, on auroit pu y remédier.

On voit par ce qui vient d’être dit, pourquoi les habiles  
Chirurgiens ne négligent pas & ne traitent point su-  
perficiellement, même les plus légeres blessures à la  
*tète,* attendu que la lésion de l’os échappe quelquefois  
aux plus experts, & que de plus, quoique il d'y ait que  
les tégumens de blessés , il peut arriver que les os fub-  
jacens foient offensés par le pus ou par l’air extérieur.  
Les effets de la lésion du péricrane, dont nous avons  
parlé, font ceux qui suivent.

1°. La mortification ou la destruction d’une partie de l’os;  
qui se sépare du reste.

La mortification de l’os estproduite par la destruction des  
arteres du périoste qui portent à l’os les fucs vitaux &  
par l’abolition des veines qui rapportent ces mêmes  
fucs : c’est pourquoi quand ces vaiffeaux cessent de fai-  
re leurs fonctions , la lame de l’os à laquelle ils abou-  
tissoient, fe mortifie. Soit que la plaie du péricrane dé-  
truife les vaisseaux qui ont communication avec cetos,  
ou ceux qui fe distribuent du péricrane entre les lames  
des os ; ou ceux qui passent par des trous dans la lamés  
externe du crane , l’effet fera le même ; c’est-à-dire ,  
que la partie privée de ces vaiffeaux qui lui portaient  
des fucs vitaux, fe mortifiera. Or une partie du corps  
totalement privée de sucs vitaux, ne fauroit rester unie  
avec les parties vivantes : mais elle *fe* sépare imman-  
quablement des parties saines qui l’environnent; c’est  
ce qui fait que les lames osseuses une fois mortifiées ,  
fe détachent & fe séparent, comme nous venons de le  
dire plus haut en parlant des plaies au péricrane.

2°. Les parties adjacentes feront infectées par la morti-  
fication de la partie d’os séparée.

30. De-là s’enfuivra aussi la putréfaction ou la carie de  
toutes les parties ainsi infectées.

Les os du crane consistent en plusieurs différentes lames,  
placées les unes fur les autres, & entre lesquelles se  
distribuent quantité de petits vaiffeaux, du moins dans  
les jeunes gens : car noqs avons observé plus haut que  
dans les personnes plus âgées , ces vaiffeaux s’efla-Cent  
& s’anéantissent par l’approche immédiate de ces la-  
mes l’une fur l’autre. Ceci est encore confirmé par une  
expérience de Belloste, qui vit un crane parsemé de  
petits trous, qui pourtant n’alloient pas jusqu’au di-  
’ ploë. De ces trous sortaient des vaisseaux, par le canal  
desquels les parties corrompues étoient séparées , **ai\*  
moyen de quoi il fe formoit un nouveau péricrane a**

1533 CAP

comme nous l’avons observé plus haut. Il y avoit en-  
core d’autres vaisseaux à la substance osseufe de la ta-  
ble externe du crane, qui n’ayant point par-dessus eux  
de lame osseuse qui les comprimât, & s’étendant en  
long formoient avec les précédons un amas considéra-  
ble de vaisseaux qui fortoient par quantité de trous.  
Tulpius, *Observ. Medie. Lib. I. cap.* 2. raconte un cas  
digne d’être rapporté, qui confirme ce que nous avan-  
çons. « Un homme avoit reçu un coup de moufquet  
« derriere la *tète* ; & quoiqu’on ne vît point de fissure  
« au crane , la violence des fymptomes qui suivirent  
a fut si grande qu’on y appliqua le trépan. Or dans le  
« tems que le Chirurgien ajustoit la couronne du tré-  
« pan, quantité de petites gouttes de fang percerent à  
« travers de l’os salin, & comme des gouttes de rosée  
« couvrirent toute la surface du crane. On les essuya  
« plusieurs fois , mais aussi-tôt il en revenoit de nou-  
« velles. » On voit bien que c’est en conséquence de  
la continuité des vaisseaux que le fang trouva moyen  
de passer par la fubstance même de l’os , fur la furface  
duquel il parut en forme de rosée. Si donc, par exem-  
ple, la lame supérieure de l’os est affectée , ce défordre  
gagnera aisément les vaisteaux adjacens ; ceux-ci étant  
offensés, la lame qui est immédiatement dessous le fera  
bien-tôt aussi. Ainsi ce désordre après avoir affecté tou -  
tes les lames de la table supérieure du crane arrivera  
au diploë , qui étant corrompu communiquera à sim  
tour la corruption à la table interne.

Par ce qui vient d’être dit on comprend assez que la def-  
truction des vaisseaux fait mourir les parties ; d’où s’en-  
fuit nécessairement la corruption de la partie mortifiée.  
Nous avons rapporté plus haut l’exemple d’un hom-  
me qui mourut au bout de dix mois d’une violente  
contusion à la *tète,* à qui on trouva le crane entiere-  
ment pourri & fétide.

Paré, *Lib. X. cap. zz.* rapporte un exemple furprenant  
qui fait voir que non-feulement le crane peut fe pour-  
rir, mais qu’il peut même se séparer, l’homme étant  
toujours en vie. Un homme reçut un coup d’épée à l’os  
pariétal gauche qui lui blessa l’os ,mais ne pénétra pas  
cependant j ufqu’à la table interne du crane, La plaie  
étant presque guérie, le malade par compagnie s’échap-  
pa considérablement à boire & à manger, but des vins  
très-spiritueux & mangea des mets échaufsans.L’effet de  
son intempérance fut qu’il fe trouva attaqué d’une fie-  
vre aiguë, qu’il perdit Fustige des fens & de la parole,  
& que toute fa tête & sim visage enflerent considé-  
rablement. Quelques jours après parut un aposteme  
qu’on ouvrit avec une lancette, & il rendit une quan-  
tité considérable descinie ; après quoi l’on vit toute la  
Eubstance stubjacente de l’os du crane, noire , putride &  
fétide ; & une quantité prodigieufe de petits vers vi-  
vans logés dans la plaie. Cependant le malade fut en-  
tierement guéri de cet accident : feulement la cicatri-  
ce resta long-tems foible & extremement sensible.

4°. Le diploë siera carié à son tour.

Quand les os simt moulus , pour ainsi dire, en une pou-  
dre fine, c’est ce qu’on appelle être carié, & qu’il ne  
faut pas confondre avec la séparation des lames cor-  
rompues qui fe fait par exfoliation. Le diploë, qui est  
entre les deux tables du crane , consiste en un grand  
nombre de vaiffeaux & de cellules osseuses ; il con-  
tient aussi une huile médullaire qui fe corrompt aisé-  
ment. C’est pourquoi , fiait que le crane bleffé ait  
communiqué sim désordre au diploë ; ou que par l’effet  
d’une violente contusion, qui n’ait pourtant point  
endommagé l’os, les vaiffeaux du diploë rompus laif-  
fent échapper les fucs qu’ils contenoient ; dans l’un &  
l’autre cas lessiucs extravasés croupiront & *se* corrom-  
pront. Ces siucs corrompus corroderont les autres vaif-  
seauxqui sijnt encore entiers , & le desordre augmen-  
tera ; car serpentant à travers les cellules osseuses du di-  
ploë , ils se répandront au loin entre les tables du crane  
& les corrompront infailliblement : & cet accident se-

CAP 1534

**ra suivi d’une infinité de fymptomes très-fâcheux.**

50. La corruption gagnera jusqu’aux membranes & meme  
jusijula la fubstance du cerveau.

Le péricrane est la membrane qui couvre la partie cori-  
Vexe du crane ; & la dure-mere est celle qui le tapisse  
en dedans & lui Eert de périoste de ce coté-là. Ces  
deux membranes distribuent des vaisseaux aux os qui  
leur simt contigus & en reçoivent d’eux. Et il me pa-  
roît très-probable que les vaisseaux du péricrane qui.  
traversent la table externe communiquent & s’unissent  
dans le diploë avec de pareils vaisseaux qu’y envoie la  
dure-mere à travers la table interne. Lors donc que l’os  
du crane est corrompu, & spécialement quand le diploë  
même est affecté; il faut bien en conséquence de cette  
communication de vaiffeaux que les tégumens interne  
& externe du crane le foient aussi. Et c’est ce que con-  
firment les exemples qui ont été rapportés plus haut.  
Or quand les tégumens internes du crane sirnt en mau-  
vais état, il n’est pas bien difficile que le désordre & la  
corruption se communiquent à la substance molle &  
contiguë du cerveau, comme quantité d’exemples le  
font voir.

6°. La fuite de ce dernier accident simt tous les défor—  
dres qu’entraîne après S01 celui du cerveau, tels  
que les convulsions , l’assoupissement profond, la  
paralysie, l’apoplexie & la mort.

Toutes les fenfations & lesmouvemens spontanés & ar-  
bitraires dépendent du cerveau, comme il est aisé de  
s’en convaincre par quelques observations physiologle  
ques. C’est pourquoi quand le cerveau est corrompu ou  
lesté, toutes les actions ou quelques-unes seulement  
sont troublées & abolies, selon que le désordre affecte  
ou toute la masse ou quelques parties seulement du cer-  
veau. Mais quand le désordre est communiqué lente-  
ment au cerveau par le crane, les symptômes sefucce-  
dent dans l’ordre que nous venons de dire. Quantité  
d’observations prouvent aussi que le malade en pareil  
cas est souvent emporté subitement au moment qu’on  
ne s’y attendoit pas. Il suffit d’observer ici qu’il est  
avéré que tous les désordres du cerveau depuis le plus  
léger vertige, jlssqulà la plus terrible & la plus fatale  
apoplexie , tirent leur origine de cette caufe.

Par ce qui vient d’être dit touchant les plaies de la *tète*il est facile de comprendre la nature des différen-  
tes plaies à cette partie, & quels prognostics on ert  
peut déduire.

Au moyen des différens fymptomes qui accompagnent  
les plaies à la tête, & que nous venons de détailler, on  
peut, autant que l’art en est capable, déterminer quand  
le crane est endommagé ou ne l’est pas; quoique si la  
bleffure est considérable, il y ait toujours à craindre  
quelque défordre caché, quand même on ne le décou-  
vriroit pas par les sens,comme il peutarrivesupar exem-  
ple, lorsqu’il y a fissure au crane, ailleurs qu’où le  
coup a été porté, comme nous Pavons deja obfervé  
plus haut.

Mais lorsqu’au moyen des signes ci-dessus spécifiés , oft  
voit clairement que le crane est endommagé, on doit:  
en formant fon prognostic, redouter tous les iyrnpto-  
mes dont nous avons parlé, non pas qu’ils arrÎVent tou-  
jours , mais simplement, parce qu’il est possible qu’ils  
arrivent. Ainsi la prudence exige alors qu’on avertisse  
du danger les amis du malade , de peur que s’ils arri-  
vent , on ne les attribue à l’impéritie du Chirurgien,  
plutôt qu’à la malignité de la plaie. Joignez à cela, que  
quand le malade & les amis qui font auprès de lui, fe-  
ront fuffifamment avertis que ces terribles symptomes  
' viennent quelquefois à la fuite des blessures à la *tète ,*mêmelégeres & superficielles en apparence, ils en *se-*' ront plus exacts à obferver ou faire obferver les précau-

1535 CAP

tions nécessaires , tant par rapport au régime, que par  
rapport à la cure, par l'inobservance desquelles on a vu  
tout à coup mourir des malades qu’on comptoit entie-  
rement hors de danger.

Les indications curatives qu’il convient de prendre,  
sont :

**i°.** De dépouiller l’os endommagé.

**Il** y a tout lieu de douter s’il est toujours absolument né-  
cesta-ire de dépouiller l’os, losqu’on le soupçonne vio-  
lemment d’être endommagé , attendu que quoique  
bleffé ou fendu, il est possible qu’il reprenne, comme il  
arrive aux autres os du corps. C’est pourquoi il me  
paroît qu’il faut,autant qu’il est possible,éviter les deux  
extrémités : car il y a des Chirurgiens qui pour toutes  
fortes de plaies à la *tète* ne manquent jamais de faire  
l’incision ; & d’autres au contraire trop timides, qui ne  
*s’y* hasardent jamais, même dans les cas les plus terri-  
bles. Ruyfch, *Observai. Anatom. Chirurg. Cent. Obs.  
60.* qui exerçant sa profession dans une ville extreme-  
ment peuplée, a eu occasion de voir quantité de cas  
différens dans ce genre de blessure, veut que dans les  
fractures du crane,quand les Iymptomes ne vont point  
en augmentant, on ne commence pas d’abord parfaire  
l’incision & la perforation ; mais qu’après une faignée  
préalablement faite, on tente la cure par l’application  
de fomentations céphaliques chaudes. Et il ajoute que  
lui-même il a guéri par cette méthode beaucoup de  
blessés. Celte,LiS. *V.III. c.* 4. nous apprend, « que dans  
« le cas de fissure ou fracture à l’os , les Anciens  
« avoient d’abord recours à l’extirpation : mais il est  
« beaucoup plus à propos , dit-il, de tenter d’abord la  
« cure par le moyen des emplâtres qu’on a coutume  
« d’appliquer fur le crane. » Il conseillait de s’en tenir  
à cette méthode jtssqu’au cinquieme jour. « Mais, con-  
« tinue-t’il, si les chairs reviennent, si la fievre fe dise  
« sipe ou s’affoiblit, si le malade dort suffisamment, si  
« son appétit revient, il faudra continuer de fuivre la  
« même méthode. Souvent par ce moyen la fente fe  
a remplit par une espece de calus qui consolide les os  
« comme la cicatrice consolide les chairs. C’est aussi  
« par un calus de la même espece que sont recollés les  
« os fracturés qui ne tenoient plus aux parties circon-  
« voisines. Ce calus est plus propre à couvrir le cer-  
« veau, que la chair qui repousseroit si on avoit enlevé  
« l’os. Mais si dès le commencement de la cure la fie-  
« vre augmente, que le malade dorme peu, qu’il foit  
« troublé par des rêves importuns ; si l’ulcere est hu-  
« mide , & que le pus ne soit pas louable ; s’il vient des  
« tumeurs glanduleuses au cou ; si les douleurs & le dé-  
« gout vont en augmentant, il faudra en venir à l’opé-  
« ration manuelle, & employer la rugine. »

On voit par-là que c’est en conséquence de la violence &  
de la malignité des symptômes qu’il faut fe déterminer  
dans le cas où l’os est endommagé, à le mettre à nu, ou  
à employer par préférence à l’incision les autres moyens  
de guérir les blessures des os.

**2°.** Nettoyer la plaie.

En écartant tout ce qu’il n’est pas possible de réunir avec  
les parties faines , comme les grumeaux de fang, les  
fragmens d’os entierement détachés ; & en faisant *sor-  
tir* par la voie de la suppuration tout ce qui ne peut  
plus faire corps avec ce qu’il y a de fain. Par ce moyen  
on fe débarrasse de tout ce qui nuiroit à la consolida-  
tion de la plaie & on facilite la cure.

**3°.** Faire de petites perforations à l’os,

De la maniere qu’il a été dit plus haut, afin que

4°. Il puisse se refaire un nouveau périoste ou une mcm-  
brane qui y foit équivalente , qui communique

CAP 15 3 6

par des vaisseaux à l’os, & qui reçoive ceux qui en  
viendront.

Parce que les tégumens ne s’attacheront point à l’os tant  
qu’il fera dépouillé , & ne fera point revétu d’une mem-  
brane pareille à celle que nous difons.

5°. Consolider la plaie ;

Ce qui se fera par des bandages convenables & par les  
méthodes indiquées ci-dessus pour les plaies des tégu-  
mens fans contusion.

Quand l’état de la plaie & les Eymptomes qui en sirnt  
l’effet, indiquent qu’il y a nécessité de dépouiller  
la partie affectée, il faut faire aux tégumens en  
enfonçant jusqu’à l’os , une incision ou en ligne  
directe, ou angulaire, ou perpendiculaire, ou en  
croix, felon la nature de la partie affectée, ou  
du coup qui y a été porté, passemt avec ména-  
gement sur l’os fracturé qui cede à Faction du bise  
touri.

Après avoir rafé les cheveux , il faut s’assurer de l’éten-  
due de la partie affectée, & de sa situation par rapport  
aux futures, aux mtsscles & aux tendons, au moyen de  
quoi on pourra *se* décider sur la sorte d’incision qu’il  
sera plus à propos defalre : si, par exemple, une seule  
incision au milieu de la partie affectée suffira, ou s’il en  
faudra deux. Et dans ce fecond cas il faudra que ces  
deux incisions foient différemment inclinées l’une vers  
l’autre , selon qu’on voudra mettre à nu une plus gran-  
de ou plus petite portion d’os : car si les deux incisions  
semt faites en angle , on pourra découvrir toute la par-  
tie de l’os comprise entre les deux lignes. Si Pon sait  
une incision au bord de la partie affectée, & une secon-  
de qui porte perpendiculairement sur la premiere,  
paffant par le milieu de la partie affectée, il est visible  
qu’on pourra au moyen de cette incision dépouiller  
un esipace d’os une fois plus grand que par la précé-  
dente ; & si l’on prolonge l’incision perpendiculaire , &  
qu’on luifaffe couper celle qui regne le long du bord de  
la partie offenfée, il s’enfuit qu’on aura quatre angles  
droits, & conséquemment qu’on pourra par le moyen  
de cette incision découvrir une portion de crane qua-  
tre fois plus grande que par l’incision qui ne formeroit  
qu’un angle. On appelle cette derniere, incision cru-  
ciale ; & comme elle met en état de découvrir une por-  
tion d’os considérable. Cesse, *LibMIII.* c.4. la juge  
plus commode que tout autre. « L’incision faite , dit-  
« il, fuivant la direction de deux lignes qui *se* cou-  
« pent traniversalement, & figurée à peu près comme  
« la lettre X, est la plus convenable, parce qulelle  
« forme quatre angles , d’où l’on peut lever autant de  
« portions de tégumens. » Mais à préfent on fe con-  
tente de faire une incision telle qu’il la faut pour dé-  
couvrir la partie affectée ; car il est visiblç, par exem-  
ple, qu’il ne faut qu’une simple incision , si la partie  
lésée est assez petite pour qu’on puisse lavoir en entr’-  
ouvrant & écartant les levres de la plaie de part &  
d’autre. Mais l’incision angulaire est la plus convena-  
ble, quand la partie offensée n’est pas assolement lar-  
ge, mais qu’elle l’est cependant trop pour qu’on pût la  
voir à nu au moyen d’une simple incision. S’il est  
question de découvrir une large portion d’os, il faut  
faire une incision en forme de tangente à la circonfé-  
rence de la partie affectée, & enfuite une seconde qui  
porte perpendiculairement silr cette premiere , & paffe  
par le milieu de la partie affectée. Et s’il est besoin de  
découvrir une portion d’os plus large encore que dans  
le cas précédent, on fera une incision en ligne droite  
au milieu de la partie affectée, puis une féconde qui  
coupera cette premiere à angle droit par le milieu ; au  
moyen dequoi ayant quatre angles de tégumens à le-  
ver, on pourra voir à nu toute la furface d’os comprise  
entre les extrémités des deux incisions.

. Il

1537 CAP

**Il** faudra faire cette incision avec un bistouri bien cou-  
pant & fuffifamment fort, de peur qu’il ne s’émousse  
dans l’opération ; car la peau qui couvre le crane étant  
dure & calleufe, il faut un instrument fort pour la  
couper.

**Il** faut enfoncer la lame du bistouri jusqu’à l’os, afin que  
portant dessus immédiatement, il divife le pérlerane  
**en** même-tems que les tégumens, œ de peur, dit Celfe,  
*« Lib. VIII. c.* 4. qu’il ne reste fous la peau quelque  
« portion de la membrane dont le crane est enveloppé,  
« qui ne stoit pas divisée; car le déchirement de cette  
«membrane avec la rugine ou le perforateur, excite-  
« roit une fievre & une inflammation violente. » Si  
tandis qu’on est à faire l’incision des tégumens on n’en-  
fonce pas le bistouri jtssqu’à l’os , il faudra bien reve-  
nir après coup à l’incision du péricrane. Il est vrai que  
par là le bistouri laisse fa trace imprimée dans l’os :  
mais outre que cela est inévitable , il sera aifé d’y  
remédier, après que la partie affectée aura été décou-  
verte.

Comme pour cet effet il faut appuyer fortement le bistou-  
ri fur l’os, il s’enfuit tout naturellement qu’il faut bien  
examiner auparavant si le crane n’est pas fracturé au  
point que la partie endommagée puiffeêtre enfoncée en  
**y** appuyant le bistouri;car cet accident cauferoit de ter-  
ribles Iymptomes, & peut-être la mort même , comme  
on en a fait plus d’une fois la triste expérience. C’est  
pourquoi, lorfqu’après avoir tâté avec les doigts on a  
fenti quelque chofe qui fléchiffoit, il faut éviter de  
faire l’incision fur cet endroit : mais si la violence  
de la contusion a fait naître une large tumeur fur la  
partie affectée, j’avoue qu’il fera bien difficile de s’assiu-  
rer si l’os fracturé est en état de résister à la pression ou  
non.

**Il** faudra aussi avoir attention , autant qu’il fera possible,  
à ne pas couper les grossies arteres difpersées dans les  
tégumens. Il faudra éviter avec le même foin les ra-  
mifications remarquables des nerfs qui font dispersées,  
**par** exemple, au front, au-deffus de l’orbite de l’œil,  
aussi-bien que les mufcles , les tendons & les futures ,  
dont il faut que le Chirurgien connoiffe la situation  
au moyen de l’anatomie, qu’il ne lui est pas permis  
d’ignorer.

Sharp veut, que si la fracture n’est pas compliquée avec la  
plaie du péricrane , ou que la plaie foit trop petite pour  
admettre l'opération, ce qui n’arrive\que fort rare-  
ment, on découvre la fracture en enlevant une portion  
fuffifante du péricrane. C’est la méthode de plusieurs  
Chirurgiens en ce cas de faire l’incision cruciale qu’ils  
préferent à toute autre, dans la fupposition que la plaie  
faite par cette sorte d’opération , sera bien plus aisé-  
ment guérie ; & que dans le cas, où après avoir levé  
une portion du péricrane on ne trouveroit pas de frac-  
ture dessous , ce qui arrive quelquefois, on éviteroit  
l’exfoliation de l’os & la longueur d’une cure trop  
lente. Mais quelque chofe qu’on dife en faveur de l’in-  
cision cruciale, il faut avouer que ce font tous raison-  
nemens qui portent à faux : car il est rare , ou, pour  
mieux dire, il n’arrive jamais qu’on s’assure s’il y a  
fracture au crane en levant le péricrane , à moins qu’il  
**n’y** ait au moins contusion au péricrane même : or cet- i  
**te** circonstance caufe ordinairement une abondante  
sclppuration; &’la matiere logée entre le crane & la  
**peau,** non-feulement empêche que les tégumens ne  
reprennent, mais même occasionne ordinairement une  
carie à l’os , ce qui est précisément l’accident qu’on  
prétendoit éviter par cette méthode ; & fouvent mê-  
**me** les levres de la plaie étant devenues calleufes, il  
faudra les couper, si l’on véut parvenir à faire cicatri-  
*fer* la peau. Or, si cette objection contre l’opération  
cruciale est bonne , elle prend d’autant plus de force  
lorfqu’il s’agit de trépaner, que Sharp veut qu’on ne  
manque point à emporter une portion des tégumens  
lorsqu’on découvre l’os dans la vue de faire l’opéra-  
tion ; car l’os ne manque gueres de granuler avec la  
chair en peu de jours, en ne mettant pour appareil

*Tome IL*

CAP 1538

qu’tme simple charpie feche, & il fe carie rarement, à  
moins qu’il ne foit affecté par une abondante évacua-  
tion de matiere du cerveau ; ou s’il ne fe forme pas de  
nouvelle chair affez vite, il faut en hâter la formation  
en faifant de petites ouvertures dans la fubstance de  
l’os, ou en le râclant avec la rugine. La forme des tégu-  
ment qu’on enlevera , fera à peu près circulaire ; &  
pour être sûr du cours de la fracture, on la découvrira  
dans toute sa longueur. Sharp prédit qu’il y aura peu de  
Chirurgiens qui veuillent hasarder de dépouiller une  
partie si considérable de crane : mais il ajoute, que si  
l’on saVbit quel grand avantage il en réfulte , &. com-  
bien il y a peu à rifquer en le faifant, onsshésiteroitpas  
un moment. Quand le péricrane est ôté, il faut lier **les**arteressurle champ , au moyen dequoi on pourra fai-  
re l’opération incontinent , quoique la plupart des  
Chirurgiens regardent l’effusion du fang à cette partie,  
comme un obstacle si incommode , qu’ils aiment mieux  
la remettre au lendemain. Mais cette appréhension est  
fans fondement ; car si on lie deux ou trois des plus  
gros vaiffeaux, il sera aisé d’arrêter le sang des plus  
petits avec un peu de charpie feche ; après quoi on  
pourra faire fon opération fans aucun empêchement,  
comme Sharp faifoit lui-même, & recommande aux  
autres de faire , attendu que ce mal demande tant de  
célérité, que vingt heures plutôt ou vingt heures plus  
tard , quand le cerveau est considérablement comprimé  
par l’os fracturé, décident fouvent de la vie ou de la  
mort du malade. SkaRP.

La premiere chose qu’il y a à faire enfuite est de séparer  
exactement du crane les parties incisées , au  
moyen de la rugine , instrument dont il y a plu-  
sieurs sortes de différentes formes , qu’on peut  
voir, *Planch. XII. Fig.* 3.4. 5.

Le péricrane ainsi qu’on l’a obfervé déja, est fortement  
adhérent au crane, au moyen des vaiffeaux qu’il y en-  
voie & d’autres qu’il en reçoit. C’est pourquoi après  
l’incision faite dans les tégumens & le péricrane, ils ne  
laisseront pas de tenir encore au crane dans toute l’é-  
tendue de leur furface interne. Ainsi , pour parvenir  
à voir l’os à nu, il faut détacher le péricrane de *des-  
sus* le crane. Quelquefois lorsqu’on leve les angles des  
tégumens, formés par l’incision , le péricrane vient  
avec & fe détache de l’os , furtout quand il n’est que  
foiblement adhérent, comme il arrive aux personnes  
âgées : mais quand il est fortement adhérent, comme  
il l’est ordinairement, il faut ratisser le crane avec une  
rugine d’ivoire bien polie; ce qui ne fe peut faire sans  
une douleur extremement vive , à moins que le mala-  
de ne foit tout-à-fait infensible & léthargique, comme  
il arrive fouvent dans le cas de blessures violentes à la  
*tète.* Il seroit donc bien à propos que les jeunes Chirur-  
giens s’exerçassent sur des *tètxs* de veau ou de mouton  
à faire ufage de la rugine avec dextérité, pour séparer  
promptement le péricrane de dessus le crane, parce  
qu’il y a bien de la cruauté & du risque à faire cet ap-  
prentissage fur des hommes.

Ce qu’il y a à faire enfuite est de remplir la plaie qu’on  
a faite, avec de la charpie feche.

Quand les tégumens scmt ainsi séparés, le sang qui abon-  
de empêche pour l’ordinaire qu’on ne voye bien dis-  
tinctement la siurface de l’os dépouillé. C’est pour-  
quoi , à moins que le danger ne foit extremement  
urgent , il faut remettre l’examen de la blessure de  
l’os au lendemain ou à quelques heures enfuite.  
Mais de peur que les parties qu’on vient de séparer ne  
*se* rejoignent, ce qu’on a vu arriVer plus d’une sens, il  
faut pour prévenir cet accident, insérer des tentes de  
charpie plattes entre l’os dépouillé & les tégumens.  
De cette maniere, quand l’hémorrhagie est arrêtée, il  
n’y a qu’à ôter la charpie & lever les tégumens, & llon  
verra tout à sim aiste la surface entiere de l’os dépouil-

**E E E e e**

*Iy39* CAP

lé. Hippocrate nous apprend dans sim Traité des plaies  
de la *tète,* qu’au moyen de cette méthode la plaie sera  
suffisamment élargie. Il ordonne dans le même endroit  
pour prévenir une inflammation excessive, d’appliquer  
un cataplasine de fine fleur de farine bouillie dans du  
.vinaigre, jufqu’à ce qu’elle foit devenue d’une consis-  
tance glutineuse ; car en même tems que la charpie fe-  
che, absiarbe le sang & les autres fluides, comme par là  
même elle s’enfle, elle dilate la plaie, ce qui ne peut  
manquer de caufler quelque Aorte d’irritation & d’in-  
flammation. Voyez l’endroit déja cité de Sharp.

Il faut abforber avec des éponges le sang, le pus, la *sa-  
nie,* &c. & retirer avec des pinces les fragmens ,  
les eEquilles & les écailles d’os ; si elles sirnt peti-  
tes, qu’elles ne soient point adhérentes à aucune  
membrane & qu’elles soient en vue ; ou bien l’on  
fie siervira de ciseaux pour les détacher si elles  
tiennent. C’est là ce qu’on appelle mondification  
artificielle.

Quand on a ôté les plumasseaux & bien détergé le fang &  
toutes les ordures qui empêchoient de voir à découvert  
la superficie de l’os, il faut chercher avec tout le foin  
possible s’il *n’y* a rien à ôter ou à rétablir. Si l’on ne  
voit point de fracture ni de contusion au crane , qu’on  
ne découvre pas la moindre apparence de fissure &  
qu’il n’y ait pas lieu de soupçonner une extravasiition  
d’humeurs Eous le crane, auquel cas il faudra perforer  
l’os pour les en tirer, il n’y#a qu’à faire reprendre &  
consolider la plaie. Il est arrivé aux plus habiles Me-  
decins & Chirurgiens de *fe* tromper en pareil cas , lu  
perfuadant avant d’aVoir levé le péricrane silr des si-  
gnes qu’ils croyoient évidens qu’il y avoit quelque dé-  
l'ordre ou défectuosité dans la partie qu’ils *se* détermi-  
noient à dépouiller. Il y a de cela des exemples fans  
nombre. Hippocrate a remarqué que quelquefois l’os  
est fracturé dans un endroit fort éloigné de celui où a  
été porté le coup ; & l’on voit par les observations de  
quantité d’Auteurs, qu’on ne peut jamais en aVoir de  
certitude. Ainsi ce qu’il y a de mieux à faire est d’a-  
vertir le malade & ceux qui font autour de lui, que  
tous les signes indiquent la nécessité de dépouiller la  
partie affectée pour y décotlVrir un désiordre caché, qui  
peut-être est situé ailleurs & même dans une partie de  
la *tète* fort éloignée de celle où l’on va faire l’incision.  
De plus un Chirurgien prudent aura la précaution de  
consulter un Medecin & d’autres Chirurgiens sur la  
conduite qu’il doit tenir; au moyen de quoi si la cure  
n’a pas une bonne issue, il y aura du moins quelqu’un  
en état d’attester, qu’on ne s’en doit pas prendre à  
lui, & qu’il s’est conduit fuivant les regles de Part.

Quant après avoir levé les tégumens , on voit que l'os a  
été offensé, la premiere indlcatlon est toujours de com-  
mencer par écarter tout ce qui peut gêner & incommo-  
der dans la cure de la plaie. S’il y a, par exemple, une  
effusion d’humeurs Pur la partie, il est aisé de les absim-  
ber avec des éponges ou de la charpie seche. Pour les  
fragmens d’os, les petites efquilles & les lames écail-  
leufes quife séparent d’elles mêmes, ou font séparées  
par quelque instrument, il faut les regarder comme  
des corps hétérogenes, dont la préfence peut être très-  
nuisible & retarder beaucoup la cure de la plaie. Mais  
dès qu’on s’estapperçu deces corps, il faut examiner si  
on peut les ôter fans blesser la partie , ou s’il ne seroit  
pas mieux de les laisser se séparer & tomber d’eux-mê-  
mes. Si les fragmens des os font petits & ne tiennent  
plus aux parties vives , comme il n’y a plus dlespéran-  
ce de les y réunir, le plus sûr est d’en faire l'abfcission  
avec des instrumens convenables. Mais comme Pair,  
ainsi qu’il a été dit plus haut, est très-préjudiciable aux  
os quand ils font dépouillés de leur périoste, il faut  
aussi que ces fragmens foient tellement en Vue, qu’on  
les puisse séparer facilement, & qu’il ne faille pas être  
long-tems à tâtonner pour les extirper. Il n’est pas  
moins dangereux de tirer avec violence des fragmens

CAP 1540

d’os qui tiennent encore aux membranes; car la Vso-  
lencc de la douleur & la connection du péricrane avec  
la dure-mere, furtout aux environs des Eutures , peut  
produire de très-mauvais effets : mais si néantmoins il y  
a nécessité de les ôter, il vaut mieux le faire avec des  
ci feaux.

Cette dépuration de la plaie , qu’on fait avec la main ou  
aVec quelque instrument, s’appelle mondification arti-  
ficielle, pour la distinguer de celle qui fe fait d’elle-  
même par la Voie de la fuppuration, & qu’on appelle  
pour cette raifon, naturelle.

Si les fragmens , les efquilles ou les lames écailleuses sont  
considérables & fort adhérentes, ou qu’elles foient  
tellement cachées qu’on n’y puisse pas atteindre  
aisément , il faut les laisser : elles *se* sépareront  
dlelles-mêmes,ou fe réuniront aux autres parties.  
C’est là la mondification naturelle.

Quand les fragmens du crane font considérables, il faut  
examiner s’ils font corrompus à un tel degré qu’il n’y  
ait point d’espérance qu’ils fc puissent,réunir aux autres  
parties de l’os. Cela se connoît parle changement de  
couleur; car si le siragment est deVenu jaune, brun ou  
noir, jamais il ne reprendra, mais il *se* séparera de lui-  
même au bout de quelque tems; ou bien il n’y a qu’à le  
tirer tout d’abord si l’on croit le pouvoir faire fans in-  
convénient. Mais quand le fragment a gardé fa couleur  
naturelle, & singulierement lorsqu’il tient encore au  
péricrane, il y a grande espérance qu’il pourra repren-  
dre. Il arrive quelquefois dans des fractures de gros os,  
tels que le tibia, par exemple, ou le fémur , qu’un’  
fragment fe détache tout-à-fait ; & cependant après ce-  
la on en a vu reprendre & fe réunir avec le reste de l’os.  
Ainsi il n’y a point à désespérer qu'il arrive la même  
chose dans le cas des fractures au crane, comme on fait  
que cela est arrivé en effet plus d’une fois, par des ob-  
fervations Chirurgiques.

Un homme reçut un si Violent coup de pié d’un mulet  
qui aVoit le fabot ferré, qu’il en eut le front fracturé &  
enfoncé. On lui leVa un morceau du crane de figure  
ronde, aVec le trépan , afin de potrvoir plus aisément  
fouleVer& emporter llos fracturé & enfoncé. Comme  
la fracture s’étendoit depuis le milieu du front jufqu’au  
petit angle de l’œil, Paré qui traitoit le malade , ne  
Voulut pas hasarder d’enleVer une portion d’os si consi-  
dérable; mais il fe contenta d’élever llos de maniere  
qu’il ne pressât plus la dure-mere, & le malade eut le  
bonheur d’être guéri , & le fragment d’os qui étoit  
tout-à-fait séparé du reste du crane, mais qui tenoit  
encore au péricrane, reprit entierement.

Un Capitaine eut une large portion de l'os frontal, d’en-  
VÎron trois doigts de long & autant de large , coupée  
d’un coup de fabre; de sorte qu’on lui voyoit la dure-  
mere toute découVerte. Ce large fragment d’os, qui te-  
noit encore au péricrane , pendant aVec les tégumens  
fur le Vifage du bleffé , formoit un spectacle affreux.  
Paré aVoit d’abord été danis de couper tout-à-fait &  
l’os & les tégumens : mais craignant que ce ne fût  
trop expofer la dure-mere que de la laisser ainsi décou-  
verte & sans abri; après avoir détergé tout le fang qui  
couvroit la dure-mere, il y appliqua l’os avec les tégu-  
mens par-dessus, & assura le tout au moyen de trois sis-  
tures qu’il fit à différens endroits, afin que rien ne se  
déplaçât. Cette méthode réussit ; & l’on peut bien dire  
qu’il ne faut jamais défefpçrer de rien en pareil cas,  
après qu’une portion d’os si considérable qui étoit en-  
tierement coupée a pu reprendre, & cela fur un homme  
qui avoit déja reçu plusieurs autres bleffures.

Ainsi tant que les fragmens tiennent au vif, il est à propos  
de les lasser, parce qu’il y a toujours lieu d’efpérer  
alors qu’ils pourront fe rejoindre au reste de llos : mais  
*si* la plaie alloit mal, & qu’on vît par des signes certains  
que les fragmens séparés commençassent à fe corrom-  
pre, il les faudroit bien retrancher à moins qu’on ne  
les vît disposés à tomber d’eux-mêmes. L’on voit par

Γ54Ι CAP

là qu’il est dangereux d’aller creuser trop avant dans  
les plaies de la *tète* , pour en tirer des firagmens dlos  
qui ne *se présentent* pas d’eux-mêmes à la vue ; car  
s’ils tiennent par quelque endroit à des parties Vives ,  
ils pourront reprendre tout-à-fait ; ou s’ils ne peuvent  
pas reprendre, ils sortiront d’eux-mêmes par la voie  
de la suppuration. La nature sait souvent pourvoir el-  
le-même à *sa propre fureté* dans les cas les plus dange-  
reux, comme nous l’apprend l’histoire suivante.

Une jeune fille de neuf à dix ans reçut dix-huit coups  
d’épée à la *tète*, sans compter plusieurs autres aux bras  
& au corps. Toutes ces blessures à la *tète* aflèctoient le  
crane & quelques-unes emporterent quelques portions  
de lsos jufqu’au diploë, & quelques autres toutes l’é-  
paisseur du crane jufqu’à la dure-mere. Cette *tète* dé-  
chlquetée étoit bandée comme il convenoit & on défai -  
soit les bandages une fois tous les deux jours. Chaque  
fois qu’on la panfoit on en retiroit des efquilles qui s’é-  
toient attachées à la charpie & s’étoient séparées d’el-  
les-mêmes fans causer aucun nouvel accident; & les  
fragmens qui tenaient encore au péricrane, repousse-  
rent & remplirent les plaies où le crane avoit été cou-  
pé ; deforte qu’en cinq semaines cette fille qui avoit  
reçu tant de blestures fut guériê de toutes. Or il est à  
remarquer dans ce cas , qu’on ne fit point de mondifi-  
cation artificielle ; car tout ce qui ne pouvoir pas re-  
prendre, fe sépara par la voie de la suppuration spon-  
tanée.

C’est pourquoi Hippocrate remarque très-prudemment,  
*Lib. de Cap. Vuln.* que « les os qui fiant par violence  
« dérangés de leur situation naturelle & enfoncés en-  
« dedans par fracture ou entierement coupés , caufent  
« des fuites moins dangereuses si la membrane reste  
« entiere ; que les fissures en-dedans quoique larges &  
« considérables, ne fiant pas non plus les plus dange-  
« relues, ni celles dont les efquilles sortent plus diffi-  
« cilement ; car il n’est pas besoin même pour les avoir  
« de faire d’incision ni de tenter des moyens dange-  
« reux, parce qu’elles fe font jour d’elles mêmes. »

Si l’on voit qu’il y a contusion à l’os , qu’il foit blanc ,  
brun, livide ou fendu, il y faut faire un grand nom-  
bre de petites perforations, de la maniere qu’il a  
été dit plus haut, afin que les vaisseaux vivans per-  
cent à travers ces trous & fe déchargent des hu-  
meurs putréfiées qui y sirnt en stagnation, car il fie  
reformera par cette voie un nouveau périoste.

Il arrive quelquefois qu’après que les tégumens ont été  
enlevés il ne paroît point de fracture à l’os, quoiqu’il  
puisse être fort endommagé, & c’est ce qu’on voit arri-  
ver furtout quand la blessure a été faite avec un instru-  
ment mousse, ou que le blessé s’est heurté la *tête* contre  
une furface plane & dure. Car en ce cas l’os du crane  
aura été fendu, fans.que les tégumens aient été rom-  
pus, comme il arrive souvent ; ou le péricrane aura  
fouffert une compression entre le corps ferme contre  
lequel il a heurté, & l’os dur du crane, qui aura causé  
une rupture aux Vaisseaux de communication du crane  
& du péricrane, d’où fuit l'abolition de toute influence  
vitale dans la lame du crane, qui est contigue au péri-  
crane ; il est éVident que les Vaisseaux qui font entre les  
lames intérieure & extérieure du crane ne manquent  
pas d’être offensés par les mêmes caufes , ce qui aug-  
mente le défordre. On connoît la contusion & la dese  
tructio'n des vaisseaux dans l’os du crane par le change-  
ment de la couleur de l’os. Car les os entiers & Vicans  
font naturellement rougeâtres ou d’un blanc tirant siur  
le bleu , p arce que les Vaisseaux Vitaux qui sirnt pleins  
d’un liquide coloré paroissent de cette couleur à traVers  
la lame de l’os qui est blanche & tranfparente en consé-  
quence de sion peu d’épaisseur. C’est pourquoi toutes  
les fois que des Vaisseaux situés fous des lames osseu-  
fes font détruits par une contusion , l’os fera blartchâ-  
tre : c’est pour cela qu’on a marqué ci-dessus les taches  
blanches parmi les signes qui indiquent que le crane  
est offensé ; aussi Belloste, *Chirurg\* d’Hôpital,* te-

CAP 154\*  
garde comme le premier signe d’une heureuse issue  
lorsqu’après qu’on a fait au crane de place en place  
de petits trous, l’os commence à deVenir rougeâtre ,  
parce que c’est selon lui une pretiVe qu’il redevient vi-  
Vant, au lieu qu’auparavant il étoit pour ainsi dire  
mort, étant privé de l’influence d’humeurs Vitales.  
Quand llos après la destruction de Tes Vaisseaux com-  
mence à fe corrompre, de blanc qu’il étoit d’abord, il  
devient jaune, brun , lluide & même entierement noir,  
*sa* couleur s’éloignant de plus en plus de la naturelle >  
à mefure que sa corruption fait du progrès, comme il  
a déja été dit.

C’est pourquoi comme il est à craindre en ce cas-là que  
la corruption de Pos n’infecte les lames fubjacentes &  
contiguës, & que la contagion ne gagne jufqu’au di-  
ploë & à la table qui est dessous, & à la fin, au cer-  
veau même, & cela d’autant plus que les humeurs ex-  
traVasées & corrompues ne trouvent point de passage  
dans toute la surface dé l’os où est la contusion, on  
voit combien est utile la méthode que nous avons in-  
diquée plus haut, de faire de distance en distance des  
petits trous au crane, afin que les humeurs extravasées  
puissent trouver par où fe décharger, & que les vaif-  
feaux viyans qui font fous le crane étant dégagés de  
la couVerture impenétrable que formoit fur eux l’os  
mort, ils furmontent cet obstacle & portent en dehors’  
les parties mortes & corrompues. Car il ne faut atten-  
dre la séparation de la partie corrompue de llos, que  
des vaisseaux vicans qui font dessous, comme Hippo-  
crate l’a obfervé il y a long-tems *Æib. dx Cap. Vuln.*où après avoir conseillé de ne point faire des tenta-  
tives témeraires & dangereufes pour retirer les frag-  
mens des os, mais deles laisser *fe ménager* eux-mê-  
mes une sortie ; il ajoute que, « cela s’opere par l’ac-  
α tion des nouvelles chairs qui poussent de dessous,  
« & tirent leur origine du diploë & même de la par-  
« tie saine de Pos, s’il n’y a que la partie scipérieu-  
« re qui soit corrompue. » C’est ainsi qu’Hippocra-  
te a appris uniquement par *ses* propres observations  
une Vérité, qui Ee trouVe confirmée par l’étude & F ex-  
périence des modernes. Car les anciens Medecins  
donnoientle nom de chairs, & les modernes les ont  
fuivis en cela, à cette tissure de vaisseaux qui pouf-  
fent dans les plaies, & viennent réparer la perte de  
substance que le corps a soufferte dans la partie blessée.  
Hippocrate ajoute une chose, a quoi il est bon de  
faire attention : c’est que cette chair pullule du diploë,  
où l’on remarque quantité de femblables vaisseaux;  
& il obferve encore que quand il n’y a de corrompu  
que les lames supérieures, la chair pousse de la par-  
tie Eaine de llos immédiatement fubjacente, & non  
du diploë.

Dans le cas de fissure la même méthode aura le même  
effet; car tous les mauvais symptômes , qui sont les  
sijites de la fissure, procedent siIr-tout de la rupture  
d’un grand nombre de vaisseaux, & de la détention des  
liquides extravasés qui cassent la corruption de Pos,  
d’où il stiit quantité d’autres accidens. Mais si l’on  
fait dans l’os de petites perforations de place en place  
aux environs de la fissure, on donnera par-là une if-  
fue aux humeurs extravasées , & une facilité aux *vais-*Peaux vivans pour se produire en dehors & former de  
leur propre fubstance un nouveau péricrane.

On voit par ce qui a été dit plus haut, combien la cu-  
re va vite par cette méthode, lors même que le cra-  
ne a été endommagé considérablement.

Quand il s’est formé un nouveau périoste par la métho-  
de que je viens de dire, on fe conduit pour le  
Eurplus de la cure comme dans les simples plaies  
des tégumens. +

On voit évidemment par ce qui précede pourquoi soü-\*  
vent une petite fissure au crane est plus dange-  
reufie qu’une large contusion.

1543 CAP

Tout ce qu’il y a de Medecins & de Chirurgiens expé-  
rimentés conviennent, que fouVent une fissure au cra-  
ne est d’une conséquence bien plus dangeretsse qu’u-  
ne violente contusion ou même une fracture.

Car la fissure est beaucoup plus difficile à connoître, on  
ne s’en apperçoit quelquefois que fort tard, fur-tout  
si elle est située aux environs des Eutures, ou qulel-  
le n’affecte que la table interne du crane, sims que  
l’externe foit endommagée; ou bien encore, quand il  
saut aller chercher la fissure dans une partie du cra-  
ne bien éloignée de celle où le coup a été appliqué.  
Ajoutez à ces taisions , que la fissure, quoiqu’à portée  
d’être apperçue, souvent s’étend trop loin pour que  
le Chirurgien puisse, sans exposer beaucoup le blessé,  
la découvrir de Ees tégumens dans toute *sa* longueur.  
On a fait voir déja plus haut par des observations  
très dignes de foi, que tous ces cas-là peuvent arri-  
ver & arrivent fréquemment.

Mais quand l’os reçoit une large blessure, qu’on voit  
tout à découvert, les Medecins & les Chirurgiens  
frappés de l’apparence effrayante de la plaie , met-  
tent toute leur capacité en œuvre pour écarter le dan-  
ger qui menace ; au lieu que la fissure fouvent ca-  
chée aux recherches les plus subtiles & destituée de  
tous signes qui puissent aider à la faire découvrir,  
trompe les praticiens les plus expérimentés, comme  
Hippocrate avoue ingénuement qu’il lui est arrivé à  
lui-même.

Une autre raifon qui rend encore les fissures étroites si  
dangereusies, c’est qu’on ne peut jamais savoir avec cer-  
titude jusqu’où elles ont pénétré, si elles ne vont que juse  
qu’au diploë ou si elles sont plus profondes. Si la fissiu-  
re s’étend ufqu’au diploë, il y a immanquablement  
quelques vaisseaux considérables de rompus, &les hu-  
meurs extravasées ne trouvant point d’issue parla fen-  
te étroite de llos, elles fe co. rompront, & détruiront  
les cellules osseuses & néantmoins tendres qui consti-  
tuent le diploë; & s’étendant ensuite librement entre  
les deux tables du crane, elles les corrompront aussi.  
La table intérieure du crane étant rongée & percée,  
le cerveau sera affecté à sim tour, ce qui pourra faire  
mourir le malade fubitement, au moment qu’on le  
croyoit en parfaite fanté : on ne connoîtra la cause de  
cette mort inopinée, que lorsqu'on trouvera tout llos  
du crane corrompu. On trouve quantité d’exemples  
de cette sorte dans les auteurs. Mais quand il y a  
une large blessure au crane , par-là les humeurs ex-  
travasées trouvent un passage libre, ou du moins il  
est facile de leur en faire un, au moyen de quoi les  
vaisseaux vivans qui font en dessous , seronten état de  
feparer les parties corrompues. C’est par ces raisons  
que des plaies à la *tète* les plus effrayantes du monde,  
dans lesquelles le crane avoit été considérablement en-  
dommagé, ont été souvent heureusement guéries, tan-  
dis qu’une fissure légere qu’on n’aura découverte que  
trop tard, a fait périr le bleffé tout d’un coup au mo-  
ment qu’il ne foupçonnoit pas même être malade. C’est  
pourquoi Hippocrate *de Locis in homine,* assure hardi-  
ment que « s’il y a fracture ou contusion à l’os du cra-  
« ne, il n’y a rien a craindre ; mais que s’il est fendu &  
« que la fiffure pénetre en dedans, le cas est fort dan-  
ce gereux. » Il ajoute, qu’il faut employer la fcie pour  
empêcher la fanie de couler à travers la fissure de l’os  
fur la dure-mere, &dela putréfier. Et ailleurs, *Lib.  
de Cap. Vuln.* il dit « que la fracture du crane, ou l’ab-  
a fcission d’une portion considérable de cet os, ou des  
« fissures nombreuses & larges à ce même os ne sont  
« point des accidens dangereux. » Ajoutez qu’il ne  
peut point arriver de fissure au crane, qu’il n’y ait en  
même-tems unecontusion plus ou moins forte, qui cau-  
Ee la rupture d’une quantité de vaisseaux considérable,  
soit de llos même foit de ceux qui sont dispersés dans  
le diploë , & rend les symptômes plus terribles & plus  
dangereux, i .

**De plus, il est de la derniere évidence, que cette métho-**

CAP 1544

de, de faire de petits trous au crane, est bien plus  
avantageufe que de brûler, de ratisser, ou d’ap-  
pliquer cette forte de trépan, dont les Anciens  
*se* EerVoient en pareille occasion.

De ce qui a été dit précédemment il résulte clairemed'  
que de faire au crane de petits trous est la méthode la  
plus sûre & la plus prompte pour rémedieraux défor-  
dres dont il est question ;& que conséquemment elle  
doit être préferée à toute autre.Quoiqu’on trouve quel-  
que choEe de semblable dans Hippocrate, comme nous  
l’avons dit plus haut, il paroît pourtant que desem tems  
on *se* serVoit ordinairement de la rugine pour séparer  
les parties corrompues de l’os.Mais si nous examinons  
bien tous les effets qui siIivent néceffairement de cette  
pratique, nous trouverons qu’elle est moins sûre,& fait  
traîner la cure en longueur. Quelques Chirurgiens ont  
recommandé de brûler cette partie de l’os avec un fer  
chaud : mais je ne sache pas qu’Hippocrate ou Celse  
aient jamais parlé de cette méthode, & en effet il fe-  
roit bien difficile de brûler la partie corrompue de l’os  
fans bluffer les parties saines qui sont deffous ; auquel  
cas il faudroit une nouvelle séparation avant de pou-  
voir compter sur une cure parfaite.

Quand il y avoit une petite fiffure, ou la marque d’un  
instrument tranchant fur l’os, les anciens *se* fervoient  
de rugines de différentes formes & de différentes gran-  
deurs felon l’exigence du cas, pour racler l’os jusqu’à  
ce que la fiffure ou la marque de l’instrument tranchant  
fût effacée : & pour être bien sûrs d’avoir emporté tou-  
te l’épaisseur de la fissure, ils commençoient par mar-  
quer l’os avec de l’encre ou quelqu’autre liqueur noire,  
(voyez ce que nous en avons dit plus haut,) qui s’in-  
sinuant jufqu’au fond de la fissure, leur montroit juse  
qu’où elle pénétroit, & ils continuoient de grater ou  
de ratisser jufqu’à ce qu’ils ne vissent plus dç noir. Si  
la fissure pénétroit trop avant pour qu’on la pût effacer  
en ratifiant, ils avoient recours au trépan avec lequel  
ils séparoientune bonne portion du crane. Quand il y  
avoit une portion considérable de pet os endommagée  
par une contusion & qu’il paroiffoit par des signes cer-  
tains qu’il y avoit carie à l’os, ils fe fervoient du tré-  
pan exfoliatif, qui consiste en deux lames d’acier de  
forme à peu-près pyramidale, placées horizontalement  
en sens contraire; ils le tournoient,& emportoientain-  
si , en ratifiant llos orbiculairement, toute la furface du  
crane ; comme la furface de cet os est convexe, & n’est  
pas égale par tout, il est visible que l’abfcission de la  
partie corrompue ne *se* faifoit pas par tout également.  
Un autre inconvénient, c’est qu’après qu’ils avoient  
effacé lafiffure, ou enlevé la partie corrompue de l’os  
par le moyen de la rugine ou du trépan exfoliatif, la  
furface qui avoit été ratifiée restoit morte en consé-  
quence Je la destruction de tous les vaiffeaux; & ainsi  
il falloit la séparer, avant de pouvoir compter que la  
partie *se* revétît d’un nouveau péricrane. Il est donc  
manifeste que ces procédés n’étoient pas fort avanta-  
geux; au lieu que la méthode qu’on recommande ici  
a le double avantage de séparer promptement les par-  
ties corrompues, & de créer une nouvelle fubstance qui  
répare celle qui s’est perdue.

Quand le crane est enfoncé en dedans , dans les jeunes su-  
jets fans fracture, & à l’égard des adultes avec  
fracture, il faut nécessairement que le cerveaufoit  
comprimé. De-là s’ensiIivent à raisim de la par-  
tie comprimée, de la grandeur de l’enfoncement,  
du tranchant ou de la pointe de la partie qui fait  
la compression, Pengourdiffement des fens, la lé-  
thargie , le vertige, le tintement dans les oreil-  
les, le délire, le vomissement bilieux, les dou-  
leurs de tête, les convulsions, la paralysie, la dé-  
charge involontaire des urines & de la matiere  
fécale, l’appoplexie, la fievre & la mort.

Ayant parlé des défordres qui font la sitite des blessures  
**à l’os du crane, nous avons à examiner à présent quels**

1545 CAP

semt les effets de la compression, oïl de la lésion du cer-  
veau , lorsqu’il est comprimé par l’enfoncement du cra-  
ne, ou offensé par la fracture de ce même os. On ap-  
prend en Géométrie, que de toutes les figures d’un é-  
gal périmetre, le cercle est celle qui comprend le plus  
grand efpace : or la figure du crane est à peu près sphé-  
rique, par confequent si elle est pressée en dedans il saut  
que fa capacité diminue. On fait aussi par la Physiolo-  
gie, que la cavité du crane est toujours pleine dans l’é-  
tat de simté ; c’est ce qui fait que, si une portion du cra-  
ne est emportée, le cerveau s’enfle & s’éleve à un tel de-  
gré que la portion qui a été séparée ne peut plus être  
remifeenfa place fans faire violence au cerveau. C’est  
pourquoi dès que la figure du crane est changée par la  
compression, il faut nécessairement que cette compref-  
sion agisse aussi fur le cerveau qui y est contenu.

Soit donc que la figure convexe du crane soit changée par  
la compression sans fracture , ou que l’os fracturé soit  
dérangé de fa place & enfoncé, il s’ensuivra le même  
effet, c’est-à-dire , la compression du cerveau. De la  
mollesse dont est le crane dans les enfans, on conçoit  
qu’il peut être comprimé fans fracture.mais ferme corn-  
me il est dans les adultes, ilparoît qu’il faut qu’il foit  
fracturé pour pouvoir être enfoncé. Hippocrate ,LiA  
*de Cap. Vuln.* parcourant les différentes efpeces de frac-  
tures du crane , donne le troisieme rang à l’enfonce-  
ment du crane qu’on appelle ἔσφλασις, *esphlasis ->* & dit  
qu’elle est toujours accompagnée de fissure. Voici en  
quel terme il s’exprime : « quand le crane est compri-  
« mé en dedans, il est fracturé & détaché de la portion  
« d’os voisine, qui continue d’être dans fon état natu-  
a rel : or cet enfoncement est toujours accompagné de  
« fissure. » La fubstance des os humstins est bien moins  
ferme dans un corps vivant, qu’elle ne paroît dans des  
fqueletes desséchés, & c’est par cette raifon qu’il n’est  
peut-être pas impossible que la dépression du crane ar-  
rîve même dans les adultes sans fracture : mais cela  
n’arrivera jamais.aux vieillards.

Comme la vie de l’homme & toutes fes fonctions natu-  
felles dépendent de ce qui est contenu dans la capacité  
du crane , & que toute la fubstance du cerveau extre-  
mement molle, est facile à comprimer ; il est clair que  
toutes les fonctions qui dépendent de l’intégrité du  
cerveau feront troublées & même totalement abolies  
par l’enfoncement du crane. Et comme le cervelet est  
une fubstance plus ferme, & qui est plus à couvert que  
le cerveau; il s’enfuit que les mauvais effets produits  
par l’enfoncement du crane, affecterontpremierement  
les actions dépendantes du cerveau, & qu’avec le tems  
ils parviendront jufqu’à détruire l’action du cervelet  
’d’où dépend la vie. Il ëst sans difficulté que les effets de  
ce désordre varient à raifon des differentes portions du  
cerveau qui sont comprimées, ou selon que la caufe  
comprimante agit avec plus ou moins de violence, ou  
enfin selon que les fragmens aigus de l’os pénetrent  
plus ou moins avant dans la substance du cerveau.

Voiei un cas fort singulier qui fait bien voir que la plus  
légere compression du cerveau péut troubler fon action.  
Une femme qui avoit la moitié du crane enlevé , ne  
Iaiffoit pas d’aller en cet état dans les rues, mandiant  
de porte en porte : si quelqu’un lui touchoit la dure-  
mere qu’elle avoit toute découverte, avec le bout du  
doigt feulement, & le plus légerement qu’il se puisse ,  
**elle** fassoit un grand cri, & difoit qu’elle avoit vu mil-  
le chandelles. *Mém. de l’Acad. des Sc.*

Quant à l’engourdissement des sens , c’est un stymptome  
qui est la stlite ordinaire, même de la plus légere com-  
pression du cerveau. Dans les apoplexies qui viennent  
d’une cause froide & vifqueufe, le premier signe qu’on  
obferveest que tous les fens semt comme émouffés, &  
que le mouvement musculaire *se* fait mal & avec len-  
teur; signes par où l’on connoît qu’il s’est amaffé par  
degrés, une collection d’humeurs fous le crane, qui,  
par une légere compression , ont affoibli & rallenti la  
vivacité de tous les sens , & *se* sirnt enfin accumulées  
au point de sisspendre tout-à-fait leur action. Si le cra-

CAP 1546

fie par sim affaissement affecte le cerveau en le compri-  
mant légerement, il en résultera un engourdissement  
dans le\*? sens proportionné à la force de la compref-  
sion, lequel durera pendant toute la vie, si la cause  
comprimante siibsiste toujours. Nous avons un excm-  
ple qui le prouve dans Hildanus. *Obs. Chirurg. Cena*3. *Obsorv.* 21.

Un jeune ensqnt de dix ans qui promettoit beaucoup,  
eut^e crane enfoncé près de la future lambdoïde, par  
quelque chofe qui lui tomba fur la *tète.* Comme cet  
accident ne fut pas fuivi de fymptomes mcnaçans, le  
pere & la mere le négligerent, & l'impression du coup  
continua. Par degrés Pensant perdit la mémoi e & le  
jugement au point de devenir hors d’état de rien ap-  
prendre du tout. Il vécût dans cet état de stupidité  
jusqu’à l’âge de quarante ans , qu’il mourut de la  
peste.

On observe le même engourdissement dans tous les sens,  
lorsque le sang trop abondant dans les pléthoriques  
distend leurs gros vaisseaux ; ou dans les maladies ai-  
gués losqu’il est d’une vélocité extraordinaire, & qu’il  
fe raréfie au point de dilater les vaisseaux , qui alors  
pressent fiur la substance médullaire du cerveau.

La léthargie indique qu’il y a une grande compression  
fur le cerveau; aussi-tôt que les causes qui produisent  
l’engourdissement des fens font augmentées, il en ré-  
sulte un assoupissement, & à la fin un fiommeil profond  
& mortel, qui est ce qtl’on appelle apoplexie. C’est  
pourquoi Hippocrate , *de Cap. Vuln.* compte parmi les  
symptomes dangereux des coups à la tête, le fommei!  
profond & le vertige, accompagnés de la'perte de la  
vue.

Le vertige est un des plus légers défordres qui arrivent au  
cerveau ; la plupart des autres commencent par lui.  
Dans le vertige on voit pour l’ordinaire les objets  
tourner devant fes yeux , quoiqu’ils soient réellement  
en repos,d’autres fois on les voit ou monter ou defcen-  
dre. Quand le mal augmente, onlesvoit dedifférentes  
couleurs; & bien tôt après fuit l’ébranlement de tout  
le genre musculaire. Le malade craint de tomber,& fai-  
fit tout ce qui est autour de lui pour se retenir, Essuite  
Ees nerfs *se* relâchent tout d’un coup, & il tombe à ter-  
re; en même-tems sa vue s’obscurcit & si: perd tout-à-  
fait. Et c’est-là le dernier Iymptome dont le malade  
ait connoissance ; car si le défordre va plus loin, il se  
termine en apoplexie , en épilepsie , & en lipothy-  
mie.

Le plus léger vertige est quand on ne fait que voir les ob-  
jetstourner devant fes yeux; àmesilre qu’il augmente  
la vue s’obscurcit, & on appelle alors la maladie σκοτα-  
δινος *(Scotodinos )* vertige sombre ou ténébreux; à la  
fin le malade tombe à terre. Hippocrate dans Je Livre  
cité ci-dessus, entre autres symptomes dangereux des  
coups à la *tète*, compte la perte de la vue, le vertige &  
la chute du malade par terre. Lorsque Antilochus blese  
Ea sim ennemi au front, de forte que la pointe de sa lan-  
ce lui perça l’os ; ses yeux, dit Homere, *se* couvrirent  
de tenebres : τὸν δἐ σκότος οσσ’ ἐκάλυψεν. *Iliad. IV.*

Un simple vertige n’indique qu’une légere compression  
au cerveau. Si le malade perd la vue c’est une marque  
que le mal augmente : mais il cesse si l’on fait cesser la  
compression. De-là dans les maladies aiguës quand les  
plus gros vaisseaux distendus par la grande quantité &  
le mouyement impétueux du fang pressent le cerVeau s  
il s’enstlit un Vertige ténébreux , qui cesse s’il silr-  
vient une hémorrhagie par le nez, comme Hippocrate  
nous l’apprend dans *ses Prénotions de Cos. «* Le Vertige  
« obsi:ur ou ténébreux peut être dissipé au commence-  
« ment s’il arrÎVe un flux de sang par les narines ; » par  
où l’on distingue ce vertige du vertige véritable qui  
n’incommode pas d’abord le malade extremement, mais  
qui se forme lentement par la bile que la maladie a  
corrompue, ou par la collection d’autres impuretés  
qui fefont amassées autour des Vifceres.

Pour ce qui est du tintement dans les oreilles, on l’éprou-  
ve prefque toujours dans le délire accompagné de la

ï 5 47 CAP

perte de la vue ; il cause à peu près la mcrnè fenfatlon  
que si on avoit plusieurs sionnettes aux oreilles. Quand  
on entend un pareil bruit sans qu’aucune caufe exté-  
rieure y contribue , cela s’appelle tintement d’oreilles.  
Il vient quelquefois d’un léger défordre dans l’organe  
de lsouie : on le dissipe en enfonçant simplement le  
doigt dans l’oreille , ou en le passant autour, ou en  
-comprimant le tragus ; & cet efpece de petit açcident  
ne présage rien de mauVais, Mais quand le tintement  
d’oreille procede du désordre du cerveau, on ne le gué-  
ritpassi facilement, il est funeste à Poule, & préfage  
-ordinairement l’approche de Papopléxie, ou de l’épi-  
lepsie , comme Hippocrate l’a obEewé dans ses *Préno-  
tions de Cos.* Ce symptome procede de la même catsse  
qui produit le vertige , & est prefque toujours la suite  
des violens coups à la *tète.*

Quant au délire, on sait par les observations physiologi-  
ques que le cerveau est un organe important, de l’in-  
tégrité duquel dépendent la perception des idées, leurs  
différentes combinaisons, les jugemens qu’on en infe-  
re, &les différentes affections de l’ame. Or quand la  
perception des idées ne répond plus aux casses exter-  
nes qui les produisent, mais qu’elle se faitenconsé-  
quence du changement arrivé à la substance du cer-  
veau, cela s’appelle délire. Quand le cerveau est com-  
primé par l’irrégularité de la figure du crane ; il faut  
nécesta-irement qu’il s’ensuive un dérangement dans  
toutes les fonctions du corps qui dépendent de Faction  
libre & continue du cerveau ;en effet on remarque que  
la plupart de ceux qui ont le malheur de naître idiots ,  
ont quelque chose d’extraordinaire dans la configura-  
tion de la *tète.* Hippocrate nombrant les fymptomes  
qui simt la suite d’un coup à la *tète ,* si l’on ne prend  
.pas sioin de le traiter comme il faut, ajoute en finiisant  
que le délire survient, & que le malade en meurt. Et  
ailleurs , il décide que le délire qui vient à la fuite des  
coups à la *tête* est un mauvais signe ; comme dans  
l’*Aphor.* 4. de la *Sect.* 7. où il dit que la stupidité & le  
délire qui viennent à la suite d’un coup à la tête, semt  
desspmptomes d’un présage funeste; & dans *Ϊ’Aphor.*24. de la *même Sect.* où il dit que la blessure à l’os du  
crane qui pénetre jufques dans fa cavité, produit le dé-  
lire.

A l’égard du vomissement de bile , ce fymptome surpre-  
nant, dans les plaies de la *tète* dénote toujours que le  
cerveau est blessé, ou dérangé par une compression ou  
par une commotion. Il est avéré par des observations  
journalieres qu’il n’est pas permis de mettre en doute,  
que des changemens considérables arrivés au cerveau  
même des personnesquiseportoientle mieux du mon-  
de , non-feulement excitent ces vomissemensbilieux,  
mais même causent souvent, presque en un moment,  
un changement étonnant dans la bile.

Un homme qui faisant un trajet sur mer, n’est point ac-  
coutumé au mouvement du vaisseau, à la sitite d’un  
vertige & d’anxiétés insupportables, vomit une bile  
couleur de rouille. La même choste arrive en état de  
sianté à quelqu’un qui tourne avec force pendant quel-  
que tems. Dans ce second cas comme dans le précé-  
dent, il arrive d’abord un vertige qui annonce que le  
cerveau est affecté. Réciproquement la bile corrompue  
dans les vifceres trouble prodigieufement les actions  
du cerveau , caufant des vertiges , des délires & des  
convulsions; & quand cette bile impure est délogée &  
chaffée , tous ces iymptomes ceffent aussi tôt. Tout ce-  
la prouve clairement qu’il y a une communication  
étonnante entre la *tète 8c* les vifceres, puisqu’ils font  
des impressions si réelles l’un fur l’autre. L’on ne fau-  
roit aisément rendre raifon de ce phénomene par ce  
qu’on connoît de la structure des parties, quoique on  
soit convaincu de la vérité du fait par les expériences  
les plus constantes. C’est en conséquence de cette com-  
munication entre le cerveau & les vifceres,que les per-  
sonnes qui ont reçu un coup à la *tète, lu* plaignent  
pour l’ordinaire d’un gout amer dans la bouche, com-

CAP 1548

me le remarque Scultet, dans sim *Armament. Chirurg.*Ce signe a toujours été regardé comme mauvais quand il  
*se* déclare après des coups à la *tète,* conformément au  
fentiment d’Hippocrate , qui nous avertit dans ses *Pré-  
notions de Cos*, que a quelqu’un dont le cerveau à été  
a blessé , a pour l’ordinaire de la fievre , un vomisse-  
« ment de bile & tombe en apoplexie, & qu’après de  
« pareils symptomes il n’y a rien de bon a attendre. »  
*luansï’Aphor.* 15. de la *Section 6.* il nous apprend que  
«lesplaies du cerveau font nécessairement suivies de  
« fievre & d’un vomissement bilieux. » Et dans ses Ffé-  
*notions de Cos,* il dit que « le vomissement de bile est un  
« mauvais symptome, quand il vient à la fuite de blcse  
« Eure, silrtout à la tête. » Quand le cerveau commen-  
ce à être comprimé ou affecté de quelqu’autre maniere  
par des causes internes, le vomissement de bile, sifr-  
tout couleur de rouille, est mis au nombre des mauvais  
Eymptomes. Hippocrate, *Prorrhet. LibT.* dit que « dans  
« les douleurs de tête, les vomissemens couleur de rouil-  
« le , accompagnés de surdité & d’insiamnie, cauEent  
« bien-tôt au malade un délire considérable. » La *vé-  
rité* de cette proposition est confirmée dans fies *Epidé-  
miques ,* par l’exemple de Philiste , qui après avoir  
éprouvé tous les fymptomes que nous venons de dé-  
crire, & dans l’ordre que nous les avons décrits, mou-  
rut le cinquieme jour de sa maladie.

Il est donc bien constant que quand le cerveau est lésié,  
soit par une caufie externe ou par une cause interne, ii  
s’enEuit ordinairement un vomissement de bile qui for-  
me un prognostic sinistre. Mais il faut pourtant obfer-  
ver que comme le vomissement de bile vient quelque-  
fois à la fuite de légers désordres au cerveau; il ne faut  
pas tirer un prognostic fatal de ce fymptome , à moins  
qu’il ne soit accompagné d’autres également dange-  
reux. En effet, il arrive quelquefois que des perfonnes  
étant tombées d’un endroit élevé, & s’étant heurtées  
*la tète* contre quelque corps dur, vomiffent en consé-  
quencede la seule commotion du cerveau , fansqu’i!  
vienne après cela d’autres symptomes mauvais. On en  
voit un exemple dans un cas rapporté dans les *Observ.  
Anatom. Chirurg,* de Ruyfch, qui a déja été cité, où  
on lit « qu’un Chirurgien appelle auprès d’une femme  
« qui étoit tombée d’un chariot en bas dans un tems où  
«la terre étoit durcie par la gelée, ayant sû qu’elle  
a avoit vomi plusieurs fois, craignit des fuites funestes/  
« & auroit fait une incision cruciale au front où étoitla  
« contusion, si Ruyfch n’en eût empêché , & n’eût  
a promptement dissipé le mal, comme il fit en appli-  
« quant des fomentations fur la partie affectée. »

Quant aux maux de *tête,* l’expérience ne nous a pas enco-  
re assuré, s’il faut les regarder comme des signes qui  
prouvent que la fubstance du cerveau ou du cervelet  
soit douloureuse. Nous savons avec certitude que la  
substance du cerveau est offensée, & même qu’il y en a  
une partie de coupée lorsqu’elle pouffe des especes de  
fungus. Il est encore certain que quand la fubstance mé-  
dullaire du cerveau est bleffée, cet accident cause aussi-  
tôt des convulsions. Mais dans cette circonstance tou-  
tes les fonctions du cerveau font tellement dérangées  
qu’on ne peut pas déterminer s’il y a de la douleur ou  
non dans cette partie. Il est cependant certain que les  
tégumensexternes ducrane, furtout l’expansion tendi-  
neufe qui est par dessus, aussi-bien que le périoste inter-  
ne ou la dure-mere, font affectés d’une fenfation dou-  
loureufe, quand ils font offensés. C’est par cette rai-  
son que les plus habiles Medecins ont affuré que le mal  
de *tète* est un défordre particulier au crane & à *ses* té-  
gumens; au lieu que le délire est une affection du cer-  
veau. D’ailleurs, comme la dépression ou enfoncement  
du crane causée par une fracture, ne fauroit arriver  
Tans bleffer ou du moins fans tirailler les tégumens &  
la dure-mere, il est visible que cedéfjrdre peutcaufer  
des maux *de tète’,* à moins que le cerveau ne foit com-  
primé par l’aflàiffement de l’os au point de sisspendre  
toutes les sensations. Ainsi en pareil cas les maux de  
*tète* donnent quelque espérance en ce qu’ils dénotent au

1549 CAP

moins que les fonctions du cerveau ne font pas entiere-  
ment détruites.

Par rapport aux convulsions , nous dirons ici qu’elles  
marquent que la compression ou la lésion du cerveau a  
dérangé l’égalité de l’affluence des efprits dans les nerfs,  
qui fervent au mouvement musculaire.

La paralysie arrive quand le cerveau est tellement blessé  
que cette lésion a totalement arrêté le cours des efprits  
qui affluent dans les nerfs qui donnent le mouvement  
aux mufcles. On donne disterens noms à ce desordre,  
felon qu’il affecte tous les mtsscles, ou ceux d’un côté  
du corps seulement, ou bien simplement quelques muf-  
cles particuliers; car fiston que ce siera une partie ou  
une autre du cerveau qui aura été bleffée ou compri-  
mée, l’effet qui s’en enfuivra siera différent. La para-  
lysie qui est une sinte d’une plaie à la tête, est toujours  
un très-mauvais prognostic , parce qu’elle dénote que  
la fubstance médullaire du cerveau est comprimée ou  
bleffée.

Quant à la décharge involontaire d’urine & de matiere  
fécale qui procede du relâchement des mufcles  
sphincter de l’anus & de la vessie, on la regarde dans  
toutes les maladies , & spécialement dans les blessures  
de la *tète,* comme un des plus funestes fymptomes;  
car les nerfs qui fervent à ces mufcles sphincter, tirent  
leur origine des derniers nerfs de la moelle spinale qui  
passe par les trous de l’os sacrum ; d’où il estnaturel  
deconclurre que l’origine de la moelle fpinale dans le  
cerveau, doit être lésée en même-tems. Mais il faut  
mettre bien de la différence entre le relâchement de  
l’anus & de la vessie , qui fait que l’urine & la matiere  
fécale se déchargent petit à petit & continuellement ;  
& le cas de l’apoplexie & des maladies inflammatoires  
aiguës de la tête, où l’urine, après s’être amaffée en  
bonne quantité dans la vessie, fe décharge peut-être de  
six heures en six heures fans que le malade le veuille,  
mais en même-tems sans relâchement au sphincter de  
la vessie, attendu que l’urine y est restée si long-tems  
avant que de *se* décharger.

Car c’est un désordre bien plus terrible, lorsqu’on consé-  
quence du relâchement du sphincter de la vessie , l’uri-  
ne se décharge insensiblement, que quand après s’être  
amaffée en bonne quantité, elle s’évacue sians que le  
malade s’en apperçoive. Ce dernier accident arrive'  
souvent à des enfans qui *se* portent passablement bien,  
& même àdespersonnes adultessilns qu’il s’en ensifive  
rien de funeste. Ainsi , il est visible que la décharge de  
l’urine qui *se* fait insensiblement en conséquence du re-  
lâchement du siphincter de la vessie, est un desiordre  
d’une bien plus grande conséquence , que quand après  
qu’il s’en est amaffé une quantité considérable dans la  
vessie, elle *se* décharge sians que le malade le seiche.  
Toutefois Hippocrate dans fes *Praenotiones* après avoir  
détaillé toutes les mauvaises propriétés de l'urine , tant  
par rapport à sa couleur que par rapport à *sa* consistan-  
ce & à ses autres qualités, condamne absolument tou-  
te siarte d’urine qui Eort involontairement, λαθραίως  
ουρύμενον.

Pour ce qui est des apoplexies, des fievres & de la mort,  
les phénomènes que nous avons détaillés plus haut,  
dénotent que même une légere compression du crane,  
peut troubler quelques actions du cerveau : mais quand  
cette compression est si considérablement augmentée,  
qu’elle détruit toutes les sensations internes & exter-  
nes, aussi-bien que les mouvemens spontanés, alors  
le malade tombe dans un profond fommeil qu’on ap-  
pelle apoplexie, qui est prefque toujours accompagné  
d’un pouls fort & vif, & pendant lequel l’action du  
cervelet, non-seulement continue, mais même aug-  
mente, parce qu’étant à l’abri fous la dure-mere, il est  
bien plus difficilement comprimé. A la fin, quand le  
cerVelet est aussi comprimé, ou que fa structure est dé-  
truite par une augmentation de mouvement, la mort  
s’en enfuit ; attendu que quand le cerVeau est compri-  
mé, toute la force du fang qui y devroit circuler agit  
prefque entierement fur le cervelet.

CAP 1550

Si le cerveau est affecté de quelque maniere que ce soit,  
comme, par exemple, par inflammation, par  
supputation, par gangrene, par un fungus, ou  
par une hémorrhagie , il s’en enfuivra les mêmes  
symptomes & les mêmes effets que si c’étoit par  
l’enfoncement de l’os.

Ce qui fait le danger des plaies de la *tète* ; c’est qu’il est  
bien aisé que le cerveau en foit affecté : c’est pourquoi  
quand la plaie est assez considérable pour pénétrer juf-  
qu’au cerveau même, il y a lieu de craindre les plus  
terribles fymptomes; car toutes les fonctions humai-  
nes dépendent de l’intégrité de cet organe mollasse &  
pulpeux. Il est avéré par les obfervations anatomiques  
& philosophiques , que toute la substance du cerveau  
consiste en vaisseaux , auxquels pour peu qti’ils soient  
comprimés ou lésés, peuvent arriver des obstructions,  
des inflammations & autres terribles symptomes , fans  
compter tous les desordres qui simt excités par la press  
sion des silcs extravasés , & par leur qualité corrosive  
quand ils commencent à sie corrompre. Or les obsierva-  
tions chirurgiques nous apprennent, que tous ces mê-  
mes desordres peuvent venir à la si-iite de plaies au cer-  
veau.

Un homme fut blessé à la partie postérieure de la tête d’un  
coup defabre qui lui endommagea le crane ; & comme  
dans le commencement il étoit gouverné par un Chi-  
rurgien fans expérience, qui examinant brufquement  
la plaie avec une sonde, lui en enfonça un tiers par la  
fissure du crane dans la fubstance du cerveau; de plus  
habiles Chirurgiens qui furent appelles enfuite , ne  
voulurent pas faire ufage du trépan , de peur de décré-  
diter cette opération, si utile au bien des blessés , en  
l’employant fur celui-ci inutilement. Après plusieurs  
différens fymptomes , ce bleffé mourut au bout de  
vingt-trois jours; & après lui avoir ouvert le crane,  
on trouva dans le côté gauche de scm cerveau un abse  
cès enfermé dans une membrane propre , qu’on ouvrit,  
& dont il sortit une grande quantité de pus fétide. SeUL-  
TET , *Armamentar. Chirurg.*

Paré , *Lib. X. c.* 23. nous dit qu’il a souvent observé une  
grande quantité de pus, & même trouvé une grande  
partie de la substance du cerveau corrompue, en exa-  
minant les corps de personnes mortes de bleffures à la  
*tète,* pour en faire fon rapport aux Juges; & il ajoute  
un cas particulier , qui est celui d’un malade qui vécut  
après que la suppuration *se* fut faite au dedans de la  
cavité de fon crane. Un garçon *se* heurta si rudement  
*la tète sur* le plancher , que siur le champ il perdit Ptssa-  
ge de tous fes siens, après quoi survinrent la fievre, le  
délire, & d’autres symptômes terribles. LeTeptieme  
jour il *sua* abondamment & éternua , & il lui sortit par  
la bouche & par les narrines une grande quantité de  
pus ; au moyen dequoi tous les symptômes *se* calme-  
rent & le malade fut guéri.

Dans *F Hist. de P Acad, des* S.c. *An.* 1700. on lit un cas  
bien remarquable qui est celui d’un homme, qui en  
tombant de dessus un lieu élevé , s’étant blessé le crane,  
rendit une grande quantité de pus par un petit trou à la  
future fagittale. Cette évacuation ayant été supprimée  
pendant quelques jours, le malade eut tous les jours de  
fréquentes convulsions: mais lorsque le pus commença  
à revenir, les convulsions cesserent. Cependant il mou-  
rut au bout de cinquante jours. On lui trouva au crane  
une large fiffure de six pouces de long qui avoit déja  
repris. On ne voyoit aucun désordre dans la dure-me-  
re: mais tout le lobe gauche du cerveau s’étoit dissipé  
par la voie de la suppuration, tandis que le lobe droit  
& le cervelet étoient restés bien entiers.

On trouve dans les écrits des Praticiens beaucoup dlobfer-  
varions de cette nature : mais celles-ci suffisent pour  
démontrer qu’il peut arriver une véritable suppuration,  
dans la substance du cerveau. Elles sont voir aussi,  
que , quoique la suppuration dans cette partie foit  
toujours très-dangereufe, il peut arriver qu’on d'en  
, meure pas.

15 5r CAP

Mais quand au lieu d’une suppuration bénigne & modé-  
rée qui sépare les parties dans lesquelles la circulation  
ne peut plus *se* faire , la gangrene fe met au cerVeau  
même , il est visible qu’il n’y a pas d’espérance de ré-  
chapper le malade. Or, que ce désordre foit quelque-  
fois caufé par les plaies à la *tête,* c’est une vérité dont  
on trouve la preuve dans les Observations de quantité  
de bons Auteurs.

Ainsi, Scultet, dans son *Armamentar. Chirurg,* nous ra-  
conte l’histoire d’un sioldat, qui ayant reçu une vio-  
lente contusion à la *tète* sians qu’il y eût rien d’entamé,  
fut reçu dans l’hôpital : mais au bout de neuf femaines,  
comme il ne fentoit plus de douleur, & que fe comp-  
tant bien guéri, il pensint à s’en retourner dans sim  
pays, il mourut subitement la nuit dans sim lit. On ne  
trouva point de plaie au crane : mais au-dessous de la  
partie du crane où avoit été porté le coup , on trouva  
une portion dû cerveau d’environ un doigt toute cor-  
rompue , semblable à une pomme pourrie, &4aputré-  
faction alloit presque jssques aux ventricules anté-  
rieurs. La pie-mere étoit aussi un peu gâtée : mais les  
autres parties étoient toutes seiines.

Hildanus, dans ses *Observations Chirurg. Cent.* 2. *Obsc2sp.*parle d’un homme qui mourut au moisd’Octobre,  
deux jours après avoir reçu quelques coups terribles à  
*ïatète,* qui avoient pénétré dans la substance du cer-  
veau. Lorsqu’on leva les appareils après sa mort, fes  
plaies répandirent une odeur si infecte, que perfonne  
n’ofoit prendre fur foi d’approcher du corps ,. tant  
étoit violente la putréfaction dans cet homme, qui  
avant cet accident étoit d’une fanté parfaite, &, cequi  
est étonnant , dans une faifon fraîche.

Hippocrate a obfervé que le cerveau peut fe corrompre,  
& fe fert du verbe σφακελίζειν, pour exprimer sa cor-  
ruption. C’est ainsi qu’il dit dans fes *Praenotiones Coacae,*que « quand il y a corruption au cerveau, le malade  
a meurt au bout de trois jours , ou quelquefois feule-  
« ment au bout de sept ; & que s’il passe ce nombre de  
«jours, il en reVÎent : mais qu’il meurt infailliblement  
a lorfqu’après l’incision faite l’os paroît défuni. » Et  
dans *ï’Apbor.* 50. de fa feptiemesect, il dit que « ceux  
a dont le cerveau est corrompu, σφακελιεθ-ῆ, meurent  
« au bout de trois jours : mais que quand ils ont passé  
« ce terme, ils en reviennent. » Or, dans ces passages  
il donne à entendre que la cüre est possible même dans  
le Cas où il y a corruption au cerveau. On verra par ce  
qui va fuivre, qu’on peut même corroder ou couper  
une portion du cerVeau qui s’éleVe en éminences fon-  
gueuses seins que le malade en meure , & même sans  
que les fonctions du cerVeau en demeurent altérées par  
la fuite.

On lit à l’article *Vulnus*, que .quand une portion de la  
peau est coupée, les parties subjacentes n’étant plus  
restraintes par une pression égale de la peati, elles s’éle-  
vent, elles poussent en-dehors , & forment ce qu’on  
appelle dans les plaies des chairs fongueufes. La même  
chofe arrice dans les plaies à la *tète,* quand le crane &  
la dure-mere sirnt coupés ; car dans un homme fain, la  
caVÎtédu crane est exactement pleine , comme il a été  
obEerVé plus haut. C’est pourquoi, lorsqu’il y a absitise  
sion au crane & à la dure-mere, ce qu’ils contiennent  
n’étant plus retenu, s’éleVe en protuberance ; & comme  
les arteres aVant d’entrer dans la substance du cerVeau  
fe dépouillent de leurs membranes épaisses & élasti-  
ques, elles sont moins capables de résister au fluide que  
leur enVoie le cœur dont ellessiont proches; ce qui fait  
qu’elles *se* dilatent excessiVement, & forment des tu-  
meurs surprenantes ; & comme ces tumeurs s’élevent  
bien plus vite qu’on ne s’y seroit attendu , & s’élargif-  
Eent beaucoup, lorsqu’elles sont sorties des leVres ex-  
ternes de la plaie, au lieu qu’elles sirnt bien plus com-  
primées quand elles fiant enfermées en-dedans , on les  
appelle fungus du cerVeau, parce qu’elles ressemblent  
à ces fortes de substances, & par leur figure, & par la  
promptitude aVec laquelle selles fie forment. Mais ce  
qui rend ces fungus plus gros, c’est quand une fievre

CAP ï 5 5  
violente augmente la force & la vélocité des liquides  
affiuans dans les vaisseaux du cerveau qui fe dilatent  
aisément. Mais tant que la dure-mere estentiere, il *se*forme rarement de ces fortes de fungus ; car cette mem-  
brane étant très-forte, contient en dedans la fubstance  
du cerveau : mais quand la pie-mere est blessée enynê-  
me-tems , ces fungus s’éleventbien davantage; car on  
obferve fur les cadavres, qne si l’on a sait une plaie lé-  
gere àla pie-mere, la substance corticale du cerveau fort  
incontinent de la plaie.

Plusieurs Observations chirurgiques prouvent, que quand  
le crane & la dure-mere fiant coupés , la substance du  
cerveau s’échappant à travers la plaie, forme en-dehors  
une tumeur d’une grosseur furprenante : mais un ou  
deux exemples de cette nature fuffiront pour en donner  
la preuve.

Paré , *Lib. X. cap.* 23. parle d’un jeune homme de qua-  
lité qui eut l’os pariétal droit fracturé d’un coup de  
pierre. Immédiatement après gros comme la moitié  
d’une noix de la fubstance du cerveau sortit en dehors.  
Quelqu’un qui étoit présent soutenant que ce n’étoit  
point là une portion de la substance du cerveau , &  
assurant que c’étoit de la graisse, Paré lui protlVa que  
c’étoit le cerVeau même. On.voit par-là que quand le  
crane & les membranes qui enVÎronnent & εηνεΐορ-  
pent le cerVeau semt coupés , la substance molle du  
cerVeau peut former une protubérance qui forte en de-  
hors de la plaie.

Hildanus , *Obscrv. Chirurg. Cent. IV. Obs. T* raconte le  
cas d’un jeune homme de quatorze ans qui en jouant  
reçut un cotlp de balle de bois à la partie gauche de  
l’os frontal. Il tomba du coup & Vomit de la bile, &  
continua par la fuite à Vomir presque tout ce qu’il bu-  
Voit & mangeoit. Deux mois après , comme il étoit  
toujours en mauVais état, on lui fit une perforation au  
crane par laquelle fortit aVec une grande force une  
quantité considérable de pus. Après cela la fubstance  
du cerVeau n’étant plus retenue commença à pousser:  
c’est pourquoi on la coupa au moyen d’un bout de fil  
qu’on lia autour. Immédiatement après reparut un nou-  
Veau fungus femblable au premier , sortant de trois  
doigts en-dehors, qu’on retrancha par la même métho  
de. On réitéra cette absitission tant de fois , qu’on aVoit  
bien emporté de ces fungus, en. tout gros comme le  
poing. Cependant le malade ne laissa pas d’être guéri.

Dans les *Miseell. Curios. Decur.* 2. *An.* 9. *Observ.* 174.  
nous lifons l'histoire d’un enfant de fept ans qui d’tm  
coup de pié de cheVal eut l’os pariétal droit considéra-  
blement blessé. Dès le cinquieme jour il sortit par la  
plaie du crane un fungus de la grosseur du doigt &  
long d’un pouce. Les pere & mere du blessé ne voulu-  
rent pas qu’on examinât la plaie de près, & qu’on fou-  
leVât la partie enfoncée du crane , & ils dirent positi-  
vement qu’ils aimoient mieux que leur fils mourût  
tranquilement & doucement , que de lui faire fubir  
une opération Violente dont l’éVenement étoit dou-  
teux & incertain. C’est pourquoi le Medecin & le  
Chirurgien tâcherent de dissiper le fungus par le moyen  
de simples médicamens dessiccatifs. Cependant Pensant  
passa trois mois entiers fans aucun changement consi-  
dérable : mais les symptômes effrayans qui avoient  
paru au commencement Ee calmerent & *se* difuperent  
presque entierement. Toutes les actions vitales, ani-  
males & naturelles *se* rétablirent en lui à un tel point,  
que sim corps commença à profiter, & qu’il devint en  
état de *se* livrer à fes récréations ordinaires. Au com-  
mencement du quatrieme mois le fungus augmenta  
considérablement : mais à la fin on le confuma tout  
entier en répandant deflus de l’euphorbe & de l’alun  
brûlé. Cependant en vingt-quatre heures de tems il  
s’en forma un nouVeau, de la grosseur d’un œuf de  
poule, & en même tems tous les fymptomes augmen-  
terent & s’aigrirent considérablement. A ce dernier  
fungus il y avoit une pulsation d’arteres; & quand on  
le serroit un peu avec les doigts, il rendoit une grande  
quantité de sang. Les efforts qu’on fit pour le détruire  
par

1553 CAP

par des corrosifs, furent vains & inutiles. C’est pour-  
quoi le Chirurgien prit le parti de passer un fil autour  
de sa partie la plus étroite, dans laquelle il y avoit une  
pulfation d’artere si violente, qu’il fembloit que tout  
le fungus eût un mouvement de tressaillement réglé.  
Cependant en ferrant le fil plus fort , il tomba une  
grande partie du fungus avec le fil même, laquelle ré-  
pandit une puanteur insoutenable. Le reste du fungus  
paroissoit noirâtre , fale & corrompu , au point que  
le voir feulement excitoit du dégout. Après cela le ma-  
lade eut des convulsions, des tremblemens, & tomba  
en hémiplégie. Quelques jours après toutes les autres  
parties corrompues du fungus qui restoient,tomberent :  
mais il parut encore un nouveau fungus de couleur  
cendrée, de la grosseur d’une noix, fans douleur, avec  
une pulsiition visible des arteres qui étoient dispersées  
dedans : celui-ci en peu de jours tomba de lui même,&  
laissa une large ouverture qui pénétroit jusques dans la  
sclbstance du cerveau. Deux jours après tout ce vuide  
s’étoit rempli d’un nouveau fungus,*8c* peu de jours après  
l’enfant mourut, quatre mois après avoir reçu le coup ,  
ayant été tourmenté les deux derniers jours de convul-  
sions à la partie postérieure du corps : mais il conserva  
l’usage de fes fens, fa parole & fa raifon jusqu’au der-  
nier moment.

Cette histoire surprenante nous apprend que çes sortes  
de fungus consistent dans la dilatation de la fubstance  
vasculaire dü cerveau même ; & qu’à mesiIre qu’on en  
retranche un, il en revient bien-tôt un autre. En ou-  
vrant le crane du malade après sa mort, on trouva tou-  
te la silbstance du cerveau consommée à l’endroit  
de la plaie & tout ce qui restait du cerveau noyé dans  
une grande quantité de pus.

Quant aux effets de l’hémorrhagie du cerveau , il y a  
trois stortes de vaiffeaux sanguins à considérer dans le  
cerveau : premierement, des arteres fortes & vigou-  
reufesdifpersées dans la dure-mere,qui étant défendues  
par cette membrane, fe trouvent par-là situées fous  
un abri sûr. Or qu’il y ait de ces arteres considérables  
placées où je dis, nous en voyons la preuve par les tra-  
ces qu’elles impriment silr lecrane. secondement, des  
vaiffeaux sianguins dispersés dans toute la pie-mere,  
qui est dans toute sion étendue d’une structure vasculai-  
re, comme on peut s’en convaincre par les injections  
Anatomiques. Ces arteres perdant leurs tuniques  
épaissies avant d’entrer dans la pie-mere , y deviennent  
nécessairement plus tendres & conséquemment sont  
plus faciles à oflenfer. Mais aussi-tôt que ces vaiffeaux  
Eanguins ont pénétré de la pie mere dans la substance  
corticale du cerveau qui lui est contiguë, ils ne con-  
tiennent plus de sang rouge , mais un fluide bien plus  
fin ; car flans quelque défordre contre nature on ne voit  
point de fang rouge dans la substance corticale du cer-  
veau. Troisiemement, dans la substance médullaire  
même du cerveau, il y a des vaisseaux scinguins qu’on  
distingue suffisamment, qui par leur chaleur bénigne  
nourrissent les fibres médullaires. La moelle allongée  
est aussi environnée de vaisseaux fianguins de la même  
sorte, qui fiant d’une grosseur suffisante. Dans les ven-  
tricules creux du cerveau sont logés ces *processeus* siIr-  
prenans de la pie-mere, qu’on appelle plexus choroï-  
des , lesquels ne sont point adhérens à aucune partie  
des ventricules dtl cerveau, mais y flottent librement  
& fiant d’une silbstance toute vasiculaire , comme on  
s’en peut convaincre non-seulement par des injections  
Anatomiques, mais aussi sans cela, par la simple ins-  
pection. Ainsi les blessures à ces parties offenfent ces  
vaisseaux & peuvent en faire fortir du fang; & quoique  
l’instrument ne perce pas fort avant, il peut rompre  
par la violente fecousse qu’il aura causée , les tendres  
vaisseaux difpersés dans la pie mere & dans les ventri-  
cules du cerveau ; & le sang qui en fort, peut, en com-  
primantle cerveau, ou troubler ou détruire entiere-  
ment ses actions,comme on le voit par une infinité d’e-  
xeneples. Ainsi quelle que soit la caufie qui blesse le  
cerveau, ou le comprime, ou détruise sa structure &

*Tome II.*

C *À* P 1554  
fon arrangement, sioit par l’inflammation , soit par lasuppuration ou la putréfaction, elle peut produire tousles symptômes que nous avons décrits depuis le verti'  
ge le plus léger, jufqu’à la plus fatale apoplexie.

On connoît que le crane est enfoncé , en le touchant, ou  
par la vue feule, surtout quand les tégumens sirnt  
levés.

En appliquant les premiers appareils aux plaies de la *tète*il en saut bien examiner toutes les circonstances ; parce  
que les stymptomes qui viennent à la Fuite des blessures  
à la *tête* sont souvent les mêmes, quoique ce soit diffé-  
rentes parties de la *tète* qui aient été blessées. Car lorf-  
que le crane étant déprimé ou enfoncé par une fractu-  
re, presse le cerveau , il peut s’en enfuivre tous les  
fymptomes dont le cerveau est sclfceptible ; & au con-  
traire lorfque les vaisseaux de la pie-mere sont rompus,  
fans que le crane soit.blessé, le simg qui se décharge de  
ces vaisseaux comprimant aussi le cerveau, peut y ex-  
citer tous les mêmes symptomes. Mais quand on peut  
découvrir par le toucher on parla vue , si le crane est  
blessé ou non , la première chosie qu’il y a à faire est  
de chercher à s’en assurer; & voici la maniere de le  
faire. D’abord il faut rafer la *tète ,* enfuite tâter avec  
les doigts toute la partie affectée, afin de pouvoir dé-  
couvrir si la figure convexe du crane est changée ou  
non. Mais, comme nous l’avonsobfervé plus haut, il  
faut de l’habileté & de la prudence pour ne s’y point  
méprendre; car fouvent il ne faut pas s’en fier à cè  
qu’on sent. Que fl l’enfoncement du crane est si fensi-  
ble qu’il ne faille que des yeux pour le voir, il est pour  
lors bien avéré ; & quand à raifon de la violence des  
fymptomes, on s’est cru obligé de lever les tégumens,  
& de mettre l’os à nu : on voit bien aussi ce qui en est.

La cure dans les cas ci-dessus mentionnés consiste à ôter  
ce qui pique le cerveau ; s’il est comprimé , à le  
retablir dans sion état naturel & à l’y maintenir.

Toute l’indication de la cure se trouve en effet comprise  
dans ces trois points; car il arrive quelquefois, dans  
le cas de la fracture & de l’enfoncement du crane que  
quelque esquille pointue blesse le cerveau ; il arrive  
aussi quelquefois, furtout quand la *tète* a été heurtée  
contre quelque objet rond, qu’une portion orbiculaire  
du crane enfoncée en-dedans, comprime la fubstance  
du cerveau, stans le percer ni le déchirer. Il est arrivé  
aussi quelquefois, fans que la table externe du crane fut  
fracturée, que l’interne l’étoit & qu’il s’en échappoic  
des efquilles qui perçant & déchirant le cerveau, cau-  
foientla mort au malade. Paré, *Lib. X. cap.* 8. nous  
en donne un exemple que je vais rapporter.

Un homme de condition quoique revétu d’une armute,re-  
çut un coup de fusil , dont une balle lui perça le *cas-*que. Il ne parut point cependant de bleffure aux tégu-  
mens externes, ni d’enfoncement au crane. Le sixieme  
jour le malade mourut d’apoplexie. En lui ouVrant le  
crane après fa mort,on trouva que quoique la table ex-  
terne fût entiere, l’interne avoit été rompue, & qu’iî  
s’en étoit détaché des efquilles qui avoient pénétré  
dans la substance du cerveau.

Paré affure de plus qu’il a ouvert un crane dans le mêae  
me état, en présence de plusieurs fameux Medecins.

On conçoit aisément combien il est difficile de découvrir  
un défordre si caché & si difficile à appercevolr par les  
sens. Mais quand on est parvenu à le decouvrm, il faut  
tirer l'lefquille avec bien du ménagement, & prendre  
bien garde de ne pas irriter la blessure du cerveau, crt  
la touchant ou maniant trop rudement. Quand la par-  
tie du crane qui étoit déprimée ou enfoncée, est ré-  
tablie dans fa situation naturelle , il faut prendre  
de justes mefures pour l’y maintenir & empêcher qulel-  
le ne Eerenfonce. Quand la caufe qui comprlmoit sera

FFESS

ι555 CAP

ôtée, la circulation des fluides reprendra scm cours na-  
turel.l'espace dans lequel ellefie fait,étant redevenu li-  
bre & perméable. On peut en ce cas avec le feul secours  
de Part, rétablir dans leur situation naturelle les parties  
qui *se fiant* déplacées.

Dans les enfans, quand le crane est enfoncé, comme  
alors il est tendre & flexible, on le peut rétablir  
par le moyen des emplâtres adhésives : mais dans  
les perfonnes faites , où il est d’une consistance  
bien plus ferme, il faut pour le relever *se fervir*de l'élévatoire. Dans le cas cependant où l’os en-  
foncé plie &cede fous le trépan, il faut faire un  
trou dans le crane à côté de la fracture, par où on  
introduira l’élévatoire pour fouleVer l’os enfon-  
cé. Il est bon aussi pour la même fin d’éternuer &  
de retenir sa respiration.

Le crane, dit Heister, furtout dans les jeunes gens & les  
enfans , est quelquefois enfoncé , comme feroit un  
vaisseau d’étain & de cuivre, par un coup ou une chu-  
*Tc,* Eans être pour cela fracturé ; ou s’il l’est, c’est de  
maniere que fes parties, à caufe de leur flexibilité ,  
restent toujours cohérentes les unes aux autres; au lieu  
que dans les adultes le crane ne stauroit guere, ou pour  
mieux dire, jamais être enfoncé, à caufe de sa rigidité,  
Tans que *ses* parties soient disjointes & séparées ; &  
c’est là ce que les Medecins appellent fracture, laquel-  
le comprime le cerveau & dérange par-là fes fonctions  
& fes actions ordinaires.

Sharp dit qu’il a vu un exemple de dépression du crane  
Eansfracture, dans une jeune fille de feptans. Aussi-  
tôt qu’elle eut reçu le coup elle fe plaignit d’oppression  
dans le cerveau, mais qui *se* dissipa bien-tôt. Il *se* for-  
ma à l’endroit du coup une large tumeur sclr l’os parié-  
tal, pour le traitement de laquelle Sharp fut appelle  
quelques jours après. Il l’ouvrit ayant coupé une por-  
tion considérable du péricrane en rond , & retira une  
grande quantité de fang grumelé qui étoit sous le pé-  
rioste ; enstfite il mit silr la portion d’os enfoncée de la  
charpie feche, & l’enfant ne fe plaignant plus de rien,  
il continua de siiivre la même méthode jusqu’au bout  
de six semaines qu’elle se trouva parfaitement guérie.

Cet exemple me perfuade, dit Heister, que l’enfonce-  
ment du crane ne caufe pas des symptomes moins fu-  
nestes que les blessures dont j’ai parlé plus haut. Ces  
sortes de blessures sirnt toutefois plus ou moins dan-  
gereuses, felon qu’il y a plus ou moins d’enfoncement.  
Elles font presque incurables , parce qu’elles catssent  
presque toujours la rupture de quelques vaisseaux in-  
ternes, qui dégorgent les fluides qu’ils contiennent  
dans le cerveau , d’où s’ensuivent les plus terribles  
fymptomes.

On peut connoître que le crane est fracturé ou enfoncé ,  
IS. par la simple inspection, 2°. en le touchant, 3°. par  
le moyen de l'instrument avec lequel le coup a été por-  
té , & 4°. parles fymptomes qui viennent à la sitite du  
coup. Les fractures ou les ensoncemens du crane font  
pour l’ordinaire plus aisés à découvrir que les petites  
fissures; & l’on est en état de conclurre de ce qui a été  
dit plus haut des blessures de cette derniere fiorte , que.  
non-seulement elles semt très-dangereuses, mais mê-  
me qu’elles sirnt souvent mortelles.

Pour la cure des coups à la *tète,* la premiere chose qu’il y  
a à faire est d’ôter la fubstance qui comprime le cer-  
veau , ou de relever llos enfoncé & de le rétablir dans  
fa situation naturelle,quand il est resté adhérent aux au-  
tres parties du crane;& s’il slest détaché quelques esquil-  
les d’os qii piquent le cerveau , comme seroient plu-  
sieurs aiguilles qu’on y auroit enfoncées, il les en faut  
retirer le plus promptement qu’il est possible.

Mais s’il arrive quelque léger enfoncement au crane d’un  
enfant, fans qu’il s’en essuive des symptomes fu-nef-  
tes, il semble qu’au lieu d’employer des moyens vio-  
lens pour relever la partie enfoncée . il vaut mieux fe  
fervir simplement de médicamens propres à atténuer

CAP 1556

la fubstance meurtrie , tels que des fomentations réfo-  
lutives ou de llesprit de vin chaud. ou de l’esprit de  
vin camphré , ou bien d’emplâtres digestives , telles  
que l’emplâtre demélilot,ou l’emplâtre de bétoine;  
car on a souvent guéri parfaitement avec ces remedes  
des ensoncemens du crane légers à des enfans.

Mais quand à des enfans même après l’enfoncement du  
crane il arrive des fymptomes qui annoncent un dan-  
ger pressant, il faut élever la partie enfoncée de la ma-  
niere qui fuit. Après avoir rasé la *tète* du blessé , on  
prendra un morceau de cuir fur lequel on étendra quel-  
que emplâtre bien ténace , & auquel on attachera un  
cordon de l’autre côté; & on lui appliquera l’emplâ-  
tre toute chaude fur la partie affectée ; enfuite après  
l’y avoir lassée assez de tems pour qu’elle tienne bien ,  
on tirera le cordon ; voyez *Plancb. XII. F g. 6. 8e* ainsi  
l’on élèvera en en-haut en même tems, l’emplâtre & la  
partie enfoncée du crane. Si l’opération ne produit pas  
d’abord l’effet pour lequel on la fait, il faudra la réité-  
rer jufqu’à ce qu’elle réussisse; car quelquefois par ce  
moyen feul on rétablit dans leur situation naturelle des  
portions du crane affaissées. Hildanus, *Cent. II. Obs. fa*confeille de compoEer l’emplâtre qu’on appliquera à  
cet effet, de poix, de résine, de colophone & de gom-  
me élémi. Quelquefois une ventoufe appliquée *fur la  
tète sert* merveilleufement à relever les parties affaissées  
du crane. Mais si l’on ne peut réussir, ni par le moyen  
de l’emplâtre, ni par celui de la ventousie , il faudra  
après avoir écarté les tégumens & la membrane du cra-  
ng, faire entrer doucement dans le crane même, le  
trépan, repréfenté *Plancb. XII. Fig.* 7. *lett. B, & le ti-*rant ensuite à *soi,* élever par ce moyen les parties dé-  
primées.

Mais quand le crane, foit dans les adultes , foit dans les  
enfans, est tellement enfoncé que les os font tout-  
à-fait rompus & séparés, il faut fans perdre un moment  
de tems, se mettre en devoir de les rétablir dans leur  
situation naturelle. Quelques-uns croyent que les ster-  
nutatoires sirnt tout-à-fait propres à distendre le cer-  
veau & par ce moyen à relever les parties enfoncées du  
crane : mais je ne fuis pas pour ce remede, parce qu’il  
en peut arriver des effets tout-à-fait fâcheux. C’est  
pourquoi je conseille bien plutôt d’avoir recours aux  
élévatoires représentés *Plancb. XII. Fig.* 7. *lett. C. et  
Fig.* 8. pourvu qu’il y ait une ouverture ou une fissure  
par où l’on puisse faire entrer l’instrument ; autrement  
il faudra fe fervir du trépan représenté *lett. B. Fig. y.*ou de quelque autre, pour relever la partie enfoncée.  
Mais il faut préalablement faire une incision fur llos  
avec un bistouri, à l’endroit où la plaie est plus molle  
& plus tuméfiée, afin d’écarter les tégumens, & faire  
avec un instrument bien pointu , tel que celui qui est  
représenté *Plancb. XII. Fig.* 2. ou *lett. A. Fig. y.* un  
petit trou, pour introduire plus commodément & plus  
aisément, le trépan dans l’os.

Mais parce que les élévatoires représentés *Plancb. XII.*font faits de forte qu’on ne s’en peut servir fans enfon-  
cer les parties contigues du crane, quand elles fiant  
foibles ou fracturées , les anciens Medecins en ont  
imaginé un qu’ils appelloient *tripes,* repréfenté *Plan.  
XII. Fig.* 12. qui doit être à peu près de la grosseur  
qu’il est ici représenté. Il faut approcher ou éloigner  
ses piés *A A, A,* l’un de l’autre, felon que la nature de  
l’opération l’exige. Voici la maniere de l’appliquer: on  
pofe fes piés de maniere qu’ils portent fur les parties  
saines du crane. Enfuite après avoir fait un trou avec  
l’instrument perforatif, *Fig.* 2. on fait entrer petit à  
petit dans la partie enfoncée du crane le trépan *B C,*en tournant fes manivelles *D D.* Après quoi il saut  
au moyen de l’écrou *E E,* le tirer en en-haut, & avec  
lui la partie enfoncée du crane jusqu’à ce qu’elle foit  
rétablie dans *sa* situation naturelle, comme on le peut  
voir plus distinctement, *Plancb. XII. Fig.* 13. Mais  
s’il y a quelque fissure ou ouverture toute faite entre  
les portions de l’os blessé , il fera mieux de retirer la  
pointe du trépan, & d’arrêterl’élévatoire *G»* au moyen

1557 CAP

de Eon écrou *H* au point *F* de la Fig. 12. & parce  
moyen d’élever la partie enfoncée du crane de la ma-  
niere que nous avons dit.

On trouve un autre élévatoire dans le même gout, mais  
d’une structure plus simple , dans Hildanus, *Cent. II.  
Observ.* 4. Il est gravé dans ce Volume , *Pl. XIIesig.*14. A cet instrument il doity avoir aussi un trépan *A ,*& un crochet représentésug. 15. l’un desquels il fau-  
dra d’abord introduire dans la partie enfoncée, & l’y  
retenir au moyen de la traverfe *B, C,* qu’on y passera.  
Enfuite on appliquera une platine silr la partie faine  
du crane avec des compresses par-dessous , de peur de  
faire du mal, & levant l’extrémité *B* de la traverfe, on  
élevera tout doucement parce moyen la partie enfon-  
cée du crane. Vers l’autre extrémité de la traverfe, il  
y a une jointure C pour incliner la platine *D* autant  
que }a circonstance l’exige, & àraisonde la convexité  
de la *tète* ; & cette platine peut être haussée ou baissée  
autant qu’on veut au moyen de l’écrou *E.* Mais il sera  
à propos de *se* servir d’un levier plus long que celui  
que nous avons représenté ici, moyennant quoi on au-  
ra plus de force & d’aifance pour relever les parties en-  
foncées.

Mais si la partie déprimée du crane est entierement sépa-  
rée du reste des os, & enfoncée si avant qu’on ne puisse  
pas par ce moyen l’élever ni la retirer ; il faudra, à ce  
qu’il femble , nécessairement faire un trou à la partie  
faine de Vos avec un trépan ,& couper la portion d’os  
qui est entre la partie où on aura f?it le trou , & la  
fracture, avec une fciefine, représentée *Planche XII.  
sig-9-* observant tous les ménagemens possibles pour ne  
point mettre le malade en danger ; après quoi on ache-  
verade retrancher cette portion d’os avec le ciseau re-  
présenté fige 10. & le maillet de plomb *représentésig,  
11.* car après avoir fait une ouverture de cette forte ,  
il sera facile d’appliquer l’élévatome, & conséquem-  
ment de relever plus commodément les parties enfon-  
cées. Mais il arrive rarement qu’il foit nécessaire de  
faire cette opération pénible & rebutante.

Quand les parties qui avoient été enfoncées feront rele-  
vées , il Eera question d’avoir soin qu’elles ne retom-  
bent pas: pour cela il faudra que la *tète du.* malade foit  
posée silr une partie saline, & que la partie endomma-  
gée sitit toute en-dessus. Ehsiiiteon fortifiera la partie  
affectée avec une plaque de laiton , de cuivre ou de fer,  
& on traitera la plaie de la maniere qu’il a été dit ci-  
dessus. Ou bien on fera un rond de papier ou de linge,  
un peu plus large que la partie affectée, afin qu’elle en  
pusse être couverte toute entiere, & l’on mettra par-  
deffus un bandage convenable, qui empêchera l’oreil-  
ler ou le bandage destiné à tenir l'appareil en état, de  
preffer trop fort fur la partie malade.

Pour ce qui est de la pratique d’éternuer & de retenir sim  
haleine, recommandée plus haut ; il est à remarquer  
qu’avant l’éternument il *se* fait une efpece de petit  
chatouillement doux dans les narines & quelquefois  
dans les vifceres. Lorsqu’on éprouve l’une ou l’autre  
de ces deux fenfations, toutes les actions du corps font  
suspendues , & l'on reste un instant dans l’attente de  
ce qui va arriver. L’instant suivant tous les mtsscles  
qui servent à l’expiration *se* retirent avec une force  
que rien ne peut arrêter, & les poumons subitement  
resserrés chassent l’air qu’ils contiennent avec un bruit  
femblable à celui d’une liqueur qu’on jette dans le feu.  
Ainsi, dans l'instant que fe fait cette forte expiration,  
le fang ne sauroit passer dans les poumons. Par lamê-  
me rasson, le seing veineux qui revient de la *tète ,* ne  
sciuroit se décharger librement dans le ventricule droit  
du cœur : ce qui fait que non-feulement les vaisseaux  
du cerveau sirnt distendus, mais aussi que l'impétuosité  
du siang artériel est augmentée par la violence de cette  
commotion : or le concours de ces deux casses pro-  
duit une distention suffisante dans toute la masse du  
cerveau. Il est clair que c’est-làcequi se passe dans l'é-  
ternument; car s’il est réitéré, tous les sens & le mou-  
vement musculaire manquent'à la fois, le visage s’en-

CAP 1558  
fie, il sort des larmes des yeux ; le nez coule, & si l’é-  
ternument est répété bien des fois, toutes les actions  
du cerveau en font prodigieusement troublées.

Mais lorsqu’on retient *sa* respiration , la circulation du  
seing est pareillement arrêtée dans les poumons, com-  
primés par Pair qui y est retenu , & dilaté par la cha-  
leur. De-là les I^eines jugulaires ne sauroient dégorger  
le liquide qu’elles contiennent, d’où s’ensi.livent tous  
les effets que produit l’éternument, avec cette seule  
différence que pendant l'intervalle d’un étcrnument à  
l’autre, le iang trouve un libre paffage dans les pou-  
mons : mais tant qu’on retient l'a respiration, la com-  
pression des poumons est augmentée à chaque instant,  
parla rasson que l'air dont ils l'ont remplis continuant  
d’y rester, s’échauffe & conséquemment *ste* dilate de  
plus en plus. C’est pourquoi dans les jeunes gens qui  
ont les os encore fléxibles, & dans les adultes mêmes»  
lorsque les os sirnt tellement séparés par la fracture,  
qu’il ne faut qu’une action foible pour les mouvoir,  
le cerveau étant gonflé par le fang qui y est retenu, peut  
élever les parties enfoncées du crane, ou du moins ai-  
der à leur élevation concurremment avec les autres  
moyens qu’on prend pour cela.

Pour fe convaincre de la force qu’a le cerveau distendu  
de preffer le crane en dehors, il n’y a qu’à lire un fait  
mémorable que rapporte M. Jamiefon, Chirurgien à  
Kelfo , dans le fecond Volume des *Essais de Medecine.*a Quelques ardoiEes, dit-il, tomberont du toit d’tme  
« maifon qui avoit quatre étages, silr la *tète* d’une jeune  
«fille de treize ans; elle en eut le crane fracturé & fen-  
α du à l’endroit où se joignent la future sagittale & la co-  
α ronale, & une portion de l’os de quatre pouces dedia-  
« mette en fut enfoncée. Les fymptomes qui parurent  
«furent ceux qui accompagnent d’ordinaire les accidens  
«de cette nature, c’est-à-dire un engourdiffement dans  
« tous les sens,.le faignementde\*nez , une respiration  
a difficile & un poulsplein & irrégulier. Je lui tirai tout  
« aussi tôt douze onces de sang du bras , & fis affembler  
«tous les Medecins & Chirurgiens de l’endroit, quidé-  
« ciderent tous unanimement pour l'opération du tré-  
« pan, que je fis. Lorfque j’essayai de lever les portions  
a d’os enfoncées,je les trouvai toutes séparées des os en-  
a tiers qui leur étoient contigus ; il fallut donc les enle-  
« ver tout-à-fait, ce qui lassa un vuide terrible dans le  
« crane. Je couvris la dure-mere d’un linge fin trempé  
« dans du miel rofat, avec un peu de teinture de myr-  
« rhe ; je mis des plumaffeaux imbibés de la même tein-  
« ture fur le crane & tout le reste de l’appareil usité en  
a pareil cas. La malade ayant été mife au lit, on lui  
« donna un clystere émollient qui lui fit faire deux  
« felles copieufes ; & avant la nuit même elle recouvra  
«l’ufagede fa langue, & ensuite de toutes les parties  
« de scm corps excepté de sim bras gauche qui resta  
a paralytique pendant huit jours.

« Elle obferva une dicte légere ; & la cure alla si bien  
a qu’au bout de trois mois les tégumens étoient cica-  
« trisés.

«Dès le premier jour qu’elle eut été blessée, je lui fis  
« faire une calotte de plomb pour pofer par-dessus tous  
« les appareils, qu’elle garda pendant tout le tems que  
« je la gouvernai ; il y avoit quatre trous à cette efpece  
« de calotte , deux par devant & deux par derriere,  
a dans lesquels passaient deux bouts de rubans qui ve-  
« noient se nouer l’un fous le menton & l’autre derrie-  
« re la *tète.*

Quoique la peau fut reprise par dessus la plaie , je re-  
« commandai bien à la malade de se fervir toujours de  
« fa calotte de plomb par-dessus la compresse qui cou-  
« vroit la .cicatrice pour suppléer au défaut d’os ; elle  
« le fit pendant deux mois depuis que j’eus cessé de la  
« voir : mais enfin croyant n’avoir plus rien à craindre ,  
« elle la mit de côté & continua à s’en passer plus de  
« fept mois, au bout defquels elle fut attaquée d’une  
a toux convulsive qui étoit épidémique dans cet en-  
« droit, & l’eut si violente une nuit étant couchée, que  
« les efforts qu’elle fit déchirent la cicatrice de *sa tète ;*

**FFFffij**

*syy9* CAP

« & que fon cerveau poussoir en dehors des tégumens.  
« On me vint chercher bien vite : étant arrivé, je trou-  
« vai plus de deux onces dti cerveau en dehors du péri-  
« crane. Ayant bien nettoyé la plaie, j’y mis llappa-  
« reil avec la plaque de plomb par-dessus, pour empê-  
*te* cher qu’il fe déchargeât rien davantage. »

a Les symptômes qui suivirent ce fusante accident, su-  
a rent la paralysie de tous *ses* membres, fans néant-  
« moins qu’elle perdît Pufage de sa langue; une dispo-  
«sition perpétuelle à l’assoupissement, un pouls bas &  
« concentré, accompagné d’anxiétés ; & la décharge in-  
« volontaire de l’urine. Elle resta en cet état pendant  
« cinq jours, au bout desquels elle mourut. »

On n’ignore pas que dans ces sortes de toux, la circula-  
tiondusang est tellement obstruée, que le vifage de  
ceux qui en sirnt affligés est horriblement livide &  
quelquefois même noir; car le sang veineux qui vient  
des parties tant internes qu’externes de la *tête* , ne fau-  
roit entrer dans le ventricule droit du cœur déja rem-  
pli par la convulsion du poumon, tandis que le ventri-  
cule gauche du cœur continue en même-tems de four-  
nir du fang aux arteres. Voilà ce qui fit que la masse  
distendue du cerveau de cette fille, perça la cicatrice  
de la plaie qui étoit guérie depuis neuf mois. Celait  
nous apprend avec quelle force les vaisseaux distendus  
du cerveau pressent fur le crane.

Dans le cas de la fissure, de la fracture ou de la contusion  
du crane ; il y a quelquefois des arteres, des vei-  
nes, ou des vaisseaux lymphatiques rompus au de-  
dans du crane , où ils déchargent chacun les hu-  
meurs qui leur font propres : or ces humeurs en  
pesant sur le cerveau, y produisent les mêmes  
Eymptomes que s’il étoit comprimé par l’affaisse-  
ment ducrane ; & lorsque par la putréfaction el-  
les font converties en pus ou en ichor, elles in-  
fectent les parties adjacentes du cerveau , & y  
produisent les mêmes désordres. Ces vaisseaux ,  
(les veines & les arteres) passent du crane à la  
dure-mere, de-là à la pie-mcre , & de la pie-mere  
au cerveau & à sessinus & ventricules, où quand  
ils se rompent, ils produisent des accidens plus  
ou moins grands tant par rapport aux suites qu’ils  
donnent lieu de craindre, que par rapport à la dif-  
ficulté de la cure.

Si l'instrument vulnérant frappe latêtcavec assez de force  
pourfendre le crane ou le fracturer, ou l’offenser par  
une violente contusion, il y a bien constamment lieu  
de craindre que les vaisseaux sanguins & les autres qui  
font remplis de fluides plus déliés , & dispersés dans les  
membranes & la substance même du cerVeau, ne soient  
rompus, & que les humeurs qu’ils contenoient s’amaf-  
Eant fou^ le crane,ne compriment le cerVeau ; car, com-  
me on l'a obfervé déja, toute la caVÎté du crane étant  
parfaitement pleine, il faut nécessairement que les hu-  
meurs qui s’y déchargent, le compriment à mefure  
qu’elles s’y amassent. Ainsi on a lieu de craindre dans  
cette circonstance tous les fymptomes qui sont la finte  
de la compression; car qu’impOrte quelle soit la caisse  
comprimante, puisque, siolaque par le changement de  
la figure du crane *sa* capacité soit diminuée, soit qu’é-  
tant toujours la même, il y en ait une partie d’occupée  
par des humeurs , qui deVoit l’être & qui Pétoit en  
effet par le cerVeau; il s’en ensuÎVra les mêmes effets ,  
c’est-à-dire le dérangement ou l'abolition totale des  
actions du cerVeau, en conséquence de la compression  
de *sa* siibstance.

Les Vaiffeaux sanguins dispersés dans la dure - mere ont  
beaucoup de force , attendu qu’ils y font, comme dans  
les autres parties du corps, reVétus de membranes élasti-  
ques qui font qu'il est difficile de les rompre : mais si  
nous considérons d’un autre côté que la dure-mere est  
partout fortement adhérente au crane , il est fans diffi-  
culté que l’impression d’un instrument vulnérant qui  
agit scir le crane, lu communique bien aisément à la

CAP 1560

dure-mere , en conséquence de ce qu’ils semt adhérens  
l’un à l’autre. C’est pourquoi quand le crane est fendu  
ou fracturé, il y a fort à craindre que la dure-mere qui  
y est adhérente ne foit en même-tems déchirée ou bluf-  
fée par des esquilles aiguës détachées de Pos. Mais les  
gros vaiffeaux sanguins distribués dans la pie-mere, &  
dans la substance médullaire du cerveau sirnt bien plus  
tendres, attendu que lorsqu’ils y arrivent, ils sirnt dé-  
pouillés de leurs membranes élastiques, comme nous  
l’apprennent les Observations Physiologiques : c’est  
pourquoi ils se rompent plus facilement, quoique bien  
moins exposés.

De plus, les humeurs qui fe déchargent des vaiffeaux  
rompus restant en stagnation dégénereront d’elles-mê-  
mes & *se* corrompront ; & quand elles auront acquis  
une qualité acre, elles détruiront la siibstance tendre &  
pulpeuste du cerveau , par l’inflammation, la fluppura-  
tion& l'érosion qu’elles ÿproduiront. De-là arriveront  
tous les Eymptomes que produit d’ordinaire la corn-  
pression : mais ils fieront bien plus terribles dans le pre-  
miercas que dans l’autre ; parce que, dans celui-là,  
quand la cause comprimante est ôtée, il y a quelque  
espérance que les fonctions du cerveau pourront *se* ré-  
tablir entierement; au lieu que quand la structure du  
cerveau même est détruite, & que fes vaiffeaux tendres  
siont corrodés, le désordre est incurable. Ce que nous  
dirons ici des symptofnes qui suivent l’eflusion & la  
corruption des humeurs est avéré par ce qui a été dit  
plus haut; & l’on en trouvera de nouvelles preuves à  
l’endroit de ce Dictionnaire, où il est parlé des plaies  
en général, àl’Article *Vulnus.*

On voit par-là que les plus violons coups à la *tète,* fiant  
Eouvent moins dangereux, lorsque la fracture du cra-  
ne laisse un libre passage pour la décharge des humeurs;  
que quand la pl^e quoique petite est telle que les hu-  
meurs répandues font retenues fous le crane, comme  
il a déja été dit.

Or , il n’est pas douteux que les arteres & les vaisseaux  
Eanguins quand ils viennent à être rompus , déchargent  
les humeurs qu’ils contiennent dans le crane : il n’est  
pas moins aVeré par des exemples incontestables ,  
que la compression que ce seing amassé fait fur le cer-  
veau , produit tous les fymptomes que nous aVons  
dits. Mais ce qui est plus incertain, c’est si les vaisseaux  
lymphatiques distribués dans la masse du cerveau, peu-  
vent, quand ils siont rompus par quelque accident, dé-  
charger une assez grande quantité de lymphe, pour  
qu’amassée elle comprime le cerveau, attendu la peti-  
tesse de ces Vaisseaux , & qu’il arriVe rarement qu’ils  
soient rompus seuls, Eans que les vaisseaux sanguins  
distribués dans le cerveau le foient aussi.

Il est bien certain qu’il y a dans cette partie des valse  
seaux qui contiennent une lymphe extremement fine;  
car toute la surface de la dure-mere qui est au-dessus  
de la pie-mere, aussi-bien que la furface externe du  
cerveau , & toute la circonférence des Ventricules  
du cerveau paroissent toujours humectées d’un flui-  
de fort fin, fans quoi les furfaces contiguës de ces  
parties s’attacheroient l’une à l’autre. Si donc ce  
fluide fubtil qui est fourni ..continuellement par les  
vaisseamqtendres qui le contiennent, en forme d’exha-  
. lassons, n’est pas repompé par les veines, il forme un  
amas qui produit tous les différens défordres du cer-  
veau. Et plusieurs exemples rapportés dans les Au-  
teurs, nous apprennent qu’il s’est fait de ces amas de  
lymphe entre la dure-mere & le cerveau , entre la pie-  
mere & la tunique arachnoïde qui est au-dessus & dans  
les ventricules même du cerveau. Car M. Winflow a  
observé que toute la surface des ventricules du cerveau  
est couverte d’une membrane déliée qu’on voit être  
toute vafculaire, lorfque les injections anatomiques  
& les inflammations augmentent *son* épaisseur en la  
gonflant : or, les petits vaisseaux dont elle est compo-  
sée , ne contiennent dans sem état naturel qu’un fluide  
ténu, & point de seing rouge. Outre les vaisseaux ordi-

1561 CAP

naires que les Anatomistes appellent Iymphatiques,  
& qui semt toujours d’une nature veineuse , Ridley en  
a encore découVert d’autres qu’il décrit dans fon ana-  
tomie du cerveau. Ainsi il est non-seulement probable,  
mais même avéré par les observations des Medecins ,  
qu’il peut arriver la même chose au cerveau qu’aux  
autres parties du corps, d’où quelquefois , après qu’el-  
les ont été blessées , il fort une quantité incroyable de  
lymphe claire & ténue.

Ainsi Bohnius,( dans S011 Traité *de Renuntiat. Vulnerum,*parle d’un jeune enfant de fept ans, qui ayant reçu un  
coup à la *tète* en mourut au bout de vingt-six jours,  
après avoir eu de violens maux de *tête,* des infomnies  
perpétuelles, Vissage de tous fes fens fuspendus, & le  
vertige. Lorfqu’on lui ouvrit le crane après qu’il fut  
mort, on lui trouva les ventricules antérieurs du cer-  
veau distendus par un *scrum* limpide & transparent.

Dans les *Miscellanea Curipsa , Decur. I. An. 6. Obscrv.*12. on lit qu’un homme de la premiere qualité étant  
tombé sur un efcalier , fe heurta la *tète si* violemment  
contre un degré, qu’il en resta presque tout le jour  
comme à demi-mort, fans fentiment, fans parole &  
fans mouvement. Lorsqu’on fui eut ouvert la veine, il  
revint un peu : mais il lui vint un violent mal de *tète*quiletourmentoitjour& nuit, & l’empêchoit de pren-  
dre aucun repos. Les plus habiles Medecins qui furent  
confillles, opinèrent tous pour le trépan ; & comme on  
sedifpofoit à cette opération, il lui fortit par l’oreille  
gauche une humeur séreuse qui continua de couler jus-  
qu’à la quantité de huit livres pesant.

Il y a quantité d’observations de cette sorte: mais comme  
dans tous les cas la lymphe ne *se* trouve dans le cer-  
veau, ou ne *fe* vuide par les oreilles qu’un tems consi-  
dérable après que le coup a été donné, on ne peut pas  
dire si l’amas de cette lymphe a été produit par la rup-  
ture des Vaisseaux lymphatiques, ou par quelque autre  
caufe.

Quant aux Veines & aux arteres qui passent du crané à la  
dure-mere, de-là à la pie-mere, de la pie-mere au cer-  
veau même , & dans ses sinus & fes ventricules ; com-  
me les fluides qui *se* déchargent par ces vaisseaux lors-  
qu’ils viennent à *se* rompre, *se* déposient siur différentes  
parties du cerveau , ils nuisient nécessairement à *ses*fonctions par la compression & l’érosion qu’ils y produi-  
fent. Ainsi , par exemple , lorfque des humeurs qui se  
fiant déchargées dans les ventricules du cerveau , arri-  
vent au quatrieme ventricule qui est situé au commen-  
cement de l’ouverture qui mene à la moelle allongée ,  
elles tombent infailliblement dans cette ouverture , &  
y produisent différentes Eortes de paralysies & d’hé-  
miplégies. Mais toutes choses égales d’ailleurs, ce  
désiardre est d’autant plus terrible & plus difficile à gué-  
rir , que les humeurs extravasées font logées plus  
avant ; car on pourra évacuer le sang qui s’est amassé  
entre le crane & la dure-mere , en faisant une ouver-  
ture au crane. S’il est logé entre la dure-mere & la  
pie-mere , on ne sauroit l'en retirer seins faire une inci-  
sion à la dure-mere. Si les humeurs extravasées font  
répandues dans les ventricules du cerveau ou vers *sa  
bafe,* il est indubitable que le danger est extreme, &  
que la cure est non-seulement difficile, mais abfolu-  
ment impraticable, parce qu’en ce cas Part ne fournira  
aucun moyen d’évacuer les humeurs extravafées dont  
le cerveau est comprimé.

Une violente commotion à la *tète* sans que le crane foit  
fracturé, produira fouvent, en conséquence de  
la rupture des vaisseaux internes , & de la corn-  
pression du cerveau qui s’en ensciit, les mêmes  
désordres que nous avons dit plus haut, être la  
fuite de la pression causée par les os enfoncés du  
crane.

Il arrive quelquefois que tous les fymptomes que nous  
avons décrits , viennent à la sitite d’un simple ébran-  
Iement à la *tète*, caufé par une chute ou par une vio-

» .

CAP 1562

lente contusion faite avec un instrument obtus, fans  
que le crane ait été offensé. Lors, par exemple , que  
tombant d’un lieu élevé on *se* heurte la *tète* contre un  
corps dur, le cerveau contenu dans le crane *se* porte  
en embas avec le même degré de vélocité : mais le  
corps dur arrête tout-à-coup le mouvement du crane;  
conséquemment la malle du cerveau qui continue de  
suivre en cet instant *sa* direction précédente, est heur-  
tée par le crane, ce qui ne sauroit manquer de l’offen-  
ser ; de même que quelqu’un qui est silr unjhateau , con-  
tinue de *se* mouvoir en-devant, & tombe, si le bateau  
est arrêté subitement par quelque obstacle. Il faut con-  
venir que quand le cerveau remplit exactement tout le  
crane, le choc qu’il reçoit est bien moindre : mais  
même en-ce cas les vaisseaux du cerveau peuvent être  
rompus, les humeurs qu’ils contiennent s’y répandre ,  
& causer tous les fymptomes qui sirnt les suites de ces  
accidens , comme le prouvent quantité d’exemples  
rapportés par des Auteurs d’une véracité non-suspecte.  
Hippocrate entre autres rapporte le salivant, *Lib. IL  
Epidem.*

a Une Eort belle persimne âgée de vingt ans, fille de  
«Nerée, reçut au sinciput un coup duplat de la main,  
«que lui donna en badinant une jeune femme de ses  
« compagnes. Elle en fut tout d’un coup attaquée de  
a vertiges, fa vue s’obscurcit, & la respiration lui man-  
« qua. Quand on Peut ramenée chez elle, la fievre la  
« prit, elle *se* sentit des douleurs à la *tète,* & sim vifa-  
« ge devint rouge. Le septieme jour il *se* vuida par  
a son oreille droite plus d’une once de pus fétide rou-  
«geâtre; elle parut s’en trouver mieux , & les fympto-  
« mes qu’elle éprouvoit furent calmés : mais elle mou-  
«rut le neuvieme jour. » Il est bien fûr qu’un coup  
comme celui-là donné avec le plat de la main, n’avoit  
ni fendu , ni fracturé, ni enfoncé le crane : mais que le  
cerveau lui-même avoit été tellement ébranlé, que ses  
vaiffeaux propres étant rompus , les humeurs qu’ils y  
déchargoient avoient dégénéré en un ichor fétide rou-  
geâtre , qui avoit caufé la mort de la malade.

On trouve aussi dans lesAuteurs modernes plusieurs obser-  
vations, qui prouvent que, fans que le crane soit offen-  
sé , le cerveau peut être tellement blessé par une violen-  
te percussion, que *ses* plus gros vaiffeaux étant rompus,  
& le sang *se* déchargeantau-dedans du crane, la mort  
s’en enfuive en très-peu de tems. Un exemple de ce gen-  
re sijffira pour le prouver.

Bohnius , dans scm Traité *de Renunciat, Vulnerum,*parle d’une fille qui mourut quatre jours après  
avoir fait une lourde chute. Il examina lui - même le  
corps , à ce qu’il nous dit, pour faire son rapport aux  
Juges ; & quoiqu’avant fa mort & depuis il *se* fût dé-  
chargé une grande quantité de fang par *sa* bouche & par  
ses narines, il ne découvrit rien qui indiquât qu’on lui  
eût fait aucune violence. Apres lui avoir ouvert le cra-  
ne & foulevé le cerveau, la branche gauche antérieure  
des carotides fe trouva rompue.

Ce Eait nous apprend qu’une groffe artere même qu’on  
croit à l’abri à la base du cerveatlipeut être rompue sans  
que le crane foitoffenfé; d’où il fuit qu’il peut arriVer  
aussi les mêmes accidens à d’autres vaiffeaux du cer-  
veau. Mais comme il est avéré par les Observations  
physiologiques, qu’aussi-tôt que les arteres dispersées  
dans la pie-mere entrent dans la silbstance corticale du  
cerveau, elles y deviennent extremement menues, & ,  
pour ainsi dire, aussi déliées que des cheveux, & que  
les petites fibres médullaires font à la sistte de cesten-  
dres vaiffeaux de silbstance corticale ; il est visible  
qu’une commotion un peu fiorte est capable de détrui-  
re ces filets déliés du cerveau , d’où dépendent la vie  
de l’animal & toutes *ses* fonctions; & qu’ainsi toutes  
les fonctions du cerveau peuvent être dépravées , ou  
même totalement abolies, quoiqu’on ne voie point de  
blessure au crane, ni dleflùsion d’humeurs dans sa cavi-  
té ; car ces fortes de vaisseaux, attendu leur petiteiTe  
extreme , ne peuvent point être apperçus par les sens.

Nous lssons dans *F Histoire de l’Académie Royale des*

1563 CAP

*Sciences s An.* 1705. qu’un jeune homme robuste &dé-  
terminé, pour s’épargner le supplice de la roue , mit  
ses mains derriere son dos, & baissant *sa tète* en devant,  
alla donner de toute sa force contre la muraille de la  
prifon , & qu’il tomba mort du coup seins avoir pro-  
noncé une seule parole, & sans faire le moindre bruit.  
Lorsqu’on examina le corps, on ne trouva ni contusion ,  
ni tumeur, ni fracture à la couronne de la *tète,* qui étoit  
la partie qui avoit été heurtée contre la muraille, ainsi  
que l’avoient attesté les prisonniers qui avoient été té-  
moins de l’action. Quand on eut levé les tégumens ,  
on ne trouva point de plaie à leur sclrface interne qui  
porte fur le crane, ni au crane même, si ce n’est que la  
partie écailleuse de l’os des tempes étoit un peu écar-  
tée de l'os pariétal, fur lequel elle porte : mais ce ne  
pouvoir pas avoir été là la cause d’une mort si prompte.  
Lorsiqulon eut *scié* le crane même, il ne parut point  
du tout offensé : mais le cerveau n’en rempliffoit pas  
exactement toute la cavité, comme il fait d’ordinaire;  
& toute *sa* silbstance étoit plus ferme & plus folide  
qu’elle n’a coutume d’être dans les autres fil jets.

Il est clair que dans le cas qui vient d’être exposé, la  
prompte mort du jeune homme, causée par ce violent  
coup de *tète ,* ne peut être attribuée qu’à l’affaissement  
de toute la substance du cerveau, par lequel les tendres  
filets dont il est composé ont été rompus ou tors, & *ré-  
trécis de* maniere qu’ils n’ont plus été en étatd’admet-  
tre aucun des fluides du corps.

De ce qui vient d’être dit, on peut inférer que différentes  
fonctions du cerveau peuvent être lésées felon les diffé-  
rentes parties de cet organe qui ont été bluffées par la  
commotion. Hippocrate, *Sect.* 7. *Aphor.* 58. nousap-  
prend, que « ceux qui ont eu le cerveau violemment  
« ébranlé, ne manqueront pas de perdre incesta-mment  
a la parole. » Et, *Lib. II. de Morbis s sect.* 2. il dit,  
«qu’une personne à qui arrive cet accident, ne doit  
« bien- tôt plus entendre ni voir. » Et Heurnius, dans  
ses Commentaires sur cet Aphorisine, nous rapporte  
qu’il a connu plusieurs personnes, qui, enconséquen-  
ce des chutes silr l’occiput , ont perdu Ptssage des  
sens , de l’odorat, & du gout pour tout le reste de leur  
vie.

On lit dans les *Miseell. Curies. Dec. I. An.* 2. *Obs.* 120.  
l’histoire d’un jeune enfant de quatre ans , qui dès-lors  
parloit fans la moindre difficulté, à qui il arriva de tom-  
ber fur la *tète.* On ne s’apperçut pas d’abord qu’il fe  
fût fait de mal par cette chute : mais le troisieme jour,  
en fe levant il commença à bégayer en parlant,sans  
reffentir aucun mal d’ailleurs. Les jours Fuivans , ce  
désordre augmenta : mais au moyen de fomentations  
céphaliques qu’on lui mit fur la *tète, 8e* de quelques  
remedes internes q tison lui fit prendre, Ptssage de la pa-  
role lui revint tout-à-fait.

Dans *F Histoire de l’Acdd. Roy. des Sc. An.* 1732. H est  
parlé d’un homme, qui, en conséquence d’un coup à la  
*tète,* ne parloit qu’avec beaucoup de peine quand il  
étoit couché.

Cet ébranlement violent peut provenir non-feulement  
d’un coup à *ïatète,* mais même de s’être heurté avec  
sorce toute autre partie du corps contre quelque chose  
de dur, en tombant de dessus un endroit élevé. Aussi  
Galien, *de Locis affectis, Lib. I. c. 6.* nous raconte,  
qu’un homme en tombant d’un lieu élevé, se froissa le  
bas de l'épine. Le troisieme jour enfuite, savoixs’af-  
foiblit, & le quatrieme il étoit tout-à-fait mllet ; fes  
jambes en même-tems devinrent paralytiques, mais fes  
bras ne furent point attaqués de la paralysie ; & le fep-  
tieme jour il recouvra la parole & l’ufage de fes jambes.  
Galien attribue avec raison , à ce qu’il semble, ces  
Eymptomes à l’affection de la moelle allongée ; &com-  
me la paralysie nesie jetta que siurles jointures inférieu-  
res , il est visible que le commencement de la moelle  
allongée n’étoit pas offensé, autrement les bras feroient  
devenus paralytiques aussi bien que les jambes. Ainsi il  
paroît qu’il faut attribuer l’extinction de la voix qui ar-  
riva, à l’ébranlement du cerveau.

CAP 1564

Les désordres qui procedent de la rupture des vaiffeaux  
internes, soit que le crane soit bleffé , ou qu’il  
ne le soit pas, *se* distinguent par la considération  
de leur catsse, de *sa* violence , & des parties qu’d-  
le a affectées.

Quand on connoît bien toutes ces circonstances, on est  
bien plus en état de découvrir les désordres cachés;  
car l’impulsion violente d’un instrument obtus, silr la  
*tète* donne toujours lieu de soupçonner ou fracture ou  
fissure au crane, & le danger est plus ou moins grand  
felon que différentes parties du crane sont blessées,  
car le crane est plus ou moins épais dans ses différen-  
tes parties. De plus il y a de grosses arteres de la du-  
re-mere logées à quelques endroits du crane dans de  
profonds sinus ; & si l’instrument vulnérant frappe fur  
ces parties , il est aisé qu’il rompe ces vaisseaux, dont  
par leur rupture il fe vuidera du fang dans le cerveau  
qui le comprimera.

Le vomissement bilieux ,

Qui vient après des coups de *tète*, marque que le cerveau  
est affecté, c’est-à-dire, ou qu’il est comprimé par les  
humeurs qui s’y déchargent , ou que fon action est  
troublée par la violence de la commotion. Mais nous  
avons déja parlé plus haut de cette fortede vomiffement.

Quand la vue, Fouie , l’odorat , le gout & le toucher  
font affaiblis, dépravés ou tout-à-fait détruits ;

C’est signe que le cerveau est plus ou moins affecté; car  
il est certain par les observations Physiologiques,qu’il  
faut que le cerveau foit fain & conferve une libre com-  
munication avec les nerfs qui fervent à l’exercice de  
ces cinq sens , pour que nous ayons la perception des  
idées qui font rendues présentes à notre ame par la  
médiation des sens. Par-là on doit comprendre que si  
en conséquence des plaies de la *tète,* tous ou quelques-  
uns de ces sens font dépravés ou entierement détruits;  
c’est que l’origine des nerfs qui fervent à leur ufage,  
étant ou comprimée ou offensée en toute autre manie-  
re , elle ne peut plus transinettre ces esprits fubtils  
dont la sécrétion fe fait dans la fubstance même du  
cerveau, & qui est nécessaire pour que les sensations  
*se* fissent comme elles ont coutume de fe faire dans un  
état de fanté parfaite. .

Le vertige, l’obfcurciffement de la vue , & la peine qu’a  
le blessé à fe tenir de-bout, font aussi des signes  
par où Pon voit que le cerveau est affecté.

Nous avons déja observé que le moindre défordre qui  
puisse arriver au cerveau est le vertige , c’est-à-dire ,  
un dérangement dans llqrgane de la vue qui fait pa-  
roître tous les objets comme s’ils tournoient; & que ,  
quand ce défordre augmente, la vue s’obscurcit, ce  
qui produit une autre espece de vertige plus fâcheux  
qu’on appelle vertige ténébreux. Lors de ce sympto-  
me,la force est déja épuisée au point que tous les mem-  
bres manquent, & que le malade ne se pouvant plus  
soutenir tombe à bas. Quand les choses en sirnt là on  
en peut conclurre qu’il y a lésion non-seulement au  
siége commun des sensations, où est l’origine des nerfs  
qui servent à les produire, mais même aux parties où  
est l’origine des nerfs qui servent au mouvement  
musculaire. Aussi Hippocrate , *Lib. de Vuln. Capit.  
Sect.* 15. après avoir détaillé plusieurs signes par où  
l’on connoît que la *tète* est blessée dangereusement,  
ajoute ces trois fymptomes , la diminution de la vue ,  
le vertige & la foiblesse des membres qui sait tomber  
le malade. Et ailleurs , *Lib. II. Prorrbetic.* il dit que  
dans toutes les plaies considérables de la *tète* il est im-  
portantde savoir, *si* le malade ne *se* peut pas soutenir  
& s’il tombe dans de profonds assoupissement; car si

1565 CAP

l’un ou l’autre arrive, le cas demande un soin plus par-  
ticulier, parce qu’il s’enfuit de ces iymptomcs sinon  
que le cerveau soit blessé , du moins qu’il *se* fent en  
quelque chose de la blessure , τὰ ἐγκεφάλου ἐσακύσαντας  
τῦ TpstaaToç.

Dans les plaies de la *tète,* l’assoupissement profond est  
toujours compté au nombre des mauvais fympto-  
mes : mais c’en est un encore bien plus terrible  
s’il est accompagné de ronflement.

Quand par exemple le malade pendant fon assoupissement  
tire sa respiration du fond de fa poitrine, avec bruit ,  
comme il arrive dans l’apoplexie , il s’enfuit que les  
actions du cerveau Eont détruites par la blessure , &  
qu’il *n’y* a plus que celles du cervelet qui fe fassent ;  
auquel cas même elles fe font pour l’ordinaire avec  
plus de force, parce que la circulation du fang ne fe  
pouvant plus faire librement dans le cerveau, celle des  
fluides dans la fubstance du cervelet en devient plus  
vive & plus impétueuse.

La paralysie & les convulsions marquent aussi que le *cer-  
veau* est affecté.

Car comme le mouvement musoulaire, quelque obéissant  
qu’il sioit à la volonté, dépend pourtant de l’intégrité  
du cerveau ; si le cerveau est blessé, tous ou quelques-  
uns des muscles du corps pourront devenir paralyti-  
ques ; car ils seront flasques & pendans, ce qui signifie  
la même chosie que paralytiques,qui est synonyme à re-  
lâchés. Mais quand il *se* fait une contraction violente  
& involontaire des mufcles , repétée de momens à au-  
tres , c’est ce qu’on appelle convulsion qui arrive dans  
ce cas, lorsique les esprits passent librement dans quel-  
ques parties du cerveau, & ne passent pas dans d’autres  
qu’ils trouvent obstruées. Ce désordre peut aussi être  
produit par ces esquilles d’os qui piquent la substance  
médullaire du cerveau , ou par les humeurs qui s’y  
déchargent lorsqu’elles ont atteint une qualité acre &  
corrosive. La paralysie & les convulsions causées par  
des maux de *tète,* dénotent que le cerveau est affecté.

Le délire marque la même chose.

Quand les idées excitées dans l’ame ne répondent point  
aux objets externes, mais sont produites par le chan-  
gement survenu dans le siégé des sensations, il y a ce  
qu’on appelle délire. Ainsi il est visible que dans les  
plaies de *tète* le délire est toujours un mauvais signe  
parce qu’il prouve que le cerveau est affecté , comme  
nous l’avons observé d’après Hippocrate.

La léthargie désigne aussi que le cerveau est affecté.

**Ce** désordre est un état d’inaction & d’oubli qui détruit  
le mouvement & les sensations, & tient le malade dans  
un sommeil forcé, mais si profond , qu’avec les excita-  
tifs les plus puissans on ne fauroit l’en faire fortir, ou  
du moins qu’il y retombe tout aussi-tôt. Ainsi ce défor-  
dre fait connoître que les actions du cerveau font em-  
pêchées par quelque obstacle considérable,& par consé-  
quent menace d’un danger extreme.

L’apoplexie est un autre signe qui marque encore que le  
cerveau est affecté.

Tous les Eymptomes que nous venons de décrire mon-  
trent que le cerveau est affecté au point que quelques-  
unes de stes fonctions font dépravées ou abolies : mais  
quand toutes les actions du cerveau, les sensations,  
tant internés qu’externes & le mouvement volontaire,  
font suEpendus, sans pourtant que l’action du cervelet  
qui sert aux mouvemens vitaux, foit détruite ; il y a

CAP 1566  
apoplexie, laquelle est un désordre extreme dans la tér  
*tej* & indique ordinairement, après un coup à la *tète »*que le cerveau est comprimé par des humeurs qui s’y  
font déchargées.

Le frissonnement est aussi une marque que le cerveau est  
affecté.

Ce Eymptome à la sitite d’un coup à la *tète,* marque tou-  
jours qu’il Ee décharge du sang de vaisseaux rompus ,  
surtout quand il n’est pas réglé & n’est point accompa-  
gné d’un commencement de fievre. On observe aussi  
fort souvent dans plusieurs maladies que ce frissonne-  
ment est le prélude de quelque changement considéra-  
ble. C’est pourquoi c’est toujours un méchant fympto\*  
me après des coups à la *tète,* parce que c’est un signe  
qu’il y a un dérangement total dans le siégé des fenfa-  
tions, d’où provient cette commotion dans tout le  
corps.

**Le** redoublement de la fievre est aussi un signe qui déno- '  
te que le cerveau est offensé.

Quand il fie forme du pus en conséquence d’un coup à la  
*tète,* il y a toujours un peu de fievre & ce n’est point  
un mal: mais quand cette petite fievre augmente tout\*  
9à-coup, ou qu’aprés avoir ceffé, elle revient avec plus  
de violence; c’est toujours une preuve qu’il y a quel-  
que désordre considérable de caché. C’est ce qui fait  
dire à Hippocrate, *Praenot. Coac.* que « ceux qui ont  
^fcrété bleffés à la *tète,* pour l'ordinaire font attaqués de  
« fievre, vomiffent de la bile,& tombent en paralysie ;  
« &qu’alors ils scmt dans une situation dangereufc.Æt  
dans un paffage de fes *Prorrh.* déja cité , il dit , que  
a ce qui est de meilleur présiage après un coup à la *tète, t*« c’est s’il ne vient point de fievre ; mais que quand el-  
« le vient, le meilleur est qu’elle vienne au commen-  
« cernent : mais que quand elle vient au bout de qua-  
α tre jours, de fiept ou de onze, elle ne présage rien  
« de bon, » parce qu’elle indique qu’il y a un surcroît  
d’inflammation ou de suppuration , qui ne peut être  
que fort dangereux. Aussi dans le cas q”e rapporte  
Hippocrate, *Lib. II. Epidem.* qu’on a lu ci-dessus, la  
fievre fut fuivie de très-mauvais fymptomes, & à la fin,  
de la mort; car la jeune persimne qui avoit reçu un  
coup du plat de la main, de *sa* compagne, eut la fie-  
vre aussi-tôt; ensilitele septieme jour la fievre ayant  
augmenté, à l’occasion d’une évacuation de pus rou-  
geâtre, qui pourtant avoit calmé les Eymptomes, elle  
tomba en léthargie, & perdit la parole, le côté droit  
desim visage *se* retira, elle ne respira plus qu’avec  
peine, elle fut agitée d’un tremblement convulsif, &  
mourut le neuvieme jour. En parcourant les Auteurs  
qui ont écrit fur les plaies de la *tète,* on trouvera quan-  
tité d’exemples semblables qui nous font voir que  
quand la fleVre augmente tout-à coup au bout de quel-  
ques jours, ou qu’elle revient plus forte après avoir  
ceffé ; c’est toujours un très-mauvais prognostic, qui  
dénote pour l’ordinaire que le cerveau est blessé ou  
enfoncé.

L’évacuation de sang par la bouche, par le nez & par les  
oreilles, marque aussi que le cerveau est affecté.

Il n’est pas probable que le fang qui s’est déchargé en-de-  
dansdu crane puiste s’évacuer par ces passages, attendu  
que la dure-mere couvre si exactement la siurface in-  
terne du crane, qu’on ne voit pas comment le fang  
pourroit s’évacuer par cette voie. Il est cependant avé-  
ré par plusieurs faits que fouvent des défordres chroni-  
ques de la *tête* ont été soulagés par une décharge d’hu-  
meurs évacuées par ces iffues, comme on l’apprend en-  
tre autres d’Hlppocrate , qui observe, *Sect.* 6. *Aphoris.*10. que « quand quelqu’un a quelque mal ou douleur  
« à la *tète,* s’il se décharge du pus de Peau ou du fang  
« par la bouche, par le nez ou parles oreille\*, la

*ïesiy CAP*

xc ladie fe terminera heureusement. » Mais les Anato-  
mistes n’ont pas encore découvert de passages par où  
les humeurs contenues dans la cavité du crane puissent  
fe décharger ainsi : peut-être au reste font-ils formés  
par la maladie même, quoiqu’auparavant il n’y en eût  
pas de tels. C’est ainsi que dans d’autres maladies on  
voit des humeurs fe décharger par des issues qu’on n’a  
point encore découvertes. La pleurésie, par exemple ,  
Te dissipe par des crachats, qui montent dans les pou-  
mons & semt empcrtés par l’expectoration. Il est cér-  
tain que si l'évacuation du fang qui s’est déchargé au-  
dedans du crane étoit si facile, on n’auroit pas besioin  
de l’opération du trépan , dont l’utilité & même la né-  
cessité indispensable est cependant prouvée par des  
exemples fans nombre. Mais le semg qui *se* décharge  
par la bouche, les oreilles, le nez , marque que l’inf-  
trument vulnérant a porté un violent coup à la *tète* puis-  
qu’il a été capable de rompre des arteres; ce qui donne  
lieu de craindre que les vaisseaux sianguins qui entrent  
dans le cerveau dépouillés de leurs membranes élasti-  
ques , ne soient aussi rompus.

La rougeur du vifage & des yeux est encore un signe qui  
annonce que le cerveau est affecté.

Le sang poussé du cœur dans les arteres carotides, *se*distribue dans les parties internes de la *tête,* au moyen  
des carotides internes ; & en-dehors, près du visiage au  
moyen des carotides externes.Lors donc que parl’effu-  
sion du siang qui comprime le cerveau, la circulation  
des humeurs ne *se* fait plus librement dans les orgwnes  
qui font obstrués, le stang *se* porte en plus grande quan-  
tité dans les carotides externes, ce qui rend le vistage  
plus rouge, plus gonflé & plus allumé; & comme la  
carotide interne au sortir du canal osseux, à travers le-  
quel elle passe, envoie des ramifications qui s’étendent  
jusqu’à l’orbite de l’œil & à l’œil même, où elles com-  
muniquent avec les branches de la carotide externe ,  
la circulation du fiang dans les vaisseaux du cerveau  
étant obstruée , les yeux deviennent rouges, par la  
grande quantité de fang qui s’y porte par ces branches  
de la carotide interne qui s’étend jusqu’aux yeux. Voi-  
là pourquoi la rougeur du visage & des yeux est regar-  
dée avec rasson comme un mauvais symptome après  
les coups à la *tête.* Les malades affligés d’une violente  
apoplexie ont le visage rouge & bouffi. Hippocrate  
dit que cette face allumée est d’un funeste préfage  
dans les phrénétiques : & la jeune perfonne qui mourut  
d’un coup du plat de la main que lui avoit donné fa  
compagne sim le sinciput , dont nous avons rapporté  
l’histoire d’après Hippocrate , eut le visiage rouge.  
Hippocrate condamne en plusieurs endroits, la rou-  
geur des yeux & du visage ; & voici en quels termes il  
s’en explique dans sies *Praenot. Coac.* « Ceux qui, dit-  
« il, ont des maux de *tète,* dont les siens sont engour-  
a dis , qui sirnt dans le délire , qui font constipés, qui  
« ont les yeux rouges & hagards, ne fiant pas loin d’a-  
«voir des convulsions dans la partie postérieure du  
« corps. » Par où il entend que les yeux soient égarés,  
gros & rouges de fang , comme ils le sirnt dans un  
violent accès de colere. Et aussi-tôt après il ajoute :  
« Dans les violentes commotions à la tête, la rougeur  
« des yeux & le délire sont de très-fâcheux fympto-  
« mes. »

Lorsque par les signes précédens, il est visible que le cer-  
veau est blessé, foit que l'instrument vulnérant ait pé-  
nétré jusqu’aux parties internes de la *tète,* ou que le  
cerveau soit comprimé par un enfoncement du crane,  
**ou** par une effusion d’humeurs, il faut savoir au juste  
quelle est la partie du cerveau qui a été offensée. Il est  
palpable que la connoissance de ce point est dela der-  
niere importance, attendu qu’on ne saurait faire rai-  
fonnablement, ni avec fuccès l’opération du trépan,  
qu’on ne fache quel endroit précisément est le siége du  
mal. Mais il est souvent fort difficile de déterminer  
quelle est la partie affectée ; car quelquefois la **blessu-**

CAP 1568

re est tout autre part qu’à l’endroit où le coup a été ap-  
pliqué , comme il a été obfervé déja. Il arrive aussi fort  
fouVent que , ni les assistons , ni le blessé-même ne fau-  
roient déterminer quelle partie de la *tète a* reçu le coup.  
On n’en peut pas mieux juger non plus en obferVant  
quelles font les fonctions lésées en conséquence du  
coup. On peut bien s’assurer à- la vérité par cette cir-  
constance , si le cerveau est bleffé : mais on ne fauroit  
déterminer qu’elle partie l’est. Qui est-ce qui voudra  
prendre fur foi de déterminer quelles font les parties  
du cerveau, d’où tirent leur origine, les differéns nerfs  
qui fervent aux sensations externes? Qui est-ce qui peut  
assigner dans cet organe merveilleux, le siége précis  
de la mémoire & de la faculté du raisonnement? Quel-  
ques SaVans, dignes de leur réputation par leurs pro-  
fondes connoiffances’, ont avancé des hypotheses sur-  
prenantes à ce si.ljet: mais l’expérience nous a appris  
que les plus grands génies sirnt capables de donner dans  
les méprises les plus abEurdes, lorsqu’ils *se* llurcnt a-  
vec préoccupation à de vaines spéculations. Legrand  
Stenon tout habile Anatomiste qu’il étoit, avoua un  
jour en présence d’une compagnie d’hommes distin-  
gués par leur savoir, qu’il n’entendoit rien à la struc-  
ture du cerveau : & on trouvera une belle Dissertation  
de lui à Part, *cerebrum,* où il renverse toutes les hy-  
potheses chimériques qu’on a forgées à ce fujet, & in-  
dique la voie précise, par où le génie humain peut  
parvenir à la connoissance de cet organe. Cependant  
nous allons exposer ici ce qu’on fait des signes propres  
à indiquer quelle est la partie du cerveau qui a été affec-  
tée par le coup. Que si après un examen exact , le  
Chirurgien *se* trompe, il ne faudra pas imputer sa  
méprifeà impéritie, mais au défaut de Part-même,  
qui ne donne que des lumieres très bornées à ce fujet:  
peut être que les découvertes que feront nos neveux  
à l’avenir le perfectionneront à cet égard.

On distinguera donc quelles font les parties du crane,  
qui ont été injuriées ,

**1°.** Par les apparences externes que nous avons déja  
décrites.

2°. En *se servant* des méthodes indiquées ci-dessus pouf  
découvrir en quoi il a été lésé.

Car quand on a une fois découvert que le crane est blese  
sé , & qu’il paroît dcs fymptomes, qui donnent lieu  
de croire que le cerveau est affecté , il est très pro-  
bable que la bleffure interne est immédiatement au-  
deffous de l’externe.

3°. Par la rougeur de la peau après qu’on aura rasé la  
*tète,* en y appliquant une emplâtre.

Quand par les signes déja décrits il est visible que le cer-  
veau est bleffé; mais qu’en même-tems il n’y a aucu-  
ne circonstance particuliere & distinctive, au moyen  
de laquelle on pusse déterminer précisément quelle  
**est** la partie affectée, le Chirurgien tachera de la dis-  
cerner de la maniere qui fuit. Il rasera les cheveux &  
appliquera fur toute la *tète* une emplâtre aromatique  
qu’il y laissera pendant quelques heures. Ensilite lorse  
qu’il lovera l’emplâtre, il examinera soigneusement,  
s’il ne paroît nulle part de la tumeur & de Pinflam-  
mation ; & s’il en voit quelque part, il sera bien *son-  
dé* à conjecturer que c’est au-deffous précisément de  
**cet** endroit qu’est la partie offensée du cerveau. **Car**comme l’emplâtre s’attache à la peau de la *tète 8c* ex-  
cite par sim aiguillon aromatique doux, un mouve-  
ment plus vif dans les humeurs, s’il y a contusion el-  
le paroîtra plus aisément au moyen de la tumeur.  
Quand on ne sauroit découvrir dans quelle partie de la  
*tête* la blessure est placée, Hippocrate la regarde com-  
**me absolument incurable.**

**4° Par**

1569 CAP

**4°.** Par le mouvement spontané du blessé , qui à l’instant  
du coup aura porté *sa* main à un endroit de la tê-  
*te* plutôt qu’à un autre.

Quoique nous ne puissions pas rendre raison de ce mou-  
vement indéliberé, il est néantmoins avéré par des faits  
incontestables, qu’il fe fait. Il n’y a pas long-tems,  
dit Van Swieten , que je vis un homme, qui, étant tom-  
bé d’un lieu élevé, étoit resté fans connaissance. S’é-  
tant heurté le côté droit de la *tète* & dtl vifage con-  
tre quelque chose de dur, & s’étant fait une forte con-  
tusion & une blessure légere à ces parties, il y porta  
aussi-tôt la main droite, & non seulement toucha,  
mais frotta très-fort la partie affectée. Deux heures  
après, lorsqu’on Peut fait revenir à lui au moyen d’u-  
ne copieufe faignée, il dit qu’il ne favoit rien de ce  
qui lui étoit arrivé depuis fa chute. Les Chirurgiens  
ayant donc obfervé que les mains du bleffé fe portoient  
d’elles-mêmes à la partie lésée par une espece de mou-  
vement mécanique & nécessité, ils fe crurent son-  
dés à en conclurre, que dans les cas où il ne paroît pas  
de bleffure à l’extérieur, on peut deviner quelle est  
la partie affectée, lorfquele bleffé par un mouvement  
mécanique porte toujours sa main déterminément à  
un même endroit de la *tète.* On remarque aussi affez  
fouvent le même phénomene dans les personnes tom-  
bées en apoplexie. Ce signe paroît en effet mériter  
beaucoup de considération, quand on voit répéter plu-  
sieurs fois au malade ce même mouvement indélibéré ,  
qui n’est pas un effet de la volonté, ni d’aucune facul-  
té de l’ame, mais auquel il paroît que le corps estné-  
cessairement déterminé par la sagesse & la bonté de  
PAuteur de la nature, qui a voulu qu’on eût ce moyen  
de rémedier à fes maux.

5°. Par la paralysie sur un côté, & par les convulsions  
au côté opposé.

Ces organes du corps d’où dépendent toutes les sien fa-  
tiens & les mouvemens volontaires, femblent être  
doubles, par rapport à leur origine , à la collection de  
leurs parties, à leur distribution & à leurs opérations ;  
car il y a une artere carotide droite & une gauche, u-  
ne vertébrale droite & une gauche, de-là conséquem-  
ment le cerveau a deux hémispheres , l’un droit & l’au-  
tre gauche, qui font entierement distincts l’un de l’au-  
tre. Toute la collection de la moelle est atlssi divisée  
en deux portions; dont l’une est à droite, & l’autre à  
gauche; comme on le reconnoît distinctement dans  
le corps calleux, dans la voute, dans les branches  
de la moelle allongée, dans les nerfs optiques &  
olfactoires , dans la moelle spinale , & dans les nerfs  
qui en tirent leur origine. Mais quoique toutes ces  
parties fe trouvent ainsi doubles, cependant l’hom-  
me qui a fes perceptions & fes sensations par leur  
moyen, n’en est pas moins un individu simple &uni-  
que; car ces deux nerfs olfactoires si distincts de leur  
origine & dans leur progrès n’excitent cependant la  
sensation que d’un même odeur. De même, quoi-  
que nous voyons doublement les objets avec les deux  
yeux, comme le prouve affez la distance qu’il y a en-  
tre deux, & comme on peut de plus s’en assurer en  
pressant doucement le globe d’un des deux yeux avec  
le doigt; nous ne voyons pourtant pas les objets dou-  
bles. Cette obfervation a lieu également pour le siens  
de l’ouie.

**H** y a plus, comme le cerveau, instrument immédiat de la  
sensation & du mouvement, est aussi divisé en deux par-  
ties, il s’ensuit qu’une de ces deux parties peut rester en  
bon état, tandis que l’autre devient incapable de faire  
aucune de fes fonctions, comme nous le voyons en ef-  
fet arriver dans l’hémiplégie, maladie qui tient une  
partie du corps tellement paralytique qu’il ne lui ref-  
te plus aucuns des mouvemens qui dépendent de la di-  
rection de lame ,quoique la faculté fpirituelle qui dé-  
*Torne II.*

CAP 1570

termine & dirigé ces mouvemens fubsiste toujours; &  
quoique la perfonne qui est en cet état, tache, autant  
qu’il est en elle, de mouvoir le côté affecté, ces efforts  
ne peuvent produire aucun mouvement subséquent  
dans ces mufcles; quelquefois même dans les plus  
mauvaises efpeces d’hémiplégie le côté affecté n’a plus  
du tout de senfations.

Hippocrate, *Lib. de Morbo Sacro, SelI.* 3. a fait la même  
obfervation dans les termes ssdvans. « Le cerveau de  
« l’homme , aussi-bien que celui des autres animaux,  
« est double & divisé dans le milieu par une membra-  
a ne déliée : c’est pourquoi on ne sent pas toujours le  
« mal de *tète* dans un même endroit, mais tantôt dans  
« un endroit & tantôt dans un autre, & quelquefois  
« aussi par toute la *tète.* « à cette occasion il fe présen-  
te une question difficile à résoudre; savoir, si l'origi-  
ne des sensiations & le principe du mouvement sirnt  
situés au côté opposé à celui dans lequel ces effets sirnt  
produits ;c’est-à dire, si l’origine des sensiations & des  
mouvemens qui fe font dans la partie gauche du corps  
est placée dans le côté droit du cerveau, ou dans le  
gauche: mais on ne fauroit réfoudre cette question  
que par le secours d’observations anatomiques les plus  
sCrupuleuEes & les plus détaillées ; & si une fois on en  
venoit à bout, cette connoissance feroit d’un merveil-  
leux ufage pour les plaies de *tète,* car on pourroit dé-  
terminer par le désiardre des sensations & des mouve-  
mens d’un côté du corps, quelle est précisément la  
partie du cerveau qui est bleffée.

La substance molle & pulpeuse du cerveau a toujours don--  
né lieu à de grandes difficultés dans les démonstrations  
anatomiques. Le tems où il a le moins de consistan-  
ce, est celui de l'ensance; à mefure qu’on avance en  
âge, il en acquiert davantage, & dans les personnes  
formées, fur-tout dans les hommes qui sirnt accoutu-  
més à de forts exercices, il est ferme au point qu’on  
le peut tenir avec la main. Dans de pareils fujets,a-  
près avoir bien diffous par une longue maeération la  
fubstance corticale & cendrée du cerveau, on a vu  
clairement que les fibres médullaires qui najssoient au  
côté droit du cerveau passoient au côté gauche , & ré-  
ciproquement. Mais cette direction des fibres s’obser-  
**ve** principalement dans trois parties ; fiavoir les bords  
antérieurs & postérieurs de la protubérance annulai-  
re, mais plus distinctement encore dans l’extrémité dé,  
la moelle allongée, à l’endroit où elle fie termine en  
moelle spinale, & mieux encore vers les deux lignes s  
qui sont au-dessous des corps pyramidaux & olivaires ;  
car les corps pyramidaux fe tirent l’un de l’autre , &  
ce ne sirnt pas feulement quelques fibres déliées, mais  
un amas considérable de ces fibres qulon voit passer, en  
se croisant, d’un côté opposé à leur origine, comme l’a  
remarqué Santorini, dans fies *Observ. Anatom- cap-* 3.  
Voilà à peu près tout ce qu’on fiait en Anatomie, par  
rapport à cette direction des fibres médullaires dtl  
cerveau.

Plusieurs observations médicinales confirment cette dle  
rection cruciale des fibres du cerveau. Hippocrate dans  
fes *Epidémiques Lib. I.* conte qu’une fille âgée de dou-  
ze ans avoit reçu un coup à la tête, qui y avoit fait u-  
ne contusion & une fracture; & que l’opération du  
trépan, lui ayant été faite du côté qu’il ne falloir pas,  
elle en mourut le quatorzieme jour. Elle eut des con-  
vulsions à la main gauche : & c’étoit le côté droit de  
*la tète* qui avoit été offensé. Et dans fon Traité *de Vtdn.  
Cap. Sect.* 19. il confirme la même doctrine, en con-  
seillant aux Chirurgiens de ne pas faire témérai-  
rement des incisions à la région des tempes, parce  
que ces fortes d’incisions caufent ordinairement des  
convulsions ; & il affure que, si l’incision a été\* faite à  
la tempe gauche , ce fera le côté droit du corps qui au-  
ra des convulsion^, & réciproquement, que si elle a  
été faite à la tempe droité’, ce fera le côté gauche dit  
corps qui fera en convulsions. Et dans le même Traité  
*Sect. Ή-* où il indique les signes par où l’on connoî-  
tra que quelqu’un, qui a été blessé à la tête, en mouic

GGG gg

1571 CAP

ra, il dit positivement que, « la plupart de ceux qui  
« ont reçu de ces coups, ont des mouvemens convul-  
« sifs au côté opposé à celui où le coup a été donné ;  
« car s’il y a blessure au côté droit de la *tètes* ce fe-  
« ra le côté gauche du corps qui aura des convulsions ;  
« & au contraire si c’est le côté gauche. » Ainsi dès  
les premiers âges de la Médecine, on avoit sait des  
obfervations qui favorisoient l’opinion que nous avan-  
qons ici.

Parmi les Auteurs modernes, Fabricius Hildanus, qui  
se contente de rapporter simplement ce qu’il a vu,  
Eans y ajouter aucun raisonnement, rapporte plusieurs  
faits qui confirment cette doctrine. Il raconte entre  
autres, *obs.erv. Cbirurg. Cent. II. Obs.* 3. qu’tm homme  
d’environ quaranteans, ayant reçu un coup à l’osparié-  
**tal** gauche, d’une balle de fer qui pefoit plus d’une li-  
vre & demie, en eut le crane considérablement enfon-  
cé & fracturé. Il fut renversé du coup , & resta éten-  
du à terre comme mort. Non feulement il en perdit  
la parole, la vue & Pouie ; mais même le côté de fon  
corps opposé à celui de *ïatète* qui avoit reçu le coup,  
fut attaqué de paralysie. Cependant en lui relevant la  
partie du crane qui avoit été enfoncée, & employant  
d’autres remedes convenables, on le guérit parfaite-  
ment. Dans la même *Cent. Ex.* 3. il rapporte qu’tm  
homme âgé de foixante ans,ayant reçu un coup de pier-  
re à la partie gauche de l’os frontal où commencent  
les cheveux, l’os en fut considérablement enfoncé. Il  
n’eut pas plutôt reçu le coup qu’il tomba à terre, per-  
dit la parole, l’entendement, la vue & Pouie, & fut en-  
trepris de paralysie au côté opposé à celui de la tête  
où il avoit reçu le coup. Ses amis ne voulurent point  
qu’on lui fît d’incision aux tégumens, ni qu’on lui ré-  
levât la partie du crane qui étoit enfoncée : aussi en  
mourut-il peu de jours après.

**Le** même Auteur *Cent. I. Obs.* 13. parle d’une femme  
qui reçut un coup à l’os pariétal droit, lequel y fit  
une contusion accompagnée de fracture & d’enfonce-  
ment de l’os. Aussi-tôt après elle vomit une humeur  
bilieufe avec ce qu’elle avoit mangé, qui n’étoit  
point encore digéré. Son côté gauche devint paraly-  
tique, .& le droit eut des mouvemens convulsifs. El-  
le en revint cependant, quoiqu’une grande quantité  
de la substance du cerveau fût fortie de la plaie. Et  
dans *s Obs.* 19. de la même *Cent,* il parle d’un jeune  
homme vigoureux , qui reçut à l’os pariétal gauche un  
coup de bâton qui lui fractura l’os. Après avoir dila-  
té la plaie, on tira les efquilles du crane; & au bout  
de cinq semaines la blessure étoit presque entierement  
cicatrisée, lorsque quelques heures après que le bles-  
sé venoit de voir une fille publique, la fievre le prit  
& la douleur de la *tète* devint plus violente qu’aupa-  
ravant. Le côté opposé à celui où il avoit reçu le  
coup devint paralytique, & l’autre fut agité de mou-  
vemens convulsifs, & le jeune homme mourut au bout  
de quarante jours.

Nous lisions dans l’FIistoire de l’Académie des Sçiences,  
an. 1700. qu’un garçon étant tombé d’un lieu élevé se  
fit une blessure à la *tète*, qu’on regarda d’abord com-  
me légere. Quelque tems après cependant, l’os com-  
mença à *se* dépouiller au milieu de la plaie, & il parut  
un petit trou à la stature sagittale par où il Ee déchar-  
geoit une grande quantité de pus. Cette évacuation  
s’arrêtoit quelquefois pendant quelques jours ; & alors  
fon bras droit étoit trois ou quatre fois par jour agité  
pendant trois ou quatre heures de mouvemens con-  
vulsifs fort violens, aussi-bien que fa mâchoire du mê-  
**me** côté. Aussi-tôt que l’évacuation du pus recommen-  
çoit, les convulsions cessoient. A la fin le malade étant  
mort\*, on lui trouva tout le lobe gauche du cerveau  
dissipé par la supputation, tandis que le lobe droit & le  
cervelet étoient sains & entiers. »

Valsidva, dans sim Traité *de Aure bumanâ ,* assure que  
dans les sujets qui avoient eu un côté du corps paraly-  
tique , la cause de ce désordre s’étoit toujours trouvée  
**dans le cerveau au côté opposé à cèlui qui avoit été**

CAP 1572

perclus ; & il cite pour témoins des hommes fort ha-  
biles& fort expérimentés qui avoient été préfens à ces  
dissections. Et lorsqu’il s’est trouvé que la blefl'ure s’é-  
tendoit d’un côté de la *tète* à l’autre; il obferve qu’el-  
le étoit toujours plus considérable au côté où le coup  
avoit été porté. Entre les hommes habiles & expéri-  
mentés qui assisterent à fes démonstrations, il cite Pe-  
trus Molinellus, Docteur en Physique & en Medecine,  
qui dans fon *Comment, de Bononiensi Scientiarum et Ar-  
tium instituto,* rapporte l’expérience fuivante , qui mé-  
rite d’être remarquée. Il ouvrit la partie gauche du  
crane d’un chien en vie , essuite lassant de momens en  
momens des piquures à la dure-mere, il remarquoit  
que le chien tomboit dans différentes convulsions, sur-  
tout quand la partie piquée de la dure-mere étoit cel-  
le qui est la plus adhérente au crane : mais l’animal  
ne tomboit point pour cela en apoplexie. A la fin,  
il ôta entierement le lobe gauche du cerveau , & aussi-  
tôt l’animal tomba, non fiur le côté gauche comme on  
auroit pû s’y attendre, mais fiur le droit : on le releva,  
& il retomba sim le même côté. La partie droite de  
sim corps sembloit en même-tems n’avoir plus ni fien-  
fiations ni mouvement, tandis que la gauche avoir l’un  
& l’autre. Il ajoute qu’il a connu d’autres Physiciens  
qui ont fait la même expérience avec le même fuccès;  
& de ces circonstances il conclut que Morgagni & Lan-  
cisi ont eu raiston d’assurer,qu’il nous estaisié de devi-  
ner quelle est la partie du cerveau qui est offensile , en  
remarquant simplement siur quel côté du malade tom-  
be Phemiplégie,

On pourroit encore rapporter plusieurs autres cas, sioit  
de coups à la *tète ,* fiait d’autres accidens qui confir-  
ment la vérité de cette doctrine : mais ç’en est assez  
de ceux qui ont été rapportés jusqu’ici ; & llexpé-  
rience du chien en particulier prouve beaucoup. Il ne  
faut cependant pas dissimuler que dans quelques Pra-  
ticiens on trouve des exemples qui semblent com-  
battre ce sentiment.

Forestus entr’autres , *Obs.ervat. Lib. X. Obs.* 11. rap-  
porte celui-ci. Un jeune garçon d’onze ans étant tom-  
bé en léthargie, fut attaqué pendant fon profond ase  
foupissement d’une paralysie qui lui entreprit tout le  
côté droit au point qu’il n’avoit plus de ce côté-là ni  
sentiment ni mouvement. Forestus ayant été appelle  
& n’ayant point apparemment d’autre remede fous la  
main, lui appliqua à la narine droite du thym broyé  
dans du vinaigre, le malade s’en trouva un peu foula-  
gé; & en même tems il lui sortit de la narine une ma-  
tiere épaisse extremement corrompue , sanguinolente  
& visqueuse , ressemblant à de la sanie putride. Fo-  
restus conjectura de-là , qu’apparemment il y avoit  
absitès & sphacele dans la partie droite du cerveau.  
Bientôt, après le malade mourut. Forestus avant qu’il  
mourût, regardant sim état comme désespéré, le vou-  
loit quitter : mais une Dame de distinction qui avoit  
sclin de l’enfant pendant l’absence de Eespere & mere,  
le retint pour disséquer le corps, & découvrir la caisse  
de la maladie , afin qu’elle fût en état d’en rendre  
compte aux parens. Le crane ayant été ouvert, les  
parties postérieures du cerveau , & le cervelet du côté,  
droit furent trouvées,entierementfanieufes, putrides,  
corrompues & sanguinolentes : mais à gauche tout  
étoit sain , entier & scms corruption. Ainsi la vérité  
du prognostic constatée par l’ouverture du sujet, don-  
na beaucoup de réputation à Forestus. Ce cas ainsi cir-  
constancié est absolument contraire à ceux qui ont été  
rapportés ci-dessus , & semble être d’un grand poids.

Bonet dans sim *Sepalchr. Anatom. Pract. Lib. I. Sect.* 15.

*Obs.erv. 17.* parle d’tm jeune homme qui fut blessé à la  
région du pariétal gauche. Le lendemain il lui prit  
des mouvemens convulsifs au côté droit, & le gauche  
devint paralytique. Ilfe trouva une telle contusion à la  
région entiere du pariétal gauche, qu’il s’en fépara huit  
efquilles d’os, dont l’une, la plus pointue de toutes ,  
avoit percé les méninges & s’étoit allé loger dans la  
**fubstance même du cerveau. Le même côté du corps**

1573 CAP

que celui de la *tète* où avoit été appliqué le coup de-  
vint paralytique , & le côté opposé fut agité de con-  
vulsions , ce qui est tout le contraire de ce qui arriva  
dans les casci dessus rapportés?

jValfalva, *Cap.* de fon Traité *deAure humanâ,* avoue  
que dans un ou deux cas, il a trouvé le défordre le  
même dans les deux hémifpheres du cerveau : mais  
que le plus souvent il a trouvé le cerveau affecté du  
côté opposé au côté paralytique.

Mais il faut obferver que souvent ce désordre du cer-  
veau n’a été découvert qu’après la mort, quoique au-  
paravant *ses* fonctions fuffent déja bien dépravées &  
bien dérangées ; car le plus léger changement ,ou la  
plus légere compression des filets médullaires dont il  
est composé, silssisentpour produire les plus terribles  
Eymptomes , comme Valsialva dans l’endroit cité le  
prouve par une belle expérience faite fur un chien.

On comprima fortement à cet animal les nerfs qui fe  
distribuent au cœur, au moyen d’une ligature extreme-  
ment ferrée qu’on ôta aussi-tôt après : cependant ces  
nerfs furent si considérablement affoiblisi, que le chien  
mourut quelques jours enfuite, comme si on les lui  
eût coupés. En les examinant , on n’y trouva ab-  
solument aucunes marques par où l’on pût voir qu’ils  
avoient été offensifs. Ainsi il peut fort bien arriver  
dans les cas dont nous traitons ici, que Phémisphere  
ορροΡέ du cerveau n’ait été offensé que parla commo-  
tion qui s’y est communiquée , & qu’on ne découvre  
point de désordre visible en cette partie après la mort  
du bleffé ; ce qui paroîtra encore plus probable, si l’on  
considere que souvent le crane se trouve fendu dans la  
partie opposée , tandis que celle même où le coup a  
été porté n’est point endommagé, comme on l’a déja  
obfervé plus haut.

Comme donc des Observations sans nombre des plus  
grands Auteurs, & des expériences faites fur des ani-  
maux vivans confirment cette décussation de Faction  
du cerveau qui est l’instrument immédiat des fenfa-  
tions & du mouvement ; & qu’il n’y a que très peu  
d’exemples qui combattent cette doctrine , lefquels  
même on pourroit expliquer d’une maniere qui n’y fût  
pas si contraire qu’ils le paroiffent à la premiere vûe;  
il est, sinon certain , du moins extremement probable,  
que si un côté du corps est paralytique, & l'autre agi-  
té de convulsions , l’origine du défordre est logée dans  
le crane à la partie opposée au côté paralytique. Mais  
si la convulsion fe jette siur le côté droit, & qu’il ne pa-  
roiffe pas de désiordre au côté gauche ; il est fort vraise  
femblable par la même raifon , que la partie gauche  
du cerveau est tellement affectée que l’influence éga-  
le des esprits dans les muselas du côté droit est réel-  
lement troublée flans qu’ils en Eoient totalement privés.  
Cette circonstance s’est trouVée dans quelques-uns des  
cas que nous avons rapportés.

Une autre circonstance qu’il faut remarquer , c’est que  
les nerfs qui partent du cerveau ne fe croifent pas ; car  
les nerfs qui naissent dans la partie droite, fe distri-  
buent du même côté. Quelques fameux Anatomistes  
ont été d’un fentiment différent, & ont cru en particu-  
lier que les nerfs optiques fe croifent l’un l’autre, &  
que chacun de ces deux nerfs va fe terminer à l’œil  
qui est au côté oppofé ; plusieurs Physiciens ont penfé  
que cette circonstance pourroit nous mettre en état de  
rendre raifon de quelques phénomenes d’optique. *Ce-  
pendant* un exemple que le hasard a fourni peut servir  
à prouver le contraire.

Le célebre Santorini, nous apprend dans fes *Observat.  
Anatom. c.* 3. qu’étant à disséquer le corps d’un hom-  
me, qui long-tems avant sa mort avoit perdu la Vue  
de l’œil droit d’une goutte sereine Véritable, sans qu’on  
eût remarqué aucun désiordre apparent dans cet œil ;  
il trouVa le nerf optique de cet œil plus menu & d’une  
couleur plus fombre & plus cendrée qu’il n’auroit dû  
être; & comme cet exact Anatomiste s’appliquoit à le  
fuÎVrele long de fon cours le plus loin qu’il lui étoit  
possible; il eut la facilité de s’appercevoir, au moyen

CAP 1574

de ce qu’il étoit d’une couleur différente de l’autre ,  
qu’il étoit dans toute sa longueur du même côté. Il ob-  
fenra même que les nerfs optiques font si éloignés de *fe*croiferl’un l’autre , qu’ils nefe touchent même en au-  
cuh point : ils ne font que s’approcher l’un de l’autre  
& s’en écartent enfuite.

Quand on a découVert que les fonctions du cerVeau font  
léfées, quelle que fiait la caisse qui ait produit cet effet,  
la premiere chofe qu’il y a à faire enfuite, est de cher-  
cher à découVrir quelle sorte de désordre ou de lésion  
elle a produite, si elle a comprimé le cerVeau en enfon-  
çant le crane en dedans, si elle en a piqué ou déchiré  
quelque partie par des fragmens d’os pointus, si elle a  
caufe une effusion d’humeurs sious le crane, ou enfin  
si elle y a excité une Violente commotion On a déja dé-  
crit les signes diagnostics qui indiquent ces différens  
cas; on a aussi indiqué la méthode qu’il faut tenir dans  
le cas de l’enfoncement du crane.

Une Violente commotion peut affecter la fubstance tendre  
& pulpeufe du cerVeau, de maniere que stes plus petits  
vaisseaux étant comprimés par cette impulsion , ne laise  
fient plus de passage libre aux humeurs ; mais si ces vaise  
Beaux ne sont pas rompus ou entierement détruits ,une  
circulation égale des humeurs rouvrira ces petits ca-  
naux comprimés, & quelques heures après le cerveau  
reprendra par degrés ses fonctions. S’il y a quelque  
chofe sous le crane qui puisse comprimer ou blesser le  
cerveau, l’indication conduit naturellement à l’en ôter,  
& il sera à propos de s’y prendre de la maniere qui sitit.

ι°. S’il y a du Eang extravasé , commencer par l’en re-  
tirer.

Parce que tant qu’il y restera , il pressera silr le cerveau;  
& si cette pression continue long-tems , les parois de  
ces petits canaux deviendront & resteront pour tou-  
jours incapables de donner passage aux fluides, d’où  
peut naître un obstacle irremédiable à toutes les fonc-  
tions du cerveau.

2°. Mondifierles parties infectées.

Et les nettoyer de toutes les humeurs extravafées qui se  
font corrompues par leur stagnation & fe font conver-  
ties en pus , ou en sanie ; & si les parties folides en ont  
été affectées , les déterger & les rendre faines. \*

3°. S’il y a des esquilles d’os qui *se* soient enfoncée»  
dans le cerveau , les en retirer.

Le fang extravafé peut être évacué de la plaie,

1°. Etant repompé dans les vaiffeaux.

Dans les contusions , où en conséquence de la rupture  
des vaiffeaux , il s’est amaffé du fang fous la peau , qui  
paroît par cette raifon tachetée de noir ou de bleu ; on  
observe souvent que le liquide extravasé dssparoît par  
degrés, étant insensiblement repouffé dans les vaisseaux  
absiorbans veineux , & atténué par l’affluence d’hu-  
meurs plus déliées. Qui empêcherait qtTe la même cho-  
se n’arrivât aux parties dont nous parlons? Joignez à *ce-  
la* que le Eang extravasé, logé dans une partie où Pair  
n’a point d’entrée, y reste bien plus long-tems qu’ail-  
leurs Pans s’y corrompre.

2°. Par la dissipation,

Laquelle se fait quand le fang extraVafé est atténué par  
les délayans & les dissolvans ; qu’il est repompé dans  
lesivaisseaux veineux qui font ouverts & s’étendent silr  
toute la sclrface tant interne qu’externe du corps, au  
moyen de quoi il fe dissipe & disparoît insensiblement.

3°. En faisiant une ouverture au crane.

Quand la quantité du sang extravasé est si grande que par  
GGGgg ij

1575 CAP

une forte compression , il nuit considérablement aux  
fonctions du cerveau , ce n’est pas le cas d’attendre pa-  
tiemmentdu tems qu’il remédie à un accident de cette  
importance par la voie lente de la réforbtion ou de  
la dissipation ; parce que le malade pourroit mourir  
en attendant. La feule reffource qui reste alors , mais  
ressource indispensable, quoique violente, estl.lopé-  
ration du trépan; au moyen de laquelle le crane étant  
percé , on ouvre un passage pour évacuer le simg extra-  
*vasé.*

A présent il est question de décrire comment on peut  
remplir chacun de ces trois objets.

Le fang est repompé , lorsqu’il est reporté par les facul-  
tés vitales dans les veines évacuées parde copieu-  
*ses* sciignées, & par les purgations subséquentes.

Si l'on ouvre le crane d’un animal vivant, qui soit jeune ,  
tel qu’il le faudra en effet choisir pour avoir plus de  
facilité à lui enlever le crane, on verra distinctement  
une vapeur s’exhaler des parties internes , la furface  
des deux membranes fera couverte d’humidité & tou-  
te la circonférence des ventricules sera humectée d’une  
espece de rosée. Les vaiffeaux les plus fins & les plus  
déliés étant ainsi dans un état d’exhalation continuel-  
le, ils déchargent par conséquent un liquide extreme-  
ment ténu qui humecte & nourrit ces parties internes.  
Si donc il n’y avoit pas là des vaisseaux abforbans, il  
S’y accumulerait par degrés une quantité de liqueur ca-  
pable de comprimer le cerveau & de détruire fes fonc-  
tions; d’où il est naturel de conclurre que le fang ex-  
travasé peut-être repompé par les orifices ouverts de  
ces petites veines. IÏ paraîtra peut-être étrange que le  
fang qui devient une substance concrcte dès qu’il est  
hors des vaiffeaux, puisse rentrer dans des canaux ex-  
tremement menus : mais si l'on prend garde que ce  
Eang extravasé devenu concret se redissout ensuite par  
degrés, & redevient un liquide plus ténu, ce qui Ee  
fait par l’influence d’une chaleur douce, & par l'exha-  
lation de cette espece de rosée dont nous avons parlé ,  
qui délaye continuellement le fang coagulé ; que de  
plus le crane étant toujours plein , ce fang fe trouve  
sortement pressé, & que tout le Eysteme artériel du cer-  
veau & spécialement les vasseaux de la dure-mere,fiant  
altentativement distendus & contractés par le sang que  
le cœur y envoie ; on concevra que le stang extravasé  
n’est pas un moment seins être pressé, broyé & délayé  
avec les liquides les plus déliés ; au moyen de quoi il  
peut à la longue être atténué autant qu’il le faut pour  
être en état d’entrer dans les orifices étroits des veines  
absorbantes. Mais comme ces petits vaisseaux absiar-  
bans portent les humeurs qu’ils ont repompées dans  
des veines plus grosses, on facilitera ce repompement  
en défemplissant les gros vaisseaux ; raison pour lequel-  
le on recommande ici de tirer une bonne quantité de  
fang. De plus, les cathartiques qui fontéVacuer abon-  
damment,& qui résolvent Eans irritation & sims violen-  
ce , conviennent aussi très-fort pour décharger le corps  
d’humeurs ;^au moyen de cette évacuation , celles qui  
restent font atténuées, & leur passage dans toutes les  
parties étant facilité,les vaisseaux font moins distendus.  
Ainsi les humeurs repompées trouvent place dans les  
veines dégagées ; & le corps devenu plus *sec* par ces  
évacuations absorbe évidemment tous les liquides qui  
scmt contigus à *sa* siirsace interne ou externe : aussi re-  
marque-t’on que les violens purgatifs excitent la foif,  
& la grande quantité de liquide qu’on boit est bien-tôt  
abforbée par les orifices des vaisseaux ouverts dans les  
cavités de l’estomac & des intestins. On voit dans les  
contusions considérables des marques palpables de la  
grande efficacité de cette méthode pour faire refluer  
dans les vaisseaux le fang extravasé. J’ai vu, dit Van-  
Swieten, une tumeur aux fesses , occasionnée par le  
renversement d’un carosse, qui a été totalement dissi-?  
pée par cette méthode , quoique la partie fût toute

CAP 1576

noire en conséquence du fang extravasé qui étoit resté  
en stagnation fous la peau. Je ne crois pas que personne  
s’avife de dire que c’est que ce fang avoit transpiré à  
travers la peau : car si le fang coagulé peut être atténué  
au point de trouver un passage à travers les pores de la  
peau & d’y transpirer, il pourra fans doute aussi aisé-  
ment & bien plus aisément entrer par les embouchures  
des vaisseaux abforbans. Il y a donc de grands avanta-  
ges à espérer de cette méthode.

Voici la maniere de purger dans ces occasions , que *re-  
commande* Boerhaave dans *sa Mat. Medica.*

Prenez *de scammonée de Syrie la plus sine, quatre grains »  
d’eau de la Reine d’Hongrie, deux dragmes.*

Quand vous les aurez suffisamment triturées dans un mor-  
tier de verre, vous y ajouterez,

*sirop solutis.de roses, avec scné, six dragmes»*

Ou prenez,

*poudre de racine de jalap, une dragme ,  
du sucre le plus fin, deux dragmes,*

Quand l’un & l’autre auront été suffisamment triturés  
dans un mortier de verre, ajoutez-y par degrés & en  
plusieurs fois,

*d’eau de pluie, trois onces.*

Faites-en une émulsion, à quoi vous ajouterez,

*de sirop de rhubarbe, une once.*

Ainsi donc saignez & purgez immédiatement après I’ac-  
cident, autant que le blessé le pourra fupporter ; & réi-  
térez ces deux fortes d’évacuations plus d’une fois, si  
les premieres ont déja procuré quelque soulagement.

Ces abondantes évacuations, si le malade a la force de les  
soutenir, ne siauroient lui être préjudiciables, surtout  
la Eaignée, qui répétée plusieurs fois a été en plusieurs  
occasions très-avantageuse; car on a souvent observé  
que dans des cas où tout marquoit qu’il y avoit com-  
pression au cerveau, causée par du fang épanché fous le  
crane, la faignée réitérée avec assurance a calmé les  
Eymptomes au moment qu’on étoit prêt à faire l'opéra-  
tion du trépan. Et quand même on n’emporteroit pas  
le mal par là, mais qu’il faudroit enfuite en venir au  
trépan, il n’y auroit pas lieu de *se* repentir d’avoir ren-  
du par cette méthode le corps du malade moins scljet à  
l’inflammation, puisque c’est un moyen presque sûr de  
prévenir certains symptômes fâcheux qui *se* déclarent  
quelquefois après la perforation du crane, furtout la  
formation des fungus du cerveau. Ainsi on ne peut rien  
faire de mieux que d’essayer de ces remedes avant que  
d’en venir au trépan. Que si on voit un commencement  
de diminution dans les fymptomes funestes qui accom-  
pagnentla compression du cerveau par l'effusion deshu-  
meurs, il y a tout lieu d’efpérer qtl’en réitérant les mê-  
mes remedes proportionnément toutefois aux forces  
du malade, on achevera de dissiper ces fymptomes. Je  
me rappelle avec plaisir les merveilleux effets de cette  
méthode , dont j’ai été souvent témoin. Et Paré rap-  
porte un exemple d’une cure qui a réussi en pareil cas  
par le moyen de la faignée réitérée.

Un jeune homme , dit-il, âgé de vingt-huit ans, en tom-  
bant se heurta violemment l'os pariétal gauche contre  
une pierre. Il y avoit contusion au crane, mais point  
de fracture. Le septieme jour il eut une fievre violen-  
te, le délire & une grande inflammation , outre cela  
une vaste tumeur par toute la tête, le vifage & le cou;  
& de plus il ne pouvoir parler , ni voir, ni avaler. Le  
lendemain le Chirurgien lui rira douze onces de sang;  
le jour fuivant Paré ayant été appelle, & ne trouvant

*τ577* CAP

point d’adoucissement dans les symptomes, mais trou-  
vant de la force au malade , il lui fit tirer quarante-  
deux onces de sang. Le lendemain le défordre étant  
augmenté, il lui en fit tirer encore douze onces, & en-  
suite quinze, après avoir laissé un petit intervalle ; tel-  
lement qu’en quatre jours de tems le malade avoit per-  
du quatre-vingt onces de fiang ; mais aussi le danger me-  
naçant dont il étoit attaqué fut dissipé parfaitement.

Il est vrai que le grand Hippocrate a obfervé , *Aphor.* 3.  
Sect. 1. que « les évacuations poussées à un point extre-  
α me font très-dangereuses. » Mais aussi il dit, *Aphor.*

*6.* de la même *Sect.* que « les maladies extremes exigent  
« des remedes extremes. » Comme donc le jeune hom-  
me étoit en danger de perdre la vie, si on ne l’eûtpas  
soulagé promptement, Paré fit bien de lui procurer ces  
abondantes évacuations, qu’il n’auroit pas été prudent  
d’hafiarder dans un accident moins fierieux.

On procure la dissipation de l’humeur en stagnation ;

1°. En procurant le repompement des parties les plus  
déliées de cette maniere.

2°. En atténuant celles qui restent, par des boissons dé-  
layantes , aqueufies & dissolvantes , prifies bien  
chaudes.

Si Pon délaye dans de Peau chaude du sang tiré d’une  
personne en seinté, après qu’il est coagulé, *sa* masse di-  
minuera par degrés , l’eau deviendra rouge, & à la fin  
il restera si peu de cette masse coagulée, que c’est une  
chosie à peine croyable : il en restera pourtant, par la  
raisim peut-être que ce fang a été long-tems exposé à  
l’air ; car nous voyons tous les jours que du simg extra-  
vasé dans des contusions , *se* dissout si parfaitement ,  
qu’à la fin il *se* trouve entierement dissipé. C’est pour-  
quoi après les siaignées & les purgations, il faudra que  
le malade boive le plus de décoctions aqueufes qu’il  
pourra, autant que fies forces néantmoins pourront fuffi-  
re à les mouvoir & les faire circuler avec le fang. Par ce  
moyen tout le fang fera délayé, & le fluide qui s’ex-  
hale fera remplacé par un supplément abondant de  
nouvelle matiere; & ainsi la masse coagulée sera insien-  
siblement dissoute, & ensuite repompée dans les vaisi-  
Eeaux les plus déliés. Mais comme les liqueurs aqueu-  
ses, bues seules, surtout après une grande évacuation,  
énervent le corps au point de le disposer à l’hydropi-  
fie, en s’amassant dans ses cavités; il faut mêler avec  
ces décoctions , des aromatiques doux , qui foient mo-  
dérément résolutifs , & qui par leur qualité stimulante  
puissent exciter un degré de mouvement qui ne foit  
pas préjudiciable après les évacuations qui ont pré-  
cédé.

Car ce qu’on fe propofe est de délayer tellement le fang,  
qu’il puisse s’en exhaler continuellement un liquide  
ténu par les petits vaisseaux, qui tombant fur le fang  
extravasé, le dissolve aussi & l'atténue au point de le  
rendre capable de rentrer dans les veines.

Voici ce que prefcrit Boerhaave pour cet effet dans *sa  
Mat. Medic.*

Faites bouillir pendant un quart-d’heure, daps un vaif-  
feau bien fermé, avec une quantité d’eau fusse-

CAP 1578

' sante pour pouvoir retirer quatre pintes de cola-  
ture après avoir paffé la liqueur. Le malade en  
boira deux onces de demi-heure en demi-heure.

3°. En appliquant silr la partie affectée après l’aVoir ra-  
sée, des emplâtres, des cataplasines & des fomen-  
rations faites d’ingrédiens difcussifs propres pour  
les nerfs, & céphaliques.

Ces remedes à la vérité ne fauroient agir directement &  
immédiatement fur les humeurs extravasées qui font  
situées fous le crane, pussque les parties externes de la  
*tète* reçoivent presque toutes leurs liqueurs des caroti-  
des externes. Cependant ils ne lassent pas d’être fore  
bons, parce qu’ils échauffent & relâchent les parties  
externes de la *tète* au point de diminuer & de retarder  
le mouvement impétueux des humeurs vers les parties  
internes; & parce qu’une partie de ces remedes entre  
dans le sang par les veines absorbantes de la peau ex-  
terne , & peut en suivant le cours de la circulation, être  
portée aux parties affectées. D’ailleurs il n’est pas loi  
question de disputer stur la maniere dont agiffent ces  
remedes, mais seulement de *se* convaincre qu’ils agise  
sent en effet. Ainsi, quand une maladie aiguë inflam-  
matoire attaque les parties internes de la *tète*, on y ap-  
plique avec stuccès en-deffus après l’avoir rasée, des fo-  
mentations d’eau, de vinaigre & de nitre. C’est pour-  
quoi' dans un désordre aussi dangereux que celui dont  
nous parlons, il faut tout mettre en œuvre & ne rien  
omettre de ce qui peut procurer quelque avantage si pe-  
tit qu’il foit. Mais dans Ptssage de ces remedes ,-il faut  
avoir égard à ce qui a été dit ci-deffus par rapport aux  
topiques qu’on applique dans le cas où il n’y a que les  
tégumens d’offensés, & avoir grand foin de maintenir  
toujours les cataplalmes & les fomentations dans un  
degré de chaleur suffisant, ce qui fe fait en appliquant  
souvent par - dessus des morceaux d’étoffe de laine  
chauds.L’emplâtre & la fomentation indiquées ci-def-  
fus dans le cas de la contusion des tégumens ne con-  
viennent pas moins dans ce cas-ci.

4°. Par l’application de quelque difcussifnerveux & ce-  
phalique aux oreilles & au nez.

La dure-mere, il est vrai, couvre pour l’ordinaire exac-  
tement la furface interne du crane, de forte que la sur-  
face entiere du cerveau semble être totalement séparée  
de toute autre partie : cependant il est avéré par les ob-  
servations, que ces deux endroits font pour le cerveau  
des especes de soupiraux par où il *se* fait quelquefois  
des évacuations d’humeurs surprenantes. Nous avons  
observé plus haut que les désordres chroniques de la  
tête sont souvent sejulagés considérablement au moyen  
d’un écoulement d’eau, de pus ou autre matiere, par  
les oreilles ou par les narines, & nous en avons appor-  
té en preuve le témoignage d’Hippocrate : l’on sait  
d’ailleurs que dans toutes les maladies de la *tète* qui  
procedent de la réplétion des vaiffeaux du cerveau ou  
de la densité inflammatoire des humeurs , ilestavanta-  
geux qu’il survienne un écoulement de sang par les  
narines. Nous avons aussi rapporté des exemples par  
où l’on voit que dans le cas même des plus terribles  
coups à la *tète ,* pour lesquels les plus habiles Mede-  
cins & Chirurgiens conviennent tous unanimement  
qu’il n’y a d’autre remede que le trépan , les malades  
ont été quelquefois guéris au moyen d’un écoulement  
de lymphe par les oreilles ; ensorte qu’il paroît que ces  
deux fortes d’issues scmt celles qui sont le plus à portée  
des parties internes de la *tète.* Une chose dont nous  
sommes certains, c’est qu’au haut des narines est placé  
l’os ethmoïde tout semblable à une plaque mince cri-  
blée de petits trous, lesquels à la vérité sont bouchés  
très-exactement dans les personnes vivantes par les  
productions & les expansions de la dure-mere : mais de  
quelle minceur est cette cloison qui sépare la caVité  
du crane d’avec les narines.' Elle est telle que fouvent

*Js79* CAP

les vapeurs qui montent dans les narines vont s’appli-  
quer immédiatement au cerveau.

Si après les évacuations & les applications ci-dessus indi-  
quées les Cymptomes ne font pas entierement  
dissipés, ou au moins calmés en partie , mais  
qu’au contraire ils continuent ou augmentent; il  
faudra faire sans différer une perforation au crane,  
pour procurer l’évacuation des humeurs extrava-  
sées, pour mondifier les parties affectées, & reti-  
rer les efquilles d’os, s’il en est entré quelqu’une  
dans le cerveau ou dans fes membranes.

Il semble qu’il y a de la témérité & de la cruauté à en *ve-  
nir* tout d’un coup si la perforation du crane , fur ce  
qu’il paroît que le cerveau est considérablement offenfé  
par un coup à la tête; car à moins qu’on ne foit certain  
que le crane est enfoncé, ou que quelques fragmens de  
cet os bleffentle cerveau , & qu’on ne faurolt remédier  
à ces désordres que par l’opération du trépan; il est à  
propos d’attendre au moins quelques heures, & d’ese  
sayer si les symptomes ne peuvent pas être appassés  
par de fortes évacuations : on voit tous les jours des  
exemples de perfonnes qui étant tombées d’un lieu  
élevé, ont tout-à-coup perdu l’ufage de leurs sens, &  
fiant restées fans mouvement , lesquelles pourtant  
quelques heures après sirnt revenues à elles par degrés,  
le cerveau ayant été troublé d’abord par la violence de  
la commotion , quoiqu’il n’y eût pas d’effusion d’hu-  
meurs. Et quand ce seroit le cas d’appliquer le trépan ,  
on ne rifque rien de tirer une grande quantité de fang  
auparavant ; au contraire cette pratique ne peut faire  
que du bien : ainsi il me paroît très-raifonnable de  
commencer toujours par-là : mais si dans l’efpace de  
douze heures après qu’on aura essayé de ces remedes,  
le malade ne Eentpas de soulagement, mais qu’au con-  
traire le defordre augmente , la seule ressource qui  
reste , est de faire une perforation au crane, pour ou-  
vrirun passage par où les humeurs extravasées puissent  
fe décharger. Il faudra alors avertir férieufement les  
amis du malade , qu’il n’y a plus à attendre que la mort,  
laquelle est très-prochaine ; qu’il ne reste qu’une voie  
par où peut-être on le pourra fauver ; voie à la vérité  
rifquable & douloureufe ; à favoir, l’opération dutré-  
pan, d’où l’on peut attendre de grands avantages,  
fans pourtant compter silr une guérisim assurée , parce  
qu’il est poflîble que les humeurs extravasées soient lo-  
gées dans des endroits d’où on ne pourra les évacuer,  
même après l’ouverture du crane, & qu’une violente  
commotion a pu rompre les filets déliés de lafubstan-  
ce médullaire du cerveau, d’où dépendent la vie& les  
fonctlons. Quand il est déterminé que l’opération est  
nécessaire, le plutôt qu’on puisse la faire est le mieux;  
car l’effusion des liquides hors des vaisseaux rompus, &  
conféquemment la compression du cerveau par ces li-  
quides extravasés dont l’amas grossit continuellement,  
augmenteront d’instans en instans ; d’où il arrive sou-  
vent que les petites fibres médullaires qui ne peuvent  
donner passage qu’au liquide de tous le plus fiubtil,  
ayant leurs parois affaissées & comprimées, sebouche-  
ront ; & quand même on déchargeroit par la sitite des  
liquides qui cassent la compression ; cependant les pa-  
rois de ces petits vaisseaux devenues contiguës par la  
pression, continueront de rester en cet état, & fie colle-  
ront l’une à l’autre au grand préjudice de toutes les  
fonctions qui dépendent des mouvemens des liquides  
les plus fubtils dans les plus petits vaisseaux. Joignez  
à cela, que si l’on laisse trop long-tems séjourner les  
humeurs extravafées, elles fe corrompent ; & par l'a-  
crimonie qu’elles auront ainsi acquisie, corroderont les  
parties qui leur seront contiguës.

De toutes ces considérations , il s’ensiIÎt qu’en pareil cas  
le délai est dangereux : cependant nous avons des  
exemples de perforations au crane faites avec beau-  
coup de fuccès , quoique long-tems après la blessure.  
En voici un entre autres que Scultet rapporte, *Arm.*

CAP 1580

*Chir. Obs.* 13. Un homme reçut un coup à la tête; &  
comme il ne fut accompagné d’aucuns Iymptomes dan-  
gereux , il fut guéri en quatorze jours. Long-tems  
après, le malade fentit une grande douleur à la *tète ,*fut attaqué de vertige, fa vue s’obscurcit, & son bras  
droit fut entrepris de paralysie , tous signes qui annon-  
çoient quelque défordre caché à la *tète.* Scultet, par  
cette raifon, découvrit le crane; & y observant une  
fissure étroite, il y fit deux perforations , & ouvrit en-  
fuite l’os depuis un de ces trous jusipilà l’autre. L’a-  
mas considérable d’humeurs qui s’étoit fait, fe déchar-  
gea par cette ouverture , & en un mois de tems le ma-  
lade fut parfaitement rétabli. Il paroît par ce détail,  
que d’abord l’amas de liqueurs extravasées fous le cra-  
ne n’étoit pas considérable : mais qu’au moyen de la pe-  
tite fissure qui étoit au crane , il s’amassa au-dessous  
avec le tems, du pus & de la simie. Mais lorsque par la  
rupture des vaisseaux il s’amasse dès le commencement  
une quantité considérable de liquide épanché sious le  
crane , il est clair qu’on ne sauroit différer l’opération  
seins danger. C’est pourquoi , Hippocrate , *de Cap.*

*Vuln.* parlant des cas qui requierent la perforation , veut  
qu’on la faste dans les trois jours, & jamais plus tard ,  
furtout si c’est dans une staffon chaude ; encore ne trai-  
te t’il là que des plaies au crane, qu’on ne sauroit enle-  
ver avec la rugine : mais le danger est bien plus urgent  
& plus menaçant, quand il provient de l’effusion des  
humeurs sous le crane.

On applique le trépan siur le crane, comme il a été dit  
plus haut, dans la vue de replacer avec l’élévatoire dans  
sa situation naturelle, un os détaché otl enfoncé.

On peut efpérer de cette opération un triple avantage:  
le premier, d’ouvrir ainsi un libre pasilage pour la dé-  
charge des liqueurs extravasées ; le fecond, que s’il est  
befoin de séparer quelque chofe par la fuppuration des  
parties vives , le pus trouvera par où fortir lorfqu’il fe-  
ra formé ; & le troisieme, qu’on pourra extraire com-  
modément les fragmens d’os , s’il y en a quelques-uns  
qui bleffent le cerveau,en le piquant ,enle déchirant,  
ou autrement.

M. Sharp ne paroît pas tout-à-fait de l’avis de Boerhaa-  
ve : il veut qu’on trépane en toute occasion ;& quoique  
quelques personnes, dit-il, aient été guéries sans cela  
de violentes commotions au cerveau, il n’y a point  
dans le cas de ces commotions de raisons qui doivent  
faire manquer de trépaner, si ce n’est qu’on ignore en  
quel endroit la commotion a été faite. La commodité  
que j’ai eue, dit encore M. Sharp, d’ouvrir les corps de  
quelques perfonnes mortes de cet accident, m’a bien  
convaincu combien l’on doit peu compter silr toute  
autre méthode que la perforation pour l’évacuation  
des abfcès, dont la matiere, devenue acre par fil stagna-  
tion , peut comprimer long-tems une grande quantité  
du cerVeau avant de donner la mort.

Quand on est assuré qu’il y a fracture ou enfoncement à  
Pos , quand même les fymptomes fe dissiperoient en  
grande partie, il est néantmoins à propos de faire au  
plutôt l’opération du trépan pour empêcher l’abfcès de  
s’étendre, comme il ne manque gueres d’arriver après  
la rupture des vaiffeaux du cerveau & desjnembranes,  
& cela pour l’ordinaire en peu de jours, quoiqu’il y ait  
bien des exemples de fractures qui ont été long-tems  
fans produire d’absitès.

Sharp rapporte qu’il a une fois trépané une jeune femme  
cent jours après qu’elle avoit reçu le coup. La partie  
gauche de l’os pariétal & la supérieure de l’os des tem-  
pes, avoient été fracturées & enfoncées : elle avoit eu  
un saignement de nez & d’oreilles immédiatement  
après le coup, & s’étoit senti de tems en tems lesEens  
émousses & des douleurs médiocres, jusqu’au quatre-  
vingt-dixieme jour, que les symptomes causés par la  
compression du cerveau devinrent plus forts , & qu’elle  
fit appeller M. Sharp , qui, par beaucoup d’exemples  
qu’on peut trouver dans les Auteurs, lui fit entendre  
combien il falloir peu compter que l’extravafation des  
humeurs ’, ou la compression du cerveau , pussent se

158 CAP

terminer heureusement sims l’opération du trépan.  
SHARP.

Il faut appliquer le trépan siir la partie du crane qui est  
offensée plutôt que Eur toute autre, à moins que  
quelque circonstance particuliere n’indique qu’il  
faille l’appliquer ailleurs.

Après qu’il est arrêté qu’on appliquera le trépan pour  
procurer une évacuation libre aux humeurs extravasées,  
il est enfuite question de voir silr quelle partie du crane  
en particulier il faudra l’appliquer. Il est visible que  
lorfqu’on a découvert par les signes décrits d-deffus,  
quelle est la partie blessée,il y faut appliquer le trépan,  
parce qu’il est extremement probable que c’est dans  
cette partie que séjourne le fang extravasé. Mais l’on  
va voir cependant qu’il y a différentes parties du crane  
siir lesquelles il seroit impossible ou extremement dan-  
gereux d’appliquer le trépan. Il ne faut pas *se* déter-  
miner légerement & sans une mûre délibération à ap-  
pliquer cet instrument sur une partie plutôt que stur  
une autre, de crainte qu’il ne faille après cela recom-  
mencer cette opération qui semble si cruelle aux assise  
stans, quoiqu’on effet les malades foient alors dans un  
état d’anéantissement qui les rend insensibles à la dou-  
leur.

Les circonstances pour lesquelles il ne faut pas faire l’o-  
pérationdu trépan fur la partie offensée du crane,  
font :

1°. S’il y avoit une suture immédiatement au-dessous.

Lorsque silr des corps humains les Anatomistes veulent  
enlever le crane après l’avoir bien séparé par-tout avec  
la sisie, ils s’apperçoivent que la dure-mere est par-  
tout adhérente au crane ; mais qu’où les scitures *se* ren-  
contrent, cette adhésion est si forte, qu’on ne vient à  
bput que difficilement de l’en séparer, en la détachant  
avec un instrument de fer en forme de levier. Ainsi il  
est indubitable que si on applique le trépan fur ces par-  
ties , on ne pourra enlever la portion orbiculaire de  
l’os sans déchirer considérablement la dure-mere, d’où  
slensclivront des douleurs extremes , des convulsions  
& d’autres terribles symptomes. C’est pourquoi tous  
les Auteurs conseillent unanimement d’éviter ces par-  
ties , & d’appliquer plutôt le trépan à côté de la suture,  
que précisément dessus.

Hildanus, *Obsorv. Chirurg. Cent. II. Obs.* 8. parle d’un  
homme qui reçut un grand coup de hache à l’endroit  
où se joignent la sciture sagittale & la coronale. Après  
les terribles iymptomes auxquels on devoit s’attendre  
en pareil cas, lorsqu’on lui eut retiré plusieurs esquil-  
les d’os, il en revint : mais Hildanus, tout habile qu’il  
étoit, ne put empêcher qu’il ne *se* formât un ulcere  
fistuleux dans la partie. C’est pourquoi il compte la  
difficulté de la cure pour une des raifons qui décident  
qu’on ne doit pas appliquer le trépan précisément fur  
une silture. Mais le célebre Medecin Jean Frederic  
Werdenburgius, dans une lettre à Hildanus silr ce su-  
jet , qu’on trouve dans Hildanus même à l’endroit que  
nous venons de citer, assure qu’il a vu faire cette opéra-  
tion précisément fur des sutures,lorsqu’il étoit en ltalie  
àfaireses cours. Néantmoinsce que nous venons de di-  
re fait bien voir qu’il est dangereux d’appliquer le tré-  
pan fur les sutures mêmes.

2°. S’il y a quelques muscles remarquables soir la partie.

On n’ignore pas qu’il y a vers l’occiput de forts muscles  
qui s’inserent dans le crane, sur les parties latérales  
duquel regnent aussi les muscles qu’on appelle tempo-  
raux , rasson pour laquelle il faut éviter ces parties au-  
tant qu’il est possible. Hippocrate, *de Cap. Vuln.soct.*19. nous apprend , « qu’on peut faite des incisions aux  
« disterentes parties de la *tète j* excepté aux tempes &

CAP 158.

« aux parties qui sont au-dessus, près de la veine qui  
\* passe par les tempes ; & qu’il ne faut pas faire d’inci  
« fions dans ces parties , parce que ce feroit expofer  
« le malade à de violentes convuIsions. » Et dans un  
passage de fes *Praenot. Coac.* que nous avons déja cité ,  
il dit que « ceux à qui on a fait des incisions aux tem-  
«pes, ont des convulsions à la partie opposée à celle  
« où ont été faites les incisions, a Nous pouvons con-  
clurre de-là qu’il est toujours dangereux de blesser ces  
mufcles, mais non pas que la mort s’en ensilive in-  
failliblement ; car il est arrivé plusieurs fois que ces  
mufcles ont été incisés, & que le trépan a été appli-  
qué silr les parties qui scmt sous ces mufcles, fans  
que cela ait empêché que les malades en soient re-  
venus. Nous allons citer quelques exemples de cette.,  
forte parmi le grand nombre qu’on en pourroit ap-  
porter.

Scultet, dans S011 *Armamentar. Chirurg. Obs.erv.* 3. rap-  
porte qu’un homme reçut un coup de sabre à la tempe  
gauche, qui fit une suffire au crane assez large pour  
y passer le doigt. Cette plaie néantmoins, en appa-  
rence si dangereufe , fut guérie en peu de tems parsai-  
tement.

Riviere, parmi les Obfervations qu’il tenoit de Samuel  
Formie , Chirurgien de Montpellier, qui avoit exer-  
cé fa profession pendant cinquante ans, rapporte le cas  
fuivant dans scm *Obsorv.* 19. Une femme reçut un  
coup de pierre à la tempe gauche. Le trépan ayant été  
jugé nécessaire, cet habile Chirurgien appelle en con-  
sultation, ne balança pas à faire une incision crucia le  
au mufele temporal, & d’appliquer le trépan fur cet  
endroit du crane après en avolt levé les tégumens ;  
& il assure qu’il ne s’en essuivit aucun violent symp-  
tome.

Ailleurs il rapporte un cas tout semblable dont un autre  
Chirurgien lui avoit fait part. Un enfant de douze ans  
étant tombé du haut d’un arbre fort élevé, eut l’os tem-  
pora! tellement fracturé, que le Chirurgien fut obligé  
de lever une portion considérable du mufcle temporal  
pour découvrir la blessure de l’os , & dsp appliquer le  
trepan. La cure néantmoins réussit parfaitement bien  
à tous égards , si ce n’est que la mâchoire inférieure  
resta un peu tournée du côté opposé. Ainsi lorfque la  
nécessité l’exige, il vaut mieux appliquer le trepan si.ir  
ces parties que d’abandonner cruellement le malade à  
une mort inévitable.

3°. Si la blessure fe trouve au-dessus des sinus de llos  
frontal.

Les Obfervations Anatomiques nous apprennent que les  
tables de l’os frontal, séparées l’une de l’autre consti-  
tuent ce que nous appellens les sinus frontaux, qui  
font pour l’ordinaire fort larges ; mais plus ou moins  
profonds dans différens hommes ; qu’ils s’étendent au-  
dessus des orbites prefque jusqu’au milieu des sourcils;  
& qu’ils sont quelquefois partagés en de petites cavi-  
tés par des lames osseuses. Ces sinus ont deux ouvertu-  
res assez larges qui répondent à la cloison des narines,  
& augmentent ainsi la cavité interne du nez. Ces sinus  
scmt partout couverts de la même membrane qui tapisse  
la siarface interne des narines. Si donc on appliquait le  
trépan fur cette partie, en perçant la table externe 011  
rencontreroit nécessairement cette membrane qui cou-  
vre fa furface interne; & il faudroit T'écarter, aussi-  
bien que la partie de cette même membrane qui couvre  
la table interne, avant que de percer cette table. Or il  
est clair que c’est une chofe sinon entierement impossi-  
ble , du moins extremement difficile , attendu que la  
membrane qui tapisse la cavité des narines, est d’tui  
sentiment si fubtil que le chatouillement d’une plume  
dans les narines suffit pour exciter l’éternument, &  
pour mettre tout le corps en convulsion. 11 saut aussi  
observer en même-tems qu’il n’est gueres possible de  
faire cicatriser les blessures qui pénetrent dans les si-

1583 CAP

nus frontaux. Celfe, *Lib. V.1II. cap.* 4. l’a obfervê , &  
nous dit expressément, que œ toute plaie à la *tète* peut  
« se cicatriser , excepté à la partie dti front qui est un  
« peu au-dessus de l’entre-deux des fourcils ; & qu’il  
« n’est guéres possible qu’il ne reste à cet endroit, tant  
« que vivra le malade , une exulcération, fur laquelle  
« il faudra appliquer un linge enduit de quelque médi-  
« cament convenable. » Les observations des Moder-  
nes ont confirmé cette remarque. Il faut donc bien con-  
noître la structure de ces parties par l’Anatomie, &  
éviter d’y appliquer le trépan.

4° S’il y à tout auprès quelque artere considérable.

JIn regardant bien attentivement un crane humain, on  
voit fur sa surface interne différentes marques, & quel-  
quesois des traces fort profondes qui répondent aux  
ramifications des plus grosses arteres distribuées dans  
la dure-mere. Or si dans l’opération on rencontre ces  
grosses branches d’arteres, & qu’on les déchire avec  
les dents de la couronne , il s’ensuivra une hémorrha-  
gie très-violente, non-seulement très-incommode pour  
l’opération , mais même fouvefit fort difficile à arrêter  
Mais il est difficile de désigner où font ces ramifica-  
tions , parce qu’elles ne font pas rangées de même dans  
toutes les *tètes.* Il y a cependant quelques parties en-  
tr’autres dans lesquelles on trouve à prefque tous les  
cranes de ces fartes de traces ou sillons, & fur lesquel-  
les il faut par conséquent éviter d’appliquer le trépan.  
Par exemple aux deux os pariétaux, près de la future  
coronale à la partie latérale inférieure, on voit un fil-  
Ion de cette efpece , lequel va en diminuant à mesi.lre  
qu’il monte; je remarque celui-là en particulier parce  
qu’on le trouve plus constamment que tous autres dans  
les différens cranes.

5°. Si la partie offensée est à la bafe du crane.

Si les humeurs qui *se* sirnt déchargées semt logées près de  
labasi? du crane, on ne peutgueres eEpérer de les éva-  
cuer par la voie du trépan, lequel s’applique sifr la par-  
tie la plus éminente du crane. Il est vrai que comme  
le crane est exactement plein , les humeurs extravasées  
peuvent par la preflion dtl cerveau qui remplit la cavi-  
té du crane être pouffées à l’endroit de îsouverture  
qn’on y aura faite, & être ainsi évacuées : mais il faut  
avouer aussi que cela ne peut arriver que très-difficile-  
ment.

Tulpiusdans fes *Obscrv. Medic. Lib. I. cap.* 3. raconte  
qu’un homme âgé de foixante-dl.xans étant ivre, fefit  
en tombant d’un lieu élevé, une si large blessure au  
crane qu’on retira fans peine par l’ouverture qui s’y  
étoit faite, tout ce qui picotoit la membrane externe  
du cerveau. Il lui vlnt cependant fur le champ un ver-  
tige, un vomiffement, & un engourdissement dans  
tous les siens. Le lendemain il n’eut point de fievre ni  
aucun des autres symptômes : mais le quatrieme jour  
il mourut d’apoplexie au moment qu’on s’y attendoit  
le moins , après avoir rendu par l’expectoration une  
matierepurulente. Lorsqu’on lui eut ouvert le crane  
après sa mort , on trouva une grande quantité d’hu-  
meur dans les ventricules de scm cerveau, & près de la  
felle duTurc, une grosse esquille tout-à-fait séparée  
de l’apophyfe cunéiforme dont elle avoit fait partie ,  
& dans ce même endroit , un amas considérable de  
Eang coagulé. Comme le seing qu’avoir rendu une si  
large blessure, amassé près de la bafe du cerveau , ne  
pouvoir pas être évacué , il est visible qu’en ce cas il  
n’y avoit pas grand avantage à attendre de l’applica-  
tion du trépan. Celfe dit *Lib. V. cap. 26.* «qu’on ne  
«peut point Eauver un malade, dont la base du’cer-  
« veau est blessée. »

6°. Si l’os est mobile, soit parce qu’il est fracturé ou par-  
ce qu’il y a contusion ομ carie.

**On ne fauroit par le moyen du trépan enlever du crane**

CAP 1584

une portion d’os orbiculaire fans appuyer le trépan fur  
l’os : si donc la partie d’os fur laquelle on applique le  
trépan, est entierement détachée du reste , ou n’y tient  
quelégerement, l’opération du trépan l’enfoncera, &  
par conséquent comprimera le cerveau , qui est au-  
dessous. Le même accident est à craindre quand la vé-  
role, par exemple, a corrodé l’os; ou que le crane a été  
carié par telle autre caufe que ce foit ; car en ces cas  
le trépan si légerement qu’on l’applique, percera à la  
fois toute l’épaisseur de l’os. Nous avons déja rapporté  
des exemples d’os dti crane qui commençOÎent ainsi à se  
corrompre, en conséquence de coups à la tête.

7°. Si la partie est extremement convexe en dehors & con-  
séquemment fort concave en dedans.

En examinant exactement la furface interne du crane, on  
voit distinctement qu’elle n’est ni polie ni égale; mais  
qu’en quelques endroits elle s’éleve en bosses, tandis  
qu’ailleurs on trouve des creux & des inégalité^ prati-  
quées exprès par la nature , en faveur des vaisseaux &  
des sinus du cerveau ; ce qui fait aussi que l’os du crane  
**est** plus épais dans quelques-unes de fes parties que  
dans d’autres. Il feroit donc fort à propos lorsqu’on  
délibere si.lr quelle partie du crane on appliquera letré-  
pan, d’examiner plusieurs cranes, & d’observer siur  
quelles parties principalement sie trouvent ces inéga-  
lités , afin de les éviter s’il est possible.

Quoique par les regles de Part & les notions Anatomi-  
ques desparties, il foit suffisamment constaté qu’il y a  
réellement de l’inconvénient à appliquer le trépan sur  
les parties ci-dessus spécifiées, en conséquence de quel-  
ques-unes des fiept circonstances qui viennent d’être  
décrites: cependant les meilleurs Chirurgiens dans le  
cas de nécessité, ne laissent pas de faire l’opération,  
quoiqu’il y ait quelqu’un de ces inconvéniens à crain-  
dre , par la raifon que quand la mort du malade est assu-  
rée si on ne la fait pas, ils trouvent beaucoup plus rai-  
sonnable de hasarder un remede douteux que de ne çien  
tenter du tout. On aura de la peine à croire que toutes  
ces précautions aient pu être observées à l’égard d’une  
jeune fille de douze ans, à qui, pour une chute qu’elle  
avoit fait d’un lieu élevé, on appliqua le trépan fur  
douze différens endroits du crane dans l’efpace d’un  
petit nombre de jours. Cette fille cependant fut parfai-  
tement guérie, quoique tout le pariétal & une partie  
de l’os temporal eussent été entierement fracturés par  
la violence de la chute. Ce fait si remarquable & si fur-  
prenant est rapporté par Dionis ( dans fes *Opérations  
de Chirurgie* ) dont le fils fut choisi pour faire llopéra-  
tion la quatrieme fois fur la malade.

Si par rapport à quelqu’une des circonstances ci-dessus  
détaillées, il y a de l’inconvénient à appliquer le  
trépan fur la partie offensée, il faudra du moins  
l’appliquer le plus près qu’il sera possible de cette  
partie.

Quand pour quelqu’une des raifons ci-deffus détaillées,  
on ne fauroit appliquer le trépan si.ir la partie bleffée,  
la place la plus convenable au défaut de celle-là , est  
celle qui en est la plus proche, lorfqu’il n’y a pas les  
mêmes obstacles à craindre. Il y a pourtant à ce siljet  
quelques précautions à observer qui font de grande  
importance. La dure-mere, comme on l’a observé plus  
haut, est partout adhérente au crane, mais surtout aux  
endroits des si-ltures, rasson pour laquelle le semgqui  
s’est extravasé entre le crane & la dure-mere a pu les  
séparer l’un ded’autre hors des endroits où sirnt les su-  
tures; mais il ne l’a pu faire dans ceux-ci; par consé-  
quent le sang extravasé entre le crane & la dure-mere  
restera confiné dans de certaines limites, parce qu’il  
ne peut point paster, du moins fort aisément,dans **les**parties qui font au-delà des sutures. Par exemple, si la  
partie bleffée éftit située à la portion antérieure **du  
pariétal, fur laquelle on ne peut fans rifque appliquer  
le**

1585 CAP

le trépan, à caisse de sa proximité avec la future coro-  
nale qui la joint à l’os frontal , & des grosses arteres  
qui fe trouvent ordinairement en cet endroit ; il fau-  
droit bien alors en effet choisir l’endroit contigtl à ce-  
lui-là : mais en même-tems il faudroit que cet endroit  
fût choisi dans l'os pariétal même : car si on appliquoit  
le trépan à l’os frontal de l’autre côté de la future co-  
ronale , le sang qui séjourneroit entre l’os pariétal & la  
dure-mere, ne feroit point évacué ; parce que la dure-  
mere,adhérant fortement à la sciture coronale, cette ad-  
hésion empêcheroit que le seing pût s’aller décharger  
par l'issue qu’on lui auroit ouverte. Ainsi , c’est avec  
cette restriction qu’il faut entendre la regle générale  
quiprefcrit, lorfqu’on ne sauroit appliquer le trépan  
fur la partie affectée, del’appliqtler fur celle qui en est  
la plus proche; car le seing extravasé entre le crane &  
la dure-mere, peut y être logé, pour ainsi dire , corn-  
medans des cellules distinctes qui n’ont aucune com-  
munication les unes avec les autres. Le plus large esipa-  
ce de cette siorte, est celui qui est derriere l’os pariétal.  
& il est divisé par la stature siagittale , en deux de ces  
especes de cellules, d’une égale capacité & bien dise  
tinctes l’une de l’autre. C’est la même chosie par rap-  
port au front qui a aussi un espace séparé de même ; car  
comme l’os frontal dans les jeunes gens & souvent mê-  
medans les adultes est divisé jusqu’à la racine du nez,  
par une future située au milieu ; il s’ensitlit incontesta-  
blement que cet espace doit être pareillement divisé  
en deux.

Mais quand le siang extravasé est logé entre la dure-mere  
& la pie mere ; il faut fe souvenir que toute la cavité  
interne du crane est divisée en deux parties : car ce  
qu’on appelle communément lafaulx delà dure-mere,  
s’étend depuis la crête de l’os éthmoïde, le long de la  
Euture silgittale jufqu’à la tente de la dure-mere qui  
couvre le cervelet, & le garantit de la pression du cer-  
veau qui porte dessus , & s’enfonçant entre les deux  
hémifpheres du cerveau , divife la cavité interne dut  
crane en deux , & empêche le fang extravasé du côté  
droit de passer dans le côté gauche. Cela posé, il faut  
y avoir égard dans le cas dont il est ici question.

Si les fymptomes menaçans causés parla compression du  
cerveau, que nous avons décrits, font extreme-  
ment urgens, quoiqu’on ne sache pas au juste à  
quel endroit *se* fait la compression, il faudra ap-  
pliquer le trépan à un endroit où à plusieurs en-  
droits du crane, s’il est nécessaire , pour faire *ces-  
ser* la compression , & évacuer la matiere épan-  
chée.

**Il** arrive quelquefois que tous les fymptomes indiquent  
qu’il y a fous le crane du *sang* extravasé qui comprime  
le cerveau, & qu’en même-tems on n’a aucune indica-  
tion certaine par où l’on puisse juger en quelle partie  
du crane il est logé. Alors ou il faut laisser le malade  
exposé à une mort certaine, où il faut appliquer le tré-  
pan à tout hafard ; car le fang extravasé peut être logé  
à la base du crane ou dans les ventricules du cerveau;  
en un mot, il peut s’être amassé dans une partie toute  
autre que celle où on aura appliqué le trépan. En ce  
cas , après avoir prévenu les assistans silr l’incertitude  
du succès de cette opération , il paroît plus rassonna-  
ble de tenter un remede douteux, que de n’en point  
tenter du tout ; attendu surtout qu’un nombre infini  
d’exemples prouvent que l’opération du trépan quand  
elle est bien faite , n’est pas si dangereuse qu’on *se* l’i-  
magine communément , & que d’ailleurs le malade  
à qui elle est nécessaire , n’a pour l’ordinaire ni con-  
noissance ni sentiment. Pour preuve de cela , Dio-  
nis, dans *ses* Opérations de Chirurgie, rapporte,  
que lui - même la fit à un jeune homme de qua-  
Jité, auquel il ôta le seing qui s’étoit déchargé fous  
sim crane ; & que ce ne fut qu’après que la cure  
fut achevée, que le malade apprit, parce qu’on le lui  
dit, qu’il avoit été trépané ; ainsi quoique la réitéra-  
*Tome II.*

CAP 1586

tion de cette opération à un autre endroit du crané  
quand la précédente n’a fervi à rien, puisse paroître  
inhumaine aux assistans , elle n’est cependant point  
douloureuse pour l’ordinaire au malade même. Mais si  
l’on n’a aucun fondement pour conjecturer que ce foit  
une partie plutôt qu’une autre qui foit affectée , alors  
ils faut appliquer au hafard le trépan silr l’os pariétal,  
parce qu’il constitue la plus large partie du crane &  
qu’il couvre de très-gros vaisteaux. Si par ce moyen on  
ne déeouvre point la partie blessée du cerveau, il n’y  
aura qu’à faire la même opération au pariétal du côté  
opposé. Nous ne voyons point qu’Hippocrate réitérât  
l’opération du trépan fur un même malade : mais au-  
tant qu’on en peut juger par S011 Traité *de Cap. Vulm*ce n’étoit pas dans la vue de procurer la décharge des  
humeurs extravasées sous le crane, qu’il appliquoit le  
trépan, mais seulement dans le dessein d’ôter les par-  
ties même du crajae qui étoient affectées. En effet dans  
le Traité que nous venons de citer, *Sect.* 4. il observe  
que l’os du crane étant, lésé peut former du pus qui  
tombera fur le cerveau : mais il ne fait pas mention  
d’extravafation d’humeurs qui s’amaffent fous le cra-  
ne seins lésion à cet os, en conséquence de la rupture  
des vaiffeaux : ainsi vraiffemblablement il n’appliquoit  
le trépan que quand il étoit évident que le désordre  
avoit S011 siégé dans le crane même, & que la partie  
affectée étoit connue ; c’est ce qui lui fait dire dans la  
*Sect.* io. du même Ouvrage, que quand l’os est frac-  
turé à un autre endroit de la *tète* que celui où le coup  
a été porté, le mal est absolument incurable. Celfe ce-  
pendant paroît n’avoir pas ignoré le cas de l’extrava-  
sation des humeurs, attendti la maniere dont il s’ex-  
prime , *Lib. VIII. cap.* 4. « Il arrive quelquefois, mais  
a rarement, dit-il, que l’os reste sain & entier, lorse  
a qu’en conséquence d’un coup quelque veine rompue  
« dans la membrane du cerveau, y décharge du sang  
« en dedans qui y restant en stagnation, excite de  
a violentes douleurs, & à la fin la perte de la vue. Mais  
« le plus ordinairement la douleur est au côté opposé ;  
« & en y faifant une incision, on trouvera l’os pâle : il  
« y faudra appliquer le trépan. » Dans le même Cha-  
pitre , il ordonne d’appliquer le trépan fur disserentes  
parties si la fiffure est longue.

Dans les Auteurs de Chirurgie modernes on trouve dif-  
férens exemples qui prouvent qu’on peut appliquer le  
trépan avec fuccès silr plusieurs endroits du crane. Dio-  
nis entre autres, dans *ses Opérations de Chirurgie* nous  
raconte l’accident d’un homme qui en tombant de *son*cheval s’étoit blessé l’os pariétal. On lui appliqua le  
trépan ; & par cette voie on retira de deflbus le crane  
une grande quantité de siang qui s’y étoit déchargée :  
mais les l.ymptomes ne furent point calmés pour cela.  
Trois jours après il parut une tumeur à l’occiput : on  
l’ouvrit, & enfuite on appliqua le trépan silr l’os occi-  
pital. 11 l.ortit de cette nouvelle perforation une gran-  
de quantité de sang ; le fang couîoit encore lorsque le  
malade revint à lui, & par la fuite il fut parfaitement  
guéri. Ceci confirme de plus en plus ce qui vient d’être  
avancé dans le précédent paragraphe, que le fang ex-  
travasé entre le crane & la dure-mere y est logé dans  
des cellules séparées qui n’ont point de communication  
l’une avec l’autre.

Le même Auteur dans l'Ouvrage que nous venons de ci-  
ter, rapporte un autre exemple dans le même genre ,  
qui est celqi d’une fille à qui on appliquée trépan sclc-  
cessivement fiur les deux os pariétaux.

Scultet dans son *Armament. Cbirurgic. Observ.* 7. nous  
raconte qu’il fut forcé d’appliquer le trépan sept fois en  
un même jour, fur le crane d’un certain Capitaine qui  
avoit eu le pariétal enfoncé, & qui néantmoins fut si  
parfaitement guéri en deux mois de tems, qu’il fe trou-  
va au bout de ce terme en état d’exercer fon office avec  
honneur & distinction.

Nous avons aussi rapporté plus haut l’exemple d’une fille  
de douze ans qu’on trépana à douze endroits différens  
du crane, & qui ne laissa pas de guérir parfaitement.

**HHHhh**

1587 CAP

Solingen le plus fameux Chirurgien de son siecle, dans  
fon *Manuale Operaelen der Chirurgie* , rapporte un cas  
plus remarquable encore. Philippe de Nassau, de l’il-  
lustre Maisim d’Orange, en tombant de cheval Ee heur-  
ta si violemment la *tète* contre un arbre , qu’il en eut le  
crane fracturé en différens endroits. Un Chirurgien de  
Nimegue le trépana vingt-fept fois à différens en-  
droits du crane,& il en revint. C’est cet illustre malade  
lui-même qui après fa guérison, l’a raconté à Solin-  
gen,qui ajoute que Philippe après cet accident étoit en-  
core si robuste , que dans une partie de débauche il mit  
bas trois de fes compagnons de table qui en moururent.

On voit par-là que l’opération du trépan quoique réitérée  
plusieurs fois peut d'être point préjudiciable quand elle  
est faite avec prudence. Venons à la maniere de la  
falre.

Quand la place où l’on veut faire l’qpération est déter-  
minée, & qu’on en a rasé les cheveux, il en faut  
inciser les tégumens & les séparer de deffus le  
crane, tenir les levres de la plaie soulevées , *sé-  
cher* lsos, le couvrir de charpie, arrêter le sang ,  
calmer la douleur , prévenir l’inflammation ; &  
ensuite si les symptômes ne semt pas extremement  
urgens, mettre un appareil convenable & différer  
l’opération jusqu’au lendemain.

La partie de l’os qu’on trépanera une fois déterminée , il  
faut dépouiller le crane en cet endroit de tous ses tégu-  
-fnens, de peur que les dents du trépan ne déchirent les  
parties molles qui resteroient. Il faut furtout prendre  
garde qu’il ne reste aucune partie du péricrane, parce  
que le déchirement de cette membrane avec la rugine  
ou le trépan casserole une fievre & une inflammation  
violente, comme nous l’avons déja obsterVé d’après  
Cesse. C’est pourquoi après avoir rasé les cheveux , il  
faut faire une incision cruciale dans les tégumens qui  
pénetre jufqu’à l’os , comme nous avons eu déja occa-  
sion de le dire. Cela fait , on levera les quatre angles  
des tégumens formés par l’incision, & l'on détachera  
le péricrane de desses le crane avec les doigts ou avec  
la rugine. On étanchera le fang de deffus la surface dé-  
pouiîlée de l’os avec des plumasseaux qu’on aura fait un  
peu chauffer. Enfuite on mettra fur llos dépouillé des  
plumaffeaux semblables, qtl'on aura poudrés de mastic  
pulcérisé très-fin. On mettra aussi de la charpie sous les  
tégumens qu’on a détachés pour empêcher qu’ils ne  
touchent à llos. L’hémorrhagie en ce cas n’est pas vio-  
lente & on en vient à bout stans peine : mais si l’on a par  
hasiard coupé quelque grosse ramification d’artere, il  
faudra fie fervir pour arrêter l’hémorrhagie, d’esprit de  
vin chaud, ou fufpendre l’effusion du fang par un ban-  
dage compressif qu’on lassera pendant quelques heu-  
res ; ou si lesfymptomes sont extremement urgens, il  
faudra lier l’artere coupée, avec un fil qu’on paffera à  
travers les tégumens ; car il est visible qu’on ne fauroit  
appliquer le trépan tant que dure l’hémorrhagie, parce  
que l’effusion continuelle du sang empêcheroit l’opéra-  
teur d’examiner où en est la perforation du crane. On  
peut calmer la douleur qui accompagne cette opéra-  
tion en oignant les parties d’onguent *populeum* qui est  
extremement doux & d’tme nature anodyne : mais les  
malades pour l’ordinaire lors de cette opération ne  
font point en état de rien fentir du tout. Si l’on craint  
l’inflammation, & furtout si l’on ne trépane pas siur le  
champ, mais qu’on remette l’opération au lendemain,  
il siera à propos de fomenter les parties avec de l’eau &  
du vinaigre. Ainsi Hippocrate danslepaffage que nous  
avons cité vouloir qssaprès avoir dépouillé le crane, &  
fait une incision dans les tégumens, on remplît la plaie  
de charpie , pour l’élargir de la maniere qui pût faire  
le moins de mal au malade : mais en même tems il  
confeilloit d’appliquer fur la partie un cataplasine de  
fine fleur de farine & de vinaigre d’une consistance  
louable pour prévenir l’inflammation.

Nous ayons à préfent à examiner si quand le crane est

CAP 1588

dépouillé il est à propos de remettre l’opération à  
quelques heures ou au lendemain, ou s’il est mieux de  
la faire fur le champ. Il paroîtroità propos de la faire  
le plutôt qu’il est possible, quoique pour l’ordinaire ce-  
pendant on ne la faste fur le champ que dans les cas ex-  
tremement urgens. Les Chirurgiens qui sirnt d’avis  
qu’on la differe en apportent trois faisons : la premiere  
qu’il faut beaucoup de tems pour rafer les cheveux,  
faire l’incision des tégumens, & les séparer de dessus le  
crane ; & ils craignent que les amis du malade ne trou-  
vent qu’on le fait fouffrir trop long tems. La seconde ,  
c’est l’appréhension qu’il n’arrive une hémorrhagie  
après l’incision des tégumens. Et la derniere, c’est que  
comme les tégumens incisés *se* retireront d’eux-mê-  
mes pendant l’intervalle qu’on lassera jusqu’à l’opéra-  
tion , la plaie en deviendra plus large , moyennant  
quoi on sera plus à l’aise pour y appliquer le trépan.  
Mais si l’on prend garde que les malades lors de cette  
opération semt pour l’ordinaire sians connoiffance & sans  
sentiment, qu’on peut pourvoir à l’hémorrhagie par  
des remedes convenables, ou du moins l’arrêter en peu  
d’heures ; & que les levres de la plaie pourvu qu’on l’ait  
faite affez large, peuvent être écartées l’une de l’autre  
autant qu’il le faut pour trouver où appliquer le tré-  
pan ; on fe convaincra que la meilleure de toutes les  
méthodes est de procéder à l’opération du trépan, tout  
aussi-tôt qu’on a dépouillé le crane.

En vain opposeroit-on à ce sentiment l’autorité d’Hippo-  
crate, qui à la vérité veut qu’après l’incision des tégu-  
mens faite dans la vue d’examiner la bleffure de Pos,  
ou remette au lendemain pour l’examiner plus exacte-  
ment; car, comme nous l’avons obfervé plus haut, il  
paroît qu’Hippocrate ne trépanoit pas pour procurer la  
décharge des humeurs extravasées , mais seulement  
pour remédier à la lésion du crane , auquel cas à la vé-  
rité il n’y avoit pas un grand risque à différer l’opéra-  
tion : mais quand les vaiffeaux rompus lassent échap-  
per les liqueurs qu’ils contiennent, à moins qu’elles ne  
trouvent par où s’évacuer librement, il est à craindre  
que le cerveau n’en soit comprimé, & sies fonctions lé-  
sées au point qu’on ne puisse plus les rétablir quand  
même on viendroit à bout par l’application du trépan ,  
d’évacuer entierement les humeurs extravasées. Hip-  
pocrate toutefois, dans fon Traité *de Vuln. Cap.* après  
avoir détaillé les signes qui pronostiquent qu’une per-  
sonne qui a reçu un coup à la *tète* en mourra, s’expri-  
me en ces termes : « Si îlon voit que le malade ait la  
« fievre ou quelque autre iymptome urgent, il ne fau-  
« dra pas différer l’opération; mais il faudra tout dla-  
« bord séparer Pos avec la fcie ou le râcler avec la ru-  
α gine jusqu’à la membrane. »

*Opération du trépan, par* H ε ι s τ ε R.

o

Les anciens employoient l’opération du trépan non-feu-  
lement pour les percussions externes du crane , mais  
aussi pour certains maux de *tète* internes & opiniâtres -  
qu’on ne pouvoir guérir ni par les remedes intérieurs ,  
ni par l’application du cautere à la suture coronale :  
ils s’en fervoient dans la vue de donner par cette  
voie une iffue plus immédiate aux humeurs peccantes.  
Pour les Chirurgiens modernes ils ne font que rare-  
ment ou même jamais cette opération pour les maux  
de *tète* internes : mais ils n’y manquent guere dans le  
cas de percussions externes provenantes de chutes, de  
coups, ou d’une balle d’arme à feu, ou bien dans le cas  
d’une contusion dangereufe ou d’une collision, lorfque  
le crane en a été fracturé, ou qu’on a tout lieu de soup-  
çonner qu’il y a fracture, fiffure ou amas d’humeurs *ex-  
travasées ,* qu’on ne fauroit évacuer autrement, & qui  
mettent la vie du malade en danger.

Quand une fois on a pris le parti de trépaner, il faut le  
faire au plutôt : mais en le faifant il faut fe conduire  
avec beaucoup de prudence & de ménagement & ne  
rien précipiter : car iI est, sinon impossible, du moins  
extremement difficile de couper la moindre portion du

1589 CAP

crane & de la séparer de la dure-mere qui y est forte-  
mentadhérente, stans offenser cette membrane, lors  
même qu’on apporte toute l’attention possible à l’évi-  
ter. C’est pourquoi je blâme fort, pour ne rien dire de  
plus, ceux qui à toute occasion, pour peu qu’une per-  
fonne ait reçu un coup violent à la *tète*, se décident d’a-  
bord pour le trépan , sans envifager les fuites. Car je  
suis de l’avis de Celse & de la plupart des modernes,  
qui conseillent d’essayer d’abord de toutes sortes dere-  
medestant internes qu’externes, tels que la saignée,  
les purgations, les clysteres, les résolutifs internes &  
les topiques digestifs aromatiques , avant que dehafar-  
der fans nécessité la vie du malade en faisant la perfo-  
ration du crane avec trop de précipitation.

Cependant il n’est pas moins à craindre d’un autre côté  
que le délai ne foi1 préjudiciable au malade : aussi dès  
qu’il est visible que la blessure de la *tète* efc si considéra-  
ble que les remedes que prescriroient les Medecins les  
plus experts & les plus attentifs, n’y peuvent rien fai-  
re, mais qu’au contraire le mal va en augmentant, il  
faut recourir au trépan fans différer pour élever ousé-  
parer les parties du crane qui semt enfoncées ; & otlvrir  
une iffue par où les humeurs extravasées puissent s’é-  
vacuer promptement; car s’il y a quelque cas qul.de-  
mande de la célérité c’est celui-ci.

Quand on s’est déterminé pour l’endroit qu’on veut tré-  
paner, il faut fe munir de tous les instrumens & les  
autres choses nécessaires pour cette opération , parmi  
lesquels le plus nécessaire & le principal lest le trépan  
même avec *sa* couronne, *PI XIIIaseget* Quelques An-  
ciens *se* servoient d’un trépan fait à peu-près comme  
une vrille de Charpentier , comme nous le dépeignent  
Fabricius ab Aquapen dente, André de la Croix & Scul-  
tet ; cet instrument fe condussoit d’une seule main , ce  
qui lui avoit fait donner le nom de trépan à main. Mais  
comme il avoit plusieurs inconvéniens qui le rendoient  
peu commode , on se *sert* à present du trépan représen-  
té , *Pl. XIII. fige g.* ou de quelque autre fait à peu-près  
de même , qui a un manche tournant, & ressemble au  
virebrequin dont fe servent les Tonneliers ou les Me-  
nuisiers , & est beaucoup plus commode que celui dont  
*se* servoient les anciens, sur-tout si *sa* couronne au lietl  
d’être cylindrique ou d’une grosseur uniforme du haut  
en bas comme autrefois, va en décroissant en en-bas ,  
femblable à un cone renversé, ainsi qu’elle est représien-  
tée *Pl. XIII. flg. r A ;* car au moyen de cette larme,  
on ne craint point après que le crane est percé , qu’elle  
s’enfonce dans le cerveau. Quelques-uns nomment cet  
instrument, le trépan d’Hildanus: mais Celfe, pour ne  
rien dire de tous les autres antérieurs à Hildanus, s’en  
servoit & en a fait la defcription. La couronne de  
l’instrument, marquée par *A,* s’ajuste à la partie infé-  
rieure du manche au point *B* par une écroue, au moyen  
de quoi on peut commodément démonter cette couron-  
ne , & y en mettre un autre en place s’il est befoin ;  
car le Chirurgien doit être muni de couronnes de dif-  
ferentes grosseurs. Quelques-uns de nos Chirurgiens  
modernes font tenir la couronne au manche par d’autres  
manieres qu’ils imaginent être plus commodes ; mais  
celle que nous venons de décrire l’est tout autant qu’il  
le faut pour tous les cas. Quand la couronne est garnie  
au milieu d’une pointe pyramidale, telle que celle de  
*la Fig. T,. E,* l'instrument s’appelle trépan mâle : mais  
si on a démonté cette pointe par le moyen d’une clé  
faite pour cet ufage ; on l’appelle trépan femelle : on  
voit cette clé Fig. 5. HEtsTER.

M. Sharp recommande le trépan à main ou *Trepbine*qu’Heister rejette comme étant d’un ufage peu commo-  
de, & présure la couronne cylindrique à la conique.  
La couronne ou la icie du trépan , qui est représentée  
par M. Sharp est cylindrique, elle differe, & quelque-  
fois même beaucoup , pour l’usage, de celles qui sont  
coniques. Les Chirurgiens ont jusqu’ici trouvé de  
' grands avantages dans la forme de ces dernierestun des  
principaux & des plus importans, est qu’il feroit à  
craindre à ce qu’ils ont imaginé, qu’on ne blestatle cer-

CAP 1590

veau en sciant le crane trop promptement, si l’élargif-  
sement de la *scie* par en haut, ne la tenoit pas *serrée*dans le sillon commencé par sia partie inférieure plus  
étroite , & ne rendoit par-là l’effet de la fcie extresne-  
mentlent. Ils ont aussi imaginé qu’à moins que la fcie  
ne fût plus étroite à l’endroit de fon bord dentelé, qu’à  
fon bord sijpérieur, il ne seroit pas possible de l’incli-  
ner fur quelque côté, où elle ne seroit pas entrée aussi  
avant qu’ailleurs; ce qui feroit que quelque endroit du  
cercle tracé par la fcie , feroit scié d’outre en outre, &  
que la membrane dtl cerveau seroit offensée, tandis qu’à  
un autre endroit la scie n’auroit peut-être pas pénétré  
jusqu’à la seconde table du crane. Le dernier argu-  
ment & le plus frappant en faveur de la fcie conique ;  
c’est qu’elle prend & retient dans sa circonférence in-  
terne la partie d’os fciée. Mais je crois , dit M. Scharp ,  
que tous les avantages qù’on attribue à cette forte de  
fcie semt imaginaires ; & que c’est un inconvénient pour  
POpérateur d’être obligé de mettre tant de tems &  
d’employer tant de peine à scier llos ; & une précau-  
tion tout à fait inutile pout le bien de l’opération. Car  
lorfqu’on *se* sert d’une fcie cylindrique , quoiqu’on  
n’ait d’autre obstacle à vaincre que la dureté de llos , ce  
qui est déja un avantage, l’opération ne laisse pas aussi  
de ste Eaire par degrés ; de maniere que je n’ai jamais vû  
dans aucun cas, qu’on fût en risque d’enfoncer tout  
d’un coup la fcie dans le cerveau , comme on Pappré-  
hende, en prenant la précaution de ne point trop ap-  
puyer lorfqu’on sent que l’os est presque tout-à-fait fcié.  
Quant à ce qu’on prétend qu’il n’est pas possible d’in-  
cliner de côté & d’autre, la couronne cylindrique lorf-  
quel’os est stcié inégalement, l’expérience toute seule  
prouvera la fausseté de cette assertion. De plus le cas  
même qu’on allegue pour soutenir ce raisonnement le  
renverse; car si, comme on le fuppofe, le sillon circu-  
laire tracé par la fcie est plus profond dans quelques en-  
droits que dans d’autres ; c’est donc qu’on a appuyé plus  
sort siur quelques parties que Fur d’autres: or cela étant  
pourquoi nepourroit-on pas faire encore la même cho-  
se ? Pour ce qui est du dernier avantage qu’on fuppose  
trouver dans la fcie conique , qui est, dit-on, qu’elle  
reçoit & retient dans sa circonférence interne la partie  
d’os féparée , c’est un si petit avantage qu’il ne mérite  
pas même qu’on en parle , loin qu’il mérite qu’on pré-  
fere la feie conique à la cylindrique : mais il y a plus ;  
c’est que la fcie cylindrique reçoit elle-même tout aussi  
aisiément le morceau d’os séparé , & le retient d’au-  
tant mieux qu’elle touche plus immédiatement les  
bords de l’os séparé, que la conique. SkaRP.

En second lieu, le Chirurgien doit être muni d’un bistou-  
ri garni d’une tête mousse & plate, *PI. XIII. sig-S.*&: que quelques-uns expriment par le terme de *lenticu-  
laire* ; outre cela d’un instrument propre à abaisser la  
dure-mere, garni d’un bouton semblable *esig.* 7. Il faut  
aussi avoir à fa portée l’instrument perforati *s, flg.* 8.  
placé à un endroit où on le puisse prendre aisément ,  
que l’on ajuste au point *Besig.^.* La brosse qui fe voit ,  
*flg. p.* ou une autre à peu près semblable, le petit tré-  
pan de la *Pl. XIIesig.* 7. *Let. B,* ou un autre fait à peu  
près de même; une lancette, un élevatoire, *Pl. XII.  
flg.* 7. *Let. C.flg.* 8 et 14, un cure-dent de plume ; une  
fonde pointue par le bout , quelques bourdonnets de  
charpie, avec un vaisseau dans lequel ily ait de llesprit  
devin bien rectifié. On placera tout cet appareil silr un  
grand plat ou une planche à la portée de la main du Chi-  
rurgien , afin qu’il puisse prendre chaque chofe dont il  
aura befioin fians chercher & Eans attendre, lors de l'o-  
pération. L’appareil qu’il faudra appliquer après l’opé-  
ration , consiste premierement en un bourdonner de  
charpie de figure ronde & de la largeur d'environ d’une  
piece d’argent de grandeur ordinaire, à quoi on atta-  
chera un fil au milieu,de la longueur d’un palmo, com-  
me on le voit repréfenté, *Pl. XIII. flg.* 11. On aura  
de plus un tampon de charpie de la largeur du bout-  
donnet que nous aVons dit, & attaché de même avec  
I unfil, *Pl. XUl.sig.* 12. H faudra aussi que le Chirurg

**HHHhh ij**

1591 CAP

gien ait à *sa* portée quelques plumasseaux ronds, de  
charpie, de différentes groffeurs , pour boucher la plaie  
faite au crane, *PI XIII. fig.* 13, outre cela un peu de  
miel rofat , d’essence d’ambre ou de mastic , ou d’ef-  
prit de mastic , de la charpie effilée , une compresse  
quarrée-, & pour mettre par-dessus tout, une bonne  
grande ferviette ou autre morceau de linge dont on fe-  
raun bandage pour la tête.Toutes ces pieces destinées à  
servir à l’appareil, feront rangées dans un second plat  
bien en ordre, de maniere qu’il n’y ait qu’à mettre la  
main dessus quand on en aura affaire.

Toutes choses étant ainsi disposées, il est question de pro-  
céder incessamment à l’opération. Pour la faire com-  
modément & bien, il faudra avant toute chofe, que le  
malade soit dans une chambre convenable, où il ne faf-  
fe ni trop chaud, ni trop froid, dans la posture la plus  
propre pour l’opération , assis fur une chasse, ou s’il est  
trop foible , Eur un lit de repos placé de maniere que  
le Chirurgien & *ses* Aides pussent en approcher libre-  
ment. On découvrira ensuite l’endroit blessé , on le  
nettoyera de tout le sang ; le malade aura la tête soute-  
nue par des oreillers qu’un Aide tiendra élevés. Le  
Chirurgien prendra alors le trépan perforatif, *Pl. XIII.  
sig.* 8. auquel il ajustera le manche *Bnflg-* 3. au lieu de  
la couronne *A* ; il tournera le manche fur le point *D ;*& ayant ainsi commencé un trou dans le crane , il ap-  
pliquera enfin te le trépan avec *sa* couronne mâle,*fig.* 3.  
*A.* Sur le sommet du trépan, *CCsig.* 3. il posera *sa* main  
gauche, par dessus laquelle il appuyera le menton ou le  
front. C’a été assez la coutume jusqu’à présent d’ap-  
puyer le front si.lr la main gauche; mais je présure lamé-  
thode que conseillent Mrs. Petit & Garengeot, d’y ap-  
pliquer le menton ; parce que dans cette situation, le  
Chirurgien est plus en état de voir la partie fur laquei-  
le il opere, tandis qu’avec la main droite il tourne len-  
tement *8c* avec précaution le manche *D-sig-* 3- jusqu’à  
ce qu’il s’apperçoive que la couronne dentelée , & la  
meche qui est au centre ont marqué suffisamment leur  
empreinte dans le crane ; après quoi il démontera la  
méche par le moyen d’une clé *esig. y ,* puis remettant  
la couronne , il recommencera à la faire tourner , de  
la main droite , avec tout le ménagement possible ,  
ayant soin de tems en tems d’ôter la sciure du crane  
avec la brosse & le cure-dent, jufqu’à ce qu’il vienne  
du sang, ce qui marque que l’instrument a pénétré jusi-  
qu’au diploé, qui est la partie mitoyenne & médullaire  
du crane , ce qui pourtant n’est pas toujours synonyme;  
car il y a desparties du crane où cette substance médul-  
laire ne se trouve pas. Quoiqu’il en soit, dès qu’il  
vient du serng *se* mêler avec la siciure, il faut ôter Pin-  
strument; & après avoir bien détergé le fang avec une  
éponge trempée dans l’efprit de vin , le Chirurgien fe-  
ra entrer le petit trépan , *Pl. XII. sig.* 7. R,dansle  
petit trou ou ouverture faite au milieu ; & après lui  
avoir fait faire quelques tours il l’ôtera ; & enfuite  
remettant la couronne encore une fois , il lui fera fai-  
re deux ou trois tours^ mais bien doucement. Il faudra  
encore nettoyer la fciure qui fe fera faite, & avec une  
fonde menue ou un cure-dent fonder si le crane est suf-  
fisamment perforé , ce qtilon ne peut connoître autre-  
ment qu’en prenant garde à la couleur de la rainure  
circulaire qu’a formée la fcie; car lorsque le fond de  
cette rainure qui auparavant étoit blanc, commence à  
paraître bleuâtre ou gris , c’est un signe qu’on voit la  
dure-mereà travers le crane, & conséquemment qu’il  
est bien près d’être percé. C’est pourquoi, dans cette  
conjoncture délicate, il faut conduire le trépan avec  
beaucoup de circonsspection , de peur que l’instrument  
à dents ne vienne à déchirer la dure-mere qui estpar-  
faitement adhérente au crane, d’où s’enfuivroit une  
violente inflammation , ou quelque autre fymptome  
fatal; mais si la rainure circulaire ne paroît noire qu’en  
quelques endroits, c’est un signe que le crane n’a pas  
été fcié également; c’est pourquoi il faut un peu incli-  
ner la couronne & l’appuyer fur les parties blanchâtres  
qui n’ont pas été sciées assez profondéna,ent, & tourner

CAP 1592

toujours doucement jusi^u’à ce que 1a partie d’os ronde  
qu’on veut enlever foit flexible & mobile. En ce cas,  
il n’est pas à propos d’achever de scier le crane avec la  
couronne , de crainte de blesser la dure-mere : mais  
après avoir remonté le trépan perforatif, *Pl. XII. sig.*7. ou l’inferera dans l’ouverture qu’on a faite avec sa  
mêche , & le penchant de côté & d’autre on ébranlera  
l’os , ou on l’enlevera avec l’élévatoire.

Après avoir ainsi enlevé la partie ronde du crane , il fe  
fait en-dessous d’ordinaire une abondante effusion de  
siang : si tôt que le Chirurgien l'a détergé, sim premier  
sioin doit être d’examiner s’il y a quelque fragment d’os  
détaché à retirer ou quelque portion d’os enfoncée à  
relever : dans l’un ou l’autre cas , il y faut procéder  
tout aussi-tôt ; s’il n’y a rien de tout cela à faire, il faut  
commencerpar unir les bords intérieurs de l’ouverture,  
avec le lenticulaire , *PI. XIII. sig.* 6, pour empêcher  
que la dure-mere ne foit picotée ou offensée par quel-  
que petite pointe d’os aigue. Cela fait, s’il y a du fang  
en dedans , il s’évacuera aisément de lui-même: mais  
pour en faciliter l’évacuation , il fera à propos d’incli-  
ner la tête du malade de côté & d’autre, & de compri-  
mer bien doucement & bien légerement la dure-mere  
avec le lenticulaire, dont je viens de parler , ou le dé-  
preffeur *esig.* 7. Pendant que le Chirurgien s’occupe  
ainsi à débarrasser le cerveau du fang qui pefe deffus ,  
ou de l'os qui le comprime , il arrive fouvent que le  
malade revient à lui, ou tout d’un coup ou par dégrés,  
comme s’il sortoit d’un profond fommeil. Quand le  
malade est ainsi revenu à lui-même , & qu’il reste en-  
core du fang en-dedans du crane, quelques-uns confeil-  
lentde lui approcher, de tems à autre , des narines un  
stcrnutatoire ; car, difent-ils, non-feulement la réten-  
tion de l’haleine, mais encore l’éternuement expusse  
avec quelque forte de violence le sang extravasé , lorse  
qu’il ne se décharge pas de lui-même : mais c’est un re-  
mede bien douteux.

Si après l’opération , la dure-mere paroît noire ou élevée,  
comme si elle étoit prête à percer par l’ouverture du  
crane, c’est un signe qu’il reste par dessous du siang ou  
du pus : en ce cas le Eeul remede qu’il y ait, encore  
est-il fort douteux , c’est de percer la dure-mere & la  
pie-mere même, si la matiere peccante est au-dessous,  
avec la lancette ou le bistouri , évitant avec foin les  
gros vaisseaux ; car le fang ou la matiere ne fauroient  
être évacués autrement , & il feroit funeste au malade  
qu’ils restassent.

Quelques-uns blâment la perforation de la dure-mere &  
de la pie-mere comme une opération meurtriere : mais  
fans compter les exemples que j’en ai vû moi-même, je  
puis assurer d’après Paré, Glandorp, Coiter, Fallo-  
pe, Marchetti, Rouhault, Blancard & autres Auteurs  
d’un grand poids , que souvent on perce ces membra-  
nes fans qu’il y ait dangerde mort, sur-tout si l’on évite  
avec soin de couper les grosses veines ou les grosses  
arteres.

Sillon voit quelques fragmens d’os qui portent soir la  
si-lbstance du cerveau, il ne faut pas manquer de les ôter  
ou avec les doigts, ou avec les pinces ; ou si l’os n’est  
qu’enfoncé, il le faut rélever avec les doigts ou avec  
l’élevatoire, & le rétablir dans fa situation naturelle.  
Si l’esquille est logée entre la dure-mere & le crane  
dans quelque endroit, d’où on ne la puisse pas tirer  
par la premiere ouverture, il en faut faire unefecon-  
de ou une troisieme avec lè trépan, jufqu’à ce qu’on  
soit parvenu à ôter ce qui blesse le cerveau. Il pour-  
ra arriver quelquefois qu’il faille retrancher les par-  
ties d’os qui feront restées entre les perforations, si  
elles font dures & fortes, avec la petite fcie repréfen-  
tée *Pl. XIIesig.* 9. ou avec une pince bien coupante,  
ou avec le maillet & le ciseau représentés dans la même  
*Pl. sig.* 10. et II. pour en retirer les esquilles , ou les  
fragmens qui blessent le cerveau. S’il y a une longue fisc  
fure au crane, il fera à propos de trépaner aux detu?  
extrémités : mais si la fissure a plusieurs directions dif-  
férentes, il faut trépaner fur chacune, parce que *sous*

1593 CAP

chacune il y a vraisemblablement du sang extravasé &  
du pus.

Après avoir décrit la méthode de percer le crane par  
le moyen du trépan, & d’en évacuer le Eang, la matie-  
re & les fragmens d’os; nous allons parler des appa-  
reils & du bandage, qui *se* font de la maniere qui fuit.

D’abord on met près de la dure-mere un plumasseau de  
charpie feche, *Pl. XIII. sig. 1*1. auquel est attaché  
un fil qu’on laisse pendre hors de l’ouverture. Il vaut  
mieux qu’il foit *sec,* qu’imbibé de quelque liqueur que  
ce foit, pour le placer fous le crane. Quand il est une  
fois en place, on peut verfer par-dessus du miel rofat  
délayé dans un peu d’efprit de vin. Quelques-uns con-  
feillent d’y mettre de l’esprit ou de l’essence de mastic ,  
ou quelque chofe de semblable : mais pour moi je crois  
que ces remedes peuvent causer au malade bien de la  
douleur par leur acrimonie.Par-dessus ce plumasseau on  
mettra un tampon de charpie aussi garni d’un *filcsig.12.*& par-dessus des bourdonnets de charpie ronds,seg. 13.  
autant qu’il en faudra pour remplir la cavité. En fie-  
cond lieu il faudra passer le crane & la plaie extérieure  
avec de la charpie fur laquelle on aura étendu quelque  
onguent digestif doux ou du miel rofat. On mettra par-  
dessus une compresse quarrée, trempée dans de l'efprit  
de vin chaud, ou de Peau de chaux, & de l’esprit de vin  
camphré : mais on ne fie servira point d’emplâtres par-  
ce qu’elles sont inutiles dans cette occasion, & l’on af-  
Eurera le tout avec un couvre-chef.

Lors des panfemens subséquents, lesquels doivent être  
faits une ou deux sois par jour,il faut éviter de rien met-  
tre fur la plaie de gras ou d’huileux, parce que ces  
fortes de médicamens corromproient les os & les mem-  
branes. Il vaut mieux usier de topiques balsamiques ,  
singulierement de miel rosilt avec un peu d’esprit de  
vin ou d’essence de mastic , qui fiant d’excellens reme-  
des. La plaie étant ainsi accommodée & pansée com-  
me il faut; il s’exfoliera, pour l’ordinaire, des bords  
de l’ouverture osseufe en quatre ou cinq jours une la-  
me mince qu’il ne faudra pas arracher de force. L’eX-  
foliation faite, vous verrez pousser de llos & de la  
dure-mere mondifiées, de nouvelles chairs quirem-  
pliront toute la cavité. Quand la cavité fera remplie  
à moitié, il faudra comprimer la nouvelle chair avec  
de la charpie & un bandage convenable, pour l’em-  
pêcher de devenir lâche & fpongieufe; & quand on l’a  
rendue de niveau à la furface de l’os, il faut tâcher  
d’étendre par-dessus & d’unir les bords de la peau su-  
périeure afin de la faire reprendre avec la chair nou-  
vellement formée . laquelle quand elle a rempli une  
fois la cavité, s’endurcit par degrés de plus en plus ,  
de forte néantmoins que quand elle a acquis toute la  
consistance dont elle est susceptible, c’est moins un  
os qu’un simple cartilage. Aussi si l’on fait bouillir le  
crane d’une perfonne qui\* a été trépanée, cette chair  
*se* détache & fe sépare. Et voilà, je crois , pourquoi  
les perfonnes qui ont essuyé cette opération ,non-feu-  
lement ont toujours la *tète* sensible & douloureuse,  
mais ressentent tous les changemens de tems; incon-  
vénient pourtant auquel on peut remédier en partie,  
en laissant toujours sur la partie foible une calotte de  
plomb ou d’argent.

Il arrive quelquefois qu’après l’opération une veine s’ou-  
vre& rend,quantité defang; auquel cas il faut répan-  
dre fur la partie une poudre de bol d’Armenie, de  
sang de dragon, d’encens & decolophone, & la te-  
nir comprimée quelque-tems avec de la charpie. S’il  
survenoitinflammation au cerveau ou à la dure-mere,  
il faut tâcher d’y remédier par des médicamens inter-  
nes résolutifs & rafraîchissans, en faignant & faifant  
obferver au malade une diete rigouretsse; ou , fuivant  
l’avis de Rouhault, en scarifiant la dure-mere, & y ap-  
pliquant de l’esiprit de dreche commune imprégné de  
fiafran, & tempéré avec de l'eaü de fleur defureau. S’il  
survient une suppuration ou une exulcération , ce que  
leChirugien aà faire d’abord, est d’essuyer la sanie a-

C.AP 1594

vec de la charpie, & d’appliquer ensuite silr la partie  
affectée du miel rosilt mêlé avec de l’efprit de vin, ou  
de l’essence de mastic ou d’ambre, ou de l’élixir de  
propriété, ou de la poudre préparée de myrrhe, de  
mastic & d’encens : quand le malade après avoir été  
trépané , stent encore un grand mal de *tète* accompa-  
gné de peEanteurs à cette même partie , c’est une mar-  
que qu’il y reste encore quelque substance contre-na-  
ture, qui perpétue le défordre; & en ce cas il saut tré-  
paner une seconde sois. S’il pousse de la plaie du cra-  
ne quelque excroissance spongietsse ou fonguetsse , il la  
faut réprimer par quelqu’une des méthodes suivantes:  
la premiere est d’appliquer une tente de charpie trem-  
pée dans de l’esprit de vin ou du mastic, à chaque pan-  
Pernent, & de l'appuyer fort fur les chairs qui poussent :  
la seconde d’y appliquer la calotte de plomb percée >  
inventée par Belloste, *Pl. XIIInflg.* 14. & garnie de  
fes anses qu’on voit *fig.* 15. de l’appuyer sim llouver-  
ture du crane, & de la couvrir de plumasseaux ronds  
de charpie: mais il n’arrivera guereque cette fiecon-  
de méthode soit nécessaire, si on a observé la premiere  
bien exactement; ou enfin, si l’excroissance fongueufie  
s’est déja élevée au-dessus de l’ouverture du crane, de  
la couper ou avec un fil qu’on liera autour, ou avec des  
cifieaux, comme on le pratique pour les tubercules.  
On abaissera ce qui en fiera resté, en le bassinant avec  
du vitriol bleu, ou en y répandant du savinier ou de l’a-  
lun brûlé pulcérisé, en le comprimant essuite avec des  
tentes de charpie, & un bandage bien fierté par-dessusi  
Au moyen de ces précautions on viendra à bout, non-  
seulementde réprimer les chairs fongueuses, mais mê-  
me de consolider la plaie en peu de tems. HEISTER.  
Comme cette opération est une des plus impOrtantes de

la Chirurgie , je vais aussi placer ici la méthode de  
la faire que Sharp recommande.

Voici de quelle maniere on s’y prend pour trépaner.  
Après que vous aurez mis la *pète* du malade dans  
une situation fure, sent fur le traversin de fon lit, foit  
en le plaçant sur une chaife basse, avec le pivot de la  
fcie marquez le centre de la portion d’os que vous  
voulez enlever; enfuite avec le trépan perforatif fai-  
tes un orifice assez profond pour recevoir le pivot ,  
qui lorfqu’il y Eera placé empêchera la icie de glisser  
de côte ou d’autre ; alors vous tournerez la fcie jusi-  
qu’à ce qu’elle ait sait une empreinte assez profonde  
pour qu’il ne foit pas befoin de pivot pour l’empêcher  
de glisser , & vous ôterez le pivot de crainte de blesser  
le cerveau avec , avant que la fcie foit entrée dans le  
crane, ce qui ne manqueroit pas d’arriver, attendu fa  
projection. Tandis que vous ferez à Ecier l’os, les dents  
de la si:ie commenceront à s’embarrasser lorfque vous  
*serez* arrivé au diploë: c’est pourquoi il faudra avoir u-  
ne brosse toute prête pour nettoyer detems-en-tems la  
rainure formée par la fcie, & en faire fortirla fciure ait  
moyen d’une sonde pointue ; obfervant, si cette rainu-  
re circulaire est plus profonde d’tm côté que d’un autre,,  
d’appuyer davantage fur l’endroit où elle l’est moins,  
afin que l’os puisse être détaché tout à la fois dans tou-  
tes les parties de la rainure. Le moyen de faire tout ce-  
la fans interruption fera d’avoir deux fcies de même  
diametre, afin qu’un aide puisse en nettoyer une tan-  
dis que vous opérez avec l’autre. On peut fcier hardi-  
ment jufqu’à ce qu’on rencontre le diploë, auquel 011  
connoîtra qu’on est arrivé lorfqu’il viendra *se* mêler du  
sang avec la fciure : cependant il n’y a là-dessus aucu-  
ne marque absolument certaine; car quoique lorsqu’il  
y a un diploë, on reconnoisse qu’on y est arrivé par le  
fang qui vient, il y a aussi des crancs si minces, qu’ils  
n’ont point du tout de diploë ; auquel cas si l’Opérateur  
appuyoit trop siur *sa* sicie , comptant le rencontrer , il  
ne manqueroit pas de blesser le cerveau. Il est vrai que  
ce cas d'est pas bien ordinaire : mais enfin il l’est assez  
pour que le Chirurgien *se* tienne siur ses gardes & qu’iI  
examine de tems en tems, à mesiire qu’il a un peu ficié si  
l’os ne fléchit point ; & c’est là aussi la fieule regle qu’il  
ait lorsqu’il a passé le diploë; laquelle il peut observer

*si 9 y CAP*

aussi-bien devant qu’après, fans que cette attention  
lui coute beaucoup de tems. Quand l’os est tout-à-  
fait *scié* & qu’il ne tient plus, il faut l’enlever avec u-  
ne pince; & s’il y a desefquilles au bord inférieur de  
l’ouverture du côté de la dure-mere, il faut les empor-  
ter , & unir le bord avec le lenticulaire.

Voilà ce qu’il y a de principal dans l'opération du tré-  
pan. Ce qui reste à faire est d’introduire l’élevatoire  
par l’orifice , foit pour relever la partie d’os enfoncée ,  
ou pour retirer les efquilles, si on ne peut les retirer  
autrement, ou pour évacuer le sang grumeleux, ou  
tout autre corps étranger qui pourroit fe trouver dans  
la cavité du crane. Si la dure-mere n’est point blef-  
sée, ni déchirée; mais que les fymptomes ayent été  
néantmoins mauvais, fans que pourtant on ait trou-  
vé de sang déposé entre le crane & la dure-mere , c’est  
un signe certain qu’il y a du fang ou dti pus par-desi-  
Bous cette membrane, & en ce cas il y faut faire une  
incision pour donner une issue à la matiere.

Je me fuis toujours fervi du mot *Trépan dans* la vue de  
me faire entendre de tout le monde : mais l’instru-  
ment que Sharp recommande est la *tréphine* dont on a  
pu voir les avantages aussi-bien que de la fcie cylin-  
drique dans l’endroit de Sharp, cité plus haut.

Quand à l’appareil de la plaie, je crois , dit Sharp, que  
comme le mal provient en grande partie de la quanti-  
té de matiere qui presse fur le cerveau, l’ufage des  
tentes & de tout ce qui y ressemble, ne peut être que  
pernicieux, en ce qu’il augmente la pression. C’est  
pourquoi je ne voudrois point du tout qu’on *se* servît  
de linge ; je n’approuve point non plus llusiige de Pesa  
prit de vin , qu’on recommande si communément, par-  
ce que non seulement il ne convient point en général  
aux inflammations, mais qù’il opere la crispation des  
vaisseaux de la dure-mere & du cerveau; & produit sou-  
vent lagangrene, en arrêtant la suppuration. D’ailleurs  
comme il y a de l’inconvenient à tous les topiques qui  
bouchent la plaie, & que quelque bien qu’il en pût re-  
venir,leur effet, ne peut rarement atteindre jufqu’à  
l’abfcès, qui pour l’ordinaire s’étend au de-là de l’ori-  
fice fait au crane ; le meilleur remede fera de la charpie  
feche simplement, dont on ne mettra qu’une quan-  
tité qui pusse tenir fans être ferrée , afin de laifi  
fier une issue libre à la matiere ; & on en mettra de  
nouvelle deux fois par jour jufqu’à ce qu’il ne vien-  
ne plus guere de matiere; car alors il suffira de la re-  
nouveller une fois tous les vingt-quatre heures pour  
achever la cure, qui pourra être un peu retardée par  
les exfoliations qui suivent quelquefois cette opéra-  
tion. Le malade pourra enfuite porter une calotte  
d’étain fur la cicatrice pour la garantir des coups &  
autres accidens.

*Traitement des accidens qui surviennent quelquefois â la  
seelte de l’opération du trépan s tiré de* BoERkavE.

On guérit l’inflammation, la suppuration, la gangrene,  
ou les fungus des membranes ou même de la fub-  
stance corticale du cerveau par des remedes pro-  
pres à chacun de ces accidens en particulier, par  
l’application des antiphlogistiques, des détersifs  
& des antifeptiques; au moyen d’une lame ou  
calotte de plomb.

Il nous reste à présent à considérer les iymptomes qui  
suivent quelquefois l’opération du trépan, & qui sou-  
vent semt très-dangereux; car comme après que la  
partie d’os sciée est enlevée, le cerveau contenu dans  
le crane dont il remplit exactement toute la capacité,  
pousse par l’ouverture qui a été faite, à moins qu’on  
n’ait pris des mefures. pour prévenir cet accident; la  
dure-mere sera pressée contre les bords de l’os ; d’où  
il arrivera que la libre circulation du fang dans les vaif  
seaux de cette membrane fera empêchée , & qu’il sur-  
viendra une inflammation accompagnée de tous fes  
Eymptomes fubséquens ordinaires, spécialement la fup-

CAP 1596

puration & la gangrene. L’abord de l’air étranger à  
cette partie, fur-tout s’il est froid, contribue beaucoup  
à cet accident, lequel peut aussi arriver aux vaisseaux  
de la pie-mere, & à la substance corticale du cerveau,  
d’où s’enfuivra la lésion de toutes les fonctions de cette  
partie. La méthode générale propre à guérir les in-  
flammations dont nous traiterons dans fon ordre alpha-  
bétique , peut être employée dans celle-ci. Mais le plus  
sûr est, si l’on peut, de la prévenir avant qu’elle arrive.  
Les moyens de mettre le corps dans un état qui ne ten-  
de point à l'inflammation , font de faire de copieuses  
faignées, d’appliquer des épifpastiques à la plante des  
piés, d’administrer des clysteres lénitifs, de faire 0b-  
Eerver au malade une dicte légere , & lui faire boire  
quantité de petit lait ou de lait coupé. Ces mêmes re-  
medes peuVent être propres aussi à dissiper Pinflamma-  
tion , lors même qu’elle est venue ; & on ne rifque rien  
de les répéter, si les Eymptomes sionturgens : car dans  
ce cas il n’est pas douteux que la supputation est extre-  
mement dangeresse, & la gangrene pour l’ordinaire  
mortelle. C’est pourquoi, on ne sauroit employer trop  
d’art & de spin pour prévenir les funestes fuites de l'in-  
flammation.

Un symptome assez ordinaire, mais en même-tems ter-  
rible, qui arrive fouvent à la sifite de l’opération du  
trépan, c’est la formation & l’accroissement fubits de  
fungus produits par la dilatation du cerveau. Cefymp-  
tome n’arrive gueres , ou plutôt n’arrive jamais , tant  
que la dure-mere n’est point lésée : mais quand une  
fois cette membrane est coupée ou corrodée, la pie-  
mere mince & foible n’est pas capable de l’empêcher  
de pousser en-dehors, & le fera encore beaucoup moins  
si elle est blessée. On appelle ces protubérances *y fun-  
gus ,* à caisse de leur figure, & du peu de tems qu’elles  
mettent à *fe* former, ainsi que nous l’avons déja obser-  
vé. Celfe femble avoir connu cet accident : mais il en  
parle comme s’il provenoit du gonflement de la dure-  
mere. « Si, dit-il, après que le crane a été ouvert &  
« que la dure-mere est exposée à la vue, cette mem-  
« hrane s’enflamme & fe gonfle, il y faudra verfer de  
« l'huile rofat : mais si ellefe gonfle au point de fortir  
« hors du crane , il faudra pour la faire rentrer y ap-  
« pliquer des lentilles , ou des feuilles de vigne bien  
« triturées , à quoi on ajoutera du beure frais ou de la  
« graisse d’oie. » Mais il me femble qu’il est avéré à  
préstent par toutes les observations qu’on a faites juse  
qu’à ce jour, que ces fungus font produits par la sclbs-  
tance corticale pulpetsse dü cerveau , qui , lorsqu’elle  
est une fois dépouillée des membranes qui l’environ-  
nent&de la substance qui la couvroit, est dilatée pro-  
digieufement par le fluide provenant des arteres qui *s’y*porte, & cela furtout quand la vélocité de la circula-  
tion est augmentée par la fievre. Mais comme la sisose  
tance corticale du cerveau ne contient pas naturelle-  
ment de fiang proprement\*dit, il n’en vient pas ordi-  
nairement de ces fungus, lorfqu’on les coupe ou qu’on  
les corrode , à moins que par une violente dilatation  
le diametre de ces petits vaisseaux n’eût été allez élar-  
gi pour contenir du fang : quoique ce fait foit rare , il  
est arrivé quelquefois. Ainsi dans ce cas surprenant  
que nous avons rapporté d’une masse fongueuEe qui *sor-  
tait* par PouVerture d’un crane fracturé , les arteres  
avoient une pulfation violente ; & quand on pressait le  
fungus un peu fort avec la main , il rendoit une gran-  
de quantité de fang. Par la même raifon , ces fungus  
s’affaissent ordinairement avant la mort du malade, par-  
ce que les forces de la circulation font affoiblies alors,  
ainsi qu’il est arrivé en effet dans ce même cas ; car le  
fungus qui étoit de lagroffeur d’une noix, de couleur  
cendrée & fans douleur, s’abaissa de lui-même , & il  
parut un grand vuide dans la substance du cerveau.

Scultet, dans fon *Armament. Chirurg. Obs.* 19. parle  
d’un homme qui eut une large fissure au crane, d’un  
coup de sabre qu’il reçut à la *tète,* de laquelle fiffure  
sortirent deux fungus. Mais lorfqu’après la mort du  
malade o.n examina la plaie, il fe trouva que ces fungus

1597 CAP

s’étoient considérablement abaiffés. Tout cela prouve  
que ces fortes de fungus proviennent de la dilatation  
de la fubstance corticale du cerveau causée par les hu-  
meurs qui y affluent.

Voyons à préfent ce qu’il y a à faire dans ces cas-là. Lorf-  
qu’il s’éleve de ces fungus, il ne faut point les repouse  
ser en-dedans , parce que par-là le cerveau feroit com-  
primé , & que les petits vaiffeaux pulpeux en quoi  
consiste le fungus, feroient détruits même par la plus  
légere pression, accident qui cauferoit la mortification  
& les plus terribles fymptomes. D’un autre côté, c’est  
peut-être beaucoup rifquer que d’entreprendre de cou-  
per ou de corroder la fubstance du cerveau même. *Ce-  
pendant* un grand nombre d’observations nousappren-  
nent, qu’en coupant de pareils fungus, on a fouvent  
conservé la vie du malade , & cela fans que les fonc-  
tions du cerveau en aient même été lésées.

Ainsi, Hildanus, *Observat. Chirurgie. Cent. IV. Obscrv.*3. parle d’un jeune garçon de quatorze ans , à qui il  
sortit du crane un pareil fungus après qu’il eut été tré-  
pané. On le lui coupa, en le liant avec un fil : mais il en  
revint un autre tout femblable qu’on coupa de même ;  
la même chofe ayant été réitérée encore plusieurs fois,  
il fe trouva qu’il avoit perdu en tout du cerveau aussi  
gros que le poing.Le malade cependant en revint, quoi-  
que , attendu fon extreme pauvreté , il mangeât indif-  
féremment de tout ce qu’il pouvoir avoir , & que fa  
plaie ne fût passée que par une femme qui le faifoit en  
l’abfencedu Chirurgien , comme elle l’entendoit.

Le même Auteur , dans la premiere *Centurie* du même  
Livre, *Obscrv.* 15. parle d’un autre garçon de même  
âge, qui d’un coup de pierre qui lui tomba de sort haut  
fur le côté droit de la têse, eut une large fracture au  
crane. Lorfqu’on lui eut tiré plusieurs efquilles du  
crane, tout fembloit aller bien : mais quand on eut  
féparé la partie de la dure-mere qui avoit été lacérée  
parles esquilles , il sortit du crane au bout de vingt-un  
Jours un fungus, qui dans l’espace de vingt-quatre  
leures devint aussi gros qu’un œuf de poule. Cépendant  
en répandant dessus des poudres aromatiques, & yap-  
pliquant une emplâtre faite de pareils ingrédiens, le  
fungus s’abaissa entierement en quatorze jours de tems,  
&le malade fut enfuite parfaitement guéri.

On trouve dans le même Auteur plusieurs exemples, qui  
nous apprennent qu’on peut séparer ces fungus fans  
qu’il en arrive mal : mais il me paroît que c’est risquer  
que d’essayer de le faire par le moyen de médicamens  
acres. Dans le même endroit, Hildanus parlant d’un  
Chirurgien , qui méprifant Part d’un autre plus habile  
que lui, mit de la poudre de vitriol & de l’alun brûlé  
sur un fungus de cette efpece, rapporte qu’il s’en en-  
fuivit de violentes douleurs, une fievre aiguë, l’inflam-  
mation , le délire, & que peu de jours après le malade  
en mourut.

Si nous considérons l’ordre admirable avec lequel lesar-  
teres distribuées par toute la substance du cerveau *se*communiquent les unes aux autres après être entrées  
dans le crane ; si nous ajoutons à cette premiere consi-  
dération , que, comme nous l’apprennent les injections  
anatomiques , les arteres de la pie-mere s’unissent en  
une infinité d’endroits les unes aux autres par des anaf-  
tomoses,nous aurons la raifon pourquoi il peutsefale  
re qu’après qu’une portion considérable de la siIbstan-  
ce du cerveau a été retranchée , sies fonctions ne foient  
cependant point altéréés. 11 est encore à remarquer,  
que quoique la substance du cerveau refferrée dans ses  
bornes ne faste qu’un petit volume, cependant quand  
elle est dépouillée des tégumens qui l’enveloppoient,  
elle peut grossir prodigieufement, par la raifon qu’elle  
consiste en petits vaiffeaux tendres qui conséquemment  
fe dilatent facilement.

Je crois que de toutes les méthodes , la meilleure est de  
couper les gros fungus avec un fil qu’on paffe autour  
près de l'orifice du crane, qui est l’endroit où ils ont  
moins de largeur, & de faire tomber les pluspetits avec  
des médicamens dessiçcatifs, parmi lesquels un de ceux

CAP 1598

que je crois le plus propre à cet effet, est l’efprit de  
vin digéré avec du mastic ou de l’oliban ; ou bien ;  
on répandra deffus de la poudre de mastic, ou de star-  
cocollei

Mais après que le fungus est retranché, il peut s’en refor-  
mer un autre , comme <5n le voit par une infinité  
d’exemples, à moins qu’on ne vienne à bout de réta-  
blir une pression égale, telle qu’il le faut pour empê-  
cher la distension excessive des vaiffeaux, & de tertipé-  
rer tellement la vélocité & la force de la circulation,  
que ces mêmes vaisseaux faciles à dilater, ne fe disten-  
d.ent pas trop. On remplira le premier objet en garnise  
Eant de charpie l’ouverture faite au crane, ou en y ap-  
pliquant une plaque de plomb qu’on assurera avec un  
bandage, afin qu’elle ne varie point. On remplira le le-  
cond par la saignée qui diminuera la quantité du fluide  
distendant, en tenant le corps & l’esprit du malade  
dans une assiette tranquilc ; par des liqueurs délayan-  
tes antiphlogistiques bues en quantité, par des alimens  
doux & atténuans , & par des anodyns propres à calmer  
la vélocité excessive de la circulation. Et Pon pourra  
afin de faire dériver l’impétuosité du fang vers les par-  
ties inférieures , donner des clysteres composés des  
mêmes ingrédiens , & appliquer des fomentations &  
des épifpastiques aux parties inférieures.

Par l’histoire des plaies de la *tète* qu’on vient de lire, &  
par ce qui a été dit des plaies en général, on est en état  
de conclurre que les plaies de la *tète,* même les plus lé-  
geres , font fouvent mortelles ; & qu’au contraire il  
est arrivé quelquefois que des plaies considérables,  
non-feùlement au crane, mais même au cerveau, ont  
été guéries heureufement, fans que les fonctions du  
cerveau aient été abolies ou aucunement lésées. On a  
vu différentes obfervations tirées des meilleurs Au-  
teurs, qui confirment ces deux propositions. En con-  
séquence dequoi on peut établir comme constantes ces  
deux autres-ci : que quelque légere que paroisse une  
blessure de la *tète* , il ne faut pas la négliger ni la trai-  
ter superficiellement : mais aussi, que quelque terrible  
& quelque dangereuse qu’elle soit en apparence, il ne  
faut jamais défespérer de la guérir.

On juge de la malignité des blessures à la *tète,*

Premierement, par leur situation. Ainsi, par exemple,  
les blessures à l’occiput, au fommet de la *tète i,* aux  
os pariétaux ou fur les sutures, semt les plus mau-  
vasses de toutes.

Une blessure à l’occiput estextremement dangereufe, en  
ce qu’il s’ilssere en cet endroit des mufdes considéra-  
bles dans le crané : c’est-là qu’est enfermé le cerve-  
let d’où dépend entierement la vie. Il fe rencontre  
aussi dans cette partie des sinus transeersiaux considéra-  
bles. Le simg qui s’y décharge des vaisseaux rompus ,  
ne peut s’en évacuer que très-difficilement ; & si les  
humeurs extravasiées fe logent sious l’expansion de la  
dure-mere , où la tente qui couvre le cervelet , & em-  
pêche que le cerveau qui porte desses ne le comprime ,  
leur évacuation ne paroît pas possible.

Les blessures au sommet de la *tète sont* aussi fort dange-  
reufes , parce que c’est de toutes les parties du cra-  
ne celle qui met le plus de tems à acquérir une consif-  
tance osseufe. Cette partie, qu’on appelle la fontaine,  
conferve long-tems dans les enfans une tissure membra-  
neufe. La faulx de la dure-mere est fortement adhé-  
rente en cet endroit, & c’est précisément dessous qu’est  
le sinus longitudinal. On est à portée de conclurre par-  
là que les blessures à cette partiene peuvent qu’être fort  
dangereufes.

Les blessures aux os pariétaux ne le font pas moins, parce  
qu’ordinairement les os pariétaux, surtout vers le mi-  
lieu sirnt fort minces ; & les traces empreintes dans ces  
os font bien voir qu’il y a des arteres considérables de  
la dure-mere qui y adherent. Outre cela, ces os ne font  
couverts que de simples tégumens ordinaires. C’est ce

*iy99* CAP

qui a fait conclurreà Hippocrate, *de Vuln. Cap.SectTII.*que les blessures à cette partie font fort dangereuses ,  
par la raifon que l’os y est foible , qu’il *n’y* a que peu  
de chair par-dessus, & qu’il couvre une quantité consi-  
dérable de la fubstance du cerveau.

Les blessures sii'r les siIturesdont encore sort dangeresses ,  
parce qu’aux endroits où elles fe rencontrent le péricra-  
ne semble être uni avec la dure-mere, & que la dure-  
mere y est fortement adhérente au crane. C’est ce qui  
fait que les accidens qui arrivent aux parties externes,  
peuvent en conséquence de cette continuité de sisustan-  
cefe communiquer aisément aux internes. Lorfqd'il  
s’agit d’appliquer le trépan pour évacuer les humeurs  
extravasées , il ne saut jamais l'appliquer fur les futu-  
res mêmes ; & quand le sang extravasé est logé entre  
le crane & la dure-mere, il est sort incertain de quel  
côté de la future il faut appliquer le trépan ; parce que  
la dure-mere, fortement adhérente au crane à l’endroit  
des futures, peut renfermer le fluide extravasé dans des  
especes de cellules distinctes & séparées les unes des  
autres, comme il a été obfervéplus haut.

2°. Parles fymptomes ; tels qu’une fievre qui commence\*  
à paroître au bout de fept jours , accompagnée  
de frissons & de tremblement ; la pâleur, la sé-  
cheresse & la lividité de la plaie ; les afpérités  
& la couleur jalme de l’os ; l’hémiplégie ou les  
convulsions.

Les iymptomes qui fuivent la blessure, nous apprennent  
quelles fonctions ont été lésées, & combien il y a à  
craindre pour le blessé. Ainsi, plus ces spmptomes sont  
nombreux & terribles, plus aussi il y. a de danger.  
Mais nousavonsdéja obfervé que les violens fymptomes  
qui paroissent immédiatement après le coup reçu, fiant  
souvent bien moins à craindre que ceux qui paroissent  
quelques jours après; & cette observation est confirmée  
par l'autorité d’Hippocrate. La fievre qui vient le fiep-  
tieme jour après le coup reçu , a toujours été regardée  
comme d’un prognostic fâcheux, parée qu’elle annon-  
ce prefque toujours qu’il y a inflammation ousi.lppura-  
tion ; accidens qui tous deux sirnt extremement à crain-  
dre. Et Hippocrate , *de Vuln. Cap. Sect. XXXI.* décide  
que cette fievre est un signe que le crane est corrompu,  
& que la cure du blessé a été mal conduite. Mais quand  
les chairs ont perdu leur couleur vermeille, & devien-  
nent pâles ou livides, ou quand les levres de la plaie fie  
dessechent& paroissent semblables à de la chair flétrie,  
ou qui est restée long-tems dans le flel ; c’est un signe  
que les parties tendent à la mortification & à la corrup-  
tion , comme nous l’avons déja obsiervé. Comme le  
crane est naturellement uni & d’un rouge blanchâtre,  
ou quelquefois bleuâtre ; s’il est raboteux, & est deve-  
nu jaune ou brun, c’est un signe qu’il est corrompu, &  
qu’il faut que la partie ainsi affectée foit séparée ou par  
la nature elle-même, ou par l’art. L’hémiplégie ou les  
convulsions dénotent que le cerveau lui-même estaffec-  
té, Toit qu’il soit comprimé par l’enfoncement du cra-  
ne , comme il a déja été obfervé , ou qu’il soit bleffé  
par la pression ou la corruption des humeurs extrava-  
sées sims le crane ; ou bien que par la commotion vio-  
lente seulement, sans extravasiation d’humeurs con-  
sidérable, la structure délicate du cerveau ait été beau-  
coup altérée ou même détruite, comme on l’a vu ci-  
dessus.

3°. Par l’âge du blessé.

Dans les jeunes personnes les os fléchissent plus aisément,  
& sont moins capables de resister à l’instrument vulné-  
tant. Dans les adultes ils scmt plus fermes, & dans les  
vieillards ils font durs, mais en même - tems cassans.  
De plus, dans la jeunesse les os sont d’une tissure vafcu-  
laire, & ont par cette raifon beaucoup d’humide; au  
lieu que dans un âge plus avancé, la plupart des vaise  
saux semt oblitterés, comme Hippocrate l’a observé

CAP [1600]

avec rasson, *de Vuln. cap. Sect. XXIX.* « Les os des  
a ensans, dit-il, sont plus minces & plus fléxibles, par-  
a ce qu’ils ont plus de sang, &c. c’est ce qui fait que la  
« blessure fupposée la même dans un enfant & dans un  
« adulte , les os de celui-là deviendront plusordinaire-  
« ment & plutôt pwrulens que ceux de celui-ci. Et si  
« l'un & l’autre ont à mourir du coup, l’enfant mour-  
« ra avant l’adulte. » Tout lesisteme nerveux est faci-  
le à ébranler dans les jeunes gens ; raifon pour laquel-  
le il ne faut pas des Caufes bi cn fortes pour leur donner  
des convulsions t c’est ce qui faitiqu’à cet âge les blese  
fures à la *tète* fiant d’autant plus dangcreuEes. Mais  
d’un autre côté dans les personnes âgées, la séparation  
de l’os affecté & la régénération de la substance perdue  
*se* font bien plus difficilement, parce qu’à cet âge il y a  
bien moins de vaisseaux vitaux ; & il arrive même stou-  
vent dans un âge avancé que le diploë, qui de *sa* na-  
ture est une substance presque toute vasculaire, ne fe  
disiterne plus du reste de l’os.

4°. Par la constitution du blessé.

On peut considérer la constitution du blesse fous deux  
points de vue différens, ou comme en simté ou comme  
malade ; car chacun a une santé qui lui est particu-  
liere, laquelle doit être considérée par rapport à sia pro-  
pre complexion, attendu que nous voyons différentes  
persionnes jouir d’une bonne santé quoique l’arrange-  
ment de leurs solides & la qualité de leurs fluides soient  
extremement différens. Voilà ce qu’on entend par l’in-  
tégrité de la constitution , que les Anciens distin-  
guoient en chaude & froide , feche & humide. Cela  
posé, il est bien visible qu’il y a une grande différence  
entre les plaies de différentes perfonnes , surtout les  
plaies à la *tète* ; car dans les hommes d’une constitution  
feche & bilieuse, il y a bien plus à craindre l’inflam-  
mation & la dépravation des humeurs extravasées, que  
dans ceux d’un tempérament froid , phlegmatique &  
foible. Quant à la constitution dans l’état de maladie,  
elle *se* connoît par la cacochymie prédominante ; &  
dans les plaies à la *tète* la constitution de maladie la  
plus mauvaife, est celle qui généralement parlant affec-  
te & corrompt les os ; telle, par exemple, que le sc:or-  
but, le rachitis & la vérole.

5°. Par la sciison de l’année.

La chaleur excessive & le froid cuifant font deux extré-  
mités opposées , également contraires aux plaies de la  
*tète :* mais un beau printems, est de toutes les saisons,  
celle qui leur est le plus favorable. Néantmoins Hip-  
pocrate , *de Vuln. cap. Sect. IV.* présure de beaucoup  
le plus grand froid d’hiver aux chaleurs brûlantes de  
l’été. « Si quelqu’un , dit-il , a reçu un coup mortel à  
a la *tète-,* il ira bien plus loin en hiver qu’en été. » Et  
*Sect. XXXI.* du même Livre, après avoir décrit les si-  
gnes auxquels on connoît qu’une personne qui a reçu  
un coup à la *tète* en mourra, il ajoute : « en été il  
« mourra avant le septieme jour, & en hiver avant le  
« quatorzieme. » D’ailleurs, il est plus aisé de remé-  
dier au froid excessif, en faisant du feu , qu’il ne l’est  
de modérer une chaleur excessive. C’est peut-être pour  
cette raifon qu’on remarque que dans les climats  
chauds , les coups à la *tète* sont bien plus difficiles à  
guérir que dans les païs froids. En effet, Louis Duret  
nous apprend que la chofe est ainsi en Italie : Mais  
nous avons déja donné une autre rasson de ce phéno-  
mene.

6°. Parla malignité & l’impureté de Pair qui environne  
le blessé.

Nous avons déja obsiervé que le libre accès de Pair, sur-  
tout quand il est froid est préjudiciable aux plaies de  
*la tète* : & à l’article *Vulnus ors* fait voir qu’un air pur  
fouvent renouvelle & dégagé de toutes exhalaisons  
putrides